ULB UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES, UNIVERSITÉ D'EUROPE

DIGITHÈQUE
Université libre de Bruxelles

L'Art moderne, Bruxelles, 1893, n°1 à 53.

Les nombreuses recherches effectuées par la Digithèque de l'ULB conduisent à croire que l'œuvre ici reproduite *appartient au domaine public*.
S'il s'avérait, malgré les efforts déployés, qu'une personne soit encore titulaire de droits sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre immédiatement contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée par les Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles.
Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site http://digitheque.ulb.ac.be/

Accessible à : http://digistore.bib.ulb.ac.be/2010/DL2864764_1893_f.pdf

L'ART MODERNE

1893



1er JANVIER 1893 — Treizième année — NUMÉRO UN

Sommaire

Yolande. — Celles qu'on respecte. — Volumes de vers. — « A propos d'Hamlet ». — Portraits et Silhouettes. — Nouveaux Concerts de Liége. — A Verviers. — Termes de cuisine parlementaire. — Memento des expositions. — Petite chronique.

YOLANDE

C'est un très pur joyau d'art que cette partition d'*Yolande* dont le Théâtre de la Monnaie nous offrait mardi la primeur. Joyau ciselé avec amour par un artiste d'une probité rare et d'un goût sûr, à la main déjà experte, à l'esprit mûri par un labeur silencieux et concentré.

Le drame — développement psychologique de deux caractères — est conduit avec le souci de donner une expression musicale fidèle aux pensées et aux paroles des personnages, et l'union du poème et de la musique est si étroite qu'on ne pourrait les détacher l'un de l'autre.

En ceci, M. Magnard adopte les principes du drame lyrique selon l'évangile wagnérien. Il se sert, comme le maître, de motifs conducteurs symbolisant non pas tel personnage déterminé, mais les idées primordiales autour desquelles se meut l'action. Et ces motifs, judicieusement choisis en phrases médullaires, constituent la trame sur laquelle l'orchestre et les voix brodent, en larges fleurs soyeuses, des dessins mélodiques déduits des thèmes essentiels.

Le procédé donne à la partition une tenue rigoureuse; il charme, par ses combinaisons polyphoniques, l'oreille des musiciens, tout en donnant aux non-initiés l'impression d'une œuvre harmonieusement construite, d'un contour ferme et précis.

Et voyez les jolies inspirations qu'il fait naître : quand l'aube dissipe la nuit qu'Yolande trouble de ses plaintes et de ses larmes, un chant très doux s'élève de l'orchestre. Et ce même chant reparaît, à la fin du drame, pour exprimer la paix qui descend dans l'âme rassérénée de Roland, lorsque les paroles consolatrices de la jeune femme ont chassé les pensées de révolte qui assiègent le héros.

Pénétré de la logique de cette technique, le compositeur n'a pas jugé à propos de sacrifier aux traditions, de concéder quoi que ce soit à l'éducation imparfaite du public. Ni le poème, que nous avons analysé en détail, ni le tissu musical dont il le vêt ne sont conformes aux idées reçues. *Yolande* donne une sensation d'art intense et plane d'un vol hardi dans les hautes sphères de la pensée.

C'est ce qui a causé quelque surprise à ceux pour qui la musique de *Cavalleria rusticana* constitue la plus

délectable manifestation de l'art lyrique contemporain. La surprise était d'ailleurs prévue des artistes qui ont suivi les répétitions d'*Yolande* et qui ont plongé, à travers l'enchevêtrement inusité des broussailles symphoniques, jusqu'au cœur de la partition.

Ces artistes y ont découvert bien autre chose que le procédé dont nous parlons plus haut, et qui n'est qu'un mode d'écrire sur lequel la discussion reste ouverte, bien qu'à notre avis il réponde rationnellement aux exigences du drame lyrique moderne.

Ce qui décèle le musicien curieux de neuf, consciencieux et artiste, c'est sa recherche constante de rythmes appropriés aux états d'âmes des personnages; c'est aussi le soin qu'il prend d'adapter aux situations du poème les tonalités qu'il juge leur convenir particulièrement.

Les rythmes, il les alterne, il les brise, il les transforme, et parfois il les combine et les emploie simultanément afin de provoquer une impression spéciale.

Les tonalités, il les dispose suivant un plan déterminé d'avance qui ne laisse rien au hasard des trouvailles harmoniques.

Les modulations sont amenées par les nécessités du poème. Et les relations tonales s'établissent rigoureusement, comme les couleurs dominantes dans une toile de maître. En veut-on des exemples ? Les passages de tendresse, les caressants récits d'Yolande sont écrits en *fa majeur* ou dans le ton relatif de *ré mineur ;* à peine quelques phrases s'écartent-elles de cette tonalité, tout en restant dans une proximité tonale immédiate. Les parties mystiques de l'œuvre, et spécialement le thème du choral qui traverse toute la partition comme un appel à la piété et une affirmation de foi ardente, apparaissent invariablement en *fa dièze*, ton dont la sonorité orchestrale est particulière.

Nous pourrions multiplier ces exemples. Ils nous paraissent suffisants pour donner une idée de l'esthétique nette et raisonnée de M. Magnard. Débuter de cette manière, alors qu'il est si facile de se faire applaudir en servant aux auditeurs les mixtures usitées, c'est faire œuvre d'artiste sincère et fier.

D'autres ont vanté avant nous les qualités poétiques et musicales d'*Yolande*, la langue mélodieuse — nous parlons du texte et de la musique — dans laquelle est écrite ce petit drame, le soin avec lequel il est prosodié. Il y a là un ensemble de mérites auquel la critique, à de rares et presque honorables exceptions près, a rendu un hommage unanime. En songeant que l'auteur a vingt-sept ans et que c'est son début à la scène, on ne peut se garder d'une vive admiration et l'on présage un avenir exceptionnel.

Lorsqu'il se sera débarrassé des influences qui, fatalement, le hantent, et qu'il aura complètement dégagé une personnalité qui déjà s'affirme, M. Albéric Magnard prendra l'une des premières places dans cette vivante et brillante école de musique française à laquelle nous devons une Renaissance de l'art musical.

La direction de la Monnaie, qu'il convient de féliciter pour avoir osé monter une œuvre purement artistique qui dépasse la compréhension actuelle de son public ordinaire, à confié l'interprétation d'*Yolande* aux premiers sujets de son personnel. Et tous se sont efforcés d'être à la hauteur de leur tâche. M. Seguin donne un relief superbe au personnage de Roland le Hardi, qu'il chante et joue en artiste accompli. Une voix timbrée et puissante, un instinct musical très sûr servent à souhait M^lle^ Chrétien dans sa création d'Yolande. M^lle^ Wolf et M. Danlée complètent une interprétation homogène et soignée, et sous la ferme direction de M. Flon, les instrumentistes nuancent et détaillent avec précision la partie symphonique, vraiment épineuse, qu'un de nos artistes les plus éminents comparait à juste titre à un « concerto d'orchestre ». Un accident survenu au métronome électrique a coupé inopinément la communication entre le chef et les chœurs placés dans la coulisse. Il en est résulté quelque désordre qu'une deuxième audition corrigera.

CELLES QU'ON RESPECTE

par M. Pierre Wolff.

La presse se pratique vraiment de façon édifiante. La première représentation de cette pièce, dont un journal parisien a dit plaisamment qu'elle avait deux mots de trop dans son titre (on pourrait même dire trois), a été un four noir. Or, plusieurs périodiques que nous lûmes par fortune, la donnent pour un succès.

Notre public a eu, cette fois, le bon sens de rester d'une froideur polaire. Les applaudissements n'ont pas voulu partir, malgré l'amorce habituelle de quelques claqueurs qui battent le briquet pour allumer le feu.

Certes, M^lle^ Berthe Cerny, dont le froufroutant jupon jaune de *Ma Cousine* a laissé des souvenirs suggestifs et durables dans le souvenir des Bruxellois, a un charme de minauderies, de petits coups de tête, de sourires fondants, de phrases en saccades qui, pour être toujours les mêmes et paraître monotones à qui en a déjà goûté la saveur pralinée, opère invinciblement sa séduction sur les nouveaux venus. Quel ennui que ces artistes qui se figent dans quelques gestes ou attitudes bien trouvées et qui restent invariablement eux-mêmes dans les rôles les plus variés ! Quelle méconnaissance de l'essentielle qualité de leur art et comme cette perpétuelle vision d'un identique personnage chasse de la pièce l'être fictif de l'œuvre pour y enchâsser l'être réel et trop connu de l'affiche !

Celles qu'on respecte est une critique à la scène,

fort banale, à peine intéressante, des catins du monde, toujours prêtes à faire les filles tout en affectant d'être des prudes et des personnes archi-distinguées. L'auteur, M. Wolff, montre la facilité de leurs chutes, le vide et la puérilité des prétextes par lesquels elles se justifient vis-à-vis de leur conscience légère comme leurs colifichets. C'est cette espèce de femmes, écloses sur les couches du monde où l'on noce, qui demandent à la vie de perpétuelles occasions de plaisir, et qui confinent le plaisir dans les soupers fins où le champagne prédispose à l'érotisme; ces cocodettes, d'après le joli mot second empire, qui travestissent à ce point l'amour qu'il mérite cette définition amusante et terrible : un sentiment ridicule accompagné de gesticulations obscènes. Elles baguenaudent, flirtent, sucent des bonbons, ôtent et remettent leur corset, et se livrent à la galanterie pour se distraire, quelquefois aussi pour le profit, absolument comme les plus détachées amazones du bataillon de Cythère.

La satire est peu mordante. Le chapelet des épisodes enfilés par M. Wolff est niais, amusant parfois mais par de bien vieux mots. La pièce d'abord sautillante se poursuit en une très lourde marche de traîne-savattes et finit comme elle peut. La jeune dinde qui a trompé son mari pour un gentilhomme bookmaker, revient à son mari pendant l'intérim entre le polichinelle qu'elle quitte et le polichinelle qu'elle cherchera dès demain, et qui probablement ne vaudra pas même le premier. C'est une page de la vie d'une hystérique faite pour le mariage et la vie de famille comme une cannepetière pour être la supérieure d'un couvent de carmélites.

M. Noblet joue avec un naturel rare. Il a le chic plat et le cynique égoïsme du monsieur qui, à cette question : Que faites-vous? — répond : Je fais la noce; — du gommeux qui prend les femmes en les culbutant en un temps deux mouvements, absolument comme il prend un bock, sans un plaisir beaucoup plus grand, sans un plus intense souvenir de la conjoncture. Aussi quelle colère froide quand les pauvrettes veulent passer au collage! quel dégoût énergique et simple pour leurs câlineries qu'il trouve assommantes; quel brusque recul quand elles offrent la coupe de leurs lèvres ou le mobilier de leur corsage. Ah! la parfaite canaille comme il se qualifie lui-même, ce Bressac qui trace par la grande galerie du Louvre le sentier qui mène aux mauvais coins parisiens dans lesquels il croque ses victimes.

C'est l'orchidéenne Mlle Andrée Mégard qui remplit le rôle de celle qui doit y passer après l'autre. Elle promène en brun sa beauté blonde et placide dans le rôle de cette seconde incarnation de *Celles qu'on respecte*. C'est une amie, naturellement, comme Bressac est un ami. Elle accueille l'amant avec une désinvolture du dévergondage le plus tranquille et enfile, avec le flegme d'une ceinture dorée, le même petit chemin de la grande galerie du Louvre. Le rideau tombe au moment du départ de cette poulette avec le coq fatigué qui fait le beau et dresse la crête autour de ce nouveau cotillon.

Bref, spectacle de qualité médiocre, aimablement et spirituellement joué. Mais que tu es loin, ô Mounet-Sully! que tu es loin, Eschyle! que vous êtes loin, ô lamentable Jocaste, ô terrifiant Œdipe!

VOLUMES DE VERS

Poésies complètes de Catulle Mendès.

Catulle Mendès réunit ses poésies complètes. Tous ceux qui se sont enquis, pour nourrir leurs admirations, de l'art d'il y a vingt ans, connaissent *les Contes épiques*, *Hespérus*, *Intermède*, *Soleil de minuit*, *Philomela*, *Sérénades*, *Pagode*, *Soirs moroses*. Nous nous rappelons cette belle et très parfaite série de vers, en la grande et sévère édition d'alors, celle de Fischbacher. Ils sonnaient, les alexandrins, comme de belles armes. Ils se contournaient, les sixains de *Pagodes* et les huitains des *Soirs moroses*, comme de lisses et élégants coquillages. Le livre prenait place à côté des œuvres de Dierckx, Menard, de Heredia et Leconte de Lisle. Comme art il était, suivant les théories prosodiques admises, irréprochable. Je me souviens de :

SURVIVANCE

Dans la faïence d'Yeddo
Où s'écorne en un filet d'eau
La lune étroite,
La fleur que je cueillis hier
Ouvre encor son calice fier
Et se tient droite.

Bien qu'un doigt brutal ait brisé
Sous les pleurs d'un matin rosé
Sa tige frêle,
On dirait que la sève encor
Montant du sol au pistil d'or
Circule en elle,

Tant, avec son arome frais,
(Toi-même tu t'y tromperais,
Subtile abeille!)
Éclate triomphalement
Comme un rire de jeune amant
La fleur vermeille.

La face d'un décapité
Où l'on ne sait quelle clarté
Dans l'œil s'obstine,
Semble aussi vivre, quand le sang
Ruisselle, sombre, éclaboussant
La guillotine.

Et je songe en mon triste esprit
A ma jeunesse qui sourit,
Alerte et forte,
Mais qui ne tient plus à mon cœur;
Ardente, heureuse, à l'air vainqueur,
Et pourtant morte.

En son dernier tome (le seul inédit de la présente série), Catulle Mendès reste fidèle aux formes nettes, plus prosodiques que rythmiques. A côté des pièces aussi amples que solides d'*Hélas*, il rime de mièvres rondels qu'il titre *Amours de Juliette*, *Amours désertes*, *Amours de mésange*. Les lecteurs de *l'Echo de Paris* seuls les connaissent. Citons :

Il cause avec une fée et juge qu'elle n'a pas le sens commun.

Sous un chapeau de pimprenelles
Une fée en notre jardin
Vint un jour, son vertugadin
Était gemmé de coccinelles.

« Où sont les amours éternelles?
Est ce ici? » dit, l'air très mondain
Sous un chapeau de pimprenelles,
Une fée en notre jardin.

Je répondis : « Où seraient-elles
Sinon dans notre cher éden? »
Mais je vis un rire badin
Luire en ses moqueuses prunelles
Sous un chapeau de pimprenelles.

En conclusion, que dire si ce n'est que le parfait rimeur et le délicat imaginatif qui font de Catulle Mendès le poète si assidûment suivi par telles lectrices et tels lecteurs n'a en rien démérité du Parnasse.

Le premier Livre pastoral de M. du Plessys. — Paris, Vanier.

Rien n'est certes plus aisé que de taquiner l'école romane. M. Maurice du Plessys, spécialement, à inventer des épitaphes hâtives, à faire de M. Jean Moréas un dieu en neuf personnes, à composer des dédicaces folles, n'échapperait à aucune plaisanterie. Le titre de ses odes à peine lu, on pourrait se mettre à tirer tous les feux d'artifice de raillerie et de blague qui sont d'usage.

Nous croyons qu'il y a mieux à faire.

Ce qui nous déplaît en ce livre c'est son manque de respect vis-à-vis des maîtres. Dans la dédicace à Jean Moreas, Homère, Pindare, Virgile, Ronsard sont mis à pied au profit de leur moderne continuateur, charmant poète certes, mais dont l'art est précisément, à cause de son unique joliesse, le contraire du leur.

On pourrait définir M. Moréas un habile froisseur de petits papiers de soie, un expert découpeur de roses en tulle, un poète au doigté délié et à vocalises. Mais présenter Jean Moréas comme englobant Homère en sa personne, c'est montrer l'Alphée buvant la Méditerranée, et l'on ne comprend pas comment deux tels noms peuvent être cités ensemble.

De plus, ressusciter la pléiade ronsardienne, en faire comme une sorte d'ordre littéraire, avec son prince et ses chevaliers, messied aujourd'hui, où l'orgueil et la vanité doivent de plus en plus être bannis des groupes poétiques nouveaux. Celui qui se sent élu, songe bien plus a s'humilier qu'à se pavaner devant la terrifiante idée qu'il doit avoir du mystère qu'est la beauté. Se congratuler, songer à soi quand on écrit aux autres pour qu'ils vous renvoient une épître également de louanges, se faire de mutuels salamalecs, au nom des muses, paraît si en dehors de notre temps effrayant et énorme, qu'on s'étonne que des idées pareilles arrivent encore à l'esprit.

Ensuite, pourquoi ressusciter des rhétoriques mortes que des maîtres, voici des siècles, ont créées aussi parfaites qu'il est possible de le faire? Ils étaient dans l'atmosphère où un tel art éclosait presque de lui-même. Actuellement, rien que pour les imiter, même gauchement, il faut faire effort.

Et l'on aboutit à des pastiches nuls, à des décalques et des reflets sans chaleur, sans lumière. On mêle à de la piquette le vin ardent de la Renaissance française et l'on sert à boire ce breuvage non plus en des gobelets d'argent, mais en des verres ébréchés de taverne.

Il ne réussira jamais à n'importe quel groupe d'annuler l'évolution qui s'est faite dans la littérature française depuis ce siècle, ni de l'appauvrir en lui fermant des sources qui l'ont régénérée et la régénèrent quotidiennement.

Quand les idées générales sont tournées vers la réglementation comme au temps de Louis XIV, une réforme littéraire restrictive et uniquement nationale est possible; aujourd'hui que le cosmopolitisme envahit tout et que l'Europe entière s'ébauche en nation aryenne unique, l'effort de l'école romane restera inévitablement vain.

Régulus, tragédie en trois actes, par le comte de Suffren de la Condamine. — Paris, imprimerie typographique Bourdarie.

Serait-ce le réveil de la tragédie? En tous cas, l'auteur est un classique qui fidèlement se rattache au XVII^e^ siècle et par la pensée, et par le style, et par la contexture de sa pièce. Il y a sans doute du courage à maintenir, en une époque d'art aussi tourmentée et diverse que la nôtre, le drapeau d'une poétique disparue, et à ce compte l'auteur doit être félicité.

Poèmes suisses, par Virgile Rossel. — Payot, à Lausanne.

Ceci est un livre patriotique. Légendes, victoires, défaites sont chantées. L'âme de la Suisse vibre dans le clairon du poète qui décidément échappe à tous les découragements et à tous les tourments de sa génération; les coups de trompette sonnent assez étrangement à nos oreilles accoutumées aux symphonies savantes des virtuoses du vers et cet hymne à la Patrie vient peut-être assez à propos à une heure où le patriotisme même est mis en question, et où ils ne sont pas nombreux ceux qui disent à leur pays comme l'auteur au sien :

Heureux d'avoir pu vivre où je suis né,
Je bénis le sort et te remercie,
Sans rien me devoir, tu m'as tout donné,
Terre d'Helvétie.

« A PROPOS D'HAMLET »

M. Fernand Khnopff, des *XX*, a fait le 23 décembre au *Cercle artistique* de Bruxelles, et le mardi suivant au *Cercle artistique* de Gand, une conférence très documentée dans laquelle il a mis la précision et le vouloir qui caractérisent ses tableaux.

Après avoir parlé de la bibliographie shakespearienne et rappelé les ouvrages de l'évêque Wadworth, de lord Campbell, de Blades, R. Smith, Thoms, Paterson, etc., le peintre-conférencier a fait l'histoire du paradoxe baconien, inventé par Miss Delia Bacon et repris par le juge Holmes aux Etats-Unis et par William Smith et Mrs. Potten Angleterre.

Il a décrit le théâtre « Le Globe » où *Hamlet* a été joué pour la première fois. Puis, après avoir cité Miss Mariott et M^lle^ Lerou, il a défini la suite des acteurs qui ont joué le rôle d'Hamlet depuis le créateur Richard Burbage jusqu'à M. Beerbohm-Tree, en passant par Taylor, Hart, Betterton, Garrick, Kemble, Kean, Fechter et Irving.

De là, en parlant du rôle d'Ophélie et de Mrs. Giddons, la sœur de John Kemble, il a décrit en artiste délicat et perspicace le portrait que fit d'elle Gainsborough et qui est à la *National Gallery* :

« La grande actrice est représentée de trois-quarts, assise, devant un fond rouge, qui vient de Van Dyck mais s'est acidulé en passant sur une palette anglaise.

Le visage est clair, le regard dominateur, la lèvre charnue. L'inclinaison du grand chapeau noir découvre une masse de cheveux poudrés, presque une aile à la tempe; et des boucles descendent devant les épaules.

Au cou, un ruban noir souligne la longue mâchoire.

Un fichu bleu, d'un bleu anglais translucide et lointain, et combien différent du bleu français de Lesueur, opaque et toujours trop près; un fichu, croisé sur la poitrine, se continue en de larges rubans, bleus aussi.

Les mains, près d'un manchon qu'elle tient sur les genoux.

Autour du bras, une sorte d'écharpe drapée, vieil or, et le costume même, d'un blanc verni, rayé légèrement de bleu, a quelque chose de marin.

Ce portrait est bien anglais et représente un type bien anglais aussi; ce que, honni soit qui mal y pense, on pourrait nommer la femme objet d'art. »

M. Fernand Khnopff a parlé des acteurs du continent : Rouvière, Rossi et Mounet-Sully; de la légende de l'écriteau-décor de Skakespeare (légende qui doit être, une fois pour toutes, reculée), et a cité plusieurs auteurs, dont Oscar Wilde, qui prouvent que la mise en scène de ce temps était déjà fort compliquée.

Il a terminé en analysant et en lisant quelques passages de l'*Hamlet* de Jules Laforgue, l'une des plus belles et des plus impressionnantes de ces *Moralités légendaires* qui demeureront — tant pis pour ceux qui ne les comprennent pas — l'honneur de la littérature contemporaine.

PORTRAITS ET SILHOUETTES

par le baron DE HAULLEVILLE

Première série. — Bruxelles, Lacomblez.

« Des amis en qui j'ai confiance m'ont conseillé de réunir en deux volumes quelques-uns de mes travaux éparpillés ou dont la première édition, après être rentrée dans l'obscurité le lendemain de sa publication dans un journal ou dans une revue, a servi à envelopper du fromage ou des harengs chez le marchand du coin. Ces conseillers, trop indulgents peut-être, m'ont assuré que le public garde mieux le souvenir de ce qu'il lit dans un livre. J'ai suivi ces avis, non sans appréhension. »

En ces termes mélancoliques, M. le baron de Haulleville présente au public le premier volume des exhumations annoncées. C'est qu'il a la nostalgie du livre, ce laborieux dont les loisirs ont été dévorés par le travail de la publication quotidienne. Le livre est pour lui l'œuvre de dilection, le doux fruit de méditation et de recueillement, le signe de liberté, et le seul qu'il eût publié jusqu'ici portait ce titre évocateur de la délivrance des tâches journalières et de l'esprit joyeux de s'abandonner à sa fantaisie : *En vacances*.

Mais, à côté de cette création de plaisance, quelle énorme production emportée aux tourbillons des luttes éphémères! Pour échapper autant que possible à cette consommation effrayante d'œuvres sans lendemain, M. de Haulleville a choisi dans les revues, qui sont déjà presque des livres, un terrain où sa pensée pût s'étendre plus à l'aise pour des lecteurs moins haletants.

Certes, les études que M. de Haulleville y a consacrées à M. Thiers, au couronnement de l'empereur d'Allemagne, à Napoléon III, à la démission du roi Amédée, à un pèlerinage à Rome, portent encore la marque du polémiste, combattant pour le triomphe d'une idée et appréciant à cette mesure les œuvres et les hommes, mais c'est là ce qui en fait l'intérêt et donne à la réunion de ces travaux épars la cohésion d'un véritable livre. Le journaliste y a apporté la valeur documentaire de ses recherches à toutes les sources de publicité, et le littérateur un style net et précis, ironique souvent et qui parfois n'est pas sans grandeur. C'est une belle page d'histoire que celle où il évoque les gloires de Versailles devant les Teutons assemblés dans la grande galerie pour acclamer comme empereur un roi de Prusse.

Le livre se termine par une étude sur Camille Dubourg, pseudonyme sous lequel se cachait modestement une femme distinguée, et sur Jules Van Praet, « cet homme de pénombre » qui identifia si bien son œuvre avec celle de la royauté qu'il n'est pas possible de la distinguer aujourd'hui et que, à sa mort, ses travaux attirèrent bien moins l'attention que sa galerie de tableaux sur laquelle l'auteur donne quelques intéressants détails. Pour elle aussi, M. Van Praet recherchait l'obscurité et le silence, et l'auteur raconte qu'Alexandre Dumas ayant exprimé le désir de voir cette collection dont il avait entendu parler, le ministre, après quelque résistance, le conduisit devant une grande armoire, dans laquelle les fameux tableaux étaient remisés comme dans une garde-robe.

En somme, le livre est d'une très attrayante lecture rétrospective, et nous espérons que M. de Haulleville ne tardera pas à publier la seconde série.

Nouveaux Concerts de Liége.

Les Nouveaux concerts ont repris leurs séances annuelles.

Le peu d'empressement du public liégeois et les pertes pécuniaires qui en résultent pour les organisateurs n'ont pas découragé MM. Dupuis et Vandenschilde.

Ils ont assumé une tâche toute de désintéressement et hautement artistique : répandre davantage la musique moderne, faire connaître les jeunes. Il fallait que ce but fût réalisé à Liége à côté de celui des concerts du Conservatoire. Ces messieurs l'ont compris et ils prétendent ne pas faillir à la tâche.

Si la foule reste indifférente, du moins est-il une partie du dont la sympathie et la gratitude leur sont acquises, et les applaudissements nourris qui ont accueilli dimanche M. Dupuis en étaient la spontanée expression.

Il appartenait à M. Sylvain Dupuis de faire connaître à Liége les esquisses symphoniques *La Mer* de Paul Gilson.

L'Art moderne a dans des phrases justement admiratives analysé l'œuvre du compositeur brabançon, lors de son exécution aux Concerts populaires de Bruxelles (1).

Je note donc simplement en quelques mots rapides mes impressions. Ce qui me frappe surtout — l'audition terminée — c'est l'habileté de la facture, la parfaite connaissance que le compositeur possède des ressources de l'orchestre, la maîtrise avec laquelle il en sait disposer. Aussi la variété et la puissance des harmonies, la conduite des thèmes qui ne se perdent pas dans la savante polyphonie de l'œuvre sont-elles très remarquables.

Ce qui me reste encore, c'est l'éveil insuffisant des sentiments d'élévation, de grandeur sublime qu'évoque en moi ce titre : *La Mer*. Non pas que l'œuvre soit dépourvue d'émotion, mais parce que le décor, le paysage y dominent.

La première partie cependant, « Le Lever du jour », communique quelque chose de l'impression morne de solitude de la mer et la troisième, « Le Crépuscule », avec ses harmonies ascendantes, élève la pensée qui n'est plus retenue par la

(1) *Art moderne*, p. 99, nº 13, 1892.

forme descriptive. Cette troisième partie est un peu longue. « La Tempête », un véritable « déchaînement de toutes les forces instrumentales de l'orchestre », est une page d'une étonnante puissance. Elle laisse l'auditeur haletant sous une impression à la fois de terreur et de grandeur.

L'exécution de *La Mer* a été parfaite de netteté et de vigueur; l'orchestre, soucieux des nuances, marchait avec un rare ensemble.

M. Dupuis nous a fait entendre une adaptation pour orchestre du « Jardin enchanté de Klingsor » et des « Filles-fleurs » de *Parsifal*. Ces fragments, ainsi distraits du drame, ne donnent qu'une faible impression de ces pages musicales d'une si enveloppante séduction.

Mlle Betly Schwabe, une jolie violoniste de 18 ans, paraît appelée à de prochains triomphes. Élève de Joachim, elle possède de la pureté de son et de la franchise du coup d'archet de son maître. Plus que virtuose, Mlle Schwabe est une artiste qui sent.

Quelque chose de sa jeunesse, de sa candeur passe dans son enthousiaste interprétation. Et c'était charmant de l'entendre jouer ainsi le concerto en *mi mineur* de Mendelssohn, la Polonaise de H. Wieniawski et une des danses espagnoles de Sarasate.

A VERVIERS

(*Correspondance particulière de* L'ART MODERNE.)

Si admirateur qu'on soit de Robert Schumann, il est permis de ne pas s'extasier devant *Paradies und Peri*. L'œuvre est longue, d'inspiration diluée, inférieure aux *Mélodies*, au *Quintette*, à maintes pages de souffle puissant ou de grâce délicate.

Sous la direction de M. A. Voncken, la masse chorale et instrumentale de la Société royale l'Emulation (de Verviers) a fait de son mieux pour donner de la couleur à l'œuvre.

Les solistes, Mmes Lépine et Mauriès, MM. Dimitri et Leroy, se sont tirés avec honneur de leur fort ingrate tâche. Dans la seconde partie du concert, exclusivement consacrée à des soli, nous avons été heureux d'applaudir la belle voix de Mlle Lépine, ainsi que les remarquables qualités de style et de diction qui caractérisent le talent de Mlle Mauriès. Quant aux morceaux chantés, ils n'offraient aucun intérêt particulier.

Le concert se donnait dans le nouveau local du Manège. Il est détestable d'acoustique. Que les cantatrices qui ne veulent pas attraper de bronchites s'en gardent! C'est un conseil d'ami que nous leur donnons.

TERMES DE CUISINE PARLEMENTAIRE

A mon ami AUGUSTE DELBEKE
membre de la Chambre des représentants.

ASSIETTE. — On appelle ainsi, en termes de cuisine parlementaire, la vaisselle, plus ou moins plate, dans laquelle on sert l'impôt.

BARDER. — Faire le barde : attacher, avec des ficelles, des tranches de lard sur le dos des gloires nationales.

BLANCHIR. — Mettre à l'eau bouillante, pour laisser légèrement attendrir. On retire ensuite, et on met à l'eau claire. On fait *blanchir* les têtes de veau, afin de les rendre plus flexibles et plus faciles à parer.

BOUQUET. — Se dit des ingrédients qu'on met dans les bouillons. On appelle *bouquet garni* celui auquel on ajoute une feuille de laurier.

BRAISER. — Verser du vin dans un pot entouré de braise.

BRIDER. — Employer une ficelle, afin de retenir.

BROCHETTE. — On élève les hommes d'État à la brochette.

CISELER. — Faire des incisons, en biais, sur la chair que l'on veut faire griller.

DAUBER. — Mettre à la daube.

DÉGORGER. — Faire rendre gorge.

DÉSOSSER. — Oter la peau et les os. Cette opération demande de l'adresse et beaucoup d'usage.

ECHAUDER. — On échaude la volaille pour la plumer.

FLAMBER. — Quand la volaille est plumée, on peut dire qu'elle est flambée.

FRISSONNEMENT. — Le frissonnement est la petite secousse qui se produit au moment où l'animal va être cuit.

GARNITURE. — Ornements dont on pare les bêtes avant de les servir.

GLACER. — Employer une croûte luisante.

GRATIN. — Croûte de belle couleur.

HABILLER. — Trousser un discours, pour lui donner la forme convenable.

MACÉRER. — Faire infuser à froid, pour extraire les principes.

MASQUER. — Ajouter de la sauce.

MENU. — Ordre du jour.

MIJOTER. — Faire cuire à petit feu.

MOULES. — En termes de cuisine parlementaire, ce sont des espèces de cruches sans queue ni tête. Pour faire des brioches, il y en a de toutes les formes.

PANER. — Augmenter les traitements.

PARER. — *Parer* un discours, c'est en ôter les nerfs.

PIQUER. — Faire des lardons.

REVENIR. — *Faire revenir*, c'est faire passer dans le beurre. On disait autrefois *faire rougir*.

SAUTER. — Lâcher la queue de la poêle.

TOURNER. — L'orage fait tourner la crême.

TROUSSER. — Apprêt de la dinde.

CHARLES DUMERCY

Memento des Expositions

GLASGOW. — XXXIIe exposition annuelle de l'Institut des Beaux-Arts. 7 février-8 mai. Délai d'envoi : 10 janvier. Dépôt chez Bourguignon, rue de Namur, Bruxelles. Renseignements : *Robert Walker, secrétaire*, 175, *Sauchiehall Street*.

LYON. — *Société lyonnaise des Beaux-Arts*. 24 février-23 avril 1893. Délai d'envoi : 15 janvier. (Dépôt : Paris, chez Pottier, rue Gaillon, 14). Envois directs à Lyon jusqu'au 25 janvier. Renseignements : *Secrétariat, rue de l'Hôpital*, 6.

PARIS. — Salon de 1893 (Champs-Elysées). 1er mai-30 juin. Délais d'envoi : peinture, 14-20 mars; dessins, aquarelles, pastels, miniatures, porcelaines, émaux, cartons de vitraux et vitraux. 14-16 mars; sculpture, 1-5 avril; bustes, médaillons, statuettes, médailles et pierres fines, 1-3 avril. Jusqu'au 25 avril, les artistes auront la faculté de remplacer leurs modèles en plâtre par des ouvrages exécutés dans leur matière définitive.

— Exposition de la Rose † Croix (Dôme central du Champ de Mars). 1-30 avril 1893. Envois du 10 au 20 mars. Renseignements : *M. J. Péladan, rue de la Vierge*, 10, *Nîmes*.

PAU. — Exposition des *Amis des Arts*. 15 janvier-15 mars 1893. Délai d'envoi expiré. Renseignements : *G. Tardieu, secrétaire général*.

Petite chronique

A l'issue de la représentation d'*Yolande*, M. Albéric Magnard a réuni à l'Hôtel de Suède les interprètes de son œuvre, les directeurs, chefs de service et solistes du théâtre, ses amis de Paris arrivés pour assister à la première, parmi lesquels MM. Robert de Bonnières, Téodor de Wyzewa, Guy Ropartz, Vigeant, Raymond d'Abzac, Charles Darcours, quelques amis de Bruxelles, etc. M. Francis Magnard, directeur du *Figaro*, présidait le souper qui a été cordial et charmant. Répondant au toast de remerciement porté par le compositeur, M. Stoumon a bu à l'avenir astistique de M. Albéric Magnard, déclarant qu'il espérait être encore directeur de la Monnaie lorsque l'auteur d'*Yolande* terminerait une nouvelle partition et qu'il serait toujours heureux de lui faire bon accueil.

M. Litta fera le mardi 10 janvier un *piano-recital* à la Maison du Peuple (Section d'art et d'enseignement populaire). Son programme comprend un choix d'œuvres classiques et modernes, depuis Haydn et Beethoven jusqu'à Vincent d'Indy.

L'exposition annuelle du *Voorwaarts* s'ouvrira le samedi 14 janvier, dans les galeries de l'ancien Musée.

Nous recevons le premier numéro d'une nouvelle revue artistique bi-mensuelle : *Lutte pour l'Art*, qui paraît décidée à donner de bons coups de bec en faveur des idées que nous défendons. Revue un peu mystérieuse : aucun nom de directeur ni de secrétaire sur la manchette; aucune signature ; une simple adresse d'administrateur : rue de France, 70, justifiée par cette phrase finement ironique : « Il se pourrait, *pour des raisons quelconques*, que des personnes désirassent connaître les auteurs des articles de ce journal. »

Lutte pour l'Art met strictement en pratique, pour elle-même, cet axiôme, inséré dans son programme : « Ne comptent pas les individus. »

Ce programme nous plaît d'ailleurs tout entier. Il affiche une crânerie de bon augure. Quelques extraits :

« Contrairement à l'usage, nous ne parlerons jamais de nous-mêmes, à part cette fois-ci..... Nous ne chercherons pas non plus à gagner de l'argent.....

Les imbéciles commencent à lever la tête. Ils conservent bien encore le vague étonnement de ne recevoir que si rarement des coups de pied au derrière, eux qui en avaient la salutaire habitude, mais ils ont déjà l'intuition d'être, en quelque sorte, les souverains dispensateurs de ce qu'ils appellent la gloire. Et cela est insupportable.....

Notre double but :

Contraindre les lourds, à l'égard des œuvres, à une admiration dont nous nous fichons pas mal, mais qui nous donnera la paix, puisqu'elle deviendra peut-être silencieuse.

Relever, exaspérer l'orgueil des artistes. »

A citer encore, dans l'un des premiers articles, cet aphorisme :

« En art, surtout, l'outrance est belle, l'outrance qui se rue à travers les tièdes, sans se préoccuper de ceux qu'elle écrase, allant droit au but. »

On peut s'abonner au bureau de location du Théâtre de la Monnaie aux deux concerts que l'*Association des artistes musiciens* donnera cette année.

Ci-après les avantages de l'abonnement. *Pour les deux concerts et par place :* fauteuil d'orchestre, première loge, baignoire, 10 francs ; balcon, loge deuxième rang de face, 8 francs; parquet, 7 francs ; deuxième loge de côté, 6 francs.

Pour les autres places, pas d'abonnement et prix ordinaires du théâtre.

Très juste, cette observation de *la Curiosité universelle*, dans un article élogieux sur notre Musée des arts décoratifs :

« Une chose regrettable, c'est que l'on n'ait pas cru devoir enlever au plâtre son ton d'un blanc froid, en le teintant légèrement, comme cela existe au Musée du Trocadéro, à Paris, ou, encore mieux, en donnant aux reproductions la couleur des originaux. Les *Fonts baptismaux* bronzés de l'église Saint-Barthélemy, à Liége, font regretter que l'on n'ait pas étendu au reste du Musée cette heureuse innovation. (Le puits de Quentin Metsys, par exemple, traité de la même manière, rendrait évidemment mieux la pensée de l'artiste qui l'a conçu.) Du coup, le Musée perdrait cet aspect triste et monotone que le ton uniformément blanc et froid du plâtre lui donne. Espérons que l'on y viendra!

Mlle Juliette Folville, applaudie cet été au Waux-Hall comme virtuose et comme compositeur, vient de remporter un grand succès à Rouen, où elle a fait entendre quelques-unes de ses œuvres. Le Théâtre des Arts a mis à l'étude son drame lyrique : *Atala*.

Une revue littéraire uniquement consacrée à l'Art, abstraction faite de toutes les étiquettes dont on l'affuble : symbolisme, décadentisme, occultisme, etc. « qui ne servent qu'à troubler les esprits », telle se présentent les *Blätter für die Kunst* (1), qui réunit au sommaire de sa première livraison les signatures des poètes Stefan George, Hugo von Hofmannsthal, Paul Gérardy, Edmond Lorm et Carl Rouge.

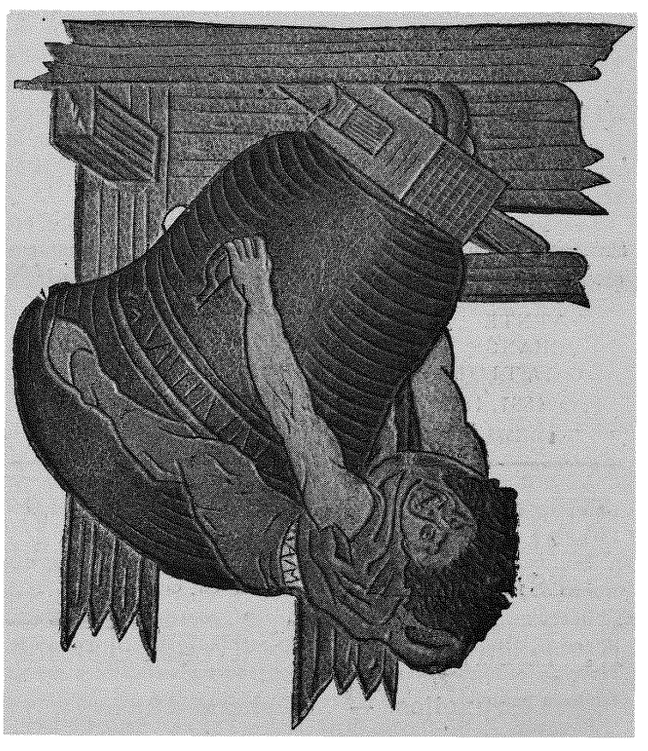
C'est la revue de la Renaissance des lettres en Allemagne.

La Bibliothèque royale de Berlin a cédé au cabinet des Estampes une collection d'environ 45,000 portraits gravés.

Le Musée berlinois a acquis à la vente Hulot deux tableaux importants : *La Vierge aux Anges*, qui figurait au catalogue sous le nom invraisemblable de Wolgemuth et qui est un Lucas de Leyde authentique ; puis le prétendu *Calvaire* de Quentin Metsys, qui serait plutôt l'œuvre d'un successeur et imitateur de Roger Van der Weyden.

Enfin, le même Musée a acquis à la vente Dudley un précieux dessin de Rembrandt, *Saint Jean prêchant dans le désert*, pour le prix de 2,500 guinées (plus de 66,000 francs).

(1) Berlin, Carl August Klein, Lothringer Strasse, 9. — Vienne, L. Weiss, Tuchlauben. — Paris, L. Vanier, quai Saint-Michel, 19.



PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT *et l'*ANGLETERRE

Bruxelles à **Londres** en 8 heures.— **Cologne** à **Londres** en 13 heures.— **Berlin** à **Londres** en 22 heures.— **Vienne** à **Londres** en 36 heures. — **Bâle** à **Londres** en 20 heures. — **Milan** à **Londres** en 32 heures. — **Francfort s/M** à **Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'**Ostende** à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De **Douvres** à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant.** BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glascow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES** ou **DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2e en 1re classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1er juin au 30 septembre.
Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE **225,000 INSTRUMENTS** VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos BECHSTEIN

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**. *Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de **220 millions.**
RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin

Vins de toutes provenances

MACKAR et NOËL

Editeurs de musique, Passage des Panoramas, 22, Paris.

NOUVEAUTÉS RARUES :

P. TSCHAÏKOWSKY, *Nocturne* (no 4 des Six morc. pr piano (op. 19).
» *Valse sentimentale* (no 6 des Six morceaux pour piano (op. 51).
» *Complainte* (nocturne sur deux thèmes de *Snégourotschka*).
H. DUVERNOY, *Alerte, piqueurs!* caprice (op. 88).
» *Les Noces d'or de grand'maman*, gavotte (op. 131).
» *Une fête à Barcelone*, bolero (op. 131).
» *Amis, serrons les rangs!* marche (op. 132).
M. GUZMAN, *Caprice espagnol* (op. 3).
RENAUD MAURY, *Trois airs de ballet* (op. 13).
A. PARENT, *Arabesque*, pr violon et violoncelle seuls (op. 8).

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

TREIZIÈME ANNÉE. — N° 2. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 8 JANVIER 1893.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LÉON BLOY. *Le Salut par les Juifs.* — L'ENNEMI DES LOIS, par Maurice Barrès. — L'EXPOSITION VAN GOGH A AMSTERDAM. — EXPOSITIONS DE LA SEMAINE. — THÉATRE DU PARC. — UN THÉATRE LYRIQUE HISTORIQUE. — UN AUTRE THÉATRE. — LA PRESSE EN TURQUIE. — LE PALAIS-NOËL. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — PETITE CHRONIQUE.

Léon BLOY

LE SALUT PAR DES JUIFS (1)

La portée de ce livre étrange, — où Léon Bloy révèle pour la troisième fois le merveilleux exégète qui se cache en lui sous le pamphlétaire, — semble avoir été inaperçue des pachas de la critique parisienne qui ont daigné rompre en sa faveur un silence jusqu'ici inviolé.

Faut-il croire que les locataires et sous-locataires des grands rez-de-chaussée littéraires se soient contentés de juger l'œuvre sur le titre qu'elle arbore et sur le contenu de ses dix premières pages, battant en brèche les procédés de polémique de M. Drumont? Peut-être. Car une étude plus approfondie les aurait empêchés de voir dans *le Salut par les Juifs* ce qu'ils y ont vu : c'est-à-dire une réhabilitation de la race errante et la réfutation des théories antisémitiques.

(1) Un vol. in 12 de 132 pages. — Paris, librairie Adrien Demay, 21, rue de Châteaudun. (Prix : 3 francs.)

Chose plus curieuse, la méprise que nous signalons semble avoir été le lot de l'auteur lui-même, s'il faut en croire la dédicace d'un exemplaire que nous avons sous les yeux et qui est conçue dans ce style lapidaire, auquel se délectent tous les admirateurs de l'écrivain du *Désespéré :* « A Edmond Picard, pour l'exaspérer. »

En réalité, cette nouvelle bible n'exaspérera que ceux auxquels elle assigne une mission salvatrice tout à fait inédite.

Les précédents écrits de Léon Bloy nous laissaient soupçonner déjà son peu d'amour pour les descendants d'Israël. « Le moyen-âge, disait-il en parlant des juifs dans son principal chef-d'œuvre, avait le bon sens de les cantonner dans des chenils réservés et de leur imposer une défroque spéciale qui permît à chacun de les éviter. Quand on avait absolument affaire à ces puants, on s'en cachait comme d'une infamie et on se purifiait ensuite comme on pouvait. La honte et le péril de leur contact était l'antidote chrétien de leur pestilence, puisque Dieu tenait à la perpétuité d'une telle vermine. »

Le livre d'aujourd'hui nous prouve que la conception de l'ignominie de la perpétuelle engeance d'Israël ne s'est point modifiée pour celui qui écrivait ces lignes rétrospectives.

« Au double point de vue moral et physique, dit Léon Bloy, le youtre moderne paraît être le confluent de toutes les hideurs du monde » (page 12).

« La sympathie pour les juifs est un signe de turpitude... Il est impossible de mériter l'estime d'un chien quand on n'a pas le dégoût instinctif de la synagogue » (page 30).

On voit donc qu'il faut se garder d'opposer d'une façon absolue, comme on l'a fait, Léon Bloy à Edouard Drumont, et de les ériger en protagonistes de deux thèses contradictoires.

A celui qui serait venu lui proposer de venger Israël des larges camouflets que Drumont lui a prodigués, Bloy répondrait certes aussi noblement que le fit quelques mois avant sa mort, Villiers de l'Isle Adam, au candidat commanditaire d'une pareille riposte : « Cela vaut trente deniers, Monsieur. »

La thèse de ce livre. Elle est indiquée succinctement en ce dilemme qui évoque tout d'abord la classique figure du cercle vicieux :

« Les juifs ne se convertiront que lorsque Jésus sera descendu de sa croix, et précisément Jésus ne peut en descendre que lorsque les juifs se seront convertis » (page 72).

Pour forcer l'hermétisme de cette troublante prédiction, il faut concevoir la grandiose similitude que Bloy signale entre la seconde Personne divine et ces mots consubstantiels : le Verbe, la Chair, l'Argent, le Pauvre... Les juifs, après avoir égorgé le Verbe fait Chair, crucifient aujourd'hui l'Argent en l'écartant du Pauvre. Ils ont épousé à leur insu l'effroyable pénitence d'être fixés à jamais dans leur sacrilège et de continuer avec rage sur l'indestructible Symbole ce qu'ils avaient accompli sur la chair passible du vrai Dieu.

A notre voyant, l'universel mercantilisme du peuple errant apparaît donc non pas comme la conséquence accréditée d'un décret qui le châtierait d'avoir trafiqué de son Dieu, mais comme une fatalité qui prépare l'avènement du Sauveur, du Paraclet qui sortira d'Israël, quand les temps seront venus...

Toutes ces considérations appartiennent à la plus haute exégèse, et nous ne voulons donner ici que l'ombre du commentaire entrepris par Léon Bloy, et que le chapitre XVII du livre pousse à la plus effarante profondeur.

Ceux auxquels il a été donné de lire et de comprendre *le Révélateur du globe*, *Christophe Colomb devant les taureaux*, *la Chevalière de la mort* et les premiers chapitres du *Désespéré* ne s'étonneront point d'ailleurs de constater de nouveau l'orientation de l'esprit de Marchenoir vers les symboles des Livres saints et les rêves apocalyptiques, qui hantèrent, d'ailleurs, l'imagination d'autres écrivains de sa race : le président Agier, Blanc de Saint-Bonnet, Barbey d'Aurevilly, Hello.

Ce qui semble être plus propre à Bloy dans ce domaine, c'est la conviction qui le domine d'une intervention prochaine et décisive parmi nous de l'Esprit saint, recélé aujourd'hui par Israël ainsi qu'il a été dit.

Quant à l'idée même de l'avènement d'une ère nouvelle, — empruntée aux prédictions d'Isaïe et d'Ezéchiel, — elle se retrouve dans de nombreux auteurs chrétiens des premiers siècles : Papias, Tertullien, Lactance et de siècle en siècle, il s'est trouvé des millénaires ou des montanistes pour défaire les supputations antérieures et reproduire avec des nuances nouvelles les pronostics de leurs devanciers.

La thèse nouvelle, exposée dans *le Salut par les Juifs*, et qui nous fait les très humbles créanciers sans terme de la bonne volonté des déicides, s'inspire de quelques Images, de quelques Textes sacrés, dont Bloy dénonce lui-même les difficultés d'interprétation en son style merveilleux :

« Quand on les regarde avec fixité, dit-il, ils se compénètrent soudain et se coalisent en un seul front pour se multiplier derechef aussitôt qu'on s'efforce de les saisir. Et quand, plein de lassitude, on s'en détourne pour contempler de vaines ombres dans les miroirs énigmatiques de cet univers, ils arrivent insidieusement, comme des obsesseurs très subtils, et ils environnent l'esprit de leurs tranchées silencieuses... on a beau savoir qu'ils sont les flots d'un identique océan et qu'ils ne peuvent rompre les digues de l'Unité absolue ; l'ondoyance perpétuelle de leurs aspects et le conflit apparent de leurs couleurs déconcertent infailliblement l'orientation la plus attentive. Il faut prendre son parti de n'obtenir jamais que d'intermittents éclairs, car Jésus lui-même, venu, disait-il, pour tout « accomplir », ne s'exprima qu'en paraboles et similitudes. »

Peut-être la place n'est-elle pas ici de discuter la façon dont Léon Bloy comprend et traduit cette parole du Christ : *Salus ex Judæis*, sur laquelle repose toute la nouveauté de sa thèse.

Il est permis cependant de rappeler dans quelles circonstances furent prononcés ces mots, beaucoup moins mystérieux sans doute que Bloy ne les suppose.

Il est dit, au chapitre IV de l'*Evangile selon saint Jean*, que Jésus passant par la Samarie s'en vint en une ville nommée Sichar et qu'il s'y reposa sur le bord de la fontaine de Jacob.

« Nos pères, lui dit une femme samaritaine, ont adoré sur cette montagne et vous, vous dites que c'est dans Jérusalem qu'est le lieu où il faut adorer. »

On sait en effet que les Samaritains, voisins de Jérusalem, s'étaient séparés de l'orthodoxie juive.

Jésus lui dit : « Femme, croyez-moi, le temps va venir où vous n'adorerez plus le Père céleste ni sur cette montagne ni dans Jérusalem. Vous adorerez ce que vous ne connaissez point ; pour nous, nous adorons ce que nous connaissons, car le salut vient des juifs. »

Le sens de l'entretien apparaît très clair, et aucun

commentateur ou traducteur ne s'est avisé de confondre : *Salus ex Judœis* avec *Salus a Judœis*.

Mais, si précaire que puisse nous paraître l'argument d'interprétation sur lequel repose toute la thèse de Léon Bloy, nous ne saurions assez louer les grandioses développements déductifs qu'elle comporte dans ce livre. La question juive n'est pas tout le livre, d'ailleurs, il s'en faut. Le dessein de Bloy n'a pas été d'énumérer le nombre des aborigènes et des circoncis qu'il a pu découvrir parmi les financiers qui mènent le monde. Il voit surtout, ici comme en d'autres ouvrages, le pauvre frustré de la justice. Et l'on sait qu'aucun auteur des temps passés ou modernes ne s'est élevé à une éloquence aussi altissime dans l'exaltation de la pauvreté.

Le Salut par les Juifs doit être lu surtout par ceux, trop nombreux encore, qui ne connaissent et n'admirent en Léon Bloy que le tortionnaire de tous les voleurs de gloire et le démolisseur — d'ailleurs inimitable — de toutes les statues de boue qu'il a été dans les fameux pamphlets du *Pal* et du *Désespéré* et qu'il sera demain encore dans les confrontations littéraires de *Belluaires et porchers*.

H. C. W.

L'ENNEMI DES LOIS

par Maurice Barrès. — Perrin, Paris.

Dans cette étude, plus condensée encore que les précédentes, M. Barrès rêve que nous touchons au moment où une élite humaine — qui entraînerait tôt ou tard le reste de l'humanité, — est capable d'éprouver de façon *sensible* le bonheur d'obéir à la loi de solidarité.

Il pense qu'en nous commence enfin à croître, — d'une croissance naturelle, — ce sentiment d'universelle fraternité que les héros, les génies et les saints avaient seuls compris dans son essence et qu'ils ne nous avaient fait partager qu'au moyen d'un mirage quelconque.

Il croit que « de longs siècles d'esclavage puis de soumission aux religions et aux codes » ont à ce point fait surgir ce que notre nature avait d'obscure bonté, que nous pouvons maintenant laisser peu à peu retomber dans l'oubli ces lois et ces codes, ne conservant pour les plus faibles que les lois garde-fous ; il espère que nous pourrons « faire des actes spontanés et suivre sans lutte nos âmes perfectionnées par tant de siècles d'éducation morale », parce que nous en arriverons à développer nos instincts naturels au point de « souffrir de nuire ».

Il essaie de « préciser en formules contagieuses ce qui chez les autres n'est encore que bouillonnements confus ».

Bouillonnements confus, les calculs secs des économistes anciens, les utopies réalisées sur les échelles trop courtes des rêveurs généreux, et les emportements des anarchistes, — que pourrait unir cette formule, base commune de leurs tendances si diverses : « Le bonheur des autres nous apparaissant comme une condition de notre propre bonheur. »

Comme tous ceux qui, à l'heure présente, se rendent compte de la marche de l'armée humaine, ce cérébral est convaincu que ce n'est ni la culture de l'intelligence ni l'étude de systèmes nouveaux qui nous font défaut pour le moment. Ce dont nous avons le plus besoin, c'est de raffiner ou plutôt d'intensifier notre sensibilité grandissante et qui s'ignore encore elle-même ; car, « seules, nous mènent les vérités qui nous font pleurer ».

Barrès est certes un des hommes de France qui, à l'heure actuelle, pensent le plus profondément ; et ses livres, aux formes légères, seront bientôt relus comme des manuels de philosophie compacte.

Comme Gœthe, Emerson, voire Schopenhauer, et à des hauteurs subtiles qu'un passionné comme V. Hugo n'a jamais atteintes, il cherche les bases des vraies lois sociales dans l'étude approfondie de nos instincts.

Dans *le Jardin de Bérénice* il étudiait l'âme du peuple et reconnaissait l'arbitraire témérité qu'il y a, pour les théoriciens, à forcer ces instincts populaires dont nul ne connaît la portée, et que l'on fausse si facilement, justement parce qu'ils sont sourds et aveugles.

Dans *l'Ennemi des lois*, il affirme que nos lois actuelles, reflet des générations mortes, empoisonnent notre instinct qui les dépasse en bonté et en justice.

Seulement, si Bérénice était un symbole clair et attrayant de l'âme du peuple, les trois êtres incomplets que Barrès a choisis pour représenter ce qu'il y a de plus avancé dans l'âme moderne, nous arrêtent mais ne nous convainquent pas. Leur « sensibilité affinée » est une sensibilité d'êtres maladifs, d'êtres coupés en deux ; et il m'est impossible de croire à la vérité *instinctive* du monstrueux héroïsme avec lequel Claire se résigne à subir près d'elle une rivale. Son instinct est faussé par son excès d'intellectualité. Je ne crois pas à cette « union cérébrale » additionnée d'une Marina, réunion mal assortie de trois débris humains, détraqués par des excès de civilisation mal digérée.

Je crois à la femme entière suffisant à l'homme entier. Ces deux êtres complets sont rares ? — Peut-être, mais ils dépassent par la force de l'instinct qui les a fait se trouver, s'unir et former la vraie unité humaine, — masculine et féminine à la fois, — tous les héroïsmes des compromissions nécessitées par des instincts faibles et défectueux.

Pour que ces êtres complets soient moins rares, il faut que se développe une sensibilité intense, une vie naturelle et forte, et non pas seulement une « sensibilité affinée ».

Et parce que tous les êtres sains ont au moins l'inconsciente intuition de cette entièreté, de cette unité possibles, je prétends que le ménage à trois de Claire, Marina et André est, ou une chose fausse, ou un *sacrifice* fait par trois êtres qui n'ont eu ni la force ni la clairvoyance de suivre leur instinct tout entier et qui se résignent aux conséquences de leur faiblesse. « Sensibilité affinée » mais insuffisante.

Tout sacrifice est un désordre nécessaire parfois, sublime toujours, mais un désordre. Et je crois que la sensibilité qui nous manque est celle qui nous rendrait conscients de notre moi et du moi des autres au point de nous faire deviner la place exacte que nous pouvons remplir dans l'ensemble, par le simple développement de notre personnalité.

Oui, notre temps sceptique, qui voit se décomposer tant de vieilles choses, renaître toutes les folies héroïques et toutes les sublimes naïvetés, notre temps a pu voir la bonté de deux rivaux l'un pour l'autre et l'élasticité étonnante du cœur humain dévoyé.

Mais il a vu aussi ces êtres puissants, conscients de leur force,

jaloux de la garder entière, braver leurs instincts secondaires, les hommes, le temps, l'opinion et leurs propres faiblesses, pour parvenir à se déployer tout entiers, d'un seul coup de vie, là où ils auront trouvé une place appropriée et assez grande pour se réfugier avec tout ce qu'ils ont.

Ils l'ont compris : c'est leur seul moyen d'être heureux sans nuire à l'harmonie de l'ensemble.

De même, ce n'est pas en sentant la souffrance des autres seulement, et en la prenant sur nos épaules, que nous résoudrons le problème social, mais en VOULANT, avec énergie, que chacun ait cette force, de connaître et de prendre sa place entière, sa place véritable, mais rien que sa place.

Ce sentiment — cette volonté énergique — est peut-être celui de Barrès, mais je lui reproche de ne l'avoir pas fait vivre assez fortement dans ses symboliques héros.

A-t-il dédaigné de chercher des contemporains plus entiers ou plus convainquants, et voudrait-il seulement, comme il le dit, « décrire la sensibilité des personnes de ce temps qui ont la vie *intérieure* (et non pas la vie complète) la plus intense et la plus ornée ? »

Je l'ai probablement jugé trop vite, car il est de ces esprits qui créent lentement autour d'eux les idées avec lesquelles on les jugera, et je n'ai sur lui que des impressions encore mal définies.

Mais malgré son dédain des barbares qu'il fustige froidement avec une ironie pénible à rencontrer, je crois à la sincérité de ce Latin. Selon le génie de sa race, il cherche à condenser en un prisme clair le rayonnement trouble que dégage la chaleur de l'universel contact humain, qui va toujours se resserrant.

I. WILL.

L'EXPOSITION VAN GOGH A AMSTERDAM

Le peintre hollandais R.-Roland Holst vient d'accomplir, dans un milieu hostile, simplement, sous le protectorat d'aucune société, sans argent, tout ce que la piété et l'admiration pouvaient faire encore pour ce Peintre, si exceptionnellement peintre, que ce pourrait bien être pour rappeler avec éclat à la véritable signification de ce mot que la fatalité le dota si surabondamment.

Par ses soins, l'œuvre *complète* de Van Gogh se trouve réunie en la salle du Panorama. Ce sont 104 numéros; le premier date de 1885, les derniers de 1890. Toute la vie de peintre de Vincent tenant en ces cinq années, l'aphorisme, inscrit en tête de la numération si éloquente des toiles, se trouve assez justifié :

« *Il faut travailler autant et avec aussi peu de prétention qu'un paysan, si l'on veut durer.* V. G., 1889. »

Nous tenons cette exposition comme la plus hautaine réponse qu'on pouvait donner aux échappatoires antérieurement invoqués, mais surtout pour le plus considérable événement d'art de ces dernières années.

Holst lithographia ceci pour le catalogue : Un soleil auréolé — descendu de plus haut que le Soleil qui sombre au bout d'une immense plaine de néant — se ploie maintenant touché de mort.

Et l'auréole, qu'il a conquise au prix de si insolite ascension et désespéré combat, le suit solennellement dans la nuit.

Et la disparition de la Fleur est bien plus tragique que celle de l'astre.— Le drame se précise par ce simple nom : Vincent.

Et en outre de ce très émouvant dessin de la couverture, Holst érige au seuil du catalogue cette lapidaire préface — et, au moment « où tout le monde, même les journalistes, s'évertue à user du style de Van Deyssel », cette froide et cruelle concision est à noter :

« Le public est gâté; beaucoup de peintres sont devenus les contrefacteurs de ce que la foule tient pour la Beauté, ont cessé de reproduire leurs propres visions.

Tout cela provient du commercialisme. Beaucoup de talent fut utilisé à cette puissance du jour, par suite anéanti.

Les gens dépourvus du sens de l'art voient aujourd'hui l'art ramené au niveau de leur entendement; dès lors, ils ont perdu toute pudeur et appellent insensé ce qui transgresse leurs vues.

La plupart des expositions s'organisent non pour éduquer, mais pour flatter les visiteurs; la plupart des peintres sont les flagorneurs du goût public qui se sent chez lui dans les salons d'art organisés, en tous points, aux fins de ces buts impurs.

De « riches et intacts cadres » sont exigés aux salons et dans les bulletins officiels d'adhésion, l'attention est attirée sur l'influence que la dimension d'une toile exerce sur le plus ou moins de chance de vente.

L'œuvre d'art est devenue une marchandise aussi bonne que toute autre, une marchandise de spéculation; la réclame aux œuvres d'art se fait à coup de médailles, faire œuvre d'art est un métier lucratif; d'art, s'entend, — au service de pareille profession.

Et l'œuvre d'art qui n'est pas vendable est considérée par la foule comme ne relevant pas de l'art.

Mais Art est aussi, et fut de tous temps, la dénomination des aspirations les plus hautes du plus précieux avoir de nos intellects.

Les aspirations de Van Gogh ne manqueront pas d'effrayer tous ceux dont le goût est caressé aux expositions officielles, c'est donc avec d'autant moins d'appréhension que purent être négligés — d'autant que cela ne pouvait se faire autrement — les « riches et intacts cadres », qui, s'ils sont simple encadrement, peuvent bien être de quelque utilité, mais ne devraient pourtant jamais être une condition de refus ou d'admission à l'exposition.

Cette exposition est rassemblée pour ces seuls parmi les gens qui veulent bien croire que ce qui est compréhensible du coup, n'est pas, en raison de cette facilité, ce qu'il y a de meilleur.

Elle est rassemblée en outre pour ceux qui admirent l'œuvre de Vincent, et aussi pour ceux-là qui croyaient bien en ses hauts vouloirs, mais n'étaient pas convaincus qu'il les eût atteints glorieusement! »

— Abandonnant le baroque et clinquant usage de dénominations aussi peu précises qu'alléchantes, il est fait usage, dans ce catalogue, d'une simple indication d'années et de séjours. Seulement, en marge de tels numéros, l'organisateur utilise des fragments de lettres de Vincent à son frère Théo van Gogh. Entre autres : « Dans mon tableau du *Café de nuit*, j'ai cherché à exprimer que ce café est un endroit où l'on peut se ruiner, devenir fou, commettre des crimes. Enfin, j'ai cherché par des contrastes de rose tendre et de rouge sang et lie de vin, de doux vert Louis XV et Véronèse contrastant avec les verts jaunes et les verts bleus durs, tout cela dans une atmosphère de fournaise infernale de soufre pâle — exprimer la puissance des ténèbres d'un assommoir, et toutefois, sous une apparence de gaieté japonaise et de bonhomie de Tartarin. »

« ..... Ce que les impressionnistes ont trouvé pour la couleur, cela s'étendra encore davantage, mais il y a un lien, que beaucoup oublient, qui lie cela au passé et je m'efforcerai de montrer que

je ne *crois guère à une séparation rigoureuse des impressionnistes et des autres*. Je trouve très heureux, que dans ce siècle il y ait eu des peintres comme Millet, Delacroix — *qu'on ne peut dépasser*. »

Et tous, n'allons-nous pas être possédés du désir de voir Roland Holst parachever son œuvre de glorification. Il faut qu'il obtienne un choix plus complet de lettres et qu'elles soient publiées. Il importe seulement qu'elles soient réservées au plus petit nombre, à ceux pour lesquels Lui-même eût consenti à se dépouiller de ses plus intimes pensées d'art.

H. V.

Expositions de la semaine.

M. L. GEORGE, à la *Galerie moderne*.

Des paysages exécutés par un jeune peintre très inspiré par les Boulenger, les Coosemans, les Asselberghs. Aux uns il emprunte les lisières des bois et les automnes roux, aux autres leurs soirs de Campine. Pas d'originalité. De la peinture faite à travers le tempérament de beaucoup d'autres — et de *chic!*

M. EVARISTE CARPENTIER, au *Cercle artistique*.

Un peintre anecdotique. Parfois il se croit peintre d'histoire, et il souligne ses tableaux de grands titres : 1793! Mais l'épopée révolutionnaire n'en reste pas moins une anecdote sous sa brosse. En somme, de la banalité, de la vide peinture de genre, de la sentimentalité et de l'esprit fades et bourgeois.

THÉATRE DU PARC

Monsieur chasse, comédie en trois actes, par GEORGES FEYDEAU.

En guise d'étrennes, M. Albaiza a servi samedi au public de son théâtre une joyeuse comédie du Palais-Royal.

Comédie, vaudeville ou simple pochade, — comme on voudra, — *Monsieur chasse* est l'histoire, traitée à la manière d'Hennequin, d'un mari qui trompe sa femme et encourt la vengeance de celle-ci. Mari et femme ont choisi par hasard la même maison : 40, rue d'Athènes, — dont la concierge est une La Tour du Nord, s'il vous plaît! — pour lacérer leur contrat.

C'est dans cette maison aussi qu'habitait Urbaine des Petites-Voitures, une tendresse cultivée par le jeune Gontran, potache fin-de-siècle, neveu de Duchotel, le monsieur qui chasse. De là naît au second acte un imbroglio prévu, mais toujours drôle : placards qui s'ouvrent et se ferment, confusions de chambres, d'alcôves, de vêtements, apparition sur la scène de personnages en caleçons, poursuivis par d'inattendus sergents de ville, cris, reproches, angoisses, bras au ciel, Oh! ma mère! procès-verbal de constatation d'adultère, erreur judiciaire, etc., etc. Malheureusement, après avoir vu l'écheveau s'emmêler au second acte, il faut — pourquoi? je me le demande — qu'au troisième nous assistions au pénible désenchevêtrement de l'intrigue.

Quand les auteurs de pochades cesseront-ils de s'ériger en algébristes? L'intérêt réside dans le développement de leurs combinaisons, non dans la solution d'équations invraisemblables.

Mlle Cerny prête au rôle de Mme Duchotel sa grâce séduisante et son élégance de bon aloi. Elle souligne très spirituellement les finesses du premier acte. Noblet lui donne la réplique en comédien consommé. Des acteurs de la maison, il faut citer Dubroca, dans le rôle de Gontran, et Mme Toudouze dans le rôle de la concierge, comtesse de La Tour du Nord, attendant son muletier.

Monsieur chasse est précédé d'un très médiocre lever de rideau : *Un bain de ménage*, du même auteur. M. Feydeau a voulu ménager sans doute pour la pièce principale l'attention et les applaudissements de son public.

UN THÉATRE LYRIQUE HISTORIQUE

Vraiment artistique et digne d'être pris en sérieuse considération, ce projet proposé en ces termes par *la Jeune Belgique* :

« Trente ans de propagande n'ont pas suffi à démontrer l'esprit de l'œuvre de Wagner à la foule. Le saut était trop brusque et la démonstration péchait par ses prémices. La foule ne voit rien au delà des richesses matérielles que le théâtre lyrique a amassées depuis le commencement de ce siècle, pour sa corruption. La démonstration est à recommencer d'un peu plus haut, c'est-à-dire des points de vue pris par Wagner lui-même chez les auteurs anciens. C'est pourquoi la fondation d'un théâtre lyrique historique serait opportune. Ce théâtre rendrait un peu de champ aux conceptions; il ferait moduler la pensée en reproduisant des œuvres inconnues, ou oubliées, d'époques passées où les ressources matérielles étaient moindres, mais l'esprit plus pur et plus élevé. Il nous ramènerait passagèrement à un art plus sobre et plus abstrait. L'œuvre de ce théâtre serait un succédané logique ou, pour mieux dire, le corollaire de ce qu'on a appelé le wagnérisme. Ce n'est qu'en s'appuyant sur les classiques que Wagner a pu donner cette prodigieuse extension vers l'avenir au théâtre lyrique. Il est allé avec des richesses merveilleuses rejoindre ce théâtre au point de la lignée marqué par Gluck. A la rigueur, on pourrait dire qu'il n'a fait que corriger une déviation en reconnaissant en plein classicisme ses premiers ancêtres. Pour bien le comprendre et profiter de son œuvre, il faut que nous reconnaissions à notre tour les précurseurs; il faut que nous fassions nos humanités lyriques. Le temps d'arrêt que nous subissons est favorable à une revue historique qui remettrait bien des idées à leur place exacte et éclairerait de lumière vraie la pauvre et vulgaire musique que des gens au goût désorbité nous donnent pour de la musique de maîtres.

Pour préciser, voici ce que nous proposons : une entreprise par patronats sous la direction artistique d'un musicien; une seule représentation de chaque pièce, sur un petit théâtre. Pas de troupe permanente; les artistes choisis spécialement pour les rôles à créer. L'orchestre et les chœurs se recruteraient facilement. On représenterait des œuvres de Monteverde, Scarlatti, Pergolèse, Cimarosa, Paisiello, Lulli, Rameau, Gossec, Grétry, Méhul, des œuvres de Hændel et de quelques compositeurs qui entretinrent la scène allemande jusqu'à Mozart. Si l'essai réussissait, on aborderait ensuite des œuvres plus développées telles que celles de Gluck, de Spontini, de Beethoven. On nous objectera que la Monnaie va monter *Orphée*. Quand même la Monnaie inscrirait réellement à son programme plusieurs œuvres de Gluck, cela n'empêcherait pas la réalisation du programme préliminaire que nous venons d'esquisser et, du reste, ce que nous proposons c'est une campagne d'art méthodique et suivie, dégagée de tout intérêt commercial. »

L'idée est belle, dit *la Nation* qui reproduit ces lignes, et ceux qui la réaliseraient rendraient au grand art un service immense dans notre pays où la poussée artistique ne demande que quelque aide, nous en sommes convaincus, pour donner des résultats merveilleux.

UN AUTRE THÉATRE

D'autre part, on parle d'un projet de théâtre de drame et de comédie, patronné par un groupe de notabilités mondaines, qui aurait pour but de réagir contre la médiocrité des spectacles habituels en donnant, une fois par mois, avec la collaboration d'artistes choisis, une représentation d'œuvres dramatiques vraiment littéraires.

On mettrait en scène, successivement, des pièces classiques inconnues, des traductions d'ouvrages empruntés à la littérature anglaise, espagnole, italienne, allemande, etc. Une large part serait faite à la jeunesse littéraire belge et étrangère. Ces représentations auraient vraisemblablement lieu au Théâtre Communal, qui est, malgré sa situation un peu excentrique (mais on s'habitue si vite aux distances) une des meilleures salles de spectacle de Bruxelles. On créerait des patronats à 100 francs qui donneraient aux titulaires le droit d'assister aux répétitions et aux représentations du nouveau théâtre.

Ce projet, on le voit, se rapproche un peu de celui qui fut si judicieusement exposé, dans ces colonnes, par le baron de Haulleville, mais auquel son auteur donna des proportions trop vastes pour qu'il fût mis en pratique. Il s'agirait, cette fois, d'un cadre plus modeste. L'entreprise consisterait uniquement à donner tous les hivers une série de représentations artistiques devant un public de patrons et d'abonnés, et il est à espérer qu'on réunira un nombre suffisant de personnes s'intéressant à l'art pour mener à bien cette intéressante tentative, digne d'encouragements et de sympathie.

LA PRESSE EN TURQUIE

Bien amusante, l'ordonnance qui régit la presse en Turquie :

Art. 1er. — Donner de préférence des nouvelles de la santé précieuse du souverain et de la famille impériale, de l'état des récoltes quand elles sont bonnes, des progrès du commerce et de l'industrie en Turquie.

Art. 2. — Ne publier aucun feuilleton qui n'ait été expressément approuvé au point de vue de la moralité par S. Exc. le Ministre de l'instruction publique et gardien des bonnes mœurs.

Art. 3. — Ne pas produire des articles littéraires ou scientifiques trop longs pour ne pouvoir passer dans un seul numéro. Eviter ces mots : *A suivre* ou *La suite à demain*, qui provoquent une fâcheuse tension d'esprit.

Art. 4. — Eviter soigneusement les *blancs* et les *lignes de points* dans un article, parce que ces procédés autorisent des suppositions fâcheuses et troublent la tranquillité des esprits, comme cela s'est vu en différentes circonstances, en permettant des interprétations contre Sa Majesté Impériale.

Art. 5. — Eviter avec le plus grand soin toutes personnalités, et si l'on vient vous dire que tel gouverneur ou sous-gouverneur a été convaincu de vol, concussion, assassinat ou autre action blâmable, tenir le fait pour non prouvé et le taire soigneusement.

Art. 6. — Défense absolue de reproduire des pétitions des particuliers et des communautés de province se plaignant des abus de l'autorité et les signalant au souverain.

Art. 7. — Il vous est interdit de signaler les tentatives d'assassinat contre les souverains étrangers, sous quelque forme qu'elles se soient produites, ou les manifestations séditieuses qui ont pu avoir lieu dans des pays étrangers ; car il n'est pas bon que ces choses-là soient connues de nos loyales et paisibles populations.

Art. 8. — Il vous est défendu de mentionner ce nouveau règlement dans les colonnes de votre journal, parce qu'il pourrait provoquer des critiques ou des observations déplacées de la part de quelques esprits mal faits.

La découverte de ce curieux document a été faite par l'*Abraham Verhoeven* (1), un nouveau périodique bi-mensuel, moniteur officiel de la prochaine exposition internationale de la presse ancienne et moderne, auquel nous souhaitons cordialement la bienvenue.

LE PALAIS-NOËL

Le Palais-Noël (2), exclusivement rédigé par des avocats, et qui se présente coquettement sous une jolie couverture à la sanguine composée par Mlle Louise Danse, a eu un succès unanime. Tous les exemplaires de grand luxe à 25 francs avec aquarelles originales, et aussi les 50 exemplaires sur papier impérial du Japon, ont été enlevés en quelques jours, et déjà les exemplaires sur ivoire à fr. 2.50 se font rares. C'est une nouvelle victoire à l'actif de la Conférence du Jeune Barreau, qui a maintes fois, dans les domaines les plus divers, donné des preuves de sa vitalité et de son esprit d'initiative.

Les croquis de M. Le Jeune, ministre de la Justice, et de Me Emile Demot, avocat à la Cour de cassation, le *Lied* de Maurice Maeterlinck mis en musique avec beaucoup de goût par Me L. De Lantsheere, avocat à la Cour d'appel, ont été particulièrement goûtés. L'album est varié, amusant, et d'une élégance typographique irréprochable. Nous donnons ci-dessous, à titre de souvenir de cette curiosité bibliographique et judiciaire, un des croquis de M. le ministre de la Justice.



CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

A propos de « Boccace »

Boccace, la joyeuse et célèbre opérette de Franz de Suppé, qui avait déjà donné lieu, lors de sa traduction en français, à un débat judiciaire, a fait jeudi dernier l'objet d'un nouveau procès devant le Tribunal de commerce de Bruxelles.

M. D'Hénin, directeur du Théâtre du Cirque à Anvers, a passé le 26 octobre dernier avec MM. Schott frères, se disant cessionnaires pour la Belgique et l'étranger du droit d'édition de *Boccace*, un traité par lequel ces derniers s'engageaient à fournir au premier, moyennant un prix de location stipulé, les partitions et les parties d'orchestre nécessaires pour jouer l'opérette de M. de Suppé. La maison Schott prit l'engagement de ne louer à aucun

(1) Bureaux : rue de l'Écuyer, 37, Bruxelles. Abonnement : 3 francs par an. Union postale : 5 francs.

(2) Ve Larcier, imprimeur de l'Ordre des avocats près la Cour d'appel, Bruxelles.

autre théâtre d'Anvers le matériel de *Boccace* pendant la saison actuelle.

M. D'Hénin commanda des costumes neufs, engagea des artistes, — la distribution de l'œuvre exigeant un personnel exceptionnellement nombreux — et mit *Boccace* en répétitions, lorsqu'il apprit avec stupéfaction que le Théâtre de la Scala annonçait le même spectacle.

MM. Schott, avisés par le directeur du Théâtre du Cirque, tentèrent de s'opposer aux représentations de la Scala. Mais le directeur de cette entreprise théâtrale, M. Grésini, exhiba un contrat en due forme par lequel M. Cranz, se disant également cessionnaire du droit d'édition de *Boccace*, lui avait loué le matériel. MM. Schott frères furent condamnés à payer 1,500 francs de dommages-intérêts au directeur de la Scala, qui fit jouer *Boccace* avec beaucoup de succès sur son théâtre.

M. D'Hénin assigna à son tour la maison Schott. Il réclame 40,000 francs de dommages-intérêts pour les pertes qu'il a subies et pour le bénéfice dont il a été privé.

L'affaire, plaidée pour le demandeur par MMes Edmond Picard et Octave Maus, pour MM. Schott frères par Me Henri La Fontaine, a été exposée en détail jeudi dernier au tribunal. Elle sera continuée jeudi prochain.

Petite chronique

Pour rappel, c'est aujourd'hui à 1 1/2 heures qu'aura lieu le deuxième Concert populaire, avec le concours de M. Eugène Ysaye. On nous prie d'annoncer que les portes resteront fermées pendant l'exécution de la *Rhapsodie orientale* de Glazounow, les cinq parties de cette œuvre importante se jouant sans interruption.

Pour rappel, mardi prochain, *Piano-recital* de M. Litta à la Maison du Peuple. — Jeudi, première séance populaire de piano donnée par M. Joseph Wieniawski à la Grande Harmonie. — Samedi, premier concert de l'Association des artistes musiciens à la Monnaie, sous la direction de M. P. Tschaïkowsky.

La deuxième séance de musique de chambre pour instruments à vent et piano donnée par MM. Anthoni, Guidé, Poncelet, Merck, Neumans et De Greef, aura lieu dimanche prochain, avec le concours de M. Désiré Demest, professeur au Conservatoire royal de musique de Liége, qui a obtenu un si brillant succès au premier concert du Conservatoire.

Les trois concerts de Mlle Louise Derscheid, que nous avons annoncés, sont fixés aux jeudis 19 janvier, 2 et 16 février. Ils auront lieu à 8 heures, à la Grande Harmonie, avec le concours de MM. Colyns et Ed. Jacobs, professeurs au Conservatoire, et de MM. Fievet et Enderlé.

Les programmes sont très attrayants. Brahms fera les frais de la première séance. Le deuxième concert sera consacré à Beethoven; le troisième aux musiciens russes Tschaïkowsky, Rubinstein et Davidoff.

Les œuvres de Brahms choisies pour le premier soir sont : le trio (*op.* 8) en *si majeur*, la sonate (*op.* 99) en *fa majeur* pour piano et violoncelle, le quatuor (*op.* 25) en *sol majeur*.

Et Yolande? — Plusieurs de nos amis demandent pourquoi il n'y a pas eu de seconde représentation de *Yolande*. Nous ne nous l'expliquons pas.

Une foule d'artistes et d'amateurs de musique, qui n'ont pu se trouver à la première, ont grand intérêt à entendre le drame en musique de M. Magnard.

D'autres, et ils sont nombreux, qui assistaient à cette première et qui ont été frappés de la valeur musicale de l'œuvre, ne demandent pas mieux que de la réentendre. *Yolande* est, en effet, de ces partitions que l'on aime à bien connaître, dont on devine les qualités sérieuses à une première audition, mais qui plaisent encore davantage après un examen plus approfondi. Rien d'ailleurs n'empêche la direction de la Monnaie de représenter ce drame musical, il ne nécessite pas un grand déploiement de personnel ni une mise en scène compliquée.

Dès lors on ne peut s'expliquer la disparition de l'affiche de l'œuvre de M. Magnard.

Nous renvoyons nos amis à la direction de la Monnaie. — F. L.
(*Réforme.*)

Nous rappelons aux intéressés le grand concours de littérature institué par la Société des *Soirées populaires*, de Verviers, à l'occasion du XXVe anniversaire de sa fondation.

Les concurrents peuvent s'adresser à M. Léon Lobet, à Verviers, pour recevoir les conditions de ce concours.

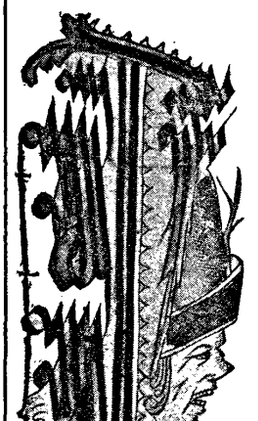
On annonce de Paris la mort de M. Albert Delpit, l'auteur du *Fils de Coralie*, qui a succombé à 43 ans.

Les romans de M. Delpit sont nombreux : *la Vengeresse*, *les Compagnons du Roi*, *Jean Nu-Pieds*, *la Famille Cavaillié*, *la Fille du Marquis*, *le Mystère du Bas-Meudon*, *Roberte de Bramaphann*, *les Fils de José*, *le Dernier Gentilhomme*, *le Mariage d'Ouda*, *la Marquise*, *Solange de Croix Saint-Luc*, *Thérésia*, *Disparu*.

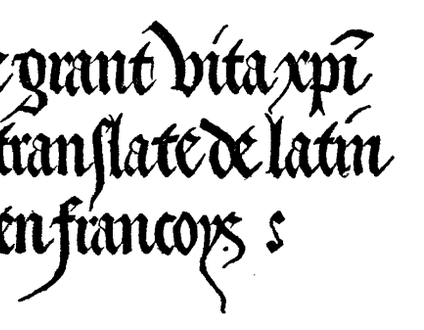
Au théâtre : *Robert Pradel*, quatre actes en prose, à l'Odéon (1873); *Jean Nu-Pieds*, quatre actes en vers au Vaudeville (1875); *le Message de Scapin*, un acte en vers à la Comédie-Française; *les Chevaliers de la Patrie* (1876), drame historique en cinq actes et huit tableaux, au Théâtre-Historique; *le Fils de Coralie* (1879), au Gymnase; *les Maucroix*, comédie en trois actes, à la Comédie-Française (1883); *Mademoiselle de Bressier*, à la Porte-Saint-Martin.

Le troisième spectacle du Théâtre-Libre sera composé d'une pièce en quatre actes, en prose, d'un débutant, M. Louis Bruyerre. Titre : *Le Devoir*.

M. Antoine et Mlle Henriot joueront les deux principaux rôles de cet ouvrage.



Le curieux titre que nous reproduisons ci-dessous est celui d'un ouvrage imprimé à Paris vers 1502 : *Le grand Vita Christi translaté de latin en françois par frèr Guillaume Lemenand de l'ordre des frères mineurs de l'observance*. Il figure au catalogue de décembre de M. Edm. Deman, auquel nous avons emprunté le « Sonneur de cloche » publié dans notre dernier numéro, composition mosaïquée en divers tons qui figure sur les plats d'une reliure de Raparlier pour *Notre-Dame de Paris* parue en 1889 chez Ferroud, avec illustrations de Luc-Olivier Merson.



PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT *et l'*ANGLETERRE

Bruxelles à **Londres** en 8 heures.— **Cologne** à **Londres** en 13 heures.— **Berlin** à **Londres** en 22 heures.— **Vienne** à **Londres** en 36 heures. — **Bâle** à **Londres** en 20 heures. — **Milan** à **Londres** en 32 heures. — **Francfort s/M** à **Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'**Ostende** à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De **Douvres** à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux**. — **Fumoirs**. — **Ventilation perfectionnée**. — **Éclairage électrique**. — **Restaurant**. BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glascow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES** ou **DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2e en 1re classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1er juin au 30 septembre. Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE **225,000 INSTRUMENTS** VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos BECHSTEIN

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE

sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**. *Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de **220 millions**.

RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES

67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin

Vins de toutes provenances

MACKAR et NOËL

Editeurs de musique, Passage des Panoramas, 22, Paris.

NOUVEAUTÉS PARUES :

P. TSCHAÏKOWSKY, *Nocturne* (no 4 des Six morc. pr piano (op. 19).
" *Valse sentimentale* (no 6 des Six morceaux pour piano (op. 51).
" *Complainte* (nocturne sur deux thèmes de *Snégourotschka*).
H. DUVERNOY, *Alerte, piqueurs !* caprice (op. 88).
" *Les Noces d'or de grand'maman*, gavotte (op. 131).
" *Une fête à Barcelone*, bolero (op. 131).
" *Amis, serrons les rangs !* marche (op. 132).
M. GUZMAN, *Caprice espagnol* (op. 3).
RENAUD MAURY, *Trois airs de ballet* (op. 13).
A. PARENT, *Arabesque*, pr violon et violoncelle seuls (op. 8).

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

TREIZIÈME ANNÉE. — N° 3. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 15 JANVIER 1893.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

DEUX MAÎTRES CRITIQUES BELGES. — LE « CHANT DE LA CLOCHE » AUX CONCERTS LAMOUREUX. — PETITE CONFESSION. *M. Vincent d'Indy.* — QUELQUES LIVRES. — AUX CONCERTS POPULAIRES. — MARGARITÆ ANTE PORCOS.— SOCIÉTÉ NATIONALE DE MUSIQUE. *Premier concert.* — BIBLIOGRAPHIE MUSICALE. — PETITE CHRONIQUE.

Deux Maîtres Critiques belges.

Des nouveaux? Entendons-nous. Pas comme écrivains. Pas pour les Esthètes. Mais pour notre gros public si durablement ignorant de ses artistes et si attentivement maintenu dans cette ignorance par la presse quotidienne, que navrerait apparemment une transformation entraînant vers notre littérature l'attention retenue aux faits divers de la stérile et niaise politique courante, aux productions du cabotinage, et aux œuvres étrangères désormais atteintes et parfois dépassées par notre extraordinaire mouvement belge, visible pour tous, et admiré par tous, excepté par nos compatriotes.

Les noms de Francis Nautet et d'Ernest Verlant ne suscitent assurément rien de défini dans l'esprit mal meublé d'une bourgeoisie qui alimente ses très faibles besoins littéraires aux suppléments des grands journaux et qui, depuis quelque temps, se contente à ce point de ces bazars d'articles à cinq sous, qu'il en est résulté la fameuse crise du Livre, qu'on n'achète plus. Il en est bien d'autres, chez nous, et des meilleurs qui sont divinement ignorés. Parlez donc, pour voir, dans les milieux dits selects (en quel sens prendre cette sélection?) d'Eugène Demolder et de ses *Contes d' Yperdamme*. On vous regardera avec la placide inconscience d'un troupeau de vaches contemplant le passage d'une locomotive.

Il est vrai que, d'autre part (ah! comme on glisse facilement vers les digressions!) la virginale *Etoile belge* s'avise de prendre l'élection de M. Charles Tardieu à la section des lettres de l'Académie royale de Belgique, classe des Beaux-Arts, en remplacement de Jean Rousseau, comme une occasion d'inviter le Gouvernement à continuer ce mouvement de remplacement de Jean par Charles en nommant celui-ci directeur des Beaux-Arts, rien que ça! La bonne et naïve *Etoile* le réclame d'une voix gémissante, en déplorant « que ce poste reste vacant depuis de longs mois ». L'Académie, crie-t-elle, vous indique votre devoir, Monsieur le Ministre. Elle équivaut Tardieu à Rousseau. Faites de même! Equivalez-les une fois de plus. *Bis diis repetita placent!*

Comme ce détail de mœurs journalistiques vient bien à l'appui de ce que nous disions tout à l'heure. Voilà un camarade qui est secrétaire, syndic, président, économe,

quelque chose comme ça, du Comité de la Presse. En fait d'art, il a fait le voyage de Bayreuth et est le parent, à un degré mal connu, de Gounod. En fait de lettres, il a polémiqué immémorialement, et actuellement écrit dans *l'Indépendance belge* les stupéfiants articles de haute politique nationale, en quadruple galimatias, qui font croire que l'âme de feu Maurage a émigré dans sa peau! Et alors que cette candidature a été brûlée et flambée dès qu'elle avait surgi, voici qu'on essaie de rallumer cette chandelle éteinte!

Mais, malheureux, parlez-nous donc, puisque vous êtes d'avis qu'il faut recruter soit pour l'Académie, soit pour la Direction des Beaux-Arts, parlez-nous, par exemple, d'hommes comme Nautet, d'hommes comme Verlant. Si vous êtes d'avis que vraiment la mort de Jean Rousseau a fait un vide, que la vacature du poste a créé des maux, et que M. Jules de Burlet qui selon vos appréciations sans conséquence « s'entend encore moins aux beaux-arts qu'aux affaires administratives et se plaît à jouer au petit manteau bleu dans les ateliers des artistes » ne suffit pas à la besogne, choisissez mieux, de grâce, que votre syndic, ou président. On ne veut plus, dans l'avant-garde qui mène la bataille artistique et laisse derrière elle vos traînards, on ne veut plus d'invalides ou de ratés, à qui on fait, sur leurs vieux jours, une sinécure rentée. Ces postes de haute influence veulent des hommes jeunes de force et surtout d'idées. Les doctrines et les allures rancunières de ceux qui n'ont jamais rendu l'ombre d'un service à notre art neuf, qui ont, au contraire, essayé de l'étouffer, qui encore aujourd'hui, mettent une évidente mauvaise grâce à le saluer et à le subir, ne conviennent pas à une mission tout entière de progrès, de foi et d'encouragement. Un ministre enthousiaste, jugeant et décidant par lui-même, fait mieux l'affaire des jeunes générations que les éclopés du journalisme, fût-il le plus pur clérical et l'appeliez-vous Pantalon!

Nos jeunes générations! Est-ce qu'on s'en occupe au milieu du bafouillage quotidien des résumés politiques, des nouvelles maritimes et commerciales, des correspondances particulières de Mons et de Huy, des faits-divers? Voici que coup sur coup, Francis Nautet, dans cette admirable revue belge *La Société Nouvelle* qui est peut-être la plus vivante, la plus progressive, la plus illuminée des feux de l'avenir paraissant chez les nations aryennes, qu'Ernest Verlant, dans *la Revue générale* qui, elle aussi, malgré sa direction nouvelle, subit les allures des temps nouveaux, publient, le premier sous le titre *Histoire des lettres belges d'expression française*, le second sous celui *Quelques écrivains belges*, des articles de tout premier ordre, d'une ingéniosité d'aperçus étonnante, d'une profondeur de pensée, d'une justesse de jugement, d'un imprévu, d'une ampleur, d'un charme de style qui empoignent et ravissent! Qui donc signale cela dans la presse? A peine, chez les plus bienveillants, trouve-t-on une mention, en passant. Il est vrai que c'est déjà beaucoup de ne pas être injurié par les criticules qui ont accueilli Maeterlinck par des quolibets et des huées et qui comptent parmi eux celui qui a dit du frissonnant poète qu'il était un « gaillard avide de réclame » !!!

Une note de la rédaction de *la Revue générale* porte: « Depuis un certain temps déjà, la littérature éclose sur le sol belge durant ces dernières années a particulièrement attiré l'attention du monde lettré. Successivement, d'importantes revues américaines, anglaises, françaises, allemandes lui ont consacré des pages sympathiques. » Et la rédaction ajoute qu'elle va, done, s'en occuper à son tour. Comme c'est bien le chez nous! On connaît nos poètes, on connaît nos prosateurs à Boston, à Londres, à Paris, à Berlin. Mais l'immense majorité des Belges n'en a guère entendu parler, si ce n'est en jargon de zwanze. Comme il paraît, pourtant, que ce ne sont pas les premiers venus puisque des étrangers le disent dans les deux hémisphères, *la Revue générale* daigne accueillir ce qu'en dira M. Verlant.

Eh bien, le seul fait de cette tolérance affichée d'un ton pincé fera plus de bien à la Revue, dans le groupe des lettrés, que tous les articles sur « la situation des partis » de son directeur M. le Ministre d'Etat Charles Woeste.

Mais pour nous, ce qui domine, ce n'est pas cette justice tardive, dont nos écrivains se moquent, car on les a heureusement débarrassés du goût de la gloire et des ennuis de la notoriété, mais ce fait autrement important et réconfortant que M. Ernest Verlant s'est révélé grand critique, tout comme M. Francis Nautet, et que, par leur sincérité, par la santé de leur esprit, par la façon vraiment originale et terrienne dont ils font leur œuvre, ils se placent, à notre avis, au-dessus et des classiques Brunetière et des mellifluents Bourget. Le tarabiscotage de ces officiels usés à la fleur de l'âge revuiste, leur perpétuel marchandage, leurs pesages de grains de poussière dans des balances de fils d'araignées, leurs préjugés de caste et de monde, leur ignorance scandaleuse de la vraie vie sociale, leur préoccupation d'écrire pour un petit groupe de pimbêches hystériques ou de financiers véreux qui, comme feu le bon Reinach, font de la littérature à leurs moments perdus, tous ces défauts horribles que le baguenaudage de nos gens en bonne posture transforment en immenses qualités, ils les ont évités. Ils sont nets, simples, ennemis des réserves qui tachent le manteau dont on drape une gloire, animés d'une loyale bienveillance, fiers de trouver des artistes parmi leurs compatriotes, aimant à le dire, déchiffrant leurs qualités natives, parlant des nôtres avec notre âme, nous les expliquant en claires phrases psychologiques, dépliant avec une fermeté élé-

gante les feuilles de ces fleurs superbes, nous révélant les beautés auprès desquelles tant d'entre nous passent sans en voir les couleurs, sans en respirer les parfums.

De telles œuvres, un tel épanouissement des plus belles facultés méritent qu'on les crie et qu'on les popularise.

Nous avons cet orgueil, à *l'Art moderne*, de n'avoir guère, depuis treize ans, signalé à tort une œuvre ou un homme, de n'avoir guère attaqué un abus, une personnalité néfaste, une pratique condamnable, sans avoir frappé juste. Chaque fois l'événement nous a justifiés, sans trop de retard, malgré les clameurs et les fureurs de la meute atteinte par nos fouailles. Pareille fortune est le propre de ces journaux persistants, rédigés par des plumes qui n'étant pas du métier ont une absolue indépendance de préjugés et de position. Voir mieux et dire plus franchement fait trouver plus aisément le vrai. Eh bien, chers Artistes, à qui nous avons surtout consacré ces lignes, nous vous prédisons que les noms de Francis Nautet et d'Ernest Verlant, que nous connaissions déjà certes et que nous aimions, sont en passe d'ajouter un fleuron nouveau à la couronne de notre jeune art belge où déjà brillent, en joyaux précieux, tant de noms pris aux domaines les plus divers : Le fleuron de la haute critique littéraire.

LE « CHANT DE LA CLOCHE »

aux Concerts Lamoureux.

Le triomphe qui a accueilli dimanche dernier le *Chant de la Cloche* à Paris a dû retentir délicieusement dans le cœur de tous les musiciens qui composent la Jeune France musicale. Ce n'est pas seulement la consécration officielle et définitive du talent de Vincent d'Indy : c'est plus et mieux, la brèche ouverte par où passera victorieuse la colonne que le jeune maître dirige, encourage et défend avec une admirable abnégation.

Nous le sentions tous, — et avec quelle joie profonde! — artistes et hommes de lettres réunis au Cirque d'été, lorsque la foule a acclamé d'une seule voix le compositeur, tandis qu'expiraient les accords du dernier tableau, dans lequel le peuple enthousiasmé exalte l'artiste méconnu et lui décerne l'apothéose. Et cela surtout a dû faire plaisir à M. d'Indy, qui n'en est plus à s'enorgueillir d'un succès personnel. En lui s'incarne tout un monde d'idées nouvelles, d'aspirations, de réformes, que mieux que personne, grâce à la supériorité de son art et à l'autorité qu'il s'est conquise, il peut imposer. Ces audaces, cet esprit d'affranchissement, cette préoccupation constante d'un art élevé et fier, peu accessible aux masses dans notre actuel état de culture intellectuelle, sont l'apanage du groupe laborieux à la tête duquel la mort du regretté maître César Franck a placé Vincent d'Indy. Et le grand public de Paris a, constatons-le à son honneur, en couronnant le *Chant de la Cloche*, prouvé qu'on peut désormais compter sur sa sympathie en faveur de l'œuvre de rénovation à accomplir.

Le *Chant de la Cloche* n'avait, on s'en souvient, été exécuté intégralement en France qu'en 1886, au lendemain de l'octroi du prix de dix mille francs que décerna à l'œuvre le Jury de la Ville de Paris. Il nous fallut, au printemps de l'année écoulée, faire le voyage d'Amsterdam pour l'entendre, et nous avons consigné ici l'impression que nous fit éprouver cette partition à la fois exquise et puissante, dans laquelle Vincent d'Indy s'affirme symphoniste et compositeur lyrique de premier ordre.

Cette impression, nous l'avons éprouvée à nouveau dimanche passé. Elle a même été plus intense, l'œuvre se trouvant dans son véritable cadre, au cœur de Paris, et non pas exilée dans des régions éloignées, bien que fort hospitalières. Ajoutons qu'une exécution supérieure de la part de l'orchestre en a rendu, avec plus de fidélité qu'à Amsterdam, toutes les beautés symphoniques. En revanche les chœurs, plus nombreux et mieux disciplinés en Hollande, n'ont pas donné à Paris autant de relief aux parties vocales. Vincent d'Indy, qui s'était chargé, en l'absence de M. Lamoureux, de les diriger, tandis que M. Chevillard s'occupait avec zèle des répétitions d'orchestre, les avait amenés au maximum de perfection qu'on pouvait raisonnablement en attendre. Mais on les eût voulu mieux armés pour lutter avec avantage contre le déchaînement de l'orchestre.

Quant aux solistes, ils ont — nous parlons des deux interprètes principaux, Mlle Francine Gherlsen et M. Gibert — vaillamment et en artistes sincères accompli leur tâche difficile. Mlle Gherlsen a plu à tout le monde par d'exceptionnelles qualités de musicienne, par le goût et l'intelligence avec lesquels elle a chanté le rôle délicat et charmant de Lénore. Et pourtant un malencontreux enrouement, survenu quelques jours avant le concert, avait failli tout compromettre. M. Gibert, qui pourrait bien être le meilleur ténor actuel de France, a donné au personnage de Wilhelm beaucoup de caractère et de poésie. Il a la voix claire, bien timbrée, il articule à merveille et, s'il nuançait de même, ce serait tout à fait parfait.

Les deux artistes ont partagé avec M. Lamoureux et le compositeur le succès unanime qui a accueilli chacun des sept tableaux qui se déroulent aux yeux charmés. Car les yeux, certes, sont impressionnés autant que l'ouïe par cette musique pittoresque et descriptive qui évoque mille épisodes exprimés de la façon la plus chatoyante et la plus variée.

Veut-on, au surplus, l'analyse de l'œuvre? M. Alfred Bruneau l'a fort bien résumée en son article du *Gil Blas*, et on lira avec plaisir cette appréciation d'un musicien de goût et de talent, en attendant la prochaine exécution complète du *Chant de la Cloche* à Bruxelles :

« Aux cris joyeux des fondeurs, la Cloche colossale, dernière œuvre de Wilhelm, est achevée et, dans un livre cabalistique, s'annonce pour le Maître la mort. Wilhelm évoque donc, une dernière fois, les instants où les cloches influèrent sur sa vie et, parmi les dissonances nuageuses des violons, voici que le premier tableau, peu à peu, se dessine : C'est son baptême. De l'austérité calme des chants mystiques se détache la tendre et mélancolique phrase de sa mère, dont l'émotion presque douloureuse est bientôt noyée dans l'enthousiasme des religieux *Hosannah!*

Au crépuscule du soir, en un bois printanier, Wilhelm et Lénore maintenant se promènent et la scène est d'une candeur charmante, malgré son excessive froideur. A l'inquiétude de Lénore sur le succès de Wilhelm dont l'œuvre est trop belle peut-être pour être comprise des Doyens des Métiers, à son rêve de mort qu'elle raconte comme une prédiction, celui-ci répond par

un large et confiant appel à l'Art, à l'Amour et à la Nature resplendissante. Et, tandis qu'une cloche lointaine sonne l'*Angelus,* ils s'acheminent vers la ville et se perdent tous deux dans la nuit.

A la fête des Métiers, la foule chante et danse. Sur une grande gaieté de l'orchestre, les corporations défilent, les écoliers précédant les Doyens qui déclarent Wilhelm victorieusement inscrit au livre de maîtrise. Mais, comme elle l'avait prédit, Lénore, le jour même du triomphe, est morte et, à présent, Wilhelm, accablé, est assis dans la chambre des cloches de la vieille tour. La sublimité de son art est la risée de tous et nul espoir ne lui reste. Alors, en une exquise scène fantastique, à la voix des cloches de minuit, les follets et les effets lumineux scintillent et tourbillonnent, les esprits du Rêve l'enlacent doucement et, dans une lueur étrange, Lénore, consolatrice, apparait à Wilhelm, lui apportant de l'infini les félicités de l'Harmonie éternelle.

Le tocsin, l'incendie, les cris. Des aventuriers pillent, brûlent, tuent, et les soldats même fuient devant le fléau. Avec l'aide de Dieu, Wilhelm sauvera la ville. Et, sur une véhémence sans égale de l'orchestre, sur les appels terrifiés, les désespoirs éperdus, les enthousiasmes frénétiques des voix, le tableau se déroule avec une puissance descriptive, une intensité de vie incomparables.

Maintenant, Wilhelm va mourir. L'œuvre est faite. Son existence entière vient de passer sous ses yeux, et c'est sans regrets qu'il adresse au Dieu des Arts sa dernière prière, afin que sa belle cloche, en laquelle est passée son âme, célèbre la paix infinie, la sublime harmonie et l'éternelle vérité.

Et tandis que son cortège funèbre défile sur la place, au milieu des discussions haineuses des maîtres et des doyens ameutant la foule, la cloche colossale, animée tout à coup d'une vie surnaturelle, s'agite d'elle-même, sonnant l'apothéose qui, de tous les cœurs, s'élève majestueusement et glorieusement vers les cieux. »

Et M. Bruneau ajoute à cette intéressante et fidèle analyse :

« J'en ai dit assez pour montrer la hauteur, la noblesse d'une telle conception. Avec une rigoureuse honnêteté, la musique suit le poème dans tous ses développements. Par l'emploi de thèmes d'une brièveté très symphonique, elle commente de la plus heureuse façon les sentiments qui y sont exprimés, et je n'étonnerai personne en affirmant que la partition de M. d'Indy est instrumentée avec une prodigieuse maîtrise. Il me suffira de faire remarquer l'emploi des sonorités qui symbolisent le divers langage des cloches, pour montrer la subtilité poétique de cette orchestration étincelante de verve et très pénétrante en ses recherches curieuses.

M. d'Indy est maintenant puissamment armé pour « s'emparer de la scène » et je ne puis que souhaiter à son premier drame lyrique le succès qui vient de saluer la reprise au concert du *Chant de la Cloche.* »

Nous croyons pouvoir affirmer dès à présent que le souhait si confraternellement exprimé par l'auteur du *Rêve* sera exaucé, les deux actes que M. d'Indy a écrits pour son drame promettant une partition de tout premier ordre.

PETITE CONFESSION

M. Vincent d'Indy.

DEMANDE. — « Simple, doux et passionné d'art, vous professez pour ceux qui furent vos maîtres : Wagner et César Franck, une admiration voisine du culte.

« Président de la Société nationale, vous y faites exécuter beaucoup moins votre belle musique de chambre que les compositions de vos distingués lieutenants : de Bréville, Benoît, Marty, Bordes, Chausson, etc...

« Quiconque vous connaît, obligeant et désintéressé à prodige, se demande où vous avez trouvé le temps d'écrire, avant qu'ait pour vous sonné la quarantaine : l'ouverture d'*Antoine et Cléopâtre, Wallenstein, Saugefleurie,* la fantaisie pour hautbois et orchestre, la Suite dans le style ancien, Tableau de voyage, *la Forêt enchantée* et ce *Chant de la cloche* que Lamoureux a fait acclamer hier.

« La croix, vous l'avez reçue sans l'avoir sollicitée. Enfin, vous ne croyez pas déchoir, vous, le rénovateur désigné du drame musical en France, en vous chargeant des parties de grosse caisse et de triangle, dans les concerts de vos amis. Que pouvez-vous avoir à vous reprocher? »

RÉPONSE. — « Je me fais construire dans mon pays, au fond du Vivarais, un château de légende. Et j'en suis l'architecte!!! Ce lieu m'attire. J'y marcherai vivant dans mon rêve orchestré. J'y finirai l'œuvre à laquelle j'ai consacré déjà plusieurs années, un drame musical ayant pour décor les Cévennes au temps des guerres religieuses. »

PÉNITENCE

« Vous direz, matin et soir, une prière à Notre-Père Franck et, chaque jour, trois « Je vous salue, Wagner ».

LE VICAIRE DE SERVICE : L.-D. (*Journal.*)

QUELQUES LIVRES

L'Aube, roman, par Ad. TABARANT. — Paris, Charpentier. — Avec cette dédicace : « A Edmond de Goncourt, à l'admirable évocateur de l'autre siècle, je dédie ce gros labeur de restitution, cette revie d'une époque dont cent ans nous séparent, écrite avec une vérité jalouse et dans la forme évocatrice d'une *fixation instantanée.* »

Fixation instantanée, en effet, et scupuleusement étudiée, d'une foule de détails extérieurs de la vie populaire et bourgeoise en 1793.

Une suite d'estampes du temps, vives, lestes parfois, dessinées par le menu, rappelant entre autres celles que Debucourt a si bien gravées en couleur. Bien jolies, celles du cortège des Etats généraux, puis de l'animation du Palais Royal et de la fête populaire.

M. Tabarant a pleinement réussi son laborieux travail de photographie rétrospective, mais je ne vois rien dans son livre qui nécessite la traduction littéraire de ces jolis tableaux. Il ne nous dit rien qu'une gravure n'eût pu nous dire et nous imprimer sur la rétine à moins de frais de temps et d'attention.

Pourquoi un art empièterait-il sur l'autre, et si les aspects et les formes seules d'un temps nous frappent, pourquoi ne pas les rendre par les arts qui sont essentiellement les arts de la forme?

Si cette œuvre était « mise en peinture », nous y perdrions quelques jurons pittoresques et des aperçus généraux qu'on retrouverait dans M. Thiers plutôt que dans tout autre écrivain de la Révolution.

C'est peu de chose pour légitimer l'emploi de l'art fait pour exprimer surtout la PENSÉE.

Passagère, par PAUL BONNETAIN. — A. Lemerre, éditeur, Paris.

Cette *Passagère* me donne assez exactement l'impression d'un de ces tableaux de nu, d'une nudité élégante, jolie, bien dessinée

et savoureusement peinte, qu'on rencontre parfois au Salon de Paris. Pas profond, pas une étude, mais une capiteuse peinture de femme point tout à fait banale. Visions tentantes des délices de Ceylan. Notes justes des impressions maritimes d'un élégant.

Du charme, de la passion, filtrée par les détails d'une vie de désœuvré.

La Seconde jeunesse, par VIRGILE ROSSEL.— Mignot, à Lausanne.

Poème idyllique et tendre, une sorte de roman en vers non pas originaux, mais de bonne et solide facture, avec des descriptions émues de bonheur champêtre rappelant *le Vicaire de Wakefield* de ce bon Goldsmith. La même inspiration protestante d'ailleurs, utilitaire. L'impression est saine, parce qu'on sent que ces vers qui ne ressemblent en rien à ceux de Baudelaire, viennent d'impressions vraies, paisibles et optimistes comme on peut les avoir sans doute dans quelque chalet helvétique à un bon nombre de degrés au-dessus du niveau de la mer et des passions humaines. La douceur de l'idylle n'y dégénère pas en fadeur et l'optimisme y trouve des accents mâles et généreux comme ces élans de jadis de la poésie romantique et de la strophe actée de Victor Hugo.

La vie est bonne en somme. Elle vaut qu'on la vive! O Schopenhauer!

A propos de Tennyson.

Je voulais parler de Tennyson, j'ai recherché ce qui m'avait ému jadis dans ses vers. Mais à quoi bon faire revivre les morts? A l'heure où il est venu, il a dit paisiblement des choses que nous redisons avec fièvre maintenant. D'autres les avaient dites avant lui.

Il les a mises dans une gaine ciselée et dorée et les a fait pénétrer ainsi dans quelques citadelles où les choses nues n'entrent pas. Mais pour nous, nous n'avons plus ni temps ni patience pour admirer cette harmonie extérieure, nous avons soif de choses fortes, neuves, dont l'éclatante nudité s'impose à nous.

Et pour ceux qui

Dans le bruit de l'orage
Entendent une voix plus profonde que le tonnerre

l'orage est d'une grisante beauté et fait oublier les tranquilles.

I. WILL.

AUX CONCERTS POPULAIRES

La deuxième matinée des Concerts populaires a été pour M. Eugène Ysaye l'occasion d'un succès sans précédent. Le public, habituellement réservé, s'est « emballé » avec une ardeur tout à fait inusitée. On a acclamé l'artiste, on l'a rappelé quatre ou cinq fois, on l'eût volontiers porté en triomphe. — Succès justifié par les qualités de premier ordre qui placent définitivement M. Ysaye à la tête des maîtres du violon. Justesse impeccable, sonorité pleine et harmonieuse, sûreté d'attaque, sentiment délicat, mécanisme prestigieux, le virtuose met tout cela au service d'une interprétation sincèrement artiste, s'élevant ainsi très haut au-dessus des violonistes dont le talent consiste surtout à éblouir par l'acrobatisme de leur doigté.

Nul ne pourrait jouer avec autant de poésie et de puissance cette très jolie *Fantaisie sur des airs écossais* de Max Bruch, dans laquelle passe l'âme des peuples du Nord. Et quant au 2me Concerto de Saint-Saëns, M. Ysaye l'a interprété avec une autorité inégalée jusqu'ici, colorant chaque partie, leur donnant une intensité d'expression qui a émerveillé l'auditoire.

Depuis ses dernières apparitions aux Concerts populaires et aux Concerts d'hiver de M. Franz Servais, M. Ysaye a progressé encore, ce qui paraît difficile quand on se rappelle avec quelle incomparable *maestria* il exécuta le concerto de Vieuxtemps et le concerto de Mendelssohn. Mais le talent du maître est de ceux qui grandissent toujours : le fonds en est inépuisable.

La partie symphonique du concert avait été particulièrement soignée. Et sous la ferme et vivante direction de M. Joseph Dupont, l'orchestre a fait entendre, en première audition, deux œuvres empruntées à la littérature musicale russe contemporaine : les airs de ballet du *Prince Igor* dans lequel s'affirme le génie musical de Borodine, le plus grand des compositeurs du Nord, et la *Rhapsodie orientale* d'Alexandre Glazounow, le dernier né de la famille slave et peut-être le plus brillant et le mieux doué de ses membres.

La *Rhapsodie orientale* décèle un musicien pour qui la connaissance de l'orchestre, la variété des timbres, les judicieux accouplements d'instruments n'ont point de secrets. Quelques thèmes d'une poésie intense, qui paraissent jaillis des traditions populaires, ce riche domaine qui produit les plus belles moissons musicales quand il est intelligemment exploité, servent de trame aux étincelantes broderies du compositeur. Les tableaux se déroulent à la manière des poèmes symphoniques, liés l'un à l'autre par des rappels du chant, et présentés surtout au point de vue pittoresque, avec plus de souci de la forme que du fond. C'est intéressant et charmant, malgré sa superficialité, et tels fragments, *la Ballade du vieillard*, par exemple, et *le Chant du jeune improvisateur*, qui reparaît au milieu de l'orgie effrénée des troupes victorieuses, atteignent à une véritable grandeur.

La jeune école russe, qui compte actuellement parmi ses personnalités les plus distinguées MM. Rimsky-Korsakow et Glazounow, aura sur la musique la plus heureuse influence en élargissant le cadre de la symphonie, en détruisant d'enracinés préjugés sur les modulations harmoniques, en créant une instrumentation nouvelle qui déjà préoccupe tous les jeunes auteurs (M. Paul Gilson ne nous contredira pas). Ce sont, pourrait-on dire, œuvres de « propagande », qui, si elles ne demeurent point comme chefs-d'œuvre, n'en ont pas moins une sérieuse valeur et un incontestable attrait.

La *Kaiser-Marsch*, pour laquelle M. Dupont paraît avoir une prédilection marquée et qu'il conduit avec un enthousiasme tout juvénile, terminait magnifiquement le concert.

MARGARITÆ ANTE PORCOS

Quelques sifflets ont accueilli la seconde d'*Yolande*, sifflets promptement réprimés du reste par les applaudissements des nombreux soucieux d'art qui assistaient au spectacle.

Plus rien ne manque à la satisfaction esthétique de M. Magnard.

Les suffrages des artistes lui sont acquis et il a obtenu en outre — chose précieuse — les sifflets d'une douzaine d'abonnés, cramponnés à leurs fauteuils comme des huîtres à leur banc, que sa musique empêche de digérer à l'aise.

N'exige-t-il pas pour la compréhension de son œuvre un effort intellectuel considérable et dont sont incapables des mammifères de poids en travail de digestion?

Alors, naturellement tous : financiers préoccupés d'agiotages, requis par la coulisse de la Bourse, pour qui la musique n'est qu'un passe-temps — tel le bésigue pour les vieilles tantes —

et Beckmesser du bel-air, tous les solennels masuirodontes ont escaladé leur vieil arbre pour crier *raca* à cet empêcheur de dormir en rond.

Eh bien, à cela il y a peut-être une transaction acceptable à proposer, que les masuirs, gens d'affaire, comprendront facilement.

Ils paient 60 francs par mois, soit à peu près 3 francs par représentation. Pour cela on leur donne au moins 4 actes. Un seul maintenant les exaspère.

Si, oh masuireux, on vous offrait pour ce malheureux acte qui vous incommode tant, le remboursement du quart de votre soirée, soit quinze sous, nous laisseriez-vous tranquille?

Voyons, l'offre est sérieuse. Quinze sous! mais vous nous permettrez, de grâce, — cela nous arrive si rarement! — d'aller au théâtre.

Qu'on nous donne donc de temps en temps *Yolande;* nous vous dispensons volontiers de l'écouter.

La Réforme donne en ces termes le récit de cette deuxième représentation mouvementée :

« La seconde représentation de *Yolande* a eu lieu mardi. La salle de la Monnaie était bien garnie, ce qui prouve que les directeurs du théâtre qui ont eu le courage de monter le drame en musique de M. Magnard, ce dont on ne saurait assez les féliciter, ont eu raison d'en donner une seconde audition qui, nous l'espérons, sera suivie de plusieurs autres.

L'impression de la première, que l'on se trouvait en présence d'une œuvre de valeur, pleine de généreuses promesses, a été entièrement confirmée.

Les artistes et les vrais amateurs de musique assistaient nombreux à cette représentation et ont applaudi de tout cœur.

Cette manifestation de sympathie n'a pas été du goût de certains abonnés qui ont cru devoir protester violemment.

La musique de M. Magnard exerce sur eux une mauvaise influence. Cela les crispe, trouble leur sommeil; on n'entend plus aux fauteuils leurs ronronnements de chats satisfaits et bienheureux, d'être caressés par la musique laxative qu'on sert habituellement.

Donc, M. Magnard, tout comme jadis Wagner et Bizet, a eu les honneurs des sifflets. C'est parfait.

Mais pourquoi diable ces abonnés qui payent en moyenne 3 francs par cachet pour avoir le droit de régenter le théâtre et d'y imposer le mauvais goût artistique viennent-ils entendre *Yolande*, alors qu'il leur serait si simple de siroter leur mazagran dans la taverne d'en face, en attendant la *Cavalleria* de leur cœur?

Qu'ils manifestent donc un peu moins d'intransigeance. Ce n'est pas trop d'avoir au moins une fois par an un acte de vraie musique, pour toutes les banalités de goût douteux qui peuplent le répertoire. F. L. »

SOCIÉTÉ NATIONALE DE MUSIQUE

PREMIER CONCERT.

(*Correspondance particulière de* L'ART MODERNE.)

La *Société nationale de musique* de Paris, qui est la pépinière des talents neufs, s'efforce, sous la très artistique impulsion que lui donne M. Vincent d'Indy, de faire connaître au public des œuvres anciennes ignorées. Elle avait inscrit à son programme d'ouverture l'*Ode funèbre* écrite en 1727 par J.-S. Bach à l'occasion des funérailles de la reine de Pologne Christiane-Eberhardine, électrice de Saxe et margrave de Bayreuth (du wagnérisme avant la lettre, dirait l'Ouvreuse du Cirque d'été).

Cette œuvre, très pure et d'une beauté classique sévère, a reçu des chœurs de la Société, des solistes (Mmes Gramacini-Soubre et Baldo, MM. Warmbrodt et Quirot) et du petit orchestre accompagnateur (flûtes, hautbois, violes de gambe et quintette à cordes, — un piano et un harmonium remplaçant les deux luths en grève), une interprétation très satisfaisante.

Grand succès aussi pour deux chœurs *a capella* de Roland de Lattre, détaillés avec beaucoup de goût par les Chanteurs de Saint-Gervais sous la direction de leur jeune et actif maître de chapelle, M. Charles Bordes, et pour *le Cantique de Racine,* de G. Fauré, accompagné par l'auteur.

Une pianiste de talent, Mme Henry Jossic, a affirmé de belles qualités de virtuose et de musicienne dans l'exécution du *Prélude, aria et final* de César Franck et de quelques pièces de Chabrier, parmi lesquelles une *Bourrée fantasque* d'écriture récente, qui a été très applaudie.

Pour finir, des *Danses orientales* chantées de M. G. Alary, qui n'ont qu'un intérêt de facture et qui détonaient par leur orientalisme d'exposition universelle dans un concert sévèrement composé.

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

La maison d'édition Enoch et Costallat, boulevard des Italiens, 27, à Paris, vient de publier toute une série de mélodies nouvelles, étrennes musicales qui plairont aux amateurs de compositions aimables, d'interprétation facile.

En premier lieu, une mélodie de CÉSAR FRANCK, *le Mariage des roses*, sur un texte de M. Eugène David. Puis un lot nombreux d'œuvres de Mlle CHAMINADE :

Berceuse (Ed. Guinand), *A l'Inconnue* (Ch. Grandmougin), *Sur la plage* (Ed. Guinand), *le Rendez-vous* (Ch. Cros), *Viens, mon bien-aimé!* (A. Lafrique), *Barcarolle* (Ed. Guinand), duo pour mezzo et baryton, et *Nocturne pyrénéen* (A. Silvestre), duo pour contralto et basse.

Citons en outre :

LUIGINI. *Neiges d'avril* (P. Bernay).
LIPPACHER. *Noël d'Alsace* (Ch. Grandmougin).
DUVERNOY. *Chant d'Alsace* (A. Silvestre).
P. LACOMBE. *Fleur meurtrie* (L. Gozlan).
ID. *L'Exilé* (A. Silvestre).

***

La présence à Bruxelles de M. TSCHAÏKOWSKY appelle l'attention sur les récentes compositions du maître russe. Parmi celles-ci, signalons aux pianistes une *Valse sentimentale,* un *Nocturne* et une *Complainte* sur deux thèmes de *Snégourotschka.* Ce dernier morceau a été transcrit par M. A. Ziloty pour piano et violon. Ce sont, on le sait, MM. Mackar et Noël, Passage des Panoramas, 22, à Paris, qui sont les concessionnaires exclusifs de la musique de Tschaïkowsky pour la France et la Belgique.

Citons encore, chez les mêmes éditeurs, un *Andante religioso* pour violon, violoncelle ou cor en *fa,* avec accompagnement de piano, que vient de faire paraître M. ALFRED FOCK.

Petite chronique

M. Georges Eekhoud fera samedi prochain, à l'Exposition du « Voorwaarts » qui s'est ouverte hier, une conférence sur *les Mœurs au siècle de Shakespeare.*

Une très intéressante matinée sera donnée aujourd'hui dimanche au Théâtre du Parc, par Mme J. Thénard, de la Comédie-Française, avec le concours de MM. J. Renot, Krauss, Demey, Durel, P. Franck, Bertin, et de Mmes A. Guyon, Cl. Bauché, Cl. Schmidt et Devienne. On jouera *les Femmes Savantes* et *les Folies* de Regnard.

Les plus grands soins ont été apportés à l'interprétation et à la mise en scène de ces deux ouvrages, qui constitueront un spectacle artistique des plus attrayants.

Pour rappel, la deuxième séance de musique de chambre pour instruments à vent et piano donnée par MM. Anthoni, Guidé, Poncelet, Merck, Neumans et De Greef, aura lieu au Conservatoire aujourd'hui dimanche, à 2 heures, avec le concours de M. Désiré Demest, professeur au Conservatoire royal de musique de Liége, qui chantera l'air de *la Jolie fille de Perth* de Bizet et deux airs italiens de Fasolo et Bononcini (XVIIe-XVIIIe siècle). MM. Anthoni et De Greef exécuteront la sonate en *si mineur* de J.-S. Bach pour flûte et piano. La *Simphonietta* de Raff terminera cette belle séance.

Nous avons annoncé que le *Cercle artistique* de Bruxelles consacrerait le 24 février une séance aux œuvres de M. Vincent d'Indy. Le programme en a été arrêté comme suit : 1° *Trio* pour piano, clarinette et violoncelle; 2° *Madrigal;* 3° *Tableaux de voyage* pour piano; 4° *Lied* pour violoncelle; 5° *Le rêve* (extrait du *Chant de la Cloche*); 6° *Valse* pour piano.

Le *Cercle artistique* de Gand prépare de son côté pour le 27 du même mois un concert dans lequel les chœurs et les instrumentistes de la Société interpréteront diverses œuvres de César Franck, Vincent d'Indy, Gabriel Fauré, Pierre de Bréville, Ernest Chausson, Emmanuel Chabrier et Charles Bordes.

Au Conservatoire de Gand, M. Adolphe Samuel donnera le 25 février un concert exclusivement dévolu aux compositions de M. Vincent d'Indy. Au programme : le 2me et le 4me tableau du *Chant de la Cloche* (solistes : Mlle Michaux et M. Demest), le *Camp de Wallenstein* et la *Symphonie sur un chant montagnard français* (soliste : M. Litta).

M. Emile Sigogne reprendra le lundi 23 courant la série de ses intéressants entretiens sur la littérature contemporaine. Les leçons seront données tous les lundis, à 4 heures, dans la jolie salle de la *Galerie moderne*, rue Royale, 180.

Voici le programme des cours :

23 janvier, aperçu général sur le Théâtre contemporain. — 30 janvier et 6 février, Emile Augier. — 13, 20 et 27 février, Alexandre Dumas fils. — 6 et 13 mars, Ibsen. — 20 et 27 mars, lecture d'œuvres inédites.

Prix du cours pour les dix séances, 20 francs; une séance à part, 3 francs. Une réduction de moitié est faite aux membres de l'enseignement et aux pensionnats.

Le sculpteur Rodin vient d'achever le médaillon le César Franck destiné au monument qu'érigent à la mémoire du maître ses anciens disciples. L'œuvre, que nous avons vue ces jours-ci dans l'atelier de l'artiste, est superbe de vie et d'expression. Elle sera exposée le mois prochain au Salon des XX, où la musique de César Franck a été, ainsi qu'on sait, jouée en première audition et est très goûtée des fervents d'art qui suivent les manifestations artistiques des XX.

Quelques nouvelles des compositeurs français : M. Vincent d'Indy vient d'achever le deuxième acte du drame lyrique auquel il travaille. L'œuvre s'annonce comme devant dépasser tout ce que le compositeur a écrit de plus dramatique et de plus expressif jusqu'ici.

M. Chausson a terminé un fort beau *Poème de l'amour et de la mer* pour ténor avec accompagnement d'orchestre sur un texte de Maurice Bouchor. Il a mis en outre la dernière main au deuxième acte de son drame lyrique *Le Roi Arthus*, qui promet beaucoup. Ce deuxième acte, notamment, contient un duo d'amour d'une passion et d'un mouvement extraordinaires.

M. Pierre de Bréville, outre l'ouverture pour *la Princesse Maleine* qui fut jouée à la Société Nationale, a écrit un poème lyrique pour baryton et orchestre intitulé *La Tête de Kenwarc'h,* chant de guerre gallois du XIIe siècle, une curieuse série de portraits en musique : Franck, d'Indy, Fauré, Chausson, un *Salut* en quatre parties pour voix seules et chœur de femmes, enfin diverses mélodies.

M. Albéric Magnard est tout à sa seconde symphonie. Quant à M. Charles Bordes, il est absorbé par la maîtrise de Saint-Gervais, à laquelle il a donné une impulsion artistique d'un intérêt exceptionnel.

Le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts de France vient d'accorder à l'Association des journalistes parisiens les grandes salles de l'École des Beaux-Arts pour y exposer, pendant le mois de mai prochain, les portraits des écrivains et des journalistes du siècle.

Cette exposition sera des plus intéressantes; les organisateurs ont reçu la promesse de nombreux portraits, aussi curieux au point de vue artistique que par les personnalités qu'ils représentent.

Les adhésions continuent d'arriver et sont reçues chaque jour au comité de l'Association, 1*bis*, boulevard des Italiens.

La curieuse gravure sur bois dont nous donnons ci-dessous la reproduction figure sur le titre de l'ouvrage de Symphorien Champier intitulé : *Symphonia Platonis cum Aristotele et Galeni cum Hippocrate* (Paris, 1516). — Au catalogue Deman de décembre.



PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT *et l'*ANGLETERRE

Bruxelles à **Londres** en 8 heures.— **Cologne** à **Londres** en 13 heures.— **Berlin** à **Londres** en 22 heures.— **Vienne** à **Londres** en 36 heures. — **Bâle** à **Londres** en 20 heures. — **Milan** à **Londres** en 32 heures. — **Francfort s/M** à **Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'**Ostende** à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De **Douvres** à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant.** BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glascow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES** ou **DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2e en 1re classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1er juin au 30 septembre.
Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE **225,000 INSTRUMENTS** VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos **BECHSTEIN**

PIANOS
VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE

sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**. *Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de **220 millions.**

RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES

67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin

Vins de toutes provenances

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

TREIZIÈME ANNÉE. — N° 4. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 22 JANVIER 1893.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

EUGÈNE LAERMANS. — AU SIÈCLE DE SHAKESPEARE. — CONCERTS DE LA SEMAINE. — A UN CRITIQUE. — SAMSON ET DALILA. — NOUVEAUX CONCERTS LIÉGEOIS. — THÉATRE LIBRE. — LE TOMBEAU DE BAUDELAIRE.— CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS.— PETITE CHRONIQUE.

Eugène Laermans

Celui-ci, certes, est quelqu'un. Du groupe des exposants du *Voorwaarts* il se lève, maître non pas encore dans son art, mais de son art spécial et personnel, avec une vision neuve des choses et des hommes que sa nature d'artiste profond et sincère rend dominatrice.

On lui crie comme un reproche : Vous faites de la caricature !

Et l'on oublie que les gens de notre siècle, tant paysans que citadins, revêtent l'aspect grotesque, quasi généralement. Notre vie étant fiévreuse et compliquée, nos besoins et nos affres inconnus aux siècles précédents, la transformation de notre race s'accomplit, le corps dégénérant presque à mesure que l'esprit se développe. Mille facteurs rompent l'équilibre et le calme de l'existence et impriment au masque et aux dehors humains un curieux caractère de déformation. Quoi d'étonnant que l'expression artistique — dès qu'il s'agit de talents observateurs et aigus — profère ces aspects bizarres?

Les hommes de notre temps, si un Grec eurythmique du temps de Périclès les dévisageait, il les jugerait à peine ses semblables ou croirait à l'avènement d'une autre espèce. Non seulement dans les établissements de bains nous scandalisons les murs et les colonnes par l'horreur de nos graisses et de nos contours, mais dans la rue même nous sommes, grâce à des modes ineptes et outrageantes, des quintessences de ridicule. Les foules modernes ou moins encore les groupes d'hommes modernes, — troupeaux électoraux, défilés à l'offrande des mortuaires, meetings, réunions parlementaires, processions, — celui qui les regarde attentivement ne peut s'empêcher d'y découvrir des juxtapositions tératologiques. Dans cet ensemble, les gens à prestance et à allure demeurent aussi bizarres que les autres, par cela même qu'ils accentuent les écarts et les contrastes.

Qui dira le ridicule du bourgeois chauve qui arbore une barbe? Et les replets et les dodus qui portent l'hostie de leur nombril dans l'ostensoir massif de leur bedaine, dindonesquement? Et les maigres, longs comme des pains français? Et les minuscules autant que toupies ou poupées essuie-plumes! Il est quasi impossible de songer à une rencontre de gens, soit en ville, soit aux labours, sans être forcé de donner raison aux peintres déformateurs et aux artistes cruels. Les Forains sont aussi criants de réalité parisienne que les Laermans de réalité champêtre!

Au reste, la tendance se généralise. En France, toute une école s'est levée, très anxieuse de traduire les aspects à trous et bosses de l'humanité et, chez nous, les salons précédents nous ont familiarisé avec les tentatives étranges de Henri De Groux et les étonnantes caractérisations de Mlle Marguerite Holeman. Quant à James Ensor, il inscrit et burine de la bizarrerie féroce.

Un peintre tel que Laermans, venant — nous avons tâché de le montrer — à son heure, on peut se demander de quels ancêtres il tient? Sa descendance est aisée à saisir.

Et d'abord, en Flandre seule il pouvait éclore. Devant son art un Latin doit se trouver béant et le seul mot : vulgarité, doit sceller son jugement. Callot est fringant et pittoresque, Forain, dont nous rapprochions incidemment Laermans, est spirituel et cynique. Avec eux, notre peintre n'a que de lointains rapports, étant lui un triste et un apitoyé. Il s'intéresse peu aux qualités de fantaisie rare et ciselée. Il n'est ni un illustrateur ni un trouveur de légendes. Seul Daumier pourrait, parmi les Français, le revendiquer comme élève.

Pourtant ses vrais ancêtres, ceux dont il hérite pleinement et largement, ceux qui lui sont sa vraie et authentique famille, se nomment Breughel et Bosch. Ils revivent en lui, assurément transformés, peut-être méconnaissables, mais profondément mêmes en dernière analyse.

Connaissez-vous non pas les diableries, mais les *Saisons* de Pierre Breughel et surtout ses étonnants et terribles *Mendiants?* De tels sujets, où la réalité la plus violente se prouve, où la misère humaine est célébrée en des corps misérables et ridicules, la même intimité de pitié, la même fondamentale tristesse, si évidentes chez Laermans, se dégagent. Ils sont bien, les ancêtres gothiques et ce peintre moderne, de même race et de même spiritualité. Ils aiment au fond, pénétrament, la détresse humaine qu'ils peignent. Si les sots rient devant leurs œuvres, n'y voyant que sujets de vaudeville ou parades foraines, c'est que les sots sont des sots. Eux les Flamands, à la fois matériels et mystiques, ont la religion de la plaie et de la loque, du corps hydropique ou émacié, de la chair veule et tarie. La haine pour eux serait blasphème et diminuerait la portée de leur vision.

Les scènes de Laermans ne sont pas gaies. Elles sont vivantes avec excessivité. Elles se développent en des paysages gris, sous des ciels bas, par des campagnes ou des banlieues dont l'atmosphère est tombale. La douleur des choses les enserre; elles s'affirment dans le rayon de l'angoisse et du dénûment, avec au-dessus d'elles l'identité des jours mornes et parfois « la nuée inquiétante ». Ses types s'imposent à la fois bouffons et mélancoliques; ils réalisent la fusion de ces deux éléments contraires et puisent en cette rencontre l'inusité sentiment qu'ils font éclore. D'où la surprise.

Le public ne s'arrête qu'à leur aspect bouffon. Il détaille leur accoutrement : culottes où toute une famille semble avoir fourré ses cuisses pendant un siècle; bedaines où paraît s'accomplir une digestion collective; sabots énormes; casquettes couleur de pluie; bretelles en croix sur le Golgotha d'un dos monstrueux; camisoles bourrées à éclater; jupons comme des meules dans la campagne.

Mais le vrai Laermans est au delà de ces détails. Qu'il en ait conscience ou bien qu'il l'ignore, la grande force que son observation perforante met en évidence est un immense sentiment d'humanité, non pas de l'humanité en général, mais de celle de son temps, celle qu'on rencontre, celle qu'on étudie et celle pour et par laquelle on souffre. Les artistes du Nord plus que ceux du Midi propagent ce sentiment dans leurs œuvres, et voilà peut-être la plus fondamentale différence qui les sépare. Il suffit de le signaler dans : *La Prière au village*, *Le Soir*, *Exode de villageois*, *Une Nuée inquiétante*, pour qu'immédiatement on saisisse avec quelle ténacité de pluie indiscontinue il baigne ces œuvres. Chez les puissants seuls, il règne aussi total et aussi accusé.

Dites, avions-nous raison d'insister sur l'avènement en art d'un peintre tel qu'Eugène Laermans?

Au Siècle de Shakespeare

par Georges Eekhoud (1)

L'âpre styliste du *Cycle patibulaire*, le robuste poète des *Kermesses*, le médullaire romancier de *la Nouvelle Carthage* et de *Kees Doorik*, le conteur national des *Fusillés de Malines* nous donne une œuvre nouvelle, d'érudition cette fois : *Au Siècle de Shakespeare*.

Par l'abondance de son œuvre, l'intarissable variété de ses écrits et la rude vigueur de son talent, Georges Eckhoud compte comme l'un des chefs incontestés du mouvement artistique belge. Il s'affirme décidément une des personnalités marquantes des lettres contemporaines et son nom s'inscrit désormais dans la liste de ceux qu'en terre belge ou française on qualifie : « maîtres ».

Au Siècle de Shakespeare, c'est un large et superbe décor, brossé avec ampleur et richesse, plein de couleur et de relief, et déroulant, sur les bords de la Tamise, le pays anglais tel qu'il était au temps du dramaturge génial d'*Hamlet* et du *Roi Lear*. L'écrivain fait surgir un Londres passé, un Londres lointain dont les eaux du fleuve tragique qui le baigne ne se souviennent plus d'avoir reflété les tours et les murailles, et dont il ne reste à l'heure présente, avec les œuvres des poètes de ces périodes, que quelques monuments formidables qui ont pu porter, sur leurs épaules de pierre, des faix d'années.

D'abord, voici la campagne, les coutumes des fermiers et des gentilshommes campagnards, mœurs riches et libres, vivifiées de

(1) Chez Lacomblez, à Bruxelles.

plein air, de sang et de force. Quelques échelons plus bas, c'est le rustre renforcé, le maroufle anglais dont Georges Eekhoud reproduit un superbe portrait, buriné par l'évêque Earle. Ces populations « hors ville » sont décrites avec leurs festins et leurs fêtes : les veillées où le bol d'ale épicée circulait à la ronde, les ripailles de Noël, le gâteau de l'Epiphanie, les *Morris dances* du 1er mai, les luttes et les tournois de Cotswold-Hill.

Après nous avoir promenés dans une province sonnante ainsi d'une vie énergique, l'écrivain nous fait entrer dans le Londres de jadis. Les rues s'ouvrent. Le peuple bat les murs. Le fleuve se sillonne de navires, de bateaux, de canots. « Le Londres d'alors est situé sur la colline du Lud et, bien longtemps après l'invasion du luxe et des mœurs plus policées, il représente un dédale de rues étroites, tortueuses, où traîne, à ciel ouvert, un ruisseau noir et bourbeux, — ruelles bordées de hautes maisons en bois, mal plâtrées, à trois étages, à toits de plomb, aux multiples pignons pittoresquement déchiquetés, et dont le faîte, en surplomb sur le rez-de-chaussée, empêche les rayons du soleil d'atteindre le pied des façades. » Voilà les églises, au nombre de cent vingt, les prisons, celle de Ludgate, entre autres, où les débiteurs insolvables, lorsqu'ils y étaient écroués, étaient autorisés à solliciter la charité des passants à travers les barreaux de leurs geôles donnant sur la rue. Voilà les quartiers fameux : Coal-Harbour, refuge des dissipateurs et des gens tarés; Moor-Ditch, célèbre par ses marais et ses bicoques sordides; Black-Friars, dont les habitants se consacrent à la fabrication des plumes; Bucklersbury, le séjour des herboristes et des apothicaires; Clements-Inn, l'habitacle de la jeunesse universitaire; Pitch-Hatch, le quartier des maisons borgnes. Voilà les filles et les courtisanes, les *laced muttons* (moutons lacés), comme on les appelait alors, voilà les *hot houses* (littéralement : maisons chaudes), avec les proxénètes et les procureuses. Voilà les galanteries de ce siècle, avec la jolie légende de l'arbre du pont des Cocus.

Toute la vie de Londres! Les tavernes et, parmi elles, la *Boar's Head Tavern* (la Hure de Sanglier), célèbre, celle-ci : « Au XVIe siècle, les établissements de cette cocagne se concentrèrent en un seul foyer, la vaste auberge de « la Hure de Sanglier », près de London-Stone ou la Pierre de Londres, comme nous l'apprend Ben Jonson dans sa *Foire de la Saint-Barthélemy*. Ces murs saturés et imprégnés de tant de fumets savoureux et de bouquets recherchés, et qui avaient vu défiler des générations entières de convives illustres et de gourmands épiques, furent détruits en 1666 par cet incendie formidable qui consuma les trois quarts du vieux Londres. Mais ce temple du culte de Gaster comptait tant de fidèles, il était tellement indispensable aux braves cockneys, qu'on le reconstruisit deux ans après. Toutefois, l'ère des imposantes ventrées touchait à sa fin et, à quelque temps de là, ces halls immenses, construits pour des tablées de géants, parurent démesurés aux Londonniens, qu'avait étriqués et rassis le maussade puritanisme ». Parmi les autres tavernes se signale surtout *la Sirène*, où se rencontraient Ben Jonson, Shakespeare, Beaumont, Fletcher, Selden, Cotton, Carew, Martin, Donne et beaucoup d'autres artistes. Détail comique, « on donnait, Shakespeare en fait foi, l'homérique nom d'*ajax* aux alcoves que nous désignons plus prosaïquement aujourd'hui par le nombre 100 ».

Ensuite, l'auteur nous décrit les coupeurs de bourses et de jarrets, l'engeance de la valetaille : les *blue bottles* (bouteilles bleues), ainsi appelés à cause de la couleur de leur livrée; puis, les maisons de jeu, les promenades, les patrouilles...

Les deux derniers chapitres sont consacrés, l'un à la cour, l'autre au théâtre. L'histoire des toilettes à la cour est pittoresque et piquante. Les seigneurs sont raffinés, précieux, mais en même temps « ils sont sanguinaires; la vue, la couleur du sang les régale. A la fin de la chasse à courre, les veneurs ont coutume de plonger leurs mains dans le sang de la bête immolée, en guise de trophée. Un des sports auxquels se livrent les *fast youths*, autrement dit les lionceaux de ce temps-là, consiste à retirer avec la bouche un pruneau ou un raisin d'un vase d'eau-de-vie enflammée ».

Dans le curieux chapitre consacré au théâtre, cueillons ceci : « C'est que l'esprit orné et vivace, à la fois raffiné et ingénu, l'impressionnabilité des grands concertait avec l'enthousiasme, la naïveté et l'exubérance du peuple. Rien alors de notre épouvantable bâillement fin-de-siècle, rien surtout de cette agitation à vide, de ce *struggle for noise*, de cette lutte pour la réclame, de cette sophistication encore pire que l'apathie universelle. Tout ce monde de la Renaissance ressent encore plus qu'il ne pense, et pense tout haut et vibre, et s'épanche. Par exemple, il n'y va point par quatre chemins. Il ignore ce qu'on appelle aujourd'hui un succès d'estime. Ou bien il rit aux éclats ou bien il sanglote; il s'emballe ou il se fâche; et, dans ce dernier cas, gare aux pommes tapées et même aux coups de gourdin. Les soirées orageuses, comparables à la bataille d'*Hernani*, sont fréquentes. *Clubs ! Clubs !* cet appel à l'émeute par lequel s'attroupent et s'enfièvrent les apprentis londonniens, ne retentit pas seulement sur la scène, dans *Jules César* ou *Roméo et Juliette*, mais ameute et révolutionne souvent les salles. Usant des représailles du pape Léon X à l'égard d'un moine qui lui avait fait entendre une méchante comédie, ces violents galopent le poète jusque dans la taverne voisine et vous le bernent avec entrain. »

Tel ce livre, fortement pittoresque, fervemment érudit. On devine un amour profond de l'auteur pour cette époque si grande et si robuste, pour ces temps quasi héroïques de barbarie raffinée. L'atmosphère de ce siècle est saisie avec une justesse colorée et vive et l'on se rend un compte exact et nécessaire, d'ailleurs, de « l'alentour », dirais-je, des géniales œuvres littéraires de cette sublime période, dont Georges Eekhoud nous parlera en de prochains volumes.

CONCERTS DE LA SEMAINE

M. Tschaïkowsky à l'Association des artistes musiciens.

La moisson a été abondante, cette semaine, de croches, de doubles croches, de blanches, de rondes et de soupirs. C'est la saison où les pianos implacablement martelés implorent la pitié, où les violons exténués demandent grâce et crient miséricorde.

Samedi passé, ce fut M. Tschaïkowsky qu'on présenta à l'Association des artistes comme chef d'orchestre et comme compositeur.

M. Tschaïkowsky est un musicien célèbre. Ses mélodies aimablement banales l'ont rendu populaire dans les pensionnats de jeunes filles; sa musique de chambre, qui reflète tour à tour Schumann, Gounod et Verdi, a mis en mouvement tous les archets d'amateurs, et ses compositions symphoniques ont figuré sur tous les programmes de musique russe qu'une excursion navale a mis à la mode.

Les œuvres entendues à l'Association : *3me suite d'orchestre*, *2me Concerto pour piano*, fragments du ballet *Casse-Noisette*,

Ouverture solennelle, ont révélé plus d'habileté et d'ingéniosité que d'inspiration. Il y a vraiment peu d'invention dans ce formidable concerto, accumulation de toutes les difficultés pianistiques connues. Et n'était le sérieux talent, la variété de timbres et l'ampleur de style du virtuose, M. Franz Rummel, il eût paru insupportable.

Le compositeur est plus heureux dans un cadre restreint, et telles petites pièces, l'*Humoreske*, par exemple, ont un joli tour mélodique enveloppé d'harmonies délicates. M. Rummel s'est montré artiste de premier ordre dans l'interprétation de cette œuvrette. Son exécution du *Rondo Cappriccioso* de Mendelssohn et de deux pièces de Chopin lui ont valu une ovation unanime et les honneurs du *bis*. Dans un concert Tschaïkowsky, cette attitude du public a paru quelque peu ironique. Mais aussi pourquoi vouloir imposer Tschaïkowsky comme porte-drapeau d'une école dont il n'est que le serre-file? Les musiciens bruxellois connaissent trop bien Borodine, Rimsky-Korsakow et Alexandre Glazounow pour se méprendre sur la place qu'il faut assigner à chacun des membres du groupe des musiciens néo-russes.

Musique de chambre au Conservatoire.

Après l'artillerie de siège de l'*Association*, l'artillerie légère des *Professeurs d'instruments à vent :* un petit orchestre réduit à l'harmonie — flûtes, hautbois, clarinettes, cors et bassons, — a exécuté avec la plus exacte précision de mouvements et de nuances une œuvre un peu longuette, quoique agréablement écrite, de Raff, la *Simphonietta*, op. 188, et aussi, avec une légère modification dans la composition du groupe instrumental, un *Divertissement* de Mozart.

Le grand succès de la séance a été pour MM. Anthoni et De Greef, qui ont exécuté à ravir la sonate de Bach en *si mineur* pour flûte et piano, et surtout pour M. Désiré Demest, le jeune chanteur liégeois qui s'est rapidement fait un nom à Bruxelles. Sa voix est d'une étendue extraordinaire. M. Demest a chanté dimanche de vieilles et exquises mélodies italiennes écrites dans les registres graves : un air de Caldara, un autre de Bassani, puis le célèbre *Plaisir d'amour* de Marsini, et enfin l'air de *la Jolie Fille de Perth*, qui exige une voix de fort ténor et que le chanteur a dit avec tant d'autorité, de grâce et de sentiment que le public l'a redemandé.

Nous avons signalé déjà les qualités exceptionnelles de l'artiste, appelé à prendre la première place parmi nos chanteurs de concert, — et pourquoi pas de théâtre? L'organe est si riche et d'un timbre si harmonieux, l'artiste a tant de conscience et de scrupule qu'on peut tout espérer de ce talent naissant, vierge de tout cabotinage et indemne d'habitudes pernicieuses.

Mlle Louise Derscheid.

C'est Brahms qui a triomphé, jeudi dernier, à la Grande Harmonie, avec, pour protagonistes, Mlle Louise Derscheid, MM. Colyns et Edouard Jacobs, interprètes fidèles et consciencieux, enthousiastes des œuvres qu'ils présentaient au public et sachant l'art de communiquer à l'auditoire la belle ardeur qui les enflamme. Exécution correcte, nuancée et artiste du *Trio* en *si majeur*, de la *Sonate* pour piano et violoncelle en *fa majeur*, du *Quatuor* en sol, récemment entendu à la séance Kefer.

Le quatuor Crickboom.

MM. Crickboom, Angenot, Hans et Gillet ont donné vendredi, à la salle des Ingénieurs, devant un auditoire nombreux, leur première séance de musique de chambre. Soirée charmante, dans laquelle le jeune quatuor a affirmé de réelles qualités d'ensemble et un entrain juvénile de bon augure. Le joli quatuor en *ré majeur* de Borodine a spécialement reçu une excellente interprétation. M. Crickboom l'a conduit d'un archet souple et ferme à la fois, et la phrase du *notturno* a servi à mettre particulièrement en relief le violoncelliste, M. Henri Gillet. Le quatuor en *mi bémol* de Tschaïkowsky, joué pour la première fois par M. Ysaye et ses partenaires aux *XX*, de même que le quatuor de Borodine, ouvrait la séance.

Dans un intermède vocal, on a applaudi Mlle Louise Van Hoof, qui a chanté avec un joli sentiment et d'une voix fraîche des mélodies de Borodine, Cui, Kopilow et Tschaïkowsky.

A UN CRITIQUE

Quand on lit des articles à prétentions philosophiques et psychologiques comme celui que M. Derepas — un imitateur maladroit des formes littéraires de M. de Voguë — consacre dans *le Correspondant* à « la Musique et l'âme moderne », on se dit qu'une fois encore nous n'avons pas assez crié le nom de nos hommes de valeur.

Voilà un monsieur qui, avec les meilleures intentions du monde, se met à parler de Wagner et de César Franck. Je le soupçonne, d'après ses dires, de n'être grand clerc ni en allemand ni en musique, et d'avoir été obligé de juger Wagner d'après ce qu'en ont dit Schuré, Jullien, Saint-Saëns, Catulle Mendès, — poètes intuitifs ou commentateurs instruits, — mais esprits trop latins pour tenter l'escalade philosophique d'un génie aussi teutoniquement compliqué que Wagner.

Un seul, jusqu'ici, que les initiés s'arrachent mais que les superficiels ignorent trop, a, par un magnifique travail de science et de pensée, rendu les conceptions de Wagner accessibles à nos esprits latins, c'est M. Maurice Kufferath.

Si ce M. Derepas l'avait lu, il n'opposerait pas à Wagner le génie si différent de César Franck, qui, par parenthèse, faisait sa nourriture des partitions de Wagner.

Il n'accuserait pas Wagner d'avoir créé *Parsifal* pour « populariser la théologie et la métaphysique », et il comprendrait que l'interprétation artistique et *consciente*, d'un sentiment profond, n'est pas nécessairement « de l'art à systèmes ».

Au lieu d'accuser Wagner de nous donner « de la mythologie alambiquée et symbolique », il le verrait, secouant l'éparpillante multiplicité des impressions extérieures de son temps, pour chercher dans les vieilles et frustes légendes communes à tous les peuples, l'expression simple du sentiment humain.

Ce monsieur qui admire Beethoven a-t-il jamais étudié la neuvième symphonie, avant de dire que « Wagner a poussé très loin le mépris de la prudence à l'égard de l'oreille »? S'il l'a étudiée, je l'engage à la relire ainsi que les derniers quatuors de Beethoven, et l'œuvre tout entière de Bach, aux fugues et aux canons entêtés qui n'ont rien de « prudent ». Et je lui citerai seulement un petit (?) accord de treizième mineure (premier accord du « presto » qui précède l'entrée du chant dans la neuvième symphonie) qui semble rempli d' « imprudence » et que Wagner — le plus grand commentateur de la neuvième — n'a jamais dépassé en audace.

Vous me demandez pourquoi je réponds à un pareil ignare? Mais c'est parce que ses phrases — e l'ai vu — l'avaient fait

prendre au sérieux par des ignorants que j'aimais beaucoup. Et parce que j'enrage de voir naître et circuler ces productions prétentieuses et ultra superficielles quand nous avons *chèz nous*, tout à côté, de si lumineuses explications.

Si nous tirions un peu nos Kufferath du fond de nos bibliothèques pour les faire voyager dans les cerveaux non encore renseignés, nous serions moins exposés à voir éclore et prospérer des petites fabrications caduques et sans bases comme celles de M. Derepas.

I. WILL.

SAMSON ET DALILA

AU THÉATRE ROYAL DE LIÉGE

(*Correspondance particulière de* L'ART MODERNE.)

Le directeur de notre Théâtre Royal, abandonnant le répertoire habituel de province, vient de monter *Samson et Dalila* de Saint-Saëns. C'est la première fois que cet opéra est joué en Belgique.

Il faut savoir gré de cette innovation au directeur, et cependant je regrette presque le choix de M. Fabre. Non pas que je ne considère cet opéra comme une œuvre de valeur. J'estime au contraire que parmi les grands opéras français modernes, par la sincérité et la science musicale, il marque au premier rang. Mais l'œuvre ne me paraît pas avoir grandi à la scène; la forme de l'oratorio était mieux son cadre et l'intime exécution par la voix et le piano me laissait meilleur souvenir.

Ces trois actes traînent un peu, ils manquent de mouvement, l'action languit, c'est monotone.

Cette impression que j'ai éprouvée a été celle du public. Il n'a pas apprécié l'intrinsèque valeur de la musique et a fait à l'opéra un accueil assez froid. Le public a eu tort; *Samson et Dalila* est bien l'œuvre d'un musicien puissant, d'une personnalité très nette et d'une remarquable probité artistique. La piété et la passion ont inspiré Saint-Saëns. Nous devons à la piété le 1er acte jusqu'à l'apparition de Dalila et le 3me tableau tout entier; ce sont les meilleures pages de l'œuvre et les plus heureuses inspirations du compositeur; le sentiment religieux y est élevé et pénétrant.

La passion me semble avoir moins bien inspiré Saint-Saëns; au 2me acte, toutefois, dans le duo de Samson et Dalila, il a trouvé des accents d'une énervante volupté, d'une ardeur singulièrement troublante.

L'exécution est convenable; l'orchestre, dirigé par M. Léon Dubois, a des qualités; Mme d'Ajac et M. Fonteix tiennent bien les rôles principaux.

NOUVEAUX CONCERTS LIÉGEOIS

(*Correspondance particulière de* L'ART MODERNE.)

L'orchestre des Nouveaux concerts, sous l'énergique impulsion imprimée par M. Dupuis, a définitivement acquis des qualités de clarté, de précision et d'ensemble qui nous valent d'excellentes exécutions d'œuvres très différentes. Nous avons entendu dimanche dernier la symphonie en *sol mineur* de Mozart et l'ouverture d'*Obéron* de Weber.

La pure diction et la jolie voix chaude, très habilement conduite, de M. Désiré Demest, le lauréat de notre Conservatoire, sont bien connues; mais cette jolie voix nous a paru insuffisante dans le monologue « O glaive promis par mon père » et le chant d'amour « L'ombre fuit » du premier acte de *la Valkyrie* .Elle n'a eu ni assez de mordant ni assez de vigueur. Et le sauvage élan, la mâle énergie du héros ne vibrent pas au travers de l'impeccable diction de M. Demest.

L'orchestre a eu le tort de suivre le chanteur, de s'étouffer et de s'astreindre ainsi à un rôle secondaire. Ce n'était pas du tout *la Valkyrie*. M. Demest chante beaucoup mieux l'air du Graal de *Lohengrin;* il y trouve des accents plus vrais et plus mâles.

Le grand intérêt et le grand succès du concert ont été pour M. Bernard Stavenhagen que M. Dupuis nous avait précédemment déjà fait acclamer. Quoique jeune, M. Stavenhagen est un maître du piano. Il joint à une merveilleuse virtuosité une extraordinaire puissance. Il ne recherche pas les effets, mais s'absorbe dans l'œuvre interprétée, et son jeu simple, net, acquiert une admirable intensité d'expression.

C'est dans le Concerto en *ut mineur* de Beethoven que se sont surtout révélées l'ampleur du style et la pénétrante puissance de Stavenhagen. Il a joué encore un carnavalesque Concerto en *la mineur* et la 12e Rhapsodie de Liszt.

THÉATRE LIBRE

(*Correspondance particulière de* L'ART MODERNE.)

Le Ménage Brésile de M. ROMAIN COOLUS. — **A Bas le Progrès** de M. DE GONCOURT. — **Mademoiselle Julie** de M. STRINDBERG.

M. Coolus est un des plus fréquents rédacteurs de *la Revue Blanche*. Il y publia de curieux vers d'un rythme souvent heureux, d'une langue singulièrement travaillée, des nouvelles brutales et gouailleuses mélangées de subtilités verbales d'une ingéniosité raffinée. Sa pièce est une pochade crue, excessive et d'une tournure parodique très déterminée. Il y a en M. Coolus une certaine verve satirique. Il est au naturalisme ce que Champavert était aux Jeune France. *Le Ménage Brésile* est un ménage bourgeois, et il y a plus de vérité peut-être qu'on le croirait dans ce petit acte cynique et égrillard qui semble se passer à un étage de la maison de Pot-Bouille.

C'est dans un milieu tout autre que s'introduit le cambrioleur que met en scène M. E. de Goncourt. Rarement il aura affaire à des clients plus courtois. Aussi se met-il vite à l'aise et l'on cause. On cause même bien. M. de Goncourt a une sorte d'esprit tortillé et ingénieux, qui est un mélange de blague vive, de justesse dans le trait, d'imprévu dans l'image et tout cela s'emberlificote délicieusement, se débrouille, s'entrecroise de concetti, de maximes, de pirouettes et avec les ressources d'une langue précieuse, riche, scintillante qui, en lui retirant ce qu'elle a là d'un peu haché, deviendrait, passant du burlesque au marivaudage, une langue délicieuse de comédie sentimentale ou moqueuse, où l'oiseau bleu aurait des griffes. D'ailleurs, M. de Goncourt est grand écrivain et tout ce qu'il écrit porte sa marque, toile de maître ou croquis!

Mademoiselle Julie nous est venue du Nord. Il y a du beau, du bizarre, du trivial, de l'incohérent dans cette pièce. Elle est d'une imagination sombre et paradoxale et sans l'espèce de génie incomplet et dru qui l'anime, elle dégénérerait vite en chiracomanie; mais M. Strindberg est quelqu'un et c'est quelque chose.

R.

LE TOMBEAU DE BAUDELAIRE

On peut envoyer, dès à présent, les pièces de vers ou poèmes en prose destinés à cette publication commémorative au directeur de *la Plume*, M. Léon Deschamps, 31, rue Bonaparte, Paris.

Les œuvres des membres du comité sont reçues sans examen; celles des autres seront examinées en séance publique et acceptées s'il y a lieu.

Toutefois, la commission *proposera* de demander des vers à certains poètes et alors les envois seront *reçus d'avance*.

Nous signalons le fait à nos poètes, spécialement à MM. Giraud, Gilkin, Maeterlinck, Grégoire Le Roy, Van Lerberghe, Mockel, Valère Gille, etc. Emile Verhaeren a déjà fait son envoi.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

« Boccace » en justice (1).

Le tribunal de Commerce a prononcé son jugement dans l'instance intentée par M. D'Hénin, directeur du Théâtre du Cirque à Anvers, contre MM. Schott frères, éditeurs de musique. Il s'agissait, on s'en souvient, d'une action en dommages-intérêts fondée sur ce que la maison Schott avait loué au directeur du Théâtre du Cirque le matériel nécessaire pour monter *Boccace* en garantissant au preneur l'exclusivité de cette opérette. Or, un théâtre concurrent, la Scala, à qui un autre éditeur avait concédé le droit de représenter le même ouvrage, fit jouer *Boccace* et rendit illusoire le droit de M. D'Hénin. Le tribunal accorde à celui-ci 12,985 francs de dommages-intérêts, avec condamnation des éditeurs Schott aux frais et exécution du jugement nonobstant appel.

« Attendu, dit en substance le jugement, qu'il est constant en fait et au surplus non contesté par les défendeurs, qu'après avoir loué au demandeur les parties d'orchestre de l'opéra *Boccace* dont ils se prétendent propriétaires et le matériel nécessaire à l'exécution de cette œuvre musicale, ajoutant qu'il ne serait loué à aucun autre théâtre d'Anvers pendant la saison actuelle, il s'est fait que le Théâtre de la Scala de la même ville a joué *Boccace;*

« Attendu que les défendeurs ont donc commis une infraction au traité conclu avec le demandeur et gravement engagé leur responsabilité en mettant le demandeur dans l'impossibilité soit de jouer la pièce, soit d'empêcher l'exploitant de la Scala de la donner..... »

PETITE CHRONIQUE

Le Théâtre de la Monnaie a repris la semaine passée *Pierrot Macabre*. La partition de M. Lanciani, dans laquelle s'enchâssent des airs populaires habilement mis en œuvre par le musicien, a retrouvé auprès des abonnés et des habitués son succès du début. On eût souhaité plus d'ensemble dans les mouvements du corps de ballet. Les solistes, Mlle Riccio et M. Duchamps, ont été applaudis.

On nous annonce la formation d'un nouveau groupe de peintres, de sculpteurs et d'architectes, dont la première exposition s'ouvrira le 28 janvier à la Galerie moderne. Ce groupe, qui prend le titre de *Le Sillon*, se compose d'anciens élèves de l'Académie.

(1) Voir notre avant-dernier numéro.

Une conférence sur *la Chanson française* sera faite prochainement au Cercle artistique de Bruxelles par M. Julien Tiersot, compositeur de musique et auteur de plusieurs ouvrages de musicologie très appréciés dont nous avons rendu compte. Citons entre autres sa belle étude, récemment parue, sur *Rouget de l'Isle* (1), ses *Musiques pittoresques à l'exposition de 1889* et son important ouvrage sur l'*Histoire de la Chanson populaire en France* (2).

On se souvient que plusieurs œuvres chorales de M. Tiersot ont été exécutées avec succès aux concerts des *XX*.

La conférence du Cercle comprendra une partie musicale, qui aura pour interprètes Mme Archainbaud, du Théâtre de la Monnaie, et M. Tiersot lui-même.

Extrait à méditer d'une lettre d'un grand artiste favorisé d'une commande officielle. Peu importent le temps et le pays. C'est d'application universelle. Il écrit à un ami :

« J'ai envoyé au ministre la lettre lui expliquant d'abord ce que j'entendais faire; je lui ai ébauché mon idée, mon projet; je ne crains qu'une chose, c'est que le ministre demande l'avis d'un artiste officiel. Je serais mal aidé, par exemple, s'il s'adressait à notre ami qui me disait l'autre jour : « Songez donc de suite à..... (*ici les noms de divers grands hommes classiques*), etc. D'ailleurs, a-t-il ajouté, je vais m'occuper de votre programme. » Est-ce assez encombrant! A ce titre il faudrait renoncer à faire de l'art. Le ministre est homme, je crois, à se passer d'avis semblables. Dites-lui, je vous en supplie, qu'il me laisse le maître (s'il veut m'accorder sa confiance) de faire ce que je veux; je ne suis ni pédant ni crétin et me tirerai bien d'affaire tout seul. C'est à ce prix seulement qu'on peut faire œuvre d'art. Mon programme serait bien différent. Je n'aborderai les arts, les lettres et les sciences que pour en rechercher l'âme. Cette figure immortelle et pensive est autrement belle que..... (*ici de nouveau les grands hommes*). L'homme est un détail. Les arts, les sciences vivent, l'homme meurt. Elles continuent leur route de génération en génération, toujours belles et pures. Ces figures sont autrement subjectives que le pourpoint, l'habit des hommes illustres appelés (*de nouveau les noms*). Que de belles choses à trouver dans ce domaine! Mais je suis certain qu'on trouvera des artistes officiels pour dire au ministre : « Faites attention! Ce programme ne paraît pas très clair. » Et l'inspiration de l'artiste sera tarie! J'espère qu'il comprendra. J'aime trop l'art pour ne pas m'inquiéter de ces influences. En tous cas, j'espère que vous me secourrez, s'il le faut. »

Petit memento musical : MARDI 24 JANVIER, 1re représentation de *Werther* à la Monnaie. A cause de cette coïncidence, la Maison du Peuple (section d'art) a remis à une date qui sera fixée ultérieurement la séance littéraire et musicale qui devait avoir lieu ce jour-là. Le même soir, concert de Mlle Chaminade au *Cercle artistique*.

MERCREDI 25. — Piano-recital de M. Litta à la salle Erard (8 heures). OEuvres de Haydn, Beethoven, Chopin, V. d'Indy, Litta, M. Lazare, Leschetitzky, Liszt.

JEUDI 26. — Séance populaire de piano de M. Wieniawski à la Grande-Harmonie (8 heures). OEuvres de Weber, Moscheles, Rheinberger, Henselt, Sgambati, Moszkowski, Tausig, Chopin, Liszt, etc.

Gil Blas a publié dernièrement, sous la signature de « l'abbé

(1) Voir *l'Art Moderne*, 1892, p. 237.
(2) Id. 1889, pp. 246 et 293.

de Chazelles », d'amusantes notes sur les professeurs du Conservatoire de Paris. Détachons ce portrait de l'auteur de *Werther*, en ce moment à Bruxelles :

MASSENET. — Très aimé. Arrive vite, sans voir personne, allure très professeur. Respecte les distances. Ne serre la main à aucun de ses élèves. S'installe, chausse des lunettes, tout comme un vieux, se passe la main dans les cheveux, et commence. Très sobre de félicitations. Traite avec une indifférence polie ceux qui ne lui paraissent pas doués. Garde pour ceux qu'il devine vraiment artistes ses encouragements ou ses colères. S'y donne alors tout entier.

Quand l'œuvre qu'il joue au piano est tout à fait remarquable, il s'emballe, crie, hurle : « Que c'est beau ! que c'est beau ! » Est enthousiasmé, enthousiasme la classe entière. Tous les cœurs battent. Le morceau terminé, se tourne, avec un sourire aimable et fin, un sourire de compère, vers l'auteur, lui tend la main, dit : « Je suis content ».

Et les autres élèves regardent avec envie cette poignée de main, si rare et si flatteuse.

Entre chaque leçon, aime à raconter des histoires.

L'Ecole de musique de Louvain donnera le dimanche 5 février, à 7 1/2 heures, au Théâtre de la ville, un grand concert vocal et instrumental, avec le concours de Mlle Cécile Thévenet, cantatrice.

On exécutera *Kollebloemen* (Coquelicots), poème de Pol de Mont, musique d'Edgar Tinel, des fragments de *Een laatste Zonnestraal* (Un dernier rayon de soleil), poème d'Emmanuel Hiel, musique de Gustave Huberti.

« Ce concert sera, dit un journal de Louvain, le dernier de la brillante période qui s'ouvrit en 1882, pendant laquelle furent exécutées les œuvres suivantes : *La Création du monde* (Haydn); *le Hoyoux* (E. Mathieu); *le Paradis et la Péri* (Schumann); *les Saisons* (Haydn); *de Schelde* (P. Benoit); *Frehyr* (E. Mathieu); *la Fille du Roi des Aulnes* (Niels Gade); *la Nuit de Walpulgis* (Mendelssohn); *le Déluge* (Saint-Saëns); *l'Enfance du Christ* (Berlioz); *la Vie d'une Rose* (Schumann); *Myrto* (Edm. Michotte); *la Damnation de Faust* (Berlioz); *Jacqueline de Bavière* (J. Van den Eeden).

Ainsi vont les choses humaines, à Louvain comme ailleurs. M. Emile Mathieu a fait des efforts gigantesques pour développer le goût musical dans notre ville. On l'a d'abord suivi avec ardeur; puis on lui est resté fidèle par point d'honneur; aujourd'hui on est las, hélas !

M. Emile Mathieu n'en a pas moins mérité de la cité. Tous ses concitoyens se feront un devoir d'assister au dernier concert, et leurs enthousiastes acclamations compenseront l'amertume des défaillances. »

M. Heirwegh, professeur de musique, soliste au Théâtre royal de la Monnaie, vient d'ouvrir en son domicile, rue du Collège, 39, à Ixelles, un cours de solfège (méthode du Conservatoire) pour jeunes gens et jeunes filles, respectivement le mardi et le jeudi, à 5 heures. Afin de mettre ce cours à la portée de tout le monde, le prix de fréquentation n'est que de 5 francs par mois.

Les mérites bien connus du professeur lui assureront rapidement une grande clientèle d'élèves.

MM. J. et A. Le Roy, frères, 12, place du Musée, prient les artistes et les esthètes de visiter leur exposition de quelques tableaux de maîtres belges et français, parmi lesquels : Clays, Corot, Courbet, Daubigny, Decamps, Diaz, Dupré, Fromentin, E. Meissonier, Robie, Th. Rousseau, Alfred Stevens, Vollon, Willems et Ziem. — Du 18 janvier au 5 février.

MM. Alexandre Marcette et F. Binjé viennent d'ouvrir au Cercle artistique de Gand une exposition de leurs œuvres, qui restera ouverte jusqu'au dimanche 29 janvier inclus.

Les amis de M. H. de Bulow, dit *l'Indépendance*, seront agréablement surpris en apprenant que la maladie dont il souffrait est en bonne voie de guérison, si bien que M. de Bulow pourra diriger lui-même le huitième concert philharmonique à Berlin. Le septième concert a été dirigé par M. Félix Mottl.

Exemple amusant de la façon dont les journaux français renseignent leurs lecteurs sur ce qui se passe en Belgique. On lit dans *la Curiosité universelle* :

« Une curieuse exposition, qui rappelle un peu celle de la Rose-Croix, s'est tenue ces temps derniers, à Bruxelles, dans les salles du Musée royal, sous les auspices du mécène belge, M. Raymond Hyst, président du cercle *Pour l'Art*.

Les visiteurs ont fait un grand succès aux invités français : MM. Rodin, Rops, Trachsel, Séon, Hiederhausern.

Citons parmi les œuvres belges dignes d'attention : *Vers l'Inconnu*, de M. Jean Delville; les *Etudes* de M. Charles Pilliger; les *Parfums du soir*, de M. Léon Jacques, etc. »

Ces quelques lignes ne contiennent que les erreurs suivantes :

1° M. Raymond Nyst — et non Hyst — est secrétaire du cercle, et nous ne croyons pas qu'il ait quelque prétention à se faire qualifier « le Mécène belge »;

2° M. Rodin n'a pas exposé;

3° M. Rops est Belge;

4° M. de Niederhäusern, et non Hiederhausern, et M. Trachsel sont Suisses;

5° M. Filliger, et non Pilliger, est Français.

A part cela, les renseignements de *la Curiosité* sont exacts.

Le même journal a trouvé quelques drôleries amusantes dans les catalogues des anciens Salons de Paris, de 1793 à 1818. Exemples :

SALON DE 1793. — N° 41. Deux petits intérieurs, dont une cuisinière. Par Drolling.

N° 83. Portrait d'une femme tenant d'une main son bracelet sur lequel est peint le portrait qui l'intéresse, et de l'autre, traçant sur le sable le sentiment dont elle est agitée. Par Trinquesse.

(Sculpture). N° 86. Une Rosière pleurant la mort de son Fondateur, et montrant l'image de son cœur; petit modèle de 20 pouces sur 11. Par Delaitre.

SALON DE 1796. — Ballard (Louis-P.), *élève de la nature et de la méditation*, rue de l'Université.

(Dessins). N° 14. Une mère joue avec son enfant et un chien, le père contemple ce tableau,... il jouit...

Jeaurat (Nicolas-Henry). N° 220. Portrait de C.-J. Gelé, à l'instant où il reçoit le brevet d'imprimeur de la gendarmerie nationale; l'artiste en a peint le contenu et le cachet.

SALON DE 1798. — Leroy (François). N° 284. Le Médecin des urines. Une jeune fille et son amant le consultent et attendent avec impatience la décision du docteur.

Pallière (Etienne). N° 325. Une jeune femme, assise sur un morceau de rocher et se livrant à la mélancolie.

SALON DE 1800. — Mlle Gérard. N° 153. Un enfant sur les genoux de sa mère; sa bonne lui fait lécher les pieds par un carlin.

Laurent (J.-A.). N° 354. Un jeune homme écrit des Vers sur le Volet de la chambre à coucher de sa *tant doulce amie*.

SALON DE 1810. — Kobell. N° 444. Un paysage représentant deux Vaches.

SALON DE 1817. — Mme Chaudet. N° 152. Portrait d'enfant portant *le sabre de son père*.

Hervier. N° 419. Un cadre de miniatures. Il renferme le portrait de l'auteur et les portraits de *son Épouse, dans l'état naturel* et de somnambulisme.

Lebrun. N° 495. Paysage représentant Hercule et Omphale.

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT *et l'*ANGLETERRE

Bruxelles à **Londres** en 8 heures.— **Cologne** à **Londres** en 13 heures.— **Berlin** à **Londres** en 22 heures.— **Vienne** à **Londres** en 36 heures. — **Bâle** à **Londres** en 20 heures. — **Milan** à **Londres** en 32 heures. — **Francfort s/M** à **Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'**Ostende** à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De **Douvres** à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant.** BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glascow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES** ou **DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2e en 1re classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1er juin au 30 septembre. Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE **225,000 INSTRUMENTS** VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos BECHSTEIN

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE

sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**. *Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de **220 millions.**

RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES

67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin

Vins de toutes provenances

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an **12** francs
Étranger (Union postale). » **15** »

BUREAUX : **32, rue de l'Industrie**

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

Treizième année. — N° 5. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 29 Janvier 1893.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

Werther. — Massenet intime. — Ésotérisme. — Expositions de la semaine. — D'un Suisse, sur la Belgique. — Les « Revues ». — La Pousse des feuilles. — Liste de souscription pour le monument Baudelaire.— Memento des expositions.— Petite chronique.

WERTHER

Tout le monde ayant lu, — tout le monde étant censé avoir lu le *Werther* de Gœthe, roman sentimental médiocre qui affola une génération et précipita, assure-t-on, de macabres dénouements à maint drame d'amour, il nous sera superflu de rappeler ici comment le jeune poète sur lequel pivote l'action s'éprit de la fille du bailli, vécut de chimères et finit par emprunter à un rival heureux ses pistolets pour se loger une balle dans la tête.

Charlotte, Lotte, le type de la ménagère accomplie, taillant, au moment de partir pour le bal, des tartines à une innombrable marmaille de petits frères et de petites sœurs, a été une proie gloutonnement convoitée par la gravure, la litho- et la chromolithographie. Sous forme de tapisserie brodée en laines versicolores, elle décore, sur les deux rives du Rhin, le fauteuil-bergère de toute maison qui se respecte. On la découvre sur les plateaux destinés au « Thé-Kränzchen » des blondes Marguerite, et les devants de cheminée sont rarement dépourvus de son image gracieuse. Sa vertu et ses mérites domestiques sont proposés en exemple à toutes les jeunes Allemandes, avides de voir quelque beau Werther renouveler les traditionnelles promenades aux environs de Wetzlar et peut-être (qui sait? la femme est si cruelle!) remplir consciencieusement jusqu'à l'épilogue le rôle du héros incandescent.

Mais en la prosaïque et pratique Germanie actuelle, — celle d'après 1870, — le roman est banni de la vie. Et si le souvenir de la tant doulce Charlotte se perpétue, soutaché au cordonnet rouge et bleu sur la blancheur des nappes, reflété parfois en des yeux couleur de pervenche et d'aigue-marine, le désespoir du poète n'est plus imité par les valseurs à trois temps, trop absorbés par l'instruction des recrues et par l'étude de la « théorie » pour aimer jusqu'au suicide les petites Gretchen qui leur résistent. (Et puis, leur résistent-elles?)

Exclu de l'existence bourgeoise, *Werther* s'est réfugié au théâtre. Il a fini son rôle actif, sa « propagande par le fait », et on le classe désormais comme un bibelot hors d'usage, comme une curiosité d'un autre âge. Ce n'est guère trop tôt : un siècle, et plus, s'est écoulé depuis son apparition, et l'on se demande avec surprise comment les fabricants d'opéras, de drames et d'opérettes ont pu laisser en repos, durant tant d'années, ce « sujet » abandonné à la merci des librettistes, — aucune loi ne protégeant (après un délai limité) les

œuvres littéraires contre les attentats des compositeurs lyriques.

Il y eut bien, en Allemagne, quelques vagues tentatives pour mettre Charlotte en scène, mais aucun de ces essais ne mérite une mention, et la Belle dormait au bois son sommeil de cent ans quand M. Massenet vint brusquement la réveiller.

La sentimentalité du sujet devait plaire au compositeur, dont le tempérament musical est porté presque exclusivement à exprimer la tendresse. Il aime, on le sait, les anecdotes amoureuses et se délecte à les raconter en phrases élégantes, en madrigaux fleuris. L'amour tient la plus grande place dans chacune de ses œuvres, depuis *Marie-Madeleine* jusqu'au *Mage* : il était naturel qu'il écrivît un *Werther*, et qu'il l'écrivît avec ses qualités de musicien habile, auquel rien de ce qui charme et séduit le public n'est étranger, et aussi avec ses défauts de compositeur superficiel et mièvre, plus soucieux de plaire que d'émouvoir.

Les auteurs du livret, MM. Paul Milliet, Blau et Hartmann, ont taillé dans *Werther* les scènes qui devaient convenir particulièrement à l'esthétique de M. Massenet, Chaque acte de la partition contient un duo d'amour, et le deuxième acte paraît fait tout exprès pour donner au compositeur l'occasion de placer quelques-unes des mélodies, d'un tour agréable et facile, dans lesquelles il excelle. Les personnages y chantent tour à tour leur air, à la grande joie des spectateurs, et il y a même pour Sophie, la sœur de onze ans que les auteurs ont émancipée pour la circonstance, une ritournelle délicieuse que se disputeront les jeunes filles.

Négligeant le côté philosophique, le seul qui donne au roman sa portée et l'élève au-dessus de la plus banale des romances, MM. Milliet, Blau et Hartmann se sont attachés exclusivement au côté anecdotique du récit, au côté « tartines » pourrait-on dire, puisque le goûter des mioches joue un rôle si important dans cette affaire. Et s'ils ne nous ont pas montré, comme le fit Gœthe, le jeune Werther écossant lui-même ses pois à Walheim et les faisant frire au beurre, ils n'ont négligé aucun des petits épisodes qui, dans le roman, servent à fixer l'atmosphère et à délimiter le cadre. Il semble même qu'ils n'en aient pas trouvé assez, puisqu'ils ont éprouvé le besoin d'y ajouter la scène, qui n'a rien de plaisant, des amoureux confits en une muette et réciproque admiration, et celle, moins plaisante encore, des deux pochards dont la lugubre gogaille attriste tout le début du deuxième acte. Sous prétexte de rendre l'action « scénique », on s'est même attaché à enfler et à grossir les plus minuscules détails du livre. Ce qui en fait l'intérêt : le développement psychologique du caractère de Werther, a été oublié. Et qu'on ne dise pas que la psychologie n'est pas du domaine de la scène : des exemples récents crient trop haut pour qu'il soit nécessaire de rencontrer l'objection. C'est même le seul but, la seule raison d'être du drame lyrique, la conception supérieure par laquelle il s'élève au-dessus de l'opéra et le domine de toute sa hauteur.

Mais voilà : M. Massenet n'a point rompu avec les formes traditionnelles, malgré le soin constant qu'il prend de faire passer pour neufs les patrons démodés sur lesquels il confectionne ses partitions. La suppression des airs à couplets, la substitution de la monodie aux ensembles vocaux de jadis, l'immixtion timide de quelques motifs conducteurs, la part plus grande donnée à l'orchestre dans l'exposé des thèmes mélodiques ne suffisent pas à transformer un pauvre opéra en drame lyrique. Ce n'est là que l'enveloppe extérieure, le vêtement. Fera-t-on jamais un général d'un mannequin affublé d'un uniforme chamarré?

C'est ce qu'avec la complicité de ses librettistes M. Massenet a fait de *Werther*. Il a soigné l'uniforme, sans s'occuper de ce qu'il recouvrait. Il y avait peut-être à tirer un drame poignant de ce tragique amour qui résorbe une vie. Les auteurs n'y ont vu qu'un fait-divers. Ils ont rapetissé les personnages, puérilisé les situations. Et il n'est pas jusqu'à la mort émouvante de Werther, si simplement et si sobrement décrite par Goethe, — le meilleur morceau du roman, — qui ne devienne, dans la pièce, un banal duo d'amour, le plus convenu et le plus déplacé, puisqu'il travestit la tendre figure de Charlotte et la transforme en grande coquette de mélodrame.

Qu'on ne nous parle donc pas, à propos de *Werther*, d'art nouveau, d'audaces, de rajeunissement de la langue musicale. *Werther?* C'est l'opéra comique d'autrefois, le vieil opéra comique auquel on a mis un faux nez. Le dialogue parlé est remplacé par une déclamation notée, mais le fond est le même. Les personnages sont purement extérieurs, l'action est en surface, et rien, non vraiment, n'apporte un élément nouveau aux poncifs dont les reliefs ont servi à créer ce genre bâtard : l'opérette.

Pourquoi se donner tant de peine pour déguiser sa nature? M. Massenet est admirablement organisé pour écrire de jolis airs, des duos délicats, des chœurs ingénieusement conduits. Il connaît mieux que personne le maniement des voix. Son instrumentation est pimpante et variée. Avec ces dons-là, il ferait des opéras comiques délicieux que tous les musiciens applaudiraient avec enthousiasme. Mais il force son tempérament en cherchant à atteindre un genre dont le sens intime lui échappe. De tout son œuvre, et il est considérable, — M. Massenet est un des producteurs les plus féconds de ce temps, — il ne restera que des tentatives vers un idéal qui lui échappe, des ouvrages mixtes tenant par le fond à l'art scénique d'autrefois, par la forme extérieure au drame moderne : on sait que pareils compromis n'ont qu'une durée éphémère.

Le compositeur doit avoir le sentiment de cette impuissance. Sa musique s'exaspère de plus en plus, elle devient maladive. L'indigence d'idées musicales est flagrante dans *Werther*. Les thèmes principaux, courts et sans caractère nettement défini, sont répétés à satiété, et vainement l'auditeur attend-il le développement d'une des idées exposées. Nous citerons comme exemple le plus frappant de ce dénuement la symphonie de la *Nuit de Noël*, dans laquelle le compositeur s'essouffle à faire redire constamment à l'orchestre la même phrase, — une phrase d'ailleurs assez banale, — sans en tirer, à aucun moment, les développements symphoniques qu'elle comporte. Et la scène — introduite pour permettre aux machinistes de montrer le panorama de la petite ville de Wetzlar ensevelie sous la neige — étant d'une durée considérable, il en résulte pour l'auditeur un énervement pénible.

Les parties d'opéra comique proprement dit sont les mieux venues. Le début du premier acte, où des chœurs d'enfants à l'unisson se mêlent aux joyeux propos du bailli, le rôle épisodique de Sophie, la scène des lettres du troisième acte sont traités avec goût, d'une main experte, et les détails en sont charmants. Mais lorsque la situation devient pathétique, M. Massenet ne trouve plus les accents qui conviennent et masque sous de formidables coups de timbales, sous de tonitruants éclats de trombones la pauvreté de son inspiration mélodique. Glissons sur le *brindisi* que chante Werther au deuxième acte, la plus triviale des Marseillaises amoureuses qui empanachent les partitions de M. Massenet.

La distribution ne comportant en réalité que deux rôles, — les autres sont ce qu'en argot de théâtre on nomme des pannes, — l'interprétation sera rapidement analysée. M. Leprestre serait un Werther charmant s'il voulait bien modérer ses effets de jambes, atténuer la violence de ses gestes, refréner ses mouvements. Sa voix est belle, d'un timbre harmonieux. Il la conduit avec art. Mais il renchérit sur le rôle d'amoureux transi que les librettistes ont composé et en provincialise à outrance les effets. M^lle^ Chrétien n'est pas du tout la Lotte de Gœthe; elle n'est pas non plus, croyons-nous, la Charlotte de M. Massenet. Sa voix claironnante est mal à l'aise dans les choses tendres et fanées qu'elle a à dire. Elle dramatise les moindres syllabes de son rôle et manque essentiellement de l'intimité souriante qu'exige le personnage. Charmante, d'ailleurs, sous sa perruque blonde, en ses atours Directoire, et musicienne consommée.

La bonhomie de M. Gilibert, la voix superbe de M. Ghasnes, la grâce élégante de M^me^ Archaimbaud complètent l'interprétation à laquelle MM. Stoumon et Calabrési ont donné un cadre de décors neufs et un accompagnement orchestral qui fait honneur à M. Flon.

MASSENET INTIME

Extrait d'une biographie de M. Jules Massenet que prépare M. Hugues Imbert, l'auteur des *Profils de Musiciens*, dans lesquels on trouve de curieux renseignements sur les compositeurs de notre époque :

« D'apparence frêle, Massenet possède une énergique vitalité qui a fait de lui un fécond producteur. Au train de vie qu'il a mené, soit travail, soit plaisir, d'autres plus puissamment constitués auraient peut-être sombré; lui a victorieusement résisté.

En l'étudiant d'un peu près, on obtient deux tons : le premier, très à découvert, c'est la caresse, l'affabilité des manières; le second, profondément caché celui-là, c'est le sentiment d'envie, nous dirions même la....., si le mot n'était un peu gros. Il y a chez lui du félin; après la caresse, gare le coup de griffes! Adroit à la flatterie; et sous des apparences de grande franchise, il sait dissimuler habilement sa pensée. Dévoré d'ambition, arrivé de son vivant au comble de la gloire, il est anxieux et rêve d'atteindre un sommet dont il n'aperçoit pas lui-même la hauteur. Ceci nous remet en mémoire un mot bien piquant de Reyer sur Massenet. On parlait d'*Esclarmonde* devant l'auteur de *Sigurd*, et l'on répétait l'exclamation qui avait échappé à Massenet : « Wagner, prodigieux génie! Je m'estimerais heureux d'arriver à sa cheville. » — Alors, Reyer, très sérieux et avec conviction : « Mais il y arrive, il y arrive! »

La jalousie que lui inspire tout succès autre que le sien propre, est innée chez lui; elle est inconsciente et ne peut être maîtrisée; il la dissimule, mais elle apparaît quand même. C'est le point noir de cette vie d'artiste si bien remplie. Avec tout ce qu'il faut pour être heureux, son imagination très vive, sa méfiance instinctive, sa nervosité un peu maladive l'amènent à se créer des sujets continuels d'alarme et des désespoirs navrants.

Ajoutons toutefois un correctif : si Massenet n'était pas à même de vaincre la jalousie que lui inspiraient les succès d'autrui, il a su racheter cette faiblesse par les louanges *publiques* qu'il a distribuées à ses émules.

. . . . . .

« Massenet, c'est un fleuriste, disait une jeune femme belle et spirituelle. Il a de jolies roses chez lui; il sait bien faire les bouquets. »

Les tiges de ces roses sont dépourvues d'épines. Le bouquet est un composé de jolies fleurs cueillies par lui, au printemps de la vie; leur arome discret s'est perpétué jusqu'à une époque plus avancée de sa carrière et convient à la petite chapelle où se donnent rendez-vous les adorateurs et adoratrices d'un maître que le Temps a effleuré légèrement de son aile. »

ÉSOTÉRISME

L'homme voudrait, c'est là son incurable envie,
Voir par-dessus le mur.
Victor Hugo.

Ce mur aux confins de l'humaine vie, les générations l'ont successivement et avec des fortunes diverses, escaladé. Les plus grands et les plus nobles esprits, en équilibre instable sur la crête, ont annoncé et décrit ce qu'ils voyaient au delà, mais leurs découvertes rares étaient ardues et la hauteur d'où ils parlaient si grande que leur verbe sonnait indistinct et n'arrivait aux hommes

que décoloré et susceptible d'interprétations variées et parfois contraires. Il était trop haut, ce mur. On finit par le déclarer inaccessible et, lassé d'y monter, tant bien que mal on s'installa au bas. Mais vite fatigué de cette basse posture, l'esprit humain, comme un noble oiseau trop fracassé des coups de tempête et à cause de cela, se défiant de la puissance de ses ailes qui si haut l'ont porté, se mit à tournoyer et à voler au ras du sol, cherchant dans de suprêmes efforts quelque issue. Ce mur qui semblait d'airain et de vertigineuse hauteur, on voyait à travers. Son impénétrabilité était apparente; elle s'ouvrait au sens prodigieusement affiné de la vision des chercheurs et les ténèbres extérieures où s'agitent les causes sur lesquelles se modèlent les formes visibles, allaient être percées par la curiosité investigatrice de la pensée. De là, une éclaircie, une rénovation, l'emploi d'une nouvelle ou plutôt très ancienne méthode : l'analogie, une étonnante et soudaine reviviscence de spiritualisme.

Curieuse et chaotique époque que la nôtre, où les éléments opposés s'entrechoquent, cherchant, dans des heurts multipliés, les points de contact par lesquels ils pourront se fondre. Le XIXe siècle sera, sous des formes nouvelles mais analogues, ce qu'a été le XVe siècle, l'aurore d'une renaissance, et de même que, il y a quatre cents ans, l'esprit de l'antiquité ressuscité, sous sa forme grecque, par les travaux des érudits, s'est mêlé au grand courant chrétien venant de traverser le moyen-âge, de même une antiquité plus reculée, sortie toute vivante des fouilles des archéologues et de l'étude de langues très anciennes, va unir par une combinaison encore indéterminée, son esprit à cette civilisation occidentale dont le progrès s'est fait pas à pas d'expériences et d'analyse. Les brahmanes lisent nos philosophes et le grand prêtre Sumangala vénère Darwin et Littré, qu'il a placés dans son paradis. A Paris, au Collège de France, un professeur officiel enseigne la doctrine de Bouddha, et bientôt les ombrages de quelque parc avoisinant verront les solitaires méditations des disciples de M. de Rosny. Nos habitudes d'analyse étroite ont rétréci notre vue, et accoutumés à marcher péniblement à l'aide de béquilles de tous genres qui sont les sciences spéciales, nous sommes devenus peu capables d'enserrer dans la portée de nos regards ces vastes courants du flot humain, qui irrésistiblement le poussent vers son inconnaissable destinée. Et bientôt ressortira prodigieusement notre absolue ignorance de cette antiquité où se base notre enseignement et que nous étudions neuf ans pour ne jamais parvenir à la connaître.

Les révolutions politiques, comme ces grands vents qui passent et détruisent, n'ont guère fait qu'érafler le sol et que modifier superficiellement la société; mais ce sont les assises mêmes de cette société qu'un éboulement général, dont on sent les premières commotions, va remuer profondément.

Combien imparfait et restreint notre savoir du passé, de son histoire, de ses religions? Comme l'Ancien et le Nouveau Testament, le théologien de l'avenir lira les Vedas, le Bhagavat-Gita, le Lalita Vestara, le Zend Avesta et la Kabbale. L'humanité est un produit de l'intelligence, et ses transformations s'opèrent d'abord en sa pensée.

Partout et dans tous les temps, il a été une révélation qui sous des noms divers et des symboles variés a formé un évangile de salut. Dans tous les temps peu l'acceptent. Jamais la pensée ni l'amour ne triomphent absolument.

L'intelligence moyenne de la foule est un miroir où se déforme l'idée originelle. A l'aurore philosophique de ce siècle, chez Saint-Simon et chez les fondateurs du positivisme, Auguste Comte et Littré, ce saint qui ne croyait pas en Dieu, il y eut absolue abnégation et entier insouci de tout intérêt matériel. Et cependant cette philosophie, qui chez les penseurs et les hauts esprits a été l'instigatrice des grandes découvertes déculplant le pouvoir humain, développait chez les plus bas le goût d'un plat réalisme, de tout le côté brutal et sans idéal de la vie. Incomprises, les maximes des philosophes devinrent des points d'appui pour l'expansion sans scrupule de l'égoïsme, et les *struggle for lifers*, n'ayant sans doute jamais lu Darwin, firent du principe de la concurrence vitale l'assise de leur convoitise et de leur exploitation des faibles.

Il serait intéressant de montrer comment du réalisme positif de Comte et de Herbert Spencer émana cette renaissance du spiritualisme portant en elle des principes qui renouvellent l'habituelle conception de l'être, et par là d'indiquer une fois de plus cette oscillation perpétuelle qui est le procédé fatal du développement de l'esprit. Cette besogne appartiendrait à la philosophie pure. Se borner à quelques personnalités, en qui s'affirment ces très anciennes nouvelles idées, vaut mieux.

Une femme, pour quelques-uns une aventurière, pour d'autres une initiée, d'originalité réelle et d'intellectuel pouvoir, Mme Blavastsky, fut l'initiatrice. Sa vie ressemble à une course à travers les continents. Sous ses attitudes mystérieuses, sans doute volontairement assumées, sa virile intelligence perçait et son ascendant sur ses adeptes était absolu. A Londres, où il y a un an elle mourut, elle avait transporté le siège de la société théosophique qui de là pénétra en France où elle se scinda en divers tronçons.

A Paris déjà, Saint-Yves d'Alveydre, un des plus vastes esprits de ce temps, avait tracé le plan synthétique d'une réforme universelle. Par l'application d'une loi sociale que fait ressortir l'observation des quatre-vingt-six siècles discernables en l'histoire de l'humanité, s'accomplirait la conciliation des extrêmes, tels que le pouvoir civil et le pouvoir religieux, la libre pensée et l'Eglise. C'est la conception scientifique et sociale du gouvernement mettant pour jamais dans l'ombre l'aspect politique de la civilisation et jusqu'aux noms de république et de monarchie.

Mais tout cela est à peu près ignoré de la foule, le mouvement d'idées pour elle personnifié en Péladan qui l'amuse par ses excentricités de costume et ses attitudes hiératiques de mage chaldéen, en Papus, dont le profond savoir occulte se dissimule sous le pavillon respecté de la science physiologique; le premier, psychologue d'une profondeur inspirée, métaphysicien subtil, exaspéré jusqu'à l'extravagance par la bêtise de l'hostilité ambiante, ayant le tort d'écrire des romans et d'y soutenir des thèses comme celle de la décadence des nations latines, qui sont simplement *aussi* décadentes que les autres, mais non plus; le second, un savant d'érudition encyclopédique qui vulgarise dans une langue claire et sans accent, sous forme de dictionnaire, de brochure et de traité, des notions ésotériques. D'autres, comme de Guaita et Chaboseau, creusent à part et d'une allure originale et artiste leur sillon; l'un en faisant l'histoire des sciences maudites, l'autre celle du bouddhisme.

Cette floraison du savoir ésotérique qui s'épanouit dans une haute sphère d'intellectualité, passera à peu près inaperçue de la foule contemporaine qui s'arrête aux broussailles de la porte. En effet, ce qui l'attire, ce sont les descriptions moyen-âgeuses de sorcellerie et nous en avons pour longtemps des récits de magie noire, de messes de même couleur, de sabbat, avec tous les détails suggestifs, d'envoûtements, de légendes monstrueuses

d'incubes et de succubes, et autres horrifiques phénomènes où se repaîtra abondamment la salacité de nos vertueux contemporains.

Et n'est-elle pas caractéristique, cette accusation publique de meurtre par envoûtement au siècle de l'électricité et du téléphone?

Quoi qu'il en soit, il est d'intérêt majeur ce mouvement d'idées qui nous dévoile une antiquité inconnue ou méconnue, rapproche et réunit en un même courant la science occidentale et celle de l'Orient, et baigne de lumière ces croyances jusqu'alors faussement vues, qui font agir depuis vingt-quatre siècles plus de quatre cent soixante-dix millions d'hommes, le tiers et davantage de toute la race humaine. C'est un signe de l'accroissement de la conscience en l'humanité.

EMILE SIGOGNE.

Expositions de la semaine.

AU VOORWAARTS

Nous avons, dimanche dernier, déterminé la signification de l'avènement de Laermans dans notre art. Ses coexposants du *Voorwaarts* méritent certes qu'avec le sien, mais non pas au même rang, leurs noms s'inscrivent. Et voici M. Gilsoul, opulent et hardi de couleur, beau peintre en qui se ramassent les traditions de Courbet, prétendant et réussissant à donner l'impression de la force, de la vigueur et de la santé; M. Ottevaere, encore tâtonnant, sollicité de côtés divers, affichant des pratiques orientées suivant des directions multiples, mais déjà découvreur néanmoins, et grâce à tel dessin spécialement curieux et inventif; M. Van Doren, dont le paysage lunaire intéresse; M. Colmant cataloguant dessins et enluminures, celles-ci tributaires d'Henri De Groux, ceux-là caractérisés par de longs traits ligneux et incisifs; M. Rotthier, s'affirmant par deux numéros de caractère, etc.

En résumé, ce jeune Cercle du *Voorwaarts* gagne d'année en année plus nette et artistique allure et trouve en se développant et en se précisant de plus en plus sa raison d'être. Il ne se confond avec aucun autre quant à ses tendances et ses volontés et c'est le meilleur éloge qu'on en puisse faire.

M. HERMANUS, au *Cercle artistique.*

Paysagiste fin et délicat, M. Hermanus, dans ses vues de Saint-Job, de Venise, de Dordrecht, a un grand tort, c'est de refaire les aquarelles de Stacquet, — mais à l'huile. Un bon conseil: Qu'il se dégage de cette influence trop prépondérante en son art. Il gagnera en personnalité. Il a du goût, de la patte, de la poésie, de la couleur — tout ce qu'il faut d'ailleurs pour faire un charmant paysagiste.

D'UN SUISSE, SUR LA BELGIQUE (1)

Le tempérament national est tout calme et lenteur. Nous ne sommes pas plus formés intellectuellement à trente ans qu'un Parisien à vingt; nous sommes herbe des champs, non fleurs de serre chaude. Le fonds moral s'acquiert beaucoup plus vite ici que la pleine possession du talent. Et puis, le milieu est si paisible, si peu favorable aux initiatives hardies dans le domaine de l'art, que nous n'avons rien de comparable à votre jeune mouvement littéraire belge. Nous nous imaginons volontiers que nous sommes ce que les Allemands appellent le *normal mensch*, qui jouit tranquillement de sa bonne santé. En Belgique, vous êtes plutôt des fiévreux et des passionnés; et vous n'avez pas nos habitudes de mesure et de modération qui ne sont point très propices, je l'accorde, au développement d'individualités primesautières. Mais j'ose dire que nous avons l'esprit assez ouvert, que nous nous intéressons à tout, et que, spécialement en littérature, nous ne nous rattachons à aucun système. J'ajoute que les principes de liberté, en matière d'art, ont été longtemps étouffés par notre public; la plupart des gens qui lisent sont du parti conservateur et inclinent vers un piétisme plus ou moins mitigé. Figurez-vous que moi, qui ne suis pourtant pas un révolutionnaire, je suis un peu regardé comme une brebis galeuse parce que je n'ai jamais fait mystère de mon indifférence en religion. Cependant, les idées nouvelles gagnent du terrain et nous avons joliment marché, voici un quart de siècle.

Pardonnez-moi d'entrer dans tous ces détails. Vous pourrez vous rendre compte à peu près de ce que sera mon étude sur vos lettres belges: justice rendue aux gens des « Cinquante années de liberté », comme à la génération actuelle. Il me paraît que les jeunes, dont j'admire l'entrain et la verve, affectent un peu trop de mépris envers leurs devanciers et qu'ils ne tiennent pas un compte suffisant de la loi d'évolution qui, en littérature comme ailleurs, n'est jamais enfreinte impunément... Mais mon livre vous expliquera mieux que ces notes jetées au courant de la plume le point de vue auquel je me suis placé. Mes sympathies vont en somme plutôt aux jeunes qu'aux autres, mais ce sont des sympathies que vous trouverez peut-être bien entourées de restrictions et de réserves. Je ne suis d'ailleurs pas arrivé encore au terme de mon travail; et mon volume ne sera pas terminé avant quelques mois.

(1) Extrait d'une lettre de M. VIRGILE ROSSEL, de Berne, à l'un de nos rédacteurs.

LES « REVUES »

Le plaisir qu'éprouvent nos concitoyens à se voir caricaturés d'une plume légère, à entendre chansonner les grands et menus événements de la vie publique, à assister à d'incohérents défilés de personnages politiques et autres est, paraît-il, si vif, que la REVUE s'empare de nos scènes à la mode, y prend solidement racine et, plus que tout autre spectacle, amuse le populaire. Depuis plus de trois mois *Bruxelles-Electrique* emplit l'Alcazar d'un auditoire qui ne se lasse pas d'applaudir aux joyeusetés marolliennes de Milo et d'Ambreville, de lorgner le déshabillage des ballerines, de happer au vol et de souligner d'éclats de rire les allusions de tout genre qui émaillent les couplets de MM. Malpertuis et Garnir. Il en est de même aux Galeries, où *Tout-Bruxelles*, la sœur cadette de *Bruxelles-Electrique*, semble avoir même intensité de vie.

Les directeurs prévoient le moment où l'on jouera les revues sans interruption, de la Circoncision à la Saint-Sylvestre. Ce sera la gazette rimée et chantée dans laquelle on intercalera chaque soir, comme des instantanés, les événements notables de la journée. Et déjà s'inaugure à l'Alcazar cette mode nouvelle. On n'y compte plus les scènes ajoutées depuis la première représentation. La pièce qu'on y joue en ce moment n'a plus qu'une très lointaine ressemblance avec l'autre, celle du début. C'est ainsi que la représentation de *Maître Martin* à la Monnaie et le passage de la troupe de M. Hutchinson à l'Alhambra ont inspiré la verve comique des auteurs qui ont imaginé aussitôt, et réalisé de façon

vraiment fort bouffonne, un *Maître Martin up to date* qui défie les ultimes abracadabrances des compagnies britanniques. Tout y est, jusqu'aux danseuses serpentines qui mêlent aux grâces flottantes de la Loïe Fuller le piment des déhanchements de la Goulue dans un pas cosmopolite bissé chaque soir. Faut-il ajouter que l'inévitable *Ta-ra-ra-boom-de-ay* met des ressorts d'acier dans les jambes des acteurs et secoue toute la salle d'une frénésie gigotante?

Bruxelles se britannise. Les brouillards opaques qui nous asphyxient ajoutent à l'illusion. La prochaine revue sera écrite en anglais, d'un bout à l'autre. On assure que Malpertuis est à Londres pour apprendre la langue. Dansons, mes frères! *Ta-ra-ra-boom-de-ay! Ta-ra-ra-boom-de-ay!*

La pousse des feuilles.

Janvier a fait éclore quelques nouveaux périodiques. Citons : *La Revendication sociale*, revue économique, scientifique et littéraire, paraissant le 15 de chaque mois, sous la direction de M. Octave Moulin. Bureaux à Bruxelles : rue Demot, 4. Abonnements : 3 francs par an pour la Belgique; 4 francs pour l'étranger.

La Revendication sociale se propose d'étudier, sans parti pris et en dehors de tout intérêt de groupe ou d'école, les revendications sociales qui se manifestent aujourd'hui partout et s'imposent irrésistiblement à l'attention des penseurs.

Fondée sur le principe d'une indépendance absolue, elle rejettera tout article de réclame, toute discussion de partis, toute querelle personnelle. Elle défendra des idées, mais non des hommes ou des groupes.

La Ligue, organe belge du droit des femmes, paraissant chaque trimestre. A Bruxelles, chez H. Lamertin, rue du Marché-au-Bois, 20. Prix du numéro : 75 centimes.

Bulletin de la Société d'études sur la question Louis XVII, paraissant tous les mois. A Paris, rue Favart, 6. Abonnement : 5 francs par an pour la France, 6 francs pour l'étranger. Prix du numéro : 50 centimes.

Ce Bulletin mensuel est l'organe de la société d'études récemment constituée en vue d'élucider ce problème historique qui passionne en ce moment tant d'intelligences : Louis XVII est-il mort au Temple ou a-t-il pu s'évader de cette prison et demeurer, dans cette survie, écrasé sous une mort civile imposée et maintenue par la raison d'État?

« Les preuves, pour ou contre, que nous acceptons et que nous sollicitons avec instance, dit le Comité de la revue dans son avis-programme, sont les pièces authentiques que recèlent les archives publiques ou privées, soit en France, soit à l'étranger, les aveux francs ou déguisés, épars dans les mémoires publics ou inédits, les correspondances parfois livrées au hasard des ventes, les témoignages manuscrits ou oraux, en un mot tout ce qui constitue aux yeux de l'historien sincère une preuve ou un commencement de preuve. »

On sait qu'il existe sur cette question une bibliographie considérable, parmi laquelle il faut citer les intéressants et importants travaux de M. Otto Friedrichs que nous avons analysés à plusieurs reprises.

L'Art littéraire, bulletin mensuel d'art, de critique et de littérature. Rédacteur en chef : Louis Lormel. Rédaction : rue du Four, 3, Paris. Abonnement : France, 2 francs. Etranger, fr. 2-50.

Enfin *le Mobilier,* revue artistique hebdomadaire dont le titre indique l'objet. Publiée sous la direction de M. L. Van Hassel, *le Mobilier* annonce les ventes mobilières et artistiques, rend compte des ventes d'objets d'art et d'antiquités, s'occupe d'art ancien et d'art moderne, d'expositions, etc. Bureaux : rue de Lausanne, 43, à Bruxelles. Abonnement : 15 francs par an pour la Belgique; 20 francs pour l'étranger.

Citons en outre, pour clore cette nomenclature, *Il Corriere universale,* journal politique, littéraire, artistique, scientifique, etc., paraissant à Milan tous les dimanches depuis le 1er janvier et bien rédigé. On y élève seulement trop de piédestaux à Mascagni. Abonnements : 12 francs par an en Italie; 16 francs à l'étranger. Bureaux : Via Monte Napoleone, 4, Milan.

LISTE DE SOUSCRIPTION

POUR LE

MONUMENT CHARLES BAUDELAIRE

SOUSCRIPTEURS BELGES (1)

SIXIÈME LISTE

	Report des listes précédentes. . . fr.	794
MM.	L. d'Hoffschmidt, conseiller à la Cour d'appel de Liége	5
	Xavier Neujean, avocat à la Cour d'appel de Liége.	5
Mlle	Marie Mali, à Verviers	5
MM.	Victor Arnould, avocat à la Cour d'appel de Bruxelles	5
	Marguery, avocat à Louvain	5
	Fris, avocat à Malines et membre de la Chambre des représentants	5
	Fernand Brouez, directeur de *la Société nouvelle* .	5
	Eugène Demolder, de *l'Art moderne*, Bruxelles .	5
	Iwan Gilkin, directeur de *la Jeune Belgique* . .	5
	Albert Giraud, de *la Jeune Belgique*	5
Mme	Marthe Massin	2
MM.	L.-O. Roty, graveur en médailles	5
	Ch. De Poortere, avocat à Bruges	5
	A reporter. . .	856

Nous avons reçu, en même temps que le compte rendu de la séance du 16 décembre, la lettre ci-après :

J'ai l'honneur de vous transmettre officiellement que par une délibération du 16 décembre courant, le Comité d'honneur vous a voté, à l'unanimité des membres présents, des remercîments et des félicitations pour l'initiative intelligente que vous avez prise au sujet de la souscription pour le monument de Charles Baudelaire.

Veuillez agréer l'assurance de ma haute considération.

Le secrétaire du Comité,
LÉON DESCHAMPS.

(1) Les souscriptions sont reçues dans les bureaux de *l'Art moderne,* d'où elles seront transmises au Comité central, à Paris.

Memento des Expositions

BORDEAUX. — 41e exposition annuelle des *Amis des Arts*. 1er mars. Envois : 1er-10 février. Gratuité de transport pour les invités. Renseignements : *F.-H. Brown, secrétaire, Galerie de la Terrasse du Jardin public, Bordeaux.*

BRUXELLES. — 10e exposition internationale des *XX*. Février-mars. Dépôt, à Paris chez Monniot, boulevard de Clichy, 128. Gratuité de transport pour les artistes invités. Dépôt à Bruxelles, les 13 et 14 février. Renseignements : *Secrétariat des XX, rue du Berger, 27, Bruxelles.*

CONSTANTINE (Algérie). — 1re exposition des *Amis des Arts*. 2 avril. Renseignements : *Clouard, secrétaire, route de Sétif, Maison Marty, Constantine.*

GLASCOW. — XXXIIe exposition annuelle de l'Institut des Beaux-Arts. 7 février-8 mai. Délai d'envoi expiré. Renseignements : *Robert Walker, secrétaire, 175, Sauchiehall Street.*

LYON. — *Société lyonnaise des Beaux-Arts*. 24 février-23 avril 1893. Délai d'envoi expiré. Renseignements : *Secrétariat, rue de l'Hôpital, 6.*

PARIS. — Salon de 1893 (Champs-Elysées). 1er mai-30 juin. Délais d'envoi : peinture, 14-20 mars ; dessins, aquarelles, pastels, miniatures, porcelaines, émaux, cartons de vitraux et vitraux, 14-16 mars ; sculpture, 1-5 avril ; bustes, médaillons, statuettes, médailles et pierres fines, 1-3 avril. Jusqu'au 25 avril, les artistes auront la faculté de remplacer leurs modèles en plâtre par des ouvrages exécutés dans leur matière définitive.

ID. — Exposition des *Artistes indépendants* (Pavillon de la Ville de Paris). 18 mars. Envois : 4, 5, 6 mars. Renseignements : *M. Serendat de Belzim, secrétaire.*

ID. — Exposition de la Rose † Croix (Dôme central du Champ de Mars). 1-30 avril 18h3. Envois du 10 au 20 mars. Renseignements : *M. J. Péladan, rue de la Vierge, 10, Nîmes.*

PETITE CHRONIQUE

Les *XX* ouvriront dans le courant de février leur dixième Salon international annuel de peinture, de sculpture et de dessins. Cette exposition, à laquelle prendront part, outre la plupart des membres de l'Association, des invités français, anglais, hollandais et belges, aura lieu, comme les précédentes, dans les Galeries du Musée. Une section y sera réservée aux arts appliqués à l'industrie. Des conférences littéraires, des auditions de musique nouvelle compléteront cette manifestation artistique qui excite chaque année, à juste titre, un si vif intérêt. Les artistes invités sont : *pour la Belgique,* Mme Marguerite Holeman, MM. W. Degouve de Nuncques, Charles Doudelet, Léon Frédéric et Jean Gaspar ; *pour la France,* Mme Jeanne Jacquemin, MM. Emile Bernard, Albert Besnard, Alexandre Charpentier, Henri Cros, Henri-Edmond Cross, Jules Desbois, Hippolyte Petitjean, H. de Toulouse-Lautrec ; *pour l'Angleterre,* MM. Ford Madox Brown, E.-A. Hornel et P. Wilson Steer ; *pour la Hollande,* M. J. Thorn Prikker.

La plupart de ces artistes n'ont jamais exposé en Belgique.

Ainsi que nous l'avons annoncé, M. Georges Eekhoud fera mardi prochain, à 8 1/2 heures, une conférence sur Ibsen à la Maison du Peuple (section d'art).

La partie musicale de cette intéressante soirée sera consacrée aux œuvres d'Edward Grieg, le compatriote du célèbre dramaturge. Interprètes : Mlle Rachel Neyt, MM. Sevenants, Miry et Arvesen. Programme :

1. Sonate pour piano et violoncelle.
2. A. *Souvenir ;* B. *Primevère ;* C. *Berceuse ;* D. *Dans les bois* (mélodies).
3. Sonate pour piano et violon.
4. *La chanson du Solveig ;* B. *Je t'aime ;* C. *Ainsi va l'amour ;* D. *Un rêve* (mélodies).
5. Musique pour *Peer Gynt*, drame de H. Ibsen : A. *A la fêt nuptiale ;* B. *Peer Gynt et Ingrid ;* C. *Mort d'Ase ;* D. *Levée d l'aurore ;* E. *Nuit orageuse sur la mer ;* F. *Danse de la fille du roi de la montagne ;* G. *Danse arabe ;* H. *Danse d'Anitra ;* I. *Danse des Gnomes.*

Prochainement, à Anvers, ouverture du 3e Salon des *XIII*. De nombreux envois étrangers viendront renforcer encore le niveau de ce Salon, où se produisent annuellement en leurs dernières œuvres les peintres : Léon Abry, Emile Claus, Ed. De Jans, H. Desmeth, Edg. Farasyn, Frans Hens, Ev. Larock, R. Looymans, H. Luyten, Ch. Mertens, Alex. Struys, Léo. Van Aken, L. Van Engelen et Th. Verstraete.

L'ancienne *Société des Beaux-Arts* est, on les ait, sur le point d'être reconstituée à Bruxelles. Un comité provisoire composé de MM. Verwée, Blanc-Garin, Slingeneyer, F. De Vriendt, Fernand Khnopff, Parmentier, baron F. de Beeckman, Alphonse Allard, vicomte B. de Jonghe, duc d'Ursel, a arrêté un projet de statuts qui fixe à 125 le nombre maximum des membres effectifs, le chiffre des membres associés et des membres d'honneur étant illimité. Le but de la Société est l'encouragement de l'art sous toutes ses formes et spécialement l'organisation des expositions triennales de Bruxelles.

La cotisation à payer par les membres effectifs est de 50 francs et de 20 francs seulement s'il sont artistes. Cette cotisation leur donne comme avantages l'entrée gratuite aux expositions organisées par la Société et la remise gratuite de billets de tombola.

Les demandes d'admission sont reçues par M. Blanc-Garin, rue de la Poste, 87.

Le piano a eu les honneurs de la semaine. On a applaudi mercredi M. Litta, qui a répété à la salle Erard, avec quelques modifications, le programme intéressant et varié qu'il avait interprété dernièrement à la *Maison du Peuple.*

Le lendemain, les amateurs se réunissaient à la *Grande-Harmonie* où M. Joseph Wieniawski les a tenus sous le charme d'une exécution colorée, brillante et nuancée. On sait que l'excellent pianiste donne cet hiver trois séances populaires de piano, embrassant la littérature musicale classique et moderne. Les deux premières auditions ont eu un succès égal.

Vendredi, le *Cercle artistique* offrait à ses membres la première des trois soirées Samary consacrées respectivement à Mlle Chaminade, à Vincent d'Indy et à Chabrier. Mlle Chaminade, qui a un fort joli talent de pianiste, a exécuté elle-même plusieurs de ses compositions. On a goûté surtout un trio joué par l'auteur et par MM. Paul Viardot et Henri Gillet. Diverses mélodies, parmi lesquelles *l'Anneau d'argent, Amoroso, Plaintes d'amour*, ont été dites par Mme Maya et ont plu à l'élégant auditoire que cette soirée attractive avait rassemblé.

MM. Eugène Ysaye et Joseph Jacob se sont fait entendre la semaine dernière à Nancy, où l'on a fait à nos deux compatriotes un accueil enthousiaste. M. Ysaye a en outre joué mercredi dernier, avec le plus grand succès, à La Haye.

Le deuxième concert du Conservatoire aura lieu le 5 février. Au programme : *Manfred*, avec Mounet-Sully, et la *Symphonie n° 2* de Schumann.

Le troisième Concert populaire, dont le programme n'est pas encore définitivement arrêté, est fixé au 26 février.

L'Exposition rétrospective des œuvres de Meissonier s'ouvrira le 6 mars prochain à la galerie de la rue de Sèze et durera un mois. Elle contiendra des tableaux et dessins prêtés par des collectionneurs de France et de l'étranger et aussi les toiles, dessins ou esquisses restés dans l'atelier de l'artiste.

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT *et l'*ANGLETERRE

Bruxelles à **Londres** en 8 heures.— **Cologne** à **Londres** en 13 heures.— **Berlin** à **Londres** en 22 heures.— **Vienne** à **Londres** en 36 heures. — **Bâle** à **Londres** en 20 heures. — **Milan** à **Londres** en 32 heures. — **Francfort s/M** à **Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'**Ostende** à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De **Douvres** à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux**. — **Fumoirs**. — **Ventilation perfectionnée**. — **Éclairage électrique**. — **Restaurant**. BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glascow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES** ou **DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2e en 1re classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1er juin au 30 septembre.
Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE **225,000 INSTRUMENTS** VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos BECHSTEIN

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de **220 millions**.
RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15 et 17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES

67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin

Vins de toutes provenances

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an **12** francs
Étranger (Union postale). » **15** »

BUREAUX : **32, rue de l'Industrie**

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

Treizième année. — N° 6. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 5 Février 1893.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

La discussion du Budget des Beaux-Arts. — La Collection Van Praet. — La porte de bronze du Palais de Justice. — La classe des lettres de l'Académie royale de Belgique. — Plumitifs anversois. — Expositions de la semaine. — A la Section d'Art (Maison du Peuple). — Au Conservatoire de Liége. *Deuxième Concert.* — Verviers. *Deuxième Concert populaire.* — Bibliographie musicale. — Petite chronique.

La discussion du Budget des Beaux-Arts.

Elle fut tout à fait digne du pays de Rubens! Elle manifeste clairement que nous sommes en un temps où, grâce à nos jeunes peintres et à nos jeunes écrivains, à nos jeunes savants et à nos jeunes artistes, la Belgique prend rang aux premiers rangs. Il est évident que nos députés ont le sentiment qu'ils vivent et fonctionnent à une époque où la patrie voit s'épanouir des fleurs comme les poètes Giraud et Maeterlinck, les prosateurs Lemonnier et Eekhoud, les peintres Khnopff et Van Ryssel-berghe, pour n'en cueillir que six dans l'admirable parterre de nos gloires reviviscentes et de nos belles espérances. Ils voient, ils croient, ces législateurs inspirés et prophétiques. Ils se doutent qu'un immense mouvement de vaillance et de renaissance fermente autour d'eux, annonçant le prodige de ce pays, aux étroites frontières, reprenant par son art et sa science, par ses travaux et son enthousiasme, la primauté de la vieille Flandre, reine glorieuse du moyen-âge. Représentant la nation, ils en sentent, apparemment, le cerveau et le cœur en sa partie la plus vibrante, la Jeunesse!

Ah! ouiche! Voici le bilan de ces débats lamentablement misérables et bêtes, où pas une haute pensée ne prit essor, où pas une parole notable ne fut dite. Dans la discussion générale : Le renouvellement des conseils communaux. L'élection, en train de devenir légende, de Haute-Croix, triomphe de M. Huysmans. Les locaux du Conservatoire royal de Gand. Un subside à l'école de musique d'Ypres, la tant noble cité dont les naturels, il y a peu d'années, demandaient qu'on badigeonnât les fresques de Delbeke qui commençaient à sortir des limbes pour l'immortalité. Le crédit en faveur des hippodromes! La réunion des faubourgs à Bruxelles. La répartition des crédits pour la restauration des monuments, — par exemple pour l'église de Diest, qu'on s'occupe de déshonorer, allez-y voir. Et quand s'ouvrit le chapitre X, spécialement titré Sciences et Lettres, et quand s'ouvrit le chapitre XI, titré Beaux-Arts... pas un mot, pas un mot, pas un mot! Ils se tinrent cois, tous ces honorables, élus mais non élite du pays, comme des escargots devant un timbre-poste.

Qnand, à Bruxelles, régnaient les Indépendants, à chaque retour des budgets, immuables en leur cycle

comme les phénomènes solaires régulateurs des religions primitives, se levait, en sa saison, comme un dieu paternel et bienfaisant, M. Ernest Slingeneyer, menant la théorie des muses et parlant en leur nom. Quelques idées réconfortantes étaient émises et voltigeaient sous le lanterneau de la Chambre; une musique lointaine faisait résonner des refrains un peu vieillis mais toujours doux à entendre; les arts, les lettres, les sciences étaient salués en passant et l'encens réservé aux divinités fumait en leur honneur, ne fût-ce qu'un jour, ne fût-ce qu'une heure. Le ministre des beaux-arts, se nommat-il de Moreau, Devolder ou Mélot, à ces strophes répondait par des anti-strophes, et on avait l'illusion d'une cérémonie respectueuse. M. Le Jeune, lui-même, en une circonstance mémorable, ne put résister, en pleine célébration de ce discret mystère, à l'envie de crier son cri d'artiste, et fit le rapide et inoubliable discours d'un quart d'heure, sur la préférence qu'on voulait donner à la bonne soupe sur le beau langage, apostrophe cinglante qui lui valut une immense offrande d'admiratifs remerciements, le vengeant des sarcasmes dont le picotait la petite presse. Bref, on se disait: Tout n'est pas mort! Petit bonhomme vit encore!

Mais aujourd'hui! Nul n'a repris le doyennat vacant de M. Slingeneyer. Non, nul : ni M. Lambiotte, ni M. Lepoutre, ni le pullulant et ubiquitaire M. Lemonnier, ni M. Graux, le rigide Carnot belge, ni M. De Mot, l'hilare, ni M. Buls, le frigide. Le poste est vide, comme celui de directeur des Beaux-Arts. C'est monsieur Néant qui s'y carre. Ah! si M. Charles Tardieu était là! Au moins serait-ce une fichue consolation que de l'entendre calembredainiser en faisant craquer les jointures un peu raidies de son esprit voué aux pénibles besognes politiques de *l'Indépendance*.

Est-ce fini de parler art au Parlement? M. de Kerchove de Denterghem seul y touchera-t-il de ses mains gourdes de descendant à trente-six quartiers pleins de l'homme préhistorique de Néanderthal, lui qui a proposé ces jours-ci de couper tous les arbres qui enguirlandent et ennoblissent nos grand'routes pour les remplacer par des poteaux téléphoniques « qui ne nuisent pas à l'agriculture et marquent les directions par les jours de neige », ainsi qu'il l'a osé dire, mes frères, textuellement et plus brutalement dans l'insolence des termes.

Nous avions compté que M. de Burlet ramasserait l'arme qu'avait dû déposer M. Slingeneyer. Il en a manqué l'occasion. Il eût pu faire une profession de foi qui eût réjoui les âmes d'artistes, si aisément séduites, si prêtes à partir pour le ciel des illusions, si promptes à se donner et à acclamer. Ses actes récents le faisaient croire, lui qui rompt crânement avec les routines rondecuiriques et se dégage élégamment de la tyrannie des fantômes, stryges et lémures qui sont tapis dans les bureaux. Il a préféré ferrailler avec le champion des électeurs libéraux de Haute-Croix et donner des estocades dans la politique, hélas!

M. de Burlet, quoique disert et habile, n'a parlé de rien en fait d'art, pas même de l'enquête promise par lui au sujet des dits et gestes de la fameuse Commission des Musées qui a fait et continue à faire si bien la morte, lors et depuis la campagne menée contre elle, ici même, l'an dernier. Parole de ministre nous semblait pourtant parole sérieuse. Qu'il soit pénible de soumettre les vieux débris qui la composent à une inquisition dure au moment même où, à Paris, une autre commission vaque à des devoirs persécuteurs analogues, on le comprend. Mais cela ne peut toutefois en demeurer là. Le bruit a couru que le ministre se contenterait d'adjoindre au groupe des invalides, un groupe de jeunes qui leur serviraient de cadre et empêcheraient les monstruosités coutumières. Il paraît qu'administrativement c'est licite et facile. On signale aussi, pour préparer à l'indulgence, que la Commission a enfin acheté un bon tableau, par Louis Dubois, le portrait de son père, qui est, en effet, magnifique, et qu'elle a bien voulu admettre à la rampe un chef-d'œuvre de Géricault, don d'un mourant : « Jeune prince et son état-major. » Mais tout cela nous paraît belgiquement transactionnel et bureaucratiquement cauteleux, et nous attendons mieux, n'étant pas de ceux qu'on apaise avec des amusettes et sachant par expérience que le bon combat, le menât-on seul au milieu d'une presse complaisante, finit toujours par donner la victoire.

Notre pays, en soit béni le sort! subit un atavisme artistique incompressible. Rien n'a manqué à l'œuvre d'étouffement qu'avait entamé un doctrinarisme industriel et financier qui n'avait d'autre idéal que celui de l'argent et du ventre. Les forces concentrées d'une bourgeoisie superlativement capitaliste et jouisseuse n'ont pu réussir à énerver notre art. Vainement des phalanges de peinturlureurs et d'écrivailleurs infâmes se sont évertués à faire pour elle des œuvres en équation avec ses platitudes. La révolte des hautes âmes a eu raison de cet asservissement et de cet avilissement. Une nouvelle aurore resplendit. Partout la vieille écorce craque et d'admirables jets de lumière fusent vers tous les points de l'horizon. A ce travail joyeux, et immense, l'encouragement officiel n'est pas nécessaire. Mais s'il vient d'un homme libre et fier, jeune de cœur et hardi, il peut se transformer en une décisive poussée, donnant, dans la bataille qui partout est engagée, le coup de collier d'une charge triomphante. De tous les hommes qui ont inutilement encombré le Ministère des Beaux-Arts, M. de Burlet est le premier qui s'annonce comme pouvant accomplir cette mission. Dans ses allures, dans les mesures récentes qu'il a prises coup sur coup comme s'il se sentait enfin dans

sa route, il y a une virilité qui suscite la sympathie et éveille la confiance. Aussi faut-il espérer que si, l'an prochain, la roue de fortune politique ne l'a pas mis à bas, il aura compris définitivement son rôle et que nous entendrons à la Chambre un exposé sincère et fort de ce qui aura été fait et de ce qu'il faudra faire, un programme méthodique et brillant des réformes qu'attend notre art renouvelé. Il ne nous semble pas homme à accepter le rôle d'un téléphone dans lequel soufflent les quelques fonctionnaires anonymes dont l'étrange collège a si longtemps chez nous administré stérilement les Beaux-Arts.

LA COLLECTION VAN PRAET

La collection Van Praet se composait exactement de soixante-dix tableaux et de onze dessins et aquarelles, soit au total 81 numéros.

M. Van Praet, ministre de la maison du roi des Belges, l'avait formée aidé des conseils de M. Arthur Stevens, le frère d'Alfred Stevens.

Jamais il n'acheta un tableau sans le consulter, et il est juste d'associer le nom d'Arthur Stevens à celui de M. Van Praet, aujourd'hui tous deux disparus.

Voici la liste des œuvres :

Achenbach, 1 — Boilly, 1 — Bonington, 1 — Coanaletti, 1 — Marie Collart, 2 — Corot, 1 — David, 1 — Decamps, 5 — Degroux, 1 — Eugène Delacroix, 4 — Diaz, 1 — Jules Dupré, 2 — Fromentin, 1 — Gainsborough, 1 — Gallait, 2 — Géricault, 2 — Goya, 1 — Gudin, 1 — Ingres, 3 — Jongkind, 1 — Deknyff, 1 — Largillière, 2 — Leys, 2 — Madou, 1 — Marilhat, 2 — Meissonier, 7 — Millet, 4 — Portaels, 1 — Prudhon, 1 — Roqueplan, 3 — Théodore Rousseau, 4 — Ary Scheffer, 1 — Alfred Stevens, 6 — Joseph Stevens, 5 — Troyon, 1 — Verboeckhoven, 1 — baron Wappers, 1 — Wilkie, 1 — Willems, 2 — Ziem, 2.

Voici, d'autre part, la liste des tableaux que M. Chauchard a acquis dans cette collection :

La Bergère, par Millet; *le Christ au prétoire,* par Decamps; *Avenue de la Forêt de l'Isle Adam,* par Théodore Rousseau; *la Charrette,* par Théodore Rousseau; *l'Homme à l'épée,* par Meissonier; *le Liseur noir,* par Meissonier; *le Liseur blanc,* par Meissonier; *la Vanne,* par Jules Dupré, et *le Garde-chasse,* par Troyon.

M. Chauchard a obéi au goût français en achetant trois Meissonier sur neuf tableaux. Ces trois œuvrettes, très connues à Bruxelles, sont en somme assez insignifiantes. Le Millet est beau; M. Van Praet l'avait échangé contre le fameux *Angelus*, ce qu'il dut regretter souvent, vu les prix insensés auxquels les marchands parisiens ont jugé à propos de pousser ce tableau de bonne valeur moyenne, dans l'intention trop visible de faire monter tous les Millet. Le Dupré est superbe.

Quand on examine la liste donnée plus haut et qu'on se souvient, il faut bien reconnaître que la fameuse collection ne manquait pas de remplissage. Mais elle avait plusieurs joyaux célèbres qui ont suffi à faire sa réputation.

Actuellement, depuis l'achat par l'expert parisien Henri Garnier, la presse donne avec l'ensemble des régiments de Mac Donald à Wagram. Mais, hélas! le Panama nous a appris ce que valent et comment s'obtiennent ces dithyrambes exaltés. Il y a là une campagne qui a habilement commencé par les achats de M. Chauchard destinés à amorcer l'amateur. Celui-ci fera bien de se défier. C'est le cas de rappeler la prédiction de Stendhal : Tôt ou tard, les provinciaux et les étrangers s'apercevront que tous les articles des journaux sont dictés par la camaraderie ou par l'argent. Que notre Commission du Musée médite et ne se laisse plus aller, sur les objurgations de quelques-unes de nos gazettes, à payer un prix fou pour quelques rognures de la collection Van Praet dont chaque morceau aurait valu en moyenne 40,000 francs!!! Si vraiment le prix de trois millions indiqué et tambouriné est sincère!

Enfin, n'est-il pas fâcheux que M. Van Praet, ce grand citoyen comme il est de règle de le proclamer, n'ait pas laissé sa collection à l'État, sauf à en donner la jouissance leur vie durant à son neveu et à sa nièce? Ceux-ci sont morts, sans rien en vendre, et voici que des héritiers éloignés monnayent le tout. C'était vraiment bien la peine de tant collectionner!

LA PORTE DE BRONZE DU PALAIS DE JUSTICE

Exposition des projets du concours.

Peu de concurrents, une dizaine, que n'ont pas découragés les difficultés, la grandeur du sujet à traiter et les recherches du style qu'il comporte. On connaît le jugement rendu : l'exécution à M. Van Mansfeld, le 2me prix à M. de Lalaing, le 3me à M. Hubrecht.

Le grand mérite à reconnaître à l'architecte Van Mansfeld, c'est qu'il a tenu à composer une porte qu'eût signé Poelaert : il s'est intimement pénétré de la manière du maître, et dans la décoration des panneaux il s'est ingénié à trouver des motifs que l'on peut familialement rattacher à ceux de l'ornementation générale du palais. Les dessins, habilement présentés, donnent, à notre sens, une valeur d'effet trop intense au décor; mais l'exécution en bronze atténuera tout cela en remettant chaque chose à son plan.

Avec M. de Lalaing, nous nous trouvons en présence, naturellement, d'une œuvre de sculpteur qui fait craquer le cadre architectural et qui a le tort grave, dans un monument de sentiment grec, d'introduire des éléments renaissancistes, telle sa michelangesque tête de Moïse et son élégante figure de femme, proche parente d'une nymphe de Jean Goujon de la fontaine des Innocents à Paris. Il n'y a qu'à louer le bas relief de l'imposte, avec sa Loi dont la Justice et la Miséricorde voilent la sévérité du regard, mais les têtes des panneaux carrés sont d'une étude moins digérée, Moïse étant traité en haut relief, Solon et Justinien semblant deux bustes à placer dans des niches, et Napoléon présenté en profil médaillant. Réserves faites, il y a, dans ces superbes fusains, œuvre d'artiste, mais d'application intempestive.

Le projet de M. Hubrecht a la sobriété de parti de celui classé premier, mais l'ornementation, notamment le bas relief avec griffons, est faible d'inspiration et mal venue.

Le projet à la devise *Croissant* est conçu dans une note bien mièvre à côté de l'aspect titanesque du Palais; puis pourquoi, sur chaque battant, cette sorte de guichet en forme de stèle funéraire surmontée d'une statuette de Minerve : cette duplicité de motifs détruit l'unité d'aspect que la porte devrait avoir. Les boucliers à

gorgones sont présentés avec goût, mais l'imposte avec inscription est bien pauvre.

La pauvreté n'est pas le fait du projet *Macte animo;* ici nous dirons plutôt qu'il y a une surabondance et un hors d'échelle évidents entre l'imposte et les ouvrants de la porte. Les panneaux sont trop divisés et bibelotés comme une huisserie renaissance, alors que la minervette du mauclair est d'un sentiment grec archaïque, et l'immense lion (puis pourquoi un lion?) contemporain d'Assur-Banipal. Les tores de chêne et les guirlandes laurées sont bien grouillants, et l'on ne comprend pas, dans la frise, cette sextuplication de la table de la Loi, qui doit être une. Le talent ne manque pas dans cette composition, mais il eût fallu plus de cohésion et un certain fondu entre ses éléments disparates.

Notons encore deux projets qui retardent de quarante ans, car ils nous montrent des échantillons de ces fantaisies néo-grecques, tant à la mode sous Napoléon III, et si démodées maintenant : l'article a cessé de plaire.

La végétation du crime moissonnée par la justice ne constitue pas une porte, mais un panneau décoratif indéchiffrable; quant à la maquette *Age quod agis,* trop peu poussée, elle éveille en nous, avec cette multitude aux bras implorants et cette immuable Justice, là-haut, terrifiante en sa triangulaire silhouette, le ressouvenir de quelque suggestive hallucination d'Odilon Redon.

LA CLASSE DES LETTRES

DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE

A l'occasion de la promotion, acclamée par *l'Etoile belge*, de M. Charles Tardieu à la qualité de membre de cette institution, nous avons eu la curiosité d'en rechercher la composition.

Voici la liste étrange que révèle l'officiel almanach dans un pays où actuellement pullulent les prosateurs et les poètes dont les noms heureusement deviennent familiers et qui, à l'étranger, nous font une gloire. A quelques exceptions près, c'est merveilleux d'illustrations inconnues, et ridicule au point de vue des lettres. Si on mettait ensemble tout le bagage littéraire de ces immortels, ce serait le cas de dire qu'à quarante ils ont de la gloire comme quatre. A remarquer qu'il y en a juste trois qui ont osé se nommer littérateur!

Faider, Ch., ancien ministre, procureur génér. hon., à Bruxelles.
Nève, Félix, professeur émérite à l'université, à Louvain.
Wauters, Alph., archiviste de la ville, à Bruxelles.
Le Roy, Alph., professeur émérite à l'université, à Liége.
De Borchgrave, E., ministre plénipotentiaire, à Constantinople.
Wagener, A., administrateur de l'université, à Gand.
Willems, P., professeur à l'université, à Louvain.
Rolin-Jaequemyns, G., ancien ministre, à Bruxelles.
Bormans, S., administrateur inspecteur de l'université, à Liége.
Piot, C., archiviste général du royaume, à Saint-Gilles.
Potvin, Ch., conservateur du musée Wiertz, Ixelles.
Stecher, A., professeur à l'université, à Liége.
Lamy, T., professeur à l'université, à Louvain.
Henrard, P., lieutenant-général, à Bruxelles.
Gantrelle, J., professeur à l'université, à Gand.
Loomans, C., professeur émérite à l'université, à Liége.
Tiberghien, G., professeur à l'université, à Saint-Josse-ten-Noode.
de Harlez, Ch , professeur à l'université, à Louvain.
Vanderkindere, L., professeur à l'université, à Uccle.
Henne, A., secrét. honor. à l'académie des beaux-arts, à Bruxelles.
Fréderix, G., littérateur, à Bruxelles.
Goblet d'Alviella (cte E.), professeur à l'université, à Saint-Gilles.
Frère-Orban, H.-J., ministre d'état, à Bruxelles.
Vanderhaeghen, F., bibliothécaire à l'université, à Gand.
Prins, Ad., directeur général au ministère de la justice, à Ixelles.
Marchal (chev. Edm.), à Saint-Josse-ten-Noode.
Vuylsteke, J., littérateur, à Gand.
Banning, E., direct. général au min. des affaires étrang., à Ixelles.
De Monge, L., professeur à l'université, à Louvain.
Giron, A., conseiller à la cour de cassation, à Ixelles.
Loise, Ferd., littérateur, à Louvain.
de Chestret de Haneffe (baron J.), à Liége.
Fredericq, P., professeur à l'université, à Gand.
Kurth, G., professeur à l'université, à Liége.
Mesdagh de ter Kiele, Ch., procureur général près la cour de cass.
Denis, H., professeur à l'université, à Ixelles.

PLUMITIFS ANVERSOIS

C'est un fait qui mérite vraiment quelques instants de méditation que cette subite suspension d'inviolabilité de l'enseignement académique. Des journalistes anversois jappent depuis quelques semaines aux mollets du directeur actuel de l'Académie d'Anvers comme après un vulgaire novateur. Par quel miracle, ce titre jadis si excellemment solennel ne défend-il plus celui qui le porte? Simplement, des innovations introduites au sacro-immuable enseignement, — des innovations pas si terribles — mais avérant l'indéniable souci d'un développement progressif.

Il n'en fallait pas plus pour encolérer ceux qui couvraient d'yeux tendres et d'écrivasseries laudatives tout ce qui s'accomplissait derrière les saintes grilles. La nouvelle d'innovations s'est répandue et elle a produit l'effet de piment sous la queue de chevaux de fiacre. Celui qui préside — vrai, que c'est malgré eux, ce qu'ils ne manquent de dire — à l'enseignement académique anversois peut se préparer à subir le choc effroyablement grotesque de cette cavalerie d'occasion. Il va payer cher ses tentatives d'organisation meilleure; comment ne craint-il pas pour sa vie, *on estropie déjà son nom.*

Peut-on dire où s'arrêtera la rage de ceux qui se mettent si inattendûment à détruire ce qu'ils avaient si servilement adoré? Nos plumitifs ont la haine démoniaque et M. A. de Vriendt ne jouira pas même du privilège d'être un « ami politique »! Qu'il réfléchisse! Sa courtoisie envers les « pestiférés » suscitera, dès qu'elle sera connue, sa mise en accusation autant que le fait d'avoir illustré le cours d'histoire de l'art de projections lumineuses; ce qui est un outrage abominable, n'est-ce pas?

Ah, l'esprit moderne, où qu'il se révèle, reste bien l'ennemi, le cauchemar affolant de cette classe de critiques. Ils se sont longtemps bercés de ce refrain que des « énergumènes » seuls prêchaient la marche en avant et ils avaient foi en le tout-puissant arsenal de leurs plaisanteries.

Les yeux extatiquement fixés sur les murs du *temple* jalousement dépourvus de toute lucarne, ils se rassuraient; les recrues qu'on y enseignait grossiraient indéfiniment l'armée, leur armée; les places que d'aucuns avaient vidées, enthousiasmés d'air vif et d'indépendance et de lumière, seraient certainement remplies et ils y comptaient bien. Et voilà qu'aujourd'hui l'extase béate a fait place à l'effroi le plus inouï; ils ont ressenti le choc jusque dans leurs moelles et c'est à peine s'ils ont trouvé la force pour se

trainer vers les murs qui ont si subitement crevé, où des fenêtres se sont ouvertes par une profanation sacrilège — qui se lavera dans du sang — et qu'ils ont pu voir une série d'horreurs.

Le cadavre de l'enseignement précédent, l'Institut supérieur métamorphosé, sous leurs yeux, en « fromage » où se seraient logés « des rats de toutes couleurs », et que quelques instants auparavant ils avaient reconnu transformé « en plat de lentilles »; puis on ferait voir trop de nu aux jeunes filles!

Et ils n'ont pas tout vu, à cause du jet de lumière oxydrique. Pour que leurs clameurs ne soient pas vaines, ces journalistes, « anversois de cœur et d'âme », ont trouvé que le meilleur moyen d'ameuter la foule était encore de lui crier qu'elle était volée! Ainsi, c'est au nom de l'*argent* que se mène cette campagne d'art.

Si M. A. de Vriendt, si directement mis en cause, et en lequel, je commence à croire, l'observation un peu superficielle de ces magisters-critiques a cru reconnaître un novateur authentique à ces indices « de n'avoir exposé ni au Cercle artistique ni au Salon triennal », garde plus longtemps le silence, nous allons assister à des imprécations aussi lyriquement excessives que celles d'Akédisserill réclamant des explications à l'orgueilleux Prêtre!

Mais tout cela, c'est le côté réjouissant de pareille algarade; au fond, tout ce bruit est énormément désespérant. Il découvre, une fois de plus, que la route ne se vide pas de patrouillards sauvages et haineux qui guettent l'idée progressive pour lui lancer tous les bâtons entre les jambes.

Nous avions cru que c'était la façon provocante, dont nous l'habillons, et les sauts brusques que nous lui fesons faire, qui suscitaient la rage. Hélas, hélas, voici qu'une inviolable personne, d'un passé irréprochable, mais justement soucieuse, à l'heure où on lui confie une responsabilité énorme, de ce qui s'accomplit au dehors, tente d'ouvrir, une à une, toutes les fenêtres d'un édifice où elles étaient murées depuis quand et toutes les pierres irruent maintenant avec la lumière qui l'avait tenté.

Le directeur de l'Académie d'Anvers tiendra-t-il tête à l'émeute? Nous verrons bien! Sait-il que c'est l'innovation dernière qui fixe définitivement celle qui la précède? C'est ce régime sans faiblesse et continu qui fera l'office de la schlague près de ceux qu'une servilité originelle ne prédispose pas à relever longtemps la tête.

Expositions de la semaine.

LE SILLON à la *Galerie moderne.*

Le Sillon est un nouveau cercle composé de tout jeunes. Aucune personnalité bien nette ne s'y remarque encore, mais, ce qui est peut-être plus déplorable, tous ces peintres et ces sculpteurs sont sages et dans leur exposition n'éclate aucun pétard, ne jaillit aucune fusée d'audace, de révolte, de vraie jeunesse. On ne peut leur prodiguer encore que des éloges banals. Ainsi M. Bernier, — franc imitateur de Jan Stobbaerts, — est évidemment un coloriste chaud, Mme Bernier possède du métier et ses natures mortes sont vigoureuses; M. Bartholomé expose de solides dessins, et M. Coulon des dessins *modernistes* où l'on sent l'influence des Willette et des Rops. Il y a encore M. Gustave Stevens, et M. Crick qui expose le génie du monument de Van Beers à Anvers. « Il y a des qualités là-dedans, » mais pas assez. Elles surgiront peut-être plus fortes un jour. Attendons.

MM. THÉO HANNON et VALCKENAERE au *Cercle artistique.*

M. Théo Hannon a de la verve en ses aquarelles, enlevées avec rapidité, d'un pinceau un peu « diable ». Il croque Antibes, Cannes, Spa, Charleroi, l'Ardenne (une jolie Ardennaise!) Sainte-Gudule, Menton. Son aquarelle est vagabonde. Il la mouille à l'eau bleue des méditerranées ou à l'eau calme du lac des Quatre-Cantons. Près des pins parasols, voici les toits du Borinage, les liserons de Capri ou les bords de la Sambre à Landelies.

Quant à M. Valckenaere, ses marines manquent totalement d'accent et la couleur en est désagréable.

A LA SECTION D'ART

(MAISON DU PEUPLE)

Mardi soir, la musique norwégienne de Grieg et la conférence sur Ibsen de Georges Eekhoud réalisaient un programme scellé d'unité et attrayant. Public populaire, rares bourgeois.

La conférence a été méthodique et renseignante. Eekhoud a divisé l'œuvre ibsénienne en trois phases : celle des drames romantiques, celle des pièces philosophiques, celle des études sociales.

Des drames, il a lu telles scènes tirées des *Prétendants à la couronne* dont la profondeur, la netteté et la bataille dialoguée ont pénétrammment porté. Un scalde, typé magistralement, résume en phrases brèves toute une philosophie de vie haute et tragique.

Puis le conférencier a passé à *Peer Gynt* et *Brandt*, qui représenteraient les deux faces de l'âme d'Ibsen. Enfin il a résumé telles études, *le Canard sauvage* entre autres, pour en faire jaillir l'idée mère.

La Norwège, d'après Eekhoud, est grâce à son climat, à son ciel et à ses côtes, la terre des merveilles et des splendeurs. La lumière — aurores boréales, soirs polaires, firmaments miraculeux — y pousse l'esprit au rêve à travers l'infini, et les légendes et les féeries y éclosent comme des floraisons prismatiques. C'est de ces nords neigeux et argentés que les mythologies septentrionales sont descendues pour envahir l'imagination des Germains et des Anglo-Saxons et faire éclore les poésies les plus larges et en même temps les plus frêles et les plus filigranées qui soient.

D'un autre côté, c'est au fond des terres de la Norwège que s'est retranché l'orthodoxie protestante la plus rigide, la plus aciérée, la plus glacialement fanatique. Des barres de fer plantées en guise de plantes hautes au milieu d'un jardin de féerie et de fantaisie, voilà ce qui se découvre là-bas.

Ce sont ces antinomies qui firent éclore, à travers temps, ici, les scaldes, là, les pasteurs luthériens, que le génie d'Ibsen reflète encore aujourd'hui.

Surtout dans les études sociales, ce double courant se fraie une route. Il est facile de le suivre parmi les protagonistes du *Canard sauvage,* de *la Maison de poupées,* de *la Dame de la Mer* et des *Revenants.*

En terminant sa causerie, Eekhoud a établi certaines idées générales sur l'art, sur l'art librement pratiqué, à l'encontre des écoles et des pionats. Il a donné pour exemple Ibsen et la tendance audacieuse et radicale de ses idées et de ses écrits.

A la partie musicale ont collaboré les excellents pianistes Sevenants et Baize, le violoncelliste Miry et la chanteuse Mlle Rachel Neyt. Ces artistes ont donné à diverses œuvres de Grieg, à des mélodies exquises, à la Sonate pour piano et violoncelle, à la Suite tirée de *Peer Gynt* une interprétation artiste qui en a fait goûter la saveur rare.

AU CONSERVATOIRE DE LIÉGE

Deuxième concert.

(*Correspondance particulière de* L'ART MODERNE.)

Notre Conservatoire possède un professeur de violon qui est un maître éminent, l'une des plus hautes personnalités actuelles du violon : César Thomson. Son nom est glorieusement connu par toute l'Europe, qu'il a triomphalement parcourue. Liége l'ignorait presque ou feignait de l'ignorer. Depuis plus de dix ans on ne l'y avait plus entendu en public et nul organisateur de fêtes musicales n'avait fait effort suffisant pour obtenir son concours. Au dernier concert du Conservatoire il vient enfin de nous être donné de l'écouter, de l'apprécier et de l'acclamer. Longues, frénétiques, triomphantes ont été les acclamations. Liége connaît aujourd'hui César Thomson et ne peut plus l'oublier.

C'est un virtuose éblouissant et un puissant artiste. Il vainc avec une aisance et une prestesse qui feraient croire à de l'inconscience, les difficultés les plus insurmontables. Le son est plein, le jeu ferme, le style a l'ampleur et l'austérité. Sous son archet la phrase se développe sonore, justement expressive. L'émotion naît de la haute compréhension de l'œuvre ; elle est contenue, concentrée, sans emphase ; l'intensité du sentiment, sobrement, religieusement exprimé, fait l'impression durable et profonde.

M. Thomson s'est aussi distingué par le choix des morceaux exécutés ; il a choisi de belle et grande musique : le Concerto en *ré majeur* de Brahms, l'*Adagio* et la *Suite* de Ries, la *Passacaglia* sur un thème de Hændel, le *Trille du Diable* de Tartini. Les rappels enthousiastes ont fait ajouter au programme les *Zigeunerweisen* de Sarasate.

Ce concert fut, du reste, un des plus complets, des meilleurs que nous ayons eus au Conservatoire. M. Radoux a dirigé de mémoire l'exécution de la 5e symphonie de Beethoven, qui dans son ensemble a été bonne. Nous avons réentendu l'émouvant finale de *Mlada* de Borodine ; c'est vraiment une œuvre empoignante. Le douloureux et poétique prélude du 3e acte de *Tristan et Yseult* et l'ouverture des *Maîtres-Chanteurs*, cette parfaite synthèse d'une grande œuvre, complétaient cet admirable programme.

VERVIERS

Deuxième Concert Populaire

(*Correspondance particulière de* L'ART MODERNE.)

Ce qu'il a donné de nourrissant :

D'abord, la partie orchestrale tout entière. Art viril, caractère d'interprétation nettement accusé, exécution raffinée. Les cordes, notamment, sont parfaites.

L. Kefer a dirigé la *Symphonie héroïque* de Beethoven, *la Rêverie* de Schumann, des fragments de *Roméo* de Berlioz et la Chevauchée des Walkyries de façon à les imposer au public, qui a eu l'air de comprendre et a religieusement écouté. L'opiniâtre conviction de Kefer et l'avènement à l'âge de raison d'une génération plus instruite, ont fait de notre bourgeoisie une classe qui commence à respecter l'art véritable.

Une grande partie de la population en est encore, malheureusement, en fait d'art, à la phase d'initiation apportée par les cafés-concerts, les sociétés de chant et de fanfares douées d'un féroce esprit de clocher, les bazars, japonais ou non, et les illustrations à un sou, sans compter l'incroyable amour du sucré qu'ont toutes les enfances, les amateurs dans l'enfance de l'art comme les autres.

Mais, au concert.

Autre chose faite pour nous réchauffer l'âme : la belle voix de M. Demest qui nous a dit avec émotion, sûreté, élégance, les Adieux de Lohengrin, et des romances de Grétry, Martini et Schumann. Voix étendue, forte, chaude, se pliant admirablement aux demi-teintes, parfaite émission du son, diction claire, ce jeune homme a tout ce qui fait les grands chanteurs. Quelle chance d'avoir pu l'entendre dans notre provincial Verviers, où les Concerts populaires et quelques rares conférences sont notre seule pâture artistique.

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

Parmi les plus récentes publications dignes de fixer l'attention, citons un *Salut* pour voix seules et chœur de femmes avec accompagnement d'orgue ou harmonium, par M. PIERRE DE BRÉVILLE (chez A. Manuel, à Paris).

M. de Bréville, on le sait, excelle à écrire de la musique mystique. Ses compositions religieuses, qui ont toutes une grande élévation de pensée et un sentiment intense, marquent parmi les meilleures de son œuvre, déjà important. La *Messe* pour soprano, ténor, baryton et chœur à trois voix avec accompagnement d'orgue, de harpe et d'instruments à cordes, qu'il publia antérieurement chez le même éditeur révèle une piété réelle et non la religiosité frivole qui colore la musique d'église fabriquée à notre époque. M. de Bréville a le sentiment des maîtres primitifs et il l'exprime dans une forme moderne, avec une sûreté d'écriture et une connaissance des effets peu communes. Souhaitons entendre la *Messe* et le *Salut* adoptés par quelque maîtrise soucieuse de varier son répertoire et de faire briller un rayon d'art dans l'austérité de la liturgie.

MM. P. et L. HILLEMACHER ont écrit sur un poème de M. Lucien Solvay, *Mon Amour* (chez A. Leduc, à Paris), une scène lyrique attachante, dont la forme libre leur a permis de donner à chaque vers, presque à chaque mot, un accent expressif d'une rare intensité. De subtiles harmonies, d'imprévus brisements de rythmes donnent à la composition un intérêt particulier.

Enfin, parmi les nôtres, M. LOUIS KEFER a publié chez Breitkopf et Härtel sa *Symphonie pour grand orchestre*, jouée à Verviers avec un succès que nous avons relaté, en attendant qu'une de nos sociétés bruxelloises de concerts veuille bien, en mettant l'œuvre à l'étude, reconnaître qu'il y a en Belgique des musiciens de haute valeur et de réel talent.

PETITE CHRONIQUE

Nous signalons très particulièrement à l'attention le nouveau journal bi-mensuel *La Lutte pour l'Art,* dont le troisième numéro vient de paraître à Bruxelles. Il y a là un superbe groupe de plumes vaillantes et téméraires. Certes, depuis longtemps on n'avait vu un si énergique départ pour la bataille de l'Art. Convictions profondes, aspirations vers le neuf, indépendance indomptable, tout y est. De grand cœur nous applaudissons à cette poussée qui a constamment l'allure d'un assaut. Cela est d'un grand réconfort au moment où quelque fatigue, quelques symptômes de

décrépitude et quelque tendance à devenir sectaires se révèlent dans des périodiques qui furent jadis à la tête du jeune mouvement.

Ces quelques lignes en tête du journal : « Nous sommes une Tribune absolument libre, sans comité de rédaction ni rien qui ressemble à une autorité quelconque. Tous ceux, connus ou inconnus, qui ont à développer une idée d'art ou de combat peuvent nous adresser leurs écrits. Nous ne demandons que sincérité et loyauté. A part l'idée, rien ne nous préoccupe ni ne nous effraye. »

Le Théâtre des Galeries annonce pour aujourd'hui dimanche les deux dernières représentations de la revue qui a tant égayé nos concitoyens : l'une, en matinée, avec distribution de jouets aux enfants au moment où l'arbre de Noël, éclairé par des lampes électriques (oh ! le progrès !) s'érige sur la silhouette d'or du bon Saint-Nicolas qui préside au ballet des bilboquets, des cerceaux, des jeux de grâces et de croquet; l'autre à 8 heures du soir.

On remisera définitivement les jolies poupées et tous les joyeux fantoches mis en scène par M. Durieux, et demain *le Brillant Achille*, une opérette nouvelle de M. L. Varney, remplacera *Tout-Bruxelles* sur l'affiche, en attendant les merveilles du *Pays de l'or*, le « clou » de la saison des Galeries.

Notons, pour mémoire, la brillante représentation donnée mardi dernier à la Monnaie au bénéfice de la caisse de retraite de l'Association libre des typographes. On a fait fête à Mmes Worms-Barretta et Pauline Granger, à MM. Got, Worms et Laroche qui ont donné une interprétation remarquable et vraiment artistique du *Flibustier* de Richepin. Le deuxième acte de *Roméo et Juliette* a été pour Mlle Berthet, dont les succès récents à l'Opéra de Paris ont eu du retentissement à Bruxelles, l'occasion d'un triomphe fleuri et de rappels enthousiastes. Dans la dernière partie, Mlle Rosita Mauri a dansé avec M. Vasquez des fragments de ballets ingénieusement introduits dans *Pierrot Macabre :* l' « Aragonaise », la « Madrilène » et la « Castillane » du *Cid,* la « Mikagouwa » du *Rêve* de M. Gastinel, et la « Sabotière » de *la Korrigane* de M. Widor. Elle a mis dans ces « pas » variés une grâce, une élégance, une précision de mouvements et d'attitudes de nature à réconcilier les artistes avec le ballet.

Soirée superbe et recette abondante.

Une exposition internationale d'affiches s'ouvrira aujourd'hui, à 2 heures, au Musée communal d'Ixelles.

Bach, Scarlatti, Haendel, Beethoven, Schubert, Schumann, Verdi, Saint-Saëns, Liszt, Alkan, Moniuszko, Dolff, Schulhoff, Heller, etc., tel est le bilan de la troisième et dernière séance éclectique de piano que donnera M. Joseph Wieniawski, jeudi prochain, à la Grande Harmonie.

M. Philippe Flon, chef d'orchestre au Théâtre de la Monnaie, vient d'avoir la douleur de perdre sa mère, Mme Jacques Flon, décédée à l'âge de 71 ans. Les funérailles ont été célébrées vendredi à l'église de Saint-Jean-Baptiste, en présence d'une assistance nombreuse, dans laquelle on remarquait un grand nombre de musiciens et d'artistes du théâtre. Nous présentons à M. Flon la sincère expression de nos condoléances.

Dans son dernier numéro, *la Curiosité universelle* publie un article intitulé : *l'Art et la neige*, dans lequel elle analyse l'ouvrage du comte de Robiano relatif aux statues de neige qui furent exécutées à Anvers, en 1772, par les élèves de l'Académie royale de dessin. « Nous ne sommes plus aux beaux jours de ces généreuses initiatives, ajoute le rédacteur; nos modernes statuaires ambitionnent plutôt les commandes rémunératrices que l'art et ses nobles satisfactions. L'onglée leur fait peur... Tant pis pour les pauvres ! »

Apprenons à *la Curiosité*, qui paraît l'ignorer, que les sculpteurs belges ne redoutent point l'onglée et que s'ils ne dédaignent point les commandes rémunératrices, ils n'hésitent pas à sacrifier leur temps et leur talent au profit des généreuses initiatives (voir plus haut). L'an dernier, au Parc de Bruxelles, fut organisée une exposition de statues de neige qui n'eut rien à envier au traditionnel concours de 1772 et qui procura une recette rondelette aux pauvres de la ville.

Cet hiver, ce n'est pas la bonne volonté qui a fait défaut. Seule, la « matière première » a manqué.

Un double concours est ouvert pour la composition d'un poème en langue flamande et d'un poème en langue française, destinés à être mis en musique pour le prix de composition musicale de 1893 (concours de Rome).

Il sera décerné un prix de 300 francs ou une médaille en or de la même valeur aux auteurs des poèmes couronnés.

Les poèmes ne comporteront pas plus de trois morceaux de musique de caractère différent, entrecoupés de récitatifs; ils ne dépasseront pas deux cents vers. Ils appartiendront soit au genre lyrique, soit au genre dramatique. Dans ce dernier cas, il n'est pas nécessaire qu'ils aient été conçus en vue de la représentation théâtrale. Les auteurs pourront, à leur gré, écrire un monologue ou mettre en scène plusieurs personnages.

Le concours sera clos le 1er avril 1893.

La Société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut vient de publier le règlement de ses concours de 1893. Le programme des concours littéraires porte notamment : un recueil de poésies ou de poèmes en prose, un roman ou une nouvelle, une pièce de théâtre, un livret d'opéra, une œuvre de critique ou d'histoire littéraire. S'adresser pour les renseignements à M. C. Wiliquet, secrétaire général de la Société, avenue d'Havré, 30, à Mons.

Le Comité de *l'Emulation*, à Liége, se propose d'organiser prochainement une exposition d'estampes et de gravures anciennes.

Ce serait, dit *l'Express,* une bonne fortune pour les Liégeois qui sont, en dehors de la musique, passablement sevrés de jouissances artistiques.

L'Art et l'Idée, la curieuse et très artistique revue de M. Octave Uzanne dont nous avons à maintes reprises signalé les attachantes études et les illustrations originales, entre en vacances pour un an. Son directeur annonce qu'il désire — pour au moins douze mois — goûter les joies souveraines de l'affranchissement et ne plus se soumettre aux obligations d'une dépendance périodique. Il donne rendez-vous à ses familiers le 20 janvier 1894, leur promettant que la revue renaîtra ce jour-là plus vive, plus ardente, plus combative que jamais.

Citons, parmi les articles de M. Uzanne les plus intéressants parus dans les dernières livraisons, une étude sur Eugène Grasset, avec de nombreuses illustrations d'après des œuvres inédites (octobre), des notes sur le goût intime et la décoration personnelle de l'habitation moderne (novembre), des remarques sur la renaissance lithographique actuelle (décembre), — celles-ci ornées de neuf lithographies originales inédites, spécialement composées pour la revue.

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT *et l'*ANGLETERRE

Bruxelles à **Londres** en 8 heures.— **Cologne** à **Londres** en 13 heures.— **Berlin** à **Londres** en 22 heures.— **Vienne** à **Londres** en 36 heures. — **Bâle** à **Londres** en 20 heures. — **Milan** à **Londres** en 32 heures. — **Francfort s/M** à **Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'**Ostende** à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De **Douvres** à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux**. — **Fumoirs**. — **Ventilation perfectionnée**. — **Éclairage électrique**. — **Restaurant**. BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glascow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES** ou **DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2e en 1re classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1er juin au 30 septembre.
Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE **225,000 INSTRUMENTS** VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos BECHSTEIN

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de **220 millions**.
RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES

67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin

Vins de toutes provenances

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an **12** francs
Étranger (Union postale). » **15** »

BUREAUX : **32, rue de l'Industrie**

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

Treizième année. — N° 7. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 12 Février 1893.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

La démolition du Temple des Augustins. — Avatar de « La Nation ». — Quelques livres. — Au Conservatoire. — Section d'Art (Maison du Peuple). — Conférence de M. Ernest Verlant. — Petite confession. — Petite chronique.

La démolition du Temple des Augustins

On l'a pris en grippe, le pauvre temple. Pourquoi? On ne le sait guère. Un petit reporter, un folliculet, aura un jour (qui se souvient quand?) avec l'inconscience de ses pareils, crié quelque chose contre lui, une injure bête, une zwanze. Quelques lecteurs badauds se seront mis à prud'hommiser là-dessus dans les halls où sont débités les bocks. Comme il y a de l'art dans cette affaire, et que même en démolissant l'art, on a l'air d'en faire, ce qui est glorieux, les bavardages se sont développés autour des tables et se sont mis à tournoyer dans les journaux. Un soir de meeting, quelque orateur, en besoin de lousticité, aura éjaculé un de ces mots qui font la joie dans les milieux où les rêves ratés de Bruxelles-Attractions difficultueusement s'élaborent. Alors c'est devenu un cri public comme « O Vandenpeereboom! » La plaisanterie s'est évertuée journalière, coutumière. L'idée de la destruction a été clichée. Elle est passée à l'état de dogme. Plus personne ne l'a discutée parce que plus personne n'y a pensé. L'hostilité contre la muette et noble façade, chef-d'œuvre de Cœberger, s'est infiltrée dans tous les cerveaux. L'unanimité s'est faite, insurmontable. Et aujourd'hui que nous venons protester contre l'œuvre de vandalisme qui va s'accomplir (l'adjudication de la mise en pièces est faite ou près de l'être), nous avons conscience que notre protestation vaut celle du voyageur alpin qui sent crouler sur lui une avalanche.

Qu'importe! Il y a jouissance à être seul de son avis et à proférer quelques malédictions au moment où se manifeste l'irrémédiable.

Est-ce que vraiment dans cette foule qui quotidiennement, en ses flux et reflux, va et vient, balançant sa masse dans le long goulet que fait la double rangée des maisons du nouveau boulevard, nul ne fut jamais frappé et saisi par la belle ordonnance et la monumentale perspective que forme, au bout du couloir, le décor harmonieux et si bien pondéré dans ses lignes de ce superbe spécimen, gris et rouge, du style jésuite? Il clôture magistralement une avenue urbaine déjà trop longue. Il interrompt, en ne le fermant qu'en apparence, l'alignement, s'épuisant en monotonie, d'une chaussée interminable. Par l'îlot qu'il forme dans le lit du fleuve-rue, contraignant les eaux de la multitude affairée à se diviser, il distrait et repose, il crée l'imprévu du pittoresque et grandit la promenade citadine

en la variant, par un double et ingénieux détour, qu'on eût cherché et admiré comme une trouvaille, si le hasard ne l'avait pas donné.

C'est reposant, quand on marche sur d'indéfinis trottoirs, que d'avoir devant soi, dans la fusée lointaine du regard, un monument à contempler, qui modifie et sa couleur et ses proportions au fur et à mesure qu'on avance, ne livrant d'abord que sa masse en bloc, et, peu à peu, démasquant la surprise et la séduction de ses détails. A quoi servent les vues à longue portée qui n'aboutissent à rien, comme un télescope braqué sur le vide. Voyez, rue Royale, cette Sainte-Marie byzantine dont longtemps une stupide aversion franc-maçonne empêcha l'achèvement. Quelle joie sereine à contempler de loin l'oriental ensemble de sa coupole étoilée, de sa lanterne dorée, de ses minarets et de ses romanes arcatures! Quel vide dans notre oculistique bruxelloise si on la supprimait! Comme toute la ville est embellie et glorifiée par son aérienne présence!

Eh bien, regardez, ô promeneurs, ô flaneurs, ô coureurs, la façade des Augustins, non pas de près seulement, mais à distance, quand, paisibles ou affairés, vous venez de la Bourse. Reliez-la aux puissants bajoyers d'écluse que forment les enfilades des maisons de gauche et de droite. Efforcez-vous de voir l'ensemble de ce magnifique amas d'architectures de fantaisie s'achevant par ce morceau capital, solide et admirablement équilibré. Regardez ce spectacle par les jours de soleil ou par les jours de pluie, tantôt net et atmosphériquement clair, tantôt estompé par une brume translucide, à telles heures morose et sévère, à d'autres pompeusement doré. Tâchez de vous rendre compte et vous aurez le sentiment du crime que l'on va commettre.

Comment! dans cette vieille ville historique, trop rajeunie par ces rectilignes artères en lesquelles la modernité vraiment passe trop haut et trop seule, il y a, superbe contraste! un artistique échantillon d'un art qui éveille cette chose si douce : le passé, et il faudrait se ruer pour le détruire. Il se dresse là, non loin de monuments plus récents, tel qu'une œuvre précieuse et rare dans une collection curieuse mais trop jeune. Il orne et charme dès que, se démêlant des préjugés saugrenus qui ont cours, on s'efforce à raisonner ses sensations. Il est de ces choses antiques qui, une fois détruites, sont, comme les vieux arbres, irréparables, parce qu'on ne peut pas les faire sans l'alchimie du temps. Et voici qu'aveuglément, dans ce court intervalle qui suffit aux sottises, on le ferait disparaître!

La façade, soit, dira-t-on. Mais l'arrière, le vaisseau, l'affreux vaisseau arrondissant l'ignominie de son cul-de-sac badigeonné. Qu'en faire?

Qu'en faire? Allez à Munich voir ce qu'on peut faire d'une église de ce style quand la banalité de sés murs et de ses fenêtres est revêtue et encadrée des ornements faciles à réaliser qui les mettent en harmonie avec le diapason donné par une façade telle que celle ici défendue. Il y eut là un roi, deux rois (il est vrai qu'ils passèrent pour fous) qui non contents de préserver pieusement les vieilles choses, voulurent en avoir qui fussent, pour eux et pour leur peuple, des spécimens des architectures célèbres. Une église fut bâtie dans ce style jésuite à grand pignon majestueux, si proche parent du style des maisons flamandes de la Grand'Place. Sur tout son pourtour elle est curieuse et belle. Avec moins de frais, sans doute, que la démolition, le square banal qu'on projette de mettre à la place, et la statue, ou la fontaine, probablement affreuses, qu'on édifiera au milieu des gazons malades, on ferait du temple des Augustins un édifice complet et superbe.

Quand il est à prévoir, hélas! que bientôt on n'apercevra plus au fond de la trouée que l'ignoble paravant de l'hôtel Continental, avec ses femmes juchées sur le faîte, criant au secours, pour qu'on vienne les délivrer et les descendre, on se sent colère et indigné.

D'après Henne et son érudit collaborateur Alphonse Wouters, archiviste infatigable, l'église des Augustins, bâtie d'après les dessins de Cœberger, « est un des monuments les plus remarquables de Bruxelles ». Elle a toujours passé, en effet, pour la maîtresse œuvre de l'artiste. Les clabaudeurs qui insultent le vieux monument se doutent-ils de cela? Le gouverneur d'Arras en posa la première pierre le 5 mai 1620, au nom de la gouvernante Isabelle. Il fut consacré le 1er novembre 1642 par l'Archevêque; il aura donc bientôt ses trois siècles. Les frais de construction furent énormes. La grande nef est large, sa voûte imposante, l'intérieur forme une salle superbe appropriée à toutes les cérémonies. C'était la seule église de Bruxelles sans clocher. Le 8 novembre 1796, les jacobins chassèrent les moines augustins qui la desservaient et dont le couvent s'étalait derrière, le long de la Senne dont la berge, alors verdoyante, leur avait été octroyée « parce qu'il s'y trouvait plusieurs pavillons ou mai- « sons d'été, dans lesquelles, comme si c'eût été de « petites auberges, beaucoup de laïques se réunis- « saient pour boire et s'adonner à d'autres récréa- « tions inutiles, y faisant des farces inconvenantes, « y proférant des paroles scandaleuses et allant « même jusqu'à tendre leurs pintes aux religieux « comme pour les solliciter à partager leurs plai- « sirs ». Ainsi parle l'acte qui est aux archives de la Chambre des Comptes. Le 12 décembre 1797 fut abattue une statue de la Vierge qui ornait le frontispice. En 1814 elle fut définitivement enlevée au culte. En 1815 elle abrita les blessés français de Waterloo. Depuis 1830 elle servait aux solennités publiques, jusqu'au jour où on y installa provisoirement la grande poste.

Au centre de la capitale, dans le quartier désormais le plus palpitant de la grande ville, là où se fait la sistole et la diastole de son sang circulant en population active, là où bat son cœur, existe cette ancienne et vénérable église, offrant une salle admirable pour toutes les réunions, toutes les fêtes, toutes les expositions, tous les concerts, toutes les conférences, un véritable forum couvert, aisément accessible, d'une sonorité parfaite expérimentée durant des ans et des ans, bien éclairée par de hautes et abondantes baies fenestrales. Incessamment on clame et on réclame pour obtenir un local réunissant, difficile problème, toutes ces qualités, toutes ces adaptations. Quoique fasse notre contemporaine maladresse, nous n'obtiendrons jamais rien de pareil. On l'a! et on veut le démolir. O aberration!

Pourquoi ne pas au moins essayer. Si longtemps le vieux monument fut supporté, pour abriter la poste, défiguré par les honteuses annexes qui l'avaient rendu dégoûtant et misérable, balafré d'affiches, déshonoré par des pissoirs à l'obscénité célèbre? Quel mal souffrirait-on à le maintenir un triennat encore, après l'avoir débarrassé de ces chancres et de ces lèpres, après avoir marqué par des tonalités appropriées ce qu'il pourrait devenir si quelque artiste de science et de cœur s'appliquait à le restaurer? Qu'on l'ouvre surtout aux assemblées de tout genre, politiques et artistiques, qu'on habitue notre population à le fréquenter, à y entendre ses orateurs, à y voir discuter ce qui l'intéresse. Bientôt on l'aimera, bientôt on ne pourra plus s'en passer. Oh! la jouissance d'écouter dans une salle à grandeur d'église, sans subir l'épouvantable supplice de la chaleur étouffante, du manque d'air, du manque d'acoustique! Là enfin, il serait permis de parler avec la chance d'être entendu de tous, avec la chance de ne point s'épuiser en sueurs, car vraiment jusqu'ici, l'éloquence chez nous, au point de vue des conditions de l'hygiène et de l'art, est traitée avec la barbarie des sauvages.

Oui, nous avons la foi que si quelque sagesse s'introduisait enfin dans cette question qu'obscurcit un si bizarre emballement destructeur et dévastateur, on se dirait : Essayons! Notre chère et pittoresque ville aurait un joyau de plus, un joyau retrouvé et restauré, et aussi le grand hall public, rationnel et favori, qui lui manque, et qui, ouvert de tous côtés, car on pourrait sur son pourtour percer des portes comme au théâtre de Bayreuth, suffirait aux assemblées populaires, bien loin de la zone neutre où, gouvernementalement, l'on souhaite voir régner la paix et la mort.

AVATAR DE « LA NATION »

L'ART SOCIAL

M. Victor Arnould vient de donner à son journal *La Nation*, où parurent à foison d'admirables articles, les seuls valuables de la presse politique belge, la forme hebdomadaire et nous l'en félicitons. C'est celle qui convient le mieux à son grand talent, fait de science, d'élévation, d'ingéniosité et de puissant coloris. Tant de mérites réunis se galvaudent dans la presse quotidienne. Il faut à celle-ci du bavardage banal, du baguenaudage zwanzeur, de la blague vide et surtout l'incessant pelotage de la bêtise publique. Le journal hebdomadaire s'adresse à l'élite, au petite nombre, mais au petit nombre qui mène les foules.

Les deux premiers numéros de *la Nation* hebdomadaire sont excellents. Ils sont variés, animés, stylés. Ils ont bien le caractère intermédiaire à la fois vivant et aristocratique d'idées qui tient le milieu entre la gazette quotidienne et la revue. A ce titre, au point de vue politique, le nouveau journal « comble un vide ».

Voici, à titre d'échantillon, ce qu'il disait dimanche dernier à propos de la vieille controverse (si cette histoire vous embête, nous allons la recommencer) de *l'art social* et de *l'art pour l'art*, qui vient d'avoir un regain de vingt-quatre heures, et que, pour notre part, nous avons épuisée dans *l'Art moderne*, il y a quelque dix ans, prédisant alors ce qui est arrivé, ce qui devait arriver, ce qui a ressuscité soudain et passagèrement cette classique querelle : Que dans un temps comme le nôtre l'art social triompherait.

La vérité est que les deux formules sont vraies au sens subjectif, c'est-à-dire que chacun a à suivre celle qui va le mieux à son intellect. C'est le vieux proverbe normand : Chacun b....at sa femme à sa manière.

« Depuis que l'art vrai existe, il n'a vécu, il ne s'est fait éternel que par l'intuition qu'il avait du milieu dans lequel il se manifestait, et auquel il donnait, par la splendeur de ses révélations, une conscience plus haute de lui-même! Et c'est pour cela que les peuples étaient à genoux devant l'art et en faisaient leur religion : l'art révélait au peuple, au milieu duquel il éclatait, comme un prodige de génie, les profondeurs de son âme dans le crime et dans l'héroïsme, dans l'horreur et dans le sublime, et l'art le conquérait, parce qu'il s'identifiait à lui; il était absolument, irrémédiablement social.

« Tout l'art grec est social, depuis Homère jusqu'aux tragiques et jusque Aristophane. Toute la société grecque, histoire, politique, mœurs, religion, respire dans l'art grec, qui n'est pas le rayonnement et l'illumination idéale de ce peuple tout entier.

« Tout l'art catholique est social. Une cathédrale du moyen-âge, c'est la foi populaire toute brûlante dressée debout et escaladant le ciel.

« Tout l'art de la Renaissance est social. Il éclate triomphant avec le renouveau des idées, et la forme antique ne renait qu'avec la pensée de l'antiquité. Ce sont les philosophes qui précèdent les artistes, et l'on ne comprend les marbres des Grecs et leur architecture que parce qu'on a relu Platon et Aristote. Sinon, pourquoi, pendant tant de siècles, le Parthénon serait-il resté lettre close pour l'intelligence de tous, artistes et poètes?

« Tout l'art de Shakespeare est social. Après les Grecs, c'est le plus grand art connu. Toute l'histoire anglaise, tout le peuple anglais revivent, et presque sans préoccupation d'art, dans l'œu-

vre surhumaine de Shakespeare. Il n'a jamais songé « à faire de l'art », il n'a songé qu'à mettre en mouvement tous les ressorts des actions et des passions de son temps et de son peuple, et c'est pour cela qu'il a fait du grand art, de l'art immortel.

« Tout l'art français du XVII^e siècle est social. Il n'y a pas moyen de comprendre une seule des tragédies de Corneille et de Racine, une seule des comédies de Molière, si on les sépare du milieu où elles sont nées et pour lequel elles ont été écrites.

« L'art allemand du XVIII^e siècle est social. Le *Faust* de Gœthe, ce n'est pas de l'art pour l'art, c'est la philosophie et la vie dramatisées, avec la philosophie dominant la vie. Et dans notre siècle, il n'y a qu'un artiste qui domine tout, parce qu'il est exclusivement social, c'est Balzac. Celui-là, avec Shakespeare, ne songeait pas non plus à faire de l'art ni à raffiner sur la forme. Il songeait à décrire, à reproduire, vivante et palpitante, la vie de la société qu'il voyait, et c'est pour cela que lui aussi, le social, a construit l'œuvre à côté de laquelle le romantisme d'alors et le Parnasse d'aujourd'hui battant de l'aile, essoufflés et criards, comme des corbeaux ou des moineaux autour de la haute tour immuble.

« En regard de Balzac, il n'y a qu'un colosse encore, c'est Hugo ; mais lui aussi est social, incompréhensible si on le sépare, non seulement de son époque, mais du moment historique précis où il a conçu et réalisé chacune de ses œuvres. Et qui encore, des vrais, des grands n'est pas social? Est-ce Byron avec son *Don Juan?* Est-ce Henri Heine? Est-ce Lamartine ou Musset? Qui donc?

« Mais quel vrai écrivain, quel véritable artiste pourrait donc ne pas avoir toutes ses fibres plongeant dans la société qui l'entoure, et dans l'évolution en laquelle il n'est qu'un grain de sable, de cette société tout entière? Où donc puiserait-il la vie? et quelle œuvre peut subsister si on ne lui souffle la vie! »

QUELQUES LIVRES

Euryalthès, par FRANÇOIS COULON.— Léon Vanier, éditeur, Paris.

Cela nous étonne toujours un peu ici en Belgique de voir émettre comme neuves des idées que nous avons connues et propagées depuis longtemps, et de les voir émettre par de jeunes Français qui croient les avoir découvertes. L'enthousiasme intelligent de F. Coulon pour l'art philosophique et psychologique de Wagner est une élégante répétition de ce qu'ont dit depuis dix ans *l'Art moderne* et *le Guide musical.*

Voici du reste comment ce jeune auteur avoue — en toute modestie — qu'il est disciple de Wagner : « Dans ce champ de la végétation serrée et gigantesque où Wagner a si largement moissonné, il y a encore à glaner surtout pour les écrivains, qui privés des ressources de la musique vocale et instrumentale, n'ont pas à redouter la perte totale de leur originalité. Le fond de leurs œuvres, les idées, la disposition des scènes principales attesteront l'influence wagnérienne; mais la forme, le langage leur appartiendront. La musique des syllabes déterminera l'atmosphère du drame, établira une sorte d'orchestration verbale suggérant les idées premières, que précisera le dialogue. »

Le drame de M. Coulon est en effet d'une très bonne « orchestration verbale » et la « musique de ses syllabes » s'accorde avec ses pensées. C'est donc du Wagner mis en musique parlée. Le symbole choisi est clair. Mais pourquoi faut-il qu'il m'apparaisse à moi, qui ai l'âme trop vieille peut-être, comme le symbole d'un fragment de vie très jeune?

« C'est moi-même qui suis le monde »

dit l'épigraphe, prise à *Tristan.*

Et certes c'est en lui-même que l'auteur, suivant l'exemple consciemment philosophique de tous les grands chercheurs, est descendu pour étudier le monde. Mais soit que le culte de Wagner lui ôte de la personnalité, soit que ce terrible modèle le fasse paraître sommaire en ses conceptions, je ne puis m'empêcher de lui crier : « Sors de ce courant si tu es fort, si tu le peux. L'art de Wagner est une des plus grandes synthèses de notre temps, il nous emprisonne despotiquement. Si tu veux être grand, sers-toi de lui, ne le sers pas, — oublie son absorbante influence, *après* qu'elle t'aura mené au fond de toi. »

Tumultes, par ETIENNE MONTDORÉ. — L. Vanier, éditeur, Paris.

Le critique devrait toujours descendre au fond de lui-même pour tâcher d'émettre des avis impersonnels, humains, universels. Je voudrais toujours descendre à cette impersonnalité.

Mais il est des choses qui me rendent pénible ce plongeon au fond de mon « moi ». Il fait noir dans ce chaos. Certains hommes et certaines œuvres y font entrer de la lumière, mais la lanterne ne s'allume pas toute seule.

Comme *Tumultes* n'a fait surgir aucun feu follet dans le marécage de mes instincts dormants, je suis forcé de le juger avec le dessus de ma tête, comme qui dirait « à vue de toupet. »

J'y ai donc vu beaucoup de bons vers, de l'audace, de la verve, des mots très heureux, souvent neufs — et, comme fond, les histoires personnelles d'un jeune homme qui conte ses amours sans plus, — amours entrecoupées de beaucoup de réflexions — sans pensée.

La belle Valdrade, par PAUL RENAN.

OEuvre tirée des chroniques du IX^me siècle par un érudit, passionnément épris d'histoire et quelque peu sectaire à ses heures.

Roman des infortunes conjugales du pauvre Lothaire II et de ses démêlés avec les papes. — Curieux détails sur les mœurs du temps — mœurs peu douces, peu chastes, peu sincères. M. Paul Renan en fait une étude consciencieuse, puisée dans des documents dont il indique la source.

Je lui reproche son style qu'on eût qualifié de « style noble » dans les anciens cours de littérature et qui nous paraît aujourd'hui déclamatoire et légèrement banal.

Mais la passion indignée avec laquelle M. P. Renan s'attaque aux erreurs historiques ne lui laisse pas le calme nécessaire pour parler sa langue naturelle. I. W.

Programme du cortège du Landjuweel de 1892. — Académie d'archéologie de Belgique. — Ville d'Anvers.

La presse quotidienne a suffisamment parlé en son heure du beau cortège organisé à Anvers au mois d'août dernier par la Société d'archéologie d'Anvers avec le concours de quatorze sociétés anversoises et l'intervention financière de l'Etat, de la province et de la ville. Les vacances nous avaient entraîné loin de l'Escaut et c'est avec un sentiment de très vif regret de n'avoir pas assisté à ces fêtes éclatantes que nous en avons lu le compte rendu élogieux. Le programme que nous feuilletons rétrospectivement précise les descriptions qu'ont faites nos amis et nos confrères, et nous invite à adresser toutes nos félicitations — bien tardives — au comité qui a fait si belle œuvre d'art, de science et de patriotisme en organisant le cortège désormais historique du Landjuweel de 1892.

AU CONSERVATOIRE

La très haute valeur artistique de *Manfred,* servie par une interprétation de premier ordre, a fort heureusement dissipé l'impression de « Comment? Encore! » qu'avait suscitée parmi les habitués des concerts l'annonce de cette reprise. C'est la quatrième fois, en effet, que nous entendons la même œuvre au Conservatoire. Le poème (ou du moins ce qui en tient lieu) passe, il est vrai, par des lèvres diverses pour arriver jusqu'à l'auditeur. Ce fut d'abord Mlle Tordeus qui le récita, puis M. Vermandele. Il paraît avoir trouvé son interprète définitif en M. Mounet-Sully, qui vient d'être chargé pour la deuxième fois de nous le dire.

Et il le dit admirablement. La dernière fois qu'on joua *Manfred* au Conservatoire, — en février 1888, il y a cinq ans déjà! — M. Mounet-Sully avait la gorge pleine de chats. Il dut même, à la répétition générale, solliciter l'indulgence du public. Dimanche dernier, rien de pareil ne ternit le plaisir qu'éprouve le public à se bercer à la cadence de vers largement déclamés. Il frissonna aux beaux rugissements de lion que pousse le héros pour implorer l'oubli. Il pleura aux passages de tendresse dans lesquels il évoque la douce figure d'Astarté. L'art nuancé, subtil, tour à tour emporté et câlin de M. Mounet-Sully a trouvé dans ce rôle de Manfred, malgré l'habit noir, malgré le cadre de choristes et de musiciens qui détruit toute illusion, des accents singulièrement émouvants. Le tragédien a fait vibrer toute la lyre des impressions, il a été presque un orchestre à lui seul et a effacé, par la justesse de ses intonations, le disparate de la parole *dite* et du vers *chanté* se succédant l'un à l'autre dans le même ouvrage. Très intelligemment, M. Chomé et Mme Neury-Mahieu lui ont donné la réplique.

Le chant a trouvé, de même que le dialogue, un interprète de choix en M. Seguin, dont la voix superbe, au timbre puissant, s'est épanouie merveilleusement dans les airs de baryton. A signaler aussi l'excellent quatuor des basses et les soli de Mlles Thévenet et Flament.

L'orchestre s'est surpassé. Le solo de cor anglais a été dit avec une poésie pénétrante et un charme exquis par M. Guillaume Guidé. Les soli de violon, exécutés par le premier pupitre (MM. E. Ysaye, Colyns et Cornélis), ont été prestigieux. Les chœurs, de leur côté, ont été excellents. De toutes parts on sentait une émulation extraordinaire. Il s'agissait de créer un *Manfred* idéal, un *Manfred* type, et l'on y est arrivé. Il semble difficile de s'élever plus près de la perfection absolue.

Une bonne exécution de la *Symphonie n° 2* de Schumann avait ouvert ce concert, qui fera date au Conservatoire.

SECTION D'ART

(MAISON DU PEUPLE)

M. Georges Flé s'est affirmé musicien et poète en ces naïfs et profonds « Chants des grèves et de la mer » exécutés, mercredi dernier, à la salle Saint-Michel. Assistance nombreuse, conférence de M. Sluys et *Suite* pour piano et *chœurs* de M. Paque.

C'est vers les « Chants des grèves et de la mer » que sont allées surtout l'attention et la sympathie. Ils ont été exécutés rideau baissé, afin que le public puisse mieux qu'en présence des chanteurs et des chanteuses, se créer l'illusion nécessaire. Car les poèmes et les notes lui disaient la mer, les vagues larges, les barques, les marins, les plages, les phares, les mouettes, les villages dans la dune, les gars, leurs mères, leurs fiancées, choses si lointaines et si différentes d'un monsieur en habit noir et d'une chanteuse en toilette rose, qu'il valait mieux ne montrer qu'une simple toile rouge et faire deviner derrière tout ce que l'on voulait.

Ces « Chants des grèves et de la mer » composés avec conscience et science, tout simples, mais aussi tout passionnés, ont l'incontestable mérite de décrire le milieu marin, de créer le mensonge d'art nécessaire pour qu'on sente l'air salin, le vent, le ciel, le soleil, la tempête. Le tout subordonné au cadre fruste et sincère de la langue et de la sensation du peuple.

Quelques-uns (n° 1, n° 4 et le dernier) poignent vraiment, émeuvent d'une vivace émotion haletante et ne sont guère loin d'être parfaits.

L'auteur a soudé lui-même musique et paroles pour que l'œuvre soit d'un bloc.

Le public de mercredi dernier, plus instinctif que n'importe quel autre, lui a démontré combien il avait réussi à ressusciter l'art nu et vrai qu'il rêvait.

Conférence de M. Ernest Verlant

Les théories de Lombroso sur l'homme de génie ont été, vendredi soir, exposées et discutées dans une conférence de M. Ernest Verlant au Cercle Artistique.

On sait que de même qu'il a créé théoriquement le type du criminel, le professeur italien a inventé le type du génial. Au physique, ce serait un être malingre, petit, rachitique et pâle de teint. Pourtant il y a les robustes : Balzac, Hugo, Gœthe. Au moral, ce serait un caractère égoïste, hostile, étroit. Pourtant il y a la série innombrable des utopistes tout en générosité : Rousseau, Lamennais, Lamartine. Au point de vue intellectuel, le génie se distinguerait par des manques subits de mémoire, par la haine du changement, etc. Mais tout l'échafaudage d'exemples charpenté par Lombroso n'est que rebuts de faits douteux, dont quelques-uns grotesques.

Sa règle n'est sur aucun point décisive ni ferme. Elle s'émiette comme un monticule de sable et ne mériterait point qu'on la discutât, s'il n'était à craindre que le bruit qui s'est fait autour d'elle ne l'imposât aux foules comme une conclusion flottant au-dessus du livre et bientôt acceptée par la seule raison que des gens graves la répètent.

Aussi la deuxième partie de la conférence de M. Ernest Verlant a-t-elle tendu à donner l'idée vraie de l'homme de génie. Le génie n'est pas de la même nature que la folie. S'il y a des génies fous, il est des imbéciles qui le sont également. Si le génie était la folie, au fur et à mesure qu'un poète, un peintre, un musicien, deviendraient fous, leur talent devrait se développer et atteindre son point maximum en même temps que la maladie. Ni névrose ni psychose. Le génie n'est pas même anormal, mais extraordinaire. Ceux qui l'ont défini ou plutôt caractérisé sont : Théophile Gautier dans le sonnet qu'il dédie à Michel-Ange; Baudelaire dans ses vers sur l'albatros; Schopenhauer dans *le Monde comme volonté et représentation*, quand il établit que chez l'homme de génie on ne rencontre point la proportion commune entre la volonté et l'intelligence, que cette dernière empiète sur la première.

Revenant aux théories de Lombroso, le conférencier en indique

le méchant et vulgaire esprit. Au fond, le criminaliste italien a profité de la haine et de l'envie des masses, qui détestent toute supériorité. Il leur a désigné les génies comme des êtres dangereux et subversifs vis-à-vis desquels la société doit se tenir en garde. De même que Tribulat Bonhommet rêvait de faire périr les artistes et les penseurs en un tremblement de terre, aménagé comme une trape s'ouvrant sur une scène perfectionnée, de même il ne répugnerait point à l'auteur de « l'homme de génie » de faire un nettoyage d'utilité publique à travers les lettres et les arts. Les médiocres tiendraient le manche du balai.

La conférence de M. Ernest Verlant a été très attentivement écoutée. Il s'est levé au milieu de sonores applaudissements Rarement, en effet, causerie plus substancielle, plus nourrie d'arguments, plus documentée, a divergé d'avec les parlottes traditionnelles que tels parisiens en voyage viennent régulièrement chiffonner à la tribune du Cercle. Aussi quelques vieilles semelles ont elles aussitôt protesté en s'en allant vers la salle de billard, avec un bruit de cuir mis à la torture.

PETITES CONFESSIONS

Messager

DEMANDE. — « Approchez, jeune musicien.

« Votre idole, c'est Wagner, n'est-il pas vrai, mon fils? Eh! mon Dieu, vous n'avez point mauvais goût.

« Quoique tout jeune encore, vous avez déjà un certain bagage derrière vous. *Les Deux Pigeons* à l'Opéra, *Isoline* à la Renaissance, dont le livret fut écrit par Catulle Mendès, *la Basoche* à l'Opéra-Comique, *la Fauvette du Temple* aux Folies; et puis, n'est-ce pas vous, cher enfant, qui avez mis au point *François les Bas-Bleus*, que ce pauvre Bernicat n'avait pu achever? Et chacune de ces pièces que je viens de citer a été un succès pour vous. Hier encore, *Madame Chrysanthème* — seul livre que Loti ait consenti à lire — vous a de nouveau fait triompher.

« Et vous venez à moi aujourd'hui! Je vous avoue que j'en suis fort surpris. »

RÉPONSE. — « Hélas! mon père, j'ai un grand défaut! je connais, malheureusement pour moi, beaucoup trop mes maîtres!... Alors... alors, malgré moi, je les imite un tout petit peu!... Ainsi, la musique de *Madame Chrysanthème*, au premier acte surtout, ressemble à celle de... je ne le dirai pas moi-même.

« A part cela, j'ai du talent, c'est certain!... Ce que je fais n'est pas mal, mais pas mal du tout : il y a des riens qui sont des bijoux, des nuances qui sont... »

PÉNITENCE

« Arrêtez-vous, mon fils.

« Vous viendrez tous les dimanches ici pour tenir l'orgue pendant une heure.

« De plus :

« Vous enverrez au vicaire de service — avec de jolies dédicaces — les partitions de vos œuvres. »

LE VICAIRE DE SERVICE : P. W. *(Journal.)*

PETITE CHRONIQUE

C'est samedi prochain, 18 février, à 2 heures, que s'ouvrira au Musée moderne la Dixième exposition internationale des *XX*. Comme les années précédentes, l'ouverture sera strictement réservée aux artistes invités et aux porteurs de cartes permanentes. Le public aura accès au Salon dès le lendemain, dimanche, de 10 à 5 heures.

Pendant la durée de l'Exposition, le QUATUOR YSAYE (MM. Eugène Ysaye, Crickboom, Van Hout et Jacob) donnera avec le concours de Mme Théroine, de Mlle Michaux, de MM. Vincent d'Indy, Ernest Chausson, Charles Smulders, Désiré Demest, Anthoni, Fontaine et Zinnen, trois auditions de musique nouvelle.

Ces séances exceptionnelles auront lieu les mardis 21 et 28 février et 7 mars, à 2 heures, au Salon des *XX*.

Parmi les compositions interprétées pour la première fois à Bruxelles figureront le *Premier trio* pour piano, violon et violoncelle de César Franck, le *Quatuor* pour instruments à cordes et le *Quintette* d'Alexis de Castillon, le *Poème de l'Amour et de la Mer* (*inédit*) d'Ernest Chausson, le *Concerto* pour piano (*inédit*) de Charles Smulders, la *Sonate* pour piano et violon (*inédite*) de Guillaume Lekeu, des mélodies inédites de Gabriel Fauré, Pierre de Bréville, Paul Gilson, Guillaume Lekeu, etc. On entendra, en outre, deux des œuvres les plus importantes de Vincent d'Indy : le *Quatuor* pour instruments à cordes et la *Suite* pour trompette, deux flûtes, deux violons, alto et violoncelle.

Des conférences seront faites par MM. Paul Verlaine et Edmond Picard à des dates qui seront fixées prochainement.

Des cartes personnelles d'abonnement à 15 francs, donnant droit à une place numérotée pour les concerts et les conférences et à l'entrée permanente dans les galeries de l'Exposition, sont mises dès aujourd'hui à la disposition du public. S'adresser au secrétariat des *XX*, rue du Berger, 27, à Bruxelles.

Une audition musicale sera donnée aujourd'hui dimanche, à 2 heures, en la salle de l'Exposition du *Voorwaarts*, par un groupe de jeunes compositeurs belges : Gilson, Agniez, Van Dam, Lunssens, De Boeck, etc.

De 10 à 1 heure, les salles seront accessibles au public au prix démocratique de 10 centimes.

Mlle Louise Derscheid, encore tout émue d'un accident de voiture qui lui était arrivé pendant qu'elle se rendait au concert, a donné la semaine dernière, avec MM. Colyns, Jacobs et Enderlé, une fort bonne séance de musique de chambre consacrée à Beethoven. On a particulièrement applaudi son interprétation sobre, correcte et expressive des *Trente-deux variations* en *ut mineur*. Le superbe *Trio* en *si bémol* terminait la séance, ouverte par le *Quatuor* pour piano et instruments à cordes.

La troisième et dernière de ces intéressantes auditions aura lieu jeudi prochain, à 8 heures, à la Grande Harmonie. Le programme porte notamment la première exécution à Bruxelles du *Trio* de Tschaïkowsky (à la mémoire d'un grand artiste) et du *Quintette* de Davidoff.

M. Wieniawski a clôturé jeudi, en présence d'un public attentif et enthousiaste, le cycle de ses séances populaires. Trois concerts voués uniquement au piano, sans l'appât d'une cantatrice ou de quelque virtuose de l'archet, c'était audacieux, et il a fallu tout l'art de M. Wieniawski pour mener à bonne fin cette entreprise,

que seuls les très grands, Rubinstein par exemple, ont osé imaginer. Le *Carnaval* de Schumann joué intégralement, une *sonate* de Beethoven, le quatuor de *Rigoletto* transcrit par Liszt et une foule de morceaux de Scarlatti, Haesler, Schubert, etc., ont donné à l'artiste, en ce dernier concert, l'occasion de montrer la variété et les ressources de son jeu.

Il a fait oublier l'instrument et même le pianiste pour faire parler les maîtres.

La deuxième des séances consacrées à Brahms que donne cet hiver M. Gustave Kefer aura lieu à la *Galerie moderne*, rue Royale, vendredi prochain, à 8 1/2 heures. Au programme : le *Sextuor* (op. 18) pour instruments à cordes, le *Quatuor* (op. 26) pour piano et archets, les trois *Intermezzi* pour piano (op. 117) et le *Trio* (op. 40) pour piano, violon et cor.

Le troisième Concert populaire aura lieu à la Monnaie, dimanche 26 février, avec le concours de M. Sydney Vantyn, professeur de piano au Conservatoire royal de Liége, qui jouera le *premier concerto* de Brahms, et des pièces pour piano seul de Mendelssohn, Chopin et Liszt.

L'orchestre fera entendre, pour la première fois à Bruxelles, la symphonie *La Noce villageoise* du compositeur viennois Carl Goldmarck, et l'ouverture *Hutsiska* d'Anton Dvorak.

MM. Herman Richir et Emile Van Doren ouvriront au Cercle artistique de Bruxelles, du 13 au 23 février, une exposition de leurs œuvres.

Une exposition de tableaux anciens hollandais, flamands et liégeois aura lieu à Liége du 23 avril au 7 mai, sous les auspices du Comité des Beaux-Arts de l'*Émulation*.

Les œuvres de chaque peintre seront autant que possible groupées, afin de mieux en faire ressortir la personnalité.

Un journal hebdomadaire très bien fait, le *Paris-Bruxelles*, publiait dimanche dernier l'articulet suivant :

« La Belgique vient de perdre un de ses enfants les plus illustres — et la science un électricien génial : Théo Van Rysselberghe est mort vendredi matin. A Théo Van Rysselberghe est due la découverte permettant de télégraphier et de téléphoner simultanément sur le même fil. Après avoir longtemps étudié aussi le transport de la force à distance, il s'était arrêté à l'eau sous pression. C'est ce système qui a été adopté pour l'éclairage électrique et la distribution d'énergie à domicile à Anvers. Le nom de Théo Van Rysselberghe vivra aussi longtemps que ceux de Gramme, de Siemens et de Bell. »

Les amis de notre excellent peintre Théo Van Rysselberghe ont dû être troublés par cette nouvelle. Il s'agit, en réalité, de son frère François. Et pourtant son cœur fraternel a-t-il peut-être, tant il est généreux et tendre, souhaité que ce fût lui que la mort eût fauché.

La *Société de musique de Tournai* donnera son concert annuel le dimanche 26 février, à 6 h. 1/2 du soir, dans la salle de la Halle aux Draps. On y exécutera la *Judith* de M. Charles Lefebvre.

La *Société de musique de Tournai*, qui se compose actuellement de 125 voix de femmes et de 110 voix d'hommes, a engagé pour chanter le rôle de Judith Mlle Baldo, des Concerts Colonne et Lamoureux, et pour le rôle d'Holopherne, M. Heuschling.

L'orchestre sera composé de 125 instrumentistes.

Hier, à 2 heures, s'est ouvert à Anvers, à l'ancien musée de peinture, le Salon annuel des XIII.

Parmi les exposants étrangers nous relevons les noms de MM. Roll, Mesdag, von Uhde, Kuehl, Grönwöld, Fügel, Sisley, Skredsvig, D. Oyens ; et parmi les belges : Alb. Baertsoen, Binjé, Denduyts, Gilsoul, Maurice Hagemans, Richir, Jan Stobbaerts.

Pour paraître prochainement : *Tristan et Yseult* de Richard Wagner ; la légende, le drame et la partition, étude critique, littéraire et musicale, par Maurice Kufferath.

Tristan et Yseult formera un volume in-12, d'environ 350 pages, imprimé en caractères neufs et sur papier de choix. Il paraîtra dans les premiers jours de mai.

Le prix est de 3 francs pour les souscripteurs (à Paris, chez Fischbacher ; à Bruxelles, chez Schott frères).

VENTE
DE
TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES
Argenteries anciennes et modernes
BIJOUX
Bronzes et cuivres modernes
PORCELAINES ET FAIENCES DIVERSES
MEUBLES ANCIENS ET MODERNES
GRAVURES — LIVRES — MONNAIES et MÉDAILLES
Dentelles, Verres et Cristaux, Objets divers, etc,, etc.
DE FEU MADAME MEEUS
qui aura lieu
en l'Hôtel, 34, Avenue des Arts, à Bruxelles
les 10, 11, 13, 15, 16, 17, 18, 20, 21 et 22 février 1893
A 1 1/2 HEURE PRÉCISE DE RELEVÉE
Par le ministère de Me ECTORS, notaire à Bruxelles, 55, rue du Marais, à l'intervention de son collègue Me JACOBS, résidant même ville, rue des Paroissiens, 11.
EXPERTS : MM. J. et A. LEROY frères, 13, Place du Musée, et Aug. DUFOUR, joaillier-orfèvre, 30, Marché aux Herbes, à Bruxelles, qui ont dressé le catalogue.

LE GRESHAM
COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES
La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**. *Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de **220 millions.**
RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

Spécialité de vins fins de Champagne
CARLE FRÈRES
AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)
MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale
Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin
Vins de toutes provenances

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT *et l'*ANGLETERRE

Bruxelles à **Londres** en 8 heures.— **Cologne** à **Londres** en 13 heures.— **Berlin** à **Londres** en 22 heures.— **Vienne** à **Londres** en 36 heures. — **Bâle** à **Londres** en 20 heures. — **Milan** à **Londres** en 32 heures. — **Francfort s/M** à **Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'**Ostende** à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De **Douvres** à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux**. — **Fumoirs**. — **Ventilation perfectionnée**. — **Éclairage électrique**. — **Restaurant**. BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glascow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES** ou **DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2e en 1re classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1er juin au 30 septembre.
Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE **225,000 INSTRUMENTS** VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos **BECHSTEIN**

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

Treizième année. — N° 8. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 19 Février 1893.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

L'Affiche. — Monnaies grecques et médailles modernes. — Ford-Madox Brown. — L'Art au Parlement. — Accusés de réception. — Au Chat noir. — Liste de souscription pour le monument Charles Baudelaire. — Petite chronique.

L'AFFICHE

En ce moment est ouverte, au Musée communal d'Ixelles, une exposition d'affiches.

Quatre maîtres y marquent : Chéret, de Toulouse-Lautrec, Grasset et Willette.

Chéret? Il est célèbre, maintenant. Toutes les divettes tiennent à honneur de se faire pourtraicturer en ses pimpantes affiches. Et celles-ci réveillent la froide banalité des murs modernes de leurs affriolances éclatantes et de leurs bruyantes mignardises. Oui, les voilà — Yvette Guilbert ou Kanjarova — avec le sourire à la fois poupin et canaille de leurs refrains, dans leurs vives toilettes de chanteuses d'alcazars. On dirait qu'un peu de la lumière des rampes, qu'un peu du reflet des coulisses, qu'un peu de l'atmosphère chaude et vicieuse des cafés-concerts éclabousse tout ce coin de muraille où elles silhouettent leurs profils d'« étoiles » à la mode! Voilà les petites femmes du Moulin-Rouge, de l'Alcazar d'été, et les moulins tournent aux horizons — les moulins rouges, emblèmes de plaisir canaille et devant lesquels cavalcadent la gamine luronnerie, le « jambe-en-l'airisme », la désinvolte noce des continueuses de Grille d'égout et de la Goulue. Chéret, c'est une « dînette d'art », disait, je crois, J.-K. Huysmans. Certes, il affine la polissonnerie, il rend exquises les roublardes impures qui fréquentent l'Hippodrome, il raille ce monde excentrique avec une brillante délicatesse et son pinceau a comme le pétillement et l'entrain d'une musique d'Offenbach! Mais c'est aussi le décorateur de la Joie, qui tire des feux d'artifice aux coins des rues, qui prépare des fêtes aux yeux des passants ; il enivre les artères des villes par la kermesse de ses tonalités. Le sourire de ses danseuses a l'éclat de roses inondées de rosée et les maillots se tirent sur les jambes avec de tentantes couleurs de chair et de soie. Chéret, c'est le maître affichiste!

Mais un rival a surgi : Toulouse-Lautrec. Celui-ci ne prodigue pas toutes ces épices de joie et n'est pas riche de la corne d'abondance où Chéret puise l'or et les rires et les lumières de sa verveuse fantaisie. — Il est plus sévère — presque macabre. Mais quel prodigieux morceau d'art cet *Aristide Bruant dans son cabaret !* O le beau Vélasquez des seigneurs cabaretiers et des gentilshommes chansonniers du quartier de Montmartre ! Quel mystère dans l'allure et quelle

inquiétude un peu fantastique dans le visage de ce Bruant coiffé de feutre, vêtu d'un large manteau bleu, avec sa rouge écharpe ! On dirait un chouan diabolique, un pâtre étrange de régions infernales ! Il se drape dans un orgueil de César de Bazan, — le bizarre troubadour servant des bocks au Paris des quartiers fous et cascadeurs, le chantre macabre des complaintes des « marlous » et des « marmites ». Oh ! la superbe affiche !

Dans une note familiale et grave, s'affirment très artistes, les affiches signées Grasset. La *Librairie romantique* est certainement une œuvre bien évocatrice de l'époque des Gérard de Nerval et des Célestin Nanteuil. Au fond, se dresse, dans un reflet qui la magnifie, la cathédrale qui a prêté son décor grandiose au plus célèbre roman de ce temps-là : *Notre-Dame de Paris*. Une lectrice en robe noire, à large collerette, d'une grâce profonde avec son chignon en diadème au-dessus de sa tête, — une coiffure « à la reine Amélie » — s'adonne, à l'avant-plan, à la lecture de quelque roman de Balzac ou laisse voguer son âme à travers la poésie passionnée d'Alfred de Musset. La couleur veloutée, d'un noir brûlant et bien « gammé » de cette affiche en fait un véritable bijou, au feu sombre.

Quant à Willette, ses affiches tantôt sentimentales, tantôt drôlichonnes amusent. Mais elles sont plutôt de lestes fantaisies qu'on verrait avec plus de plaisir à la dernière page du *Courrier français* qu'elles illustreraient à ravir.

Les affiches doivent, en effet, forcer l'attention du public. Elles sont appelées à voler les regards des passants. Elles constituent une sorte d'avant-garde attirante de la réclame et pour cet office elles doivent être armées de façon à se rendre maîtresses des foules qui se déroulent dans les rues et les boulevards.

Les Anglais et les Américains ont bien compris ce rôle de l'affiche. Mais ils frappent à formidables et lourds coups de poings, ils appellent les clients à pleine et vulgaire gueule. Leurs couleurs sont brutales : on dirait que ces grands papiers sont peinturlurés par des boxeurs ou des « cow-boys ». Les Allemands ne sont pas plus gracieux et quand ne se montre pas le pédantisme d'un « herr professor » de Munich, c'est un plat enluminage, un indigeste ragoût de tons nauséeux qui s'offre aux regards.

Quant aux Belges ? Le résultat du concours d'affiches ouvert à Ixelles est déshonorant. Cela pue, par ses palmes et ses allégories, la veule éducation qu'on donne aux jeunes artistes dans les académies. C'est nul, absolument. On remarque bien, dans le paquet de ces ordures, telle tentative (celle qui donne des aspects d'Ixelles et la médaille de Wiertz) dénotant un artiste de goût et bon dessineur, mais l'ensemble est désolant.

Pourtant, avec le sens du décor et de la couleur que possède notre jeune école, ne pourrait on voir quelques originaux faiseurs d'affiches égayer nos maisons, nos cloisons, nos murailles d'autres produits que de ceux étalés là-bas à Ixelles ? N'y aurait-il pas des affichistes qui seraient à Breughel, à Rubens, à Leys ce que Chéret et Lautrec, ces Parisiens essentiels, sont à Watteau ou à Degas ? Imaginez l'annonce d'un bal masqué faite par James Ensor, et l'attrait qu'aurait cette œuvre d'un coloriste turbulent ? Laermans, avec ses harmonies particulières qui étreignent les regards serait aussi un rude remueur des attentions qui passent le long des trottoirs ! Théo Van Rysselberghe allumerait de belles lumières dans les promenades. Et que d'autres encore !

Aussi, si la tentative d'Ixelles a avorté, nous ne perdons aucun espoir de voir un jour les rues de Bruxelles se faire les musées de belles œuvres étalées au plein air. Mais pour cela il faut que les organisateurs de fêtes et de kermesses, les échafaudeurs de réjouissances publiques confient l'exécution des affiches à d'autres qu'à de vieilles badernes ou des rapins de vingtième ordre.

Monnaies grecques et médailles modernes

Par Auguste Delbeke, avocat au Barreau d'Anvers, membre de la Chambre des représentants. — Broch. in-8° de 28 pages, 12 planches photographiées hors texte, illustrations phototypiques dans le texte. Extrait de la *Revue belge de Numismatique*, année 1892. — Bruxelles, 1892, Goemaere. Tiré à part, petit nombre.

Voici une œuvrette charmante, un régal pour les lettrés et les esthètes, quelques pages savoureuses écrites par un homme de goût, par un amateur passionné des monnaies grecques. Nous avons la bonne fortune de pouvoir donner à nos lecteurs quelques extraits de cette rareté bibliographique réservée aux initiés, s'occupant d'un art qui n'est pas encore vulgarisé et qui, en des productions minuscules, réalise un beau complet et séducteur

M. Auguste Delbeke, qui devrait prendre à la Chambre le rôle vacant de défenseur des arts et des artistes, possède un cabinet de monnaies choisies avec une rigueur raffinée. Il l'exhibe discrètement, et le raconte avec amour, dans cette brochure, distribuée à quelques amis seulement. Le numismate et le lettré s'y révèlent de façon saisissante et nous rendrons gloire à l'homme et service à l'art en reproduisant quelques passages de ce travail où respire la joie sereine du possesseur de choses rares et belles. Les grandes et nobles idées s'y mêlent aux descriptions techniques minutieuses. Nul, croyons-nous, ne les lira, sans sentir s'éveiller en soi l'envie d'avoir à son tour quelques-unes de ces œuvres admirables si douces à voir, si douces à manier de doigts caressants.

I

« Notre civilisation sent toujours que la civilisation grecque est parmi ses aïeules. Une sympathie irrésistible l'entraîne vers l'étude de tout ce qui est grec. Sans doute l'éducation que reçoit la jeunesse depuis la Renaissance a beaucoup contribué à cette attraction vers l'histoire, l'archéologie et l'art helléniques. Mais

l'« humanisme » a aussi des racines profondes dans notre âme. Toujours il se trouvera une élite pour reconnaître dans les œuvres grecques les manifestations les plus nobles de l'esprit humain. La littérature, la philosophie, l'art, la politique des Grecs éveilleront éternellement l'attention passionnée des esprits cultivés.

L'hellénisme ne vieillit pas. Il rajeunit du moins constamment. Les Hellènes ne nous apparaissent plus comme aux hommes de la Renaissance, aux auditeurs des tragédies de Racine, ni aux contemporains du premier Empire. Nous comprenons et nous aimons autrement qu'eux la Grèce antique, mais nous l'aimons autant. La génération qui vient ne la verra pas avec les mêmes yeux que nous ; mais, quoi qu'en pense notre âge de fer et d'électricité, elle la regardera avec autant d'intérêt que nous.

Parmi les souvenirs de cette civilisation grecque, quoi de plus vivant, de plus intime, de plus varié que la monnaie? Quoi de plus intéressant et de plus instructif?

Le caractère sacré du type est dans la numismatique grecque une règle presque absolue. Les tyrans ni les rois n'osèrent d'abord placer leur effigie sur la monnaie. Ils s'y risquèrent seulement plus tard. Encore cette audace sacrilège ne se fit-elle pas jour tout d'un coup. Alexandre le Grand n'alla jamais jusqu'à se faire représenter sur sa monnaie d'or. Et sur sa monnaie d'argent il ne le fit qu'en donnant les traits de son visage à la tête d'Héraclès coiffée de la dépouille de lion. Lorsqu'en Asie-Mineure la monnaie grecque admet les portraits des rois régnants ou du chef des dynasties, elle est en pleine décadence, bien que ses avers soient souvent encore de purs chefs-d'œuvre.



Monnaie d'Antiochus Ier, roi de Syrie. (Cabinet de M. Delbeke.)

II

Et, pour la plupart, quels charmants objets que les médailles grecques! Combien intéressants par eux-mêmes, pour des yeux initiés aux séductions du relief et même pour des doigts sensibles aux délicatesses du tact! Il suffit d'un coup d'œil pour les reconnaître. Ils sont d'essence grecque. Ils ont de l'art hellénique la clarté, la précision, la mesure, la simplicité, l'allure facile et allègre, souvent la grandeur et l'élévation. Ils en ont aussi le merveilleux sentiment du pittoresque et de la convenance.

Jamais la sculpture n'a traité le nu avec plus d'aisance et de force élégante que la monnaie grecque.

Et la tête humaine, comme ces graveurs en sont maîtres! Dans la courte période où les artistes monnayeurs du monde grec, aux trois premiers quarts du IVe siècle, ont adopté la mode, peu pratique pour le numéraire, mais séduisante pour des praticiens aussi entendus, des têtes de face ou de trois quarts, les chefs-d'œuvre ne se comptent pas. Non seulement ces types de face sont d'incomparables petits bas-reliefs, des bijoux d'audace artistique heureuse, où la science du méplat, la technique des plans est souveraine, mais encore des merveilles d'habileté destinées par le graveur à remplir convenablement le flan restreint malgré les hasards de la frappe, et aussi à circuler et à lutter le mieux possible contre le frai. Ainsi, la tête de la nymphe Aréthuse, de face, de Kimon, et celle de Pallas par Eucleidas sur les tétradrachmes



Monnaie d'Amphipolis. (Cabinet de M. Delbeke.)

bien connus de Syracuse, celle d'Apollon par Théodotos sur la célèbre monnaie de Klazomènes.

Les têtes de profil ne sont pas moins remarquables. On connaît les immortelles créations de Kimon et d'Evainetos, graveurs des pentekontalitra de Syracuse, présentant à l'avers la personnification de la fontaine Aréthuse, les têtes de la Pallas de Thurium, du Zeus des tétradrachmes d'Arcadie et de Philippe de Macédoine, de Koré sur la monnaie d'Agathocle, de l'Apollon archaïque de Léontini, du Dionysos de Lampsaque et de Naxos, de l'Héra d'Elide, et tant d'autres, parmi lesquelles la tête d'un style si



Décadrachme d'Athènes. (Cabinet de M. Delbeke.)

hiératique et si grandiose qui orne le décadrachme d'Athènes, malheureusement par trop rare.

III

La numismatique des Grecs est un résumé de leur art. Différente en cela de la nôtre, qui marche seule, dans son type figé, insensible à la rénovation artistique qui s'opère autour d'elle, la monnaie grecque marque toutes les étapes, toutes les nuances locales, toutes les tendances successives de la vie artistique. Voyez un choix de monnaies chronologiquement disposées. Vous pourrez y suivre l'art grec dans sa croissance, sa maturité et son déclin. Voici les coins du VIe et du VIIe siècle, avec leur physio-



Tétradrachme d'Athènes, style archaïque. (Cabinet de M. Delbeke.)

nomie encore assyrienne, leur rudesse et leur inexpérience de facture vraiment sauvages. Songeant aux merveilles de l'art grec

parvenu à la pleine possession de lui-même, on est étonné qu'une telle splendeur ait eu de tels débuts. Et l'on reste confondu devant le génie d'une race à laquelle il a suffi de deux siècles pour faire le long chemin qui sépare de la perfection ces grossiers et maladroits essais.



Monnaie d'Elis au type de Zeus Olympios. (Cabinet de M. Delbeke.)

Mais bientôt ils cèdent la place à l'art archaïque proprement dit du Ve siècle, exprimant déjà mieux les formes, mais avec un effort que trahissent la roideur du style et le convenu des expressions. Vous trouverez dans les monnaies de cette période un charme de facture, fait de sincérité et de naïveté, une délicatesse de touche que l'on chercherait en vain plus tard, même à la grande époque.



Avers d'un tétradrachme de Léontini, représentant la tête archaïque d'Apollon. (Cabinet de M. Delbeke.)

Vient ensuite le IVe siècle, l'âge d'or de la monnaie grecque. C'est au début de cette période que se placent les coins portant les admirables têtes de face, et les chefs-d'œuvre des graveurs syracusains.

La fin de cette époque, qui empiète d'une vingtaine d'années sur le IIIe siècle, nous montre des coins toujours superbes, mais qui ne témoignent plus de progrès, comme ceux d'Alexandre le



Didrachme athénien. (Cabinet de M. Delbeke)

Grand et de ses premiers successeurs en Egypte, en Syrie, en Thrace.

Au IIIe siècle commence le déclin de l'art monétaire, comme de la sculpture grecque. Le flanc de la monnaie devient plus large,



Tétradrachme archaïque de Syracuse. (Cabinet de M. Delbeke.)

la facture plus formulaire. Nous voyons apparaître les portraits des rois.

Au cours de cette période, la monnaie nous présente un phénomène que les archéologues constatent pour la sculpture et qui se reproduit chaque fois que l'art, incapable de créer, se lasse de la



Pentekontalitron de Syracuse, gravé par Kimon. (Cabinet de M. Delbeke.)

formule accoutumée. Il retourne au passé, à la formule primitive, par dilettantisme. Nous possédons des statues, non pas archaïques, mais archaïsantes, où l'artiste est revenu de propos délibéré aux naïvetés de l'art primitif dont il ne réussit pas, du reste, à



Monnaie d'Oponte, avers. (Cabinet de M. Delbeke.)

retrouver le charme d'expression. Nous avons aussi des monnaies archaïsantes, entre autres le statère d'argent des Thessaliens et le tétradrachme d'Antigone Gonatas, portant au revers l'image de Pallas combattant.

C'est dans cette période décadente que naît la nouvelle série des monnaies d'Athènes. Ces coins représentent au droit la tête de la célèbre statue chryséléphantine de l'Athena Parthenos créée



Tétradrachme à flan aplati de Myrrhina. (Cabinet de M. Delbeke.)

par Phidias. Il en existe de beaux exemplaires. Mais ce n'est plus là le grand art monétaire, qui, dès le milieu du IIe siècle, n'est plus qu'un très lointain souvenir.

Faut-il croire que ces exemples resteront toujours inaperçus de nos artistes? Je ne parviens pas à m'y résigner. Et je me prends à espérer devant quelques médailles récentes des Roty, des Tasset, des Dupuis. La médaille bien connue de l'Exposition de 1878 est aussi fort belle. Chaplain ne s'y est pas entièrement affranchi de la technique monétaire. Il ne le pouvait sans doute, à cause de la reproduction mécanique à laquelle son œuvre était destinée. Mais il se dégage de toutes les entraves inutilement

acceptées jusqu'ici. Le bord et les inscriptions sont réduits à leur vrai rôle; le champ est disposé en lentille légèrement concave; les types font équilibre avec le flanc; les compositions sont



Médaille de Chaplain. — Avers.

simples et largement traitées. La facture et les sujets sont d'une modernité très franche, et pourtant inspirés par les antiques. Sans doute, le grand graveur n'a point imité les Grecs : il est



Médaille de Chaplain. — Revers.

resté de son temps. Mais on ne s'aurait s'y tromper. Il a étudié et compris la médaille grecque. Regardez, à l'avers, l'admirable tête de la République et dites si vous n'y sentez pas le souffle vivifiant de l'art des Kimon et des Evinète?... »

M. Delbeke ajoute cette remarque qui frappera, certes, comme une contribution démonstrative, ceux qui collectionnent les faits destinés à démontrer l'infériorité de la race de Sem pour l'Art :

« Il est impossible de ne pas s'étonner que les Sémites, si remuants, si prompts au trafic, si aptes, de nos jours encore, à tirer parti de la mobilisation des richesses due à l'usage de la monnaie, ne soient pas parvenus, par eux-mêmes, à cette invention du numéraire qui semblait réservée à leur tempérament mercantile. Les Carthaginois n'apprirent l'usage de la monnaie qu'en Sicile, au contact des colonies helléniques, et *leurs coins sont gravés par des Grecs siciliens*. La Judée frappa le sicle longtemps après les monnaies des Hellènes et — soit dit en passant — *comme art, son monnayage est au-dessous de toute critique*. Les Phéniciens, au temps où leurs nefs, pleines de marchandises, encombraient encore les criques de l'Hellade et de ses îles, ces négociants hardis, à l'époque où ils enseignaient le commerce aux Grecs, durent aller prendre chez eux l'idée de frapper monnaie. »

Ford-Madox Brown

A l'occasion de l'ouverture du Salon des *XX*, où expose le peintre anglais Ford-Madox Brown, nous pensons qu'il est intéressant de reproduire cette partie d'un article sur le grand préraphaélite, signé Emile Verhaeren et publié dans le numéro de janvier de *la Société nouvelle :*

« A travers la multiplicité de ses mises en pages nouvelles, dès qu'on s'interroge sur la parenté qui existe entre lui et les peintres venus avant lui, c'est aux gothiques plutôt qu'à ceux de la renaissance qu'on le rattacherait.

Certes est-il venu en pleine fermentation romantique, alors que Delacroix et Delaroche en France guidaient, par à travers les écoles d'art de l'Europe, l'un les audacieux, l'autre les timorés et les prudents. Il visita Paris, mais surtout s'arrêta à Anvers dans l'atelier de Wappers, où les traditions nouvelles, venues des ateliers parisiens et amalgamées au souvenir des Rubens et des Van Dyck, étaient en honneur. Wappers n'a point déteint sur lui, c'est à peine si *la Condamnation de Marie Stuart*, une des anciennes œuvres de Madox Brown, rappelle les Paul Delaroche. Elève de romantiques, à peine a-t-il gardé d'eux leur curiosité de l'histoire et des chroniques.

Leys fut son compagnon. Tous les deux se connurent et se pratiquèrent. Et maintenant, à travers les années, c'est bien plus à son compagnon qu'à son maître que l'art de Madox Brown fait songer. Non pas que matériellement il y ait ressemblance entre les deux peintres. La parenté fut entre eux d'esprit. En même temps, dans un même milieu et certes pour les mêmes raisons, tous les deux s'arrachèrent à l'art romantique pour s'en venir vers l'art gothique et tous les deux, aussitôt leur conversion faite, apparaissent avec les mêmes tendances archaïques dans l'art de leur temps. Eux deux, les premiers, ont fait pivoter, vers le milieu de ce siècle, l'art entier sur son axe, tournant sa face vers la simplicité, la naïveté, la pureté, la vie intérieure qu'au rebours des renaissants, des néo-grecs, des néo-romains, les peintres chrétiens ont toujours et avant tout tâché de traduire.

Il ne faut donc pas s'étonner qu'à l'éclosion, vers 1850, de l'école préraphaélite, Ford-Madox Brown fut celui des peintres vivants vers lequel Rossetti tendit les mains.

M. Walter Hamilton raconte, en son *Ethetic movement in England*, qu'en 1846, lors de l'apparition des dessins de Madox Brown à Westminster, le jeune Gabriel Rossetti fut si fort ému qu'il écrivit au maître pour solliciter l'honneur de devenir son élève. Ce disciplat fut l'origine de leur indélébile amitié dans laquelle toujours Rossetti maintient du respect et de l'admiration. Jamais Madox Brown, à cause de sa haine des « cliques et des coteries », ne consentit à faire partie de la confrérie préraphaélite,

mais il se montra ardent à défendre chacun des frères, il leur prodigua non pas ses conseils, mais l'ardeur jumelle de sa foi vers le même but d'art.

Voilà pourquoi, bien qu'il n'ait jamais été affilié à la confrérie, l'œuvre de Madox Brown : *Chaucer lisant ses poèmes à la cour d'Edouard III*, qui fut brûlée à Sydney, est considérée comme la première toile affirmant nettement les théories préraphaélites. Rossetti avait posé pour Chaucer, de même qu'il posa plus tard pour un des convives d'un célèbre tableau de Millais.

Du reste, comment se fût-il réalisé que le mouvement — tellement profond et sincère, qu'il en est comme sacré — qui constitue le premier préraphaélitisme, n'entraînât point la sympathie active de Madox Brown?

N'avait-il point, tout comme les préraphaélites, le culte pieux d'un art sincère jusqu'à la toute abnégation personnelle, religieux jusqu'au culte? Ne voyait-il pas dans la nature non pas le symbole mais comme le portrait de la vie divine? Ce qu'étaient les cœurs fous de virginité et de candeur et de naïveté de ces premiers artistes chrétiens anglais, qui donc un jour le fera connaître et les séparera de cette suite de royaux académiciens habiles, pour lesquels la froideur d'un art gelé de perfection constitue à cette heure un programme? Ceux qui aujourd'hui approchent le vieillard illustre et simple, qui fut le Madox Brown ardent et doux de jadis, racontent la bonne chaleur d'âme tendre et forte qui se dégage encore de ses yeux et de ses paroles. Cet homme, hors de notre temps, par son esprit grave et bon, se penche sur la jeunesse et sur la vie avec la même sollicitude qu'autrefois et sans que jamais aucune pédanterie ne vienne le diminuer. Dans sa maison, vide des bruits de la bataille et de la lutte ancienne et qui se recueille en un calme fané, il travaille encore, achevant la dernière fresque de la salle des fêtes de Manchester. Et l'on songe à ce qu'était son atelier au temps où Rossetti et Holman Hunt y venaient causer avec leur protecteur et leur guide, le soir des jours d'exposition, quand toute la critique anglaise aboyait après eux. »

L'art au Parlement!

(Chambre des Représentants, séance du 31 janvier 1893.)

Propos d'un Barbare.

M. de Kerchove de Denterghem. — Je ne compte pas examiner à fond le budget de l'agriculture : je me bornerai à traiter trois points.

Je partage l'avis de M. de Pitteurs au sujet des plantations d'arbres le long des routes de l'Etat. L'honorable membre se demandait, à ce propos, par quelles essences on remplacerait les arbres abattus? A mon avis, il serait utile de planter à leur place des poteaux téléphoniques... *(On rit.)* Ils permettraient de reconnaître les routes en temps de neige et ils ne feraient aucun tort aux cultures voisines, tout en rapportant de sérieuses ressources à l'Etat.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Les billets des rois en Flandre, xylographie, musique, coutumes, par EDMOND VANDER STRAETEN; Gand, J. Vuylsteke. — *L'abbé Noël*, mœurs flamandes, par E. MINNAERT; Bruxelles, P. Weissenbruch.

AU CHAT NOIR

... Ce Rodolphe Salis que nous avions connu rapin au Quartier Latin, se souvenant de ses études et de son romantisme de peintre qui avait peint des vestes de cuir et des cuirasses bossuées, eut la bonne idée de créer la Taverne littéraire dans un cadre gothique. Son jargon des mélos de 1830, les épices de ses boniments firent le reste. Et aussi ses inventions merveilleuses : comme de se présenter au mémorable banquet des maires de France, en qualité de maire de Chatnoirville!

On sait la vogue, la foule ininterrompue, les gens du monde s'en mêlant, et les personnages. M. Pierre Loti y vint avec son frère Yves, un solide marin au tricot rayé, blanc et bleu. Le général Boulanger aussi. Ce fut l'apogée. Maintenant, l'entreprise décline. On fait la province et l'étranger. En janvier pourtant, toujours à l'affût du mouvement, on y donnera du mystique : *La légende de sainte Geneviève*, patronne de Paris. Qu'importe le succès, d'ailleurs. Le patron est millionnaire, châtelain, possesseur du château de Naintré, avec tours et machicoulis, près de Chatellerault, où il se fera un jour sans doute nommer député.

Quant à ses auteurs, quelques-uns sont allés à la célébrité, comme M. Jules Jouy; d'autres à l'hôpital, comme ce pauvre Mac-Nab mort à Lariboisière et Albert Tinchant aussi. Il venait d'envoyer un billet humoristique à ses amis, annonçant qu'il passerait là l'hiver et y recevrait tous les jeudis après-midi. Le lendemain il n'était plus! N'est-ce pas très mélancolique, ces pauvres chansonniers qui se trouvent si vite dépourvus et vont mourir à l'hôpital?...

Un de ceux qui en furent et se brouilla, le peintre Willette, fit figurer, il y a quelques années, dans une exposition complète de ses œuvres, un dessin où l'on voyait, un peu ressemblant au patron du fameux cabaret, un reître en bottes molles, portant un écriteau : « V'là le marchand de la mort aux rats! » auquel pendaient pas mal de bestioles occises.

(*L'Indépendance.*)

LISTE DE SOUSCRIPTION

POUR LE

MONUMENT CHARLES BAUDELAIRE

SOUSCRIPTEURS BELGES

SEPTIÈME LISTE

	Report des listes précédentes. . . fr.	856
MM.	Eugène Laermans, peintre, Bruxelles	5
	Auguste Peltzer, sénateur, Verviers.	10
	Ed. Peltzer-de Clermont, Verviers	5
	Louis Kefer, directeur de l'Ecole de musique de Verviers	5
	Joseph Soubre, avocat, Verviers.	5
	Th. Desenfans, avocat-avoué, Verviers	5
	Albert Bonjean, avocat, Verviers.	5
	Arthur Levoz, substitut du procureur du Roi, Verviers	5
	A reporter. . fr.	901

Petite chronique

Le Salon des *XX* s'est ouvert hier pour les invités et les abonnés. Une foule d'artistes et d'hommes de lettres, parmi lesquels on remarquait particulièrement MM. Vincent d'Indy et Ernest Chausson, Maurice Maeterlinck, Charles Van Lerberghe et Grégoire le Roy, Camille Lemonnier, Constantin Meunier, le peintre hollandais Thorn Prikker, le sculpteur parisien Charpentier, dont l'envoi fait sensation, etc. L'ouverture publique aura lieu aujourd'hui dimanche, à 10 heures du matin.

Le premier concert de musique nouvelle que donnera le Quatuor Ysaye au Salon des *XX* aura lieu mardi prochain, 21 courant, à 2 heures. La présence des compositeurs Vincent d'Indy et Ernest Chausson, qui prendront part à l'exécution de leurs œuvres, le concours du ténor Demest et d'un groupe d'instrumentistes des Concerts du Conservatoire, parmi lesquels MM. Anthoni, Fontaine et Zinnen, donneront un intérêt exceptionnel à cette séance, dans laquelle seront interprétés le *Trio* (op. 1) de César Franck, le *Poème de l'amour et de la mer* (inédit) d'Ernest Chausson et la *Suite en ré* de Vincent d'Indy pour trompette, flûtes et orchestre d'instruments à cordes.

Paul Verlaine fera une conférence à Charleroi, le dimanche 26 courant. Cette conférence aura lieu à l'Eden-Théâtre et est organisée par la Société des Conférences à la tribune de laquelle se sont déjà succédé cet hiver les poètes Albert Giraud et Maurice Desombiaux. Aujourd'hui 19, ce sera Jules Destrée qui y parlera : *De la poésie française contemporaine, notamment de Verlaine et de Mallarmé et de leur influence.* La causerie de Jules Destrée servira ainsi de préparation à celle de Verlaine et permettra aux lettrés de Charleroi de se rendre compte de l'importance de l'événement littéraire que constituera la présence du grand poète français parmi eux.

La « Chapelle De Lange », d'Amsterdam, donnera un concert à Liége dans la salle d'audition du Conservatoire, le mercredi 22 février, à 8 heures du soir. L'orchestre des « Nouveaux Concerts », sous la direction de M. Sylvain Dupuis, prête son concours à cette fête musicale.

Aujourd'hui dimanche, une ouverture pour *la Princesse Maleine* de Maeterlinck, par Pierre de Bréville, sera exécutée aux « Nouveaux Concerts » de Liége, dans la salle du Conservatoire.

La représentation théâtrale organisée annuellement au bénéfice de la Crèche-Ecole gardienne d'Ixelles, aura lieu au Théâtre Molière, le vendredi 3 mars prochain, à 8 heures.

On jouera *la Pluie et le Beau temps* de Léon Gozlan et *l'Ami Fritz*, comédie en trois actes, par MM. Erckmann-Chatrian.

S'adresser pour retenir des places au Comité des Dames patronnesses de la Crèche, rue Sans-Souci, 114, à Ixelles.

Le cinquième spectacle du théâtre libre, en répétition déjà depuis plusieurs jours, se composera d'une pièce en cinq actes, en prose, de M. Georges Lecomte. Titre : *Mirages.*

M. Antoine donnera ensuite : *Comme ils sont tous*, de M. Emile Fabre ; *l'Enfant*, de M. Jean Thorel ; *Valet de cœur*, de M. Maurice Vaucaire ; *Nos mères*, de M. Ernest Laumann.

La première répétition d'orchestre de *la Walkyrie* a eu lieu la semaine dernière à l'Opéra. L'œuvre de Wagner, qui sera jouée en avril, coûtera 100,000 francs de frais de décors, costumes, etc.

Voici la distribution définitive de l'œuvre de Wagner :

MM. Van Dyck, *Siegmund;* Delmas, *Wotan;* Fournets, *Hounding.* Mmes Rose Caron, *Sieglinde;* Bréval, *Brunehilde;* Deschamps, *Fricka.* Huit walkyries : Mmes Carrère, Berthet, Marcy, Wyns, Marcelle Dartoy, Héglon, Agussol et Vincent.

La *Belgique paroissiale illustrée*, texte par Alfred Janax, illustration par Paul Bayart, préface par M. l'abbé Van Caster, comprend la description pittoresque de toutes les églises paroissiales du diocèse de Malines en quatre-vingt-trois livraisons, payables en six versements de 10 francs.

S'adresser à l'administration, 76, rue de la Consolation, à Bruxelles.

On vient de vendre aux enchères, à New-York, deux collections célèbres : celles de MM. Charles Osborne et William Thorne, composées en grande partie de tableaux dus à des maîtres français.

Voici des prix fort élevés réalisés par les pièces les plus importantes :

Jules Breton, *le Départ pour les champs*, vendu, il y a quelques années, 35,000 francs, est monté à 85,000 francs ; Gérôme, *Marchand de tapis en Orient*, 75,000 francs ; Troyon, *Paysage et animaux*, 39,000 francs ; Meissonier, *un Cavalier*, 35,000 francs ; Bouguereau, *l'Aurore*, 34,000 francs ; Jules Lefebvre, *l'Aube*, 10,000 francs ; de Neuville, *Convoi de prisonniers*, 33,000 francs ; Rosa Bonheur, *le Roi de la forêt*, 23,500 francs ; Detaille, *un Cuirassier*, 23,000 francs ; Vibert, *Discussion théologique*, 21,000 francs ; Van Marcke, *Troupeau de bœufs*, 20,000 francs ; Munkaczy, *Dans l'atelier*, 14,000 francs ; Leloir, *le Papillon*, 13,750 francs.

LE GRESHAM
COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES
La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de **220 millions.**
RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

Spécialité de vins fins de Champagne
CARLE FRÈRES
AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)
MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale
Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin
Vins de toutes provenances

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT *et l'*ANGLETERRE

Bruxelles à **Londres** en 8 heures.— **Cologne** à **Londres** en 13 heures.— **Berlin** à **Londres** en 22 heures.— **Vienne** à **Londres** en 36 heures. — **Bâle** à **Londres** en 20 heures. — **Milan** à **Londres** en 32 heures. — **Francfort s/M** à **Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'**Ostende** à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De **Douvres** à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux.** — **Fumoirs.** — **Ventilation perfectionnée.** — **Éclairage électrique.** — **Restaurant.** BILLETS DIRECTS (simples ou aller *et retour*) *entre* **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glascow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES** ou **DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2e en 1re classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1er juin au 30 septembre.
Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE **225,000 INSTRUMENTS** VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos **BECHSTEIN**

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V. MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

Treizième année. — N° 9. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 26 Février 1893.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

Les Arts décoratifs au Salon des *XX*. — Le *Budget* des Beaux-Arts. — Au Salon des *XX*. — Au Cercle artistique. — Auguste Rodin. — Théatre Libre. — Petite chronique.

Les Arts décoratifs au Salon des XX.

Pour la première fois, et afin de mieux marquer l'union intime qui existe dans toutes les manifestations de l'Art, — qu'il s'agisse des œuvres uniquement destinées à récréer les regards ou des applications d'idées artistiques aux objets usuels, — les *XX* ont ouvert un Salon spécial aux arts décoratifs.

Ceux-ci, il est vrai, avaient été admis et appréciés à quelques expositions antérieures, et les céramiques éblouissantes de Delaherche, les enluminures délicates de Walter Crane, les frontispices et lettrines d'Herbert Horne et de Selwyn Image avaient éveillé l'intérêt. Cette fois, on fait aux applications de l'art les honneurs de deux salles tout entières, la première et la dernière, et ainsi s'ouvre et se clôt, par une flambée de soleil, l'exposition la plus variée et la plus nourrie d'œuvres personnelles et fortes qu'en ces dix années de luttes les *XX* aient imposée à l'attention.

C'est réellement une coulée de lumière que le déploiement de ces polychromies joyeuses : affiches aux tons d'orfèvreries, carreaux de faïence aux luisants métalliques, étains aux reflets de lacs endormis en la profondeur des forêts. Dès l'entrée, l'œil en est égayé, et l'harmonie des combinaisons chromiques est telle que malgré leur violence, elles apparaissent calmes, d'une pondération savante, sans nul accord dissonnant.

L'important envoi du Ministère des Beaux-Arts de France, ces huit cartons de verrières commandés à M. Albert Besnard et qui figurent avec honneur au Musée des Arts décoratifs de Paris, marquent au premier rang. Nous en avons ici-même, lorsqu'ils firent leur apparition au Champ-de-Mars, voici deux ans, vanté la composition ingénieuse et le coloris prestigieux. Avec une entente parfaite de la décoration servie par une rare sûreté de main et un goût subtil, M. Besnard a peint, en variant ingénieusement les attitudes et les mouvements, toute une faune qui prend ses ébats dans des décors champêtres : cygnes aux ailes éployées, paons majestueux, aigles aux fiertés impériales, singes détrousseurs d'orangers, volées d'oiseaux pillards. L'impression est gaie et charmante, et l'on pressent l'effet que feront ces œuvres au coloris magique lorsqu'elles seront transposées en d'éblouissants vitraux criblés de lumière. Les formalités à remplir pour obtenir l'autorisation de disposer de ces œuvres d'une si jolie fantaisie ont été, paraît-il, assez épineuses, et les

négociations entamées durent depuis deux ans. Il est heureux que celles-ci aient enfin abouti. L'exposition des verrières de M. Besnard exercera sans doute une influence heureuse sur le goût des artistes belges qui se vouent à la décoration.

M. Alexandre Charpentier partage avec M. Besnard le succès de la section des arts décoratifs. Sculpteur de rare mérite, habile à assouplir les formes, à faire palpiter le bronze ou le plâtre, — son bas-relief *Gomorrhe* en fait foi, — M. Charpentier ne dédaigne point d'appliquer aux ustensiles de la vie courante les raffinements d'un art exquis. Ses pots en étain, ses couvercles de coffrets, ses cendriers témoignent d'une véritable maîtrise et l'on n'imagine rien de plus exquis que ces bibelots ouvrés et ciselés par un artiste qui renoue la tradition des artisans du moyen-âge en y mêlant un goût personnel très moderne. Aussi le public s'est-il jeté, dès l'ouverture du Salon, sur ces objets d'art. On a presque épuisé en quelques jours le nombre d'exemplaires que l'artiste s'est promis d'exécuter, en délimitant scrupuleusement le chiffre. Indépendamment de ses étains, M. Charpentier expose un élégant programme du Théâtre-Libre en papier gaufré, une terre-cuite vernissée, *La Sonate*, tout à fait jolie, et un *Dos de violon* en bronze sur lequel évolue, avec des attitudes exquises, une théorie de petites danseuses à faire damner Degas.

Après l'article consacré dimanche dernier à l'*Affiche*, et spécialement à M. de Toulouse-Lautrec, passé maître en cet art spécial, nous n'aurons pas à nous arrêter longtemps à l'envoi de cet artiste. On voit au Salon des *XX* : *Aristide Bruant en son cabaret*, *le Divan japonais* et trois lithographies en couleurs qui resserrent et intimisent le procédé du jeune peintre. L'effet auquel il arrive par la juxtaposition de tons plats, par la synthèse des lignes essentielles est vraiment prodigieux.

Voici un curieux paravent signé de M. Emile Bernard, un tout jeune, celui-ci, nouveau venu aux *XX*, et qui paraît excellemment doué. Les quatre feuilles de ce paravent racontent au verso la vie souffreteuse des *Bûcherons misérables*, esquissée en camaïeu sur des fonds éclatants. Elles montrent, au recto, en une superbe harmonie d'outre-mer et d'orangé, les figures symboliques des *Saisons*, et révèlent un sens particulier de la décoration mis au service d'une pensée philosophique. C'est beaucoup plus que du décor, et telles figures, au geste presque hiératique, ont une portée quasi définitive. Des emblèmes, des vers, des attributs ornent ces compositions attachantes, réduites au caractère substanciel des formes. Et les figures, d'austères figures de femmes bretonnes aux coiffes ingénues, se meuvent dans des paysages synthétiques d'un effet saisissant.

Comme pendant à cette œuvre curieuse, Mlle Anna Boch expose un paravent de mêmes dimensions. Ici, l'art féminin tempère la rigidité de la composition. Les quatre feuilles s'égaient de paysans aux moissons, de pêcheurs gravissant l'étroit sentier qui mène, à travers les dunes, de la mer à l'humble logis.

Le coloris, pour n'avoir point les fanfarants éclats de M. Bernard, n'en est pas moins harmonieux; le dessin est ferme et la disposition des groupes agréable. C'est, parmi les tentatives d'art décoratif faites par les membres des *XX*, l'un des morceaux qui requièrent.

Ces tentatives sont d'ailleurs toutes d'un réel intérêt. Citons, en premier lieu, la *Veillée d'Anges* de M. Henri Van de Velde, broderie (soie et laine) dans un style archaïque rajeuni au point de vue des tons par les récentes théories sur les complémentaires, sur l'influence réciproque des couleurs et leurs relations entre elles, au point de vue de la forme par les découvertes modernes sur les rythmes des lignes. Le point de départ est des plus simples : dans un verger borné par la mer, aux reflets du couchant qui dore le paysage, embrasant des meules lointaines, les anges gardent le sommeil du Nouveau-né. Un fleuve de lumière les enveloppe, et le clair sillage qu'il trace dans la prairie en une courbe gracieuse trouve dans la disposition des branches d'arbres ses lignes complémentaires. Les réactions de teintes, les influences de la lumière sur l'ombre, au point de contact, sont rigoureusement notées en fils de soie et donnent à l'œuvre, qui a dû coûter à son auteur un travail énorme, une saveur toute particulière, une valeur d'art de premier ordre.

Citons encore le *Panneau céramique*, d'un éclat magnifique, et l'élégante *Table à thé* de M. Finch, les deux plats en grès flambé, au monogramme des *XX*, de M. Delaherche, et les dessins d'art ornemental de M. Georges Lemmen, qui a décidément trouvé sa voie. Nous avons loué déjà, lors de l'exposition de l'*Association pour l'Art* à Anvers, la suite de dessins enluminés qu'il traça pour servir de couvertures ou de frontispices à divers ouvrages, notamment au *Livre d'images* de M. Gustave Kahn.

Son exposition est complétée cette fois par une foule de dessins nouveaux qui montrent M. Lemmen en complète possession de son métier, et doué d'un goût exquis. Il innove constamment dans l'art de l'ornementation des livres, dans l'ingénieuse disposition des entrelacs, des courbes, des figures rectilignes, et il obtient, avec des moyens élémentaires, des résultats absolument personnels et nouveaux. C'est de l'art charmant, qui assigne à M. Lemmen une place toute spéciale.

Nous parlerons prochainement de quelques-uns des peintres et sculpteurs qui alignent leurs œuvres dans les galeries des *XX*. Nous avons cru, en raison de l'importance attribuée cette année aux arts décoratifs, devoir donner le pas à ceux-ci. Ils constituent l'une des plus heureuses innovations dont les *XX*, ces remueurs d'idées neuves, aient pris l'initiative.

Le budget des Beaux-Arts

Dans la séance du Sénat du 22 février, M. le comte Goblet d'Alviella, en un discours excellent, animé d'un véritable amour des intérêts de l'art, a appelé l'attention du Ministre de l'intérieur sur plusieurs questions qui intéressent au plus haut point les artistes et le public, et dont à plusieurs reprises nous avons parlé avec insistance.

Il faudrait citer tout entier son discours, qui occupe plus de cinq colonnes des *Annales parlementaires*.

Reproduisons-en les passages essentiels :

BIBLIOTHÈQUE. — SECTION DES PÉRIODIQUES. — CATALOGUE.

« Une des charges principales de la Bibliothèque royale, c'est l'abonnement aux périodiques, et il est certain que l'institution d'une salle de périodiques ouverte au public, dans les conditions où elle a été établie, est une des améliorations les plus sérieuses qui aient été réalisées, depuis plusieurs années, dans cet ordre d'idées.

J'ajouterai, et vous pouvez m'en croire à titre de visiteur assidu, que, jusqu'à il y a quatre ou cinq ans, ce service a admirablement marché. Mais, depuis lors, il semble qu'il se soit produit un véritable relâchement dans la mise au courant des publications.

Ainsi, rien que dans la partie archéologique et historique, dont je m'occupe spécialement, je pourrais citer un nombre considérable de publications périodiques qui, bien que figurant au catalogue, ne font leur apparition sur les rayons qu'après un retard considérable, de trois mois, six mois, un an et même plus, ce qui leur enlève leur principal mérite : l'actualité.

Il m'est revenu, de plus, que des plaintes analogues se sont produites dans tous les autres ordres de publications. Ces plaintes ont même trouvé un écho dans le dernier rapport de M. le conservateur en chef. Mais ceci n'empêche pas que la situation ne reste la même et j'appelle sur ce point l'attention de l'honorable ministre de l'intérieur.

Je lui demanderai également si on ne pourrait pas bientôt reprendre l'élaboration du catalogue systématique, qui doit se poursuivre à côté de celle du catalogue d'entrée?

Pareil travail est indispensable dans toute bibliothèque publique. Il l'est d'autant plus ici que la Bibliothèque royale de Bruxelles se compose de différents fonds qui ont chacun leur catalogue distinct et que ces catalogues ont grand besoin d'être refondus, d'abord entre eux, puis avec les acquisitions ultérieures.

On avait commencé le travail, il y a quelques années, et on l'avait même presque achevé pour les publications relatives à l'histoire naturelle. Mais, depuis lors, c'est-à-dire depuis quatre ou cinq ans, plus rien n'a été fait. Il faudrait un service spécial dans ce but : cela ne coûterait pas très cher et ce serait la meilleure façon de former de futurs employés pour le service de la bibliothèque et même des archives. »

M. Goblet propose en outre de remédier à l'encombrement qui se produit dans les bâtiments de la Bibliothèque et dans ceux des Musées par suite de l'extension donnée à l'un et à l'autre de ces services publics :

« Ou bien il faut construire au plus vite le palais des Beaux-Arts, afin d'affecter à la Bibliothèque quelques-unes des salles qui sont actuellement consacrées à des expositions temporaires; ou bien, il faut abandonner carrément tout le bloc aux beaux-arts pour y établir toutes les installations nécessaires, à commencer par les installations exigées pour les expositions triennales, en lieu et place des affreux baraquements dont tout le monde se plaint.

Seulement, il faudrait, dans ce cas, construire une bibliothèque nouvelle, qui répondrait à tous les besoins présents et éventuels de cet important établissement.

Il y a un mal administratif qu'on a souvent dénoncé dans notre pays : c'est la maladie du provisoire. Mais il y en a un autre encore et il est d'autant plus redoutable qu'il se greffe précisément sur le premier : c'est ce que j'appellerai la maladie de l'appropriation. Avec les sommes qu'on a gaspillées chez nous depuis vingt-cinq ans pour approprier, en vue de besoins plus ou moins urgents, des locaux fort peu en harmonie avec leur destination, on aurait pu bâtir à neuf, de façon à satisfaire toutes les exigences des services publics, et encore en faisant des économies ! »

PALAIS DU CINQUANTENAIRE. — MUSÉE DES MOULAGES. ETHNOGRAPHIE.

L'honorable sénateur critique fort justement le placement défectueux des objets d'art exposés :

« Dès l'entrée, la vue se heurte contre le soubassement massif du monument choragique de Lysicrate, qui gagnerait tant cependant à être vu d'un peu loin, afin qu'on puisse apprécier l'harmonie générale des lignes et l'élégance des détails qui forment le couronnement.

Dans sa situation actuelle, il masque, en outre, une grande partie de la salle avec les monuments qui s'y trouvent. Derrière ce monument grec si mal placé, se trouvent un portique indou, puis d'autres monuments grecs; tout cela pêle-mêle avec des monuments de la Renaissance et du moyen-âge, indistinctement confondus!

Je sais bien qu'on me répondra que les dimensions de ces reproductions empêchent un classement rigoureux, soit chronologique, soit géographique.

Mais la confusion dépasse réellement toutes les bornes. N'ai-je pas vu moi-même, la semaine dernière, une reproduction d'une Madone de Hal accrochée sur le portail de la cathédrale de Beauvais, comme si elle faisait partie du même édifice et bien que ce soient deux œuvres appartenant à des siècles différents?

Que sera-ce donc si, de la galerie principale, nous pénétrons dans les salles latérales ?

Ici, c'est une véritable Babel, où sont confondus tous les âges, tous les pays, tous les ordres, tous les styles.

L'honorable M. Buls, dont la compétence en matière d'art décoratif est si universellement reconnue, s'en est déjà plaint à la Chambre, il y a deux ans, dans les termes suivants :

« Je défie toute personne, même fort intelligente, qui ignorerait l'histoire des styles architecturaux et qui voudrait se donner cette éducation en allant visiter le musée des plâtres, de pouvoir obtenir cette instruction ! Les modèles sont placés en dépit du bon sens, sans méthode : aucun ordre chronologique n'a été suivi. Il est impossible de se rendre compte des variations qu'a subies une forme architecturale au cours des siècles. »

L'honorable M. de Burlet, qui venait d'arriver au pouvoir, répondit que c'était là du provisoire. Malheureusement nous savons ce que cela veut dire en Belgique ! Depuis lors, on s'est borné à placer dans deux petites salles de quelques mètres carrés les monuments peu nombreux — trop peu nombreux — qui se

rattachent respectivement à l'art ancien de l'Egypte et de la Mésopotamie.

Mais, une fois arrivé à la première salle, consacrée aux nombreux produits de l'art grec, le travail s'est arrêté et il n'a plus été repris. »

M. Goblet se plaint aussi de l'absence de catalogue et demande avec raison, ainsi que nous l'avons fait nous-même, qu'on donne aux reproductions en plâtre l'aspect et la couleur des originaux :

« Il y a deux ans, je l'avoue à ma honte, je ne connaissais pas encore le célèbre puits de Quentin Metsys, ou plutôt je ne le connaissais que par sa reproduction au Palais du Cinquantenaire et je l'admirais fort, même dans ces conditions. Quand il m'a été donné de contempler l'original, je n'ai pu revoir sa reproduction sans la trouver lourde et disgracieuse. Pourquoi cela? Parce qu'on avait négligé de donner au plâtre la couleur du fer.

Le plâtre peut parfaitement donner la forme générale et les détails, mais il est impuissant à traduire une impression artistique, qui varie nécessairement avec les matériaux. Il faudrait que, dans toutes ces reproductions, on imitât non seulement la couleur de la pierre, mais encore, si c'est nécessaire, celle du bois, du fer, du cuivre, du bronze.

On l'a essayé, du reste, au musée même, pour les fonts baptismaux d'une église de Liége, ainsi que pour la plaque tombale d'un monument funéraire de Bréda, et on a obtenu des imitations parfaites et qui donnent bien mieux l'impression de l'original.

J'ai demandé à M. le Conservateur en chef pourquoi l'on n'avait pas poursuivi cette expérience si bien commencée. Il m'a répondu qu'il partageait absolument ma façon de voir, mais qu'il avait les mains liées. »

La partie consacrée à l'art décoratif et à l'ethnographie est, d'après M. Goblet, dans un désordre complet :

« Je n'en citerai qu'un exemple pour ne pas fatiguer l'assemblée. Il y a là une collection excessivement remarquable de verres, qui pourrait donner une excellecte idée de l'histoire de la fabrication du verre.

Eh bien, pour la voir dans tous ses détails, il faut d'abord chercher, dans la grande salle, des vitrines séparées par des collections de vases grecs, puis trouver le reste dans une salle latérale derrière des instruments préhistoriques et des sarcophages égyptiens.

D'autre part, puisque c'est là le musée d'ethnographie, pourquoi disperser les collections ethnographiques les unes au musée du Cinquantenaire, les autres au musée d'histoire naturelle, d'autres encore à la porte de Hal et il ne faut pas oublier que le but essentiel des musées est, d'une part, de faciliter les recherches des savants et les travaux des artistes, d'autre part, d'instruire le public en l'intéressant. Pour cela, il faut un double classement à la fois chronologique et systématique. Ce classement est, du reste, adopté dans la plupart des grandes villes étrangères, notamment à Berlin, à Londres, à Oxford, à Paris.

Pourquoi n'en pourrait-il être ainsi chez nous? »

Palais de Justice. — Décoration intérieure.

« Il y a deux ans, l'honorable ministre de l'intérieur, dans le discours que j'ai rappelé tantôt, répondait de la sorte à ceux qui réclamaient l'intervention de l'Etat en cette matière :

« Il reste plus d'un grand édifice que l'Etat pourrait livrer à ses peintres et dont la décoration suffirait à susciter un grand mouvement parmi nos peintres, où certainement les talents ne manquent pas. »

J'ai appris, depuis lors, que le département de l'intérieur a confié à deux de nos artistes les plus distingués l'exécution de sculptures au Jardin botanique, ainsi que la décoration du grand escalier du palais des Académies.

Je l'en félicite, mais je me permettrai de signaler à l'honorable ministre un autre monument qui est encore aussi vierge de toute décoration artistique qu'au jour où il est sorti des mains de l'architecte, et c'est peut-être fort heureux, car cela permettra au moins de dresser et de suivre un plan d'ensemble dans sa décoration.

Je veux parler du palais de justice de Bruxelles. Quand vous y pénétrez, vous voyez partout des socles, des dés, des consoles, des corniches, des entre-colonnes qui bâillent depuis douze ans à attendre chacun son groupe, sa statue, son buste ou son vase décoratif.

Non seulement ces lacunes donnent à l'édifice un air inachevé qui frappe tous les étrangers, mais il faut tenir compte aussi de ce que l'utilisation de ces supports faisait partie intégrante de l'œuvre, telle qu'elle a été primitivement conçue.

Si on ne voulait pas y pourvoir, il ne fallait pas les créer ou même les laisser subsister dans les plans.

Je citerai particulièrement, Messieurs, la salle des pas-perdus, où quelques œuvres d'art placées sur des socles, des escaliers et des balustrades seraient de nature à corriger ce qu'il s'y trouve d'un peu sec et raide dans les lignes.

Il y a aussi les rampes de l'escalier intérieur, sous le grand portail, ainsi que la cage de l'escalier vers la rue des Minimes, « ce monument dans un monument », comme on l'a appelé. On trouve là des emplacements tout indiqués pour des lampadaires artistiques qui pourraient, suivant les nécessités, être adaptés au gaz ou à la lumière électrique.

D'autre part, à la cour d'assises, au tribunal de commerce, dans les différentes salles de la cour d'appel et de la cour de cassation, il existe des panneaux destinés à recevoir des tapisseries, des tableaux, voire des frises qui pourraient fournir à nos artistes l'occasion d'exercer leur génie symbolique.

Quelques-uns de ces cadres sont pudiquement ornés d'une toile verte qui cache la nudité du mur et qui fait l'effet d'un rideau. Il ne se passe guère de jour où quelque visiteur, au courant des habitudes de nos églises, ne demande aux gardiens du palais de tirer le rideau pour voir le chef-d'œuvre qu'il dissimule. (*Sourires.*)

Je ne demande pas que l'on exécute ces travaux de décoration du jour au lendemain, je ne demande même pas qu'on les commence à l'aide du budget actuel, mais je demande qu'on les prépare, en dressant dès maintenant un plan général des travaux à exécuter, non pas qu'il faille arrêter dès aujourd'hui tous les sujets, qu'il faille refuser toute liberté à l'artiste ou s'enchaîner complètement pour l'avenir; mais, ce que je demande, c'est qu'on arrête dans une vue d'ensemble la nature et la forme de la décoration qui convient à chaque salle, à chaque galerie, à chaque emplacement.

Si l'on procède au hasard des circonstances et des fantaisies administratives, on risque d'aboutir à un manque d'unité, de goût, d'harmonie, qui pourrait bien faire ressembler le palais de justice — quelques chefs-d'œuvre qu'on y accumule isolément — à une gigantesque salle de vente. »

Au Salon des XX

Le premier concert donné par le Quatuor Ysaye au Salon des *XX* a été le plus parfait de tous ceux que consacrent depuis quelques années M. Eugène Ysaye et ses partenaires à l'artistique propagande qu'ils ont entreprise.

Trois œuvres au programme seulement, mais trois œuvres de choix, signées du maître de l'école française contemporaine, César Franck, et de deux de ses disciples les plus distingués, MM. Vincent d'Indy et Ernest Chausson.

Le *trio* en *fa dièze*, du premier, pour remonter à 1842, — ce qui n'empêche pas qu'il était absolument inconnu à Bruxelles, — n'en a pas moins une fraîcheur charmante. On le croirait écrit de nos jours, tant la forme en est libre et conforme à l'esthétique moderne. A peine dans le final, qui s'enchaîne ingénieusement à la deuxième partie, — un *allegro molto* traité en *scherzo*, — le romantisme de l'époque marque-t-il de quelques rides les idées mises en œuvre. La perle des trois morceaux qui composent cet ouvrage (le premier en date dans l'œuvre du maître) est l'*andante con moto* du début, dont la pureté de style et la calme inspiration mélodique rappellent les tableaux des primitifs. Les motifs exposés sont repris, détail à noter, dans les deux morceaux suivants, ce qui donne à l'ensemble une unité qu'on n'est pas accoutumé à trouver dans les compositions qui ont un demi-siècle d'existence. L'admirable interprétation qu'en ont donné MM. Ysaye, Jacob et Vincent d'Indy a largement contribué à mettre en pleine lumière les beautés radieuses de l'œuvre, applaudie unanimement par le nombreux auditoire qui assistait au concert.

Le *Poème de l'Amour et de la Mer*, écrit par M. Ernest Chausson sur des vers assez hermétiques de Maurice Bouchor, a reçu un chaleureux accueil du public, qui réserve chaque année ses applaudissements les plus nourris à l'auteur de *la Tempête*. Commencé il y a quelques années, puis abandonné, ce *Poème*, d'une inspiration élevée et dans laquelle s'épanouit l'art séducteur de M. Chausson, a reçu tout récemment sa forme définitive. Il se compose de deux parties, *La Fleur des eaux* et *La Mort de l'amour*, reliées par un interlude dont l'auteur se sert habilement dans la dernière partie de son œuvre pour en tirer des effets vraiment émouvants. Il est, comme les compositions de M. Chausson précédemment entendues, d'une rare distinction d'idées enveloppées d'un subtil tissu d'harmonies délicates. Le chant y est traité en déclamation lyrique, et l'orchestre, dont l'auteur a exécuté lui-même la réduction avec un sérieux talent de pianiste, commente la poésie en s'adaptant, vers par vers, aux sentiments exprimés. La voix sympathique de M. Demest et sa diction irréprochable ont donné tout le relief voulu à cette composition nouvelle, qui marquera dans l'œuvre de M. Chausson et ajoute un fleuron à la couronne de la jeune école française.

La Suite en *ré* dans le style ancien de M. Vincent d'Indy clôturait cette attrayante audition. Il nous souvient de l'époque, peu éloignée, où l'exécution de cette œuvre charmante, d'une grâce rythmique et mélodique originale, soulevait les ricanements des habitués du Conservatoire où elle fut exécutée pour la première fois. Il y eut des protestations, d'intempestifs claquements de banquettes. Aujourd'hui la Suite est classée parmi les compositions les plus personnelles et les plus séduisantes.

L'exécution qui en a été donnée mardi sous la direction de l'auteur par MM. Zinnen, Anthoni, Fontaine et le quatuor Ysaye, secondés par un groupe d'instrumentistes qui a transformé le septuor en partition d'orchestre, a été prestigieuse de précision, d'ensemble et de nuances délicatement observées. M. Ysaye a délicieusement joué la phrase du menuet pour violon solo, et le public a bissé le morceau.

Au Cercle artistique.

Le *Cercle artistique*, — le bon vieux Cercle où le jeu de billard est plus en faveur que celui des pianistes, où de branlants chefs arrachés à la lecture de la *Revue de Belgique* font luire leur calvitie dans l'entre-bâillement des portes, — le *Cercle artistique* s'est payé une séance de musique nouvelle.

Instigué par on ne sait quel subit besoin de rajeunissement, il a invité M. Vincent d'Indy à faire entendre sur son estrade quelques-unes de ses compositions, et l'auteur du *Chant de la Cloche* s'est prêté de bonne grâce à ce caprice de vieillard. Il a, deux heures durant, égrené un chapelet d'inspirations exquises, d'œuvres raffinées qui ont naturellement passé par-dessus la tête des auditeurs pour pénétrer dans le cœur des rares artistes égarés dans la salle.

Le *Trio* pour piano, clarinette et violoncelle, connu des habitués du Salon des *XX*, a été supérieurement exécuté par MM. Vincent d'Indy, Mimart et J. Jacob. Les sonorités piquantes de l'œuvre, qui donnent un coloris pittoresque aux idées développées par l'auteur, les rythmes variés par lesquels le musicien fait passer le thème initial, le pathétique intense du *Chant élégiaque* ont été merveilleusement exprimés. M. Jacob a, de même, interprété avec un sentiment profond et une rare ampleur de son le *Lied* pour violoncelle. Deux extraits du *Chant de la Cloche* et un *Madrigal* dits par M. Mauguières d'une voix timbrée mais peu assouplie, diverses pièces pour piano, parmi lesquelles les charmants *Tableaux de voyage*, complétaient cette séance, la plus artistique et la plus attachante de celles que, depuis longtemps, le *Cercle* ait offertes à ses membres.

AUGUSTE RODIN (1)

Debout, dans un mouvement de conquête hautaine, les bras fièrement campés sur sa forte poitrine pour en contenir l'ardeur bouillonnante, la jambe droite tendue en avant, en marche vers cette fortune et cette gloire dont l'attente le dévora, son énorme tête à la rude crinière de lion, inquiètement fixée sur la Vie, une fièvre allume ses yeux, ses étranges yeux petits au regard aigu, et tout l'être se bande à cette perpétuelle poursuite de l'inaccessible idéal; il semble que ce grand front aille éclater où germa le formidable poème de la *Comédie humaine*, du *Père Goriot* à *Séraphitus*, de la *Peau de chagrin* à la *Cousine Bette* : Balzac est là, nu, vivante maquette de glaise fraîche qu'anime le doigt du sculpteur au moment où je franchis le seuil de l'atelier.

J'hésite : l'image est belle des deux pétrisseurs de vie, face à face, dans le grand jour des murs clairs. Autour, sur des selles, d'autres figures attendent, inachevées : le Victor Hugo du Panthéon; des marbres : un colossal *Baiser*, l'homme assis en

(1) On lira avec intérêt cette étude sur le grand sculpteur Rodin, dont l'envoi au Salon des *XX* obtient en ce moment un succès unanime.

une pose penchée de tendresse, de mâle bonté amoureuse, la femme roulée contre lui, le rythme caressant de ses bras l'enlaçant aux épaules; une tête de Iaokanann dans le plat d'or de Salomé : de la bouche entr'ouverte frémissent encore les paroles saintes, les yeux révulsés s'acharnent à contempler le rêve lumineux dont ils vécurent, et les longs cheveux souillés de sang s'épandent comme une plainte agonisante; un corps de femme bercée dans une vague, la ligne onduleuse de ses reins vibrante aux baisers de l'eau, fleur de chair que l'on respire ému, et dont l'odeur douce entête et grise; le sang court sous la peau; la vie éclate partout, en chacune de ces formes; la vie déborde, gonfle le jeu des muscles, colore la matière animée; tout pense, parle, vibre, frissonne, palpite, d'une vie large, abondante, d'une vie attendrie, profonde, secrète, d'une vie infiniment simple, infiniment complexe, comme la vraie vie.

Le sens de cet art hautain, dès qu'il se révèle, vous remplit l'âme d'une angoisse inexprimable. L'inerte matière, modelée par l'artiste, un rythme surhumain la transfigure, l'éclaire, le rythme éternel de l'éternelle Beauté. Douloureux, tordus de souffrance ou calmes, tranquillement là immobiles en un sommeil, perdus au fond de leur rêve d'amour ou de pensée, reployés sur eux-mêmes en résignation, toujours émane des corps cette toute-puissante splendeur du mystère : l'âme même de la Nature. La Passion souffle son ouragan de délices; les lèvres se collent; les corps enlacés se tendent et bondissent; les chevelures se débattent comme des drapeaux; et les âmes se pénètrent. L'impérissable Psyché est là quand même, triomphante. Voilà le secret de cette émotion qui nous gagne en présence de telles œuvres. Et comment résister? Résiste-t-on au torrent de fièvre qui s'échappe de *Tristan et Yseult?* Que l'assimilation paraisse étrange! Mais à me griser l'œil et les nerfs de formes, j'éprouvai, complète et aussi complexe, l'identique sensation musicale. Il y avait ces adorables poses de sombre amour, ces élans muets de tendresse, ces folies d'abandon. Il y avait cette plainte d'humanité en mal de bonheur, cet enfoncement de tout l'être de chair en l'être de chair où l'on étouffe la détresse d'exister... et cette joie suprême, cette joie de Dieu qui nous comble l'âme de fol orgueil : se sentir un palpitant lambeau de l'univers, de l'idéale harmonie, et s'y mêler!

L'artiste à qui l'on doit de telles minutes, comment le saluer assez bas?

L'homme est de taille petite et fort. Le teint, de saine couleur, s'exalte vite à la moindre expansion. Les yeux, d'étrange nuance, ont une acuité claire derrière le verre d'un lorgnon; ils vous regardent jusqu'au cœur. Sa voix est douce, d'une douceur qui caresse et dompte. Dès qu'il parle de son art, — et il ne parle que de son art, — la voix devient ardente, brûle les mots sur ses lèvres. Dans cette force, pourtant, il y a la plus séduisante timidité. On sent l'homme de travail, de volonté supérieure, indomptable. Sûr de lui-même et de son œuvre, après tant de pénibles luttes, tant d'efforts, trente ans de patience à se créer une formule, non, « à apprendre son métier, comme il le dit, à regarder la nature ». La nature : il a des larmes dans la voix quand il prononce ce mot; il s'humilie, se fait l'esclave soumis de cette Puissance qu'il a terrassée. Et l'on devine aussitôt quelle source de tendresse bouillonne en lui. On comprend mieux, à côté de certains excès, de certaines violences de son œuvre, l'abondance émue, intime, souple, toute de demi-teinte, par quoi il vous prend, ces figures aux regards mouillés de mélancolie, ces formes de vie flottante, ces lignes calmes encore toutes vibrantes d'avoir souffert.

Par là, il toucha à la grandeur méconnue de l'Antique que l'on considéra trop comme impassible, purement matérielle. S'il a, lui, le réalisme puissant de la statuaire grecque, ne possède-t-il pas aussi l'imagination tourmentée des artisans du moyen-âge?

Je sais, signé de son nom, un corps renversé de Danaé qui égale les plus beaux morceaux du siècle de Phidias. C'est la chair même, toute secouée de spasme, la chair belle, la chair saine et voluptueuse, où l'on mord à pleines lèvres comme en un fruit, toute la sève du nu corrégien.

« Par la violence seule on atteint à la souplesse. Rien n'est heurté dans la nature; il n'y a que des demi-teintes; saisir le geste spécial où se révèle l'âme d'une forme; ce geste, le transposer du bout du doigt, le fixer, mais le fixer se continuant, germé lui-même d'une pensée du modèle ou d'une sensation qui l'a précédé, le fixer tel qu'il contienne *tout* ce qu'il contenait quand il nous apparut... Ce n'est que ça, la sculpture, pas plus que ça ». Et il ajoute : « Il suffit d'être un patient ouvrier... et d'un peu d'intelligence! »

Il parle ainsi, très calme, sans l'ombre de pose ni d'orgueil, avec la noble assurance de la vérité.

« Mais ce n'était point encore assez, dit M. Georges Lecomte dans les remarquables pages qu'il lui consacre au cours de son livre : *L'Art impressionniste*, ce n'était point encore assez de doter son marbre de vie et d'âme : tout en restant un analyste perspicace, M. Rodin se haussa aux plus artistiques synthèses.... En outre, il se préoccupe d'ordonner ses exactes représentations en vue de l'ornementation et de l'harmonie. La vie des corps, dont la nervosité est apparente et dont les épidermes sont comme trépidants, se manifeste toujours par une beauté absolue du modelé et des lignes.

« Les attitudes, outre qu'elles sont significatives, vivantes et vécues, apparaissent interprétées en un évident souci de décoration. L'expressive réalité se transforme par cet art conscient des rythmes naturels et des noblesses d'arrangement, en des généralisations d'une superbe beauté ornementale.

« La Vie, la sourde mobilité des muscles, des nerfs et de l'épiderme, la saisissante intellectualité des physionomies sont la base où s'édifie l'œuvre grandiose! »

GABRIEL MOUREY. (*Gil Blas.*)

THÉATRE LIBRE

Le Devoir, pièce en 4 actes de M. LOUIS BRUYERRE.

(*Correspondance particulière de* L'ART MODERNE.)

Voilà vraiment une bonne soirée de Théâtre Libre. M. Antoine y fut excellent en magistrat canaille et sophiste, qui justifie son égoïsme et son ambition du nom de Devoir et couvre d'une phraséologie officielle les défaillances de sa délicatesse et le cynisme de sa conduite. Il y a des scènes excellentes dans la pièce de M. Bruyerre, de la verve âpre et de la passion et le comique y naît naturellement du disparate inhérent au magistrat, entre l'infaillibilité de sa fonction légale et les imperfections de ses actes privés; ajoutez-y qu'à force d'user envers les autres du langage juridique il s'en applique la convention, les tours de phrase du prétoire s'enfiltrent dans ses débats d'alcoves et il adapte aux passions un langage administratif.

L'étude qu'a faite M. Bruyerre du procureur Guerigny est très forte, accentuée jusqu'à la caricature, mais bien construite et d'une excellente psychologie théâtrale qui fait honneur à l'auteur dont c'est le début. Il y a une scène de rupture entre Guerigny et sa maîtresse qui est abondante, précise, bien en valeur et où les deux personnages s'avouent tout entiers au moindre geste et à la moindre réplique ce qui est, je crois, la condition du bon théâtre, ce qui est tout le théâtre, au moins tout le théâtre dit réaliste.

La pièce de M. Bruyerre a été bien montée; il y a eu au quatrième acte un cabinet de procureur qui est une merveille d'exactitude et d'exactitude ironique, un décor qui ne sert pas seulement de fond aux personnages, mais qui éclaircit leurs caractères et où la lustrine d'une chaise et le papier jaune d'un dossier ont une valeur complémentaire dans l'ensemble des faits qui ont lieu là.

R.

Petite chronique

Le deuxième concert de musique nouvelle donné au Salon des *XX* par le Quatuor Ysaye aura lieu mardi prochain 28 février, à 2 heures, avec le concours de Mlle Michaux et de M. Vincent d'Indy.

On y entendra le *Quintette* d'Alexis de Castillon pour piano et instruments à cordes (première audition à Bruxelles), le *Quatuor* de Vincent d'Indy pour piano et cordes, diverses œuvres vocales de G. Fauré et P. de Bréville exécutées pour la première fois à Bruxelles et des pièces pour piano d'E. Chabrier, interprétées par M. Vincent d'Indy.

L'entrée est de 2 francs.

Jeudi prochain, à 2 heures, conférence par M. Paul Verlaine.

Le prochain concert du Conservatoire, fixé au 5 mars, mais qui sera vraisemblablement remis au 12, sera consacré en partie aux œuvres de Wagner. M. Gevaert fera exécuter le prélude de *Tristan et Iseult*, le prélude de *Parsifal*, l'ouverture des *Maîtres-Chanteurs*, l'ouverture de *Faust* et la marche funèbre de la *Götterdämmerung*. La *Reformation's symphonie* de Mendelssohn complétera cet intéressant programme.

Le *Cercle des femmes peintres* ouvrira son quatrième Salon annuel dans les salles du Musée le 1er avril prochain, veille de Pâques. Les notices doivent être envoyées avant le 8 mars au secrétaire, Mlle M. Gasparoli, rue Breydel, 9, à Bruxelles.

Nous rappelons à nos lecteurs que c'est aujourd'hui dimanche, à 6 1/2 heures du soir, qu'aura lieu à Tournai l'exécution de la *Judith* de M. Ch. Lefebvre.

La conférence de M. Jules Destrée à Charleroi sur « Paul Verlaine et Stéphane Mallarmé » a obtenu un signalé succès. Bien que le public de ces réunions populaires soit extrêmement divers et peu préparé, en général, à de subtiles discussions d'art, M. Jules Destrée, en une heure de causerie attachante, s'en est fait écouter à souhait pour caractériser l'œuvre et la vie des deux grands poètes, faire apprécier leur originalité et ce qu'ils ont apporté de neuf, de fier et de délicat à la poésie française et l'influence profonde qu'ils eurent. M. Jules Destrée a fait applaudir ce merveilleux joyau de *Sagesse* : *Les faux beaux jours ont lui tout le jour*..... Préparation excellente à la causerie que fera ce dimanche 26, à Charleroi, Paul Verlaine, première d'une série en Belgique.

Le programme du prochain spectacle des Escholiers, où se joua récemment *la Dame de la Mer*, porte : *Une Cinquantaine*, pièce en un acte de M. Paul Ginisty; *Une Visite*, pièce en deux actes de M. Edouard Brandès, traduit du danois par MM. Fritz de Zepelin et le vicomte de Colleville; *Madame Lupar*, comédie en trois actes de M. Camille Lemonnier.

« Le *Ta-ra-ra-boom-de-ay* aura eu toutes les gloires, dit *l'Indépendance*. A Sierra Leone, dans un concert populaire et gratuit donné par l'*Unity Club* et auquel assistaient, en leurs sommaires costumes, de nombreux noirs de la côte, les interprètes se dépitaient de n'avoir obtenu qu'un succès d'estime, lorsque parut une chanteuse excentrique anglaise qui entonna, avec la mimique traditionnelle, la chanson créée par Miss Lottie Colins.

Le *Ta-ra-ra-boom-de-ay eut un* succès fou. Les nègres debout sur leurs sièges accompagnaient la chanteuse avec des gestes fous. Il fallut recommencer plusieurs fois.

Jamais enthousiasme ne fut plus sincère, et il est probable que le fameux air ne tardera pas à être populaire en Afrique. Qui sait si son refrain enchanteur n'arrivera pas un jour jusqu'aux Stanley-Falls ! »

Ne serait-ce pas tout simplement que la célèbre chanson a regagné son pays d'origine? Des musicologues qui se sont livrés à des recherches consciencieuses sur le *Ta-ra-ra-boom* affirment, en effet, qu'il n'est autre qu'un refrain nègre qui a vu le jour lors de l'émancipation des noirs d'Amérique.

Un de nos amis, actuellement au Congo, nous écrivait dernièrement : « J'ai noté à Saô Thomé Équateur) un *Hi zim zim bam bam* plus triste et joyeux à la fois que le *Ta-ra-ra-boom* panaché de spleen et d'humour. »

VENTE
DE
TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES
Aquarelles, Gravures, etc.
DÉPENDANT DE LA SUCCESSION DE FEU M. J. LOUVOIS
A LA
Galerie Saint-Luc, 10, rue des Finances, à Bruxelles
les lundi 27, mardi 28 février et mercredi 1er mars 1893,
A 2 HEURES PRÉCISES DE RELEVÉE.
Par le ministère de Me MANGELSCHOTS, notaire à Bruxelles, boulevard Baudouin, 17, à Molenbeek-Saint-Jean.
Experts : MM. J. et A. LEROY frères, 13, Place du Musée, à Bruxelles.

LE GRESHAM
COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES
La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de **220 millions.**
RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

Spécialité de vins fins de Champagne
CARLE FRÈRES
AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)
MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale
Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin
Vins de toutes provenances

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT *et l'*ANGLETERRE

Bruxelles à **Londres** en 8 heures.— **Cologne** à **Londres** en 13 heures.— **Berlin** à **Londres** en 22 heures.— **Vienne** à **Londres** en 36 heures. — **Bâle** à **Londres** en 20 heures. — **Milan** à **Londres** en 32 heures. — **Francfort s/M** à **Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'**Ostende** à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De **Douvres** à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant.** BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glascow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES** ou **DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2e en 1re classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 °/o, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1er juin au 30 septembre. Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE **225,000 INSTRUMENTS** VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos BECHSTEIN

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

Treizième année. — N° 10. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 5 Mars 1893.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

Le Salon des *XX*. — Paul Verlaine en Belgique. — Les œuvres de Thorn Prikker. — Concerts populaires. — Aux *XX*. — Nouveaux Concerts liégeois. — A Gand. — Union des Femmes peintres. — Le Pays de l'Or. — Nécrologie. *M. Henry Warnots*. — Petite chronique.

Le Salon des XX [1]

LES INVITÉS

Et de même qu'entre eux ils affichent les préférences d'art les plus éloignées, si pas les plus contradictoires, les *XX* font preuve dans le choix de leurs invités des divergences de goût les plus nettes. Ils ont horreur de l'étroitesse et du parti pris. Leur seule haine — et celle-là est commune à tous — les éloigne des peintres faisandés d'art vieillot. Mais les autres, tous, sont accueillis, et voici le vieux Madox Brown voisinant avec de Toulouse-Lautrec et le patient, le minutieux, le strict et gothique Degouve de Nuncques coudoyant la peinture toute en taches et en plaquages de Hornel.

Sur Ford-Madox Brown un article a été publié par *la Société nouvelle*, partiellement reproduit ici, qui fixait l'art étonnamment précurseur et magistral de celui que Rossetti, Hunt et Millais ont toujours considéré comme leur annonciateur. Plus qu'eux trois, il est Anglais en son art, sans aucun des raffinements que les préraphaélites italianisés ont inaugurés là-bas, sans préoccupation outrée de perfection froide et compassée, sans visée autre qu'un grand ou profond sentiment dramatisé par des lignes et des couleurs. Bien qu'il soit malaisé de juger Madox Brown sur les preuves d'art émises à la rampe des *XX*, on peut néanmoins imaginer, comme type de son esthétique, la scène du *Roi Lear*. Car dans cette œuvre, les fortes et violentes pensées, la résurrection pathétique des temps légendaires, la conception historique et large du passé, qui haussent le peintre à un si haut rang dans l'école britannique, se font jour.

Madox Brown a hérité de Shakespeare la vision barbare et féroce, le sens de la beauté fruste, lourde, féodale, aussi bien que celui de l'ingénuité, de la grâce, de la douceur ; la puissance de mettre en action et d'appeler à la vie les grands caractères, les cœurs suprêmes, les âmes folles d'ardeurs et de luttes et de créer autour d'elles cette subtile atmosphère d'illusion que l'art seul des très grands réalise. Madox Brown est de cette race anglo-saxonne qui fleurit si bellement d'art le règne d'Elisabeth et de Charles I[er]. Il est essentiellement un dramaturge.

Seulement, l'heure de ce siècle où il vivait a quelque-

(1) Voir notre dernier numéro.

fois contrarié cette franchise de haute nature qu'il portait en lui et lui a fait commettre tels gestes — par exemple, celui du roi de France dans *Lear*, ou celui de Roméo dans la scène du Balcon — qui, au lieu d'être de drame, ne sont que de théâtre. La faute en est imputable aux idées mil-huit-cent-trentiennes qui régnaient jadis à travers l'art européen tout entier.

Il nous plaît de citer, après Madox Brown, le jeune peintre Degouve de Nuncques. D'apparence, rien ne les unit. Et pourtant, si l'on gratte les surfaces, chez l'un autant peut-être que chez l'autre, apparaît la sincérité fondamentale et une sorte de primitivité élue. A première vue, l'art de Degouve semble des jouets : petites maisons, petits arbres, moutons de Nuremberg, berger de la Forêt-Noire. On se croirait devant un enfant qui s'est mis à peindre des boîtes et des bonshommes.

Et néanmoins, combien cette première impression fuit! On est séduit par la savante construction des terrains du *Paysage brabançon*, par la surprise de vie sortant de ces verts d'herbe et d'allées, par l'intimité enclose aux chaumières des routes, aux rues des hameaux, aux chemins bordés de haies. Quelque chose d'étrange en même temps que de familier surgit de cette maison rose, éclairée brutalement en ce jardin presque de cloître, sous un ciel de feu de Bengale bleu. Les pelouses de teintes si douces où croissent des fleurs rares augmentent encore cet aspect clérical et mystérieux. Puis, si l'on examine les portraits — celui du gamin au *Hibou*, dont la tête est construite avec une solidité et une science durériennes, celui de *Henry de Groux*, exsangue et malade, que souligne sèchement, mais sinistrement, un foulard rouge — et que l'on en extrait les qualités de caractère et de force silencieuse, une très vive et pénétrante admiration s'en va vers ce peintre concentré et textuel.

Marguerite Holeman se limite à une peinture toute d'instinct. Plusieurs de ses envois sont d'un art très incomplet, mais prouvent, par à travers leurs défauts mêmes, combien riches et abondantes et originales se développeront, un jour, ses qualités foncières.

Déjà elle possède un métier uniquement à elle. Par des frottis de couleurs, non pas au pinceau, mais au doigt, elle recouvre le champ de son panneau, puis, lentement, elle modèle, suivant la forme et la nature des objets, tantôt avec le manche de la brosse, tantôt avec le grattoir. C'est grâce à ce dernier instrument que ses clairs et ses ombres sont comme picotés et tiquetés et que les désinences des teintes sont aussi méticuleusement et irréprochablement marquées.

Pour l'instant, les rêves les plus fantasques la hantent et quelquefois leur réalisation plastique n'est qu'approximative. Toutefois, dans *les Possédés*, par exemple, éclate la spécialité de sa mise en pages, la force hiératique qu'elle imprime aux gestes et attitudes et surtout l'harmonie sourde et comme spiritualisée dont elle réussit à envelopper chaque œuvre, suivant sa signification intellectuelle. Une tendance, parfois, l'attire vers la charge et vers la déformation, et c'est alors qu'elle rêve les *Processions à Saint-Chat* et les émeutes au pays des *Sainte-Catherine*.

La peinture de M. Frédéric se précise de plus en plus dans le sens de l'endimanchement de ses sujets. Autrefois, certains peintres, surtout les Français du XVIII^e^ siècle, concevaient leurs œuvres comme une fête perpétuelle, non seulement quant aux motifs, mais aussi quant à la couleur et aux lignes. M. Frédéric peint dans l'air clair et un peu trop blanc d'un continuel dimanche.

C'est à la fois son charme et son défaut. Son charme, lorsqu'il nous offre *la Salutation angélique* et les enfants joufflus et bouclés, avec des fleurs en leurs deux mains; son défaut, lorsqu'il rêve d'élégances et de femmes en robe claire, assises parmi des pelouses et des fleurs. M. Frédéric est gauche. Le point serait de faire servir cette gaucherie à nous dépeindre la vie rustique, avec la candeur et la pitié que nous surprenons également en lui. A cet égard, le dimanche à la campagne est bien son jour. Mais il ne faudrait point aller au delà et confondre la distinction ou la grâce avec l'endimanchement.

De Toulouse-Lautrec est, parmi tous les peintres montmartrois, le plus puissant à typer les mœurs et les gens excentriques. Son art est non pas amusant, comme on l'imprime, — il est bien plus. Il est cruel et cynique. Il est assez fort pour se passer de légende. Il vient de Forain, de Degas, des Japonais. Mais ces différentes influences se sont fondues et décisivement apparaît le grand talent ou plutôt la maîtrise du peintre de *Bruant* et de *la Goulue*. Dans la peinture de mœurs parisiennes, qui donc apparaît au delà de Lautrec?

L'envoi de M. Henry Cros semble venu des Grèces lointaines et la brisure que le sculpteur a simulée dans la pâte fait perdurer cette illusion. Dites, ou plutôt imaginez-vous œuvre plus délicate, plus pure, plus fraîche, plus nouvelle et plus antique, plus divinement claire et candidement belle? Combien le médaillon en bronze de César Franck, par Rodin, brutalise cette relique venue d'on ne sait quel coin de terre où survivrait l'art clair.

Rodin, par sa facture énergique et fiévreuse, par la violence de vie qu'il assigne à la matière, nous ramène à notre art, dont Henry Cros, pendant le laps d'une admiration, nous avait éloigné.

Les néo-impressionnistes MM. Petitjean et Edmond Cross séduisent, le premier par la vision à la Puvis de Chavannes d'une nymphée discrète, le second par une suite de paysages excellemment construits et de juste lumière.

M. Doudelet et Mme Jacquemin évoluent en des orbites d'influences diverses, ne réussissant point encor à se définir nettement.

Les envois du sculpteur Gaspar sont d'indéniables témoignages de haut talent. Dans ses études de fauves il réussit à imprimer aux échines un rampement puissant et nerveux et rien n'est chaste et de lignes calmes et douces autant que son groupe : *Adolescence*. Il détient comme caractéristique de son talent une délicatesse spéciale, une souplesse vigoureuse et un très personnel charme.

Telle, indépendamment des artistes dont nous avons parlé en notre article consacré aux arts décoratifs, la liste des exposants invités aux *XX*, en cette dixième année de lutte contre un public béotien.

Paul Verlaine en Belgique.

C'est un fait peu notoire, — et honorable assurément, — que la part d'intervention assumée par la Belgique littéraire dans la devination et la glorification de tels ou tels écrivains français de ces dernières années, dont nous ne croyons pas devoir attendre la mort pour les proclamer immortels, — ainsi que le font leurs compatriotes. Nos admirations qui répugnent aux renommées du cabotinage et du mercantilisme, qui regimbent à la plupart des célébrités normaliennes ou académiques, volent d'elles-mêmes aux grands Sincères, habiles seulement à sentir et à œuvrer des œuvres artistes. Ceux-ci, notre petit pays ne fut jamais obstiné à les méconnaître, tant s'en faut ! et il fournit à plus d'un parmi eux la première aperception de la gloire. Par exemple, à ce noble Villiers de l'Isle-Adam, dont les derniers jours furent embaumés par le souvenir du triomphal accueil que nos lettrés lui réservèrent. Presque autant qu'à l'auteur d'*Axel*, à cet autre consciencieux et rare génie : Stéphane Mallarmé, qui fit à Bruxelles l'honneur de l'élire pour point d'essor de ses livres. Voici qu'enfin Paul Verlaine, cet autre merveilleux chantre de l'âme humaine, plus humain peut-être et plus séduisant que Villiers et Mallarmé, éprouve — aux réceptions qui lui sont faites — combien notre nationalité littéraire, dégagée de toutes influences déprimantes, indéfectiblement orientée vers l'art sincère, sait apprécier et couronner le mérite.

Pour tout dire d'ailleurs, Verlaine est un peu Belge et qui sait si, à notre insu, quelque chauvinisme instinctif ou quelque loi latente d'affinité n'attise les sentiments d'une admiration par elle-même justifiée? Verlaine, comme on sait, naquit à Metz (en 1844) d'un père officier dans l'armée française. Il opta pour la France en 1873. Mais son grand-père paternel était Belge et, qui plus est, Belge des Ardennes.

Au pays de mon père on voit des bois sans nombre.
Là des loups font parfois luire leurs yeux dans l'ombre
Et la myrtille est noire au pied du chêne vert.
Noire de profondeur, sur l'étang découvert,
Sous la bise soufflant balsamiquement dure
L'eau saute à petits flots, minéralement pure.
Les villages de pierre ardoisière aux toits bleus
Ont leur pacage et leur labourage autour d'eux.
Du bétail nonpareil s'y fait des chairs friandes
Sauvagement un peu parmi les hautes viandes.
Et l'habitant, grâce à la Foi sauve, est heureux (1).

D'autre part, Verlaine connut en Belgique — il y a maintes années déjà — un des plus forts orages de sa vie. Une rixe, dénouée par des coups de revolver, d'ailleurs peu offensifs, lui mérita les sévérités de la justice belge, — et nous valut peut-être (heureux contre-coup ! les admirables inspirations de *Sagesse*.

Enfin, les *Romances sans paroles* contiennent, on s'en souvient, toute une suite charmante de paysages belges : Walcourt, Charleroi, Bruxelles, Malines, Anvers. Elle est née en 1872, sur le champ de foire de Saint-Gilles, cette amusante fantaisie :

Tournez, tournez, bons chevaux de bois,
Tournez cent tours, tournez mille tours,
Tournez souvent et tournez toujours,
Tournez, tournez au son des hautbois.

Le gros soldat, la plus grosse bonne
Sont sur vos dos comme dans leur chambre ;
Car, en ce jour, au bois de la Cambre,
Les maîtres sont tous deux en personne.

Tournez, tournez, chevaux de leur cœur,
Tandis qu'autour de tous vos tournois
Clignotte l'œil du filou sournois,
Tournez au son du piston vainqueur.

C'est ravissant comme ça vous soûle,
D'aller ainsi dans ce cirque bête !
Bien dans le ventre et mal dans la tête,
Du mal en masse et du bien en foule.

Tournez, tournez, sans qu'il soit besoin
D'user jamais de nuls éperons,
Pour commander à vos galops ronds
Tournez, tournez sans espoir de foin.

Tournez, tournez ! le ciel en velours
D'astres en or se vêt lentement.
Voici partir l'amante et l'amant,
Tournez au son joyeux des tambours.

En ce pays qu'il aime — et qui le lui rend si bien — Paul Verlaine a trouvé une réception digne de lui. La série des conférences-lectures qu'il a données a été l'occasion d'autant de manifestations enthousiastes. La voie lui avait été bien préparée d'ailleurs, par des lettrés qui — tout récemment — avaient, à Charleroi (Jules Destrée), à Bruxelles (Firmin van den Bosch), à Anvers (Pol de Mont), à Gand (Maurice Dullaert) choisi l'œuvre du Pauvre Lélian pour texte de conférences annonciatrices. C'était donc à des publics initiés — ou du moins, non ignorants, comme si souvent ! — que s'adressait la parole et l'autorité littéraire du Maître. Après avoir parlé dimanche soir à Charleroi, il est arrivé à Bruxelles lundi, et le soir même, le « Cercle Léon XIII », un cercle de jeunes catholiques, tout récent encore, mais qui tend à devenir un vrai foyer de littérature et de sociologie, sous l'action de son admirable président, M. Alexandre Braun, avait, le premier en notre ville, l'honneur de l'accueillir et de l'acclamer. Verlaine y a parlé d'abord de la poésie en Belgique, donnant à notre jeune littérature des éloges qui seront pour elle un nouveau titre de noblesse. Il a parlé ensuite du poète français qu'il connaît le mieux, c'est-à-dire de lui-même, et ce avec une bonhomie et une simplicité charmantes. Mercredi, c'était au tour du « Cercle artistique et littéraire d'Anvers » à le recevoir. Jeudi, au tour des *XX*, où sa conférence sur les nouvelles métriques poétiques — conférence émaillée de citations de Gustave Kahn, de Moréas, d'autres

(1) *Amour (Paysages)* (1892).

encore, de lui-même — a intéressé autant qu'elle a plu. Vendredi soir, il parlait au « Cercle artistique » et — pour cette fois — littéraire de Bruxelles. Samedi matin, il partait pour Liége et Verviers où d'autres publics l'attendent. Lundi, il donnera à la Conférence du Jeune Barreau de Bruxelles, une causerie dont le titre : « Mes Prisons » promet des confidences et des révélations que le lieu rendra plus piquantes. C'est par Gand et Bruges que le bon poète clôturera son voyage chez nous.

Assurément, il en emportera le plus doux et le plus vivace souvenir, un souvenir qui luira longtemps comme un rayon de soleil sur sa vie tourmentée. Tous les lettrés belges, — sans exception, — le fait est rare et doit être signalé, se sont trouvés d'accord pour faire fête à Paul Verlaine : les critiques et les écrivains de toutes les écoles, depuis ceux de *la Jeune Belgique* jusqu'à ceux de l'art social et du vers libre, jusqu'à ceux des antres officiels! Une telle unanimité est surtout à l'honneur du poète si vraiment poète qu'est l'auteur de *Sagesse* et de *la Bonne Chanson*. Son art n'est point de combat ou de tendance, il est tout de sincérité et d'humanité vécue.

H. C. W.

LES ŒUVRES DE THORN PRIKKER

Parmi les œuvres les plus hermétiques actuellement exposées au Salon des *XX*, les deux compositions de M. Thorn Prikker, *Amour* et *Une Fiancée*, excitent particulièrement l'attention et la curiosité. Défendu avec énergie, en Hollande, par la jeunesse littéraire, qui a pris chez nos voisins, en ces dernières années, un magnifique essor, l'artiste occupe dans son pays une situation très en vue. Il nous a paru intéressant de demander à un critique de la jeune école néerlandaise son opinion sur l'art énigmatique de M. Thorn Prikker. Voici les notes que nous envoie M. René Stellwagen, rédacteur au *Telegraaf* :

« C'est avec beaucoup d'hésitation que je vous adresse quelques mots sur l'art si intime et si personnel de mon ami Thorn Prikker, le jeune Hollandais qui expose en ce moment au Salon des *XX;* et je n'aurais pas pensé à vous donner mon opinion dans une langue qui n'est pas la mienne, si je n'étais d'avis que cet art a besoin de quelques éclaircissements pour ceux qui sont appelés pour la première fois à l'apprécier.

Après l'impressionnisme de ce siècle, incarné dans les grands maîtres de Barbizon en France et dans leurs élèves en Hollande, un art nouveau est né : à l'art des couleurs s'est substitué celui des lignes. Les lignes, et je ne parle pas des lignes de l'impressionnisme, des lignes formant la composition d'un tableau quelconque, des contours d'arbres ou de maisons, les lignes sont, de même que les sons dans la musique, de même que les mots dans la poésie, les moyens d'exprimer l'émotion. Je m'explique : l'artiste pénétré de cette théorie nouvelle ne se sert pas, pour rendre la sensation qu'il éprouve, d'images réelles, magnifiées par son génie; il laisse la réalité de côté et crée une réalité fantastique de tout ce qu'il sent en lui-même : sons, musique, poésie, formes et couleurs.

Ainsi, par exemple, l'artiste, pour représenter une figure humaine, songe à la pensée, aux sentiments, aux passions de l'être dont il reproduit l'image et s'efforcera d'exprimer ces abstractions au moyen des lignes primordiales qui dérivent de l'image ou qui entourent celle-ci.

C'est ce principe qui fera comprendre l'art de Thorn Prikker. Dans ses deux tableaux, le peintre n'exprime qu'une sensation : le repos, et c'est cette sensation qu'il a notée en sa première toile : *Amour* (1), par la disposition des vagues qui montent vers le milieu de la toile et descendent en courbes harmonieuses. L'essence du repos, la pureté, est exprimée par les figures flottantes, presque surhumaines, en lesquelles se personnifient les ondes. Et l'ensemble des lignes qui s'élèvent en se courbant, comme en prière, symbole de la dévotion du croyant devant son Dieu, autour de la figure principale, marquent la supériorité de cet être à la fois humain et surhumain qui s'humilie jusqu'à porter sur le dos, pour leur faire passer d'un bord à l'autre cette mer sainte, des vaches, représentation de la matérialité inconsciente. La mer est sanctifiée par l'homme-Christ courbé; ses ondes sont des hymnes, des alleluias; elle glorifie la charité silencieuse qui s'oublie pour aider tous ceux qui ont besoin de secours.

De l'autre côté du tableau, la Madone est le symbole du ciel, but que les meilleurs des hommes cherchent à atteindre, le Nirvana, l'oubli suprême de tout ce qu'il y a de bas et de commun dans la vie. Comme la Madone qui l'incarne, il est lui-même Charité, parce qu'il donne tout ce qu'il a à la terre. Ainsi, le sens du tableau est-il la symbolisation de la charité divine, du repos sublime.

Dans le second tableau, *Fiancée*, la figure de la femme voilée de blanc, agenouillée devant un autel, nous montre le plus haut degré de l'amour : la douleur; mais la douleur exquise, la douleur voluptueuse du Christ mourant pour ses enfants. C'est l'amour, la douleur blanche d'une vierge qui sent croître en elle la dévotion, la sublime renonciation symbolisée par la Croix, par Jésus, l'homme vierge. Tous deux, la Vierge et le Christ sans tache, sont unis par une grande ligne qui enlace leur corps, et par la couronne d'épines qui fleurit autour de la tête de la fiancée. Cette union de deux êtres sans péché est le symbole de la pureté la plus haute : pour elle, les lis courbent la tête et exhalent leurs parfums. Aux arrière-plans, des colonnes gothiques et des architectures d'églises sont comme l'image de l'histoire du genre humain entier qui se lève en prière perpétuelle de marbre, en dévotion muette à l'amour pur de la fiancée et du Christ vierge. »

R. S.

CONCERTS POPULAIRES

Troisième matinée

Merveilleusement commencé par le poème symphonique de César Franck, *Le Chasseur maudit*, dont l'orchestre de M. Joseph Dupont a donné une excellente interprétation, la troisième matinée des *Concerts populaires* a eu une fin assez malheureuse.

Une interminable composition de Goldmark, toute en surface et d'intérêt fort contestable, a rempli la plus grande partie de la séance. Le pianiste désigné pour jouer le *Concerto* de Brahms s'est, paraît-il, trouvé indisposé et s'est retiré aussitôt après avoir donné de ce *Concerto* une interprétation que nous nous abstiendrons de juger puisque l'artiste, ainsi que l'a annoncé au public le directeur des Concerts, n'était pas en possession de ses moyens. L'ouverture de *Hutsiska* de Dvorak, une composition vide et bruyante, n'a pas réussi à réveiller l'attention assoupie, malgré la virtuosité de ses interprètes.

Les *Concerts populaires* ont habituellement tant d'intérêt qu'il serait injuste de tenir rigueur à leur énergique directeur de cette

(1) *Amour*, mieux vaudrait *Charité*. Le mot hollandais *Liefde* signifie Amour et Charité à la fois.

séance malencontreuse. La guigne s'y est, paraît-il, attachée. Souhaitons que la quatrième matinée répare cette faiblesse passagère et la fasse oublier.

AUX *XX*

La deuxième séance du quatuor Ysaye au Salon des *XX* a été, comme la première, d'une rare séduction artistique. Le choix des œuvres, leur exécution parfaite donnent à ces concerts une signification spéciale et les classent au premier rang des auditions musicales de la saison. Aussi l'annonce des séances vingtistes excite-t-elle tant d'intérêt qu'il devient difficile de loger tous les auditeurs dans la salle, malgré ses dimensions.

MM. Ysaye, Van Hout et Jacob ont fait réentendre, avec l'auteur au piano, le très beau quatuor de M. Vincent d'Indy, joué pour la première fois il y a deux ans. Nous avons dit alors notre avis sur cette œuvre captivante dont les deux premières parties surtout marquent parmi les plus belles pages qui aient été écrites de nos jours. M. Van Hout a dit la phrase de la *Ballade* avec une ampleur de son et une justesse d'expression qui ont été particulièrement remarqués.

Dans l'exécution du *Quintette* de Castillon pour piano et instruments à cordes, M. Schörg remplaçait, au second violon, M. Crickboom qu'une indisposition éloigne cette année de ses partenaires habituels. Le Quatuor et M. Vincent d'Indy ont admirablement fait valoir ce quintette, la première œuvre d'Alexis de Castillon, qui renferme de réelles beautés à côté de quelques inexpériences. Le premier mouvement est d'une pureté de lignes exquise. Dès le début on se sent en présence d'un maître. Quand on se reporte à l'époque où l'œuvre a été écrite et qu'on songe à l'état où se trouvait alors la musique de chambre en France, on ne peut se défendre d'une réelle admiration pour le génie de Castillon, qui a été le précurseur et l'initiateur du groupe si florissant aujourd'hui.

Le *Scherzo* a été surtout applaudi. Il est, en effet, d'une grâce piquante et d'une variété de rythmes des plus intéressantes. L'*Adagio et final*, qui renferme quelques longueurs, a des envolées superbes qui ont été soulignées avec une autorité extraordinaire par les interprètes.

Indépendamment de ces deux compositions de grande allure, le programme portait quelques pièces plus courtes, pour chant et pour piano. C'étaient, de Pierre de Bréville, deux mélodies au dessin flottant soutenu par des harmonies subtiles : *Après la Mort* et *Harmonie du soir*; de Gabriel Fauré, *Larmes* et *Clair de lune*, deux de ses plus délicates inspirations; d'Emmanuel Chabrier, *Sous bois* et *Scherzo-valse*.

Les mélodies ont été dites d'une jolie voix fraîche, avec un sentiment exact des nuances, par Mlle Michaux.

M. Vincent d'Indy a interprété les pièces pour piano en artiste et en virtuose.

NOUVEAUX CONCERTS LIÉGEOIS

(*Correspondance particulière de* L'ART MODERNE.)

Au troisième des Nouveaux Concerts nous avons entendu la première symphonie (en *ut mineur*) de Brahms et une ouverture pour *la Princesse Maleine* de Pierre de Bréville, deux premières auditions.

Grande œuvre, certes, cette symphonie, et qui révèle un compositeur de haute envergure. L'*andante*, la troisième partie (*un poco allegretto e gracioso*), la phrase initiale de l'*allegro* dans la quatrième partie sont de belle musique; l'orchestration est d'un maître. Cependant, la personnalité de Brahms se dégage mal de cette symphonie où l'on ne retrouve pas l'austérité presque religieuse de ses œuvres plus récentes.

Peut-être devrions-nous réentendre l'ouverture de *la Princesse Maleine* de M. de Bréville pour contrôler notre première impression. C'est évidemment l'œuvre d'un musicien de valeur qui possède une juste connaissance des éléments de l'orchestre et qui a eu le bon goût de ne pas se perdre dans de faciles descriptions symphoniques.

M. de Bréville a prétendu nous donner une sorte de synthèse musicale du drame de Maeterlinck. Y a-t-il réussi? Je n'ai pas reconnu la grâce si délicieusement maladive de la chétive princesse; cette flottante, subtile et inquiète poésie, si pénétrante dans l'œuvre du poète, je ne l'ai pas retrouvée dans l'œuvre du musicien; l'impression de la lecture, troublante de mystère, d'évocatrices rêveries et de grâce exquise, je ne l'ai pas ressentie.

L'orchestre de M. Dupuis a joué avec ses qualités de netteté et de précision — devenues habituelles — la symphonie de Brahms et l'ouverture de M. de Bréville. Il a exécuté — et particulièrement bien — les « Murmures de la forêt » de *Siegfried*.

Cette fois l'indispensable virtuose était M. Julius Klengel, un violoncelliste, professeur au Conservatoire de Leipzig. Le son qu'il tire de son instrument est quelque peu voilé, mais quelle belle méthode et quel noble style. La pureté, la sobriété, la sincérité sont chez lui tout à fait remarquables.

Il a joué de grande manière l'*Aria* de J.-S. Bach, que très simplement, mais avec une haute conviction, il a mis en pleine valeur.

Dans le *Concerto* de Schumann, que je goûte médiocrement et que, paraît-il, on n'avait pas encore joué en Belgique, sans doute à cause de ses difficultés presque insurmontables, dans une *Tarentelle* de Piatti et le *Mouvement perpétuel* de Paganini il a fait preuve d'une prestigieuse virtuosité.

***

La « Chapelle De Lange » d'Amsterdam s'est fait entendre sous les auspices des Nouveaux Concerts. A Liége comme à Bruxelles, elle a remporté un éclatant triomphe.

Deux parties au programme : l'une, composée de chants religieux, l'autre, de musique profane. Nous préférons, et de beaucoup, la partie religieuse; ce n'était pas, m'a-t-il paru, l'opinion générale. Il n'est plus d'éloges à faire de cette noble entreprise, de la sûreté des interprètes, de la perfection des ensembles. Pouvons-nous regretter le trop apparent souci de perfection qui, dans les chants religieux, nuit un peu à l'intensité de l'impression?

A GAND

Le Conservatoire, puis le *Cercle artistique* ont fait à M. Vincent d'Indy les honneurs d'une audition, et l'une et l'autre de ces séances a excité beaucoup d'intérêt et réuni un auditoire exceptionnellement nombreux.

L'orchestre et les chœurs de Gand, sous la direction de l'auteur, ont donné une bonne interprétation de *Wallenstein*, du 4me tableau

(Vision) du *Chant de la Cloche* et de la *Symphonie sur un Chant montagnard français*. Il est désolant que l'acoustique de la salle en forme de boyau dans laquelle le Conservatoire est forcé de donner ses concerts soit si défectueuse. Les efforts persévérants du directeur, M. Adolphe Samuel, le résultat vraiment artistique auquel il est arrivé en formant et en disciplinant un orchestre qui prend rang parmi les meilleurs du pays, la renommée du Conservatoire de Gand dont quelques classes, et particulièrement la classe de chant, sont justement réputées, méritent qu'on donne aux concerts un cadre digne d'eux.

Les solistes, M. Demest, Mlle Michaux et M. Litta ont contribué pour une bonne part au succès de la séance. Signalons spécialement l'art sobre et de bon aloi avec lequel M. Demest a chanté une mélodie pour voix de ténor et orchestre, *Clair de lune*, sur un poème des *Orientales*.

***

Au *Cercle artistique*, le surlendemain, très jolie séance consacrée à l'Ecole française : César Franck, Vincent d'Indy, Gabriel Fauré, Ernest Chausson, Charles Bordes, Emmanuel Chabrier, Pierre de Bréville, tout un programme de musique nouvelle inconnue dans la vieille cité et qui a peut-être dérouté un peu des oreilles accoutumées à des compositions plus conformes.

Les chœurs, fort bien chantés par les membres de la section chorale du Cercle, ont été très applaudis. On a même bissé *la Chevauchée du Cid* de Vincent d'Indy et l'adorable *Madrigal* de Fauré, interprété en octuor par les meilleures voix de la section.

Mlle Michaux, chargée du solo du chœur de Vincent d'Indy, *Sur la Mer*, a fort bien dit en outre quelques-unes des plus jolies mélodies de Chausson, de Pierre de Bréville, de Fauré et de Charles Bordes. M. Henri Gillet, violoncelliste, a joué avec une émotion pénétrante le *Lied* de Vincent d'Indy et l'*Elégie* de Fauré. Le *Prélude, fugue et variation* de César Franck, pour orgue et piano, et la *Joyeuse Marche* de Chabrier complétaient cet intéressant programme, entièrement nouveau, qui a eu un épilogue dans la maison hospitalière de M. et Mme Dutry, où s'est achevée une soirée charmante d'art pur et d'intime confraternité artistique.

Union des Femmes peintres et sculpteurs.

(XIIe exposition, 21 février-18 mars. — Palais des Champs-Elysées.)

(*Correspondance particulière de* L'ART MODERNE.)

Parmi tant de coloriages si hâtifs et si peu personnels, quelques œuvres intéressent par un détail ingénieux, un effort vers l'originalité, un peu d'émotion ou une dextérité de jolis doigts : ce seraient les croquis de Z. Braunerowa, les paysages de Mary Camfranecq, d'un clair clapotis impressionniste, les scènes d'intérieur de Katharine Kingelly et de H.-M. Trevor, d'un charme crépusculaire de bon aloi, dans leurs tonalités violâtres. Esther Huillard est bien romantique, bien romance souvent, et sa bravoure d'autrefois dégénère en chic. Marguerite Turner amuse par une mise en pages imprévue, de criardes couleurs et le boldinisme de ses pantins.

Des numéros de sculpture, s'isolent deux bustes, signés Marie Gallaud, — œuvres d'allure préméditée, exécutées avec décision, belles de rêve. L'un figure une aveugle. Inscrites dans la couleur austère de la glaise, les lignes déclives des yeux clos et de la bouche si fine se combinent, par mystérieux artifices, avec tous les traits du visage pour déterminer un masque de noble méditation et de tristesse immémoriale. L'autre, un plâtre d'une curieuse facture martelée, figure une paysanne bretonne, coiffée d'un bonnet dressé en chechia. Avec son front têtu, ses yeux écartés, sa bouche en arc, elle constitue un assez singulier personnage, à la fois fruste et sourieur, naïf et faunesque.

Quant aux lithographies d'E. Vornuz d'après *la Mise au Tombeau* de Titien et un portrait de Rembrandt, elles sont bien dans le caractère des originaux. X.

LE PAYS DE L'OR

Le Pays de l'Or, représenté vendredi soir au Théâtre des Galeries avec un grand déploiement de mise en scène et de ballerines, est un vaudeville compliqué de féerie, un *Tour du Monde* semé de trucs, chargé d'épisodes, de transformations, de tableaux sensationnels. On y voit Mlle Villers, en maillot vert, traverser en bicyclette les chutes du Niagara, — un Niagara en eau véritable, jaillissante et rebondissante; des canots évoluer, au cours d'une fête nautique, sur un vaste aquarium éclairé à l'électricité et dans lequel on tire un feu d'artifice (les fusées étaient mouillées et ont refusé d'obtempérer aux injonctions de l'artificier le soir de la première, mais on les obligera bien à faire leur service); des Chinois, des nègres, des minstrels, des Peaux-Rouges traverser la scène à tout propos. On se déguise tout le temps, on chante des couplets de revue, on se fait des niches, et les clowneries alternent avec les romances sentimentales dont M. Vasseur a épinglé sa partition.

Si vous me demandiez pourquoi tout cela a été imaginé, j'aurais quelque peine à vous l'expliquer. Le fil qui rattache les grains de ce bizarre chapelet d'aventures est une histoire d'héritage, un bloc de millions représenté par un *placer* qu'il s'agit de conquérir avant le terme fatal fixé pour sa reprise par l'Etat. Une étrange agence fait la chasse à ce *placer*, entend marier de force un jeune homme naïf à l'héritière du propriétaire, la belle Ketty Gibson, mais la jeune fille a donné son cœur à un « ami fidèle », et le jeune homme naïf est cramponné jusqu'au fond des Amériques les plus excentriques par une horizontale qui fait la fête avec un rastaquouère effroyable, tandis que l'heureux possesseur du *placer*, ignorant de sa fortune inespérée, joue les Peaux-Rouges dans les foires..... Oh! ma tête, ma tête!

Le public n'a paru prendre à ce récit incohérent qu'un plaisir modéré. De discrets bâillements s'ébauchaient dans les loges. Quelques accrocs dans la mise en scène ont achevé de faire paraître la soirée longuette aux spectateurs, malgré les efforts méritants de la troupe, M. Dubosc et Mlle Villers en tête, pour défendre la pièce.

NÉCROLOGIE

M. Henry Warnots.

La mort de M. Henry Warnots est une perte sensible pour le Conservatoire de Bruxelles, où il exerçait depuis vingt-cinq années le professorat. Après avoir brillé sur la scène, à Strasbourg d'abord, puis à Marseille, à Paris et en dernier lieu à Bruxelles, où il créa, au Théâtre Flamand, les rôles principaux de *Maria van Burgondië* et de *Frans Ackerman*, l'artiste se consacra à l'enseignement et s'y fit tout de suite une place enviée. Fondateur de

l'Ecole de musique de Saint-Josse-ten-Noode, directeur de la Société de musique de Bruxelles, puis de la Nouvelle Société de musique, il organisa maintes fois des exécutions d'ensemble pour lesquelles il déploya la plus grande activité et qu'il conduisait avec une réelle autorité. Il se plaisait à diriger de grandes masses vocales et obtenait de celles-ci des résultats étonnants.

M. Warnots est mort à 60 ans. Aux funérailles, célébrées jeudi en présence d'une foule d'amis, d'artistes, d'hommes de lettres, M. Gevaert a rappelé, avec une réelle émotion, les services rendus au Conservatoire par l'éminent professeur, et M. Dujardin a signalé la part prépondérante prise par le défunt dans la fondation et la direction de l'Ecole de musique de Saint-Josse.

Nous présentons à son fils, M. le docteur Léo Warnots, et à sa fille, Mlle Elly Warnots, l'expression sincère de nos regrets.

Petite chronique

Le troisième concert du Quatuor Ysaye au Salon des *XX* aura lieu mardi prochain, 7 courant, à 2 heures. On y entendra, en première audition, la *Sonate pour piano et violon* de M. Guillaume Lekeu, jouée par Mme Théroine et M. Eugène Ysaye; le *Concerto pour piano et orchestre* de M. Charles Smulders; *l'Heure du Beffroi*, poème de M. J. Casier, musique de M. Dorsan Van Reysschoot, chanté par M. G. Colardin; un *Andante* et *Presto-scherzando* de M. Paul Gilson et trois poèmes pour chant et piano de M. Guillaume Lekeu chantés par Mlle Angéline Delhaye.

Le prix d'entrée est de 2 francs.

La Chronique nous prend à partie parce que nous avons eu l'audace de railler quelque peu les tendances réactionnaires du Cercle artistique de Bruxelles, d'insinuer notamment que le noble jeu de billard y est plus en faveur que celui des pianistes.

Cela nous vaut, dans le numéro du 1er mars, un Premier-Bruxelles d'une colonne et demie, où *l'Art moderne* est traité de Turc à More par un vénérable monsieur qui signe Nestor, et qui s'efforce de démontrer, par le chiffre des tableaux vendus au Cercle et par d'autres arguments esthétiques de même valeur, que le dit Cercle est le foyer d'art le plus intense et le centre intellectuel le plus vivant de Bruxelles.

Nous n'aurions pas songé à répliquer à ce plaidoyer naïf, si l'on ne nous avait signalé, en même temps que cet article, l'appréciation émise la veille, 28 février, par le même journal, sur le même Cercle artistique et littéraire. C'est à propos d'un concert donné par M. Vincent d'Indy, lequel, décidément, dit *la Chronique*, est en train de conquérir la Belgique.

« *Je ne parle pas,* ajoute entre parenthèses le journal, *des éléments réactionnaires représentés au Cercle artistique de Bruxelles par* une collection d'anciens culottiers du roi Dagobert. »

Il paraît que M. Nestor, s'il lit *l'Art moderne*, ne lit guère son propre journal. La préférence nous flatte.

C'est égal, la « collection d'anciens culottiers » ne doit pas être contente de la gazette dans laquelle opère son fougueux défenseur.

L'abondance des matières nous oblige à ajourner à la semaine prochaine la publication du discours prononcé au Sénat par M. de Burlet, ministre de l'intérieur et de l'instruction publique, en réponse au discours de M. le comte Goblet d'Alviella que nous avons reproduit dans notre dernier numéro. Il contient d'intéressants renseignements sur les questions artistiques actuellement à l'ordre du jour.

A cause d'une indisposition de M. Crickboom, la deuxième séance du quatuor Crickboom-Gillet, qui devait avoir lieu en mars, est remise au commencement d'avril.

Le *Chant de la cloche* de M. Vincent d'Indy formera, comme nous l'avons annoncé, le programme du second concert de l'*Association des artistes musiciens*, fixé à la fin d'avril. Les répétitions des chœurs viennent de commencer au Théâtre de la Monnaie.

M. Emile Sigogne poursuit, à la Galerie Moderne, son cours de littérature contemporaine devant un nombreux auditoire. Il a commencé lundi dernier son étude sur Ibsen.

Concours musicaux trimestriels. — *La Libre Critique*, revue d'art et de littérature paraissant le dimanche, vient d'inaugurer une série de concours de composition musicale dont le premier aura lieu le 15 mars prochain et comportera une pièce pour chant et piano.

Envoi franco, sur demande adressée au bureau de la rédaction, rue Souveraine, 37, Bruxelles, du programme détaillé et des conditions de ce concours.

La conférence de Paul Verlaine à Charleroi avait attiré un public nombreux, exceptionnellement et même trop nombreux, pourrait-on dire, car des douze cents personnes accourues là, une minorité seule assurément fut capable d'entendre les confidences curieuses et les récitations du poète. Très respectueux d'ailleurs, ce public, plein de déférence sympathique pour l'homme et pour l'œuvre, et marquant de bravos la lecture de pièces des *Poèmes saturniens*, des *Fêtes galantes* et de *Sagesse*, et aussi l'*Apparition* de Mallarmé. Bref, cet empressement en foule à une réunion populaire, démontrant qu'il y a place à Charleroi pour un groupement d'art et de littérature; et cet accueil attestant vaines les appréhensions qu'en avait le poète timide. Le soir, dans une maison amie, des lectures encore, d'une émotion esthétique, d'une émotion sentimentale inexprimables et dont ceux qui eurent l'honneur et le bonheur de les ouïr garderont à jamais un souvenir profond.

Il est question de célébrer, l'an prochain, à Bruges, le quatrième centenaire de la mort de Hans Memling, le peintre merveilleux dont les œuvres forment le musée particulier de l'hôpital Saint-Jean, où est conservée l'admirable châsse de sainte Ursule.

On organiserait un cortège historique qui représenterait toutes les gloires artistiques de Bruges, et une exposition générale des œuvres, aujourd'hui éparpillées, de Hans Memling.

Nous rappelons aux intéressés le concours de littérature organisé par les Soirées populaires de Verviers. Le délai pour l'envoi des pièces expire le 30 avril prochain.

S'adresser pour tous renseignements au président de l'œuvre, M. Léon Lobet, à Verviers.

LE GRESHAM
COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de **220 millions.**
RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES
AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)
MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale
Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin
Vins de toutes provenances

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT *et l'*ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures.— **Cologne à Londres** en 13 heures.— **Berlin à Londres** en 22 heures.— **Vienne à Londres** en 36 heures. — **Bâle à Londres** en 20 heures. — **Milan à Londres** en 32 heures. — **Francfort s/M à Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'**Ostende** à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De **Douvres** à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant.** BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glascow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES** ou **DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2e en 1re classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1er juin au 30 septembre.
Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE **225,000 INSTRUMENTS** VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos **BECHSTEIN**

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

TREIZIÈME ANNÉE. — N° 11. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 12 MARS 1893.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LE SALON DES *XX*. *Les Vingtistes*. — L'ANCIENNE « SOCIÉTÉ DES BEAUX-ARTS » DE BRUXELLES. — LE PRIX QUINQUENNAL. — AUX *XX*. *Troisième concert* — A ANVERS. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

Le Salon des XX [1]

LES VINGTISTES

Cette année quelques vingtistes : Fernand Khnopff, Willy Schlobach, Georges Minne, Robert Picard se sont abstenus d'exposer. Mais ceux qui se sont montrés sur la brèche ont suffi à emporter, de l'assaut de leurs fières œuvres, une des plus belles victoires que les *XX* puissent consigner en leurs annales.

Nous avons dit en nos deux précédents articles en quelle haute estime nous tenions les tentatives d'art décoratif et industriel accomplies par le jeune Cercle et combien nous prisions les envois de ses invités.

A cette occasion, nous avons pu vanter quelques exposants vingtistes : Lemmen, Van de Velde, Finch, Anna Boch, et signaler leurs tendances nouvelles.

Aujourd'hui c'est de Vogels, d'Ensor, de Van Rysselberghe, de Toorop, de Dario de Regoyos, de Paul Du Bois, de Charlier, de Van Strydonck, de Signac, de Rodin, de Rops qu'il faudrait dire des choses de critique.

Mais certains — tel Paul Du Bois (dont une caractéristique *Dentellière* et une *Femme nue*, modelée de main experte, marquent) — ou Paul Signac, moins heureux que l'an dernier, mais toujours d'une sonorité limpide en ses couleurs, — ou Guillaume Vogels, prodigue d'harmonies prime-sautières, — ou Dario de Regoyos, qui continue la gamme légère et moderniste de ses impressions espagnoles — n'indiquent pas de voie neuve en leur art, et bien qu'intéressants et sympathiques, ne nous donnent pas d'œuvres qui datent. Ils ont continué à perforer cette année, d'un effort continu et sûr, la trouée par eux commencée. Citons toutefois parmi les œuvres définitives la figure de jeune femme assise signée Paul Du Bois. De quelque côté qu'on la regarde, elle est d'une silhouette charmante, d'un imprévu de lignes décoratives vraiment séduisant. Elle dit bien son époque, l'élégance sobre de la femme d'aujourd'hui.

Parmi les autres, Théo Van Rysselberghe s'affirme maître en ses *Portraits*. Un maître de couleur nuancée et riche, plein de grâce et de coquetterie en son portrait de jeune fille, d'une carnation si délicate, que rehaussent des verts veloutés et profonds, — plein de couleur caractériste en son portrait d'Emile V... baigné d'une

(1) Troisième article. Voir nos deux derniers numéros.

chaude intimité de lumière d'intérieur Ses *Paysages* sont vibrants, plaqués de soleil, sentant bon le grand air, ivres d'une atmosphère qui déborde du cadre.

Le médaillon en bronze : César Franck, signé Auguste Rodin, d'une touche large et généreuse, est une œuvre vibrante de vie et de pensée, d'une pénétration intense. L'œuvre évoque puissamment le grand musicien dont, naguère, dans cette même salle, et sous les yeux du maître peut-on dire, on acclamait la première composition, ce pur trio en *fa dièze* qui demeura à travers les ans l'une de ses pages préférées.

Jan Toorop, dont le « faire » émerveille toujours, et dont le métier atteint à des miracles d'exécution, avec des somptuosités inattendues de coloris, — un coloris de joaillier exotique, — rêve à des recherches symboliques et nous initie à des paysages singuliers, à des scènes étranges, aux rites douloureux et macabres.

Quant à James Ensor, son art s'accentue, énergique et féroce, en une note implacable où le grotesque caricatural hurle en un bizarre carnaval et où la tonalité s'avive de blancheurs crues et de rouges et de bleus d'une pureté qui pétille devant les prunelles impérieusement attirées.

Et puis voilà Rops. Des œuvres déjà anciennes, mais, pour la plupart, inconnues du public. La lithographie *Enterrement au pays wallon* date de l'époque des Courbet et des Charles De Groux et porte profondément la marque de son temps. A côté de cette œuvre d'observation réaliste, avec des trivialités en relief et des ridicules d'attitudes et de physionomies volontairement dominants, de petits paravents à trois feuilles, d'une curiosité de « modiste », des croquis, des dessins, des pointes-sèches — voire une grasse peinture à l'huile : *Etude de femme* — forment une bien intéressante exposition. Cela fait feu d'un modernisme pimenté. Mais le *Frontispice* de *Curieuse* s'indique, entre toutes, comme une petite œuvre géniale. Dans un paysage que ne renierait pas Verlaine, cette femme nue, merveilleuse de curiosité et d'envie devant le satyre au cou duquel elle accroche ses bras interrogateurs, s'érige en symbole inquiétant. A côté, une *Nana* provocante, colorée de vice, — ô la Diane chasseresse des viveurs d'aujourd'hui, sûre, avec sa chair offerte opulemment, de chasses triomphales!

Et nous aurons ainsi signalé et noté — quelques mots seulement pour chacun! — les vingtistes de ce Salon. C'était le dixième Salon et certes c'était le plus vivant, le plus « en avant » qui ait été ouvert depuis que, par haine des formules et par esprit de lutte contre le monde des officiels, le groupe s'est constitué et depuis que, sous son drapeau de lumière et de hardiesse déployé au soleil de l'Art, il s'est donné la mission de combattre annuellement ces atroces ennemis : la Routine, le Préjugé, l'Académie.

Pour clore ces notes rapides, réparons une omission involontaire. Parmi les invités des *XX*, M. Karl Meunier obtient un légitime succès. En huit planches grassement burinées et mordues à l'eau-forte, il exprime pleinement l'art austère et fort de Constantin Meunier, et ce doit être une joie pour le cœur du grand artiste de voir son œuvre aussi respectueusement interprétée par des mains filiales.

L'ancienne « Société des Beaux-Arts » de Bruxelles.

Le 3 janvier 1811, à la veille de la guerre de la France contre la Russie, « M. le maire de Bruxelles, comte de l'Empire, membre « de la Légion d'honneur » (c'était le duc d'Ursel, grand-père du duc actuel), envoyait une *circulaire* et une *note* « aux amateurs des « beaux-arts et aux artistes de Bruxelles ». La *circulaire* contenait une invitation à faire colporter des listes de souscription et engageait les destinataires « à s'associer ainsi au succès d'un concours de « peinture et de sculpture projeté pour l'année courante ».

La *note*, que j'ai sous les yeux, entre dans de longues explications sur le but de l'association à créer. « Depuis longtemps, dit-« elle, les villes de Gand et d'Anvers ont fourni aux arts un noble « encouragement en proposant alternativement un concours de « peinture, de sculpture et d'architecture. Bruxelles ne peut « rester simple spectatrice des efforts des villes voisines pour « faire renaître les beaux-arts de l'école flamande... » On propose « une souscription assez modérée pour la rendre générale. Elle « devra être de six francs au moins pour donner rang de sous-« cripteur », mais on admettra des dons plus modiques jusqu'à concurrence de trois francs. La *note* expose ensuite le mécanisme de la commission qui sera *nommée* par l'assemblée générale des souscripteurs; celle-ci aura lieu dans la première quinzaine de février.

Suivent alors de copieux détails sur l'organisation du concours, qui sera ouvert tous les deux ans à partir de 1811. Il y aura trois médailles, une de peinture (de la valeur de 800 francs), une de sculpture (600 francs) et une de paysage (600 francs). La commission, en cas d'achat, prononcera sur « la destination des tableaux « et morceaux de sculpture couronnés » et les destinera soit à une église, soit au musée, soit à un autre établissement public. « Les ouvrages qui auront concouru seront exposés pendant un « mois à la vue du public. Il y aura, en outre, un salon d'expo-« sition pour les productions des artistes vivants. On aura soin « de choisir pour cette exposition un local spacieux, de manière à « ce que chaque morceau soit placé dans tout son jour. On ne « doute nullement que MM. les artistes ne s'empressent d'y « envoyer leurs meilleurs ouvrages. On admettra sans exception « tout morceau de peinture, de sculpture, d'architecture, gravure « et dessins. » (Je copie textuellement d'après les procès-verbaux de la Société.)

Depuis 1811 jusqu'en 1830, année où finissent les procès-verbaux, c'est le duc d'Ursel qui anime la société par son zèle et son intelligence. Maire de Bruxelles, commissaire général après le départ des Français, grand maître de la maison de la reine des Pays-Bas, ministre du Waterstaat, le duc d'Ursel ne néglige pas un instant sa chère société. Il encourage la commission, stimule les dévouements de ses concitoyens, recueille de l'argent, entoure

les jeunes artistes de prévenances et de protection, « pousse à la vente » des œuvres des artistes faits. Le duc est, en un mot, l'âme de la société.

Les concours de Gand dataient de 1792; ils étaient organisés par l'autorité académique avec le concours de l'administration communale; les œuvres primées étaient exposées pour le public et l'on organisait en même temps une petite exhibition des œuvres de quelques artistes belges vivants.

J'ignore qu'elle est la date de la création des concours d'Anvers. Il est certain, d'après les procès-verbaux que j'ai sous les yeux, qu'ils existaient en 1811.

Ces procès-verbaux reproduisent les listes de souscription, colportées en 1811, avec les noms de leurs « lanceurs ».

Voici, par exemple, un extrait de la liste confiée à M. Bosschaert (je copie textuellement) :

M. Charles d'Ursel, maire	15 louis	(fr. 353.25)
D'Arenberg, sénateur	10 »	(fr. 235.50)
D'Assche, près la préfecture	1 »	(fr. 23.55)
Haultepenne	1	louis.
Osy, rue Ducale	1	»
Bosschaert, conservateur du musée	1	»
Liedekerke-Beaufort, Grand-Sablon	1	»
De Lannoy, sénateur, rue Royale	5	»
Charlé, rue de l'Evêque	36	francs.
Prince de Masseran	2	louis.
Mme de Sandrouin Walkiers, au Parc, nº 183	12	francs.
Rouppe, rue du Curé	18	»
Maldeghem, rue des Sablons, nº 1035	12	»
Bosquet, adj. maire	6	»

La liste de M. François :

Le Broussart, professeur, lycée de Bruxelles	20	francs.
Empis (1) id. id. id.	6	»
Rouillé id. id. id.	6	»
Fiocardo, propriétaire de *l'Oracle* (2).	6	»

Liste de M. Navez :

Navez, J.-A., rue des Longs-Chariots, 349	fr. 6	00
De Mark, G., Montagne-aux-Herbes-Potagères, 704	6	00
Heyvaert, H., rue du Ballon, 1178	6	00
De Hemptinne, A., rue du Ballon, 1191	6	00
Baugniet, M.-F., Marché-aux-Trippes, 169	6	00
Stevens, B.-J., rue de la Braie, 1190	6	00

Liste de M. J.-B. Picard :

Picard, J.-B.	23	55
Picard, G., rue des Minimes, 508	6	00
Honoré, place Saint-Michel	12	00
d'Anethan, conseiller de préfecture, au Parc, 121	12	00
Dillen, rue des Paroissiens	6	00
Melot, rue des Boiteux, 592	6	00
Tavernier, juge de Paix, Assche	6	00

Une foule d'autres listes, colportées par MM. Godecharles, Marneffe, van Hulthem, Plateau, Beyens, Werry, van Volden, Lepez, Cornet de Grez, de Burtin, de Sécus, Engler, de Landtsheer, Thys, Thomas, Cardon père, Robinet, H. van Assche, Stevens, Dormer, Weissenbruch, Speeckaert, etc., etc., sont là devant moi et renferment des centaines de noms connus à Bruxelles encore aujourd'hui, mais avec des domiciles tout différents.

(1) C'est le même Empis qui devint plus tard de l'Académie française

(2) Dans une autre liste, on lit M. J.-B. Picard, prop. de *l'Oracle*, rue des Minimes.

Un avis, inséré dans *l'Oracle*, qui était sans doute le journal le plus lu de ce temps, convoqua les souscripteurs pour le 11 février « à l'Hôtel de la Mairie ».

« M. le Maire, comte de l'Empire », ayant ouvert la séance, M. Bosschaert, conservateur du Musée, prononce un discours plein de galimatias. Il débute ainsi : « Au nombre des beaux « jours dont Bruxelles s'honore, vous placerez celui qui reçoit le « gage de votre empressement à remplir les vues que le senti- « ment des beaux-arts et de leur prospérité vous inspire...

Sur la proposition du brave Bosschaert, « M. d'Ursel, maire de « Bruxelles, comte de l'Empire et membre de la Légion d'hon- « neur », est nommé président par acclamation, et M. van Hulthem, recteur de l'Académie, est désigné comme vice-président.

Bosschaert termina ainsi sa harangue : « Nos vœux, Messieurs, « vous appellent également à compléter la commission, mais elle « est limitée. Si tous ceux que chacun de vous se ferait un devoir « de désigner ne le sont pas, ils recevront du moins l'hommage « de vos regrets et de vos obligeantes intentions. »

L'assemblée applaudit vivement et, sur la proposition de M. le Maire, nomme : secrétaire, M. Picard; trésorier, M. Meeus; et MM. Bosschaert, de Sécus père, Thyberghien, Pollart de Canivris, A. Lens et Godecharles, membres de la commission.

Saluons en passant les noms de ces dignes citoyens, qui, sous le despotisme impérial et la domination étrangère, lourde et humiliante, n'oubliaient pas le passé glorieux de leur patrie. Picard était le grand-oncle de notre ami Edmond Picard. Sécus était le dernier *primus* de Louvain, le grand-oncle du comte Eug. d'Hemricourt de Grunne. Van Hulthem est l'illustre bibliophile. Lens et Godecharles sont des artistes que nous n'avons pas oubliés. Meeus et Thyberghien ont des noms célèbres dans le monde des affaires : le premier est le père de l'ancien gouverneur de la *Société Générale*.

Le 20 février 1811, la commission décide :

1º Que l'Association portera le titre de *Société de Bruxelles pour l'encouragement des Beaux-Arts;*

2º Tous les artistes indistinctement seront admis au concours;

3º Si par l'objet présenté au concours un artiste belge est jugé digne d'un encouragement particulier, la commission l'enverra à Paris et lui fera une pension suffisante pour qu'il puisse y continuer ses études;

4º Le salon d'exposition sera ouvert le 4 novembre 1811;

5º Le jury d'artistes sera convoqué par lettres « à l'effet « d'assister à la séance du 23 du courant et composé comme « suit : François, J. Lens, Landtsheer, Janssens, J.-B. De Roy, « Verhulst, Huysman, van Assche, Henry, Werry ».

Il n'est pas sans intérêt de connaître le programme du premier concours (je copie) :

Le sujet « de composition » sera *Agar et son enfant renvoyés par Abraham*. Les figures auront un mètre de proportion. La hauteur du tableau est fixée à un mètre et un tiers. Sa largeur laissée au choix de l'artiste.

Le sujet de paysage sera *Une belle Matinée d'automne*. Les accessoires sont laissés au choix de l'artiste. Le tableau aura au moins 2 1/2 pieds de long sur 2 de haut.

Le sujet de sculpture, un modèle en terre cuite qui représentera

La Sculpture ciselant le buste de Rubens. La figure sera de la proportion de 2 pieds de France.

Le sujet d'architecture sera *Un Hôtel des Monnaies* sur un terrain isolé de 120 pieds de long sur autant de large. La proportion du plan sera de 1 1/4 centimètre par mètre.

Ultérieurement, la commission ajouta au concours une section de dessins.

Le 28 février 1811, nouvelle séance de la commission, qui décrète les mesures les plus minutieuses pour le concours, « après avoir consulté les principaux artistes de Bruxelles ». La première joute s'ouvrira en 1811. La seconde, en 1813, en alternant avec celle de Gand.

M. Picard (J.-B.), secrétaire (place de Borgendael, S. VII, n° 970), expédie des exemplaires du programme dans toutes les directions *et à la presse* de l'Europe et de Bruxelles. Celle-ci est représentée par *l'Esprit des journaux*, *l'Oracle* et *la Petite Poste*. M. Picard envoie aussi des programmes : Académie de France, villa Médicis, à Rome, à :

Paelinck, de Gand, peintre d'histoire;
Oddevaere, de Bruges, id.
Meulemeester, de Bruges, graveur;
Verstappen, d'Anvers, sculpteur;
Auriel (?), de l'Ourse (?), id.

Van de Vivere, directeur de l'Académie de Gand, chez le chevalier Canova, sculpteur;

Ducq, de Meulebeke, peintre d'histoire;

Caloigne, de Bruges, sculpteur;

De Munck, de Bruges, à l'Hôpital des Pèlerins flamands.

On voit que la réunion des artistes belges, à Rome, était nombreuse à cette époque.

De 1811 à 1830, à chaque exposition, on est embarrassé par la question de savoir où elle se fera. Le « provisoire définitif » en pareille matière ne date donc pas de nos jours. Dans une lettre du 8 juillet 1811, le marquis Paul Arconati regrette vivement que la commission ait refusé l'offre qu'il lui avait faite : « Je suis « affecté, dit-il (je copie textuellement), que la maison dite du roi, « de la fiancée ou du peuple ou du pain, que j'ai acquise pour la « conserver comme un monument de l'ancienne splendeur du pays, « et comme elle fut consacrée par l'archiduchesse Elisabeth à la « sainte Vierge, je l'ai vouée à ce qui pouvait concourir au progrès « des sciences et arts, et pour cela j'aurais été flatté qu'elle eût « servi aussi à l'usage de l'exposition. Je me résigne pourtant à « être privé de cette satisfaction. Vous avez eu la bonté de m'auto- « riser à figurer parmi vos souscripteurs, quoique je ne sois pas « du nombre des habitants de cette grande cité et je ne puisse, « ni doive, ni veuille nullement prétendre à rivaliser, égaler et « encore moins surpasser aucun de vos souscripteurs les plus dis- « tingués, n'étant qu'un simple, paisible et satisfait hermite de « Vlesembeek, uniquement occupé pour ainsi dire de choses « rurales, conséquemment je ne puis ni ne dois m'inscrire « qu'avec la plus grande modicité. A cet effet, je ne l'effectue « modestement que pour la somme de 6 louis par an... » Le bizarre châtelain de Gasbeke avait éprouvé un refus, parce que M. Pollart avait soutenu qu'on ne voyait pas clair dans le monument où se trouve aujourd'hui notre Musée communal.

Enfin, le 17 novembre 1811, la commission, présidée par M. Van Hulthem, se réunit pour décerner les prix. Sont présents une quarantaine d'artistes : Ommeganck, Van Brée, Van Regemorter, Geets, de Cauwer, Cels, Hallez, Van Geel, de Noter, Pisson, etc. Van Malder, Stevens, Verhulst, Jacops, Payen, La Tour, Le Roy, Cardon père, etc. etc. Les prix sont décernés de la manière suivante :

Peinture. — 1. Gassié, de Bordeaux, élève de MM. Vincent et Lacour, de Paris.

2. Lordon, élève de Prudhon, à Paris.

Paysage. — Prix : Van Regemorter fils, d'Anvers, élève de son père.

Sculpture. — Prix : Huygens, de Bruxelles, élève de M. Godecharles.

Architecture. — Prix : J.-C. Louyet, de Bruxelles, élève de M. Henry, architecte de S. M.

Dessin. — Médaille d'honneur :

1. F.-J. Navez, de Charleroy, élève de M. François, de Bruxelles;

2. P. Leroy, de Bruxelles, élève de M. J.-B. De Roy, peintre, à Bruxelles.

Le 24 mars 1811, les prix furent solennellement distribués, dans le « grand salon de la mairie », avec « fanfares » et en présence d'une foule enthousiaste. Le duc d'Ursel, président, prononça un discours patriotique : « Lorsque j'ai manifesté le désir, « dit-il, de voir les habitants de Bruxelles accorder aux arts une « protection et des encouragements dignes de l'importance de « cette ville, dignes des talents cultivés avec tant de succès dans « la Belgique et qui de tous temps ont fait une partie de sa gloire, « j'avais compté sur un succès brillant. L'événement a justifié « mon attente. Dès longtemps, mes concitoyens m'avaient « devancé par leurs vœux. Il ne s'agissait que d'élever la voix. « Toutes ces volontés étaient réunies et n'attendaient qu'une occa- « sion pour se prononcer... Cette cérémonie doit faire époque « parmi nous. Les succès obtenus à la naissance d'un établisse- « ment aussi important en perpétueront le souvenir. Vous verrez « dans peu d'années les talents déjà distingués prendre un nou- « vel essor. Vous en verrez naître des nouveaux, et vous vous « applaudirez d'avoir été les fondateurs d'une institution qui « maintiendra notre patrie dans le rang dont « elle ne devrait « jamais descendre. »

Ce fut un événement à Bruxelles. Etaient présents : le préfet, (M. de la Tour du Pin), le général commandant, le premier président de la Cour d'appel, etc., et tous les anciens « ordres » de Bruxelles, noblesse, tiers-état et même clergé. Les prix furent remis aux vainqueurs dans toutes les règles de l'art. Ce fut presque une manifestation nationale :

Le 21 décembre 1811, la commission décida que :

1. Le tableau de M. Gassié serait encadré aux frais de la société;

2. Le dessin de M. Navez resterait à la société pour 12 louis;

3. Le jury du dernier concours siégerait de nouveau en 1813, plus M. Van Gelder;

4. On demanderait de nouvelles souscriptions.

Les dépenses qui nous paraîtraient risibles aujourd'hui (j'en citerai quelques-unes), avaient épuisé la caisse de M. Meeus et M. Picard criait misère.

(*A suivre.*) HAULLEVILLE.

LE PRIX QUINQUENNAL

Nous lisons dans *la Gazette*, à propos du Prix quinquennal qu'il s'agit de décerner cette année :

« Depuis 1853, le prix ne fut décerné que quatre fois : M. Ad. Mathieu l'obtint en 1862, M. Potvin en 1867, M. Ed. Fétis en 1872, et M. Camille Lemonnier en 1887.

M. Ed. Fétis l'obtint pour ses *Artistes belges à l'étranger*, et M. Lemonnier pour sa *Belgique*.

Cette fois, la période quinquennale n'a pas produit d'ouvrage de cette envergure, mais plusieurs écrivains de la génération qui s'est levée vers 1880, arrivés aujourd'hui à la maturité, se sont signalés par un ensemble d'œuvres qu'on ne peut négliger.

Pour cela même, le rôle du jury va devenir beaucoup plus difficile. Et déjà parmi ceux qui pourraient être appelés à choisir le lauréat, des divergences sérieuses se font jour. Les uns parlent de ne pas décerner le prix, comme cela s'est déjà fait trois fois sur sept. Les autres citent des œuvres qu'ils voudraient couronner. Parmi ces dernières, celles qui semblent réunir jusqu'à présent le plus de chances sont de MM. Georges Eekhoud et Francis Nautet.

Pour le premier, on fait valoir la très sérieuse importance du contingent de ses œuvres, consacrées presque toutes à célébrer un coin de notre pays et l'une de nos races, par cela ayant un caractère national. On dénombre ses œuvres parues dans la dernière période quinquennale : *La Nouvelle Carthage*, *les Fusillés de Malines*, le *Cycle patibulaire*, *le Siècle de Shakespeare*.

Pour M. Francis Nautet, qui a publié des études critiques intéressantes, c'est surtout pour sa récente *Histoire des lettres belges d'expression française* — un important ouvrage de critique savante et subtile et qui manquait à l'histoire contemporaine de notre pays — dont le second volume, publié déjà par fragments, va paraître, qu'on réclame le prix.

On cite d'autres noms encore, mais ce sont ces deux-ci surtout qui reviennent souvent.

Nous les signalons pour information. »

Il est presque inutile que nous exprimions notre avis au sujet de ces projets. Eekhoud et Nautet sont deux noms sympathiques dans nos jeunes lettres. L'un est le grand conteur des *Kermesses*, de *Cycle patibulaire*, des *Fusillés de Malines*, le romancier de *la Nouvelle Carthage*, l'érudit profond et artiste du *Siècle de Shakespeare*, — autant d'œuvres de haute marque qui, quoi qu'en pense *la Gazette*, placent leur auteur à côté de Camille Lemonnier et bien au-dessus d'Ed. Fétis. Par sa personnalité de large envergure, l'originalité de son caractère d'artiste, la somme déjà considérable de son œuvre, la nationalité de son art, de même que par sa science littéraire considérable, Georges Eekhoud s'impose à l'attention et au respect de tous.

Francis Nautet, dont nous avons fait encore, il y a quelques semaines, le plus vif éloge, est aussi une des figures de premier rang de notre renaissance littéraire. Critique prime-sautier, esprit pénétrant, littérateur exquis — avec de simples et grands côtés d'intuition — très personnel et d'une indépendance absolue de caractère et d'idées, il se montre aussi, porteur d'une œuvre déjà abondante et variée, un des tous premiers parmi les littérateurs belges.

Quand un pays possède des littérateurs de cette force, il est oiseux de discuter la question de savoir s'il y a lieu de signaler une œuvre éclose depuis cinq ans, alors que les œuvres foisonnent et brillent autour de nous.

AUX *XX*

Troisième concert

L'intérêt principal de cette troisième matinée, — la dernière d'un cycle qui demeurera célèbre, — était la première audition d'une Sonate pour piano et violon et de trois Poèmes en musique de M. Guillaume Lekeu.

M. Lekeu, né à Verviers, travaille en ce moment sous la direction de M. Vincent d'Indy à Paris. Il concourut il y a deux ans pour le prix de Rome, et sa cantate *Andromède*, dont on entendit un fragment aux *XX* en février 1892, lui valut le second prix. Depuis lors, l'esprit du jeune compositeur a mûri, et ce qu'il nous donne aujourd'hui est tout autre chose qu'une promesse ou un essai heureux. Il y a dans sa Sonate des idées élevées et belles, développées avec art, des trouvailles de rythme et d'harmonie, et, chose rare pour un débutant, une personnalité nette. Il y a telles tournures de phrases, telles cadences qui sont bien et dûment du Lekeu, et qui griffent l'œuvre d'un parafe original. C'est, pensons-nous, la meilleure composition de musique de chambre jaillie du sol belge, et l'auditoire très compréhensif des *XX* lui a rendu justice en acclamant l'auteur et ses admirables interprètes, Mme Théroine et M. Eugène Ysaye.

Ceux-ci l'ont merveilleusement mise en relief. On sait avec quelle perfection M. Ysaye exprime le sens intime des œuvres qu'il exécute, fouillant la pensée de l'auteur dans ses plus secrets replis, découvrant des intentions, des nuances infiniment subtiles qui donnent à l'ensemble une poésie enveloppante. Son interprétation de la Sonate a été prestigieuse. Ainsi présentée, l'œuvre devait réussir, abstraction même faite de sa valeur.

M. Ysaye a trouvé en Mme Théroine, la femme du sympathique représentant de la Maison Erard, une partenaire digne de lui. Très sûre de son mécanisme, Mme Théroine a un toucher délicat et une belle sonorité qui la placent au rang des meilleures pianistes qui se sont fait entendre à Bruxelles. La modestie de l'artiste l'a tenue trop longtemps éloignée de l'estrade des concerts. Aussi son début a-t-il été une surprise en même temps qu'une victoire.

La jolie voix de Mlle Angéline Delhaye et sa diction précise ont fait apprécier à leur valeur les trois poèmes dont M. Lekeu a écrit le texte et la musique. Ils ont tous trois un joli caractère, et, comme la sonate, bien que d'une nature plus légère, cette signature personnelle qui donne tant de saveur à la musique du jeune compositeur. Le dernier poème, *Nocturne*, nous paraît renfermer l'inspiration la plus haute de ce joli recueil.

La séance avait commencé par l'audition du concerto de M. Charles Smulders, de Liége, exécuté avec une précision remarquable par l'auteur et M. Gaston Dethier. OEuvre de facture excellente, très fouillée, sans nulle trivialité d'expression, mais qu'il faudrait entendre à l'orchestre pour l'apprécier complètement.

On a applaudi également une composition descriptive de M. Dorsan Van Reysschoot, de Gand, intitulée *L'Heure du Beffroi*, dans laquelle la voix des cloches et du carillon se mêle poétiquement au rythme des vers, largement déclamés par le chanteur. Un baryton gantois, M. Colardin, accompagné par l'auteur, a fort

bien interprété cette œuvre nouvelle. Et pour clôturer cette séance exclusivement nationale, qui a paru plaire beaucoup au nombreux auditoire accouru à l'appel des *XX*, une petite partition inconnue de Paul Gilson, *Andante et Presto*, dans laquelle est mis ingénieusement en œuvre un thème populaire brabançon, une chanson de tisserand au rythme sautillant et vif, dont la trivialité est sauvée par une harmonisation délicate, d'une variété amusante.

A ANVERS

(*Correspondance particulière de* L'ART MODERNE.)

Pélops, première partie de la trilogie **Hippodamia** (première exécution, à Anvers, par la troupe néerlandaise du drame lyrique).

Cette fois, c'est en dehors du répertoire classique, en dehors des productions locales : *Pélops*, première partie de la trilogie lyrique *Hippodamia*, due à la collaboration du poète Iaroslaw Vrchlicky et du musicien Zdenek Fibich.

La participation de la jeune école tchèque aux représentations organisées à l'exposition de musique de Vienne (1892) mit en lumière le nom du musicien Fibich à côté de ceux de Smetana, Dvorak, Jerabek et Suberi. *Hippodamia* attira spécialement l'attention en raison de la formule que le musicien innova. Et c'est une arrière-pensée, d'ailleurs avouée, de propagande pour cette forme d'art nouvelle qui semble avoir préoccupé en même temps Benoit, dans son drame *Karel van Gelderland*, que le musicien tchèque, qui nous a valu l'audition de la première partie de cette trilogie. A entendre *Pélops*, nous avons trouvé trop de charme et trop de satisfaction pour ne pas excuser les motifs un peu étroits et personnels au musicien qui prend sur lui tout le poids de ces exécutions et qui ont décidé de l'apparition de cette pièce sur notre vraie scène lyrique.

Pélops est une œuvre d'art vraiment respectacle; des auditions ultérieures nous fixeront mieux sur sa vraie valeur. Mais dès aujourd'hui s'impose en nous l'idée d'un drame sobre et grandiose à la façon des tragédies antiques; d'une orchestration peu banale, savante, d'originalité contestable pourtant ou plutôt peu nette. Nous avons pu noter certains commentaires musicaux très frappants.

Le système en cause, pour n'être pas une découverte très récente, puisque J.-J. Rousseau le prônait, n'en est pas moins appliqué depuis peu de temps en son intégrité absolue.

Un commentateur le formule ainsi : « Un drame parlé, soutenu, souligné et commenté dans toutes ses parties par la musique, qui, respectant d'une façon absolue le texte, ne cherche jamais à le dominer, mais à s'unir à lui dans une communion parfaite. »

Est-ce là une conséquence de l'œuvre wagnérienne, comme le déclarait, lors de la première exécution d'*Hippodamia* à Vienne, le *Wiener Extrablatt* et comme les journaux d'ici vont le répétant? Nous croyons que le musicien-dieu n'a rien à voir dans cette affaire, et que le drame lyrique ainsi compris,— où la collaboration musicale se contente d'un rôle plutôt secondaire, assurément plus ornemental que primordial, n'est qu'une heureuse et extrême appréciation de la formule ancienne, celle qui rattachait des différents actes, remplissait les instants où la scène était vide ou les personnages muets, soulignait l'allégresse des cortèges, commentait l'éveil de l'Amour, l'effrondrement de la Douleur ou de la Mort par de la musique!

C'est l'audace d'avoir présenté en son entièreté le système qui nous séduit et qui nous fait applaudir, réservant pourtant notre opinion sur l'influence rénovatrice que ce mode d'illustration musicale aura sur le vieux mélodrame ou sur les tragédies futures taillées sur les patrons antiques.

Il convient surtout de féliciter chaudement M. Keurvels, l'enthousiaste chef d'orchestre qui met au point ces œuvres d'une exécution quasi parfaite et dont l'œuvre est doublement méritoire en raison surtout des moyens précaires dont il dispose.

V.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Six mois en Italie. Journal d'une ignorante (Anonyme); Paris, Chamerot et Renouard. — *Ames blanches*, par WILLIAM RITTER; Paris, Alphonse Lemerre. — *Bains de sons*, par L'OUVREUSE DU CIRQUE D'ÉTÉ; Paris, H. Simonis Empis. — *Chevaleries sentimentales*, par A.-FERDINAND HEROLD. — *Dans les eaux zélandaises*, par Hector Van Doorslaer; Bruxelles, Société belge de librairie (extrait de *la Revue générale*). — *Au Monténégro*, par EMILE VAN DER VELDE; Bruxelles, P. Weissenbruch (extrait de la *Revue de Belgique*). — *Portraits et Silhouettes* (deuxième série), par le BARON DE HAULLEVILLE : Guillaume III, roi des Pays-Bas; Jules Van den Peereboom; Lacordaire; le comte de Montalembert; Adolphe Dechamps; Thonissen; le cardinal Manning, etc., etc.; Bruxelles, P. Lacomblez. — *Claudine Lamour*, par CAMILLE LEMONNIER (dessin de Chéret); Paris, E. Dentu.

Memento des Expositions

BRUXELLES. — *Société des Aquafortistes belges*. Exposition d'eaux-fortes et pointes-sèches (Salle du Cercle artistique). En avril. Renseignements : *rue de la Loi, 56, Bruxelles.*

ID. — *Cercle des femmes-peintres*. 1er-30 avril. Renseignements : *Mlle Mary Gasparoli, secrétaire, rue Breydel, 9, Bruxelles.*

CONSTANTINE (Algérie). — 1re exposition des *Amis des Arts*. 2 avril. Renseignements : *Clouard, secrétaire, route de Sétif, Maison Marty, Constantine.*

GAND. — Exposition des *XX* au *Cercle artistique*. 2-30 avril.

MUNICH. — Exposition annuelle de la *Société des Artistes*. 1er juillet-1er novembre. Délais d'envoi : Notices, 15 avril; OEuvres, 1er-20 mai. Envoi collectif de Bruxelles : Winand de Haas et Cie; d'Anvers : Von der Becke et Marsily. Renseignements : *M. K.-A. Baur, secrétaire.*

PARIS. — Salon de 1893 (Champs-Elysées). 1er mai-30 juin. Délais d'envoi : peinture, 14-20 mars; dessins, aquarelles, pastels, miniatures, porcelaines, émaux, cartons de vitraux et vitraux, 14-16 mars; sculpture, 1-5 avril; bustes, médaillons, statuettes, médailles et pierres fines, 1-3 avril. Jusqu'au 25 avril, les artistes auront la faculté de remplacer leurs modèles en plâtre par des ouvrages exécutés dans leur matière définitive.

ID. — Salon de 1893 (Champ de Mars). 10 mai-10 juillet. Délais d'envoi : peinture et gravure, 20-25 mars; sculpture, 15-18 avril (pour les sociétaires et associés, du 10 au 15 et du 20 au 22 avril). Section des objets d'art : 11-20 avril. Renseignements : *M. Puvis de Chavannes, président de la Société nationale des Beaux-Arts.*

ID. — Salon annuel de l'*Union libérale des artistes français* (Champ de Mars, palais du Dôme central). 20 mai-20 juillet. Délais d'envois : 2-12 mai. Renseignements : *M. L. Fillion, boulevard de Port-Royal, 17, Paris.*

ID. — Exposition des *Artistes indépendants* (Pavillon de la

Ville de Paris). 18 mars. Renseignements : *M. Serendat de Belzim, secrétaire.*

ID. — Exposition de la Rose † Croix (Dôme central du Champ de Mars). 1-30 avril. Envois du 10 au 20 mars. Renseignements : *M. J. Péladan, rue de la Vierge, 10, Nîmes.*

PETITE CHRONIQUE

M. EDMOND PICARD fera MARDI PROCHAIN, 14 MARS, à 2 heures, une conférence au Salon des *XX*.

Sujet : *L'Évolution de la poésie française contemporaine. — M. Henry de Régnier.*

Cette conférence terminera la série des matinées littéraires et musicales du Salon des *XX*, dont la clôture aura lieu incessamment.

Le prix d'entrée aux conférences et aux concerts est de 2 francs.

CLAUDINE LAMOUR, le nouveau roman de Camille Lemonnier qui a été publié en feuilleton dans le *Gil Blas*, vient de paraître en volume à Paris, avec une illustration de Cheret, le célèbre affichiste.

Cette œuvre qui raconte l'éclosion, les triomphes et le crépuscule d'une divette de café-concert, a un succès très marqué ; on nous assure que six éditions ont été enlevées tout de suite.

Elle est du plus vif intérêt et présente, sous une face nouvelle, le talent si varié de notre compatriote.

Nous en rendrons compte dans un de nos prochains numéros.

M. Julien Tiersot a fait mardi soir, au Cercle artistique, une conférence sur la *Chanson française* qui avait attiré beaucoup de monde et qui a été très applaudie.

Il est vrai que la conférence était corsée d'un petit concert dans lequel M. Tiersot, qui possède une fort jolie voix de ténor, a fait sa partie. Avec la collaboration de Mme Archainbaud, il a fait entendre quelques-unes des plus jolies vieilles mélodies populaires qu'il a recueillies et harmonisées, entre autres la *Chanson du roi Renaud, le Pauvre laboureur, En passant par la Lorraine,* etc. Succès très vif et très mérité.

Parmi les nombreux candidats à la place de professeur de la classe de chant au Conservatoire, vacante par suite de la mort de M. Henri Warnots, M. Gevaert vient de choisir M. Désiré Demest, qui s'est fait entendre avec tant de succès, tout récemment, aux concerts du Conservatoire et du Salon des *XX*.

M. Demest est nommé à titre intérimaire, mais il est probable que cette situation provisoire deviendra bientôt définitive.

Elève de M. Bonheur, M. Demest était répétiteur de la classe de son professeur au Conservatoire de Liége. Tout le monde a vanté à l'envi sa belle voix et son excellente méthode. Il entrera dès mardi prochain en fonctions.

On nous écrit de Charleroi :

En lisant les poésies de Verlaine, on aura remarqué quelques pièces curieuses sur la Belgique, des impressions de Charleroi, Walcourt : Ce n'est pas un pur hasard.

Sait-on que Verlaine est d'origine ardennaise?

Son grand-père était notaire à Bertrix (Luxembourg). La famille du poète existe toujours à Paliseul.

Ainsi qu'il arrivait presque toujours il y a un siècle, quand un Luxembourgeois émigrait, c'était vers Metz, Nancy, Reims ou Paris qu'il se dirigeait.

Paul Verlaine est né à Metz. Mais son origine est tellement ardennaise que son nom même est celui d'un village situé près de Longlier, sur la ligne du Luxembourg.

Un ancêtre du poète Verlaine aura pris le nom de son hameau ; c'est fort ordinaire en Belgique : les noms de Mellery, Graux, Warnant, Houyet, etc., etc., n'ont pas d'autre origine.

D'autres s'appellent De Liége, De Namur, De Bertry (qui est la prononciation vraie de Bertrix).

Cet admirable pays de Bertrix, Luchy, Florenville, Herbeumont est bien connu des artistes.

Y-a-t-il dans Verlaine un ressouvenir de la forêt d'Ardenne? Les critiques experts en choses ancestrales décideront.

C. L.

On se souvient de la profonde impression produite, à Paris, l'an dernier, par l'exécution de chants sacrés de la grande époque, aux offices de la semaine sainte, par les chanteurs de Saint-Gervais.

Noblesse oblige : cette année l'excellente maîtrise que dirige M. Ch. Bordes fera entendre un choix plus considérable de morceaux. En voici les principaux : les *Selectissimæ Modulationes* (18 repons à 4 voix), la messe *Quarti toni* (4 voix), Passion selon saint Jean (*Turbœ*), *Improgeria* (à 2 chœurs) et *O vos omnes* (motet à 4 voix). De Palestrina : messe *Ascendo ad Patrem* (5 voix ; 9 repons à 4 voix), *Cœnantibus illis* (motet à 5 voix), *Sicut cervus* (à 4 voix) et l'hymne *Vexillo Regis*. De Lassus : *Litanie des Saints* et *Regina cœli* (4 voix). De Josquin des Prés : *Miserere* (5 voix), *Ave Christe* (4 voix). Citons encore *Benedictus* (4 voix) de Nanini, *Crucifixus* (8 voix) de Latti, le *Christus factus est* (4 voix) de Jallus et celui de Averio, aussi à 4 voix, un *Benedictus* (4 voix) de Gurdetti, un autre de Viadana, *Adoramus* (4 voix) de Cursi et *Alleluia* (4 voix) de Bernalier.

Pour paraître incessamment :

UN ALBUM D'EAUX-FORTES

Contenant 10 planches tirées à 40 exemplaires sur papier impérial du Japon, numérotées et parafées par

A.-W. FINCH

Prix de souscription : 25 francs. S'adresser à Mme Veuve Monnom, éditeur, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

En vente chez MACKAR et NOËL

Editeurs de musique, Passage des Panoramas, 22, Paris.

Mélodies nouvelles pour chant et piano :

EMILE DURAND, *Les Prunes* (A. Daudet).
EDMOND DIEST, *L'Aube qui se lève* (P. Collin).
OCTAVE FOUQUE, *Trois jours de vendange* (A. Daudet).

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**. *Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de **220 millions**.
RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)
MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale
Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin
Vins de toutes provenances

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT *et l'*ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures.— **Cologne à Londres** en 13 heures.— **Berlin à Londres** en 22 heures.— **Vienne à Londres** en 36 heures. — **Bale à Londres** en 20 heures. — **Milan à Londres** en 32 heures. — **Francfort s/M à Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'**Ostende** à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De **Douvres** à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux. — Fumoirs. Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant.** BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glascow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES** ou **DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2e en 1re classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1er juin au 30 septembre. Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE **225,000 INSTRUMENTS** VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos BECHSTEIN

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, Avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

TREIZIÈME ANNÉE. — N° 12. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 19 MARS 1893.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

CAMILLE LEMONNIER. *Claudine Lamour.* — HENRI DE RÉGNIER. *A propos de la conférence d'Edmond Picard aux XX.* — L'ANCIENNE « SOCIÉTÉ DES BEAUX-ARTS » DE BRUXELLES (suite). — AU CONSERVATOIRE. — LE THÉATRE FLAMAND A BRUXELLES. — ME-NA-KA. — PETITES CAUSES DU JOUR. *Paul Verlaine.* — PETITE CHRONIQUE.

Camille Lemonnier

CLAUDINE LAMOUR (1)

Depuis *le Mâle,* je ne crois pas que Camille Lemonnier ait rien écrit de plus intense, de plus socialement, de plus individuellement profond que l'étude de cette Claudine Lamour.

Dans quelques-unes de ses grandes esquisses de collectivités, il a subi l'emportement des idées générales de l'époque. Elles l'obsèdent, elles le harcèlent, il ne peut s'en débarrasser qu'en les revêtant de toute la magie de son talent de peintre, de devineur, et il nous donne *Happe-Chair*, *la Fin des Bourgeois*, pages arrachées au livre de l'histoire minutieuse et saignante d'aujourd'hui.

Mais dans *Claudine Lamour*, comme dans *le Mâle*, se dressent, vivantes, des choses plus profondes encore que l'actualité de nos angoisses sociales. Comme le Mâle, — en qui s'incarne tout le flamboyant orgueil, toute la saine et souple puissance de la nature, — Claudine Lamour se révèle le prototype le plus audacieusement buriné de notre artificielle vie en ces siècles tâtonnants.

Sa « monstrueuse virginité » — stérilité de nos déséquilibres — accuse nos excitations trop exclusivement cérébrales, et elle reste bien, cette vierge impure et impuissante, le fruit et le symbole de la vie irrationnelle de nos Bysances.

En lisant, m'est venue cette vision nette que le vrai grand artiste est celui qui a l'intuition la plus subtile et la plus violente de ce qui se passe dans les entrailles de l'humanité. Je dis dans ses entrailles et non dans son cerveau, car les entrailles mentent moins ; et le cerveau ne fait que chercher, éperdu, le mot infaillible de leur mystérieuse philosophie : *Claudine Lamour* est le cri le plus aigu que l'art de notre période ait jeté pour traduire l'horreur, la mortelle misère de notre dégénérescence ou de notre désarroi.

La force de cette œuvre est qu'on n'y sent aucune *volonté* de synthèse ni de symbole, aucune ambition convertissante, aucune arbitraire conception se parant de quelques reflets de vie, — rien — que l'inconsciente et violente attirance d'un être merveilleusement sen-

(1) Chez Dentu, Paris. Couverture de Chéret.

sible vers une créature qui condense en elle seule tant d'impressions obsédantes et multiples.

Multiples, car ne voyons-nous pas tout autour de nous surgir par bribes et morceaux, l'âme de Claudine en sa passive et fiévreuse vanité, en sa finesse d'artiste, en son besoin de griseries cérébrales, en son charme fait d'oppositions déconcertantes, et jusqu'en son attrait pour le mystérieux, pour l'absolu qu'elle n'a pas la force de vouloir ?

Comme elle attire, comme elle retient, cette éphémère et éternelle Claudine, encadrée de toute une notation nouvelle de la réalité, de tant de paillettes de poésie flottant autour d'elle, émanant d'elle !...

J'ai voulu relire *Nana*, non pour comparer, — Jupiter me garde de cette tendance impie! — mais pour mieux savourer *Claudine;* j'ai relu l'apparition de Nana à un public qu'elle enfièvre et j'avais là devant moi ce poème, cette chose étincelante et épique, la jouissance aiguë de Claudine pamée sous les caresses impalpables de cet amant multiple, le public :

« Une palpitation monta, s'étendit; elle se sentit enfoncer dans les fraîcheurs d'un lac, dans le vertige mol et ondoyant du bercement d'une vaste étendue d'eau. Des poissons aux yeux de pierreries par flottilles déferlaient, inouïs, glissant doucement à sa peau, en sillages étincelants qui, ensuite, s'évanouirent. Mais leurs yeux se dilatèrent; c'était le rêve et le désir des yeux d'une foule en fusées, en flambois, en diamants noirs, en rouges pépites, en disques de braise, la roue et les ellipses en feux d'artifices et en vols de lampires de tous ces milliers d'yeux, sur des tremblements de feuillages d'or, sur des fonds de roses architectures.

Et tout à coup il n'y eut plus que ces yeux, ils adhéraient à sa chair, ils s'incrustaient dans ses pores, leurs ventouses la mangeaient, leurs tarets la vrillaient : et toute escarbouclée de leurs gemmes vivantes elle s'aperçut l'idole possédée par leurs viols impérieux et doux.

Ces yeux, à leur tour, étaient comme des palpations de mains et des frôlements de bouches; ils devenaient l'ondulement et la résille autour de son corps d'un myriadaire baiser.

Des arbres s'effeuillèrent et chûrent en pluie d'yeux lourds, la nuit pleura des larmes qui, en tombant, se congélèrent et des sphères d'yeux encore, par-dessus les autres, en remous infinis, giroyaient; et tous étaient comme les innumérables facettes d'un miroir où sa jouissance délirait de voir la splendeur multipliée de sa nudité. »

. . . . . .

Vieille Flandre, qui imprimas tes brillantes couleurs sur la rétine de tes enfants, ces pages ne sont-elles pas un éclatant réveil de ton art majestueux et chatoyant ?

Et dans mon esprit, tout l'insondé, tout l'infini peut-être du talent de Zola se heurte à quelque chose qui, sans l'amoindrir, pourrait bien en être la contrepartie. Ce puissant dénonciateur des brutales fatalités, ce lourd et génial geôlier de l'imagination, se définit mieux au contact du don spécial, de l'impressionnabilité particulière de cet artiste de mon pays, de cet intuitif peintre du *Mâle* et de *Claudine Lamour*.

Pour Lemonnier, toute conception nouvelle s'enveloppe de beauté, de joie, d'une griserie qui le sacre poète; on se mire volontiers en ces œuvres parce que, si vrai, si faible, si miséreux qu'on s'y aperçoive, on s'y voit aussi, dans une flambée d'orgueil, beau, glorifié par une nuée d'or de bonté, d'apitoiement.

Pauvre *nous !* qui nous sentons si souvent les hétaïres stériles de trop d'idées et de pensées diverses, nous sommes consolés par cette pitié amoureuse qui nous enveloppe en parant Claudine de tout le fin mirage de nos élégances cérébrales, consolés aussi par le rythme souple de cette langue riche et expressive, consolés comme on l'est quand on regarde longtemps les œuvres de Rops en sentant ceci : qu'il y a encore de la vie en nous puisqu'il y a encore tant de beauté dans le reflet même de nos misères.

Et je me prends à refeuilleter le livre, attendri par cette autre moitié de notre sensoriale ou mentale dépravation, qui est la souffrance, ébloui par ce déploiement d'art, par ces formes neuves et personnelles, évocatrices de sensations inédites, qui m'enfoncent impérieusement dans l'âme l'image à la fois si légère et si profonde de *Claudine Lamour*.

I. W.

HENRI DE RÉGNIER

A propos de la conférence d'Edmond Picard aux XX

Paris, décembre 1892.

MONSIEUR,

Octave Maus m'écrit l'intention où vous êtes de faire sur moi une conférence. Je veux tout d'abord et d'avance vous remercier de l'honneur que vous me faites et vous dire le plaisir qu'il y a pour un écrivain à être examiné et commenté par quelqu'un d'une aussi subtile compétence et d'une si haute impartialité.

Je vais donc dans cette lettre vous parler de moi, ce qui est inexcusable en soi, mais que vous excuserez à cause de la circonstance particulière où je me trouve vis-à-vis de vous.

Voici donc les quelques renseignements dont vous disposerez à votre choix.

Je suis né à Honfleur, Calvados, le 28 décembre 1864. J'ai donc 28 ans ces jours-ci. En 1871 je vins habiter Paris que je n'ai pas quitté depuis. Ma famille du côté paternel est originaire des Flandres, des environs de Mons probablement, mais au XVI^e^ siècle elle se fixa en Thiérache non loin de Laon, où elle vécut jusqu'en 1789. Tous mes aïeux jusqu'à mon grand-père furent militaires. La famille de ma mère est bourguignonne. Les membres eurent de père en fils des charges au parlement de Dijon et l'un d'eux épousa la dernière héritière de la famille de Saumaise dont était

ce Claude de Saumaise qui fut au XVIIe siècle un érudit célèbre. C'est le seul écrivain que je connaisse dans mes ascendants.

Ce qui me poussa vers l'art fut donc un goût particulier que ne motivait aucun atavisme ni le monde où je vivais. La littérature n'y existait pas et il n'y avait pas dix volumes dans la maison.

J'ai commencé à faire des vers au collège. J'y fus malheureux et assez bon élève et je n'en garde d'agréables souvenirs que mes promenades dans les cours avec Francis Vielé-Griffin et d'interminables lectures pendant les classes où j'abritais dans le cartonnage d'une grammaire grecque les romans de Goncourt et les vers de Musset. Mon confesseur m'a fait brûler une dizaine d'exemplaires de *Rolla*, que je rachetais, dès que j'avais l'absolution, à fr. 2.75.

Sorti du collège, j'ai fait mon droit jusqu'à la licence et je me préparais à différentes carrières. Mes parents m'en voulaient une et je faisais semblant d'obéir, car il est dans mon caractère de ne faire que ce que je veux en ayant l'air de me prêter à ce qu'on veut de moi. Enfin on me laissa libre.

Le premier recueil que j'ai publié s'appelait *Les Lendemains*. Il parut chez Vanier en octobre 1885, et en 1886 à la même époque en parut un autre appelé *Apaisement*.

Sully Prudhomme me paraissait en ce temps la poésie même! Je connus alors Mallarmé dès 1885.

Vous dirai-je l'influence qu'il eut sur moi? Vous le connaissez et vous savez comment son charme subtil et sa merveilleuse sagesse s'insinuent dans l'esprit qui l'a une fois goûté.

Pourtant j'ai conscience de ne l'avoir jamais bassement imité, et si j'ai tiré de ses exemples un profit intérieur, ce fut dans la mesure où il est licite de l'avoir fait.

En 1887, au mois de mars, parurent *les Sites* et en 1888 *les Episodes*. J'y contai des légendes avec le souci que le récit revêtit de son allégorie un sens que traduisait le décor et qu'annonçaient par allusion les petites fabulations que j'avais choisies.

Pendant les deux années qui suivirent je travaillai aux *Poèmes anciens et romanesques*, qui parurent en 1890. J'y avais adopté un mode de versification composite, fait de l'alexandrin comme accord fondamental et d'autres rythmes accessoires qui le modulaient, et c'est à peu près dans la même technique que j'écrivis *Tel qu'en songe* (1892).

Je n'ai pas la prétention que cette manière de versifier soit la seule bonne ni très originale, mais elle me semble admissible et logique. D'ailleurs, ces questions de forme ne m'intéressent pas extrêmement et leur discussion m'a toujours semblé oiseuse. *La poésie me paraît une sorte de don inventif qui se fait jour*, s'il existe dans un écrivain, à travers la forme qu'il adopte, fût-elle erronée et maladroite. Pour ce qui est de théories littéraires, je ne saurais être que très bref, car il n'y a pas lieu à théorie de la part de quelqu'un qui est en pleine pratique et en pleine recherche. J'ai tout au plus des goûts : j'aime les choses composées, l'ordonnance, la symétrie même au risque de quelque froideur apparente. Versailles m'est toujours apparu comme le plus beau lieu du monde et je crois que *l'art consiste à imposer à tout une transfiguration dans une sorte d'au-delà mental*. Les sentiments et les passions sont des matières poétiques à ordonner selon soi-même.

Quant à mes projets, ils sont en ce moment réduits à celui d'y voir clair en moi-même. Je ne travaille à rien de bien précis et je voudrais faire un petit volume de contes en prose en attendant l'instant où je pourrai utiliser mes rêveries incertaines en quelque poème.

Voici, Monsieur, une lettre bien décousue et bien incomplète. J'y ajouterai qu'il parut en 1891 chez Vanier une réédition des *Sites* et des *Episodes*, suivis de sonnets inédits. J'ai remanié en maints endroits le texte primitif. En prose j'ai écrit beaucoup d'articles; ils sont dans les *Entretiens politiques et littéraires*.

J'achèverai ceci en vous disant que *j'ai toujours aimé l'art pour lui-même comme une sorte de plaisir supérieur et désintéressé*, sans jamais imaginer qu'il y pût correspondre quelque chose dans l'ordre matériel qui fût la récompense d'une réussite et je n'ai jamais recherché que l'estime de mes amis. Ils furent si indulgents à mon égard que j'en eusse pu prendre quelque estime pour moi-même, mais j'ai trop le sentiment du beau pour le pouvoir satisfaire par mes propres écrits.

Merci encore, Monsieur, de votre aimable projet, et veuillez croire aux respectueux sentiments de celui qui se souvient d'avoir été votre hôte à Bruxelles, un soir.

HENRI DE RÉGNIER

L'ancienne « Société des Beaux-Arts » de Bruxelles (1).

Le succès du concours et de l'exposition de 1811 avait donné un peu de vie au monde de Bruxelles, courbé sous le despotisme du gouvernement français. Je tire cette conclusion des procès-verbaux que j'ai sous les yeux. Cependant, ils sont très irrégulièrement tenus et pleins de redites et de confusion. Je vais en extraire encore quelques renseignements utiles.

Dans la séance de la Commission, tenue le 28 octobre 1812, sous la présidence de M. Van Hulthem (présents : Bosschaert, Tyberghien, Godecharles et Picard), il est déposé sur le bureau deux lettres, l'une de la « Commission des beaux-arts à Gand », l'autre de la « Commission des beaux-arts à Anvers », demandant une entente entre les trois sociétés, de telle sorte que les concours et les expositions fussent alternativement triennaux. Le duc d'Ursel, retenu par le « Conseil de recrutement pour l'armée » (la retraite de Russie venait de commencer !), s'était fait excuser

M. Van Hulthem fut chargé de répondre affirmativement aux Commissions d'Anvers et de Gand, avec cette réserve, que le concours, organisé à Bruxelles pour 1813, serait maintenu à côté de celui que la Société d'Anvers avait décrété pour la même date. Désormais la « triennalité » aurait donc lieu de la manière suivante :

1813 Bruxelles et Anvers.
1814 Gand.
1815 Bruxelles.
1816 Anvers.
1817 Gand, etc., etc.

Telle est l'origine de nos expositions triennales officielles actuelles.

Je découvre une autre « origine » dans les procès-verbaux : Le 28 février, le « maire président de la Commission » écrit aux administrateurs des hospices des Ursulines et de Sainte-Gertrude de se présenter au prochain Salon avec leurs « boîtes » à aumônes.

Une troisième « origine » est celle-ci : Le duc d'Ursel suscite le comte de Liedekerke-Beaufort (le père de notre regretté et noble ami Hadelin de Liedekerke-Beaufort, mort député pour Dinant, il y a quelques années), pour former, pendant l'Exposition, une société d'achat d'œuvres d'art, à répartir ensuite, parmi les sous-

(1) Suite. — Voir notre dernier numéro.

cripteurs, par la voie du sort. Dans la séance de la Commission, du 23 mai 1815, on vote des médailles, « pour les écoles qu'ils ont établies », à M. Lens, associé de l'Académie de Vienne et de l'Institut de France, à M. Godecharles, statuaire de Sa Majesté, et De Roy, paysagiste. Puis on décide de former une société qui achètera des tableaux à mettre en loterie. MM. Pollart de Canivris, Meeus et Godecharles sont adjoints au bureau de cette société spéciale. Celle-ci se constitua le 25 mai 1815 ; les souscripteurs nommèrent, « pour acheter », le comte de Liedekerke-Beaufort, grand maréchal du palais du nouveau Roi, M. Charlé, « amateur » et propriétaire, et M. Bosschaert (du Musée).

288 actions ont été délivrées et ont produit 4,320 francs.

19 tableaux ont été achetés pour	fr.	4,162 00
Frais divers.		158 00
Somme pareille. .	fr.	4,320 00

La liste des tableaux et celle des numéros gagnants est annexée au procès-verbal. La plus chère de ces toiles, *Samuel,* par Cels, a coûté 588 fr. et est échue à M. Bovie, au *Duc de Brabant.* La moins chère, *Paysage,* par Blomaert, a coûté 118 fr. et est échue à M. Dangonneau. Une *Fête villageoise,* par Coene, payée 208 fr., a été gagnée par M. J.-B. Picard. Une *Vénus*, de Landsheer, 282 fr., au Musée. Un *Paysage*, de Faber, 188 fr., à la duchesse d'Ursel. Un *Paysage*, de Ducorron, 220 fr., à M. de Coppin de Conjoux, etc., etc.

***

La Société avait pris au sérieux son rôle de Mécène, malgré l'exiguité de ses ressources, qui, dans les années d'abondance, ne dépassaient guère 6,000 ou 7,000 francs de revenus. On trouve, dans les procès-verbaux, la trace de ses générosités chroniques. Ainsi, par exemple, dans la séance du 28 octobre 1812, sur la proposition de M. van Hulthem, la commission, « considérant « que M. Navez, domicilié à Bruxelles, élève de M. François, a « remporté le prix de dessin au concours de Bruxelles, et le « grand prix d'histoire au concours de Gand, qu'il montre les plus « heureuses dispositions, qu'il n'est pas avantagé par la fortune, « arrête, que le dit sieur Navez sera envoyé à Paris aux frais et « comme pensionnaire de la Société ».

Le 23 mai 1813, le maire de Bruxelles, comte de l'Empire, « au milieu de toutes les autorités convoquées à cet effet (une « distribution de prix) et d'un concours immense de souscripteurs », ouvre la séance et prononce un bon discours. Il fait allusion à l'envoi de Navez à Paris : « Les succès qu'il a déjà « obtenus, dit-il, nous présagent ceux qu'il obtiendra encore. Il « justifiera la confiance que nous avons mise en lui. Son nom « franchira les bornes dans lesquelles il avait été enfermé jusqu'à « présent, et, en quittant la ville qui a été le berceau de ses « talents, il fera connaître partout les noms de ses protecteurs. » Paroles peut-être un peu orgueilleuses, mais prophétiques.

Le 10 juillet 1813, M. van Hulthem écrit à Navez, à Paris, qu'il aura une pension de 1,000 francs par an, payable jusqu'à révocation, de trois mois en trois mois, par anticipation, « à dater du 1er juin dernier ». La Commission, ajoute van Hulthem, « espère « que vos progrès seront assez rapides pour en faire jouir bientôt « la Société, et que vous saurez prouver, par les divers morceaux « que vous enverrez au Salon de 1815, que ses sacrifices ont été « bien placés. »

Le secrétaire, J.-B. Picard (qui, à dater du 10 mai 1815, signe « le maître des comptes de S. M., secrétaire honoraire de la « Société des Beaux-Arts »), invite les membres de la Commission à se trouver, le 20 février 1815, « à l'hôtel de S. E. le commissaire « général de l'intérieur et président de la commission des Beaux-« Arts » : Les Français étaient partis. Doléances de l'excellent secrétaire : l'encaisse du trésorier n'est que de 3,600 francs, tandis que pour couvrir les dépenses, y compris neuf mois de pension, *dus à Navez,* il faudrait 5,000 fr. Beaucoup de souscripteurs sont morts ou ont « filé » avec le défunt gouvernement.

***

Tout le personnel officiel était renouvelé, comme on va le voir. Pour la séance publique du 11 juin 1815 sont invités (sept jours avant la bataille de Waterloo, du 18 juin 1815) :

Falck, secrétaire d'Etat; baron de Capellen, secrétaire d'Etat; Appelius, commissaire général; comte de Thiennes, commissaire général; baron Tindal, inspecteur général; comte de Mérode, grand maître de la Cour; comte de Liedekerke-Beaufort, grand maréchal du Palais; *S. Exc. le duc de Wellington*, feld-maréchal; le duc de Beaufort, président du conseil privé; de Jonghe, président de la Chambre des comptes; Wautelée, ff. de premier président; Daniels, procureur général; Malfroid, président de première instance; Bourgeois, procureur civil; baron d'Anethan, intendant; de Leveilleuse, sous-intendant; l'ambassadeur d'Angleterre; baron Binder, ministre d'Autriche; baron La Tour du Pin, ministre de France; baron Evers, inspecteur général; Jolines, commandant de la ville; baron d'Hooghvorst, maire.

Un discours fut prononcé. (Par qui? Le procès-verbal ne le dit pas. Le duc d'Ursel était alors commissaire général de l'intérieur. J'y lis ce passage caractéristique :

« La Commission, ne pouvant donner un témoignage flatteur à tous ceux qui s'en étaient rendus dignes, a cru remplir le but qu'elle s'était proposé en offrant des médailles aux artistes qui ont formé des écoles où se sont développés les talens sur lesquels il était délicat de porter un jugement. C'est en rendant hommage aux maîtres que nous avons cherché à honorer les élèves. C'est sur leur exemple, c'est sur leurs utiles leçons que nous devons fonder l'espoir de voir renaître les arts dans ce pays, qui doit recouvrer tous ses droits à la célébrité, en retrouvant une nouvelle existence.

« Lorsque notre patrie avait perdu son nom, lorsque les talens de nos artistes étaient destinés à devenir tributaires d'une école étrangère, je conçois que l'émulation pût être étouffée et que quelques momens de découragement interrompissent les études dont la constance peut seule assurer les succès, mais nous pouvons avec confiance jeter les yeux sur l'avenir et nous verrons s'ouvrir devant nous un vaste champ d'espérances.

« Ne perdons pas de vue que c'est au siècle nouveau à réparer les désastres du passé. C'est à l'époque où nous sommes rendus à nous-mêmes, que nous devons invoquer le souvenir de tous les personnages illustres dans les arts à qui ce pays a donné naissance. C'est sur ces souvenirs que nous devons appuyer les espérances de l'avenir et montrer que nous avons retrouvé notre énergie avec notre indépendance.

« Si nos temples, si nos édifices publics sont dépouillés des chefs-d'œuvre des arts qui devaient nous servir de modèles, notre pays renferme cependant encore quelques débris précieux échappés au naufrage.

« Lorsque nos jeunes artistes iront chez l'étranger étudier les grands modèles qui y sont rassemblés, ils auront un double motif d'émulation et ils se souviendront sans doute que leur patrie

compte sur les talents qu'ils y rapporteront pour adoucir la privation des trésors qu'elle a perdus.

« Déjà vous avez pu juger cette année des progrès rapides de l'élève entretenu à Paris aux frais de la Société, et la libéralité du roi nous mettra bientôt en mesure d'étendre cette faveur.

« Ce pays a été le berceau d'une école dont les monumens sont un objet d'admiration; travaillons aujourd'hui à rallumer ce feu qui pouvait être étouffé, mais qui jamais ne devait s'éteindre; nous avons une ancienne gloire à soutenir et l'amour-propre national doit réchauffer celui du talent.

« C'est sous le règne d'un roi qui protège les arts que nous devons les voir fleurir et briller d'un nouvel éclat. C'est dans l'histoire de sa famille à qui des siècles de renommée avaient ouvert le chemin du trône, c'est dans l'histoire de leur pays que les artistes devront désormais puiser les sujets qui exerceront tous les efforts de leur génie; mais pourquoi recourir aux tems passés, peut-il y avoir une plus noble tâche à remplir que celle de transmettre les exploits de nos jeunes princes à la postérité. Combien de motifs se réunissent pour exalter les idées! Combien de nouveaux mobiles pour développer les talens! Puisse la cérémonie qui nous rassemble aujourd'hui devenir pour les arts l'époque d'un nouveau siècle de gloire. »

A travers ces vibrantes paroles on sent passer un souffle nouveau. Les cris du patriotisme, longtemps contenus par le despotisme du gouvernement français, se font enfin entendre librement. Et le premier de ces cris rédempteurs est pour l'art, pour l'art national! On remarquera la présence à cette solennité de Wellington et du baron Tindal, qui, huit jours plus tard, se battaient à Waterloo.

(La fin prochainement.) HAULLEVILLE.

AU CONSERVATOIRE

Certes y avait-il dimanche, parmi les graves abonnés et les « belles écouteuses », bon nombre d'admirateurs fanatiques de Wagner qui, naguère, le sifflèrent consciencieusement quand il n'était pas encore de bon ton de l'applaudir. Des musiciens même, qui jadis, en 1876 (il est vrai que c'est si loin!) s'amusaient à placer la partition de *la Walkyrie* à l'envers sur le pupitre de leur piano pour faire rire leurs amis, sont devenus les plus chauds partisans du maître de Bayreuth. Félicitons-nous, mes frères, de ces conversions, admirons la puissance infinie de la grâce qui touche le cœur des pécheurs et leur inspire le repentir, tressons en couronnes nos louanges pour les offrir à ceux qui viennent de découvrir le musicien ignoré et faisons fumer devant eux l'encens de notre reconnaissance.

La direction du Conservatoire a donné une série de *premières auditions :* le prélude de *Parsifal,* le prélude de *Tristan*, la marche funèbre du *Crépuscule*. L'auteur n'étant mort que depuis dix ans, le public du Conservatoire ne connaissait pas ces œuvres et leur a fait un accueil enthousiaste; si enthousiaste que M. Gevaert a remercié l'auditoire des applaudissements qu'il lui adressait, et, avec modestie, les a transmis à ses excellents collaborateurs de l'orchestre. Tout cela a été très inattendu et très touchant. Seuls, ceux qui applaudissaient la musique de Wagner ont paru surpris, mais ils avaient évidemment tort.

Ajoutez qu'on a complété le programme par une nouvelle audition de l'ouverture des *Maîtres*, et par la reprise de la *Faust-Ouverture*, cette curieuse et attachante composition où se combinent avec les prodromes de la dernière manière du maître les influences romantiques de l'époque où elle fut écrite, et en particulier l'influence de Carl-Maria von Weber.

Comme première partie, la *Reformation's Symphonie* de Mendelssohn, qui paraît avoir été spécialement inscrite au programme à cause de la similitude qui existe entre une cadence dont s'est servi l'auteur et la conclusion du motif de la Foi développé par Wagner dans *Parsifal*. M. Maurice Kufferath a déjà fait remarquer cette analogie dans son excellent ouvrage sur *Parsifal*. On a trouvé piquant, ou simplement curieux, de rapprocher les deux œuvres. On aurait pu y ajouter tels passages de Palestrina où la même gradation ascendante se retrouve, et compléter la démonstration en jouant, après le final de la symphonie qui est, comme on sait, basé sur le choral de Luther, la *Kaiser-Marsch* et *la Bénédiction des poignards*.

La *Symphonie* et les ouvertures de Wagner ont été d'ailleurs exécutées avec un souci des nuances, une précision et un ensemble remarquables. On nous permettra de n'être pas d'accord avec M. Gevaert sur l'allure trop rapide qu'il donne au prélude de *Parsifal*, ni sur la durée exagérée qu'il attribue aux points d'orgue. Les fidèles de Bayreuth ont gardé, inaltérablement gravée dans la mémoire, une impression de piété, de mystique extase que n'évoquait point, dimanche, l'exécution du *Prélude*. En revanche, la *Marche funèbre*, scandée du tonnerre de ses accords heurtés, a produit grand effet et a ému tout le monde.

Il a fallu, pour sécher les larmes et ramener le sourire sur les lèvres des assistants, la burlesque apparition d'une nichée de bizarres pierrots qui ont prétexté des folies tolérées de la Mi-Carême pour happer à la sortie tous les auditeurs du concert et leur décocher en plein visage, dans des poignées de confetti, des vérités au poivre rouge. Les plus austères personnages politiques ont été l'objet de leurs lazzi intempestifs et c'est dans un rire énorme, répercuté jusqu'au traditionnel *five o'clock* du *Globe*, que s'est achevé ce concert d'art élevé et de poignante émotion.

Le Théâtre Flamand à Bruxelles

par JEAN BAES, architecte, sous-directeur de l'Ecole des Arts décoratifs, membre de la Commission des théâtres, etc. — Bruxelles, Lyon-Claesen, éditeur.

M. Lyon-Claesen, qui a la spécialité des belles publications d'architecture, vient de faire paraître en un album de luxe une série de planches phototypiques, dont l'une en couleurs, reproduisant les façades et les plans du Théâtre Flamand érigé par M. l'architecte Jean Baes, — l'une des constructions les plus originales et les mieux comprises de Bruxelles.

On sait que la préoccupation principale de M. Baes a été la sécurité des spectateurs et qu'il a réalisé ingénieusement le difficile problème d'une évacuation rapide de la salle en établissant autour du théâtre de vastes galeries extérieures qu'il a fort habilement fait concourir à l'ensemble ornemental. Le projet parut si hardi qu'il rencontra des adversaires nombreux. L'architecte dut lutter énergiquement contre les conseils même de ses amis pour maintenir ses balcons de fer.

La crainte salutaire provoquée par l'incendie de l'Opéra-Comique en 1887, ajoutée au souvenir plus éloigné des catastrophes du Ring-Theater et de l'Opéra de Nice, triompha des résistances. On laissa faire l'intelligent architecte; on ne s'opposa

Plus ni à ses galeries extérieures ni au « pont des pompiers » qu'il avait imaginé, et aujourd'hui la ville compte un édifice des plus intéressants, à la fois pratique et décoratif. En outre, le principe du balcon de fer, avec échelles de sauvetage, a été adopté dans un grand nombre de théâtres.

Ajoutons — et nous le savons par expérience pour avoir naguère pris part aux représentations d'une revue basochienne qui fit quelque bruit — que l'acoustique du Théâtre Flamand est excellente. N'était sa situation un peu excentrique, ce serait la salle de spectacle la plus favorable aux représentations de comédie et de drame. Elle est surtout et elle restera dévolue aux spectacles populaires. La destination de Théâtre Flamand que la Ville lui a donnée (c'est en réalité le Théâtre Communal; son affectation à la littérature dramatique flamande n'est point définitive) est bien en rapport avec le quartier populeux dans lequel elle s'élève.

L'album que met en vente M. Lyon-Claesen dans un élégant portefeuille contient une histoire sommaire de la construction, une description de ses principales particularités et dix-sept planches tirées avec le plus grand soin. C'est un ouvrage vraiment artistique et d'un réel intérêt.

ME-NA-KA

L'Alcazar a donné mardi un spectacle neuf, un acte d'opéra comique d'une fantaisie aimable, joliment serti dans un décor japonais agrémenté de chatoyants costumes taillés dans les soies souples et les crêpes légers de Liberty.

Il fallait trouver une transition pour passer des cadences mélodieuses de l'idiome marollien aux banalités du langage usuel : on a choisi le japonais. Et le joyeux Ambreville parle désormais presque sans accent étranger cette langue de l'Extrême-Orient.

L'action se déroule dans la maison d'un sage, à Tokio, et aussi un peu dans le ciel qui s'entr'ouvre par moments pour laisser échapper, dans l'éclair d'un bruit de tam-tam, de jolies personnes bien habillées, telle Mlle Lesœur, qui de commère de revue a été promue à la dignité d'« âme sœur ».

L'âme sœur descend sur la terre pour faire pécher l'austère Zi-Pan-Gou et l'empêcher de prendre dans le céleste séjour la place de l'élu qu'elle protège. Elle y réussit d'ailleurs sans peine, — et cela n'a rien de surprenant, — mais elle succombe à son tour aux maléfices d'un jeune gredin nommé Ko-Ci-Ko dont les jolis yeux l'ensorcèlent, et elle obtient des dieux bons l'autorisation de rendre définitive sa qualité intérimaire de mortelle pour s'unir à celui qu'elle aime. Le châtiment de Brunnhilde est pour Me-Na-Ka une récompense, ce qui marque bien la distance qui sépare les mythologies!

Les petits airs, les petits duos et les petits chœurs dont M. Gaston Serpette a agrémenté la légende mise en œuvre par M. Paul Ferrier ont paru plaire infiniment au public, qui en a redemandé plusieurs.

PETITES CAUSES DU JOUR

PAUL VERLAINE

Réquisitoire. — « Après Cladel, Villiers de l'Isle-Adam, Mallarmé — Verlaine!

« La Belgique est cruelle; toutes nos gloires, elle les accapare. Nous rendra-t-elle du moins Verlaine — cette fois-ci? Je ne m'y fierais pas.

« Les journaux de Bruxelles rapportent que le poète triomphe, lit ses vers, raconte ses prisons, commente sa conversion, baguenaude et conférencie...

« Cependant, à Broussais, les internes se morfondent et ne dissimulent pas leurs inquiétudes, sur les suites de ces « franches repeues d'un pauvre souffreteux », comme eût dit Villon, ce grand Villon qui rimait jadis en sa prison de Meung, comme naguère Verlaine en celle de Mons... Si c'était la seule analogie qu'il y eût entre eux!

« Je demande l'extradition de Paul Verlaine. »

Plaidoirie. — « Pourquoi? La joie d'enfant du bon Verlaine, vêtu de noir, lingé de blanc, chaussé de vernis; sa grimace, devant le verre d'eau sucrée du conférencier, alors cela ne vous désarme pas?

« Vous reprochez à l'auteur des *Fêtes galantes* de « bien disner pour une chanson, sans desbourser pas ung denier ». Qu'en savez-vous? Il est homme, au contraire, à payer de sa personne, à reconnaître délicatement l'hospitalité qu'un peuple généreux lui octroie. Il a déjà célébré l'avènement de la jeune littérature belge en France. C'est quelque chose.

« Ah! je l'entends d'ici, lisant les pièces les plus célèbres de *Parallèlement*... « J' tiens ça d' papa... » Et c'est Villon. Puis, exalté, offrant à la Vierge Marie les plus belles inspirations de *Sagesse* : « J' tiens ça d' maman... » Et c'est Marceline Desbordes-Valmore, de qui Verlaine a dit qu'elle est la seule femme de génie du siècle.

« Quoi de plus touchant, que ce poète au milieu de sa famille? »

Verdict. — « L'extradition est accordée. Verlaine sera ramené à l'hôpital Broussais, pour y expier sa débauche de conférences à l'étranger. »

Le greffier d'audience : L. D. *(Journal.)*

PETITE CHRONIQUE

Le Salon des *XX* sera, en raison du succès qu'il obtient, prolongé de huit jours. La clôture est irrévocablement fixée au dimanche 26 mars.

Aussitôt après la clôture de leur Salon, les *XX* expédieront leurs œuvres à Gand où elles seront exposées dans les locaux du *Cercle artistique*. Cette exposition — la première exposition d'ensemble des *XX* hors de Bruxelles — s'ouvrira le dimanche de Pâques, 2 avril, à 10 heures du matin.

Les membres de la Section d'art de la Maison du Peuple, au nombre d'une soixantaine, ont visité dimanche dernier le Salon des *XX*. Ils ont été reçus par MM. Octave Maus, Fernand Khnopff, Paul Du Bois et Théo Van Rysselberghe, qui les ont pilotés dans les galeries de l'exposition et qui leur ont donné les renseignements utiles. Ils se sont vivement intéressés aux objets d'art et d'art industriel exposés et ont prié M. Emile Vandervelde de remercier les *XX* en leur nom, ce dont il s'est acquitté en excellents termes.

Le bon Champal! Voici ce qu'il a mis dans *la Réforme*, l'ineffable et blond reporter, si facile pourtant aux maladifs enthousiasmes. On sait le succès de l'exposition des vingtistes. Voici comme, au début, la jugeait ce prophète à rebours :

« La dixième exposition des *XX*, qui s'est ouverte samedi après-midi, marque une déchéance nouvelle chez les vingtistes victimes des théories et des procédés bizarres auxquels ils ont sacrifié leur talent et leur personnalité. Quelques envois d'artistes étrangers

sont, par contre, fort intéressants et rachètent partiellement l'impression douloureuse que l'on éprouve à la vue de cette nouvelle manifestation du pointillisme bruxellois. »

On lit dans *la Réforme :* « L'administration des chemins de fer a décidé d'ouvrir un concours pour la nouvelle affiche illustrée destinée à publier sous un aspect aimable les avantages anciens et nouveaux de la ligne de bateaux d'Ostende à Douvres. Trois prix seront décernés aux artistes qui se seront le plus distingués dans cette intéressante joute : le premier sera de 1,000 francs, le deuxième de 600 francs, enfin le troisième de 300 francs. Cette intelligente réclame coïncidera avec l'entrée en service des deux nouvelles malles modèles, commandées par l'Etat, l'une aux établissements Cockerill, l'autre à une maison écossaise. »

Nous aussi approuvons de grand cœur l'initiative de M. Vandenpeereboom. Le tempérament flamand, expansif, coloriste, exubérant, a tout ce qu'il faut pour réussir dans cet art devenu si pompeux et si charmant. Rubens a été un décorateur admirable. Jordaens eût été un illustre affichiste.

Des peintres comme Ensor, Schlobach, Lemmen, Laermans peuvent hardiment tenter l'aventure et ajouter ce nouveau fleuron à la renaissance de l'art en Belgique.

On lit dans le *Journal des Tribunaux :*

« Charles Van der Stappen vient de terminer une œuvre charmante et touchante. C'est un *In memoriam* pour Alexandre de Burlet, le cher et grand confrère qui était à la tête du Jeune Barreau catholique, résumant et exprimant, avec de si superbes allures, les idées de progrès et de transformation qui animent ceux qui en composent la partie la plus sympathique et la plus brillante. Quel malheur qu'un tel homme ne soit plus là, quelle impulsion et quel éclat il donnerait au mouvement! Avec quelle autorité désintéressée et ardente il le dirigerait. Heureusement que notre confrère Alexandre Braun s'efforce à imiter cette forte et féconde tradition.

Charles Van der Stappen a établi son œuvre en un cartouche quadrangulaire à deux faces, en bronze. D'un côté, une figure de femme, affaissée, mélancolique, tenant à la main un rameau brisé, encore verdoyant, exprimant la tristesse d'une mort prématurée. De l'autre, cette inscription : POUR BRISER SON CŒUR VAILLANT, IL FALLUT LA MORT. Et les dates qui ouvrirent et fermèrent cette belle existence inachevée : 1841-1891, — avec une branche de chêne, symbole de force et de courage.

Ce souvenir sera confié durant quelques jours à notre bibliothécaire, M. De Boelpaepe, au Palais. Nos confrères pourront l'admirer au Palais, dans la salle du conseil de l'ordre. »

Nous avons vu cette œuvrette. Elle est digne de l'artiste raffiné et de l'ami fidèle que fut toujours Charles Van der Stappen. Elle sera précieuse pour tous ceux qui ont connu l'incomparable avocat qui l'a suggérée.

M. Eugène Ysaye vient d'être engagé par la Société des Concerts (Conservatoire de Paris), pour le concert du 30 mars. Après le grand succès remporté par l'artiste, l'an passé, avec son prestigieux Quatuor, nul doute que M. Ysaye ne soit apprécié du public parisien comme il le mérite.

M. Maurice Rosenthal, un pianiste dont la réputation est très grande en Allemagne, donnera mercredi prochain, à 8 heures, à la Grande Harmonie, un *piano recital* dans lequel il fera entendre des œuvres de J.-S. Bach, Schubert, Weber, Schumann, Chopin, Liszt et Brahms.

M. Henri Heuschling, dont les auditions annuelles sont toujours très suivies, donnera vendredi prochain, 24 mars, à 8 h. 1/2, un concert à la salle Marugg avec le concours de Mlle Maria Michaux, la jeune cantatrice qui s'est fait entendre dernièrement au Salon des *XX*, et de M. Louis Miry, violoncelliste.

M. Lucien Pissarro vient de publier à Londres un album de gravures sur bois, en noir et en couleurs, dont quelques-unes ont été vues l'an dernier au Salon des *XX*. L'album contient douze planches, tirées à 12 exemplaires seulement. Il est mis en vente à 150 francs.

Un autre album, contenant six lithographies originales dessinées sur pierre par M. Charles-H. Shannon, et tirées à petit nombre par l'artiste, a été mis en vente en même temps. Six exemplaires à 100 francs sont dans le commerce. Il n'a été tiré que huit exemplaires de l'album complet.

S'adresser pour l'une ou l'autre de ces raretés chez M. Shannon, the Vale, Chelsea Londres), ou à Paris, chez M. Durand-Ruel, 16, rue Laffitte.

De nouvelles galeries d'exposition, *The Grafton Galleries,* viennent de s'ouvrir à Londres, sous la direction de M. F.-G. Prange dont nous avons annoncé le séjour à Bruxelles, où il s'est mis en rapport avec un grand nombre d'artistes belges. Ceux de nos peintres qui exposent en ce moment à Londres sont Mmes B. Art, E. Beernaert et H. Ronner, MM. E. Claus, A. De Vriendt, L. Frédéric, A.-J. Heymans, Hoetierickx, F. Khnopff, J. Mayné, C. Meunier, F. Rops, Th. Van Rysselberghe, F. Van Leemputten, I. Verheyden, Th. Verstraete, R. Wytsman.

Quelques prix de la vente A. Johnston, à New-York :

Delacroix, *Tigre et Serpent,* 32,500 fr.; Dupré, *Bœufs allant à l'abreuvoir,* 9,000 fr.; Troyon, *Animaux conduits au pâturage,* 5,500 fr.; Diaz, *Jour nuageux,* 7,000 fr.; Delacroix, *Bataille,* 14,500 fr.; Breton, *Moissonneur au repos,* 6,500 fr.; Jacque, *Berger et moutons,* 13,625 f.; Corot, *Mare et saules,* 10,000 fr.; Dupré, *Chaumière près d'une rivière,* 7,500 fr.; Rosa Bonheur, *Paysage et bétail,* 6,000 fr.; Cazin, *Jour d'octobre,* 12,500 fr.; Rousseau, *Environs de Barbizon,* 11,000 fr.; Daubigny, *Coucher de soleil,* 13,500 fr.; Diaz, *Clairière,* 13,000 fr.; de Neuville, *Avant-poste,* 10,750 fr.; Corot, *Près de Ville-d'Avray,* 17,000 fr.; Breton, *Jour d'été,* 12,750 fr.; Isabey, *Marine,* 12,000 fr.; Bouguereau, *la Littérature et l'Art,* 17,500 fr.; Dupré, *Chêne près de la rivière,* 37,500 fr..

GALERIE DU CONGRÈS

Rue du Congrès, 5, à Bruxelles.

Mercredi, 29 mars 1893, à 2 heures de relevée, aura lieu sous la Direction de M. **EMILE CLAREMBAUX**, la

VENTE DES TABLEAUX

aquarelles et **dessins** délaissés par

JOSEPH STEVENS

Exposition: lundi 27 et mardi 28 mars, en la Galerie du Congrès, de 10 à 5 heures.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE

sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**. *Échéances, sinistres. etc.*, payés, plus de **220 millions.**

RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES

67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin

Vins de toutes provenances

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT *et l'*ANGLETERRE

Bruxelles à **Londres** en 8 heures.— **Cologne** à **Londres** en 13 heures.— **Berlin** à **Londres** en 22 heures.— **Vienne** à **Londres** en 36 heures. — **Bâle** à **Londres** en 20 heures. — **Milan** à **Londres** en 32 heures. — **Francfort s/M** à **Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'**Ostende** à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De **Douvres** à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant.** BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glascow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES** ou **DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2e en 1re classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1er juin au 30 septembre.
Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE **225,000 INSTRUMENTS** VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos BECHSTEIN

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

Treizième année. — N° 13. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 26 Mars 1893.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

Orphée. — L'ancienne « Société des Beaux-Arts » de Bruxelles (suite et fin). — Conférence de M. Théodore de Wyzewa. — Bains de sons, par l'Ouvreuse du Cirque d'Été. — Concert Rosenthal. — Accusés de réception. — Bibliographie musicale. — Petites causes du jour. *Camille Lemonnier.* — Petite chronique.

ORPHÉE

Jean-Jacques Rousseau écrivait, après avoir écouté *Orphée* : « Puisqu'on peut avoir un si grand plaisir pendant deux heures, la vie doit être bonne à quelque chose. »

Un siècle a passé, et nous voici, malgré les modifications profondes qui se sont produites dans notre manière de sentir et de penser, malgré les révolutions qui ont bouleversé l'état social, subissant à notre tour le charme impérieux de Gluck. Avouons-le ingénument : hormis les représentations de Bayreuth, aucun spectacle ne nous a ému plus délicieusement que la représentation d'hier, la plus parfaite que nous ait offerte le Théâtre de la Monnaie. Et volontiers nous dirions avec Mlle de l'Espinasse : « L'impression que j'ai reçue de la musique d'*Orphée* a été si profonde, si sensible, si déchirante, si absorbante, qu'il m'était impossible de parler de ce que je sentais : j'éprouvais le trouble, le bonheur de la passion ; j'avais besoin de me recueillir, et ceux qui n'auraient pas partagé ce que je sentais auraient pu croire que j'étais stupide. Cette musique, ces accents attachaient du charme à la douleur et je me sentais poursuivie par ces sons déchirants : J'ai perdu mon Eurydice... »

Ce radieux chef-d'œuvre, dont les auditions du Conservatoire, forcément restreintes au seul élément musical, ne nous avaient donné que le soupçon, (et pourquoi ne pas confesser qu'*Orphée* présenté sur une estrade de concerts nous avait toujours paru long ?) est apparu dans la sérénité de son éclat tranquille, dans la lumière discrète qui le baigne. L'action, le geste, le décor, le rythme des attitudes et des danses s'unissent si étroitement à la déclamation lyrique, au chant et au commentaire symphonique de l'orchestre, que ces éléments divers forment un tout désormais indissoluble. Jamais nous n'avons mieux pénétré la vérité de ce principe, exposé par le maître lui-même, et dont s'est inspiré Wagner pour la création des chefs-d'œuvre par lesquels il a glorieusement poursuivi et développé le plan admirable de Gluck : « J'ai voulu réduire la musique à sa véritable fonction, celle de seconder la poésie pour fortifier l'expression des sentiments et l'intérêt des situations, sans interrompre l'action et la refroidir par des ornements superflus. Je pense qu'elle doit ajouter à

l'autre ce qu'ajoutent à un dessin correct et bien composé la vivacité des couleurs et l'accord des lumières et des ombres qui animent les figures sans en altérer les contours. »

En quelques lignes, Gluck a ainsi tracé le programme du drame lyrique. Une audition d'*Orphée* suffit à démontrer la justesse de cette théorie et à mettre en relief les aberrations de goût dans lesquelles a versé l'opéra romantique sous la conduite de Rossini et de Meyerbeer.

Orphée, bien que centenaire et plus que centenaire (la partition en fut composée de 1762 à 1764), garde une fraîcheur et une jeunesse inaltérables. La sincérité de l'accent musical en fait pour les compositeurs actuels, que préoccupe à juste titre l'adaptation stricte de la phrase mélodique aux situations du drame, un modèle précieux. On ne pourrait, pensons-nous, trouver, en ces quatre actes, le plus petit écart entre le sens du texte prosodié et le tissu mélodique qui lui sert de vêtement. C'est — et il convient d'insister sur ce point — cette précision dans l'emploi de la langue musicale qui donne en grande partie aux œuvres de Gluck leur haute valeur et leur portée émotionnelle.

Ajoutez-y l'unité de la conception, la variété des moyens d'expression, la noblesse de l'inspiration, la logique et la puissance dans le développement psychologique des caractères et vous aurez le secret de l'étonnante beauté qui nous charme dans *Orphée*.

La forme en est d'ailleurs d'une simplicité toute archaïque. Gluck a bâti ses partitions sur de larges et solides assises, les chœurs, auxquels il a donné une importance relativement considérable. Sur ces bases s'élèvent les récits, dont le dessin expressif, architectural pourrait-on dire, loin de ralentir l'intérêt comme les piètres récitatifs usités dans les opéras issus de l'école italienne, soulignent avec intensité les sentiments dont sont animés les personnages. Les airs s'épanouissent ensuite en fleurs de lumière, toujours maintenus dans l'ordonnance générale de l'œuvre et combinés harmonieusement avec la décoration ornementale de l'ouvrage. Car l'ordre et le goût, ces qualités du XVIII^e^ siècle, sont une des caractéristiques du chevalier et donnent à ses œuvres une aristocratie particulière.

La musique de scène, les ballets, rigoureusement écrits dans le style de l'œuvre, concourent à former un ensemble pondéré, savamment disposé en jardins bien plantés, aux allées symétriques, aux pelouses rectilignes.

Faut-il parler de l'instrumentation qui donne à *Orphée* une couleur si riche et une si vivante allure? Nécessairement privé des ressources que les découvertes modernes de l'acoustique ont apportées à la musique, Gluck a eu néanmoins des trouvailles de génie. Il a animé l'orchestre, il a transformé la plupart des instruments, muets avant lui, en interprètes vivants dont la voix pleure, chante et rit avec la même intensité que la voix humaine. Nous avons publié à ce sujet une étude développée à laquelle les représentations de la Monnaie donnent de l'actualité et qui nous dispensent d'insister davantage (1).

On remarquera enfin qu'*Orphée* est dénué du fatras des duos, trios, quatuors et quintettes qui encombrent les partitions de l'époque romantique et qui sont en absolue contradiction avec l'esthétique du drame musical. Il n'y a dans l'œuvre qu'un *Terzetto*, et encore ne figure-t-il pas dans la partition française. Il existait dans la partition italienne de 1764 (la partition française ne parut que dix ans après) et M. Gevaert, sous la direction savante duquel s'est fait le travail des répétitions et de la mise au point au Théâtre de la Monnaie, a cru intéressant de le restituer. Il aurait pu s'en dispenser, car ce morceau n'a qu'une valeur purement décorative et ne se rattache pas à la trame musicale de la partition. L'interprétation médiocre qui en a été donnée a fait regretter davantage cette ajoute inutile.

Ce n'est d'ailleurs pas la seule modification qui ait été apportée au texte parisien d'*Orphée*. Nous avons eu sous les yeux un des exemplaires de la partition confiée aux interprètes. Elle renferme de nombreuses corrections, fruit d'un minutieux travail de comparaison et de recolement nécessité par les altérations qu'a subies la version originale en passant par les mains d'éditeurs peu scrupuleux.

Les changements les plus importants portent sur la suppression de l'ouverture, qui ne se rapporte guère à l'ouvrage et revêt un caractère beaucoup plus léger que celui-ci; sur l'adjonction, à la fin du premier acte, du ballet des Furies qui, précédemment, n'était pas dansé et qu'on se bornait à jouer, rideau baissé, pendant l'entr'acte (ce qui valait beaucoup mieux que de représenter les Furies par de jeunes personnes court-vêtues qui dansent un cramignon à l'entrée des Enfers); enfin sur l'intromission, à la fin de l'ouvrage, d'un chœur extrait d'*Echo et Narcisse* qui sert d'épilogue au 4^e^ acte.

Orphée n'ayant plus été joué à Bruxelles depuis 1808 (la première représentation en fut donnée en 1776, sous la direction de Visthumb), il nous serait difficile, même en interviewant les abonnés les mieux renseignés du théâtre, de décider si ces remaniements sont justifiés.

Ce qui est hors de doute, c'est qu'*Orphée*, tel qu'il est représenté, et malgré quelques imperfections de mise en scène et d'interprétation, forme un spectacle d'une incomparable splendeur, dans lequel l'esprit se retrempe comme dans un bain rafraîchissant. Il laisse dans la mémoire le souvenir d'une œuvre d'art parfaitement

(1) Voir *l'Art moderne* du 5 avril 1885.

belle, qui a la clarté et la sobriété du génie. La seule impression à comparer à celle d'une pareille audition est l'émotion que provoque la vue soudaine, en telle obscure bourgade italienne, d'une fresque de quelque artiste primitif, où tout est équilibré, précis et expressif.

Depuis longtemps on sollicitait cette reprise : nous-même l'avons maintes fois réclamée. Diverses circonstances l'ont fait différer. Et tout d'abord le lièvre, sans lequel on ne fait point de civet, manquait. La direction songea jadis à Mlle Bernardi pour remplir le rôle d'Orphée, mais elle fut reconnue insuffisante. Mme Blanche Deschamps était tout indiquée. Elle quitta Bruxelles avant qu'on eût pu monter l'ouvrage. Et cependant les chœurs étaient prêts, l'orchestre avait commencé ses études. Vint, cette année, Mlle Armand. Sa voix superbe, son instinct dramatique, son intelligence de la scène, sa nature exceptionnelle de musicienne et de cantatrice la prédestinaient à créer la figure poétique et passionnée de l'époux d'Eurydice. Et grâce à elle, *Orphée* a revu le jour, après une éclipse totale qui a duré quatre-vingt-cinq ans.

Mlle Armand a pleinement réalisé toutes les espérances. Elle a chanté et joué son rôle en grande, en très grande artiste. Elle y a mis une sincérité d'accent, une délicatesse de nuances, une émotion pénétrante qui la placent, d'emblée, au premier rang des artistes de drame lyrique. Dans les parties purement mimées, entre autres en ce délicieux acte des Champs-Elysées qui est la merveille de cette merveille et qui est mis en scène avec un goût parfait, elle a eu des attitudes, des gestes, des mouvements adorables d'ingénuité. On eût dit le jeune Parsifal environné des floramyes. Aussi son succès a-t-il été extraordinaire On ne s'est pas lassé de l'acclamer et de la rappeler.

Mlle Lejeune chante le rôle d'Eurydice d'une voix agréable, en musicienne et en cantatrice de goût. Mlle Van Hoof est une jolie ombre heureuse, et n'était Mlle Darcelle (l'Amour) dont la grâce ne rachète pas ce que son chant et la monotonie de sa mimique ont d'insuffisant, l'ensemble serait à peu près irréprochable.

La direction a gratifié *Orphée* de quatre décors neufs dont les trois premiers — et principalement celui des Champs-Elysées — sont fort artistiques. Le Temple de l'Amour seul nous a paru d'une composition malheureuse et d'une couleur criarde. Chœurs et orchestre, sous la direction de M. Flon, ont été excellents, et vraiment cette représentation relève, d'un coup, le prestige du Théâtre de la Monnaie, qui avait besoin d'une revanche.

Voici donc *Orphée* rétabli au répertoire. Rappelons à ce propos ce que nous disions naguère au sujet d'un autre chef-d'œuvre, *Armide* : « Les grandes œuvres sont comme les étoiles fixes. Elles ne bougent pas et leur lumière est inaltérable. Et pourtant elles ont beau être immobiles, elles n'ont pas toujours le même aspect et ne se montrent pas toujours au même point du ciel. Parfois elles disparaissent pendant des périodes entières, mais quand elles remontent sur l'horizon, leur éclat est aussi pur qu'au premier jour et tout cède devant elles. C'est que si elles n'ont pas changé, notre propre mouvement, et souvent nos erreurs et nos modes, nous les ont rendues pour un temps invisibles. Mais aussitôt qu'il nous est donné de nouveau de les apercevoir, nous retombons sous le charme, et il n'arrive à l'esprit de personne de méconnaître leur céleste beauté (1). »

Et maintenant que la voie est ouverte, que le public, y compris Messieurs les abonnés, a fait à *Orphée* un accueil triomphal, pouvons-nous espérer voir peu à peu compléter le cycle des œuvres de Gluck ? Les deux *Iphigénie*, *Alceste*, *Armide* ne remplaceraient-ils pas avantageusement *Cavalleria Rusticana* et *Werther* ?

L'ancienne « Société des Beaux-Arts » de Bruxelles (2).

Il y a alors une lacune dans le registre des procès-verbaux jusqu'en 1817, au moment où l'on donne le programme du concours nouveau. Il est daté de La Haye, 21 décembre 1817, et signé par le président de la Société des Beaux-Arts, ministre du Waterstaat, le duc d'Ursel, et par le secrétaire honoraire de la société, maître des comptes, J.-B. Picard.

J'ai fait grâce aux lecteurs des programmes, des concours et des expositions depuis l'an 1811, pour ne pas allonger cette notice. On trouvera cependant dans le fatras des procès-verbaux des indications utiles pour l'histoire de l'art dans notre pays.

La *Société des Beaux-Arts* avait grandi dans l'opinion publique après 1815. On la considérait presque comme officielle, car je vois, que, de La Haye, on demandait administrativement, de la part du ministre de l'instruction publique, au duc d'Ursel de vouloir transmettre une note descriptive destinée à paraître dans l'*Almanach officiel* du royaume. Le duc d'Ursel envoie alors les lignes suivantes :

« BRUXELLES.

« *Société royale pour l'encouragement des Beaux-Arts.*

« Cette société fut établie en 1811. Son but est l'encouragement des beaux-arts et notamment de la peinture, de la sculpture et de l'architecture. Elle ouvre alternativement avec Gand et Anvers un salon d'exposition et de concours, et admet à ce salon tout objet d'art exécuté par des compositeurs vivants. Le prochain salon sera ouvert en 1821.

« La société se compose de membres souscripteurs et de membres honoraires choisis parmi les artistes qui présentent au salon les plus beaux ouvrages ; elle achète la production qu'elle distribue parmi ses membres ; envoye en France et en Italie les élèves qui montrent des dispositions heureuses, et décerne au mérite des prix et des médailles.

« *Protecteur :* Le Roi.

« *Commission de la société:* Le duc d'Ursel (G-C. ✠), président; Vanhulthem ✠, vice-président; Meeus ✠, trésorier; Picard (J.-B), secrétaire.

(1) Voir *l'Art moderne*, 1882, p. 90.
(2) Suite et fin. — Voir nos deux derniers numéros.

« *Membres du conseil :* Le baron de Secus ✠; Tyberghien, Pollart de Canivris; Lens ✠; Godecharle. »

***

En fouillant dans ces vieilles paperasses, j'y ai découvert le règlement de la société qu'on croyait perdu. En voici le texte :

RÈGLEMENT

1° La Société Royale des Beaux-Arts de Bruxelles est placée sous la protection spéciale de Sa Majesté;

2° Le nombre de ses membres est indéterminé; leur souscription est annuelle et volontaire : elle continue de fait aussi longtemps que le sociétaire n'y renonce pas; elle est encore due pour l'année pendant laquelle le renon se fait;

3° Le minimum de cette souscription est de 10 florins des Pays-Bas par an; elle peut être élevée à volonté. Un collecteur est établi pour en recevoir le montant chez les sociétaires sous quittance du trésorier. Il suffit, à l'amateur qui désire y participer, de s'adresser, soit à ce trésorier, soit au secrétaire ou à un membre quelconque de la Commission;

4° La signature des membres de la Société et le montant de leurs souscriptions sont consignés dans un registre tenu à cet effet;

5° Les fonds sont employés à des Prix de concours, des frais de Salon, à l'envoi d'élèves en Italie, en achat d'objets d'art et autres encouragements de même nature;

6° Une Commission administrative et permanente est chargée de l'économie des finances.

Cette Commission est nommée par les sociétaires, lorsque la place de trésorier ou celles de deux membres du Conseil sont vacantes, les votes pour leur remplacement sont demandés à domicile chez tous les membres effectifs. Les fonctions de la Commission sont remplies à titre gratuit;

7° Elle rend d'époque en époque à ses mandataires compte de l'emploi des deniers;

8° Le Salon de Bruxelles est ouvert tous les trois ans, en alternant avec Anvers et Gand;

9° Un programme, publié en temps utile, indique les objets du concours auquel les regnicoles seuls sont appelés; et les bases de l'Exposition où sont admises les productions des artistes vivants, sans distinction de patrie;

10° Les frais de concours et du Salon, ainsi que la pension des élèves à l'étranger étant assurés, le restant en caisse sert à l'achat d'objet d'art au Salon;

11° Les achats se distribuent entre les sociétaires par la voie du sort, à leur intervention, s'ils le désirent, et à raison d'une action pour 10 florins, de deux actions pour 20 florins et ainsi de suite, les fractions intermédiaires ne comptant pas. Le numéro ou les numéros placés sur la quittance de souscription de l'année pendant laquelle se fait le tirage, tiennent lieu d'action : à défaut du recouvrement des souscriptions de la même année en temps utile, les numéros de l'année précédente les remplacent. En général ces numéros restent les mêmes pour les anciens membres;

12° La liste des souscripteurs est publiée avec la notice des objets d'exposition;

13° Ils reçoivent des cartes d'entrée lors de la distribution des prix;

14° La Société ayant spécialement pour but l'encouragement des beaux-arts, n'admet pas les artistes parmi ses membres effectifs; cependant elle décerne, par le canal de sa Commission, le titre de membre honoraire à ceux de ces artistes qui se font remarquer au Salon par des talents supérieurs.

***

Dans la séance du 4 février 1823, furent nommés membres de la Commission :

Trésorier : M. Meeus junior (futur gouverneur de la Société générale), en remplacement de son père décédé.

Membres : le baron Joseph d'Hooghvorst, chambellan (futur membre du Gouvernement provisoire en 1830) et le comte François de Robiano, chambellan, en remplacement de MM. Bosschaert et Lens, décédés.

M. Tyberghien étant mort à son tour, et MM. Pollart et J.-B. Picard désirant se retirer « pour motifs de santé », on procéda, le 20 février 1827, à de nouvelles élections. Furent élus : le baron de Wellens père, bourgmestre de Bruxelles, le vicomte de Beughem aîné et M. de Foestraete. M. de Beughem devint secrétaire en remplacement de J.-B. Picard.

Au mois d'avril, M. de Wellens fut élu vice-président en remplacement de M. van Hulthem, démissionnaire.

***

Je glane encore ces quelques renseignements :

Dans une lettre du 24 janvier 1824, M. Picard, encore secrétaire, écrit à M. Vervloet, « peintre pensionnaire de la Société à Rome », pour l'inviter à envoyer au prochain Salon. Il lui dit aussi que la société verrait avec plaisir que « MM. Kessel, Woogd, Terling, « Verstappen, Hanselaar, Maes et les autres artistes belges, actuel- « lement à Rome, la missent, par l'envoi de quelques-unes de leurs « compositions, à portée d'apprécier leurs talents ».

Voici les résultats de ce concours de 1824 :

Peinture. — Prix : Louis Picqué, de Deynze, pour son *Vieux Tobie bénissant son fils.*

Accessit : François-Antoine Bodumont, élève de Paelinck, pour sa *Reconnaissance d'Oreste et d'Electre.*

Figures demi-nature. — Prix : Désiré de Fiennes, d'Anderlecht, élève de Paelinck, pour son *Œdipe au désespoir.*

Accessit : Ant. Bodumont, déjà nommé, pour son *Léonidas et Chombroles* (?).

Conversation. — Prix : Charles Brias, de Malines, pour sa *Scène burlesque au cabaret.*

Accessit : Mlle Félicité Sommé, d'Anvers, pour sa *Scène de famille dans un jardin.*

Sculpture. — Prix, à l'unanimité, à Jean-Lambert Salare, professeur à l'Académie de Liége, né à Ans, pour son *Philoctète décochant une flèche à Ulysse.*

Architecture (un hospice d'aliénés). — Prix : François-Joseph Goetgebuer, jeune, de Gand, élève de Roelant.

Accessit : Joseph Guislain (plus tard, célèbre aliéniste), docteur en médecine, né et domicilié à Gand.

Dessin de composition. — Prix, à l'unanimité : Ange Franivis, de Bruxelles, élève de son père, pour *la Tunique ensanglantée de Joseph portée devant Jacob.*

Gravure. — Prix : Joseph Hunin, de Malines, pour *la Tour de la cathédrale d'Anvers.*

Accessit : François de Hondt, de Bruges, pour le buste du médecin Van Hende.

Paysage. — Prix : J.-B. de Jonghe, professeur à l'Académie de Courtrai.

Accessit : Philippe Callens, de Bruxelles.

Le Salon de 1824 a coûté, « frais de toute espèce ».	1,000 00
Prix, médailles et distribution	4,000 00
Total. . .	5,000 00

La Société d'amateurs achète, en 1824, 14 tableaux (de 50 à 780 fr.) pour 3,610 fr.

De son côté, la Société achète 16 tableaux pour 4,972 fr. (de 50 à 636 fr.).

***

Le 7 octobre 1825, le duc d'Ursel écrit à M. le chevalier de Reinhold, ministre du Roi, à Rome, pour lui recommander M. de Fiennes, envoyé par la Société dans la ville éternelle. Déjà M. de Landsheer, fils du professeur à l'Académie de Bruxelles, était pensionnaire de la Société en Italie.

N'oublions pas de remarquer que le gouvernement, après 1815, encouragea la Société de ses maigres subsides. Je lis dans une circulaire de la Commission, en date du 29 août 1829, que le gouvernement, ayant assigné des fonds pour l'acquisition de tableaux *en 1833*, sans étendre sa générosité à l'année 1830, la dite Commission a résolu (séance du 25 août 1829) d'ajourner le concours nouveau à 1833, et de se borner en 1830 à organiser une simple exposition qui coïncidera, dit-elle, avec celle des produits de l'industrie nationale. Il y avait donc déjà à cette époque des expositions industrielles.

Le dernier document que j'aperçoive dans les registres est une lettre du duc d'Ursel au comte de Liedekerke-Beaufort, le priant de prendre, encore une fois, la présidence du comité d'achat. C'est une lettre du 4 août 1830.

La veille de la révolution.

Le lendemain de 1830, la *Société des Beaux-Arts* était morte.

HAULLEVILLE.

Conférence de M. Théodore de Wyzewa.

Au Cercle. Public peu nombreux. Le socialisme, même sur une affiche, ferait-il peur?

Conférence, somme toute, anodine. Remarques quelconques sur Malon, Guesde, Bebel, Domela-Niewenhuis; remarques nombreuses sur Max Vollmar et William Morris. Ces deux derniers seraient de véritables grands esprits — les seuls — que M. de Wyzewa aurait rencontré dans son enquête sur le socialisme à travers l'Europe.

On se souvient de cette enquête. Un journal parisien en chargea M. de Wyzewa, qui revint de voyage avec, entre ses mains, un bouquet d'articles très intéressants, d'une littérature de voyage finement et clairement dessinée. Deux de ces articles ont été en partie lus par M. de Wyzewa.

Les idées du conférencier sur le socialisme sont nettes. Il n'en admet qu'un seul, celui du comte Tolstoï. On le sait composé d'abnégation personnelle, d'altruisme pratique, de sincérité et de bonté totales. Certes ce socialisme a ses théories : suppression des armées, fraternité entre peuples, abolition des exils et des prisons, ruine du capital, etc. Mais ce qui distingue le comte Tolstoï des autres chefs socialistes, c'est l'exemple qu'il donne, c'est la mise en pratique *immédiate* de sa doctrine, c'est le travail manuel auquel il se livre, c'est le rang de travailleur auquel il est descendu, c'est la charité et la bonté devenues sa vie. Les autres chefs du socialisme tendent tout au contraire à devenir des politiciens, des hommes d'opposition, des leaders d'un parti dont l'ambition est d'arriver au pouvoir et de dominer. Aussi l'écart s'élargit-il de plus en plus entre ses chefs et la masse qui les prit pour porte-voix. Bientôt tous liens seront brisés et le socialisme anonyme, agissant non plus par ses dirigeants mais par lui-même, deviendra plus instinctif, plus soudain, plus formidable. L'action sera abandonnée aux troupes et ce ne seront plus par des paroles mais par des explosions et des ruines qu'elles manifesteront leurs vouloirs et leurs programmes.

La force négative, la force sourde, la force à travers tout sera leur unique mode d'action.

Le socialisme ainsi entendu est avant tout anarchique et constater ce changement c'est tout simplement, bien que M. de Wyzewa ne l'ait point dit, admettre qu'aujourd'hui c'est l'anarchie qui seule devient sociale.

Avec de telles idées l'unique salut réside dans les théories du comte Tolstoï. Seule chez lui une direction d'accord avec les principes d'égalité immédiate, existe. Et M. de Wyzewa, bien qu'il ne se dissimulât point qu'il prêchait dans le désert, a vaillamment engagé les membres du Cercle à lire et, si possible, à imiter Tolstoï. Jusqu'à cette heure aucune conversion n'a eu lieu.

M. de Wyzewa parle clairement, distinctement, logiquement. Parfois un petit sourire sceptique, qui ne semble être qu'une sorte de concession au public. Au fond, nous croyons M. de Wyzewa très sincère et très convaincu. Et courageux dans son attaque à la science, « tueuse de l'oraison », comme disait Verlaine. Et tueuse aussi de la joie, du repos, de la tranquille contemplation, du bonheur de vivre, de la beauté et peut-être, définitivement, un jour, de l'art lui-même.

BAINS DE SONS

par l'OUVREUSE DU CIRQUE D'ÉTÉ. Paris, H. Simonis-Empis.

Le gai Willy a réuni de nouveau, en un joyeux volume, ses *Lettres de l'Ouvreuse du Cirque d'Eté;* cette fois sous le titre : *Bains de sons*. Ces lettres qui au premier abord pourraient peut-être ne sembler qu'un amoncellement d'abracadabrants calembours, certes plus tard prendront une très curieuse place dans l'histoire de la musique à Paris. Il appartient donc à *l'Art moderne* de les signaler tout particulièrement et d'établir dès à présent leur essentielle portée.

Elles peuvent être considérées comme constituant l'avènement dans la presse quotidienne parisienne de la *chronique des concerts*. Autant effectivement les plus menus détails, les moindres potins de coulisses sont jetés en pâture à la curiosité avide des lecteurs, autant les plus glorieuses fêtes musicales sont bannies et jugées choses insignifiantes.

Les vigilants directeurs des journaux veillent à éloigner les échos que tenteraient peut-être d'y glisser, parfois, quelques courageux écrivains; et la raison est toujours : *qu'il ne faut pas embêter les lecteurs*.

C'est pour enfreindre cette rigoureuse consigne qu'Henry Gauthier-Villars, un érudit et charmant poète, a entrepris la tâche ardue de faire prendre aux liseurs parisiens l'habitude de s'intéresser également aux *faits et gestes* musicaux, sans « embêter ». Alors, sous l'avalanche des plus excessives cocasseries se dégage un goût pur, un goût impeccable, le bon goût absolu. L'amusant Willy cache un critique au jugement certain et ferme, montre une connaissance approfondie des grandes créations, un sens parfait de

la musique et une étude intelligente des éléments qui constituent cet art.

Telles pages, d'une drôlerie extrême, seraient à citer pour les vérités qu'elles enferment, comme par exemple, *On demande un opéra*, où *l'ouvreuse*, s'adressant aux élèves du Conservatoire, les implore à faire un opéra, un opéra vieux jeu: « Bons élèves du Conservatoire, nourrissons de tels ou tels chers maîtres, qui n'avez ni conception d'art, ni sentiment personnel, ni rien de ce qui révèle les créateurs... De quel droit tentez-vous de reproduire ce qui est définitif, parfait, unique, et ce dont vous n'avez pénétré ni l'origine, ni la nature, ni la signification?...

« Vous êtes « avancés », c'est vous qui le dites. Vous l'êtes, oh oui! vous l'êtes grotesquement. Nous savez votre métier de musicien, assez pour en être les esclaves... »

N'est-ce point applicable à tous ceux qui se sont, comme le dit Willy, *fortifiés en l'incurable incompréhension de Wagner?* Je voudrais pouvoir transcrire le chapitre en entier. »

Voici donc un livre curieux, qui est venu nous apporter plus que des critiques mêmes : un peu de l'atmosphère de là-bas, car ce sont parfois de petits pastels où nous revoyons le public des concerts parisiens lui-même, où nous retrouvons des têtes connues et amies, tels d'Indy, Chausson, Chabrier, le noir Pougeaud, et les autres, parfois croqués admirablement en quelques fins et légers traits de plume.

EUG. S.

CONCERT ROSENTHAL

M. Maurice Rosenthal a émerveillé son auditoire, mercredi, par un mécanisme foudroyant et une vélocité déconcertante. Virtuose dans toute la force du terme, M. Rosenthal exécute sur le piano, avec une sûreté prodigieuse, les tours de force les plus périlleux. C'est du trapèze plus que de la musique, et l'on se demande si les travaux d'Hercule qu'il a fallu accomplir pour parvenir à un pareil résultat sont compensés par le but artistique atteint.

La fantaisie de Liszt sur *Don Juan* (pauvre Don Juan! pauvre Mozart!) atteint, sous les doigts implacables de M. Rosenthal, les limites où l'art pianistique se confond avec la gymnastique aérienne.

La valse en *ré bémol* de Chopin, triomphe des élèves du Sacré-Cœur, se transforme sous ses doigts en étude de concert. Le premier thème est joué en tierces, en sixtes, puis il est superposé au second motif et si on l'en priait, M. Rosenthal jouerait en même temps de la main gauche l'ouverture des *Maîtres Chanteurs*. N'a-t-il pas imaginé de « concentrer » en une seule trois valses de Strauss et de les jouer toutes les trois en même temps? L'apothéose de la polyphonie! N'empêche que M. Rosenthal est un rude pianiste qui daigne parfois avoir du sentiment et du goût.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

La Ville, par l'auteur de *Tête d'or;* Paris, librairie de *l'Art indépendant*. — *La Chevauchée d'Yeldis* et autres poèmes, par FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN; Paris, Léon Vanier. — *La Passion catholique;* une âme princesse, par POL DEMADE (réponse au livre de M. Maurice Barrès : *L'Ennemi des lois*); Gand, A. Siffer. — *Sous le bleu, impressions d'Italie*, par FIRMIN VAN DEN BOSCH; Gand, A. Siffer.

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

L'éditeur Muraille, de Liége, vient de publier un recueil de dix mélodies par Théodore Jadoul. Nous connaissions de ce musicien une fraîche *Aubade* sur les vers d'Hugo : « L'aube naît et ta porte est close... », parue il y a quelques années. Elle fait partie du recueil, avec des pièces de production plus récente dans lesquelles le séjour à Liége des compositeurs russes paraît avoir laissé quelques traces. Nous parlons surtout de la jolie mélodie intitulée : *S'il est un charmant gazon,* dont l'accompagnement rappelle celui de *la Princesse endormie* de Borodine. Ailleurs, M. Jadoul y est même allé de sa petite fantaisie sur le nom de B. La F.

L'ensemble de ce recueil, qui aura une suite, ainsi que nous l'annonce l'éditeur, est fort agréable et décèle un musicien de goût.

Il est dédié à M. Désiré Demest qui l'aura vite rendu populaire.

PETITES CAUSES DU JOUR

M. CAMILLE LEMONNIER

RÉQUISITOIRE. — « Il ne m'appartient pas de faire tomber le masque, de dire quelle chanteuse en vogue M. Lemonnier a prétendu silhouetter, dans le roman qu'il publie sous ce titre : *Claudine Lamour*.

« Aussi bien, la couverture qu'a illustrée le délicieux Chéret, met sur les *i* des points si gros, qu'on les prendrait pour des points d'exclamation. Tels du moins m'apparaissent ces longs gants noirs au bout des bras inertes, collés au corps. Pas d'erreur possible; la marque est connue.

« Eh bien! souffrirez-vous, Messieurs, qu'un homme de la valeur de M. Lemonnier ravale son talent à ce bas esclandre, à cette exhibition *d'entresort*, à ce salmis diffamatoire? Roman à clef...; soit! Vous n'en sifflerez que mieux.

« Je demande l'expulsion de M. Lemonnier, comme j'ai demandé, vainement d'ailleurs, celle de M. Maeterlinck. Assez d'articles belges! »

PLAIDOIRIE. — « Cette sévérité serait puérile et discourtoise. Accabler un écrivain de sa nationalité, plaisir facile, manœuvre usée. Le Midi monte, le Nord descend : balance. Pourquoi les Belges n'auraient-ils pas, au soleil de France, la place octroyée aux Russes, aux Scandinaves, aux Allemands?

« M. Lemonnier n'est pas le premier venu. Dans son œuvre considérable, *le Mâle* et *le Mort*, pour n'en citer que deux, occupent une place enviable. Pareillement, *la Fin des Bourgeois* serait un roman saisissant, débarrassé de la quincaille que, sur le tard, l'auteur attache à la queue de ses phrases. Enfin, il a érigé à la gloire de la Belgique le plus beau monument littéraire dont elle se puisse enorgueillir. N'est-ce rien? »

VERDICT. — « La Cour accorde à Claudine Lamour l'insertion, dans *Gil Blas*, d'un roman réfutatoire, qu'elle signera de son véritable nom, et intitulera : *Kam-Hill Monnier*. »

Le Greffier d'audience : L. D. (Journal.)

PETITE CHRONIQUE

Le Salon des *XX* sera irrévocablement clôturé aujourd'hui dimanche, à 5 heures, la plupart des œuvres exposées devant être expédiées à Gand, où s'ouvre dimanche prochain, au *Cercle artistique*, une exposition des *XX*.

Celle-ci ne comprendra que les œuvres des membres de l'association. Ont accepté l'invitation du *Cercle artistique :* Mlle Anna Boch, MM. P. Du Bois, J. Ensor, W.-A. Finch, F. Khnopff, G. Lemmen, G. Minne, D. de Regoyos, A. Rodin, F. Rops, P. Signac, J. Toorop, H. Van de Velde, T. Van Rysselberghe, G. Van Strydonck, G. Vogels.

M. Demest étant indisposé, le concert du Conservatoire fixé à aujourd'hui dimanche n'aura pas lieu.

Le Théâtre des Galeries vient d'ajouter au *Pays de l'Or* une attraction nouvelle, une « danse serpentine » gracieusement dansée par Mlle Valentine Petit, dont les débuts ont fait sensation.

Mlle Petit porte des toilettes exquises et rivalise, pour le charme de ses attitudes et la légèreté de ses pas, avec les Jenny Joyce et les Loïe Fuller. Aussi le public lui prodigue-t-il chaque soir ses applaudissements.

Les artistes de la Comédie-Française donneront cette semaine trois représentations au Théâtre de la Monnaie. On annonce pour jeudi *Mademoiselle de Belle-Isle,* comédie en 5 actes d'Alexandre Dumas, et *la Joie fait peur;* la deuxième représentation, fixée à samedi, se composera du *Père prodigue,* comédie en 5 actes d'Alexandre Dumas fils; la troisième représentation aura lieu dimanche, en matinée.

L'audition du *Chant de la Cloche* de Vincent d'Indy au Théâtre de la Monnaie est fixée au samedi 15 avril. Les rôles principaux ont été distribués de la manière suivante : Wilhelm, M. Leprestre; Lénore, Mlle Armand; La Mère, Mlle Wolf; Diétrich Leerschwulst, M. Seguin.

M. d'Indy assistera aux dernières répétitions et à l'exécution.

Le prochain Concert populaire, fixé au 23 avril, sera dirigé par M. Hans Richter. Le programme portera entre autres l'ouverture de *Tannhäuser,* la *Siegfried Idyll,* l'ouverture d'*Eléonore,* l'Enchantement du Vendredi Saint de *Parsifal.* Un concert supplémentaire sera donné le lendemain de la fermeture du Théâtre de la Monnaie, avec le concours de Mme Rose Caron et de M. Ernest Van Dyck qui ont, comme on sait, débuté tous deux le même jour aux *Concerts populaires.*

Nous avons cité plus haut, dans notre article sur *Orphée,* l'appréciation de J.-J. Rousseau et de Mlle de Lespinasse. Qu'on ne s'imagine pas que c'était l'opinion du public, ni surtout de la critique! Gluck, comme Wagner, a eu ses Commettant, ses Bellaigue, ses Cattier. L'éternelle histoire!

Grimm, la quintessence de la critique de l'époque, écrivait de Gluck : « Son chant paraît triste et monotone, barbare ou commun ». Et Bachaumont, le chroniqueur du Bel-Air, dit dans ses *Mémoires :* « Sa Majesté a fait de son mieux pour soutenir le chef-d'œuvre prétendu du chevalier Gluck; mais tous les efforts des partisans de cet Allemand n'ont pas pu garantir le mauvais effet du troisième acte, qui n'a obtenu aucun applaudissement... Les ballets mêmes sont misérables. Point d'air de violon, rien de gai, etc. »

Pas de mélo-o-o-die, comme dit Beckmesser. Aujourd'hui les sous-Grimm et les Bachaumonticules admirent, sans restriction, Gluck, mais ils éreintent ceux qui ont repris et développé la même pensée artistique. Oui, l'éternelle histoire! L'histoire de l'ignorance, du parti pris et de la mauvaise foi.

Le Quatuor Heerman, de Francfort, est en ce moment à Bruxelles où il s'est fait entendre la semaine passée dans les salons de Mme Errera et de Mme Brugmann. Cette célèbre association d'artistes (MM. Heerman, Koning, Welker et Hugo Becker) interprètent avec une rare perfection les œuvres classiques. Ils ont une finesse et une homogénéité de son exceptionnelles. Aussi est-ce un régal de les entendre jouer les œuvres des maîtres qui figurent habituellement à leurs programmes : Schubert, Beethoven et Brahms.

Les Concerts populaires d'Angers, fondés et dirigés d'une manière si artistique par M. Jules Bordier, ont vécu. La municipalité ayant refusé de continuer à les subventionner, il a fallu clôturer la série de ces intéressantes auditions, qui ont tant contribué à propager en France les œuvres des maîtres classiques et modernes.

Voici en quels termes humoristiques M. Bordier fait part de cette fâcheuse nouvelle. C'est sur une carte encadrée de noir :

Angers, 16 mars 1893.

Vous êtes prié d'assister aux obsèques de l'*Association artistique d'Angers,* assassinée à l'âge de 16 ans par les membres du Conseil Municipal d'Angers, sous la présidence du Docteur Guignard, Maire.

PRIEZ POUR EUX!

La cérémonie aura lieu le 26 mars, Salle du Cirque, à 1 heure et demie.

De la part de Jules Bordier, d'Angers.

A cette cérémonie funèbre prendra part M. Eugène Ysaye, qui jouera avec orchestre le 3e *Concerto* de Saint-Saëns, la *Suite fantaisiste* de Jules Bordier et la *Fantaisie écossaise* de Max Bruch.

Grâce à lui l'enterrement des Concerts d'Angers sera, du moins, de première classe.

Il n'y aura pas, cette année, dit *le Guide musical,* de représentations au Théâtre de Bayreuth. En revanche, l'année prochaine, les représentations seront reprises en juillet et le programme comprendra cette fois *Parsifal, Tannhäuser* et *Lohengrin.*

Cette dernière œuvre n'a pas encore été donnée à Bayreuth et Mme Wagner se propose de l'y monter intégralement et sans coupures, selon les intentions de Wagner, si souvent méconnues sur les théâtres ordinaires. Ce sera une restitution analogue à celle de *Tannhœuser,* qui a produit une si profonde impression et révélé l'œuvre sous des aspects tout nouveaux.

A défaut des représentations de Bayreuth, il y aura cette année des représentations wagnériennes à l'Opéra de Munich, pendant la saison d'été et à l'époque de l'Exposition de peinture, qui attirera beaucoup d'étrangers.

GALERIE DU CONGRÈS

Rue du Congrès, 5, à Bruxelles.

Mercredi, 29 mars 1893, à 2 heures de relevée, aura lieu sous la Direction de M. **EMILE CLAREMBAUX,** la

VENTE DES TABLEAUX

aquarelles et **dessins** délaissés par

JOSEPH STEVENS

Exposition: lundi 27 et mardi 28 mars, en la Galerie du Congrès, de 10 à 5 heures.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE

sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855.** *Échéances, sinistres, etc.,* payés, plus de **220 millions.**

RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire,* **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES

67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin

Vins de toutes provenances

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT *et l'*ANGLETERRE

Bruxelles à **Londres** en 8 heures.— **Cologne** à **Londres** en 13 heures.— **Berlin** à **Londres** en 22 heures.— **Vienne** à **Londres** en 36 heures. — **Bâle** à **Londres** en 20 heures. — **Milan** à **Londres** en 32 heures. — **Francfort s/M** à **Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'**Ostende** à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De **Douvres** à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant.** BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glascow, Liverpool. Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES** ou **DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2e en 1re classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1er juin au 30 septembre.
Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE **225,000 INSTRUMENTS** VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos BECHSTEIN

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

Treizième année. — N° 14. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 2 Avril 1893.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

L'Architecture au XIXe siècle. — L'Initiative privée dans les Arts. — Clôture du Salon des XX. — Exposition Luyten, Mertens, Van den Eeckhoudt. — César Franck. — Petites causes du jour. *Georges Lecomte.* — Livres et brochures. — Concert Heuschling. — Petit billet du matin. *Au greffier de l'audience.* — Petite chronique.

L'ARCHITECTURE AU XIXe SIÈCLE

Contraste frappant entre la valeur artistique des monuments du passé et ceux du temps présent!

Autrefois, même aux époques de décadence artistique, l'architecture avait sa physionomie propre, elle était l'expression de l'esprit du moment. Aujourd'hui ce n'est pas seulement la décadence de cet art, mais sa nullité absolue : l'architecte ne fait plus qu'emprunter, à un arbre mort maintenant, tel ou tel rameau, l'appropriant plus ou moins heureusement à sa destination nouvelle. Il participe d'ailleurs trop souvent de la générale médiocrité des « artistes » qui, au lieu d'avoir été conduits par vocation à des carrières où un tempérament, des aptitudes spéciales, une intelligence exceptionnelle sont requis, auxquelles l'émotion de l'art, cette sensibilité spéciale si rare, donnera seule la grandeur, n'y ont entrevu qu'une position rémunératrice d'autant plus facile à acquérir que l'enseignement des académies lui aplanit le chemin et l'y installe bientôt.

Vous figurez-vous un peintre auquel deux « particuliers » s'adresseraient, l'un pour avoir un tableau religieux conçu dans le goût de Hans Memling, et dont l'autre lui commanderait une toile décorative dans la manière de Rubens, ou un tableautin genre Teniers? Eh bien! n'est-ce pas là la situation acceptée tous les jours par nos architectes? L'on construit aujourd'hui une église romane ou gothique, au choix, et l'on accepte de même la commande d'un hôtel de ville en Renaissance flamande ou d'un musée Néo-grec! L'on applique des formules apprises, mais l'on ne fait pas œuvre d'art, d'autant plus qu'il faut surtout viser à satisfaire une fabrique d'église ou un conseil communal dont la science et le goût sont nuls; et alors nous voyons s'édifier dans nos villes ces étonnantes constructions rappelant carnavalesquement des époques glorieuses, et participant plus de la pâtisserie que de l'architecture.

L'architecture n'est-elle pas comme une langue parlée, toujours expressive d'une pensée propre à une époque, qui résume celle-ci et en est l'émanation même?

Comment serait-il possible qu'en notre siècle, dans notre pays, un homme fût à même de s'exprimer dans une langue d'une autre époque, de reproduire les idées de ces temps morts, souvent même la langue d'une autre civilisation ou d'un temps fort éloigné de nous;

de parler enfin plusieurs de ces langues, et ce, avec le même succès que ceux — qui étaient souvent des êtres d'exception, des hommes de génie — *qui parlaient leur langue propre et réflétaient l'esprit même de leur temps?*

Ce n'est donc pas en réétudiant les styles du passé que nos architectes peuvent espérer faire œuvre d'art, en comprenant souvent mal l'esprit de ces styles, en les appliquant donc sans discernement, *en les étudiant tous*, ou plutôt en n'en étudiant que les formules, tandis que les architectes d'autrefois, ceux qui ont créé des chefs-d'œuvre, n'en connaissaient qu'*un*, qui était leur moyen *bien à eux*, bien *vivace* d'exprimer leur pensée (à preuve la transformation subie par chaque style au cours des siècles, et qui en montre la *vie*, tandis que maintenant l'on ne fait plus que recommencer un art mort, non approprié à nos idées, à notre temps).

La tradition architecturale est rompue. L'on ne fera que piétiner sur place, tant que ce sera vers le passé que se porteront les regards de ceux qui font métier de bâtir.

Le respect du monument ancien doit être certes plus grand encore, puisque nous savons que *jamais* dans *cette* forme du génie humain nous ne pourrons égaler nos ancêtres : le monument doit être conservé précieusement, quelque soit son importance, s'il offre un intérêt artistique, archéologique ou historique : c'est l'image même des siècles écoulés, des humanités mortes. Jamais l'on ne pourra jeter assez de pierres aux ignorants et aux imbéciles, inventeurs de restaurations qui ont pour but *d'améliorer* un monument (!) — vandalisme trop commun chez nous, auquel sont dues la flèche du Beffroi de Gand, la restauration du Steen d'Anvers, etc.; mais que les regards de nos architectes, de ceux, bien entendu, qui ont du talent, qui sont des artistes (il en est chez nous quelques-uns, de grands, de purs artistes, fort en peine assurément de produire œuvre d'art, et qui, vivant à une autre époque, eussent créé des merveilles dignes de leurs grands ancêtres), que leurs efforts se portent vers une formule nouvelle d'art, vers une expression architecturale conforme à l'esprit de notre temps, résultante logique d'un matériel de construction nouveau, engendrant des proportions nouvelles.

Le fer est bien de notre siècle; pourquoi ne l'emploie-t-on pas d'une manière plus judicieuse dans toutes les constructions nouvelles? Avec le mélange d'autres matériaux, on arriverait à créer un *style*.

Des tentatives sont faites dans les bâtiments d'exposition, dans nos gares de chemins de fer, mais trop souvent encore en s'inspirant des proportions propres aux matériaux anciens, ou en empruntant aux styles connus les éléments décoratifs. Pourquoi ne pas rompre avec la tradition académique, pourquoi surtout ne pas généraliser les tendances novatrices et les appliquer à toutes les constructions d'aujourd'hui dans nos villes qui n'ont plus rien du passé et qui ont trop de la banalité et du mauvais goût de tout un siècle?

L. A.

L'Initiative privée dans les Arts

M. le duc d'Ursel a prononcé au Sénat le discours suivant qui contient d'excellentes choses. Il est, certes, curieux de voir qu'à la Chambre haute plusieurs orateurs ont pris la parole à propos du budget des Beaux-Arts, alors qu'à la Chambre des représentants, sur ces matières d'un si puissant intérêt, on s'est tu avec unanimité.

« M. le duc d'Ursel. — Je demande la permission d'entretenir un instant le Sénat d'un objet étranger à la politique, à propos duquel se rencontrent et se tendent les mains des adversaires irréconciliables sur d'autres terrains et qui constitue, par le contraste, une sorte de délassement pour les esprits divisés et tendus à l'excès par les préoccupations de la politique.

Parmi les charges innombrables qu'assume l'Etat, une des plus importantes, comme l'une des plus difficiles à exercer, est sans contredit l'éducation artistique de la nation.

C'est une charge et une lourde responsabilité. Celui qui n'en sentirait pas le poids prouverait qu'il n'en comprend ni la valeur ni la haute portée, et il se montrerait, par cela même, en-dessous de sa mission.

Ce n'est pas certes à l'honorable M. de Burlet que l'on pourrait adresser ce reproche.

Il y a là matière à des volumes et à cent discours : je me bornerai à dire quelques mots d'un des côtés de la question qui emprunte aux circonstances une certaine actualité : la part à faire à l'initiative privée en matière de développement artistique.

Mon intention n'est pas de critiquer ce qui se fait aujourd'hui; il faut, au contraire, savoir reconnaître ce que fait le gouvernement avec les moyens restreints dont il dispose. Mais on peut examiner si le résultat obtenu est en rapport avec les sacrifices que s'impose la communauté et s'il ne pourrait être augmenté au profit de tous.

La réponse sera différente selon qu'on s'adressera aux bureaucrates ou aux artistes.

En dépit des premiers, les seconds assurent que l'organisation actuelle ne donne pas aux artistes d'une part, au public de l'autre, des occasions suffisantes de se connaître et de s'apprécier; que la puissante influence dont dispose l'Etat n'est pas toujours employée au mieux des intérêts de l'art; que son impersonnalité même en est la cause; que, pour la mise en valeur de la production artistique, la part n'est pas toujours assez largement faite aux initiatives privées et que l'indépendance est quelquefois un obstacle; qu'enfin le public se détourne des choses de l'art véritable pour se rejeter vers des applications industrielles, qui sont à l'art ce que la photographie est à la peinture.

Ces questions, longtemps débattues dans les milieux artistiques, ont fait naître l'idée d'un groupement nouveau, spontané, qui puiserait en lui-même ses éléments de vitalité, son principe d'expansion, et, poursuivant ce seul but, le progrès de l'art, accepterait tous les concours sans en repousser aucun, mais aussi sans se faire dépendant d'aucun.

Les encouragements ne manquent pas. Sans chercher au dehors l'exemple de ce que peuvent engendrer de fécondes émulations, n'avons-nous pas, dans la prospérité des Sociétés des beaux-arts

d'Anvers et de Gand, la preuve de ce que peut produire l'association du public et des artistes?

Jadis, à Bruxelles même, une semblable organisation a eu une existence florissante et il n'a guère fallu moins qu'une révolution pour rompre avec une tradition de vingt années.

Les efforts tentés aujourd'hui dans le sens de la reconstitution d'un organisme analogue, rajeuni et approprié aux besoins présents, n'ont pas d'autre cause et pas d'autre but.

Ce but est en corrélation directe avec les causes que je viens d'indiquer. Il est donc bon de susciter dans le public un mouvement d'idées en faveur des choses de l'art, quelle que soit d'ailleurs sa forme et sa tendance; d'intéresser un plus grand nombre de personnes à la production artistique; de multiplier les points de contact, les occasions de se connaître, de se rencontrer, de s'apprécier; de faire naître chez les profanes des désirs nouveaux, des besoins artistiques là où ne règne aujourd'hui que la recherche du confortable et de satisfactions qui n'ont rien d'esthétique; en deux mots, de travailler à l'éducation du public et de faire du profane ce qu'il doit être, l'auxiliaire nécessaire de l'artiste.

Mais, objectera-t-on, ce but élevé ne peut-il être atteint en dehors du concours direct du gouvernement? Sans doute, mais plus difficilement et moins complètement si les deux forces, au lieu de se prêter un mutuel concours, venaient à se contrarier. C'est dans l'alliance et non dans la subordination de l'une à l'autre que l'art et le public trouveront leur compte.

Une société privée ne doit pas plus être une entrave pour l'Etat qu'elle ne doit être un rouage gouvernemental ajouté à tant d'autres.

L'un et l'autre doivent agir de concert, l'un en vertu de sa mission de protection et d'encouragement, l'autre en s'accommodant avec plus de souplesse que ne saurait le faire une administration au mouvement d'idées contemporain.

Sans doute, quand l'œuvre nouvelle aura fait ses preuves, l'Etat pourra, comme il le fait ailleurs, lui confier le soin de faire, dans certaines conditions à débattre, ce qu'il a fait jusqu'ici par lui-même. Mais ce ne peut et ne doit être que s'il juge que d'autres sont, mieux que lui, en mesure d'atteindre le but élevé et immatériel de la progression de l'art. Entre l'abdication et la tutelle, il y a place pour de salutaires et de fécondes initiatives.

Mais si tels sont — et j'ai l'espoir d'en tomber d'accord avec le ministre — les rapports à établir entre l'Etat et les initiatives privées, quel sera le rôle de celles-ci vis-à-vis de l'art lui-même et des artistes, ses pontifes?

Faut-il qu'une société des beaux-arts ait un programme limité, qu'elle personnifie un système ou une école?

Il fut un temps où il n'en aurait pu être autrement. Il semble qu'aujourd'hui ce serait plus qu'une impossibilité : ce serait un mal.

Plus qu'à aucune autre époque, l'art est en période de transformation.

Sans doute, l'évolution a été, dans tous les temps, la loi de l'art comme celle de toute chose humaine; mais l'histoire nous montre, à un moment donné, toutes les productions intellectuelles d'un peuple subissant les mêmes influences, obéissant aux mêmes lois et présentant des caractères communs, qui constituent le style des grandes époques artistiques; elles se sont succédé les unes aux autres, l'une amenant l'autre, soit par voie de développement, soit par voie de réaction.

Il n'en est plus de même aujourd'hui, et telle est la multiplicité des tendances, des écoles, des aspirations et des méthodes, que l'on en est à se demander, sans pouvoir y répondre, quelle est la forme qui l'emportera et qui constituera définitivement le style de notre époque?

Dès lors, le rôle de tous ceux dont le but est le même, qu'ils soient l'Etat ou qu'ils soient des organismes libres, n'est-il pas de dégager le travail partout où il se rencontrera, de lui faire sa place, de lui donner l'occasion de se produire, de triompher ou de succomber?

Et c'est, en définitive, au public instruit, formé, éclairé par la comparaison, qu'il appartient de dicter la sentence.

C'est donc aussi vers la formation du goût du public que doivent se porter nos efforts.

Beaucoup a été fait dans ce but; on peut même dire que tout ce qui pouvait se faire administrativement, a été fait et bien fait. La constitution d'un musée d'art décoratif tel que celui du parc du Cinquantenaire, où se trouvent groupés, à la portée de tous, les modèles que les générations passées ont produits pour l'instruction des générations futures, et surtout la fondation de l'institut supérieur d'Anvers sont des œuvres importantes dues au gouvernement. Ce qui lui manque davantage, c'est un public pour en profiter et en jouir, et constituer ce public est l'œuvre du moment.

Il faut pour cela beaucoup de temps, d'efforts et de persévérance, plus d'un échec peut-être, pour préparer le succès; mais le but est noble et désintéressé et, dès lors, il suffit à tenter tous ceux qu'anime la passion des choses élevées, et c'est sur les manifestations nouvelles et, à coup sûr, intéressantes de l'initiative privée dans ce sens que je me permets d'attirer toute l'attention de M. le ministre. »

CLOTURE DU SALON DES *XX*

Comme tous les ans, nous publions le chiffre des recettes effectuées par le Salon des *XX*. Et comme tous les ans, mais sans plus d'espoir de voir notre demande accueillie (et pour cause!), nous invitons les autres Cercles qui exposent dans les mêmes locaux, pendant le même espace de temps, à communiquer au public l'état de leurs finances. La comparaison serait intéressante et montrerait bien où vont la sympathie et la curiosité.

Cartes permanentes.	fr.	915 00
Entrées à 2 francs		1,056 00
Entrées à 50 centimes		1,907 50
Vente du catalogue.		474 00
Total . . .	fr.	4,352 50

Ce chiffre, auquel il faut ajouter les invitations pour l'ouverture, les cartes de presse et les entrées de faveur, représente, au bas mot, 7,000 visiteurs.

Voici, pour compléter ces renseignements, la liste des acquisitions faites avant et pendant le Salon :

Œuvres acquises avant l'Exposition.

Emile Bernard.	Paravent : *Les Saisons; les Bûcherons misérables.*
Albert Besnard.	Huit cartons de vitraux (commandés par l'État français).
F.-M. Brown.	*Cordelia's Portion.*
Id.	*Romeo and Juliet.*

W. Degouve de Nuncques.	*Henry De Groux.*
Paul Du Bois.	*Femme nue* (statuette bronze).
Id.	*Dentellière* id.
Id.	Portraits (médaillons, bronze).
Marguerite Holeman.	Portrait.
Id.	*Désolation* (dessin).
E.-A. Hornel.	*Butterflies.*
Id.	*The Brook.*
A. Rodin.	*César Franck* (commandé pour le monument).
F. Rops.	Toutes les œuvres.
J. Toorop.	*Les Rôdeurs.*
Id.	*O grave, where is thy victory?*
T. Van Rysselberghe.	*Après le brouillard.*
Id.	Portraits.
G. Vogels.	*La Rafale.*
Id.	*Le Brise-lame.*

Pendant l'Exposition.

Anna Boch.	Paravent : *Les Champs, la Mer.*
Alex. Charpentier.	*Pot à tisane* (six exemplaires).
Id.	*Pot à crême* (quatre exemplaires).
Id.	*Chloé* (deux exemplaires).
Id.	*Tête d'enfant* (trois exemplaires).
Id.	Coffret : *le Violon* (sept exemplaires).
Id.	Coffret : *le Chant* (dix exemplaires).
Id.	*Dos de violon.*
Id.	*La Sonate* (trois exemplaires).
Id.	*Programme du Théâtre-Libre.*
Henri Cros.	*Le Léthé* (bas-relief).
Ch. Doudelet.	*Peine de cœur.*
James Ensor.	*Les Mauvais Médecins.*
Id.	*Fleurs.*
A.-W. Finch.	*Table à thé* (trois exemplaires).
Marguerite Holeman.	*La Noce.*
Jeanne Jacquemin.	*Seraphilus.*
T. Van Rysselberghe.	Eau-forte (trois exemplaires).
Guillaume Vogels.	*Feuilles sèches.*
Id.	*Brouillard pluvieux.*

Nous publierons dans notre prochain numéro la statistique complète du cycle de dix années qui vient d'être clos par le Salon de 1893 : recettes, liste des artistes exposants, nomenclature des œuvres musicales produites, énumération des conférences littéraires, etc. Ce tableau est fort intéressant et classe à son rang, pour ceux qui rechignent encore, la belle, hardie et persévérante initiative des *XX*.

Exposition Luyten, Mertens, Van den Eeckhoudt.

Trois jeunes. Les deux premiers, Anversois. Le troisième, Brabançon. On a pu voir les œuvres de MM. Luyten et Mertens aux expositions anversoises de l'*Als ik kan*. La plupart des toiles actuellement cimaisées à la Galerie Moderne ont été alignées l'an passé à l'Exposition *Anvers-Bruxelles*. Pâtes maçonnées selon la formule, coins de nature agreste lourdement truellés. Peu ou point d'originalité. Sites, mise en pages, coloris, tout est conforme. Le seul effort d'art est ce *meeting* d'ouvriers de M. Henri Luyten, déjà vu, peinture vocifératoire d'un socialisme conventionnel et d'une couleur dure. Du mouvement, oui, mais factice et obtenu par les recettes connues. Peu d'invention et, surtout, une toile de dimensions trop grandes pour raconter un épisode.

M. Van den Eeckhoudt pourrait être une nature de peintre. Un vrai jeune ; dix-huit ans, nous dit-on. Son début promet un artiste robuste, observateur sagace, épris de lumière, de couleur, habile à saisir le caractère des figures qu'il rencontre. Tels de ses pastels — le portrait de son père et un paysan en flanelle rouge, entre autres — décèlent une « patte » étonnante. Ses paysages sentent l'atelier de Verheyden : même vision, même facture tapotée en virgules, avec des échappées de clair sur des fonds assombris.

Dégagé des influences qui le hantent, M. Van den Eeckhoudt sera quelqu'un. C'est, certes, des trois exposants, le plus artiste.

CÉSAR FRANCK

Les Beatitudes, jouées pour la première fois intégralement, viennent de remporter à Paris, aux concerts Colonne, un succès colossal. Ça été l'apothéose du maître, nous écrit-on. Voici l'article très élogieux et très intéressant que consacre à cette exécution M. Alfred Bruneau dans le *Gil Blas*.

En 1890, au crépuscule d'une de ces tristes journées pluvieuses qui commencent les hivers parisiens, dans un coin retiré du cimetière de Montrouge, un modeste cercueil se recouvrait de terre. Une vingtaine de jeunes artistes avaient suivi le corbillard qui apporta ce cercueil, et maintenant ils contemplaient douloureusement une petite croix de bois noir où quelques mots étaient tracés à la craie : « César Franck, compositeur de musique, mort le 8 novembre 1890. »

Alors, sans discours officiels, après les touchants adieux d'un ami et d'un disciple, l'ordinaire cérémonie s'acheva.

Ce très simple et très digne enterrement ne fut pas, comme on peut le voir, une de ces grandes cérémonies funèbres qui décident, pour un jour, de la joie d'une ville, transformant les églises en salles de spectacle et les cimetières en champ de courses, affolant les reporters et troublant, dans les journaux, l'ordre de la mise en pages quotidienne. Les quelques artistes qui, dévotement, avaient pris la route de Montrouge et qui, mélancoliquement, redescendaient la colline, étaient à peu près seuls à ne point vouloir ignorer ceci : C'est que César Franck fut, avec Bach, Beethoven, Wagner et Berlioz, un des plus puissants novateurs de la musique.

Donc, ainsi que ses glorieux prédécesseurs, Franck eut à lutter toute sa vie. Avec quelle âpreté, quelle injustice, quel dédain on accueillit l'œuvre admirable qu'il nous laissa, je n'ai pas à le rappeler ici. Il me suffit de faire remarquer que l'auteur des *Béatitudes* est mort sans avoir entendu la plupart de ses ouvrages et presque inconnu de la foule, pour montrer à quel point l'obstruction fut alors savamment organisée. Mais Franck ne souffrait nullement de cette hostilité. En composant sa musique, d'une robustesse inaltérable, il s'élevait trop haut, trop près de Dieu peut-être, pour s'abaisser ensuite aux faiblesses des ambitions ou des rancunes humaines. Son âme était pure, sereine et simple comme celle d'un enfant ; son esprit était fier, noble et courageux comme celui d'un héros. C'est ce qui explique comment, par la primitivité radieuse de ses chants, par la modernité prodigieuse de ses harmonies et de ses développements, il créa un art d'une intensité d'expression si personnelle, d'une unité de forme si merveilleuse.

Pour créer cet art, à l'exemple des grands novateurs et contrairement à l'idée que l'on se fait d'eux généralement, Franck n'eut besoin de rien démolir, de rien bouleverser, de rien changer à l'ordre naturel des choses. Il édifia sa cathédrale sonore sur les solides et gigantesques assises du passé ; il fut le continuateur de Bach et de Beethoven, comme Bach et Beethoven furent eux-mêmes des continuateurs. Il professait, d'ailleurs, un respect sans bornes pour les ancêtres de la musique, car il savait bien qu'il descendait d'eux directement et qu'il avait hérité de leur génie.

Ce qui assure à César Franck une gloire digne de lui, c'est que son œuvre répond miraculeusement aux aspirations de la jeunesse actuelle. Le mouvement qui, à cette heure, pousse la littérature et la peinture vers le mysticisme, seul de tous les musiciens, Franck l'avait pressenti et devancé. Car les oratorios quelque peu mondains qui, en ces dernières années, charmèrent une partie du public par leur grâce sensuelle et troublante, n'ont aucun point de ressemblance avec la religiosité austère et calme de *Rédemption,* de *Rébecca,* de *Ruth* et des *Béatitudes*. Le mysticisme grandiose et particulier de *Parsifal*, dans sa sublimité sacrée, ne peut, davantage, être mis en parallèle avec le souffle immense de spiritualité qui, divinisant et unifiant l'œuvre de Franck, en a fait un monument de piété fervente.

César Franck était né à Liége en 1822, et dès l'âge de quinze ans, il vint à Paris qu'il ne devait plus jamais quitter. Entré aussitôt au Conservatoire, il obtint bien vite les prix de contre-point et d'orgue.

A Sainte-Clotilde, il fut le plus merveilleux improvisateur. Lorsqu'il s'asseyait devant le clavier aux cent voix, son visage superbement grave et volontaire se transfigurait, reflétant, dès qu'elles passaient en son haut esprit, les nobles inspirations écloses en son cœur naïf et fort. Le pli austère de sa lèvre s'accentuait alors, et tandis qu'une flamme s'allumait en ses bons et clairs yeux, d'un grand geste familier, il tirait les jeux du mystique instrument, faisant tonner les foudres saintes ou chanter les angéliques pardons.

Cependant, c'est dans la musique de chambre qu'il devait s'essayer d'abord et, à la vérité, rien dans ses premiers trios ne fait deviner les magnificences du quintette et du quatuor futurs. Au contraire, *Ruth*, exécutée en 1846, contient en germes tout l'art de Franck. Si la primitivité y est plus apparente que la modernité, au moins une fusion intime de ces deux éléments se fait-elle déjà pressentir à certaines harmonies frappantes de nouveauté. Comme dans *Rébecca*, où se réalisent pleinement ces indications, l'orchestre nous promène en un Orient biblique d'une poésie délicieuse, d'une mélancolie pénétrante et irrésistible, tandis que les personnages saints, hiératiquement, murmurent de mystérieuses et tranquilles mélodies.

Au milieu d'un paysage idéal, chantent aussi les voix de sa radieuse messe, d'une expression si profonde en sa simplicité naïve. D'ailleurs, à chaque composition s'affirmera davantage ce sentiment de mysticité. Eclatant en victorieuses fanfares comme dans le grandiose et symbolique oratorio de *Rédemption*, dominant les appels éperdus du *Chasseur maudit,* émergeant du frémissement aérien des *Eolides* ou fêtant l'amour de *Psyché*, partout et toujours l'idée de Dieu resplendira. Et, même dans les œuvres de musique pure, telles que la *Symphonie*, le *quintette* et le *quatuor,* la conception sera assez haute, assez noble, assez austère pour nous donner encore pareille impression de religiosité.

Mais j'ai hâte de vous parler des *Béatitudes*, l'œuvre maîtresse de César Franck qui, avec un succès triomphal, a été exécutée hier, pour la première fois, aux concerts du Châtelet.

Car un homme a entrepris de réparer l'inqualifiable injustice. Et ce n'est point la mort de Franck qui, seule, a décidé du dévouement de M. Colonne à cette belle cause, puisque *Psyché* — il n'est peut-être pas inutile de le rappeler — fut donnée d'abord au Châtelet, du vivant même de l'auteur.

Le magnifique oratorio, acclamé hier, est la paraphrase musicale des *Béatitudes évangéliques*, les huit moyens indiqués par Jésus-Christ, dans son *Sermon sur la montagne*, pour assurer le bonheur à ceux qui les mettraient en pratique.

Dans un prologue, d'une indicible désolation, le vieux monde se meurt, chargé de maux et de crimes. Mais en un rayonnement, une voix s'élève, douce comme le miel, apportant aux déshérités l'espoir, le pardon, la rédemption divine.

Au cours des huit parties de l'œuvre, nous voyons donc l'humanité, dominée par un Satan gigantesque, souffrir, ramper, pleurer sans cesse et toujours la voix consolatrice descend du ciel, combattant le démon qui finit par s'avouer vaincu, alors qu'un cri formidable de délivrance secoue la Terre régénérée.

Les musiques infiniment variées de ce poème philosophique sont d'une grandeur, d'une sérénité, d'une sublimité incomparables. L'art de Franck y resplendit en sa fierté souveraine, en sa tendresse naïve, en son austérité calme, en sa pure et lumineuse clarté. Avec quelle maîtrise sont employées les plus subtiles ressources de la polyphonie orchestrale et vocale ; avec quelle aisance, quelle sûreté, quelle profondeur d'expression, quelle modernité de facture se transforment les thèmes. Celui de Jésus, par exemple, qui s'adapte si excellemment aux sentiments divers des huit béatitudes, surgissant d'abord des sonorités graves du violoncelle pour s'épandre ensuite dans toute la partition avant d'éclater en hosanna de triomphe pendant le chœur final. Et ces motifs véhéments, devenus tout à coup si tristes, si désolés en leur impressionnante lenteur, et achevant de se développer au milieu du renaissant tumulte des instruments.

Mais aucune parole ne peut donner idée d'un tel chef-d'œuvre et je dois maintenant me borner à féliciter hautement M. Colonne de l'acte de réparation qu'il vient d'accomplir. J'associe à son orchestre et à ses chœurs Mlles de Nocé, Prégi, Tarquini d'Or, MM. Auguez, Ballard, Fournets, Grimaud, Villa, Warmbrodt et j'applaudis en eux les triomphateurs d'une journée très glorieuse.

Au lendemain de cette journée presque apothéotique, j'ai voulu, brièvement, dire ici quel noble artiste fut César Franck et saluer, de toute mon admiration, une des plus hautes figures qui aient dominé le monde musical.

ALFRED BRUNEAU.

PETITES CAUSES DU JOUR

GEORGES LECOMTE

ACCUSATION. — « Vingt-cinq ans à peine, avocat, auteur dramatique, et se voir aujourd'hui assis sur le banc des accusés ! Car, capable il l'est, et plus que n'importe lequel de ses confrères ! Alors qu'il n'avait commis aucun crime, il s'arrangea de façon à ce qu'Antoine lui demandât une pièce pour le Théâtre-Libre. Il fit *la Meule*, comédie qui fit un bruit du diable : la presse entière, hélas ! constata le talent et la valeur de l'auteur ! Et quelle philoso-

phie plane toujours dans ses œuvres ! une philosophie douloureuse et poignante ! Et quelle langue ! nette, riche et vigoureuse !

« A vingt-cinq ans, quand on a déjà eu les succès sur toute la ligne, on mérite une punition exemplaire. »

PLAIDOIRIE. — « Mon client aurait pu se défendre lui-même, mais il a mieux aimé me céder la place, ce dont je le remercie. Ma plaidoirie sera courte, car, sans le vouloir sans doute, M. l'avocat général a mis en avant, et en pleine lumière, les qualités de celui qu'il appelle l'accusé. Cependant, M. l'avocat général connait mal le bagage de Georges Lecomte : un beau volume par exemple, *l'Art impressionniste*, contenant une critique sagace, renseignée, une vision juste de la peinture. Du reste, ce livre le classa définitivement comme critique d'art.

« Enfin, ce soir une nouvelle pièce : *Mirages*, un drame de premier ordre, une tragédie moderne d'une rare hauteur de pensée et d'éloquence.

« Et si, après cela, on condamne Georges Lecomte, ça m'étonnera bien. »

VERDICT. — « La Cour condamne Georges Lecomte à faire une pièce pour le Vaudeville pour l'hiver prochain. »

LE GREFFIER D'AUDIENCE : P. W. (*Journal.*)

LIVRES ET BROCHURES

La Légende d'Ulenspiegel, par CHARLES DE COSTER. — Bruxelles, Lacomblez.

L'éditeur Lacomblez vient de mettre en vente la nouvelle édition de la *Légende d'Ulenspiegel*, attendue avec tant d'impatience par la presse et le public belges.

L'œuvre maîtresse de Charles De Coster n'avait jamais été publiée qu'en édition de luxe. La voici maintenant à la portée des bourses modestes : car, malgré les grands frais qu'entraîne une publication de cette envergure, Paul Lacomblez, tout en maintenant la coutumière élégance de ses éditions, a voulu que le prix du volume lui assure une place dans toutes les bibliothèques.

On a parlé de littérature nationale. Le voilà, le vrai livre national, que tous les Belges devraient lire et relire ! Ils y trouveraient l'esprit de la vieille Flandre palpitant sous une langue digne des grands maîtres français.

Pèlerinage d'Olympie, par CHARLES BULS. (Extrait des *Annales de la Société d'archéologie.*) — A. Vromant, Bruxelles.

Description fidèle des restes d'Olympie dont les fouilles ont été faites sous les auspices du gouvernement allemand depuis une quinzaine d'années.

M. Buls prend Pausanias pour guide, et avec son aide il reconstitue les fêtes de la 240me olympiade.

Les reproductions, accompagnant le texte, des statues de l'Hermès de Praxitèle et de la Niké de Paeonios, évoquent mieux que ne pourrait le faire aucune prose, le génie si naturel et si pénétrant de la Grèce.

Ces deux vivantes œuvres d'art sont au nombre de celles qui précisent, pour ainsi dire, ce moment de fugitif équilibre où, dans l'art grec, la pensée transcendante anima toute la richesse de la matière, sans qu'on puisse dire laquelle des deux, de la pensée ou de la matière, a le plus impressionné l'artiste.

Promenade en Espagne, par E. MINNAERT (Extrait de la *Revue de Belgique.*) — P. Weissenbruch, Bruxelles.

Je ne sais si tous les industriels de retour d'Espagne que j'ai vus étaient des gens remarquables et personnels, ou si c'est M. Minnaert qui conte ses impressions de voyage à peu près comme le font une foule de gens, mais sa « promenade » m'a paru être un vague écho de choses que j'avais souvent entendues, et qu'il ne m'a pas été, du reste, désagréable de réentendre.

I. W.

Par une impardonnable distraction, nous avons omis dans le dernier numéro de *l'Art moderne* de citer le nom de M. Alfred Ernst, l'un des deux auteurs du livre : *Bains de sons*. M. Alfred Ernst, dont *l'Art moderne* naguère encore signala la belle étude sur Wagner, est le chroniqueur musical entre autres de la *Revue blanche;* il ne nous en voudra pas d'attenter ainsi à sa modestie et Willy (son collabo et ami Gauthier-Villars) sera heureux de notre rectification.

EUG. S.

Concert Heuschling.

Le concert que donne chaque année M. Heuschling est toujours un petit événement artistique et mondain. Un auditoire attentif et recueilli a applaudi chaleureusement, samedi dernier, l'excellent chanteur, dont la voix agréable et la diction nette sont unanimement appréciés.

Au succès du professeur on a associé son élève, Mlle Michaux, qui a dit en musicienne et avec une grande justesse d'expression deux airs de Gluck. Elle a, en outre, chanté avec M. Heuschling un duo de Mozart et un duo de Boïeldieu, qui ont — ce dernier surtout — été très applaudis.

Un jeune violoncelliste de talent, M. Miry, a rempli les intermèdes de ce concert vocal, et il l'a fait en artiste scrupuleux et habile.

PETIT BILLET DU MATIN

AU GREFFIER DE L'AUDIENCE

Le réquisitoire que vous publiez à propos de *Claudine Lamour*, Monsieur, est sévère pour moi : il s'en déduit que je suis Belge et que j'ai pris, pour les prêter à cette bonne fille, les gants noirs d'une chanteuse que vous ne nommez pas, mais que tout le monde a reconnue. Partant de là, vous insinuez que mon roman est un roman à clef : j'en serais encore à l'ignorer sans vous. Mais cette clef, vous seul l'avez découverte, et vous vous en servez pour forcer les tiroirs de mon livre. Eh bien, laissez-moi vous dire : cette clef est une fausse clef, elle est de celles qui vont sur toutes les serrures. Personne, parmi ceux qui me connaissent, ne s'y trompera; on sait bien que je vis loin du boulevard et que je ne collectionne pas les petits papiers. Qu'aurais-je eu besoin de clef, d'ailleurs? Les grandes réputations sont comme des avenues où tout le monde a accès. J'ai vu un porche illuminé, des foules se précipitaient : je suis entré et j'ai connu l'Idole. Il n'y fallait que quarante sous, consommation comprise. Que si, par des côtés d'art, ma petite Lamour rappelle la très précieuse divette en qui se glorifient toutes les divettes, ce serait un hommage envers la créatrice d'un genre dont le charme rare ne permet pas qu'on l'oublie, même en des écritures où il n'est point question d'elle. Mais ce n'est là qu'un reflet, et ce reflet s'arrête à l'artiste qu'est ma Claudine, qu'est aussi celle en qui, assez irrévérencieusement, vous voulez voir jusqu'au bout une autre Claudine. Ensuite, ce n'est plus, dans *Claudine Lamour*, qu'une fiction pure, une petite

machine de tête et de nerfs, tout entière sortie de ma fantaisie. Appliquez-y toutes les clefs de votre trousseau, Monsieur, je ne crois pas qu'aucune puisse servir. Car la clef de mon personnage, c'est moi qui l'ai fabriquée. Et cette clef-là, elle ne traîne ni à la rue, ni dans les audiences.

(Gil Blas.) CAMILLE LEMONNIER.

PETITE CHRONIQUE

Les artistes de la Comédie-Française auront appris jeudi à leurs dépens que le temps n'est plus où l'on put, à Bruxelles, faire passer pour lanternes allumées les vessies d'une littérature dramatique démodée, fripée et usée jusqu'à la trame. *Mademoiselle de Belle-Isle! La Joie fait peur!* Un déballage de poncifs, de lieux communs, de sentimentalités mièvres, de situations fausses, le tout présenté avec des gestes empaillés, des effets oratoires mil-huit-cent-trenteux, un débit factice et lassant. Ce spectacle eût récréé Noé dans son arche. Il laisse Bruxelles indifférent et c'est devant une salle aux trois quarts vide que s'est accomplie la première étape de l'exode pascal annuel de la Comédie.

L'exposition rétrospective de l'œuvre de l'excellent paysagiste A.-J. Heymans s'ouvrira au Cercle artistique mardi prochain, 4 avril.

Le *Cercle des femmes peintres* ouvrira mercredi prochain, 5 avril, au Musée, son exposition annuelle.

On nous prie d'annoncer que vu l'affluence, la répétition générale du 4e Concert populaire aura lieu le 22 courant, *au Théâtre de l'Alhambra*, et non à la Grande Harmonie.

La Société de Musique de Mons donnera dimanche prochain, 9 avril, à 2 h. 1/2, dans la salle de la Bourse, un concert dont le programme porte *le Démon* (1re exécution), opéra lyrique de L. de Casembroot, d'après Lermontoff, musique de Paul Gilson, et *Un dernier rayon de Soleil* (fragments), oratorio d'Emmanuel Hiel, adaptation française de G. Antheunis et de Raet, musique de G. Huberti.

On entendra en outre Mlle Irma Sethe, violoniste, qui exécutera le 5me *Concerto* de Vieuxtemps.

L'École de musique de Louvain pourra, grâce à la réorganisation du Cercle choral des dames et du Cercle des anciens élèves des classes de chant, entreprendre une nouvelle série de concerts, pareils à ceux qu'elle a offerts pendant une période de dix années et qui ont largement contribué, sous l'impulsion de M. Emile Mathieu, à la diffusion de l'art musical à Louvain.

Le Quatuor Mariën, d'Anvers, prépare pour la fin d'avril un concert consacré aux œuvres de Vincent d'Indy. On exécutera entre autres le Quatuor pour piano et instruments à cordes et la Suite en *ré* dans le style ancien pour trompette, deux flûtes et quatuor d'archets.

Fin d'un article de M. Georges Servières, dans *le Guide musical*, sur *les Béatitudes :*

« Il me reste à souhaiter que la Belgique, patrie de César Franck, se souvienne, à son tour, du grand maître qu'elle a donné à la France et au monde musical, et qu'elle tienne à honneur de lui rendre un public hommage par l'exécution de son œuvre capitale! »

Extrait de la chronique musicale d'un journal bruxellois :

« M. d'Avilla a chanté admirablement l'admirable *Procession* de César Franck, qui n'avait jamais encore été entendue en public à Bruxelles, *surtout avec orchestre.* »

Qu'est-ce que cela pourrait bien vouloir dire?

Franciscus, de M. Edgard Tinel, a obtenu à Berlin, où il a été exécuté deux fois à la Philharmonie, un succès sans précédent. Les rôles principaux étaient chantés par Mme Herzog et M. Vogl. « On a rappelé l'auteur *plus de vingt fois* sur l'estrade, dit la *Täglische Rundschau*. Rien ne saurait donner une idée de ce triomphe inouï ni de la spontanéité et de la durée des ovations. Jamais un musicien ne subjugua à ce point notre public blasé, captivant tous les cœurs, enchaînant toutes les intelligences par le prestige de son génie. »

D'après la *Volkszeitung*, « *Franciscus* est un chef-d'œuvre de tout premier ordre ».

Une vente très intéressante d'estampes modernes en épreuves d'artiste aura lieu à Paris, à l'Hôtel Drouot, le jeudi 13 avril.

Le catalogue renferme bon nombre de pièces rares signées Bracquemond, Champollion, Flameng, Jacquemart, Gigoux, Rajon, Waltner, l'œuvre à peu près complète de F. Gaillard, et plusieurs gravures par et d'après Meissonier.

L'*Institut des Beaux-Arts* de Glasgow vient d'ouvrir son 32e Salon annuel. Il contient 911 objets d'art. La Belgique n'a, cette fois, fourni au Salon écossais qu'un contingent extrêmement restreint : Mme H. Ronner expose deux toiles, Mme A. Ronner et Franz Hens, d'Anvers, chacun une.

GALERIE DU CONGRÈS

Rue du Congrès, 5, à Bruxelles.

Lundi, 10 avril 1893, à 2 heures de relevée, aura lieu, sous la Direction de **M. EMILE CLAREMBAUX,** la

VENTE DES TABLEAUX MODERNES

de M. S. MIROULT

composée d'œuvres de MM. Gallait, J et A. Stevens, Willems, Dubois, Boulenger, Courtens, Verwée, Fourmois, Robie, Verhas, Smits, Oyens, etc.

Exposition samedi 8 et dimanche 9 avril, de 10 à 5 heures.

En vente chez MACKAR et NOËL

Editeurs de musique, Passage des Panoramas, 22, Paris.

P. TSCHAÏKOWSKY. *J'étais une petite herbe dans les champs* (op. 47 no 7).
— *Chanson de la bohémienne* (op. 60 no 7)
— *Au jardin près du ruisseau*, duo (op. 46 no 4).
— Valse de *la Belle au boisdormant* (piano et orch.).
— Nocturne en *fa majeur*, pour piano.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE

sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855.** *Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de **220 millions.**

RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES

67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin

Vins de toutes provenances

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT *et l'*ANGLETERRE

Bruxelles à **Londres** en 8 heures.— **Cologne** à **Londres** en 13 heures.— **Berlin** à **Londres** en 22 heures.— **Vienne** à **Londres** en 36 heures. — **Bâle** à **Londres** en 20 heures. — **Milan** à **Londres** en 32 heures. — **Francfort s/M** à **Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'**Ostende** à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De **Douvres** à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant.** BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glascow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES** ou **DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2e en 1re classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1er juin au 30 septembre.
Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE **225,000 INSTRUMENTS** VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos **BECHSTEIN**

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

Treizième année. — N° 15. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 9 Avril 1893.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

Les Trophées. — Exposition de M. A.-J. Heymans. — Les XX. *Dix années de campagne.* — Les Femmes-peintres. — Au Conservatoire de Liége. — Petite chronique.

Les Trophées [1]

Le beau et noble poète José-Maria de Heredia a ciselé, sculpté, fouillé, enluminé, émaillé, au cours de sa vie, de multiples sonnets auxquels il confiait, pour les mieux définir, sa chaude admiration pour les héros, sa vision épique de l'histoire, ses rêves des siècles morts et sa passion de couleurs éclatantes. Son œuvre aristocratique s'est faite lentement, à l'écart de la réclame et du tapage, avec un net dédain de la hâte et un insouci persistant du public et des disputes littéraires. C'était d'un bel exemple et d'une claire fierté.

Or, il se fait qu'aujourd'hui ces vers longtemps intacts deviennent aux mains de quelques critiques obstructifs des armes ou plutôt des ustensiles. Ils s'en servent bien plus, dirait-on, qu'ils ne les admirent. Habitués à ne chercher leurs arguments qu'en des livres, *les Trophées* ont été incorporés dans leur bibliothèque militante et vont être utilisés. Le nom de José-Maria de Heredia, d'une si belle flamme colorée, va se ternir dans les inutiles et moroses polémiques entre parnassiens et anti-parnassiens, entre traditionnels et novateurs, entre symbolistes et évolutionnistes, que sais-je? Tous ceux qui perdent leur temps à théoriser au lieu de silencieusement créer, bourdonneront jusqu'à susciter la lassitude et la colère et bientôt au lieu de provoquer l'hommage autour du maître sonnettiste, ils ne lui attireront que des négateurs systhématiques.

José-Maria de Heredia est, après Leconte de Lisle, le plus glorieux poète du Parnasse. Son art date d'une période littéraire révolue. C'est d'après les formes et les esthétiques d'il y a trente ans qu'il le faut classer. Nos préoccupations et nos goûts d'aujourd'hui n'importent en cette occurence.

Disons pourtant, à l'honneur de ce maître, qu'il est très attentif à la littérature de cette heure, qu'à Paris, il admet en son intimité et sa sympathie les poètes nouveaux qui cherchent au delà ou plutôt en dehors de son pays littéraire, et que, somme toute, c'est vers eux et non vers les recommenceurs et les imitateurs, fût-ce de lui-même, que se tendent ses mains. On le jugerait injustement si l'on n'appuyait sur cette bienveillance et cette compréhension.

Les Trophées se rangent dans la poésie épique et idyllique. Ils sont conquis à travers l'histoire et la légende. Ils procèdent de cette curiosité et de cet enthousiasme

(1) In 12, Alphonse Lemerre, Paris, 1893.

des écrivains modernes vers le passé, qui tour à tour marquèrent les œuvres d'Alfred de Vigny, Victor Hugo et Leconte de Lisle. Ceux-ci furent d'admirables ressusciteurs; ils firent des gestes de Christ ouvrant les sépulcres et commandant aux siècles de revivre. Et les temps avec leurs philosophies, avec leurs mœurs et leurs passions, avec leurs théogonies et leurs cultes marchèrent en leurs fresques et leurs poèmes. On pourrait dire de ces maîtres que le monde, pendant qu'ils pensaient, tournait dans leur cerveau.

Leur art dressait d'énormes statues, définissait et immobilisait dans leurs livres tels personnages et telles époques, leur art — surtout celui de Leconte de Lisle — était statique et son allure plutôt passive. L'art de José de Heredia est au contraire un art de figuration mouvementée et, si j'ose dire, un art actif. Parfois il s'accélère jusqu'à la fièvre. Il célèbre la vie ardente, batailleuse, conquérante. S'il descend vers la Grèce. c'est pour exalter Hercule; s'il aboutit à Rome, c'est pour admirer Hannibal. Les idylles ne lui sont que jours de repos entre deux campagnes oriflammées de littérature héroïque. Et avant tout, et pour toujours, il restera celui qui fut le sonneur et le héraut de la gloire des conquistadors.

L'âme avide d'action et de mouvement qui frémit en lui assigne à certains de ses vers une telle trépidation et une telle flamme que jamais, croyons-nous, le toujours un peu rêche alexandrin n'a tremblé d'une vie plus nette et d'une agitation plus expressive entre des mains d'artiste. La réalisation esthétique est entière en ces exemples :

C'est l'heure flamboyante où par la ronce et l'herbe
Bondissant au milieu des molosses, superbe,
Dans les clameurs de mort, le sang et les abois,
Faisant voler les traits de la corde tendue,
Les cheveux dénoués, haletante, éperdue,
Invincible, Arthemis épouvante les bois. (*La Chasse.*)

Encore :

Une nymphe s'égare et s'arrête. Elle écoute
Les larmes du matin qui pleuvent goutte à goutte
Sur la mousse. L'ivresse emplit son jeune cœur.
Mais d'un seul bond, le dieu du noir taillis s'élance,
La saisit, frappe l'air de son rire moqueur,
Disparaît... Et les bois retombent au silence. (*Pan.*)

Encore :

Et là-bas, sous le pont, adossé contre une arche,
Hannibal écoutait pensif et triomphant
Le piétinement sourd des légions en marche. (*La Trebia.*)

Ce notateur du mouvement, fatalement, décrira avec splendeur tels gestes ou déterminera avec précision telle attitude.

Ainsi :

Le chef vêtu d'airain, de laque et de crépon,
Otant le masque à poils de son visage glabre,
Regarde le volcan sur un ciel de cinabre
Dresser la neige où rit l'aurore du Nippon.
Mais il a vu vers l'est éclaboussé d'or, l'astre
Glorieux d'éclairer ce matin de désastre,
Poindre, orbe éblouissant, au-dessus de la mer.
Et pour couvrir ses yeux dont pas un cil ne bouge,
Il ouvre d'un seul coup son éventail de fer
Où dans le satin blanc se lève un soleil rouge.
(*Le Daimio.*)

Autre preuve :

Et tandis que l'essaim brillant des cavaliers
Traîne la pourpre et l'or par les blancs escaliers
Joyeusement baignés d'une lumière bleue,
Indolente et superbe, une dame à l'écart
Se tournant à demi dans un flot de brocart,
Sourit au négrillon qui lui porte la queue.

Ce sont ces qualités de dessin vivant et agissant, ce sont ces admirables prises sur le vif des plasticités qui attirent le plus impérieusement dans *les Trophées*. Le poète est le notateur de la vie extérieure; il est le contraire d'un contemplatif. Ce rôle appartient à son maître Leconte de Lisle, dont l'art s'appuie sur les idées et sur les philosophies, si bien que l'histoire n'est qu'un immense symbole dressé devant le spectateur pour les faire valoir et comprendre.

De sa passion héroïque et agitée, José-Maria de Heredia se repose parfois — et c'est alors que son esprit quiet se berce d'idylles et de paysages siciliens. Nous aimons moins cette partie de son œuvre : quelques-uns de ses sonnets champêtres — à preuve la série du *Hortorum Deus* — se maculent de remplissages et de chevilles. Les rimes onomastiques, si étonnantes ailleurs, font ici défaut et tels termes usés et quelconques tendent à les remplacer au bout du vers. Pourtant faut-il signaler combien est vif quelquefois le souvenir virgilien évoqué. Les poètes de l'école romane trouvent en José-Maria de Heredia un indéniable précurseur. Ce qu'ils veulent faire revivre, revit ici.

Il appartenait également au poète des *Trophées* de célébrer les artisans et les métiers, lui qui autant que le ciseleur Cellini et Oumétada se définit parfait ouvrier. Son établi à lui, c'est la prosodie et il y travaille merveilleusement. Comme Julian del Rey il y façonne des vers, tels des épées; et comme Fray Juan de Ségovie il cisèle des quatrains d'un éclat de reliquaire ou d'ostensoir. Il peut être mis incontestablement au même rang qu'eux. Quand José-Maria de Heredia veut se diminuer, il se proclame un simple tâcheron de phrases ou bien encore rien qu'un metteur en scène de rimes bien habillées. Son art est incontestablement de taille plus haute et plus solide dépasse telle mode ou telle manie.

Pour résumer le poète que l'on découvre dans *les Trophées*, disons qu'ayant célébré tout ce qu'il aimait : la guerre, l'héroïsme, la conquête, le voyage, puis la douceur des choses agrestes goûtée par des vieillards et des sages, auxquels, un jour, les ans lui feront plus nettement ressembler, enfin le travailleur scrupuleux, l'artiste habile de ses mains, le patient et parfait technicien, son livre est à sa manière une confession de désirs et quelquefois de regrets.

EXPOSITION DE A.-J. HEYMANS

Au Cercle artistique.

L'exposition quasi totale de l'œuvre de M. A.-J. Heymans est certainement un événement de marque dans notre évolution artistique. Elle montre, en son entier labeur, en sa complète éclosion, un des plus vigoureux talents picturaux de notre terroir. A ses débuts, M. Heymans s'apparente un peu aux Boulenger, aux Baron, aux Coosemans. Mais avant tout, il est le peintre, déjà, de la Campine, dont il rend avec force et émotion les plaines sablonneuses, les bruyères et les sauvages mamelons. Ce qu'il préfère, d'abord, ce sont les crépuscules et les soirs; et, dans une pâte savoureuse et solide, il plante des bergers conduisant, aux lueurs d'une lune qui se lève, or et rouge, à travers les brumes d'un horizon mélancolique, leurs troupeaux aux toisons spectrales dans les nuits qui commencent. Les basses chaumines fument dans les transparences ambrées ou argentines des ténèbres. Mais ce pittoresque premier, un peu voulu et cherché parfois en des effets connus de rentrées de troupeaux au clair de lune, s'accentue, s'originalise, se concentre par une franche, sincère, constante et tenace étude de la nature. Voilà les plaines, les mares, les rivières, les prairies, les bruyères et, par-dessus tout cela, de grands ciels. La vue du peintre est puissante, saine et robuste.

A merveille il saisit l'âme picturale des choses, la signification des nuages au firmament ou la beauté des plans d'une bruyère où poussent les genêts, la gloire tranquille d'une nuée reflétée dans un canal arrosant des prairies, ou l'abandon chantant le silence d'un coin de bois solitaire. A côté des soirs bruns voilà les neiges, aussi, les neiges frigides, tachetées par l'or ou le bronze des dernières feuilles, ou par le vent persévérant des sapinières et parmi elles ces *Bouleaux*, chargés de givre, entortillant leurs branches sur l'azur de gel d'un zénith éclatant, avec une fierté chaste, une éblouissante et bizarre virginité, ou bien *la Pêche aux anguilles*, un chef-d'œuvre de clarté mystérieuse, de lueurs de lanternes sur un fleuve gelé où des pêcheurs trouent la glace afin d'attirer les anguilles, ou bien le piquant et prime-sautier *Troupeau dans la neige.*

Toutes ces toiles sont très saisissantes; mais, en même temps que le pittoresque s'en dépètre de certains souvenirs, la lumière en devient plus intense, plus fine, plus aérienne. Et, chose curieuse, le peintre qui préférait les crépuscules et les clairs de lune, va peu à peu, à travers des après-midi de blés vivaces, de dunes radieuses, de bois sonores, vers la gloire irradiante des matins. Un soleil blanc et rose, un soleil d'hostie se lève dans son art, une purification d'aurore qui triomphe dans ce *Réveil* enthousiasmé de chants d'oiseaux, candide et vibrant des faisceaux du soleil levant, albe cantique à la lumière qui chasse la nuit de son fouet de rose et d'or et de ses cris d'alouettes et d'hirondelles, — ou dans cette autre toile aurorale : *Soleil matinal.* C'est toujours le peintre savoureux et rustique de *la Mare*, le poète champêtre de *Mon village*, ce beau frisson d'avril, le coloriste du *Marché aux oranges*, des *Pêcheurs*, — mais quel envol de renouveau vers des clartés pures, et comme, logiquement, sans heurt, par la force de son tempérament, la saine logique de son art, on sent que le peintre s'est transformé tout naturellement, comme un soleil un peu voilé finit par fendre les nuages et éclater d'une splendeur sans tache.

Le Printemps ravit dans cette note, avec ses grands châtaigniers fleuris et ses baigneuses, — rêve de mai, de douceur, de calme embaumé sous un firmament de noble idylle. La très pimpante *Vue d'Houffalize*, là tout près, vous jette son sourire, avec le *Moulin de l'ermitage*, idyllique aussi, car l'idylle, c'est peut-être le fond de l'art de ce champêtre robuste, qui évite les rouges et les tons violents, amoureux des bois jaunes et des bruyères dorées inondées par le soleil, des blés baignés de jours et des matins blancs.

LES XX

DIX ANNÉES DE CAMPAGNE

UN PEU DE STATISTIQUE

Les renseignements statistiques suivants, qui concernent les dix années pendant lesquellles les *XX* ont mené joyeusement, contre vents et marées, une campagne artistique dont l'influence a été considérable dans tous les domaines : peinture, sculpture, musique, littérature, intéresseront sans doute nos lecteurs.

Comme nous le disions dernièrement, ce tableau classe à son rang l'initiative audacieuse d'une poignée d'artistes que n'ont pu arrêter dans leur effort d'art désintéressé ni les clameurs d'une presse ignorante et malveillante, ni la niaiserie des masuirs pour qui toute évolution, toute poussée en avant est dangereuse et blâmable.

Quand on songe que les *XX* n'ont d'existence collective que pendant un mois, que jamais ils n'ont demandé un subside ni un encouragement officiel, qu'ils ont été en butte à l'hostilité la plus acharnée (on se demande pourquoi), que certains membres de la Chambre leur ont même fait l'honneur de les attaquer avec violence au Parlement (1), il faut avouer que les résultats acquis sont satisfaisants.

Les renseignements statistiques que nous avons recueillis portent sur les expositions, au nombre de dix (1884-1893), les conférences et les auditions musicales. On verra la somme d'art amassée en ces dix Salons, — moins d'une année si on met bout à bout les mois employés.

Les Exposants.

D'abord le groupe des *XX*, modifié depuis la fondation par des retraites que justifiaient des motifs de convenance personnelle ou qu'excusait la crainte d'être compromis dans les escarmouches violentes qu'il a fallu livrer à l'éternelle sottise. La mort, enfin, a, deux fois, et dès le début de la jeune association, frappé celle-ci dans ses forces vives en lui enlevant les peintres P. PANTAZIS en 1884, quelques jours avant l'ouverture du premier Salon, et CH. GOETHALS en 1885.

Les artistes qui font ou qui firent partie de l'Association sont :

Mlle Anna Boch (1886-1893). — MM. A. Chainaye (1884-1888). — Frantz Charlet (1884-1893) — Guillaume Charlier (1885-1893). — J. Delvin (1884-1885). — Paul Du Bois (1884-1893). — James Ensor (1884-1893). — Willy A.-Finch (1884-1893). — Fernand Khnopff (1884-1893). — Jef Lambeaux (1884). — Georges Lemmen (1889-1893). — Georges Minne (1891-1893). — Robert Picard (1890-1893). — Dario de Regoyos (1884-1893) — Auguste Rodin (1889-1893). — Félicien Rops (1886 1893). — Willy Schlobach (1884-1893). — Paul Signac (1891-1893). — F. Simons (1884-1885). — Jan Toorop (1885-

(1) Il est bon que leurs noms soient conservés Ce sont, on s'en souvient peut-être, M. Charles Woeste, député d'Alost, et le jeune M. Armand Anspach-Puissant, député de Thuin.

1893). — G. Vanaise (1884-1886). — Henry Vande Velde (1889-1893). — Théo Van Rysselberghe (1884-1893). — G. Van Strydonck (1884-1893). — P. Verhaert (1884-1885). — Th. Verstraete (1884-1885). — G. Vogels (1884-1893). — R. Wytsman (1884-1887). — I. Verheyden (1885-1887). — Henri De Groux (1887-1890).

Secrétaire : Octave Maus (1884-1893). — Trésorier : Victor Bernier (1884-1893).

Aux trente-deux noms des *Vingtistes* il faut ajouter ceux de cent vingt-sept artistes invités par eux à prendre part à l'une ou à plusieurs de leurs expositions annuelles, ce qui porte à CENT CINQUANTE-NEUF le nombre des exposants. Plus de la moitié de ceux-ci n'avait jamais exposé en Belgique.

Allemagne : Lieberman (1884), Von Uhde (1885), Max Klinger (1889), Oberlaender (1891).

Belgique : L. Artan (1884, 1887), A.-J. Heymans (1884), J. Stobbaerts (1884), X. Mellery (1885, 1888, 1890, 1892), F. Ter Linden (1885), Ch. Hermans (1886), L. Speekaert (1886), H. De Braekeleer (1887), E. Smits (1887, 1891), A. Verhaeren (1887), E. Boch (1890), W. Degouve de Nuncques (1893), Ch. Doudelet (1893), L. Frédéric (1893), Marguerite Holeman (1893), peintres.

P. De Vigne (1884, 1889), Ch. Van der Stappen (1884, 1888, 1891), Th. Vinçotte (1884), C. Meunier (1885, 1887, 1892), L. Devillez (1885), J. Gaspar (1893), sculpteurs

L. Le Nain (1885), A. Danse (1886), K. Meunier (1893), graveurs.

Etats-Unis : W. Chase (1884, 1886), J. Sargent (1884), J.-M.-N. Whistler (1884, 1886, 1888).

France : Gervex (1884), Cazin (1885), Fantin-Latour (1885), J.-F. Raffaëlli (1885, 1887), A. Besnard (1886, (1889, 1893), Claude Monet (1886, 1889), A. Renoir (1886, 1890), Zandomeneghi (1886), F. Gaillard (1886), Monticelli (1886), O. Redon (1886, 1890), Mme M. Cazin (1887), A. Lebourg (1887), Mme B. Morisot (1887), A. Renan (1887), G. Seurat (1887, 1889, 1891, 1892), L. Anquetin (1888), J.-E. Blanche (1888), Caillebotte (1888), H. de Toulouse-Lautrec (1888, 1890, 1892, 1893), Dubois-Pillet (1888, 1890), Mlle E. Gonzalès (1888), Guillaumin (1888, 1891), Helleu (1888), H.-E. Cross (1889, 1893), P. Gauguin (1889, 1891), M. Luce (1889, 1892), E. Moreau-Nélaton (1889), C. Pissarro (1889, 1891), L. Pissarro (1890, 1892), P. Cézanne (1890), L. Hayet (1890), A. Sisley (1891), Ch. Angrand (1891), J. Chéret (1891 , Ch. Filliger (1891), Mary Cassatt (1892), M. Denis (1892), L. Gausson (1892), Ch. Serret (1892), E. Bernard (1893), Mme J. Jacquemin (1893), H. Petitjean (1893), peintres.

Injalbert (1884), Lanson (1885), J. Carriès (1886), H. Cros (1888, 1893), Mme Besnard (1888), E. Fremiet (1889), A. Charpentier (1890, 1893), J. Baffier (1891), A. Bartholomé (1892), sculpteurs.

Bracquemond (1885, 1889), H. Guérard (1886), graveurs.

O. Roty (1884, 1886, 1890), Chaplain (1888), graveurs en médailles.

A. Delaherche, potier.

Grande-Bretagne : W. Stott (1884, 1889), Mark Fisher (1885), Swan (1885), Clara Montalba (1886), W. Sickert (1887), P.-W. Steer (1889, 1891, 1893), G.-W. Thornley (1890), Walter Crane (1891), H. Horne (1892), S. Image (1892), F. Madox Brown (1893), E.-A. Hornel (1893).

Italie : Mancini (1885), Michetti (1885), Segantini (1890).

Pays-Bas : J. Israëls (1884), J. Maris (1884), Mauve (1884), Mesdag (1885), Breitner (1886), Is. Israëls (1886), W. Maris (1887), M. Maris (1887), Van der Maarel (1887), Ph. Zilcken (1887), W.-B. Tholen (1889), Ch. Storm de Gravesande (1890), V. Van Gogh (1890, 1891), F. Verster (1891), M. Bauer (1891), Thorn Prikker (1893).

Suède-Norwège : Bergh (1884), Kroyer (1885), Kolstö (1886), Krohg (1886), Thaulow (1887), Larsson (1891).

Suisse : Mlle Louise Breslau (1885), Marcelin Desboutins (1889).

Ici encore la mort a frappé. Elle a enlevé Artan, de Braekeleer, Monticelli, Seurat, Dubois-Pillet, Mauve, Van Gogh.

Les Conférences

Vingt-deux conférences littéraires ont été faites par dix-sept conférenciers, belges et étrangers :

MM. ANTOINE. Pièces d'Edouard Pailleron, d'Alfred de Musset et de Victor Hugo (1888). — ALBERT GIRAUD. *La petite presse en Belgique* (1884). — EDMOND HARAUCOURT. *Les Reines de village* (1886). — GUSTAVE KAHN. *Le vers libre* (1891). — GEORGES LECOMTE. *Les tendances de la peinture contemporaine* (1892). — STÉPHANE MALLARMÉ. *Villiers de l'Isle-Adam* (1890). — CATULLE MENDÈS *Richard Wagner* (1884). — EDMOND PICARD. *L'art jeune* (1884); Lecture du *Juré* (1887); *Trois poètes belges d'exception :* Emile Verhaeren, Maurice Maeterlinck et Charles Van Lerberghe (1890); *Jules Laforgue et la femme* (1891) ; *Henri de Régnier et l'évolution de la poésie française contemporaine* (1893). — J.-F. RAFFAËLLI. *Le laid, l'intimité, la sensation et le caractère dans l'art : une bibliothèque de dessins* (1885). — G. RODENBACH. *Le jeune mouvement littéraire en Belgique* (1884) ; *Camille Lemonnier et son œuvre* (1886). — Mlle MARGUERITE ROLLAND. Pièces de Camille Lemonnier (1892). — M. EMILE SIGOGNE. *La Tentation de Saint-Antoine* de Flaubert. — Mme JENNY THÉNARD. *Les comédiens peintres* (1885). — HENRI VAN DE VELDE. *Le paysan en peinture* (1891). — P. VERLAINE. *La poésie contemporaine* (1893). — VILLIERS DE L'ISLE D'ADAM. Conférence-Lecture (1888). — TÉODOR DE WYZEWA. *Les origines du mouvement décadent* (1889).

Les Auditions musicales.

Vingt-trois concerts ont été donnés, dont les programmes ont fait connaître (pour la plupart en première audition) les œuvres de cinquante-sept compositeurs, parmi lesquels 17 Belges, 17 Français, 6 Russes, 4 Espagnols, 10 Allemands.

Musiciens belges : E. AGNIEZ. Petite suite pour violon et piano (1884) — P. BENOIT. *Het Roosje* (1887). — J. BLOCKX. *Moederlied* et *De Spinster* (1887). — A. DE GREEF. Mazurka pour violon (1884) ; *Elle dort*, nocturne (1884) ; *Album espagnol*, pour deux pianos (1887) *Valse-caprise* (1887). — A. DUPONT. *Rondes ardennaises* (1890). — P. GILSON. *Scherzo* pour 4 cors (1890) ; *Humoreske* (1890) ; *La Mer*, esquisses symphoniques (1892); *Andante* et *Presto scherzando* (1893) — G. HUBERTI. *La Rose des bruyères* (1890). — L. JOURET. *Chansons du dimanche* (1890). — L. KEFER. *Trio* pour piano, violon et violoncelle (1887). — G. KEFER. Cinq mélodies (1887). *Chanson de matelot* et *Soir religieux* (1890). — G. LEKEU. Fragment d'*Andromède* (1892) ; Sonate pour piano et violon (1893); Trois poèmes pour chant et piano (1893). — E. MATHIEU. *Le pêcheur*, ballade (1887); *le Sorbier*, soli et chœurs (1890). — F. SERVAIS. *Pâle étoile du soir*, solo et chœurs (1892). — CH. SMULDERS. Concerto (1893). — L. SOUBRE. *Chanson* (1890). — H. VIEUXTEMPS. Romance pour violon (1886). — D. VAN REYSSCHOOT. *L'heure du Beffroi* (1893).

Musiciens français : C. BENOIT. *Epithalame* (1891). — CH. BORDES. *Tristesse* (1889); *Suite basque* pour flûte et quatuor à cordes (1890); *Dansons la gigue!* (1891); *Paysages tristes* (1892). — E. CHABRIER. *Valses romantiques* pour 2 pianos (1891); *Joyeuse marche* (1892); *Mélancolie* et *Scherzo-valse* (1893). — E. CHAUSSON. *Nanny* (1889); *Hélène* (acte I, scène III) (1890); *La Tempête* (1891); *Concert* pour violon et piano avec accompagnement de quatuor à cordes (1892); *Poème de l'Amour et de la Mer* (1893). — C. CHEVILLARD. *Quintette* pour piano et instruments à cordes (1892). — P. DE BRÉVILLE. *Chanson triste* (1889); *Hymne à Vénus*, chœur (1890); *Sainte-Rose de Lima*, solo et chœur (1891); *Après la mort* et *Harmonie du soir* (1893). — A. DE CASTILLON. Prélude de la *Suite dans le style ancien.* (1888); 2me *Trio* pour piano, violon et violoncelle (1890); *Quatuor* pour piano, violon, alto et violoncelle (1892); *Quintette* pour piano et cordes (1893). — L. DE SERRES. *Le Jour des morts*, soli et chœur (1892). — VINCENT D'INDY. *Trio* pour clarinette, violoncelle et piano (1888); *Poème des montagnes* (1888); *Sur la mer*, chœur (1889);

Suite en ré dans le style ancien pour trompette, 2 flûtes et orchestre d'instruments à cordes (1889 et 1893); Fantaisie pour hautbois (1889); *La Chevauchée du Cid,* solo et chœur (1889); *Lied* pour violoncelle (1890); *Tableaux de voyage* (1890); *La Mort de Wallenstein* (1890); *Quatuor* pour piano, violon, alto et violoncelle (1890 et 1893); *Symphonie* sur un chant montagnard français (1890); *Quatuor* pour 2 violons, alto et violoncelle (1891); *le Chant de la cloche,* 2e tableau : *Amour,* soli et orchestre (1892). — H. Duparc. *La Vague et la Cloche* (1889); *Lénore* (1891). — G. Fauré. *Impromptu* (1888); *Elégie* pour violoncelle (1888); *Quatuor* en *ut mineur* pour piano, violon, alto et violoncelle (1888); *Après un rêve* (1888); *Au bord de l'eau* (1888); *Berceuse* pour violon (1888); *Sonate* pour violon et piano (1888); *Quatuor* en *sol mineur* pour piano, violon, alto et violoncelle (1889); *Au Cimetière* (1889); *le Ruisseau,* chœur (1889 et 1891); *Madrigal,* chœur (1889); *Caligula :* chœurs du 5e acte (1889); *la Fée aux champs* (1890); *les Berceaux* (1890); *Puisqu'ici bas toute âme* (1892); *Larmes* (1893); *Clair de lune* (1893). — C Franck. *Sonate* pour piano et violon (1888); *Quintette* pour piano, 2 violons, alto et violoncelle (1889 et 1891); *la Vierge à la crèche,* chœur (1889 et 1891); *les Cloches du soir* (1890); *Prélude, fugue et variation* pour orgue et piano (1890); *Rédemption :* chœur des anges et air de l'Archange (1890); *Quatuor* pour 2 violons, alto et violoncelle (1891); *Eros et Psyché* (1891); *les Danses de Lormont* (1891); *Chanson du vannier* (1891); *Soleil* (1891); *Hulda :* les Hermines, chœur (1892); *Trio* en *fa dièze* pour piano, violon et violoncelle (1893). — B. Godard. Air de *Pédro de Zalamea* (1884); *Canzonetta* (1886). — A. Magnard. *Nocturne* (1890); *Invocation* (1892). — E. Reyer. Ballade de *la Statue* (1884). — J. Tiersot. *En passant par la Lorraine,* chœur (1889); *le Mois de mai,* chœur (1889); *Au soleil de mai,* chœur (1891); *Renouveau,* chœur (1892). — P. Vidal. *Chanson de fées,* chœur (1890); *la Nativité,* solo et chœur (1891).

Musiciens russes : A. Borodine. 2me *quatuor* pour 2 violons, alto et violoncelle (1891). — A. Glazounow. *Elégie* pour violoncelle (1892). — Kopylow. *Méditation du laboureur* (1891). — N. Rimsky-Korsakow. *Chanson du berger Lell* (1891); *Concerto* pour piano et orchestre (1892). — Stcherbatscheff. Mazurka no 3 (1891). — P. Tschaïkowsky. 3me *quatuor* pour 2 violons, alto et violoncelle (1891); *Barcarolle* (1891); *Pourquoi?* (1891).

Musiciens espagnols : F. Arbos. *Pièces caractéristiques dans le genre espagnol* pour piano, violon et violoncelle (1888). — Cinna. *Malaguena* (1888). — Guelbenzu. *Habanera* (1888). — Sarasate. *Habanera* et *Zapateado* (1888).

Musiciens allemands : J.-S. Bach. *Adagio* et *fugue* en *sol mineur* (1888). — Beethoven. *Sérénade* (1884). — Brahms. *Quatuor* en *sol* pour piano, violon, alto et violoncelle (1884). — F. Lachner. *Quintette* pour piano, 2 violons, alto et violoncelle (1884). — Mendelssohn. Mélodie (1884) — E. Naumann. *Sérénade,* nonetto pour instruments à vent (1884). — R. Schumann. *Trois contes de fée* (1884); *Concerto* en *la mineur* (1886); *Fantasie-Stücke* (1888). — F. Schubert. *Quintette* pour piano, 2 violons, alto et violoncelle (1884). — Spohr. *Adagio* du *Concerto pour deux violons* (1886). — R. Wagner Ouverture des *Maîtres Chanteurs* (1886).

Divers : E. Grieg. *Sonate* pour piano et violon (1884). — Moszkowski. *Valse de concert* (1884). — Tartini. Variations sur un thème de Corelli (1886).

Interprètes.

Parmi les interprètes qui ont donné une haute saveur d'art aux auditions musicales du Salon des *XX*, il faut placer en première ligne l'admirable Quatuor Ysaye (MM. Eugène Ysaye, Crickboom, Van Hout et J. Jacob) qui, depuis 1888, s'est attaché à faire apprécier les compositions les plus belles de la musique de chambre moderne et qui a apporté à cette propagande artistique l'appoint d'une autorité indiscutable et d'un dévouement absolu.

Une mention spéciale doit être faite de M. Vincent d'Indy, qui, depuis 1888 également, n'a pas manqué une année de prendre part à la direction et à l'exécution des concerts, et qui s'est fait connaître à la fois comme compositeur, comme pianiste et comme chef d'orchestre.

Voici, d'ailleurs, la liste des solistes qui se sont fait entendre au Salon des *XX* depuis l'origine :

Chant. Mmes Cornélis-Servais, L. de Serres, Flon-Botman, Soetens-Flament.

Mlles B. Bady, Dyna Beumer, H. Browez, H. Cuvelier, A. David, J. De Haene, A. Delhaye, De Wulf, F. Gillieaux (Gherlsen), Gorlé, R. Hirsch, Loevensohn (Lovenz), M. Michaux, F. Salter, C. Thévenet, L. Van Damme, Van Langendonck.

MM. A. Agniez, Cheyrat, G. Colardin, D. Demest, H. Heuschling, Renaud, Seguin.

Piano. — Les compositeurs J. Blockx, E. Chausson, C. Chevillard, L. de Serres, V. d'Indy, G. Fauré, G. Lekeu, E. Mathieu, Ch. Smulders, D. Van Reysschoot.

Mmes Bordes-Pène, Moriamé-Lefebvre, Théroine.

Mlles P. de la Mora, L. Derscheid, L. Parcus, H. Schmidt, S. Smit.

MM. P. Braud, A. De Greef, G. Dethier, G. Kefer, Octave Maus, A. Pierret, A. Van den Broeck, Théo Ysaye.

Instruments a cordes. — Mlles A. et L. von Netzer; MM. Fernandez-Arbos, Biermasz, Crickboom, Danneels, Deru, Férir, Gillet, Hans, Hill, J. Jacob, Ed. Jacobs, L. Kefer, Kihlman, Lerminiaux, Marchot, Miry (violon), Miry (violoncelle), Schörg, Ten Have, Van der Goten, L. Van Hout, E. Ysaye.

Instruments a vent. — MM. Anthoni, Devos, Dumon, Fontaine, Geeraerts, Gentsch, Guidé, Heirwegh, Lemal, Leroux, Mahy, Merck, Pletinckx, Poncelet, Ruelle, Zinnen.

Harpe. — Mlle S. Kayser, M. Meerloo.

L'orchestre a été conduit par MM. Vincent d'Indy et Guillaume Guidé; les chœurs par MM. Vincent d'Indy et Octave Maus.

Recettes.

Pour clôturer cette statistique, voici les recettes réalisées chaque année par les entrées et par la vente du catalogue :

Années.	Entrées.	Catalogues.	Totaux.
1884. . . fr.	2,466 50	150 00	2,616 50
1885. . . .	3,052 50	187 50	3,240 00
1886. . . .	4,611 50	282 00	4,893 50
1887. . . .	4,720 50	787 00	5,507 50
1888. . . .	4,138 00	739 00	4,877 00
1889. . . .	4,485 50	475 00	4,950 50
1890. . . .	4,684 00	550 00	5,234 00
1891. . . .	4,296 00	521 00	4,817 00
1892. . . .	4,280 00	546 00	4,826 00
1893. . . .	3,877 50	474 00	4,351 50
	Total général. . . fr.		45,313 50

LES FEMMES-PEINTRES

A défaut de présidente, — une femme du monde, pleine d'initiative et de zèle pour les choses artistiques, faillit le devenir, mais la combinaison échoua (du côté de la barbe est la toute-puissance), — les Femmes-peintres ont en Mlle Mary Gasparoli un secrétaire doué de la plus insinuante activité, de la plus rusée diplomatie.

Elle parvient, Dieu sait par quels machiavélismes ! à découvrir, à inventer en Belgique assez de femmes-peintres pour remplir, ou a peu près (ce n'est vraiment qu'une approximation) les trois

salles du Musée affectées aux expositions privées. Et alors que les peintresses connues ou réputées, les Euphrosine Beernaert, les Anna Boch, les Marie Collard, les Louise Héger, les Juliette Wytsman, les Marguerite Holeman font la petite bouche, dédaignent cette « parlotte » féminine, et préfèrent mêler leurs jupes aux pantalons en des Salons mixtes où le talent seul, et non le sexe, établit une classification, le menu secrétaire trottine si allègrement d'atelier en atelier que l'exposition s'ouvre à son heure, avec un contingent honorable de toiles.

L'atelier Blanc-Garin occupe le centre de cette exhibition, manifestation nouvelle du mouvement féministe. Il aligne quelques œuvres de ses meilleures élèves, Mlles Dagmar de Furnhjelm, Verboeckhoven, Verwée, Léotard. Et parmi les deux ou trois douzaines de jeunes femmes qui ne redoutent pas de se salir les doigts en écrasant des tubes de couleur et en manipulant des essences, quelques exposantes intéressent par la sincérité de leur effort d'art ou par le reflet qu'on y découvre de telle personnalité masculine renommée. La facilité d'assimilation est, chez les femmes, vraiment curieuse. Nous le remarquions déjà l'an passé. Cette fois, et plus encore que naguère, les influences s'accusent. Le faire de tel peintre connu transparaît dans certaines toiles, adouci et féminisé, mais nettement accusé. Voyez les œuvres, d'ailleurs intéressantes, de Mlles Baldauf, Nathalie et Sophie de Bourtzoff, de Mme Demanet — la plus coloriste des exposantes — et dites si sur chacune des toiles vous ne pourriez pas mettre, après la signature de l'auteur, celle d'un peintre qui a été l'inspirateur, l'esprit familier des pensées de l'artiste?

La galanterie voudrait que nous citions toutes ces dames. Mais la critique ne l'entend pas ainsi. Bornons-nous donc à signaler les fleurs, joliment traitées au pastel et à l'aquarelle, de Mlle Gasparoli, le *Réfectoire* de Mlle Heyermans, les pastels de Mlle A. Evans, les *Accessoires* et *Objets congolais* de Mlle B. de Meuse, les paysages de Mme Piers, et surtout les figures au pastel de Mlle Marguerite Turner, qui paraît avoir travaillé à l'école de Boldini et qui montre une amusante habileté dans le maniement des poussières colorées.

Il y a aussi la collection des études, plus ethnographiques qu'artistiques, faites en Perse par Mlle Luizo Denis, qui ont été exposées récemment à la Galerie Moderne.

AU CONSERVATOIRE DE LIÉGE

Franciscus

Franciscus, l'oratorio de M. Edgard Tinel, a triomphalement parcouru l'Allemagne et la Hollande. Il nous est revenu en Belgique, consacré chef-d'œuvre et tout couvert de gloire. C'est précédé du retentissement de ses glorieuses campagnes qu'il a été présenté au public liégeois. Et si cette imposante réputation a favorablement agi sur la masse des auditeurs qui a fait grand succès au compositeur, je crois que chez certains elle a excité la sévérité et provoqué la déception.

L'Art moderne, à deux reprises déjà, a analysé cet oratorio (1); je me bornerai donc à noter mon sentiment.

C'est en admirant un travail si consciencieux, mais étonné de tant de sage modération, d'une éloquence si pondérée, si peu convaincante, que j'ai écouté les développements trop étendus de l'œuvre un peu diffuse de M. Tinel.

Franciscus est certainement une œuvre de sérieuse valeur, qui a nécessité un labeur et des connaissances musicales considérables, qui, conçue dans la manière de Hændel et de Mendelssohn, est conduite avec beaucoup de soin et très grande habileté. Le compositeur utilise avec infiniment d'adresse et souvent de charme les connaissances acquises et les souvenirs musicaux amassés.

Mais je ne dégage pas une réelle personnalité, suffisamment nette, pour que dans l'éblouissement des lauriers conquis je m'exalte jusqu'à crier au chef-d'œuvre.

Certains morceaux, en des genres différents, ont de la grâce, de la vie, du caractère : ainsi, dans la 1re partie, le prélude dans le style de Hændel, la Scène au château avec la Valse lente et la Tarentelle, la Ballade à la pauvreté, de recherche un peu trop apparente cependant, et l'Apparition à saint François; dans la 2e partie, l'introduction, suivant moi la page la mieux inspirée de l'œuvre, le cantique au soleil et le chant d'amour; dans la 3e partie, les deux chants de saint François, la scène de l'église avec l'entrée de l'orgue très habilement ménagée.

Mais de l'ensemble je ne retiens qu'une impression de travail et de haute correction, je ne sens pas le grand souffle de l'inspiration, et si l'œuvre est savante, elle ne me provoque ni émotion ni pensées religieuses.

L'exécution de *Franciscus*, longuement préparée par M. Radoux, a été excellente en tous points. Chœurs et orchestre se sont distingués. M. Edgard Tinel les dirigeait et avec une rare maîtrise.

Une seconde audition de l'oratorio a été donnée dimanche; comme la veille, M. Tinel a été acclamé.

(1) V. *l'Art moderne*, 1888, pp. 237 et 286; 1889, pp. 19 et 20.

PETITE CHRONIQUE

C'est samedi prochain, 15 courant, à 8 heures du soir, que sera exécuté, au Théâtre de la Monnaie, par l'*Association des Artistes musiciens, le Chant de la cloche* de M. Vincent d'Indy. Une modification a dû être introduite dans la distribution : Mlle Chrétien chantera le rôle de Lénore, Mlle Armand ne pouvant, à cause du service absorbant qu'elle a au théâtre en ce moment, se consacrer aux études de cette œuvre difficile.

Les chœurs, qui comprennent un ensemble de plus de 150 exécutants, marchent avec précision. L'orchestre répète tous les jours. On attend, jeudi matin, l'auteur, qui assistera aux trois répétitions générales et à l'exécution.

La première partie du concert se composera de *Charlotte Corday* de P. Benoit, de l'*Aria* de J.-S. Bach, joué par tous les archets, et de l'*Espana* de Chabrier.

Les tableaux du *Chant de la cloche* qui seront exécutés samedi, sont, outre le prologue : *le Baptême, l'Amour, la Fête, la Vision, l'Incendie.*

Le Théâtre de la Monnaie a repris avec succès, la semaine passée, le joli opéra comique de Poise, *L'Amour médecin*, qui n'avait plus été joué depuis 1887, date de sa création. La musique de Poise, si fine et si spirituelle en son archaïsme, a été fort goûtée, et l'interprétation qu'en ont donnée les artistes, spécialement Mlle Nardi et M. Gilibert, en a fait valoir le charme. Il y a eu moins d'ensemble, toutefois, que lorsque l'impromptu de Molière fut présenté par Mlle A. Legault, M. et Mme Gandubert et M. Renaud.

Nous appelons l'attention des amateurs sur la vente de la collection Miroult qui aura lieu demain à la Galerie du Congrès. Cette collection se compose presque exclusivement de tableaux de l'école belge et renferme de belles toiles d'Agneessens, Boulenger, Artan, Dubois, Joseph et Alfred Stevens, Stobbaerts, Smits, Van Camp, Fourmois, Verwée, Verhas, etc.

Signalons aussi l'importante vente de la collection Geoffroy-Dechaume qui aura lieu à Paris, à l'Hôtel Drouot, les 14 et

15 avril. Toiles de Corot, Daubigny, Chintreuil, J. Dupré, Delacroix, Daumier, Karl Daubigny, Meissonier; aquarelles, dessins, bronzes de Barye, gravures, lithographies. Une centaine de gravures de Daubigny, et surtout *l'œuvre de Daumier*, plus de 3,500 pièces en tirage à part ou avant toutes lettres (épreuves d'essai ou tirées avec cache-lettres).

Quelques prix de la vente des toiles de Joseph Stevens chez M. Clarembaux : *L'importun*, 5,500 francs. — *Le Chien du saltimbanque*, 2,000 francs. — *Le Marchand de sable*, 1,900 francs. — *L'intérieur du saltimbanque*, 1,600 francs. — *Cheval et chien*, 1,550 francs. — *Vieille lice et conradin*, 1,050 francs. — *Le vieux serviteur*, 400 francs.

Le *Cercle artistique* de Schaerbeek a ouvert, hier, sa première exposition à la Galerie moderne. Nous en parlerons dimanche prochain.

La Société des artistes de Munich (*Münchener Künstlergenossenschaft*) organise, sous le patronage du gouvernement bavarois, son exposition annuelle des Beaux-Arts qui s'ouvrira le 1er juillet prochain. La clôture est fixée au 31 octobre suivant.

Un comité, nommé par M. le ministre de l'intérieur et de l'instruction publique, est chargé de réunir les œuvres des artistes belges qui participeront à cette exposition.

Les adhésions doivent être notifiées, au plus tard, le 1er mai *au Secrétariat du comité belge, 9, place du Musée*, et les œuvres doivent y être déposées à la date extrême du 30 mai.

Une nouvelle revue littéraire vient de naître à Liége : *La Revue Wallonne*, très coquettement vêtue par M. Aug. Bénard, imprimeur-éditeur.

La revue paraîtra chaque mois en un fascicule d'au moins 32 pages in-4°. Abonnement : 6 francs par an. Elle sera illustrée par MM. Bauer, De Groux, De Witte, Donnay, Jaspar, Maréchal et Rassenfosse, et, pour le texte, groupera toutes les personnalités littéraires de la terre wallonne. Déjà figurent au nombre des principaux collaborateurs MM. M. Wilmotte, A. Mockel, F. Nautet, C. Demblon, G. Jorissenne, G. Garnir, A. Vierset, etc.

Nous souhaitons à *la Revue Wallonne* vie et prospérité.

La troisième audition musicale de M. Gustave Kefer, consacrée aux œuvres de Brahms, aura lieu jeudi prochain, 13 avril, à 8 1/2 heures, à la *Galerie moderne*, rue Royale, 180. Le programme porte : le *Trio* (op. 101) pour piano, violon et violoncelle, la 3e *Sonate* (op. 108) pour piano et violon et le *Quintette* (op. 115) pour clarinette, deux violons, alto et violoncelle (seconde audition).

M. Eugène Ysaye s'est fait entendre au Conservatoire de Paris, le vendredi et le samedi de la semaine sainte. Il a joué le 3e *Concerto* de Saint-Saëns avec orchestre, et a remporté un succès triomphal. Il a été, de même, applaudi avec enthousiasme à la *Société des Instruments à vent*, où il a interprété une sonate de Raff avec M. Diémer.

Les Nouveaux Concerts liégeois, sous la direction de M. Sylvain Dupuis, prépârent pour dimanche 7 mai une audition du premier acte de *Tristan et Iseult*.

Les soli seront chantés par Mmes Gabrielle Lejeune et Fick-Wéry, MM. Lafarge et Gilibert. Dans la première partie du concert, M. Lafarge dira la scène de la forge de *Siegfried* et M. Maurice Kufferath parlera au public de l'œuvre de Wagner et en particulier de *Tristan et Iseult*.

En vente chez MACKAR et NOËL

Editeurs de musique, Passage des Panoramas, 22, Paris.

Ch. Lefebvre.	*Souvenir* (A. de Musset) pour baryton ou ténor.
—	*Les anges gardiens* (P. Collin), chœur pour voix de femmes avec solo.
A. Barrès.	*O Salutaris* pour baryton ou mezzo-soprano.
Th. Salomé.	Sérénade pr piano (ou orchestre).
Constant Sieg.	Minuetto pr piano (op. 56 no 5).
A. Parent.	Mazurka pr violon avec accompt de piano (op. 11).

VILLE DE BRUXELLES

VENTE AUX ENCHÈRES PUBLIQUES
de la riche collection de

TABLEAUX

Aquarelles et Dessins modernes

DE DIVERSES ÉCOLES

DE FEU M. FRANÇOIS VAN DER DONCKT

Bonheur, Rosa	Heilbuth, F.	Schreyer, A.
Clays, P.-J.	Koller, G.	Stevens, Alfred
Comte, P.-C.	Lagye, V.	Troyon, C.
Corot, J.-B.	Madou, J.-B.	Van Marcke, E.
Courtens, F.	Metzmacher, E.	Verboeckhoven, E.
Daubigny, C.	Michel, G.	Verhas, F.
De Haas, J.-H.-L.	Pasini, A.	Verhas, J.
De Jonghe, G.	Robie, J.	Willems, F.
Diaz de la Pena	Roelofs, W.	Ziem, F.
Gallait, L.	Rousseau, Th.	
Goupil, J.	Roybet, F.	

Cette vente aura lieu par le ministère de Me ELOY, notaire résidant à Bruxelles, 10, rue de la Chancellerie,

les mardi 18 et mercredi 19 avril 1893, à 2 heures très-précises de relevée en la

GALERIE SAINT-LUC, 10, rue des Finances

EXPERTS : MM. J. et A. Le Roy, frères, 12, place du Musée.

Exposition particulière : samedi 15 avril 1893,
Id. publique : dimanche 16 avril 1893,
de 10 heures du matin à 4 heures de relevée.

Le catalogue se distribue en l'étude du notaire Eloy et chez MM. J. et A. Le Roy, frères, experts.

GALERIE DU CONGRÈS

Rue du Congrès, 5, à Bruxelles.

Lundi, 10 avril 1893, à 2 heures de relevée, aura lieu, sous la Direction de M. **EMILE CLAREMBAUX**, la

VENTE DES TABLEAUX MODERNES

de M. S. M'IROULT

composée d'œuvres de MM. Gallait, J. et A. Stevens, Willems, Dubois, Boulenger, Courtens, Verwée, Fourmois, Robie, Verhas, Smits, Oyens, etc.

Exposition samedi 8 et dimanche 9 avril, de 10 à 5 heures.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**. *Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de **220 millions.**
RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)
MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale
Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin
Vins de toutes provenances

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT *et l'*ANGLETERRE

Bruxelles à **Londres** en 8 heures.— **Cologne** à **Londres** en 13 heures.— **Berlin** à **Londres** en 22 heures.— **Vienne** à **Londres** en 36 heures. — **Bâle** à **Londres** en 20 heures. — **Milan** à **Londres** en 32 heures. — **Francfort s/M** à **Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'**Ostende** à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De **Douvres** à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux.** — **Fumoirs.** — **Ventilation perfectionnée.** — **Éclairage électrique.** — **Restaurant.** BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glascow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES** ou **DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2e en 1re classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 % entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1er juin au 30 septembre.
Entre les principales villes de Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Office. — Restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE **225,000 INSTRUMENTS** VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos BECHSTEIN

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

Treizième année. — N° 16. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 16 Avril 1893.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

Pour les yeux et les oreilles! — Le budget des Beaux-Arts. — Cueillette de livres. — L'Exposition des XX a Gand. — La maison du Cheval marin. — Exposition du Cercle artistique de Schaerbeek. — Wagner intime. — Petites causes du jour. — Chronique judiciaire des arts. — Instantané. — Petite chronique.

POUR LES YEUX ET LES OREILLES!

D'un coup d'article jetons-les, ces quelques idées écloses au cours de flâneries. Les idées semées finissent souvent, dans le terreau des âmes et des esprits, par germer, par dresser des tiges au soleil de l'esprit, par fleurir en fleurs d'autant plus brillantes et plus riches que la semence a dormi plus longtemps dans les plis du sol.

Quand on se promène en nos belles régions de grand ciel et de lumière limpide, sous nos arbres si voluptueusement baignés de jour, le long de nos rivières lentes et abondantes, si on possède un œil de coloriste, amoureux des caresses et des saveurs lumineuses, vite on s'enthousiasme et l'on se sait en un pays exceptionnellement pictural. Que sèche, malgré l'or de ses orangers et de ses citronniers, la nature méridionale où le jour se contente de délimiter net les frondaisons, sans s'attarder, comme ici, à en dévorer goulûment et brillamment les feuilles! Eh bien, dans les villages de nos campagnes et de nos prairies — ces velours de tendresse étalés sous le firmament! — ne vous est-il pas arrivé souvent de vous arrêter devant des roses trémières fleuries sous des volets verts, devant des liserons cramponnés à une façade, devant de rutilantes splendeurs de tournesols éclairant tout un rustique jardinet? N'avez-vous pas été ravis par de nuptiales splendeurs de jasmins, par des haies d'aubépines jolies comme de petits morceaux de ciels vierges étoilés? N'est-ce pas que ces riens fleuris dans les plaines et les hameaux, ces bouquets éparpillés, mettent une poésie intime et délicieuse sous les fenêtres, sous les gouttières, le long des murs des granges, voire sur les opulentes mousses des chaumes?... Mais un regret vient de ne pas voir plus de maisonnettes tapissées de verdure, plus de jardins et de haies empanachés de floraisons. Et alors suit cette réflexion : Que n'enseigne-t-on dans les écoles à aimer et à cultiver les fleurs et les plantes simples et belles qui feraient la joie des yeux et la fête perpétuelle des villages? Dire les saisons où il faut planter, le moment des semailles! Dire la beauté et la douceur des pétales et des couleurs!

Une génération ainsi éduquée (car on fait comprendre la beauté des choses, voire à des rustres!) enchanterait la Belgique, ajouterait à son pittoresque calme et savou-

reux, large et plantureux, la captivante poésie des aubépines de mai autour des haies, des roses fleuries au son des rouets rustiques, des liserons et des vignes encadrant des fenêtres campagnardes.

Autre chose! Après la fête des yeux, la fête des oreilles. Certains instruments de musique interprètent à merveille l'âme populaire, des instruments dont on se rit pourtant : la flûte à trois sous, l'harmonica. Qui ne garde, cependant, au fond de son cœur, quelque bribe de musique plaintive d'harmonica, entendue en un coin de port, des soirs d'exceptionnelle rêverie, ou dans une kermesse d'été, lointaine, dorée par la nostalgie du passé? Et lorsque quelque gaillard rustique danse en essoufflant son instrument, des souvenirs d'impressions de naguère reviennent, mélancoliques, évoqués par ce refrain populaire, par cette harmonie primitive, si propice aux ressouvenances et qui est comme le cœur même des paysages du jadis qui renaissent à l'esprit. La flûte à trois sous? Un gamin en jouait un soir, dans la banlieue bruxelloise, aux abords de l'exposition du Grand Concours. Il en jouait d'une façon charmante, emperlant l'air d'une idylle comme un jeune sylvain. Il allait, il allait, toujours « musiquant » le long des maisons. La foule se mit à le suivre. Il jouait toujours, impassible. La foule grossissait. Un grand gaillard, une sorte d'Hercule, prit le gamin musicien sur ses épaules, et du haut de ce colosse le petit Orphée de la flûte à trois sous continua, triomphateur artiste, à jeter à ses adorateurs ravis la vive limpidité de ses improvisations. N'est-ce pas délicieux et émotionnant une telle scène populaire, qui réveille la bonté, la tendresse, la rêverie au cœur des foules?

Eh bien! qu'on enseigne, dans les écoles, à jouer de l'harmonica, de la flûte en fer blanc! On verra se renouveler des scènes aussi belles. On suscitera Dieu sait quels petits artistes charmants. Dieu sait quels oiseaux dans nos provinces! Ces instruments abandonnés à l'inspiration populaire interpréteront ses chansons et ses lieds et ils engendreront un art mille fois plus prime-sautier que toutes les fanfares, que tous les orphéons sonnant de bombardons et de grosses caisses et qui lancent par la gueule de leurs cuivres, comme de la mitraille, des marches veules et des accords dignes de scander l'allure de bœufs gras triomphants.

Ce serait dans la couleur et le parfum des fleurs, dans les sons des musiques filant ainsi que des ruisselets aériens de village en village, à travers prés, à travers bois, un si joli décor à la vie spirituelle, une source de bons sentiments versée au peuple — du véritable art populaire, en fleurs et en sons — et d'où jaillirait sans cesse une poésie imprévue et forte.

Le budget des Beaux-Arts

Voici, pour faire suite au discours de M. le comte Goblet d'Alviella que nous avons analysé dans notre numéro du 26 février, la réponse faite par M. de Burlet, ministre de l'intérieur et de l'instruction publique, aux questions posées par l'honorable sénateur.

ORGANISATION DES MUSÉES.

« Il y a peu de jours, des journaux français parlaient avec les plus grands éloges du Musée d'art décoratif et industriel et rendaient hommage à l'initiative prise par le gouvernement au sujet de la création de ces musées. Ils parlaient aussi avec éloge des collections qui y sont réunies.

L'honorable M. Montefiore-Levi a dit avec raison que nous possédons là de véritables trésors artistiques. Nos musées, tels qu'ils sont constitués, sont la réalisation du programme que M. Beernaert avait conçu et exposé aux Chambres lorsqu'il était ministre des travaux publics. Je dois à mon collègue cette justice et cet hommage mérités.

Permettez-moi, Messieurs, de vous dire en quelques mots ce qui a été accompli pour atteindre le but qu'il se proposait.

On a réuni, entre la rue de la Régence et la Montagne de la Cour, un ensemble d'installations magnifiques : le Musée de peinture moderne et les archives générales du royaume.

Nous avons doublé l'importance des locaux du Musée de peinture, bâti le Palais des Beaux-Arts et le Musée d'histoire naturelle, mis tout le monument de la porte de Hal à la disposition du Musée d'armures.

Les archives du royaume, comme je le disais tantôt, sont installées dans les meilleures conditions et peuvent, à tous les points de vue, soutenir avec avantage la comparaison avec les établissements similaires des autres pays; nous avons agrandi la bibliothèque, en éloignant l'école industrielle de Bruxelles, qui y avait été installée pendant bien des années et dont le voisinage constituait un véritable danger pour nos collections; nous avons établi, au parc du Cinquantenaire, le Musée scolaire; enfin, la création d'un Musée d'ethnographie a été décrétée.

Lorsque j'ai eu l'honneur de procéder à l'installation des commissions des musées du Cinquantenaire, j'ai fait connaître sommairement comment je comprenais l'organisation de ces musées et quelles étaient les questions, très importantes, restant à résoudre pour que le public puisse retirer de ces collections tous les avantages possibles.

Voici, Messieurs, quelques lignes du procès-verbal de la séance d'installation :

« M. le ministre remercie les membres de la commission d'avoir bien voulu accepter la mission, toute de dévouement, qu'ils tiennent de la confiance du gouvernement. Il est convaincu que, sans souci des critiques auxquelles sont exposées les commissions artistiques, celle-ci, guidée par sa haute compétence, agissant avec une entière indépendance, absolue, saura mener à bonne fin l'œuvre qui lui est confiée... »

Comme vous le savez, Messieurs, l'installation de nos musées est de date encore récente : les lacunes actuellement existantes sont, par conséquent, excusables. Ces musées doivent recevoir une extension nouvelle, comme je l'indique dans la suite de mon exposé à la commission, par des constructions importantes.

« M. le ministre fait remarquer que la fusion des différents

comités des diverses sections des musées en une commission générale s'explique et se justifie par la connexité d'intérêts des dites sections.

« Le désir du gouvernement est que la commission générale et les divers comités, pénétrés de l'importance de leur mission, guident l'administration et lui facilitent la prompte solution de toutes les affaires qui se rattachent aux intérêts immédiats des musées... »

« La construction de l'hôtel de l'administration des chemins de fer permettra de disposer, dans un avenir relativement peu éloigné, de la partie des locaux du parc du Cinquantenaire occupée actuellement par le personnel de cette administration.

Nous sommes singulièrement rapprochés de ce moment, puisque le nouvel hôtel des chemins de fer est à peu près sous toit aujourd'hui. Et nous pourrons débarrasser le Palais du Cinquantenaire de cet appendice peu agréable à l'œil, lorsque l'hôtel des postes sera terminé.

« Il y aura lieu d'utiliser ce laps de temps en vue de l'étude complète d'une installation définitive des collections des sections d'art monumental et d'art décoratif, qui sont à l'étroit dans les locaux actuels, ainsi que de la section d'antiquités.

« En ce qui concerne la collection des industries d'art moderne, M. le ministre estime qu'un appel immédiat aux industriels du pays aurait pour résultat de provoquer des dons et de hâter l'organisation de cette collection... »

L'honorable membre sait que nous ne disposons pas actuellement de tous les locaux nécessaires. C'est une lacune qui sera comblée le plus tôt possible.

« Il y aura également lieu d'examiner la possibilité de l'installation éventuelle d'un Musée africain au parc du Cinquantenaire et, le cas échéant, les mesures à prendre à cette fin...

« Le Musée ethnographique semble ne pouvoir se développer suffisamment dans le local restreint qui lui est dévolu à la porte de Hal : il trouverait peut-être au parc du Cinquantenaire un local convenable et plus vaste.

« Les monnaies romaines de la collection de Meester de Ravenstein pourraient être réunies à la collection de numismatique de la Bibliothèque royale pour former un ensemble complet au parc du Cinquantenaire. Cet arrangement, désirable au point de vue des études numismatiques, aurait aussi pour résultat de donner aux autres sections de la Bibliothèque royale la place qui leur manque actuellement.

« Les collections nationales, ai-je ajouté, doivent être utiles, non seulement aux savants et aux artistes, mais elles doivent également servir à l'éducation du peuple.

« A cette fin, il importe qu'elles soient classées avec méthode, autant que possible dans l'ordre chronologique, que les objets soient étiquetés, des catalogues et inventaires soigneusement élaborés et tenus avec une ponctuelle régularité. »

Vous le voyez, ces idées se rencontrent avec celles exprimées hier par l'honorable comte Goblet et, si la situation actuelle n'est pas, à ce point de vue, tout à fait satisfaisante, c'est que nous sommes encore dans la période de transformation et d'organisation.

Nous ne perdons pas l'occasion de stimuler le zèle du conservateur en chef et des conservateurs adjoints qui sont chargés de cataloguer, d'étiqueter et de mettre le public qui se rend aux musées du parc du Cinquantenaire, à même de tirer de sa visite tout le profit possible.

C'est un service à rendre au pays que de parler dans nos assemblées législatives de ces musées; car, chose triste à dire, beaucoup de nos concitoyens semblent ignorer encore l'existence même de ces musées intéressants. On ne les visite guère.

Musée des échanges. — Polychromie. — Classement.

Messieurs, l'honorable comte Goblet, renouvelant des observations qui se sont quelquefois fait entendre, a signalé l'utilité qu'il y aurait à appliquer la polychromie aux reproductions d'objets d'art ancien réunies au Musée du Cinquantenaire; ce serait, croit-il, le seul moyen de donner à ces reproductions l'aspect des originaux.

Personnellement, je suis d'accord avec l'honorable membre, mais les avis sont partagés au sujet de ce genre de décoration. Les reproductions du Musée de South-Kensington sont polychromées; celles du Trocadéro ne le sont pas : on s'est borné à donner une teinte plate à quelques-unes d'entre elles. La section d'art monumental n'est point partisan de cette innovation.

Les quelques pièces polychromées ou teintées qui se trouvent au musée datent de 1880.

Sans insister sur la dépense considérable qu'entraînerait cette décoration, il y a lieu de remarquer qu'elle ne pourrait s'appliquer d'une manière convenable qu'à un nombre limité d'objets et qu'elle est d'une conservation fort difficile.

Quoi qu'il en soit, rien n'empêche de procéder à cet égard à certaines expériences.

Il n'est pas nécessaire de prendre en cette matière une décision absolue et générale. Des exceptions peuvent se justifier.

Le classement chronologique des pièces du musée, dont M. le comte Goblet ne se déclare pas satisfait, s'opère par les soins des conservateurs et sous le contrôle de quatre commissions spéciales.

Mais il a dû être fait exception pour certaines œuvres, telles que le fronton du Parthénon, dont le développement est tel qu'il doit nécessairement empiéter sur plusieurs siècles. Il en est de même du tabernacle de Léau, placé au milieu du grand *hall*, lors de l'exposition de 1880.

Ce monument, d'une grande élévation, trouverait difficilement place ailleurs. L'emplacement choisi s'impose, du reste, au point de vue du coup d'œil général de la salle, ce qui a bien aussi son importance. Au point de vue de cet effet d'ensemble, la grande salle est certainement une des plus belles de l'Europe.

Décoration des monuments publics. — Palais de justice.

L'honorable comte Goblet sait que le gouvernement se préoccupe des travaux de décoration artistique, soit sculpturale, soit picturale, de différents monuments.

Aucune résolution définitive n'est prise encore en ce sens; mais je suis personnellement grand partisan de ce genre d'encouragement donné à nos bons artistes; c'est un moyen de développer et de former le goût artistique du public.

Nous nous sommes déjà engagés dans cette voie, et l'honorable comte Goblet demande que nous poursuivions la tâche, en décidant, notamment, la décoration du Palais de justice de Bruxelles, où des socles assez nombreux semblent, dit-il, attendre des travaux de sculpture et où beaucoup de vastes panneaux appellent des peintures décoratives.

Ce programme est certainement fort séduisant, mais l'honorable comte Goblet voudra bien tenir compte de ce que les travaux de

décoration commandés en ce moment doivent être réalisés au moyen des ressources ordinaires du budget. Il n'y a pas lieu actuellement de recourir aux crédits extraordinaires, comme on l'a fait en des temps plus prospères.

La décoration du Palais de justice s'accomplira; c'est une question de temps; mais elle entraînera une dépense tellement considérable, à raison même des proportions colossales du monument, que mes crédits ordinaires ne pourraient jamais suffire.

Et, avant de songer à réaliser ce projet, il faut que les travaux actuellement projetés, et qui sont de proportions plus modestes, soient terminés.

Que l'honorable membre veuille bien reconnaître que les travaux dont il a parlé hier constituent déjà une entreprise considérable en sculpture et en peinture décorative. »

CUEILLETTE DE LIVRES

Contes à Marjolaine, par GEORGES GARNIR. Lacomblez, Bruxelles.

Un vrai Wallon de corps et d'âme. Sera-t-il parmi ceux qui incarneront un jour la personnalité wallonne? Peut-être. Il la comprend si bien, cette nature un peu froide, sans éclat de couleur, toute en lignes, qui force le cerveau à plus de retours sur lui-même, l'affine et lui communique une questionnante activité. Là, plus de ces horizons indéfinis dont le voile mystérieux contient tous les reflets du prisme et engendre forcément dans nos corps surmontés d'âmes, l'image et la couleur. Rien que des choses apparaissant nettes les unes derrière les autres, empêchant la griserie de l'unité de sensation; formant des esprits clairs, des natures vives, exaltées parfois, mais rarement aussi pesamment passionnées que les natures flamandes.

Ces huit nouvelles sont notées tout entières comme on note des impressions bien personnelles. Aucun ressouvenir, aucune imitation d'autrui. Des aquarelles franches et fines, justes de couleur, poétisées par l'adoration d'un vrai enfant du pays, qui connaît les profondes ressources et les chères faiblesses de cette Wallonie.

Mes préférences sont pour « Anonyme », cette pittoresque énigme de vie et de mort, et pour ces charmants couplets à la Meuse, dans le conte dédié à Marjolaine : « Car c'est dans la Meuse — as tu déjà songé à ce symbole, Marjolaine? — que toutes les sources jaillies des entrailles de notre sol vont se réunir. Le moindre filet y court du fond du pays par des chemins compliqués, mais par des pentes inévitables; les fontaines ne coulent que pour aller au fleuve; chacune lui apporte son tribut : l'eau froide des rochers, l'eau tiède lentement promenée sous les soleils d'été, l'eau parfumée de la lavande et du thym des prairies, l'eau aiguisée par le cresson des rives, l'eau troublée par l'industrie et les usines.

« La vallée de la Meuse est à cause de cela comme le cœur de la Wallonie; toutes les traditions y aboutissent avec nos ruisseaux et nos rivières; c'est elle qui conserve les souvenirs, l'unité et la force de notre race. C'est à cause d'elle qu'à travers les temps nous sommes restés un petit peuple de même sang et de même cœur.

. . . . . .

« Les hommes grandis sur les terres qu'elle arrose en gardent, jusqu'à la mort, une marque originelle, qui les distingue des autres hommes, un don particulier d'éprouver, une faculté spéciale de s'émouvoir, un peu de poésie mélancolique ou joyeuse.

. . . . . .

« ... Notre peuple, Marjolaine, c'est celui dont le cœur s'émeut de même facon que le nôtre, dont l'esprit est ouvert aux mêmes joies; c'est la collectivité des êtres du même sang unis par des souvenirs à garder en commun, par des aspirations à formuler d'intelligence. Les provinces de cette patrie-là s'appellent Ardennes, Famenne, Condroz, Entre-Sambre-et-Meuse. Dans chacune d'elles et dans toutes à la fois, nous avons le sentiment d'être « chez nous », dans un pays conquis et gardé par nos pères qui l'ont défriché de leurs mains, fertilisé de leurs sueurs, défendu de leurs bras, protégé de leurs poitrines. » I. W.

Au Montenegro, par EMILE VANDERVELDE. (Extrait de *la Revue de Belgique*). — Weissenbruch, Bruxelles.

Vingt pages écrites de verve, imprimant dans l'œil et dans l'esprit l'aspect de cette Chine, le Montenegro — la Montagne noire — fermée par sa configuration à toute influence européenne, restée plus slave que les Slaves.

Costumes, crasse, pauvreté, fierté, superstitions, lois, décor et réalité, on croit voir, bien vivante, l'aride patrie de ces demi-sauvages, « le seul pays d'Europe où la propriété individuelle du sol soit à peu près complètement inconnue ».

Si les Montenégrins sont « tous nobles, tous rois », si le salaire et le prolétariat sont pour eux de vains mots, il est cependant douteux que leur sort soit tout à fait enviable pour le moment.

« Faudra-t-il donc toujours — dit M. Vandervelde — que l'humanité choisisse entre les inégalités navrantes des hautes civilisations, et cette égalité des communautés barbares, durement payée par d'incessantes guerres, de périodiques famines, et une existence aussi monotone en temps de paix que celle des Esquimaux dans leurs maisons de neige? »

. . . . . .

Mais, continue-t-il « à quoi bon ces discussions forcément stériles sur les civilisations qui se sont succédé sur la terre? Regardons plutôt vers l'avenir avec le ferme espoir que ceux qui viendront après nous sauront concilier les avantages de la vie primitive et de la vie civilisée ».

On ne pourrait mieux conclure ces pages, d'observation si pénétrante sous leur souple et attrayante enveloppe de spirituelle conférence.

L'exposition des XX à Gand.

(*Correspondance particulière de* L'ART MODERNE.)

Les XX ont émigré en groupe serré et font étape en ce moment dans la jolie petite salle du Cercle artistique et littéraire de Gand, où les expositions se succèdent au point de passer inaperçues si elles ne sont particulièrement attrayantes. Ainsi, à Gand, les XX sont remarqués, discutés, commentés, abîmés, exaltés; enfin s'égrène pour eux toute la gamme du succès. Non pas que l'on soit unanime à les « admettre », car c'est bien là le mot juste dans ce milieu où il y a peu de temps encore on s'extasiait devant des têtes de moine ou de vieillard bien imprégnées de bitume à la mode d'Anvers, signées par quelque docte professeur. Mais enfin, on va au Cercle en foule, on y admire les exquises productions de Khnopff, les pénétrants dessins de Rops, les vigoureuses sculptures de Paul Dubois et devant les œuvres de Théo Van Rysselberghe, un Gantois qui plaide éloquemment devant ses citoyens pour l'école nouvelle, on commence à reconnaître qu'elle n'est

pas sans mérite; qu'elle soulève de gré ou de force le visiteur dans l'effort vigoureux et sincèrement raisonné fait par toute cette pléiade de néologistes pour arriver à une vibrante reproduction de la nature. C'est surtout devant le portrait mauve signé Van Rysselberghe que s'opère lentement l'évolution artistique du public qui, tombant à pic sur les envois de Regoyos, Vandevelde et Ensor, a souri et même ri, avant d'avoir vu et apprécié. Le fameux proverbe « Nul n'est prophète en son pays » ne s'applique donc pas à Van Rysselberghe, car c'est cet artiste qui précisément sert de trait d'union entre l'admiration traditionnelle qu'on professe pour ses maîtres de l'académie de Gand et l'hommage que l'on rend à son talent et à celui de ses amis.

Faut-il dire qu'Ensor est le plus discuté de tous les exposants et exposé aux lazzi et aux plaisanteries faciles des partisans de l'art 1830? Faut-il ajouter que Mlle Boch et Vogels sont les vingtistes les moins combattus parce que certaines de leurs œuvres se rapprochent le plus des gammes accoutumées?

Cette impression n'a pas l'importance d'une critique raisonnée; qu'elle serve uniquement pour les XX à marquer d'une pierre blanche leur passage à Gand, et qu'elle leur apprenne, s'il en est besoin, que leur halte dans nos murs n'est pas restée sans influence pour le triomphe des idées nouvelles.

LA MAISON DU CHEVAL MARIN

Notre conseil communal vient d'acquérir l'un des plus jolis édifices du vieux Bruxelles, la maison du *Cheval marin*, située à l'angle du Marché-aux-Porcs et du quai aux Briques. Voici le rapport fait par M. Buls, bourgmestre, au sujet de cette acquisition :

« Chaque jour Bruxelles voit disparaître une de ses maisons anciennes qui donnaient un aspect si pittoresque à notre vieille cité.

Celles qui forment un cadre si magnifique à notre Hôtel de Ville ont été préservées, grâce à l'intelligente munificence de l'Administration communale, et jamais un de nos contribuables ne lui a reproché les sommes considérables qui ont été dépensées en vue de conserver à la Grand'Place ce caractère unique en Europe, qui fait l'admiration de tous les étrangers et l'orgueil des Bruxellois.

Cette sollicitude de la Ville pour les édifices anciens remarquables par leur architecture, n'a évidemment pu s'étendre à toutes les maisons anciennes; beaucoup ont disparu, d'autres ont été transformées pour satisfaire à des exigences nouvelles.

Une de ces maisons, datant de la fin du XVIIe siècle, est sur le point sinon de disparaître, au moins d'être remaniée au point de perdre son style architectural. Le propriétaire a sollicité l'autorisation de percer des vitrines dans les murailles du rez-de-chaussée.

Cette maison, construite dans le style élégant et pittoresque de la Renaissance flamande, forme, par sa situation au bord du canal, à l'angle du Marché-aux-Porcs et du quai aux Briques, un point de vue intéressant qu'il serait déplorable de voir disparaître.

Les spécimens de cette architecture, qui est considérée comme propre à l'art flamand, deviennent de jour en jour plus rares dans notre ville.

Cette maison porte le nom de *Zeepaard* et cette appellation paraît se rapporter à la date de sa construction; en creusant ses fondations, les ouvriers y trouvèrent, paraît-il, les ossements fossiles d'un *Elephas primigenius* et les considérèrent comme formant le squelette d'un cheval marin; plus tard, cette maison fit partie d'une propriété particulière dite « Le comte d'Egmont ».

Depuis plusieurs années, le Collège s'était préoccupé de la conservation de ce joli édifice, mais nous avions reculé devant les exigences du propriétaire; aujourd'hui que celui-ci a réduit ses prétentions, nous croirions manquer à nos obligations en ne venant pas proposer au Conseil l'acquisition de cet immeuble, qui pourra être utilisé pour un service public, de manière à dégrever notre budget de la location d'une autre maison occupée par le capitaine du port.

En conséquence, le Collège, d'accord avec la Section des finances, vous propose, Messieurs, d'autoriser l'acquisition de cet immeuble et de décider qu'elle sera faite pour cause d'utilité publique.

Un crédit extraordinaire sera demandé ultérieurement au Conseil pour couvrir les frais de cette acquisition et des travaux de restauration. »

Les conclusions de ce rapport ont été adoptées à l'unanimité des membres présents.

Exposition du Cercle artistique de Schaerbeek

Quelques peintres : Isidore Verheyden, Jan Stobbaerts, Jan Verhas, Binjé et Staequet émergent d'un flot de médiocrités qui donnent l'envie de s'enfuir de la Galerie moderne dès qu'on y est entré. Et encore ces artistes n'exposent-ils, en général, que du déjà vu. M. Verheyden tient la corde avec son *Vieux Promeneur rustique*, joliment silhouetté et d'une couleur claire. A citer aussi, et très particulièrement, de suggestifs dessins : une tête d'homme, une tête de femme, une figure de vieille, signés Colmant, un nom rencontré déjà, au *Voorwaarts*, pensons-nous, et qui marquera.

WAGNER INTIME

Bien amusante, l'historiette que raconte *le Guide musical :*

« Wagner avait chez lui un serviteur, sorte de factotum, en qui il avait la plus absolue confiance. C'était un Suisse, du nom de Stœcker, tout en longueur, qui vaguait tout le temps par la maison en bras de chemise et coiffé d'une casquette rouge ornée d'une houppe énorme. C'était un homme très entendu, faut-il croire, puisqu'il remplissait chez Wagner les fonctions de domestique, de cocher, de valet de pied et de jardinier tout ensemble. Aussi était-il considéré comme un membre de la famille. Pendant les repas, tandis qu'il servait, il prenait part à la conversation et même, sans autrement se gêner, interpellait les convives étrangers, à la plus grande joie de Wagner.

Frédéric Nietzsche, qui était à cette époque professeur à Bâle, venait souvent, le dimanche, voir Wagner. Un jour, il arriva avec un paquet de musique sous le bras. — Ah! dit-il en entrant à Wagner, cette fois je vous apporte une composition de moi. Si vous le voulez, je vais vous la jouer avec Richter.

La foudre tombant sur le toit de la maison n'eût pas produit un effet pareil à celui produit par cette proposition.

Wagner semblait pétrifié. Il ne s'était pas douté que ce Nietzsche qui s'était jusqu'alors montré un admirateur passionné de ses œuvres, ce philosophe qui l'avait intéressé par ses vues originales et profondes, était aussi... compositeur de musique. Jusqu'alors, tout au moins, jamais il n'avait été question de cela entre eux.

Mais que faire? Nietzsche avait déjà ouvert le piano et il fallut m'asseoir près de lui pour jouer sa composition, une ouverture à quatre mains! A peine le morceau commencé, le visage de Wagner s'était rembruni. Quand ce fut fini, il était pâle de colère. Je pressentais une tempête terrible; mais il eut la force de se contenir devant Nietzsche. Sans proférer une parole, il se leva et sortit, ou plutôt se précipita hors de la pièce. Tableau! Je ne savais quelle contenance prendre vis-à-vis de Nietzsche, lorsque la porte se rouvrit. Une minute ne s'était pas passée, Wagner rentrait, se secouant littéralement dans un accès de fou rire :

— Non! ce Stœcker (le domestique) est vraiment un drôle de corps! Que croyez-vous qu'il ait fait? Quand il m'a vu sortir si furieux, il m'a arrêté de sa forte main et, me touchant l'épaule, il m'a dit dans le plus pur dialecte suisse : « Ça ne me paraît pas bon, hein, maître! »

Un rire général accueillit cette boutade. L'orage était passé. Depuis lors, jamais Nietzsche ne parla plus de ses compositions. »

Et notre confrère ajoute malicieusement : « Le philosophe ne paraît pas avoir oublié cette petite avanie à son amour-propre. Lisez *le Cas Wagner*. »

PETITES CAUSES DU JOUR

M. EDMOND HARAUCOURT

RÉQUISITOIRE. — « Ah ça, ne va-t-on pas bientôt rendre la paix au Christ? Chaussée-d'Antin, il fait les lendemains du vaudeville sans couplets de M. Lemaître; il s'exhibe au Châtelet, dans les intervalles de *la Fille prodigue*, pièce en cinq écuries, et M. Grandmougin, pour d'identiques entreprises, postule des planches disponibles, çà ou là.

« Chateaubriand rapporte qu'un grand terrien du moyen-âge appelait Dieu : le Gentilhomme de là-haut. Jésus en est aujourd'hui le grand premier rôle. Il s'incarne en MM. Mayer et Garnier. Il est le rédempteur du monde — des théâtres, console les directeurs, et laisse venir à lui *jusqu'aux* petits enfants — avec leurs familles. Judas l'a vendu, les dramaturges le revendent. Il fait recette; c'est un placement meilleur que les admirables *Béatitudes* de César Franck!

« Un exemple est nécessaire. Vous sévirez contre M. Haraucourt, l'auteur de la *Légende des sexes*, à ce titre moins autorisé que qui que ce soit à trafiquer de *la Passion*. »

PLAIDOIRIE. — « Pourquoi mon client porterait-il, exclusivement, la peine d'une profanation qu'il n'a pas seul commise? Sa simonie n'a pas été, que je sache, jusqu'à faire danser un ballet sur le mont des Oliviers...

« Il est également injuste de ne rappeler, des œuvres de M. Haraucourt, que celle qui a circulé sous le manteau. Il a publié aussi, outre un roman : *Amis*, des vers qu'on récite ailleurs qu'au fumoir, entre hommes. Il est l'auteur d'une adaptation de *Shylock*, jouée à l'Odéon en 1890. Il est jeune, avisé, souple et chevalier de la Légion d'honneur, ni plus ni moins qu'Edmond de Goncourt et Zola.

« Je sollicite pour lui la clémence du tribunal. »

VERDICT. — « La Cour condamne M. Haraucourt à trente deniers d'amende. »

LE GREFFIER D'AUDIENCE : L. D.

(*Journal.*)

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

La Basilique du Sacré-Cœur

Un très curieux procès touchant à de délicates questions de droit d'auteur a été vidé par le tribunal correctionnel de Paris.

Mme Saudinos-Ritouret, fabricante d'objets de piété, avait fait saisir une foule de médailles, scapulaires, images et souvenirs divers colportés par de petits camelots et représentant la basilique du Sacré-Cœur récemment inaugurée à Montmartre. Elle affirmait être seule investie par l'archevêque de Paris du droit de vendre les dites bondieuseries et requérait le ministère public, auquel elle s'était jointe comme partie civile, de réclamer contre les prévenus des condamnations sévères.

Défense des petits camelots : L'archevêque de Paris n'étant pas propriétaire de la basilique, n'a pu disposer par contrat de cette œuvre. La loi sur la propriété littéraire n'est d'ailleurs pas applicable en l'espèce. Il ne s'agit pas d'une propriété privée, mais d'un monument dû à des souscriptions publiques, et son caractère fait retomber sa reproduction dans le domaine public.

Mais le jugement n'est pas de cet avis et condamne chacun des prévenus à 100 francs d'amende et 20 francs de dommages-intérêts.

Le motif de cette rigueur, c'est que le droit conféré à l'archevêque d'ouvrir des souscriptions publiques, de prendre toutes les mesures voulues tant pour l'acquisition des terrains nécessaires que pour l'achat des projets, plans et dessins des architectes, lui a donné la faculté de rétrocéder valablement la reproduction du monument, en l'absence de toutes réserves de la part de ces derniers.

La loi de 1793 s'applique à toutes les œuvres d'art, y compris les plans d'architecture.

Si la basilique de Montmartre, qui est un monument public, peut, une fois érigée, être reproduite par le dessin, la photographie ou tout autre procédé (1), chacun devenant propriétaire de l'œuvre ou de l'épreuve due à son initiative propre, on ne saurait étendre ce droit de reproduction jusqu'à la partie de la basilique qui, n'étant pas édifiée, ne se trouve pas tombée dans le domaine public; or, les objets saisis s'appliquent à la reproduction de tout l'édifice, y compris, notamment, la flèche et le dôme et autres parties détachées des plans et devis qui ne sont pas construits ou achevés. Dès lors, les prévenus ont porté atteinte à un droit privatif, acquis par l'archevêque de Paris et, par lui, valablement transmis à la partie poursuivante.

INSTANTANÉ

TOULOUSE-LAUTREC. — Un petit, tout petit bout d'homme, qui est en train de prendre une grande place parmi les modernistes, après Degas, Raffaëlli, Forain. Doué d'une vision perspicace, étudie avec un art simple et sûr, aigu et sarcastique, le monde douloureux des filles de joie, sur les pentes de Montmartre, du Moulin-Rouge, du Moulin de la Galette. Le peintre de la Gigolette et de la Pierreuse dont Bruant est le poète, a trouvé sa Joconde fin-de-siècle avec *Mélinite* et *la Goulue*. Ne se contente pas de

(1) Ce principe est très contestable. Le contraire a été jugé en Belgique, où la rigueur des principes du droit d'auteur est généralement mieux observée qu'en France.

suivre d'un pinceau caustique les quadrilles réalistes. Compose aussi des affiches éclatantes, inspirées des Japonais, qui placardent gaiement les murailles, et le désignent pour succéder au maître Chéret. Signe particulier : N'aime que les grandes femmes et prétend qu'il n'y en a de telles qu'à Londres, — où il pérégrine fréquemment. *(Gil Blas.)*

Petite chronique

Une réunion d'artistes a eu lieu mercredi dernier au café du *Globe*, pour examiner la situation que fait à ceux d'entre eux qui n'ont pas adhéré aux statuts de la nouvelle *Société des Beaux-Arts*, la constitution de cette Société. Il a été décidé que tous les artistes bruxellois seront convoqués prochainement à une assemblée générale, afin de délibérer en commun sur les mesures à prendre dans l'intérêt de tous.

La troisième séance de musique de chambre pour instruments à vent sera donnée au Conservatoire aujourd'hui dimanche, avec le concours de Mlle Julia Milcamps, cantatrice, de MM. Achille Lerminiaux, Léon Van Hout, Henry Merck et Michel Heirwegh.

On y entendra l'air de *la Belle Arsène* de Monsigny, l'air des *Noces de Figaro* de Mozart, le *Trio* de Brahms pour piano, clarinette et violoncelle (première exécution à Bruxelles), une Sonate de Mozart, et la *Sérénade* pour flûte, violon et alto de Beethoven.

Le premier concert de l'Octuor vocal belge, dirigé par M. Victor Bauvais, professeur au Conservatoire, aura lieu demain, lundi, à 8 heures, au Palais de la Bourse (salle des ingénieurs).

L'Octuor interprétera des œuvres à voix mixtes du XIIe au XVIIIe siècle, ainsi que des chœurs de Gluck, Berlioz, Schubert, Schumann, Lassen.

C'est dimanche prochain qu'aura lieu, sous la direction de M. Hans Richter, le quatrième Concert populaire. Au programme : l'ouverture de *Tannhäuser*, l'Enchantement du Vendredi-Saint de *Parsifal*, la *Siegfried-Idyll*, l'ouverture d'*Eléonore* et la troisième symphonie de Brahms. Répétition générale samedi, à 2 1/2 heures, au Théâtre de l'Alhambra.

Le concert du Conservatoire consacré au *Messie* de Hændel, remis par indisposition de M. Demest, aura lieu le dimanche 30 avril.

La présidence du Comité des concerts du Waux-Hall est, comme l'an dernier, dévolue à M. Guillaume Guidé, qui a, on s'en souvient, donné aux auditions estivales une direction très artistique.

La prochaine saison, qui s'ouvrira au commencement du mois prochain, promet d'être fort intéressante. Il y aura notamment quatre festivals conduits par M. Eugène Ysaye et consacrés les deux premiers à la musique française, le troisième à l'école russe, le quatrième à l'école belge.

Les concerts du Waux-Hall seront dirigés par MM. Léon Du Bois et Lapon.

Quelques prix de la vente Miroult sous la direction de M. Clarembaux :

L. Gallait. *Les Pestiférés*, 2,950 francs ; *le Chant du prisonnier*, 1,800 francs ; *le Désespoir maternel*, 1,775 francs ; *le Spadassin*, 1,575 francs. — J. Stevens. *Après le repas*, 2,600 francs. — J. Coosemans. *Forêt de Tervueren*, 1,900 francs. — A. Stevens. *Jeune Femme*, 1,700 francs. — H. Boulenger. *Les Saules*, 1,650 francs. *Environs de Dinant*, 725 francs. — P.-J. Clays. *Temps calme sur l'Escaut*, 1,550 francs. — F. Courtens. *Moulin en Hollande*, 1,250 francs. — Robie. *Fleurs*, 1,250 francs. — Th. Fourmois. *Paysage en Dauphiné*, 1,200 francs. — A. Verwée. *Vaches en prairie*, 850 francs ; *Chevaux à l'abreuvoir*. 800 francs. — F. Willems. *La Ménagère*, 850 francs. — L. Dubois. *L'Art en deuil*, 800 francs ; *Marais en Campine*, 500 francs. — J. Verhas. *Jeunes filles*, 625 francs. — E. Smits. *Le Nid*, 550 francs. M. Collart, *Chemin du lapin*, 500 francs.

La *Société d'Archéologie de Bruxelles* ouvre plusieurs concours pour l'année 1894 :

1° Un concours pour la carte préhistorique de la Belgique (prix : 500 francs) ;

2° Un concours pour la carte de la Belgique à l'époque romaine (prix : 500 francs) ;

3° Un concours pour la carte de la Belgique à l'époque franque (prix : 500 francs).

Ces concours sont ouverts à tous les Belges ou étrangers actuellement domiciliés dans le royaume et à tous les membres indistinctement de la *Société d'Archéologie*.

S'adresser, pour le programme, à M. Saintenoy, secrétaire général, rue des Palais, 63, Bruxelles.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE AUX ENCHÈRES PUBLIQUES
de la riche collection de

TABLEAUX
Aquarelles et Dessins modernes
DE DIVERSES ÉCOLES
DE FEU M. FRANÇOIS VAN DER DONCKT

Bonheur, Rosa	Heilbuth, F.	Schreyer, A.
Clays, P.-J.	Koller, G.	Stevens, Alfred
Comte, P.-C.	Lagye, V.	Troyon, C.
Corot, J.-B.	Madou, J.-B.	Van Marcke, E.
Courtens, F.	Metzmacher, E.	Verboeckhoven, E.
Daubigny, C.	Michel, G.	Verhas, F.
De Haas, J.-H.-L.	Pasini, A.	Verhas, J.
De Jonghe, G.	Robie, J.	Willems, F.
Diaz de la Pena	Roelofs, W.	Ziem, F.
Gallait, L.	Rousseau, Th.	
Goupil, J.	Roybet, F.	

Cette vente aura lieu par le ministère de Me ELOY, notaire résidant à Bruxelles, 10, rue de la Chancellerie,

les mardi 18 et mercredi 19 avril 1893, à 2 heures très-précises de relevée en la

GALERIE SAINT-LUC, 10, rue des Finances

EXPERTS : MM. J. et A. Le Roy, frères, 12, place du Musée.

Exposition particulière : samedi 15 avril 1893,
Id. publique : dimanche 16 avril 1893,
de 10 heures du matin à 4 heures de relevée.

Le catalogue se distribue en l'étude du notaire Eloy et chez MM. J. et A. Le Roy, frères, experts.

LE GRESHAM
COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de **220 millions.**
RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES
AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)
MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale
Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin
Vins de toutes provenances

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT *et l'*ANGLETERRE

Bruxelles à **Londres** en 8 heures.— **Cologne** à **Londres** en 13 heures.— **Berlin** à **Londres** en 22 heures.— **Vienne** à **Londres** en 36 heures. — **Bâle** à **Londres** en 20 heures. — **Milan** à **Londres** en 32 heures. — **Francfort s/M** à **Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'**Ostende** à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De **Douvres** à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant.** BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glascow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES** ou **DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2e en 1re classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1er juin au 30 septembre.
Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE **225,000 INSTRUMENTS** VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos **BECHSTEIN**

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

Treizième année. — N° 17. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 23 Avril 1893.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

Le Chant de la Cloche. — La Chevauchée d'Yeldis. — Le Talent. — Les lettres de F. Liszt. — L'Evolution des lettres. — Le budget de l'Art dramatique — La Wallonie. — Petite chronique.

LE CHANT DE LA CLOCHE

Il faut rendre cette justice à M. Flon et à l'Association des artistes-musiciens : alors qu'à Bruxelles tout le monde hésite à entreprendre l'étude des grandes œuvres chorales et symphoniques, que les sociétés de musique qui s'étaient vouées à l'interprétation de ces compositions sont mortes d'anémie, l'Association, sous l'énergique impulsion de son jeune chef, a courageusement monté l'une des œuvres les plus belles, mais aussi les plus difficiles, du répertoire moderne, ce *Chant de la Cloche* de Vincent d'Indy qui date de quatorze ans déjà et dont un seul tableau avait été exécuté jusqu'ici à Bruxelles.

Paris l'a entendu plusieurs fois. A Amsterdam, la société *Excelsior*, sous la direction de M. Henri Viotta, en a donné une exécution intégrale il y a un an, et nous avons relaté le prodigieux succès qui accueillit en Hollande la légende dramatique de Vincent d'Indy (1). Sa reprise aux concerts Lamoureux, les 8 et 15 janvier derniers, fut, de même, un triomphe pour l'auteur et consacra définitivement aux yeux du grand public la renommée que Vincent d'Indy avait depuis longtemps acquise parmi les artistes (1).

La période troublée que nous venons de traverser a détourné quelque peu l'attention de l'événement artistique préparé par M. Flon. Il n'est pas très agréable de devoir, pour aller entendre de la musique, traverser une ville en état de siège, forcer des cordons de gardes civiques et frôler les coups de sabre de la police, les ruades des chevaux de Messieurs les gendarmes. Ceux à qui les « mesures d'ordre » ont laissé la liberté d'agir et la faculté de concentrer leur attention sur une conception musicale ont assisté, samedi soir, à une audition qui marquera, malgré les imperfections d'une mise au point par trop précipitée, parmi les grands frissons d'art qui ont secoué Bruxelles.

Ne relevons pas les tares de l'exécution, « besogne de théâtre, entendions-nous dire, et non travail de concert ». Ne retenons que ceci : grâce à la bonne volonté et à la persévérance de tous, solistes, choristes, musiciens d'orchestre, grâce à la courtoisie des directeurs de la Monnaie, qui ont prêté leur personnel choral et leurs meilleurs artistes, on a pu donner une idée satisfaisante

(1) Voir *l'Art moderne*, 1892, pp. 106 et 137.

(1) Voir *l'Art moderne*, 1893, p. 19.

de la poétique et émouvante partition de Vincent d'Indy. Quelques répétitions de plus eussent permis d'exécuter les deux derniers tableaux, *la Mort* et *le Triomphe*, qu'il fallut malheureusement supprimer, faute de temps pour en achever l'étude et aussi faute d'artistes capables d'interpréter convenablement certain quatuor bouffe, d'exécution assez vétilleuse, qui précède le chœur final.

Malgré l'amputation, l'œuvre est apparue merveilleuse de puissance, de variété, d'inspiration mélodique. Et l'on sait que pour le maniement ingénieux des voix et la richesse de l'instrumentation, Vincent d'Indy n'a pas de rival. Il possède le secret des effets charmants ou impressionnants et joue en maître du clavier orchestral.

Ce *Chant de la Cloche* est inspiré du poème de Schiller, qui lui a servi de point de départ. Le compositeur avait même songé d'abord à mettre purement et simplement en musique les vers du tragique. Mais il arriva, comme fréquemment, que l'œuvre grandit soudainement, dépassa les limites qui lui avaient été primitivement fixées, fit éclater le cadre et vécut d'une vie propre. *Le Chant de la Cloche* de Vincent d'Indy, légende dramatique en sept tableaux qui pourraient aisément être mis en scène et pour lesquels l'auteur a donné des indications précises de décor, de costumes et d'action, n'a plus qu'une affinité éloignée avec le *Lied der Glocke*. Qu'on en juge.

Dans un prologue qui expose musicalement les thèmes principaux mis en œuvre par le compositeur, Wilhelm, le maître fondeur, vieux et sur le point de mourir, évoque le passé et se rappelle tous les événements de sa vie auxquels ont été mêlées les sonneries des cloches. Le public assiste à ces événements, voit le défilé des personnages qui, dans la petite ville allemande où résida Wilhelm, au XVI^e^ siècle, furent pour le maître fondeur encouragement ou désillusion. Et c'est, exprimé en musique avec une grâce touchante, *le Baptême*, plein de rires et de joie, d'espoirs et de visions claires, avec les prophétiques exhortations de la Mère. Puis, *l'Amour*, dialogue de deux cœurs candides qui s'ouvrent à une mutuelle affection à l'heure calme de l'Angelus. Aux intimités d'une promenade sentimentale hors les murs succède l'entrain de la joie populaire. C'est *la Fête*, avec ses chansons d'étudiants, ses cortèges de métiers, ses danses enlaçantes. Mais Wilhelm se retrouve seul dans le vieux clocher. Lénore, sa douce Lénore est morte, et le désespoir l'envahit. Alors, le bronze des cloches s'anime; des voix consolatrices murmurent des paroles caressantes aux oreilles de l'artiste, et Lénore elle-même, la muse et l'inspiratrice, l'harmonie éternelle, apparaît à Wilhelm dans une *Vision* qui est bien, tant au point de vue du poème qu'au point de vue musical, le point culminant de la partition. Au cinquième tableau, le tocsin gronde. Des voix affolées s'interrogent. L'incendie éclate, sinistre et grandiose. Des routiers en profitent pour attaquer la ville. La consternation est à son comble, quand Wilhelm s'avance. Il reproche au peuple sa lâcheté, rallie les hommes, se met à leur tête et les mène au combat, tandis que les vieillards et les femmes font la chaîne et se rendent maîtres des flammes.

C'est après *l'Incendie* qu'il a fallu s'arrêter samedi, et certes les cinq tableaux entendus ont suffi à montrer la haute valeur poétique et musicale de l'œuvre. L'auditoire a fait à l'auteur une véritable ovation et l'a appelé avec tant d'insistance qu'il a fini par se montrer un instant sur la scène au milieu de ses interprètes, MM. Leprestre, Seguin et Ceuppens, M^mes^ Chrétien, Wolff, Van Hoof et Frandas.

Si l'on avait pu aller jusqu'au bout, on aurait assisté à *la Mort* de maître Wilhelm, puis au couronnement de cette superbe partition, à la scène du *Triomphe*, pour laquelle nous avouons nos préférences.

Le fondeur a terminé l'œuvre de sa vie, une cloche de proportions inusitées avec laquelle son âme s'est identifiée. Les bourgeois réunis examinent l'ouvrage, le critiquent. La cloche est mal construite. De solennels pédants déclarent avec assurance que jamais on n'en fera jaillir un son. Aussi pourquoi Wilhelm n'a-t-il pas suivi les règles traditionnelles ? Tout à coup, ô prodige! le gigantesque battant s'ébranle, mû par une force invisible. L'airain frémit, et aux acclamations enthousiastes du peuple les sonneries résonnent, graves et pleines. Vive le maître fondeur! Mais Wilhelm est mort et le triomphe que lui décerne la foule est tardif.

Telle est, dans ses grandes lignes, cette œuvre, dont le sens symbolique est trop clair pour que nous ayons à le souligner. Vincent d'Indy y a mis le meilleur de lui-même : une rare intensité de sentiment dramatique dans les tableaux tragiques comme *la Vision*, *l'Incendie*, une poésie pénétrante dans *l'Amour*, une expansion de joie, une allégresse réelle dans *la Fête*. Quant au *Triomphe*, il réunit, en un ensemble mouvementé, toutes les expressions mises en jeu dans les tableaux précédents, et l'auteur l'assaisonne même d'une certaine verve narquoise qui lui est personnelle et qui est comme la griffe de ses grandes partitions (voir, par exemple, le quatuor de bassons du *Camp de Wallenstein*!)

Que certaines influences puissent être relevées dans *le Chant de la Cloche*, c'est incontestable et il ne faut pas être grand clerc pour en faire la constatation. Commencée en 1879, lors de l'épanouissement du drame wagnérien, la partition de Vincent d'Indy devait tout naturellement subir la hantise des œuvres du maître de Bayreuth. Une certaine analogie d'époque et de lieu avec la comédie lyrique des *Maîtres Chanteurs* devait même accentuer les souvenirs qui, par instant, traversent l'ou-

vrage. Mais ces rencontres fugitives, qui semblent l'hommage d'un disciple respectueux, amusent aujourd'hui que l'auteur a montré, dans mainte œuvre postérieure, sa foncière originalité, et que dans ce *Chant de la Cloche* lui-même éclate la personnalité la plus marquante qui se soit révélée en France depuis Berlioz.

L'effort tenté par M. Flon est digne d'éloges, nous le répétons. Ce qui serait curieux encore, ce serait d'aller jusqu'au bout, de nous restituer l'œuvre dans son ensemble au début de la saison prochaine et, avec l'aide des directeurs de la Monnaie, qui n'hésiteront pas à témoigner de leur bon vouloir, de représenter l'œuvre à la scène, avec costumes et décors. Si cette tentative paraît trop hardie, il restera à ceux qui n'ont pu entendre samedi dernier *le Chant de la Cloche* à Bruxelles la ressource d'aller l'écouter au mois de novembre à Liége, où M. Sylvain Dupuis vient de réunir à son excellent orchestre, en vue d'une exécution intégrale, les chœurs de la Légia et un nombreux choral féminin.

LA CHEVAUCHÉE D'YELDIS

par Francis Vielé-Griffin. — Paris, Léon Vanier

C'est le dernier poème de ce livre qui le baptise. Et bellement. Car si depuis ces quelques dernières années, un poème, non conçu d'après l'imitation mais d'après l'originalité, a mérité qu'on murmurât, à son sujet, le toujours périlleux mot chef-d'œuvre, c'est assurément cette *Chevauchée d'Yeldis*.

Ce ton à la fois clair, chantant, simple, familier, aisé et triomphant, nul avant M. Vielé-Griffin ne l'a inclus en des vers. Des comparaisons multiples accourent vers l'esprit, quelques-unes on dirait contradictoires, mais toutes qualifiant telles de ses strophes ou telles de ses phrases. En voici : une armure d'argent au fond d'une source; des pommiers en fleurs; un grand mur blanc et frais, avec, tombant d'entre les branches des arbres, cent taches de soleil; une mousse scintillante de rosée diamantaire; un fleuve plane en une herbée; un très naïf gazouillis d'oiseaux; un frôlement de fleurs parmi des fleurs remuées et dégageant des parfums d'eau.

Et si du jeu imaginatif on passe aux impressions, dont quelques-unes profondes, songeant à :

> J'ai fait ma chasteté de ton épaule nue
> Frissonnant du baiser de mon attente;

ou bien à :

> Fleuves d'amours imperturbées
> Où j'ai lavé le carnage de vivre;

tandis que d'autre part quelqu'un dit au poète :

> Il n'est pas de nuit sous les astres
> Et toute l'ombre est en toi;

on arrive à se représenter l'auteur de la *Chevauchée d'Yeldis* comme un chercheur de primitivité profonde, de grâce ingénue et vivace, de beauté claire et placide, afin de se laver, dans une nature pure et renouvelée, des souillures, des tares et des hontes de la vie.

Si bien que ce livre apparait comme une sorte de rédemption opérée sur l'âme par le calme, par la tranquillité, par la paix, par la bonté des choses rêvées et vues à travers de beaux prismes d'idylle. Vielé-Griffin remue en ses songes la joie idéale de vivre, après les heures nocturnes par lesquelles tous nous avons passé, comme quelque berger de légende dont la vie se modulerait désormais parmi l'enchantement des bois, et loin, oh bien loin, de toute contingence déprimante. Son art, il le veut facile, non pas dans le sens bête de ce mot, mais facile parce que tout entier il sort de lui et qu'il n'a qu'à s'écouter pour le noter. C'est, du reste, l'impression qu'il fait à tous. Il n'y a là ni formule, ni travail soi-disant impeccable, ni doctrine soutenue, ni ardeur de fondateur ou de propagateur d'école.

« Quitte, dit-il lui-même au lecteur, le souci quotidien qui te lasse; laisse même les esthétiques qui prônèrent tour à tour *réalisme* et *idéalisme;* crois qu'il n'y eut jamais antagonisme entre le réel et l'idéal, mais que c'est de leur fusion qu'est faite la vie; oublie aussi les savants métriciens — le vent passe dans les peupliers — et prends, simplement comme je te le donne, ce peu de moi. »

On ne peut mieux dire et plus courtement ce que tous les poètes de cette heure éprouvent.

La théorie! — qu'on l'abandonne aux pions, qu'on la donne à tondre de la langue à ceux dont les dents ne peuvent plus mordre l'ample et sans cesse nouvelle beauté. Ceux-ci s'esquintent à écrire à côté de l'art, en marge des livres, au lieu de composer simplement des textes.

« Le vent passe dans les peupliers! » Quelle raison vaut celle-là! Et quelle plus vive et plus multiple musique. Nous sommes lassés des livres, nous en avons des paquets sur le cerveau, quelques-uns de nous s'en effondrent; nous n'avons plus qu'un désir, c'est de les secouer pour penser, sentir et écrire par nous-mêmes, face à face avec la vie profonde.

M. Vielé-Griffin a réalisé, heureusement, ce qu'il constate en son liminaire.

Citons, de ce très personnel volume :

DIPTYQUE

Voici la plaine aux grands blés roux
Que rêvait un moine de Fiésole;
Regarde la faux qu'on y voit luire :
La faux est belle
Qui vole
A tire-d'aile,
Comme une aile noire dans les blés roux;
La Mort est belle et sans paroles,
Et fauche et fauche à larges coups
Et sa moisson est bonne et belle.

De sa faucille
Le bel Amour glane des fleurs
Parmi l'éteule
Glane et pleure
Et chante
Et marche seul
Sans épouvante;
Et la Mort marche devant Lui
Avec sa faux qui luit et luit
— Drapée d'aube dans son linceul —
Fauche sans parole et sans bruit
Le million des grands épis.

La voici sur le ventail d'or;
Elle pousse la charrue d'automne :
Le long champ déferle en sillons
Charriant le chaume pâle et mort;
Et derrière Elle. Il marche encore
Avec encor des épis d'or
Dans ses cheveux d'adolescent,
Avec, encor, le même chant
Et sème, encore, aux vieux sillons,
Dans l'or du soleil pâlissant,
Sème les cœurs par millions.

Veux-tu pleurer alors qu'il chante?
Aimer c'est mourir et renaître;
Quel pauvre leurre t'épouvante?
Redoutes-tu de te connaître?
Regarde encore et fais ta vie
Selon la vision de joie :
La faucille d'Amour dévie,
La faux comme une aile s'éploie;
Vois : l'Amour fauche de son aile
Les plus hauts lys que pleurent les saules,
La Mort fait halte et sa faux noire
Est comme une aile,
Est comme une aile à son épaule!

Réjouis-toi et sache croire.

LE TALENT

Le vulgaire croit que le talent doit toujours être égal à lui-même et qu'il se lève tous les matins comme le soleil, reposé et rafraîchi, prêt à tirer du même magasin, toujours ouvert, toujours plein, toujours abondant, des trésors nouveaux à verser sur ceux de la veille; il ignore que, semblable à toutes les choses mortelles, il a un cours d'accroissement et de dépérissement, qu'indépendamment de cette carrière qu'il fournit, comme tout ce qui respire (à savoir : de commencer faiblement, de s'accroître, de paraître dans toute sa force et de s'éteindre par degrés), il subit toutes les intermittences de la santé, de la maladie, de la disposition de l'âme, de sa gaîté ou de sa tristesse.

En outre, il est sujet à s'égarer dans le plein exercice de sa force; il s'engage souvent dans des routes trompeuses; il lui faut alors beaucoup de temps pour en revenir au point d'où il était parti, et souvent il ne s'y trouve plus le même. Semblable à la chair périssable, à la vie faible et attaquable par tous les côtés de toutes les créatures, laquelle est obligée de résister à mille influences destructives, et qui demandent ou un continuel exercice ou des soins incessants, pour n'être pas dévorées par cet univers qui pèse sur nous, le talent est obligé de veiller constamment sur lui-même, de combattre, de se tenir perpétuellement en haleine, en présence des obstacles au milieu desquels s'exerce sa singulière puissance.

L'adversité et la prospérité sont des écueils également à craindre. Le trop grand succès tend à l'énerver, comme l'insuccès le décourage. Plusieurs hommes de talent n'ont eu qu'une lueur, qui s'est éteinte aussitôt que montée. Cette lueur éclate quelquefois dès leur apparition et disparaît ensuite pour toujours. D'autres, faibles et chancelants, ou diffus, ou monotones en commençant, ont jeté, après une longue carrière presque obscure, un éclat incomparable, tels que Corvantes; Lewis, après avoir fait *le Moine*, n'a plus rien fait qui vaille.

Il en est qui n'ont pas subi d'éclipse, etc.

Le principal attribut du génie est de coordonner, de composer, d'assembler les rapports, de les voir plus justes et plus étendus.

(Extrait du *Journal intime* d'Eugène Delacroix, publié par la *Revue hebdomadaire.*)

LES LETTRES DE F. LISZT

On vient de publier, à Leipzig, un recueil contenant 659 lettres de Franz Liszt. Ces lettres sont choisies parmi celles où le célèbre compositeur, dont la vie fut si agitée, limite ses confidences à des jugements sur la musique et les musiciens, et à des renseignements sur ses propres travaux.

Même, on n'y trouvera point les lettres de Liszt à Berlioz, à Wagner, à Taussig. Encore moins doit-on y chercher sa correspondance avec la comtesse d'Agoult et la princesse Wittgenstein, ou des détails sur son entrée dans les ordres, sur le divorce de sa fille, qui fut, avant d'être Mme Wagner, la femme de M. Hans de Bülow, sur les circonstances de sa propre vie et les particularités de son caractère.

Pourtant on trouve, dans ce recueil, une lettre adressée à l'abbé de Lamennais, à l'époque de ses brillants débuts à Paris, au moment où des distractions mondaines absorbaient tout le temps du jeune virtuose. Lassé, il s'écrie : « Ma vie s'écoulera-t-elle toujours au milieu de ce désœuvrement sans but et si déprimant? L'heure enfin d'une vie profonde et de l'action virile ne sonnera-t-elle jamais? Dois-je donc, à perpétuité, servir de divertissement à la badauderie des salons? »

L'une de ses premières lettres, à son arrivée à Paris, fut pour son professeur Czerny, auquel il est resté fidèlement attaché.

Dans la suite de ce recueil, nous trouvons des lettres adressées, en assez grand nombre, à Robert Schumann. En 1838, il lui écrit que c'est avec ravissement qu'il exécute son *Carnaval* et ses *Fantaisies pour piano*. « Il n'y a guère que vous et Chopin, dit-il, qui m'intéressiez vivement. » Plus tard, il déclare que la *Geneviève* de Schumann est la sœur du *Fidelio* de Beethoven. Pourtant, dans une lettre ultérieure, il reproche à Schumann de trop précipiter sa production et de ne la point assez mûrir pour lui donner un tour plus original et plus parfait.

Il dit de Chopin : « Ses succès mondains et le genre de ces succès n'ont point altéré son talent. Sa musique reste transparente, aérienne, éthérée; on ne la peut comparer à rien. Il est aussi loin du pédantisme de l'école que de la fadeur des salons. Il tient de l'ange et de la fée. Ses *Polonaises* sont l'élégance, la passion, l'originalité mêmes dans l'héroïque. »

Sur Beethoven : « Pour les musiciens, Beethoven, c'est la colonne de fumée le jour, de feu la nuit, qui guidait les Hébreux. Son obscurité comme sa clarté montrent le chemin à suivre, d'une façon impérative et infaillible. »

Liszt tenait en estime particulière M. Saint-Saëns. Il dit de sa messe qu'elle est une œuvre grandiose, digne de toute admiration, supérieure par son style religieux et son souci de perfection à tous les ouvrages nouveaux de ce genre. Il va jusqu'à lui faire prendre place entre Bach et Beethoven. La modestie de M. Saint-Saëns s'en est peut-être offusquée.

La dernière lettre de ce recueil, où l'intérêt languit souvent, est adressée à Mme Sophie Menter. Il lui donne rendez-vous à Bayreuth, entre le 20 juillet et le 7 août 1886. Il ne revit point son élève préférée et mourut le 31 juillet. *(Guide musical.)*

L'ÉVOLUTION DES LETTRES

Dans *la Société Nouvelle*, livraison de mars, p. 399, dans une belle étude de Francis Nautet, intitulée : *Histoire des lettres belges d'expression française :*

« Une expression nouvelle va naître lentement en toute liberté, non gênée par la tyrannie classique. Des êtres ingénus, tout neufs devant les choses, vont parler. Pourquoi des gens ayant une façon de sentir propre se serviraient-ils, pour exprimer leurs sentiments, d'une langue étrangère? Si le génie de la langue romane avait pu exercer sur eux une pression absolue, le monde n'eût pas été doté de la magnifique langue mixte, issue du latin et des idiomes ger-

maniques, que nous parlons aujourd'hui et qu'illustrent tant de chefs-d'œuvre.

« De nos jours, sous l'empire d'une confusion semblable, avec des caractères atténués, mais où l'on distingue parfaitement une crise d'individualisme et une vivace anarchie littéraire, on semble chercher d'instinct un même mouvement de refonte dans la liberté du vocable, l'insoumission aux règles et l'affranchissement à des lois esthétiques ne concordant plus avec la structure de l'âme moderne. Des écrivains, comme MM. Paul Adam, Camille Lemonnier, Francis Poictevin, Stéphane Mallarmé, cherchent une nouvelle prose; des poètes d'un talent pénétrant, comme MM. Emile Verhaeren, Maurice Maeterlinck, Albert Mockel, Paul Gerardy, en Belgique; Jules Laforgue, Gustave Kahn, Henri de Regnier, Francis Vielé-Griffin, Paul Verlaine, pour ne citer que les plus remarquables parmi les Français, revisent les lois de la poésie, fixées, en dernier lieu, par Banville et Sully-Prud'homme. Des esthéticiens viennent à la rescousse. M. Dumur établit des nouvelles lois, aussi strictes que les anciennes, mais qui constituent un champ où peuvent croitre des formes originales. Il base l'harmonie des vers sur l'accent tonique seul, en maintenant la structure égale des vers entre eux et le rythme, mais en sacrifiant parfois la rime. M. Edouard Dubus veut la liberté la plus large pour la strophe et le vers. Par contre, des poètes d'un talent exercé et sûr, comme MM. Gilkin et Giraud, en Belgique, considèrent ces innovations comme un danger; cette crise d'individualisme est de la « folie ». Mais M. Adolphe Retté démontre que ce mouvement était nécessaire et il se félicite de le voir aboutir à l'individualisme. C'est aussi l'opinion de M. Verhaeren : « Les poètes nouveaux cherchent leur forme en eux-mêmes, forgent leur ordre et ne se soumettent qu'à des règles individuelles, jaillies de leur manière de penser et de sentir. » Dans une étude sur l'évolution de la poésie lyrique au XIX^e^ siècle, M. Ferdinand Brunetière n'est pas loin de se rallier à la même doctrine. Il cite l'exemple du romantisme. « Les romantiques, dit-il, en recherchant la littérature étrangère et les mœurs exotiques, n'y voyaient pas un but, une fin, une chose désirable en soi, mais un moyen, une machine de guerre, pour achever de battre en brèche le classicisme, *ou, encore, principalement un prétexte à s'émanciper de la tyrannie des modèles.* » — « Le romantisme, ajoute-t-il, a été une sorte de rébellion contre une race latinisée jadis à fond. » — « L'individualisme est une protestation du Moi contre tout ce qui tenterait de l'asservir. »

« La bataille ne se livre pas seulement sur ce terrain. L'orthographe elle-même est en butte à des attaques dirigées par des maîtres. Elle est, d'après M. Jean Psichari, « une pure convention, élaborée par des pédants ». Ce pédantisme, dit M. Anatole France, un puriste, fut l'œuvre du XIV^e^ siècle; « il prétendait rappeler l'étymologie grecque et latine et n'était que de la fantaisie; » — aussi, « pour les connaisseurs c'est un placage suspect. » — « La langue a été faite par tout le monde. Et les ignorants y ont travaillé. Plus nombreux que les savants, ils ont ouvré davantage. » Mais ce n'est pas un motif pour repousser leur œuvre. — « Pourquoi tenter de mettre de la régularité où se trouve déjà la vie? Les langues sont semblables à d'antiques forêts où les mots ont poussé comme ils ont voulu, ou comme ils ont pu. Il y en a de bizarres et de monstrueux. Il y en a de réguliers. Ils forment, réunis dans le discours, de magnifiques harmonies et il serait barbare de les tailler comme les tilleuls des boulevards de petite ville. Il faut respecter ce que le grand descriptif appelle *la cime indéterminée.* »

Aussi, s'il est bon, en somme, de respecter l'orthographe, ce n'est pas à cause de sa pureté étymologique. Et la conclusion, c'est que la langue doit continuer à être l'œuvre de tout le monde, c'est-à-dire qu'il faut ouvrir le chemin à celui qui crée et consacrer l'usage. Ce ne sont pas les raisons théoriques qui doivent prédominer, elles n'ont pas de valeur fondamentale, mais les raisons de sentiment, « c'est-à-dire les seules vérités un peu hautes qu'il nous soit donné d'atteindre. »

« C'est pour ces diverses causes que, de tous côtés, des talents s'insurgent contre des traditions qui confinent l'expression dans un beau domaine, certes, mais dont le terreau a tout donné. Les irréguliers, les excentriques, les pittoresques, les doués d'imprévu cherchent, en dehors des formes consacrées, à formuler des sentiments encore confus, une esthétique nouvelle et s'essayent en des gaucheries d'expression parfois charmantes. Les écrivains épris de pureté font comme Grégoire de Tours, ils blâment les innovations, ils réprouvent l'indiscipline et l'irrespect des règles. Et pourtant tous les genres de littérature s'épuisent; aucun n'est doué du principe d'éternité. Les sources tarissent ou n'ont plus un débit suffisant pour les lèvres ardentes. Quand certaines formes ont atteint leur développement complet, il est naturel d'en créer d'autres, afin d'y exercer son génie à soi, en toute indépendance, sans être obligé de labourer le sol qu'ont fait fructifier les ancêtres. Le fils doit-il toujours passivement répéter l'œuvre du père? Un moment arrive où les choses sont arrivées à leur degré de perfection absolue et définitive. La conquête est terminée; les facultés cherchent alors une autre matière et d'autres champs. Tandis que les lois demeurent fixes, l'homme évolue. Mille circonstances le transforment; de nouvelles lois doivent être partant créées, en conformité avec les changements survenus. »

Le budget de l'Art dramatique.

Nous nous associons aux observations suivantes de M. Lammens, au Sénat :

« Au moment de la discussion du budget du ministère de l'intérieur, des orateurs signalent périodiquement à la Chambre et au Sénat l'insuffisance de la dotation des lettres et sciences et des beaux-arts.

Tout en reconnaissant, dans une certaine mesure, le bien-fondé de ces observations, le gouvernement se déclare dans l'impossibilité d'y faire droit, faute de ressources.

En présence de cette situation, je m'étonne de voir régulièrement inscrite au budget une somme de 37,000 francs, destinée à encourager la littérature et l'art dramatiques. Il me semble que cette somme considérable pourrait recevoir une meilleure destination et que, en réalisant des économies sur ce chapitre, on trouverait pour les autres manifestations de l'art, sans aggraver les charges du trésor, un complément de ressources des plus importants.

Je ne serai, je pense, contredit par personne si j'affirme que la presque totalité de la somme consacrée à la littérature dramatique a été, depuis nombre d'années, dépensée en pure perte et si j'ajoute que le système actuel, tel qu'il est organisé par les arrêtés royaux et le règlement ministériel, doit nécessairement amener ce résultat négatif.

Il existe quatre comités de lecture, chargés d'examiner les pièces de théâtre et de décider de leur admissibilité au bénéfice des primes. Indépendamment de ces quatre comités, on a institué

des commissions provinciales, chargées d'assister à la représentation des pièces approuvées par les comités.

On devine ce que ces rouages compliqués doivent coûter en jetons de présence, frais de correspondance, déplacements, etc. Il est à croire qu'ils absorbent une partie notable du crédit de 37,000 francs.

Les pièces approuvées par les comités et commissions donnent droit, pour chacune des cinq premières représentations, à une prime de 40 à 250 francs. Après ces cinq représentations, l'auteur a droit à une demi-prime pour de nouvelles séries de cinq représentations, pourvu que ces dernières soient données, chaque fois, dans une autre localité et sur une scène réunissant certaines conditions réglementaires.

Qu'a produit jusqu'ici ce système? Il a produit un résultat surprenant, qui me semble d'un haut comique : il a produit la transformation en salle de théâtre officielle de maint cabaret de village et de banlieue; il a amené l'émiettement en parcelles infinitésimales de la manne des subsides.

Le croiriez-vous, Messieurs, il existe en Belgique, grâce à ce régime, 98 théâtres officiellement reconnus. Quand on saura qu'il existe des théâtres à Erps-Querbs, à Montaigu, à Brecht, à Blaesvelt, Eickevliet et Cortenberg, que Maeseyck en compte trois, Moll, Hoogstraeten et Gheel chacun deux, on sera édifié sur l'importance de tous ces temples de Melpomène et sur le rôle qu'ils sont appelés à jouer au point de vue de la diffusion du grand art!

Que dire des œuvres représentées sur ces scènes subventionnées? Que dire des Corneille, des Shakespeare qui les ont mises au jour? Le *Moniteur* nous révèle, chaque année, leurs noms et leurs titres; mais, à part quelques honorables exceptions, il vaut mieux, pour leur gloire, je pense, ne pas tirer ces listes de l'oubli où elles reposent!

Tout le monde est d'accord pour reconnaître que, malgré les sacrifices que le gouvernement s'impose, nous ne sommes pas riches en littérature dramatique nationale et que, en cette matière plus qu'en toute autre peut-être, nous sommes tributaires de l'étranger. Or, ce n'est certainement pas en distribuant aveuglément des subsides qui, par leur chiffre, ressemblent plutôt à des aumônes et qui ne sont, en réalité, que des primes à la médiocrité, que l'on parviendra jamais à fonder un théâtre belge.

Je ne suis pas, je l'avoue, grand partisan du théâtre en général: je me rappelle toujours cette parole d'un célèbre auteur dramatique contemporain, Alexandre Dumas fils : « Le théâtre! n'y conduisez jamais vos filles. » Mais, enfin, si le gouvernement croit qu'il est de son devoir de favoriser le développement de ce genre de littérature, je pense qu'il ferait œuvre plus utile en réservant ses ressources, ses subsides, pour quelques productions d'un mérite exceptionnel et se recommandant par leur valeur littéraire autant que par leur portée morale. Il pourrait, en évitant de prodiguer ses faveurs, intervenir d'une façon vraiment efficace, sans qu'il lui en coûte, à beaucoup près, ce qu'il dépense aujourd'hui. Les sommes qu'il économiserait de ce chef trouveraient, sans nul doute, une heureuse application à d'autres objets non moins intéressants, et les contribuables de Brecht, d'Erps-Querbs et de Gheel se consoleraient facilement en apprenant que certains de leurs cabarets ne sont plus reconnus comme théâtres officiels, réunissant les conditions voulues pour bénéficier des primes.

Je crois pouvoir me borner à appeler sur ce point l'attention de M. le ministre de l'intérieur; j'espère qu'il voudra bien mettre la question à l'étude. »

LA WALLONIE

La Wallonie, après sept années de luttes fières, se supprime; son but étant, dit-elle, atteint.

Son dernier numéro lui fait de belles funérailles.

Nous ne savons aucune revue belge qui ait aligné en un seul numéro un sommaire aussi complet et aussi irréprochablement artiste. Deux noms, ceux de José-Maria de Heredia et de Stéphane Mallarmé, — les maîtres, — le titrent. Puis viennent tous les jeunes écrivains qui en France sont marqués d'avenir. Ensuite les Belges choisis parmi les audacieux et les novateurs.

A cause de leur beauté, mais aussi à cause de leur rareté, citons quelques vers du poète si obstinément et si malencontreusement depuis déjà longtemps silencieux, Charles Van Lerberghe :

CHANSON

Dans une barque d'Orient
S'en revenaient trois jeunes filles,
Trois jeunes filles d'Orient
S'en revenaient en barque d'or.

Une qui était noire
Et qui tenait le gouvernail,
Sur ses lèvres aux roses essences
Nous rapportait d'étranges histoires,
Dans le silence.

Une qui était brune
Et qui tenait la voile en main
Et dont les pieds étaient ailés,
Nous rapportait des gestes d'ange,
En son immobilité.

Mais une qui était blonde,
Qui dormait à l'avant,
Dont les cheveux tombaient dans l'onde
Comme du soleil levant,
Nous rapportait sous ses paupières,
La lumière.

PETITE CHRONIQUE

M. Hans Richter étant retenu à Vienne par son service à l'Opéra, le Concert populaire annoncé pour aujourd'hui est remis à une date ultérieure. Ce concert sera probablement fixé aux 6 et 7 mai et remplacera le concert extraordinaire de clôture qui devait être donné sous la direction de M. Joseph Dupont avec le concours de Mme Caron et de M. Van Dyck. Cette séance est définitivement abandonnée, Mme Caron et M. Van Dyck étant retenus à Paris pour les répétitions de *la Walkyrie* dont la première n'aura lieu vraisemblablement que du 10 au 15 mai.

L'interruption des représentations de Bayreuth, cette année, sera compensée, comme nous l'avons dit, par l'organisation d'un cycle wagnérien que l'Opéra royal de Munich donnera du 13 août au 29 septembre.

Voici les ouvrages choisis et les dates fixées :

13 et 27 août, 10 septembre : *Les Fées* (premier opéra de Wagner).
15 août, 12 septembre : *Le Vaisseau-Fantôme.*
17 août, 21 septembre : *Les Maîtres Chanteurs.*
20 août, 3 septembre : *L'Or du Rhin.*
21 août, 4 septembre : *La Walkyrie.*
23 août, 6 septembre : *Siegfried.*
25 août, 8 septembre : *Le Crépuscule des dieux.*
29 août, 17 septembre : *Tristan et Yseult.*
1er, 14 et 19 septembre : *Tannhäuser.*

Enfin, les 24, 25, 27 et 29 septembre, une troisième série ininterrompue de la tétralogie.

Une série de séances de musique de chambre sera donnée, le

mois prochain, à Bonn, par les soins du comité de la « Maison de Beethoven ». Ces matinées auront lieu du 10 au 14 mai. Le programme n'en est pas encore définitivement arrêté, mais il est, dès à présent, certain que le quatuor Joachim et le quatuor Rosé, de Vienne, feront entendre la série presque complète des quatuors de Beethoven. Il y aura, en outre, des *Lieder* de Beethoven chantés par le baryton Messchaert et Mˡˡᵉ Leisinger, et des sonates de Beethoven jouées par Eugène d'Albert et sa femme, plus connue sous le nom de Mᵐᵉ Careno.

Le festival rhénan aura lieu cette année à Dusseldorf, sous la direction de M. Julius Buths.

Premier jour, dimanche de la Pentecôte : le *Te Deum* de Bruckner et l'oratorio de Hændel : *Israël en Egypte.*

Deuxième jour, lundi : Beethoven, symphonie en *ut* mineur et *la Damnation de Faust* de Berlioz, première exécution au Rhin.

Troisième jour : quatrième symphonie de Brahms; concerto pour violon de Beethoven, exécuté par M. Hugo Heermann, de Francfort; le Réveil de Brunnhilde, troisième acte, scène finale du *Siegfried* de Wagner, interprétée par Mᵐᵉ Rosa Sucher, de Berlin, et le ténor Willy Birrenkoven; et l'ouverture et chœur final du *Rheinweintied* de Schumann.

La nouvelle revue néerlandaise *Van Nu en Straks*, luxueusement imprimée sur papier de Hollande, paraît en livraisons de 32 pages in-4°. Texte de MM. Gustave Vermeylen, P. Van Langendonck, C. Buysse, Emm. de Bom, etc.; illustrations, vignettes, lettrines et culs-de-lampe par MM. X. Mellery, H. Van de Velde, T. Van Rysselberghe, W. Finch, G. Lemmen.

Bureaux : rue de Pachéco, 81, Bruxelles.

L'Estampe originale, le nouvel et charmant album dont on a pu voir aux *XX* la couverture et une planche, dessinées toutes deux par M. de Toulouse-Lautrec, paraîtra tous les trimestres par séries de dix estampes, les unes polychromes, d'autres en bistre, en sanguine ou en noir, rigoureusement tirées à 100 exemplaires numérotés.

Les collaborateurs sont, entre autres, MM. Anquetin, Emile Bernard, Albert Besnard, Bonnart, Bracquemond, Eugène Carrière, Alexandre Charpentier, Jules Chéret, Maurice Denis, Fantin-Latour, Gauguin, Ibels, Camille et Lucien Pissarro, Puvis de Chavannes, Raffaëlli, Odilon Redon, Renoir, Rodin, Félicien Rops, Carlos Schwabe, de Toulouse-Lautrec, Vallotton, Whistler, Willette, etc., etc.

Prix pour les souscripteurs, 150 francs par an. Chaque année éditée sera portée à 200 francs. S'adresser à M. André Marty, directeur du *Journal des Artistes* et de *l'Estampe originale*, 17, rue de Rome, Paris.

La représentation de *Pelléas et Mélisande* de M. Maeterlinck, toujours ajournée par le Théâtre d'Art, n'aura décidément pas lieu sous cette direction. Mais les amis de l'auteur n'abandonnent pas cette tentative; par leurs soins, la pièce sera représentée au Vaudeville, grâce à la complaisance de M. Carré, qui a bien voulu leur offrir l'hospitalité dans les premiers jours de mai. Les demandes de places doivent être adressées à M. Camille Mauclair, boulevard Arago, 5, ou à M. Lugné-Poë, rue Montholon, 9, à Paris.

Le collège échevinal de Cureghem vient de remettre à M. Alexandre Béon, compositeur de musique, la médaille de 1ʳᵉ classe et le diplôme d'honneur qu'il a obtenus au concours de composition (musique d'harmonie, de symphonie et religieuse) organisé par l'Académie artistique du Hainaut et où plus de 250 concurrents s'étaient présentés.

M. Béon a été de plus nommé membre titulaire de l'Académie du Hainaut.

Nous rappelons aux intéressés le concours de littérature organisé par les *Soirées populaires* de Verviers. Le délai pour l'envoi des pièces expire le 30 avril prochain.

S'adresser, pour tous renseignements, au président de l'œuvre, M. Léon Lobet, à Verviers.

La neuvième période du concours quinquennal institué par arrêté royal du 31 décembre 1882 est close depuis le 31 décembre dernier. Or, la nomination du jury de ce concours n'a pas encore eu lieu. A M. Lammens, qui avait signalé ce fait au Sénat, M. de Burlet a répondu :

« Sur quatorze personnes désignées par l'Académie au choix du gouvernement, sept se sont récusées.

D'où la conséquence que, le jury devant être composé de sept membres, et sur quatorze noms indiqués au gouvernement sept ayant disparu, le gouvernement a vu son choix, en réalité, je ne dirai pas limité outre mesure, mais radicalement supprimé.

Je ne suspecte pas les intentions de l'Académie; je cite le fait, et ce fait est que, le gouvernement n'ayant plus que sept noms et devant nommer sept membres, l'Académie, dans ces conditions, ferait elle-même, en réalité, les nominations.

Cette situation est contraire aux termes et à l'esprit de l'arrêté organique, puisque le choix doit être fait par le Roi, sous la responsabilité ministérielle.

Là se trouvent les causes du retard.

Dans ces conditions, en effet, je n'ai pas cru devoir procéder à la nomination du jury du concours et j'ai demandé à l'Académie royale de Belgique des présentations nouvelles, qui sauvegarderont la liberté et les prérogatives du gouvernement. »

On ne peut qu'approuver M. le ministre de l'intérieur de sa résolution et exprimer le vœu de voir bientôt l'Académie faire de nouvelles présentations qui mettront la nomination du jury à l'abri de toute insinuation et de toute critique. *(Journal de Bruxelles.)*

Francis Vielé-Griffin.— Un artiste de noble pensée, de vision tout à fait personnelle, et parmi les poètes nouveaux de la génétion montante, marche presque de pair en tête avec Henri de Régnier. Vient de publier une étrange et mystique suite de poésies, la *Chevauchée d'Yeldis*, qui enchantera les lettrés. Vit à l'écart, loin des coteries et des chapelles, la plupart de l'année à la campagne, dans un château des bords de la Loire, où il réalise son rêve de nature et de solitude. Cependant n'a point déserté la lutte et renoncé à l'effort; au contraire, hanté par tout ce qui passionne la jeunesse inquiète d'aujourd'hui, attiré par ces problèmes sociaux où s'élabore la formule future de l'humanité, écrit assidûment dans ces rares et vifs *Entretiens politiques et littéraires*, dont il fut le fondateur. Au physique, un solide garçon de trente ans, d'apparence et de tournure anglo-saxonne. Fait songer à quelque Stanley jeune, ardent et combatif qui marche à la conquête d'un frisson inconnu à travers la forêt vierge de l'âme humaine. Signe particulier : Un des protagonistes du volapük, qu'il écrit et parle couramment.

X. *(Gil Blas.)*

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de **220 millions.**
RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)
MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale
Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin
Vins de toutes provenances

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT *et l'*ANGLETERRE

Bruxelles à **Londres** en 8 heures.— **Cologne** à **Londres** en 13 heures — **Berlin** à **Londres** en 22 heures.— **Vienne** à **Londres** en 36 heures. — **Bâle** à **Londres** en 20 heures. — **Milan** à **Londres** en 32 heures. — **Francfort s/M** à **Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'**Ostende** à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De **Douvres** à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux**. — **Fumoirs**. — **Ventilation perfectionnée**. — **Éclairage électrique**. — **Restaurant**. BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glascow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES** ou **DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2e en 1re classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1er juin au 30 septembre.
Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE **225,000 INSTRUMENTS** VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos BECHSTEIN

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

TREIZIÈME ANNÉE. — N° 18. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 30 AVRIL 1893.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LES COURS D'ÉLOQUENCE EN BELGIQUE. — LÉON CLADEL, par Robert Bernier. — PAGES DE POÈTES. *Dit un page*, par E. Rassenfosse ; *Le Château des Merveilles*, par Valère Gille. - LES BATISSEURS DE VILLES. — LITTÉRATURE VAGABONDE. *Six mois en Italie ; Sous le bleu ; Dans les eaux zélandaises.* — PETITES ÉLECTIONS. *Edmond de Goncourt.* — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

Les Cours d'éloquence en Belgique

Y a-t-il lieu de supprimer le cours de diction, d'élocution et de prononciation à l'Université de Liége et de le transférer au Conservatoire?

Ce projet part d'une appréciation très inexacte de la situation en Belgique.

Il n'est pas d'homme suivant les débats judiciaires ou les débats politiques qui ne soit frappé de l'extrême imperfection dans le débit de nos orateurs, tandis qu'au contraire le débit dans les manifestations artistiques, soit au théâtre, soit dans les concerts, apparaît comme satisfaisant.

La conclusion qui s'impose devant un pareil état de choses, c'est que l'enseignement de la diction dans les conservatoires est convenable, tandis que pour le barreau, la politique, le professorat, les conférences, il a besoin d'être sérieusement réorganisé.

Il y a un intérêt au moins aussi considérable à faire des avocats, des officiers du ministère public, des orateurs parlementaires, des professeurs et des conférenciers sachant bien parler, qu'à faire des acteurs ou des chanteurs.

Malheureusement il règne ce préjugé que ce n'est que dans l'art de conservatoire que le cours de diction est utile.

C'est contre cela qu'il faut énergiquement réagir en renforçant l'enseignement du débit oratoire dans les universités, et non en le supprimant ; car ce n'est point parce qu'on a commis l'erreur de confier ce cours à l'université de Liége à un ancien comédien de l'école déclamatoire et que l'on n'a point obtenu de résultat sérieux qu'il est permis de dire que cela ne sert à rien.

Ce n'est pas, semble-t-il, à la faculté de philosophie et lettres qu'il faudrait rattacher ce cours, mais à la faculté de droit, en lui donnant nettement l'allure d'un enseignement au point de vue de l'éloquence judiciaire et parlementaire. Tous les exemples et tous les exercices devraient être empruntés à ce double domaine où les modèles abondent, tandis que jusqu'ici on les empruntait au théâtre et à la versification, ce qui donnait au cours une apparence démodée et conventionnelle.

On ne peut assez vanter l'efficacité qu'a sur un avocat ou sur un orateur l'avantage d'avoir été mis au courant — ne fût-ce qu'en quelques courtes leçons données par

un homme d'expérience — des moyens d'améliorer sa voix, de la fortifier, de l'assouplir et d'arriver ainsi à une articulation nette et agréable. La transformation tient souvent aux plus petites choses et corrige des défauts que, sinon, on porte parfois avec soi toute sa vie. Quand on fréquente le Palais, même dans les principales villes belges, on est le plus souvent excédé en écoutant plaider les jeunes avocats ou requérir les substituts. Dans nos Chambres aussi, la façon de parler est navrante.

Cela s'explique quand on considère que nos populations bilingues mêlent involontairement les contractions musculaires germaniques aux latines quand il s'agit de faire fonctionner les organes de la voix.

Et cependant il n'est pas difficile de s'en débarrasser dans une certaine mesure et sans perdre notre originalité de prononciation qui a sa saveur et qu'il ne faut pas condamner absolument; il suffit pour cela d'avoir été instruit par un bon professeur des règles fondamentales de la prononciation ; dès qu'on les connaît, on les pratique avec continuité dans la conversation et dans le discours et l'on arrive à d'efficaces redressements.

Ces observations touchent à la prononciation si défectueuse et si grotesque chez nous. Il y a aussi à faire des remarques analogues en ce qui concerne la diction, c'est-à-dire la façon de nuancer son débit pour le faire mieux écouter.

Presque toujours, en effet, en Belgique le débit est d'une monotonie fatigante. On prend le ton trop haut ou trop bas et on ne le quitte plus ; on parle trop vite ou trop lentement; bref, il y a vingt défauts dont la plupart disparaissent dès qu'un professeur expérimenté les a signalés, mais qu'on conserve toujours dans le cas contraire, car personne ne se risque à prendre à part un avocat après un plaidoyer ou un orateur après un discours, pour lui signaler les travers ou les défectuosités de sa parole ; tout au plus de temps en temps le patron d'un stagiaire, et encore faut-il qu'il ait de l'autorité et de l'audace, signale-t-il à ce dernier la nécessité de corriger une manie par trop insupportable.

Au barreau de Bruxelles, où depuis peu d'années s'est révélée une jeunesse extraordinairement laborieuse et intelligente à la recherche de tous les progrès, quelques tentatives ont été faites pour l'organisation d'un enseignement.

Mais les préoccupations scientifiques et judiciaires l'ont emporté. Nous ne citons le fait que pour montrer que l'urgence de la situation s'est révélée au point de provoquer ces essais. Il en a été de même à Louvain. On peut, de plus, ajouter que fréquemment dans leurs conversations, les jeunes avocats ont formulé un pareil désidératum. Mais il faut convenir que l'initiative privée n'est, sous ce rapport, guère puissante en raison des frais que nécessite le concours d'un professeur. Il est probable que quand on a institué à Liége le cours de débit oratoire, on obéissait aux mêmes préoccupations dont l'évidence est saisissante.

Tout dépend de celui qu'on choisirait pour professer le cours. Il faut certes du tact et de l'expérience, car spécialement le chapitre de la prononciation proprement dite impose des exercices qui peuvent aisément tourner au comique.

Mais avec des auditeurs sérieux et à qui on aura fait comprendre l'utilité de ces pratiques, cet inconvénient sera évité par un homme de tact.

Il y a en Belgique beaucoup de disposition à l'éloquence, et avec une originalité qu'on ne trouve pas en France où dans les tribunaux, notamment, on a adopté une manière de parler presque uniforme que l'on considère comme le mieux en rapport avec les convenances et qui dégénère souvent en snobisme. Chez nous, chacun conserve beaucoup mieux sa nature et il en résulte une grande variété d'orateurs. L'imagination aussi est très vive et la façon d'argumenter très spéciale. Ceux qui ont la chance de s'appliquer à l'étude de la prononciation et du débit sont arrivés à de remarquables résultats et parfois à une grande supériorité. En d'autres termes, les dons naturels ne manquent pas, mais leur mise en œuvre est maladroite et on laisse stériles de vraies richesses. Les cours de débit leur donneraient leur expression et les résultats seraient probablement faits pour étonner. Le devoir du gouvernement paraît être, non pas de se décourager et de jeter le manche après la cognée en supprimant le cours de Liége, mais de le réorganiser en le *fortifiant*, en le surveillant attentivement et en inspirant aux étudiants en droit le goût et l'étude de l'éloquence.

LÉON CLADEL

par Robert Bernier

Notes et souvenirs d'un ami, avec portrait. (Extr. de la *Revue Socialiste*.)

Quelques pages émues et compréhensives sur la vie de Cladel, cette belle vie faite d'art, de probité haute, de dévouement à la cause des humbles.

M. Bernier nous amène presque à confondre l'homme et l'artiste dans une même admiration. De cette petite brochure me vient la vision d'un homme artiste, d'un de ces hommes qui sont rares parce que les autres hommes n'ont pas la force d'être simples et entiers, rapetissés, empêtrés qu'ils sont dans les broussailles de leurs faux et inexplicables contacts.

Je ne m'étonne pas qu'ami et admirateur de Baudelaire, Cladel lui ait reproché son apparent « manque de civisme ». Pour Cladel le civisme n'était qu'une des formes de la bonté naturelle, blessée de tout ce qui détonnait dans l'harmonie générale. Son civisme, à lui, venait de la même source que son art, — toute la profondeur de sa nature étant douée d'une même et unique tension vers le beau, le rythme, l'équilibre, l'harmonie.

M. Bernier, pour légitimer peut-être la tendance sociale des

œuvres de Cladel, cite ces lignes de Baudelaire, que Cladel lui-même aimait à relire :

« ... Par son principe même, l'insurrection romantique était condamnée à une vie courte. La puérile utopie de l'école de *l'Art pour l'Art*, en excluant la morale, et souvent même la passion, était nécessairement stérile. Elle se mettait en flagrante contravention avec le génie de l'humanité. Au nom des principes supérieurs qui constituent la vie universelle, nous avons le droit de la déclarer coupable d'hétérodoxie. Sans doute, des littérateurs très ingénieux, des antiquaires très érudits, des versificateurs qui, il faut l'avouer, élevèrent la prosodie presque à la hauteur d'une création, furent mêlés à ce mouvement, et tirèrent des moyens qu'ils avaient mis en commun des effets très surprenants...

« Mais je préfère le poète qui se met en communion permanente avec les hommes de son temps, et échange avec eux des pensées et des sentiments traduits dans un noble langage suffisamment correct. Le poète, placé sur un des points de la circonférence de l'humanité, renvoie sur la même ligne en vibrations plus mélodieuses la pensée humaine qui lui fut transmise ; tout poète véritable doit être une incarnation, et pour compléter d'une manière définitive ma pensée par un exemple récent, malgré tous ces travaux littéraires, malgré tous ces efforts accomplis hors de la loi de vérité, malgré tout ce dilettantisme, ce *voluptuosisme* armé de mille instruments et de mille ruses, quand un poète, maladroit quelquefois, mais presque toujours grand, vint dans un langage enflammé proclamer la sainteté de l'insurrection de 1830 et chanter les misères de l'Angleterre et de l'Irlande, malgré ses rimes insuffisantes, malgré ses pléonasmes, malgré ses périodes non finies, la question fut vidée et l'art fut désormais inséparable de la morale et de l'utilité. »

J'admire ces lignes, mais il se vrille au fond de moi une faim de raisons plus simples, plus primitives encore pour éclairer ma conviction, — d'ailleurs enracinée, — que l'art est inséparable de « la morale et de l'utilité ».

Et d'abord, je ne crois pas à un art spécialement social ou religieux ou moral. Je ne crois pas qu'on puisse faire *exprès*, avec une intention exclusivement utile, de l'art utile. Avoir d'excellentes idées, des inventions géniales ou héroïques, et *ensuite* les draper de beauté, n'est pas faire œuvre d'art ; — n'est artiste que celui que toute chose émeut *surtout* par la somme de beauté qu'elle contient.

Mais je crois que l'art — tout art sincère — est par son essence social et religieux et moral et utile ; — et il est tel parce qu'il est l'admiration d'une harmonie, l'admiration de l'être mis à sa plus haute place, — à la place qui lui convient.

Le beau, c'est ce qui convient, dit Rops, avec les Grecs : « The eternal fitness of things ».

Sans remonter jusqu'à Moïse ou Spinoza, je crois que tous ceux de nous qui ont eu, quelque jour, l'âme heureuse et l'estomac féroce, ont cru, ne fût-ce qu'un instant, avec les plus vieux penseurs, que l'*être* était le *bien* ; que le mal n'était que négation.

Puis, quelques-uns ont assez vécu pour voir de méchants morceaux d'affirmation, de vivants poisons, parasites ou microbes, détruire de grands morceaux d'Etre. Désespérés, ils ont cru voir surgir une terrible dualité de forces, de tendances, un Arhiman, un dieu du mal — et leur notion du bien s'est obscurcie.

Mais voici qu'un sentiment indéfini, puissant, que seuls quelques élus ont manié, — parfois sans le comprendre, tant il les enivrait, — s'est fait jour et s'est réfléchi au fond de notre cerveau.

Nous commençons à entrevoir que notre instinct du beau était la mystérieuse et lente réponse de la nature à notre questionnante recherche du bien.

Le bien n'est pas l'*Etre*, il est « l'Etre mis à sa place », l'être harmonisé, l'être proportionné à sa fin, il est « ce qui convient », il est le Beau.

Oh ! certes, la maigre chose que nous appelons vertu aujourd'hui ne se confond pas toujours avec ce que nous trouvons beau malgré nous.

Mais que savons-nous encore du bien, dont la notion s'élabore, se sculpte peu à peu en nous par les découvreurs de beauté ? — Et ces découvreurs de beauté, ces poètes, est-il donc impossible qu'ils soient conscients de leur écrasant sacerdoce ?

Si Eschyle a pu dire : « Dès l'origine, le poète illustre a servi les hommes. Orphée a enseigné l'horreur du meurtre, Musée les oracles et la médecine, Hésiode l'agriculture, et ce divin Homère l'héroïsme. Et moi, après Homère j'ai chanté Patrocle et Tencer au cœur de lion, afin que chaque citoyen tâche de ressembler aux grands hommes ». (Citation faite par V. Hugo dans *Shakespeare*.)

Si le plus grand des poètes a osé affirmer sa volonté de faire aimer ce qu'il aimait, de forcer l'admiration, de déterminer l'action en criant à tous son enthousiasme, pourquoi, au nom de l'art, interdirions-nous à nos poètes d'en faire autant ?

Pourquoi ces foyers aux courbes légères ou profondes qui sont les artistes, ne concentreraient-ils pas les reflets du beau quand il luit à travers les poussées des masses, — tout comme lorsqu'il brille sur quelque vivante nacre, — femme, fleur, son ou couleur ?

Si l'intuition synthétisante d'un artiste, résumant l'œuvre complexe du temps, dégage de ce qui l'entoure le côté universel, la ligne de beauté, — pourquoi le chant d'ivresse de cette intuition ne serait-il pas une œuvre d'art ?

Pourquoi nos machines à coudre et nos différentes machines politiques seraient-elles moins poétiques que le rude rouet et les sommaires injustices d'un temps lointain ?

Parce qu'on les chanterait en mots nouveaux, qui nous paraîtraient désordonnés ?

Ah ! n'ayons pas peur d'un ordre nouveau qui nous paraîtrait du désordre !

N'ayons pas peur pour les vrais prêtres ; ceux-là sont amoureux de leur dieu, ils n'en parlent qu'avec respect. Spontanée ou laborieuse, ils l'auront patiemment ou génialement ciselée, la forme de leur rêve.

Et s'il en est parmi nous qui trouvent trop grossière l'enveloppe d'une nouvelle révélation du beau, qu'ils se reculent de quelques pas. C'est que l'artiste, alors, sans s'inquiéter de quelques solitaires manieurs de loupes, aura vu comme voit la foule, — la foule qui ne peut voir que de loin et qui, de la place où elle est, est souvent meilleur juge de l'ensemble et de la grandeur d'une œuvre que ceux qui, le nez collé dessus, en scrutent les détails.

Pour juger Cladel, maître et amant de la forme, qui pourra dire que cet éloignement soit nécessaire ? ou qu'il fut citoyen avant d'être artiste ? Il fut aussi profondément l'un que l'autre — et c'est ce qui le fit grand. Dans son art, la forme est inséparable de la pensée — aussi inséparable que le dessin extérieur de la corolle d'une fleur l'est de son germe, de sa racine, dont elle dépend intimement.

Ce qui fait l'art véritable, c'est qu'on ne puisse pas dire où finit la pensée et où commence la forme ; c'est que l'une découle naturellement de l'autre. Avec tous les vrais artistes, Cladel l'a

senti; cette étroite dépendance est ce qui nécessite et légitimise la personnalité. Si la pensée, l'inspiration était une chose étrangère à la forme, il pourrait alors n'y avoir qu'une forme, une convention applicable à l'expression de tous les enthousiasmes, — on pourrait mesurer l'œuvre d'art à une certaine aune. — Heureusement nous avons, pour apprécier l'art, autre chose qu'une formule, — il nous reste encore un certain sens latent du beau dans tous les domaines.

I. WILL.

PAGES DE POÈTES

Le charmant et frais volume qu'on lit en une demi-heure et qui, après, attire encore! Illustrations d'Auguste Donnay et d'Armand Rassenfosse. Vers d'Edmond Rassenfosse. Titre : *Dit un page...*

Et d'abord, pour la simplicité et la tranquillité de son art où les lignes sont si uniment expressives, que soit loué Auguste Donnay. A travers ses tâtonnements, les attentifs qui l'ont suivi, ont pu présager le dessinateur délicat et primitif qu'il est à cette heure et que ce mince volume, nettement, prouve. Ses planches n'ont aucune prétention certes et néanmoins quelle évocation de pays planes, calmes et idylliques sort d'elles. Et comme étroitement elles se soudent au texte!

Quant à celui-ci, il est d'un poète déjà reconnu. Des essais de rythmes divers; des alternances nouvelles; des surprises heureuses; non pas des essais mais des réussites de vers blancs. Une liberté entière non pas conquise mais prise tout simplement, avec le souci de la faire servir à l'expression la plus naturelle de sa pensée et de son émotion. Edmond Rassenfosse ne s'embarrasse point d'un tas de règles qui pour les poètes d'il y a cinquante ans constituaient la poésie. Il écrit non point d'après la prosodie, mais d'après lui-même, ce qui est évidemment la meilleure règle pour être soi avant d'être tour à tour presque tous les autres.

Voici une de ses chansons :

Un peu de linge, de linge blanc,
Et quelques planches charitables,
Et puis quelques prières d'enfants
Avec une croix charitable.

Ou bien l'eau douce sous les brouillards,
L'eau qui s'en va couler d'oubli
Emmi les algues et les nuphars,
L'eau limpide et bonne d'oubli.

Frêle est la dépouille de mon âme;
Bientôt rien n'en restera.
Qu'une seule âme charitable
Ferme les yeux et fasse une croix.

Je fus celui des tristes chansons,
De vains rêves et d'amours vaines,
Peut-être aussi celui des haines...
Oh ne sachez pas même mon nom!

Du *Château des merveilles* (auteur Valère Gille) de nombreux comptes rendus se sont occupés.

Valère Gille reste en ses strophes très discipliné. Le vers de huit pieds tressé en quatrains le requiert de page en page au long de son livre. Il s'en sert fort habilement pour décrire un château merveilleux qu'il filigrane — vitres dorées, pignons en houppes et en crêtes, portes et cloisons légères et adorablement peintes — en l'honneur de quelque princesse de rêve, une vraie femme de caprice et de futilité. On a prodigué les comparaisons joliettes au sujet de ces minuscules poèmes. Toute l'étagère des mots exquis a été époussetée. Et avec raison, puisque ce livre est en effet très précieusement et finement composé. Il est au surplus très spécial. S'il demeure fidèle à la métrique traditionnelle, il vire, en maints passages, vers les assonances et les rythmes naïfs de chansons d'enfants. Exemple :

Dans les prés elle va menant,
Sautillant, ses brebis jolies,
Dans les prés elle va chantant,
Allant, venant, mille folies.

Tout le ciel est dans la fontaine,
Chantant, courant elle s'y mire;
Ses yeux d'amour sont dans la plaine
Et dans les roses son sourire.

Tel qu'il se présente, le volume indique un délicat poète qui a voulu fixer un rêve menu avec quelques fines et capricieuses lignes et quelques tons amusants de pastel. Il y a parfaitement réussi. Maniérisme, soit; mais à quel titre exclurait-on de la littérature n'importe quelle œuvre d'art? Or, celle-ci en est une.

LES BATISSEURS DE VILLES

Titre légendaire — œuvre moderne.

Il s'agit d'un groupe, paraphé Charles Van der Stappen et destiné à l'exposition du Champ de Mars.

Le titre fait songer aux Tubalcaïn bibliques aux Amphion. Le groupe? — deux tâcherons, à l'heure de la sieste, l'un étendu, tout de son long, à terre; l'autre, accroupi sur un bloc de pierres informe, le torse ployé en avant, la tête chue dans le sommeil, les bras se croisant entre les jambes, les mains aux pieds. Chose inattendue! — appliqué à ce groupe de vie si quotidienne, le titre quasi fabuleux ne choque point. Il n'écrase point; au contraire, il se transforme et s'adapte. C'est le groupe qui a raison du titre.

Cela seul suffirait à classer l'œuvre.

L'art en est simple et puissant. Charles Van der Stappen a abandonné son faire trop en détails, son faire que j'oserais appeler accidentel et diminuant, bien qu'intéressant et quelquefois heureux; il s'est borné à ordonner et à harmoniser les grandes lignes, à donner vie et force à de grands blocs; il a rompu avec des pratiques agréables et quelquefois amusantes pour inaugurer la sévérité et la vigueur. Déjà *Ompdrailles* pouvait faire présager *les Bâtisseurs de villes*. Ceux-ci restent toutefois, jusqu'à ce jour, uniques, en son œuvre. Ils s'apparentent aux sculptures primitives et formidables des bas-reliefs assyriens ou thébains. *Ompdrailles* procédait encore des renaissants italiens ou de tels maîtres français.

Le groupe, sous ses aspects divers, est d'heureuse et belle structure : on peut le regarder sous différents angles sans qu'il ne heurte. A l'analyser, on se prend à admirer combien habilement et avec entente a été ordonné, par exemple, le faisceau de bras et de pieds — ceux de l'homme couché et ceux de son compagnon ployé et affalé — qui se rencontrent en un même point, à droite du groupe. De ces complications, l'artiste a tiré merveilleusement parti et par tels arrangements a prolongé et souligné la topographie des grandes lignes. D'une difficulté, il a fait surgir une surprise esthétique.

Quant à la vie profonde qui anime le plâtre, elle est celle des travailleurs et des peineurs — mais grandie. Les corps sont ceux de nos ouvriers avec leurs déformations et leurs caractéristiques, leurs mains et leurs pieds énormes, leurs cous rêches, gonflés et résistants, leurs dos larges et bossués. Toutefois, le pittoresque d'un creux ou d'un rehaut, la virtuosité d'un modelé n'y tiennent guère

place importante : c'est d'ensemble que le groupe intéresse. La lumière qui se joue autour de telles sculptures modernes et les colore volontiers jusqu'à changer pour ainsi dire leur nature sculpturale en picturale, n'empiète point. La force et la beauté cette fois jaillissent d'ailleurs.

Et puis, quelle réalité dans la prostration et l'affalement des dormeurs ! Quelle détente dans leur violente musculature ! Comme la scène, à force d'expression, s'élève au-dessus d'un fait-divers de la vie !

On est en présence d'une œuvre qui marque, une œuvre de science, certes, mais aussi d'audace et qui ne sera, croyons-nous, que la première d'une série magistrale.

LITTÉRATURE VAGABONDE

Six mois en Italie. JOURNAL D'UNE IGNORANTE. — Paris, Chamerot et Renouard.

Journal d'une ignorante ? Ironique ou trop modeste, le titre de ce joli volume est contredit, à chaque page, par l'érudition de l'auteur, — une érudition discrète, dénuée de pédantisme, qui donne du charme et de l'intérêt à l'exacte notation des impressions quotidiennes.

« De très douces amitiés et d'heureux hasards m'ont permis des investigations variées ; du nord au sud, j'ai pu causer avec beaucoup de monde, et, ce qui est précieux, avec beaucoup de personnes de mondes différents. Partout j'ai fait, à l'occasion, parler des gens du peuple, et, si c'est le meilleur moyen d'apprendre les mœurs d'un pays, c'est aussi le meilleur d'en connaître l'âme primitive, et celle-ci est la plus charmante. » Ces seules lignes révèlent le louable souci d'une observation non superficielle. Aussi *Six mois en Italie* est-il tout autre chose que la glose habile d'un guide Joanne. L'itinéraire est précis et classique : Milan, Rome, Naples, Florence, Bologne, Venise. Il embrasse, en outre, la visite des villes d'importance secondaire mais d'intérêt artistique égal, sinon supérieur : Orvieto, Sienne, Pérouse, Assise, Ravenne, Padoue, Vérone. Et dans ce voyage si souvent décrit, l'auteur anonyme éprouve des sensations neuves et les transcrit en phrases nettes, en images claires.

On sent la féminité de la plume, mais en aucune page le bas-bleu n'apparaît. Art, archéologie, histoire, littérature, musique, l'écrivain a puisé à toutes les sources pour donner à son livre la vie et l'intérêt. C'est une âme d'artiste qui vibre, c'est un cœur enthousiaste qui chante la joie des belles œuvres, des sentiments élevés. Le haïssable « moi », particulièrement irritant dans les relations de voyage, n'a qu'une place infiniment réduite. L'Italie, ses trésors, sa nature souriante, ses mœurs populaires composent seuls les éléments du superbe panorama que notre Ignorante déploie à nos yeux charmés.

Sous le bleu. IMPRESSIONS D'ITALIE, par FIRMIN VANDEN BOSCH. Gand, A. Siffer.

C'est, comme l'écrivain anonyme du *Journal d'une Ignorante*, le pays du soleil que M. Firmin Vanden Bosch décrit en une courte mais substancielle brochure. Voyage rapide, un peu à vol d'oiseau ; remarques sagaces, d'un observateur attentif ; style net, cursif, souvent teinté d'art. Exemple :

« Ce soir-là, un soir pacifique et doux, quand le train nous amena en vue de Venise, et que l'un après l'autre, sous un rosâtre reflet de crépuscule, les dômes altiers et les sveltes campaniles surgirent de la mer bleue par-dessus un vague tassement de maisons, ce spectacle nous donna l'intense émotion d'un lointain rêve, soudain transposé dans la réalité ; et quelques instants plus tard, allongé dans l'élégante gondole aux noires draperies, tandis que nous glissions sur l'eau calme et unie, soit que nous longions les hauts palais fleuris de dentelures et d'arabesques, soit que nous pénétrions dans les carrefours mystérieux et noirs, Venise, parmi ce silence de fin de jour que seul troublait le bruit monotone de la rame, Venise nous apparut ce qu'elle *devait* être : une impératrice puissante, riche et glorieuse de naguère, reléguée dans la paix de l'océan, au milieu de l'intégrité splendide de ses souvenirs. »

Dans les eaux zélandaises, par HECTOR VAN DOORSLAER (extrait de la *Revue générale*). — Bruxelles, Société belge de librairie.

Pour M. Hector Van Doorslaer, nul besoin de franchir les monts et d'absorber d'innombrables kilomètres pour éprouver les jouissances aiguës du voyage. Un modeste *sloop* balancé sur l'Escaut avec un bon fusil sur le deck, du vent dans la voilure, des canards à portée sur le flot clair, et voici son cœur de *boatsman* et de *huntsman* (car il est plural, le cœur de notre confrère) qui tressaille d'aise et se plonge en d'infinies béatitudes.

M. Van Doorslaer décrit avec bonne humeur et avec esprit ses excursions nautiques. Il nous fait partager ses joies, il nous initie aux secrets de la chasse aux oiseaux d'eau, et ses descriptions, qui décèlent un marin d'expérience et un chasseur habile, révèlent en outre un artiste épris de la splendeur des horizons maritimes, de la lumière des ciels de la Hollande, des mignardes architectures où tintent les carillons, de toutes les joliesses qui font des bourgades zélandaises un Japon concentré, à quelques encâblures d'Anvers.

Dans les eaux zélandaises fait revivre d'inoubliables heures dans l'âme de tous ceux qui se sont abandonnés aux caresses du flot le long des rives à demi submergées des îles néerlandaises. Pour les autres, quelle excitation à larguer la brigantine et à hisser le foc !

PETITES ÉLECTIONS

M. EDMOND DE GONCOURT

PROFESSION DE FOI. — « Vous m'avez appelé naguère à la Présidence de la République des Lettres ; c'est à vos instances encore que je cède, en courant l'aventure d'une réélection.

« Mes titres ? Dirai-je, une fois de plus, l'indéniable influence que nous avons exercée, mon frère et moi, sur l'évolution littéraire contemporaine ? La plupart des mouvements, nous les avons annoncés, dirigés, accomplis.

« Dès 1865, *Germinie Lacerteux* introduisait le vrai peuple dans le roman, car le « document humain » n'est pas l'enfant des trente-six pères qu'on cite, mais de deux seulement : Nous. *Madame Gervaisais* semble ensuite avoir prévu la réaction que le mysticisme, en ce moment, hasarde. Et la psychologie de *la Faustin*, ne fût-elle pas, elle aussi, primordiale ?

« En art ? C'est une erreur de croire que nous nous sommes bornés à exalter le XVIII^e^ siècle et le japonisme. Il suffit de relire *Manette Salomon* et nos « Salons », notamment, pour voir que nous avons eu, *ab ovo*, l'intelligence de l'art moderne dans toutes ses manifestations.

« Au théâtre enfin, s'incarna, en Réjane, une *Germinie* nettement révolutionnaire, au sens dramatique. »

OPPOSANTS. — « Les commissions consultatives combattent en principe la réélection de M. de Goncourt, malgré l'embarras qu'elles éprouvent à désigner son successeur.

« En dépit de garanties appréciables, cette candidature est essentiellement conservatrice. Ce sont de fieffés aristocrates qui ont les premiers, dans le roman, sondé la misère du peuple. N'oubliez pas qu'ils se déclarèrent partisans des cornettes dans les hôpitaux, (voir *Sœur Philomène*), et que celui des deux frères qui survit a crié : A bas le progrès!

« Enfin, ne vous laissez pas prendre à l'étonnante verdeur répandue dans la personne et dans les œuvres de cet ancien, qui aura publié, en moins d'une année, *la Guimard, Etudes d'art, l'Amour au* XVIII^e^ *siècle,* récemment parus, et *l'Italie d'hier,* sous presse. M. de Goncourt a soixante-dix ans. Place aux hommes nouveaux! Place aux jeunes! »

SCRUTIN. — « Au premier tour, la réélection de M. de Goncourt à la Présidence de la République des Lettres est proclamée. »

L'AFFICHEUR : L. D. *(Journal.)*

Memento des Expositions

DUNKERKE.— Exposition des Beaux-Arts (par invitations). 14 juillet-17 septembre Envois du 1^er^ au 20 juin. Renseignements : *Secrétaire de la Société pour l'encouragement des Sciences, des Lettres et des Arts, Dunkerke.*

LE HAVRE. — Société des Amis des Arts. 29 juillet-1^er^ octobre. Gratuité de transport pour les invités. Envois avant le 5 juillet au Musée. Renseignements : *M. Platel, secrétaire.*

LILLE. — Exposition de *l'Union artistique du Nord.* 1^er^ août-1^er^ octobre. Envois avant le 20 juillet. Renseignements : *E. Delecroix, secrétaire général.*

LIMOGES. — Exposition des Beaux-Arts (arts décoratifs et industriels, peinture, sculpture, gravure). 14 mai-15 juillet. Envois : 15 avril-8 mai. Renseignements : *Eugène Pautard, directeur général de l'exposition, Limoges (Haute-Vienne).*

PÉRIGUEUX. — IV^e^ exposition de la *Société des Beaux-Arts.* 21 mai-10 juillet. Envois jusqu'au 5 mai à *M. Bertoletti, secrétaire général de la Société.*

VERSAILLES. — Société des Amis des Arts de Seine-et-Oise. 2 juillet-1^er^ octobre. Envoi du 29 mai au 3 juin. Renseignements : *M. L. Bercy, secrétaire général,* 16, rue Hoche.

PETITE CHRONIQUE

MÉVISTO, actuellement en représentation à l'Alcazar, fait parfois songer, grâce à ses allures dramatiques brusques, à Paul Martinetti. Là s'arrête le parallèle.

Le jeu du chanteur parisien est violent et spécial. Quelquefois la déclamation écorne la vérité et le tragique cesse d'être poignant. Mévisto caractérise le marlou, le soldat, le mal-tourné, le va-nu-pieds. Puis, en un poème titré *Rédemption,* il célèbre le travail.

Nous nous souvenons de Mévisto quand il joua *l'Evasion* et *la Puissance des Ténèbres.* L'acteur était remarquable. Aujourd'hui on rêve pour lui un rôle féroce et sinistre en une pantomime.

Mardi prochain, première représentation de *Jean Mayeux.* drame en trois actes.

Le concert d'ouverture du Waux-Hall est fixé à vendredi prochain, 5 mai.

La Société d'Archéologie de Bruxelles annonce pour aujourd'hui dimanche, à 8 1/2 heures du soir, dans la Salle des Ingénieurs, au Palais de la Bourse, une audition de musique ancienne organisée sous ses auspices par l'*Octuor Vocal Belge,* sous la direction de M. Bauvais, professeur au Conservatoire royal, avec le concours de M^me^ Everaers, pianiste.

On peut se procurer des cartes d'entrée chez tous les éditeurs de musique.

La même société annonce une séance de projections lumineuses, qui aura lieu à l'hôtel de ville (salle des mariages, entrée par l'escalier des lions), le jeudi 4 mai prochain, à 8 1/2 heures du soir. Sujet : l'Egypte ancienne, projections par M. R. Raeymaekers, membre effectif, explications par M. G. Hecq, secrétaire de la société.

L'Indépendance belge annonce qu'elle enverra aux salons parisiens un critique anglais et à la Royal Academy un critique français pour rendre compte en ses colonnes de ces différentes expositions. Les critiques seront MM. Mac Coll et Besnard. *L'Indépendance* espère réaliser ainsi quelque nouveauté dans les analyses d'art, la plupart devinées sitôt que l'on surprend les *XX* au bas d'un article. Et certes faut-il approuver l'idée et applaudir. Il est en outre d'incontestable intérêt de connaître les appréciations d'un peintre tel que M. Besnard, dont les tendances sont modernes, sur ses confrères des diverses écoles britanniques. Le choix du juge est heureux.

La Société Royale l'Orphéon de Bruxelles a mis à l'étude, en vue de son grand concert annuel qui aura lieu dans le courant du mois de mai prochain, au Théâtre Royal de la Monnaie, les quatre nouveaux chœurs qui ont été imposés au Concours international de chant d'ensemble organisé par cette société, lors des dernières fêtes nationales, pour célébrer le 25^e^ anniversaire de sa fondation et celui de son directeur-fondateur, M. Edouard Bauwens. Tout le monde se rappelle le retentissement qu'a eu ce concours et particulièrement celui de la division d'honneur où se rencontraient les trois plus fortes sociétés du pays de Liége : *La Légia, Les Disciples de Grétry,* de Liége, et *L'Emulation,* de Verviers.

Les chœurs imposés à cette division et qu'exécutera l'Orphéon à sont prochain concert sont : *Magnificat* de François Riga, et *l'Evocation* de Léon Jouret.

Les autres chœurs sont : *Jeunesse* d'Alfred Tilman, et *les Laboureurs* de Camille De Vos.

La distribution des prix aux lauréats des concours de 1892 et le troisième concert populaire auront lieu à l'école de musique de Verviers, mercredi prochain, 3 mai, à 8 heures du soir. M. L. Kefer fera exécuter le prélude et la première scène du troisième acte (trio des Filles du Rhin) du *Crépuscule des Dieux* (première exécution à Verviers), la symphonie n° 4 de Beethoven, la suite d'orchestre de *Peer Gynt,* de Grieg, l'Adagio et le Scherzo du Quintette op. 63 de Schubert, etc.

On annonce la création, à Paris, des *Concerts de l'Ecole Moderne,* institution nouvelle dont M. Charles Lamoureux va prendre la direction, et qui est due à l'initiative de MM. Emile Bernard, Bourgault-Ducoudray, Emmanuel Chabrier, Gustave Charpentier, Ernest Chausson, Camille Chevillard, Gabriel Fauré, Benjamin Godard, Georges Hue, Vincent d'Indy, Fernand Le Borne, Xavier Leroux, Georges Marty, André Messager, Charles-Marie Widor.

Une des clauses des statuts de la société oblige les associés à fournir chaque année une œuvre inédite destinée, avec les compositions des auteurs invités, à constituer les programmes des concerts.

La Société des grandes auditions musicales fera représenter cette année, comme elle le fit l'année dernière pour *les Troyens,* avec l'éclat et le succès que l'on sait, l'*Iphigénie en Tauride* de Gluck, qui fut jouée à Paris pour la première fois en 1779. Cette intéressante reprise, dont les études sont faites sous la direction de M. Vincent d'Indy, aura lieu à l'Opéra-Comique le 25 mai.

Nous savons, en outre, que la même société a l'intention de faire

représenter cette année aussi *Tristan et Yseult* de Richard Wagner. Cette œuvre serait donnée à l'Opéra vers la fin décembre.

Dans *le Mouvement littéraire*, un article de M. Nyst, intitulé *Aujourd'hui*, présente au lecteur quelques idées nettes et claires sur la Belgique, « pauvre terre maternelle d'avortements ».

La Société nouvelle imprime *la Naissance de saint Nicolas*, conte si plein de rêve archaïque et de vie flamande, par Eugène Demolder, et *l'Amour dans Tristan et Iseult* par Maurice Kufferath.

Les *Entretiens politiques et littéraires* profèrent à leur éventaire l'*Epilogue des saisons humaines*, curieux agencement de visions et de réflexions par Saint-Pol-Roux.

Des mêmes *Entretiens*, livraison de mars, p. 245 :

« De la formule *l'Art pour l'Art* — dont on veut orner une fois encore le guidon de la double réaction esthétique et sociale — hâtons-nous d'analyser la portée. Nous ne nous attarderions pas à discuter avec *la Jeune Belgique* — où la polémique est un peu... villageoise, et qui représente peu l'avenir depuis que M. Eekhoud, le vigoureux Flamand, s'est retiré d'elle, et encore moins la Belgique qui rédige *l'Art moderne* et *la Société nouvelle*. »

Du *Mercure de France*, livraison d'avril, p. 387 :

« Le lundi 13 mars, en l'honneur de M. Maurice Maeterlinck, de passage à Paris, déjeuner d' « écrivains nouveaux » au café Voltaire. Présents : MM. Stuart Merrill, Albert Mockel, Francis Vielé-Griffin, Maurice Maeterlinck, Camille Mauclair, Pierre Louys, Léon Deschamps, Alfred Vallette, Adolphe Retté, Henri Mazel, Jean Carrère, René Tardivaux. »

Signalons, dans *l'Art français* (1), périodique très bien rédigé sous la direction de M. H. Galli, une intéressante étude de M. Firmin Javel sur J.-F. Raffaëlli, avec de belles reproductions d'œuvres de l'artiste, portrait, autographe, etc.

L'un des deux seuls exemplaires connus de l'édition originale du *Tamerlan* d'Edgard Poe vient d'être vendu à New-York 300 livres sterling (12,500 francs).

Aux amateurs d'affiches illustrées : *La Revue d'art et de littérature* (Paris, boulevard Montparnasse, 116) devient l'organe d'une société nouvelle, « Les Amis des affiches illustrées », qui a pour but de réunir les collectionneurs d'affiches, de rechercher les pièces rares, de faciliter les échanges, d'ouvrir des expositions, etc.

Un service d'offres et de demandes est organisé par la *Revue*, qui publie un bulletin mensuel des affiches nouvelles. S'adresser à M. Emile Peyrefort, directeur de *la Revue d'art et de littérature*.

Les Hommes d'aujourd'hui (Vanier, éd.). Derniers numéros parus : Stuart Merrill; dessin d'A. Sterner, texte de H. de Régnier. — Marcel Legay; dessin de F. Fau, texte de L. Durocher.

Une collection d'œuvres inédites de Schumann va sous peu paraître chez Breitkopf et Hærtel, dans la grande édition complète et critique des œuvres du maître de Zwickau. La revision de ces pièces a été confiée à Brahms et la collection comprendra les pièces suivantes :

1. *Andante et variations*, pour deux pianos, deux violoncelles et un cor;
2. *An Anna* (A Anna), poésie de J. Kerner, mélodie avec accompagnement de piano;
3. *Im Herbste* (En Automne), poésie de J. Kerner, mélodie avec accompagnement de piano;
4. *Hirtenknabe* (Petit Berger), poésie de Eckert, mélodie avec accompagnement de piano;
5. Etudes symphoniques pour piano (supplément à l'op. 13);
6. *Scherzo* et *Presto passionato* pour piano (supplément aux op. 14 et 22);
7. Thème en *mi* bémol majeur pour piano.

A ce propos, *le Monde artiste* exprime le regret que les éditeurs n'aient pas cru devoir joindre à ce volume les fragments de la sonate dont le *Magazine of music* de Londres a raconté récemment l'histoire. D'après ce journal, Joachim posséderait le manuscrit d'une sonate pour piano et violoncelle, écrite en 1853, et demeurée inconnue. Elle aurait été composée à l'occasion d'un voyage de Joachim à Dresde, par des artistes qui tenaient à lui causer une surprise. Or, ces artistes n'étaient point les premiers venus, et leur collaboration mérite l'attention des curieux. En effet, Dietrich avait écrit l'*Allegro* en *la* mineur, Schumann l'*Intermezzo* en *fa*, Brahms l'*Allegro* en *ut* mineur, et Schumann le *Finale* en *la* mineur et *la* majeur.

Portrait instantané, par le *Gil Blas*, d'HENRY BECQUE, qui annonce sa candidature à la députation et qui entend représenter à la Chambre, à côté de Maurice Barrès, les hommes de lettres :

La moustache en brosse, une tête énergique solidement assise sur de larges épaules, la bouche goguenarde, fait penser à ces pauvres officiers en demi-solde aigris par l'attente et les déboires, qui conspiraient et étaient sans cesse aux aguets de quelque bonne querelle. Peut avoir cinquante ans, mais n'en est pas moins classé parmi les « jeunes maîtres ». Déifié par les uns, qui l'ont pris comme porte-drapeau, le jugent comme avec des verres grossissants de lorgnette, est simplement considéré par ceux qui ne s'emballent pas comme un des ironistes qui, en une langue sobre, verveuse, impeccable, ont su le mieux étaler au théâtre et railler les mœurs de la bourgeoisie d'aujourd'hui. Joue les méconnus, bien que tous les théâtres lui soient ouverts, et a inventé le chef-d'œuvre-fantôme qu'on ne se lasse pas d'annoncer et qu'on ne voit jamais éclore. La dent mauvaise, semble se complaire fièrement à s'isoler de toute sympathie, à multiplier autour de soi les inimitiés et les rancunes, ne sait pas résister au plaisir de distiller quelque boutade fielleuse, de démolir d'une phrase qui emporte le morceau même ses meilleurs camarades. Signe particulier : A pris le rond de serviette de Dumas à la table d'hôte de Mme Aubernon.

(1) Bureaux, 76, passage Choiseul, Paris. — Abonnements, 20 fr. par an en France, 24 fr. à l'étranger.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de **220 millions.**
RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)
MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale
Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin
Vins de toutes provenances

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT *et l'*ANGLETERRE

Bruxelles à **Londres** en 8 heures.— **Cologne** à **Londres** en 13 heures.— **Berlin** à **Londres** en 22 heures.— **Vienne** à **Londres** en 36 heures. — **Bâle** à **Londres** en 20 heures. — **Milan** à **Londres** en 32 heures. — **Francfort s/M** à **Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'**Ostende** à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De **Douvres** à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant.** BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glascow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES** ou **DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2e en 1re classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1er juin au 30 septembre.
Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE **225,000 INSTRUMENTS** VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos BECHSTEIN

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM 32, rue de l'Industrie

Treizième année. — N° 19. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 7 Mai 1893

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie. 32, Bruxelles**

Sommaire

Vittorio Pica. — Quelqu'un d'aujourd'hui, par Henry Maubel. — Accusés de réception. — Jean Mayeux. — Les cours d'éloquence en Belgique. — Le Salon de Paris. *La scène à faire.* — Concerts liégeois. — Ventes de tableaux. — Chronique judiciaire des arts. — Petite chronique.

Vittorio Pica

Vittorio Pica !

Nous avions lu ses œuvres et nous savions l'intérêt que ce jeune critique napolitain porte aux littératures modernes française et belge.

Un esprit attentif, pénétrant avec une rare perspicacité et une souplesse savante dans les arcanes, souvent si complexes, des poètes de nos jours.

Dans un livre récent *Dell' Arte Aristocratica*, Verlaine, Mallarmé, J.-K. Huysmans, d'autres, sont analysés, et leur *aristocratie* est mise en relief dans un style nerveux et précis, — vrai style de critique, — avec le charme de cette langue italienne chantante, qui semble toujours laisser passer du soleil entre ses mots, comme les rayons s'insinuent entre les grappes des treilles, aux vignobles.

Mais non seulement le critique est incisif et compréhensif et descend lumineusement dans l'âme des poètes les plus maudits, mais, à travers son style d'analyste s'avère, et pour le bon et sublime Verlaine, et pour les nobles Barbey d'Aurevilly et Villiers de l'Isle Adam, et pour toute la pléiade des purs artistes de leur pléiade, une ardente sympathie qui place haut celui en qui elle a pris flamme.

Le mérite de Vittorio Pica est d'autant plus grand qu'il se trouve, sans doute, être un des seuls, parmi les jeunes, qui dans la péninsule italique s'occupe en propagateur et en créateur de littérature vraiment artiste.

Il n'est pas, jusqu'ici, en Italie de mouvement jeune, de renaissance littéraire. Il n'y a pas là, comme en France, les de Régnier, les Kahn, les Griffin, les Barrès, comme en Belgique, les Eekhoud, les Maeterlinck, de jeunes écrivains chefs d'une armée de récents artistes de plume.

Vittorio Pica est donc, à Naples, une sorte d'apôtre du Beau Moderne, un critique d'avant-garde qui fera sans doute surgir, si pas un mouvement littéraire, du moins un mouvement intellectuel précurseur, qui faciliterait l'éclosion de celui-là et rendrait le champ de l'esprit propice à son éclosion.

Aussi — avec cette idée sympathique que nous nous étions faite de lui — quelle joie de lier connaissance là-bas avec lui, au pied du Vésuve, dans cette belle Naples tapageuse, poétique et lumineuse, éparpillée à l'infini,

continuée par Portici, Torre del Greco, Torre del Annunziato, au bord de son golfe bleu !

Nous dînâmes d'abord avec Pica en notre hôtel — un hôtel dont les peintures imitent les fresques de Pompéi et où se « guitarisent » chaque soir, à l'heure des tables d'hôte, d'endiablées *Santa-Lucia* — et vite, quelques verres de « Capri Spumante » et le caractère ouvert et accueillant de ce Napolitain matiné d'Anglais, — solide gaillard et gai luron buvant sec et mangeant ferme, — nous firent bons camarades.

Et le voilà nous parlant des Belges — de Camille Lemonnier, auquel il a consacré mainte belle étude, — de Georges Eekhoud, dont il cite, avec admiration, toutes les œuvres d'affilée, — de Théo Hannon, — que devient-il, l'auteur des *Rimes de Joie?* — de Maeterlinck, Verhaeren, Van Lerberghe — tous noms familiers — et nous nous retrouvions ainsi, sous le panache vésuvien coupant le ciel de sa fumée, en plein Brabant littéraire. Pica a beaucoup de sympathie pour les Belges dont il cultive fort activement les lettres, et il y a quelques jours, il donnait encore à un grand journal italien : *Il Paese*, une ingénieuse étude sur *les Aveugles dans les drames de Maurice Maeterlinck.*

Le surlendemain nous fûmes chez Pica, à travers les rues montant comme des échelles, le long des hautes maisons de ce Naples déjà si oriental avec ses basses boutiques dégorgeant leurs victuailles et leurs fruits colorés jusque sur les trottoirs, au son des cloches des vaches laitières conduites à travers la ville et qu'on trait aux portes mêmes des clients.

A dix heures — ce mercredi 29 mars – nous déjeunions chez Pica, et de sa chambre de travail, encombrée de tant de livres à nous chers, nous admirions un Naples encore inaperçu, le Naples de derrière les rues, le Naples des terrasses et des jardins suspendus, avec, dans le fond, cette merveille éternelle du golfe.

Et vers quatre heures, après un long séjour dans le musée, devant les bronzes noirs et archaïques trouvés à Herculanum encastrés en la lave dure, ou devant ceux de Pompéi vert-de-grisés sous la cendre qui les a ensevelis, nous nous installions à la *Trattoria Pallino*, une auberge de banlieue tenue par un ancien révolutionnaire et située au haut de cet amphithéâtre le long duquel tout Naples se déroule.

C'était pour goûter d'authentiques mets napolitains. Et vrai ! après ce repas qu'on ne médise pas devant nous de la cuisine italienne !

Les vins d'Italie — depuis celui d'Asti, sirupeux et doux comme son nom, jusqu'à celui du Vésuve, d'un rouge infernal, le vrai vin à boire au sommet du volcan, dans ce paysage sulfureux et d'un lunaire étrange à rendre Poe désespéré de ne l'avoir signé — les vins d'Italie donnent, tout le long de la botte qui a les Apennins pour tige et qui se mouille dans la Méditerranée, une gamme sonore, variée et capiteuse et qui rend bien le sang de ces campagnes chaudes et la verve de ces côteaux brûlés par le soleil.

Mais la cuisine napolitaine? La vraie? Celle de cette *Trattoria Pallino*, où se réunit périodiquement la jeunesse scientifique et littéraire de Naples et que celle-ci appelle son Temple?

O ! les *taratufoli* (truffes de mer), huîtres dodues condensant le parfum du golfe comme les truffes donnent l'essence des aromes sylvestres du Périgord ! Et les *vermicelli alle songole*, combien savoureux dans leur préparation roussâtre ! Et les *calamai*, et les fromages aux superbes noms : *mazzarello*, *caciocavallo*, *gorganzola*. Après les séries de dîners d'hôtel, les fongibles dîners servis identiquement par toute l'Europe avec plus ou moins d'à-propos culinaire, quel régal de couleur locale en ces bons plats napolitains, en cette albergerie qui doit être là-bas ce qu'est chez nous le *Roi d'Espagne* à Ruysbroeck, ou telle autre « hostellerie » renommée pour sa franche et locale mangeaille.

A peine nous étions assis, que trois gaillards, la mandoline au poing, nous servaient une sérénade apéritive, de ce ton mi-mélancolique et mi-goguenard, nasillard ou braillé à pleine gorge, que prennent les sires maigres, gratteurs de cordes, qui surgissent à chaque coin des rues napolitaines, infatigables chanteurs « sérénadant » chaque soir jusqu'à minuit sous les fenêtres des hôtels.

Et Pica, caressant sa barbe de Méphistophélès, l'œil clignotant, avec ses gestes nerveux habituels, nous contait des choses de la vie de Naples, des anecdotes « vésuviennes » — et nous voyions le soleil tomber derrière le cap de Pouzzoles et l'île d'Ischia.

Là-bas Capri, l'île où Tibère avait bâti son palais de débauche, et le Vésuve s'enveloppaient de bleu, devenaient quasi immatériels, semblables à des nuages dans ce superbe jour au déclin.

Le soleil, en ce coin de mer Tyrrhénienne, se cache d'emblée derrière les monts, encore enflammé comme au midi et pareil au bouclier surhumain d'une lutte homérique.

Alors, dans un crépuscule unicolore, mais d'une majesté divine, avec des voiles blanches qui le cinglent et qui sont les oiseaux de son rêve, le golfe bleu s'évapore, dirait-on, lentement dans la nuit qui arrive, calmement baigné par sa mer sans marée, coupé à l'horizon par le printemps des montagnes sorrentines.

QUELQU'UN D'AUJOURD'UI

par Henry Maubel. — Bruxelles, Lacomblez.

M. Henry Maubel est un des jeunes écrivains les plus délicats parmi les Belges. C'est lui qui nous a donné la fine nouvelle : *Miette* et la monographie scénique : *Etude de jeune fille*, qui eut naguère un succès d'art mérité au Théâtre Molière.

M. Maubel est un observateur de nuances et de joliesses, un pastelliste de la prose, un mélancolique au sourire mi-sceptique, mi-attristé. Son art, jusqu'ici, était fait de trouvailles de cœurs ingénus de jeunes filles. C'était un art timide et pudique, qui ne se colorait que des roseurs qui montent au front des pubertés. Et le charmant conteur — ou l'habile « scéniste » qu'est M. Henry Maubel — nous profilait de vivantes figures de pensionnaires, naïves, avec des inquiétudes adorables et exquises nichées en leurs poitrines naissantes et s'y ébattant joliment comme des tourterelles, mais non sans froisser de leurs ailes le cœur trop proche.

En ces œuvres un rien d'afféterie, de minutie, d'enjolivement seyait, était même « très bien porté ». De petites coquetteries d'observations trop soigneusement époussetées relevaient à ravir les plis de phrases maniérées et le frou-frou élégamment modeste des adjectifs.

Mais ces qualités même, naguère charmeuses, ont sans aucun doute fait quelque tort au livre nouveau : *Quelqu'un d'aujourd'hui.*

Et quand je dis « quelqu'un », j'entends tout homme capable de sentiment et de conscience, tout homme portant une tête vivante, toute personne, tout être enfin !

Le but, il est vrai, était très grand et difficile. Ce Christian, héros du livre, prétend résumer tout un coin et un coin essentiel de l'âme moderne, cette âme lasse d'être sceptique, écœurée de l'égoïsme ambiant, malade d'un avenir qu'elle ne perçoit pas encore.

Ce but — soyons très sévère — n'est pas suffisamment atteint. On dirait que les marivaudages, les tendresses et les petites larmes au coin des yeux des Miettes ont encore laissé persister une influence trop prépondérante en ce roman nouveau. M. Maubel y raconte des impressions qu'il semble avoir partagées avec de ses anciennes héroïnes et il voit certaines choses de la vie à travers leur âme.

Ce qui manque à un tel livre, c'est la maturité, c'est l'expérience de la vie même. En général, il est trop vague, trop incertain ; l'auteur n'ose s'empoigner corps à corps avec cette vie, qu'il semble craindre, avec un émoi bizarre de jeune fille. L'œuvre eût gagné en force, en audace, si M. Maubel avait attendu quelques années avant de lui donner son envol.

Et puis, il a recueilli la somme de toutes ses sensations, et il les ajoute l'une à l'autre pour former son roman. Certes, elles forment un tout harmonieux, en ce sens que M. Maubel a une façon particulière et personnelle de sentir, mais elles sont loin de s'enchaîner pour l'unité de l'œuvre, de façon à satisfaire les défenseurs sévères de la logique en matière de lettres.

Mais, en revanche, que de morceaux subtils ! Et là se reconnaît, indiscutable, l'écrivain de talent qu'est l'auteur de *Miette*. Quelle nervosité précieuse ! Quelle âme aux écoutes de toutes les finesses, et comme les archets des événements spirituels les plus imperceptibles font vibrer cet artiste aigu ! A ce point de vue il est, au cours du roman, une scène de concours au Conservatoire qui nous vaut quelques très belles pages — des plus belles écrites chez nous en ces derniers temps. Malheureusement, au lieu de s'abandonner comme là à son « voir » et à son « sentir », il arrive trop, ailleurs, à l'auteur de philosopher sur des complexités mièvres, derrière ses livres, au bord de son pupitre. Il aligne des raisonnements coupés en quatre, qu'il a compris sans doute très bien, à la loupe de son laboratoire, mais que, dans le recueil qu'il nous offre, nous voudrions ressoudés et plus perceptibles. La psychologie de M. Maubel n'a pas encore une base assez ferme, assez expérimentale. — Encore un peu de vie, et nous tiendrons de lui une œuvre plus mûre et plus énergique.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Savonarola, drame en vers en quatre journées, par Roger de Goeij ; Bruxelles, J. Lebègue et Cie. — *Prima Verba*, par Victor-Thomas Orban ; Bruxelles, H. Lamertin. — *Le Poème de l'Ame* (poème initiatique), par René Caillé. Ouvrage orné de trois pantacles et accompagné de deux mélodies pour piano et chant ; Paris, Comptoir d'édition, rue Halévy, 14. — *Les Vertiges*, poésies, par Ernest Bouhaye ; Paris, L. Vanier. — *Salutations, dont d'angéliques*, par Max Elskamp, rehaussées à la couverture d'une ornementation par Henri Van de Velde ; Bruxelles, P. Lacomblez. — *Sorella*, drame en trois actes, par Oscar Hanneuse ; Bruxelles, P. Lacomblez. — *L'Esthétique de Richard Wagner ; Essais de philosophie de l'Art*, par J.-G. Freson ; 2 vol. ; Paris, Fischbacher.

JEAN MAYEUX

Jean Mayeux, c'est *les Deux orphelines* réduites à une seule orpheline et dont tous les personnages, devenus aphones, remplacent par une mimique expressive l'abondante phraséologie de M. d'Ennery. On ne parle pas dans *Jean Mayeux*. C'est tout au plus si on pousse quelques cris. Mais on se rattrape sur les gestes. Et les mains, les jambes, la tête, le buste, les hanches, tout agit, remue, se tortille, non pour souligner l'aimable fantaisie d'un scénario de ballet, mais pour semer dans l'âme des spectateurs l'épouvante, la pitié, l'horreur. Il y est question de viol, d'assassinat, de rapt, de séquestration, de proxénétisme et autres délicats ressorts dramatiques du répertoire de l'Ambigu. Et comme la parole « ailée » est absente (on se demande vraiment pourquoi ?), la mimique devient d'autant plus féroce. Et cela porte, cela porte ! Cela porte d'autant plus fort que les effets sont plus grossiers, les situations plus brutales. Nous voici loin des pantomimes à joyeux coups de pied dans le derrière, loin aussi des gracieuses ou touchantes restitutions de l'art des Funambules auquel *l'Enfant prodigue* a triomphalement ouvert la voie. Le mélomimodrame de M. Bernard de la Bretesche n'est qu'un *Mystère de Paris* arrangé pour les Ecoles de sourds-muets. L'idée artistique en est absente. Encore faut-il reconnaître quelque habileté à combiner les scènes de façon à en faire jaillir un maximum d'émotion. Les mouchoirs sautent d'eux-mêmes hors des poches quand les agents se précipitent dans le galetas de la Chenille, revolver au poing, au moment où Jeanne de la Lilière, l'enfant volée, est en train de subir les avant-derniers outrages d'un nommé Alphonse, sur la profession duquel sa coiffure ne laisse aucun doute. Oh ! il était temps ! et comme le bon Jean Mayeux a bien fait de prévenir la police !

Car Jean Mayeux n'est point ici le personnage cynique et redoutable créé de toutes pièces par Traviès. Ce n'est pas lui qui se camperait devant une glace, la main gauche passée dans l'ouverture de la redingote, la droite, armée d'un bicorne, sur le dos, en disant : « Comme je ressemble à l'Autre ! » Bien que tortillard comme son homonyme, c'est un modeste saltimbanque, un souffre-douleur battu et d'ailleurs content, un malchanceux aussi déshérité au moral qu'au physique. Il passe les deux premiers actes à sauver l'infortunée Jeanne de la Lilière pour lui planter au troisième son couteau dans le dos, ce qui ne paraît pas très logique. L'auteur justifie cet acte d'excessive vivacité en nous faisant entendre, ou plutôt comprendre, que c'est la sauvage jalousie du bossu qui l'a poussé à cette fâcheuse extrémité. Car dans l'entr'acte du II au III, Jeanne de Blinière, rendue à sa famille éplorée, s'est mariée.

Ce qu'il faut constater, c'est l'attrait qu'exerce de nos jours sur le public toute pantomime, quelle qu'elle soit. On se souvient du succès des frères Martinetti dans *Robert Macaire* et dans *la Nuit terrible,* succès que nous avions peut-être tort d'attribuer à l'art admirable des interprètes, et spécialement du grand mime Paul Martinetti. On se rappelle la fortune inattendue de *l'Enfant prodigue. La Statue du Commandeur* et *Retour du bal* ont été très appréciés au Parc. Et voici *Jean Mayeux* acclamé, frénétiquement applaudi à l'Alcazar. Quel est donc le prestige qui s'exhale des pièces d'où tout dialogue est soigneusement exclu? Il est vraisemblable que, parlé, *Jean Mayeux*, tout en excitant l'enthousiasme des petites places, eût glissé sur l'épiderme des spectateurs d'en bas. En gestes, c'est « une tentative », un « essai curieux ». Et l'on confondra aisément, pendant quelque temps, ce genre d'essais avec les œuvres d'art qui prendront leur essor au soleil de cette renaissance de la pantomime.

LES COURS D'ÉLOQUENCE EN BELGIQUE

Nous avons reçu de M. Radoux, directeur du Conservatoire de Liége, à propos de notre article sur les Cours d'éloquence, la communication suivante :

Liége, le 3 mai 1893.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

Dans un article inséré dans votre numéro du 30 avril dernier et intitulé : *Les Cours d'éloquence en Belgique*, je lis la phrase suivante : « Y a-t-il lieu de supprimer le cours de diction, d'élocution et de prononciation à l'Université de Liége et de le transférer au Conservatoire? »

N'étant pas étranger à la création de ce cours à l'Université, qu'il me soit permis de vous en rappeler les rétroactes :

Sachez d'abord que ce cours à existé au Conservatoire de Liége de 1862 à 1876, et que ce n'est qu'à la mort de M. Le Pas, titulaire de ce cours, que j'en ai demandé la suppression.

Une statistique à laquelle je m'étais livré m'avait démontré que le plus grand nombre des élèves hantant ce cours nous venait de l'Université, et que c'était là plutôt qu'au Conservatoire qu'il devait être institué.

C'est ce que comprit très bien M. Delcour, alors ministre de l'intérieur, en nommant M. Monrose professeur de diction française à l'Université de Liége, et en souscrivant aux propositions que j'avais l'honneur de lui faire à cette époque, de remplacer le cours de *déclamation française* au Conservatoire par un cours de *déclamation lyrique*, à la tête duquel il plaça, sur ma proposition et celle de mon conseil d'administration, M. Sébastien Carman, le distingué baryton qui fit pendant dix ans les délices des habitués du Théâtre de la Monnaie à Bruxelles.

Je pensais avec raison qu'un cours de ce genre répondrait d'une façon plus complète aux aspirations naturelles d'un Conservatoire de musique, puisqu'on y apprendrait à la fois à *bien dire* et à *bien chanter*.

Les résultats obtenus ont affirmé ma conviction à cet égard.

Comment ce cours de diction est-il moins bien suivi à l'Université de Liége qu'il ne l'était par MM. les étudiants alors qu'il était établi au Conservatoire?... Voilà ce que je ne m'explique pas.

Faut-il en chercher la cause dans l'attrait disparu de *la timbale* à décrocher dans les concours de fin d'année? ou bien est-ce, comme vous le dites, parce qu'on a commis l'erreur de confier ce cours à un ancien comédien de l'école déclamatoire qu'il est déserté?...

En tout cas, je suis convaincu, comme vous, que tous ceux qui se destinent à l'art oratoire auraient tout à gagner à la création d'un cours de diction donné dans les conditions que vous indiquez, et il faut espérer que le gouvernement le maintiendra; je souhaiterais même qu'il le rendît obligatoire dans les Universités pour tous les étudiants en droit.

Agréez, Monsieur le Rédacteur, l'expression de mes sentiments distingués.

Le Directeur du Conservatoire royal de Liége,
J.-B. RADOUX.

N. B. — Je joins à cette lettre des extraits de mon rapport du 6 octobre 1876 :

A Messieurs les Membres de la Commission administrative du Conservatoire.

MESSIEURS,

« La mort récente de M. Le Pas, titulaire de la classe de déclamation française, ramène naturellement sur le tapis la grave question de l'opportunité de ce cours au Conservatoire royal de Liége.

J'ai eu l'honneur d'exposer mes idées à ce sujet dans un précédent rapport, mais je crois utile d'en rendre ici la substance, aujourd'hui qu'il va falloir penser, soit au remplacement de M. Le Pas, soit à la suppression du cours. »

. . . . . .

« Il m'a toujours paru, Messieurs, que ce cours s'était trompé de porte en s'implantant chez nous. En effet, il est à remarquer que sur le nombre d'élèves relativement assez élevé qui ont fréquenté cette classe depuis sa création, la majeure partie nous est venue de l'Université! D'où je conclus que c'est là et non au Conservatoire que ce cours devrait exister. »

LE SALON DE PARIS

LA SCÈNE A FAIRE

DIALOGUE DES MORTS

C'est la nuit, aux Champs-Elysées. Des personnages vêtus de blanc se promènent par petits groupes dans le jardin de la sculpture, parmi les plâtres et les marbres qui émergent des massifs noirs. Le sable des allées ne crie point sous leurs pas, et leurs yeux surnaturels brillent comme des étoiles dans la douce clarté de lune qui filtre à travers la toiture vitrée.

PHIDIAS. — Nom de Zeus! Quels saligauds!...

HOUDON. — Qu'y a-t-il, cher maître?

PHIDIAS. — As-tu vu les pieds de la *Poésie héroïque?*

JEAN GOUJON. — A moins d'être aveugle... C'est répugnant.

COYSEVOX. — Mais aussi, pourquoi diable cette manie de venir au vernissage... Pluton nous donne congé cette nuit, et au lieu d'aller la passer au Louvre...

(Quelques ombres de peintres illustres se sont rapprochées et se mêlent aux maîtres défunts du ciseau)

RAPHAEL. — J'ai mal à ce qui fut ma tête!

WATTEAU. — J'aurais des haut-le-cœur si mon cœur n'était réduit en cendres!

VELASQUEZ. — *Carajo!* J'ai vu du Bonnat!

HOUDON. — Ça n'est pas plus fameux là-haut qu'ici-bas, alors?

ZEUXIS. — Panta Kaka..., comme nous disions à Athènes.

EUGÈNE DELACROIX. — Si je rencontre jamais M. Rochegrosse, je lui colle un tube de rouge dans le derrière.

M. INGRES. — Calmez-vous, Messieurs, calmez-vous, et ne vous en prenez qu'à vous-mêmes de l'offense faite à votre goût... Pourquoi s'entêter à passer ici la nuit du vernissage?... Vous savez bien que c'est tous les ans la même chose...

(A ce moment, un petit vieillard propret, blanchissant et très decoré, s'avance gracieusement vers les ombres. C'est le maître de céans, M. William Bougereau lui-même.)

M. WILLIAM BOUGUEREAU. — Vous ne vous attendiez pas à me trouver là, chers et illustres confrères... (*A Raphael.*) Cher maître...

VELASQUEZ. — Quel est ce rasta?

M. WILLIAM BOUQUEREAU, *grossier.* — ... Hé, dites-donc, vous, l'impressionniste! Vous pourriez parler plus poliment... Je suis chez moi ici, et n'y crains personne...

RAPHAEL. — De la douceur, signor! Qui donc êtes-vous?...

M. BOUGUEREAU, *se découvrant.* — Je suis M. Bouguereau! (*Il s'incline devant Raphael*)... Votre petit Will, cher maître!

(Les ombres s'éloignent avec dégoût. M Ingres retient Courbet, qui parle de déboulonner le petit vieux. Raphaël sort le dernier, calme et sublime. Au moment où il va franchir la porte, M. Bougereau qui a couru après lui, le tire par le pan de son suaire.)

M. WILLIAM BOUGUEREAU. — Encore un mot, mon cher maître, un petit encouragement.

RAPHAEL, *toujours angélique.* — Cochon!

(M. Bougereau s'affale L'aurore le trouve une heure plus tard ronflant dans son rose)

FRANCISQUE LAHARPE. *(Gil Blas.)*

CONCERTS LIÉGEOIS

(*Correspondance particulière de* L'ART MODERNE.)

La royale *Légia* s'est donné un excellent concert, il y a huit jours. Le Quatuor de Vincent d'Indy a été interprété avec un sens juste par MM. Jaspar, Zimmer, Maasz et Péclers. La ballade, admirable d'équilibre instrumental, impressionnante et noble, a rempli le public d'une très artistique émotion. M. Jaspar, dans les allegros, a détaillé sur l'ivoire les élégantes dentelles des contrepoints avec des doigts habiles, souples et délicatement expressifs. MM. Maasz et Péclers, altiste et violoncelliste, ont trouvé des couleurs et des accents très subtils.

Mlle De Cré nous est arrivée comme une révélation. Nous savions que l'Opéra de Paris l'avait engagée sans sollicitation de sa part; mais nous ne nous attendions pas à tant de surprise. Une voix extraordinaire, veloutée, tendre, timbrée à ravir, étendue du contre-mi grave au la aigu, sans inégalité, sans trou; une émission irréprochable, solide, *sacra postamenti*; une diction presque accomplie; du style, déjà, et une chaleur sobre, concentrée, qui promet des interprétations caractéristiques. Elle n'a qu'un petit défaut : elle cède un peu trop au plaisir d'étaler l'opulence de ses notes merveilleuses; il faut dire que ces notes graves ont fait courir des frissons prolongés dans toutes les échines. Nous espérons qu'on lui donnera occasion de chanter du Hændel, du Bach, du Wagner; elle y trouvera ses vrais auteurs. Elle a cependant donné grand relief à la mélodie (*Fiancée*) de Charles René et à l'air de *Sapho* de Gounod.

Notre distingué professeur de cor, M. Lejeune, s'est fait applaudir dans une romance de Bruneau, dont le détestable accompagnement déchire la mélodie déjà tiraillée à l'excès, et dans un rondo mieux écrit de Richard Strauss, où l'influence de Weber est esquivée par des trouvailles heureuses, des accents nouveaux et des chutes peu banales de phrases.

J. S.

VENTES DE TABLEAUX

VENTE VANDER DONCKT, à Bruxelles (notaire, M. Eloy; experts, MM. J. et A. Leroy).

Principaux prix : Troyon. *Bestiaux au pâturage,* 36,000 fr. — Corot. *Le Ruisseau,* 23,500 fr.; *la Route,* 21,000 fr. — Van Marcke. *L'Abreuvoir,* 18,500 fr. — Daubigny. *Paysage,* 13,100 fr. — Schreyer. *L'Abreuvoir,* 12,700 fr.; Diaz. *Bohémiennes,* 11,900 fr.; *la Clairière,* 7,000 fr.; *Sous bois,* 7,000 fr. — Rosa Bonheur. *Le Laboureur,* 9,900 fr. — A. Stevens. *La Parisienne-Japonaise,* 8,300 fr.; *Jeune femme à sa toilette,* 2,450 fr.; *Jeune fille au bouquet,* 1,250 fr.; *la Lettre,* 1,600 fr. — Roybet. *Gentilshommes visitant une église,* 7,400 fr.; *le Corps de garde,* 6,000 fr. — Ziem. *Les Lagunes à Venise,* 5,000 fr. — Madou. *Hier uyt,* 4,600 fr.; *l'Aristocrate au cabaret,* 4,600 fr.; *la Rixe au cabaret,* 1,000 fr.; *le Railleur,* 1,250 fr.; *le Ménestrel,* 1,700 fr. — Pasini. *Le Carrosse,* 3,050 fr. — Clays. *Rampe de Rotterdam,* 3,300 fr.; *Intérieur du port d'Ostende,* 3,000 fr. — F. Willems. *La Châtelaine,* 2,600 fr.; *le Message,* 2,300 fr. — Verboeckhoven. *Troupeau sautant une barrière,* 2,400 fr.; *Cour de ferme,* 1,150 fr. — Gallait. *Jeanne la Folle,* 1,950 fr. — Goupil. *La Lettre,* 1,550 fr. — F. Verhas. *Le Bouquet,* 1,500 fr. — De Haas et Roelofs. *La Métairie,* 1,500 fr.; *Paysage avec bestiaux,* 1,100 fr. — F. Courtens. *La Mare,* 1,350 fr.; *la Drève aux hêtres,* 1,250 fr. — J. Robie. *Bouquet de fleurs et oiseau,* 1,300 fr.; *Fleurs et oiseau,* 1,200 fr. — De Haas. *Bestiaux dans les dunes,* 1,000 francs.

***

VENTE DE LA COLLECTION DE Mme DENAIN, à la galerie Georges Petit, à Paris. La première vacation a produit 418,436 francs; celle pour les objets d'art et d'ameublement, 200,355 francs. Ce qui fait monter à 618,791 fr. le total.

Voici quelques-unes des plus intéressantes enchères: 80,000 fr. *Les Saisons,* de Prudhon; 42,700 francs un *Portrait de Mme Sombreval,* par Nattier; 35,000 francs deux vases en forme d'aiguières en porcelaine de Chine; 6,800 francs une galerie de cheminée Louis XV; 4,000 francs deux candélabres Louis XVI; 7,000 francs une pendule Louis XVI marbre et bronze; 5,000 francs un cartel; 12,800 francs un pot à eau et une cuvette

en argent ciselé achetés par le Musée des arts décoratifs; 16,800 francs un buste en terre cuite de Mme Lebrun. Un petit groupe marbre blanc, attribué à Falconet, a été vendu 4,400 fr.; une commode Louis XV, 7,300 francs; un meuble Louis XVI, attribué à Riesener, 9,200 francs.

Notons encore : Rembrandt (son portrait), 41,600 francs. Rubens, un moine, 12,800 francs. Un portrait attribué à Velasquez, 10,000 francs.

Le portrait de Mlle Sallé, pastel, par Latour, 18,000 francs. Un Théodore Rousseau, *L'Arc en ciel*, 17,500 francs. Même prix pour *Au bord du ruisseau*, de Bonnington.

Le *Retour au foyer*, de Fragonard, 16,200 francs. Deux panneaux de Oudry, 15,000 francs. *La Muse et l'Eloquence*, de Boucher, 6,100 francs.

Chronique judiciaire des Arts

Le Théâtre-Libre en tournée.

Au cours de l'été dernier, M. Antoine, directeur du Théâtre-Libre, avait entrepris avec sa troupe une tournée dans le Midi.

Il se trouvait le 17 septembre à Nimes et devait se rendre à Toulouse où une représentation était annoncée pour le soir même au Théâtre des Variétés.

Malheureusement, le train qui aurait dû l'amener à Cette à 11 h. 39 du matin eut quarante minutes de retard, si bien que M. Antoine et sa troupe manquèrent la correspondance avec l'express de Toulouse et, par suite, la représentation ne put avoir lieu.

C'est en raison de ces faits que M. Antoine réclamait à la Compagnie de Paris-Lyon-Méditerranée 4,500 francs à titre de dommages-intérêts.

Le tribunal de commerce de la Seine a rendu le 6 avril son jugement. Il décide qu'un contrat de transport est né entre la Compagnie de Lyon et le demandeur lors de la remise des billets et que la Compagnie s'est engagée à effectuer le transport de ses voyageurs aux heures fixées par ses affiches et portées aux indicateurs des chemins de fer; que dès lors la Compagnie est en faute et doit à M. Antoine une réparation que le tribunal fixe à mille francs.

La Compagnie est condamnée en outre à tous les dépens.

Petite chronique

La quatrième et dernière séance de musique de chambre donnée par les professeurs Anthony, Guidé, Poncelet, Merckx, Neuman et De Greef, aura lieu au Conservatoire, aujourd'hui dimanche, à 2 heures, avec le concours de Mme Saville, du Théâtre royal de la Monnaie; de MM. Eugène Isaye, Joseph Jacob et M. Van Hout.

Au programme : la *Sonate* pour piano et violon de César Franck, le *Septuor* de Beethoven et *l'Ode à sainte Cécile*, de Hændel, chantée par Mme Saville.

C'est décidément dimanche prochain, à 2 heures de l'après-midi, qu'aura lieu le quatrième concert populaire. M. Hans Richter n'ayant pu quitter Vienne, c'est M. Félix Mottl, le chef d'orchestre de Carslruhe et de Bayreuth, qui dirigera. Répétition générale, samedi, à 2 1/2 heures, à l'Alhambra.

Un cinquième concert sera donné à la fin du mois avec le concours de Mme Caron et de M. Van Dyck.

Le concert annuel de *l'Orphéon* aura lieu demain, lundi, à 8 heures du soir, au Théâtre royal de la Monnaie, avec le concours de Mlles Dyna Beumer, cantatrice, Edith Smith, violoniste, de MM. Antoni, flûtiste, et Louis Moyaerts, basse chantante.

L'Orphéon exécutera les quatre chœurs nouveaux qui ont été imposés au concours international de chant d'ensemble qu'elle a organisé l'année dernière à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de sa fondation.

On peut retenir ses places à l'avance en s'adressant au local de la société, place de la Bourse, 1, Bruxelles.

La Chambre de commerce française donnera au Théâtre de l'Alhambra, mercredi prochain, à 8 heures du soir, un grand concert-spectacle de bienfaisance, avec le concours de Mlle Félicia Mallet, de MM. Galipaux et Aristide Bruant.

Chaque place prise à l'avance recevra son montant intégral en billets de la tombola. On peut se procurer des places numérotées : au siège de la Chambre, 148, boulevard Anspach, et chez Mme veuve Chommeton, 66, boulevard Anspach.

Mlle Louise Derscheid donnera le 10 mai, à 1 1/2 heure, et le 11 mai, à 2 1/2 heures, dans la salle Gunther, rue Thérésienne, 6, deux auditions de ses élèves. La première sera consacrée au cours de piano (professeur : Mlle L. Derscheid); la seconde, au cours de musique de chambre (professeur : M. Ed. Jacobs).

Par suite de la maladie de M. Crickboom, le quatuor Crickboom-Gillet se voit obligé d'abandonner les deux dernières séances qui devaient être consacrées aux écoles française et allemande.

Le Quatuor remercie les abonnés du sympathique encouragement qu'il a rencontré jusqu'ici.

Prière de faire retirer le prix des abonnements aux deux dernières séances chez M. Gillet, 144, rue Defacqz, jusqu'au 15 mai.

Exposeront au second Salon annuel de l'*Association pour l'Art*, qui s'ouvrira aujourd'hui dimanche, à Anvers, dans les salles de l'ancien musée de peinture :

Pour l'Angleterre : MM. Jeffrey et Co, Walter Crane, Lewis Day, C.-A. Voysey, W. Black, Heywood, Summer, J.-D. Sedding;

Pour la Belgique : MM. Heymans, Eug. Laermans, George Morren, Théo Van Rysselberghe, Constantin Meunier, Thys, Paul Du Bois, Jean Gaspar, A.-W. Finch, Henry Van de Velde;

Pour la France : MM. J.-E. Blanche, Bonnard, Carot, Alex. Charpentier, Henri Cros, Henri-Edm. Cross, Maurice Denis, Dulac, Gausson, Guérard, Guilloux, Mme H. Enneirda, Ibels, Luce, Mme Berthe Morisot, Lucien Pissarro, P. Ranson, Ribo-Roy, Signac, Thesmar, de Toulouse-Lautrec, Vuillard;

Pour la Hollande : M. Thorn Prikker;

Pour le Japon : M. Outamaro.

Le Conseil communal de Mons vient de décider l'organisation d'une Exposition des Beaux-Arts qui s'ouvrira le 28 mai courant dans les salons de l'hôtel de ville et sera clôturée le 9 juillet.

Les envois doivent être faits avant le 10 mai et adressés directement à l'hôtel de ville.

Les Belges a l'étranger. — Hier soir, à l'Opéra de Paris, a débuté le baryton J. Noté, élève de M. Georges Bonheur. C'est là un nouveau succès pour le brillant professeur et qui fait bien le pendant à la nomination de M. Demest, au Conservatoire de Bruxelles.

La librairie de *l'Art indépendant*, rue de la Chaussée-d'Antin, 11, à Paris, va faire paraître par souscription *la Damoiselle élue*, poème lyrique d'après Dante-Gabriel Ressetti, par Cl.-A. Debussy, qui eut un très vif succès au dernier concert d'orchestre de la Société nationale de musique et qui est vraiment, d'après ce qu'on nous a dit, une œuvre de très sérieuse valeur, l'une des plus attachantes qu'ait produite la jeune école musicale française.

La partition sera ornée d'une couverture en couleur par Maurice Denis. Tirage restreint à 150 exemplaires, dont 3 sur chine, à 25 fr.; 5 sur whatman et 5 sur japon, à 20 fr.; 12 sur hollande, à 15 fr. et 125 sur vélin blanc, à 7 fr. La même librairie mettra prochainement en vente le *Concert* pour piano, violon et quatuor d'instruments à cordes de M. Ernest Chausson, et, du

même auteur, *le Poème de l'Amour et de la Mer*, pour ténor et orchestre. Ces deux œuvres ont été entendues, en première audition, aux concerts des *XX* et ont eu l'une et l'autre un très grand retentissement dans le monde musical. Elles ont été créées, l'une par MM. Eugène Ysaye, Auguste Pierret et le quatuor Ysaye, l'autre par M. D. Demest.

La direction des beaux-arts de France vient d'acheter, pour être placé au Musée du Luxembourg, le grand tableau : *La Cène*, du peintre Uhde, de Munich, qui figura au Salon de 1887, puis à l'Exposition universelle de 1889.

Voici la distribution de *Pelléas et Mélisande* de M. Maeterlinck, qui sera représenté le 17 mai aux Bouffes-Parisiens :

Arkel, M. Emile Raymond; Pelléas, M. Aubry; Golaud, M. Lugné-Poé; Mélisande, Mme Meuris; Geneviève, Mme Georgette Camée; La vieille servante, Mme France; Le petit Yniold, Georgette Loyer.

La partie décorative a été confiée à M. Paul Vogler et les costumes à M. Lugné-Poé.

La troupe du Théâtre-Libre va commencer bientôt une nouvelle tournée dans les villes suivantes : Lyon, les 15, 16, 17 et 18 juin; Marseille, les 19, 20, 21, 22, 23, 24 et 25 juin; Nimes, le 26 juin; Montpellier, les 27, 28 et 29 juin; Toulouse, les 30 juin, 1er et 2 juillet.

Le célèbre chansonnier et poète Gustave Nadaud est mort à Paris la semaine passée.

Gustave Nadaud était né à Roubaix, le 20 février 1820. Il était donc dans sa soixante-quatorzième année. Ses parents le destinaient au commerce. En 1884, il abandonna complètement les affaires pour se consacrer tout entier à la muse chansonnière. On sait qu'il composait lui-même vers et musique, dédaignant les ponts-neufs dont se contentait Béranger. Il laisse un grand nombre de ces petits poèmes à ariettes, dont plusieurs sont devenus populaires, tels *Pandore, le Quartier latin, Insomnie, Bonhomme* et bien d'autres. Il est aussi l'auteur de plusieurs opérettes et piécettes de salon, et d'un roman : *Une Idylle* (1861). Nadaud a tour à tour abordé la chanson sentimentale, badine ou politique. Il avait une note de fantaisie intime et d'humour mouillé qui était bien à lui.

LE GRESHAM
COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**. *Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de **220 millions.**
RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

Spécialité de vins fins de Champagne
CARLE FRÈRES
AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)
MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale
Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin
Vins de toutes provenances

AU PAYS NOIR, par Constantin Meunier

Gravé à l'eau-forte par Karl MEUNIER

Paraîtra le 10 mai chez E. DEMAN, 16, rue d'Arenberg, Bruxelles, avec une notice de Camille LEMONNIER.

Album de 9 pl. in-fol. (50 × 34 cent.) dont un portrait et une couverture.

TIRAGE

▲

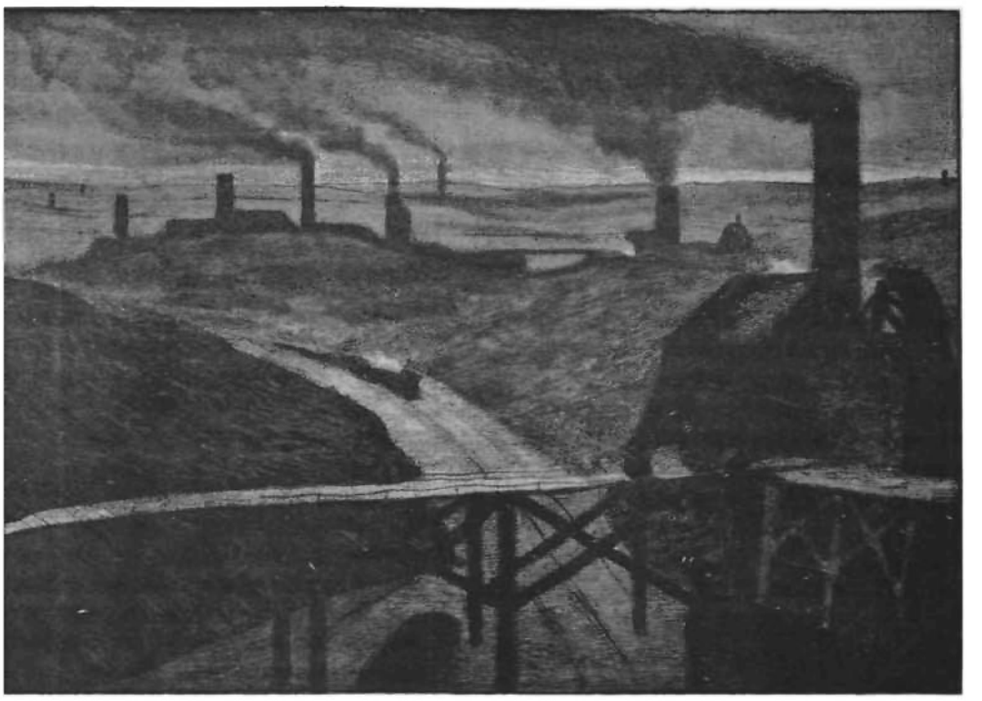
150 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS :

6 exempl. sur japon numérotés de 1 à 6 . fr. 100
20 exempl. sur hollande numérotés de 7 à 26. » 40
124 exempl. sur vélin numer. de 27 à 150 » 25

Les exemplaires sur japon sont accompagnés chacun d'un *dessin original de* CONSTANTIN MEUNIER.

Les exemplaires sur hollande seront signées, à chaque épreuve, par le graveur.

A partir du jour de la mise en vente les prix des exemplaires non souscrits seront respectivement portés à **120, 50** et **30** francs.



PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT *et l'*ANGLETERRE

Bruxelles à **Londres** en 8 heures.— **Cologne** à **Londres** en 13 heures — **Berlin** à **Londres** en 22 heures.— **Vienne** à **Londres** en 36 heures. — **Bâle** à **Londres** en 20 heures. — **Milan** à **Londres** en 32 heures. — **Francfort s/M** à **Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'**Ostende** à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De **Douvres** à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant.** BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glascow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES** ou **DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2e en 1re classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1er juin au 30 septembre. Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE **225,000 INSTRUMENTS** VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos BECHSTEIN

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne. 6

VENTE
ÉCHANGE
OCCASION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM 32, rue de l'Industrie

Treizième année. — N° 20. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 14 Mai 1893.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

L'Association pour l'Art. — Salutations, dont d'angéliques, par Max Elskamp. — Exposition de la Société des Aquafortistes belges. — Au Conservatoire. — A propos du Salon de Paris. — Nos arbres. — Nouveaux concerts liégeois. — Ventes de tableaux. — Petite chronique.

L'ASSOCIATION POUR L'ART

Ils persévèrent! *Diabolicum est.* L'an dernier, Anvers se révolta contre cet art subversif qu'audacieusement, au mépris des plus vénérables traditions, une poignée d'artistes et d'esthètes osa substituer aux sages et saines pratiques de la docte Académie dépositaire des préceptes sacrés, des canons que nul ne peut, sous peine d'hérésie, transgresser. Il y eut des explosions de colères ou de rires, selon le tempérament particulier de chacun. Il y eut aussi d'extraordinaires beuglements poussés par les gazettes locales, et si stridents, si lamentables, que les cris variés éructés par nos journaux en ces dix années de campagne vingtiste apparaîtraient, par comparaison, léger gazouillis de fauvettes et murmures de feuilles.

Cependant nos esthètes restaient fort calmes sous l'orage, ne daignant même pas répliquer. Et leur promenade silencieuse à travers les salles claires de l'Exposition était pareille à celle des Ombres heureuses dans l'éternel printemps des Champs-Elysées.

Anvers avait presque oublié ce scandale et s'absorbait avec délices dans des spéculations dont le pétrole, le coton, les peaux tannées et la viande salée constituaient l'objet principal. Les Cap et Col, et leurs innombrables imitateurs, et leurs élèves, et leurs maîtres, s'étaient remis à enduire des châssis de bitumes variés. Ils s'appliquaient à reproduire consciencieusement les faits divers coloriés dont s'enorgueillit le Port et la Ville, à Vanderouderiser à l'envi. Hélas! le mois de mai est revenu, et avec lui cette exposition de malheur qui sonne à l'ancien Musée des fanfares d'émeute et de révolution. L'affiche seule est une provocation! De tous côtés, sur les murs, elle tire l'œil, elle poursuit de la hantise de son symbole le passant inquiet. De gré ou de force, elle le mène au Salon, et s'il éprouve quelque satisfaction à voir les affreux bonshommes armés de pied en cap que la direction de l'Académie a rangés parmi les monstruosités des concours, dans la salle qui sert d'antichambre à l'*Association pour l'Art*, — le couloir sombre des panoramas, — elle le laisse effaré, tremblant, anéanti, devant les œuvres qui fièrement s'alignent à la cimaise de la grande galerie, sur le vert pimpant de la tenture, sous les flots de lumière dont nul velum n'atténue l'éclat.

Ne sont admis en cette turbulente compagnie que ceux qui se permettent de ne pas voir, de ne pas penser et de ne pas peindre comme tout le monde : plusieurs de ceux qu'une juste indignation a flétris du nom de Vingtistes, quelques-uns de leurs complices de Paris et de Londres, d'autres malfaiteurs, les uns inconnus, mais qui ne le seront pas longtemps, les autres trop connus et déjà presque célèbres, tant la corruption du goût exerce partout ses ravages.

On sait que nous sommes nous-mêmes, et incurablement, gangrenés. Avec un inexplicable entêtement, nous nous obstinons à préférer aux plus exactes imitations des maîtres l'art personnel, quel qu'il soit. Aussi ne s'étonnera-t-on pas de nous entendre déclarer, au rebours de toute vraisemblance, que cette *Association pour l'Art* constitue, avec les *XX*, l'initiative la plus artistique à laquelle notre pays ait donné l'essor. Ceci établi pour dissiper toute équivoque, voyons les œuvres.

Les affreux bonshommes déjà cités, qui paraissent être l'incarnation de l'Académie elle-même, occupent militairement la salle qui fut, l'an passé, dévolue aux arts décoratifs. Il a fallu réunir dans le même salon les applications de l'art à l'industrie, papiers peints, affiches, vitraux, céramique, broderie, et les œuvres purement d'art. L'effet n'en est ni moins varié, ni moins intéressant.

Citons en premier ordre, dans la section ornementale, les étains d'Alexandre Charpentier, tant admirés au Salon des *XX*. Quelques pièces nouvelles : le *Masque du peintre Hawkins*, un *Pot à vin nouveau*, une *Armoire à layette* (érable et étain) ornée d'adorables bas-reliefs complètent le superbe envoi du sculpteur, dont le grand plâtre *Gomorrhe* décore la seconde salle, à la place d'honneur. Citons aussi le vitrail de M. Thys vu à l'Exposition bruxelloise *Pour l'Art*, une verrière de M. Carot, les affiches de M. de Toulouse-Lautrec, la *Table à thé* de M. Finch, la *Broderie ornementale* et de curieuses lettrines de M. Van de Velde, un fort beau choix de papiers de tenture exposés par MM. Jeffrey et C° et dessinés par les maîtres de la décoration ornementale : Walter Crane, Lewis Day, J.-D. Sedding, W. Black, C.-A. Voysey.

Parmi les œuvres qui requièrent particulièrement l'attention, celles de M. P. Ranson, dont les panneaux décoratifs *le Tigre*, *Motif de sorcellerie*, *Lustral* et *Harmonies de verts et de jaunes* sont composés dans un sentiment personnel très accusé et peints avec un sentiment délicat des colorations. C'est neuf et d'une grande séduction. M. Ranson applique curieusement à la composition du décor des figures d'hommes ou d'animaux. Son *Tigre*, d'allure véhémente, est le morceau le mieux venu de sa très intéressante exposition.

On retrouve ce félin parmi les planches qui composent la première livraison de *l'Estampe originale*, la nouvelle publication de l'éditeur Marty dont nous avons annoncé l'apparition et à laquelle collaborent tous les artistes nouveaux. Cette première livraison, exposée actuellement à Anvers, porte les signatures de MM. de Toulouse-Lautrec, Vallotton, Ibels, Denis, Anquetin, Bonnard, Vuillard, etc. Elle ouvre une série vraiment artistique, d'une variété amusante et d'une réelle originalité.

Mais voici d'autres éléments d'attraction. En bonne lumière, présentées avec goût, les toiles limpides de Théo Van Rysselberghe, de Paul Signac, d'Henri-Edmond Cross vues au dernier Salon des *XX*. Le groupe néo-impressionniste est complété par un bel envoi de Maximilien Luce, dont la vision s'est affinée et la technique affermie lors d'un séjour à Londres, où Lucien Pissarro a terminé le très attachant album de gravures en couleurs et en noir et blanc dont quelques épreuves furent exhibées l'an passé à Bruxelles. Citons encore, dans la même tendance d'art, bien que le procédé diffère, Léon Gausson, dont quelques toiles, et notamment *le Halo*, produisent, par de subtiles notations de nuances, par d'exactes et exquises irradiations de lumière, des impressions d'une pénétrante poésie.

D'autre part, les compositions symboliques de Thorn-Prikker dressent l'énigme de leurs rythmes de lignes aux savantes complications. Outre les œuvres qu'il exposa récemment au Salon des *XX*, le jeune peintre hollandais a envoyé à Anvers d'importants dessins rehaussés, déconcertants d'aspect au premier abord, mais d'un intérêt qui augmente à mesure qu'on pénètre davantage l'intention et le sentiment poétique de l'artiste.

Nous avons revu aussi avec plaisir deux des grandes toiles d'Heymans les plus admirées au Cercle artistique, *le Printemps* et *Sous bois*, quelques-unes des paysanneries inquiétantes d'Eugène Laermans, deux tableaux de Constantin Meunier et l'album d'eaux-fortes que son fils Karl a consacré à la gloire du grand artiste. Parmi les œuvres dont l'*Association pour l'art* a eu la primeur, sept bas-reliefs en pâte de verre par Henri Cros, une esquisse et deux lithographies de Maurice Denis, une suite de lithographies par Charles Dulac, de captivantes peintures, des pastels et lithographies d'Henri-Gabriel Ibels, qui excelle à mettre en scène, dans une atmosphère d'une réalité saisissante, le personnel spécial des cirques, des cafés-concerts, des théâtres forains, un portrait de M^lle^ Berthe Morisot, cinq beaux dessins d'Angrand ; enfin, l'important envoi de Georges Morren, qui cherche sa voie, tantôt hanté par la technique néo-impressionniste qu'il ne s'est pas complètement assimilée, tantôt poursuivant, dans d'intéressantes études de fleurs, le caractère du dessin et l'harmonie du coloris. Son exposition marque sur ses précédents envois un progrès incontestable.

Nous choisissons, pour le mettre en vedette, un excellent dessin, *Sous l'abat-jour*, recherche d'attitudes et d'effets de lumière qui décèle une observation attentive et une volonté tenace.

Et pour clore ces notes rapides, trop brèves pour décrire en détail la très artistique exposition anversoise mais qui suffiront à en indiquer l'intérêt, signalons, outre quelques sculptures connues de nos lecteurs bruxellois et signées Constantin Meunier, Paul Du Bois, Jean Gaspar, une admirable collection d'estampes d'Outamaro obligeamment prêtée par M. Bing et qui suffirait, à elle seule, à attirer au Salon de l'*Association pour l'Art* la foule des artistes et des amateurs d'art.

Ceci est une pure merveille. Il y a là soixante-trois planches d'un coloris éblouissant, relatant, en des compositions dont rien n'égale la grâce et la souplesse, la vie intime du Japon : baignades d'enfants, toilette de jeunes femmes, causeries familières, idylles rustiques, travaux des champs, promenades en bateau, le tout exprimé par des moyens élémentaires mais avec une telle intensité d'art qu'on reste confondu. Les épreuves sont toutes de premier choix. C'est une fête pour les yeux, un régal qu'il faudrait pouvoir savourer à loisir en de fréquentes et lentes visites.

Et maintenant, que se déchaînent les grondantes colères des journaux, que jaillisse l'imbécile raillerie des snobs! L'*Association pour l'Art* peut voir paisiblement éclater l'orage. Elle s'est placée assez haut pour ne pas être éclaboussée par les boues qui vont être remuées autour d'elle.

SALUTATIONS, DONT D'ANGÉLIQUES

par Max Elskamp. — Bruxelles, Lacomblez.

Quelques phases de vie d'un poète chantées ou plutôt priées, sous le patronage d'une vierge, d'une petite vierge flamande, née au ciel certes, mais ayant depuis longtemps vécu à Anvers. Le poète lui offre tout : sa ville, son peuple, ses désirs, ses voyages. Et la vierge lui est successivement, d'après l'heure que le poète vit, la *Tour d'ivoire*, l'*Horloge admirable*, l'*Etoile de la mer*, la *Pleine de grâces* et la *Consolatrice des affligés*. Ainsi se spécialisent pour lui les admirables vocables, les pures louanges filigranées que, chaque jour, ceux et celles qui vont aux messes catholiques attribuent à Marie, d'après les textes d'or des litanies populaires.

Le doux et exquis livre — et comme il prouve un poète en marge des classifications admises! Dites, combien à son sujet sonnent faux les titres : porteurs de lyre, rimeurs impeccables, ouvriers parfaits, merveilleux ordonnateurs et magiques rhéteurs. Lui n'est rien qu'un humble et très ému et silencieux notateur de ses impressions intimes, de ses joies et de ses tristesses toutes les deux à genoux devant la poétique image d'une vierge légendaire. Il trouve des mots, non pas admirables au sens littéraire, mais divins au sens humain et profond et il les aligne ou plutôt il les balbutie selon une syntaxe que les grammairiens assurément réprouvent, mais que les poètes à l'unanimité admettent. Il est, en cette évolution artistique, le frère de Verlaine, du Verlaine de *Sagesse*, et il agence des strophes que Georges Khnopff eût pu écrire. Il est bien loin de nous tous et, quant à moi, au-dessus de nous tous, puisqu'il est plus près des vraies sources de la pureté, de l'innocence claire et de la piété. Il réalise l'idée qu'on se fait de ces artistes lointains et chastes : les Angelico et les Sano di Pietro. Leur art fut avant tout, comme le sien, d'adoration et d'agenouillement. Il n'était pas tuméfié d'orgueil comme celui qui suivit; il était de sa ville, de son église, de son cloître; il n'étonnait point, mais il glorifiait et consolait. Il était de tranquilité, de recueillement, de vie minime en gestes, mais énorme en sentiments. C'était un art de perpétuel dimanche.

Certains coins du vieil Anvers, certains coins baptisés où s'élèvent des statues pieuses, certaines cours et ruelles, certains aspects de vieux monuments et surtout cette atmosphère dominicale des églises et un indiscontinu bruit de cloches prolongent jusqu'en notre siècle les impressions que les artistes médiévaux cueillaient dans l'air autour d'eux. M. Max Elskamp les a certes cueillies. Et quant à l'autre Anvers, celui des bateaux et des bassins, celui des steamers et des hangars, il l'a transfiguré en le voyant à travers une étoile, *l'Etoile de la mer*. Ainsi s'est-il, en totalité, approprié le milieu qu'il fallait à son âme. Et depuis lors il contemple, là-bas, sur la flèche de Notre-Dame, une vierge « dans les beaux châteaux d'or de ses couronnes »; là-bas, à travers le cadran énorme qui « voit la mer à l'horizon », la Marie-du-Temps, la Marie-aux-Iles, la Marie-aux-Heures; là-bas, après *les villes expiées*, dans le sans cesse départ des navires, la « Marie-du-Ciel, qui s'est faite chair ineffablement sur la mer »; et là-bas, au jour des processions et des Mais, aux autels naïfs comme des images, Madame la Vierge. Et toujours vers ces diverses apparitions il lève ses pauvres bras, soit louangeurs, soit tristes, et toujours il pèlerine de madone en madone, lui donnant les noms les plus fervents, la prenant pour confidente, mêlant la mère à la reine et recourant vers elle jusqu'à la définitive consolation, car le livre se termine ainsi :

Et lors c'est légende accomplie,
et mes villes aussi guéries

et consolées jusqu'à s'aimer
comme un enfant après pleurer,

dans les choses très de mystère
des reposoirs et des lumières

où revoici tout mon pays
en dahlias et blanc de lys

pour mieux glorifier vos cierges
du mois Mai, Madame la Vierge.

. . . . . .

Lors, sous les arbres et les heures,
dans la rue où ma vie demeure,

Marie des doux au travail, faites
au bois de Mai dormir ma tête

du bon repos des bons outils;
et sain mon corps pour sain l'esprit

dans un plus beau mois de Marie
de toute ma tâche accomplie.

Le volume sort des presses de Buschmann; il est d'un goût sûr. La couverture en est ornée d'un dessin à lignes courbes et salutantes — bleu sur blanc — par Henry van de Velde.

Exposition de la Société des Aquafortistes belges

AU CERCLE ARTISTIQUE

Une exposition variée et bien fournie. L'ensemble est bon. Quelques noms hors pair : MM. Storm van 's Gravesande, Zilcken, Besnard, Helleu, Desboutin, Bauer, Ensor.

M. Storm van 's Gravesande a la facture puissante et large. Son trait condense la force des masses d'eau houleuses assaillant les pilotis des estacades, à l'entrée des ports. Il synthétise, en une planche magistrale, le mouvement de la vague, le balancé limpide et sonore des marées qui montent. D'autres fois, son eau-forte rend les vibrations des plaines maritimes — Escaut ou mer du Nord — avec la lutte des bateaux contre les vents du large, avec les flots crêtant à l'infini la surface des ondes au-dessus desquelles passent les voiles. Puis, c'est Dordrecht avec son port bien achalandé, ses mâts au repos et sa vieille tour carrée si souvent célébrée par Goyen en ses pâtes savoureuses. M. Storm a de la grandeur, du souffle et de la couleur vigoureuse et pleine de lumière.

M. Helleu est gracieusement parisien. Ses physionomies de femmes, ses profils pimentés de gaminerie et ses attitudes emplies de coquetterie, ou de laisser aller, ou de rêverie aux yeux langoureux, — tout cela est plein de charme, en une note moderne, avec un trait personnel. C'est de l'école des Degas, des Forain, des Lautrec, mais dans une atmosphère plus mondaine, plus chaste, sans le cynisme de Forain, sans la drôlerie macabre de Lautrec.

M. Marcelin Desboutin est un coloriste qui donne de beaux accords de noirs en ses portraits, mais souvent les figures manquent de « dessous », de structure, d'ossature. Sa verve est néanmoins prodigieuse. — Ne dirait-on pas qu'il fait des eaux-fortes à la brosse?

M. James Ensor met une exquise finesse argentine, en laquelle on reconnaît sa vision de coloriste, dans certaines vues d'Ostende et en quelques paysages. C'est léger et savoureux. La *Cathédrale* est une œuvre de marque, avec son architecture fantastique et sa foule baroque.

Que de noms à citer encore! M. James Tissot ne nous plaît guère. Malgré de réelles qualités de métier, nous trouvons son art « anecdotier », un art d'illustration, assez étroit, sans rayonnement. M. Adrien Dewitte a beaucoup de science et possède également à fond son métier de graveur, mais il manque également d'émotion artistique. M. Armand Rassenfosse copie Félicien Rops avec un sans-gêne extraordinaire. Jamais nous n'avons vu le pastiche poussé à un tel point. Rops est imité étonnamment! M. Paul Renouard est un moderniste qui traduit en bons traits ses observations.

Voilà M. Smits, gracieux et élégant, M. Armand Heins, trop varié, M. Omer Coppens, avec de captivants essais de lumière, M. Léon Dardenne — une patte preste et spirituelle! — M. Daniel de Haene (très bien, *le Corbeau* de Poë!), M. Ernst Duez, M. Théodore Verstraete, avec des effets de nuit bien étudiés, M. Karl Meunier, dont de jolis portraits, M. Rodolphe Wytsman, avec une poétique *Rentrée du héron*, et M. Henri Meunier. Parmi les femmes, Mlle Elisabeth Wesmael, une élève de M. Danse, Mlle Louise Danse, dont *les Folles* ont un beau caractère, et Mme Jules Destrée-Danse : sa *Sculpture gothique*, d'après une sculpture de l'église Saint-Nazaire à Carcassonne, est une œuvre captivante. A noter aussi de bien curieuses études signées Jan Stobbaerts.

C'est là la partie la plus vivante de l'exposition. D'autres artistes ont exposé des reproductions de tableaux de Rubens, Van Dyck, Rembrandt, Brauwer, Preti, Véronèse, Van Eyck, etc., — dont quelques-unes rendent fidèlement, avec ses nuances, l'œuvre originale; — d'autres, au contraire, la refroidissent et l'anémient.

De la lumière fine, M. Zilcken en éparpille aussi à travers ses eaux-fortes. C'est un Hollandais, comme M. Storm, mais il n'a pas la vigueur de celui-ci ni sa superbe maîtrise. Il a la ligne aérienne; ce que nous préférons en lui, c'est la façon dont il rend la plaine hollandaise *(Près Delfshaven)* parsemée de saules, de maisonnettes, de moulins. Les plans, variés de marécages, fuient avec légèreté vers l'horizon. Le *Paul Verlaine* (d'après Jan Toorop) est merveilleux de vie et jamais le visage à la fois faunesque et apostolique du poète de *Sagesse* n'a été produit avec une telle intensité et un plus large caractère.

M. Bauer, un troisième Hollandais, montre, dans ses eaux-fortes, un sens distingué du décor, qu'il inonde, un peu à la façon rembranesque, de jets blancs de lumière, en des scènes qui font songer aux orients de Benjamin Constant.

AU CONSERVATOIRE

Pour clore la série un peu indécise de leurs auditions de musique de chambre, MM. les professeurs d'instruments à vent ont donné dimanche passé une séance exceptionnellement brillante. Grâce à M. Eugène Ysaye, secondé par ses partenaires habituels, MM. Van Hout et J. Jacob, ce dernier concert a pris le caractère d'une solennité artistique de premier ordre.

Jamais, de mémoire d'abonné, ne fut mieux interprété le Septuor de Beethoven, avec plus d'ensemble, de décision, de fini et de sentiment. O ce Menuet! Quelle grâce pimpante en ses *pizzicati!* Et quelle verve endiablée dans le Presto! M. Ysaye conduisait de l'œil et du bout de l'archet, imperceptiblement. Mais on sentait l'autorité de sa direction et l'influence impérieuse qu'il exerçait sur ses collaborateurs, d'ailleurs excellents : MM. Van Hout, Jacob, Danneels, Poncelet, Merck et Neumans. C'était une transformation, un rajeunissement de cette œuvre si connue, une manière nouvelle de la présenter, qui a soulevé un véritable enthousiasme.

Comme soliste, M. Ysaye n'avait pas eu moins de succès dans l'exécution de la sonate de Franck, pour laquelle M. De Greef apportait au virtuose une collaboration efficace, bien qu'un peu effacée. M. Ysaye a fait passer dans la salle le frisson des grandes émotions artistiques. Nul mieux que lui n'est en mesure d'exprimer tout ce qu'il y a d'ingénu, de poétique et d'exquis dans la musique de Franck, avec laquelle il s'est identifié.

L'air de *Rigoletto*, chanté par Mme Saville-Rown, succédant immédiatement aux pures inspirations de l'auteur des *Béatitudes*, a failli provoquer des protestations. On s'est contenté de sourire. Mais vraiment la chute était trop brusque et l'on tombait de trop haut.

L'air de l'*Ode à sainte Cécile*, chanté par la même artiste, avait révélé une cantatrice à la voix agréable, sinon puissante. Ce qui manque surtout à Mme Saville, c'est l'articulation. Il est à peu près impossible de comprendre une syllabe de ce qu'elle chante. Les cantatrices australiennes sont, nous le savons, très demandées, mais il y a des limites même à l'exotisme.

A PROPOS DU SALON DE PARIS

Sévère, mais juste, — et joliment « tapé » — ce début de l'étude d'OCTAVE MIRBEAU sur le Salon des Champs-Élysées, publiée dans le supplément illustré du *Journal* :

« L'époque d'art où nous vivons est hideuse. C'est partout le triomphe du laid. On ne sait plus ce que c'est qu'une belle forme, ni qu'une belle matière. Il est impossible, aujourd'hui, à un homme de goût de trouver en France une étoffe de décoration acceptable, une tapisserie harmonieuse, un meuble délicatement menuisé, un bouton de porte ingénieux, une lampe aimable à regarder. Les menus ustensiles qui servent à nos besoins journaliers, et dans lesquels l'ouvrier d'autrefois savait mettre du pathétique, de la proportion et de la ligne, sont devenus d'une affligeante vulgarité. Tout ce qu'on fabrique chez nous est horrible. Non seulement le style en est absent, mais cela dépasse les bornes de la hideur rêvée. Il n'en peut être autrement dans une organisation sociale comme la nôtre, où l'Etat est tout et l'individu n'est rien.

Cette chute profonde dans le laid, c'est la conséquence forcée du suffrage universel, par qui dominent les médiocrités; c'est le résultat naturel du règne opportuniste qui prêcha un utilitarisme abject, un enrichissement féroce, et donna une prime à tous les bas instincts de l'homme; et voilà où nous en sommes arrivés, avec la bureaucratisation de l'art, les barrières douanières, le machinisme camelotier et l'industrialisme voleur.

Puis, quand un pays laisse se former, grandir et se développer ces vastes réservoirs du laid, que sont le Louvre et le Bon Marché, il est perdu pour longtemps, car tout se tient, du plastique à l'intellectuel, de la matière à l'esprit; et la forme est une éducation permanente qui, belle, fait des civilisations, comme la Grèce antique, et, laide, produit le peuple imbécile et routinier que nous sommes aujourd'hui. N'est-ce pas une chose inconcevable que pour avoir une jolie étoffe, par exemple, ou un objet de cuivre ouvré avec goût, ou un meuble qui ne soit pas la copie lourde et bête des formes anciennes, il faille le demander à l'Angleterre où, sous l'impulsion donnée par William Morris, s'accentue, de jour en jour, et se perfectionne un très intéressant mouvement de renaissance artistique et décorative?

Et voilà où je voulais en venir. La peinture actuelle — j'entends la peinture de ces peintres parqués en sociétés d'exploitation, comme des actionnaires de mines de guanos, de phosphates, et non celle de ces solitaires admirables qui sont notre refuge et dont j'aurai, plus tard, à évoquer l'œuvre consolatrice — la peinture actuelle est scientifiquement harmonique à cette hideur où patauge si crapuleusement le goût français. Elle complète, par une adéquation mathématique, l'horreur de nos murs, de nos salons, de nos palais officiels, de nos modernes églises; elle corrobore le rêve du banquier et de la putain, et fait se pâmer la modiste et le coiffeur dans un délire esthétique. Elle est « d'ensemble » avec nos plaisirs, nos vaudevilles, nos affaires, notre politique policière, notre journalisme potinier et gobeur; elle donne aux drôleries niaises de la chansonnette, aux larmoiements patriotiques de la romance, un fond de décor merveilleusement approprié; elle va avec nos chaises, nos buffets, nos armoires, nos vitraux, nos bibelots... Car c'est effrayant à regarder ces deux mille toiles qu'un même cerveau, semble-t-il, a conçues, qu'une même main, dirait-on, main servile comme une machine, a exécutées; dans la nature si vaste, si féconde, si inépuisable en beauté, ils n'ont rien vu, ces peintres, que de petites anecdotes, de petits faits particuliers, inutiles et bêtes. Jamais une harmonie, une totalité, une émotion. Les ciels où se perpétue et se renouvelle à chaque minute le formidable drame atmosphérique, les horizons infinis vêtus de lumière, la majesté des bêtes fraternelles, l'énigme troublante du visage humain, ils rapetissent tout cela, qui est la vie, le mystère de la vie, à la mesure d'une petite illustration de journal. L'histoire, où s'exhausse jusqu'à la divination l'âme d'un Michelet et d'un Delacroix, ils vont en chercher l'évocation dans les cavalcades des fêtes municipales, dans les groupements scéniques de la Porte-Saint-Martin et de la foire de Neuilly.

Je m'étais promis pourtant de n'être pas sévère, de montrer envers ces peintres la pitié qu'on éprouve devant ce qui est en ruine, devant ce qui est mort. Je m'étais dit : « Ne troublons pas dans leur tombe ces pauvres petits vieux cadavres. Après tout, ils ont été fidèles à leur rêve... Qu'importe si leur rêve fut pitoyable! » Mais je me trompais, les voilà, maintenant, qui essaient de sortir de leurs routines, de se laver de la boue de leur bitume, de se débarbouiller de la crasse de leurs ocres. Et, sans dents, sans cheveux, sans jambes, ils entrent dans la danse moderne. Le Champ de Mars les obsède. Ils sentent que la mode, les belles toilettes, le rastaquouérisme les abandonnent pour la concurrence d'en face. Ils se sont dit : « Eh bien, soyons Champ de Mars! » de même qu'au Champ de Mars on avait proclamé : « Soyons impressionnistes. » Alors ils peignent en blanc, les petits cadavres, eux aussi ; ils inondent de plâtre et de céruse leurs palettes; ils éclaboussent de jaune, de bleu, de vert, de rouge le vieux cuir culotté de leurs toiles, au hasard, sans savoir pourquoi, pour faire comme tout le monde.

Et je suis pris d'un grand découragement, j'ai la terreur de cet article à écrire. Comment rendre par des mots suffisants et variés toutes ces imaginations pareilles d'où l'idée est si totalement absente? Et quand j'aurai répété deux mille fois :« C'est mauvais : c'est hideux! » Quoi dire encore, puisque toutes ces toiles sont mauvaises et laides, pour des raisons identiques?

Et puis, à quoi cela sert-il? »

NOS ARBRES

A MONSIEUR DE BURLET, Ministre de l'intérieur.

Savez-vous, Monsieur le Ministre, qu'on vient de mutiler les arbres qui forment, autour du Parc du Cinquantenaire, une si belle bordure quadrangulaire double? Ce Parc ressort de votre département, si nous ne nous trompons. Obéissant au stupide préjugé, si souvent combattu ici, qu'il faut tailler les arbres pour les soigner et les faire beaux, on a élagué les basses branches, fabriqué des troncs nus, hideux et lardés de cicatrices, et détruit les superbes bouquets, allant du sol à la cime, qui commençaient à se former. Des imbéciles ont traité cette verdure d'agrément comme une coupe de rapport destinée à fournir des planches. Ces admirables peupliers du Canada seront bientôt, si ça continue, des manches à balai hideux.

Nous sommes un des seuls pays où ces mutilations grotesques sont infligées à la végétation. Le même abominable spectacle déshonore nos grandes routes. Il est vrai qu'un certain de Kerchove de Denterghem a demandé à la Chambre de remplacer les arbres routiers par des poteaux téléphoniques « qui ne font pas de

mal à l'agriculture et guident les piétons par les jours de neige ». Bel exemple pour les crétins qui sont toujours prêts à gâter ce qui est charmant. En Angleterre, partout, les arbres poussent comme ils veulent, et leurs basses branches, commençant au ras de terre, en font des merveilles.

M. Buls, le bourgmestre de Bruxelles, avait cependant démontré, par nos boulevards, par les squares et les plantations urbaines que l'on doit à son bon goût et à son intelligence, ce qu'une ville gagne à supprimer ces pratiques idiotes. Pour Dieu, Monsieur le Ministre, imitez-le et faites respecter nos plantations, car elles sont à nous, sachez-le, à nous qui avons besoin de ces grands ombrages et qui souffrons quand on les déshonore. Défendez aux agents qui emploient leur temps à ces loisirs, défendez-leur de jamais couper le moindre rameau. Et en peu d'années, notre Bruxelles sera magnifique de verdure.

NOUVEAUX CONCERTS LIÉGEOIS

(*Correspondance particulière de* L'ART MODERNE.)

Le concert de dimanche est un triomphe pour M. Sylvain Dupuis. Après l'exécution du 1er acte de *Tristan et Yseult*, les applaudissements ont éclaté de toutes parts; les solistes ont été rappelés; puis les acclamations redoublant de vigueur, vibrant d'enthousiasme, sont allées à M. Dupuis avec une vivacité et une spontanéité dont nous croyions incapable le public de nos concerts.

Certes, elle avait été laborieusement gagnée, cette manifestation de sympathique reconnaissance. Il était grand temps que le public dit à M. Dupuis et à son zélé collaborateur M. Vandenschilde qu'il appréciait leurs efforts, qu'il n'ignorait pas quel travail, quelle persistance de volonté avaient été, depuis plusieurs années, indispensables pour atteindre pareil résultat, qu'il les comprenait enfin et que dorénavant il les suivrait.

En vérité, il avait été secoué, le public; attentif, recueilli, il avait écouté les admirables développements du 1er acte de *Tristan et Yseult*. Il semblait pénétré — quel progrès est réalisé! — de la souveraine puissance du Maitre de Bayreuth. Quelque chose de l'ardeur, de l'intense passion qui gronde dans cette prodigieuse musique avait passé dans la foule électrisée.

L'exécution par l'orchestre a, du reste, été supérieure : de la clarté, les phrases initiales se détachant bien et réapparaissant toujours mises en valeur, de la discrétion dans l'accompagnement, de l'élan et de l'ensemble.

Mlle Gabrielle Lejeune chantait Yseult. Elle aussi — depuis un an qu'elle a quitté notre conservatoire — a accompli d'étonnants progrès. Sa voix, d'une fraîcheur charmante, a considérablement gagné en sûreté, en étendue et en douceur. L'articulation et la diction se sont affermies. Elle n'a point encore l'ampleur que l'on souhaiterait à l'interprète d'Yseult. La recherche de l'expression juste et forte est trop apparente, l'effort de l'étude trop sensible. Mais elle a beaucoup de sincérité, de la vigueur et une émotion communicative. Il y avait de la justesse dans sa composition. Son succès très marqué était certes mérité.

M. Lafarge, de l'Opéra, a trouvé des accents pénétrants dans le rôle de Tristan; peut-être eût-il pu donner davantage dans le duo de la fin, sublime jusqu'au vertige.

M. Gilibert a pleinement déployé sa belle voix de basse dans la fière réponse à Brangaine et dans les brèves apostrophes de Kurnewal.

M. Demest a dit fort bien de sa jolie voix chaude la chanson du mousse; et Mme Fick-Wery s'est montrée consciencieuse dans le rôle de Brangaine.

La Société « La Légia » a chanté les chœurs avec cette vigueur, cette brillante sonorité et cet ensemble qui la font incomparable.

Dans la seconde partie du concert, l'orchestre a également exécuté de belle manière le prélude et l'introduction au 3e acte de *Lohengrin*. Il a accompagné le chant de la forge de *Siegfried* que M. Lafarge dit en grand artiste. Il y met une ardeur juvénile merveilleuse.

L'audition avait été précédée d'une intéressante causerie sur *Tristan* de M. Maurice Kufferath, dont on connaît la haute compétence et le goût délicat.

VENTES DE TABLEAUX

VENTE GEOFFROY-DECHAUME, à Paris. — *Les Voleurs et l'Ane* de Daumier a été payé par l'Etat 12,100 francs. Cette peinture, qui est une des œuvres les plus puissantes du grand caricaturiste, figurera prochainement au Musée du Luxembourg.

Les autres Daumier se sont relativement bien vendus :

Les *Curieux à l'étalage*, 1,900 fr.; le *Barreau*, 3,250 fr.; *Sortie du bateau à lessive*, 2,850 fr.; le *Boucher, marché de Montmartre*, 2,850 fr. Parmi les dessins, *Avocats se rencontrant sur les marches du palais*, 1,550 fr.; *Avocats causant*, 1,600 fr.; le *Forgeron*, 1,010 fr.; le *Boucher de Montmartre*, 1,300 fr.

Signalons, parmi les autres enchères, trois Corot : le *Vallon de Châtillon-sur-Saône*, 7,000 fr.; les *Dunes de Dunkerque*, 10,700 fr.; le *Port de Dunkerque*, 5,100 fr.

Plusieurs études de Daubigny : le *Ru de Valmondois*, 7,000 fr.; *Un Verger*, 2,700 fr.; le *Soir au Bas-Meudon*, 5,000 fr.; les *Fourneaux près Grand'ville*, 2,400 fr.; le *Moulin Mignot*, 1,600 fr.; *Un bras de la Marne près Créteil*, 1,700 fr.; l'*Ancien quai de Bercy*, 2,150 fr.

Les Meissonier — études et esquisses à l'aquarelle — ont obtenu des prix relativement modestes. Un tableau, le *Joueur de cornemuse*, 2,000 fr.; *Portrait de Mme Augustine Brohan*, dessin à la mine de plomb, 1,000 fr.; la *Lecture chez Diderot*, calque sur papier glacé frotté à la sanguine, 1,650 fr.; le *Cavalier*, dessin à la plume et au crayon, 260 fr.; *Jeune homme assis*, dessin à la mine de plomb, 250 fr.; le *Savetier*, dessin à la mine de plomb, 300 fr.; l'*Ange déchu*, dessin sur bois à la mine de plomb et à la gouache, 400 fr.; le *Maréchal ferrant*, dessin sur bois à la mine de plomb, rehaussé de gouache, 305 fr.

PETITE CHRONIQUE

Pour rappel, aujourd'hui à 2 heures, quatrième concert populaire au Théâtre de la Monnaie, sous la direction de M. F. Motte.

Nous exprimions récemment le regret, à propos de l'exécution du *Chant de la cloche* au concert des Artistes musiciens, que la disparition de la *Société de musique* rendit si difficile à Bruxelles l'exécution des grandes œuvres vocales. Aussi est-ce avec joie que nous apprenons la fondation d'un choral mixte qui prêtera éventuellement son concours à toute entreprise artistique ayant besoin de masses chorales.

Le nombre de 76 associés (dont 40 chanteuses et 36 chanteurs)

permet l'étude d'un répertoire fort étendu embrassant l'exécution d'un grand nombre de belles œuvres anciennes et modernes.

Fondé par MM. Léon Soubre et Henri Carpay, le *Choral mixte* donnera un premier concert mercredi prochain, 17 mai, à 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie.

Plusieurs œuvres nouvelles, parmi lesquelles la première des *Béatitudes* de César Franck et *Nuit persane* de Saint-Saëns, figurent au programme. Ces œuvres seront exécutées avec le concours de Mlles Hendrikx et Michaux, de MM. Chomé, Devaux et Pieltain. En outre, M. Eugène Ysaye a bien voulu promettre aux organisateurs le généreux concours de son prestigieux talent.

Avec de pareils éléments, l'initiative de MM. Soubre et Carpay ne peut manquer d'attirer l'attention et les sympathies de tout le monde artiste de Bruxelles.

Par suite de circonstances indépendantes de sa volonté, l'orchestre du Waux-Hall s'est vu forcé de changer le programme annoncé pour le soir de l'Ascension. Ce programme extraordinaire sera exécuté ce soir, dimanche. Il porte la *Huldigungs-Marsch* de Wagner; le ballet de l'opéra *Feramors* de Rubinstein; une marche militaire de Schubert, orchestrée par Guiraud; l'Ouverture de concert de Rietz; la Fantaisie wallonne de Hanssens; la *Rêverie* de Vieuxtemps; une ouverture de Suppé; une « Czardas » de Michiels et la Sérénade badine de Gabriel Marie (soliste M. Merck).

Nous recevons de la santé de notre grand Félicien Rops les nouvelles suivantes, qui réjouiront ses amis :

Paris, mai 1893.

CHER AMI,

A Paris pour quelques jours, j'ai eu la bonne fortune de rencontrer notre ami Félicien Rops à son atelier de la place Boïeldieu, où j'étais grimpé à tout hasard; j'y ai trouvé un Rops superbe, au teint hâlé, plus que jamais exubérant de vie et de jeunesse, enchanté de voir un vieux camarade, un pays.

Et pendant une longue parlotte, il me parla de ses projets nouveaux, d'efforts en vue de trouver de nouvelles formules, en très grand et très modeste artiste qu'il est.

Ainsi donc, la légende d'un Rops malade et affamé n'existe plus . . . . . .

. . . . . .

C. MEUNIER.

Les deux auditions d'élèves données la semaine passée par Mlle Louise Derscheid, à la salle Gunther, ont réuni un nombreux auditoire, vivement intéressé par l'excellent enseignement que donne le professeur, secondé, pour la musique de chambre, par M. Edouard Jacobs. Les programmes, fort artistiques, embrassaient un choix judicieux d'œuvres classiques et modernes, interprétées avec un sens juste par les jeunes pianistes qui se sont succédées sur l'estrade. Mlle Derscheid perpétue les traditions de l'école de Louis Brassin, et nous l'en félicitons.

Le département des chemins de fer vient d'ouvrir un concours pour une *affiche-réclame*, illustrée et coloriée, destinée à la publicité en faveur de la ligne Ostende-Douvres.

Le *Moniteur* du 5 mai fait connaître les conditions et le programme de ce concours.

La composition qui obtiendra le premier prix recevra une prime de 1,000 francs; le second prix sera de 500 francs; le troisième de 300 francs.

Les projets primés appartiendront à l'Etat, qui les utilisera librement, en tout ou en partie, en les modifiant ou en les complétant, selon les intérêts du service qu'ils sont appelés à faire connaître.

L'*Indépendance* annonce la mort d'un jeune compositeur belge, M. George Weiler, qui s'est fait connaître par des recueils de mélodies où il y a beaucoup de charme et un sentiment harmonique très fin. Tout récemment, M. George Weiler a remporté le premier prix à l'un des concours du *Figaro musical*.

Le pauvre garçon a succombé à une phtisie pulmonaire.

La *Revue blanche* (15 avril) imprime :

« Depuis le 22 janvier, *l'Art Moderne* nous néglige. Au numéro portant cette date, un fort bel article sur Laermans. »

Il doit y avoir à la *Revue blanche* quelque friand de littérature qui détourne, avec une habileté d'escamoteur, l'exemplaire de *l'Art Moderne* que, très régulièrement, nous expédions chaque samedi à la direction.

Dans *l'Art français*, du 25 mars; le sommaire :

Th. Chartran : *Portrait de M. Lozé.*

V. Gilbert : *Bénédiction nuptiale.*

Edmond Picard : *Chez le barbier* et *Avant l'expédition.*

Zuber : *Septembre aux champs (Haute-Alsace).*

Foreau : *Milon de Crotone.*

Donc un écrivain Edmond Picard en France. Il y avait déjà là un Edmond Picard peintre. — A distinguer du nôtre.

On nous prie d'annoncer que le *Nouvel Écho* vient de se réunir avec la *Revue du Vingtième Siècle.*

Les Bureaux de la *Revue du Vingtième Siècle* restent 8, rue de Saint-Pétersbourg, à Paris.

Le 1er juin s'ouvrira dans la galerie Durand-Ruel, sous le patronage de M. le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, l'exposition des œuvres de Charlet, organisée par la Société des artistes lithographes français.

Le comité d'organisation se propose de consacrer le montant des entrées à élever un monument à l'artiste et il prie les collectionneurs d'œuvres de Charlet désireux de collaborer au succès de cette manifestation artistique de vouloir bien adresser leurs communications au président de la Société des artistes lithographes français, 10, rue Gaillon.

Résultat de l'exposition des œuvres de Meissonier, à Paris : le Comité a remis à l'OEuvre de l'hospitalité de nuit, 25,000 francs; à l'OEuvre des victimes du devoir, 12,500 francs; à l'Orphelinat des Arts, 12,500 francs. Ensemble, 50,000 francs.

« Ce qu'on expose s'impose pourvu que l'on compose autant que l'on expose. Mais je suppose qu'on la fasse à la pose ou qu'on appose aux murs des exercices de mise en train, devoirs scolaires ou études d'atelier, oh! alors qui expose s'expose, le public s'indispose et la critique se repose. »

Cette fleur de galimatias est cueillie dans une chronique signée C. T. et publiée dans *l'Indépendance belge.*

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE

sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**. *Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de **220 millions.**

RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES

67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin

Vins de toutes provenances

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT *et l'*ANGLETERRE

Bruxelles à **Londres** en 8 heures.— **Cologne** à **Londres** en 13 heures.— **Berlin** à **Londres** en 22 heures.— **Vienne** à **Londres** en 36 heures. — **Bâle** à **Londres** en 20 heures. — **Milan** à **Londres** en 32 heures. — **Francfort s/M** à **Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'**Ostende** à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De **Douvres** à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSÉE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant.** BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glascow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES** ou **DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2e en 1re classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1er juin au 30 septembre.
Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE **225,000 INSTRUMENTS** VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos BECHSTEIN

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne,

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM 32, rue de l'Industrie

TREIZIÈME ANNÉE. — N° 21. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 21 MAI 1893.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

PELLÉAS ET MÉLISANDE. — MAURICE MAETERLINCK. — CUEILLETTE DE LIVRES. *La Duchesse de Malfi. Bobin En République.* — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — LYSISTRATA. — AUX CONCERTS POPULAIRES. — CHORAL MIXTE. — A VERVIERS. — « L'ODYSSÉE » DE MAX BRUCH. — LES SALONS DE PARIS. — PETITES ÉLECTIONS. *Alphonse Allais.* — PETITE CHRONIQUE.

Pelléas et Mélisande.

Par les soins de MM. Camille Mauclair et Lugné-Poë qui firent preuve en cette conjoncture de l'initiative, de l'opiniâtreté et du dévouement les plus louables, et avec l'issue d'une réussite qui fut complète, le *Pelléas et Mélisande* de M. Maurice Maeterlinck fut représenté à Paris, le 27 mai, au Théâtre des Bouffes.

L'épreuve n'était pas sans quelque gravité. Il ne s'agissait plus seulement, comme dans les expériences précédentes : *L'Intruse* ou *les Aveugles*, d'obtenir du public une attention brève et exceptionnelle capable de ressentir la tragique et autoritaire angoisse du premier de ces courts drames ou l'énigmatique et frissonnante anxiété qui se dégage du second, il fallait là une attention plus complaisante, d'une durée assez longue, soutenue et minutieuse, pour suivre le progrès d'une romanesque, mélancolique et douloureuse fiction, y patienter aux suspensions et en raccorder les scènes qui, outre leur signification et leur sens textuel, en ont d'interprétatifs et coopèrent, une à une, à l'entente et au développement de la fable et de l'idée qu'elles allégorisent.

Le public à qui l'on demandait cet effort, s'il était assez choisi pour qu'on pût l'en espérer, ne l'était point assez pour que son assentiment ou sa résignation à jouir d'un tel spectacle ne fussent des indices intéressants du sort qu'auront les pièces de M. Maeterlinck quand l'accès à les entendre sera élargi et qu'elles seront, ce qu'elles doivent être et ce qui fait leur mérite particulier, non pas un divertissement de lettrés prévenus et qui sont du secret, mais un jeu populaire où le plus humble comme le plus subtil trouvera d'après lui-même son plaisir.

Les drames de M. Maeterlinck sont en de bonnes conditions de popularité, car ils sont à la fois fortement tragiques et simplement charmants, archaïques, frustes et simplificatifs : ce sont des sortes de contes dramatiques, des espèces de « lanternes sentimentales », et *Pelléas et Mélisande* a spécialement cet aspect de pages d'album en action. Il l'a pris surtout à être représenté, car l'impression diffère beaucoup de celle qu'on éprouva à la lecture. Si elle est autre, elle n'en est pas autrement charmante.

En des décors d'un beau style : une forêt, une salle de palais, avec au fond la mer, passent, s'arrêtent et

repassent des personnages de bure ou de soie, plus linéaires que coloriés ; ils ont je ne sais quoi de grave et d'enfantin et sont continuellement en face de leur destinée. « Il n'arrive peut-être pas d'événements inutiles », dit quelque part le vieux roi Arkel. Il n'y a rien de superflu dans le drame de M. Maeterlinck, tout y vaut en soi-même directement ou par allusion ; aussi l'œuvre est-elle une et belle et sa composition fragmentaire en laisse percevoir l'effet total qui est d'une haute tristesse apitoyée et d'une misère langoureuse et fatidique.

Si M. Paul Vogler a mis du talent à peindre les décors, si M. Gabriel Fabre a écrit une musique douce et lente pour la chanson que chante Mélisande du haut de la tour, les acteurs, de M. Lugné-Poë à M. Grange, ont mis à leur rôle une sincérité, une bonne foi parfaites. M. Lugné-Poë fut particulièrement remarquable dans celui de Golaud. Il s'y est montré d'une simplicité et d'une autorité singulières, d'une mimique excellente et, s'il a contribué à la représentation de *Pelléas et Mélisande*, il a eu part aussi, d'une façon très efficace, au succès de la pièce par son jeu juste et pathétique. Mlle Meuris fut une Mélisande gracile et tendre, épeurée et puérile, et Mlle Aubry un Pelléas adolescent et doux. M. Raymond en roi Arkel fut parfait et Mlle Camée aussi en son bref rôle de Geneviève. Quant au petit Yniold qui était Mlle Loyer, elle le fut à merveille.

C'était vraiment un plaisir de voir ce rideau rouge lever les plis conventionnels et pompeux de sa pourpre, peinte à crépines d'or, sur ce drame écrit d'une langue claire, simple et poétique, sur ces personnages visant au recul du songe qu'ils représentent, à une distance d'illusion. Aussi le vieux rideau poncif et rouge habitué à s'ouvrir sur un cadre à opérettes comme ses pareils des autres théâtres sur des salons à la Sardou, des boudoirs à la Dumas ou des lieux à la Richepin et à la Parodi, grinçait-il d'une façon particulièrement grincheuse à ne révéler rien aux spectateurs que cette délicate et ancienne légende argentée.

Le public lui fit bon accueil et en sentit vivement les beautés. Il serait difficile de rester insensible à celles qui abondent là partout et augmentent en certaines scènes comme celles de la fontaine, de la tour ou du jardin au point qu'il est impossible d'y être récalcitrant. Aussi ne le fut-on pas et M. Maeterlinck fut applaudi par ce que Paris compte de délicats et d'intelligents ; il le fut des mains amies de M. Octave Mirbeau et des mains gantées de M. Montesquiou, de la présence de M. Whistler et du fond d'une loge du sourire approbateur de M. Stéphane Mallarmé.

HENRI DE RÉGNIER

Maurice Maeterlinck.

Voici l'appréciation que publie, sur Maurice Maeterlinck, *le Journal*, par la plume de M. Stanislas Rzewuski. Inutile de rappeler, n'est-ce pas, la scandaleuse attitude de la presse belge à l'égard du poète auquel on rend de pareils hommages à l'étranger.

« Tous les dons du poète dans la véritable acception de ce mot devenu banal, M. Maeterlinck les possède à un degré de plénitude, d'intensité et de sincérité absolu : l'imagination lyrique, le sens du mystère de la vie et de l'Etre, le pressentiment de l'au-delà, l'inquiétude des vérités éternelles, le mépris des contingences périssables et l'illusion du monde matériel, l'aspiration ardente vers cet univers inaccessible des essences primordiales et des idées platoniciennes qui est la patrie perdue et regrettée de tous les grands esprits spéculatifs et lyriques ; enfin et surtout le don inappréciable et si rare d'incarner ces rêves et ces aspirations confuses et grandioses en des images d'une beauté, d'une originalité, d'un relief inoubliables. Car ceci constitue le second trait caractéristique des œuvres du poète belge ; un talent tout nouveau, pleinement original et spontané s'y manifeste ; parmi les poètes de la Terreur, parmi ceux qui ont exprimé en d'immortels symboles l'angoisse, la détresse et la misère de l'existence humaine, et les abîmes d'épouvante qui l'environnent, l'auteur de *Pelléas et Mélisande* occupe une place à part ; ses créations fantastiques, si humaines, si palpitantes et si tragiques en leur admirable simplicité, ne nous donnent jamais l'impression du déjà vu, — elles ont vraiment créé un frisson nouveau, — personne n'a pénétré plus profondément dans l'âme humaine affolée devant l'énigme de la mort, de la souffrance et de l'injustice des destinées. Et cependant, la faculté merveilleuse de symbolisme spéculatif qui prête à l'œuvre entière de M. Maeterlinck une si haute signification d'art ne nuit jamais à la clarté harmonieuse de ses drames ; — comme tous les véritables poètes, ce poète symbolique et tragique demeure simple, humain, compréhensible à tous, — car j'affirme que le spectateur le plus illettré comprendra, sentira et admirera le symbolisme tragique de *l'Intruse*, et quoi qu'on prétende aujourd'hui, c'est dans ce caractère universellement humain des créations poétiques que se manifeste leur perfection, leur valeur psychologique et leur vitalité. »

CUEILLETTE DE LIVRES

La Duchesse de Malfi, par JOHN WEBSTER (Traduction de Georges Eekhoud). — Bruxelles, Ve Monnom.

Ce continuel producteur, Georges Eekhoud, de par ses derniers livres, non seulement s'affirme le plus personnel prosateur de notre jeune école, mais il s'indique aussi comme en étant un des cerveaux les plus compréhensifs et une des personnalités les plus érudites.

Le *Cycle Patibulaire* vient à peine de paraître, que *la Société Nouvelle* publie une des œuvres les plus poignantes qu'ait signées Eekhoud : *Chardonnerette*, une nouvelle passionnée, fulgurante et angélique à la fois, corrosive et naïve, — une œuvre électrisée d'étrangeté et de malaise, d'une maîtrise indiscutable, — dans une gamme d'un modernisme aigu et nerveux que seul Eekhoud a fait vibrer de vibrations à la fois douloureuses et extatiques.

Au Siècle de Shakespeare a paru il y a quelques mois, et voici une belle et franche traduction de *la Duchesse de Malfi* de John

Webster, qui est comme une suite du savant et artiste volume consacré à l'époque du poète d'*Hamlet*.

Chronologiquement, Webster est un des derniers venus de la pléiade shakespearienne. Il commence à écrire pour la scène en 1601. Son bagage littéraire n'est pas aussi considérable que celui de ses pairs — tous colosses de production — mais il comprend, outre deux tragédies (deux chefs-d'œuvre) : *la Duchesse de Malfi* et *Vittoria Corrombona*, plusieurs comédies de mœurs qui comptent parmi les plus documentaires et les plus vivantes de l'époque (surtout *Northward-Ho!* et *Westward-Ho!*).

Dans la susdite pléiade, Webster est le *noir*, le pessimiste : un faire à la Goya. Taine a dit fort justement de lui que sa pensée semble habiter incessamment les sépulcres et les charniers.

Depuis l'*Edda* jusqu'à Lord Byron, on n'a rien trouvé de plus grandement triste. Charles Lamb, le critique anglais, a fort bien défini le génie de Webster dans son *Specimen of English Dramatic Poets*. Parlant de *la Duchesse de Malfi* il dit : « Les divers degrés de la série de tortures amenant la mort de la duchesse sont aussi éloignés des conceptions d'une vengeance ordinaire que l'étrange caractère de souffrance qu'ils ont imprimé à la victime dépasse l'imagination des poètes ordinaires. De même que ces supplices ne paraissent pas de ce monde, de même son langage n'est plus d'un habitant de la terre. Elle a vécu parmi les horreurs au point que l'horreur fait partie de l'air qu'elle respire, de ses ambiances normales; pour elle, l'horreur est devenue un élément vital. Elle parle la langue du désespoir, ses discours ont une saveur de Tartare et d'âmes en peine. Que sont la couronne de fer de Luke, le taureau d'airain de Berillus, le lit de Procuste, comparés aux images de cire contrefaisant les cadavres, aux visages convulsés et grimaçants des fous, au fossoyeur, au sonneur de glas, à cette femme qu'on enterre pour ainsi dire vive, à toutes ces affres? Graduer habilement l'horreur, toucher une âme à l'endroit le plus sensible, retirer tout ce qu'il peut donner du sentiment de la terreur, harceler et bourreler une âme jusqu'à ce qu'elle succombe et ne faire intervenir qu'alors les instruments du supplice suprême, tout cela n'a pu être réalisé que par Webster. Les écrivains d'un génie inférieur parviennent à amonceler les horreurs, mais sont incapables de cette progression et de cette intensité. Ils confondent la quantité avec la qualité; ils effraient les enfants avec des diables peinturlurés, mais ils ignorent l'art de terrifier les âmes. »

Le langage de *la Duchesse de Malfi* est riche et abondant en images. Celles-ci pleuvent, nourries, et de cette œuvre originale se dégage le fort et sublime fumet shakespearien qui parfume et relève toute la littérature anglaise de cette grande période.

Bobin, par Fernand Baudoux.

Une histoire de saltimbanques qui rappelle beaucoup *les Frères Zemganno* d'Edmond de Goncourt. M. Baudoux ne nous offre pas, dans le monde forain, un type nouveau, non encore inventé ou décrit par la littérature. Ses personnages ont été déjà crayonnés et leur psychologie était assez connue. Mais il leur donne néanmoins beaucoup de vie et d'allure. Ils se dressent bien devant l'esprit et on les retient. C'est même un vrai plaisir d'artiste de voir d'anciens personnages de lectures ainsi revivre, évoqués de façon aussi preste. Car le livre de M. Baudoux est un livre d'artiste. Les descriptions qui encadrent le jeu des héros de cette histoire foraine dénotent un peintre à l'œil vif et compréhensif et une patte de coloriste. La description de la foire de Bruxelles, notamment, est pimpante et pleine de lumière. Et, ce dont il faut féliciter M. Baudoux qui sacrifie au naturalisme, c'est de la véritable *distinction* de son livre. Il plane haut au-dessus de la veulerie ordurière de certains naturalistes d'aujourd'hui, qui paraissent, maintenant que Médan a donné sa belle et féconde moisson, en vider les égouts et en rincer les latrines. *Bobin* est une œuvre des plus estimables et M. Baudoux a une bonne place marquée parmi les prosateurs belges.

En République, par J. de Tallenay. — Paul Ollendorf, Paris.

Roman dramatique enchâssé dans la peinture d'une de ces éphémères républiques de l'Amérique du Sud, où la clairvoyance des foules et l'honnêteté politique des dirigeants sont choses infiniment plus rares encore qu'en notre vieille Europe.

Beaucoup de couleur locale dans les tableaux de ce pays. Les fêtes gauches et pompeuses du président, les discours grandiloquents des ministres et des représentants, la sensation d'exil des diplomates étrangers, le despotisme presque naïf des chefs du pouvoir, la cuistrerie de quelques aventuriers adroits devenant des personnages dans ces pays qui n'ont guère d'oisifs héréditaires, les particularités de la vie dans ces grandes villes encore un peu « parvenues », — le tout est observé et rendu de façon intéressante par l'auteur, qui évidemment a « peint d'après nature ».

Accusés de réception

Mes Prisons, par Paul Verlaine; Paris, L. Vanier. — *La Chanson panthéiste*, par Marc Amanieux; Paris, Ollendorf. — *Les Aspirations*, poèmes en prose, par Victor Remouchamps; Paris, L. Vanier. — *Les Filles du Pope* (Popes et Popadias), par Mme Marguerite Poradowska; Paris, Hachette et Cie. — *Ébauches*, par Robert Bernier; Bibliothèque des modernes, Paris. — *Contes au Perron*, par Hubert Stiernet; Bruxelles, Ch. Vos. — *Ariettes douloureuses*, par Roland de Marès; Paris, L. Vanier.

LYSISTRATA

Gardez-vous de croire que la comédie de M. Maurice Donnay soit une traduction ou une adaptation de la *Lysistrata* d'Aristophane. Dans une conférence préliminaire, l'auteur, qui ne dédaigne point le calembour et cultive l'à-peu-près, se défend d'être le père *adaptif* du comique grec. Il repousse le reproche d'avoir porté une main sacrilège sur un chef-d'œuvre. L'affabulation du poète n'a été pour lui qu'un canevas sur lequel il a brodé, en fils de soie versicolores, les arabesques de sa fantaisie. Il affirme aussi n'avoir visé, en créant le brave général Agathos aimé des femmes, aucune personnalité contemporaine. Mais l'ironie de pince-sans-rire avec laquelle il débite, rideau baissé et « devant que les chandelles soient allumées », ses déclarations de principes laissent, et peut-être n'est-ce pas sans raison, l'auditoire sceptique. Ne vous fiez pas surtout à l'accent de sincérité du conférencier, lorsque tout en confessant que les jeunes filles, s'il en est dans la salle, feront bien de se retirer, il annonce que le public sera plutôt déçu dans son attente de scènes croustilleuses et de propos légers. Fichtre! la déception n'est pas à redouter. On en disait de raides à Athènes au temps d'Alcibiade!

Il est vrai que le peplum sauve tout, et qu'un philosophe (un philosophe grec, s'entend, un philosophe qui, au dire de notre

historiographe, n'a jamais touché un dé), une courtisane, voire un brave stratège ou un capitaine à trois aigrettes peuvent se permettre dans leurs conversations une licence qui ne serait point tolérée dans la bouche des Athéniens de nos jours. Nos mœurs sont chastes, on le sait, nos dialogues sont décents, et c'est assurément pour nous donner l'orgueil des progrès accomplis dans la voie du bien et de la vertu que l'auteur retrace avec complaisance l'éroticité d'une civilisation abolie.

A l'en croire, l'amour était, à l'époque reculée dans laquelle il a placé l'action de sa comédie, le ressort principal de la vie. Pour en corser l'attrait, les femmes allaient jusqu'à tromper parfois leurs maris. Elles étaient jalouses des courtisanes qui leur prenaient leurs amants, elles employaient mille ruses pour déjouer leurs savantes techniques. Les hommes, de leur côté, poussaient la débauche jusqu'à s'aventurer chez des filles de joie lorsqu'ils ne trouvaient pas au foyer conjugal les joies qu'ils étaient légitimement en droit d'y goûter. C'était, on le voit, un dévergondage complet dont notre époque n'offre heureusement plus d'exemple. Ajoutez-y le jeu, l'intempérance, l'usure, toutes les passions les plus basses. Et mille détails de caractère : l'hypocrisie des femmes, qui osaient enfreindre de solennels serments, la trahison des hommes, qui poussaient l'astuce jusqu'à envoyer dans les bras de leur maîtresse le mari dont ils convoitaient l'épouse...

Ces mœurs abominables sont enchâssées dans un épisode de la guerre du Péloponèse, une grève de toutes les femmes athéniennes qui éclata soudain à Athènes au moment de la rentrée des troupes. Pour faire cesser la campagne qui, depuis vingt ans, leur enlevait à la fois, durant d'interminables mois, leurs maris et leurs amants et les privait ainsi de leur distraction favorite, les femmes athéniennes, sur les conseils de Lysistrata, — un meneur que les scythes n'incarcérèrent point, ce qui prouve, une fois de plus, combien tout est changé! — décidèrent qu'elles refuseraient obstinément à leurs époux, et même aux auxiliaires de ceux-ci, de se prêter au moindre de leurs caprices amoureux, tant qu'ils n'auraient point signé avec Lacédémone la paix définitive. L'assemblée, à laquelle prirent part toutes les Athéniennes, y compris les courtisanes, fut tumultueuse et l'on eut grand'peine à se mettre d'accord, — ce qui prouve une fois de plus (voir plus haut). Mais le serment fut prêté, et vous devinez quelles scènes la rigueur inattendue de toutes les beautés athéniennes provoqua parmi ces héros que sept mois de privations avaient affamés. Mais quoi! Il s'agissait du salut de la république, et les femmes tinrent bon. Une seule trahit son serment, et ce fut, hélas! le chef des conjurés, Lysistrata elle-même, dont le brave général Agathos conquit les faveurs en lui récitant des vers au clair de lune. Ne croyez pas que la passion l'entraîna à cet acte coupable. Jamais elle n'eût cédé, si le brave général, qui, en parfait tacticien, était au fait de toutes les ruses pour pénétrer au cœur des imprenables citadelles, ne lui eût péremptoirement démontré que le seul moyen de sauver la république était précisément le contraire de ce qu'elle avait juré d'observer. Et grâce au dévouement de Lysistrata, la république fut effectivement sauvée et la paix conclue. Le patriotisme de cette petite femme ardente reçut deux fois sa récompense.

Voilà, à grands crayonnages, cette pièce amusante, dans laquelle M. Maurice Donnay a dépensé beaucoup de verve, de gaîté et de fantaisie. Les deux premiers actes, surtout, sont d'une drôlerie gamine qui leur a valu un succès considérable. Le troisième et le quatrième acte languissent quelque peu. Il faudrait, pour les sauver, une interprétation plus légère, moins « tournée de province » que celle qu'ils ont reçue. Car, il faut le reconnaître, à part Mlle Marguerite Ugalde, qui joue avec crânerie le rôle de Lysistrata, et M. Guitry, superbe dans sa création d'Agathos, — un vrai Caran d'Ache des *Courses dans l'antiquité*, — la troupe est d'une médiocrité lamentable. Et l'on souffre de voir rester au fond du verre la mousse dont pétille le vin dont M. Donnay a arrosé les épices qu'il nous sert. La mise en scène appelle impérieusement les pommes cuites, et seule l'indulgence extrême du public a fait embarquer celui-ci avec quiétude sur la trirème que lui a montée l'impresario en annonçant que les costumes et les décors étaient exactement pareils à ceux du Grand-Théâtre.

Si c'était ça la mise en scène du Grand-Théâtre, rien d'étonnant à ce qu'il ait si tôt dû mettre la clef sous le paillasson.

AUX CONCERTS POPULAIRES

A l'attrait d'un programme symphonique de choix sur lequel flamboyaient ces trois noms : Brahms, Beethoven, Wagner, s'ajoutait l'intérêt que devait nécessairement provoquer la présence au pupitre directorial de l'un des chefs d'orchestre de Bayreuth, M. Félix Mottl. Au lieu d'un virtuose, c'est un *Capellmeister* qu'exhibait M. Dupont, dont la modestie s'accommode parfaitement de ces combinaisons inusitées.

L'an dernier ce fut M. Hans Richter qui vint diriger l'un des concerts populaires, celui qu'il est d'usage de consacrer presque exclusivement aux œuvres de Wagner. Il remporta un succès si décisif que M. Dupont n'hésita pas à le prier de revenir. On sait — les journaux nous ont raconté les péripéties de cet engagement — qu'il fallut le remplacer. Ce fut M. Félix Mottl qui fut sollicité, et qui accepta. Le succès de ce dernier égala, dépassa peut-être celui de M. Hans Richter. Dès les derniers accords de la 3e symphonie de Brahms, jouée avec une flamme et un enthousiasme qui éclairèrent l'œuvre d'un éclat insoupçonné, on acclama le chef d'orchestre. Après l'exécution de l'ouverture de *Léonore*, la tempête de bravos se déchaîna. Jamais, d'ailleurs, l'admirable ouverture ne fut interprétée avec une poésie aussi pénétrante, avec une si communicative émotion. Mais ce fut surtout dans la seconde partie du concert, dans laquelle figuraient quelques-unes des plus belles pages de Wagner, *le Voyage de Siegfried*, la *Siegfried-Idyll*, *le Charme du Vendredi-Saint* et l'ouverture de *Tannhäuser*, que le succès se haussa au triomphe. On ne se lassait pas de rappeler le chef d'orchestre étranger, qui dut revenir quatre ou cinq fois saluer le public emballé.

Nous sommes très heureux de l'accueil fait à M. Félix Mottl, dont la haute personnalité artistique, le talent et l'esprit d'initiative méritent tous éloges. Mais il nous paraît injuste de lui attribuer tout le mérite de l'exécution vraiment supérieure dont nous avons joui. Ce n'est pas en une répétition qu'on transforme un orchestre, et il a fallu l'excellente et patiente préparation dont il a été l'objet pour obtenir l'homogénéité parfaite qui a donné tant de charme à l'interprétation.

Ce qui est certain, c'est que la présence d'un artiste tel que M. Mottl ou M. Richter est surtout un stimulant. Les musiciens tendent vers lui leur attention, s'efforcent de se surpasser. On en obtient tout ce qu'il est possible de leur demander. D'un geste à peine perceptible, d'un regard, le chef leur communique ses

volontés, et quand ce chef sent profondément la musique, comme le célèbre *Capellmeister* de Carlsruhe et de Bayreuth, qu'il est pénétré des œuvres qu'il dirige, qu'il connait celles-ci dans leurs plus intimes replis, on devine ce que devient l'interprétation.

Tous les auditeurs ont été frappés de la souplesse de ses « mouvements ». Au rebours des chefs d'orchestre français, et en particulier de M. Lamoureux, qui dirigent habituellement « au métronome », M. Mottl abandonne constamment la rigueur de la mesure pour mieux faire « chanter » l'idée mélodique. Ainsi, par exemple, l'hymne à l'amour sensuel de *Tannhäuser*, qu'on est accoutumé d'entendre jouer en pas-redoublé, devient, sous sa direction, une phrase passionnée, large, enthousiaste. L'ascendant qu'exerce M. Mottl lui permet de précipiter et de retenir à son gré l'allure de ses musiciens sans craindre un défaut d'ensemble. Et notre excellent orchestre, complètement remis de la maladie inquiétante qu'il avait contractée sous la direction Barwolf, a reconquis une vitalité, une force, une ardeur superbes. Il a eu autant d'élan et d'éclat dans les passages de force que de délicatesse dans les pages de tendresse et de rêve. La sensation d'art qu'on éprouvait à l'entendre était complète, sans mélange et sans inquiétude.

CHORAL MIXTE

Premier concert.

La nouvelle société le *Choral Mixte* a donné mercredi dernier son premier concert de la Grande Harmonie.

L'attrait de la nouveauté, l'intérêt qu'inspirait la nouvelle entreprise de MM. Soubre et Carpay, ainsi que le programme qu'ils avaient si artistement composé, avaient amené beaucoup de monde.

Et vraiment, le « maiden-speech » de la jeune phalange a répondu à l'attente générale. Désormais nous avons à Bruxelles une société chorale organisée, dirigée par des chefs dont nous n'avons plus à faire l'éloge, composée de vrais artistes. Grâce à elle, nos orchestres autres que celui du Conservatoire pourront exécuter des oratorios, cantates et autres œuvres exigeant des chœurs auxquelles le public bruxellois n'a guère pu s'initier jusqu'ici.

Remercions et félicitons les initiateurs de cette entreprise éminemment artistique et utile. Félicitons-les surtout de la manière dont ils se sont affirmés en ne craignant pas d'exécuter, les premiers à Bruxelles, des œuvres telles que la *Chanson d'Ancêtre* et la *Nuit Persane* de Saint-Saëns, et surtout le prologue et le n° 1 des *Béatitudes* de César Franck.

Chanson d'Ancêtre et *Nuit Persane* sont deux œuvres de caractères bien différents. La première est un chœur avec baryton solo (M. Pieltain) à l'allure martiale et enthousiaste. Elle a été exécutée peut-être un peu vite, mais, comme tout le reste d'ailleurs, avec ensemble et justesse. La seconde est une suite de scènes musicales et déclamatoires (M. Chomé) dont l'orientalisme un peu factice ne nous a guère plu.

Le grand intérêt de la soirée résidait dans la première exécution du prologue et du n° 1 des *Béatitudes*.

Il est impossible de juger une œuvre dont on n'a pu entendre qu'une si petite parcelle. La conception musicale, comme la conception évangélique des *Béatitudes*, forme un tout. Aussi avons-nous été péniblement surpris de devoir nous lever subitement, laissant à peine ébauchées dans notre cerveau les idées du maître et inassouvie l'émotion provoquée. Dès les premières pages, l'œuvre s'affirme, en effet, mystique et grandiose. Les qualités de César Franck s'y retrouvent : profondeur de sentiment et richesse d'orchestration qui, immédiatement, imposent l'admiration.

Nous espérons que M. J. Dupont ne tardera pas à nous donner une audition complète de cette grande œuvre qui, il y a deux mois, a provoqué aux Concerts Colonne l'enthousiasme du monde musical parisien.

Notre grand violoniste Ysaye prêtait son dévoué concours au concert. Il a exécuté d'abord, avec son prestigieux mécanisme, des variations de Joachim, un tour de force de virtuosité; puis, dans ce style qui fait de lui un des maîtres incontestés du violon, une *Sarabande et Gigue* du grand Jean-Sébastien Bach et la célèbre Romance en *fa* de Beethoven.

Au programme figuraient encore deux chœurs bien connus des *Saisons* de Haydn : la Chasse et les Vendanges, ainsi qu'une œuvre de Grieg pour mezzo-soprano, contralto et chœurs, intitulée « A la porte du cloître », dans laquelle se sont fait remarquer les jolies voix de Mlles Michaux et Hendrikx. L'œuvre est pleine de charme et d'originalité, d'un romantisme peut-être un peu trop cherché.

A VERVIERS

(*Correspondance particulière de* L'ART MODERNE.)

Le troisième concert populaire se confondait avec celui de l'Ecole de musique, ce qui lui permettait d'être plus beau; aussi l'orchestre a-t-il rarement été plus compréhensif du caractère d'ensemble et de l'expression détaillée des œuvres qu'il a exécutées.

A mesure que nos musiciens progressent techniquement, ils comprennent mieux l'élévation et la pureté du goût artistique de Kefer qu'ils suivent avec une confiance croissante.

La quatrième symphonie de Beethoven, si jeune et si fraîche, avait son allure gaie et tendre; le *Peer Gynt* de Grieg avait toute sa finesse d'effet. Le succès du Quintette op. 63 de Schubert — joué par tous les archets — prouvait manifestement que le public est susceptible d'impressions d'art élevé quand on se donne la peine d'écarter les broussailles qui entourent cet art. Entre autres broussailles, il faut compter la sonorité insuffisante d'un quatuor dans une grande salle. Et si toute la musique de chambre n'est pas susceptible d'être ainsi grossie de volume, il faut dire — et Kefer le savait bien — que ce grossissement convient spécialement à certaines œuvres sonores comme le Quintette de Schubert. Sa richesse d'harmonie moderne, pour ainsi dire, s'étale et se déploie dans une grande salle avec une intensité et une clarté impressionnantes.

Encore un morceau d'orchestre, — et de quelle difficulté! — ce captivant trio des filles du Rhin (*Crépuscule des dieux*), où les cuivres et les voix se distinguèrent, qui initia notre public à cette héroïque page de la Tétralogie.

Les ennuyeux petits grincements et autres bruits variés dont l'orchestre est coutumier et prodigue à l'appel des premiers prix (distribution aux lauréats de l'année) avaient été remplacés par une série de fanfares choisies par L. Kefer dans les partitions de Wagner.

Vous voyez que notre prochaine génération verviétoise a des chances d'être bercée au son des leit-motive de dieux et de héros.

L'ODYSSÉE » DE MAX BRUCH

Un mot sur « l'Odyssée » de Max Bruch exécutée, pour la première fois en Belgique, à Dison.

Louons les amateurs vaillants, sérieux et pas vite effrayés qui l'ont chantée avec entrain et talent, ne chicanons pas leur malencontreux orchestre et passons à l'œuvre.

Que voici bien les germaniques hommes de talent!

Si quelques inspirations leur ont réussi, ils s'imaginent que seule la *quantité* de vertueux travail leur manque pour passer grands hommes — et ils façonnent de toutes pièces de ces œuvres énormes, comme tant d'honnêtes peintres éparpillent leur couleur sur des toiles toujours grandissantes.

« Prenons, se disent-ils, un sujet classique — et rendons-le plus classique encore. Par exemple, supposons un Ulysse qui ressemble, d'un peu loin, à Joseph, fils de Jacob; et piochons une musique qui soit à la hauteur de cette conception neuve. »

Mais voilà que ça tourne mal. Au lieu d'atteindre à un art quelque peu universel, Max Bruch nous transporte dans la plus désespérante banalité. Banalité d'idées, d'orchestration, d'effets. Et cela dure — sans compter les coupures — pendant une heure et demie. Quelques pages sont intéressantes, — deux ou trois, — mais elles se noient dans l'ennui du reste.

Je crois qu'il vaut mieux que nous laissions cet éléphant aux Allemands qui ont l'estomac et l'oreille plus longanimes, qui ne sont pas si chatouilleux sur les accrocs faits à la réputation d'Ulysse, et qui ne se sentiront pas d'aise en réentendant des formules, des récitatifs, voire des airs et des accords qu'ils *savent* méritoires pour les avoir souvent entendu admirer dans d'autres œuvres ou chefs-d'œuvre.

Le concert se terminait par le finale des *Maîtres chanteurs*, et Dieu sait si ceux-ci firent pâlir par leur triomphant éclat le malheureux Ulysse.

Les Salons de Paris.

La plupart des critiques parisiens déplorent la déchéance des halles aux huiles actuellement ouvertes sous le nom de Salons des Beaux-Arts. Nous avons cité la semaine passée l'opinion de M. Octave Mirbeau. Voici celle du chroniqueur anonyme de *l'Eclair*, qui n'est autre, pensons-nous, que M. Arsène Alexandre, l'un des critiques les mieux renseignés et les plus compétents :

« Il semble que presque tous aient peint avant d'avoir pensé et surtout d'avoir pensé en peintres. On ne leur demande point, grand Dieu, de penser en philosophes, en réformateurs; ou en mages de la Rose-Croix. Ils ont exécuté; ils n'ont pas conçu. Ils se sont contentés du premier objet qui se présentait à leur idée, et de la première forme sous laquelle il se présentait. Ils n'ont pas cherché à interpréter, mais à copier.

Et c'est pourquoi un Salon tel que celui-ci n'est pas une collection d'œuvres d'art, mais une collection d'images.

Mais ces images, vulgaires pour la plupart, sont exécutées alors de la façon la moins logique et la moins pratique. Le procédé employé, la toile plus ou moins grande et le cadre doré, est le plus coûteux et le plus conventionnel. Il immobilise et éternise des choses qu'à la rigueur on feuilletterait pour se distraire. Le tableau est devenu l'objet le plus anormal et le plus encombrant, et il n'a qu'une destination factice, pour ainsi dire de complaisance. Ce n'est qu'un préjudice. Faites des dessins, des croquis, faites des estampes, faites des albums, mais ne faites plus de tableaux sans savoir pour qui ni pour quoi.

En un mot, la peinture, détournée de son origine, vulgarisée jusqu'à l'écœurement, ne reviendra un moyen d'art que le jour — où presque personne ne fera plus de peinture. »

***

Voici aussi la conclusion de l'article de M. Octave Mirbeau dans *le Journal* sur le Salon d'en face :

« Et la conclusion, me dira-t-on?

La conclusion de tout cela est que, du moins je le crois, les expositions officielles ont fini leur temps. Elles n'ont rien donné et la mode n'y est plus.

Inconsciemment, même les gens qui y vont par chic, qui acceptent d'avance les opinions courantes et se font une loi des idées reçues, sont las, las de revoir toujours les mêmes choses.

Il faut donc souhaiter leur disparition. Ceux que l'art intéresse savent où aller voir ce qui est beau. Quant aux autres, qui n'avaient vu dans la peinture qu'un sport bien porté, eh bien, ils trouveront une autre distraction. »

PETITES ÉLECTIONS

ALPHONSE ALLAIS

Profession de foi. — « Hé! lecteurs!... J'apprends qu'on va fonder une chaire de Gaieté gauloise restaurée au Collège de France. Je postule l'emploi de professeur.

« Mes titres? Parlons-en. Ils sont nominatifs (supposition moins maboule qu'elle n'en a l'air). Je rédige en chef *le Chat noir* et je viens de publier un volume que vous achèterez, si vous ne voulez pas passer à mes yeux pour de sales individus.

« Cela s'appelle : *Pas de bile!* et fait suite à deux autres livres de moi : *Vive la vie!* et *A se tordre!* Tordez-vous donc, si vous n'êtes pas de fangeux animaux vautrés sur les romans de MM. Cherbuliez et Rod, ces Suisses pour touristes des agences de cabinets de lecture.

« Vous l'avez dû remarquer (car je vous suppose une honnête qualité d'esprit), j'ai le génie des incidentes et mes adverbes explosifs rachètent ce que mes qualificatifs ont de familier. Bref, un style de bonne compagnie. Il a de qui tenir. J'ai été, pendant cinq ans, précepteur à tout faire dans une riche famille anglaise et je suis, présentement, attaché à la personne d'un jeune duc orléaniste, en qualité de professeur de langues fumées (synonyme de mortes, disent les dictionnaires d'argot). J'ai refusé la même place auprès du petit roi de Serbie. »

Polémique. — « Cette candidature n'est pas sérieuse. Défiez-vous de cet homme blond et flegmatique : c'est un Normand des plus madrés. Défiez-vous de ce garçon qui met sur ses cartes de visite, tantôt : ancien usufriutier, tantôt : abonné du chemin de fer de Vincennes, ou bien : ouvreur de parenthèses. Défiez-vous de ces livres jaunes qui portent, en sous-titre : *Œuvre anthumes*.

« Ce que n'a pas dit Allais, c'est que les dames seront admises à son cours, qu'on y fumera, qu'on sera libre de lui offrir des « distingués », comme appelle si drôlement les bocks le Boubouroche de Courteline.

« Laisserez-vous s'établir ces fâcheux précédents dans le sacré Collège où revient chaque jour l'ombre nostalgique de Renan?

Scrutin. — « M. Larroumet étant l'unique concurrent d'Alphonse Allais, l'élection de celui-ci paraît assurée. »

L'afficheur : L. D. (*Journal.*)

PETITE CHRONIQUE

Il est question de représenter la semaine prochaine *Pelléas et Mélisande* de Maurice Maeterlinck au Théâtre du Parc avec l'interprétation et la mise en scène de Paris. Nous souhaitons vivement que les pourparlers engagés à cet effet aboutissent.

L'orchestre du Waux-Hall a commencé la répétition des quatre grands concerts extraordinaires qui seront donnés sous la direction de M. Eugène Ysaye.

Le premier de ces festivals, consacré à des œuvres de l'école française contemporaine, aura lieu dans le courant de la semaine prochaine.

Les Récits de Nazareth, par Eugène Demolder, paraîtront dans la quinzaine. On souscrit chez l'éditeur Charles Vos, 20, rue de l'Impératrice. Prix : fr. 3-50.

Il paraît que M. Léopold Wallner a publié un article extrêmement spirituel dans lequel il se gausse de *l'Art moderne*. Du moins il l'affirme, à ce qu'on nous rapporte. « As-tu lu mon article? — Non? — Je te l'enverrai! »

Ce Matulu est un professeur de piano — nous sommes ravis de lui faire cette réclame — qui emploie ses loisirs à écrire des chroniques musicales dont l'effrayante pédagogie suffirait à dégoûter de la musique ceux qu'un vif penchant pousserait à étudier cet art.

La fantaisie d'un de nos collaborateurs, qui préconisa l'étude de la flûte en fer-blanc et de l'harmonica, lui fait pousser des cris d'orfraie. Que M. Wallner se rassure. Notre collaborateur ne songe pas à substituer à l'orchestre du Conservatoire celui des Monterabeau (vive Nameur po tot!) et à accorder à l'ocarina la préférence sur le violon de M. Ysaye.

Beckmesser ne comprit point la poésie de Walter de Stolzing, et les professeurs de piano sont parfois rebelles à l'humour d'un homme de lettres.

Un joli trait de camaraderie artistique raconté par Emile Bergerat à propos de la prochaine vente de la collection Armand Gouzien :

« L'illustre graveur Félicien Rops, de qui les pièces sont aujourd'hui si rares et si chères, a tenu à attester publiquement de la tendresse fraternelle dont il chérissait Armand Gouzien. Non seulement il a voulu que, de son vivant même, il possédât les moindres planches de son œuvre complète et damât ainsi le pion aux collectionneurs les plus riches des deux mondes, mais encore il s'est engagé à faire le service régulier de toute sa production future à l'amateur qui acquerra d'un bloc l'ensemble unique de cette œuvre. La prime est vraiment magnifique et c'est une largesse de grand seigneur à musée. On n'inspire pas de pareils traits d'amitié à un artiste de l'envergure de Rops, très sceptique sur les hommes et les choses de son temps, sans en mériter l'honneur par des qualités sérieuses, et je vous réponds, moi, qui le connais bien, qu'en fait de modernes, le maître est difficile. L'univers, à ses yeux, n'est pas aussi peuplé qu'il paraît l'être. »

Les peintres étrangers ne sont pas une quantité négligeable à nos expositions annuelles, dit un journal parisien.

Sur 1,348 peintres exposants que l'on compte cette année aux Champs-Elysées, il y a environ 270 étrangers, c'est-à-dire 20 p. c. La proportion est encore beaucoup plus forte au Champ de Mars. Ce sont les Etats-Unis qui nous envoient le plus fort contingent. Puis viennent les Anglais, les Belges, les Espagnols, les Allemands dans l'ordre où je les donne. Ceci au point de vue du chiffre absolu.

Mais la production artistique considérée relativement à la population offre un ordre tout différent. La Belgique qui n'a que six millions d'habitants, fournit à nos deux Salons environ 60 peintres, c'est-à-dire 1 pour 100,000 habitants, tandis que l'Italie, qui a 30,000,000 d'habitants, n'en amène que 13, c'est-à-dire, 1 pour près de 3,000,000 d'habitants.

A la Royal Academy, dont l'Exposition vient de s'ouvrir à Londres, 11,600 toiles ont été présentées. Le jury en a reçu 1,830.

On vient de vendre à Berlin une intéressante collection d'autographes ayant appartenu à feu M. le comte Paar.

Plusieurs lettres et manuscrits de musiciens ont atteint des prix très élevés : trois lettres de Beethoven ont été adjugées 310, 289 et 200 marcs; une lettre de Haydn 185 marcs; la partition d'orchestre d'un duo du *Crociato*, de Meyerbeer, 210 marcs; une lettre de Léopold Mozart, dans laquelle il annonce la naissance de son fils Wolfgang, a trouvé acquéreur à 200 marcs; une lettre de Schubert 350 marcs; une autre de Weber, adressée à propos du succès de la première représentation du *Freischütz*, 505 marcs; quelques lignes de Wagner 106 marcs, etc.

Vient de paraître chez Edm. DEMAN

Editeur, rue d'Arenberg, 16, Bruxelles.

AU PAYS NOIR

par CONSTANTIN MEUNIER,

gravé à l'eau-forte par KARL MEUNIER, avec une notice de CAMILLE LEMONNIER.

Un album de 9 planches in-folio dont un portrait et une couverture, tiré à 150 exemplaires numérotés.

(Pour les conditions, voir *l'Art Moderne* du 7 mai.)

En vente chez MACKAR et NOËL

Editeurs de musique, Passage des Panoramas, 22, Paris.

P. TSCHAÏKOWSKI. *Après le jour* (P. Collin), duo.
— *Je ne troublerai pas ton bonheur* (id.) pr sopr. ou ténor.
— *Adieu!* (id.) pour soprano.
CH. LEFEBVRE. *Adieu, Suzon* (A. de Musset) pour ténor.
— *Contemplation* (V. Hugo) pr barytn ou mezzo-soprano.
— *Légende de sainte Azénor* (A. Theuriet) id.
— *Pompéi* (E Peveril) pour baryton.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**. *Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de **220 millions.**
RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)
MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale
Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin
Vins de toutes provenances

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT *et l'*ANGLETERRE

Bruxelles à **Londres** en 8 heures.— **Cologne** à **Londres** en 13 heures.— **Berlin** à **Londres** en 22 heures.— **Vienne** à **Londres** en 36 heures. — **Bâle** à **Londres** en 20 heures. — **Milan** à **Londres** en 32 heures. — **Francfort s/M** à **Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'**Ostende** à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De **Douvres** à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSEE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux**. — **Fumoirs**. — **Ventilation perfectionnée**. — **Éclairage électrique**. — **Restaurant**. BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glascow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES** ou **DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2e en 1re [illegible]ge sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Osten
Entre les principales villes de la Belgique et Dou[illegible]
Douvres, tous les jours, du 1er juin au 30 septembre.
[illegible]ux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord [illegible]oins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les [illegible]ands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE **225,000 INSTRUMENTS** VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos BECHSTEIN

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM 32, rue de l'Industrie

Treizième année. — N° 22. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 28 Mai 1893.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

La littérature dramatique belge. — Pour les yeux et pour les oreilles. — Félicien Rops peintre. — Le prix quinquennal. — Cueillette de livres. — Beuglements. — Ventes de tableaux. — Memento des expositions. — Petite chronique.

La littérature dramatique belge

Dans l'admirable essor de l'art littéraire belge, presque ignoré chez nous, sauf des Esthètes, cette petite légion de cinq cents esprits attentifs, qui suffisent, du reste, à la besogne, comme le petit équipage d'un transatlantique suffit à mener l'encombrante cohue des passagers ignorante des règles de la navigation, la littérature dramatique reste un peu en arrière. Pour quelles causes? Est-ce dégoût des vieilles formes qui continuent à être exploitées par la majorité des théâtristes français? Nous le croyons, car certes les aptitudes ne manquent pas à notre jeune école pour réussir en ce genre aussi brillamment que dans les autres. Mais elle est prise d'un tel besoin d'originalité, d'un tel ennui pour le déjà-fait et le déjà-vu, que nous nous expliquons sa répugnance à employer les vieux canons érigés en dogme par les Dumas fils et les Augier. Là comme ailleurs, elle veut du neuf, malgré toutes les objurgations des pontifards, fût-ce des néo-pontifards, et certes la célébrité, désormais assise, de Maeterlinck fut conquise surtout par l'imprévu de ses drames extraordinaires : *La Princesse Maleine*, *l'Intruse*, *les Aveugles*, *les Sept Princesses*, *Pelléas et Mélisande*. Camille Lemonnier aussi, en adaptant pour la scène *le Mâle* et *Madame Lupar*, et tout récemment, en pantomime, *le Mort*, a, d'une poussée vigoureuse, bousculé les traditions usées et essayé de renouveler un genre qui s'éteint dans l'épuisement.

Les ressources intellectuelles, nous en avons la conviction, ne nous manquent donc pas, et fatalement elles s'épanouiront malgré l'indifférence, malgré les résistances. Là, comme pour les autres rameaux artistiques, en si belle floraison, la sève montera malgré tout. On s'est si bien accoutumé chez nous à travailler pour soi, à produire sans espérance de succès auprès du gros public, on est devenu si calme devant les inepties et les injures de la critique routinière, qu'on les tient pour des facteurs absolument négligeables. Les avoir avec soi équivaut presque à un brevet de masuirisme. Dès qu'ils vous louent, on est suspect aux autres et à soi-même. Le travail artistique se poursuit dans la solitude et le dédain, et l'on cherche ses satisfactions non pas dans les succès mais dans le bonheur de produire. Il en est plus d'un, écrivain, poète, peintre, qui n'est pas éloigné d'imiter Hobbema, dont

on trouva, à sa mort, presque toutes les œuvres cachées dans son grenier et retournées contre les murs.

Il est pourtant quelques hommes dévoués qui pensent, non sans raison, qu'un peu d'encouragement serait salutaire, et qui, étant donné l'usage gouvernemental des subsides et des aides, voudraient l'appliquer le moins mal possible au progrès de notre littérature dramatique. Un rapport, en ce sens, vient d'être présenté à l'Union littéraire par MM. Fréd. Descamps et Gustave Rahlenbeck. Ils proposent de modifier l'absurde règlement en vigueur, datant de 1879, dont les deux maîtresses sottises sont l'allocation aux auteurs de pièces, représentées en Belgique, de primes en argent pour les cinq premières représentations, et le fameux « Comité de lecture », composé d'on sait quels roquentins, qui décide souverainement et préventivement si une pièce peut ou non être admise au bénéfice de la protection gouvernementale. Les deux rapporteurs caractérisent d'une plume amère et discrète les légendaires âneries de ces malfaiteurs : « Nous avons vu quels résultats négatifs a produit le régime actuel des comités de lecture, composés en grande partie d'hommes qui n'acceptent pas les choses nouvelles et qui sont arrêtés par des scrupules tout à fait étrangers aux questions d'art. Il arrive même souvent qu'on y introduit des lettrés connaissant fort peu la scène, et incapables de juger d'une œuvre dramatique d'après un manuscrit, sans parler de ceux qui proclament bien haut leur sainte horreur pour le théâtre. »

Voici les réformes que ces messieurs proposent :

1° Les primes accordées aux auteurs et compositeurs belges sont supprimées;

2° Pour toute pièce *formant corps de spectacle* (opéra, opéra comique, ballet, comédie, vaudeville ou drame) le gouvernement garantira au directeur le supplément nécessaire pour parfaire la moyenne des recettes de l'année précédente pour les six premières représentations en ce qui concerne les théâtres de la première catégorie, les quatre premières représentations en ce qui concerne les théâtres de la seconde catégorie, les deux premières représentations en ce qui concerne les théâtres de la troisième catégorie;

3° Pour toute pièce *ne formant pas corps de spectacle*, de simples primes en argent seront accordées aux directeurs, selon le rang du théâtre;

4° Les comités de lecture sont supprimés. Toute pièce émanant d'un auteur belge et jouée sur un théâtre en Belgique a droit à l'application du nouveau règlement, pourvu que les conditions énumérées par celui-ci aient été observées pour sa représentation.

Ce n'est pas sans quelque répugnance que nous examinons la matière de l'intervention officielle dans les arts. En principe, et quoi qu'on fasse, elle va toujours à la médiocrité comme elle part du favoritisme. Ces vices originels stérilisent les meilleures intentions. Cette fois pourtant de bonnes idées apparaissent : Suppression d'un odieux et inepte comité de censure, avantages pécuniaires dépendant non plus du caprice des bureaux, composés parfois de panamistes, mais du goût et des combinaisons des directeurs de théâtre. Voilà deux offrandes au régime de la liberté. De plus, le tarif établi sur le taux des recettes de l'année précédente est assurément très pratique et dégagé d'arbitraire.

Pour démontrer l'inanité et la bêtise du système actuel, les rapporteurs en décrivent en ces termes les résultats ridicules :

« Pour un opéra en cinq actes, le *maximum* de ce que le gouvernement accorde est de 250 francs par représentation, soit 1,250 francs pour les cinq premières. Et ce sera tout, absolument tout Or, pour mettre en scène un opéra nouveau, l'œuvre n'exigeât-elle qu'une mise en scène fort simple, une dépense d'une dizaine de mille francs est de la dernière nécessité. Il faut un ou deux décors nouveaux (il y a cinq actes !), il faut remettre en état de servir les décors existants et faire confectionner des costumes neufs en certain nombre. N'oublions pas que, du reste, le cahier des charges de plusieurs de nos théâtres lyriques, celui de *la Monnaie* par exemple, *exige* du directeur qui monte une œuvre nouvelle un ou plusieurs décors entièrement nouveaux. Encore faudra-t-il des miracles d'ingéniosité au directeur pour arriver, avec ces dix mille francs, à une mise en scène qui, pour notre public et notre presse, habitués au cadre merveilleux dont on sertit les opéras nouveaux nous venant de Paris ou de Bayreuth, n'aboutisse pas à une impression « tournée de province », qui d'avance vouera l'œuvre à l'incuriosité et à la gouaillerie du public, — partant à l'insuccès inévitable.

« Mais en admettant qu'il se trouve, ce directeur génial, que répondront à son objection de cette grosse dépense inévitable — perte sèche en cas d'insuccès — les auteurs d'un opéra nouveau? Par l'offre dérisoire de l'abandon de leur prime : 250 francs par représentation, avec maximum de cinq représentations, soit 1,250 francs? Pour la mise en scène d'une comédie, certes les dépenses du directeur sont moindres, mais aussi le règlement diminue-t-il en proportion la prime allouée, laquelle *pour une comédie en trois actes* n'est plus que de *cent francs* par représentation. Et encore ces cent francs sont-ils un *maximum*, réductible à 60 francs!

« Comment peut-on s'étonner que, dans de pareilles conditions, les directeurs de nos théâtres, souvent animés des meilleures intentions pour notre art dramatique, s'ingénient de toutes façons à éluder la clause de leur cahier des charges leur imposant la représentation d'un certain nombre d'actes belges? »

M. Jules de Burlet, ministre des beaux-arts, est par-

venu, par quelques bonnes mesures indépendantes vis-à-vis de ses bureaux, sévérités opportunes, mépris des puissances routinières, mise en relief d'artistes de haute valeur dédaignés par les snobs, très beaux projets d'œuvres artistiques d'ensemble, à se faire classer comme un homme d'initiative et de progrès. Certes, le système de MM. Descamps et Rahlenbeck mérite d'être examiné par lui et il est à espérer qu'il saura, là aussi, accomplir quelques salutaires réformes. Occasion de plus d'acquérir ce renom de hautes visées et cette popularité de bon aloi qui font aujourd'hui, dans l'opinion, toute la valeur des gouvernants et qui semblent le mot d'ordre du ministère actuel. Longue sera sa vie s'il sait y rester fidèle!

POUR LES YEUX ET POUR LES OREILLES

Nos réflexions émises dans notre numéro du 16 avril dernier sur les fleurs, la flûte et l'harmonica ont porté des fruits. Nous ne faisons pas allusion aux lourds concombres qu'un professeur de piano a pesamment fait germer dans les plates-bandes de la *Fédération artistique* — concombres assaisonnés à la cosaque — mais sans faire les matulus, comme le susdit pourfendeur d'accordéon, nous ne craignons de dire qu'il nous a été parlé beaucoup de nos idées énoncées dernièrement. Les gens des bords de la Senne ont sans doute d'autres yeux et des oreilles de dimension moindre que certains riverains du Volga ou du Dnieper.

Les fleurs, notamment, projetées par nous comme décoration au pays entier, transformé ainsi en perpétuel Longchamps rustique, ont eu le don de plaire à beaucoup, et le bouquet que faisait notre article a été flairé avec certain plaisir par d'autres nez que des nez de Polaks.

Les fleurs? Mais, en somme, certains coins de notre pays en sont assez pauvres. Certaines villes manquent de coquetterie. Beaucoup de routes sont veuves d'arbres.

Un exemple? Le lundi de la Pentecôte, après une nuit passée en une auberge hollandaise de Breskens, aux bouches de l'Escaut, nous errions dans la Flandre zélandaise. Nous allions à travers des villages : Oostburg, Katzand, Cassandria. Il avait fait un orage superbe la veille, à la vesprée, un orage qui avait fouetté les steamers entrant dans le fleuve, une moustache d'écume au bas de leur proue. Flessingue était devenu fantômal et les nuées, crevant, battu l'onde avec rage, tandis qu'aux lointains du ciel, là-bas, avaient du fond de la Hollande, là-bas, du fond de l'Escaut, là-bas, du fond de la Flandre, là-bas, du fond de la mer du Nord, des escadrons nouveaux chargés de foudre, bardés de tempête, gonflés de vent et de tonnerre, se rassemblaient à des lueurs d'éclairs pour le combat résonnant au zénith, enflammés de colère et noirs d'orage.

Peu à peu le drame météorologique s'était calmé. La nuit avait endormi la foudre.

Mais le matin, de larges nuées grises et noires suspendaient leurs draperies limpides au-dessus du pays.

Et nous allions par des routes pavées de briquettes. Les villages nous charmaient par leur ineffable clarté, par le sourire de leurs façades multicolores, bariolées de bleu et de vert. Des groupes de paysans tout vêtus de noir — graves habitants de ces maisonnettes joyeuses — nous regardaient curieusement au passage, plantés devant de petites églises dont les cloches tintaient. Des femmes en bonnet de dentelles montraient aux fenêtres leurs figures blanches et roses de Hollandaises entre des rideaux proprets. Il faisait exquisement « dominical » en ces villages et nous rencontrions des carrosses chargés de villageois, de lourds carrosses zélandais qu'on dirait avoir appartenu jadis à des seigneurs du temps de Louis XIII et avoir été « rimodernisés », suivant l'expression dont nous gratifia récemment, à Gênes, un cicérone devant des objets restaurés.

Ce qui était surtout ravissant, c'était, dans ce pays de Zélande, les arbres et les fleurs.

Les arbres — tantôt colonnades bornant la route et rejoignant leurs feuillages en ogives, tantôt rideaux masquant les prairies, tantôt fûts esseulés au milieu de vergers — donnaient à la province l'aspect d'un parc seigneurial, avec une grande fraîcheur, d'une profonde opulence de verdoiement, une fête gemmée des feuilles abreuvées par les rosées et par l'humidité du fleuve et de la mer qui sont proches.

Puis les fleurs! A chaque façade, c'était un grimpement de roses. Partout s'éparpillaient des pétales. Des poignées de fleurettes avaient été jetées à toutes les portes par des mains divines. Une pétillante profusion de fleurettes allumait partout de gais carillons de couleurs pimpantes et ravies. Devant chaque habitation, un jardinet méticuleusement soigné étendait des tapis de tulipes ou de narcisses.

A l'entrée des maisons, des barrières en bois variées, — parfois bizarres, avec des allures de portiques de pagodes — (n'a-t-on pas dit que les Hollandais étaient les Chinois de l'Occident?) — des barrières peintes en blanc éclatant, avec des rayons bleus, verts, rouges, bruns.

Vraiment, tout cela est merveilleux. On dirait que ce pays est le vrai pays du bonheur, — une région céleste, un paradis aux bords de l'Escaut.

Mais laissant à notre droite Sluys avec son beffroi à poivrières et Sainte-Anne, rassemblée autour de sa large tour romantique, nous allâmes vers Knocke et Heyst, par le Hazegras.

La-bas, à notre gauche, le Zwyn, désert morne, mélancolique, vieux fleuve ensablé au-dessus duquel quelques hérons s'ébattent, traçant les arabesques de leur col et de leurs ailes et de leurs longs becs sur le ciel gris.

La plaine s'étend vers la mer en nappes jaunes, vertes ou violacées, se perdant dans les digues et les dunes — emplie de la nostalgie des grands navires chargés de richesses qui, aux époques passées, gagnaient Bruges en passant par là.

Puis voilà la frontière — la Belgique.

Plus de fleurs — tout à coup — plus d'arbres, plus de joie pimpante dans les chaumines! Un préjugé, chez nos cultivateurs, leur fait penser que la plantation d'arbres est nuisible à la culture, et voici des labours rêches, à perte de vue, avec, de temps en temps, quelques peupliers, un saule pleurant ses frères absents au bord d'une mare.

Et pourquoi ce changement subit de décor? N'est-ce pas la même terre, ici, qu'en Zélande? N'est-ce pas le même air, salin, humide, vibrant?

Mais quand on sort de ce paradis qui ouvre là-bas ses portiques de verdure, on se sent triste ici, et désolé de la pauvreté des maisons. Voyez ces cahutes misérables, vraies porcheries! Là-bas, la plus petite maison de pauvre était ravissante comme une maison de poupée ou comme celle d'une fée qui aurait abandonné son

palais et ses trésors pour se retirer hnmblement à la campagne.

Aussi nous insistons encore pour qu'on apprenne aux enfants, dans nos écoles, à aimer les fleurs et à les cultiver.

Que ceux qui ne croient pas à l'opportunité de nos réclamations aillent en Flandre zélandaise par ce joli printemps! Ils reviendront convaincus, surtout s'ils reviennent par Heyst.

Aux abords de cette ville de plaisir et de bains ils suivront une route nue, sans arbres; près de la gare de cette ville de plaisance, ils contempleront de sordides cahutes, puantes et crasseuses — vrais chancres de banlieues — et ils applaudiront à notre effort vers un pays fleuri et poétique.

FÉLICIEN ROPS PEINTRE

Paris, 20 mai 1893.

MON CHER AMI,

Je ne vous entretiens pas souvent des choses de Paris, ayant dès longtemps remarqué, non sans humiliation, que Bruxelles était toujours mieux renseigné là-dessus que les Parisiens eux-mêmes. Toutefois je tiens à vous signaler un fait qui intéresse l'art de votre pays en la personne d'un artiste qui nous est également cher; je veux parler de Félicien Rops.

Les eaux-fortes de Rops sont aujourd'hui universellement estimées et recherchées. Quiconque se pique de discernement en matière d'art lui reconnaît, avec une originalité de conception dont nul contemporain n'approche, une prodigieuse habileté de main et une science infaillible des plus variés procédés de gravure. Quelques-uns ont eu la bonne fortune de voir ses dessins, où les crayons divers, le pastel, la détrempe, les gommes, le scalpel et les pointes mousses d'ivoire ou d'agathe, combinés en un mystérieux métier, défient l'analyse et commandent l'admiration. A ce double point de vue, les artistes comme les amateurs proclament sa haute valeur. Mais, après cet hommage rendu à une indiscutable maîtrise, il a dû vous arriver comme à moi-même d'entendre murmurer une restriction dont se consolent les confrères auxquels il est toujours pénible d'avouer le mérite d'autrui : « Rops est un merveilleux graveur, un dessinateur précieux, mais..... ce n'est pas un peintre! » Eh bien! c'est une erreur. Une fois de plus, l'injuste manie des spécialisations fait fausse route. Rops est également un grand peintre, et cela vient d'apparaître publiquement au cours de la vente après décès de notre regretté et excellent ami Armand Gouzien. Là, parmi les tableaux collectionnés par celui-ci, grossis de dons nombreux spontanément offerts par ceux qui avaient, pendant toute une existence, éprouvé son inépuisable grâce et sa loyale camaraderie, figuraient plusieurs toiles de Rops, notamment une petite figure de Hollandaise à mi-corps, mesurant environ 15 centimètres sur 25, intitulée par l'auteur : *La Cabaretière du pilotage*, et par le rédacteur peu avisé du catalogue : *Femme de brasserie en Belgique*. A l'exposition, les marchands estimaient cela 500 à 600 francs. Aux enchères, *la Cabaretière* est montée à 1,900 francs. Et c'est pour rien. Dans ce petit morceau, la pâte, la couleur, les lumières autant que les lignes affirment toutes les qualités des maîtres. Et l'œuvre est aussi indépendante et personnelle que, dans un autre genre, *la Tentation* ou la *Pornocratès*. L'heureux acquéreur de cette merveille laisse derrière lui beaucoup d'envieux, dont le plus grand nombre ne trouvera jamais la consolation désirée. Car malheureusement (et c'est la seule excuse de ses détracteurs) Rops a fait trop peu de peinture.

Cependant, à la même séance, quelques acquéreurs avisés ont enlevé une autre petite toile, très intéressante aussi, représentant une femme détachant elle-même le masque joyeux dont se fardait son triste visage, symbole poignant de l'éternelle comédie féminine; et aussi de beaux paysages, dont l'un des plus impressionnants est échu au poète Edmond Haraucourt : une vue prise aux environs d'Anseremme, dans une gorge rocailleuse, où circulairement les tristes masses de silex émergent de taillis sauvages, sous un ciel subtilement limpide et consolateur. Là figurait aussi un souvenir des *Roches des Grands Malades*, non loin de Namur, brossé avec une verve audacieuse et sûre; et une douzaine d'autres encore, moins importants mais également curieux, tous d'une vision intéressante, d'une facture solide et ferme. Tous ont atteint des prix honorables. Cette exhibition a été pour le public une révélation.

Peut-être en a-t-elle été une pour Rops lui-même, qui ne soupçonnait pas, sans doute, que ces études, exécutées jadis en manière de délassements, dussent ainsi conquérir de prime saut la faveur du public. Souhaitons que ce succès l'encourage à donner à la peinture une large part de sa puissante maturité.

Et croyez, mon cher ami, à mes sentiments toujours affectueux.

E. R.

LE PRIX QUINQUENNAL

Voici un article extrait de *la Chronique*. Nous y applaudissons de tout cœur et sans réserve, heureux de voir ainsi soutenir et défendre notre grand écrivain Georges Eekhoud.

« La composition du jury chargé de décerner cette fois le prix quinquennal de littérature française n'a pas été amenée à bonne fin sans de certaines complications. Ces complications étaient dues en grande partie au refus de jurés d'antan, ne désirant plus s'exposer derechef à la désagréable aventure de voir, comme il advint naguère, un lauréat refuser plus ou moins tapageusement son prix!

Généralement, nos poètes et nos prosateurs jouissent du dédain de la classe des lettres de notre Académie royale, qui leur préfère, quand il s'agit de recruter ses membres, les froids hellénistes ou les latinistes secs, enclins les uns et les autres à couronner non des œuvres d'imagination, mais les produits indigestes de laborieux compilateurs.

Cette antipathie routinière pour nos « hommes de lettres » proprement dits semble partagée également par les spécialistes officiels chargés de composer les jurys de littérature française, — jurys où d'ordinaire les « professeurs de langues mortes » sont en majorité.

Toutefois, en l'occurrence, c'est moins à l'Académie qu'au gouvernement que doit s'adresser le reproche.

C'est, en effet, parmi les quatorze candidats que lui désigne la classe des lettres que le gouvernement choisit les sept membres du jury quinquennal de littérature française.

Or, lorsque le ministre de l'intérieur ne trouve pas le moyen de composer un jury qui soit à sa convenance absolue, il demande à MM. les Académiciens de lui désigner sept candidats supplémentaires.

C'est ce qui s'est fait cette année pour la nomination de MM. de

Groutars, Discailles, Fétis, Kurth, Pergameni, Stiernet et Wilmotte. (Trois écrivains sur sept.)

***

A ces messieurs du jury revient donc la délicate mission de décider lequel de nos écrivains d'expression française l'emporte sur ses confrères de la plume et mérite les palmes quinquennales!

Leur mission est délicate, mais leur besogne ne semble pas devoir être, cette fois, bien compliquée.

En cette dernière période de cinq années, si notre renaissance littéraire s'est merveilleusement affirmée, développée, épanouie; si la production intellectuelle s'est montrée spécialement fertile et variée, elles sont rares, cependant, les personnalités maîtresses dont les qualités originales et puissantes les aient isolées du coup de leurs émules plus obscurs.

Elles sont rares; et parmi celles-là, au premier rang, brille de tout son farouche éclat la personnalité de Georges Eekhoud, honneur incontesté des lettres belges!

Il est bien peu de nos écrivains — un peu tous à la remorque du bateau parisien — dont l'originalité soit aussi tranchée; ce Flamand possède sa palette à lui et n'emprunte à nul maître son dessin ni sa couleur.

Il a su se créer une langue abondante et riche, sonore et forte, un style bien personnel; et son incessante production déconcerte les plus vaillants!

D'accès un peu rude pour qui ne le connaît, mais d'amitié sûre et durable, Eekhoud vit à l'écart des vanités courantes, isolé dans sa tour laborieuse, ne cherchant d'autre satisfaction que celle de son travail, qu'il aime par-dessus tout. Travail continuel, acharné, volontaire... Aussi, quelle moisson déjà!...

Est-il nécessaire d'énumérer ces volumes passionnés, aux pages frémissantes de vie, d'une observation aiguë et d'une si piquante moralité : *Kees Doorik*, *les Kermesses*, *les Milices de Saint-François*, *les Nouvelles Kermesses*, *la Nouvelle Carthage*, *les Fusillés de Malines*, le *Cycle patibulaire*, puis *Au Siècle de Shakespeare*, et tout récemment la mirifique traduction de *la Duchesse de Malfi* de John Webster!

Qui n'a lu, voire relu, ces ouvrages marqués tous au coin d'une sensibilité spéciale et d'une philosophie âpre, qui est la caractéristique de ce talent de race?

En vérité, Messieurs les jurés, je vous le redis, votre besogne, cette fois, ne semble guère fatigante; et presque nul pour vous, le classique embarras du choix! »

CUEILLETTE DE LIVRES

Ebauches, par Robert Bernier. — Bibliothèque des Modernes, Paris.

De courtes études, des traits caractéristiques de la vie moderne, sous lesquels on sent la recherche constante des problèmes sociaux et moraux. Bernier voudrait agir comme les savants et ne faire que ramasser les matériaux qui auraient éveillé son attention d'artiste. Mais, hanté par les préoccupations de son temps, il laisse deviner, par le choix même de ses matériaux, la tendance de son esprit, anxieux et chercheur de la vérité dans tous les domaines, comme tous les esprits sains de l'heure actuelle.

Le contraste que font nos vieilles conventions morales et religieuses avec les révélations encore obscures de notre conscience actuelle, le frappe; et dans les faits qui l'entourent, sa nature fine et normale a fait une sélection presque involontaire : elle a retenu ceux qui le plus ironiquement viennent faire grimacer les antiques lois, devant la sévère grandeur d'une règle moins arbitraire et plus conforme aux instincts universels.

Pour la forme de sa pensée, je répète volontiers avec le préfacier, X. de Ricard : « Robert Bernier est une volonté mâle maniant un outil sûr. C'est de ceux-là que nous aurons besoin ».

Contes au Perron, par Hubert Stiernet. — Ch. Vos, éditeur, Bruxelles.

Des rêves un peu vagues. Des symboles profonds, peut-être, mais obscurs. Un poète certes, — qui sent confusément les fatalités lourdes du passé, — un poète triste, aimant les choses étranges, contant des faits que je ne sens noués autour d'aucune affirmation. Se cherche-t-il encore peut-être? De l'apitoyement sincère et bien exprimé, esprit facilement hypnotisé par le merveilleux : qualités de poète, défauts qui, en mûrissant, pourront devenir précieux.

Ariettes douloureuses, par Roland de Marès. — Léon Vanier, Paris.

Des vers; de jolies et douces petites chansons, — chanson des rayons de soleil, chanson de la rivière, chanson des flocons de neige, — petites chansons régulières, élégantes, d'une sincérité un peu superficielle, — évoquant d'autres chansons entendues. Il me semble qu'il est dangereux par exemple de refaire « Les belles dames du temps jadis » après Villon, quelque vérité, quelque grâce qu'on y mette.

Au surplus, la langue des *Ariettes* est harmonieuse et musicale, avec de temps en temps des mots qui restent, comme celui-ci, terminant un quatrain sur « les Folles » :

Avec vos grands yeux fous tout pleins de vieux soleils!

BEUGLEMENTS

Avions-nous raison de dire, dernièrement, qu'en comparaison des beuglements que font pousser aux gazettes provinciales les expositions d'art neuf, les cris variés éructés par les journaux de Bruxelles en ces dix années de campagne vingtiste apparaîtraient léger gazouillis de fauvettes et murmures de feuilles?

Voici comment mugit cette année *le Méphisto* d'Anvers :

L'ART PROSTITUÉ

« Il y a des bagnes pour les criminels, des maisons de santé pour les fous; et il n'y a rien de semblable pour les corsaires de l'art.

Il en est pourtant qui méritent l'un et l'autre, parce qu'ils sont à la fois criminels et fous.

Tels sont les faux apôtres de l'*Association*, dont les produits infects emplissent en ce moment la salle de l'ancien Musée de peinture.

Ils appellent cela de l'art, que tous ces falbalas ridicules, ces chinoiseries sans queue ni tête, ces ineptes avortons d'un soi-disant tempérament pictural, ces jaunes, ces pourpres, ces rouges, ces extravagances entassées les unes sur les autres, qui donnent des nausées à ceux qui ont le courage d'y promener un regard.

Sous prétexte de briser avec les règles admises, avec les principes fondamentaux, ils brisent avec le bon sens. Partant ils sont idiots.

Idiots criminels, car il y a là des Meunier, des Laermans et certains encore, dont le talent viril se prostitue volontairement dans un travail de lépreux.

Ceux-là on devrait les clouer au pilori. Ils n'ont pas le droit de se gaspiller ainsi, pour le seul plaisir de paraître autres que le commun des mortels.

A côté de ces fourvoyés il y a les impuissants, qui cachent leur débilité sous le voile de l'allure fin-de-siècle. Ces malheureux forment légion dans le salon qui nous occupe.

S'ils ne dessinent pas mieux, c'est qu'ils ne le savent pas, et s'ils font de leurs tableaux (?!) des excentricités coloriées, c'est qu'ils sont incapables de faire quelque chose de sérieux.

Voyez les ours mal léchés enfantés par les Van Rysselberghe, les Dulac, les Vandevelde, les Cross, les Thorn-Prikker et leurs infortunés compères, et dites-nous franchement s'il y a là-dedans un atome d'inspiration et de rendu artistique.

Ils n'ont ni dessin ni coloris, à moins que l'on prenne pour icelles des lignes capricieuses et des couleurs fausses.

C'est écœurant.

Et ces gens s'intitulent pompeusement les rénovateurs de l'art, les gouverneurs de l'avenir, les Messies.

Tout ce qui se fait de réellement grand et robuste dans le domaine pictural est du charlatanisme, de la caducité, de l'erreur.

Eux seuls sont les vrais artistes.

Ils ont en main la lumière qui inondera les siècles futurs; et si on ne les apprécie pas encore à leur juste valeur, c'est que le monde a l'esprit trop étroit pour les comprendre.

Voilà leurs théories et voilà leur excuse.

O vanité!

Heureusement que ces détraqués ont pris pour enseigne, sur leur affiche, deux grosses larmes rouge-sang. Ils pleurent sur eux-mêmes.

Et nous pleurons sur eux.

GUSTAVE DE GRAEF. »

***

Autre échantillon. C'est le début d'un article de M. Eugène Landoy dans *le Précurseur* :

« Nous avons été voir à l'ancien Musée l'exposition des argumentateurs pour l'art, car on argumente aujourd'hui dès que l'on s'est payé un symbole ténébreux, et c'est en vérité une ironie plaisante que ce terme rigide d'argument appliqué à des rébus où le diable, à force de se gratter le front pour en pénétrer le sens, ferait tomber ses cornes. L'ancien Musée, où plane encore la gloire des vieux maîtres, semble mal supporter la présence dans ses murs de cette galerie subversive. Un frisson d'indignation court le long de la cimaise, le sol a des tremblements inquiétants, les lanterneaux ont traité avec toutes les araignées des environs pour arrêter la lumière à l'aide de toiles poussiéreuses. Une colonne, que nous avons interviewée, ne nous a répondu que par ce seul mot : « Misère! ».

Nos critiques bruxellois sont décidément distancés par leurs confrères de la presse départementale.

VENTES DE TABLEAUX

VENTE DE LA COLLECTION SCHULDT, à Hambourg. — Diaz, *le Repos de Diane*, 32,100 marks (40,125 francs); *Intérieur de forêt*, 14,000 marks. — Eug. Fromentin, *Surprise dans un défilé*, 18,200 marks. — Eug. De la Croix, *Maréchal ferrant arabe*, 16,000 marks.

VENTE CLIFDEN, à Londres. — Rembrandt, *la Femme du bourgmestre Six*, 175,900 francs; *Portrait du bourgmestre Six*, 144,400 francs. — Velasquez, *Marianne d'Autriche*, 107,600 fr.; *Isabelle de Bourbon*, 65,600 francs. — Sir Joshua Reynolds, *Portrait de Lady Caroline Pricé*, 97,100 francs. — Gainsborough, *Portrait de Lady Carr*, 31,200 francs.

Une table Louis XVI, en bois de tulipier, garnie de plaques en porcelaine de Sèvres, a été adjugée 65,625 francs.

Memento des Expositions

DUNKERKE.— Exposition des Beaux-Arts (par invitations). 14 juillet-17 septembre Envois du 1er au 20 juin. Renseignements : *Secrétaire de la Société pour l'encouragement des Sciences, des Lettres et des Arts, Dunkerke.*

LE HAVRE. — Société des Amis des Arts. 29 juillet-1er octobre. Gratuité de transport pour les invités. Envois avant le 5 juillet au Musée. Renseignements : *M. Platel, secrétaire.*

LILLE. — Exposition de *l'Union artistique du Nord*. 1er août-1er octobre. Envois avant le 20 juillet. Renseignements : *M. Delecroix, secrétaire général.*

MONS. — Exposition des Beaux-Arts. 28 mai-9 juillet. Délai d'envoi expirés. Renseignements : *M. H. Sainctelette, bourgmester de Mons.*

SPA. — 2 juillet-fin septembre. Gratuité de transport pour les artistes invités. Délai d'envoi : 5-25 juin. Renseignements : *M. Albin Body, président de la commission directrice.*

VERSAILLES. — Société des Amis des Arts de Seine-et-Oise. 2 juillet-1er octobre. Envoi du 29 mai au 3 juin. Renseignements : *M. L. Bercy, secrétaire général*, 16, rue Hoche.

PETITE CHRONIQUE

Un monsieur qui signe GRIMM et dont le bafouillage est infligé par intermittences aux lecteurs de *la Fédération artistique* (ô combien!), prétend avoir découvert une contradiction entre l'éloge que nous fîmes dernièrement d'Outamaro et les articles que nous consacrâmes (c'est bien de nous qu'il s'agit, l'allusion est transparente) à l'exposition japonaise de 1889. Et il exulte, le monsieur. Trouver *l'Art Moderne* en défaut, quelle ineffable joie!

Cette joie, constatons-le à regret, doit lui échapper. Ou ce Grimm ne sait pas lire, ou il est de mauvaise foi.

Dans nos quatre articles sur l'exposition de M. Bing (1), PAS UNE LIGNE pour « accabler » l'art japonais, pour « tomber » les artistes du Japon. Un sincère éloge de ceux-ci, une discussion de leurs procédés, un parallèle entre l'art du Nippon et celui des néo-impressionnistes auquel on le compara maladroitement, et un persiflage du ridicule snobisme qui envahit subitement Bruxelles, phénomène analogue à la wagnérite aiguë qui exerce en ce moment ses ravages dans la bourgeoisie parisienne. C'est tout.

Pardon! Ce n'est pas tout. Il y a, de plus, cette nouvelle : « Le Gouvernement s'est décidé à faire l'acquisition de quelques planches de choix, et, à l'exemple de Londres, de Paris, de Leyde et de Berlin, Bruxelles aura son Musée japonais. BRAVO! ET ENCORE BRAVO! »

(1) Voir *l'Art moderne*, 1889, pp. 11, 43, 50 et 153.

Et cette observation : « L'exposition japonaise était dans l'air. *L'Art moderne* SE PROPOSAIT PRÉCISÉMENT D'EN OUVRIR UNE. »

Voilà comment, en 1889, les affreux esthètes que nous sommes « tombaient » l'art japonais. Et comment, en 1893, on « grime » avec sérénité la pensée d'autrui.

L'Indépendance annonce en ces termes le procès que fait le parquet de Bruxelles à M. Camille Lemonnier :

« On parle beaucoup depuis quelques jours d'un procès intenté à M. Camille Lemonnier, l'auteur du *Mâle* et de *la Belgique*, et on commet, en en parlant, quelques inexactitudes. Voici, croyons-nous, la verité :

M. Camille Lemonnier comparaîtra à la prochaine session des assises du Brabant pour avoir publié dans le *Gil Blas illustré* un article-nouvelle intitulé : *L'homme qui tue les femmes*, et qui avait paru une première fois dans le *Gil Blas* quotidien en 1888. Cet article, inspiré par les crimes de *Jack-the-Ripper* dans Whitechapel, a été jugé comme contraire aux bonnes mœurs. La chambre du conseil du tribunal de première instance, tout d'abord saisie de l'affaire, avait rendu en faveur de M. Camille Lemonnier une ordonnance de non-lieu. L'auteur de *l'Homme qui tue les femmes* supposait donc l'affaire classée. Mais le parquet de la Cour d'appel avait découvert, dans *l'Homme qui tue les femmes*, un sadisme spécial que ni le souci de créer une œuvre d'art ni celui de rechercher un problème de pathologie criminelle ne pouvait, à son avis, excuser.

D'où le renvoi à la Cour d'assises, mesure à laquelle est associé un marchand de journaux prévenu d'avoir vendu le journal incriminé.

Me Picard, qui a défendu M. Lemonnier à Paris, lors des poursuites dirigées contre lui pour *l'Enfant du Crapaud*, l'assistera encore devant la Cour d'assises du Brabant. Quant au marchand de journaux, il a choisi comme défenseur Me G. Rahlenbeck. »

Ajoutons à ces renseignements que l'affaire, qui avait été fixée au 6 juin, ne sera plaidée qu'au commencement de juillet. Plusieurs hommes de lettres seront entendus comme témoins.

Ce mois de mai a fait éclore (coquin de printemps !) deux revues nouvelles, simultanément, en Belgique et en France.

La nôtre s'appelle *le Libre Journal* et a vu le jour à Mons, patrie d'Orlando di Lassus, de François Fétis et d'Antoine Clesse. Ce *Libre Journal* est à la fois littéraire et musical. Il paraît deux fois par mois. Son programme : « Notre but, l'Art; notre guide, le Caprice. » Au sommaire de la 1re livraison : Georges Garnir, Georges Mesnil, Paul Germain, P. Montrieux, etc., — prose et vers mêlés. — Excellentes intentions, esprit de jeunesse et d'en avant. Nos félicitations et nos vœux de réussite.

La nouvelle revue parisienne est intitulée *Le Cœur*. Elle est illustrée et paraît tous les mois. Esotérisme, littérature, science, arts. Rédacteur en chef : Jules Bois. N'était un puéril et informe dessin imaginé pour la couverture par M. Antoine de la Rochefoucauld, la revue aurait grand air et belle allure. Au sommaire, les signatures de J.-K. Huysmans, de Jules Bois, d'Antoine de la Rochefoucauld, d'Emile Bernard, etc., un dessin de Signac dans le texte et une reproduction du *Soir à Concarneau* qui fut exposé l'an passé au Salon des *XX*. Bureaux : 20, rue Chaptal, Paris. Abonnements semestriels : Paris, fr. 3.50; étranger, 5 francs.

Signalons enfin, bien qu'il ne s'agisse point d'une revue artistique (l'Art y tient néanmoins une place, et la signature de M. Henri La Fontaine nous est garant des tendances modernistes du nouveau périodique), *la Justice*, journal hebdomadaire, organe d'un groupe politique d'extrême gauche, dans lequel figurent MM. Georges Grimard, Léon Furnémont, Emile Brunet, Max Hallet, Henri Gedoelst, Raymond Bôn, etc., qui appartiennent tous à la fraction militante du jeune Barreau. Nous lui souhaitons cordialement la bienvenue.

Le premier des quatre grands concerts extraordinaires qui seront donnés au Waux-Hall, sous la direction de M. Eugène Ysaye, aura lieu jeudi prochain avec le concours de Mlle Julia Milcamps.

Ce concert sera consacré aux maîtres de l'école française contemporaine : Hector Berlioz, Saint-Saëns, Bizet, Gounod, Léo Delibes, Reyer, Lalo.

Félicien Rops est décidément guéri. Il l'annonce dans une récente et longue lettre envoyée à l'un de nos amis et nous sommes heureux de publier l'extrait suivant de cette « missive » :

« La vie, chez certaines natures, n'est qu'un perpétuel recommencement. Chaque matin le *carpe diem* d'Horace flamboie devant mes yeux comme un avertissement de la brièveté de nos jours, et j'ai toujours eu cette très douce philosophie pour guide : « Garde-toi de chercher ce qui peut advenir demain. » *Quid sit futurum cras, fuge quærere*, dit encore le bon Horace, père de toute sagesse ! Voilà ce que c'est que d'avoir fait de bonnes études ! N'oublie pas que j'ai été un « fort en thème ! ! » et qui fuyait les bourdeaux.

Les premiers amis ne se peuvent oublier, ils font partie de vos heures heureuses, de vos bonheurs et de vos deuils aussi. Mais ils se remplacent, si vous avez encore en vous assez de vitalité pour vous intéresser aux hommes et à leurs actes, frères des vôtres; assez de « terre » pour y faire à nouveau pousser la verte Espérance. »

Le sculpteur Van der Stappen a été victime à Paris d'un accident de voiture assez grave. Le fiacre dans lequel il avait pris place a été heurté violemment, avenue de l'Opéra, par un autre véhicule. M. Van der Stappen a eu une côte brisée. Il reçoit à Sèvres, chez son ami le graveur en médailles Oscar Roty, les soins les plus empressés. Les nouvelles que nous recevons sont de nature à rassurer les amis de l'éminent artiste, qui en sera quitte pour trois semaines de repos.

M. Mounet-Sully donnera demain lundi et après-demain mardi, au Théâtre des Galeries, deux représentations, l'une d'*Hamlet* et l'autre d'*Hernani*, qu'il n'a jamais représentés à Bruxelles.

Le concert populaire supplémentaire que M. Joseph Dupont espérait pouvoir donner avec le concours de Mme Caron et de M. Van Dyck n'aura décidément pas lieu.

Nous apprenons à regret la mort de M. Gustave Van den Eeden, violoncelliste, professeur au Conservatoire de musique de Tours, décédé à Mons, âgé de 48 ans. M. Gustave Van den Eeden était le frère de M. Jean Van den Eeden, directeur du Conservatoire de Mons. Il fit partie à Bruxelles de l'orchestre de la Monnaie et des Concerts populaires.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de **220 millions.**
RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)
MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale
Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin
Vins de toutes provenances

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT *et l'*ANGLETERRE

Bruxelles à **Londres** en 8 heures.— **Cologne** à **Londres** en 13 heures.— **Berlin** à **Londres** en 22 heures.— **Vienne** à **Londres** en 36 heures. — **Bâle** à **Londres** en 20 heures. — **Milan** à **Londres** en 32 heures. — **Francfort s/M** à **Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'**Ostende** à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 02 soir. — De **Douvres** à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSEE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant.** BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glascow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES** ou **DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2e en 1re classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1er juin au 30 septembre. Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE **225,000 INSTRUMENTS** VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos **BECHSTEIN**

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBREE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM 32, rue de l'Industrie

Treizième année. — N° 23. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 4 Juin 1893.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

Camille Lemonnier en Cour d'assises. — La Société des Beaux-Arts et les expositions particulières. — Deux récents volumes de vers. *Chevalerie sentimentale*, par F. Hérold; *Une belle dame passa*, par A. Retté. — Accusés de réception. — Très Russe. — Le Salon de Mons. — Vente de tableaux. — Instantanés. *Alexandre Charpentier*. — Petite chronique.

Camille Lemonnier en Cour d'assises.

A Monsieur Le Jeune, Ministre de la Justice,

Monsieur le Ministre,

C'est un écrivain qui vous écrit, rien qu'un écrivain, et une fois de plus il va se vérifier combien peu de chose c'est cela, consacrer sa vie à l'Idée, mettre de belles paroles à ce que l'on sent venir des choses à soi...

Un Parquet, le Grand Parquet, a décidé de me poursuivre pour un récit écrit il y a cinq ans, paru l'an dernier dans un recueil. Ce récit, jusqu'à présent, n'avait effarouché personne, deux fois un journal l'avait publié; on sait bien que les écrivains de ce temps usent quelquefois de couleurs un peu vives, il est des esprits que persécute le mystère triste des destinées... Même cette psychologie, cette chose tragique qui est une âme démente, une âme absente d'elle-même et entraînée par ses vertiges, l'Instruction ne s'en était pas effarouchée plus que les lecteurs du recueil, plus que les lecteurs du journal. La chambre des mises en accusation avait prononcé le non-lieu. Il s'est trouvé que les susceptibilités du Grand-Parquet ont condamné ce qui n'eût pas même eu besoin d'être absous, ce qui était la conscience même de l'écrivain et seulement une des grandes misères de la bête sociale.

Ce n'était que cela, en effet, la mise en présence d'une conscience d'écrivain et d'une conscience revécue par lui en son œuvre, d'une trouble et douloureuse conscience opprimée par le sentiment de l'Inéluctable. Pas même une imagination, mais une conjecture, l'élucidation, avec les faibles yeux de l'homme, d'un crime demeuré obscur, d'un redoutable et étrange mystère de mort et de folie qui, à l'époque où le récit fut écrit, harcelait les effrois de toute une ville, et peut-être de la Capitale même de la démence et de la défaillance des âmes... A sa manière, en opérant comme le chimiste et précipitant aux cornues de la probabilité les mobiles du crime, l'écrivain avait assumé la mission d'un juge d'instruction.

Il ne peut subsister aucun doute, tout le récit est bien l'étude d'un cas de criminalogie et ce cas, c'est celui de Jack l'Eventreur, c'est la légende même de l'effrayant meurtrier à travers les déductions d'une analyse qui,

j'ose le croire, demeure rigoureuse. L'écrivain, l'artiste, le professionnel n'y avait ajouté que le relief et les nuances de l'art, il avait répandu sur le crime un peu d'or et de vermillon, il avait couvert les pauvres chairs nues des victimes de la pudeur et de la charité des belles phrases. Ce n'est pas vous, Monsieur le Ministre, qui l'en blâmerez.

Encore il n'y eût là seulement que rhétorique bien futile, bien méprisable si l'esprit, en une telle redoutable enquête, n'avait subi les entraînements du cœur, si l'écrivain, au bord de ce puits d'abominations, n'avait crié le cri de l'humanité. Il en a voulu toucher le fond, il est descendu aux abîmes de la créature, il en est remonté avec la pitié pour les prédestinations en qui se ligue le mal des races. Et ici encore, ce n'est pas votre blâme que je redoute, Monsieur le Ministre, car ne sera-ce pas votre gloire d'avoir été secourable à la détresse humaine et ne survivrez-vous pas en les mansuétudes et les indulgences qui vous rendirent compatissant aux opprimés et aux réprouvés!

Cette page dont on cherche à l'accabler, il la revendique pour son honneur, il la revendiquerait avec orgueil si l'humilité n'allait mieux au sentiment du peu que nous sommes, si ce n'était pas, ce récit, une preuve de la lamentable fragilité de nos volontés et un témoignage des dérélictions où quelques-uns roulent sans espoir de recours. Il faut quelquefois expliquer Dieu. Si peu qu'on soit, pourvu qu'on s'y efforce, dans la capacité et la droiture de sa conscience, on a fait alors sa tâche, on a dit la parole qui délie un peu les ténèbres. Jamais peut-être l'écrivain qui parle ici ne s'est senti plus près de sa conscience ni plus près de cette fin de toutes les philosophies qui, dans l'état de nos sociétés en recomposition, est la Pitié... Ce n'est pas à des juges, à des magistrats qu'il siérait de lui en garder rigueur, puisque la justice n'est peut-être en son expression dernière que cela... Un Parquet peut ignorer la littérature, il n'a pas le droit de méconnaître l'effort de la Bonne Conscience.

Et pourtant, Monsieur le Ministre, c'est bien pour ce récit, pour cette conjecture que je dois être déféré aux Assises... Mais pas même pour ce récit, c'est exagérer les griefs du Parquet, c'est leur prêter plus d'ampleur qu'ils ne méritent... Mais pour trois lignes de ce récit, trois seules lignes, rien que trois lignes où une probité d'art me fit transposer en une décence de métaphores ce que les journaux, tous les journaux, ceux qui vont dans la famille aussi bien que ceux qui en sont exclus, énonçaient sans nul art, avec cynisme, tout le temps que s'agitèrent les esprits autour des massacres de White-Chapel. Je suis coupable, pour le Parquet, d'avoir osé toucher à des plaies, à de la chair d'une main trop délicate en évitant les contacts grossiers et immédiats, de n'avoir pas déshabillé brutalement cette chair et ces plaies, et au contraire, d'avoir jeté dessus un bout de draperie..

L'ingérence des Parquets en littérature n'a le plus habituellement pour effet, je le sais, que de grandir l'écrivain et de situer en haute lumière les écrits qui méritèrent un débat public. C'est que presque toujours en ces rencontres de la libre Conscience et des morales routinières, l'Idée nouvelle éclate plus incompressiblement et se dénonce en accord avec les aspirations générales. Le Droit, la Philosophie et la Morale passent ainsi du côté de ce qui paraissait le plus faible et de ce qui devient le plus fort. Les jurys, qui sont composés d'intelligences spontanées, ne s'y trompent pas. Mais si même la condamnation, si rare soit-elle, peut n'être encore, dans les pays d'ancienne littérature, qu'une aventure d'où l'honneur de l'écrivain se retire sauf, le fait seul d'être incriminé constitue, dans les pays où règne la défiance de la littérature, un discrédit qui frappe non pas seulement un écrivain isolé, mais tout l'effort littéraire autour de lui... Et alors, Monsieur le Ministre, c'est chose terrible, cette arme des codes entre des mains qui frappent sans discernement et comme à travers une aveugle rancune pour ce qui est la pensée et le sacrifice des hommes qui acceptent de mourir pour elle. J'ai trente ans de carrière, trente ans de travail, de peine et de pauvreté — et j'ai à peu près autant de livres. Dans l'universelle indifférence, j'aidais au bon courage de ceux qui tentèrent de faire jaillir l'œuvre toujours différée de cette terre pétrée où avaient germé tous les arts, où un livre seul avait fleuri, prodigieux, *la Légende d'Uylenspiegel*... Mes livres ? J'y souffrais, j'y combattais, j'y disais notre âme, j'y glorifiais le sol natal. Une patrie s'est si bien reconnue en l'un d'eux, *La Belgique*, que c'est son image sensible, que c'est la ferveur d'amour et de piété dont je l'y évoquai qui me fit obtenir, il y a six ans, le Prix quinquennal.

Ma grande lutte, si longtemps vaine, se trouva payée le jour où je cessai d'être l'écrivain inconnu et méconnu, où j'entrai dans la famille acceptée des Esprits... Mais par-dessus toute autre joie j'eus celle de voir grandir autour de moi et s'élever à la maîtrise les cadets qui d'abord s'étaient formés à mon exemple. Ils n'étaient que quelques-uns... Comptez-les, c'est une armée, c'est la Patrie même en sa fleur, la plus brillante et la plus généreuse... Alors, lentement, devant la volonté de cet écrivain qui ne consentait pas à l'abdication intellectuelle pour son pays, devant l'épanouissement des talents qui se levaient, les arides entrailles nationales se prirent à tressaillir, il passa sur le pays entier comme le souffle d'une Renaissance, le public s'habitua à la pensée qu'il lui manquait une gloire et que ces écrivains la lui donnaient.

Cependant, Monsieur le Ministre, me voilà, après tant de temps et d'écritures, pauvre et nu comme au

début. Trente ans de travail, trente ans de livres n'ont pas su défendre celui qui filialement, comme à une religion, se vouait à exalter son pays.

Il est poursuivi pour trois pauvres lignes d'un peu plus de littérature qu'il n'entre dans les habitudes d'un Parquet. Mais peut-être le Parquet ne connaît-il de moi que ces trois lignes, peut-être ne sait-il rien de mes livres ni de nos livres.

Il y aurait immodestie, je crois bien, Monsieur le Ministre, à tant vous occuper d'un cas personnel si je ne me sentais ici un peu plus que le seul écrivain de ces propos. Mais quelle sécurité pourrait encore demeurer à ceux qui me suivent quand l'aîné qui les menait à la bataille est atteint dans le respect qu'il avait droit d'attendre pour un si long et si ponctuel labeur? Mon œuvre entier est là pour m'absoudre ou me condamner; en le dédiant à mon pays, je le déférais à la conscience publique, à toutes les magistratures; et trois lignes seulement, l'aumône d'un réquisitoire pour trois lignes, qui me laissent indigent avec les mains pleines. Il faudra donc frapper pour un mot les riches de pensées, et qui ne seront encore que des pauvres de livres!

Et voilà le mal, Monsieur le Ministre... C'est toute une jeunesse, c'est le plus admirable mouvement littéraire, c'est un miracle de génie et de courage, c'est la sève vive d'une floraison des esprits rendant l'Europe attentive qu'on va exposer encore une fois aux rires et aux clameurs des prétoires! Je ne suis qu'un des arbres de cette forêt qui toujours monte et s'étend plus au loin. Mais le coup retentira à travers les autres arbres, il retentira par delà la forêt. Et la foule ironique et méchante, la même qui insultait à nos premiers livres, recommencera à nous outrager en cette pauvre chose de nous qui est notre foi, qui est notre conscience littéraire et qu'aura méprisée l'inclémence d'un Parquet.

Je vous expose cela tristement, Monsieur le Ministre, plus en peine de notre œuvre commune que de moi. Reconnaissez à ma franchise l'entraînement que nous nous sentons vers une haute conscience, la vôtre, et votre don d'Art émouvant. C'est la littérature qu'on voudrait proscrire, c'est elle qui me vaut, après tant d'anciennes humiliations dont je triomphai, le triste privilège de la défendre en souffrant encore pour elle.

Veuillez croire, Monsieur le Ministre, à mes sentiments respectueux.

CAMILLE LEMONNIER

LA SOCIÉTÉ DES BEAUX-ARTS

ET LES EXPOSITIONS PARTICULIÈRES

Voici donc la Société des Beaux-Arts constituée. Du moins on l'affirme. Elle est indigente, elle n'est pas dans ses meubles et cherche un abri, mais elle vit. Et elle a manifesté son existence en obtenant du gouvernement que sur seize membres composant la commission directrice du prochain Salon, huit fussent proposés par elle. Il était impossible de faire davantage pour une personne si jeune, si inexpérimentée et si totalement dénuée de pécune.

Rien ne sera donc changé, cette année, aux traditions, et l'exposition triennale bruxelloise de 1893 sera organisée, comme précédemment, par le gouvernement. On admet seulement la Société des Beaux-Arts à s'immiscer dans la gérance de l'entreprise, à en étudier le mécanisme, et quand elle aura atteint sa majorité et complété son éducation, on lui confiera la direction des affaires. A la condition, toutefois, qu'elle soit installée convenablement, qu'un protecteur sérieux lui ait offert le petit hôtel indispensable, car le gouvernement ne veut être pour elle qu'un amant de cœur. Il l'aidera bien un peu, comme de juste, à l'occasion de ses petites fêtes triennales. Mais il faut qu'elle se débrouille pour les dépenses d'entretien. L'hôtel surtout, ou le palais — car la nouvelle arrivée entend mener grand train — sera difficile à décrocher. L'Etat refuse obstinément de le faire construire. Et il n'a pas tout à fait tort, l'Etat, quand il répond aux sollicitations de sa protégée : « Si je bâtis un palais, je l'habiterai moi-même et j'y inviterai qui je voudrai, selon mon bon plaisir. »

En attendant une solution, les mois s'écoulent et les artistes se demandent où l'on accrochera leurs toiles, où l'on alignera leurs marbres à la prochaine *Fair of arts* bruxelloise. M. de Saint-Cyr a présenté au gouvernement le plan d'un local provisoire (dont coût 65,000 francs) qui pourrait être, après une épreuve préparatoire destinée à en apprécier les avantages et les inconvénients, transformé en installation définitive. Il s'agit d'un baraquement à élever sur l'emplacement de l'ancien Palais de Justice, situation excellente. Mais le projet dort au ministère de l'agriculture, et l'Etat ne paraît nullement disposé à ouvrir sa bourse au profit de la Société des Beaux-Arts. Il est donc probable que le Salon sera installé, comme celui de 1890, dans les galeries du Musée moderne, ce qui présente l'inconvénient de coûter assez cher (45,000 francs, dit-on, pour le transfert des œuvres d'art dont se compose le dit Musée) et de supprimer, précisément à l'époque des migrations d'étrangers, l'une de nos rares attractions bruxelloises. Sans compter les accidents auxquels on expose les toiles du Musée en les trimbalant de locaux en locaux.

Si la Société des Beaux-Arts comprenait son rôle et voulait se rendre vraiment utile, elle se démènerait tant et si bien qu'elle trouverait, en dehors des régions gouvernementales, un capital suffisant pour élever une salle d'expositions et de concerts. La constitution d'une société civile ayant pour objet la construction et l'exploitation d'un Palais de fêtes artistiques comme il en existe dans toutes les capitales est-elle donc, dans un pays qui se pique de dilettantisme, d'une réalisation impossible? Et les sénateurs, ducs, pairs et autres respectables messieurs qui se sont mis à la tête de la société sont-ils si parfaitement ruinés qu'ils ne puissent, en se cotisant, réunir les fonds nécessaires? Belle occasion aussi pour les banquiers sémites de consacrer à une entreprise artistique une parcelle des bénéfices que leur ont procuré les lucratives opérations sur les emprunts argentins.

Sans compter qu'à côté de l'intérêt artistique, l'affaire se présente avec des probabilités séduisantes pour la spéculation. On nous assure que le gouvernement serait disposé à céder gratuitement le terrain nécessaire pour une entreprise de ce genre. Resterait donc uniquement le coût des constructions, les frais d'entretien, les appointements du personnel.

Sans doute est-il peu probable que les recettes d'un Salon triennal soient suffisantes pour amortir ces dépenses. Mais qu'est-ce qui empêcherait la Société, concessionnaire d'un local bien aménagé, de donner, outre les expositions d'œuvres d'art, des concerts, des conférences, des représentations dramatiques, dont le produit servirait à solder ces débours? Limiter l'activité de la Société à l'organisation d'un Salon triennal est vraiment au-dessous de ce qu'on est en droit d'attendre de ceux qui ont assumé la mission de développer le goût artistique en Belgique.

On s'est plaint maintes fois de ce que Bruxelles ne possédât aucune salle de concerts, aucune salle de conférences, aucune salle de réunions publiques. Ne parlons pas des salles de telles sociétés particulières, le *Cercle artistique* et *la Grande harmonie,* par exemple, qui n'accordent leurs locaux que moyennant des conditions au regard desquelles les fourches caudines elles-mêmes n'étaient que de la Saint-Jean. Elles ont l'habitude, notamment, d'imposer comme *sine qua non* préliminaire l'admission de tous leurs membres aux fêtes projetées, ce qui suffit généralement à brusquer la rupture des pourparlers. Construire une salle pouvant servir aux expositions d'œuvres d'art et aux concerts, aux conférences et aux représentations dramatiques, ne serait-ce pas une bonne affaire? Combien d'artistes seraient heureux d'y exhiber leurs toiles, combien de musiciens s'y feraient entendre avec plaisir, en dehors même des grands concerts et des Salons périodiques. Et les conférences! Et les représentations d'artistes étrangers, du Théâtre Libre ou d'autres entreprises analogues! Le règlement, facile à établir, sauvegarderait les intérêts de l'art et ceux de la Société. Bien compris et administré avec intelligence, Palais des fêtes deviendrait rapidement un foyer permanent d'art, un centre intellectuel du plus puissant attrait. Et les patrons, et les abonnés, et les visiteurs ne manqueraient pas.

L'idée est sans doute trop simple et trop pratique pour qu'on l'adopte, et nous assisterons encore longtemps à la partie de volant engagée entre l'Etat et la Société des Beaux-Arts, qui se renvoient alternativement les plans des bâtiments à construire, avec le devis des entrepreneurs.

Ce qu'il importe de déterminer dès à présent, — on paraît ne pas s'en inquiéter, — c'est le sort que l'organisation nouvelle va faire aux artistes peu soucieux de s'enrégimenter sous un drapeau quelconque, aux indépendants, à ceux notamment qui se réunissent par groupes sympathiques en des expositions particulières dont l'intérêt balance et souvent dépasse celui des grandes halles aux huiles officielles.

Va-t-on, lorsqu'ils solliciteront les locaux du Gouvernement, les renvoyer à la Société des Beaux-Arts, dont l'action sera dorénavant substituée à celle de l'Etat? Et cette société va-t-elle exiger, pour accueillir tous ces irréguliers dans son camp retranché, qu'ils aient le mot de passe et soient immatriculés sur les contrôles de l'armée régulière? Ah! mais non, n'est-ce pas! Il ne faut pas que sous prétexte de protéger l'art on le doctrinarise davantage. Si la société a pour effet de n'être utile qu'à ses membres, zut! n'en faut plus. Mieux vaut, mille fois, la vieille diligence administrative dans laquelle tout le monde finissait par trouver place, jeunes et vieux, quand le conducteur y mettait de la bonne volonté.

Il faut que si la Société devient définitivement régente des Beaux-Arts, rôle pour lequel ceux qui la composent paraissent avoir des aptitudes contestables, elle comprenne sa mission d'une façon éclectique et impartiale. Il faut que tous les artistes puissent obtenir l'usage des locaux dont elle disposera. Il faut que les groupes particuliers d'exposants soient certains de retrouver les avantages matériels que leur assure le régime actuel.

Si la Société ne prend point cet engagement, qu'on la confine dans l'organisation des Salons triennaux (ceux-ci deviendraient même décennaux que l'art n'en souffrirait guère) et que le gouvernement laisse son antique diligence à la disposition des artistes qui voudraient lui donner la préférence. Vaille que vaille, elle a mené pas mal de voyageurs au but.

DEUX RÉCENTS VOLUMES DE VERS

Chevaleries sentimentales, par F. HÉROLD; **Une Belle Dame passa,** par A. RETTÉ.

Maint poète récent a ressuscité dans ses vers les décors que M. Hérold dresse en ses *Chevaleries sentimentales.* Les types ou plutôt les héros et les reines et princesses sont également connus. Il ne reste donc plus à M. Hérold pour se distinguer de ses confrères qu'à envisager sous un aspect personnel ces décors et ces personnages.

Quelquefois il y réussit, soit par un déplacement d'ornements littéraires inédits, soit par une nouvelle entente des symboles émis. Ainsi, dans la dernière pièce, la fable de *la Belle au bois dormant* célèbre assez curieusement les noces de joie éternelle et de rêve.

M. Hérold appartient au plus méritant et affirmatif groupe de poètes français: celui dont MM. Henri de Régnier et Viellé-Griffin sont les chefs notoires. Il peut se réclamer de leurs visées et de leurs buts: rajeunir dans le pur rythme — la rime et la césure traditionelles mises à l'arrière-plan — le vers moderne et rechercher en un chant plus souple et plus onduleux autour de l'idée l'expression de la poésie future.

Pourtant, il s'en faut que M. Herold soit entièrement dégagé des anciennes pratiques. Le *Livre des reines* l'apparente encore à tels maîtres parnassiens. La facture diffère, mais la conception est la même. Banville qui fit *les Princesses* ne renierait point comme élève libre M. Hérold. Il le réprimanderait peut-être, mais vu le décours de ses enseignements et du petit *Petit traité de littérature française,* le garderait auprès de lui et l'encouragerait.

Toutefois, qu'il soit bien entendu que si *Médée* est de vision parnassienne pure, *Luciane* est un tableau de couleur exquise, de poésie frêle et parfumée, de douceur fleurie et naïve que les pinceaux des maîtres plastiques n'auraient jamais aussi immatériellement réalisé. Encore faudrait-il louer *Paryse* et *Aélis* dont les noms seuls si harmonieux et clairs appellent l'hommage d'un poème.

Ceci soit dit pour classer M. Hérold parmi les écrivains de ce temps, bien qu'il importe peu de qui il tient ou vers qui il va, dès qu'il s'agit de fixer non point la firme mais la valeur de son talent. Cette valeur est réelle et nette. Nous n'en voulons pour preuve que ces vers:

Une mer grise et froide martelle la grève
Vers qui viennent, ainsi que d'océans mauvais,
Des vaisseaux tristes, des vaisseaux de morne rêve.

Vagues comme le vaisseau noir du Hollandais,
Ils arrivent de quels pays et de quels ports?
Dans les voiles qui sanglotent et les cordages,
Le vent siffle des chants de mort et de remords.

Oh les languides, oh les nocturnes vaisseaux !
Et qui portent l'ennui des hiémales plages
Où n'ont fleuri jamais parmi les arbrisseaux
Les fleurs claires, les roses douces de sourire...

Oh les sombres vaisseaux dont la flotte s'accroît
Sous le ciel terne où pas un rayon d'or ne brille,
Et le flot long qui bat la côte, gris et froid...

Le poème de M. A. Retté : *Une belle dame passa*, définit une phase de vie sentimentale. *L'aventurier* n'est autre que le poète qui s'exprime en désignant sa dame :

Qu'importe! je dirai, vers Demain
Selon quelles caresses elle me fut amante
Et par quelles nuits murmurantes
J'ai senti sur mon front l'enfance de ses mains.

Et cette dame elle-même, la voici :

La dame que j'ai choisie
Se vêt de voiles candides
En ses cheveux tu résides
Arome de l'ambroisie.

La dame que j'ai conquise,
Dans un pays inconnu,
D'où nul n'était revenu
Dès les temps me fut promise.

A cet instant où le poète va plus précisément nous définir sa dame, une sorte de double création se présente à son esprit, si bien qu'il avouera :

Dame d'enfer, ton sourire farouche,
Dame du diable, un baiser de ta bouche
C'est le feu bu des mauvaises fontaines,

et qu'il ajoutera :

Mais n'est-ce la Poésie,
La dame que j'ai choisie?

Cette manière de concevoir est particulière à M. Retté; il double la réalité de rêve si bien qu'il confond les deux et que presque toujours une figure se dresse derrière une autre. Ainsi multiplie-t-il le sens de ces poèmes et, à notre avis, les élargit-il. Au reste, n'est-il pas naturel à tout poète d'expliquer les choses qu'il imagine par celles qu'il voit et de confondre sa double vision du monde. Que la poésie prenne vie dans une femme ou qu'une femme devienne une poésie agissante, quoi de plus indifféremment vrai pour certains yeux?

Une belle dame passa est donc pour nous autant une fiction qu'un fait; le livre participe à deux ordres de sentiments et de pensées.

Le thème de passion triste autour de la dame qui passe, qui est passée, est développé par M. A. Retté avec une belle distinction et grâce d'images.

Tels vers restent dans la mémoire :

T'offrant des pleurs aux astres dérobés,
Minuit pensif s'agenouille à tes pieds.
La lune est d'argent sous les arbres roses.
Un Dieu mystérieux debout dans l'ombre d'or.

S'il nous fallait rattacher M. Retté à quelqu'un, nous choisirions Gérard de Nerval.

Il y a dans *Une belle dame passa* un vague et un mystère, et quelquefois une lueur que l'auteur des inoubliables sonnets que l'on admire, reconnaîtrait comme dardés à travers son art sur les pages que nous tâchons d'analyser. Et certes serait-il fier d'avoir non point pour disciple mais pour continuateur un poète aussi pénétrant et vrai que M. A. Retté.

Accusés de réception

Les baisers morts, par Paul Vérola; frontispice de Félicien Rops; Paris, Bibliothèque artistique et littéraire (éditée sous le patronage de *la Plume*). — *La vie artistique*, deuxième série, par Gustave Geffroy; pointe-sèche d'Auguste Rodin; Paris, E. Dentu.— *Epitome des Doctrines théosophiques*, par W.-Q. Judge (traduit par M. A. O.); Paris, Bibliothèque de la Renaissance orientale, boulevard Saint-Michel, 30.—*Les Aspirations*, poèmes en prose, par Victor Remouchamps; Paris, L. Vanier.

TRÈS RUSSE

La nouvelle de M. Jean Lorrain transportée sur la scène par M. Oscar Méténier a gardé de son premier avatar la violence des situations, la brutalité du dénouement, mais l'atmosphère capiteuse qui en déterminait le sens esthétique et en fixait la portée s'est quelque peu évaporée. Elle s'est brûlée aux flammes de la rampe, et l'auteur l'a si bien compris qu'il a cru devoir, dans une conférence préliminaire, restituer à ses personnages leur enveloppe.

C'est le sadisme qui constitue le ressort de *Très russe*. Ce dilettantisme spécial affole la marquise Livitinoff jusqu'à vouloir son amant assassin, et les trois actes, un peu minces, de la pièce n'ont pour objet que d'amener cette situation.

Mauriat, exaspéré par les superexcitantes coquetteries de sa maîtresse d'un soir, pénètre chez elle, la nuit, armé d'un révolver, pour tuer le bellâtre qu'il croit lui être préféré. « Ah! c'est ainsi que je t'aime, jaloux, ivre de fureur », et la marquise se jette avec véhémence dans ses bras. Mais le bonheur de Mauriat s'écroule aussitôt. Une forme se dessine dans l'ombre. Et malgré les protestations de la marquise, Mauriat croit celle-ci coupable et abat son rival d'un coup de feu.

L'épilogue est violemment dramatique. S'il n'était amené avec trop de précipitation, il terminerait logiquement ce petit drame dans lequel on retrouve la verve de M. Méténier, sa vivacité de réparties et jusqu'à son humour gamine et ses spirituelles méchancetés.

Le souvenir en demeurera néanmoins éphémère. De ces trois actes, il n'y en a vraiment qu'un qui compte. Le deuxième lui sert de préparation et quant au premier, ajouté après coup, il n'a guère d'autre utilité que de nous apprendre l'état-civil et les aventures de l'héroïne, ce qu'un personnage du deuxième acte se charge de nous faire connaître par surcroît.

Très russe a été joué avec beaucoup d'entrain par MM. Marquet, Bertal et par Mlle Dalbert, une jolie personne tumultueuse dans les moments de passion et d'une coquetterie suffisamment cruelle dans les autres.

LE SALON DE MONS

(*Correspondance particulière de* L'Art moderne.)

Le Salon de Mons!.. Eh oui! un Salon. Une résurrection. Est-ce une résurrection? Les salons d'antan étaient si peu vivants! Mais, ma foi, appelons cela une résurrection. Soit.

Comment est-il revenu à la vie, ce Salon? Oh! d'une manière un peu inattendue : un vieux fonds de réserve découvert, provenant d'une ancienne société d'encouragement des Beaux-Arts; une

société reconstituée, le patronage et la protection financière de la ville administrée par un conseil communal jeune, intelligent, vivant, guêtant par toutes les lucarnes de l'hôtel de ville les rayons de lumière des esprits.

Et l'idée naquit subitement, chez ces vaillants, d'organiser une exposition des Beaux-Arts. Comme cela, au pied levé, rapidement, faisant un appel pressé à tous les artistes du pays, déléguant des artistes de Bruxelles, d'Anvers, de Gand, pour s'adjoindre à la Commission de Mons, composée d'artistes et de dilettanti de la ville.

Et les artistes de toutes les villes, comme mus par un même ressort, répondant à cet appel aussi peu préparé que peu officiel d'allure.

Et les envois arrivaient nombreux, de partout : petits tableaux, esquisses, aquarelles, pastels, gravures, sculptures, aucune œuvre encombrante, obstruante, gênante comme dans les grands Salons; mais des œuvres bonnes, en nombre, l'âme des artistes, les morceaux d'atelier rachetant par leurs qualités d'art, leurs dimensions restreintes.

Toutes les salles du vieil hôtel de ville gothique, bientôt remplies, formaient un très beau cadre à cette exposition.

La municipalité avait elle-même invité les artistes et le monde officiel à cette fête. Une grande fête des arts.

Le ministre des Beaux-Arts, qui ne perd aucune occasion de témoigner sa sollicitude pour les arts, s'est rendu à Mons pour faire l'ouverture de l'exposition. Il fut reçu et harangué par le bourgmestre, M. Henri Sainctelette, en tête du collège échevinal. La réponse du ministre fut encourageante et flatteuse.

En même temps arrivaient en ville, par groupes, des artistes de tous les points du pays, envahissant bientôt le local de l'exposition, où le groupe officiel parcourut toutes les salles.

A l'issue de l'ouverture, bourgmestre, échevins, conseillers, commissaires, s'emparent chacun d'une poignée d'artistes et entraînent les groupes dans la salle des concerts et redoutes où un raoût est offert aux exposants et invités. Là, les édiles se multiplient, s'empressent auprès de tous les artistes. Cette réception est agrémentée d'un concert par l'harmonie de la garde civique.

La ville a un air de fête inconnu jusqu'ici. Les artistes sont tout aussi ahuris qu'enchantés de cet accueil. Bon nombre d'entre eux sont retenus à Mons par les mécènes montois et ne regagnent leurs villes que le lendemain soir.

Tout cela se passait samedi dernier, la veille de la kermesse, la veille du *Doudou*.

Dimanche, en visitant l'exposition, nous remarquions déjà sur certains cadres : *vendu*. C'est que si les Montois ont bien reçu leurs invités, ils veulent aussi en conserver le souvenir de princière façon. Outre les achats que fera la commission pour la tombola, nombre de conseillers communaux, le bourgmestre notamment, et des amateurs de la ville ne veulent pas laisser se disperser les œuvres exposées sans en retenir quelques-unes, soit pour eux personnellement, soit pour le musée.

Et nous ne serions pas étonné de voir, à ce point de vue, Mons donner un bel exemple à la capitale du pays, dont la dernière exposition triennale eut un si piètre résultat financier.

Nous ne pouvons aujourd'hui faire l'examen des œuvres. Nous n'avons voulu que rendre hommage à une ville qui semblait sommeiller, mais qui a tenu à nous montrer qu'elle est capable de faire bien et grand.

L. L.

VENTE DE TABLEAUX

Voici les prix obtenus par les quatre tableaux de Corot, vendus mercredi 17 mai à l'hôtel Drouot, par Me G. Coulon et M. Vannes :

Le Matin, 9,500 fr. — *Le Soir*, 9,500 fr. — *Le Pont de Norni*, 48,000 fr. — *La Campagne de Rome*, 48,000 fr.

Total de la vente : 115,000 francs.

INSTANTANÉ

ALEXANDRE CHARPENTIER. — Une figure des jours de barricade. Les yeux violents, la lèvre amère, les traits accentués, sous la barbe aux crins rudes. Des vêtements de hasard, un feutre pointu, se promène ainsi le long des berges de Billancourt, où il habite un immense terrain vague cerné d'usines, et de même déambule à travers la vie, par les expositions d'art ou les représentations de littérature. Né en place Maub', vers 1856, fils et petit-fils d'ouvriers de Paris, commença de s'insurger dès l'Ecole des Beaux-Arts, connut l'extrême pauvreté, vécut des années dans une péniche, l'été à la campagne, l'hiver, s'accrochant au Pont-Royal. Sculpteur, doué d'une rare puissance, s'est imposé par des bas-reliefs comme « les Boulangers ». Aujourd'hui, tâche à faire revivre le goût et la mode des étains, pareils à de la chair grasse et souple, fond, forge, lime, martelle et soude lui-même. L'auteur, aussi, de cinq ou six cents médaillons, et prépare le monument de Charlet. Signe particulier : Se repose en faisant de la musique avec sa fille qui est une violoniste exquise. — S. *(Gil Blas.)*

PETITE CHRONIQUE

C'est demain lundi qu'aura lieu, au Théâtre du Parc, la représentation de *Pelléas et Mélisande* que nous avons annoncée. Elle sera donnée par M. Lugné-Poë et tous les autres créateurs de l'œuvre à Paris.

M. Camille Mauclair, qui fut le promoteur de la représentation à Paris, accompagnera à Bruxelles les artistes de la création.

La mort de M. Firket laisse sans titulaire la place de professeur de la classe d'alto au Conservatoire. Bon nombre de concurrents se présentent, et parmi eux il en est plusieurs que leurs mérites recommandent particulièrement à l'attention du Ministre. Citons spécialement MM. Van Hout, Agniez et Lapon, qui ont chacun leurs partisans.

M. Van Hout est l'un des plus remarquables solistes des Concerts populaires, des concerts du Conservatoire et du Théâtre de la Monnaie, et c'est lui que M. Eugène Ysaye a choisi pour jouer la partie d'alto dans le Quatuor qu'il a formé et qui a affirmé sa supériorité aux concerts des *XX*, et dans une série d'auditions vraiment triomphale à Paris. Nous ne pensons pas qu'on puisse placer en des mains plus compétentes l'enseignement de l'alto au Conservatoire.

D'autre part, le talent de M. Agniez, professeur de la classe d'ensemble instrumental au Conservatoire, est incontestable, et quant à M. Lapon, chef d'orchestre au Waux-Hall, il remplit consciencieusement depuis plusieurs années les fonctions de moniteur dans la classe de M. Firket, et invoque naturellement ses états de service.

Pour trancher la difficulté, il conviendrait peut-être d'ouvrir un concours. Nul doute que les artistes désireux d'occuper les fonctions importantes de professeur d'alto au Conservatoire se prêtent de bonne grâce à cette épreuve, qui est d'ailleurs de tradition au Conservatoire quand les mérites des divers candidats rendent le choix épineux. C'est à la suite d'un concours qu'ont été désignés,

en ces dernières années, M. Anthoni, professeur de flûte; M. Goeyens, professeur de trompette, M. Eeckhautte, professeur de contrebasse. Et nous pensons qu'on s'est fort bien trouvé de ce mode de procéder.

Le pourfendeur d'accordéons continue à déposer l'indigeste caviar de ses proses dans *la Fédération artistique*.

Pauvre Wallner! Cette critique pédantesque n'aura pas plus le « don » de plaire que la « moujick » que ce Polak, d'ailleurs sympathique, fit exécuter naguère en des concerts oubliés.

M. Wallner traduit parfois — pas trop mal (faisons lui cette modeste réclame) — des auteurs de son pays. Qu'il se contente de ce rôle de dictionnaire! Nous n'avons jamais pris ses autres articles au sérieux et n'avons nulle envie de continuer une polémique avec cette trop didactique âme sœur de Borodine.

C'est mercredi prochain, 7 juin, qu'aura lieu au Waux-Hall le premier festival français sous la direction de M. Eugène Ysaye. En voici le programme :

La Jeunesse d'Hercule, *Marche heroïque*, Saint-Saëns; *l'Arlésienne*, Bizet; *Rapsodie norwégienne*, Lalo; ouverture de *Sigurd*, Reyer; ouverture de *Phèdre*, Massenet; *le Carnaval romain*, Berlioz.

Mlle Julia Milcamps chantera le grand air de *Mireille* : « Ah! ce Vincent... » (Gounod), et l'*Arioso* de Léo Delibes.

Le second festival sera consacré aux œuvres de la jeune école : Vincent d'Indy, Gabriel Fauré, Ernest Chausson, Pierre de Bréville, Bonheur, Dukas, Debussy, etc.

M. Henri Thiébaut donnera mardi prochain, à 8 heures précises, à la Salle Kevers, rue du Parchemin, 12, une audition de ses œuvres, avec le concours de Mme Montbiot, soprano; Mlle Jeanne Pisart, pianiste; MM. Léo Devaux, ténor; A. Agniez, baryton; Henri Merck, violoncelle solo du Théâtre royal de la Monnaie, et d'un chœur de dames.

Une indiscrétion théâtrale : le Théâtre de l'Albambra s'ouvrira dans le courant de septembre sous la direction d'un impresario parisien qui y donnera, avec une très grande mise en scène, une féerie inédite à grand spectacle de M. Oscar Méténier, *Merlin l'enchanteur*.

L'ouvrage se compose de cinq actes et de vingt tableaux. Il y aura, paraît-il, un grand nombre de « trucs » nouveaux, réalisés par M. Dickson, de Londres.

Merlin l'enchanteur sera le pendant de *Rabelais* qui eut tant de succès cet hiver à Paris.

Le Conservatoire de Mons donnera le 18 courant un grand concert dans lequel sera exécuté l'oratorio dramatique *Brutus* de son directeur, M. Jean Van den Eeden.

Cette solennité musicale, à laquelle participeront 300 exécutants, aura lieu au théâtre, avec le concours de MM. D. Demest, ténor, et Arthur De Greef, pianiste.

L'Intransigeant de Paris a l'intention d'organiser à ses frais, sur une grande scène parisienne, une représentation de la pièce socialiste *Les Tisserands*, de Gerhart Hauptmann, jouée récemment avec grand succès au Théâtre-Libre.

M. Antoine, directeur du Théâtre-Libre, est en instance pour réaliser ce projet et a soumis le manuscrit de l'œuvre de M. Hauptmann à l'administration des Beaux-arts.

Eh! bien, et Bruxelles? M. Antoine nous a complètement négligés cette année. Il aurait une belle revanche à prendre avec *les Tisserands*.

Rappelons, à ce propos, que ce drame intense a été publié pour la première fois en français dans *la Société Nouvelle*.

Nos lecteurs se rappellent le succès des grands concerts du Casino de Blankenberghe. Grâce à l'initiative de l'excellent chef d'orchestre, M. Jules Goetinck, on a pu y entendre des concerts Wagner, Beethoven, Vincent d'Indy, Peter Benoit, J. Blockx, P. Gilson, etc.

Cette année, l'un des premiers grands concerts sera consacré au maître français H. Berlioz. On y exécutera *Harold en Italie*, avec M. Van Hout au pupitre d'alto solo. Il y aura aussi, indépendamment d'un concert Vincent d'Indy, une audition consacrée aux jeunes auteurs français. Plusieurs concerts seront réservés aux auteurs belges, allemands, scandinaves, etc.

La saison promet d'être brillante pour M. Goetinck et son excellent orchestre.

Nous tenons à la disposition des intéressés, dans nos bureaux, le programme du concours national ouvert par l'Administration des chemins de fer de l'Etat belge pour un projet d'affiche-réclame illustrée et coloriée destinée à la publicité en faveur de la ligne d'Ostende-Douvres.

Rappelons que des primes de 1,000, 500 et 300 francs seront attribuées aux meilleurs projets. Le dépôt doit être fait *avant le 4 juillet* à la Direction de l'exploitation, rue Ducale, 6, à Bruxelles.

C'est au sculpteur Alexandre Charpentier que le comité Charlet a confié le soin de glorifier celui que l'on a si justement appelé le Callot du XIXe siècle. Sur une colonne tronquée, le buste de Charlet s'élève; le visage a cette expression réfléchie, gravement songeuse du fameux portrait qu'il traça de lui-même. Appuyé contre la colonne, un grenadier, debout, dans une pose héroïque et familière à la fois, semble monter la garde, et plus bas un enfant, un de ces enfants que Charlet nous a peints si souvent, sourit au grenadier d'un sourire d'admiration et d'envie. C'est là tout l'art de Charlet, symbolisé en ces deux figures qu'il affectionna tout particulièrement.

Une nouvelle revue, *la Croisade*, paraît à Paris tous les mois.

La Croisade publie dans chaque numéro un dessin et une lithographie (hors texte) de MM. Anquetin, Bernard, Bonnard, Ibels, Valloton, de Toulouse-Lautrec, Séguin, Schwabe, Angrand, Launay, etc.

Principaux collaborateurs : Charles Morice, Schuffenecker, C. Mauclair, R. Ranft, E. Bernard, Khnopff, P. Gauguin, Trachsel, P. Signac, M. Cremnitz, J. Launay, M. Thomas, Albert Charpentier, Francis Jourdain, etc.

Bureaux : 47, rue Turbigo. — Abonnements : 10 francs par an.

Une belle vente d'eaux-fortes et de lithographies aura lieu mercredi prochain à l'Hôtel Drouot par le ministère de Me Delestre assisté de M. Dumont, expert. La collection comprend bon nombre de pièces rares de Bresdin, Bracquemond, Manet, F. Rops, Whistler, etc.

LE GRESHAM
COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES
La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de **220 millions.**
RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

Spécialité de vins fins de Champagne
CARLE FRÈRES
AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)
MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale
Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin
Vins de toutes provenances

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT *et l'*ANGLETERRE

Bruxelles à **Londres** en 8 heures.— **Cologne** à **Londres** en 13 heures.— **Berlin** à **Londres** en 22 heures.— **Vienne** à **Londres** en 36 heures. — **Bâle** à **Londres** en 20 heures. — **Milan** à **Londres** en 32 heures. — **Francfort s/M** à **Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'**Ostende** à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De **Douvres** à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSEE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant.** BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glascow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES** ou **DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2e en 1re classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1er juin au 30 septembre.
Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE **225,000 INSTRUMENTS** VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos BECHSTEIN

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne,

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM 32, rue de l'Industrie

Treizième année. — N° 24. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 11 Juin 1893.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

Pelléas et Mélisande au Théatre du Parc. — La Société des Beaux-Arts et les expositions particulières. — Exposition de la Presse. — Documents a conserver. — La Walkyrie, par Maurice Kufferath. — La scène a faire. *Père et enfant.* — Le Festival français. — Petite chronique.

Pelléas et Mélisande

AU THÉATRE DU PARC

Certes, la clique doctrinaire, la coterie bourgeoise qui prétend avoir le monopole de l'esprit et de l'art — et qui ne détient que celui de l'argent et de la prébende — s'était rendue au Théâtre du Parc, lundi dernier, avec des intentions sardoniques, de la basse moquerie au pli des lèvres, de la hargne aux dents.

Mais ces amers pommadés du Bel-Air et ces jeunes pète-sec empuantant d'une rageuse aridité les pans de leur livrée de mondains, ont dû ravaler leurs sifflets et rengaîner leur goguenardise. La Doctrine était en minorité, comme elle commence à l'être partout, et elle a été mise en déroute par ce public nouveau, enthousiaste et vivant, que l'on rencontre aux manifestations de l'art jeune à Bruxelles.

Car, malgré certains passages mal compris par lui, le public a été respectueux, généralement, comme il seyait qu'il le fût devant une œuvre aussi profondément belle.

Les épisodes dramatiques l'ont principalement saisi. Telle la scène où Golaud blessé ordonne à Mélisande d'aller chercher la bague perdue au bord de la mer. Telle la scène de jalousie où Golaud traîne sa femme par les cheveux. Telle la scène d'amour au bord de la fontaine, duo enténébré du pressentiment de la mort. L'aveu de Pelléas, passionnément clamé à travers la chevelure de Mélisande penchée à la fenêtre de la tour, ce morceau d'une poésie si haute, débordante d'un amour chaste et fou, a été applaudi avec une unanime énergie.

C'étaient là les côtés les plus *humains* de l'œuvre. Mais le symbole n'en a pas été aussi bien saisi Notamment la scène où le petit Yniold, après avoir tenté de soulever une pierre, interpelle un berger qui passe. Mais cette pierre lourde, — « plus lourde que moi... plus lourde que tout le monde... plus lourde que tout ce qui est arrivé... Je vois ma balle d'or entre le rocher et cette méchante pierre... que personne ne pourra soulever... plus lourde que toute la maison... on dirait qu'elle a des racines dans la terre... » — cette pierre, c'est la destinée qui se trouve entre nous et la « balle d'or » de nos rêves. Et le berger, n'est-ce pas aussi une figure énigmatique du destin? « Tiens! il n'y a plus de soleil. Ils arrivent, les

petits moutons; ils arrivent... Il y en a!... Il y en a!... Ils ont peur du noir... Ils se serrent! Ils se serrent!... Ils ne peuvent presque plus marcher!... Ils pleurent! ils pleurent! Et ils vont vite!... Ils vont vite!... Ils sont déjà au grand carrefour. Ah! Ah! Ils ne savent plus par où ils doivent aller... Ils ne pleurent plus... Ils attendent. Il y en a qui voudraient prendre à droite... Ils voudraient tous aller à droite... Ils ne peuvent pas!... Le berger leur jette de la terre .. Ah! Ah! Ils vont passer par ici... Ils obéissent! Ils obéissent! Ils vont passer sous la terrasse... Ils vont passer sous les rochers... Je vais les voir de près... Oh! Oh! comme il y en a!... Il y en a!... Toute la route en est pleine... Maintenant ils se taisent tous... Berger! Berger! pourquoi ne parlent-ils plus?... Où vont-ils? Berger! Berger! » Ces moutons qui marchent apeurés dans les ténèbres — c'est la symbolisation de l'humanité des drames de Maeterlinck. Ses personnages aussi vivent dans une nuit, effarés au souffle de la fatalité qui brise chez eux toute volonté et les mène, comme les brebis silencieuses, « au grand carrefour ». Cette scène d'Yniold, supérieurement interprétée par cette très artiste petite fille, Mlle Georgette Loyer, est véritablement profonde, — mais, au théâtre, elle a échappé à la compréhension du public, sans doute parce qu'elle sort absolument du cadre habituel qu'on donne aux actes des drames et des tragédies.

Pour bien saisir, d'ailleurs, le théâtre de Maeterlinck (est-ce bien du théâtre? se disent les Francisque de Belgique et de France, cherchant toujours si toutes règles qu'on leur a apprises sont bien observées et se manifestent à point), il serait évidemment utile que toute la salle eût subi la préparation nécessaire à la compréhension d'une œuvre aussi subtile et d'une atmosphère spirituelle aussi insolite. Il faut, pour trouver les trésors de ce dramaturge, se hausser à cet état de beau rêve dans lequel ses personnages évoluent avec des gestes de ballades et expriment des sentiments primitifs, d'une naïveté troublante et précieuse, tout cela dans le brouillard hallucinant d'une fatalité étrange qui souffle des coulisses son épouvante morbide et pâle. Ce frisson d'art nouveau n'est pas d'une communication facile, précisément parce qu'il a encore été peu éprouvé, et que toujours le neuf effare l'esprit humain enclin à l'habitude.

Un autre empêchement à ce que le public entrât dans l'esprit de la pièce, d'emblée et complètement, c'étaient ces fréquents entr'actes entre chaque tableau. L'émotion envahissait la salle; il se faisait de ces silences profonds où l'on entend comme battre le cœur impressionné de la foule, crac! la toile rouge tombait. Cela désillusionne, cela tracasse; c'est presque un supplice de Tantale. Il faut *s'emballer* à nouveau alors qu'on était pris. Et parmi les spectateurs, il en est nombre dont l'élan est difficile et pénible, et dont l'esprit ne s'échauffe que peu à peu, à la longue. Il faudrait, aux prochaines représentations maeterlinckiennes, supprimer ces entr'actes nuisibles. Pourquoi n'adopter pas un système analogue à celui décrit pas Georges Eekhoud en son *Siècle de Shakespeare?* A l'avant-plan de la scène, un décor qui reste, un décor assez indéterminé, pour que toutes les scènes accessoires ou secondaires puissent s'y jouer sans que cela choque par une anomalie possible entre le décor et ce qui s'y passe. Au fond de la scène, un décor changeant pour les scènes principales, auquel le décor de l'avant-plan servirait pour ainsi dire de cadre. Ainsi, plus d'interruption, plus de heurt, plus de temps galvaudé, et les esprits lancés dans le courant du drame fileraient droit, emportés sans saccade agaçante, sans obstacle énervant.

Quant à l'interprétation? Délicate, nuancée, habile, absolument artiste. Le ton de rêve pris par les acteurs — leur allure légendaire — c'était bien là ce qu'il fallait à l'interprétation de ce drame de songe. Mlle Eugénie Meuris est une actrice de haute valeur. Tout en elle : la voix, le regard, la silhouette un peu frêle contribuaient à en faire une Mélisande au charme pénétrant, à la naïveté poétique. Mlle Aubry, dans le rôle de Pelléas, et cette extraordinaire petite Mlle Loyer, le petit Yniold au rôle symbolique, ont été excellents. M. Lugné-Poe — un Golaud parfait — et M. Mauclair, qui ont « monté » ce drame, ont fait une tentative curieuse qui a réusssi et dont ils peuvent tirer gloire.

LA SOCIÉTÉ DES BEAUX-ARTS

ET LES EXPOSITIONS PARTICULIÈRES (1)

Nous avons reçu au sujet de l'article que nous avons publié dans notre dernier numéro l'intéressante communication que voici. Elle nous est envoyée par un artiste qui préfère garder l'anonyme mais qui est en mesure d'être parfaitement renseigné. Aussi pensons-nous que l'opinion qu'il émet a une importance particulière.

Le Gouvernement vient de se décider, comme on le verra dans notre « Petite chronique », à faire construire une baraque pour le prochain Salon sur l'emplacement de l'ancien Palais de Justice. Mais ce n'est encore qu'une mesure provisoire, bien qu'elle constitue un acheminement vers la solution définitive que nous préconisons.

Au sujet des divers partis qu'on pourrait tirer du Palais des fêtes et des ressources qu'il produirait, nous ne sommes pas de l'avis de notre correspondant. Nous pensons notamment qu'il fait erreur en affirmant que les conditions de l'acoustique sont si différentes de celles de la lumière que la musique et la peinture ne peuvent vivre sous le même toit. L'événement a maintes fois démontré le contraire, et spécialement au Salon des *XX*, dont la

(1) Voir notre dernier numéro.

grande salle de peinture a été reconnue excellente au point de vue de l'acoustique par tous les musiciens qui s'y sont fait entendre. Le projet que nous avons exposé, et qui est somme toute adopté à titre transitoire, nous paraît devoir être maintenu et complété, avec ses chances diverses et son immédiate utilité artistique.

Ceci dit, voici la lettre :

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

L'Art Moderne est parfaitement renseigné sur la Société des Beaux-Arts et sur ce que pense le Gouvernement de cette nouvelle société.

En réalité, le Gouvernement ne poursuit qu'un but : celui de se débarrasser de l'obligation qui lui incombe de construire un Palais d'expositions (car n'oublions pas que les artistes ont possédé ce Palais, rue de la Régence, et qu'il leur a été enlevé sans crier gare).

Il offre d'abord le superbe cadeau d'un terrain à l'ancien Palais de Justice à la Ville de Bruxelles qui le refuse, jugeant le cadeau onéreux.

Les ministres s'abouchent avec la Société des Beaux-Arts, puis avec des financiers. Même réponse pour la même raison. On peut être assuré que si l'affaire présentait des probabilités séduisantes pour la spéculation, les financiers l'eussent bien vite empoignée. Voyons s'il y a quelque bénéfice à tirer d'une telle entreprise.

Il est avéré que la plupart des sociétés d'art existant à Bruxelles ne font pas les frais que nécessitent leurs expositions, bien que le Gouvernement leur donne gratuitement le local. Les *XX* et les Aquarellistes font seuls exception.

Imposer une location serait évidemment vouloir la disparition de toutes ces sociétés.

La Société des Beaux-Arts, comprenant qu'elle n'a de raison d'exister que si elle défend les intérêts généraux et non les intérêts étroits de ses membres artistes, a pris la résolution de défendre auprès du Gouvernement toutes les sociétés existantes, car, ainsi que le dit fort bien *l'Art Moderne :* « Il faut que les groupes particuliers d'exposants soient certains de retrouver les avantages matériels que leur assure le régime actuel. » Mais voilà le plus grand revenu espéré pour le Palais qui disparaît.

Voyons maintenant les autres revenus. Est-il possible de construire un Palais servant en même temps aux expositions d'art et aux concerts?

M. Gevaert, dont l'autorité et l'expérience sont si considérables en cette matière, affirme que les nécessités d acoustique sont à l'encontre de celles de la lumière exigée pour les tableaux, qui réclament les grandes verrières.

La complication d'un théâtre est encore moins pratique.

Restent les conférences. — Peu ou pas de rapport.

Enfin les fêtes. Le Gouvernement s'oppose formellement à ce que le Palais serve à des solennités autres que des solennités artistiques. Donc pas de bals : rien de Bruxelles-Attractions. Quelles seront donc les sources de revenus?

A mon avis, la question se réduit à ceci : La Belgique peut-elle se désintéresser des grandes luttes artistiques internationales? Etant donné son passé, ne doit-elle pas tenter de faire pour Bruxelles ce que Munich a fait pour l'Allemagne? Le Gouvernement n'a-t-il pas le devoir de faire tous ses efforts pour que la réputation artistique belge soit maintenue dans sa plus haute expression?

Je crois que la réponse n'est pas douteuse et que tous jugeront qu'il doit y avoir à Bruxelles un local répondant aux exigences modernes des expositions.

C'est là une des seules façons qui soient données au Gouvernement d'encourager réellement le mouvement artistique.

Dans ce cas, la seule solution possible est celle-ci : Le Gouvernement donne à une société le terrain et une annuité représentant 2 1/2 p. c. du capital nécessaire à la construction du Palais d'Exposition et à son aménagement.

La société aura l'obligation de donner son local GRATUITEMENT aux sociétés et artistes qui voudront y exposer. Elle supportera tous les frais de ces expositions et percevra les entrées.

Le dividende distribué aux actionnaires de la société ne pourra dépasser 5 p. c. S'il dépasse ce chiffre, il sera diminué d'autant à l'annuité que le Gouvernement devrait donner l'an suivant à la société.

Je suis persuadé que sur cette base on trouverait immédiatement le capital nécessaire pour donner à la Belgique et aux artistes le Palais qu'ils réclament depuis si longtemps.

Que le Gouvernement et la Société laissent de côté l'un les habiletés administratives, et l'autre les intérêts marchands. Qu'ils aillent droit au but et disent nettement ce qu'ils croient possible. Il est grand temps de prendre des résolutions, sans quoi nous arriverons en 1896, comme nous sommes arrivés en 1893, dans cette incertitude bizarre qui fait que l'on ignore encore où et quand l'Exposition aura lieu.

Et Bruxelles, mis dans une situation artistique inférieure aux capitales européennes, Bruxelles qui a perdu son marché international, verra, ses artistes étant devenus besoigneux, sa production d'œuvres d'art décliner et disparaître.

UN ABONNÉ DE *l'Art Moderne.*

***

Voici, à propos des Salons officiels, l'opinion — radicale, celle-ci — de *la Paix :*

« On nous apprend que chaque exposition triennale de beaux-arts à Bruxelles coûte au gouvernement cent et des mille francs, — et que des économistes sévères voudraient supprimer cette dépense, dût le Salon ne pas s'ouvrir ou être laissé à charge d'une entreprise privée, comme on le voit dans d'autres villes. Ces juges, peut-être trop sévères, ont pour principal argument la médiocrité croissante des œuvres exhibées sous un patronage officiel trop coûteux et le danger social d'induire en travaux artistiques tant de faiseurs de croûtes qui gagneraient mieux leur pain dans la boulangerie. Il ne s'en faut guère que cet avis ne soit le nôtre pour ces motifs et quelques analogues. Il ne sied pas aux gouvernements de gouverner les arts, les sciences, l'enseignement; ils ne réussissent nulle part dans cette tâche inconnue de nos pères, qui n'en ont pas moins produit, en pleine liberté, des œuvres supérieures non encore égalées sous notre régime budgétaire. »

EXPOSITION DE LA PRESSE

Dans les salles du Musée réservées aux expositions des Cercles d'artistes, une exhibition curieuse dont il n'a guère été parlé, bien qu'elle présente de l'intérêt : l'Exposition internationale de la Presse ancienne et moderne. Quelques collectionneurs (car il y a des collectionneurs de journaux comme des collectionneurs de timbres-poste ou de monnaies) en ont eu l'idée, et cette collection

de collectionneurs a aussitôt réuni assez de journaux pour en tapisser des surfaces indéfinies. Il y en a tant et tant qu'il a fallu prendre tous les locaux disponibles, jusqu'aux petites salles lointaines, inconnues du public, les petites salles que le Musée encombre de son trop plein, de ses cadres, de ses tableaux invalides, et qu'on dérobe habituellement aux expositions particulières.

Décrire l'exposition de la Presse? Il n'y faut pas songer. Ce qu'il importe de louer, c'est le goût et l'ordre qui ont présidé à son installation. Dans un décor joliment peint par M. Paul Delhez, les journaux, les milliers de journaux s'alignent en bataille, retenus aux murailles par un ingénieux appareil de rubans, répartis par nationalités et aussi par spécialités. A la cimaise, interminablement, sont rangés les journaux illustrés, les caricatures. Dans des vitrines, les annuaires, les revues, les ouvrages curieux sur la Presse, les collections embrassant une période de telle ou telle feuille périodique (on sait que les collectionneurs se contentent généralement d'un numéro de chaque journal, et c'est déjà assez encombrant comme cela!) Il y a aussi des affiches, mais en petit nombre, et l'on eût pu, à cet égard, trouver mieux et davantage.

Dans une salle spéciale, la presse ancienne, de vénérables périodiques datant d'époques reculées. Le plus ancien journal exposé est un numéro des *Nieuwe Tijdinghen* d'Anvers, portant la date du 13 novembre 1619. Il y a aussi *la Gazette de la place Maubert ou Suitte de la Gazette des Halles touchant les affaires du temps*, 1649. Les transformations successives du *Times*, qui n'avait, en 1793, qu'un format minuscule, montrent d'une façon saisissante l'importance croissante du journalisme, actuellement tellement subdivisé qu'on fonde des organes spéciaux pour toutes choses. Parmi les plus curieux, l'Exposition de la presse montre environ 300 journaux philatéliques, c'est-à-dire consacrés exclusivement au timbre-poste, 150 journaux maçonniques, 40 journaux sténographiques, 20 journaux volapükistes, des journaux vélocipédiques, gastronomiques, d'horlogerie, etc. Il y a aussi des journaux en relief pour les aveugles, etc.

Une série de feuilles aux titres baroques fait la joie des collectionneurs.

Citons : *Le Lapin, journal de « ces dames »*; *le Cochon, journal des gens sales* (rédacteur en chef : D. Goutant); *le Cadavre, journal amusant, organe des familles et des amphithéâtres; la Vidange révolutionnaire; le Journal des cocus avec la liste officielle de tous ceux qui le seront*, ce dernier naturellement imprimé sur papier canari. Toutes les cocasseries y passent. Voici le *Journal des amoureux* (rédacteur en chef : Cupidon), le *Journal des curés*, dirigé par O. Rapronobis, celui des *Poivrots*, par G. Monplumet, des *Cocottes*, par Nini Pattenlair, des *Cornards* (Lecocu), des *Nouveaux Mariés* (Cocuveinard), des *Militaires et des bonnes d'enfants*, etc., etc.

La province de Liége (pour la Belgique, on a classé les gazettes par provinces, tant le nombre en est grand) a donné à elle seule naissance à ces feuilles facétieuses, parmi cent autres : *La Petite Puce*, journal satirique; *la Bougie; le Spirou; le Clysopompe, organe des Pays-Bas*.

On demeure vraiment stupéfait, en parcourant cette curieuse exhibition, du nombre prodigieux de journaux qui inondent le globe, depuis la plus modeste feuille de chou d'un village ignoré jusqu'aux chefs-d'œuvre de typographie, aux grands périodiques qui distribuent chaque jour la matière d'un gros volume.

Et dans cette débauche de papier noirci, la Belgique, détail peu connu, occupe l'un des premiers rangs. Un diagramme dressé en 1880 indique l'importance relative de la Presse dans tous les pays de la terre, calculée proportionnellement au nombre des habitants. C'est la Nouvelle-Zélande qui l'emporte; l'Angleterre occupe le second rang. Puis viennent l'Écosse, la Belgique et les États-Unis, avant la France, l'Allemagne, la Suisse et les Pays-Bays.

Pour des raisons demeurées obscures, en ce pays de journalisme à outrance, la Presse a laissé passer presque inaperçue l'attachante exposition qui lui est consacrée, et dont l'installation a imposé aux organisateurs un patient travail et des efforts dont on ne paraît nullement leur tenir compte.

DOCUMENTS A CONSERVER

On lit dans un quotidien, à propos de la représentation de *Pelléas et Mélisande :*

« Qu'on réunisse par l'imagination les dix-huit tronçons de la pièce, et tous les caractères apparaîtront veules, falots, inconsistants. Golaud est même si pitoyable qu'il en devient presque comique.

« On a parlé de Shakespeare... Est-il besoin de dire que les personnages de Maeterlinck ne ressemblent pas plus aux héros shakespeariens que de petits soldats de plomb à Napoléon? Ne comparons pas ce turlututu rachitique au tonnerre des grandes orgues. »

Vous vous direz, lecteur : Ceci est extrait de la doctrinaire et phtisique *Liberté*. Pas du tout, c'est lu dans la progressiste *Réforme*, la même qui lors de l'apparition des *Serres chaudes* et de *la Princesse Maleine*, appelait Maeterlinck : « Ce gaillard avide de réclame. » La signature est pseudonymique et le *gaillard* fait bien. Mais si la politique de *la Réforme* ressemble à son esthétique, *bone Deus!* quel turlututu !!!

***

Voici, dans le même goût, la conclusion de l'article de M. Edmond Cattier dans *la Gazette :*

« Moi, ça me rappelle une demoiselle de comptoir que j'ai connue en mon jeune temps. Il y avait un Allemand qui venait tous les soirs la contempler; et puis, en allant lui payer sa consommation, il lui parlait *vergiss mein nicht*, lieder et petits oiseaux. Elle n'avait rien osé dire, pendant tout un temps... Mais voilà qu'un soir, elle sort de son assiette, et qu'elle lui crie, sans préparation :

— S... nom de D..., comme vous m'embêtez!

Eh bien! Il n'a plus jamais recommencé!

Sous toutes réserves, bien entendu! »

M. Maeterlinck voudra bien se rappeler que le signataire de ces lignes s'est classé dans l'opinion publique en appelant *les Maîtres Chanteurs de Nuremberg* « un plat vaudeville ».

***

En revanche, *l'Indépendance*, dont le critique n'a pas trop rechigné au drame de Maeterlinck (il est vrai que M. G. Harry, rédacteur en chef, est un admirateur déterminé du poète gantois, dont il a traduit certaines œuvres), l'*Indépendance* reproduit une intéressante lettre adressée à M. Jules Lemaître à propos de son feuilleton sur *Pelléas et Mélisande*. On ne pourrait mieux dire, ni

rappeler avec plus de modération et de courtoisie un critique trop spirituel au respect de l'artiste.

« Votre feuilleton m'a déplu... Vous vous êtes amusé à des plaisanteries trop faciles..., etc., etc. Vis-à-vis de l'artiste qui a cherché, en toute loyauté d'esprit, un moyen d'accroître et de renforcer, par une atmosphère correspondante, l'émotion du drame, une autre attitude s'imposait...

L'idée de Maeterlinck, n'est-ce pas un peu de matérialiser au théâtre l'analogie et la métaphore? Or, la métaphore constitue à elle seule, vous le savez, une large part de la poésie. Elle est venue au monde le jour où un homme a regardé à la fois une rose et une femme, la mer et les yeux, un roseau et une vierge. C'est elle qui a tenté de saisir, dans l'universalité des choses, les familles de signes. Avoir essayé, en élargissant son domaine, d'accroître son impression sur notre âme n'est pas d'un esprit ordinaire et de telles recherches ne sauraient vous être indifférentes. Savez-vous ce que j'admire le plus dans Maeterlinck, ce qui me touche dans tous les cas par dessus tout, ce qui est bien à lui? C'est la faculté de retrouver au fond de lui, avec une acuité singulière, ces premières visions de la vie qui ont affecté nos sens d'enfant de si fortes impressions. Rappelez-vous « le Boucher », par exemple; ce mot ne dégageait-il pas quelque horreur, très justifiée d'ailleurs, à vos yeux de huit ans? Le troupeau qui s'en va le soir à l'abattoir ne vous hantait-il pas la nuit? Et la sensation des vieilles femmes toutes noires que chacun de nous a connues, et l'adoration de l'agneau, des petites bêtes douces à toucher, et l'effroi dégagé par certains pauvres, et l'immense inconnu des gens qui s'en vont en un long voyage... Tout cela qui a remué nos premières fibres, qu'on retrouve d'ailleurs, comme vous l'avez dit très justement, dans les chansons populaires, tout cela, n'est-ce donc rien? Et le poète qui en a tiré des motifs touchants jusqu'à l'aigu ou saisissants jusqu'à la peur, ne méritait-il pas d'être traité autrement qu'avec une ironie fort peu tempérée?... »

LA WALKYRIE

par Maurice Kufferath. Paris, Fischbacher. Bruxelles, Schott.

Les Allemands ont beaucoup ergoté sur Wagner, mais on dirait que Wagner résume trop bien ce qu'ils ont de plus personnel pour qu'ils puissent l'analyser clairement. Ils en parlent comme parlerait d'un groseillier un enfant qui aurait le nez dedans. Pour les Français, ils sont trop loin du groseillier et tout en l'admirant ils n'en comprennent exactement aucune des trois dimensions. C'est surtout la profondeur qui leur échappe; ce qu'ils en saisissent, ils l'additionnent maladroitement... ou le soustraient à la largeur ou à la hauteur.

Je crois qu'il se trouve quelquefois chez les Belges un œil placé à la bonne distance pour apprécier les groseilliers voisins. Et certes, si cet œil existe quelque part pour juger Wagner, c'est chez nous et il est logé dans le crâne de M. Maurice Kufferath.

Il a tout ce qu'il faut pour voir clair, l'œil de ce Latin qui a gardé quelques bons souvenirs de ses ancêtres teutons.

Quelquefois ce dit œil permet au nez qu'il domine de chausser les lunettes bleues d'une prudence et d'une retenue trop répandues dans l'air ambiant. Mais ça ne dure qu'un éclair. Les yeux reparaissent vite luisants, vivants et suffisamment profonds pour juger Wagner, assez profonds certes pour se passer de la protection des lunettes bleues.

Personne ni en Allemagne ni en France n'a jusqu'ici aidé à comprendre le colosse Wagner comme Kufferath. Les documents, les recherches historiques dans lesquelles il a essayé de suivre pas à pas l'invention du poète y sont pour beaucoup.

Mais pour faire ces recherches il fallait d'abord avoir la conviction d'une synthèse à découvrir, à indiquer tout au moins. Il avait cette conviction, il nous la communique et il fait ainsi grimper jusqu'à une haute place de notre cerveau, la notion jusque-là obscure de l'art de Wagner.

Par ces vers de Verlaine qui ouvrent la brochure consacrée à *la Walkyrie :*

Voici le malheur
Dans sa plénitude

il nous conduit au cœur du sujet.

Nous sommes au moment où la femme, synthétisant l'amour et la pitié, vient bouleverser le vieil ordre du monde en y introduisant un élément nouveau.

La lutte de l'ancien cadre trop étroit contre la poussée nouvelle et la victoire momentanée des choses du passé sur la force de l'avenir, voilà le drame que nous sentons tous obscurément dans *la Walkyrie* et que M. Kufferath nous fait comprendre, qu'il fait se détacher en caractères clairs.

Comme elle réconforte, cette vision intellectuelle d'un sentiment toujours plus affirmatif et grandissant, cette vision d'une forme qui détruira le passé et pour laquelle toute souffrance n'est qu'une consécration!!

Qu'il fait bon, à un moment où l'humanité s'apprête à traverser une heure de victoire et où notre propre lutte est plus acharnée, qu'il fait bon retrouver au fond de l'âme des vieux Aryens l'angoisse des choses qui nous bouleversent et dont leurs mythes trahissent l'inquiétude et la souffrance! Qu'il fait bon se découvrir leurs fils quand on va pouvoir leur crier à travers les siècles : Pères, vos enfants ont l'espoir prochain de vous venger!

M. Kufferath est le premier qui aura esquissé dans toute son ampleur le bilan de ce que la masse doit à Wagner, car le travail qu'il a fait, les recherches positives auxquelles il s'est livré sont autant d'yeux ouverts sur la profondeur de l'œuvre du dramaturge. Petit à petit, diminués, discutés, dispersés par de menus écrivains et journalistes, ces grands faits viendront échouer par bribes aux pieds des derniers venus; ces affirmations fortes et claires entreront par tous les canaux vides et assoiffés du snobisme, de la sentimentalité, de la vaine spéculation de l'esprit, tout autant que par ceux d'une saine ignorance, jusqu'à la moelle des prochaines générations. Je vois d'ici le naïf étonnement de ces moutards devant l'incompréhension actuelle.

LA SCÈNE A FAIRE

PÈRE ET ENFANT

L'atelier de M. Francisque Sarcey. Des bahuts de chêne vitrés cachent les pans de mur. C'est là que sont enfermés tous les articles que le Maître a écrits depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Table-bureau en bois clair, comme on en voit chez les juges d'instruction. Cheminée à la prussienne, bec de gaz administratif. Dans la pénombre, relégué à cause de l'usure, le canapé légendaire sur lequel vinrent succomber tant de jeunes vocations. M. Sarcey a congédié son secrétaire et fait venir son fils aîné, qui, comme on le sait, termine ses études au Lycée de Versailles.

M. Sarcey, *grave.* — Eh bien? Eh bien, mon fils?

Le jeune Sarcey. — Eh bien?... Tu répètes les mots, voilà que tu te Mæterlinguises!

M. SARCEY. — Mon enfant, je ne suis pas un vieux pontife, tu le sais. J'ai souvent écrit qu'un père devait être l'ami, le camarade même de son fils : c'est au fils à ne pas prendre avec son père le son de la camaraderie. Tu m'as fait tantôt beaucoup de peine. Tu as applaudi d'une façon tout à fait indécente aux Bouffes. Aux observations très douces que j'ai cru devoir te faire, tu as répondu avec une vivacité qui frisait l'impertinence.

LE JEUNE SARCEY. — Ta tenue au théâtre m'avait dégoûté !

M. SARCEY, *avec colère.* — Encore ! Ce n'est pas assez d'avoir attristé le dîner par ton enthousiasme pour ces billevesées, tu pertistes à trouver ça bien, à faire chorus avec un tas de gommeux imbéciles...

LE JEUNE SARCEY, *conciliant.* — Voyons, papa, ne t'emballe pas ! Le parti pris n'est plus de ton âge, réfléchis un peu, et tu conviendras que dans *Pelléas et Mélisande* il y a du génie.

M. SARCEY. — Du génie ! Mais tu es fou, fou à lier !... ou plutôt tu es ignorant comme une carpe...

LE JEUNE SARCEY. — C'est beau comme de l'Eschyle !...

M. SARCEY. — Ah !

LE JEUNE SARCEY. — Oui, mon vieux, beau comme de l'Eschyle ! La même fatalité qui plane sur les événements, la même grandeur, la même poésie !...

M. SARCEY, *frappant du poing sur la table.* — Vas-tu te taire, gredin !

LE JEUNE SARCEY. — Je veux bien me taire... Seulement, je me réserve le droit de t'éreinter dans le *Potache*, si ton... *Dimanche* est par trop ridicule...

SARCEY. — Mon *Dimanche !...* Oh ! mon *Dimanche* sera bien simple. Je ne discuterai pas la pièce : je dirai simplement qu'elle ne ferait pas d'argent... C'est la seule critique qui porte.

LE JEUNE SARCEY. — Oui, c'est ton truc quand tu ne comprends pas.

M. SARCEY. — Mais as-tu compris, toi ?

LE JEUNE SARCEY. — Parfaitement... J'ai même été empoigné !

M. SARCEY. — Empoigné ? Mais par quoi donc ?

LE JEUNE SARCEY. — ... Par l'émotion humaine qui se dégageait de tous ces personnages, de ce mari jaloux et doux, de la passion inconsciente des deux amants !... Ah ! on voit bien que tu n'as jamais aimé !

M. SARCEY. — Qu'est-ce que tu dis ?

LE JEUNE SARCEY. — Je dis que si tu t'étais promené dans le parc de Versailles, le soir, avec une femme se penchant mollement à ton bras.

M. SARCEY, *outré.* — Ah ! c'est comme cela qu'on vous surveille au collège !

LE JEUNE SARCEY. — Si tu avais été l'amant d'une femme mariée et d'imagination, tu ne te serais pas étonné qu'une suprême volupté fasse s'éteindre deux amants surpris !...

M. SARCEY. — Allons donc ! devant un poignard ou revolver, on ne songe pas à la bagatelle !

LE JEUNE SARCEY. — Les bourgeois peut-être !... Mais pour les poètes, le danger de l'adultère est un aphrodisiaque exquis.

M. SARCEY. — Tu bafouilles ! Il est monstrueux à ton âge d'oser parler ainsi. As-tu regardé autour de toi pendant la représentation ? Quelle était l'attitude des hommes d'expérience, des hommes qui ont vécu ? M'as-tu vu applaudir, moi qui connais la vie ?

LE JEUNE SARCEY. — Ah ! oui, tu m'as l'air de la connaître !

M. SARCEY, *jetant un regard vers le canapé.* — Il y a des choses dont un galant homme ne parle pas... Mais en vérité, pour un fils fin-de-siècle, tu m'as l'air d'ignorer, bien volontairement, la réputation de ton père...

LE JEUNE SARCEY. — Ah ! oui... ton fameux canapé !... Mais avec qui donc trompais-tu maman ?

M. SARCEY. — Je ne te permets pas...

LE JEUNE SARCEY. — Avec des ouvreuses !

M. SARCEY. — Toutes les gloires...

LE JEUNE SARCEY. — Quand elles étaient encore filles de concierges !... Tu es incapable d'un sentiment... Ce n'est pas ta faute...

M. SARCEY. — Ce n'est pas au fils à juger son père... Mais je n'étais pas seul dans la salle... Il y avait d'autres critiques... Pessard ?

LE JEUNE SARCEY, *se tordant.* — Oh ! oh ! Pessard ! lui non plus ce n'est pas sa faute ! A son âge...

M. SARCEY. — Et Jules Lemaître ?

LE JEUNE SARCEY. — Il est jeune, celui-là, mais si pâle. Et puis, tu sais bien qu'il n'a rien d'entier, pas même le cœur...

M. SARCEY. — Soit. Mais Bauer, c'est bien un jeune, lui...

LE JEUNE SARCEY. — Oui, la jeunesse est son gagne-pain... mais il lui était bien difficile d'applaudir une invention de Mirbeau, après les articles échangés, tu comprends...

M. SARCEY, *hors de lui.* — Va te coucher, je sens que je t'étranglerais... Et puis, j'ai à travailler.

LE JEUNE SARCEY. — Travaille ! travaille... je rêverai sur ton canapé !...

(Le jeune Sarcey va s'étendre sur le canapé paternel, les yeux mi-clos, fume une cigarette. Le prince de la critique assujettit ses lunettes, prend sa plume de la main droite, se récure le nez de la gauche, et commence son admirable feuilleton de dimanche prochain.)

M. SARCEY. — Voyons, début simple...

(Il écrit) :

... *Décidément, il n'y a plus d'enfants.*

FRANCISQUE LAHARPE. *(Gil Blas.)*

LE FESTIVAL FRANÇAIS

M. Eugène Ysaye a fait, mercredi dernier, ses débuts de chef d'orchestre. Ses débuts « officiels » s'entend, car on l'a vu diriger déjà, au Conservatoire, avec une compétence et une autorité qui ont été très remarquées, l'orchestre destiné à accompagner le concerto de Saint-Saëns exécuté par un de ses élèves au concours de violon.

Le succès du nouveau chef a été très grand. Sous sa direction ferme et souple, l'exécution des divers morceaux composant le premier festival français a été excellente. On se serait cru dans une salle de concerts, et non dans un jardin public, tant les musiciens ont mis de soins, de nuances, d'esprit artistique dans leur interprétation. Citons particulièrement la suite tirée de *l'Arlésienne* de Bizet et la *Jeunesse d'Hercule*, le poème symphonique de Saint-Saëns, qui ont reçu l'un et l'autre une exécution irréprochable.

M. Ysaye a prouvé, d'emblée, que chez lui le chef d'orchestre est à la hauteur du virtuose, ce qui ne nous a nullement surpris.

Comme solistes, MM. Kuhn et Guidé se sont fait spécialement remarquer.

Enfin, le public exceptionnellement nombreux qui remplissait le Waux-Hall a fait un gros succès à Mlle Milcamps, qui a chanté d'une voix charmante un air de *Mireille* et l'*Arioso* de Delibes.

Petite chronique

Le Gouvernement vient d'agréer le projet de baraquement qui lui a été présenté par M. de Saint-Cyr pour y organiser le prochain Salon des Beaux-Arts.

La dépense, qui sera de 65,000 francs, comme nous l'avons dit, sera supportée par les Ministères de l'Agriculture et de l'Intérieur.

Ce sera un véritable palais de fêtes qui sera construit, un palais de fêtes provisoire, mais qui deviendra définitif s'il réunit les conditions nécessaires. La salle de peinture aura 650 mètres de rampe. Les deux salles de sculpture réuniront une superficie de 920 mètres carrés. Il y aura en outre un buffet-restaurant, un fumoir, un vestiaire, diverses dépendances, etc. Cette installation provisoire restera pendant sept mois à la disposition du Gouvernement, qui pourra ainsi, après la clôture du Salon, l'utiliser en vue d'essais à faire pour les diverses destinations qu'aurait éventuellement la construction définitive.

En présence du très grand succès obtenu mercredi par le festival de musique française contemporaine, la direction du Waux-Hall, d'accord avec M. Eugène Ysaye, a décidé de donner ce soir, dimanche, une seconde audition de ce programme extraordinaire.

Le Moniteur publie un arrêté de promotions et de nominations dans l'ordre de Léopold de plusieurs compositeurs et professeurs de musique.

Sont promus au grade d'officier :

MM. Colyns, J.-B., professeur au Conservatoire royal de musique de Bruxelles; Vercken, Th., professeur au Conservatoire royal de musique de Liége.

Sont nommés chevaliers :

MM. Bergmans, C., vice-président de la Commission de surveillance du Conservatoire royal de musique de Gand; Blockx, Jean, professeur à l'Ecole de musique d'Anvers; Callaerts, Jos., professeur à l'Ecole de musique d'Anvers; Cornélis, Alex., professeur au Conservatoire royal de musique de Bruxelles; de Noidans, P., membre de la Commission administrative du Conservatoire royal de musique de Liége; Ghymers, J., professeur au Conservatoire royal de musique de Liége; Huberti, G., professeur au Conservatoire royal de musique de Bruxelles; Kefer, L., directeur de l'Ecole de musique de Verviers; Loret, Cl., professeur d'orgue à l'Ecole de musique religieuse de Paris; Massart, Joseph, professeur au Conservatoire royal de musique de Liége; Merck, L., professeur au Conservatoire royal de musique de Bruxelles; Steenebruggen, Alph., ancien professeur au Conservatoire de Strasbourg; Stiénon du Pré, A., président de la Société de musique de Tournai; Thomson, César, professeur au Conservatoire royal de musique de Liége; Vandenheuvel-Duprez, F., compositeur et professeur de chant à Paris; Van Maldeghem, R., musicologue à Bruxelles; Van Reysschoot, Dés., compositeur et organiste à Gand.

Comme nous le faisions pressentir, le Ministre de l'Intérieur s'est décidé à mettre au concours la place de professeur d'alto au Conservatoire de Bruxelles, qui fait, on le sait, l'objet de nombreuses compétitions.

On lit dans le *Gil Blas* :

« Le *Gil Blas illustré*, dans son numéro du 19 février, reproduisait un conte vraiment terrible et beau de Camille Lemonnier, intitulé : *L'Homme qui tue les femmes*. Ce conte avait paru une première fois ici même il y a quatre ans. Depuis, l'écrivain l'avait fait paraître dans un livre de nouvelles : *Dames de volupté*.

« Le Parquet de Bruxelles ayant trouvé cette publication délictueuse, le juge d'instruction et la chambre du conseil furent unanimes à se prononcer pour le non-lieu.

« Le Procureur général alors interjeta appel et obtint le renvoi aux assises.

« Camille Lemonnier poursuivi dans son pays de naissance, où il est considéré comme le chef respecté et incontesté de la littérature, c'est un comble!

« Le Parquet, dans l'œuvre considérable du maître, n'a trouvé qu'un conte à reprendre et, dans ce conte, deux ou trois lignes. Mais aussi pourquoi Camille Lemonnier écrivit-il ce livre terrible : *La Fin des Bourgeois*, où toute la Belgique doctrinaire fut étalée dans son cynisme. »

Le gouvernement français, qui avait déjà acquis trois œuvres de Constantin Meunier pour le Musée du Luxembourg, vient de lui acheter le bas-relief en bronze intitulé *Les Puddleurs au four* qui figure actuellement au Salon du Champ-de-Mars.

Les œuvres déjà placées au Musée sont : *le Marteleur, le Débardeur* et *la Glèbe*.

La France du 20 mai 1893, dans son compte rendu du Salon du Champ-de-Mars, publie ce qui suit : « Le groupe de M. Van der Stappen, « Les Bâtisseurs de villes », est réellement une œuvre de maître. Le sujet, tout nouveau, était d'une conception difficile et l'artiste l'a rendu avec une science du modelé parfaite, une grande simplicité, une largeur de pensée, une puissance et un sentiment artistiques qui nous ont laissé une vive impression. » — La presse française est, au surplus, particulièrement élogieuse pour Van der Stappen, Meunier et H. De Groux. Comme de coutume, ils sont infiniment plus loués à l'étranger qu'en Belgique. Notre pays est connu pour son sans-gêne à l'égard des hommes qui l'illustrent.

Nous ferons connaître, aussitôt que l'espace nous le permettra, le magnifique article consacré par M. Octave Mirbeau à Meunier. Voici son appréciation d'Henry De Groux :

« J'ai gardé pour la fin les deux toiles de M. Henry De Groux qui sont peut-être ce qu'il y a de meilleur au Salon.

Sous son apparente naïveté de primitif, M. Henry De Groux est un peintre consommé; il est merveilleusement habile au jeu des couleurs. Ses toiles ont l'aspect d'objets précieux, de matière luxueuse, que doivent avant tout montrer les œuvres d'art. Il y a en lui un mélange de tapissier persan et d'imagier gothique, avec tout d'un coup des accentuations à la Rembrandt. Ses toiles sont méticuleusement composées au point de vue de la couleur, c'est la couleur qui le mène et le dirige. Dans son apparent désordre, il est minutieusement logique, et son imagination, qui est vive, qui est débordante de verve, ne va que juste où la couleur lui dit d'aller. Son *Moïse sauvé des eaux*, ainsi que ses *Bohémiens* sont de purs chefs-d'œuvre de coloriste. La joie de ces deux toiles éclate en sonorités superbes.

C'etait bien la peine de s'être montré l'année dernière envers un tel peintre d'une impolitesse inexcusable. Il est vrai que cette année on a relégué ses tableaux dans une inaccessible salle où nul peut-être ne les verra. »

LE GRESHAM
COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**. *Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de **220 millions**.
RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

Spécialité de vins fins de Champagne
CARLE FRÈRES
AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)
MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale
Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin
Vins de toutes provenances

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT *et l'*ANGLETERRE

Bruxelles à **Londres** en 8 heures.— **Cologne** à **Londres** en 13 heures.— **Berlin** à **Londres** en 22 heures.— **Vienne** à **Londres** en 36 heures. — **Bâle** à **Londres** en 20 heures. — **Milan** à **Londres** en 32 heures. — **Francfort s/M** à **Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'**Ostende** à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 02 soir. — De **Douvres** à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSEE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux.** — **Fumoirs.** — **Ventilation perfectionnée.** — **Éclairage électrique.** — **Restaurant.** BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glascow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES** ou **DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2e en 1re classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1er juin au 30 septembre.
Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE **225,000 INSTRUMENTS** VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos BECHSTEIN

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM 32, rue de l'Industrie

Treizième année. — N° 25. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 18 Juin 1893.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

Artistic wall papers. — Une ame princesse, par Pol Demade. — Le futur Palais des Beaux-Arts. — Nos artistes jugés a l'étranger. *Constantin Meunier*. — Le Salon de Mons. — Petite chronique.

Artistic wall papers.

En prévision de ce que, chez nous, les gens qui ont de quoi se loger sous des toits, évoluent, un jour, vers un état de perfection qui les éloignerait sensiblement de l'état en lequel une complaisance — qui a sa plus belle part dans la haine qu'ils nourrissent contre toute intellectualité, et ce, à peu de frais, sans quoi elle serait morte de faim comme tout ce qui doit attendre la nutrition de leur générosité — les maintient, nous comptons signaler les récentes applications — et celles à venir — de l'art à l'ameublement.

En somme, ce n'est pas d'une naïveté par trop risible ni d'espérance par trop indurée de croire que le règne de l'abomination finira un jour. Il faudrait simplement pour cela qu'un esprit aussi mathématique que celui de ceux qui ont dégagé de leur gangue mystérieuse les lois de l'hérédité et de l'atavisme formulât scientifiquement les effrayants ravages moraux qu'a suscités, en nous, l'influence — depuis l'existence intra-utérine — de demeures où l'on tord couramment au goût le cou dans tous les coins,

Le patriarche Jacob — entre autres astuces dont le flair est à sa race comme celui des truffes aux porcs — avait découvert qu'en plaçant, au moment où elles entraient en chaleur, dans les auges et abreuvoirs des brebis, dont les produits uniformément blancs seuls constituaient la part de son serviteur Laban, des verges pelées de peuplier, de coudrier et de châtaignier, elles faisaient des brebis marquetées, picotées et tachetées. Peut-on nier que la sainte et douloureuse œuvre de maternité qui nous jeta au monde n'ait été influencée par les objets qui se rapprochent bien plus encore *alors* de la Mère, à cause d'une vie plus claustrale. Ils infiltrent traitreusement leur poison par les yeux, particulièrement vagues — *alors* — et réceptifs et comme perdus ; en quête de suggestion et de volontés, n'importe d'où qu'elles viennent. Et rien ne la défend contre ces infiltrations mauvaises ; les choses se font insidieuses et prévenantes au point de lui offrir — d'aucunes — un point d'appui en sa marche prudente, excessivement. Et ses regards, qui pendant l'accomplissement de la tâche glorieuse rôdent sur tout ce qui l'entoure, comme pour doter l'enfant de tout ce qu'ils auront distillé, ne ramènent à la ruche que l'extrait du laid, du trivial, et quand vient à la lumière l'enfant, le germe est en lui de toutes les abominations.

Cet empoisonnement explique qu'un enfant qui a dix ans n'ait pas fini de briser impitoyablement tout ce qui l'entoure et les rares ravages qu'ils consentent encore à opérer se pourraient expliquer par la présence — quand même — en eux, d'une infinitésimale parcelle du sens que les ancêtres avaient de la beauté.

Que si l'on prend si grand soin d'un développement physique selon la norme du fruit de ses entrailles, que n'aurait-on cure d'un développement régulier moral? Et pourquoi, étendant les précautionneuses conditions, en vue d'une réalisation parfaite d'un corps, ne cherche-t-on pas désormais à influencer — en vue de la perfection — l'esprit?

Que nous mettions tout au pis, que les indications que nous comptons faire ne décident le public à aucun changement, en mieux, de ses acquisitions et de son goût, serviraient nos notes à l'édification d'une *maternité idéale*, dont la probabilité se recule derrière la haute barricade de tout ce désintérêt actuel de la perfection.

Les papiers peints anglais — plus spécialement ceux de la manufacture Jeffrey and C°, en raison de la série de très remarquables échantillons qu'elle alignait au Salon de l'Association pour l'Art d'Anvers — requièrent notre attention, cette fois.

Malgré la participation remarquée des manufactures anglaises à l'Exposition universelle de 1889, les papiers peints n'auront que rarement encore pénétré dans les appartements du continent. Le plus généralement on les ignore et le génie adolescent et vigoureux auquel Crane a donné mission de sonner la trompette de la renommée au profit de la belle tentative du manufacturier cité, aura à ne pas se lasser trop vite devant l'indifférence ou plutôt devant la ladrerie du public. Car, en ce cas, il n'a pu ne pas être frappé par la valeur d'art de ces produits, mais il ne l'a pas subie jusques y compris cette conséquence inhérente et justifiée par la rémunération de l'artiste qui les conçoit, leur cherté relative.

C'est le fait de toute application de l'art à l'industrie d'augmenter le prix du produit ainsi glorifié et il n'en peut être, malheureusement, autrement. Walter Crane, dans la préface du catalogue de la troisième exposition (90) de l'*Arts and Crafts exhibition Society*, prit la peine de réfuter ainsi ce reproche :

« Quelques-uns semblent croire que nos expositions
« se proposent d'en appeler — par l'exhibition de pro
« duits à bon marché et de débit — à ce qu'on est
« convenu d'appeler la *masse;* nous en appelons
« certainement à *tous*, mais qu'on veuille bien ne pas
« oublier que le bon marché en art, en industries d'art
« est presque impossible, sauf pour certains objets de
« production plus ou moins mécanique.

« En fait, on ne peut ériger le bon marché en règle
« — surtout pour des marchandises de bas prix —
« qu'au prix de bon marché, c'est-à-dire en faisant
« baisser le prix de la vie humaine et du travail; et
« pareil bon marché est, en réalité, extravagant et
« destructeur. Il est difficile de s'imaginer comment,
« avec les conditions économiques actuelles, il en pour-
« rait être autrement. L'art est, après tout, dans son
« sens véritable, la couronne et la fleur de la vie et du
« travail et nous ne pouvons raisonnablement espérer
« d'acquérir cette couronne, si nous ne taxons à sa juste
« valeur la vie humaine et le travail qui doivent nous
« la mettre en main! »

La naïveté est jouée, croyez-le, qui demande ainsi simplement l'abandon du « droit » que la généralité des possédants croit avoir acquis au prix d'assez de férocités — mais qui lui en coûtaient en froissements sentimentaux ce qu'ils lui rapportaient en gros sous, d'où la justification devant leur conscience, des moyens — de maintenir dans la misère ceux que la faim met si humblement sous eux. Crane n'attend pas lui-même du bon gré ce qui constituera le prix de si longues luttes, de si persistantes revendications, la règle, enfin, de la société transformée. Et la mise en vigueur nous importe surtout parce que nous attendons d'elle l'épanouissement total de cette renaissance qui travaille à la reconstitution de l'unité de l'art. Le courant a mené trop longtemps toutes les facultés et toutes les forces au Tableau et à la Statue. Qu'on parvienne à l'en détourner et les terres où semblent mortes les autres branches de l'art ne resteront pas plus longtemps stériles.

L'art dont la sénilité impuissante paraît pourtant irrémédiable aujourd'hui peut retrouver en le commerce avec elles la vigueur que ses rapports exclusifs avec la Statue et le Tableau a compromis et greffé d'assez honteuses maladies.

Le public s'aperçoit-il seulement que l'art s'est étendu et peut-il consentir — en dehors de l'idée, assez répugnante en soi, pour lui, d'une taxation raisonnable du labeur d'autrui — à payer un rien de plus tous objets qui se revendiqueront d'un peu de ce qu'il payait pourtant dans le Tableau? Si l'on pouvait le convaincre que le talent à débordé des cadres et que sous les espèces de papiers peints il s'est étendu sur tout le mur et que le charme qu'il affectait à un endroit assez restreint et délimité, il le peut retrouver aujourd'hui et à meilleur compte tout autour de la chambre. J'entends ce charme sans lequel le tableau lui-même ne s'apparente que par bâtardise à la peinture, l'ornemental.

Bien entendu, ce n'est le fait-divers seul qui s'est entendu, — ce dont la gourmandise avérée du public pour l'anecdote s'accomoderait assez bien, — sinon nous verrions — pour notre malheur — refleurir les « Jardins d'Armide » et autres, voire ces *suites* philosophiques parmi lesquelles *les Prodigues*, qui figuraient le contraste entre la vertu et les vices, de l'auteur de la *Décadence des Romains* triomphèrent.

Les « Artistic wall papers » démentent eux toute intervention contestable, ils se réclament d'ornementalité pure; d'ailleurs, qu'on n'aille pas oublier que c'est William Morris qui rattacha cette industrie à l'art et que du premier coup il la dota de la très spéciale expression décorative de cette Renaissance anglaise, qu'il fut le plus ardent à imposer.

Et Crane le suivit, et Bailey, Brophy, Pite, Hart, Sanderson, Sedding, Scott-Morton, Levis Day, Voysey et Heywood-Summer.

(*A suivre.*) HENRY VAN DE VELDE

UNE AME PRINCESSE

Par POL DEMADE. — Gand, typ. A. Siffer. — Le livre porte, au bas de la première page, ces mots : Réponse au livre de M. M Barrès, *L'Ennemi des lois*.

Réponse, ou plutôt, comme le dit l'auteur, coïncidence.

Ici, comme dans le livret de Barrès, un homme aime deux femmes à la fois, deux femmes qui comprennent ce partage et y consentent.

Seulement, les trois héros de Barrès finissent par être heureux à leur façon, agrandis et purifiés par la pitié; et ceux de M. Demade, tout aussi généreusement pitoyables, sont tous les trois malheureux. En quoi je ne vois pas bien la supériorité de ce dernier.

Il me semble que l'auteur qui se dit l'*ami des lois*, a choisi une donnée qui prouve précisément l'insuffisance et l'étroitesse des dites lois, puisque la conclusion pratique de son livre, c'est le martyre qu'elles infligent à trois malheureux êtres.

Pourquoi ce malheur?

Car l'auteur, comme Barrès, admet chez son héros la possibilité de cet amour double; bien plus, il l'admire, et c'est dans sa religion que « l'âme princesse » — le mystérieux docteur — trouve la force d'aimer ces deux femmes à la fois; il espère les retrouver toutes deux au ciel. Il y a donc pour lui incompatibilité entre la morale intérieure, celle des âmes, et son application extérieure, celle des corps. Car je ne vois pas pourquoi les arrangements d'amours doubles que tant de gens placent dans le ciel — comme solution aux difficultés qu'ils ont à les réaliser sur la terre — sont plus légitimes dans l'autre vie, ou plus illégitimes dans celle-ci.

Mais, objectera M. Demade, il y a la « boue », le corps, le regrettable et difficultueux partage de l'homme entre deux « boues ». Et il y a l'impossibilité pour le corps de suivre l'âme en cette dualité.

Que le corps et l'âme soient à ce point ennemis et séparables (qui sait, surtout en amour, où l'un commence et où l'autre finit?) c'est ce que je ne rechercherai point ici. J'essaie de me glisser dans les conceptions de l'auteur.

Selon lui, l'âme, à laquelle il est bien forcé de reconnaître une liberté aussi indéniable que celle des atomes, l'âme pourrait se dédoubler. Seules, les difficultés pratiques de ce dédoublement empêchent de l'admettre pour le corps. Cette morale est donc une morale utilitaire, sans base absolue.

Qu'il cherche un peu plus profondément; il verra qu'au problème hantant sourdement la conscience souffrante et abâtardie de nos contemporains, il n'y a guère que deux solutions hautes, pour éviter les tricheries terrestres ou célestes.

Celle de Barrès : Pitié des êtres aimants pour la complexité étrange du cœur humain, pitié active, vivante comme celle de Claire envoyant André chez Marina.

Et celle de quelques-uns de nos gigantesques ancêtres, les Aryens : L'immolation d'un être à un autre être, sans retour possible. Négation virtuelle de toute possible complexité. Immolation qui implique, comme morale, la nécessité absolue de ne joindre que des êtres qui soient le complément plein et constant l'un de l'autre, — sous peine de faire boiter, loucher, se gonfler ou se rapetisser, se désorganiser enfin pendant leur vie entière, les deux moitiés inégales et mal adaptées de cette unité forcée.

A cette titanesque et héroïque morale, je crois que la faiblesse humaine nous forcera longtemps encore d'ajouter la pitié de Barrès.

Une supériorité de M. Demade sur Barrès — chercheur intellectuel et respectueusement tâtonnant — c'est l'enthousiasme que lui inspire la grandeur de ses héros, c'est la chaleur de sa fière affirmation, et l'orgueil d'une conviction forte, sertie en phrases vibrantes comme celle-ci :

« L'univers entier s'écroulant en fange sur ma tête ne m'empêcherait pas de croire que nous ne sommes pas tout boue, et qu'après tout, nous avons une âme! Amour de héros! Eh! soit. Les héros sauvent le monde, et sans ces Atlas condamnés à porter le ciel sur leurs épaules, nous nous en irions en poussière. Voilà les dix justes qui doivent empêcher Sodome de flamber comme une torche de colère! »

T. S.

Le futur Palais des Beaux-Arts.

On a commencé la semaine passée le déblai et le nivellement des terrains sur lesquels sera élevé le baraquement de MM. G. de Saint-Cyr et Elle destiné au prochain Salon de Bruxelles. Nous voici donc dans la période active et la date d'ouverture; fixée au 15 septembre, pourra être maintenue.

Le nouveau Palais des Beaux-Arts — ou du moins la maquette qui en tiendra lieu provisoirement — occupera tout le vaste espace compris entre les rues de Ruysbroeck, de la Paille et Joseph Lebeau. Il se composera de treize salles de peinture qui pourront, dans certaines circonstances, être réunies et former une salle de fêtes de soixante mètres de longueur sur quarante de largeur.

Ces salles seront de dimensions différentes et varieront de dix à vingt et un mètres sur onze mètres soixante. Il n'y aura aucun angle : tous les coins seront à pans coupés. L'ensemble permettra un développement de sept cent vingt mètres de rampe, portes défalquées (dans le Palais des Beaux-Arts de la rue de la Régence devenu le Musée ancien, il n'y a que sept cent douze mètres, portes comprises).

Les salles de peinture s'ouvriront sur les deux jardins de sculpture dans lesquels on aura directement accès par la rue de Ruysbroeck et par la rue Joseph Lebeau. Ces jardins auront ensemble, comme nous l'avons dit, une superficie de neuf cent vingt mètres carrés. Ils pourront être planchéiés et compléter ainsi la salle de fêtes qu'on obtiendra en enlevant les cloisons mobiles des salles de peinture.

L'installation comprendra en outre quatre petites salles pour

les aquarelles et les dessins, et, vers la rue de Ruysbroeck, un buffet-restaurant, un salon de repos, un salon réservé à la presse, un vestiaire et les bureaux de l'administration.

Les auteurs du plan sont allés revoir, au point de vue de la décoration et des aménagements, les Salons du Champ de Mars et des Champs Elysées. Ils espèrent faire aussi bien et peut-être mieux à Bruxelles.

La lumière sera, dans toutes les salles et dans les jardins de la sculpture, tamisée par des velums. Un tapis de couleur sobre, gris à bande rouge, règnera dans tous les locaux, dont les cloisons seront tendues d'étoffes de différentes colorations. Il y aura des salles rouges, des salles bleues, etc., ce qui constitue une innovation heureuse.

Le plan du Palais des Beaux-Arts définitif ne diffère guère de cette installation provisoire, si ce n'est qu'il comporte quatre entrées, afin de permettre l'ouverture simultanée de quatre expositions différentes, et l'installation d'une galerie couverte au dessus de la rue de Ruysbroeck pour relier le Palais au Musée. Un grand escalier sera construit en ce cas au-dessus du buffet qui occupera l'emplacement où se trouvait l'entrée principale du vieux palais.

NOS ARTISTES JUGÉS A L'ÉTRANGER

CONSTANTIN MEUNIER

M. Octave Mirbeau, dans son étude sur le Salon du Champ de Mars, consacre la plus grande partie de son article à Constantin Meunier, qu'il place au premier rang des sculpteurs actuels. Nous ne résistons pas au désir de reproduire les principaux passages de cette magistrale étude, qui pourra faire naître de salutaires réflexions sur la légèreté avec laquelle la presse belge traite ceux de nos artistes que les critiques étrangers déclarent des hommes de génie.

Constantin Meunier a actuellement, il est vrai, une autorité que nul n'oserait discuter au risque de se rendre ridicule. Mais qu'on veuille bien se rappeler les railleries et les sottises dont il fut l'objet. Il ne faudrait pas remonter bien loin dans les collections de journaux pour en trouver des exemples attristants. Ceci dit, laissons la parole à M. Mirbeau :

« Constantin Meunier est un considérable, un immense artiste, dont il faut parler avec ce respect et cette joie qu'on éprouve devant les créateurs de chefs-d'œuvre éternels. Et celui-là qui règne aux plus hauts, aux plus purs sommets de l'art, il a, dans son admirable existence d'artiste, quelque chose de particulièrement touchant. Peintre, il ne se mit que tard à la statuaire; à l'âge où les autres, fatigués, aspirent au repos et terminent leur besogne, lui, avec toute l'ardeur, toute l'allégresse, tout l'enthousiasme de la jeunesse, en recommença une nouvelle.

. . . . . .

Constantin Meunier apprit donc son métier de sculpteur; il y devint, du premier coup, presque un maître. Ses inspirations, il n'alla pas les chercher dans les froides mythologies et les allégories surannées; il les trouva en lui et autour de lui. Observateur passionné de la nature, toujours en contact, dans les grondantes campagnes belges, avec le monde du travail, l'oreille et le cœur ouverts au lamento de la souffrance humaine, il continua, sculpteur, ce que, peintre, il avait commencé : le grand, le douloureux poème de la mine. Il était né là, il avait vécu là, parmi ces paysages meurtriers, devant ces noirs horizons d'usines, sous ces ciels étouffants chargés de fumées qui ne s'en vont jamais; il avait toujours marché sur ce sol au fond duquel halètent et cheminent des milliers d'existences humaines, vouées à l'affolement des ténèbres, sur ce sol maudit des mères et des épouses, et qui est un cimetière de vivants; il avait toujours vu ces files sévères, ces files accablées de porions, descendre dans le noir, et la splendeur déformée de ces torses, autrement splendides que ceux des dieux, et l'auguste beauté de ces gestes du travail, autrement plus beaux que ceux des héros aux lueurs d'épées, aux envols de pourpre. Il poursuivit son rêve de pitié, de beauté et de révolte, non au moyen d'anecdotes dramatiques et de frissonnantes mises en scène, mais par la calme et simple restitution de cette figure spécialisée : le travailleur aux prises avec ce monstre, le travail. C'est pourquoi l'œuvre de Meunier, qui n'est que de beauté, atteint par la beauté même et par la beauté seule, sans préméditation de littérature, sans supercherie de symbolisme, a cette intensité de vérité humaine, a cette signification violente de terreur sociale. On demande parfois ce que c'est que l'art anarchiste... Eh bien, le voilà. C'est le beau.

Chaque année les œuvres de Meunier, dont l'exécution se serrait, dont la matière devenait plus souple, plus obéissante à la main devenue plus savante, ces œuvres s'élargissaient, s'amplifiaient, jusqu'au jour où elles acquirent l'accent définitif, le caractère d'éternité du vrai chef-d'œuvre et, d'un vieux cheval, d'un spectre de vieux cheval, tirèrent toute une épopée de la douleur humaine.

***

Ah! qu'il est fatigué le vieux cheval de mine! Et comme ses flancs évidés dont les côtes cerclent la peau, accusent les durs traitements et les longs manques d'avoine! comme il a travaillé pourtant, sans jamais se plaindre, le pauvre; comme il a roulé dans la nuit, les lourds, les éternels fardeaux, sous les jurons et le coup de fouet du charretier. Il voudrait bien marcher encore. Mais il n'en peut plus. Jamais il n'a connu les belles aventures des routes libres, ni l'herbe des talus, ni la joie fleurie des prés qui fait le poil luisant, ni le retour à l'écurie, pleine de fraîche litière, après les journées de labour, au soleil. Et, toujours la nuit, dans les galeries basses qui lui écorchent l'échine, la nuit que traversent, comme des étoiles de la mort, les lueurs effrayantes des lampes, et où la face des gueules noires surgit, de temps en temps, de l'ombre plutonienne, avec d'étranges regards de damnés, la nuit aux mille poitrines haletantes!... Ses jambes se sont arquées au genou, engorgées au boulet, et les cuisses désunies, le jarret détendu, il se repose sur son sabot replié, comme font les bêtes exténuées. L'encolure, à la crinière chauve, les épaules marquées par le collier font, avec les reins raidis, une ligne presque droite qui tremble aux vertèbres et se divise à la croupe qui s'affaisse, en une double apophyse. Et il penche la tête, un peu de coin, l'oreille baissée, les naseaux effilés, les lèvres tombantes. L'œil est terne, douloureux et bon, et comme voilé d'une taie de ténèbres. Des larmes ont creusé sur sa peau des rigoles. Rien en lui ne bouge, pas un poil, pas un muscle. Il est immobile et prostré; il ne se couchera que pour mourir.

Ce qu'il y a de très bien observé, c'est que Constantin Meunier a donné à cette vieille et lamentable carcasse de cheval un visage. Et qu'il est émouvant! Car les bêtes vieillies et malades ont un visage comme les vieilles gens, visage fait de misère et de résignation, visage tragique où se lit, mieux que dans un livre, l'injustice qui pèse sur les vies condamnées des humbles. Telle est

la magique du chef-d'œuvre que, sans aucun sentimentalisme, sans nulle rhétorique, par l'éloquence seule de la forme, ce petit bronze évoque toute la mine, la mine effroyable qui enferme et broie tant d'existences humaines, à qui l'on a disputé le pain, comme l'avoine à ce cheval. Et la pensée va, avec de singulières mélancolies, avec de sourdes colères aussi, de la bête fouaillée à l'homme martyr et de l'homme martyr à la société coupable qui ne protège que les heureux. Qu'il en dit long, ce vieux cheval de mine!

***

Et voici la créature humaine : un buste de femme du peuple.

Une même fatalité pèse sur la bête et sur la femme; toutes deux, elles sont marquées par le même malheur, des mêmes sublimes flétrissures. Elles ont la même immobilité, la même prostration, la même inguérissable détresse. Et, tandis que la bête miséreuse atteint, par la souffrance, à l'expression humaine, la créature humaine, qui a trop souffert, retourne à l'expression animale. Mais quelle noblesse dans la ligne restée belle! quelle pureté dans les contours de ce visage maternel! et quelle douleur aussi! Le front plissé, le cheveu rare, la bouche ravagée, les yeux usés par le travail et par les veilles, les paupières éraillées par les larmes, elle presse de ses doigts maigres son sein tari par d'épuisants allaitements.

De même que l'admirable cheval de mine, cet amirable buste est traité largement par de grands plans, car, comme tous les artistes qui savent merveilleusement leur métier, Constantin Meunier se plaît aux belles synthèses de la ligne, aux difficiles simplifications du modelé. Ces mille détails qui constituent un tel visage humain, et qui correspondent à des sensibilités réellement senties et réellement exprimées, se devinent et se recomposent par la justesse du dessin, et l'impeccable harmonie de la construction, qui met à leur place les lumières et les valeurs. C'est sobre, éloquent et fort comme de l'antique.

Ce que je ne cesse d'admirer, dans le talent de Meunier, c'est sa simplicité. Jamais de gestes violents ou heurtés, jamais ce qu'on appelle de *sujet*. Il a l'horreur du bavardage et de l'anecdote qui rapetissent tout ce qu'ils touchent. Tout le drame si poignant, toute l'émotion qui vous étreint et vous secoue dans votre cerveau et votre cœur, à la vue de ces figures, naissent spontanément, non point d'une mise en scène appropriée au sentiment que l'artiste veut exprimer, mais de l'ensemble même de la figure, et de la concordance de ses mouvements. Meunier arrive ainsi par le simple, sans composition apparente, à la totalité d'expression dont est capable une œuvre d'art, et qui assure à ses chefs-d'œuvre une survie éternelle.

Cette observation me frappe plus encore, peut-être, dans *la Douleur*, étude de femme de mineur, détachée du fameux groupe : *Le Grisou*. C'est une femme qui se penche pour regarder le cadavre de son homme, tué dans la mine. L'homme, cette fois, n'y est pas; il n'y a plus que la femme. Elle ne fait aucun geste, elle ne s'arrache pas les cheveux, elle ne se renverse pas les reins. Non, elle est là, simplement, le buste penché vers la terre, les bras immobiles et pendants, l'œil morne, dans l'immobile stupeur causée par l'événement. Rien n'est plus poignant, et cela dit tout.

Il me faudrait la place que je n'ai pas, pour décrire les deux bas-reliefs : *Puddleurs; Mineurs à la sortie du puits*. Ces deux bas-reliefs font partie d'un monument idéal que rêve Meunier, et qui n'a pas encore de destination, et qui n'en aura peut-être jamais, mais qu'il poursuit avec cette belle prodigalité de création, insoucieuse de l'avenir, dont sont seuls capables des hommes ce cette race. Et pourtant, il y a dans ces bas-reliefs, aux héroïques mouvements, une beauté qui fait songer aux plus précieuses, aux plus fortes œuvres de l'antiquité. Il faut l'insondable infamie de ce temps, pour qu'aucun pays n'ait encore songé à s'assurer la possession d'un tel ouvrage, et si grandiose.

Ah! qu'il serait beau sur la place de Fourmies!

***

On a dit de Constantin Meunier que l'influence de Rodin sur lui avait été considérable et déterminante. Certes, et Meunier s'en honore, j'imagine, et il la garde. Mais si cette influence lui a révélé un métier, elle ne dirige aucune de ses sensations, lesquelles lui appartiennent, et qu'il exprime originalement, dans le sens de son génie. Et voilà ce que je voulais dire. Les hommes de génie ont entre eux des ressemblances impersonnelles, un air de parenté morale, parce qu'ils servent, par des moyens différents, la Beauté éternelle et Une. Mais ceux qui ne voient pas la beauté ne voient rien.

LE SALON DE MONS

(*Correspondance particulière de* L'ART MODERNE.)

Le Salon de Mons bat son plein, maintient son succès : les visiteurs continuent à y fréquenter; les commissions ont de nombreuses réunions. Jusqu'à ce jour une quarantaine d'œuvres sont acquises soit par la Société d'encouragement des beaux-arts, soit par des amateurs, soit pour la tombola publique. Le conseil communal votera ces jours-ci le subside qui, joint à la subvention promise par le gouvernement, formera la somme destinée aux acquisitions pour le Musée de la ville.

Depuis quelque dix ans, Mons n'avait plus de Salon. L'exposition de cette année, due à un groupe d'artistes montois ayant à leur tête le directeur de l'Académie, sera renouvelée désormais tous les trois ans.

Bonne chance aux organisateurs, et puissent les artistes tenir leurs promesses de revenir à l'hôtel de ville gothique avec des primeurs. Car, il faut bien le dire, la plupart des œuvres exposées en ce moment sont archi-connues. Il n'en pouvait guère être autrement, pour diverses raisons, dont quelques-unes ont été exposées ici. Ceux qui ignorent les conditions spéciales dans lesquelles cette exhibition est née, nomment sévèrement « rossignols » les envois de beaucoup d'artistes. Un rossignol, tout vieux qu'il est, n'en chante pas moins souvent une jolie musique d'art.

Il ne faut pas, dans cette exposition de Mons, chercher une... orientation, comme dirait un doctrinaire qui a perdu le nord, ni une pensée nouvelle d'art. Mais acceptons ces envois tels quels.

Cinq salles du vieil hôtel de ville sont remplies. Jetons un coup d'œil dans les salons, plus ou moins bien ou mal éclairés. Ce n'est pas chose facile que de faire entrer les rayons solaires à travers des fenêtres ogivales profondes et étroites. Il a fallu des prodiges d'habileté pour présenter convenablement peintures et sculptures.

M. A. Bourlard est ici chez lui; il reçoit. Le fond du grand salon au premier est occupé par sa vaste toile : *Gilles de Chin terrassant le dragon*.

Bien qu'on puisse différer d'avis sur les peintures de M. Bourlard, il faut lui reconnaitre une nature emportée, un véritable tempérament d'artiste au service d'un esprit distingué.

Le chevalier, monté sur un cheval blanc cabré, domine, écrase,

foudroie, piétine le monstre affalé sur la terre empestée de Wasmes. Tout un cortège d'hommes, de chevaux, de chiens affolés complètent la composition. Cette toile occupe, d'une façon permanente, le centre de l'édifice, y scellée comme les vivantes armoiries de Mons.

Verwée expose trois spécimens de sa robuste et succulente peinture : *Deux vaches au pâturage,* le plus important des trois, un *Etalon pommelé,* d'une belle santé, et un *Etalon brun.* J. Verhas : une *Plage de Heyst-sur-Mer,* ancienne esquisse large de facture et distinguée de couleur. Isidore Verheyden : un gai *Printemps,* un paysan en veste rouge regardant ses floraisons de pommiers, et un *Hiver* d'une bonne impression. *Une lisière du parc à Tervueren,* de Verstraeten, requiert, bien que ce tableau soit fort mal placé. Citons aussi une *Tête de vieillard* de Vanaise.

Ce qui surprend, c'est le nombre de printemps et de vergers fleuris. Y en a-t-il, y en a-t-il! Est-ce donc plus attrayant ou plus facile à traiter que les figures? On le croirait, vraiment, à voir le nombre incalculable de paysages pas mal et le petit nombre de portraits ou figures, médiocres souvent.

Mlle Boch remet au jour un vieux tableau, trop connu pour reparler des belles qualités d'art qu'on y trouve malgré le temps et les transformations de la peinture de cette intéressante artiste. M. Portielje expose un petit tableau d'intérieur. La lumière entre par une fenêtre et baigne les figures et les choses. M. F. Nys, dans son *Potager,* a une belle diffusion de tons et de lumières. *Une Osteria à Rome un jour de foire,* de M. L. Philippet, est un vibrant morceau où toutes les couleurs jouent heureusement dans le soleil. De M. Portaels, une *Tempête* allant un train d'enfer, esquisse vivement crayonnée. Plusieurs envois de Mellery fort intéressants, notamment son *Intérieur du palais Pisani à Venise* et *Souvenir de l'île de Marken,* très captivant et particulier de facture. Mlle Georgette Meunier nous donne un vrai morceau d'art dans ses *Pavots vivaces.*

Deux Constantin Meunier expriment âprement toute la poésie du Borinage. Mariette arrive à une certaine intensité de lumière dans son *Escaut à Anvers,* qui décèle une absence de technique. D'Hennebicq, une *Grande mosquée à Tanger,* solide et bonne étude, claire et chaude. Un vieux et bon et fin Charles Hermans, *Le départ des amis.* M. Degouve de Nuncques retient les avides de visions spéciales d'art par son *Allée de cerisiers* et *Mon jardin.* Léon Dardenne saute dans les impressions et les remarques les plus diverses. M. Claus nous montre son poétique *Déclin du jour.* Une *Marée basse* et une *Plage et bateau,* d'Artan, appartenant à M. Dehaut, sont deux des bonnes toiles du maître regretté. M. Wytsman est de plus en plus hanté par les poétiques visions de l'aurore et Mme Wytsman tapote ses rayons de soleil en des tons fins et transparents dans sa rue de village qu'intercepte un bouquet habilement jeté à l'avant-plan.

Les bonnes aquarelles et pastels sont nombreux, et nous retrouvons là tous les maîtres et virtuoses de la craie et du wathman : Binjé, Cassiers, Denduyts, Stacquet, Uytterschaut, Van Camp. Mlle Cécile Douard, entre autres bonnes études, nous montre une sanguine remarquable.

La sculpture non plus n'a pas boudé : Charlier, Paul De Vigne, Devillez, dont le groupe en plâtre, *Au sortir du bain,* a des parties fort intéressantes et artistement exprimées, Constantin Meunier sont tous bien représentés. Ce dernier a envoyé ses deux figurines en bronze: *Souffleur de verre,* à la silhouette athlétique, et *l'Abatteur,* superbes morceaux trop connus pour que nous en rappellions les beautés. MM. Samuel, Vinçotte et Lambeaux ont tenu également à figurer dignement en ce salon, vieux pour nous, mais neuf presque entièrement, et c'est là l'essentiel, pour le public montois.

Petite chronique

Les répétitions d'orchestre du prochain festival ont commencé au Waux-Hall sous la direction de M. Eugène Ysaye.

Le programme de ce grand concert ne comprendra que des œuvres de l'école belge.

Mme Friede-Gourévitch, qui s'est fait entendre au Waux-Hall mardi dernier, est une jeune chanteuse russe dont la voix est d'un beau timbre et qui met dans tout ce qu'elle chante une expression dramatique intense. Très bonne musicienne, très artiste, Mme Friede prendra rang le jour où elle aura perfectionné sa diction, qui laisse à désirer. Les difficultés de la prononciation française vaincues, les sérieuses qualités de la cantatrice apparaîtront dans leur éclat.

On lit dans *la Gazette* du 15 juin :

« Le *Journal de Bruxelles,* dans une note aux allures officieuses, a annoncé il y a deux jours la mise à la retraite prochaine de trois fonctionnaires du département de l'intérieur, MM. Rothier, Leemans et Gilles.

En ce qui concerne M. Rothier, cette mise à la retraite paraît être le dénouement d'une petite conspiration entre le ministre et certains candidats à la direction générale des Beaux-Arts.

M. Rothier, qui est directeur des Beaux-Arts, qui est attaché à ce département depuis quarante-huit ans, et y a rendu de très précieux services, était tout désigné, de par la hiérarchie et l'ancienneté, à la succession de Jean Rousseau. Pour ne pas la lui donner, le ministre a attendu qu'il eût atteint l'âge de la retraite. Ce candidat aux droits gênants disparu, on pourra tout arranger. »

Nous ne savons ce qu'il y a de vrai dans ces bruits de mise à la retraite. Il paraît naturel que si les fonctionnaires dont il est question ont atteint l'âge des loisirs, on les admette à faire valoir leurs droits à une pension honorablement gagnée.

Les quarante-huit années de loyaux services de M. Rothier nous paraissent, d'ailleurs, des états de service suffisants pour qu'on n'insiste pas davantage sur l'utilité qu'il y aurait à placer à la tête de la direction des Beaux-Arts un fonctionnaire fossile qui n'a d'autre titres à faire valoir que son « tour de bête ». Et ce qu'il nous faut, c'est précisément le contraire d'un rond-de-cuir usé par un demi-siècle d'administration.

Il est amusant d'entendre parler d' « ancienneté » et de « hiérarchie » dans le domaine artistique. Au lieu de critiquer le Ministre, félicitons-le de ne pas se plier aux exigences d'une routine belge et de rechercher, pour les divers domaines de son département, les hommes les plus capables et non les plus blancs de poil et les plus raccornis d'idées. Le règne du ganachisme a pris fin. Ou du moins il est ébranlé. Rien d'étonnant à ce que cela déplaise à *la Gazette,* organe du masuirisme induré. Quant à nous, réjouissons-nous. *Ta-ra-ra-boom-de-ay !...*

Voici l'ordre des concours publics du Conservatoire de Bruxelles:

Instruments à embouchure : Mardi 20 juin, à 8 heures.

Instruments à anche et flûte : Jeudi 22 juin, à 8 heures et à 3 heures.

Contrebasse, alto, violoncelle : Samedi 24 juin, à 8 heures et à 3 heures.

Musique de chambre : Lundi 26 juin, à 9 heures.

Orgue : Mardi 27 juin, à 3 heures.

Piano (jeunes filles), prix Laure Van Cutsem : Vendredi 30 juin, à 2 heures.

Harpe, piano (hommes) : Samedi 1er juillet, à 3 heures.

Violon : Vendredi 7 et samedi 8 juillet, à 9 heures et à 2 heures.

Chant théâtral, prix de la Reine : Mercredi 12 juillet, à 11 h. et à 2 heures.

Un petit concert servira, comme de coutume, d'ouverture aux concerts. On y entendra les œuvres suivantes :

Un *Jesu dulcis memoria* du vieux maître espagnol Vittoria, les deux premiers chœurs du dix-huitième psaume de Marcello, trois chœurs *a capella* de Brahms, des noëls anciens et un *Ave Maria* de M. Gevaert, — ceci pour la classe d'ensemble vocal, sous la direction de MM. Jouret et Soubre; pour la classe d'ensemble instrumental et sous la direction de MM. Colyns et Agniez, l'ouverture de *Lodoïska* de Chérubini, la symphonie en *sol* (n° 13) de Haydn et trois pièces de Bach transcrites par M. Gevaert : une *Gavotte*, une *Sicilienne* et une *Bourrée*.

Cette phrase du chroniqueur musical de *la Fédération artistique* (dernier numéro) nous a rendu rêveur :

« Avant d'être père d'une progéniture quelconque l'on est d'abord le fils de quelqu'un. »

Pas mal non plus, ce qui suit :

« Mme M... a une jolie voix qui manque malheureusement d'assiette. M. A... est visiblement en progrès; son baryton est de bonne qualité, sa diction s'est améliorée. Un conseil bienveillant, qu'il ne force pas les notes hautes. C'est inutile et dangereux; on les entend fort bien sans cela. »

Rien d'étonnant à ce que ceux qui rédigent ce charabia ne comprennent pas toujours ce que disent les journaux écrits en français.

Voici comment *le Mouvement littéraire* apprécie le procès fait à M. Camille Lemonnier :

« *Dames de volupté* pourra paraître désormais aussi avec une préface judiciaire. Voici Camille Lemonnier cité à comparaître pour avoir écrit : *L'Homme qui tue les femmes*, c'est-à-dire pour avoir haussé jusqu'au domaine littéraire le fait divers que tous les journaux du monde ont raconté par la banale et naturaliste plume des journalistes. Mais pour eux, des grâces spéciales devant le bon sens et la magistrature; cependant ils ont dit..? Il est inconcevable qu'il soit permis de tout blasphémer et de tout abjurer et de tout avilir comme le font sans talent vingt livres jetés par jour en librairie, vingt écrivains du livre et du journal, car la distinction est enfantine, tant qu'on ne touche à rien de sexuel. Mais je ne sais si la bêtise est sincère, ou si la justice avocate n'est pas un peu sadique. Sans doute. Le code continue de passer ses droits en traquant sur le domaine intellectuel. M. Camille Lemonnier a-t-il troublé ou perverti l'ordre social; je voudrais bien qu'on nous montrât où ce conte, même et surtout en paraissant dans *Gil Blas*, est enseignant en matière érotique, et le phénomène d'innocence, lecteur du *Gil Blas*, à qui il eût appris quelque chose d'érotique. Quelqu'un s'ennuyait au Palais, qui a incriminé le conte : on a fait venir un écrivain pour qu'il introduisit de la bonne littérature. C'est convenable vassalité de la part du barreau, mais bien des ennuis au Maître Lemonnier, et accord d'audience dont son nom n'a que faire!

Camille Lemonnier a des réponses éclatantes : une nouvelle œuvre va paraître chez Savine, accusant le travailleur laborieux et sain, si viril; une autre dans *le Figaro*, « *L'Arche, journal d'une maman* », *œuvre blanche, très pure, très familiale, très intime, presque jeune fille, démenti formel au Lemonnier que cherchent à figurer les tribunaux*. Laissez donc tranquille le domaine littéraire, chaque jugement devient un monument d'incompétence qui traverse les temps en préface, accolant au génie devancier d'un homme le document de la bêtise de son temps.

Aujourd'hui cette note; nous reviendrons sur cette cause qui est celle de tous! »

Ajoutons que *l'Arche* paraîtra en novembre prochain dans *le Figaro*.

M. Lugné-Poë et ses camarades, dont le succès a été unanime dans *Pelléas et Mélisande*, viendront donner au Théâtre du Parc, le samedi 24 courant, une représentation de *la Dame de la Mer* de H. Ibsen, et de *l'Intruse* de Maurice Maeterlinck.

C'est aujourd'hui dimanche, à 7 heures du soir, qu'a lieu à Mons le concert annuel du Conservatoire de cette ville.

Au programme : La *Symphonie écossaise* de Mendelssohn et la *Marche du Couronnement* de Tschaïkowsky; le *Concerto* de Grieg et divers soli, par M. De Greef; le récit du Graal de *Lohengrin*, et l'air d'ivresse de *la Jolie fille de Perth*, par M. Demest; enfin, la première partie de *Brutus*, oratorio dramatique pour soli, chœurs et orchestre, de M. Jean Van den Eeden, directeur du Conservatoire (soliste : Maurice Tondeur).

Le Comité exécutif de l'Exposition d'Anvers a ouvert un concours national d'architecture pour les façades de son bâtiment principal. Les conditions déplorables de ce concours ont été vivement combattues par la Société des Architectes d'Anvers et par la Société d'Encouragement des Beaux-Arts de la ville d'Anvers, consultée à ce sujet.

Les délégués de ces deux sociétés, réunis en commission spéciale, ont critiqué entre autres le terme restreint accordé pour l'étude des projets, la confusion établie entre le rôle de l'architecte et celui de l'entrepreneur, la responsabilité solidaire imposée à ces derniers, les obligations absolument anormales mises à la charge de l'architecte; ils ont, de plus, fait ressortir que, sous le prétexte d'un concours, on exigeait réellement de ce dernier une véritable adjudication avec ses aléas et ses garanties.

La Société centrale d'architecture de Belgique vient, à son tour, de protester contre les conditions imposées aux concurrents. Elle engage ses membres à ne point prendre part au concours et à décliner toute invitation qui leur serait faite de participer au jugement de ce dernier.

ZÉLANDE — ILE DE WALCHEREN

Steamers « TELEGRAAF »

ANVERS — ROTTERDAM
Trois départs par semaine

ANVERS — FLESSINGUE
Excursions le dimanche

18 juin, départ à 7 h. 45 du matin, et le 25 juin, départ à 9 h. 15 du matin

Voir les affiches spéciales

RENSEIGNEMENTS ET AFFICHES :

C. VERSTRAETEN, Quai du Commerce, 15, Bruxelles — et — VAN MAENEN & VANDEN BROECK, Rue des Récollets, 16, Anvers

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**. *Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de **220 millions**.
RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)
MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale
Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin
Vins de toutes provenances

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT *et l'*ANGLETERRE

Bruxelles à **Londres** en 8 heures.— **Cologne** à **Londres** en 13 heures.— **Berlin** à **Londres** en 22 heures.— **Vienne** à **Londres** en 36 heures. — **Bâle** à **Londres** en 20 heures. — **Milan** à **Londres** en 32 heures. — **Francfort s/M** à **Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'**Ostende** à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 02 soir. — De **Douvres** à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSEE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant.** BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glascow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES** ou **DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2e en 1re — **…se sur le bateau, fr. 2-35**

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ost… Entre les principales villes de la Belgique et D…

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à b… des stations de chemin de fer. — Correspondance directe ave… à prix réduits de Sociétés.

…uvres, tous les jours, du 1er juin au 30 septembre. fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

…ux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis …ress internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE **225,000 INSTRUMENTS** VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos BECHSTEIN

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM 32, rue de l'Industrie

Treizième année. — N° 26. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 25 Juin 1893.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

Camille Lemonnier. *Le Bestiaire.* — Artistic wall papers. — Le futur Palais des Beaux-Arts — Les concours du Conservatoire. — Le Salon de Mons. — Petites causes du jour. *M. Edouard Dujardin.* — Vente de tableaux. — Bibliographie musicale. — Memento des expositions. — Petite chronique.

CAMILLE LEMONNIER

LE BESTIAIRE (1)

En ce livre, qu'il intitule tragiquement *Le Bestiaire*, celui qui appelle Rubens son maître a enfermé toute une violence rouge et sombre. Vous rappelez-vous la pittoresque et formidable face sauvage que profèrent les bourreaux dans *le Martyre de saint Liévin ;* les bras et les poings de bouchers et de malfaiteurs qu'exhibent les dresseurs de gibet dans *l'Elévation de la Croix* à Anvers; les profils — on dirait de la férocité sculptée — des démons et des damnés parmi des cataractes de chairs et de cheveux dans *la Chute des mauvais anges* à Munich?

Quelques-uns des épisodes du *Bestiaire* font songer à ces œuvres. Il y a en elles et en lui la même vision de crime énorme, coloré, rugissant, les mêmes gestes musclés vers le meurtre, les mêmes éclairs par les yeux, le même ricanement et le même couteau, pendant que les mains font la besogne, au pli de la bouche. La bête humaine y est analysée sinistre et lourde, opulente et redondante en vices; elle s'y étale en un luxe de tueries et de vengeances ; elle se soûle de toute la lie de férocité qu'elle porte en elle ; elle est toute en mâchoires proéminentes, en regards fous et mornes, en dents rapaces ; elle prouve la lutte lointaine — celle du temps des cavernes et des campements lacustres — s'exerçant encore aujourd'hui en pleine campagne paisible ou en pleine ville enfiévrée.

Ah! ces terribles revers des hommes et des choses! On ne nous montre d'ordinaire que le front, les yeux, le torse clair et fier de l'humanité et non le dos demeuré monstrueusement félin, ce dos en plaies honteuses et blêmes qui n'ont pu jusqu'à ce jour être guéries ni par les cautères des religions ni par les moxas des codes et des lois.

Aussi, puisque l'Art n'est, somme toute, qu'une création nouvelle de la vie, réalisée par des hommes doués de génie, faut-il que de tels livres éclosent. Ils sont nécessaires afin de dévoiler l'existence totale, avec ses ombres aussi bien que ses clartés. Ce n'est pas tant le frisson et l'émotion que le développement d'une esthétique complète qu'ils poursuivent et voilà pourquoi,

(1) Paris, Savine.

avant même de se réclamer du vrai, ils peuvent se réclamer du beau.

Du *Bestiaire* pourrait faire partie *l'Homme qui tue les femmes*, cet admirable conte qui enveloppe, de la tristesse de ses longues phrases, une de ces confessions tragiques que les Poë et les Baudelaire aiment à noter et qui porte en chaque paragraphe la trace d'un remords sourd et funèbre comme un marmonnement de prières au fond d'un *in-pace*. Aussi est-ce poursuivre le repentir et la douleur que de susciter un procès à de telles œuvres profondes, farouches et morales.

Dans *le Bestiaire*, Camille Lemonnier met, à mainte reprise, en jeu la plus forte de ses facultés littéraires : le sens de la rusticité. Ses personnages — presque tous paysans ou travailleurs — s'imposent, largement taillés dans des blocs de style rude et solide comme du chêne ou de la pierre. Les géants assassins en souliers cloutés et en blouse! Ils errent dans le soir, ils attendent au coin des routes, ils pénètrent dans les fermes comme des ours ou des gorilles monumentaux. Ils ont le dandinement des brutes formidables. L'inconscience, la simplicité qu'ils arborent à être criminels, la fatalité de leur malfaisance, l'auteur y appuie en chaque épisode. Même ceux qui mettent Dieu et les saints au courant de leur meurtre usent de raisonnements à tel point naïfs qu'ils restent, comme les autres, d'authentiques bêtes de sang. Toutes les théories des criminalistes modernes peuvent leur être appliquées.

En d'autres contes du *Bestiaire*, c'est le vice plutôt que l'assassinat qui apparaît. Vices simples : *La Maison du père Grugeard, le Puits, le Mal des bêtes;* vices compliqués : *L'Eveil du sexe, Dusépulcre, la Tête de mort*. Pourtant, chose bien spéciale, à travers la plupart de ces monstruosités morales, une vertu poussée au paroxisme ou plutôt déviée, se lève. Ainsi s'affiche l'amour maternel dans *l'Eveil du sexe* et *la Tête de mort* avec une telle furie que les personnages en revêtent on ne sait quoi de sacré. Ces femmes-là, avant d'être coupables, sont martyres et détournent la signification d'une action humaine. Elles expriment, à leur manière, le toujours merveilleux héroïsme.

Voici tels contes où pointent les traits grotesques : *La Pension Saint-Amour, le Terrible Magapour, la Rancune des Malicors*. Mœurs veules et pourries, travers larges, égoïsmes en silex, tout cela s'accommode d'une bouffonnerie sonore et sonnante à travers les notations implacables. Magapour, M. Poils, le vieux Malicors sont des personnages de comédie violente.

La variété la plus nette marque donc les pages de ce livre, variété qui distingue tout l'œuvre de Camille Lemonnier. Il y a quelques mois paraissait *Claudine Lamour*, cette fièvre de vie ficelée en une jupe, un corsage échancré, des bas noirs et des gants comme des bas; — aujourd'hui, voici *le Bestiaire*, livre formidable avec de larges taches de sang, prouvant le poing et la rudesse, autant que l'autre indiquait le doigté et le croquis preste.

A la première page du *Bestiaire* la liste s'impose de Camille Lemonnier les œuvres non pas complètes mais principales. Il y en a quinze, toutes d'un artiste net et quelques-unes d'un maître incontesté. En France, l'auteur du *Mâle*, de *Happe-Chair* et de *la Fin des Bourgeois* est mis au rang des suprêmes romanciers de ce temps.

En Belgique, on lui a aboyé aux talons pendant toute sa vie, lui chicanant l'éloge, douchant autour de lui l'admiration publique comme les cantonniers sur les places douchent le soleil. Des journalistes, auteurs de romans nuls, ont nié sa personnalité, parce que, malgré tout ce qu'ils pourraient penser d'énorme d'eux-mêmes, ils ne parvenaient point à découvrir la leur. Il fut seul pendant dix ans à travailler pour l'envie et la bêtise bruxelloises.

Mais aujourd'hui que ses adversaires se transportent des bureaux où l'on rédige des articles de journal aux bureaux où l'on rédige des articulets de procédure, il n'est plus seul. Il a pour lui tous les jeunes qu'il a précédés et qu'il a guidés, qui affirment l'intacte grandeur et beauté et honnêteté de son œuvre et de son caractère. Cela est insalissable, quand bien même on y renverserait des encres à griffonner mille condamnations.

Artistic wall papers [1].

Or, Crane prit place à part; sa prodigieuse faculté d'imagination triompha sur ce terrain comme sur tous ceux où il s'évertua de semer sa belle semence d'art.

Ce fut l'émigration spontanée vers les murs de tout son peuple de filles-fleurs et d'êtres sylvains et tous les animaux partis également des albums légendaires se mirent à les suivre à travers de très rythmiques végétations. Car c'est sur une architecture d'assez identiques volutes qui se déroulent la plupart de ces épisodes; les lignes de très spéciale souplesse partent en fusées tirebouchonnantes et se résument en les frises que la tradition anglaise veut larges excessivement; là sans heurt trop évident dévie le motif dans le sens horizontal de la cimaise qu'il se met à longer.

« *Wood notes, Golden age, Cockatoo, Peacock garden, Corona vitae* » furent l'appoint qui haussa si sensiblement l'importance de ce dernier salon d'art appliqué. Le « nursery paper » *The house that Jack built* et sa toute récente création, *The Trio*, dont le sujet se découvrira dans ces vers dont elle prétexte :

Life's home to deck come Graces three :
Music, Painting, Poesy,

(1) Suite et fin. — Voir notre dernier numéro.

eurent complété la série des papiers peints de W.Crane.

Voici *Wood notes :* A travers d'harmoniques broussailles de palmes et de rinceaux un chien s'élance après la biche ; Pan sonne du cor et tous les petits événements suscités par ce pourchas tumultueux se tendent la main comme des enfants qui font la chaîne, se soudent les uns aux autres par des envols de lignes qui sont des queues de faisan, de larges feuilles insinuantes et le col qui se tend d'une colombe vers une autre.

En la frise, merveilleuse et résumée, une file de biches galopant par-dessus de quiets lapins.

Et c'est d'une tonalité sobre, assez peu attirante. C'est le fait, d'ailleurs, de la plupart de ces papiers de Crane et d'autres, et j'en pourrais signaler de particulièrement désenchantants. *Golden age* ainsi, dont il ne nous fut donné de voir qu'un échantillon réalisant par trop imparfaitement un modèle conçu en vue d'une évidente exécution en cuir repoussé et qui figure l'assez lourde invasion d'amours — anglais de robustesse — en quelque bienheureux pays peuplé d'oiseaux des îles.

Une identique construction losangée le rapproche du *Cockatoo* dont l'emmêlement de deux phrases, l'une montant à la frise et l'autre en descendant, n'aboutit qu'à une confusion déroutante autant que la banalité flagrante de certains détails d'ornementation. N'importe, tel quel, ce papier, qui fait se quereller des perroquets au point que leur vacarme fait fuir les écureuils sous les queues d'assez maigres paons, dégage un charme qui serait plutôt d'une broderie dont la coloration calcinée accuserait des origines un peu barbares.

Peacock garden s'excepte et se vêt de faste autant que de délicatesse. Sur un champ de branches ourlées de feuilles longues et maigres se juchent en d'arrogantes postures des paons qui, là-haut, dans la frise, deviendront solennels et processionnaires.

Peacock garden s'affirme de haut et du meilleur style et triomphe facilement dans cette série de modèles où *Corona vitae* constitue un parquetage extrêmement habile pourtant de mille détails très voulus, mais d'un enchaînement singulièrement forcé.

Malheureusement, toute l'adresse qu'il fallut à les rattacher en vue d'un symbole dont la grandeur s'est diminuée en raison de l'exiguité des matériaux employés, n'aboutit qu'à l'éloigner des essentielles conditions de l'ornementalité.

« Techniquement parlé, écrit Crane, le dessin du « champ et de la frise de ce modèle s'inspira d'un agran- « dissement et d'un arrangement de la couronne impé- « riale, qui se présente dans les deux sous une forme « plus ou moins abstraite.

« Symboliquement, le dessin peut être inteprété « comme un emblême d'une vie riche et ample, non « dépourvue pourtant de ses changements et de ses « contrastes, mais levant toujours à nouveau sa fleur « et son fruit. Tandis que les lions ailés et fleuris qui « supportent la couronne de la vie indiquent ses « triomphes matériels, les sphinx, de chaque côté de « l'arbre, figurent ses mystères et ces problèmes qui « restent sans réponse et perpétuellement posés à nou- « veau à l'humanité sous l'espèce du fruit de l'arbre de « la science.

« Dans la frise, réapparaît la couronne portée en « triomphe par les bons génies de la maison dans l'éclat « total de son époque florissante, se renouvelant par « ses fruits et portant les semences propres à sa « nature. »

B.-V. Hart tenta de s'assimiler dans *The royal Jubilee* cette dangereuse façon d'ornementation symbolique. Résultat : de la puérilité et la menace présente de murs envahis par l'illustration plutôt que par la décoration, dont les œuvres de feu Sedding, Scott-Morton, Batley, Levis Day ne se départissent pas.

Si ces artistes acceptèrent les formules et le matériel décoratif courants, leur mérite n'est pas ordinaire, néanmoins, de les avoir fait plier sous la loi du bon goût. Parmi eux Batley élargit visiblement son écriture ornementale, *The Osborne*, à la façon de Brophy, dont *Sapho* surtout est d'un fastueux et inaccoutumé déploiement d'amples courbes.

Mais la joie nous fut également réservée de contempler l'*Isis* de Voysey, le *Tulip* de Heywood-Sumner, et d'y reconnaître que d'indéniables recherches les marquent d'un style aussi nettement opposé à la fantaisie et au symbole qui ordonnent les œuvres de Crane qu'aux traditions reprises, améliorées et rajeunies par la série d'artistes citée.

Ici, de particulières les formes se font synthétiques, plus intentionnelles sont les courbes, et les lignes conscientes du charme qu'elles dégagent par elles-mêmes se dissimulent moins sous de masquantes vestitures.

En *Isis*, Voysey épanouit de gigantesques pivoines et des muguets géants ascendent avec elles logiquement vers la frise. Et celle-ci est unique, la plus belle qui soit : une file d'oiseaux, partis d'une verrière de Selwyn Image, dirait-on, s'enguirlande en travers des pavots souples se courbant avec une grâce infinie.

Ils voyagent par ce pays de fleurs qui se sont sournoisement avivées, là-haut, d'un rien de vert rouillé et d'un rouge atténué d'ocre, afin de les charmer et qu'ils consentissent à descendre sur la Terre et à s'y arrêter.

Heywood-Sumner procède en *Tulip* d'une superposition régulière d'antéfixes d'où s'échappent des tulipes closes qui sont comme des globes de lumière appâlie. Et la nuit épandue sur tout le mur s'éclaircit vers la frise qui s'illumine comme celle d'*Isis*.

Car ce papier donne l'illusion d'eaux vertes et tranquilles, où les fleurs mettraient autant d'yeux voilés. A l'horizon, le jour descend sur elles et quelques fleurs

s'entr'ouvrent et se colorent anticipativement d'un rien de l'éclat rouge que tantôt le soleil suscitera au ciel.

Découvrira-t-on plus facilement maintenant ce qui différencie ces deux derniers papiers peints de ceux que nous analysions précédemment et qu'une nouvelle orientation conduit vers des sujets moins usités, plus purement idéels? Cette tâche est dévolue à la décoration moderne de combler au plus vite par l'Idée le creux que dissimulait si savamment une ornementation strictement objective. Nos yeux seuls y trouvaient leur compte; mais voilà qu'ils se sont unis, depuis, bien plus étroitement à notre cerveau et celui-ci, à titre égal, exige satisfaction.

HENRY VAN DE VELDE

Le futur Palais des Beaux-Arts.

MM. de Saint-Cyr et Elle ont soumis mardi dernier à la commission de la prochaine Exposition des Beaux-Arts les plans du baraquement qu'ils sont chargés d'élever sur l'emplacement de l'ancien Palais de Justice.

A part quelques modifications de détail (suppression de certaines cloisons, substitution d'une salle aux locaux exigus destinés aux aquarelles et aux dessins, élévation à 80 centimètres de la cimaise qui devait être placée à 65 centimètres du sol), ces plans ont été entièrement approuvés par la commission. Il a été décidé que les travaux commenceront immédiatement par l'édification d'un bâtiment dans lequel seront remisées les caisses contenant les œuvres d'art à exposer. Ce bâtiment s'élèvera à front de la rue de Ruysbroeck, par où on y aura directement accès. Déjà les charpentiers sont à l'ouvrage.

Restent à trancher certaines questions relatives à la décoration, à propos de laquelle il y a une divergence d'opinions entre les auteurs du projet et la commission.

Ainsi, comme nous l'avons dit, MM. de Saint-Cyr et Elle se proposent de varier la tenture des murs, ainsi que cela s'est fait au Champ-de-Mars, où certaines salles sont vouées au bleu, d'autres au rouge, etc. Il en résulte une agréable variété pour l'œil et l'avantage donné aux artistes de choisir pour leurs œuvres le fond le plus favorable. Il paraît que la commission se cramponne à la tradition, et avec tant d'énergie qu'il est difficile de lui faire lâcher prise. Elle veut du rouge, du rouge partout, du rouge dans toutes les salles. La raison? Parce que les Salons de Bruxelles ont toujours été tendus de rouge; parce que l'idée des entrepreneurs constitue une INNOVATION, donc un danger!

Un point important dont il n'a pas été question jusqu'ici et sur lequel nous attirons spécialement l'attention des auteurs du projet et du gouvernement, c'est la nécessité de ne pas oublier, dans la construction définitive du Palais des Beaux-Arts, la Musique et l'Art oratoire.

On semble ne se préoccuper jusqu'ici que de la peinture. Si l'on veut que le Palais remplisse le but auquel il est destiné, il faut qu'il contienne une salle où il soit possible aux orateurs de parler, aux musiciens de se faire entendre.

Il n'y a à Bruxelles, pour les conférences et pour les concerts, que les salles de spectacle ou celles des cercles privés. Elles ne conviennent, en général, ni à la musique ni à la parole, et ne sont, d'ailleurs, que très exceptionnellement disponibles.

Ne peuvent se faire entendre au *Cercle artistique*, par exemple, que les conférenciers spécialement invités.

Pourquoi, si l'on donne aux peintres un local d'exposition, les orateurs n'auraient-ils point une salle *publique* à leur disposition? L'éloquence, considérée en Belgique comme une quantité négligeable bien que bon nombre de nos compatriotes décèlent des aptitudes spéciales dans l'art de la parole, prendrait son essor si on lui permettait de se manifester ailleurs que dans des *Jardin joyeux* et des *Cour d'Angleterre*. Elle a droit à la même protection que la peinture. Il est juste, dès lors, que le Palais des Arts lui donne abri.

Et la musique! Combien de fois s'est-on plaint de ce qu'il n'existe à Bruxelles, en cette ville de 600,000 habitants qui se pique de dilettantisme et qui, vraiment, est fort avancée au point de vue musical, aucune salle de concerts. Le Conservatoire a la sienne, c'est vrai. Mais allez donc demander à M. Gevaert de la mettre à la disposition des artistes qui ne sont pas « de la maison! »

Les Concerts populaires, par exemple, doivent, pour chacune de leurs auditions, faire dresser, à leurs frais, au Théâtre de la Monnaie, une estrade dont le coût est de 500 francs. De plus, par suite de mésintelligences entre directeurs, la salle ne leur est octroyée que pour les concerts, et non pour les répétitions. Ce qui oblige M. Joseph Dupont à emprunter la salle d'une société particulière, la *Grande Harmonie*, — salle dont l'acoustique est déplorable, — pour diriger les études des concerts qui ont pour cadre le Théâtre de la Monnaie! On ne pourrait faire de l'art dans de plus mauvaises conditions, et nous comprenons fort bien que tels artistes, prêts à fonder une association artistique et à créer de nouveaux foyers musicaux, rengainent leurs bonnes volontés.

Or, cette salle, que tous les musiciens réclament, il sera aisé de la trouver dans le futur Palais des Beaux-Arts.

Les peintres, dit-on, demandent que les locaux d'exposition ne soient pas trop élevés, afin que la lumière ne tombe pas de haut sur leurs œuvres. Ces locaux ne conviendraient pas à la musique qui veut, pour s'épanouir, — nous pensons surtout à la musique orchestrale, chorale, aux grandes auditions d'ensemble, — un vaste vaisseau. Mais qu'est-ce qui empêche d'aménager pour ces exécutions l'un des jardins couverts destinés à la sculpture? Ces jardins seront — ou pourront être — parquetés. Il suffira de leur donner des proportions conformes aux exigences de l'acoustique et à les meubler d'une estrade mobile. Il sera aisé de faire d'une des nombreuses dépendances une salle d'accord très pratique, de ménager une entrée particulière pour les artistes.

Cette question, très importante pour l'avenir de l'art musical en Belgique, mérite un examen sérieux. Et nous insistons spécialement pour qu'on s'en occupe IMMÉDIATEMENT, avant l'adoption du plan définitif du Palais des Fêtes, avant qu'on puisse dire : « Quel dommage! Si l'on y avait pensé plus tôt!... Mais voilà : les journaux attendent toujours qu'il soit trop tard pour remédier à un état de choses. Et alors ils tombent sur le dos du gouvernement pour tout critiquer avec amertume. »

LES CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Par une température variant de 28 à 32 degrés (à l'ombre) se sont ouverts, la semaine passée, les bains turcs à musique du Conservatoire. Un petit concert d'élèves a servi de prélude à la cérémonie.

Le public, attentif et sympathique, a généralement approuvé la partie orchestrale du concert. L'élément choral lui a paru plus faible. La composition du programme était d'ailleurs quelconque : un hoche-pot de morceaux pris « au hasard de la fourchette » depuis le XVe siècle jusqu'à nos jours. L'ouverture des concours donnait, ces dernières années, à quelque jeune auteur belge l'occasion de produire une œuvre nouvelle. C'est à ces séances que M. Agniez, l'excellent professeur de la classe d'ensemble instrumental, fit entendre d'intéressantes compositions de MM. Paul Gilson, Léon Dubois, Arthur De Greef. Pourquoi est-on retombé cette année en de vétustes *Lodoïska?* L'initiative du jeune chef d'orchestre se serait-elle déjà brisée contre les vénérables traditions de la Maison?

Mardi, le défilé des élèves a commencé devant un public d'abord clairsemé de parents et d'amis, qui s'accroît chaque jour et qui finit par battre les portes comme une marée d'équinoxe aux jours solennels des concours de chant, le point culminant de la « grande semaine » conservatorienne.

Les concours ont leurs fidèles, que chaque année on voit reparaître à leur place accoutumée. Ni les trombones ni les saxophones ne les rebutent. Les contrebasses même ont du charme pour eux. Ils arrivent les premiers, s'installent commodément, armés d'un crayon qui leur sert à épingler leur programme d'observations critiques. Un regard indiscret nous a permis de lire cette remarque, crayonnée par un voisin de stalle, l'un des plus assidus de ces jurés volontaires :

« Un physiologiste pourrait écrire un intéressant chapitre à intituler : *De l'influence des instruments de musique sur l'amélioration de la race humaine.* Les saxophones et les bassons ne semblent former que des tailleurs de pierres; les cors et les trompettes engendrent des cordonniers; les clarinettes commencent à les dégrossir, les hautbois les affinent et la flûte leur donne des attaches délicates. Quand paraissent les archets, on voit se soulever d'un mouvement rythmique les corsages des demoiselles des secondes loges. Pour les pianistes, il y a des spasmes. On sait, du reste, qu'ils ont toujours fait des victimes. »

Les concours les plus applaudis ont été, jusqu'ici, ceux de hautbois et de flûte. Technique remarquable, compréhension artistique, finesse de nuances, les élèves de MM. Guidé et Anthoni ont un ensemble de qualités qui fera d'eux des instrumentistes de premier ordre. Excellente classe aussi que celle de M. Poncelet, qui forme chaque année d'habiles clarinettistes. A noter, au concours de cor, une jolie composition de Léon Dubois, *Scherzo* pour huit cors, qui a valu à son auteur un succès unanime. Bonne exécution par les élèves de M. Merck. Le concours de violoncelle a paru monotone et démesurément long en raison du manque d'intérêt des morceaux choisis. Le concerto de Lindner, le morceau imposé, n'a qu'une valeur technique, et parmi les morceaux « au choix » les concurrents n'ont pas produit une œuvre intéressante. L'un d'eux a joué une *Prière* de Piatti qui est bien la composition la plus vide, la plus « chevillée » et la plus lamentable qu'on puisse trouver. Ne pourrait-on pas, en même temps qu'on instruit les élèves dans le mécanisme de leur art, leur former le goût et développer leur sens esthétique?

L'épreuve n'a pas révélé de tempérament exceptionnel. Il a même fallu, de la part du jury, beaucoup d'indulgence pour enjoliver d'une « distinction » le premier prix. Faisons exception pour Mlle Kufferath, qui paraît douée d'une nature artiste, et pour M. De Bruyn, qui donne des espérances. Les autres ont joué correctement, en élèves ayant suivi scrupuleusement les leçons consciencieuses du maître.

Le concours de contrebasse a eu son succès habituel. Et le jury a pris tant de plaisir aux épreuves qu'il a bissé, oui! bissé! un concurrent.

Quant à l'alto, il a été, comme de coutume, médiocre. Il est grand temps qu'on donne à la classe d'alto une impulsion nouvelle. Souhaitons que le concours ouvert par le Ministre pour la place de professeur désigne un artiste qui prenne à cœur le relèvement de ce cours si important et si négligé.

Ceci dit, voici les résultats :

Trombone. Professeur : M. SEHA.

1er prix, M. Blangenois. — 2e prix avec distinction, M. Mottry. 2e prix, M. Detiège. — 1er accessit, MM. Junion et Dekeyser.

Trompette. Professeur : M. GOEYENS.

1er prix, MM. Schinck et Vannuffelen. — 2e prix, M. Bayens. — 1er accessit, M. Delcourt.

Cor. Professeur : M. MERCK.

Cor basse : 1er prix avec distinction, M. Dubois. — 2e prix, M. Escaré.

Cor alto : 1er prix, MM. Delatte et Smedts. — 2e prix, M. Servais.

Saxophone. Professeur : M. BEECKMAN.

1er prix, MM. Borré et Bossaert. — 2e prix, M. De Schuyter.

Basson. Professeur : M. NEUMANS.

1er prix, MM. Maréchal et Boogaerts. — 2e prix, M. Rifflart.

Clarinette. Professeur : M. PONCELET.

1er prix avec distinction, M. Coessens. — 1er prix, M. Desmet. — 2e prix avec distinction, MM. Duby, Sohy et Lemaire. — 1er accessit, MM. Masure, Van Praet, Dufrasne, Van Aerschot et Michotte.

Hautbois. Professeur : M. GUIDÉ.

1er prix avec distinction, M. Fonteyne. — 1er prix, MM. Rovies et Verstraeten. — 2e prix, MM. Bury, Piérard et Nachtergaele. — 1er accessit, M. Vranckx.

Flûte. Professeur : M. ANTHONI.

1er prix, MM. Gondry et Van Hoegaerden. — 2e prix avec distinction, M. Scheers. — 2e prix, M. Six. — 1er accessit, MM. Vinck, Boschmans, Loots et Berg.

Violoncelle. Professeur : M. E. JACOBS.

1er prix avec distinction, Mlle Chaplin. — 1er prix, MM. Van Winckel et Hofsteede. — 2e prix avec distinction, Mlle Kufferath. 2e prix, M. Treichler. — 1er accessit, M. De Bruyn.

Contrebasse. Professeur : M. EECKHAUTTE.

1er prix, M. Jhek. — 2e prix avec distinction, M. Peeters.

Alto. Chargé de cours : M. LAPON.

1er prix, MM. Gietzen, Baroen et Naveau. — 2e prix, M. Van den Bossche. — 1er accessit, MM. Lempers et Meses.

LE SALON DE MONS

L'Exposition des Beaux-Arts de Mons obtient un vif succès, comme le constatait, dimanche dernier, notre correspondant. Les visiteurs sont nombreux et beaucoup d'œuvres ont été acquises.

Voici la liste des achats faits jusqu'ici :

ACHATS FAITS PAR DES PARTICULIERS :

Artan, *Plage* (M. Théophile Dehaut). — Julien Dillens, *Allegretto* (le même). — Louise Danse, *Portrait d'Artan* (le même). —

Gilsoul, *La nuit* M. le baron du Vivier). — Georgette Meunier, *Pavots vivaces* (M. Léon Abrassart de Bulloy). — Jean Verhas, *La Plage* (M. Henry Raeymaeckers). — Cécile Douard, *Fleurs* (M. Valère Letocart). — P.-J. Dierckx, *Le repos des maçons* (M. Albéric Passelecq). — Hagemans, *Fréir*, aquarelle (M. Fulgence Masson). — Cassiers, *Quai d'Ostende*, aquarelle (M. Henry Sainctelette). — Cassiers, *Le soir au Pirrot*, aquarelle (M. Georges Leclercq). — Louis Titz, *Bords de l'Escaut*, aquarelle (M. C. Bleunar).

ACHATS FAITS POUR LA TOMBOLA :

Mlle Beernaert, *Bords de l'Escaut*. — Mlle Anna Boch, *La Mansarde*. — C. De Nayer, *Fruits*. — L. Maeterlinck, *Un lendemain*. — Franz Van Luppen, *Chemin à Genck*. — Aloïs Boudry, *Mœurs d'autrefois*. — Th. Cériez, *La Forge*. — Isidore Meyers, *Un coin intime*. — Ed. Farasyn, *Les Pêcheurs de crevettes*. — Armand Dandoy, *Environs de Middelkerke*. — Isidore Verheyden, *Hiver*. — M. Hagemans, *Souvenir de la Hulpe*. — A. De Tombay, *Marie de Nazareth* (bronze). — H. Bellis, *Chrysanthèmes*. — Liévin Herremans, *Mousquetaire chantant*; id., *Mousquetaire au cabaret*. — Alb. Hambresin, *Proclamation au XVe siècle* (bronze). — Louis Titz, *La Pêcheuse* (aquarelle). — H. Staquet, *Coin du port d'Ostende* (aquarelle). — H. Seghers, *Rentrée des barques de pêche* (aquarelle). — H. Binjé, *Neige* (aquarelle). — Bamps, *Moulin à Woluwe* (aquarelle).

PETITES CAUSES DU JOUR

M. EDOUARD DUJARDIN

RÉQUISITOIRE. — « M. Dujardin, bookmaker et symboliste, est fastueux. Tous les ans, le Grand Prix couru, il offre à la presse et à ses amis la représentation unique d'un de ses ouvrages. Ainsi nous eûmes, en 1891, au Théâtre d'Application, la première partie de *la Légende d'Antonia*; l'an dernier, au Théâtre Moderne, *le Chevalier du passé*, et la trilogie a été complétée, cette année, au Vaudeville, par *la Fin d'Antonia*, tragédie moderne où l'auteur a mis, dit-il, « un peu d'émotion, quelques cris de passion humaine ».

Régisseur, M. Dujardin fait soi-même la police de la salle et renvoie à leurs distractions coutumières les spectateurs badins venus pour s'égayer à ses dépens.

Cela est bien. Mais l'exemple qu'il donne nous semble condamnable, au fond. Le défenseur soutiendra que, par exception, l'argent des courses reçoit une destination qui le purifie. Il n'est pas moins vrai que l'accusé entraîne ses confrères, décadents, symbolistes et romans, dans une voie périlleuse. Tous ne sont pas comme lui experts en choses de turf. Et l'on s'attriste à penser que la représentation d'une œuvre longue à mûrir, est subordonnée à la victoire de Ragotsky, 6/1, à Webb, gagnant *d'une courte tête!*

PLAIDOIRIE. — « Facile persiflage! La vie sportive de M. Dujardin ne nous appartient pas. Sa vie littéraire, au contraire, nous arrête. Il fut le fondateur de *la Revue wagnérienne*, à une époque où l'admiration de Wagner n'était point tombée encore dans le domaine mondain. Il dirigea *la Revue indépendante* après Félix Fénéon, du temps — le bon temps! — qu'elle avait pour collaborateurs : Villiers de l'Isle-Adam, Verlaine, Laforgue, Huysmans, Mallarmé, Céard, Bourget, Mirbeau, Hennique, vingt autres...

« Enfin, il a publié des contes : *Les Hantises*; un roman : *Les Lauriers sont coupés*, et des vers : *La Comédie des amours*, qui le détachent en serre-file de la section des symbolistes. »

VERDICT. — « Un succès dans les Grands Prix. »

LE GREFFIER D'AUDIENCE : L. D. (*Journal.*)

VENTE DE TABLEAUX

Quelques prix payés récemment à l'hôtel Drouot pour des dessins de Willette :

Ah! tu me fais concurrence, 300 francs. — La Parisienne : *Pierrot blanc, Pierrot noir, je vous fais chevalier du clair de lune; Allez, boycottez et amusez-moi!* 355. — *Chiche! que j'enlève ma chemise*, 345. — *Narcisse* (dessin colorié), 310. — *Au Sacré-Cœur* : « *Quel dommage que ce soit des hommes!* », 245. — *L'Enfant prodigue* (affiche, épreuve sur chine avec lettre, 120. — *De mon temps, au lycée*, 105. — *L'Empereur et la Sentinelle* (dessin), 95. — *O Femme! le jour où tu seras enfin notre égale... bon Dieu! quelle volée*, 90. — *Le triomphe du veau d'or*, 85.

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

M. Jean Marlin vient de publier chez l'éditeur Muraille, à Liége, trois chansons : *Noël populaire*, *Berceuse*, *Consolation*, d'un joli tour naïf, d'une grâce de très ancienne légende, — trois petites pages qui plairont aux artistes et au public.

Memento des Expositions

BRUXELLES. — Exposition générale des Beaux-Arts (Salon de 1893) 16 septembre-1er novembre. Envois du 1er au 12 août. Renseignements : *M. Emile Van Mons, secrétaire de la commission organisatrice, au Musée royal, Bruxelles.*

DOUAI. — Exposition des *Amis des Arts*. 9-31 juillet. Délai d'envoi : 1er juillet. Renseignements : *M. L. Quinion-Hubert, secrétaire général, Douai.*

DUNKERKE. — Exposition des Beaux-Arts (par invitations). 14 juillet 17 septembre. Delai d'envoi expiré. Renseignements : *Secrétaire de la Société pour l'encouragement des Sciences, des Lettres et des Arts, Dunkerke.*

FONTAINEBLEAU. — Exposition des *Amis des Arts de Seine et Marne*. 1er août-1er octobre 1893. Dépôt, à Paris, du 5 au 15 juillet, chez M. André, rue Ganneron, 16. Renseignements : *M. Weber, secrétaire général, Grande rue, 63, Fontainebleau.*

LE HAVRE. — Société des Amis des Arts. 29 juillet-1er octobre. Gratuité de transport pour les invités. Envois avant le 5 juillet au Musée. Renseignements : *M. Platel, secrétaire.*

LILLE. — Exposition de *l'Union artistique du Nord*. 1er août-1er octobre. Envois avant le 20 juillet. Renseignements : *M. Delecroix, secrétaire général.*

SPA. — 2 juillet-fin septembre. Gratuité de transport pour les artistes invités. Délai d'envoi : 5-25 juin. Renseignements : *M. Albin Body, président de la commission directrice.*

VERSAILLES. — Société des Amis des Arts de Seine-et-Oise. 2 juillet-1er octobre. Délai d'envoi expiré. Renseignements : *M. L. Bercy, secrétaire général*, 16, rue Hoche.

PETITE CHRONIQUE

On s'occupe beaucoup, dans le monde des lettres, du prix quinquennal de littérature française. Des renseignements inexacts ayant été donnés par plusieurs journaux, disons qu'aucune décision n'a été prise jusqu'ici. Le jury vient de se réunir et de distribuer les ouvrages dont ses membres auront à se partager l'examen. Une liste très complète des ouvrages parus depuis cinq ans en Belgique a été dressée à cet effet.

Voici la composition du jury : MM. Ed. Fétis, Discailles, Pergameni, Kurth, Wilmotte, abbé Stiernet et chanoine de Groutars.

Le prochain festival de musique dirigé par M. Eugène Ysaye aura lieu au Waux-Hall jeudi prochain. Il sera exclusivement consacré aux compositeurs belges, parmi lesquels César Franck (*le*

Chasseur maudit), Erasme Raway (*Scènes hindoues*), Edgar Tinel (airs de ballet de *Polyeucte*), Paul Gilson (*Fantaisie sur des airs canadiens*), Guillaume Lekeu (*Rhapsodie sur des motifs angevins*), Théophile Ysaye, Mortelmans, etc.

Le troisième et dernier festival, dans lequel on exécutera les œuvres de la jeune école française, est fixé au 14 juillet.

Le Ministre de l'intérieur et de l'instruction publique porte à la connaissance des intéressés qu'un concours est ouvert pour l'obtention de la place de professeur d'alto au Conservatoire royal de musique de Bruxelles. Pour y être admis, il faut être Belge de naissance, âgé de 20 ans au moins et de 35 ans au plus.

Les postulants adresseront leur demande au secrétariat de l'établissement, avant le 30 juin courant, en y joignant leur extrait de naissance et tous autres certificats ou renseignements.

Le concours aura lieu dans la première quinzaine de juillet. Le jury déterminera les épreuves auxquelles les récipiendaires seront soumis et qui comprendront nécessairement l'exécution d'un morceau au choix des concurrents et la lecture et transposition d'un morceau à première vue.

L'Exposition générale des Beaux-Arts de 1893 s'ouvrira le 16 septembre prochain et durera six semaines.

Les ouvrages devront être expédiés, du 1er au 12 août, au local de l'Exposition (entrée par la rue de Ruysbroeck).

Le concert du Conservatoire de Mons a été pour le directeur de cet établissement, M. Jean Van den Eeden, pour l'orchestre, les chœurs et les solistes, l'occasion d'un vrai triomphe. La presse est unanime à constater le succès et ne tarit pas d'éloges sur la composition du programme et sur l'interprétation. *Le Hainaut, la Tribune, l'Organe, le Journal* et *la Gazette* de Mons consacrent tous à cette solennité musicale un article enthousiaste. MM. Demest et Degreef ont été acclamés, rappelés. Quant à l'oratorio de M. Van den Eeden, *Brutus*, dont on exécutait la première partie, il a produit également une grande impression.

« L'œuvre de Van den Eeden, dit entre autres *le Journal de Mons*, est de grande allure et bien personnelle.

Les sentiments du peuple sont rendus en idées musicales mélodieuses et fortes, qui se développent et s'enchaînent. Le chœur et l'orchestre ont un rôle parallèle, ce dernier ne tombant jamais au rang d'accompagnement du chant. Pendant que les chœurs chantent l'action, l'orchestre l'interprète dans ses différentes phases; il est comme *symbolique* des faits et des sentiments du drame qui, tout entier, est symphoniquement décrit; le coup de poignard même est noté.

Il reste, après audition, l'impression de quelque chose de grandiose, d'héroïque. Quoique écrite depuis vingt ans, l'œuvre reste debout, jamais étrangère à la technique moderne : sentiment dramatique, travail d'orchestration, leitmotiv, etc.

L'originalité se révèle aussi bien dans la phrase que dans le rythme; et une orchestration savante et touffue soulignant une mélodie sobre et distinguée caractérise cette composition qui empoigne la masse sans laisser arracher à l'art la moindre concession.

Brutus est une œuvre de large envergure, digne en tous points du talent puissant et si personnel de l'auteur de tant d'œuvres symphoniques savoureuses : le dramaturge futur de *Numance*. »

Oh! ces coquilles! *Le Guide musical* imprime : « Le rôle de Gwendoline est écrit dans une *teinture* très étendue... » Pour *tessiture*, évidemment.

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRERES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES

67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin

Vins de toutes provenances

Les 29 et 30 juin et 1er juillet 1893

A 2 HEURES PRÉCISES

Au domicile et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert

16, RUE D'ARENBERG, A BRUXELLES

VENTE

DE

LIVRES ANCIENS & MODERNES

ESTAMPES EN NOIR ET EN COULEUR

DU XVIIIe SIÈCLE

des Écoles anglaise et française, etc.

provenant en partie de la succession de

Madame Veuve CARLIER

Exposition chaque jour de vente, de 8 heures à midi.

L'intéressante collection de dessins anciens, esquisses de Maîtres, Gravures coloriées (aqua-teintes), Gravures anciennes, formant l'album de feu Monsieur **DÉSIRÉ BÖHM**, en son vivant archéologue et artiste peintre à Ypres, est à vendre en bloc ou en partie de la main à la main.

Cette collection a été formée à Rome par les ancêtres de cette famille d'artistes, dont M. D. Böhm était le représentant; l'album contient des spécimens des **Écoles italienne, flamande, allemande, etc.**; des dessins originaux de **Michel-Ange, Annibal Carrache, Van Dyck, Salvator-Rosa, Lepautre, Jordaens, Overlaet, etc.**

Pour les gravures et eaux-fortes : **Ruysdael, Pontius, Petrus de Jode, Vischers, Vanloo, etc.**; mais principalement des superbes gravures signées : **Albert Dürer, Pironesi, Rembrandt, Aldegrever, etc.**

Parmi les gravures coloriées : **Debucourt, Janinet, Cipriani, Bartolozzi, etc**, un dessin japonais par **Icosaï**; les douze apôtres, peints sur parchemin, par **Piazetta, etc.**

Cette collection a été exposée à Anvers en 1876 au Cercle Artistique et Littéraire, où elle a obtenu un succès très grand et très flatteur.

S'adresser à M. H. HENNAERT, rue de Boesinghe, 8, à YPRES (Belgique).

ZÉLANDE — ILE DE WALCHEREN

Steamers « TELEGRAAF »

ANVERS — ROTTERDAM

Trois départs par semaine

ANVERS — FLESSINGUE

Excursions le dimanche

Le 25 juin, départ à 9 h. 15 m. après l'arrivée du train quittant Bruxelles à 7 h 58. — On quitte Flessingue à 4 h. 30 de relevée

Voir les affiches spéciales

RENSEIGNEMENTS ET AFFICHES :

C. VERSTRAETEN, Quai du Commerce, 15, Bruxelles — et VAN MAENEN & VANDEN BROECK, Rue des Récollets, 16, Anvers

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE

sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**. *Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de **220 millions.**

RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT *et l'*ANGLETERRE

Bruxelles à **Londres** en 8 heures.— **Cologne** à **Londres** en 13 heures.— **Berlin** à **Londres** en 22 heures.— **Vienne** à **Londres** en 36 heures. — **Bâle** à **Londres** en 20 heures. — **Milan** à **Londres** en 32 heures. — **Francfort s/M** à **Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'**Ostende** à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 02 soir. — De **Douvres** à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSEE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant.** BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin Edimbourg, Glascow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES** ou **DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2e en 1re classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1er juin au 30 septembre. Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE **225,000 INSTRUMENTS** VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos BECHSTEIN

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne,

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM 32, rue de l'Industrie

Treizième année. — N° 27. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 2 Juillet 1893.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

La Dame de la Mer. — Contes et Souvenirs, par Léopold Courouble. — La Société des Beaux-Arts. — Le futur Palais des Beaux-Arts. — Une salle de concerts. — Les concours du Conservatoire. — La Fin d'Antonia, par Edouard Dujardin. — Documents a conserver. *La Walkyrie* et la presse parisienne. — Vente de tableaux. — Petite chronique.

La Dame de la Mer.

Les drames d'Ibsen sont comme la mer, dont l'âpre saveur les pénètre. Tantôt ils s'éclairent d'une lueur soudaine qui découvre de larges espaces, tantôt la brume et l'ombre plongent dans le mystère des étendues infinies, jusqu'au plus profond recul des horizons. Et comme elle, ils attirent et effraient. Ils chantent la poésie des plaines illimitées et aussi la terreur des naufrages. Ils évoquent de dangereux voyages à travers les récifs et les bancs, et parfois, comme en cette *Dame de la Mer* dont nous obsède encore, après huit jours, le lyrisme pathétique, ils révèlent les ancrages en des ports sûrs, à l'abri de toutes tempêtes.

La touchante légende que celle de cette *Dame de la Mer!* Ibsen en fait, dès le début, pressentir le symbole par la phrase d'un personnage épisodique dont l'unique mission paraît être de la prononcer. C'est un peintre qui ébauche la vue du fjord : « Ici, sur le récif, il y aura une sirène mourante.

Lyngstrand. — Pourquoi ?

Ballested. — Parce qu'elle s'est égarée et ne sait plus retrouver le chemin de la mer ; elle reste là, et agonise dans cette eau saumâtre ! Comprenez-vous ? »

Cette sirène, c'est la figure principale, c'est Ellida, la jeune femme à l'imagination exaltée, qui n'a point trouvé dans un mariage de raison l'idéal rêvé.

La « haute mer » l'attire, la hante, l'appelle invinciblement. Fille de l'inspecteur du phare, elle a en elle toute une hérédité d'indépendance. Elle a aimé un marin, qui symbolisait pour elle l'affranchissement. Et elle se remémore la douceur de ses entretiens, dont la mer faisait l'unique objet : « Nous parlions des tempêtes et des temps calmes, des nuits sombres et des jours ensoleillés. Mais nous parlions surtout des baleines et des phoques qui se traînent sur les écueils aux rayons de soleil ; puis des mouettes, des aigles et de tous les autres oiseaux de l'océan. Et alors il me semblait que tous ces êtres devaient être de la même race que lui. » Le marin a disparu depuis des années, mais elle l'attend, il reviendra pour l'emmener, et son souvenir demeure ineffaçablement dans son cœur, comme dans le cœur de Senta restait gravée l'image du Hollandais. En attendant, la vie s'écoule et Ellida se désespère. Sa

belle-fille, malgré son esprit pratique, a elle-même été gagnée par la nostalgie de l'idéal.

« Il me semble, dit-elle, que nous menons la même existence que les corassins de l'étang. Ils ont le fjord tout près, où vont et viennent des milliers de poissons de mer, de vrais poissons sauvages; mais les pauvres poissons domestiques n'en savent rien, dans leur eau douce, et jamais ils n'auront leur part de cette vie de liberté. »

La liberté! Chacun des drames d'Ibsen est dominé par un grand principe qui porte l'action et l'anime. Dans *les Revenants*, par exemple, c'est l'hérédité, dont le poids fatal pèse sur l'humanité et supprime son libre arbitre. Bien que cette idée apparaisse, à diverses reprises, dans *la Dame de la Mer*, c'est celle de liberté qui l'emporte.

L'homme doit être libre pour avoir la responsabilité de ses actes. Il n'est pas responsable s'il agit sous la pression des irrésistibles tentations qui l'attirent vers l'inconnu. Et fort simplement, malgré d'apparentes complications, Ibsen développe sa thèse en montrant la Dame de la Mer invinciblement poussée vers le marin qu'elle a aimé jadis, jusqu'au jour où son mari lui rend la conscience d'elle-même en lui donnant le droit de choisir entre le fantôme et lui.

« Maintenant tu es complètement dégagée de moi et des miens. Maintenant ta vie peut retrouver sa vraie route et la suivre. Maintenant tu peux faire ton choix librement, Ellida Tu en es responsable. »

Rendue à elle-même, à la liberté de ses actions, Ellida n'hésite plus et abandonne irrévocablement son rêve.

« WANGEL. — Ellida, ton âme est comme la mer. Elle a des flux et des reflux. D'où vient le changement qui s'est fait en toi?

ELLIDA. — Tu ne comprends donc pas que le changement s'est fait, et qu'il devait forcément se faire dès que tu me laissais libre d'agir?

WANGEL. — Et cet idéal, cet inconnu mystérieux qui t'attirait?

ELLIDA. — Il ne m'attire ni ne m'effraie plus. J'ai eu la possibilité de le contempler, la liberté d'y pénétrer. C'est pourquoi j'ai pu y renoncer.

WANGEL. — Je commence à te comprendre, peu à peu. Tes pensées, tes sentiments sont autant d'énigmes et d'allégories. Ce qui t'attirait vers la mer, ce qui t'attirait vers lui, vers cet étranger, c'était un besoin de liberté qui s'éveillait et grandissait en toi, rien de plus.

ELLIDA. — Je ne sais. Mais tu as été un bon médecin pour moi. Tu trouvas et tu osas employer le vrai moyen, le seul qui pût me sauver. »

Ces quelques extraits suffisent à indiquer la pensée développée par Ibsen dans ce drame attachant, à faire saisir le symbolisme dont il double les épisodes qu'il met en scène. Car rien n'est inutile dans l'art d'Ibsen, et tels événements, en apparence futiles, illuminent les bosquets sombres par lesquels il se plaît à faire passer les spectateurs.

L'action principale est nouée autour de trois personnages : Ellida, son mari et l'Etranger. Mais chacun des rôles de second plan prend part au drame, contribue à en expliquer le sens secret, à rendre plus palpable le symbole. Le professeur Arnholm, qui après avoir fait la cour jadis à Ellida, finit par demander sa belle-fille Bolette en mariage; le jeune sculpteur Lyngstrand que sa maladie de poitrine rend candidement égoïste et qui accumule les « gaffes » ; la petite Hilde, qui sous l'extérieur d'une enfant espiègle et moqueuse cache une âme de la plus exquise sensibilité, sont, d'ailleurs, en quelques traits, si merveilleusement crayonnés qu'ils acquièrent une existence définitive. Faut-il voir dans les intrigues qui s'enroulent autour de l'action l'expression d'unions diverses, comparées au mariage mystique d'Ellida avec l'Inconnu et à l'intimité morale de la vie conjugale réclamée par le docteur Wangel? Peut-on inférer de l'influence surhumaine qu'exerce sur la Dame de la Mer le regard de l'Etranger qu'Ibsen a voulu opposer à la liberté humaine les phénomènes de suggestion et d'hypnotisme qui l'entravent? Et cet étrange bohème de Ballested, à la fois cabotin, peintre, coiffeur, maître de danse et « président de l'Association des sonneurs de cor », n'est-il pas une incarnation de l'homme qui trouve le bonheur dans l'indépendance absolue, dans le mépris des conventions et des formules? Les drames d'Ibsen sont si chargés de pensées et de symboles que plus on les fouille, plus les découvertes se multiplient.

Il y a peut-être bien des choses encore à déchiffrer dans *la Dame de la Mer*. Mais nous croyons en avoir exposé l'idée mère et les symboles principaux. Grâces soient rendues à M. Lugné-Poë et à ses camarades, qui sont venus, en bons paladins, continuer la croisade qu'ils on naguère entamée par *Pelléas et Mélisande*. Si M. Lugné-Poë a été un Docteur Wangel sobre, mélancolique comme il convient et résigné à subir les fatalités de la vie, M^lle^ Mellot a été la Dame de la Mer passionnée, exaltée, énigmatique créée par Ibsen. Merveilleusement vêtue d'une robe bise qui la plaçait hors la contingence des époques et des lieux, l'artiste a donné un relief extraordinaire aux hallucinations d'Ellida. Et la légère emphase de son discours et de son geste n'était nullement déplacée en ce rôle pathétique. On a distingué, parmi les artistes chargés des autres rôles, M^me^ Georgette Loyer qui a créé, presque au pied levé, pour remplacer M^lle^ Meuris, une petite Hilde mutine et charmante.

Cette unique représentation de *la Dame de la Mer* a été suivie d'une reprise de *l'Intruse*, le drame poi-

gnant de Maeterlinck, dont les artistes du Parc nous donnèrent l'an passé une assez bonne interprétation. Nous avons dit alors notre vive admiration pour *l'Intruse* et l'impression que ce drame avait provoquée (1). La représentation de samedi nous a confirmé dans notre appréciation, bien que certains rôles fussent cette fois tenus imparfaitement et que des défauts de mémoire eussent compromis l'effet que doit produire l'œuvre de Maeterlinck.

CONTES ET SOUVENIRS

par Léopold Courouble. — Bruxelles, chez Lacomblez.

Un faisceau de souvenirs — pétillant d'esprit, de drôlerie — avec, par-ci, par-là, une note sentimentale, toujours exquise et délicate. Parfois, c'est un Alphonse Allais qui vous étourdit du coup d'aile de sa fumisterie, — d'autres fois c'est un conteur qui vous charme par un récit maniéré, — puis d'autres fois c'est un ironiste caustique fustigeant ferme, mais qui s'attendrit à la page suivante en quelque conte de Noël. Léopold Courouble est ainsi le Protée de la chronique et de la novellette. Varié, vif, pétulant, plein de sourires, plein d'éclats, avec un constant friselis de moquerie et des traits inattendus hérissant les phrases, aigrettant la ligne des vocables, — son style ainsi court, pique, plaisante, se tarabiscote en une drôlichonnerie, se détend en de belles et artistes périodes, court à l'assaut d'un calembour, pour esquisser ensuite quelque croquis bien enlevé, buriner quelque gravure ferme, — et de là verse une larme en un récit apitoyé, puis s'amuse à des pieds de nez, à des culbutes. — O la divine fantaisie!

Il y a là de petits contes ravissants pour les enfants : *Le petit Chaperon rouge,* de curieux souvenirs de lycée avec, en un décor enlevé de main preste, les silhouettes bien vues de Sarah Bernhardt, de Jérôme, Victor et Louis Napoléon, de colorées notes de voyage et surtout : *Mon Peau-Rouge*, — des historiettes bouffes : *A l'Amphithéâtre de coiffure*, *le Paradis s'amuse* (de l'Offenbach !) — une profonde page de critique populaire : *L'Estrade d'Elseneur*.

Mais ce qui charme surtout, ce sont les *Contes bruxellois* et, parmi eux, *le Châtiment de Mme Keutrings*. O la bonne et belle humeur brabançonne! La haute moquerie sans fiel et sans méchanceté, où l'on rit de tout cœur! M. Courouble montre en ces contes une verve franche et saine, où la plaisanterie se double d'un fond d'observation qui la rend vraiment forte et très localement colorée. La petite bourgeoisie bruxelloise! Les Madame Keutrings, les Madame Posenaer, les Van Poppel, les M. Mous et la Madame Rampelbergh! Et ce bon Jules Trullemans. « Pour mourir, il s'était amusé à lécher tout le vert-de-gris qui couvrait le dôme de la grande serre du Jardin botanique. » On entend résonner les « Oeie! Oeie! Oeie! » de ces dames et tomber les prud'hommismes marolliens de ces messieurs — cela au milieu d'un décor fait, dirait-on, d'éclats de rire et de farce.

Tel — le livre signé Léopold Courouble apporte dans les lettres belges une note verveuse et fantaisiste, de la chronique artiste, d'un brio personnel, d'une fougue juvénile et joyeuse.

Détachons-en ce passage, tiré du *Doctor Pimley* : « Parmi tous, un pauvre garçon émouvait son âme. C'était un grand diable maigre, jeune encore, mais dont la figure émaciée, vieillie, disait une longue souffrance. Ses pommettes pointaient sous la peau. Dans les fosses des joues, sous le menton pointu poussait une barbe rare, rousse, toujours souillée de saumure et de jus de cavendish. Les prunelles gonflées s'élançaient hors des orbites et semblaient sans regards.

Tous les jours, il errait sur le pont, serrant contre sa poitrine un harmonica au soufflet tendu mais muet.

C'était un dément silencieux, contemplatif. Il ne parlait à personne, sinon parfois au docteur qui le réchauffait dans sa cabine d'un coup de genièvre de Schiedam. Quant aux émigrants, il leur inspirait une vague inquiétude qui le débarrassait de leur familiarité et même de leur raillerie....

Pendant le jour, il ne jouait jamais de son harmonica : il semblait composer en dedans en s'inspirant de la mer et du ciel. Mais dès que venait le soir, aux premières grisailles de crépuscule, il allait s'asseoir, fatigué d'errer, sur des cordages, et soudain, dans la flâne de l'équipage, quand le joli pétillement des écumes de l'hélice se détachait plus joyeusement, plus perlé sur le ronflement des fortes machines, il commençait à faire miauler le vieil accordéon, dont les plaintes peu à peu s'élevaient si étranges, si sanglotantes qu'elles poignaient l'âme de tous d'une exquise tristesse. Et les snobs et les ladies descendaient du haut pont par la raide échelle de fer, pour venir écouter cet Orphée mystérieux... posé sur une nef à vapeur. »

LA SOCIÉTÉ DES BEAUX-ARTS

La Société des Beaux-Arts vient de publier la liste de ses membres. Elle comprend trente-cinq peintres, dix sculpteurs, un graveur et trois architectes, dont voici le dénombrement :

Peintres. — M. Asselberghs, Mlle E. Beernaert, MM. Binjé, Blanc-Garin, A. Bouvier, Clays, Cluysenaer, Mme Marie Collart, MM. Coosemans, Courtens, Dell'Acqua, Juliaan De Vriendt, L. Frédéric, Gilsoul, baron Goethals, Hennebicq, Ch. Hermans, A.-J. Heymans, F. Khnopff, comte de Lalaing, Markelbach, X. Mellery, J. Portaels, E. Slingeneyer, E. Smits, Stacquet, J. Stobbaerts, F. Ter Linden, Uytterschaut, Van der Hecht, Van Doren, A. Verhaeren, J. Verhas, I. Verheyden, A. Verwée.

Sculpteurs. — MM. Desenfans, De Tombay, P. De Vigne, J. Dillens, F. Dubois, Lagae, J. Lambeaux, C. Meunier, Ch. Van der Stappen, Th. Vinçotte.

Graveur. — M. J.-B. Meunier.

Architectes. — MM. Acker, Beyaert et Van Humbeeck.

Il est clair que cette compagnie ne forme qu'une fraction restreinte des artistes bruxellois. Il est non moins clair que les tendances nouvelles ne sont que fort imparfaitement représentées dans la société. Dès lors surgissent avec persistance les points d'interrogation que nous avons posés dans notre premier article sur la Société des Beaux-Arts (1).

Quelle sera l'attitude de la société à l'égard des artistes qui refusent de s'enrégimenter dans ses rangs? Va-t-elle, pour leur permettre d'exposer, exiger qu'ils soient immatriculés? Ou les trente-cinq peintres qui la composent vont-ils faire des « invitations » à leur choix?

Et quel sort sera réservé aux groupes vivants et remuants, aux associations particulières qui ne restreignent pas leur activité à

(1) Voir *l'Art moderne*, 1892, p. 105.

(1) Voir *l'Art moderne* du 4 juin dernier.

des exhibitions triennales mais montent sur la brèche tous les ans, armés d'œuvres nouvelles dont ils se servent pour démolir les vieux bastions et les antiques remparts de l'Art officiel?

Y aura-t-il désormais une armée régulière qui seule aura droit à la protection de l'Etat?

Il faut qu'on s'explique là-dessus. Le gouvernement entend se débarrasser du souci des expositions sur les trente-cinq peintres cités. C'est parfait. Mais il s'agit, pour ces messieurs et pour ces dames, de prendre l'engagement formel de respecter les droits acquis, de maintenir dans leurs avantages tous ceux de leurs confrères qui préfèrent garder leur indépendance. Ou sinon, gare la casse.

Le futur Palais des Beaux-Arts.

Diverses communications nous sont parvenues au sujet des articles que nous avons publiés sur la construction, si désirée et si urgente, du Palais des Beaux-Arts (1). La question de la salle de concerts préoccupe, à juste titre, plusieurs de nos correspondants.

« Ce n'est pas une salle pouvant contenir 2 ou 300 personnes qu'il faut à Bruxelles, dit l'un d'eux, mais bien un hall qui puisse servir aux Concerts Populaires. »

C'est ce que nous avons exposé dimanche dernier. « L'idée première de M. de Saint-Cyr, nous écrit encore notre correspondant, était de séparer les salles de peinture par des cloisons mobiles descendant dans le sous-sol, ce qui permettait de faire un vaste hall propre à toutes les fêtes. Cette idée a été abandonnée à cause de l'élévation des frais.

Il avait aussi proposé de planchéier les jardins d'hiver de la sculpture, et c'est avec raison que *l'Art moderne* reprend et approuve cette idée. Je la trouve excellente, si toutefois l'acoustique s'accomode d'une verrière pour plafond. Y a-t-il des exemples heureux de cette disposition? Les Allemands, dont toutes les grandes villes possèdent de vastes salles de concerts, ont ils des locaux de ce genre? Vous rendrez un réel service à l'art en éclaircissant ces points.

Reste la question financière. Les grandes auditions musicales données à Bruxelles sont, dit-on, toujours onéreuses. S'il en est ainsi, la société qui construirait le local n'aurait aucun motif d'en faire l'objet d'une entreprise commerciale. D'après moi, le gouvernement ne devrait donner son terrain et ses capitaux qu'en *interdisant toute spéculation* à ceux qu'il gratifie de cet avantage. Il faut que les musiciens aient une salle de concerts à leur disposition, comme les peintres ont des galeries d'exposition.

Enfin, votre avis sur les colorations différentes des salles destinées au Salon de peinture est excellent et doit être adopté. »

Comme on le verra plus loin, la question de la salle de concerts est sur le point d'être résolue. La Ville de Bruxelles est saisie d'un projet qui donnera vraisemblablement satisfaction aux artistes. Nous pensons, toutefois, que l'idée que nous avons émise au sujet de la transformation éventuelle d'un des jardins d'hiver du Palais des Beaux-Arts en hall de concerts et de fêtes doit être maintenue. Il ne s'agit pas là d'un bâtiment à élever spécialement en vue des grandes auditions musicales, mais d'une simple appropriation, d'une étude à faire des lois de l'acoustique pour donner au local des proportions favorables au développement normal des sonorités orchestrales et chorales.

(1) Voir *l'Art moderne* des 4, 11, 18 et 25 juin derniers.

La verrière dont parle notre correspondant n'est pas un obstacle aux bonnes conditions d'une salle de musique. Nous connaissons plusieurs locaux couverts de vitrages dans lesquels on entend d'excellents concerts : notamment à Londres, à Amsterdam, à Francfort, à Mayence. Et le projet, proposé par un groupe de jeunes compositeurs français, de donner au Champ-de-Mars des auditions musicales pendant la durée du Salon, n'a été repoussé que par la mesquine et presque inexplicable hostilité de MM. les peintres, qui ont craint « la concurrence ».

Le problème consiste uniquement à trouver les dimensions favorables. Un homme d'expérience le résoudra sans peine. C'est également l'avis de M. Léon Lequime, que les questions artistiques ont, on le sait, toujours préoccupé. Nous publierons dans notre prochain numéro la lettre que nous recevons de M. Lequime au moment de mettre sous presse : elle contient de judicieuses observations et de bonnes idées.

UNE SALLE DE CONCERTS

Il est sérieusement question de doter Bruxelles d'une salle de concerts. Si l'Administration communale veut bien ne pas fermer l'oreille aux instantes sollicitations des musiciens, ce sera bientôt chose faite. Et ainsi sera exaucé le vœu dont nous nous sommes fait l'écho (1).

Sur l'initiative du *Cercle artistique*, M. Acker, l'un de nos jeunes architectes les plus distingués, a dressé les plans d'un vaste bâtiment à construire dans l'enclos du Waux-Hall, derrière les locaux du Cercle auxquels il seront reliés. Ce bâtiment, spécialement aménagé pour la musique, servira l'été pour les concerts du Waux-Hall si le temps ne permet pas de les donner en plein air. Il sera assez vaste pour abriter, l'hiver, les Concerts populaires ou telle autre association artistique.

Construit en fer et en briques émaillées, orné de majoliques, le local projeté n'aura qu'un rez-de-chaussée afin de ne pas déparer l'aspect pittoresque du Parc. Du côté de la clôture du Waux-Hall qui côtoie l'allée asphaltée, il sera même dissimulé par un treillage qui supportera des plantes grimpantes.

La salle de concerts aura 36 mètres de long sur 28 de large, ce qui donne une superficie de 1,008 mètres carrés; elle pourra contenir 2,000 personnes. L'emplacement de l'orchestre sera de 13m80 sur 10m50. Les artistes auront un foyer, un bureau d'administration, une salle d'accord (sous l'estrade de l'orchestre) et une buvette. Rien n'a été oublié on le voit, et le plan, qui a été minutieusement établi, fait vraiment honneur à M. Acker.

Le projet, approuvé par le Collège, a été soumis à la section des Beaux-Arts et à la section des Finances. M. Acker a été prié de faire le devis de l'entreprise. Ce devis vient d'être transmis au Collège et il y a tout lieu d'espérer que la Ville votera le crédit nécessaire pour l'édification de ce magnifique local.

La situation qu'il occupera, ses dimensions, ses aménagements spéciaux en feront une salle de concerts idéale, un Temple digne du culte auquel il est consacré. Nous souhaitons vivement que le projet aboutisse et que les maçons se mettent à l'œuvre à bref délai.

(1) Voir notre dernier numéro, p. 204.

LES CONCOURS DU CONSERVATOIRE [1]

Musique de chambre avec piano. Professeur, Mme ZAREMBSKA.

1er prix, Mlle De Kock. — 2e prix avec distinction, Mlle Abeloos.

2e prix, Mlles Delessenne et Huygens. — Accessit, Mlle Taboux,

Orgue. Professeur, M. MAILLY.

1er prix, M. Deneufbourg. — 2e prix avec distinction, Mlle Delmotte. — 2e prix, MM. Dusoleil et Chalk.

Excellent concours, l'un des plus intéressants de toute la série.

Piano (jeunes filles). Professeur, MM. C. GURICKX et AD. WOUTERS.

1er prix avec la plus grande distinction, Mlle Voué. — 1er prix avec distinction, Mlle Galiot. — 2e prix avec distinction, Mlle Abraham. — 2e prix, Mlle Leclercq. — 1er accessit, Mlles Pousset et Eland.

PRIX LAURE VAN CUTSEM. — Mlle Falkenstein.

La nomination de deux professeurs jeunes et zélés a infusé un nouveau sang au cours de piano pour jeunes filles et le concours a offert tout naturellement un intérêt plus varié qu'autrefois. La répartition des élèves entre plusieurs professeurs devrait se faire pour toutes les classes. Les concours de violon et de chant ont déjà prouvé à l'évidence la supériorité de ce système.

Le public avait été charmé par le jeu souple et délicatement délié de Mlle Galiot; il a été émerveillé du talent précoce de Mlle Voué. Ces deux jeunes filles ont parfaitement interprété la première partie du concerto de Humel et leurs morceaux au choix, mais Mlle Voué y a mis plus de compréhension artistique et aussi plus de sentiment, qualité qui, du reste, prédomine, poussée quelquefois jusqu'à la mièvrerie, parmi les élèves de M. Wouters, tandis que celles de M. Gurickx paraissent s'attacher davantage à la perfection du mécanisme. Dans le prix L. Van Cutsem, les trois concurrentes ont lutté de froideur. C'est Mlle Falkenstein qui a décroché la timbale; c'est justice, mais nous ne pouvons nous empêcher de constater que là où elle mettait des intentions, beaucoup d'intentions, trop d'intentions, il n'y avait que des *forte* et des *piano* avec des mouvements de tête et de bras.

LA FIN D'ANTONIA

Par M. EDOUARD DUJARDIN

(*Correspondance particulière de* L'ART MODERNE.)

« Ecoutez, n... de D..., c'est très beau. »

C'est en ces termes que protestait contre quelques lazzis irraisonnés un des invités de M. Dujardin à la représentation de *la Fin d'Antonia*, donnée au Théâtre du Vaudeville le 14 juin dernier. Je m'associerais de grand cœur à cette affirmation, n'était l'invocation malencontreuse et déplacée qui pour moi la dépare. Mais, cette réserve faite, je crois pour le reste qu'on ne saurait donner de meilleur conseil que de prier qu'on écoute M. Dujardin, et aussi qu'on le lise, et qu'on le connaisse, et qu'on le voie, et qu'on sache tout ce qu'il a fait et tout ce qu'il fait et tout ce qu'il fera, car M. Dujardin est tout simplement un être miraculeux. Miraculeux, parce que sans cesse il va jusqu'au bout de tout. Quand nous nous contentons, nous, d'admirer simplement et naïvement Wagner, M. Dujardin, lui, fait *la Revue wagnérienne*, qui déifie Wagner plus que jamais les Allemands eux-mêmes n'eussent pu le faire. Quand nous protestons contre le joug naturaliste ou parnassien, mais sans presque rien faire pour le secouer, M. Dujardin canalise, dans *la Revue indépendante*, tous les ruisselets symbolistes qui jusqu'à lui risquaient de se perdre et il les concentre en un torrent qui menace de tout emporter. Quand on se plaint enfin de la bassesse et de la plate réalité de notre théâtre, M. Dujardin écrit et fait représenter cette extraordinaire trilogie d'*Antonia*, où plus rien, absolument rien du réel ne subsiste, et qui finit par une ode triomphale à l'absolu. C'est que M. Dujardin s'est persuadé, en effet, et plus intensément que quiconque, que le poète qui ne vise pas toujours en tout à l'absolu, n'est pas digne du nom de poète. Et comme M. Dujardin n'a d'autre but dans la vie que de mériter ce titre de poète, il n'hésite devant rien de ce qui peut le lui acquérir. C'est ainsi que le miracle des représentations d'*Antonia* s'est renouvelé trois fois devant le tout Paris mondain et lettré, de plus en plus attiré, et attiré *malgré* ou peut-être à cause même de la dissemblance profonde qu'il faut bien constater encore entre les désirs de « relatif » chers à cette foule, si élue qu'elle soit, et l'audacieuse tentative de M. Dujardin d'escalader le ciel.

Antonia, après avoir été l'amante et la courtisane (*Antonia* et *le Chevalier du passé*), après avoir donc connu l'amour et la gloire, et s'être persuadé que vain était l'amour et vaine la gloire de la royauté, cherche maintenant sa fin dans le renoncement, dans la vie spirituelle en dehors du monde et au-dessus de la nature (comme autrefois la vie religieuse, nous dit M. Dujardin dans l'argument de sa tragédie). Maintenant c'est une mendiante. Elle ne veut plus rien que le silence et la solitude de la retraite. Elle va se reposer sur la montagne, mais un jeune berger qui passait l'a vue... Et c'est la lutte de l'enfant de la nature et de celle qui veut renoncer la nature... Le berger la violente.

La nuit est venue; on entend les voix de la montagne. La mendiante s'efforce de mépriser et d'oublier la violence qu'elle a subie; ne s'est-elle pas retirée du monde et de la nature? Mais en son être l'humanité n'est pas morte; ce jeune berger qui l'a violentée, c'est la nature qui l'a reprise, — la nature au-dessus de qui il est impossible de s'élever... Elle le comprend, et désespérée de voir les souffrances de la vie recommencer pour elle, elle veut mourir. Des paysans la sauvent et la recueillent.

Le destin qui a jeté le jeune berger sur le passage d'Antonia a voulu que dans ses bras elle conçût. Elle va être mère; et maintenant elle connaît pourquoi elle ne pouvait s'échapper hors de l'humanité, et que sa fin est là, dans la maternité. Sa *fin*, c'est qu'après avoir tant désiré et tant souffert, elle laisse après elle l'enfant qui vivra la vie à son tour et perpétuera la vie. Des pâtres viennent saluer Antonia, comme autrefois Gabriel la vierge Marie, adorer le mystère de la vie qui s'accomplit en elle, comme firent les rois mages devant l'enfant Jésus, — et le plus simple fils de la nature est désigné pour chanter l'hosannah à l'Absolu, vers qui sans merci va la vie...

Tel est l'argument sommaire de la nouvelle tragédie de M. Dujardin. On voit qu'il n'y a pas de plus haut symbole que celui qu'il a voulu nous présenter. Quelques personnes, qui ont très bien tout compris, ont reproché à M. Dujardin d'être incompréhensible; d'autres, qui n'ont rien compris du tout, lui ont reproché d'être trop compréhensible. Il nous suffit de constater que, cette fois comme toujours, M. Dujardin a accompli une œuvre qui tient du prodige. Voulant réformer le théâtre, il a tout

(1) Suite.— Voir notre dernier numéro.

changé de fond en comble à ce qui existait, si bien que la seule ressource pour quelqu'un qui serait encore tenté après lui de réformer quelque chose au théâtre, serait de revenir tout simplement à ce qui existait auparavant.

Voulant écrire une tragédie symboliste, M. Dujardin a choisi du premier coup la manière abstraite qui la rendait tout justement la chose la plus difficile et la plus ardue qu'il soit possible de concevoir. Pour l'expression, M. Dujardin est aussi allé du premier coup jusqu'au bout de la voie choisie par lui, et, s'étant convaincu que toute rhétorique est souvent meurtrière de l'émotion, il a jeté d'un seul coup d'épaule par-dessus bord toute rhétorique, et il a choisi d'écrire lyriquement ses idées dans la langue la plus éperdûment ingénue qu'il a pu imaginer.

Nous ignorons si jamais la tragédie ou le drame symboliste s'acquerront droit de cité parmi nous; mais si cela arrive bientôt, il faudra se rappeler le miracle d'*Antonia*, et on rendra sûrement alors à M. Dujardin toute la justice qui lui est due.

N'oublions pas en terminant de faire remarquer que M. Maurice Denis, pour la représentation de *la Fin d'Antonia*, avait préparé un décor et dessiné des costumes en parfaite harmonie avec l'œuvre de M. Dujardin; et enfin que M. Lugné-Poë s'est montré une fois de plus un très pur artiste dans la composition difficile de son rôle du jeune berger. Quant à Mlle Mellot, elle est restée ce que nous l'avions déjà vue les années précédentes : la plus admirable de nos jeunes tragédiennes, — et elle seule sans doute pouvait supporter sans faiblir le poids de ce rôle écrasant d'Antonia, et en mettre si merveilleusement en valeur toutes les beautés.

JEAN THOREL.

DOCUMENTS A CONSERVER

« La Walkyrie » et la presse parisienne.

Dans son feuilleton des *Débats* (27 mai), M. Reyer pousse ces gémissements :

« En moins de deux ans, *Lohengrin* a été joué près de cent fois à l'Opéra, et *plus de cent mille francs de droits d'auteur, récoltés à Paris et en province*, ont été payés à la veuve de l'illustre compositeur. *La Walkyrie*, elle doit le savoir comme nous, emplit chaque soir jusqu'aux combles la salle de l'Opéra, et tout fait prévoir qu'il en sera de même pour n'importe quel chef-d'œuvre du maître qui sera appelé à succéder à celui-là. Mme Cosima Wagner peut donc dormir tranquille sur son oreiller de banknotes et de lauriers et se fier aux bonnes intentions dont sont animés envers elle les deux directeurs de notre Académie nationale, très encouragés d'ailleurs par leurs abonnés et par le public. L'ère wagnérienne est enfin arrivée. Un courant irrésistible entraîne les plus réfractaires. Et l'Opéra est tellement wagnérisé, que nous tous qui y avions nos grandes et nos petites entrées, nous sommes bien forcés de reconnaître à des signes certains combien nous y avons perdu de notre influence. »

Ne pas oublier que M. Reyer est l'auteur de *la Statue*, de *Sigurd* et de *Salammbô*.

***

Les lamentations de M. Moreno, dans *le Ménestrel*, ne sont pas moins comiques :

« Nous n'aurons jamais, écrit-il, que des exécutions trop françaises de ces œuvres trop allemandes. C'est pour cela que *le mieux serait peut-être de les laisser, toutes géniales qu'elles soient, au pays qui les a vu naître*, où il serait loisible à chacun d'aller les goûter dans de bonnes conditions et assaisonnées comme elles doivent être.

Ce ne sont pas nos compositeurs qui s'en plaindraient, et *il serait séant sans doute de penser au tort qui leur est fait* par l'intrusion de ces partitions étrangères *qui menacent d'accaparer à elles seules toute notre première scène musicale*. Car toute la kyrielle des œuvres de Wagner suivra certainement; on l'annonce déjà à son de trompe, et *la liste en est longue*. Trouve-t-on que nos compositeurs aient tellement de débouchés pour leur musique qu'il y ait lieu d'encombrer encore leur route? »

On sait que Moreno est le pseudonyme de M. Heugel, éditeur des compositions de MM. Gounod, Massenet et de la plupart des partitions qui alimentaient jusqu'ici l'Opéra.

***

Enfin, parmi beaucoup d'autres, citons encore cet extrait de l'article de M. Camille Bellaigue dans la *Revue des Deux-Mondes*. Il s'agit du deuxième acte :

« Cet acte, encore une fois, est un abîme d'ennui. Il se passe tout entier en conversations : une de vingt-deux pages, entre Wotan et Fricka, *sur la morale conjugale;* une autre de trente pages, entre Wotan et Brunnhilde, sur l'*Or du Rhin;* une troisième, entre Siegmund et Sieglinde, laquelle finit par s'endormir; une quatrième, entre Brunnhilde et Siegmund, et cette dernière est d'une très grande beauté. Mais les autres! »

M. Bellaigue, vous le voyez, n'a rien compris, dit *le Guide musical*, qui a fait une anthologie de toutes ces cocasseries; peut-être même n'a-t-il pas *lu* le poème, car s'il l'avait *lu* intelligemment, il saurait que les conversations qu'il indique n'ont nullement pour sujet la *morale conjugale* ni l'*Or du Rhin;* et qu'il n'y a pas de conversation entre Siegmund et Sieglinde, mais une scène de la plus intense vérité tragique, pleine de cris de douleur et d'effroi. Faut-il douter de son intelligence ou de son impartialité? De l'une et de l'autre, peut-être.

VENTES DE TABLEAUX

COLLECTION MILDMAY, à Londres. — Un Jacob Ruijsdael, payé en 1872 1,700 francs par le duc de Choiseul et qui atteignait le prix de 5,400 francs en 1881, a été acquis par la National Gallery pour 76,125 francs. Un Pieter De Hogh est monté en quatorze ans de 921 à 73,760 francs.

Les prix les plus considérables qui ont été atteints dans la dernière adjudication sont : 66,675 francs pour un Rembrandt, 55,375 francs pour un Hobbema et fr. 87,937-50 pour *le Bal champêtre* de Watteau. Ce dernier tableau a été acheté pour le compte de M. Wertheimer. La vente a produit un total de 1,100,000 francs.

***

COLLECTION DE MM. BARING ET HODGSON, à Londres. — Gainsborough, *Portrait de femme,* 17,000 francs. — Constable, *Paysage,* 66,000 francs. — Sir F. Leighton, *The Daphnephoria,* 96,000 francs. — J. Breton, *la Gardeuse de moutons* (étude), 10,750 francs.

PETITE CHRONIQUE

Les élèves et anciens élèves de M. J.-B. Colyns se sont réunis dimanche dernier au Conservatoire pour offrir à leur excellent professeur le portrait qu'ils ont fait exécuter de lui par M. Edouard Duyck. Il s'agissait de fêter à la fois sa promotion au grade d'officier de l'Ordre de Léopold et son trentième anniversaire de professorat. M. Goetinck, un disciple de l'éminent violoniste, actuellement chef d'orchestre au Casino de Blankenberghe, a pris la parole pour féliciter le jubilaire, et il l'a fait en termes chaleureux. M. Gevaert s'est associé à ce discours et M. Colyns a remercié avec modestie les nombreux assistants du témoignage de vive sympathie qu'ils lui donnaient.

Une gerbe de palmes dont chaque feuille porte en or le nom d'un de ses élèves a été offerte au jubilaire en même temps que son portrait.

Le Waux-Hall multiplie ses concerts extraordinaires. On a applaudi successivement, ces derniers soirs, MM. Schörg, violoniste,

l'un des meilleurs élèves d'Ysaye, Vandergoten, De Backer, deux des plus brillants lauréats des classes de chant du Conservatoire.

Le festival de musique belge dirigé par M. Eugène Ysaye a eu, comme le premier festival français, un succès considérable. On a fait fête aux auteurs, au chef d'orchestre et au soliste, M. Désiré Demest, qui a chanté avec un goût impeccable la *Chanson d'Amour* de Léon Dubois sur des paroles de Lucien Solvay.

Plusieurs œuvres inédites figuraient au programme. Citons, parmi les plus intéressantes, le finale de la *Suite wallonne* de Théophile Ysaye, un musicien délicat dont le public ne connait pas encore les œuvres, une *Fantaisie* de Gilson sur des chants canadiens, brillante et amusante composition qui décèle l'humour et le brio du jeune maître, et une *Rhapsodie* de Guillaume Lekeu sur deux airs angevins, supérieurement développés et instrumentés.

On a vivement applaudi aussi la *Ballade* de De Greef, un *Lyrisch Gezang* de Mortelmans, le *Scherzo* de Sylvain Dupuis, la *Marche jubilaire* de Léon Jehin, un fragment des *Scènes hindoues* de Raway et le magistral *Chasseur maudit*, auquel M. Ysaye donne une allure et un caractère superbes.

Souhaitons que la direction organise bientôt une seconde audition de cet attachant programme.

Ce soir, dimanche, on entendra Mme Dierckx, cantatrice du Théâtre royal de La Haye.

On annonce, dit *la Gazette*, que la Commission de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles vient d'adresser à la Commission organisatrice du prochain Salon triennal un projet tendant à changer le mode des tombolas artistiques officielles usité jusqu'à ce jour.

Au lieu de laisser à la Commission d'achat le soin de choisir les œuvres destinées à être mises en loterie, il serait créé des bons de 2,000, de 1,000, de 500 et de 250 francs donnant droit à leur contre-valeur en objets d'art, au gré des gagnants.

C'est le système anglais, le seul pratique et de nature à faire majorer considérablement le chiffre des acquisitions.

En effet, les tombolas artistiques actuelles sont loin d'atteindre le but pour lequel elles ont été instituées.

1° Elles prêtent le flanc au privilège, la Commission d'achat étant chargée de choisir les œuvres. De là, un véritable siège où les plus influents, où les plus intrigants arrivent bons premiers;

2° L'amateur qui décroche un lot a dix mauvaises chances contre une bonne pour que l'œuvre gagnée par lui ne lui plaise que tout juste.

En laissant le choix libre aux gagnants, les intérêts seraient sauvegardés des deux parts. Tous les artistes désirant vendre, se trouveraient sur un pied complet d'égalité et les favorisés du sort ne seraient plus obligés de réclamer des œuvres dont ils ne se soucieraient guère, alors que leurs désirs se seraient arrêtés sur d'autres, écartées par la Commission.

Enfin, autre et sérieux avantage : il y a beaucoup à parier que les gagnants majoreraient volontiers la valeur des lots qui leur écherraient pour acquérir les œuvres qui leur ont particulièrement donné dans l'œil. C'est ce qui arrive presque toujours, d'ailleurs, en Angleterre, où le système fonctionne à la satisfaction générale.

Il y aurait encore un puissant moyen d'intéresser la population tout entière à visiter le Salon des Beaux-Arts, qu'elle semble bouder avec une singulière obstination.

Ce serait d'attacher une chance à chaque entrée ou à chaque série de billets.

Comme on le voit, rien de plus simple. Mais la routine! Enfin, ne désespérons de rien.

Un nouveau journal, *Feuille d'échos*, vient de voir le jour à Bruxelles. Il s'occupe d'art, de littérature, de sport et de théâtre et parait tous les quinze jours. Bureaux : Chaussée d'Ixelles, 102.

M. Croegaert donnera samedi prochain, 8 juillet, pour l'inauguration de la Grande taverne du Dôme, galerie du Commerce, 53, un concert dans lequel il fera entendre une suite d'orchestre de sa composition et diverses œuvres de Chopin, Beethoven, Mendelssohn et Weber.

Le Comité exécutif de l'Exposition internationale d'Anvers a décidé de faire un concours national entre artistes pour le dessin des affiches. Des primes seront allouées aux trois meilleurs projets. Les renseignements au sujet de ce concours seront donnés par le service de la publicité, 9, rue Gérard, 2e étage.

Le produit total de la vente Spitzer, à Paris, est de *neuf millions cent-vingt-trois mille sept-cent-quatre-vingt* francs, soit une moyenne de 240,000 francs par vacation et de 2,760 francs par unité vendue. La même unité, pour la vente Magniac, une des dernières et plus belles ventes anglaises de curiosités, ne s'est élevée qu'à 2,510 francs.

Il reste encore la collection d'armes qui sera, paraît-il, vendue en bloc, et qu'on estime environ trois millions, ce qui porte la valeur totale de la collection Spitzer à *douze millions*.

Pour paraître incessamment :

Nouvelles Passionnées

par M. Maurice BEAUBOURG

avec un frontispice de M. VUILLARD

On peut souscrire dès à présent aux bureaux de *la Revue blanche*, 15-17, rue des Martyrs, Paris.

Exemplaires de luxe, sur hollande . . . 20 francs.
Id. ordinaires, sur vélin . . . . 5 id.

Tirage restreint.

ZÉLANDE — ILE DE WALCHEREN

Steamer « TELEGRAAF »
ANVERS ROTTERDAM
Trois départs par semaine

ANVERS — FLESSINGUE
Excursions le dimanche
Voir les affiches spéciales

RENSEIGNEMENTS ET AFFICHES :
C. VERSTRAETEN et VAN MAENEN & VANDEN BROECK,
Quai du Commerce, 15 Rue des Récollets, 16
Bruxelles Anvers

LE GRESHAM
COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**. *Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de **220 millions.**
RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES
AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)
MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale
Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin
Vins de toutes provenances

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT *et l'*ANGLETERRE

Bruxelles à Londres en 8 heures.— **Cologne à Londres** en 13 heures.— **Berlin à Londres** en 22 heures.— **Vienne à Londres** en 36 heures. — **Bâle à Londres** en 20 heures. — **Milan à Londres** en 32 heures. — **Francfort s/M à Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'**Ostende** à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 03 soir. — De **Douvres** à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSEE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant.** BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glascow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES** ou **DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2e en 1re classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1er juin au 30 septembre.
Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE **225,000 INSTRUMENTS** VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos BECHSTEIN

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM 32, rue de l'Industrie

Treizième année. — N° 28. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 9 Juillet 1893.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

Le Docteur Pascal, par Emile Zola. — Guy de Maupassant. — Le futur Palais des Beaux-Arts. — Camille Lemonnier en Cour d'assises. — Respect aux arbres ! — Les Concours du Conservatoire. — Correspondance de Liége. — Petite chronique.

Le Docteur Pascal

par Emile Zola.

Quel beau rêve! et comme on est moins humilié d'être homme après l'avoir lu! Comme il a douloureusement et profondément creusé en lui-même, ce vrai poète-là, qui fait de la poésie avec du sang, de vrais crimes et les plus désorganisantes ordures!

Quel souffle — quelle tentative gigantesque de fière affirmation, mêlée à l'humilité du chercheur consciencieux; quelle pierre énorme apportée à la construction enfin commencée d'un monument nouveau; quel mâle effort de croyant pour maîtriser notre trop féminin désarroi!

« Les poètes vont en pionniers, à l'avant-garde, et souvent ils découvrent des pays vierges, indiquent les solutions prochaines. Il y a là une marge qui leur appartient, entre la vérité conquise et définitive, et l'inconnu, d'où l'on arrachera la vérité, demain... Quelle fresque immense à peindre, quelle comédie et quelle tragédie humaines, colossales à écrire avec l'hérédité qui est la genèse même des familles, des sociétés et du monde! » (p. 118).

Je sens comme un frisson d'orgueil créateur passer en moi, devant cette œuvre que mon instinct fait mienne, — comme si c'était dans mes entrailles, à moi infime, et dans celles d'autres petits comme moi — que cet homme avait trouvé la suggestion, la confirmation de sa foi mystique et positive tout ensemble.

Allons-nous enfin sortir de cette ère de lâches et enfantines angoisses, de notre questionnante impuissance, — troupeau débandé, endormi, sans direction, sans tendance consciente?

Que la science qui rendra la sérénité à nos pressentiments soit derrière nous ou devant nous, qu'importe! C'est maintenant, — je le crois, — c'est à cette heure où nous sommes, que scientifique ou instinctive se répandra dans la masse une foi positive que seuls les poètes-apôtres peuvent lui donner.

Pour retrouver l'impérieuse conviction de Wagner ou de Zola, il faut remonter jusqu'aux enthousiastes philosophes du siècle dernier, jusqu'aux géants de la Renaissance et de la Réforme.

Ceux-là avaient incarné et concentré *en eux* le réveil inconscient de l'individualité, puis de la solidarité.

Et c'est nous, témoins souffrants ou hébétés de

tant de démolitions successives, qui lèguerons à l'avenir le premier tressaillement, le premier cri d'espoir que la lente Nature aura fait naître en nous par la multiplicité croissante de ses rudes enseignements; c'est nous qui aurons fait ce rêve répercutant l'espoir immense du Nazaréen : Concilier étroitement, toujours plus étroitement, la solidarité avec le respect croissant de la personnalité.

Nietzsche, Emerson, Wagner, Zola ne sont peut-être, devant la science de l'avenir, que des enfants, plus sensibles que d'autres aux influences universelles, et balbutiant vaguement des prophéties lointaines; mais ils doivent contenir des choses d'une vérité bien vivante, ces balbutiements, pour retentir aussi profondément en nous. Il faut qu'ils aient touché de bien près le nœud de nos questions pour nous faire frémir ainsi.

De sa longue étude sur la fatalité de l'hérédité, le poète Zola conclut comme avait conclu le poète Wagner devant l'effrayant pouvoir de l'or et son accaparement arbitraire, et comme concluront les philosophes cherchant les formules du droit; il conclut en élevant un autel au dieu inconnu, — inconnu pour avoir été trop souvent adoré par des avortons, ou blasphémé par les forts, trahis par leur ignorance de ses lois : c'est à l'Amour qu'il élève le monument de son dernier livre.

Avec Emerson, Nietzsche, Wagner, Zola affirme qu'il faut chercher dans l'amour, dans les conditions de l'action créatrice, dans l'amour transmetteur fidèle des forces et des faiblesses d'une génération à toutes celles qui suivront, la solution de nos énigmes actuelles. Et ces tenaces recherches de la vie de toute cette descendance — basées autant sur l'adaptation des parents entre eux que sur le milieu où se développent les enfants — témoignent de ses plus intimes convictions.

Dans ce long et pénible travail de vingt années, ce n'était pas l'impiété bornée du fataliste qui nous avait férocement montré toutes les plus affreuses plaies humaines; c'était la piété courageuse et agissante du guérisseur, — qui voulait évoquer les pires fatalités pour leur donner un nom et se mesurer avec elles.

Quand nous aurons le même courage et le pouvoir de rechercher, — œuvre plus douloureuse que l'analyse de notre propre conscience, — dans l'arbre généalogique de chacune de nos familles, les diverses influences qui pèsent sur nos enfants, nous aurons peut-être fait un pas dans la connaissance des lois de la vie et de l'amour.

Nous retrouverons dans les histoires oubliées et dans le souvenir de quelque union mal équilibrée, les raisons profondes de nos faiblesses. Et peut-être — peut-être! — pourrons-nous enseigner à nos enfants quelques-unes des leçons que nous aurons si chèrement payées.

Mais, quoi qu'en dise Zola lui-même (cet homme est si énorme qu'il devient symboliste presque malgré lui, parce qu'il contient un monde de vérités qui rentrent les unes dans les autres), il y a dans ce dernier poème une autre apologie encore de la passion que la transmission éternelle et sacrée de la vie d'une génération à l'autre.

Il y a dans l'union de Pascal et de Clotilde avant l'enfant, l'accomplissement de toutes les possibilités de leurs deux natures, le développement de ces deux individualités, affirmées et fortifiées par le besoin que chacune d'elles a de la personnalité entière de l'autre.

De ce résultat qu'il dépeint si minutieusement, Zola veut à peine tenir compte. — Le génie de l'homme enfin rendu plus clair et déterminé, les découvertes de Pascal précisées et devenues directement applicables, le mysticisme vague et farouche de la femme transformé en un dévoûment serein, toutes les terreurs de Clotilde et son amour des chimères remplacés par le culte doux et fervent d'une grande réalité qui n'a ni fin ni bornes, — tout cela, Zola le note soigneusement et le fait merveilleusement ressortir, — mais l'enfant, la vie transmise aux âges futurs sont pour lui le seul but.

Et cependant, nous aussi, nous sommes les « âges futurs » rêvés par nos aïeux — et le bonheur en rayonnant se sème comme la vie et se transmet pour ainsi dire par contagion. Pascal et Clotilde, dans la petite ville, avaient fait naître autour d'eux, dans la foule inconnue, le bienfaisant instinct de cette admiration attendrie que tous les rayons de soleil complets arracheront toujours aux sincères.

« On ne pouvait se défendre de les envier et de les aimer, dans une contagion enchantée de tendresse » (p. 207).

Et, comme la Brunnhilde de Wagner, leurs saines amours avaient jeté dans les consciences racornies par des conventions forcées, la torche d'une flamme nouvelle.

Cette joie si naturelle de deux êtres grandissant l'un par l'autre, se complétant si profondément, n'était-elle pas un fruit suffisant déjà, tentation vivante, enseignement perpétuel, imprimant dans le souvenir de tous les futurs engendreurs la fécondante et nécessaire morale de l'amour entier?

Et la vie, cette vie qui fait la foi du poète, n'est-elle pas transmise plus forte et plus pure par tous ceux qui ont pu, grâce à Pascal, à Roméo ou à Tristan, à Iseult ou à Clotilde, exalter leur instinct jusqu'à lui donner une plus grande pénétration de ses exigences?

Le premier enfant de ces malheureux, n'est-ce pas eux-mêmes? N'est-ce pas cette fleur d'équilibre et d'harmonie qui sort de leur dualité?

Déjà il nous importe peu qu'un Michel-Ange meure sans enfants; nous savons qu'il n'est lui-même qu'un aboutissement, une concentration, une fleur de ce que l'humanité a de meilleur, un être en qui elle se mire, dont elle a besoin pour croire en elle-même, en ses gran-

deurs possibles; un être pour la création duquel les mères n'ont pas peur d'enfanter ni les fils de mourir. Mais nous commençons à voir aussi que ces couples héroïquement orgueilleux sont des fleurs doubles que les siècles ne peuvent pas oublier, que la jeunesse adore d'un culte involontaire, et qui restent dans nos rêves pour nous faire douter de notre propre infirmité plutôt que de leur puissante réalité.

Quel beau rêve — quel grand rêve! Que seuls les faibles, les ignorants, les petits, les assoiffés d'affirmation puissent partager cette chimère, — que tout ce qui dans l'œuvre de Zola n'est qu'*idée* soit très imparfait, — c'est possible, et je n'en ai cure.

Je lui ai une si grande reconnaissance d'avoir fait ce rêve et de l'avoir formulé que cela me suffit. Mes poumons s'ouvrent, je respire largement. Pour un moment j'ai été citoyen du monde, du monde à tous les âges, j'ai respiré l'air des choses qui ne finissent pas.

I. W.

GUY DE MAUPASSANT

Guy de Maupassant est mort vendredi dans la maison du docteur Blanche, à Passy, après y avoir passé dix-huit mois. La maladie fatale qui avait frappé l'auteur d'*Une Vie*, d'*Yvette*, de *Bel-Ami*, de *Pierre et Jean*, de *Fort comme la mort*, de *Notre Cœur*, et de cette étonnante nouvelle des « Soirées de Médan », *Boule-de-suif*, son chef-d'œuvre, ne laissait point d'espoir, et depuis un an et demi, Guy de Maupassant était mort pour les lettres, mort pour ses amis. La nouvelle de la catastrophe définitive a douloureusement impressionné Paris sans l'étonner.

Interviewé par un rédacteur du *Journal*, Zola a donné sur lui ces détails caractéristiques :

« Il venait souvent me voir à Médan, en compagnie de Céard, de Hennique, de Huysmans, de Paul Alexis. C'était un silencieux, à cette époque, et aucun de nous ne soupçonnait son talent. Il se distinguait seulement dans les excercices physiques; son adresse au tir nous surprenait. A trente mètres, il abattait une pomme au pistolet.

Peu de temps après, nous décidions d'écrire les *Soirées de Médan*. Quand Guy de Maupassant nous apporta *Boule-de-Suif*, nous demeurâmes tout interloqués. — « C'est Flaubert qui a fait ça, pensions-nous. » — Non, ce n'était pas Flaubert, c'était bien Guy de Maupassant. La suite le prouva. Mais, malgré tout, *Boule-de-Suif* est resté, selon moi, son chef-d'œuvre.

Enfin, déclare Zola, Guy de Maupassant fut toujours un admirable ami. Son humeur était toujours égale. Sa conversation nous amusait beaucoup; il mettait beaucoup d'art à conter de petites anecdotes. Il devenait même parfois hâbleur, ce qui, du reste, n'ôtait rien au charme de sa causerie.

Ce fut aussi un charmeur de femmes. Toutes lui étaient acquises. Il avait cette galanterie, cet esprit fin et cette souplesse de manières qu'elles apprécient. Son plus grand plaisir, quand il était à la campagne, était de réunir, le soir, chez lui, autant de femmes du monde que son salon pouvait en contenir. Détail assez curieux, il avait une horreur profonde de la tour Eiffel; il ne cessait de la maudire; il prétendait, en effet, que les dames aimaient mieux aller dîner sur la première plate-forme de la tour que d'accepter ses invitations.

Il travaillait beaucoup, pas cependant, comme on l'a prétendu, au point de s'abîmer la santé. Sa folie ne provenait pas, non plus, des excès qu'il avait commis: Guy de Maupassant était plutôt sobre. Il a subi simplement les lois fatales de l'hérédité. Son frère, on le sait, est mort fou; d'autres membres de sa famille furent aussi atteints de troubles cérébraux. La catastrophe dont il a été victime était donc à prévoir; elle n'a surpris aucun de ses amis. Dans les derniers temps, nous avions tous remarqué que son caractère s'était assombri. Il avait d'étranges idées et des manies qui nous inquiétaient. Son cerveau commençait à se déséquilibrer.

— Et l'écrivain? demandons-nous.

— Je l'admire sans réserve, nous répond Zola. Il appartenait, comme Molière, La Fontaine, Montaigne et Rabelais, à la vraie race des grands écrivains français. Sa langue est simple, claire, toujours précise. Presque tous ses livres renferment d'éclatantes beautés. Mais je ne vous cache pas que je préfère encore ses nouvelles. Il en est qui sont de purs chefs-d'œuvre. Il excellait dans ce genre et peut-être y restera-t-il le maître. Il occupera une très grande place dans la littérature de la seconde moitié de ce siècle. »

Citons, pour finir, cette curieuse anecdote que rapporte le même journal :

« En 1888, sur la dénonciation d'une femme de lettres, Madeleine repentie sans mérite puisqu'elle était sans charmes, Maupassant faillit être condamné par la Cour de Rome et inscrit à l'*Index*, cet enfer des livres.

Un badaud du roman aurait peut-être vu dans cette affaire une réclame heureuse. Maupassant trouva dans la seule menace une insulte de l'institution qui fut la plus artistique du monde à son talent d'artiste.

Il adressa au Dominicain, écuyer cavalcadour de l'*Index* une lettre et jamais plus il n'entendit parler de l'incident.

La lettre ne fut pourtant pas le motif de l'acquittement. Le livre envoyé à l'*Index* était *la Maison Tellier*. Il fut soumis, par erreur, à l'examen d'un religieux allemand, qui ne savait un mot de français.

L'excellent homme fit un rapport où il déclara que ce travail d'architecture ne présentait pas d'erreurs graves.

C'est ainsi que Maupassant évita les foudres ecclésiastiques. »

Le futur Palais des Beaux-Arts [1].

MON CHER MAUS,

On se heurte à une grande difficulté dans la question du futur Palais des expositions des Beaux-Arts. On désire, et on a raison, que la grande salle d'exposition puisse en même temps servir de salle de Concerts. Mais, dit-on, ces deux buts sont inconciliables, et l'on cite des autorités à l'appui de cette opinion. Quant à moi, je ne la partage pas.

Je connais deux salles de forme analogue, presque identique, dont l'une est d'une acoustique parfaite : la salle du Conservatoire de Bruxelles; et l'autre, la grande salle du Musée de Harlem (celle des Franz Hals), est peut-être la plus favorable de toutes celles que je connais, au point de vue de l'éclairage des tableaux.

(1) Voir *l'Art moderne* des 4, 11, 18, 25 juin et 2 juillet derniers.

En combinant les dispositions de ces deux salles, on arriverait certainement à construire une salle modèle, excellente pour la peinture, excellente pour la musique.

D'où vient l'acoustique si favorable de la salle du Conservatoire? En premier lieu de son *plafond plat*. Rien n'est plus défavorable au son que les voûtes (à preuve la salle de la Grande Harmonie). L'onde sonore s'y enroule en spirale et se perd au centre de la voûte; elle se répercute au contraire sur les plafonds plats avec un angle de réflexion égal à l'angle d'incidence, et redescend frapper l'oreille de l'auditeur. Les angles coupés du plafond du Conservatoire ne nuisent pas (peut-être même au contraire) parce que, proportionnellement à la largeur du plafond, ils occupent peu d'espace.

A Harlem, la salle Franz Hals présente la même disposition : plafond plat avec coins coupés. PAS d'éclairage *central* (celui-ci est mauvais, car il provoque des reflets sur les tableaux). Pas de velum à demeure (excellent pour le soleil, détestable par un temps sombre). C'est dans les coins coupés des deux côtés du plafond, et tout le long de celui-ci, que sont placés les lanterneaux, de telle sorte que le lanterneau de gauche éclaire les tableaux placés à droite et réciproquement. Des rideaux placés entre le toit vitré et le lanterneau sont facilement manœuvrés par l'huissier de salle. Lorsque le soleil donne, il les déploie *du côté du soleil*. Lorsqu'il se cache, l'huissier supprime l'usage des rideaux.

Je crois que des lanterneaux de 2 mètres de large dans les coins coupés, occupant, eu égard à leur inclinaison, seulement une bande d'un mètre quarante de chaque côté du plafond, suffiraient amplement. Le milieu du plafond serait massif dans toute sa longueur. Pareil système a fait ses preuves à Harlem au point de vue pictural. Il ne force à modifier en rien l'acoustique d'une salle semblable à celle du Conservatoire. La solution me semble donc parfaite à tous égards.

On ne pourrait mieux faire que de consulter à ce propos M. Victor Mahillon, le conservateur du Musée du Conservatoire, un acousticien de premier ordre.

Un mot encore. Cette salle étant un parallélogramme oblong, serait placée au centre de l'édifice, et de chaque côté, dans le sens de la longueur, se trouveraient trois plus petites salles, soit six petites salles et une grande (sans compter les salles de sculpture, d'aquarelles, d'architecture, etc.).

Je proposerais d'attribuer chaque petite salle à un groupe spécial.

Les *XX* en auraient une, les Anversois une autre, *l'Observatoire*, *les Femmes peintres* et d'autres groupes également. Chaque groupe serait maître dans sa salle et placerait comme il l'entendrait les tableaux qui lui seraient confiés par ses adhérents. Il devrait du reste observer les règlements généraux. La grande salle serait réservée aux grands tableaux et subdivisée elle-même en sections d'après les groupes.

Cette disposition permettrait de mieux comparer les mérites des diverses écoles et surtout de ne plus laisser opprimer les minorités par les majorités, en plaçant indignement les tableaux de leurs rivaux.

Salut amical.

LÉON LEQUIME

***

D'autre part, M. Georges de Saint-Cyr précise, dans une lettre qu'il nous adresse, le projet qu'il a conçu de transformer en vue des grandes auditions le local destiné à Messieurs les peintres.

« Lorsqu'il n'y aura pas d'exposition de peinture, dit-il, on enlèvera les cloisons et on aura une salle de 2,400 mètres carrés, c'est-à-dire plus du double de celle dont on projette la construction au Waux-Hall. L'orchestre aura 21 mètres sur 12. Il y aura en outre deux salles d'accord de 10 mètres sur 12. Les musiciens auront une entrée particulière donnant directement accès aux salles d'accord.

Le plafond de l'orchestre sera moins élevé que celui de la salle, et disposé de manière à renvoyer les sons vers le public, comme on l'a fait au Waux-Hall.

Ce local pourrait contenir 3,000 personnes au moins et servirait aux grandes auditions. Pour les concerts qui se font devant un auditoire plus restreint, on pourrait parqueter les jardins de sculpture et avoir là aussi deux bonnes salles, avec salles d'accord et entrées particulières. Ces jardins, dont la superficie est de 20 mètres sur 23 (soit 460 mètres carrés), pourront contenir chacun 800 personnes.

Quant à l'acoustique et au problème des vitrages qui préoccupent à juste titre vos correspondants, on pourrait faire cet hiver, après le Salon, l'essai des locaux, qui seront exactement disposés comme le bâtiment définitif. Il sera aisé de se rendre compte des défauts, s'il y en a, et de les corriger. »

***

Reste la grosse question, celle de la construction du Palais des Beaux-Arts, qui est loin d'être résolue. Le Gouvernement consent à offrir gratuitement le terrain, et c'est déjà un joli cadeau qu'il fait aux artistes, la valeur de ces terrains s'élevant à 800,000 fr.

La Société des Beaux-Arts se déclare incapable de faire les frais des bâtiments. Elle n'a point de ressources et recule devant les difficultés de l'entreprise. D'autre part, l'Etat ne veut pas entendre parler d'une Société financière édifiant le Palais pour en tirer profit. Les choses en sont là, et rien n'avance. Il serait à souhaiter toutefois que le Palais fût construit en 1895, afin de montrer aux étrangers qu'attirera l'Exposition universelle que Bruxelles n'est pas, au point de vue artistique, une ville de province.

Camille Lemonnier en Cour d'assises.

Réponse de M. Jules Le Jeune, ministre de la Justice (1).

MONSIEUR,

Vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, en termes dignes et fiers où j'ai perçu, m'a-t-il semblé, un peu d'amertume et de tristesse, l'émoi douloureux que vous cause la poursuite dirigée contre vous. Un journal esthète, connu pour l' « à travers tout » avec lequel il sait défendre ses amis, m'apporta un matin vos nobles phrases grandiloquentes. Bien qu'il soit insolite de répondre à une lettre ouverte, — généralement destinée à bien d'autres que celui auquel elle est, décorativement, adressée, — me voici vous écrivant à mon tour, au mépris de toute étiquette.

C'était pour d'autres, assurément, que vous jugiez utile de rappeler l'œuvre considérable dont vous pouvez justement vous enorgueillir, les trente ans de vie probe et droite dans la ferveur de l'Art? Je vous connais de longtemps, veuillez le croire, et vos livres me sont familiers, depuis les tragiques descriptions de *Sedan* jusqu'aux études parisiennes où votre robuste talent —

(1) A la lettre ouverte de M. Camille Lemonnier dans *l'Art moderne* du 4 juin dernier.

récemment — s'essaya. J'ai gardé d'*Un Mâle* et du *Mort* des impressions inoubliables. J'ai lu *Thérèse Monique*, *l'Hystérique*, *Happe-Chair*, *la Fin des Bourgeois* et tous ces volumes de contes et de nouvelles dont la série commence à *Nos Flamands*, *Croquis d'automne* et se continue superbement pendant des années — car votre labeur est admirable et votre effort, sans cesse renouvelé, s'est constamment porté dans des directions imprévues et nouvelles. J'apprécie fort aussi certaine plaquette devenue rare : *Mes Médailles*, où vous avez abordé en maître la critique d'art. Vous voyez que je suis assez bien renseigné.

Enfin, il faudrait être ministre en Béotie pour ignorer que votre *Belgique* est le plus beau poème qu'on ait composé pour célébrer la terre natale, et que rien que par cette œuvre-là, vous, écrivain, avez plus fait pour l'homogénéité et la grandeur de la patrie que tous les politiciens par leurs gestes ou leurs discours.

Je sais l'estime déférente dont usent à votre égard tous ceux qui travaillent à la défense et à l'illustration du langage français; je sais que votre gloire va parallèle aux plus sonores; je sais encore l'enthousiasme des jeunes que vous avez groupés, jadis, en un pays morne et hostile à toute littérature, que vous avez réconfortés de votre exemple en ces temps difficiles !

Mais c'est précisément parce que je sais tout cela, que je m'étonne de vous voir pareillement affecté pour un aussi menu désagrément.

Mon parquet juge à propos de vous poursuivre en Cour d'assises; j'aime à croire qu'il a pour cela de bonnes raisons. J'avoue que les circonstances que vous me signalez sont bizarres et que cette sévérité manque un peu d'actualité. Votre récit, je le lus il y a cinq ans et il ne m'en souvient guère. Permettez-moi donc de laisser entière la question et n'exigez point mon avis sur le procès lui-même.

Mais quoi donc peut vous inquiéter? — Votre art? — Mais n'est-elle pas au-dessus de ces tracas et de mille autres vaillamment endurés, la flamme pure, la flamme ardente qui brûle en votre être vers l'Idéal? Est-ce qu'il appartient à un magistrat quelconque de modifier en vous l'impression esthétique, ou hors de vous son expression nécessaire? Abdiquerez-vous une épithète indispensable devant la crainte d'un réquisitoire? Et l'OEuvre ne sera-t-elle pas là, toujours et quand même, malgré les robes rouges, les greffes et les verbosités pénales?

Votre honneur? — Mais sera-t-il griffé seulement par cette aventure? Verrez-vous, vers votre main, une main de moins tendue? Et même, dans l'esprit du procureur qui sollicitera votre châtiment, du président qui peut-être l'énoncera, aurez-vous le moins du monde déchu? Qu'ils s'en rendent compte ou non — et croyez m'en, beaucoup s'en rendent compte — il n'est pas en leur pouvoir de diminuer l'éclat de votre gloire, de refroidir la reconnaissance de tous ceux qui se sont réchauffés au soleil de vos livres !

Que les jeunes soient, à cette occasion, insultés par la foule rendue audacieuse par les coups portés à leur aîné? — Quittez ces craintes. Vous les verrez sans doute se serrer à vos côtés pour témoigner de leur vénération, mais votre épreuve ne servira qu'à les fortifier dans un mépris plus altier des incompréhensifs et des imbéciles !

Cette poursuite n'a donc — si l'on prend les choses d'un peu haut, comme vous en avez la chevaleresque coutume — aucune espèce d'importance. Vous êtes, en réalité, trop au-dessus d'elles pour qu'elles puissent vous atteindre. Mais dans la vie courante, dans les contingences de tous les jours, je conçois qu'elles vous paraissent mortifiantes et j'excuse votre sourde irritation.

Qu'attendiez-vous de moi, en cette occurrence? Si je ne relevais que de ma fantaisie, comme ce pape qui grâcia Benvenuto Cellini, je donnerais certes, avec grande joie, l'ordre de ne plus vous importuner; mais je ne suis que le ministre parlementaire d'un roi constitutionnel, et dès lors, si je pense avec vous que les répressions ne peuvent se hausser jusqu'à l'art souverain, il ne m'appartient pas de dispenser l'artiste des règles communes.

Si vous les avez enfreintes, ces règles, pourquoi ne seriez-vous pas puni? Les juges qui ont condamné Baudelaire et Flaubert se sont couverts d'un perpétuel ridicule; mais ceux qui ont condamné des folliculaires obscènes sont sans reproche.

Votre nom, votre œuvre, votre passé suffisent, *pour moi*, je vous l'ai dit, pour me faire préjuger, avant tout examen, la pureté de vos intentions; je ne confonds pas le grand écrivain que je respecte avec des scribes abjects spéculant sur les instincts sales du nombre; si vous avez eu un instant de faiblesse ou d'erreur, encore voudrais-je qu'il soit apprécié avec la plus grande indulgence et que votre personne soit traitée avec les plus grands égards.

Mais c'est là un sentiment tout individuel. Cette distinction de lettré, comment voulez-vous que mon Parquet la puisse faire? Ces messieurs sont diligents et zélés; ils s'efforcent, avec une ponctualité et un empressement louable, à réprimer tout ce qui leur paraît contrevenir aux prescriptions multiples des lois pénales, mais où auraient-ils appris la littérature, je vous le demande? Dans les Universités où de vagues indications professorales s'arrêtèrent au mouvement romantique? Plus tard? Non plus, ils ont flâné au barreau avec le dédain et l'incompréhension du monde bourgeois vis-à-vis de l'art; puis entrés dans l'engrenage judiciaire, ils se sont trouvés absorbés par des besognes routinières et perpétuellement exigeantes. Ils ont fort peu de lecture, en vérité. Ils ne lisent même pas les *Annales parlementaires;* à plus forte raison sont-ils étrangers à la vie intellectuelle contemporaine. Si vous alliez voir leur bibliothèque, vous seriez effrayé et apitoyé par d'invraisemblables indigences. Des lettres d'à présent, ils ne savent rien que les appréciations sottes, superficielles, blagueuses des journaux. Pour eux, votre nom, au bas d'une prose, ne la protège pas. Au contraire : ils ignorent *la Belgique*, mais ils n'ont pas oublié *l'Enfant du Crapaud*.

Pensez à cela et ne vous laissez pas aller à une indignation excessive. Pardonnez-moi les auxiliaires indispensables et confessez que je ne puis cependant pas non plus n'appeler au Parquet que des littérateurs et des artistes. Eux essayeraient peut-être de poursuivre les escroqueries financières et les crimes contre les masses !

Résignez-vous donc, mon cher écrivain, et agréez, quoi qu'il arrive, l'assurance de ma sympathie et de mon admiration.

JULES LE JEUNE.

P. S. — Cette lettre n'est peut-être pas authentique.

JULES DESTRÉE. (*La Justice.*

RESPECT AUX ARBRES !

Nous lisons dans *le Soir :*

« Ils vont bien, les vandales de l'administration. Voici qu'ils viennent de décider la suppression des superbes arbres qui bordent les chaussées de Louvain, Alost, Ninove, Mons! Le prétexte invoqué est exquis; les arbres ont atteint leur pleine croissance et ils pourraient perdre de leur valeur.

Maintenant nous le savons : les arbres ne sont point là pour donner de l'ombre, de la fraîcheur, ils forment uniquement l'objet d'une haute spéculation!

De ce train-là attendons-nous à voir abattre les superbes arbres qui ornent notre Parc : ils ont atteint leur pleine croissance aussi, ceux-là. Et le bois de la Cambre suivra, n'est-ce pas? Car on a déjà commencé l'abatage par là et il reste encore quelques peupliers ayant atteint toute leur croissance.

Enfin, MM. les vandales de l'administration pourront s'attaquer au Jardin Botanique : il y a là des palmiers qui ont depuis longtemps atteint leur pleine croissance...

Mais dans tout cela, nous nous demandons ce que devient la Société pour la protection des sites. Holà! Messieurs, il est temps que vous vous montriez, sinon dans quelques années nos plus belles promenades auront été livrées aux fabricants de fagots! »

Bien parlé! Nous nous associons à la protestation du *Soir* et rappelons la campagne que nous avons faite pour critiquer une administration sauvage toujours prête à distribuer des coups de cognée (1).

La Zélande nous a laissé un admirable exemple. On conserve au Musée de Middelbourg un tableau qui représente le supplice infligé autrefois à ceux qui maltraitaient les arbres. ON LES BATTAIT DE VERGES. « Représailles logiques, dit avec raison Jean d'Ardenne *(Guide descriptif illustré de la côte de Flandre et des plages de la mer du Nord*, p. 389) dont il est regrettable, dans une certaine mesure, que nos mœurs n'autorisent plus l'emploi. »

Est-ce au souvenir de cette correction méritée qu'il faut attribuer le respect que professent les Zélandais pour leurs arbres? Il suffit de faire une excursion en ce merveilleux pays, soit dans les îles, soit en deçà de l'Escaut, dans la Flandre zélandaise, pour être frappé de la beauté que donne aux sites la liberté laissée aux arbres de croître comme il leur plaît. Combien de fois faudra-t-il que nous insistions pour qu'on se décide à supprimer les mutilations barbares qui déshonorent les plus belles promenades de notre pays?

LES CONCOURS DU CONSERVATOIRE (2)

Harpe. Professeur : M. MEERLOO. — 2e prix, Mlles Kufferath et Barré.

Piano (hommes). Professeur : M. DE GREEF. — 1er prix avec distinction, MM. Delune, Janssens et Roze. — 2e prix avec distinction, M. Cluytens.

Le défaut de la harpe, c'est de n'avoir pu enfanter une littérature musicale assez riche pour récompenser l'effort de ceux qui s'adonnent à ce joli instrument. Parmi les compositeurs que la harpe a inspirés, la qualité ne suffit pas à la quantité. On demande un nouvel Orphée, un second Ossian, ne fût-ce que pour couronner le zèle intelligent de l'excellent professeur Meerloo.

Le jury a voulu encourager les fillettes qu'il présentait pour la première fois, en leur décernant d'emblée un second prix à toutes deux, *ex æquo*. Un simple accessit eût suffi. Non que les jeunes filles fussent indignes du prix. Mais peut-être la générosité du jury a-t-elle eu le tort d'enlever à deux élèves bien douées le moyen de compléter leurs études pendant une durée que leur extrême jeunesse leur permettait d'y consacrer sans nuire à leur avenir.

L'an dernier il avait, avec la même libéralité, octroyé deux seconds prix avec distinction à MM. Janssens et Roze, de la classe de M. De Greef. Pour ne pas se déjuger, il s'est vu forcé de leur conférer une nouvelle distinction en même temps que le 1er prix. Dieu sait cependant s'ils avaient droit à autre chose qu'à celui-ci, aux côtés surtout de M. Delune, qui, lui, possède un tempérament d'artiste, qui a joué parfaitement, avec la force et la délicatesse voulues, son concerto de concours et qui, surtout, a interprété comme il convient — et quel plus grand éloge — la sonate en *fa mineur* de Beethoven. M. Roze n'avait guère compris la ballade en *la bémol* de Chopin, ni M. Janssens le *Concerto* de Mochelès, vieillerie d'ailleurs fort ennuyeuse à la vérité et qu'on s'opiniâtre à imposer bisannuellement pour alterner avec quelque vétuste composition de Hummel.

Ce concours d'indulgences, dont l'enseignement de M. De Greef n'a certes pas besoin pour briller, s'est terminé par l'attribution d'un second prix avec distinction à M. Cluytens, un jeune débutant très bien doué. Pour ce second prix et surtout pour cette distinction, nous renvoyons aux remarques formulées plus haut au sujet des harpistes. Elles s'y appliquent aux mêmes titres.

CORRESPONDANCE DE LIÉGE

Ce fut une fête vraiment artistique que samedi dernier le « Sport nautique de la Meuse » offrit au public liégeois dans son hall de garage, coquettement transformé en salle de concert, avec de larges plantes épandant leur feuillage touffu, de « nautiques » panoplies aux murs de pin, et au toit les skiffs effilant leurs lignes gracieuses.

Il était accouru en nombre, le public. Si nombreux que, les portes du hall largement ouvertes, il avait dû se masser dans le jardin doucement illuminé de la clarté tamisée de lanternes vénitiennes.

Mais aussi au programme brillait le nom de César Thomson; et si répandu qu'il soit à l'étranger, le grand artiste ne se fait guère entendre en Belgique.

La virtuosité de César Thomson touche au prodige; il n'est point de difficultés qu'il ne vainque avec une aisance, une tranquillité, une sûreté merveilleuses. Égal aux plus grands par la pureté du style et la qualité du son, il marque plus encore par la pénétrante compréhension, l'intime profondeur du sentiment, l'austérité de l'exécution.

Mme L. Delhaze, également professeur à notre Conservatoire, joue Chopin avec grand charme et une attachante nervosité. Elle possède un toucher délicat, une jolie virtuosité, et c'est avec infiniment de grâce qu'elle a exécuté un *Printemps* de Grieg et *Tempo di giga vivace* de Palumbo.

On ne pourrait chanter de manière plus poignante et avec plus

(1) Voir spécialement *l'Art moderne* des 4 septembre 1892, 26 juillet 1891, etc.

(2) Suite. — Voir nos deux derniers numéros.

de sobriété que M. Désiré Demest l'air d'ivresse de *la Jolie fille de Perth* de Bizet. La diction de M. Demest est admirable et sa voix chaude, très communicative d'émotion. Il dit avec une rare perfection de détails *le Roi des Aulnes* de Schubert.

Mlle Eva Braconnier, son élève, malgré la peur dissolvante d'un premier début, nous a fait entendre une belle voix de mezzo-soprano et une diction soignée que l'étude développera et que l'habitude du public nous permettra plus tard d'apprécier plus complètement.

Au milieu de ces artistes d'élite, un amateur, qui est un violoncelliste de talent considérable, M. Jules Richard, conseiller à la Cour d'appel de Liége, s'est fait vigoureusement applaudir en exécutant avec une réelle maitrise un *Concerto* de Klengel, un *Adagio* de Tartini, une *Polonaise* de Popper, gros de difficultés.

Petite chronique

Le Waux-Hall fera entendre mardi une jeune cantatrice, élève du professeur Bonheur : Mlle Mosca. Le programme de ce concert extraordinaire sera choisi avec un soin particulier. Mlle Mosca chantera un air de *Sigurd*, le *Noël payen* de Massenet et le *Sancta Maria* de Faure.

Ce soir, dimanche, l'orchestre exécutera *le Chant des Belges* de Litolf, *la Fantaisie wallonne* de Hanssens, une *gavotte* de Bach, un *menuet* de Boccherini, une marche militaire de Schubert orchestrée par Guiraud, *l'Aspiration* de Léon Dubois, etc.

L'Institut supérieur des Beaux-Arts, à Anvers, vient de charger d'un cours d'art appliqué M. Henri Van de Velde, dont on a apprécié les œuvres aux Salons des *XX* et de *l'Association pour l'Art*. Le Conseil d'administration a montré en cette occasion une initiative louable. Nul doute que M. Van de Velde, dont les recherches se portent spécialement vers les applications de l'art et qui a, tant par ses œuvres que par ses écrits — *l'Art moderne* a publié tout récemment encore une intéressante étude de lui sur les papiers de tenture (1) — acquis une réelle compétence en matière d'art industriel, rende à l'enseignement de l'Institut les services qu'on attend de lui. Le cours de M. Van de Velde sera théorique et technique. Il initiera les élèves au mouvement des nations voisines, spécialement de l'Angleterre, en faveur des arts appliqués. Ainsi compris, ce nouveau cours, qui constitue une importante innovation, peut offrir le plus grand intérêt et devenir le point de départ d'une véritable renaissance dans les industries artistiques.

Notre collaborateur M. Henri de Régnier vient d'être frappé dans ses affections par la mort de son père, M. Henri-Charles de Régnier, décédé en son domicile à Paris, rue Boccador, le 27 juin, dans sa 73e année. Nous présentons au poète de *Tel qu'en songe* l'expression la plus sincère de nos sentiments de condoléances.

Le concours pour la place de professeur d'alto au Conservatoire royal de Bruxelles a eu lieu jeudi passé, sous la présidence de M. Gevaert. Il y avait quatre concurrents.

Le jury, à l'unanimité, a décerné la palme à M. Léon Van Hout, l'artiste distingué dont le talent a été mis en lumière par les auditions du quatuor Ysaye aux concerts des *XX*.

La ville de Mons fêtera, en 1894, le 300e anniversaire de la mort du célèbre musicien montois Roland de Lattre par l'organisation d'une grande fête musicale dans laquelle seront exécutées plusieurs de ses œuvres, et d'un concours de chant comprenant notamment une section d'excellence et une section d'honneur.

La date exacte de ce concours n'est pas fixée, mais il peut être, dès à présent, annoncé pour la fin de juin ou le commencement de juillet.

Le règlement du concours sera publié prochainement.

(1) Voir *l'Art moderne* des 18 et 25 juin derniers.

La Nervie, revue mensuelle d'art et de littérature, tel est le titre d'un nouveau périodique publié à la Louvière, sous les auspices du Caveau louviérois. S'adresser pour les abonnements (4 francs par an) à M. Emile Le Comte, secrétaire de la rédaction. Nous souhaitons cordialement la bienvenue à *la Nervie*, qui lutte pour les idées que nous défendons et qui « décentralise » le mouvement. Au sommaire de la troisième livraison, qui vient de paraître, les noms d'Emile Verhaeren, Henry Gravez, Edm. Deffernez, J. Lebleu, etc.

La 4e livraison trimestrielle (mai-juin) de la très curieuse revue de M. Tito Zanardelli : *Langues et dialectes*, vient de paraître. Au sommaire : I. *Agnominastique belge* (les sobriquets de Bruxelles et des environs). — II. De la déformation des noms propres en wallon. — III. Premier essai de grammaire boraine. — IV. Glossaire phonologique, étymologique et grammatical. — V. Mouvement bibliographique.

Vient de paraître chez Ch. Vos, éditeur
rue de l'Impératrice, 20

LES RÉCITS DE NAZARETH
par EUGÈNE DEMOLDER
Un volume de 200 pages, fr. 3-50.

ZÉLANDE — ILE DE WALCHEREN
Steamers « TELEGRAAF »
ANVERS — ROTTERDAM
Trois départs par semaine
ANVERS — FLESSINGUE
Excursions le dimanche
Voir les affiches spéciales
RENSEIGNEMENTS ET AFFICHES :
O. VERSTRAETEN, Quai du Commerce, 15, Bruxelles
et VAN MAENEN & VANDEN BROECK, Rue des Récollets, 16, Anvers

LE GRESHAM
COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES
La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855. *Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de 220 millions.
RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

Spécialité de vins fins de Champagne
CARLE FRÈRES
AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)
MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale
Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin
Vins de toutes provenances

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT *et l'*ANGLETERRE

Bruxelles à **Londres** en 8 heures.— **Cologne** à **Londres** en 13 heures.— **Berlin** à **Londres** en 22 heures.— **Vienne** à **Londres** en 36 heures. — **Bâle** à **Londres** en 20 heures. — **Milan** à **Londres** en 32 heures. — **Francfort s/M** à **Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'**Ostende** à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 02 soir. — De **Douvres** à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSEE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant.** BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glascow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES** ou **DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2e en 1re classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1er juin au 30 septembre. Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

BREITKOPF & HÆRTEL

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

Envoi à vue pour la ville et en province

SEUL DÉPOT POUR LA BELGIQUE DES

Célèbres Orgues-Harmoniums « ESTEY »

(BRATTLEBORO, AMÉRIQUE)

PLUS DE **225,000 INSTRUMENTS** VENDUS

ABONNEMENT DE MUSIQUE

Deux cent mille (200,000) numéros

LES CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES

Dépositaires des pianos BECHSTEIN

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM 32, rue de l'Industrie

Treizième année. — N° 29. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 16 Juillet 1893.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

Pro Arte. — Le procès Lemonnier. — Cueillette de livres. *Contes hétéroclites*, par M. H. Carton de Wiart ; *De l'Unité des religions*, par une Russe ; *Croquis de plage*, par Mars. — Accusés de réception. — Funérailles de Guy de Maupassant. — Les fresques de la maison Leys a Anvers. — Projet de concours pour les balcons fleuris. — Les Concours du Conservatoire. — Petite chronique.

Pro Arte.

Interpellée à deux reprises sur le point de savoir si elle entendait donner à l'art neuf le même rang qu'aux manifestations classiques et académiques, la Société des Beaux-Arts n'a pas répondu. Ceux qui la dirigent sont-ils à la fois sourds, aveugles et muets? Notre demande, courtoise et précise, appelait une explication immédiate. Ce n'était pas de nous qu'il s'agissait, mais d'un principe de justice qui préoccupe à bon droit tous les artistes. Il y a longtemps que les idées nouvelles sont l'objet dans les Salons officiels d'un impardonnable discrédit. Des jurys aimables comme des garde-chiourmes jettent systématiquement la porte au nez de tous ceux qui se permettent de ne pas être « conformes ». Si, par suite de quelque distraction, ces jurys laissent un artiste indépendant pénétrer dans le sanctuaire, la commission de placement répare bien vite la bévue commise. Et les coins obscurs, les bouts de salle délaissés, les hauteurs inaccessibles des frises sont dévolus aux toiles des peintres téméraires qui bravent les articles du code esthétique promulgué par quelques professeurs de perspective aérienne et par des gilets blancs en bonne posture.

Il faut que cela cesse.

L'art nouveau a acquis aujourd'hui sa place au soleil. Il est au-dessus des discussions. Il domine les polémiques. Le ruisseau qui se frayait timidement un lit à travers les broussailles et les rochers est devenu un fleuve majestueux, au cours rapide. Nous avions espéré voir le frêle esquif de la Société des Beaux-Arts prendre le large sur ses eaux et se laisser emporter par le courant irrésistible vers la haute mer. Vain espoir. L'embarcation reste ancrée à la rive. Les rames sommeillent. Les voiles demeurent carguées. Orientons-nous donc vers de plus audacieux navigateurs.

Ceux-ci sont trouvés, et déjà ils appareillent ! Avec une foi ardente et un zèle désintéressé, un groupe nouveau s'est formé en vue de faciliter l'éclosion de l'art nouveau, de lui frayer les voies, d'exalter ses productions. *Pro Arte !* Pour l'Art, c'est-à-dire pour l'art évolutif et progressif, le seul qui vaille à notre époque de recherches obstinées et de curiosités insatiables.

Puisque les vieilles théories ont trouvé leurs défenseurs, puisque les rhapsodies des illustres critiques aux pieds de marbre englués dans la glaise des routines ont leurs auditeurs attentifs, liguons-nous pour la protection

des principes nouveaux : l'indépendance de l'artiste, le mépris des formules, l'horreur du pastiche, le dédain du déjà vu. Le corps des francs-tireurs de l'art balance, en nombre et en éclat, l'armée des vieilles gibernes. Donnons-lui l'occasion de se déployer en bataille, non pour des escarmouches d'avant-garde, mais pour les engagements définitifs. Lancé dans la mêlée, il étonnera par la force et la décision de ses attaques. Il révélera sa belle vaillance juvénile. Et le triomphe définitif sera proche.

Déjà les mesures sont prises. L'hiver qui s'amène, comme disait Laforgue, verra la première manifestation des forces coalisées de l'art jeune. Peinture, sculpture, arts appliqués, musique, lettres trouveront place dans cette joute internationale. D'innombrables sympathies saluent l'avènement d'un Salon indépendant, destiné à secouer tous les ans la torpeur ambiante, — d'un Salon embrassant un domaine plus vaste que telle ou telle association d'artistes fédérés en vue des bagarres de l'art. La liste s'allonge des personnalités qui offrent leur appui à la nouvelle entreprise et lui fait une admirable garde d'honneur. Il a fallu, pour éviter tout froissement et laisser aux promoteurs l'entière liberté de leur initiative, repousser d'une façon absolue les artistes. Aucun parti-pris d'école n'est donc à craindre. Feront seuls partie du groupe des esthètes, des amateurs d'art, des hommes de lettres que la lassitude des routines et l'enthousiame pour les coups d'aile nouveaux de la pensée a spontanément réunis. Ces hommes formeront la caution des idées mises en œuvre. Ils inviteront chaque année les artistes vraiment dignes de ce nom, les artistes que sollicitent les horizons infinis de l'art, à exposer leurs toiles. Ils prieront les musiciens des écoles nouvelles à faire entendre leurs compositions. Ils solliciteront le concours d'orateurs pour discuter d'intéressants problèmes d'esthétique, pour faire connaitre au public des poètes nouveaux, pour affirmer, par des causeries et des lectures, le talent de tel homme de lettres inconnu ou méconnu.

Elargissant le cadre des fêtes artistiques données par certains, développant le programme que tel cercle, les *XX*, par exemple, s'est imposé, le groupe qui vient de se constituer créera à Bruxelles un foyer d'art intense, tel qu'il n'en existe dans aucune ville, et qui, demeurant étranger aux rivalités personnelles comme aux intérêts de boutique, centralisera les sympathies de tous ceux qui aiment l'art pour les jouissances qu'il donne et non pour les bénéfices qu'il procure. Et son action s'étendra en province, qui compte dès à présent bon nombre de personnalités en vue acquises à l'entreprise.

Pro Arte! Cette devise, ou ce cri de guerre, ralliera toutes les forces, actuellement éparses, des armées nouvelles. Et l'on verra bientôt de quel côté se dessinera la victoire.

LE PROCÈS LEMONNIER

L'Indépendance belge, organe du muflisme contemporain, journal financier qui se met de la littérature comme les vieilles coquettes se mettent du fard, a cru devoir dire son mot sur le procès Camille Lemonnier. Son articulet est digne des habitudes de la feuille sémitique quand elle s'attaque à un de ces dédaigneux qui se croiraient compromis par son éloge. Voici ce morceau où l'on se gêne aussi peu pour commettre une indiscrétion judiciaire que pour tenter de nuire à la défense du grand écrivain :

« On nous assure que la défense, se fondant sur la coutume établie d'entendre, en une sorte d'enquête, quelques témoignages relatifs aux antécédents et à la moralité de l'accusé, organise pour le jour de l'audience un referendum d'un nouveau genre destiné à fournir à la cour une consultation d'un certain nombre d'hommes de lettres de Belgique. La liste des témoins appelés à déposer dans cette curieuse enquête comprend les noms de MM. Ad. Prins, Herm. Pergameni, Jules Destrée, etc., etc. Le texte des questions qui seront posées à ces témoins par la défense est dès à présent arrêté, et un exemplaire imprimé a été communiqué à chacun d'eux aujourd'hui même. Les questions dont il s'agit sont assez curieuses pour que nous en donnions la primeur à nos lecteurs :

1. Vous êtes un de nos écrivains et vous avez suivi le mouvement littéraire belge depuis nombre d'années ?

2. Veuillez dire quel est, d'après vous, la place que M. Camille Lemonnier occupe dans notre littérature et l'importance qui lui est attribuée dans le monde des lettrés et des artistes ; quelle a été son influence sur le mouvement littéraire ?

3. Vous connaissez ses œuvres, notamment *la Belgique*, *Un Mâle*, *le Mort*, l'*Histoire des Beaux-Arts*, *Thérèse Monique*, *Noëls flamands*, *la Comédie des jouets*, etc. Toutes ces œuvres n'attestent-elles pas la noblesse, l'indépendance, la dignité de l'écrivain ? Les trois dernières n'expriment-elles pas les sentiments les plus familiaux et les plus délicats ?

4. Pensez-vous qu'il ait pu venir à la pensée d'un écrivain de ce rang et de cette valeur d'écrire des œuvres qui auraient eu un but ou une intention pornographique ?

5. Spécialement, vous connaissez l'étude *L'Homme qui tue les femmes*, publiée il y a cinq ans dans le *Gil Blas*, et reproduite récemment dans son supplément illustré ; en son ensemble, vous est-il apparu autrement qu'une traduction artistique d'un fait de notoriété publique, qui préoccupait alors l'attention universelle, les crimes étranges de Jack l'Eventreur, que les journaux racontaient en termes cyniques ?

6. On vous a signalé la phrase relevée par l'accusation. Vous est-elle apparue comme un outrage aux bonnes mœurs, ou comme un trait destiné à mieux marquer le caractère de la folie du criminel que l'artiste dépeignait ?

« On voit que ce questionnaire est un simple plaidoyer anticipé. Reste à savoir si le ministère public, empruntant sa tactique à la défense, n'organisera pas un contre-referendum auquel prendraient part une autre catégorie d'experts « en écriture », interrogés dans le sens opposé. »

Un referendum en sens contraire ? Un referendum pour nuire à Camille Lemonnier ! L'idée est heureuse. Ah ! si elle pouvait être mise en pratique. Profitez donc du conseil, MM. du Parquet, et citez à votre requête la direction littéraire de *l'Indépendance belge*. Ce sera un beau spectacle et un beau défilé que la dynastie Frédérix avec M. Charles Tardieu comme caudataire.

Voici un extrait de l'acte d'accusation. Il donne la mesure de la belle attitude prise par le moniteur de la haute banque internationale, du snobisme et du bel-air qui, en cette occurrence, s'avise de pencher du côté des poursuites :

« Dans le numéro du *Gil Blas Illustré* daté du 19 février 1893, est reproduite une nouvelle intitulée : *L'Homme qui tue les femmes,* due à la plume du second prévenu (M. Camille Lemonnier). Inspirée, dit celui-ci, par les récits qu'a donnés la presse quotidienne des crimes de « Tom Ripper » ou « Jack the Ripper », cette nouvelle analyse les sensations et narre les actes d'un maniaque, invinciblement poussé par sa manie à tuer les femmes publiques qui se donnent à lui. C'est au moment précis où s'accomplit la copulation qu'il commet l'assassinat et la simultanéité des deux actes est pour lui la cause d'une émotion particulière.

« Tout cela est minutieusement décrit. Le crime commis est suivi de la mutilation du cadavre; l'assassin « *scalpe, avec les bords de la secrète bouche, les lins crespelés, humides et raidis déjà du sang figé* » (1).

« Suivant le second prévenu (2), ce n'est là qu'une étude de pathologie criminelle. Elle a été considérée par certaine critique comme une œuvre d'art du plus grand mérite. Le Ministère public ne croit pas avoir à porter le débat sur ce terrain. Ni l'étude de la pathologie criminelle ni le souci artistique ne peuvent excuser ou faire admettre, dans une publication vendue à tout venant sur la voie publique, des tableaux comme ceux que retrace l'écrit incriminé; œuvre d'art ou non, étude sincère et profonde ou non, cet écrit est contraire aux bonnes mœurs quand il raconte les enlacements de l'assassin et de sa victime et l'obscène mutilation dont le crime est suivi. »

La Chambre du Conseil, où siégeait le Juge d'Instruction de l'affaire, avait rendu une ordonnance de non-lieu. La Chambre des Mises en accusation a réformé.

Disons, en finissant, que l'affaire Lemonnier, qui était au rôle des assises du 27 juillet, sera reportée après vacances.

CUEILLETTE DE LIVRES

Contes hétéroclites, par H. Carton de Wiart.

M. Henry Carton de Wiart est une des physionomies les plus distinguées du Jeune Barreau de Bruxelles. Homme de robe et orateur déjà remarqué, il est aussi homme de plume. Son livre : *Contes hétéroclites*, le prouve amplement. Livre de début d'un jeune, vrai livre de début, avec toutes les qualités et tous les défauts d'une juvénilité passionnée.

La préface en est crâne. L'auteur y dit ses dilections littéraires. Quelques-uns seulement, de grands catholiques : Barbey d'Aurevilly, Villiers de l'Isle-Adam, Hello, Léon Bloy, sont choisis et sacrés ses maîtres. Et ces noms ainsi mis en lumière, comme des phares, sont significatifs en ce livre. Car M. Carton de Wiart se fait de la famille littéraire de ces grands esprits et il participe à leur manière, à leur style, à leurs haines, à leur allure.

C'est un auteur délicat et fort, dont le style est de bonne trempe — comme les bonnes épées : souple et solide. Diseur aristocratique en le premier de ses contes, il s'émeut et s'apitoie, observateur attendri, dans *Une Ruine* et fait de la noble et fière psychologie dans *Un Soir d'esseulement.*

Le reste du livre est fait de pamphlets. On y trouve de la belle indignation à la Barbey. Ironique, cinglant, féroce, plein de haine et de mépris pour les bassesses de ce régime pourri de politique et de basse presse, le jeune écrivain s'arme de belles colères, de très pures colères et, d'une plume véhémente, il pique et fait de larges blessures. Il y a certainement en M. Carton de Wiart un riche tempérament de pamphlétaire. Il a des envolées vibrantes et elles sont assez larges et hautes pour qu'il puisse frapper en maître. « Il y a là, comme disait excellemment M. Hubert Krains dans *la Société nouvelle*, à propos des *Contes hétéroclites*, des idées, de l'esprit, de l'ironie, de l'amertume et un rêve sarcastique de bourreau. Matières précieuses, qui prouvent qu'on se trouve devant un cerveau qui n'est pas ordinaire ni superficiel, mais dont M. Carton de Wiart n'a pas tiré tout le parti qu'il pouvait tirer. Plus occupé de frapper fort que de bien frapper, il mêle quelquefois des cailloux à ses flèches. C'est que l'enthousiasme est un coursier rétif et capricieux qu'il faut surveiller; quand on l'abandonne à lui-même, il lui arrive de quitter le bon chemin, de traverser des mares et de galoper parmi les orties et les ronces. M. Carton de Wiart, qui a prouvé à maints endroits de son livre qu'il a le poing assez solide pour régler son allure, fera bien désormais de se surveiller. »

E. D.

De l'Unité des religions, par une Russe (O. de B.). — Paris, Chamuel.

Parmi les récents ouvrages de philosophie synthétique, ce livre est à signaler. Une curieuse et savante érudition s'y déploie. Une rare aptitude aux études abstraites s'y montre, appuyée sur une chaleureuse conviction qui pénètre de puissance communicative la logique de l'argumentation. Le livre tend à prouver la nécessité d'une connaissance totale, et il établit la primauté de l'intelligence.

Les grands traits analogiques des religions s'y dessinent largement et il ressort de cette étude d'ensemble que les religions contiennent chacune sous leur face particulière la révélation de l'esprit divin; que cette révélation ne peut pas être en désaccord avec la raison; que le christianisme, par son esprit d'universalité et de perfectibilité, est prédestiné à devenir la religion définitive de l'humanité, et que la loi du progrès s'accomplit par la connaissance des choses sous leurs apparentes contradictions.

Les propositions se développent dans une démonstration que fortifie l'histoire et arrivent à cette conclusion :

« A travers les décombres du passé, au fond du cœur des peuples enterrés, la science contemporaine de l'expérience retrouve le seul germe de vie qu'il faut sortir de tous les leurres, à moins de rentrer dans le cercle du néant. C'est la notion d'une « connaissance totale » qui n'implique ni fusion ni confusion de ses trois parties, la religion, la science, les arts, mais leur constitution respective, leur liberté dans l'harmonie des puissances intellectuelles de l'univers qui sont la volonté de l'esprit *un* dans son essence contre l'antagonisme bouleversant de la matière dont la domination est une abdication, une révolte contre la seule primauté légitime : l'intelligence. »

(1) Voilà la fameuse phrase criminelle. Camille Lemonnier a publié trente volumes, il a été couronné par l'Académie, il a obtenu le prix quinquennal! Mais dans ces trente volumes il y a cette phrase! Donc il faut traîner l'artiste en Cour d'assises! Rubens qui a peint l'Amour et Vénus, avec l'amour mettant à la déesse la main vous savez où, eût aussi été traduit en Cour d'assises, si M. Du Parquet eut vécu de son temps.

(2) M. Camille Lemonnier. Le premier prévenu est l'innocent vendeur de journaux à qui un agent en bourgeois a acheté le journal.

Cette œuvre certes puissante et écrite avec toute la difficulté d'assouplir à l'expression de sa pensée le moule d'une langue étrangère, attirera l'attention et la discussion des chercheurs d'idées.

Elle vient à son heure. Ce besoin de synthèse, cet accord cherché entre des forces considérées opposées, la constatation déplorable de l'envahissement de la matérialité, ce redressement de l'esprit vers un idéal nouveau, ce retour vers la tradition, voilà bien les symptômes du mouvement intellectuel qui va emporter la jeune génération, et il n'aura point été d'un stérile honneur pour l'auteur d'avoir le premier condensé dans ce volume l'ensemble des problèmes qu'il faudra résoudre. Et si on s'arrête à considérer la variété et l'ampleur du savoir, l'étrange et superbe envergure de l'idée, on sera étonné de la puissance philosophique qui s'affirme par un tel début. E. S.

Croquis de Plage. — Blankenberghe, Heyst, Wenduyne, Knocke, Le Coq-sur-Mer, par MARS.

Mars vient de faire paraître à la librairie d'art Dietrich et Cie un nouvel album d'aquarelles et de croquis, soulignés de légendes.

Titre : *Croquis de Plage.*

C'est très vu, très observé; cela fourmille de scènes réjouissantes, de réflexions drôles, de types familiers, présentés en une série de tableaux bien vivants, dans lesquels l'artiste, qui les connaît à fond, retrace avec joie, et fait aimer les côtés séduisants de la vie balnéaire sur le littoral belge.

Ce nouvel album de Mars, en vente chez tous les libraires, est habillé d'un élégant cartonnage. Comme ses aînés, il sera bientôt dans toutes les mains. Il a été — chose remarquable — composé et imprimé par une maison belge, M. J.-E. Goossens, à Bruxelles.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION.

La Fin d'Antonia, tragédie moderne (3e partie de *la Légende d'Antonia*), par EDOUARD DUJARDIN; Paris, L. Vanier.— *Le Voyage d'Urien* (tiré à 300 exemplaires numérotés), par ANDRÉ GIDE; illustrations de Maurice Denis; Paris, librairie de « l'Art indépendant ». — *L'Anarchiste,* par JANE DE LA VAUDÈRE; Paris, P. Ollendorff. — *Valbert ou les Récits d'un jeune homme,* par TEODOR DE WYZEWA; Paris, librairie académique Perrin et Cie.

FUNÉRAILLES DE GUY DE MAUPASSANT

Les obsèques de Guy de Maupassant ont été célébrées la semaine dernière à Paris, à l'église Saint-Pierre de Chaillot, en présence d'une foule de notabilités du monde des lettres et des arts. Deux discours ont été prononcés, l'un par M. Émile Zola au nom de la Société des gens de lettres, l'autre par M. Henri Céard au nom des amis de la première heure. Voici le discours de M. Zola, qui retrace magistralement la carrière du romancier :

MESSIEURS,

C'est au nom de la « Société des gens de lettres » et de la « Société des auteurs dramatiques » que je dois parler. Mais qu'il me soit permis de parler au nom de la littérature française, et que ce ne soit pas le confrère, mais le frère d'armes, l'aîné, l'ami, qui vienne ici rendre un suprême hommage à Guy de Maupassant.

J'ai connu Maupassant, il y a dix-huit à vingt ans déjà, chez Gustave Flaubert. Je le revois encore, tout jeune, avec ses yeux clairs et rieurs, se taisant, d'un air de modestie filiale, devant le maître. Il nous écoutait pendant l'après-midi entière, risquait à peine un mot de loin en loin; mais de ce garçon solide, à la physionomie ouverte et franche, sortait un air de gaieté si heureuse, de vie si brave, que nous l'aimions tous, pour cette bonne odeur de santé qu'il nous apportait. Il adorait les exercices violents, des légendes de prouesses surprenantes couraient déjà sur lui. L'idée ne nous venait pas qu'il pût avoir un jour du talent.

Et puis, éclata *Boule-de-Suif,* ce chef-d'œuvre, cette œuvre parfaite de tendresse, d'ironie et de vaillance. Du premier coup, il donnait l'œuvre décisive, il se classait parmi les maîtres. Ce fut une de nos grandes joies; car il devint notre frère, à nous tous qui l'avions vu grandir, sans soupçonner son génie. Et, à partir de ce jour, il ne cessa plus de produire, avec une abondance, une sécurité, une force magistrale, qui nous émerveillaient. Il collaborait à plusieurs journaux. Les contes, les nouvelles se succédaient, d'une variété infinie, tous d'une perfection admirable, apportant chacun une petite comédie, un petit drame complet, ouvrant une brusque fenêtre sur la vie. On riait et l'on pleurait, et l'on pensait, à le lire. Je pourrais citer tels de ces courts récits qui contiennent, en quelques pages, la moelle même des gros livres que d'autres romanciers auraient écrits certainement. Mais il me faudrait tous les citer, et certains ne sont-ils pas déjà classiques, comme une fable de La Fontaine ou un conte de Voltaire?

Maupassant voulut élargir son cadre, pour répondre à ceux qui le spécialisaient en l'enfermant dans la nouvelle; et, avec cette énergie tranquille, cette aisance de belle santé qui le caractérisait, il écrivit des romans superbes, où toutes les qualités du conteur se retrouvaient comme agrandies, affirmées par la passion de la vie. Le souffle lui était venu, ce grand souffle humain qui fait les œuvres passionnantes et vivantes. Depuis *Une Vie,* jusqu'à *Notre Cœur,* en passant par *Bel-Ami,* par *la Maison Tellier* et *Fort comme la mort,* c'est toujours la même vision forte et simple de l'existence, une analyse impeccable, une façon tranquille de tout dire, une sorte de franchise saine et généreuse qui conquiert tous les cœurs. Et je veux même faire une place à part à *Pierre et Jean,* qui est, selon moi, la merveille, le joyau rare, l'œuvre de vérité et de grandeur qui ne peut être dépassée.

Ce qui nous frappait, nous qui suivions Maupassant de toute notre sympathie, c'était cette conquête si prompte des cœurs. Il n'avait eu qu'à paraître et qu'à conter ses histoires, les tendresses du grand public étaient aussitôt allées vers lui. Célèbre du jour au lendemain, il ne fut même pas discuté, le bonheur souriant semblait l'avoir pris par la main pour le conduire aussi haut qu'il lui plairait de monter. Je ne connais certainement pas un autre exemple de début si heureux, de succès plus rapides et plus unanimes. On acceptait tout de lui; ce qui aurait choqué sous la plume d'un autre, passait dans un sourire. Il satisfaisait toutes les intelligences, il touchait toutes les sensibilités, et nous avions ce spectacle extraordinaire d'un talent robuste et franc, sans concession aucune, qui s'imposait d'un coup à l'admiration, à l'affection même de ce public lettré, de ce public moyen qui, d'ordinaire, fait payer si chèrement aux artistes originaux le droit de grandir à part.

Tout le génie propre de Maupassant est dans l'explication de ce phénomène. S'il a été, dès la première heure, compris et aimé, c'était qu'il apportait l'âme française, les dons et les qualités qui ont fait le meilleur de la race. On le comprenait, parce qu'il était

la clarté, la simplicité, la mesure et la force. On l'aimait, parce qu'il avait la bonté rieuse, la satire profonde qui, par un miracle, n'est point méchante, la gaieté brave qui persiste quand même sous les armes. Il était de la grande lignée que l'on peut suivre depuis les balbutiements de notre langue jusqu'à nos jours; il avait pour aïeux Rabelais, Montaigne, Molière, La Fontaine, les forts et les clairs, ceux qui sont la raison et la lumière de notre littérature. Les lecteurs, les admirateurs ne s'y trompaient pas; ils allaient d'instinct à cette source limpide et jaillissante, à cette belle humeur de la pensée et du style, qui contentait leur besoin. Et ils étaient reconnaissants, à un écrivain même pessimiste, de leur donner cette heureuse sensation d'équilibre et de vigueur, dans la parfaite clarté des œuvres.

Ah! la clarté, quelle fontaine de grâce, où je voudrais voir toutes les générations se désaltérer! J'ai beaucoup aimé Maupassant, parce qu'il était vraiment, celui-là, de notre sang latin, et qu'il appartenait à la famille des grandes honnêtetés littéraires. Certes, il ne faut point borner l'art, il faut accepter les compliqués, les raffinés et les obscurs; mais il me semble que ceux-ci ne sont que de la débauche ou, si l'on veut, le régal d'un moment, et qu'il faut bien en revenir toujours aux simples et aux clairs, comme on revient au pain quotidien qui nourrit sans lasser jamais. La santé est là, dans ce bain de soleil, dans cette onde qui vous enveloppe de toutes parts. Peut-être la page de Maupassant, que nous admirons, lui a-t-elle coûté un effort. Qu'importe, si cette fatigue n'apparaît pas, si nous sommes réconfortés par le naturel parfait, la tranquille vigueur qui en déborde! On sort de cette page comme ragaillardi soi-même, avec l'allégresse morale et physique que donne une promenade sous la pleine lumière du jour.

Des années de continuelle production se passaient et Maupassant allait en évoluant peu à peu vers d'autres terres d'observation. Il avait toujours eu la curiosité des cieux nouveaux, des contrées inconnues. Il voyageait beaucoup, rapportait une vision intense des pays qu'il avait traversés. Son goût de la clarté et de la simplicité lui donnait l'horreur du métier littéraire. Jamais homme n'a senti l'encre moins que lui, et il arrivait même à l'affectation de ne jamais parler littérature, de vivre à l'écart du monde des lettres, travaillant par nécessité, disait-il, et non dans un but de gloire. Cela nous étonnait un peu, nous autres, dont l'idée de littérature a mangé l'existence. Pourtant, aujourd'hui, je crois bien qu'il avait raison et que la vie mérite d'être vécue pour elle-même, en dehors du travail. Il faut aussi la vivre pour la connaître, et il est certain que Maupassant, dans les dernières années, avait singulièrement élargi son monde de paysans et de bourgeois, qu'il avait acquis un sentiment plus délicat et plus profond de la femme, qu'il marchait à des œuvres plus fouillées et plus souples.

Je sais bien que quelques-uns commençaient à regretter le Maupassant des débuts, et moi-même je ne le voyais pas sans inquiétude perdre de son bel équilibre. Mais ce n'est point ici le lieu de juger encore l'ensemble de son œuvre, et ce qu'on peut dire, c'est que, jusqu'au dernier jour, ce prétendu indifférent de la littérature a aimé passionnément son art et qu'il cherchait toujours, qu'il s'efforçait de progresser toujours, avec le sens de plus en plus aiguisé de la vérité humaine.

Il fut comblé de tous les bonheurs, et j'insiste, car la grandeur de la figure qu'il laissera dans la mémoire des hommes, est sans doute ici. Je veux le revoir avec son visage riant, certain du triomphe, quand il venait me serrer la main, aux heures joyeuses de la jeunesse. Je veux le revoir, plus tard, dans son succès si aisé et si franc, accueilli de tous, fêté, acclamé, porté à la gloire comme par envolement naturel. Il avait toutes les chances, même celle de ne pas faire de jaloux, au milieu d'une victoire si prompte, car il gardait les cœurs qu'il avait conquis; pas un de ses amis de la première heure ne souffrait de sa fortune, tellement il était resté un sincère et cordial compagnon. Cela paraissait tout naturel qu'il fût comblé par le sort; on ne sentait marcher devant lui que les fées bienfaitrices qui sèment de fleurs la route, jusqu'à quelque couronnement d'apothéose, dans une vieillesse avancée. Surtout, on se félicitait de sa santé, qui semblait inébranlable, on le proclamait avec justice le tempérament le mieux pondéré de notre littérature, l'esprit le plus net, la raison la plus saine. Et ce fut alors que l'effroyable coup de foudre le détruisit.

Lui, grand Dieu! lui frappé de démence! Tout ce bonheur, toute cette santé coulant d'un coup dans cette abomination! Il y avait là un tournant de vie si brusque, un abîme si inattendu que les cœurs qui l'ont aimé, ses milliers de lecteurs, en ont gardé une sorte de fraternité douloureuse, une tendresse décuplée et toute saignante. Je ne veux pas dire que sa gloire avait besoin de cette fin tragique, d'un retentissement si profond dans les intelligences; mais son souvenir, depuis qu'il a souffert cette passion affreuse de la douleur et de la mort, a pris en nous je ne sais quelle majesté souverainement triste qui la hausse à la légende des martyrs de la pensée. En dehors de sa gloire d'écrivain, il restera comme un des hommes qui ont été les plus heureux et les plus malheureux de la terre, celui où nous sentons le mieux notre humanité espérer et se briser, le frère adoré, gâté, puis disparu au milieu des larmes.

Et, d'ailleurs, qui peut dire si la douleur et la mort ne savent pas ce qu'elles font? Certes, Maupassant, qui, en quinze années, avait publié près de vingt volumes, pouvait vivre et tripler ce nombre et emplir à lui seul tout un rayon de bibliothèque. Mais, le dirai-je? Je suis parfois pris d'une inquiétude mélancolique devant les grosses productions de notre époque. Oui, ce sont de longues et consciencieuses besognes, beaucoup de livres accumulés, un bel exemple d'obstination au travail. Seulement, ce sont là aussi des bagages bien lourds pour la gloire, et la mémoire des hommes n'aime pas à se charger d'un pareil poids. De ces grandes œuvres cycliques il n'est jamais resté que quelques pages. Qui sait si l'immortalité n'est pas plutôt une nouvelle en trois cents lignes, la fable ou le conte que les écoliers des siècles futurs se transmettront comme l'exemple inattaquable de la perfection classique?

Et, Messieurs, ce serait là la gloire de Maupassant, que ce serait encore la plus certaine et la plus solide des gloires. Qu'il dorme donc son bon sommeil, si chèrement acheté, confiant dans la santé triomphante de l'œuvre qu'il laisse! Elle vivra, elle le fera vivre. Nous qui l'avons connu, nous resterons le cœur plein de sa robuste et douloureuse image. Et, dans la suite des temps, ceux qui ne le connaîtront que par ses œuvres l'aimeront pour l'éternel chant d'amour qu'il a chanté à la vie.

LES FRESQUES DE LA MAISON LEYS A ANVERS

LA PROMENADE HORS DES MURS

La Chronique avait publié l'entrefilet suivant :

LA MÉTROPOLE DES ARTS. — La salle à manger de la maison qu'habitait Leys a été décorée de fresques par le maître anversois. Dernièrement, cette propriété est venue en vente publique, et on en a offert un prix qui représente à peine la valeur du terrain.

L' « amateur » se proposait d'en faire des magasins. Les fresques n'existent pas pour lui.

Conçoit-on que la ville d'Anvers ne se soit point souciée de conserver l'œuvre peut-être la plus remarquable d'un de ses enfants les plus illustres?

Il est question aujourd'hui de détacher ces splendides peintures et de les vendre à l'étranger.

La Belgique, pays pauvre, n'a pas de quoi payer ses gloires.

L'Opinion, d'Anvers, a répondu :

La Chronique publiait avant-hier un articulet au sujet de la vente de l'hôtel du baron Leys. Elle prétendait que « l'amateur » qui s'était présenté pour l'acheter se proposait de transformer en magasins le rez-de-chaussée de l'hôtel où se trouve la splendide fresque peinte par Leys et décorant toute la salle à manger. Mme Poncin, la femme du commandant du génie, l'amateur en question, nous informe que telle n'a jamais été son intention. Si la maison lui était restée pour la somme de 105,000 francs y compris les frais de vente, elle eût tenu à honneur de maintenir le chef-d'œuvre de Leys dans l'état de parfaite conservation où il se trouve. L'hôtel Leys était destiné à devenir le siège d'une société constituée pour la fabrication des ciments Portland.

Pour notre part, nous pouvons ajouter ce qui suit :

Les héritiers Leys ont décidé d'exposer, dans une vente importante, qui aura tout l'éclat d'un grand événement artistique, ce que le plus grand peintre d'histoire de ce siècle a laissé de tableaux, d'aquarelles, d'esquisses, de dessins et notamment les fameuses fresques *La promenade hors des murs*, dont les photographies sont dans tous les grands musées du monde, et qui, avec les tableaux décoratifs de l'hôtel de ville d'Anvers, sont ce qu'il a fait de plus admirable. Ces fresques seront vraisemblablement détachées des murailles de la salle à manger de la maison qu'habitait l'artiste. Des procédés fort habiles et très sûrs sont aujourd'hui connus pour accomplir ce délicat travail. Fassé le sort que ces incomparables peintures ne quittent pas le pays !

Ce qu'il y a de curieux dans la polémique ci-dessus, c'est que Mme Poncin a failli avoir l'hôtel, et les fresques par-dessus le marché, « pour la somme dérisoire de 105,000 francs » y compris les frais !!! Elle aurait réalisé une aussi belle affaire que l'éditeur Lemerre de Paris, qui acheta la maison mortuaire de Corot et récupéra cinq ou six fois son prix rien qu'en détachant et vendant les fresques que le peintre y avait faites.

La vente aura lieu en novembre ou décembre prochain, à Anvers, dans la maison de Leys, pleine encore de ses souvenirs. On y joindra les objets de curiosité et les toiles d'anciens maîtres qu'il avait recueillis, notamment le fameux Breughel *les Aveugles*, dont une répétition à la gouache est, croyons-nous, au musée de Naples. Un catalogue avec photographies sera distribué. MM. les experts Leroy frères, de Bruxelles, sont chargés de la vente.

Notre Ministre des Beaux-Arts est dès à présent averti et saura, nous n'en doutons pas, veiller au grain. Nous reviendrons sur cet important et intéressant objet, qui amènera vraisemblablement à Anvers des représentants de toutes les grandes collections publiques et privées.

Projet de concours pour les balcons fleuris.

Le goût de l'ornementation et de la décoration extérieures des maisons gagne incessamment. Dans Bruxelles, nos architectes réalisent des façades admirables de goût ou de pittoresque. Une campagne de plus en plus vive se fait contre les abominables mutilateurs des arbres. Nos carrefours les plus fréquentés pullulent de marchands de fleurs. Presque toutes nos places sont plantées de verdure.

A M. Buls, qui a été l'un des plus actifs propagandistes de ces choses charmantes, et qui, à cet égard, a toutes nos sympathies et tous nos compliments, nous suggérons une idée nouvelle. Beaucoup de nos citadins ornent leurs balcons de plantes grimpantes, capucines, cobéas, clématites, haricots d'Espagne. Ne pourrait-on attribuer chaque année des prix à ceux qui réussiraient le mieux? Cela produirait une émulation et un engouement qui, probablement, transformeraient Bruxelles en une immense jardinière. Les fleurs ont, en elles, une telle puissance de séduction, qu'une fois qu'on s'est accoutumé à leurs couleurs et à leurs parfums, on ne sait plus s'en passer. Tel a été le résultat des primes allouées par la Compagnie du Nord français aux chefs de stations qui auraient les plus jolis parterres sur la ligne Liége-Namur-Givet, système que nous avons recommandé à M. Vanden Peereboom dans l'espoir qu'on transformerait sur les chemins de fer de l'Etat, nos tristes haltes de campagne en oasis.

A Londres, au moins dans le West-End, cela est parfaitement organisé. Des fleuristes donnent, à bon compte, des abonnements moyennant lesquels, tous les quinze jours, ils remplacent les plantes flétries et soignent les jardinets aériens.

Il y a quelque chose de touchant dans les soins qu'on prend pour plaire aux passants et rendre l'aspect des rues séduisant. C'est de la haute confraternité sociale et dispose singulièrement à la réciproque bienveillante.

LES CONCOURS DU CONSERVATOIRE [1]

Violon. Professeurs : MM. YSAYE et COLYNS.

1er prix avec distinction, MM. Vanden Heuvel et Deru; 1er prix, MM. Bondi et Meursinge; 2e prix avec distinction, Mlles Macquoid, Ruegger et Rowe, MM. Danhieux, De Herdt, Somers, Moerenhout, Pennequin, Walter, Maurage; 2e prix, Mlles Dongrie et Coryn, MM. Marchand, Dubois, Schrey, Moins et Vengoechea; accessit, M. Goffin-Prume.

Seuls, les élèves de MM. Ysaye et Colyns concouraient cette année, M. Cornélis ayant réservé ses élèves pour des jours meilleurs. S'il n'y a pas eu de sujet exceptionnel, l'ensemble des deux classes en présence a été honorable, et les distinctions accordées ont été ratifiées par le public. On en a fait une égale répartition entre les deux écoles concurrentes, et de cette manière tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Chant monodique (jeunes filles). Professeurs : Mme CORNÉLIS et Mlle WARNOTS.

Concours à huis-clos : 1re mention avec distinction : Mlles Merck et Coomans;

1re mention : Mlles Braive, Daniel, Delmée, Duchâtelet, Dutilh, Friché, Van Assche, Vindevogel, Wilmet;

2e mention : Mlles Aseleer, Buol, Caillet, Cerexhe, Krein, Primavesi, Schilthuysen.

Chant théâtral. — Mêmes professeurs.

Concours public : 1er prix avec distinction, Mlle Vranckx; 1er prix, Mlles Maria et Fréchet; 2e prix avec distinction, Mlles Van Emelen, Delhaye, Callemien et Artot; 2e prix, Mlles Schouten, Staquet, Goulancourt, Walter, Gahide, Bolle et Charton.

Prix de la Reine : Mlles Schouten et Goulancourt.

Hommes. Professeur : M. DEMEST. 1er prix, M. Pieltain; 2e prix avec distinction, M. Devaux.

(1) Suite et fin. Voir nos trois derniers numéros.

Petite chronique

L'administration communale d'Ixelles a chargé dernièrement M. Jules Brunfaut, architecte, de restaurer la salle du conseil et de dresser les plans d'un nouveau mobilier devant servir à la fois pour les mariages et pour les séances du conseil. Le problème, qui n'était pas aisé, a été résolu de la façon la plus heureuse.

C'est dans l'ancienne salle de musique de la Malibran, ouverte par de larges baies vitrées sur la place communale, que siége la municipalité ixelloise. Pour faire cadrer l'ameublement avec l'architecture corinthienne du salon, M. Brunfaut a traité les sièges des conseillers dans le style des belles huisseries de la Renaissance italienne. C'est à la fois très élégant et très sobre. Le mobilier est en chêne rehaussé d'or et recouvert de cuir de nuance très claire. Le bureau du bourgmestre, adossé au mur du fond, porte, en or, les armoiries de la commune, l'arbre-bénit traditionnel qu'on eût bien fait de ne pas abattre sous prétexte d'un alignement à redresser. L'ensemble est maintenant heureux et fait honneur au goût délicat de l'architecte.

Nous avons annoncé que Camille Lemonnier avait tiré d'une de ses maîtresses œuvres, *Le Mort*, une pantomime qu'il destinait aux Martinetti, les princes du mimodrame, et pour laquelle M. Léon Dubois a écrit une partition. Nous apprenons que l'œuvre va être représentée très prochainement sur la scène de l'Alcazar. Paul Martinetti interprétera le rôle principal.

La pluie a forcé jeudi soir l'orchestre du Waux-Hall à remettre au mardi 18 juillet le concert extraordinaire qui devait avoir lieu avec le concours de Mme Jozette Nachtsheim. Ce soir, dimanche, Mlle Virginie Lepage chantera l'air des bijoux de *Faust* et un air de *la Favorite*. Enfin, c'est jeudi prochain qu'aura lieu le troisième festival dirigé par M. Eugène Ysaye. Ce festival, donné avec le concours de l'excellent chanteur Demest, sera consacré aux œuvres de l'école française moderne.

Le jury chargé de juger les projets pour une affiche-réclame illustrée annonçant la ligne Ostende-Douvres, a décerné les primes comme suit :

1re prime, 1,000 francs, à M. H. Cassiers;
2me » 500 » à M. H. Evenepoel;
3me » 300 » à M. Frans Van Leemputten.

Il y avait 63 concurrents.

Valence aura bientôt sa statue d'Emile Augier. De grandes fêtes seront célébrées pour l'inauguration, qui aura lieu à la fin de ce mois. M. Vincent d'Indy, qui passe tous les ans les mois d'été dans les environs de Valence, a été chargé d'écrire une cantate. Le compositeur a choisi comme texte l'Ode d'Emile Augier à Ponsard et il vient de terminer une partition pour chœur et orchestre qui sera jouée sous sa direction. La Comédie-Française ira donner le même jour à Valence une représentation en l'honneur d'Augier.

Le Mouvement littéraire du 1er juillet débute par une étude de Raymond Nyst sur *le Bestiaire*, le dernier livre de Camille Lemonnier. Elle énonce, en fort beau style, quelques-unes des vérités élogieuses que suscitent toujours les œuvres du grand écrivain qui reçoit en citation à comparaître devant la Cour d'assises le prix de la gloire qu'il donne à sa patrie. La pensée de Raymond Nyst gagne constamment en profondeur et en coloris et justifie les pronostics que nous avions formulés dans *l'Art Moderne* lors de ses premiers écrits.

A lire dans la *Revue Blanche* du 25 mai, un étonnant fragment traduit du danois de Knut Hamsun, intitulé *Sur les bancs de Terre-Neuve*, effrayant poème de l'isolement. Quelle féconde alimentation que celle de ces littératures étrangères, jadis inconnues. Et quelle fraternisation que ces constants emprunts des littératures aryennes l'une à l'autre.

Nous apprenons à regret la mort de M. Léonce Le Gendre, directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Tournai, conservateur du musée de cette ville, membre de la Commission royale des monuments.

M. Le Gendre meurt dans sa 63me année. Il était chevalier de l'Ordre de Léopold.

Vient de paraître
chez PAUL LACOMBLEZ, éditeur, 31, rue des Paroissiens, Bruxelles

CARNET DE CHASSE ILLUSTRÉ

Il se compose de CINQUANTE TABLEAUX grand format (33 × 25 centimètres), divisés en nombreuses colonnes indiquant de façon très claire : la date, le lieu de chasse, le nombre et la nature des pièces tuées dans chaque chasse et en totalité, etc., etc. Le chasseur pourra d'un coup d'œil se rendre compte, jour par jour, de sa situation. Une colonne spéciale est réservée aux observations et aux particularités qu'il désire consigner.

En un mot, un ouvrage aussi pratique que possible, destiné à rendre de réels services.

Mais, en même temps, l'éditeur a tenu à donner à cette publication un cachet artistique qui en double la valeur.

Un véritable artiste, doublé d'un chasseur émérite, M. C.-J. van Wickevoort Crommelin, a dessiné CINQUANTE COMPOSITIONS réellement charmantes, pour illustrer les cinquante tableaux.

Le Carnet de Chasse sera relié en toile, très simplement, mais très solidement, comme il convient à un livre de fatigue. La couverture *d'un certain nombre d'exemplaires* sera ornée d'une composition en couleurs (originale et différente pour chaque exemplaire).

Le prix de la publication est fixé :

Pour les exemplaires avec forte couverture simple, à. . **15** francs.
» » artistique, à. . **25** francs.

Pour les amateurs désireux d'une reliure spéciale, des exemplaires en feuilles *sur papier des manufactures impériales de Tokio (Japon), à 90 francs.*

ZÉLANDE — ILE DE WALCHEREN

Steamers « TELEGRAAF »
ANVERS — ROTTERDAM
Trois départs par semaine

ANVERS — FLESSINGUE
Excursions le dimanche
Voir les affiches spéciales

RENSEIGNEMENTS ET AFFICHES :
O. VERSTRAETEN et VAN MAENEN & VANDEN BROECK,
Quai du Commerce, 15 Rue des Récollets, 16
Bruxelles Anvers

LE GRESHAM
COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**. *Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de **220 millions.**
RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES
AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)
MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale
Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin
Vins de toutes provenances

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT *et l'*ANGLETERRE

Bruxelles à **Londres** en 8 heures.— **Cologne** à **Londres** en 13 heures.— **Berlin** à **Londres** en 22 heures.— **Vienne** à **Londres** en 36 heures. — **Bâle** à **Londres** en 20 heures. — **Milan** à **Londres** en 32 heures. — **Francfort s/M** à **Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'**Ostende** à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 02 soir. — De **Douvres** à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSEE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant.** BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glascow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES** ou **DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2e en 1re classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 °/₀, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1er juin au 30 septembre. Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

CHEZ

BREITKOPF & HÆRTEL

EDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

Vient de paraitre :

ARTHUR DE GREEF

Cinq Mélodies pour chant et piano

N° 1. Crépuscule . . . 5 fr. N° 3. Mendiatn d'amour . 5 fr.
N° 2. Matin . . . . . 6 fr. N° 4. Aubade. . . . . 6 fr.
N° 5. Vieille Chanson. . 5 fr.

PIANOS BECHSTEIN
HARMONIUMS ESTEY

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM 32, rue de l'Industrie

TREIZIÈME ANNÉE. — N° 30. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 23 JUILLET 1893.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

PAUL LACOMBLEZ. — LES MINARETS INDUSTRIELS. — BEL AIR ET BÉOTISME. — A PROPOS DE FÉLICIEN ROPS. — CAMILLE LEMONNIER EN COUR D'ASSISES. — NOS ARBRES. — PETITE CHRONIQUE.

Paul Lacomblez.

Il s'agit du vaillant éditeur de la nouvelle littérature belge, qui expose, rue des Paroissiens, à Bruxelles, une si belle vitrine d'œuvres de nos écrivains.

Vraiment c'est plaisir à s'y arrêter et à l'étudier. Que de jeunes peu à peu célèbres, même chez nous ! Quelle variété d'efforts, de pensées, de tentatives artistiques ! Quelle joie et quelles espérances quand on lit ces titres et ces noms étalés là, en formats divers, en éditions parlantes et charmantes, avec le goût et la piété d'un homme qui se consacre à ces gloires germantes, et qui veut les grandir et leur donner la notoriété.

C'était si rare de voir un livre belge aux étalages. Si rare d'en ouïr parler. Si rare qu'on le demandât ou qu'on le lût. Or, voici que le livre belge se popularise. Voici qu'à côté des productions françaises, il remplit à lui seul, rien qu'en ses éclosions les plus récentes, toute une aile de la librairie Lacomblez, floraison touchante et grave qui devrait ici faire battre tous les cœurs, si la presse méchante ou bête n'en était pas à se corriger à peine de ses malveillants parti-pris.

Ce qu'elle n'a pas su, ou pas voulu faire, Paul Lacomblez l'a tenté et l'a réussi. Il échet de lui faire cette justice de le proclamer. Déjà dans son numéro du 15 juin 1891, *la Plume* signalait la mission qu'il s'était imposée, si téméraire, en apparence, au début, et qui maintenant lui a conquis une si belle place et commande la reconnaissance. Car sans cette mise en page marchande, qu'advient-il d'un poète, qu'advient-il d'un prosateur, même des plus beaux, même des plus fiers ?

La Plume rappelait la situation faite par le journalisme et le public à l'art novateur. Elle disait :

« Alors que le Naturalisme triomphant accaparait, grâce à la médiocrité ambiante, toutes les places disponibles dans les gazettes, dans les salons et dans les théâtres, quelques hommes de génie, morts de faim depuis, ne désespéraient point du résultat de leurs efforts et, courageusement, sereinement, implacablement, enfantaient des chefs-d'œuvre. Jules Barbey d'Aurévilly, Wagner, Manet, Villiers de l'Isle-Adam, unis par le lien invisible de la Foi, malgré la diversité des œuvres produites, jouissaient en France de la plus merveilleuse réputation possible d'artistes incompréhensibles et ridicules. D'Aurévilly portait des vêtements étranges. Wagner était Allemand. Manet passait pour fou et Villiers allait à la brasserie Fontaine : voilà tout ce que

les pansus de la grande Presse savaient des génies plus haut cités et tout ce qu'ils écrivaient sur l'auteur de *l'Ensorcelée*, sur le voyant transcendant de *l'Ève future*, sur l'initiateur tâtonnant mais étrange de l'*Olympia* et sur ce toujours réprouvé en France, Richard Wagner. »

Puis, avec une confraternité littéraire internationale digne d'être rappelée, *la Plume* ajoutait, en ce qui concerne notre Belgique : « Pendant ce temps, un peuple, petit par le territoire qu'il occupe, mais très grand par l'esprit qui l'anime, adoptait les novateurs, les faisait siens, finissait par les montrer à l'univers tout ruisselants de gloire. » En effet, il faut qu'on s'en souvienne, à l'honneur de notre pays, et nous-mêmes, dans cet *Art moderne* toujours combattant, y avons eu notre part, c'est en Belgique, avant Paris, avant la France, que tout le mouvement littéraire nouveau a été accueilli, compris, défendu, mis en avant. C'est d'ici qu'est venu son triomphe et jamais une erreur ne fut commise sur l'avenir glorieux de ceux dont se moquaient alors les arbitres du goût des bords de la Seine et de la Senne.

La Plume disait encore : « L'heure était venue après les théories émises de prouver leur efficacité. Il fallait aux jeunes écrivains belges un intermédiaire pour présenter leurs livres au public. La littérature belge n'avait pas encore trouvé son éditeur qualifié, accrédité, malgré la sève qui faisait monter des œuvres dans toutes les cervelles. Paul Lacomblez fonda alors sa maison d'édition actuelle et groupa bientôt tous les nouveaux littérateurs. Les livres, c'est une maladie incurable. Il finit par faire de sa librairie le seul coin nettement littéraire de la Belgique. »

Mais, rétrospectivement, entrons dans quelques détails. Cette histoire, à titre de souvenir ou d'exemple, vaut la peine qu'on la précise.

La première publication de Paul Lacomblez fut *le Lys* de Fernand Séverin. Timide encore, et croyant à la vertu de la parisine, il avait cru bien faire en accolant à son nom, sur la couverture, celui du fameux Lemerre. Détail typique, peignant bien l'état des esprits à cette époque, il y eut quelqu'un dans la presse belge qui trouva moyen, dans un compte rendu, de louanger Lemerre et de ne pas même nommer Lacomblez. C'était encourageant pour un début! mais c'était dans les habitudes et dans l'ordre.

Sauf quelques camarades, le nouvel éditeur n'avait personne autour de lui. On s'en défiait, naturellement, quand on ne le prenait pas pour un fou ! Publier des livres belges, presque toujours à ses frais ! pensez donc !

Il était fort abattu. Il fallait choisir. Abandonner la partie pour ne plus s'occuper que de grosse librairie commerciale, à l'instar de tous les autres; ou lâcher la clientèle vulgaire, liquider à perte la marchandise courante et se jeter à corps perdu où l'appelaient ses goûts et son instinct.

C'est ce qu'il fit, le téméraire! Il y mit tout son avoir. Il y mit toutes ses forces, faisant tout lui-même, se sevrant de vacances, se sevrant des plaisirs, économisant, liardant sur tout pour pouvoir résister, s'il le fallait, dix ans. Tel un navigateur qui tente la navigation dans les régions polaires.

Premier point : il fallait galvaniser les auteurs belges, leur donner confiance en eux-mêmes, leur faire espérer qu'un jour on les comprendrait, on les lirait, on les achèterait. Car ils étaient là-dessus d'un scepticisme incommensurable.

D'abord ils ne bougèrent pas. Ils en avaient eu tant de ces espoirs sans suite. L'apathie du goût dans le public leur avait donné l'apathie de la crédulité. *Niente da fare*, était leur maxime. Ils écrivaient pour eux et quelques amis, et le surplus des lecteurs ils l'envoyaient au diable. Ce fut la période des œuvres tirées à un dédaigneux petit nombre d'exemplaires.

Paul Lacomblez lança alors à ses frais une revue : *La Pléiade*. Il y écrivit lui-même. On ricana, ou goguenarda, on zwanza naturellement, on blagua l'éditeur-artiste. Mais Maeterlinck vint, Van Lerberghe aussi, L. Delattre : les *Contes*, *les Aveugles*, *les Flaireurs* furent édités.

Au bout de deux ans, Paul Lacomblez s'était imposé. La librairie appliquée aux livres des auteurs belges prenait corps. Mais que la vente était encore pénible ! Que de rebuffades subies, de plaisanteries idiotes entendues, d'âneries, de mufleries, de snoberies ! Que d'imbéciles à flanquer à la porte ! Quelle exacerbation du système nerveux, jusqu'à la souffrance.

L'Art moderne avait, le premier, exulté *la Princesse Maleine*. *Vox clamavit in deserto!* Un an après paraît, dans *le Figaro*, l'article célèbre de Mirbeau. Le coup de fouet fut formidable et, de sa cinglure, fit sauter sur ses jambes le public belge endormi. Il y eut un polémiculage interminable. L'attention était forcée. Le service rendu fut immense et vraiment l'article fut une date.

Désormais il y a en Belgique attention pour la littérature nationale. Les professionnels sont conquis et peu à peu les non-professionnels se gagnent. Avec une extrême lenteur, oui, mais incessamment. La tache d'huile.

Incessamment aussi Paul Lacomblez travaille. Il recrute dans la bourgeoisie si longtemps réfractaire, il propagande, il persuade, il dit combien il est idiot d'ignorer ce qui se fait chez nous, si abondamment, si brillamment. Puis, sa vitrine flamboie, attire, arrête, hypnotise le passant qui apprend à retenir tous ces noms de compatriotes.

Une autre arme, c'est son catalogue répandu partout et qu'il tient avec soin à jour. C'est là une grande force, sans compter les milliers de couvertures

en circulation qui véhiculent au verso les noms et les ouvrages de nos auteurs.

A l'étranger, Paul Lacomblez a des correspondants directs à Berlin, Leipzig, Prague, Genève, Londres, New-York, et dans les principales villes de la Hollande, où le mouvement littéraire moderne est diligemment suivi.

Malgré tout, on achète peu. Il y a malheureusement une tendance générale en librairie à ne plus accepter de livres en dépôt, aussi bien ceux venant de France que d'ailleurs. Mais les maisons importantes nous connaissent enfin, ont en mains nos catalogues, peuvent renseigner leurs clients, et savent où se renseigner au besoin.

Quant à Paris, la vente de nos livres, en dehors des lettrés et des artistes qui nous observent et qui nous aiment, est pour ainsi dire nulle : nous y sommes noyés dans les immenses tas de publications fongibles que les libraires retournent aux éditeurs sans les avoir mises en montre. Mauvais état des affaires, protectionnisme ou rivalité littéraire, nous avons là tout contre nous... jusqu'à nouvel ordre.

En résumé, le plus fort est fait, l'attention est éveillée. La librairie belge existe. On vendait autrefois une demi-douzaine d'exemplaires de nos meilleurs auteurs : on en vend maintenant (en dehors des amis) quelques douzaines. Avec de l'entêtement et du temps, on arrivera à quelques centaines; mais il faudra encore beaucoup de patience.

Ce à quoi il faut viser principalement et constamment, c'est à créer, après une « littérature belge » qui existe désormais très spéciale, très locale, très déterminée, très elle-même, un public national, un *marché intérieur*, pour employer le mot commercial. Il faut tout faire pour arriver à cela! Et surtout se grouper pour impressionner le public et les pouvoirs publics par la *mise en masse*, la concentration de notre production intellectuelle.

Paul Lacomblez a réussi à faire pénétrer nos romanciers et nouvellistes dans les Bibliothèques populaires de la Ville. Ce sera plus dur de les faire accepter par le pédantisme professoral.

Quant à l'État, il reste très chien. Alors qu'une *souscription* encouragerait tout le monde, en ménageant la dignité des auteurs, ceux-ci sont obligés de quémander personnellement UN SUBSIDE. On leur accorde en maugréant une aumône, alors qu'il s'agit vraiment d'acquitter une dette. Lacomblez n'a jamais pu obtenir une souscription quelconque aux œuvres de nos admirables poètes. On a souscrit pour *20 exemplaires* à sa nouvelle édition de *la Légende d'Ulenspiegel!...*

Paul Lacomblez a 38 ans. Il lui reste donc un bon bout de vie à consacrer à son œuvre. Et maintenant qu'il commence à voir clair dans les facteurs multiples de son entreprise et qu'il sort de l'imbroglio inquiétant des origines, qu'il tâche d'associer le plus tôt possible nos écrivains aux résultats matériels. Se faire éditer, en Belgique, a presque toujours coûté et n'a pour ainsi dire jamais rien rapporté. Pour devenir tout à fait populaire et méritant, c'est ce dernier pas qu'il faut franchir.

LES MINARETS INDUSTRIELS

On va élever une haute cheminée au-dessus de la nouvelle usine à électricité : 55 mètres, dit-on. Cette gigantesque flèche dominera tout le quartier, pour l'orner ou l'enlaidir. Qu'on tâche que ce soit pour l'orner. Nos cheminées sont nos minarets, souvent plus belles que les minarets des cités d'Orient dont les voyageurs s'extasient, toujours pris de la manie de trouver beau ailleurs ce qu'ils ne remarquent pas chez eux.

Depuis quelque temps on cherche à rendre moins rébarbatives les constructions industrielles qui n'avaient jusqu'ici qu'un aspect d'immense horreur, faite de ruines, de bâtiments chevauchant les uns sur les autres, de murs sombres et lézardés, s'allumant la nuit de mille feux sinistres, se drapant le jour dans les volutes des larges fumées. La ville de Bruxelles, probablement à l'initiative de M. Buls, toujours préoccupé d'améliorer le paysage urbain, a construit une usine à gaz dont les superbes tambours font, à l'arrivée par la ligne du Nord, une magnifique entrée à la Capitale, répétant, en un amas moderne, le bel entassement des tombeaux des califes au Caire.

Rue de l'Orangerie, dans les vastes bâtiments neufs destinés au ministère des chemins de fer, largement conçus et solidement bâtis, vraiment très imposants et qui s'ornent, non sans coquetterie, du joli plumet d'une tour flamande bulbeuse, il y a, au centre d'une des cours, une cheminée, se dressant sur un soubassement ample, d'une remarquable élancée, en briques roses coupées par des bagues en pierre de taille diamantées, si fièrement gracieuse, d'un si subtil amincissement du pied au faîte, d'un dessin si aisé, qu'on s'arrête à la contempler. C'est un type des minarets industriels dont nous parlions tantôt, qu'on admire en soi sans préoccupation de sa destinée usagère et mercantile, charmante, forte, élégante. C'est une des meilleures fantaisies de l'architecte M. Beyaert, qui a dépensé tant d'intelligence, de science, de goût, de minutie sérieuse dans cette construction formidable qui tranche sur l'habituel abominable géométrique noirâtre style administratif de la rue de Louvain et de la rue du Moniteur.

La direction de la nouvelle usine d'électricité peut trouver là un modèle pour sa cheminée de 55 mètres, ou plutôt un exemple suggestif, car imiter est odieux. Faisons des minarets d'où sortiront, non pas les prières à Allah très bon, très juste et très sage, mais les fastueux panaches qui, tourmentés par les vents du sud-ouest, font de Charleroi, quand on le contemple des collines, une des plus étranges et des plus émouvantes agglomérations du monde. Souvenez-vous, en effet, des tableaux du grand Constantin Meunier qui ont exprimé ce fabuleux spectacle.

Oh! si c'était une tour, au diable, quelque part là-bas en Egypte, en Tunisie, au Maroc! Que de choses chez nous qui, vues par les parcoureurs de pays, seraient signalées comme des merveilles et feraient dire, comme on le dit bêtement de ces arts orientaux et

sémitiques inexistants, que « cela seul vaut le voyage! » Il n'y a pas un des minarets de la Sainte-Sophie de Constantinople qui vaut artistiquement la cheminée de la rue de l'Orangerie.

BEL AIR ET BÉOTISME

Le critique littéraire de *l'Indépendance belge* demande à ses lecteurs s'ils soupçonnent l'existence du *Mercure de France* et confesse que pour sa part il l'ignorait avant un certain article de M. Th. de Wyzewa où ce jeune homme de lettres prend à parti l'originalité et conclut pour la conformité dans les arts et les lettres.

On ne pousse pas plus loin le désintérêt littéraire ni le béotisme. Soyez donc une des revues les plus hautes du temps, d'une tenue d'art et de langage qui écarte toute analogie avec les syndicats à couverture rouge et bleue, soit le bulozien papier, hélas! aujourd'hui protesté! lui-même! Ayez près de cinq ans d'une irréprochable existence, étayée sur un mouvement intellectuel admirable! Assumez l'orientation définie, l'expansion magnifique d'une pure aristocratie littéraire, celle-là même qui se voua à purifier l'idée française du miasme naturaliste.

Et sans doute, ô râcleur du crottin de Sarcey, Lemaître et France, ignorez-vous aussi qu'il est de subtils et merveilleux poètes : Saint-Pol Roux, Ch. Morice, P. Quillard, Tailhade, Ad. Retté, Kahn... Peut-être ignorez-vous Bloy, Rachilde, Renard, Remy de Gourmont, Mauclair, Barthélémy, Denise, Alb. Aurier. Chapeau bas! C'est le conclave qui, sous le pontificat du probe et intellectuel Alf. Vallette, dévotieusement pratique le sévère Idéal que de récents jeunes hommes décrétèrent et qui vaut mieux que votre consistoire.

A PROPOS DE FÉLICIEN ROPS [1]

Rops, à peine connu de nom chez nous, est une si grande personnalité, un artiste si supérieur dans ses meilleures œuvres, que nous n'hésitons pas à le faire un peu connaître, par devoir et par respect pour lui, et afin de montrer devant les œuvres de qui l'on se trouve.

Le très grand poète — aujourd'hui presque classique — Ch. Baudelaire, vouait en 1865 un sonnet à Rops, dans *la Petite Revue*, que nous ne citons pas pour l'éloge qu'il contient, mais pour montrer qu'il y a déjà trente ans l'artiste était hautement prisé par les meilleurs esprits de cette époque.

Usez toutes vos éloquences,
Mon bien cher Coco Malperché,
Comme je le ferais moi-même,
A dire là-bas, combien j'aime,
Ce tant bizarre Monsieur Rops,
Qui n'est pas un grand-prix de Rome,
Mais dont le talent est haut comme
La pyramide de Chéops.

Félicien Rops est Belge de naissance; son père était un riche Namurois, sa mère avait une origine hongroise. Certains cherchent dans ce sang magyare le côté fantasque et farouche de son talent. Son père mort, il dissipa un héritage considérable, sans réfléchir, en voyageant, en chassant, en naviguant; en 1854 (il y a donc presque quarante ans), il fonda à Bruxelles *l'Uylenspiegel*, qui exista quelques années, journal pour lequel il fournit chaque semaine une lithographie. Ce furent ses débuts.

Quelquefois ces dessins font songer à Gavarni ou à Daumier, mais toujours ils trahissent un talent très personnel, un côté typique, qui est loin d'être sans importance et déjà montrent son tempérament à lui; Rops s'annonce artiste de grand avenir, plus même, il est déjà quelqu'un.

Peu connues et rares aujourd'hui, ces lithographies sont avidement recherchées, comme du reste toutes les œuvres de Rops.

Elles sont très diverses de sujets : ce sont le plus souvent des types de bourgeois, d'usuriers, de bonnes et de soldats, avec de mordantes légendes, ou des compositions violentes, grandioses et intenses, comme *Waterloo*, *la Peine de mort*, *le Fer rouge*.

Ses premières eaux-fortes, il les fit comme illustrations pour *les Légendes Flamandes* de Ch. De Coster, qui furent publiées à cette époque à Bruxelles. Parmi celles-ci une planche magistrale, connue sous le nom du « Pendu ». C'est une composition étrange, superbe, puissante et imposante. On raconte que Rops, en Espagne, arriva par hasard dans une auberge dont l'hôte venait de se pendre, et comme l' « alcade » du plus proche village ne pouvait être là avant quatre heures, Rops se mit à dessiner le pendu de tous les côtés, et ces études lui ont servi pour exécuter cette œuvre.

Ces illustrations, si artistement comprises et exécutées, attirèrent l'attention de Paris sur lui, où il se rendit, demeura quelque temps, puis revint bientôt à Bruxelles, où il fonda la Société internationale des Aqua-fortistes avec Eugène Smits, le peintre au talent délicat, et les grands paysagistes Artan et Boulenger. Mais les difficultés nombreuses, l'opposition haineuse avec lesquelles cette société devait lutter, lui firent abandonner l'entreprise au bout d'une couple d'années.

Tant que dura la Société, Rops fit des prouesses afin de fournir des planches pour ses publications. La collaboration étant souvent insuffisante, il fit à la pointe des sujets tout différents de ses sujets habituels, et il les signa William Leslie, Niederkorn, etc., qu'il faisait passer pour des collaborateurs étrangers! Beaucoup plus tard le public s'aperçut de la supercherie et maintenant les Niederkorn et les Leslie sont autant recherchés que les Rops.

Comprenant que la Belgique est un trop petit terrain pour ses forces, l'artiste va se fixer à Paris. Là il trouve sa voie, la Femme moderne, la moderne, perverse Parisienne, principalement. Il la voit belle, mais froide, cruelle et passionnée, et il la dessine et la grave de préférence avec ce tempérament. Alors naissent la *Buveuse d'absinthe*, la *Femme à la fourrure*, la *Parisienne de Mabille*, *Parisine*, tant d'autres encor, si pleines de caractère et d'une si fine expression, tandis qu'il cherche à exprimer dans ses œuvres ce qu'il nomme le moral de la chair moderne.

A cette époque, en 1865, il va faire une visite à Edmond et Jules de Goncourt, qui notent dans leur « Journal » un portrait caractéristique, devenu un document :

5 décembre. — « Nous avons la visite de Rops, qui doit illustrer *la Lorette;* un bonhomme brun, les cheveux retroussés et un peu crépus, de petites moustaches noires en forme de pinceaux, un foulard de soie blanche autour du cou, une tête où il y a du duelliste d'Henri II et de l'Espagnol des Flandres, une parole vive, ardente, précipitée... il nous parle longuement du moderne qu'il veut faire d'après nature, du caractère sinistre qu'il y trouve, de l'aspect macabre qu'il a rencontré... » Cette « parole ardente »,

(1) Cet article, spécialement traduit pour *l'Art moderne*, a été publié dans *Het Vaderland* de La Haye par l'excellent peintre et aqua-fortiste Philippe Zilcken. Constatons, une fois de plus, de quelle autorité jouit notre compatriote... à l'étranger.

Rops l'avait encor, il y a quelques années, lorsque je passai quelques trop courts instants avec lui, dans son atelier de la rue de Grammont. Sa fraiche vivacité, son pétillant esprit le faisaient prendre, alors qu'il approchait de la soixantaine, pour un jeune homme de trente ans. Et il était superbe dans sa nonchalance distinguée, adossé, les bras étendus, contre sa presse en croix. Chose curieuse, cet atelier, à deux pas du boulevard, n'avait aucune décoration; seule une magnifique épreuve d'une eau-forte de Rembrandt illuminait les murs gris.

Rops, le causeur spirituel dont rien ne peut donner une idée, n'est pas moins bon écrivain. Il a du reste eu une excellente éducation classique. Latiniste érudit, il connait à fond les Pères de l'église et non moins bien le vieux français. Pour quelques-unes de ses planches il fit des légendes dans la langue de Rabelais et de Villon. Le frontispice des « OEuvres inutiles et nuisibles » porte par exemple : « Vère, ma mye, ne sont en ma paouvre cervelle que hannetons voletants, flourettes primeverdières et folles avènes », etc. Ces légendes sont écrites en excellent langage et, comme tout ce que Rops fait, sont d'une conception des plus délicates.

Dans ses œuvres Rops est entièrement moderne, et chez lui être de son temps est une condition si importante que lorsque Lemerre lui demanda un jour d'illustrer un Musset, il répondit que cela ne lui était pas possible, qu'il trouvait que seuls des contemporains peuvent illustrer un livre.

Certes, le cas est extrêmement rare et d'une grande probité, et il n'y a pas beaucoup d'artistes qui montrent autant de respect pour leur art. On peut rappeler aussi que lorsqu'un marchand de tableaux lui offrit une forte somme s'il voulait lui peindre une madone, la proposition fut rejetée avec la même conscience.

Rops cependant, en grand artiste qu'il est, s'est parfois amusé à dessiner des sujets légers, mais ce ne sont que des caprices et des exceptions dans son œuvre.

Il n'est, à proprement parler, élève de personne. Sa grande originalité s'est développée toute seule. Peut-être, quelquefois, l'influence de Millet est-elle sensible dans ses compositions rustiques. Il a fréquenté beaucoup d'ateliers, mais sans travailler beaucoup plus dans l'un que dans l'autre.

Le fait de n'avoir, à la suite d'une résolution soudaine, ayant longtemps habité Paris, ayant déjà produit beaucoup, et étant âgé d'une quarantaine d'années, plus rien fait que de travailler d'après modèle, pendant une couple d'années, parce que son dessin ne le satisfaisait pas, n'est-il pas caractéristique de son ardeur au travail !

Félicien Rops a énormément produit. Deux à trois mille pièces forment son œuvre. Plusieurs fois cet œuvre a été catalogué. Le catalogue le plus complet et le meilleur est dû à M. E. Ramiro.

Une des collections les plus complètes appartient à Mars, le dessinateur qui a parfois regardé par-dessus l'épaule de Rops, en faisant ses bas et ses gants noirs.

La ville d'Anvers a offert 30,000 francs pour cette collection (1); mais jusqu'ici il n'existe en Belgique aucune collection publique de Rops; pas plus qu'en Hollande les estampes modernes ne sont acquises par l'Etat.

Ses sujets sont des plus variés. Il a fait parfois des caricatures, mais en très petit nombre.

Outre ses illustrations il a fait des types de Belgique : *La Tante Johanna*, *la Vieille à l'aiguille*, et des croquis de voyages, comme *l'Oliviera*, des paysannes dalécarliennes et nongroises, et quelques paysages, ceux-ci les pièces les moins importantes de son œuvre.

Une couple de figures rustiques, ou plutôt symboliques, comme *le Semeur*, sont des chefs-d'œuvre.

Mais son riche talent s'épanouit en les frontispices allégoriques, et en ses exquises planches pour de très souvent insignifiants bouquins, qui ne resteront que parce que Rops y a collaboré. Celles-ci sont toujours très habiles, dessinées avec une délicatesse extrême et d'une compréhension personnelle. Les moindres détails sont traités de main de maître et contribuent à remplir le cadre, et tout est d'un délicieux achevé, justement assez caressé par sa pointe fine, tendre, sensible.

Comme illustrateur au goût raffiné il se trouve donc bien au-dessus de tous ses contemporains. Quelquefois il fait songer, mais de loin, aux Eisen, Moreau, Gravelot, les dessinateurs excellents du XVIIIe siècle, mais avec une dose considérable de naturel, avec infiniment moins de convention et d'académisme, et toujours il est d'une causticité bien à lui.

Sa plus haute expression se trouve dans des œuvres comme les *Sataniques*, merveilleuses planches où la femme de tous les temps est crucifiée au pilori, avec ses charmes, sa puissance et ses hontes. Admirables symboles et allégories des Vices et des Passions.

Ses procédés sont aussi variés que ses sujets. Il trouve que l'eau-forte doit être un travail de lignes, comme l'ont faite Rembrandt, Whistler, Méryon. Ce principe lui a fait dire à Storm de 's Gravensande qu'il devait savoir exprimer un effet de brouillard au moyen de quelques traits, voulant dire par là qu'une eau-forte doit garder sa fraîcheur d'exécution et ne pas ressembler à un dessin estompé. Mais en certaines œuvres le procédé devient incompréhensible et l'on ne peut presque comprendre comment c'est exécuté. Un mélange d'une extrême adresse de vernis-mou, d'eau-forte pure, de pointe-sèche, de manière noire donnent absolument à ses planches l'aspect d'un dessin. Rops est le plus habile sorcier du cuivre, et sait tirer parti de tous les moyens imaginables pour obtenir un bel effet.

Si jamais artiste a travaillé avec plus d'indépendance, a moins pensé à la réclame, c'est bien Rops, qui est un des artistes les mieux doués de notre XIXe siècle, siècle qui a produit si peu de noms impérissables.

Pour montrer son indifférence pour l'opinion des autres, sa devise, prise à Montaigne : « Et comme on lui demandait à quoi faire il se peinait en un art qui n'estoit à la cognaissance que de peu de gens : — J'en ai assez de peu, dit-il, j'en ai assez d'un, j'en ai assez de pas un !

Et pour souligner son orgueil et son mépris pour toute espèce d'intrigue, nous citerons ces fragments d'une lettre de lui : « J'ai en horreur toute popularité...; je chéris mon obscurité, j'en ai fait un dilettantisme et par ce temps,... n'être pas su constitue une enviable distinction. Je n'expose pas, pour ne ne pas m'exposer à recevoir une mention honorable, décernée par des messieurs qui n'ont souvent pas trop d'honneur pour leurs besoins personnels... Je ne sais si je ferai quelque chose qui me plaise,.. je n'ai qu'une qualité, un idéal mépris du public... »

En 1888, le Gouvernement français a décerné à Rops la croix de la Légion d'honneur.

PHILIPPE ZILCKEN

(1) Péladan, *Félicien Rops*.

Camille Lemonnier en Cour d'assises.

Le tricunuquat Simon-Passy-Bérenger est en voie de remporter une nouvelle victoire. Et quelle victoire !... dans le pays même du Manneken-pis et des cartes transparentes littéraires : notre collaborateur Camille Lemonnier, le vigoureux écrivain wallon, passe ces jours-ci devant la Cour d'assises pour un conte écrit il y a cinq ans déjà et paru dans un des derniers livres de l'auteur du *Mâle, Dames de Volupté*. Avouons que la Ligue manifeste une étrange manière de pratiquer l'internationalisme et que c'est là pour elle un beau triomphe : les trois honorables têtes... de Turc peuvent s'en réjouir. Heureusement, M. Camille Lemonnier n'en est pas à son coup d'essai et l'événement ne saurait le surprendre: on se souvient des poursuites intentées naguère par la justice française contre *l'Enfant du Crapaud* publié ici même et des violentes indignations qu'elles soulevèrent dans la patrie du romancier. Avec raison, sur les bords de la Senne, on cria au crime de lèse-littérature et la popularité de M. Lemonnier sortit exaltée de l'aventure.

Comment alors expliquer autrement que par une recrudescence de l'Esprit de contrefaçon qui caractérise la Belgique, un si soudain éclat de pudibarderie sous le règne de Léopold Deusse. Et à l'égard de qui, s'il vous plaît? A l'égard du maître incontesté de la littérature belge, à l'égard de celui qui éleva à la gloire de sa patrie un monument plus durable peut-être qu'elle-même, ce beau livre de *la Belgique,* plein d'ardent amour et de généreuse tendresse pour la terre où il vit le jour. Voilà qui renseigne suffisamment sur la valeur logique d'un peuple et qui justifie, si jamais elle eut besoin de l'être, la haine féroce de Baudelaire pour la Belgique.

Aussi, M. Camille Lemonnier a-t-il jugé à propos de protester contre l'action du Grand Parquet par une lettre au ministre de la Justice, dont on ne saurait trop louer la dignité et la modération. Rappelant le sujet du conte incriminé : *L'Homme qui tue les Femmes*, M. Lemonnier écrit : « Il ne peut subsister aucun doute, tout le récit est bien l'étude d'un cas de criminologie et, ce cas, c'est celui de Jack l'Eventreur, c'est la légende même de l'effrayant meurtrier à travers les déductions d'une analyse qui, j'ose le croire, demeure rigoureuse. L'écrivain, l'artiste, le professionnel n'y avait ajouté que le relief et les nuances de l'art, il avait répandu sur le crime un peu d'or et de vermillon, il avait couvert les pauvres chairs nues des victimes *de la pudeur et de la charité des belles phrases*. Ce n'est pas vous, Monsieur le ministre, qui l'en blâmerez. » Et plus loin, courageusement, l'auteur de *Claudine Lamour* continue : « L'ingérence des Parquets en littérature n'a le plus habituellement pour effet, je le sais, que de grandir l'écrivain et de situer en haute lumière les écrits qui méritèrent un débat public. C'est que, presque toujours, en ces rencontres de la libre conscience et des morales routinières, l'Idée nouvelle éclate plus incompressiblement et se dénonce en accord avec les aspirations générales. Le Droit, la Philosophie et la Morale passent ainsi du côté de ce qui paraissait le plus faible et de ce qui devient le plus fort. Les jurys, qui sont composés d'intelligences spontanées, ne s'y trompent pas. Mais si la condamnation, si rare soit-elle, peut n'être encore, dans les pays d'ancienne littérature, qu'une aventure d'où l'honneur de l'écrivain se retire sauf, le fait seul d'être incriminé constitue, dans les pays où règne la défiance de la littérature, un discrédit qui frappe, non pas seulement un écrivain isolé, mais tout l'effort littéraire autour de lui... et alors, Monsieur le ministre, c'est chose terrible, cette arme des codes entre des mains qui frappent sans discernement et comme à travers une aveugle rancune, pour ce qui est la pensée et le sacrifice des hommes qui acceptent de vivre pour elle. *J'ai trente ans de carrière, trente ans de travail, de peine et de pauvreté, — et j'ai à peu près autant de livres...* Mes livres, j'y souffrais, j'y combattais, j'y disais notre âme, j'y glorifiais le sol natal... »

M. Lemonnier a fait plus que cela encore : la littérature belge lui doit la vie et ce titre de « Maître » qu'elle lui donne joyeusement, nul avant lui n'avait pu s'en glorifier en Belgique. Grâce à lui « il passa sur le pays entier comme le souffle d'une renaissance; le public s'habitua à la pensée qu'il lui manquait une gloire et que ses écrivains la lui donnaient ». « Ces écrivains, s'écrie M. Lemonnier, j'ai eu la joie de les voir grandir autour de moi et s'élever à la maîtrise les cadets qui d'abord s'étaient formés à mon exemple. Ils n'étaient que quelques-uns... comptez-les, c'est une armée, c'est la patrie même en sa fleur la plus brillante et la plus généreuse... C'est toute une jeunesse; c'est le plus admirable mouvement littéraire, c'est un miracle de génie et de courage, c'est la sève vive d'une floraison des esprits rendant l'Europe attentive qu'on va exposer encore une fois aux rires et aux clameurs des prétoires.»

Hélas ! ce n'est que trop la vraie vérité et la France n'a rien ici à envier à la Belgique. La haine de l'art et de la littérature est inhérente à tout esprit gouvernemental : c'est elle, et non pas la juste révolte d'une Morale supérieure outragée, qui a conduit les Flaubert et les Baudelaire devant les tribunaux. La toute-puissance des défenseurs officiels de la Pudeur couvre de son approbation l'imbécile ignominie des refrains obscènes du café-concert et réserve son inexorable cruauté aux seules œuvres d'art; mais n'est-ce pas encore, tout de même, un suprême hommage rendu ainsi à l'éternelle grandeur de l'Idée et de la Forme, de les juger plus dangereuses et capables de s'imposer davantage? Que M. Lemonnier se réjouisse donc! Les rigueurs exercées contre lui, contre son œuvre, ne pourraient le diminuer; bien au contraire. « C'est la littérature qu'on voudrait proscrire, s'écrie-t-il en terminant, c'est elle qui me vaut, après tant d'anciennes humiliations dont je triomphai, le triste privilège de la défendre en souffrant encore pour elle. » Enviable honneur pour un maître de littérature comme lui et qui lui vaudra l'enthousiasme de tout son pays. L'admiration unanime de la Belgique lui est désormais acquise, et ceux qui tardaient encore à reconnaître son influence auront trouvé dans les poursuites du Grand Parquet leur chemin de Damas. Cette influence n'est-elle pas, en effet, incontestable? A chacun de ses livres elle s'affirma davantage. Du *Mort* à *En Allemagne*, du *Mâle* à *Madame Lupar*, de *Thérèse Monique* au *Possédé*, c'était chaque fois une poussée nouvelle d'un talent généreux et ardent. Il se révéla comme un artiste assoiffé de nouveau, apte à couler sa pensée dans toutes les formes littéraires. Si certains se laissèrent aller à quelquefois lui reprocher ses diverses évolutions, comment nier que ce ne soit là la preuve d'une prodigieuse activité cérébrale, d'une incomparable souplesse de vision; et peu à peu nous nous sommes habitués à ce que plus rien ne puisse nous étonner de son talent, tant nous le sentons capable de tout.

Aussi l'issue de son procès ne pourrait nous inquiéter : il en sortira, quelle qu'elle soit, grandi dans l'estime des lettrés belges et français, et nous qui aurions voulu apporter à sa défense une parole plus haute et plus autorisée, il nous est doux de l'assurer ici que nous serons toujours des premiers à l'applaudir.

(Gil Blas.) GABRIEL MOUREY.

NOS ARBRES (1)

M. André Theurier jette à son tour un cri d'alarme dans *le Journal* au sujet des mutilations dont les arbres sont les victimes :

« De même que les politiciens ont la haine de la littérature, les ingénieurs et les agents-voyers ont le mépris des beaux arbres. Quand ils ne les détruisent pas pour les remplacer par un tramway ou des poteaux télégraphiques, ils les traitent en quantités négligeables. Absolument ignorants ou indifférents en matière d'arboriculture, peut leur chaut que les plantations aient en suffisance l'air, la lumière et l'humus. Ils ne semblent pas se douter que l'arbre est un être vivant, qu'il respire par ses feuilles, qu'il se nourrit à l'aide de ses racines, et que, pour lui assurer un développement régulier, il est nécessaire que les fonctions de la nutrition et de la respiration s'accomplissent dans de bonnes conditions. »

En France comme en Belgique, on le voit, même barbarie. Souhaitons que les efforts de la presse aboutissent enfin à une réforme sérieuse.

PETITE CHRONIQUE

Voici, d'après *l'Echo de Paris*, quelques détails sur la prochaine saison au Théâtre de la Monnaie, à Bruxelles.

La troupe d'abord. Le contingent des ténors sera probablement composé ainsi : MM. Cossira, Massart, Leprestre, Isouard et Barbari.

Barytons : MM. Seguin, Rey (ancien baryton du Théâtre de la Haye) et Ghasne.

Des quatre basses, trois sont déjà à peu près définitivement engagées. Ce sont MM. Dinard, Lequien et Gilibert.

Soprani : Mmes de Nuovina, Tanesy (de l'Opéra de Paris), de Nocé, Wolf, Archaimbaud.

Contralto : Mme Armand.

Première danseuse : Mme Riccio.

Nous avons déjà constaté que parmi les reprises principales figuraient celles de l'*Orphée* de Gluck et, parmi les œuvres nouvelles, *Sapho* de Gounod, *Tristan et Yseult* de Wagner.

Avant cette dernière œuvre, on entendra, croyons-nous, *Alceste* de Gluck, *l'Attaque du Moulin* de M. Bruneau, et les *Frères d'Arck*, trois actes de M. Emmanuel Chabrier, l'auteur de *Gwendoline*.

Comme ballet nouveau, la direction de la Monnaie songe à préparer *Die Puppenfee*, une œuvre chorégraphique qui a obtenu un très vif succès à Vienne et à Berlin.

Mme Jozette Nachtsheim, dont l'audition a été empêchée deux fois par le mauvais temps, se fera entendre ce soir, dimanche, au Waux-Hall.

Mardi, concert extraordinaire avec le concours de Mme Deville, l'une des meilleures élèves de Mme Marchesi.

Mme Deville chantera l'air du *Fregschütz*, l'*Arioso* de Delibes et une romance de Meyer-Helmund.

Dans le numéro du 1er juillet du *Libre Journal*, la nouvelle revue bi-mensuelle artistique et littéraire montoise, un excellent article signé PAUL GERMAIN (F. André) sur *Pelléas et Mélisande* de Maurice Maeterlinck. Rarement le charme profond de cette œuvre admirable a été mieux expliqué en ses causes secrètes qui, pour la foule, restent un mystère. Paul Germain, avec un tact, une adresse littéraire infinie, déplie ces ténèbres tant peuplées de belles et séduisantes symbolisations.

A propos de la représentation de *Pelléas et Mélisande*, Maurice arrès disait dernièrement :

« Assurément, on n'avait pas attendu les écrivains de ces années dernières pour s'intéresser en France au mouvement intellectuel de l'étranger. Il y a là-dessus, dans le *Cours familier de littérature* de Lamartine (livre admirable de flamme et de génie lucide), de très fermes déclarations. Et puis, on se rappelle Schérer, Bourget, Vogué, Rod, Arvede Barine, Gebhardt, Sarrazin, etc., etc. Mais voici la différence essentielle : il ne s'agit plus seulement de comprendre à la façon de Taine : on prétend créer des œuvres qui seraient autant les filles des littératures du Nord et du Midi que de la littérature nationale.

C'est, en un mot, à l'âme française substituer l'âme européenne.

L'âme européenne ! eh bien ! que sera-t-elle ? On a répondu par un joli mot de mauvaise humeur : « L'âme européenne, mais c'est l'âme belge ! »

Pourquoi pas ? Les Belges offensent souvent notre goût, mais ils ont l'intelligence hospitalière. C'est une grande vertu intellectuelle. Nourri dans un pays de culture germano-française, M. Maeterlinck exprime parfaitement le génie de son terroir. Et tous les spectateurs de l'autre jour, nous tous ses amis, nous applaudissons non seulement une des âmes les plus élégantes, mais encore une des plus sincères de ce temps. »

On nous écrit d'Uriage-les-Bains :

Le nouveau Casino, dirigé par M. E. Buisson, vient d'être inauguré. Il comprend, outre un vaste hall de conversation, une salle de spectacle spacieuse et joliment décorée, des salles de jeu, de billard, d'escrime, etc. Une troupe homogène y donne régulièrement la comédie, l'opéra comique, qui alternent avec les concerts symphoniques conduits par M. Colombin, et les bals qui réunissent au Casino l'élite de la colonie. Dans l'admirable décor des Alpes, Uriage est une ville d'eaux vraiment séduisante et un excellent centre d'excursions.

(1) Voir *l'Art moderne* du 9 juillet dernier.

ZÉLANDE — ILE DE WALCHEREN

Steamers « TELEGRAAF »
ANVERS — ROTTERDAM
Trois départs par semaine

ANVERS — FLESSINGUE
Excursions le dimanche
Voir les affiches spéciales

RENSEIGNEMENTS ET AFFICHES :
C. VERSTRAETEN et VAN MAENEN & VANDEN BROECK,
Quai du Commerce, 15 BRUXELLES — Rue des Récollets, 16 ANVERS

LE GRESHAM
COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**. *Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de **220 millions.**
RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES
AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)
MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale
Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin
Vins de toutes provenances

PAQUEBOTS-POSTE DE L'ÉTAT-BELGE

LIGNE D'OSTENDE-DOUVRES

La plus courte et la moins coûteuse des voies extra-rapides entre le CONTINENT *et l'*ANGLETERRE

Bruxelles à **Londres** en 8 heures.— **Cologne** à **Londres** en 13 heures.— **Berlin** à **Londres** en 22 heures.— **Vienne** à **Londres** en 36 heures. — **Bâle** à **Londres** en 20 heures. — **Milan** à **Londres** en 32 heures. — **Francfort s/M** à **Londres** en 18 heures.

TROIS SERVICES PAR JOUR

D'**Ostende** à 4 h. 58 matin, 10 h. 53 matin et 8 h. 02 soir. — De **Douvres** à 12.00 h. (midi), 7 h. 30 soir et 10 h. 15 soir.

TRAVERSEE EN TROIS HEURES

Par les nouveaux et splendides paquebots : **Princesse Joséphine, Princesse Henriette, Prince Albert, La Flandre et Ville de Douvres** partant journellement d'OSTENDE à 4 h. 58 matin et 10 h. 53 matin ; de DOUVRES à 12.00 (midi) et 7 h. 30 soir. — **Salons luxueux. — Fumoirs. — Ventilation perfectionnée. — Éclairage électrique. — Restaurant.** BILLETS DIRECTS (simples ou aller et retour) entre **LONDRES, DOUVRES, Birmingham, Dublin, Edimbourg, Glascow, Liverpool, Manchester** et toutes les grandes villes de la Belgique et entre **LONDRES** ou **DOUVRES** et toutes les grandes villes de l'Europe.

BILLETS CIRCULAIRES

Supplément de 2e en 1re classe sur le bateau, fr. 2-35

Excursions à prix réduits de 50 %, entre Ostende et Douvres, tous les jours, du 1er juin au 30 septembre.
Entre les principales villes de la Belgique et Douvres, aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption.

AVIS. — Cabines particulières. — Buffet restaurant à bord. — Soins aux dames par un personnel féminin. — Accostage à quai vis-à-vis des stations de chemin de fer. — Correspondance directe avec les grands express internationaux (voitures directes et wagons-lits). — Voyages à prix réduits de Sociétés.

CHEZ

BREITKOPF & HÆRTEL

EDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

Vient de paraître :

ARTHUR DE GREEF

Cinq Mélodies pour chant et piano

N° 1. Crépuscule . . . 5 fr. N° 3. Mendiatn d'amour . 5 fr.
N° 2. Matin . . . . . 6 fr. N° 4. Aubade. . . . . 6 fr.
N° 5. Vieille Chanson. . 5 fr.

PIANOS BECHSTEIN
HARMONIUMS ESTEY

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM 32, rue de l'Industrie

Treizième année. — N° 31. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 30 Juillet 1893.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

Le Livre belge. — Les Arts décoratifs. — Chez les Shakers. — Cueillette de livres. *Valbert ou les récits d'un jeune homme. Les frères Van Ostade. Epitome des Doctrines théosophiques.* — Anecdote symbolique. — Chronique judiciaire des arts. — Memento des expositions. — Petite chronique.

LE LIVRE BELGE

Les peintres? Dès qu'ils sortent des limbes des premières tentatives, l'Etat leur tend la main. Les musées achètent leurs œuvres, les commandes pleuvent vers eux, la manne gouvernementale ruisselle en écus sur leur dos. Il ne faut pas précisément pour cela qu'ils possèdent beaucoup de talent. Au contraire. Allez donc voir l'étal des croûtes au Musée moderne de Bruxelles : il vous dira des choses tristes ou triviales sur la façon dont on procède aux achats de certaines œuvres, tandis que, d'autre part, maint artiste de grand talent ne s'est pas vu admis, ou que difficilement! parmi les élus des galeries de l'Etat. Mais, en somme, il est des achats et des commandes pour les peintres.

Il en est de même pour les sculpteurs. On trouve toujours, pour les pires d'entre eux, quelque place publique à déshonorer par une méchante statue d'homme ayant rendu des services au parti politique au pouvoir — ou quelque coin de monument au-dessus duquel ils peuvent hisser des trophées, sur les parois duquel ils peuvent plaquer des bas-reliefs. Aux plus célèbres d'entre eux on bâtit même des temples antiques pour y installer leurs gigantesques productions.

Les littérateurs belges, eux, ne sont rien dans le monde officiel. On jette, de temps à autre, à l'un d'eux un maigre subside, une aumône au joueur d'orgue qui passe. Tous les cinq ans luit le prix quinquennal. Leurs livres paraissent? Rien. Il en est, et des meilleurs, des plus délicats, qui en écoulent dix, quinze, vingt exemplaires. D'autres arrivent à cent, — les plus favorisés à cent cinquante, deux cents. — Et il faut payer l'imprimeur ou l'éditeur, quand celui-ci sert d'intermédiaire ou de lanceur. Nous le disions la semaine dernière : Presque tous les livres belges parus jusqu'à ce jour ont coûté une somme, assez ronde parfois, à leur auteur. Les jeunes littérateurs belges ne sont pourtant ni des Rothschild ni des Vanderbilt. Un certain nombre, parmi eux, sont même véritablement maudits par leur famille qui les voudrait voir plutôt parfaits notaires ou influents industriels qu'hommes de lettres. Les Goncourt font émettre, en un de leurs livres, à un littérateur, une réflexion de ce genre-ci : « L'opinion de mon père sur ma littérature, ç'a été un grand coup de pied dans mon derrière. » Combien de pères pensent de cette

façon! Alors donc, pour une gloire obscure, pour quelques lettrés, pour quelques éloges de rares artistes (très précieux pour eux, d'ailleurs, et les vengeant de la pignouferie d'un alentour dédaigneux de toutes lettres), les jeunes écrivains belges forgent ici toute une littérature. On les a bafoués, conspués, ridiculisés. Presque personne n'a bougé pour leur ouvrir une éclaircie, parmi les anciens restés ironiques ou indifférents devant le mouvement naissant. La presse elle-même, au début, les aurait étranglés avec le plaisir qu'elle sait prendre aux basses besognes.

Et ils sont toujours là, aussi vaillants, aussi enthousiastes, résignés à faire l'art pour l'art, méprisant l'opinion, sans quémander des éloges, toujours dignes.

Ils sont là — eux, le cœur du pays, l'expression la plus forte et la plus précieuse du sentiment de notre race.

Les lecteurs belges lisent Zola, Ohnet, Loti, Daudet, Bourget et leurs imitateurs. Les livres de leur pays? Ils ne les ouvrent jamais. Pourtant, il est ici d'admirables poètes : Giraud, Maeterlinck, Gilkin, Elskamp, Severin — et que d'autres! Les prosateurs foisonnent, très variés : Lemonnier, Eekhoud, Vandrunen, Goffin, Krains, Courouble... toute une riche pléiade. Il est des romanciers, des conteurs, des critiques, des dramaturges, des poètes doux, des poètes violents... Toute une floraison magnifique a surgi. Il n'y a qu'à tendre la main pour cueillir des roses délicates, des jasmins parfumés, ou des fleurs plus âpres ou plus puissantes. Elles sont trop proches, sans doute — et on les laisse s'épanouir pour le seul soleil.

Le fouet qui flagellera cette indifférence? Une consécration à l'étranger de la littérature belge, sans doute. Mais il faudrait, dans les cercles, dans les écoles, dans les universités, partout où s'éveille l'intelligence, faire des propagandes pour le livre belge. Nous publierons bientôt une liste complète des œuvres parues et l'ensemble de cette collection sera de nature à étonner bien des incrédules et à réconforter bien des croyants. Il serait utile que cette liste fût répandue et qu'on s'en occupât ailleurs encore qu'en notre revue. Nous en signalons dès aujourd'hui l'apparition prochaine aux journalistes belges. Nous verrons ceux qui briseront une lance pour les livres jeunes de leur patrie! Il est une campagne salutaire et belle à mener pour eux!

D'autre part, il importe que le gouvernement achète aux récents écrivains un nombre suffisant des livres qu'ils publient. Il faut que ces volumes se trouvent dans les bibliothèques du gouvernement et des communes. Il importe que, d'urgence, le ministère de l'intérieur avise aux moyens propices à cet effet. Il faut que les commandes de livres soient égales aux commandes de tableaux et de statues, d'autant plus que c'est la littérature qui l'emporte, et de beaucoup, aujourd'hui, en Belgique, sur la peinture et la sculpture. Elle est la Reine actuelle : que les hommages qui lui sont dus lui soient strictement rendus! Les écrivains belges sont occupés à enlever ce léger vernis de bêtise qui rendait le nom belge, jadis, ridicule. Ils ont égorgé les oies et les ont remplacées par des cygnes. Ils auréolent d'un peu de gloire le front de leur patrie. La dette de la Belgique envers eux est immense. L'heure a sonné de leur rendre justice.

LES ARTS DÉCORATIFS

William Morris est ce poète tapissier qui a monté à Londres une exposition permanente d'art décoratif. C'est lui aussi qui écrivit il y a quelque temps *News from Nowhere,* une utopie, toute pleine de projets artistiques, rénovation sociale basée sur l'amour de tout travail devenu désormais un art.

Dans *la Société nouvelle* du mois de mai dernier nous trouvons de très belles pages de Morris sur les *arts mineurs*, « espérances et craintes de l'art ». C'est, épars dans tout l'article, les éléments d'une intéressante synthèse d'art industriel populaire.

Morris se préoccupe avant tout de cet art à l'aide duquel les hommes ont de tous temps cherché à embellir les choses familières à la vie de tous les jours, la peinture, la menuiserie, la charpenterie, la ferronnerie, la poterie, le tissage et beaucoup d'autres. Cet art-là est de la plus grande importance pour le public en général, mais surtout pour les artisans qui façonnent tout ce qui a trait au bâtiment et qui doivent considérer ces choses comme inachevées tant qu'il n'y a en elles un motif de décoration.

L'artisan a une tendance innée à la décoration. Mais il a besoin de culture pour lui donner un emploi et une signification. Toute chose faite par la main de l'homme a une forme qui doit être belle ou laide, laide si elle est en désaccord avec la nature, si elle la contrarie. Cette forme ne peut nous être indifférente, car nos yeux sont aptes à se fatiguer de cette quantité de formes dans les objets que nous contemplons tous les jours, et il faut que la décoration intervienne pour aiguiser nos sens émoussés en cette matière. « C'est à cette fin que sont emmêlés ces modèles compliqués, que sont inventées ces formes étranges en lesquelles les hommes ont trouvé plaisir depuis si longtemps, formes et complications qui ne doivent pas nécessairement arrêter la nature, mais dans lesquelles la main de l'artisan est guidée au travail dans le chemin qu'elle lui indique; jusqu'à ce que le tissu la coupe et le couteau semblent aussi naturels, sinon aussi beaux, que le champ vert, le bord de la rivière ou les roches de la montagne.

« Faire prendre plaisir aux gens dans les choses qu'ils sont forcés *d'employer*, voilà le grand devoir de la décoration; faire prendre plaisir aux gens dans les choses qu'ils sont forcés de *fabriquer*, voilà son autre utilité. »

On conçoit les principes de l'idéal rêvé par Morris et qu'il résume comme ceci : « Laissons les arts dont nous parlons embellir notre travail, être largement répandus, intelligents et bien compris à la fois par le fabricant et le client, laissons-les en un mot devenir *populaires* et nous verrons promptement la fin du travail misérable et engendrant l'esclavage; et aucun homme ne sera plus excusable de parler de la malédiction du travail, aucun homme ne sera plus excusable d'éviter la malédiction du travail. Je crois qu'il n'y a rien qui aidera le progrès du monde autant que l'obtention de ceci et je déclare qu'il n'y a rien au monde que je désire autant

que ceci, mélangé, comme je suis sûr que cela doit être, avec des changements politiques et sociaux que nous désirons tous d'une façon ou d'une autre. »

Les formes décoratives sont le lent produit de l'histoire. Il n'est pas un homme, aujourd'hui, qui dessinerait l'ornement d'un habit, la forme d'une pièce de vaisselle ordinaire ou d'un meuble quelconque qui soit autre chose qu'un développement ou une altération des formes usitées depuis des centaines d'années.

Ces formes eurent jadis le plus souvent une signification bien déterminée, furent peut-être le symbole de luttes et de croyances dont on se souvient à peine maintenant ou qu'on a oubliées. Elles ne sont plus devenues qu'une simple habitude de main. Autrefois, il fut un temps où l'imagination et la fantaisie se mêlaient à toute chose faite par l'homme. Les artisans alors étaient artistes. Mais quand la pensée de l'homme devint plus compliquée, plus difficile à exprimer, l'art devint chose plus difficile à cultiver, le travail fut divisé entre les hommes, et quelques-uns d'entre les artisans purent seuls s'y appliquer complètement. Ce furent les artistes qui, sortis d'entre les artisans, « les laissèrent, sans espoir de s'élever, tandis qu'eux-mêmes étaient laissés sans le secours d'une sympathie intelligente et industrieuse. Les uns et les autres en ont souffert, les artistes non moins que les artisans ».

Comment relever les arts décoratifs? En les faisant adopter par la mode, en convainquant les gens riches, ceux auxquels on suppose de l'influence et le souci de choses dont en réalité ils n'ont cure? Mauvais et passager remède. Ce sont ceux dont les mains façonnent les choses qui devraient être des œuvres d'art, qui doivent devenir tous des bons artistes. Alors le public prendra un réel intérêt à ces objets et ce seront les artisans qui guideront la mode eux-mêmes.

Et pour arriver à ce résultat il faut que l'artisan laissé en arrière par l'artiste, quand les arts se séparèrent, s'élève de nouveau avec lui, travaille côte à côte avec lui, avec la seule différence de maître à écolier. Il faut que l'artisan étudie la nature et l'histoire, qu'il étudie ce qu'il voit à la campagne et dans les villes, dans les musées, surtout; qu'il acquière une éducation artistique générale, basée sur le dessin appris dans les écoles, mais en fait acquise par lui-même. Education qui soit la concentration systématique de ses pensées sur la matière, une étude faite dans tous les sens, une pratique minutieuse, laborieuse, et la résolution de ne rien faire que ce qui est reconnu comme bon en travail et en dessin.

Que d'obstacles pourtant dans la production courante actuelle, faite en vue de la concurrence, et avec la seule préoccupation du bon marché! Le monde est si occupé pour se permettre d'avoir des arts décoratifs! « L'avidité au gain non mérité, le besoin d'être payé pour ce que nous n'avons pas gagné, encombre notre chemin de bien de mauvais ouvrage, de simulacre d'ouvrage; ainsi l'argent amassé par cette rapacité en monceaux petits et grands, avec toutes les fausses distinctions qu'il entraîne parmi nous, a élevé entre nous et les arts la barrière de la convoitise et de la montre. » Ainsi, d'une part la camelote à prétentions artistiques encombre tous les magasins et le public y tient parce qu'il tient au bon marché. Il est si ignorant qu'il ne voit pas que les marchandises à bon marché sont les plus mauvaises, et qu'il ne se soucie pas de savoir s'il donne à l'homme qui les a fabriqués ce qui lui est dû. D'autre part, toute décoration n'est généralement faite que par amour de la montre et non parce que quelqu'un l'aime en soi : les rideaux dans le salon des monseigneurs ne sont pas plus pour eux des objets d'art que la poudre dans les cheveux de leurs valets.

Voilà les obstacles à la résurrection des arts décoratifs. — Les remèdes viendront à leur heure, déjà ils s'annoncent.

L'extension de la camelote sera combattue par ce fait que les artisans n'ignorent pas, comme le public, ce que vaut le bon marché, et qu'ils ne sont pas par vocation voraces et isolés comme les fabricants et les gens de la classe moyenne. Et n'est-il pas à espérer que nous nous débarrasserons enfin de cette avidité de l'argent et de la recherche des accablantes distinctions qu'il amène maintenant avec lui?

La simplicité de vie nous reviendra après que nous nous serons débarrassés du souci de l'argent et de toute la montre qui en est la cause et la conséquence.

La simplicité de la vie engendrera la simplicité de goût, « c'est-à-dire la simplicité des choses douces et élevées ».

« Nous aurons alors le loisir de penser à notre travail, ce fidèle compagnon de chaque jour. Les hommes seront heureux en l'effectuant et ce contentement amènera nécessairement un art décoratif, noble, *populaire*. »

Nous pourrons orner notre vie de véritables œuvres d'art, c'est-à-dire de choses utiles, qui amusent, calment et élèvent l'esprit en de saines conditions. Nous l'ornerons avec le plaisir d'acheter allègrement des marchandises à leur prix exact.

« Nos rues seront aussi belles que les bois, aussi suggestives « de hautes pensées que la vue des montagnes; ce sera un plaisir « et un repos, et non un accablement des sens de venir de la « campagne dans une ville; chaque homme aura une maison « belle et décente, convenant à son esprit et propice à son « travail; tous les ouvrages de l'homme avec lesquels nous vivons « et dont nous nous servons seront en harmonie avec la nature, « seront raisonnables et beaux; pourtant tout sera simple et « inspiré, non pas enfantin et énervant; car comme nulle beauté, « nulle splendeur de celles que l'esprit et la main de l'homme ne « peuvent créer ne manquera aux bâtiments publics, de même « dans aucune demeure privée, il n'y aura des indices de gaspil- « lage, de pompe ou d'insolence, et chaque homme aura sa part « du *meilleur*. »

CHEZ LES SHAKERS

La Demi-Lune, par Moulin-Galant,
Essonnes (Seine-et-Oise), 12 avril 1893.

MON CHER ALBOIZE,

Par suite de toutes sortes de circonstances dominées par l'imprévu, et dans lesquelles l'incendie de la forêt de Fontainebleau, notre pauvre *alma mater*, joue un grand rôle, je n'ai pu répondre à votre lettre que je trouve ici, en rentrant à la Demi-Lune.

Les « shakers », mon ami, sont tout simplement les quakers de l'Amérique du Nord; les hommes y ont des principes et des faux-cols encore plus rigides, et les femmes encore moins de poitrine que leurs frères et sœurs d'Europe. En voilà qui vont faire regretter les gorges d'Apremont! Vêtues de noir comme le corbeau dont elles ont la couleur

Sans en avoir la perfidie,

comme dit Nadar en une vieille chanson, les dames qui aident les shakers à reproduire leur sous-genre, passent leur dimanche à

chanter de terribles psaumes, tristes à faire pleurer les oiseaux, et qui célèbrent les futures voluptés et les petites folies d'outre-tombe. C'est moins gai que le Moulin-Rouge, mais à Philadelphie c'est déjà de la « festivité ».

Je suis arrivé, avec l'astuce particulière aux aqua-fortistes, à pénétrer dans un de ces salons piétistes, et j'en ai gardé une mélancolie que la lecture des articles du joyeux Brunetière n'a pu dissiper depuis.

J'y ai croqué *la Chanteuse de psaumes*, car cela se chante, ou bien on les dit « mélopéiquement » comme à la Comédie-Française, et cela n'en est pas plus joli. Voilà tout!

A vous bien, mon cher ami, et à bientôt.

FÉLICIEN ROPS.

P. S. — Il est sain, pour la conservation de la bonne gaieté de nos pères, de faire, chaque fois qu'on en a l'occasion, quelque plaisanterie de bon goût sur M. Brunetière. Il a remplacé les notaires et les épiciers de la période romantique. Cela conserve la tradition sans laquelle notre belle France n'existerait plus.

J'oubliais : « Shaker » veut dire : trembleur. Ils ont peur, non que la terre manque sous eux, mais que le ciel leur échappe au-dessus! F. R.

Cette lettre de Félicien Rops a paru dans l'*Artiste,* la revue de Paris, actuellement dirigée par M. Jean Alboize auquel est adressée la missive que nous reproduisons.

Elle est accompagnée de *la Chanteuse de psaumes chez les shakers*, gravure originale au vernis-mou. Etrange physionomie, celle de cette chanteuse serrée en sa robe noire! Une longue femme maigre, au regard d'extatique sous des cheveux de pianiste battant ses oreilles cachées. Un profil anguleux. Les larges feuilles d'une tapisserie tendue derrière sa tête ajoutent à son air étrange, mettant derrière cette physionomie de fanatique un vague fantôme d'Indien de Buffalo coiffé de grandes plumes.

CUEILLETTE DE LIVRES

Valbert ou les rècits d'un jeune homme, par TH. DE WYZEWA.

« Vous y verrez, en quelques exemples, les abominables suites, je ne dirai pas de l'*intelligence*, mais d'une conception *intellectuelle* de la vie. Comme il y a des hommes qui naissent sourds et aveugles, Valbert était né *intellectuel;* aucune infirmité n'est plus terrible que celle-là. » (P. 46.)

Ah! les misérables intellectuels! Oui, qu'on les démolisse, qu'on les humilie, qu'on les nie, notre siècle en compte trop de ces ivrognes de l'esprit dont le nombre va grossissant par progressions géométriques. Mais aussi, avant d'applaudir à la destruction qu'ils font d'eux-mêmes, pourquoi ne pas rechercher la cause de cette ivrognerie spéciale?

Dans ce livre d'un wagnérien, nouveau monument élevé à la gloire de Wagner, pourquoi ne pas pousser jusqu'au bout cette sagesse de Parsifal qui a éclairé Valbert? Pourquoi ne pas rendre plus intense en nous la pitié qui rend « voyant » — toute pitié étant l'instinct sourd des lois encore inconnues?

Pourquoi ne pas explorer le doute qui se dresse derrière tous les crimes et toutes les ivrogneries et qui nous fait crier : Faiblesse humaine, quel est ton nom?

Depuis que l'homme existe, il a demandé à tout ce qui vit une confirmation de son existence, il a eu besoin de miroirs; car il n'y a pas, jusqu'à présent, assez de vie dans la race humaine, dans les individus isolés, pour que beaucoup d'entre eux trouvent en eux-mêmes la raison de leur propre existence. Et la philosophie de tous les siècles n'est qu'un long et instinctif tâtonnement pour découvrir un lambeau de preuve de la *nécessité* de notre présence ici, pour nous rassurer sur notre frayeur de n'être que des choses flottantes, sans rapport nécessaire avec ce que nous entrevoyons de plus grand que nous.

La solution sommaire et trop obscurément symbolique des religions avait endormi nos angoisses. Mais que faire maintenant de tous ces faibles, ces grands enfants, ces femmes, ces peureux, ces tristes, dont la terre est couverte, qui ne sont attachés à la vie que par des instincts aveugles, affaiblis par l'impossibilité de joindre leur cerveau à l'élan de leur être. Individus isolés, sans confirmation consciente de la nécessité de leur vie dans l'univers, dans la soçiété, ou de leur vie en elle-même.

N'est-il pas écrit au plus profond de notre nature que toute notre activité, nos travaux, nos amours, nos tendances, nos ivrogneries d'art, de science ou de bonté, sont notre effort, notre cri d'appel et notre réponse à la Vie, qui, despotique, a mis en nous sa sourde volonté de croitre?

Comment rassasier ces faibles qui ont faim et soif de se sentir vivre, de se voir vivre, de *savoir* aussi bien que de *sentir* qu'ils font partie du mouvement universel, le plus tenace de leurs instincts; que faire de ces pauvres qui ont besoin de croire qu'ils ne sont pas des choses inertes et qui, pour se le persuader ou pour ne plus penser, prennent chacun l'ivrognerie qui est à leur portée?

Pour ne pas voir grandir cette armée de faibles, (et qui peut se dire complètement fort?) ne faut-il pas que nous allions au fond de ces vies, au fond de la vie sociale, au fond de la vie universelle et que de là nous demandions : Vous tous qui remuez à la surface, ne vous est-il pas arrivé de nier la vie de ce misérable qui s'enfonce? Quelqu'un lui affirma-t-il jamais qu'il était nécessaire? Personne ne lui ôta-t-il jamais, brutalement ou lentement, la confirmation de l'utilité de son existence, confirmation qu'il cherchait au miroir d'autrui? Ne lui avons-nous jamais dit, collectivement ou individuellement : Va-t'en, on n'a pas besoin de toi! Là où tu t'es donné, tu as nui!

Qui de nous, hélas! n'a participé à une de ces exécutions et qui de nous, peut-être, n'en a été aussi plus ou moins victime?

Quand donc cesserons-nous de nous organiser en aveugles et quand mettrons-nous en commun toutes nos forces pour activer ce mouvement qui mettra plus facilement chacun en face des choses et des êtres qui ont besoin de lui? Quand serons-nous des parcelles *conscientes* de ce mouvement qui mettra tous les jours davantage celui qui *sait* en face de celui qui *sent*, et qui arrachera aux microbes de la tuberculose, les intellectuels comme Valbert, en donnant une saine et productive activité à leur force spéciale?

Pauvre Valbert, pauvres intellectuels, pauvres penseurs isolés et stériles! Au lieu d'apprendre à la jeunesse à s'éloigner d'eux, à les craindre, comme le prêche Th. de Wyzewa, apprenons-lui à se servir d'eux, à leur ôter leur fièvre et leur ivrognerie, en affirmant leur pouvoir latent, en demandant d'eux l'aide qu'ils peuvent donner. Alors seulement Parsifal aura accompli sa mission, et notre pitié aura fait de nous des « voyants »; alors *seulement*, nous aussi, nous aurons compris ce que Valbert ne pouvait pas comprendre, — l'amour, — ce noyau de la religion de solidarité, que sa fin prochaine lui a fait deviner, et qu'affirmait en lui cette protestation de vie et de personnalité dont la vue de la mort enrichit les plus malheureux.

Les Frères Van Ostade, par MARGUERITE VAN DE WIELE. — (Collection des artistes célèbres.)— Librairie de l'Art, Allison et C°, Paris. Ouvrage orné de 65 gravures.

Très fine appréciation des frères Van Ostade, dont on connaît si peu de chose qu'il faut deviner les caractères dans les œuvres. Mlle Van de Wiele le fait adroitement, en étudiant l'époque et la patrie des peintres. Avec ces éléments et quelques faits retrouvés dans les documents du temps, soigneusement compulsés par elle, elle établit bien nettement la physionomie générale des deux artistes, en évitant le danger des interprétations arbitraires ou trop complexes, et en suivant sa pénétrante intuition d'artiste et de femme.

Les nombreuses gravures qui accompagnent le texte, très bonnes souvent, achèvent de nous rendre vivants l'œuvre, la pensée et presque la vie entière des deux Van Ostade.

Citons ces quelques lignes du dernier chapitre, où se retrouvent si bien les trois maîtres ouvriers, les deux Hollandais et leur biographe :

« Les événements menus de l'existence des petits, des humbles, de ceux que leur rang, leur taille, la pauvreté ou quelque infirmité, quelque ridicule physique ont faits inférieurs, occupaient surtout Adriaan Van Ostade et l'attendrissaient. Il l'a dit et n'aurait rien pu dire aussi bien, parce qu'il ne sentait rien aussi profondément.

Isaak, élevé dans un milieu déjà plus relevé, avec une âme plus ardente, a des visées moins simples et aussi moins nettes : quelque chose le domine et l'entraîne, qui n'est pas le seul souci de la vérité minutieuse, et il lui arrivera d'écouter sa muse, lorsqu'elle lui parlera de poésie.

Mais on n'est pas impunément Hollandais du XVIIe siècle et élève d'Adriaan Van Ostade : ces élans du jeune frère, l'influence de l'entourage et de l'éducation les réprimera le plus souvent; il en résulte que son talent conserve, dans l'aspect général, tous les caractères de la race et de l'époque, à peine spécialisés, ici et là par ce que peuvent donner de précieux à un peintre de la nature, la délicatesse et la grâce du sentiment.

. . . . . .

Il suivit son inspiration comme son frère suivit la sienne, sans fièvre et sans trouble. »

Epitome des Doctrines théosophiques, par M. Q. JUDGE. — Paris, Société théosophique.

Ce petit livre, d'une cinquantaine de pages, contient un très clair exposé des doctrines qui constituent la science occulte. Cette science, qui n'est occulte qu'en partie, nous est dévoilée suivant les besoins de l'heure, et le mérite des esprits par des êtres, au sommet de l'évolution humaine nommée Mahatmas, qui restent sur la terre pour l'aider dans l'accomplissement de sa destinée. Le système qui nous vient de cette sorte de renaissance orientale donne une explication à tous les problèmes de la vie, à l'objet et à l'utilité de planètes habitables, aux cataclysmes géologiques, à l'existence du mal et de la souffrance, aux inégalités individuelles et sociales, aux phénomènes merveilleux de clairvoyance et de clairaudience, à la signification des symboles.

Ces études qui nous ramènent vers une antiquité ignorée et peut-être méconnue ont attiré beaucoup d'esprits, et le présent opuscule offre nettement une vue d'ensemble sur l'infini du champ à parcourir.

ANECDOTE SYMBOLIQUE

Elle est racontée par M. OCTAVE MIRBEAU dans son étude sur le Salon du Champ-de-Mars :

Un peintre peignait dans les champs. C'était ce qu'on est convenu d'appeler un impressionniste. Tandis que, l'œil bridé, la main fiévreuse, il s'évertuait devant son motif, déboucha, d'un bois voisin, un monsieur, habillé de toile blanche, décoré de la Légion d'honneur, et qui tenait dans sa main une ombrelle. Le monsieur, un peu chauve, un peu gros, le ventre bedonnant sous le pantalon, se dirigea vers le peintre et se campant devant la toile, les jambes écartées, l'air sentencieux, il dit :

— Vous êtes peintre?

— Cela se voit, il me semble, répondit l'impressionniste, d'un ton grincheux.

— Cela se voit trop, mon ami, répondit le gros monsieur... Regardez-moi... moi aussi, je suis peintre... Est-ce que ça se voit?...

L'impressionniste était jeune, ardent, il se trouvait dans la période du prosélytisme; il aurait voulu convaincre tout le monde de la supériorité de sa technique. Il entama donc une conférence que le gros monsieur vivement interrompit par un :

— Oui, je sais..., la lumière, la ligne aérienne..., la division du ton..., je connais ça..., c'est de la blague.

Puis, presque paternel, il demanda :

— Voyons? Est-ce que ça se vend?

— Et qu'importe? répondit l'impressionniste...

Le monsieur sursauta :

— Comment! mais cela importe infiniment... Ecoutez-moi bien... Voyez-vous, là, devant vous, cette jolie villa avec ces pelouses en pente, ces fleurs, ces grands arbres?... Oui? Eh bien, elle est à moi... Derrière le coteau, je possède encore une ferme de cinquante hectares... Ce n'est pas tout... Je possède encore des actions de Chemins de fer et des rentes sur l'Etat, pour une somme assez respectable... De plus... je possède encore une femme très jolie, très élégante, qui reçoit à ravir et me fait grand honneur... Je suis cocu, Monsieur, c'est-à-dire tranquille et heureux... Eh bien, mon cher Monsieur, tout cela, je l'ai gagné avec ma peinture..., avec ma peinture!...

Et se redressant dans toute sa petite taille, l'œil brillant, le geste triomphal, il lança ces mots :

— Or, je n'ai jamais fait que des homards!

Puis il pirouetta sur ses talons et s'éparpilla dans la campagne.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

GALIPAUX C. THOMÉ.

La deuxième chambre du tribunal civil de la Seine vient d'être saisie dernièrement d'un curieux procès.

M. Galipaux, l'acteur bien connu du Vaudeville, a assigné M. Thomé, le compositeur de musique. Le sujet du différend est : *La Soirée chez le Sous-Préfet.*

M. Thomé avait écrit une partition pour cette pantomime. L'œuvre eut un tel succès au Cercle Funambulesque que M. Carré la fit jouer au Vaudeville. Galipaux mimait et Thomé jouait.

On la représenta bientôt dans tous les salons à la mode.

Le compositeur se lassa de suivre l'acteur partout, et il exigea

que Galipaux lui versât, pour chaque soirée où sa musique serait exécutée, la somme de 50 francs.

Ce dernier trouva la redevance exagérée. Bref, on soumit le différend à M. Francisque Sarcey.

L'éminent critique adressa à M. Thomé la lettre suivante :

« Mon cher Thomé,

Vous m'aviez tous deux, Galipaux et vous, choisi pour arbitre amiable dans votre différend. Voici de quel point j'étais parti pour le juger. Il en va, ce me semble, d'une pantomime comme d'un opéra ou d'une opérette. Le livret, la musique forment un tout indivisible, parce qu'il est impossible, deux collaborateurs ayant travaillé ensemble, de savoir qui a mis le plus dans l'œuvre commune; le musicien a pu inspirer les idées de détail aux faiseurs du livret; le librettiste a pu influer même sur la musique du compositeur. Tous deux sont propriétaires, à titre égal, de l'œuvre entière, qui doit rester indivise.

. . . . . .

Un des collaborateurs ne peut, sous aucun prétexte, s'approprier une partie de l'œuvre commune. Vous êtes liés, rivés l'un à l'autre comme les frères siamois, mieux vaut donc s'entendre. »

M. Francisque Sarcey estimait que le droit à payer pour chaque soirée par M. Galipaux et M. Thomé devait être fixé à 25 francs.

L'arbitrage du maître ne fut pas accepté par M. Galipaux, qui assigna M. Thomé devant le tribunal, demandant qu'il fût condamné à livrer sa musique ou tout au moins qu'il pût jouer *la Soirée chez le Sous-Préfet* avec une autre partition.

C'est cette dernière solution qui a été adoptée par le tribunal.

Un tableau de Franz Hals.

Un tableau attribué à Franz Hals vient de donner lieu à une curieuse discussion devant la Cour du Banc de la Reine à Londres. Ce tableau, représentant un gentilhomme offrant à boire à un jeune violoniste, avait été acheté 112,500 francs par les marchands Lawrie et Cie à M. Wertheimer, également marchand de tableaux. Mais, après avoir payé, les acheteurs élevèrent des doutes sur l'authenticité de l'œuvre. Au lieu des initiales bien connues F. H., elle portait un monogramme compliqué. Ses propriétaires successifs cependant étaient connus. Vendue par sir Luke Schaub, un Hollandais ami de Guillaume III, à l'un des premiers lords Byron, pour 1,175 francs, elle était passée, en 1869, dans la galerie de lord Braybrooke, qui l'avait payée 700 francs. Dans toutes les expositions elle avait été donnée comme un Franz Hals.

La réclamation de la maison Lawrie était mal fondée; le tableau est, en effet, de Franz Hals. Un expert distingué, M. Joseph Grégo, a trouvé, en décomposant le monogramme, les lettres composant la signature F. Hals; il a démontré, d'ailleurs, que le peintre avait eu au moins cinq signatures différentes. Dans ces conditions, les demandeurs se sont montrés fort heureux de garder le tableau, diminué d'ailleurs de 25,000 francs. Il avait été payé 75,000 francs à lord Braybrooke par la maison Wertheimer.

Memento des Expositions

BRUXELLES. — Exposition générale des Beaux-Arts (Salon de 1893) 16 septembre-1er novembre. Envois du 1er au 12 août. Renseignements : *M. Emile Van Mons, secrétaire de la commission organisatrice, au Musée royal, Bruxelles.*

BOULOGNE-SUR-MER. — Société des Beaux-Arts. 10 août-10 septembre. Délai d'envoi : 31 juillet. Renseignements : *M. Emile Martel, secrétaire, 14, rue Grandsire, à Boulogne-sur-Mer.*

DUNKERKE. — Exposition des Beaux-Arts (par invitations). 14 juillet-17 septembre. Renseignements : *Secrétaire de la Société pour l'encouragement des Sciences, des Lettres et des Arts, Dunkerke.*

FONTAINEBLEAU. — Exposition des *Amis des Arts de Seine et Marne.* 1er août-1er octobre 1893. Renseignements : *M. Weber, secrétaire général, Grande rue*, 63, *Fontainebleau.*

LE HAVRE. — Société des Amis des Arts. 29 juillet-1er octobre. Gratuité de transport pour les invités. Délai d'envoi expiré. Renseignements : *M. Platel, secrétaire.*

LILLE. — Exposition de *l'Union artistique du Nord.* 1er août-1er octobre. Renseignements : *M. Delecroix, secrétaire général.*

NANCY. — *Société lorraine des Amis des Arts.* 29 octobre-4 décembre. Gratuité de transport sur le territoire français pour les artistes invités. Délai d'envoi : 15 octobre. Renseignements : *M. Mallarmé, secrétaire, à Nancy.*

ROUBAIX. — Société artistique de Roubaix-Tourcoing. 17 septembre-23 octobre. Délai d'envoi : 31 août. Renseignements : *M. Prouvost-Bénat, secrétaire.*

ROUEN. — XXXIIIe exposition municipale. 30 septembre - 30 novembre. Délai d'envoi : 20 août (pour les artistes habitant Paris : dépôt chez Guinchard et Fourniret, Palais de l'Industrie, porte 9, du 10 au 20). Renseigements : *M. Edmond Lebel, conservateur de la collection des Beaux-Arts de Rouen.*

SPA. — 2 juillet-fin septembre. Gratuité de transport pour les artistes invités. Délai d'envoi expiré. Renseignements : *M. Albin Body, président de la commission directrice.*

VERSAILLES. — Société des Amis des Arts de Seine-et-Oise. 2 juillet-1er octobre. Délai d'envoi expiré. Renseignements : *M. L. Bercy, secrétaire général*, 16, rue Hoche.

Petite chronique

Ces polissons de critiques. — « ... A Dieu ne plaise que je prenne un joli visage pour un brevet de génie; mais c'est une part du talent, car toute jeune fille qui se présente avec des dehors séduisants a sa cause plus qu'à demi gagnée. Un physique ingrat n'est certes pas un cas rédhibitoire. Il y a des disgrâces physiques que l'âge corrige, que le succès éclaire et que le génie illumine. On peut dire pourtant, en thèse générale, qu'il faut des qualités de premier ordre pour triompher d'un extérieur peu engageant. La jeune fille à qui la nature les a départies fera toujours son trou, même en dehors du Conservatoire. Il faut donc ne l'y admettre que si l'on est sûr qu'elle les possède, et cette certitude l'a-t-on jamais quand elle se présente au concours d'admission? Je pencherais à croire que, dans ces concours, les considérations de physique doivent jouer un grand rôle... »

Qui a écrit cela? M. Gustave Frédérix? Non, quoique vous brûliez. M. Francisque Sarcey.

Au Waux-Hall, aujourd'hui dimanche, concert extraordinaire avec le concours de Mlle Linière, qui chantera un air du *Pré-aux-Clercs* et les *Variations* de Rode.

Mlle Rachel Neyt, dont les habitués du Théâtre de la Monnaie ont gardé un si bon souvenir, se fera entendre mardi dans l'air des *Dragons de Villars*, l'air des Colombes de *Salammbô* et *l'Aubade familière* de Lacôme.

L'administration organise pour jeudi 2 août un concert qui sera l'un des événements artistiques de la saison, grâce au concours du *Choral Mixte*, la très remarquable phalange de chanteuses et chanteurs fondée l'hiver dernier par MM. Soubre et Carpay.

Les chœurs seront accompagnés par l'orchestre; on construit à cet effet des estrades de chaque côté du kiosque.

Le *Choral Mixte* interprétera *les Saisons* de Haydn, la marche du *Tannhäuser,* une composition de Gilson, etc.

On nous écrit de Blankenberghe :

Succès enthousiaste, mardi dernier, au Casino, pour un concert consacré aux œuvres de Vincent d'Indy. L'orchestre, sous l'impeccable direction de M. Jules Goetinck, a admirablement interprété *Saugefleurie* et *Wallenstein*. M. Van Hout, le nouveau professeur d'alto au Conservatoire de Bruxelles, a joué en grand artiste le *Lied* pour alto. Les abonnés ont demandé une seconde audition de ce magnifique concert.

Le compartiment belge à l'Exposition internationale des Beaux-Arts de Munich a produit un excellent effet, lors de l'inauguration par S. A. R. le Prince Régent, et il résulte des renseignements parvenus que le succès remporté par nos compatriotes est considérable.

Le tableau intitulé : *I lock my door upon myself*, de Fernand Khnopff, a été acquis pour la Pinacothèque.

VENTE M. VAN DEN EYNDE. Experts : J. et A. Le Roy. — Stevens, Joseph. *La Misère,* 10,500 francs; *Deux compagnons de misère,* 2,000 francs. — N. Diaz. *Paysage,* 6,500 francs.

La Hongrie vient de perdre le doyen et, après Liszt, le plus célèbre de ses compositeurs : Franz Erkel, mort à 83 ans.

Son plus beau titre de gloire est le grand opéra *Hunyadi Laszlo*, qui est demeuré jusqu'à nos jours un opéra populaire en Hongrie. *Hunyadi Laszlo* a été représenté pour la première fois à Pesth en 1853, et joué plus de trois cents fois.

Nous entendîmes cet ouvrage à Pesth il y a quelque quinze années. C'est, dans un débordement de romantisme meyerbeerien, une habile mise en œuvre de thèmes populaires, et une vibrante « Marseillaise » qui soulève à chaque audition l'ardeur patriotique de nos amis les Magyars.

Franz Erkel avait débuté comme pianiste, puis il avait été nommé chef d'orchestre à Kaschau, puis à Ofen, enfin à Pesth, où il demeura à la tête de l'orchestre du Théâtre national jusqu'en 1885.

L'année précédente, Erkel avait fait représenter un opéra, *Néotelen Hosok* (Héros sans nom), qui n'eut pas grand succès. En 1861, un autre de ses ouvrages, *Bank Ban,* eut une fortune presque aussi heureuse que *Hunyadi Laszlo.*

Quelques jours avant sa mort, Franz Erkel avait eu la douleur de perdre un de ses fils, Alexis Erkel, qui était également musicien. Un autre de ses fils, Alexandre Erkel, est chef d'orchestre à Pesth.

Une intéressante observation de M. Ad. Jullien à propos de *Werther :*

« Je causais, il y a bien trois mois, avec un Viennois, grand amateur de musique, très renseigné sur les choses du théâtre, et ui demandais si *Werther* avait vraiment obtenu là-bas le grand succès dont on nous rabattait les oreilles. « Oui, me répondit-il, succès d'interprétation pour Van Dyck et surtout pour Mlle Renard, succès d'œuvre et de musique assurément non. Voyez : aucune autre grande ville, ni Munich ni Hambourg, où cependant l'impresario Pollini est si accueillant, n'a voulu de *Werther;* et cela malgré les pressantes sollicitations de l'éditeur. Peut-être en voudra-t-on à Weimar, mais c'est de peu d'importance. Or, en Autriche comme en Allemagne, il en est tout différemment qu'en France : un succès réel s'établit non par le chiffre des représentations dans la ville où tel opéra se chante pour la première fois, — vous seriez étonné du petit nombre de représentations auquel *Werther*, par exemple, est arrivé depuis qu'il a vu le jour, — mais par le nombre de villes qui s'empressent de l'adopter. En France, grâce à la centralisation artistique et politique, un succès est positif par cela seul que l'Opéra-Comique ou l'Opéra joue longtemps et fréquemment un nouvel ouvrage; en pays allemand, au contraire, avec un public qui se renouvelle moins et un répertoire plus varié qu'à Paris, le nombre des représentations monte avec une lenteur extrême, et le succès dans une seule ville ne prouve à peu près rien. Seulement, vous n'êtes pas au courant de ces conditions particulières du théâtre en Autriche ou en Allemagne, et c'est ce qui permet de vous jeter de la poudre aux yeux et de transformer une réussite honorable en un éclatant succès. »

Le statuaire Frémiet a terminé l'esquisse définitive du monument de Raffet.

Le projet comporte un large soubassement d'un mètre de haut sur deux de côté et une colonne de deux mètres de haut surmontée du buste en marbre du grand illustrateur de l'épopée impériale. Le fût sera composé de deux tronçons séparés par une bande ornée de quatre masques en relief : deux tragiques et deux comiques.

La base du monument comporte des motifs de décoration variés : un album ouvert, un crayon, l'aigle de la Grande-Armée, le coq de la monarchie de juillet et la pique des drapeaux républicains. Enfin, le morceau essentiel de ce monument, en dehors du buste de Raffet, sera la figure du soldat de la Grande-Armée placée sur le soubassement au pied de la colonne. C'est le tambour, le tambour des grandes guerres du commencement du siècle qui bat, énergique et presque extra-humain, le rappel des morts pour la revue nocturne. On connaît cette page de Raffet ; M. Frémiet s'en est inspiré et le monument dont le comité lui a confié l'exécution y gagne une émouvante originalité.

Comme suite au portrait que nous avons donné de Massenet d'après « l'Abbé de Chazelles », du *Gil Blas*, voici celui d'un autre professeur de composition au Conservatoire de Paris. En cette saison de concours c'est d'actualité.

PESSARD. — « ... Et moi je vous dis qu'un morceau de Berlioz ou de Wagner, signé sur les programmes d'un nom quelconque, serait sifflé, outrageusement sifflé par le public !...

« ... Comment on fait de la musique moderne ? C'est bien simple.

« Vous composez une mélodie très facile, puis vous ajoutez par-ci, par-là, de nombreuses appogiatures, et voilà. C'est devenu très moderne.

« ... Il y en a qui, à l'instar de Wagner, mettent des appogiatures jusque dans l'accompagnement, dans la BASSE, dans les CONTRE-CHANTS. ., ceux-là remplacent avantageusement pour leurs auditeurs une purgation à l'aloès.

« ... Rappelez-vous que la musique repose sur deux rythmes. Toutes les phrases peuvent se réduire en polkas et en valses.

« Je connais des compositeurs qui cherchent leurs airs en rythmant : « Un, deux, trois », et quand la valse est finie, ils mettent un beau 3/2 ; d'une noire ils font une blanche et le tour est joué ».

Les Hommes d'aujourd'hui (Vanier, éditeur) publient un portrait de M. Jules Renard ; texte d'Alfred Vallette, dessin de G. Smith.

CHEZ

BREITKOPF & HÆRTEL

EDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

Vient de paraitre :

ARTHUR DE GREEF

Cinq Mélodies pour chant et piano

N° 1. Crépuscule . . . 5 fr. N° 3. Mendiatn d'amour . 5 fr.
N° 2. Matin . . . . . 6 fr. N° 4. Aubade. . . . . 6 fr.
N° 5. Vieille Chanson. . 5 fr.

PIANOS BECHSTEIN
HARMONIUMS ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**. *Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de **220 millions.**
RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

ZÉLANDE — ILE DE WALCHEREN

Steamers « TELEGRAAF »
ANVERS — ROTTERDAM
Trois départs par semaine

ANVERS — FLESSINGUE
Excursions le dimanche
Voir les affiches spéciales
RENSEIGNEMENTS ET AFFICHES :
C. VERSTRAETEN, Quai du Commerce, 15, Bruxelles — et — VAN MAENEN & VANDEN BROECK, Rue des Récollets, 16, Anvers

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix
EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)
MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale
Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin
Vins de toutes provenances

Pour paraître incessamment :

Nouvelles Passionnées

avec un frontispice de M. VUILLARD

On peut souscrire dès à présent aux bureaux de *la Revue blanche*, 15-17, rue des Martyrs, Paris.

Exemplaires de luxe, sur hollande . . . 20 francs.
Id. ordinaires, sur vélin . . . . 5 id.

Tirage restreint.

par M. MAURICE BEAUBOURG

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM 32, rue de l'Industrie

TREIZIÈME ANNÉE. — N° 32. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 6 AOUT 1893.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LE PRIX QUINQUENNAL. — LE LIVRE BELGE. — CARACTÈRE, par R.-W. Emerson. — ADOLPHE WILLETTE. — LE BANQUET EEKHOUD. — CUEILLETTE DE LIVRES. — UN ANCIEN SONNET. — PETITES CAUSES DU JOUR. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — PETITE CHRONIQUE.

Le Prix quinquennal.

Il y a cinq ans, Camille Lemonnier l'emportait. Aujourd'hui c'est Georges Eekhoud qui recueille la palme glorieuse.

Ce prix quinquennal ne rendra certes pas plus « officiel » Eekhoud qu'il ne l'a rendu Lemonnier, poursuivi, lui, ancien prix quinquennal, pour prétendu péché de littérature, par un parquet ignorant des lettres et aveugle en art.

Mais laissons cela. Il ne s'agit pas aujourd'hui de ceux qui président aux destinées judiciaires des écrivains, et qu'on mettra un jour au musée, où l'on a déjà classé les individus de robe et les aigres sires qui ont jadis poursuivi Baudelaire et Flaubert.

Il s'agit d'un bon et brave jury, exempt de tout magistrat, qui a couronné Georges Eekhoud. Il était composé de MM. Maurice Wilmotte, professeur à l'Université de Liége; Pergameni, professeur à l'Université de Bruxelles; Fétis, conservateur à la Bibliothèque royale; Discailles, professeur à l'Université de Gand; Stiernet, professeur à l'Institut Saint-Louis; Godefroid Kurth, professeur à l'Université de Liége, et De Groutars, professeur à l'Université de Louvain.

Ce bon jury mérite d'être couronné à son tour.

Les lettrés connaissent Eekhoud. Un fougueux Flamand, un intransigeant. Un de ces nobles caractères — si rares à ces temps de basses jalousies littéraires et de piètres dénigrements — qui ont conservé leur hautaine indépendance et leur fière allure d'artistes, méprisant les succès et travaillant aux seuls fins de faire œuvre.

Cette œuvre, Eekhoud l'a bâtie, calme comme un de ces bâtisseurs des temps gothiques qui avaient sans doute conscience qu'ils construisaient à leur pays de l'éternité en pierre et en symbole; il a amoncelé conte sur nouvelle et nouvelle sur roman; et pour ce il a toujours écouté les conseils de son cœur, aux temps des émotions généreuses et aux moments où des révoltes battaient du tambour en son âme; son œuvre est une œuvre vécue et palpitante; elle saigne et vibre; elle hurle, s'extasie, souffre, se tord; on pourrait dire que son style est emprunté aux halètements de sa poitrine inquiète et que ses images sont pillées aux ires et aux feux de son sang. C'est un souffrant et un compatissant,

et sa littérature magnifie sa douleur, ses emportements, ses enthousiasmes acerbes et violents; elle fait du diamant de ses larmes, du rubis de ses passions, mais du diamant qui brûle, du rubis qui pétille.

Son verbe s'échauffe à ses passions, et celles-ci, farouches ou magnifiques, domptent ses phrases qui se cabrent ou se hérissent sous les coups cinglants de leurs fouets.

Et la voilà, son œuvre, autour de cette ville construite dans un livre : *La Nouvelle Carthage*, — voilà *Kees Doorik*, un roman passionnel de mœurs flamandes, flanqué des *Kermesses* et des *Nouvelles Kermesses*, voilà *les Milices de saint François*, une œuvre forte du terroir, voilà cette épopée tragique : *Les Fusillés de Malines*, voilà *le Siècle de Shakespeare*, voilà ce livre étrange, d'une originalité infernale : *Cycle patibulaire*.

Au centre de l'œuvre, comme une capitale d'un pays de gloire, c'est Anvers, la cité mercantile au passé orgueilleux, sous son ciel flamand fastueux comme une coulée de couleur rubénienne, — Anvers avec son port aigretté de mâts et de cheminées de steamers amarrés, — avec l'orfèvrerie de sa cathédrale mordue par les airs salins qui soufflent du large. Avec sa Bourse, ses financiers, ses bourgeois, ses matelots, ses gouges, ses lupanars. C'est la vieille cité célèbre aux temps des guerres de religion, magnifique aux périodes des grands peintres et des archiducs, — maintenant enfiévrée de spéculation et de lucre, marchande dans l'âme, toujours couchée au bord du large Escaut dont les eaux lourdes et calmes descendent lentement vers la mer, — c'est la nouvelle Carthage! Eekhoud en a brossé la vie et l'aspect de main de maître.

Puis, les terres s'étendent, plates, infinies : les polders, la Campine. Les villages s'égrènent en un pays parfois plantureux, parfois sauvage, maudit des touristes, qui n'en saisissent pas l'âpre et étrange beauté. C'est là que se passent les scènes des *Kermesses*, c'est de là que *les Fusillés de Malines* descendent en bandes héroïques à la rencontre des Français envahisseurs, lors des guerres des paysans. Le rustre que modèle Eekhoud, de sa patte chaude et fiévreuse, ce n'est plus le magot de Teniers, grimaçant et comique, d'une couleur ragoûtante et dansant aux sons d'une joyeuse musique, — c'est le poldérien ou le Campinois fanatique et charnel, sous le joug d'une fatalité sombre. Le sang qui dans le tableau de Teniers ne fait qu'une belle tache de couleur, pétante sous le coup d'un pot lancé au nez d'un buveur, ici, ensinistre quelque drame, paraphe diaboliquement quelque tragédie. Et puis voici les banlieues équivoques, les chemins louches, avec leurs rôdeurs, et conservant en leurs physionomies comme le frisson des misères et des crimes qui ont passé par là. Puis voici les pénitenciers et toute la chair humaine qui y est pétrie et qui souffre, infiniment damnée et ruisselante de douleur. Il est des endroits de martyre, il est des calvaires qui se dressent sur la terre, et c'est processionnellement que des las-d'aller, que des fourbus de l'existence, que des parias de ce qu'on appelle peut-être ironiquement « la société », s'y rendent, mornes et résignés comme des troupeaux de brebis conduits à des abattoirs puants de graisse et de tuerie. Eekhoud va à ces misérables, les mains pleines de charité. Il confesse leurs âmes vagabondes et sauvages, il lit dans leurs yeux la nostalgie des grandes routes et des stupres, l'amour du ciel libre et la haine des lois. Il a pour leurs péchés de sublimes phrases de pardon : il est le prêtre des hors-la-loi, et son cœur d'artiste chante pour eux des messes étranges.

Voilà le grand et intègre écrivain que le jury vient de couronner! Le cadeau de gloire que le jury fait à Eekhoud, celui-ci le lui rend immédiatement, car par le fait même de l'attribution de ce prix quinquennal, ceux qui l'ont décerné ont acquis droit à l'estime des jeunes lettres. Ce prix a été donné d'une façon quasi-unanime, par une sorte de généreuse poussée vers un artiste non officiel et d'une hardiesse exceptionnelle parmi les teneurs de plume.

Eekhoud n'en sera ni plus grand ni moins libre. Il y a longtemps qu'il était sacré bel artiste. Mais il me semble qu'il y a eu là un solide coup donné à l'indifférence du public belge pour les écrivains de notre pays.

LE LIVRE BELGE

L'article que nous avons publié dans notre dernier numéro nous vaut la lettre suivante. Cette lettre est pleine d'idées excellentes, que nous approuvons.

MON CHER RÉDACTEUR,

L'article *Le Livre belge* signale la situation inférieure faite aux littérateurs belges. Alors qu'on trouve dans les salons bourgeois des toiles de peintres en renom et de jeunes peintres, des bustes de sculpteurs ou des statuettes de ceux-ci, jamais *le Livre belge* ne se rencontre dans la bibliothèque de la maison ou sur la table où ne gisent que des œuvres françaises ou des albums.

De temps à autre, maintenant que Mirbeau a parlé, on aperçoit un Maeterlinck, le coupe-papier dans ses feuilles. Mais Eekhoud? Mais Demolder? Mais Verhaeren? Qui les a lus? Il faut que ces jeunes possèdent un rude tempérament pour continuer à écrire de belles œuvres dans un milieu aussi indifférent, dans un vide aussi grand.

On m'avait déjà assuré que la publication d'un livre en Belgique coûtait à l'auteur une somme plus ou moins grande, et que jamais ou à de très rares exceptions, un écrivain n'avait réalisé un bénéfice quelconque de son œuvre.

Comme vous le dites, il faut que cette situation cesse. Voici une idée que je vous soumets à cette fin :

Il faudrait supprimer subsides et prix. Mais avec les sommes de ces subsides et de ces prix il faudrait, en ajoutant sans doute

encore quelque argent, arriver à obtenir pour l'encouragement des lettres un subside aussi élevé que celui qui existe pour la peinture et la sculpture.

Comment distribuer ces sommes? Un livre de jeune est annoncé. D'avance, le gouvernement en commande mille ou deux mille ou trois mille exemplaires, suivant la valeur de l'écrivain. Il paie un tableau 5,000, ou 10,000, ou 20,000, ou 40,000 francs. Il paiera un livre 1,000, 2,000, 4,000 ou 5,000 francs, et il appréciera la valeur de l'œuvre de l'écrivain comme il appréciera la valeur de l'œuvre du peintre.

Comment fonder cette appréciation? Evidemment, il est des poètes et des écrivains maintenant hautement reconnus et proclamés. A ceux-là on fera des commandes plus considérables. Ne paie-t-on pas 40,000 francs un tableau de M. Alfred Stevens? D'autres ne sont pas aussi appréciés au marché intellectuel. La commande sera moins forte. D'autres débutent. Evidemment, un inconnu qui lance son premier livre ne pourra obtenir d'avance une demande de livraison. Mais il est rare qu'un auteur belge débute en un livre. D'ordinaire, il s'est déjà fait connaître par des articles de revue et son nom est déjà noté. On fournirait à ces débutants une commande plus modeste, mais de nature à faire les frais de l'impression du livre : 250 à 300 exemplaires, par exemple.

Il faut évidemment, pour obtenir ce résultat, que ceux qui s'occupent des subsides soient au courant des jeunes lettres, et qu'ils s'inspirent des critiques de votre journal, de celles de *la Société nouvelle*, de *la Jeune Belgique*, du *Magasin littéraire*, qu'ils se défient surtout de ceux qui ont fait ici de l'histoire stupide en s'engraissant aux frais de l'Etat et en s'arrogeant tous les budgets en disponibilité.

Que fera l'Etat de tous ces volumes? Mais l'Etat remplace le public qui refuse d'acheter. Il distribuera ces volumes aux bibliothèques, aux cercles, aux sociétés. Il forcera la lecture des écrivains nationaux, tout simplement.

L'idée est-elle bonne? Elle sauvegarde la dignité des littérateurs, auxquels on achète leurs livres pour les faire lire. Elle tend à répandre partout la bonne lumière de la littérature.

J'ajoute qu'à mon avis les commandes doivent être adressées directement aux écrivains, sans passer par les éditeurs. Ceux-ci ne sont que des marchands, et toujours combien exploiteurs! Les éditeurs s'engraissent de la sueur des écrivains! Dans mon système, l'éditeur en Belgique ne pourrait que placer quelques volumes chez quelques amateurs de livres et soigner l'envoi et le placement des livres à l'étranger.

Si vous jugez utile de publier ma lettre, publiez, — sans mon nom : je suis trop modeste pour me jeter ainsi dans la bonne bataille littéraire.

X.....

CARACTÈRE

par R.-W. Emerson

J'ai lu quelque part que ceux qui écoutaient parler lord Chatham sentaient qu'il y avait en cet homme quelque chose de plus beau que tout ce qu'il disait. On s'est plaint de notre brillant historien de la Révolution française, parce que ce qu'il cite de Mirabeau, par exemple, ne justifie pas l'admiration qu'il a pour le grand orateur. Dans le simple exposé de leurs hauts faits, les Gracques, Agis, Cléomène et d'autres héros de Plutarque n'égalent pas leur propre gloire. Sir Philip Sydney, le comte d'Essex, sir Walter Raleigh sont des hommes de grand prestige, mais de peu d'actions d'éclat. On ne trouve pas la moindre parcelle de la valeur réelle et personnelle de Washington dans le récit de ses exploits. L'autorité du nom de Schiller est trop grande pour ses livres. Cette différence qui existe entre la réputation d'un homme et les œuvres ou anecdotes qu'on lui attribue, n'est pas expliquée quand nous avons comparé cet homme à un éclair dont la réverbération dure plus longtemps que l'éclair lui-même; mais en réalité nous sentions dans ces hommes un pouvoir qui éveillait en nous l'espoir de quelque chose de plus grand que toutes leurs œuvres. La plus grande partie de leur pouvoir était latente. C'est ce pouvoir que nous appelons Caractère, — une force en réserve, qui agit directement par la présence, sans moyens extérieurs. On peut la concevoir comme une certaine puissance indémontrable, un génie familier dont les impulsions guident l'homme et dont il ne peut communiquer les conseils; — puissance qui est pour lui comme une compagnie, — de sorte que ceux qui la possèdent sont souvent d'humeur solitaire, ou si par hasard ils sont sociables, ce n'est pas qu'ils aient besoin de société, car ils se suffiraient assez bien à eux-mêmes. Le talent littéraire le plus pur paraît tantôt grand, tantôt moins grand, mais le caractère a une grandeur stellaire et immuable. Ce que d'autres effectueront par le talent ou l'éloquence, il l'accomplira par un certain magnétisme. « Il ne se sert pas de la moitié de sa force. » Ses victoires se remportent par une démonstration de supériorité, non par un croisement de baïonnettes.

Il a vaincu parce que son arrivée a changé la face des choses. « O Iole, comment avez-vous découvert qu'Hercule était dieu? Parce que, répond Iole, j'ai été satisfait au moment même où mes yeux l'ont aperçu.

« Quand j'ai vu Thésée pour la première fois, j'aurais voulu le voir combattre, ou, tout au moins, guider ses chevaux dans une course de chars. Mais pour Hercule, je n'avais pas besoin de preuves; il était vainqueur, qu'il fût debout, assis, en marche, ou quoi qu'il fît. »

L'homme, être dépendant des événements, d'ordinaire, et qui n'est qu'à moitié attaché, et cela maladroitement, au monde dans lequel il vit, semble, dans ces occasions, participer de la vie des choses et être l'expression des mêmes lois que celles qui régissent les marées et le soleil, les nombres et les quantités.

Mais, pour me servir d'un exemple plus modeste et plus rapproché, je remarque que dans nos élections politiques, où cet élément, quand il se montre, ne peut avoir en tout cas que les formes les plus grossières, nous pouvons déjà apprécier son incomparable valeur. Les gens savent qu'il faut à leur représentant quelque chose de plus que du talent; il faut qu'il ait la force de faire croire à son talent. Ils savent qu'ils ne viendront pas à leur fin en envoyant au Parlement un orateur instruit, intelligent, éloquent qui, avant d'avoir été élu pour les représenter, n'ait pas été élu par le Dieu tout-puissant pour représenter un fait; il leur faut un homme invinciblement et intimement persuadé de ce fait; de sorte que les oppositions les plus hardies et les plus violentes soient forcées de reconnaître qu'il y a une résistance contre laquelle la menace et l'impudence sont choses vaines : cette résistance c'est la foi en un fait. Les hommes qui défendent leur propre conviction n'ont pas besoin de demander à leurs électeurs ce qu'ils doivent dire, ils sont eux-mêmes le pays qu'ils représentent;

nulle part ses opinions et ses émotions ne sont aussi vives ni aussi réelles qu'en eux; nulle part aussi pures d'une suggestion égoïste. Les électeurs dévorent leurs discours, étudient leurs mines et la couleur de leurs joues, et là-dessus composent leur figure à eux, comme dans un miroir.

Nos assemblées publiques sont d'assez bonnes épreuves de la force virile. Nos francs campagnards de l'Ouest et du Sud ont une prédilection pour les hommes de caractère et aiment à voir si l'habitant du Nord est un homme « substantiel » ou si « la main peut passer à travers lui ».

La même force motrice apparaît dans le commerce. Il y a des génies dans le commerce comme dans la guerre, l'état ou les lettres; et la raison pour laquelle tel ou tel homme s'enrichit n'est pas à démontrer. Cela tient à l'homme, c'est tout ce qu'on peut en dire. Voyez-le, et vous comprendrez pourquoi il réussit, aussi facilement que vous comprendrez la fortune de Napoléon si vous le voyez. Dans ces hommes nouveaux nous reconnaissons le vieux jeu, l'habitude de se mettre en face des faits et non de les traiter par intermédiaires, à travers les perceptions de quelqu'un d'autre. Dès que vous voyez le marchand-né, il vous semble que le commerce fait partie de l'action de la nature, et que celui-ci est moins un agent privé qu'un agent ou un ministre de cette nature. Sa probité naturelle se combine avec l'intuition qu'il a de la composition de la société pour le placer au-dessus des trucs et des roueries et il communique à tous sa conviction que les contrats ne souffrent pas d'interprétations arbitraires. Son esprit se complaît à des principes d'équité naturelle et de bien public. Par son sens calme de l'honneur et par la joie intellectuelle que donne le spectacle de tant d'adresse, il inspire le respect, et le désir d'avoir à faire à lui. Ce commerce lointain qui fait des caps de l'océan du Sud ses quais et ses comptoirs, et de l'océan Atlantique son port familier, est concentré dans son seul cerveau et personne dans l'univers ne peut le remplacer. Dans son salon, je vois qu'il a dû travailler ferme toute la matinée; tout son désir d'être courtois ne peut secouer cette humeur décidée ni détendre tous les plis de son front. Je vois distinctement tous les actes de fermeté qu'il a dû faire, tous les « non » courageux qu'il a dû dire, là où d'autres auraient proféré de ruineux « oui ».

Avec l'orgueil de son art, l'adresse d'un calcul magistral, le pouvoir des vastes combinaisons, je vois en lui la conscience d'être l'agent et comme le compagnon de jeu des lois originaires du monde. Lui aussi croit que personne ne peut le remplacer, et qu'un homme doit être né commerçant ou qu'il ne le sera jamais.

(*A suivre.*)

ADOLPHE WILLETTE

Voici, fumant sa pipe, dans le jardin assez grand et tout ébouriffé de pavots en fleurs, Willette contemplatif et souriant, épanoui, au milieu de ses fleurs et de sa ménagerie, comme un bon Pierrot en villégiature. Pigeons, poules, lapins, habitent des palais de grillage; une quinzaine de chats angoras d'un noir profond, aux prunelles phosphorescentes, errent majestueusement ou se campent, hiératiques, dans ce décor. Un singe, un beau petit singe japonais, Lim-Lim, fait des acrobaties le long de la perche au pied de laquelle il est attaché. Un des visiteurs assidus et qu'on ne peut omettre sans être absolument incomplet, est le statuaire et céroplaste R. Carabin, dont on a vu, cette année, les œuvres au Champ de Mars, et qui vient consciencieusement chaque dimanche dépeupler l'Oise de ses poissons et faire, avec Lim-Lim, des parties endiablées.

L'atelier où Willette exécute ses beaux plafonds, ses importants cartons de vitraux est situé à quelques pas de là, dans une autre partie du village. Enfin, pour des promenades et des rêveries, il y a, tout proche, le bois qui est fort beau, mais dont une des parties les plus charmantes appartient, malheureusement pour les promeneurs, à un diplomate toujours absent et très peu hospitalier, dont les gardes traitent en braconniers ceux qui commettraient le crime de rêver tranquillement assis au pied d'un vieil arbre.

Comme compensation, l'artiste a quelques bons et cordiaux voisins de campagne : le bon peintre R. Viollet le Duc, neveu du célèbre architecte et critique, le graveur Foulquier qui fut un des promoteurs de la renaissance de l'eau-forte, etc., etc.

Pendant l'hiver, l'ami Pierrot redevient un habitant de Montmartre et s'imprègne, au pied même de la Butte, de ces perni cieuses névroses dont il a si spirituellement exprimé les élégances et le tourment.

Il n'est personne, dans le public qui se passionnne pour le mouvement artistique et qui s'intéresse au mouvement parisien, qui n'ait suivi et collectionné les œuvres de M. Willette, depuis son entrée au *Chat noir*, ni qui ne l'ait suivi dans les autres publications, *le Courrier français*, par exemple, et son propre journal, *le Pierrot*, dont on ne saurait trop déplorer l'éclipse, momentanée, espérons-le, et qui fait regretter à plus d'un amateur de n'avoir pas en lui l'étoffe d'un commanditaire.

Depuis plus de dix ans que Willette est sur la brèche, véritable journaliste du crayon, à qui n'a pas suffi la gloire du peintre, qu'il aurait pu recueillir aussi ample que personne, son œuvre amassée est devenue considérable. On put en juger à l'exposition qu'il organisa, rue de Provence, en 1888, et qui fut un régal pour les raffinés.

On voyait les originaux de ses dessins, exécutés d'une plume à miracle, et que certains graveurs ont parfois maladroitement gâtés par certains procédés de clichage. Il y avait aussi des peintures, notamment un admirable portrait de son père, M. le colonel Willette, des esquisses, des eaux-fortes, enfin un bagage de tout premier ordre, que prônait, sur les murs de Paris, une charmante affiche de Jules Chéret.

— Mes débuts? nous raconte l'artiste. Eh bien! j'ai été à l'école des Beaux-Arts. Charles Blanc me pria un jour d'exécuter des cartons destinés à illustrer son *Cours d'esthétique*. Puis je débutai dans divers journaux illustrés, *le Triboulet, la Jeune Garde, la Grosse Caisse, la France illustrée*, vous savez, le journal de l'abbé Roussel; enfin au *Chat noir*, en 1882. Vous savez le reste.

Assez piquant comme contraste, pas vrai, ce début comme illustrateur de l'ultra-classique Charles Blanc, de Pierrot frondeur, espiègle et se moquant de tout?

C'est au *Chat noir* que Willette créa cet admirable type de Pierrot, tel qu'il le comprenait; et ce n'était pas un mince tour de force que de faire de l'inédit et de l'exquis sur ce thème tant exploité. Le Pierrot de Montmartre, le Pierrot en habit noir, rêveur, parfumé, impulsif; et sa compagne, la petite Pierrette montmartroise, capricieuse, fantastique, avec toute sorte de bons moments et de mauvais quarts d'heure; provocante et bon enfant, alerte et sentimentale.

Tout cela exprimé avec un singulier mélange de grâce et d'amer-

tume qui n'appartient qu'à cet artiste, et un dessin entièrement personnel, dont la délicatesse n'est comparable à rien. Les allégories vaporeuses en lesquelles se traduisaient ces équipées, ces rêves, ces déceptions, ces enthousiasmes subits, ces haines de l'accaparement et de la sottise, étaient bien plus saisissantes et bien plus exactes qu'un brutal réalisme.

Comme peinture, le *Parce domine*, grande toile où sont poussés au désespoir, par leurs veules passions de déclassés et de dévoyés, la foule énervée des pierrots et des petites femmes malingres; les peintures du *Clou;* le plafond de *l'Ancien et le Nouveau Régime;* le *vitrail du Veau d'or*, etc., etc., sont parmi les pages les plus caractéristiques de ce temps. Il est très regrettable que toutes soient ou dans les brasseries, ou chez des particuliers; mais que dire d'un musée des artistes vivants qui n'a pas une œuvre de cet artiste? On chercherait vainement Willette au Luxembourg.

***

Certains dessins d'Adolphe Willette sont demeurés célèbres. Les citer tous serait difficile en cette esquisse rapide. Rappelons, en outre : *Enfin, voilà le choléra ! — Les oiseaux meurent les pattes en l'air. — Le Sacré-Cœur, le voilà* (une petite femme qui a un louis à la place du cœur). — *Le roman de Rose*, adorable et navrante histoire sans paroles. — *L'Irlande*, page vengeresse où l'on voit la vierge d'Erin, have et amaigrie, grattant la terre de ses mains, etc., etc.

Cette dernière composition nous amène à me rappeler un fait significatif de Willette; il a voué une haine féroce à la reine d'Angeterre, haine égale à celle qu'il porte au sémitisme auquel il a déclaré une guerre aussi acharnée que Drumont lui-même. Ne fut-il pas candidat anti-sémitique à Montmartre?

Mais laissons là les questions brûlantes de la politique et parlons de l'artiste. Il est impossible, en finissant, de ne pas rappeler qu'il s'est, en ces derniers temps, révélé lithographe de premier ordre, lithographe égal à Gavarni, à Daumier, à Nanteuil. L'affiche de *l'Enfant prodigue*, les deux numéros du *Pierrot* sous son nouvel aspect, la composition pour le catalogue de l'exposition de la lithographie à l'Ecole des Beaux-Arts, sont des pièces auxquelles les collectionneurs font déjà la chasse.

(*L'Eclair.*)

Le banquet Eekhoud.

La Revue Rouge a pris l'initiative d'organiser un banquet en l'honneur de M. Georges Eekhoud, à la suite du prix quinquennal qui vient de lui être décerné.

Le banquet aura lieu le 28 octobre prochain. La cotisation est fixée à 5 francs par tête (vin non compris).

Les bulletins de souscription doivent être envoyés avant le 15 octobre à la rédaction de *la Revue Rouge*, rue Gendebien, 18, à Bruxelles.

Les organisateurs : Eugène Demolder, Henri Lebeuf, Sander Pierron, Paul Sainte-Brigitte, Emile Verhaeren.

CUEILLETTE DE LIVRES

La Chanson panthéiste, par Marc Amanieux. — Paris, Ollendorf.

Le poète a d'abord essayé de se donner l'âme de Victor Hugo, dont il est le fervent admirateur, et comme le descendant.

(Descendance particlle, dirait peut-être Zola; produit d'une fusion-soudure, où domine l'influence du père, sans qu'il y ait innéité, c'est-à-dire création d'un type nouveau.)

Mais la pensée a marché depuis ce grand semeur d'affirmations générales. De nouvelles observations nous ont conduits à de nouvelles généralisations; et s'attarder à sa pensée après l'avoir admirée, — à une heure aussi enfiévrée que la nôtre, — c'est ralentir.

Quelques notes personnelles comme « Pourquoi », et beaucoup de notes héroïques comme ces derniers mots de la « Légende du Bonheur » :

Bénissez les désastres,
Rappelez l'aquilon! Dieu, chez ses travailleurs
Donne la brise aux bons et *l'orage aux meilleurs.*

Les Filles du Pope, par Marguerite Poradowska. — Paris, Hachette.

Très vivement enlevée cette aquarelle de Galicie, aux tons sincères, soutenus par quelques notes profondes — comme cette scène de la mort du mineur Yakoubeck, contée simplement, avec une émotion indignée et communicative.

Très jolis détails de couleur locale alertement mis en valeur.

Les Vertiges, par Ernest Bouhaye. — Paris, Léon Vanier.

Vertiges d'un esprit flottant sur toutes les pensées déjà vécues, vertiges sincères — pesamment contés parfois — trop exclusivement intellectuels.

L'auteur a peut-être plus de tendance à la philosophie qu'à la poésie, deux choses qui ne sont sœurs jumelles qu'à une certaine profondeur. *Les Vertiges*, à plusieurs endroits, atteignent cette profondeur-là. La vie, qui tord sa terrible philosophie dans le cœur de ceux qui cherchent, achèvera peut-être de faire de cet esprit un poète.

UN ANCIEN SONNET

Le succès que vient d'obtenir Georges Eekhoud nous invite à republier un beau sonnet d'Albert Giraud, qui a paru naguère dans *la Jeune Belgique*, avec d'autres sonnets dédiés à Max Waller, Verhaeren, Lemonnier, Ed. Picard, O. Pirmez, etc.... sous ce titre : « A tous ceux qui nous accusèrent d'être une société d'admiration mutuelle, je dédie cette petite chapelle afin de les horripiler dans l'éternité. » C'était le temps, combien éloigné déjà! où la critique accusait les jeunes écrivains d' « organiser des bandes de thuriféraires et des orphéons de réclamiers ». La réponse d'Albert Giraud à ces insinuations a été superbe. Détachons-en donc le sonnet suivant :

A GEORGES EEKHOUD

LES MANGEURS DE TERRE

Au temps des léliards et des têtes coupées,
Quand la Flandre, à l'appel des tragiques beffrois,
Noyait superbement les princes et les rois
Dans le fleuve de sang des rouges épopées;

Avant de se ruer aux larges équipées,
Et pour se préserver des suprêmes effrois,
Les Flamands embrassaient, sous le geste des croix,
Cette terre à laquelle ils vouaient leurs épées.

— O mon rude Poète! O cœur plein du passé!
Silencieusement dans ton œuvre enfoncé,
Gardant l'esprit flamand d'un mélange adultère,

Jamais je n'ai relu tes livres sans y voir,
Ainsi qu'en un crüel et splendide miroir,
L'héroïque baiser de ces mangeurs de terre.

PETITES CAUSES DU JOUR

M. HENRY GAUTHIER-VILLARS

RÉQUISITOIRE. — « Ne vous laissez pas prendre, Messieurs, à l'air ingénu de ce petit homme aux yeux candides, à la bouche souriante : c'est un garçon dangereux.

« On a saisi sur lui un trousseau complet de clefs et de pseudonymes-monseigneur, pour s'introduire dans les bureaux de rédaction. Il y a pratiqué le coup de Willy ou la suffocation du lecteur obtenue au moyen de l'horrible à-peu-près; mais il semble avoir une prédilection pour *la Lettre de l'Ouvreuse.*

Affublé du bonnet et du tablier de ces respectables dames, c'est sous ce déguisement qu'il a harcelé, calomnié, honni les plus pures gloires de l'Ecole de musique française : les Gounod, les Thomas, les Massenet, les Godard!...

« Inculpé d'abus de calembours, annominations, jeux de mots, équivoques, pointes et quolibets, Gauthier-Villars est donc, en outre, poursuivi pour usurpation de titres et qualités, à la requête de ses deux principales victimes, MM. Lamoureux et Colonne. Ceux-ci ont surpris l'accusé au moment où, sans méfiance, il sortait de chez l'éditeur-receleur qui s'est chargé d'écouler, en un rafraîchissant volume intitulé : *Bains de sons*, le compte rendu, plutôt alcalin pourtant, des concerts du Châtelet et du Cirque. »

PLAIDOIRIE. — « Eh bien! oui, là... l'Ouvreuse, c'est lui, en habits masculins et haut-de-forme à bords plats! Après? L'essentiel, n'est-ce pas qu'il soit arrivé à faire digérer la chose la plus lourde qui soit : la critique musicale? Grâce à lui, nous pouvons aujourd'hui l'avaler, à doses supportables, en cachets, pilules, poudre, gouttes...

« Aussi, sa clinique est-elle fréquentée. Il ordonne les eaux de Bayreuth, recommande les stations thermales du Dr Lamoureux et le sanatorium de la Société nationale. Il est plus incrédule aux cures entreprises par M. Colonne. En faut-il davantage pour attester la réelle habileté du spécialiste dans le traitement des maladies de l'oreille? »

VERDICT. — « Gauthier-Villars est condamné à étendre son office aux théâtres subventionnés, desquels Cadet a dit si plaisamment qu'ils sont la Chambre et le Sénat des ouvreuses. »

LE GREFFIER D'AUDIENCE : L. D. *(Journal.)*

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Droit théâtral.

Nous croyons intéressant et utile de grouper les principales décisions rendues au cours de ces dernières années en matière de théâtre sur des contestations entre directeurs et artistes, nous bornant, pour chacune d'elles, à un résumé substantiel qui met en relief le point de droit. Nous commençons par 1891 et donnerons ultérieurement un bulletin analogue pour les décisions les plus intéressantes et les plus pratiques rendues en 1892 et en 1893.

I

LIMIDO et GUERRA c. BERTRAND et RENARD.

L'artiste qui, engagée dans un théâtre d'un certain genre, voit ensuite une direction nouvelle modifier l'organisation et l'exploitation de la scène et faire de ce théâtre un établissement où sa dignité et sa réputation artistiques peuvent se trouver compromises, a le droit de demander la résiliation de son engagement avec dommages-intérêts. — COUR D'APPEL DE PARIS, 25 février 1891.

Il s'agissait d'une demande de résiliation intentée par Mlle Giovannina Limido et par M. Nicolo Guerra, danseurs à l'Eden, contre les directeurs de ce théâtre, MM. Bertrand et Renard. Pour les motifs ci-dessus rapportés, l'engagement des deux artistes fut résilié à leur profit et les directeurs condamnés à payer à Mlle Limido 10,000 francs de dommages-intérêts, à M. Guerra 3,500 francs.

II

VILLARD c. SUREAU-BELLET.

L'artiste qui entend se réserver un droit privatif sur tous les rôles de son emploi doit, suivant un usage constant au théâtre, stipuler dans son engagement qu'il jouera « en chef et sans partage », ou employer une formule équivalente.

A défaut de clause expresse, le directeur reste libre de confier exceptionnellement des rôles à un baryton en représentation. — COUR D'APPEL D'ANGERS, 7 avril 1891.

C'est M. Villard, artiste lyrique au Théâtre d'Angers, qui fit trancher cette question en réclamant à son directeur, M. Sureau-Bellet, la résiliation de son engagement et une indemnité de 3,600 francs pour le motif que le directeur avait à plusieurs reprises donné à un autre artiste les rôles qu'il était, lui Villard, en droit de tenir. On a vu ci-dessus pourquoi le baryton a échoué dans sa demande.

III

GUIRAUD-LAFOND c. GRAVIÈRE.

Lorsqu'aux termes de son engagement un artiste a le droit d'exiger l'épreuve d'un début devant le public, le directeur du théâtre n'est pas le juge absolu du mérite de l'artiste après de simples auditions privées qui n'ont pas permis à celui-ci de donner la mesure de ses qualités et qui l'exposeraient à des appréciations arbitraires et sans contrôle.

Toutefois, le début devant le public ne saurait être imposé au directeur, lorsqu'il pourrait avoir des conséquences nuisibles pour l'entreprise théâtrale et pour l'artiste lui-même, alors que dans les répétitions, l'insuffisance ou l'inexpérience de l'artiste ont été telles qu'il serait manifestement hors d'état de remplir le rôle qui lui est confié. — COUR D'APPEL DE BORDEAUX, 29 avril 1891.

Ainsi jugé sur une contestation entre Mme Guiraud-Lafond et M. Gravière, directeur du Théâtre de Bordeaux. La Cour autorisa le directeur à établir par témoins que l'insuffisance de l'actrice était trop absolue pour lui permettre de débuter en public.

IV

GERMAIN c. BERTRAND et Cie.

En matière de résiliation de contrat, si la convention détermine expressément la quotité des dommages-intérêts qui seront dus, la clause pénale doit être appliquée, sans qu'il puisse appartenir aux tribunaux d'y apporter des modifications basées sur les diverses circonstances de la cause. — COUR D'APPEL DE PARIS, 1er août 1891.

L'excellent acteur Germain s'était engagé envers la direction des Variétés, Société Bertrand et Cie, à ne point paraître, pendant la fermeture des théâtres, sur une scène située à moins de 40 kilomètres de Paris, et ce à peine d'un dédit de 30,000 francs. Il contrevint à cette clause en répétant aux Folies-Dramatiques un rôle de *la Fille de l'air*, ce qui lui valut, du tribunal civil de la Seine, puis de la Cour d'appel de Paris, une condamnation à 30,000 francs de dommages-intérêts, ainsi que la résiliation du contrat. C'était, où jamais, le cas de jouer *la Fille de l'air*.....

V

CASTIGLIONI c. HARTMANN et LOUAR.

Lorsqu'une artiste a été engagée pour tenir l'emploi de seconde danseuse dans une pièce, les directeurs de théâtre ne peuvent invoquer une disposition de l'engagement les autorisant à imposer à leur pensionnaire un service autre que celui de seconde danseuse, pour la

déposséder définitivement de cet emploi et lui assigner une place effacée dans le corps de ballet. — TRIBUNAL DE COMMERCE DE BORDEAUX, 5 septembre 1891.

Cette seconde danseuse, c'est Mlle Castiglioni, engagée au Théâtre de Bordeaux par MM. Hartmann et Louar, qui, après les premières répétitions du *Tour du Monde en quatre vingts jours*, prétendirent reléguer l'artiste dans la figuration du ballet. Protestation de Mlle Castiglioni, procès, et finalement nomination d'un expert (M. Lamy) avec mission de dire « si la demoiselle Castiglioni possède les capacités voulues pour danser dans la pièce *Le Tour du Monde en quatre vingts jours* en qualité de seconde danseuse ».

VI

DRUART C. MALPERTUIS.

Un artiste dramatique engagé en qualité de *premier comique* mais non de *grand premier comique* ou de *premier comique en chef et sans partage* ne peut refuser de jouer les rôles qui lui ont été distribués dans une revue composée de scènes de natures diverses qui n'ont pas l'unité d'action que l'on rencontre dans les comédies, les opérettes et les vaudevilles, si ces rôles ne sont pas de nature à amoindrir ses moyens ni à porter atteinte à sa réputation et s'ils ne sortent pas de son emploi. — TRIBUNAL DE COMMERCE DE BRUXELLES, 16 novembre 1891.

Pour ce motif fut débouté d'une action en dommages-intérêts M. Druart, artiste de l'Alcazar, qui avait cru au-dessous de sa dignité de jouer les rôles de comique que lui avait distribués dans sa Revue l'ami Malpertuis.

PETITE CHRONIQUE

A L'HOTEL DROUOT. — Profitant du départ des amateurs de bibelot, actuellement en villégiature, l'Hôtel Drouot procède à une minutieuse toilette : du haut en bas, on badigeonne de blanc le vieil édifice, qui va bientôt resplendir comme une construction neuve.

Pendant ce temps, les spécialistes qui font le « vieux » donnent à des meubles tout neufs un méticuleux maquillage au brou de noix, avec de-ci de-là des piqûres de vers faites à la vrille, et obtiennent ainsi de superbes et antiques armoires normandes ou des horloges de Bourgogne à caisses vermoulues.

Et quand les « connaisseurs » seront rentrés, on leur offrira, dans un vieil hôtel remis à neuf, des meubles neufs passés au vieux. (*Moniteur des arts.*)

Le dernier numéro de la revue anversoise *De Vlaamsche School* publie, sous la signature du poète Pol de Mont, une belle étude, avec portrait, sur A.-J. Heymans, à propos de l'exposition de l'œuvre du peintre au Cercle artistique (1).

Vu le nouveau timbre de 25 centimes. La couleur cholérique en est vraiment d'une pâleur morbide et sale. On craindra d'en mouiller la colle du bout de sa langue. Le dessin en est d'un médiocre désespérant. Ne pourrait-on pourtant fabriquer des timbres possédant quelque grâce, quelque coloris?

La « morgue espagnole »! On nous communique l'amusant extrait que voici de la *Correspondencia :* « Si nous pouvons en quelque chose *appeler sur nous l'attention du monde entier et nous élever plus haut que qui que ce soit*, c'est par notre peinture. Il n'est pas à craindre qu'à Chicago se présente ce qui est arrivé à l'Exposition universelle de Paris. Au contraire, il est probable que les jurés, comme le public, apprécieront tout autrement les œuvres de l'art espagnol que les ABERRATIONS DU GOUT qu'ont inventées les impressionnistes français dont nous avons eu quelques échantillons — pour ne pas dire taches — à la dernière exposition de Madrid..... »

(1) Voir *l'Art moderne* du 9 avril dernier.

M. François Coppée, dans une de ses dernières chroniques du *Journal*, raille spirituellement le snobisme qui envahit Paris à propos des représentations de *la Walkyrie*. Après avoir repoussé avec indignation la musique de Wagner, déclarée incompréhensible, insupportable, tapageuse, que sais-je ? les Parisiens ne veulent plus admettre qu'elle, et tout le monde se pâme d'admiration au seul nom du maître. Nous avons assisté à Bruxelles au même phénomène, et nous avons souri.

La conclusion de l'article de M. Coppée est amusante :

« L'autre jour, notamment, pendant un grand dîner.

Il y avait là plusieurs belles dames, qui avaient assisté à la « première » et qui — je les connais — n'avaient eu d'autre plaisir que de mettre leurs diamants et de faire de la toilette. Ce fut terrible. Depuis le relevé de potage, jusqu'aux fruits glacés, il ne fut question que de la mythologie scandinave, de Nibelungen, de « leitmotif » et de tout le tremblement. On versait le champagne, quand la maîtresse de la maison, s'adressant à un vieux monsieur qui n'avait encore rien dit, lui demanda ce qu'il pensait de la musique de Wagner.

Il fut assez drôle, le vieux monsieur.

— Oh! moi, Madame, fit-il en se récusant, je trouve qu'il y a des obscurités dans *les Noces de Jeannette.* »

LUCIEN PISSARRO. — Le fils aîné du Maître impressionniste Camille Pissarro. Deux grands yeux de velours dans un visage mat encadré d'une vaste et soyeuse barbe noire, une calme tête majestueuse de prince assyrien comme devait être son père à la patriarcale maturité. N'a pas seulement hérité la noble silhouette familiale, mais aussi l'ardente passion d'art et les qualités du peintre de tant de chefs-d'œuvre de lumière et d'harmonie. Indépendant, parmi les Indépendants où il expose, affirme une vision et un faire personnels dans de délicats paysages et de gracieuses études de babies. A obtenu par d'ingénieux procédés de gravure sur bois en couleur des réalisations magnifiquement décoratives. Signe particulier : Cosmopolite, sujet danois, habite Londres, expose à Paris. *(Gil Blas.)*

MAXIMILIEN LUCE. — Déjà connu par d'intéressants envois aux précédents salonnets impressionnistes et aux expositions des peintres-graveurs. S'affirma aux Indépendants par de personnelles vues de Londres et de Paris, d'un faire fruste et vigoureux, par des études de nu d'une sincère anatomie. Célèbre comme décorateur de la fameuse « maison impressionniste » de Grenelle, a signé aussi de remarquables panneaux de meubles, de rares couvercles de coffrets. Un rude visage de plébéien hirsute, comme on en voit aux heures de fusillade, avec des yeux de douceur, et toute la gouaille du faubourg aux lèvres. Signe particulier : Collabore d'un crayon ardent au *Père Peinard* et cherche ses croquis en marge de *la Révolte.* *(Gil Blas.)*

CHEZ

BREITKOPF & HÆRTEL

EDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

Vient de paraitre :

ARTHUR DE GREEF

Cinq Mélodies pour chant et piano

N° 1. Crépuscule . . . 5 fr. N° 3. Mendiatn d'amour . 5 fr.
N° 2. Matin . . . . . 6 fr. N° 4. Aubade. . . . . 6 fr.
N° 5. Vieille Chanson. . 5 fr.

PIANOS BECHSTEIN
HARMONIUMS ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1865.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de **220 millions.**
RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

ZÉLANDE — ILE DE WALCHEREN

Steamers « TELEGRAAF »
ANVERS — ROTTERDAM
Trois départs par semaine

ANVERS — FLESSINGUE
Excursions le dimanche
Voir les affiches spéciales
RENSEIGNEMENTS ET AFFICHES :
C. VERSTRAETEN, Quai du Commerce, 15, Bruxelles
et VAN MAENEN & VANDEN BROECK, Rue des Récollets, 16, Anvers

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION
GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix
EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)
MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale
Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin
Vins de toutes provenances

Pour paraitre incessamment :

Nouvelles Passionnées

avec un frontispice de M. VUILLARD

On peut souscrire dès à présent aux bureaux de *la Revue blanche*, 15-17, rue des Martyrs, Paris.

Exemplaires de luxe, sur hollande . . . 20 francs.
Id. ordinaires, sur vélin . . . . 5 . id.

Tirage restreint.
par M. MAURICE BEAUBOURG

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM 32, rue de l'Industrie

Treizième année. — N° 33. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 13 Aout 1893.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

L'Originalité belge. — Caractère, par R.-W. Emerson (*suite*). — A propos des Paysages urbains. *L'entretien des statues.* — Les Coulisses de la Tableaumanie. — Petite chronique.

L'ORIGINALITÉ BELGE

L'Originalité belge? Y en a-t-il une? En quoi consiste-t-elle? Ceci surtout au point de vue artistique, spécialité de ce journal.

Entendons-nous et gardons-nous d'exagérer. Il ne s'agit pas de poser le Belge en race à part, d'un autre sang, d'une autre origine que toutes les nations aryennes peuplant présentement, après de longs efforts d'extirpation des races inférieures, l'Europe, les deux Amériques et l'Australie, trois des cinq parties du monde; s'infiltrant dans les deux autres, l'Asie et l'Afrique, mais sans autre espoir que de s'infiltrer et de dominer, les masses antinomiques du Nègre, du Chinois, de l'Hindou, du Sémite étant là trop compactes, trop résistantes. Il s'agit, limitativement, dans cette forte et belle unité aryenne s'affirmant par la communauté d'une civilisation identique sur tous les grands concepts, sur toutes les grandes entités, — langue, religion, science, industrie, art, — de dégager les inévitables nuances, les glissements secondaires, les détails variés et variables qui dépendent des époques, des lieux, et surtout de l'irréductible Hasard, ce maître de l'imprévu et ce prince de l'inconnu.

Des Nuances, — oui; fixons et retenons bien ce mot et l'idée relative, délicate et fragile qu'il exprime. Ce qu'il faut surtout en ceci, c'est : pas de malentendus! Ah! c'est qu'on a lieu de le craindre, discutant cette subtile question de l'originalité d'un peuple, d'un petit peuple, au milieu des très opiniâtres pédants qui ont mis sur pattes l'insupportable rengaine des races latine, germaine, slave, et qui ne transigent pas quand il s'agit de les opposer l'une à l'autre comme antipodiques et ennemies. Pour eux ce ne sont pas de simples espèces de l'unique race aryenne, sorties de la même matrice historique lointaine, simplement influencées par les contingences changeantes, se distinguant exclusivement par des modalités légères, comme les variétés de tulipes ou d'œillets. Non! ce sont, d'après de tenaces préjugés, des groupes foncièrement et irrémissiblement séparés, violemment tranchés, posés l'un vis-à-vis de l'autre en adversaires, soumis à des lois antagonistes, voués à des destinées opposées et contradictoires, marchant non pas au même but par des voies parallèles, en corps d'armée suivant une impulsion solidaire, mais allant à la rencontre l'un de l'autre, front contre front,

vers des chocs et des batailles sans cesse renouvelés et inévitables et acharnés et meurtriers.

De là toute une théorie sur l'inimitié des races, sur leur élévation ou leur déchéance, sur leurs caractéristiques irréductibles, sur le danger de soumettre l'une à la domination, à la direction de l'autre. La politique et la critique ont fondé là-dessus de séculaires systèmes, inépuisables fontaines de phrases déclamatoires. Qui ne connaît la théorie du Latin opposé au Germain, avec le complément, dès à présent surgissant, du Slave opposé aux deux premiers. Ah! le lieu commun de la décadence latine! et de l'épanouissement germanique! et de l'éclosion slave! Nous en a-t-on fatigué les tympans. Et dire que ce sont les mêmes érudits de pacotille qui s'irritent et vitupèrent quand on signale le danger d'admettre dans la civilisation européenne l'influence de cet africain ou asiatique, le Sémite, ou quand on conteste l'opportunité de consacrer l'égalité du Nègre et du Blanc. Voilà certes des races différentes, incurablement. Voilà d'autres psychologies, d'autres civilisations, produisant d'invincibles désaccords sur tout ce qui est essentiel et vraiment directoire. La nécessité de tenir ces humanités disparates, à tendances particulières et étroites, en dehors de ce qui doit nous régir, s'affirme avec une évidence angoissante, incessamment corroborée par des faits saisissants. Mais, par une étrange aberration, les messieurs qui jouent rageusement la gallophobie et la germanophilie, ou vice-versa, sur la corde grinçante de leur instrument, et s'intéressent sans lassitude à entretenir des antipathies irrationnelles, deviennent les plus candides et les plus entêtés des humanitaires quand il s'agit de mettre sur le même rang que l'Aryen et de soumettre au même régime social que lui les Arabes ou les Chamites.

En réalité, entre Européens, tout subit l'influence puissante et majestueuse d'une civilisation uniforme, fille inévitable d'une psychologie et d'une ethnologie communes. Quand, partant en train express le soir, d'une capitale d'Europe, on se réveille le matin à quelques centaines de kilomètres, l'impression, au demi-sommeil, qu'on est encore chez soi est surprenante. Dans les champs les cultures, dans les villes les habitations; dans le costume l'uniformisation vers le simple et le noir gagnant, gagnant sans cesse, par une force mystérieuse, malgré le désir, malgré le regret des préférences artistiques; les usines, les armées, les chemins de fer, les postes, les routes, les gares, la police, l'électricité, les théâtres, les établissements publics, les musées, les mœurs, tout, sans arrêt, sans hésitation, fatalement, va, glisse, descend ou ascensionne vers une universelle équation, ne variant que par la nuance. C'est bien une même gigantesque famille, un phénomène d'internationalisation grandiose, de fédéralisme irrésistible, une végétation immense, affirmant les mêmes besoins, les mêmes goûts, les mêmes tendances, la même Race! Cela n'est pas fait d'imitation simple et machinale. La cause est plus profonde, car sinon elle ne serait pas aussi générale et aussi invincible. C'est un épanouissement aisé et rapide, dans l'abandon heureux à une impulsion fraternelle et naturellement solidaire. Car cela n'arrive pas entre races différentes, même au sein des plus persistants et des plus complets mélanges. En Algérie, le Sémite est resté et reste obstinément lui-même malgré tous les efforts administratifs et privés. Faites bouillir ensemble un Arabe et un Français, disait le général Bugeaud, et dans la marmite vous trouverez deux bouillons. Le Sémite demeure irréconciliable et surtout intransformable. Même ceux qui revêtent le costume européen et pratiquent la vie européenne, ne sauraient changer leur psychologie, émanation d'un cerveau différent ayant affirmé et maintenu ses spécialités indociles à travers les siècles. Car le contact le plus durable, le plus intime ne saurait réaliser cette magie : donner à des masses d'hommes une autre âme. Ce serait une re-création.

Entre Européens, la familiale teinte suinte par tous les pores. Qu'est-ce que la diversité des idiomes, dans les sons seulement, alors que les radicaux, la grammaire, la syntaxe fourmillent de choses constitutives du même patrimoine, que les langues aryennes de jour en jour davantage s'interpénètrent, s'empruntant des mots, des tournures, des néologismes, et que l'aptitude à se comprendre entre Aryens augmente incessamment par une meilleure entente des matériaux linguistiques communs. Vraiment, même cet élément, la langue, toujours cité comme le plus clair indice de l'opposition entre peuples, tend, lui aussi, comme le vêtement, à s'uniformiser.

C'est sur ces bases, trop rapidement jetées, comme hélas! il le faut faire en cette œuvre si passagère et si courte d'un article de journal, que la question de l'Originalité belge peut être reprise. On ne saurait, certes, la trouver et l'établir si l'on cherche à faire de nous un peuple à part des nations voisines et des nations sœurs plus éloignées, dont nous formons le carrefour, si bien placé au centre des allées et venues historiques entre l'occident et l'orient de l'Europe, entre le midi et le septentrion, tour à tour et sans intervalle, romain, gaulois, germain, anglais, espagnol, autrichien, hollandais. Nous aussi, nous sommes Européens, nous sommes Aryens, nous formons une des cases de ce vaste domaine qui s'étale en échiquier sur la carte, en dehors et à côté de la mosaïque des peuples chinois, des peuples hindous, des peuples sémites, des peuples nègres. Mais nous avons, dans la Nuance, des caractéristiques qui nous sont propres et c'est d'elles que procède notre Originalité. Et quand on a nié celle-ci, quand on a dit que nous étions ou Français, ou Allemands, selon qu'on envisageait l'une ou l'autre teinte de la bigarure flamingo-wallonne qui nous

marque, c'est qu'on n'a pas vu ou voulu voir les nuances.

Assurément, il n'est pas aisé de les dégager toutes, quoiqu'on les sente bien dans l'ensemble de nos habitudes, de notre allure belge si souvent moquée ou louée. Nous n'aurons pas la présomption d'en dresser ici le catalogue. Ce sera œuvre de patience de le former. Notre intention ne va pas, pour le moment, au delà de cet espoir qu'en indiquant le problème plus nettement qu'il ne l'a été jusqu'à présent, nous faciliterons la besogne à accomplir. Il n'est qu'un point qui nous a fréquemment frappé et auquel nous voulons donner quelque relief.

Quand on suit attentivement, comme nous l'avons fait depuis plus de six lustres, par goût et par piété patriotique, le mouvement artistique dans notre pays, on est vivement intéressé par la spontanéité et le naturel des œuvres, ayant pour conséquence une extraordinaire variété. Les seules qui soient dépourvues de ces qualités sont celles qui ont subi l'influence du détestable enseignement académique, fait d'importations étrangères, de formules niaisement savantisées et d'une orthopédie stupidement déformatrice. Heureusement que ces funestes efforts pour comprimer l'élan propre de nos artistes, pour le discipliner ou le détourner, n'ont jamais réussi que sur les médiocres. Le noyau, le bataillon sacré, les forts et les sains ont invariablement et victorieusement résisté. Dans les livres, dans la peinture, dans la sculpture, dans tous les arts, le naturel et la simplicité ont continué à se dégager avec une singulière puissance, aboutissant à une variété de production extraordinaire, qui a déconcerté et encoléré incessamment la légion des professeurs et des autres infortunés qui croient que l'art est réductible en préceptes et que de même qu'il y a une école de peloton, il y a une école de l'artiste où l'on apprend le génie comme la charge en douze temps.

Cette indépendance intraitable, cette volonté obstinée à rester soi-même, ce dédain pour tout ce qui est réglementé est au surplus d'accord avec nos mœurs nationales, rudes, souvent accusées, non sans raison, de quelque grossièreté et sans-gêne, rustiques, et ayant la haine des embarras. C'est très frappant quand on les compare avec l'allure des nations contiguës, toutes apprêtées et composées à quelque point de vue. Le Français est très occupé de lui-même pour l'effet qu'il doit produire; il arrange ses discours, ses gestes, ses attitudes; il pose, il aime à paraître autrement qu'il n'est au fond; il y a là une nuance gloriolante, très sensible, une inclination à se gober par des côtés puérils. Le Hollandais a une affectation visible dans un autre travers : celui des distinctions sociales, de l'importance du fonctionnarisme et de l'argent; il décèle une morgue curieuse et agaçante; il aime les hiérarchies, les respecte avec excès et un risible scrupule; tout ce qui est étiquette, puérilités officielles, distinction de castes, coutumes du soi-disant bon ton et du bel air, est mis au premier rang de ses préoccupations quotidiennes; et vraiment, plus d'une fois la pensée nous est venue, alors que nous réfléchissions aux causes de la singulière et fâcheuse séparation de 1830, que peut-être elles étaient dans cette diversité violente du caractère belge, bonhomme et ouvert, avec le caractère néerlandais compassé et vaniteux, plus que dans toutes les divergences politiques. L'Allemand lui se complaît dans les prétentions scientifiques, et sa morgue est celle du professeur savant ou de l'officier stratégiste; là également le naturel, la spontanéité font défaut, la comédie des paroles, des allures et des attitudes prend une autre direction, mais n'en est pas moins discernable. Bref, la réglementation affectée de l'individu sur lui-même, pour faire de chacun un personnage autre que celui qui apparaîtrait si on se donnait bonnement comme on est, s'affirme indiscutablement chez ces trois nations, et si l'on y ajoute l'Anglais, on peut dire que celui-ci joue volontiers un rôle d'homme pieux, flegmatique, correct, odieusement enclin au snobisme et à la servitude du quant à soi, rôle pour lequel il faut aussi beaucoup d'observance et de contrainte personnelle.

L'Art est immédiatement influencé par ces tendances. Il a en France l'afféterie, à quelques nobles exceptions près, exceptions qui sont au-dessus des nations parce qu'elles sont filles de l'universel génie. En Hollande c'est la raideur officielle, en Allemagne la froideur scientifique, en Angleterre l'ennui de la correction superficielle et du cant. Toujours aussi l'uniformité, malgré la différence des individualités, l'uniformité inévitable quand chacun s'enquiert de la règle et croit qu'on ne saurait mieux faire que de l'observer. Au barreau de Paris (l'eloquence est aussi un art) tous les avocats parlent de la même façon, affectée et pincée, comme ils ont les mêmes favoris et les mêmes serviettes. N'est-on pas frappé, quand on parcourt les salons annuels du Palais de l'Industrie et même du Champ de Mars, de l'air de famille absolu, insupportable, du reste, des centaines de toiles qui y sont étalées. Les théâtres de Dumas fils et d'Augier sont de beaux exemples de cette affectation qui fausse la nature et transforme la vie humaine en une comédie.

En Belgique, chez les Peintres, chez les Orateurs, chez les Littérateurs, la variété est merveilleuse, parce que chacun ne s'efforce que d'aller comme il peut. On y a l'horreur de l'imitation et du mot d'ordre. Les manières affectées, qu'il s'agisse de mœurs ou d'art, sont inflexiblement conspuées. « Embarrassenmaker » et « stoefferij » sont des locutions nationales favorites et la « zwanze », cette intraduisible locution du terroir, rend bien la persécution à laquelle s'expose chez nous tout poseur. Citer les exceptions (il y en a toujours) serait aussi intelligent que de citer les poissons volants

pour démontrer que les oiseaux sont des aquatiques. En Belgique, on y va bon jeu, bon argent, sans aucun charlatanisme, et c'est ce qui fait que nous avons tant d'hommes remarquables sans que nous nous en doutions. Ennemis de la mise en scène, ils ne se font pas valoir. Ils ne posent pas. Ce sont des taiseux, « des personnes naturelles ». On ne sait leurs grandes qualités que lorsqu'elles nous sont affirmées du dehors, par répercussion. Voyez nos officiers au Congo (un exemple étranger à l'art n'en sera peut-être que plus expressif), dès qu'on s'est résolu à les employer, ils ont fait mieux que quiconque, mais toujours avec cette simplicité taciturne et réservée qui est vraiment un très beau don national. Dans les petits pays on ne souffre pas aisément l'apparat, la vantardise, les attitudes drapées : il faut que chacun s'y présente sans appareil et cela est très salutaire pour l'Originalité.

Cette qualité savoureuse, on la voit, à l'heure actuelle, se révéler avec une singulière splendeur, dans le livre belge dont parlaient nos derniers numéros. Chaque œuvre nouvelle est elle-même, chaque œuvre nouvelle est vierge d'imitation ; le talent, le cœur de nos artistes s'y donnent sans réflexion, avec un abandon charmant et puissant et réconfortant. Qu'on examine le travail de nos peintres, de ceux dont le nom abordera aux plages lointaines de l'avenir et « fera travailler les cervelles humaines » ; depuis des ans et des ans, on y verra la même caractéristique précieuse, n'est-ce pas Artan, n'est-ce pas Dubois, n'est-ce pas Boulenger? pour ne citer que des morts.

Ce n'est donc pas un rêve que de parler de l'art belge comme d'un art spécial. L'observateur le découvre aisément et peut signaler sa dominante. Tel il fut jadis, prime-sautier, indépendant, antiscolastique, obstinément humain, territorial en diable, tel il est aujourd'hui. Ce n'était pas non plus un mouvement fortuit que celui qui a répudié les objurgations de ceux de nos écrivains qui nous conviaient à imiter les modèles français, en versification ou en prose, et s'indignaient de nous voir déserter les Parnasse et les prosodies pour courir les champs illimités du vers libre et du langage rajeuni par le néologisme et la fantaisie divine. Là aussi, en Belgique, nous avons voulu ne suivre que nos inspirations propres et, ma foi, nous avons fièrement réussi.

CARACTÈRE

par R.-W. Emerson (1)

Mais cette force de caractère nous attire davantage quand elle se montre dans des choses moins complexes. C'est dans les sociétés peu nombreuses et dans les relations privées qu'elle agit avec le plus d'énergie. Partout, dans tous les cas, elle est un agent extraordinaire dont l'influence est incalculable. — Elle paralyse les excès de force physique.

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

Les natures élevées dominent les natures inférieures en les imprégnant d'un certain sommeil : les facultés de ces dernières semblent enchaînées et n'offrent plus de résistance. Peut-être est-ce là la loi universelle. Quand l'esprit supérieur ne peut attirer à lui l'esprit inférieur, il l'engourdit, comme l'homme charme ou endort la résistance des animaux. Les hommes exercent l'un sur l'autre un pouvoir occulte qui ressemble à celui-là. Combien de fois l'influence d'un véritable maître n'a-t-elle pas réalisé toutes les légendes de la magie ! On eût dit qu'un fleuve de commandement coulait de ses yeux dans ceux qui le regardaient, — un torrent de lumière forte et triste à la fois, comme un Ohio ou un Danube, — qui les pénétrait de ses pensées, et colorait toutes choses des nuances de son esprit. « Quels moyens avez-vous employé pour subjuguer cet esprit? » fut-il demandé à Eléonore Concini. « L'influence qu'un esprit fort a sur un esprit faible », fut la réponse. César enchaîné ne pourrait-il secouer ses fers et les faire prendre à Hippo ou Thraso le geôlier ! Une menotte de fer est-elle donc un lien si fort? Supposez qu'un marchand d'esclaves prenne à son bord, sur les côtes de Guinée, une bande de nègres qui contienne des gens de la trempe de Toussaint-Louverture; ou bien, imaginons, sous ces masques basanés, une bande de Washington enchaînés. Quand ils arriveront à Cuba, l'ordre relatif — la hiérarchie — de tout le bâtiment sera-t-il resté le même qu'au départ? N'y a-t-il pas autre chose que du fer et de la corde? N'y a-t-il pas d'amour, de respect? N'y a-t-il jamais un rayon de droiture dans l'esprit d'un pauvre marchand d'esclaves? Et ces choses ne sont-elles pas capables de briser, de relâcher, de compenser, en quelque façon, la force de tension d'un pouce ou deux de cercle de fer?

Ceci est un pouvoir naturel comme la lumière et la chaleur et il opère par des lois parallèles à celles de toute la nature. La raison pour laquelle nous sentons la présence d'une personne et non celle d'une autre est aussi simple que la loi de la pesanteur. La Vérité est le sommet de l'être ; la Justice, c'est son application aux affaires de la vie. Toutes les natures individuelles sont échelonnées au-dessus les unes des autres d'après la pureté, en elles, de cet élément. La volonté de ceux qui sont vrais coule de leur nature dans celle des autres, comme l'eau d'un plateau coule dans la vallée. On ne peut pas plus résister à cette force naturelle-là qu'aux autres forces naturelles. Nous pouvons jeter pour un moment une pierre en l'air ; il n'en est pas moins vrai que toutes les pierres retomberont éternellement. Et quels que soient les exemples qu'on puisse citer d'un vol qui n'a pas été puni ou d'un mensonge que quelqu'un a cru, la justice doit prévaloir et le privilège de la vérité, c'est d'être crue.

Le caractère, c'est cet ordre moral vu à travers une nature individuelle. Un individu est une sorte d'enclos; en lui, le temps et l'espace, la liberté et la nécessité, la vérité et la pensée ne sont plus laissées en liberté; l'univers devient une enceinte fermée. Tout ce qu'il y a dans cet homme est teinté de sa nuance. Il communique à tout ce qu'il touche, à tout ce que sa pensée peut atteindre, quelque chose de ce qui est en lui; sa tendance n'est pas de se perdre dans l'immensité, mais, aussi longue que soit la courbe, tous ses efforts tendent vers son propre bien, finalement. Il anime tout ce qu'il peut, et il ne voit que ce qu'il anime. Il comprend le monde — ainsi que le patriote comprend son pays — comme une base matérielle de son caractère, comme le théâtre de ses actions. Une âme saine s'unit au Vrai, au Juste, comme l'aimant s'unit à la ligne du pôle, de façon qu'elle apparaît aux

hommes comme un objet transparent entre eux et le soleil, et que quiconque voyage vers le soleil voyage vers cette âme. Elle est ainsi l'intermédiaire de l'influence la plus élevée pour tous ceux qui ne sont pas au même niveau. Ainsi les hommes de caractère sont la conscience de la société à laquelle ils appartiennent.

La mesure naturelle de ce pouvoir, c'est la résistance aux circonstances. Les gens qui n'ont pas l'esprit clair considèrent la vie comme elle est reflétée dans les opinions, dans les événements, dans les personnes.

Ils ne peuvent concevoir une action avant qu'elle ne soit accomplie. Et cependant, l'élément moral de cette action existait dans son auteur tout comme ses bonnes ou mauvaises qualités, et elle était facile à prévoir. Dans la nature, toute chose a deux pôles, l'un positif et l'autre négatif. Partout se retrouve le féminin et le masculin, l'esprit et le fait, le sud et le nord.

L'esprit est le pôle positif, l'événement, le négatif. La volonté est le pôle nord, l'action le pôle sud. On peut placer le caractère dans le nord. Il fait partie du courant magnétique universel. Les âmes faibles sont attirées vers le sud ou pôle négatif. Elles considèrent les profits et les pertes d'une action. Elles ne comprennent jamais un principe jusqu'à ce qu'il soit logé dans une personnalité. Elles ne désirent pas d'être charmantes, mais de charmer. Les gens de caractère aiment qu'on leur parle de leurs défauts; l'autre classe de gens n'aime pas d'en entendre parler, elle a un culte pour les événements. Donnez à cette dernière catégorie de gens un fait, un rapport, un certain enchaînement de circonstances, et ils ne vous demanderont rien de plus. Le héros lui, voit que l'événement est un effet, une dépendance : *il faut* que l'événement le suive. Un ordre donné d'événements n'a pas le pouvoir de lui procurer la satisfaction que l'imagination y attache d'ordinaire. L'essence de ce qui est bien peut se déduire de n'importe quelle série de circonstances, et le bonheur appartient en propre à un certain esprit qui introduira ce pouvoir, cette victoire — son fruit naturel — dans n'importe quel ordre d'événements.

Aucun changement de circonstances ne peut réparer un défaut de caractère. Nous nous vantons d'avoir échappé à beaucoup de superstitions; mais si nous avons brisé quelques idoles, ce n'est que pour transférer notre idolâtrie. Qu'ai-je gagné si je n'immole plus de bœuf à Jupiter ou à Neptune, de souris à Hécate, si je ne tremble plus devant les Euménides ou le purgatoire catholique, ou le jour du jugement des calvinistes? Qu'ai-je gagné si je tremble devant l'opinion, — l'opinion publique, comme on l'appelle; si j'ai encore peur de la menace d'un assaut, d'une insolence, de mauvais voisins, de la pauvreté, d'une mutilation, de la rumeur d'une révolution, d'un tremblement de terre ou d'un meurtre? Si je tremble encore, n'est-il pas indifférent que je tremble pour ceci ou pour cela?

Notre propre vice se condensera en une forme quelconque suivant notre âge, notre sexe ou notre tempérament, et, si nous sommes accessibles à la peur, nous fournira aisément des terreurs diverses; l'envie et la méchanceté qui m'attristent dans la société sont bien miennes; je suis toujours entouré de moi-même. D'autre part, la rectitude est une victoire perpétuelle, qui ne se célèbre pas par des cris de joie mais par la sérénité qui est de la joie fixe ou habituelle.

On devrait être honteux de demander aux événements la confirmation de sa valeur ou de sa propre vérité. Le capitaliste ne court pas chez le changeur à tous moments pour faire monnayer ses actions; il se contente de voir dans les journaux que leur valeur augmente. Ces mêmes joies que m'apporteraient les plus heureux événements, je dois apprendre à les goûter plus purement, par la perception que ma position s'élève de jour en jour et qu'elle domine déjà ces événements. Ce bonheur possible dans l'avenir n'est borné que par la prévision d'un ordre de choses si parfait qu'il laisse toutes mes joies dans l'ombre.

(A suivre.)

A propos des Paysages urbains [1].

L'ENTRETIEN DES STATUES

On nettoie la statue du général Belliard! Elle réapparait blanc de marbre, blanc de neige. La superbe tête du guerrier impérial « *qui fut à Castiglione, à Héliopolis, à Austerlitz, à Iéna, à la Bérézina, et consacra ses derniers jours à la Belgique* », se détache en sa pureté sur le grand vide céleste ouvert derrière lui. L'admirable œuvre de Geefs, cet invariable médiocre sauf cette fois-là où il fut l'égal des plus grands, est débarrassée, après des ans et des ans d'ignominie, des malchanceuses lampées et stries d'ordures dont l'avaient balafrée les saisons pluvieuses et hivernales. On pourra l'admirer de nouveau au lieu de la plaindre commisérationnellement.

Ce nettoyage se poursuit pendant les beaux jours d'été, naturellement, les jours de promenade et de flânerie, les jours de vacances où les étrangers, et nous-mêmes, plus étrangers à notre ville que les étrangers tant nous y marchons distraits d'ordinaire par les soucis, nous nous surprenons à regarder l'étalage passant et charmant de cette cité incessamment embellie et pourtant si bêtement négligée en certaines choses. N'est-ce pas cette même époque de vie au dehors, par les rues, par les places, par les perspectives qu'on choisit communément pour salir ou encombrer les lieux de loisir et de repos, pour recimenter le bassin du Parc, pour draîner le bois de la Cambre en l'encombrant de palissades hideuses et de sordides cabanes à puisatiers.

Nettoyer les Statues! Bonne idée. Il faudrait constamment les entretenir. Oui, celles de marbre pour les préserver des outrages des intempéries. Et celles de bronze pour les empêcher, de devenir les affreux blocs ternis de vieux fer qu'apparaissent, par exemple, les deux groupes de De Vigne et de Vander Stappen, rue de la Régence contre le Palais des Beaux-Arts, déshonorés de crasse poussiéreuse comme de vieux canons encloués.

J'ai chez moi une figurine d'un de nos jeunes, Gaspar, coulée en bronze, simple et belle, dont j'ai fait un presse-papier, quoiqu'un peu lourd. Je la prends par la tête, la manie, la déplace, la reprend, laissant à sa surface la grasse chaleur de la main : elle est devenue d'une merveilleuse patine, luisante et douce et molle, par la caresse sans cesse renouvelée. Elle est pareille maintenant, quant à la fleur de ses surfaces, aux statues de la renaissance dans les carrefours des villes d'Italie, qu'on frôle incessamment, qu'on polit, que les mains des lazaroni, et leurs sommeils et leurs appuis, manipulent sans cesse et rendent si harmonieusement brillantes et moelleusement glacées. Allez voir les queues des lions de Simonis au pied de la colonne du Congrès, que les gamins frôlent sans relâche

(1) Voir notre persistante campagne pour les Paysages urbains, dans *l'Art moderne* des 26 juillet 1891, 20 mars et 4 septembre 1892, 9 et 29 juillet derniers. Merci aussi à M. Buls pour la façon dont il a accueilli notre idée des Concours pour les *Balcons fleuris* (*Art moderne* du 16 juillet dernier). Merci enfin aux journaux qui nous ont reproduit à cette occasion en nous appelant: *Un journal hebdomadaire!*

dans leurs jeux : elles ont le même enduit séducteur. Je vis au Musée de Naples une statue antique de femme couchée sur le dos, offrant au regard l'enchantement divin de ses deux jeunes seins de marbre blanc et leurs fraises : les passants, admirateurs polissons, n'ont pu, depuis des décades d'années, résister à la tentation de caresser ces jeunes seins divins et leur ont donné une incomparable teinte de vieil ivoire.

Partout où se frotte la nonchalante paresse des mains et des corps, l'œuvre d'art prend ainsi des tons imprévus et superbes. C'est vrai pour les vieux bois, les vieux cuirs comme pour les métaux. Il faudrait convier les gamins et les gavroches à les lustrer de leurs frôlements joueurs au lieu d'instiguer les agents de police, malheureux instruments de variées bêtises, à fondre sur eux en oiseaux de proie dès qu'ils enfourchent un lion ou grimpent sur un héros, inaltérables du reste, comme leur gloire, vu la solidité de la matière.

Il faudrait tout au moins décrasser régulièrement ces pompeux ornements de nos voiries ; organiser une équipe qui en ferait la tournée, et recommencerait, la tournée finie, frottant et astiquant avec persévérance. Au bout de quelque temps, nos statues auraient conquis le plastique et miroitant éclat qui leur donnerait la légèreté, la grâce, le charme. Le navrant aspect qu'elles ont partout aurait disparu. Elles réjouiraient au lieu d'affliger. On ne les prendrait plus pour des corps cherchés à la morgue après un séjour sous les eaux putrides d'un stagnant canal.

Et on les regarderait! Ce qu'on ne fait guère, ce qu'on ne fait plus. On regardera le général Belliard. On a regardé les deux groupes d'enfants, par Godecharles, au Parc, si bellement restaurés ces temps derniers et qui déjà recommencent à être mangés au visage par des lèpres qui les dénaturent. On regarderait les nobles lions de Bouré, au jardin ducal, sur la balustrade, en persistant bel état, ceux-là, vu la qualité de la pierre. Et on s'habituerait à les regarder, on les connaîtrait, on les aimerait, avec le bénéfice pour l'âme, des belles choses artistiques regardées.

LES COULISSES DE LA TABLEAUMANIE [1]

TRUCS DE MARCHANDS

M. Samuel se trouve comme par hasard sur votre chemin et vous aborde sous le premier prétexte venu. On cause de choses et d'autres, de la pluie et du beau temps, du cours de la rente et de la vente de Mlle A. B. C. Tout à coup M. Samuel se frappe le front.

— Mais j'y songe ! vous collectionnez, vous achetez des tableaux... des bons, car ce n'est pas vous qu'on tromperait !

— Il est vrai que j'ai une petite galerie, mais rien que des maîtres anciens.

— Sans doute, sans doute... dans votre situation et avec votre tact, votre expérience... Tenez, je puis vous indiquer un bon coup à faire. Nous nous connaissons depuis longtemps, n'est-ce pas? Autant que ce soit vous qu'un autre qui profitiez de l'occasion.

— Une occasion?

— Excellente, mais il faut se presser. Voulez-vous venir voir cela?

— Chez vous?

— Hélas, non ! je voudrais bien posséder les trois tableaux dont il s'agit. Malheureusement, les temps sont durs; quand on fait, comme moi, le commerce honnêtement, on n'est pas riche... Ces tableaux sont la propriété d'un vieux bonhomme qui n'en sait pas la valeur exacte, mais qui se doute bien cependant qu'ils représentent un certain prix. Jusqu'à présent, il est vrai, il a refusé des offres sérieuses ; mais à la fin, le moment psychologique est venu. Ce pauvre diable a besoin d'argent comptant, et si vous en avez...

— J'en ai.

— Venez donc vite alors, demain il serait peut-être trop tard.

Vous vous laissez persuader, vous montez en voiture avec l'excellent Samuel, qui vous conduit dans l'une des ruelles parisiennes épargnées par M. Haussmann. Vous gravissez péniblement les cinq étages d'une maison sordide, et quand, tout essoufflé, vous regardez autour de vous, un vieillard bourru vous demande ce qu'on lui veut. M. Samuel explique le but de sa visite. Il y a, en effet, trois toiles accrochées aux murs délabrés. Le locataire du bouge a été riche, il aimait les belles œuvres d'art, et dans sa misère, il n'a jamais voulu se séparer de ses tableaux chéris. Samuel se gêne d'autant moins pour le vanter que le vieillard est presque sourd.

— Voyez donc, dit-il en montrant une peinture d'apparence vénérable et pas mauvaise du tout en réalité, c'est un Miéris ! Quelle familiarité dans le sujet ! quel charme savant, quel sentiment profond ! Et cet autre tableau ! un Poussin, j'en réponds ; une délicieuse composition du temps où le maître cherchait à imiter les peintres del'école vénitienne. Quant à ce dernier, je n'ai pas besoin de dire à un amateur de votre force à quel pinceau il est dû. Vous avez déjà nommé Ruysdael. Ce sont ses contrastes étonnants d'ombres et de lumière. C'est la grandeur tranquille qui, d'ordinaire, distingue ses œuvres préférées.

— Vous pourriez être dans le vrai, répondez-vous à voix basse, mais je ne veux pas avoir l'air d'un homme qui s'emballe.

— Je vous approuve. Hâtez-vous cependant, Durantin est venu ici. J'aperçois sa carte sur la table. Vous n'ignorez pas que c'est un rude concurrent.

— Oui, le gaillard va souvent sur mes brisées.

— Mais cette fois il ne l'emportera pas.

— Je l'espère.

Les offres suivent, le vieillard se défend, se plaint de la dureté avec laquelle on abuse de sa situation, et essuie un pleur en consentant à céder les trois admirables toiles dont la vue le consolait contre six billets de mille francs.

Vous sortez, toujours dans la compagnie de l'excellent Samuel, et vous lui offrez gentiment une commission qu'il accepte de bonne grâce. C'est son unique profit. Ah ! s'il avait eu de l'argent... mais il n'en avait pas.

Quelques jours après, les trois tableaux ainsi acquis figurent dans votre collection à des places d'honneur. Vous donnez un grand dîner, vous invitez votre expert habituel et deux ou trois autres connaissances. Ils verront les chefs-d'œuvre, et vous vous promettez de raconter en détail la visite chez le vieillard du cinquième. Déception ! Le dîner a lieu, vos amis examinent consciencieusement le Poussin, le Miéris et le Ruysdael enlevés à la convoitise de Durantin. Ils sourient, c'est bon signe ; puis ils posent la question habituelle :

— Est-ce que vous avez payé cela bien cher?

— Oh ! non ! très bon marché.

— Tant mieux, car ces prétendus tableaux anciens sont de fabrique moderne.

(1) V. *l'Art moderne* des 18 septembre et 27 novembre 1892.

Si vous êtes homme d'esprit, vous répondez que vous vous en doutiez bien, et que vous avez voulu mettre à l'épreuve la sagacité de vos amis; si vous êtes... comment dirai-je... un violent, un dépité, sans réserve, vous confesserez votre erreur et vous parlerez de traduire devant les tribunaux Samuel et son complice, le vieillard malheureux et têtu. Il est clair, en effet, que ce dernier avait reçu de l'autre en dépôt les tableaux acquis par vous.

Colère inutile! projet irréalisable. Les dites toiles ont été vendues sans garantie d'origine, le tribunal vous donnerait tort, et les rieurs seraient, par-dessus le marché, du côté des deux fripons. Le mieux est de ne pas davantage ébruiter l'affaire et d'envoyer votre faux Ruysdael, votre faux Miéris et votre Poussin de contrebande à la salle Drouot, où M. Samuel les rachètera sur le pied de 100 francs l'un, pour les revendre à Durantin si celui-ci est en fonds.

Il n'y a jamais rien d'absolument perdu en ce monde!

(*Le Guide de l'Amateur.*) PAUL EUDEL.

PETITE CHRONIQUE

M. Gustave Huberti, professeur au Conservatoire de musique de Bruxelles et membre de l'Académie royale de Belgique, vient d'être nommé directeur de l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek.

Nous apprenons avec plaisir que l'éminent violoniste Eugène Ysaye vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Cette semaine, on a entendu au Waux-Hall une jeune cantatrice, Mlle Lignière, dont la voix délicate et douce, au timbre ému, est bien posée et dont l'articulation et la diction sont remarquables.

La deuxième audition de Mlle Jozette Nachtsheim a lieu ce soir.

Concours d'affiche-pancarte pour l'Exposition universelle d'Anvers. — Le Comité exécutif, en sa séance du 10 courant, vient de primer les projets suivants :

1. Prime de 300 francs : MM. Jules Baetes et François Proost.
2. Id. 150 francs : M. Raff. Lagye.
3. Id. 50 francs : M. Joseph Pay.

On nous écrit de Blankenberghe, 10 août :

La seconde audition du festival Vincent d'Indy, une véritable solennité artistique, a eu plus de succès encore que la première.

Grand succès aussi pour l'orchestre et son chef, M. Jules Goetinck, qui ne néglige rien pour contenter les dellettanti, en ce moment nombreux dans notre jolie station balnéaire.

L'administration a fait placer un filet dans la grande salle du Casino, afin de remédier à l'acoustique défectueuse. Espérons qu'enfin sera résolu ce problème dont on se préoccupe depuis si longtemps.

Samedi, matinée artistique consacrée aux œuvres de Saint-Saëns, avec le concours de Mlle Baldo.

Pour la réouverture du Théâtre Libre, M. Antoine jouera *Une Faillite,* pièce en quatre actes de l'auteur norwégien Björnson.

La Société des gens de lettres voudrait fixer au 3 mars prochain l'inauguration de la statue de Balzac; le sculpteur, M. Auguste Rodin, va faire le possible pour que le monument soit terminé à cette époque.

C'est aujourd'hui que s'ouvre à Grenoble, sous la présidence de M. Ernest Reyer, le grand concours international de musique. On jugera de l'importance de la lutte par les chiffres suivants :

Prendront part au concours : 62 sociétés chorales, 24 harmonies, 92 fanfares, 13 sociétés de trompes de chasse, etc.

Pauvre jury! Infortuné Reyer! Les 92 fanfares le réconcilieront peut-être avec le piano.

On écrit d'Athènes au *Standard* que le directeur de l'Institut archéologique allemand en cette ville, M. Dœrpfeld, croit avoir découvert, dans ses fouilles d'Issarlik, entreprises aux frais de Mme veuve Schliemann, la véritable ville homérique de Troie. Son emplacement était dans la sixième couche et non, comme il le supposait antérieurement avec M. Schliemann lui-même, dans la deuxième. Il a exhumé de nombreux objets datant de l'ère dite mycénienne, ainsi que plusieurs édifices et une partie des remparts de la ville; ceux-ci sont épais de six pieds, et l'enceinte de l'acropole est composée de pierres de taille mesurant seize pieds en largeur.

Les recherches seront continuées jusqu'au mois d'avril prochain, aux frais du gouvernement allemand.

Le gouvernement allemand se propose d'installer à Rome une école des beaux-arts analogue à l'académie française de la villa Médicis. A cet effet, il achèterait le célèbre palais La Farnesina, renfermant encore des merveilles d'art, et qui appartient à la famille des Bourbons de Naples.

Le monument de Dozinetti à Bergame doit coûter 40,000 francs; les sommes recueillies, non sans effort, jusqu'à présent, sont arrivées difficilement à 17,500 francs.

On se propose bien de donner des concerts et des conférences, mais les journaux italiens eux-mêmes commencent à douter du résultat; l'écart de 17,500 à 40,000 est tel, dit le *Trovatore,* qu'il faudra bien des concerts, des conférences et des etc. pour le remplir.

L'hiver prochain, il y aura, à Milan, un réveil extraordinaire dans le monde musical. La direction de la Scala, à ce qu'on dit, aurait déjà arrêté son programme, qui comprend : *I Macabei,* de Rubinstein; *Manon Lescaut,* de Puccini; *Fior d'Alpe,* nouvel opéra du baron Franchetti; *la Walkyrie,* de Wagner, et deux grands ballets, *Messalina* et *Excelsior.*

M. Sonzogno a loué le Théâtre Del Verme, et se prépare à y donner plusieurs opéras inédits; on cite, entre autres : *I Medeci,* de Leoncavallo; *Cavalieri d'amore,* de Mariani; *Teresa Raquin,* de Coop, et deux nouvelles partitions de MM. Giordano et Coronaro, dont on ne donne pas le titre.

Comme on le voit par ces programmes, cela sera la lutte entre les deux grands éditeurs d'Italie, Ricordi et Sonzogno.

Un troisième éditeur s'en mêle et cherche à frayer une place à ses compositeurs.

C'est M. De Marchi, qui a loué l'Alhambra, où il compte monter *le Pater* de M. Gastaldon, opéra en un acte; *Una malia,* poème de M. Capuana, musique de M. Frontini, et deux opéras, dont on ne connaît pas le titre, de MM. Marescotti et Berutti.

Cette lutte aura pour résultat de faire connaître de nombreux ouvrages et de donner pendant tout l'hiver aux Milanais des spectacles intéressants.

CHEZ

BREITKOPF & HÆRTEL

EDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

Vient de paraître :

ARTHUR DE GREEF

Cinq Mélodies pour chant et piano

N° 1. Crépuscule . . . 5 fr. N° 3. Mendiatn d'amour . 5 fr.
N° 2. Matin . . . . . 6 fr. N° 4. Aubade. . . . . 6 fr.
N° 5. Vieille Chanson. . 5 fr.

PIANOS BECHSTEIN
HARMONIUMS ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**. *Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de **220 millions.**
RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

ZÉLANDE — ILE DE WALCHEREN

Steamers « TELEGRAAF »

ANVERS — ROTTERDAM
Trois départs par semaine

ANVERS — FLESSINGUE
Excursions le dimanche
Voir les affiches spéciales
RENSEIGNEMENTS ET AFFICHES :
C. VERSTRAETEN et VAN MAENEN & VANDEN BROECK,
Quai du Commerce, 15 Rue des Récollets, 16
BRUXELLES ANVERS

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne,

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix
EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles
RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE
Spécialité d'armoiries belges et étrangères

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)
MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale
Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin
Vins de toutes provenances

Pour paraître incessamment :

Nouvelles Passionnées

avec un frontispice de M. VUILLARD

On peut souscrire dès à présent aux bureaux de *la Revue blanche*, 15-17, rue des Martyrs, Paris.
Exemplaires de luxe, sur hollande . . . 20 francs.
Id. ordinaires, sur vélin . . . . 5 id.
Tirage restreint.
par M. MAURICE BEAUBOURG

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM 32, rue de l'Industrie

TREIZIÈME ANNÉE. — N° 34. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 20 AOUT 1893.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

HOMMAGE A VICTOR HUGO. — CARACTÈRE, par R.-W. Emerson (*suite*). — UN TRIOMPHATEUR. — UNE LETTRE DE FÉLICIEN ROPS. — LA SITUATION ACTUELLE DU THÉATRE EN HOLLANDE. — LE TRUQUAGE. — LA BONNE AVENTURE. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Partitions manuscrites.* — PETITE CHRONIQUE.

HOMMAGE A VICTOR HUGO

Un des derniers fascicules de *la Plume* réunit les noms les plus nets et les plus hauts des jeunes poètes français, autour du nom acclamé et fêté de Victor Hugo. L'hommage — l'apparition de *Toute la Lyre* sert de prétexte — est entier, spontané, ardent. On y rencontre les noms des Vielé-Griffin, de Régnier, Hérold, Carrère, Retté.

Quand Hugo mourut, l'apparat officiel de ses funérailles choqua. Celui, qui était exclusivement un poète, le plus grand épique et lyrique du siècle, servait, dans le cercueil où il était étendu, à la politique du jour. Son enterrement tournait en manifestation républicaine et le mort était diminué de tous les honneurs qu'on lui rendait. Les « orphéons » jouaient les marches funèbres que les « sociétés de gymnastique » scandaient de leur pas. M. Deroulède « tambourmajorait » en redingote. Les académiciens en habits glauques, avec des herbes d'or et des feuillages brodés aux manches et aux basques, semblaient une troupe de poissons de rivière à la recherche d'un aquarium. Les municipaux et les pompiers étaient partout, imposant l'ordre et jusqu'à telle « société spirite », drapeau en tête, tricolorait.

En outre, pendant ses dernières années de vie, le poète s'était confiné en une cour d'adulation, où l'on faisait la garde à la porte. Certains écrivains hommes de lettres le gardaient trop fidèlement et se rangeaient en obstacles entre le maître et ceux qui vraiment étaient ses fervents et ses enthousiastes.

Ces causes toutes accidentelles ont nui à l'immédiat triomphe d'Hugo parmi les jeunes, outre qu'il y a cinq ou six années, ceux-ci mesquinisaient l'art en épiloguant trop, en raffinant trop, en théorisant trop, si bien que le poète — « montagne à prendre ou à laisser » — les effrayait. Ils filigranaient, tricotaient de jolies stances, inventaient des vocables rares et « pèlerinaient passionnément » en de vieux lexiques à la recherche de quelques termes pittoresques. C'était charmant et délicat mais, somme toute, stérilisant.

D'autres avaient la manie de faire école, de s'en proclamer chefs et de contester toute autre suprématie que la leur. Hugo les gênait puisque tous espéraient un jour grimper sur son piédestal. On le réduisait à la simple expression d'un rhéteur dégonflé par la mort pour qu'il fît place nette.

Aujourd'hui, ces mesquineries ne sont plus à craindre. Hugo est gardé désormais par ses vrais fidèles, par ceux qui ont devant eux l'avenir non plus en mirage, mais certain, par ceux qui se sentent les novateurs, qui font leur œuvre, non avec orgueil mais avec confiance et qui seront les maîtres futurs, indubitablement.

La force qu'ils sentent en eux les hausse au-dessus de la jalousie et de l'envie et les rend fiers du passé merveilleux de l'art. Les noms les plus larges, ils les accueillent et les entourent du prestige auquel plusieurs d'entre eux auront droit un jour. Ils ne nient, ils ne diminuent personne par ce qu'eux-mêmes font une œuvre différente de toutes autres et que leur personnalité ne pourra être englobée dans aucune. Parmi les maîtres ils élisent les plus originaux et les plus révolutionnaires et les plus audacieux et les plus combattus. Hugo devait donc, avant tous autres, les aimanter.

Il suffit de lire les polémiques, les insultes et les négations de la critique, les rages d'un Planche et les didactiques homélies d'un Nettement autour de la révolution littéraire d'il y a soixante ans ,pour ardemment s'éprendre de celui qui fit *Hernani*, *les Orientales* et *la Légende*. Oh ! la bêtise aux ailes de chauve-souris qui lui effleurait alors les oreilles. Ce qu'il a dû prendre en pitié un tas de pauvres critiques !

Il héritait d'une langue neutre que les Baour et les Viennet et les Delille, sous prétexte de correction, de grammaire et de syntaxe, stérilisaient opiniâtrement. Ils modelaient une littérature en cire lisse et propre, ou plus aucune vie ne circulait, que plus aucune audace n'animait et que l'Académie mettait sous coupole comme on place sous verre une bondieuserie à Saint-Sulpice. L'image était modelée d'après les exsangues esthétiques, petitement, par des mains sans ardeur, presque automatique. On la disait très française, bien qu'elle n'eût aucun caractère. Mais elle semblait appartenir à tout le monde, ce qui permettait a tous les impuissants de la revendiquer. Et tous faisaient la garde autour, annonçant la fin du monde, le jour où l'on y toucherait.

Hugo la prit, la cassa et la broya.

La prosodie classique, il en viola les règles grâce au déplacement de la césure et à l'introduction de l'enjambement qui donne l'illusion d'un vers de treize, quatorze ou quinze pieds dont la rime ne tombe pas même à la syllabe terminale; la grammaire, il la fouetta, changeant les auxiliaires, employant activement les verbes neutres, accolant deux substantifs pour former un seul mot; le dictionnaire, il l'anarchisa, y cassant les castes, y mettant les vocables-forçats en liberté, imposant le bonnet rouge à Noël et Chapsal. La fermentation révolutionnaire fut telle qu'aujourd'hui, difficilement, nous nous en faisons une idée. Seules en gardent l'écume, quelques articles colères en d'oubliées revues d'antan. C'est qu'une révolution accomplie est aussitôt une révolution refroidie. On oublie la lutte dans la victoire qui devient l'ordre futur. Et les choses vont si vite que cet ordre, au bout de peu de temps, est à briser ou du moins à rajeunir par une révolution suivante, déjà prête.

A cette heure nous en sommes là. Ce que Victor Hugo créa révolutionnairement est devenu, au bout de cinquante ans, une littérature archéologique. Il y a logé son œuvre, comme en un superbe monument de style déjà ancien, que les siècles admireront toujours. Quelques belles annexes, avec, pour enseigne, le nom d'écrivains moindres, flanquent son énorme palais. Cela lui fait un domaine colossal. Aussi les poètes nouveaux qui aujourd'hui l'honorent de leurs vers réunis, célèbrent-ils le prince admirable et éclatant que l'on aperçoit, à travers les verrières des salles, trôner. Lui leur reste un exemple fameux et consacré, il leur enseigne comment on conquiert la splendeur et la beauté, il leur commande la haine pour le convenu et la routine, il est paré d'audace, de bonne foi et de génie et peut-être préfère-t-il à ceux qui jadis ont bâti leur œuvre aux flancs de la sienne, ceux d'aujourd'hui qui veulent édifier la leur, quelque moindre qu'elle puisse être, en face.

CARACTÈRE

par R.-W. Emerson (1)

Pour moi, la forme que revêt le caractère, c'est celle d'un homme qui se suffit à lui-même. J'honore celui qui est riche de cette façon, parce que je ne peux pas me le figurer seul, pauvre, exilé, malheureux ou dépendant; je me le figure comme un patron, un bienfaiteur perpétuel, un homme bienheureux. Le caractère est quelque chose de central qu'il est impossible de déplacer ou de renverser. L'homme devrait nous donner le sentiment de la masse.

La société est frivole, elle dépense ses jours en bagatelles, ses conversations en compliments et en échappatoires; mais si je vais voir un homme qui a quelque génie, je me croirai très mal reçu s'il ne me témoigne qu'un peu de bienveillance et de politesse. J'aimerais mieux qu'il se tienne résolûment à sa place et qu'il me révèle, ne fût-ce que par sa résistance, une qualité nouvelle et positive, ce qui sera un grand repos, un grand rafraîchissement pour chacun de nous. C'est déjà beaucoup qu'il n'accepte pas les opinions et la routine conventionnelles.

Cette absence de conformité à la convention restera, comme un aiguillon, pour rappeler à tous ceux qui voudront connaître cet homme, qu'ils doivent aussi se défaire de leur trop de conformité, d'abord. Il n'y a rien de réel ou d'utile qui ne soit l'objet d'une lutte.

Nos chambres sont remplies de rires, de critiques, de bavardages personnels, mais tout cela ne sert pas à grand'chose. Mais l'homme incivil, dont personne ne peut tirer parti, qui est pour la société un problème et une menace, qu'elle ne peut pas ignorer, qu'elle doit aimer ou haïr, auquel tous les partis se sentent unis, depuis ceux qui guident l'opinion jusqu'aux plus excen-

(1) Suite. Voir nos deux derniers numéros.

triques et aux plus obscurs, cet homme-là sert à quelque chose. Il met l'Amérique et l'Europe dans leur tort et détruit le scepticisme qui dit : « L'homme n'est qu'un pantin, mangeons et buvons, c'est ce que nous avons de mieux a faire »; il le détruit rien qu'en éclairant l'inexploré, l'inconnu.

La soumission à ce qui est établi, l'appel au public indiquent une conviction infirme, des esprits qui ne sont pas clairs et qui doivent voir la maison toute bâtie avant d'en comprendre le plan. L'homme sage non seulement ne s'arrête pas à l'avis de la foule, mais il ne s'arrête pas même à celui de la minorité. Celui qui est une source, qui agit par lui-même, qui est absorbé, qui commande parce qu'il suit un commandement intérieur, celui qui est sûr, qui est primaire, celui-là est bon, car il témoigne de la présence constante du pouvoir suprême en lui.

Nos actions devraient se rapporter mathématiquement à ce que nous sommes, à notre substance. Dans la nature, il n'y a pas de fausses évaluations. Dans une tempête de l'océan, une goutte d'eau ne pèse pas plus que si elle était dans un marécage. Toute chose agit exactement en proportion de sa qualité et de sa quantité; il n'y a que l'homme qui essaie de faire ce qu'il ne peut pas faire; il a des prétentions : il désire et il tente des choses au-dessus de ses forces.

J'ai lu, dans un livre de mémoires anglais : « Mr. Fox (plus tard lord Holland) dit qu'il voulait être trésorier du royaume, que ses services avaient été à la hauteur de ceux-là, et qu'il voulait la place. » Xénophon et ses dix mille étaient tout à fait à la hauteur de ce qu'ils ont essayé de faire; ils l'on fait; ils étaient si bien à cette hauteur, qu'ils ne supposèrent pas que c'était un grand et inimitable exploit. Et cependant, ce fait n'a pas été répété et il reste là, dans l'histoire militaire, comme une marque de haute marée. Beaucoup l'ont essayé depuis, ils n'étaient pas de force. C'est sur la réalité seule que doit être basé tout pouvoir d'action. Aucune institution ne vaudra mieux que celui qui l'a instituée. J'ai connu un personnage aimable et parfait qui entreprit une œuvre de réforme pratique (1), mais je n'ai jamais pu découvrir en lui l'esprit de charité dont il avait pris en main l'organisation. Il n'avait entrepris cette œuvre que d'après la lecture de quelques livres, ou pour en avoir entendu parler. Toute cette combinaison n'était qu'une *tentative*, un essai, un petit morceau de la ville transporté au milieu des champs, où il restait toujours « ville », et ne se transformait pas en un fait nouveau, ne pouvant exciter aucun enthousiasme. S'il y avait eu dans cet homme un génie latent, un pouvoir formidable et inconnu agitant et embarrassant sa contenance, nous aurions impatiemment attendu cette occasion d'en voir la révélation. Mais il ne suffit pas que l'intelligence voie les maux et leurs remèdes. Notre existence sera toujours subordonnée à un avenir quelconque, elle sera toujours postposée, nous ne prendrons jamais la place qui nous est due, tant qu'une idée seule nous fera agir et que nous ne serons pas mus par l'esprit même d'une chose, par son sens profond rencontrant notre instinct. Tant que nous ne serons pas, comme Xénophon, « à la hauteur » de ce fait.

Ce sont là des propriétés de la vie; le progrès incessant en est une autre. Les hommes devraient être compréhensifs et sérieux; ils devraient nous donner l'impression qu'ils voient s'ouvrir devant eux un avenir nécessairement heureux, un avenir dont l'aurore brille déjà à l'heure actuelle.

Le héros est mal compris, ses actions sont mal interprétées; mais il ne peut pas pour cela s'arrêter pour démêler les sottises des gens; il continue sa route, ajoutant de nouveaux pouvoirs et de nouveaux honneurs à ceux qu'il possède, acquérant de nouveaux droits à votre cœur, ce qui vous mettra en faillite vis-à-vis de lui si vous vous êtes attardé aux choses anciennes et si vous n'êtes pas resté son égal en ajoutant à votre propre richesse. De nouvelles actions sont les seules excuses ou explications qu'un noble cœur puisse condescendre à offrir ou à recevoir. Si votre ami vous a déplu, ne vous arrêtez pas à considérer ces choses, car il a déjà peut-être oublié totalement cette rencontre; il a doublé son pouvoir de vous servir, et avant que vous ne soyiez revenu de votre surprise, il vous comblera de ses affectueuses bénédictions.

(*A suivre.*)

(1) Je crois qu'Emerson veut parler d'un de ces phalanstères éphémères comme il en surgit il y a un demi-siècle, en Amérique, suscités par une foi sincère et sentie, mais pas assez forte encore pour être en même temps géniale, « voyante ou sachante » dirait Wagner.

(*Note du traducteur.*)

UN TRIOMPHATEUR

Le Roi, assurent les quotidiens, dès dimanche, spontanément, comme un grand acte de justice et une faveur méritée, savoir a fait qu'il voulait recevoir en son palais, et, effectivement a reçu dès jeudi, un de nos concitoyens.

Georges Eekhoud ! va-t-on s'écrier. Georges Eekhoud, le récent lauréat du prix quinquennal de littérature ! Georges Eekhoud, l'auteur de dix belles œuvres qui grandissent et illuminent la patrie !

Pas du tout. Un bicycliste ?!!! Un très honorable et très rablé bicycliste. Les journaux en ont fait la description. De son esprit, ils ne disent rien. Mais son corps ! Musclé comme pas un ! Et le torse ! Et les jarrets ! Il a mécaniquement, sous les excitations d'une douzaine d'entraîneurs échelonnés sur la route, lui montrant la direction, lui choisissant le meilleur accotement, l'enlevant de leurs objurgations et de leurs cris (hop ! hop ! hardi ! courage ! en avant ! hurrah ! comme s'il s'agissait d'un cheval de course, à la cravache près) avalé plus vite que soixante-trois autres de ses confrères en cyclomanie, les trois cents et plus kilomètres qui séparent le bois de Vincennes du vélodrome d'Uccle-les-Bains. Et il a battu les Français ! Et il a battu les Anglais. Les Verviétois, dont il est, clament en outre : Et il a battu les Bruxellois !!!

Voilà vraie occasion de gloire et de triomphe. Voilà vrai motif pour Sa Majesté le Roi des Belges, Souverain de l'Etat indépendant du Congo, de se dire : Tiens, tiens, il y a quelqu'un qui vaut la peine qu'on lui fasse des honneurs exceptionnels. Qu'on me l'amène en mon palais.

Certes, c'est vaillance extraordinaire que pédaler durant environ vingt heures sans désemparer et sans défaillance. Si nous n'admirions pas, nous nous étonnerions. Pareilles endurances physiques sont merveilleuses. Puis, comme c'est un manœuvre de maçon, cet André si bien rablé, musclé et jarreté, l'affaire prend un relent de question ouvrière, voire de socialisme, qui ne nous déplaît pas.

Mais allons-nous placer dans la gymnastique et l'acrobatisme la dose de substance admirative dont le sort a gratifié notre nation, dose peu riche, on ne l'ignore pas ? Avons-nous des dispositions au *Panem et circenses* ? Et notre bon souverain croit-il de sa mis-

sion et de sa dignité d'être le premier et le plus haut à manifester en ce sens? Croit-il, tout au moins, de son intérêt dynastique de flatter la foule qui a fait à ce champion des ovations démesurées, en flattant son tic et sa niaiserie?

Il eût été de bonne justice distributive, sinon d'un goût parfait, de faire convoquer, en la royale demeure, Georges Eekhoud en même temps que le solide André. C'eût été rendre hommage à l'esprit et à la matière. Et il n'est pas douteux que le rustique et admirable écrivain, chantre des poldériens, des glébeux et des débardeurs, n'eût accepté le voisinage de ce fort du bicycle. La harpe à cordes d'airain n'eût pas fait mauvais accueil à ce vélocipède, d'autant plus qu'ils ont tous deux la pédale. C'eût été curieux, émouvant et sympathique que de les voir monter de compagnie « les marches du trône », et recevoir des mains de l'auguste personnage... quoi? nous n'en savons rien... la bénédiction, de bonnes paroles, voire la décoration. La décoration! Pourquoi pas? Eekhoud, indubitablement, la mérite, et puisque l'autre est plus à distinguer que lui, il la mérite à fortiori.

C'est égal, l'intellectualité continue à être traitée chez nous en Cendrillon. Elle ne s'en plaint pas. Elle observe et plaisante. Mieux vaut s'éreinter, s'épuiser, se croquer peut-être pour la vie, en sports qui sont idiots dès qu'ils dépassent la mesure d'un exercice salutaire, que de s'user en belles œuvres de science et d'art. Le Belge, et vraisemblablement l'Anglais, le Français, l'Allemand et tutti quanti, aiment à ovationner les prouesses de foire. Dans l'Art, il ne fait de triomphes qu'aux commençants : nous avons ici même raconté et ridiculisé les entrées dans leurs bonnes villes de naissance des conquérants du prix de Rome, destinés invariablement à devenir des ratés : à peine quelques exceptions demi-teintes adoucissent-elles l'amertume de cette réflexion triste. Mais quant à honorer comme il le faudrait un grand artiste, au jour voulu et avec le cérémonial séant, ni la foule ni le souverain ne s'entendent à le deviner et à le faire.

UNE LETTRE DE FÉLICIEN ROPS

A Jean Vandyrendonck, pêcheur flamand.

A toi Jean, fils des gueux de mer qui sabordaient les navires de l'Armada, âme simple, cœur chaud, j'ai dédié ce dessin, en souvenir des belles journées et des nobles nuits passées dans cette mer du Nord, créée pour les yeux des bons peintres et à nulle autre pareille! Loin des officiels chargés de croix et de sottise, loin des administrateurs éblouissants et des administrés pensifs, loin du boulevard et des boulevardiers, loin des pianos et des pianistes, loin des pasteurs d'hommes de tout poil et de toute couleur : avec toi j'ai vécu, l'esprit libre et joyeux, dans la lumière!

Tu pendras ce dessin aux murs de ta cabane, afin qu'il teste de mon amitié pour toi. Je la vois toujours, couchée dans le sable blanc sous son bouquet d'argousiers. Le soir, en décembre, quand soufflera le *zuid-west*, tu te diras que dans ce Paris aux hivers tristes et sales, où les destinées me font vivre, je regrette bien souvent notre petit schooner aux voiles tannées, ta saine parole, ton franc sourire, et surtout le bonheur de n'être point assommé par les gens corrects, et « d'un goût artistique très fin », espèce d'animaux que l'on ne trouvait pas dans nos filets, où cependant il y en avait de drôles! et qui ne valent pas une goutte des grands verres de schiedam que nous versait ta bonne et vaillante femme. Embrasse-la pour moi sur ses belles joues fraîches, homme heureux, va toi! mon vieux compagnon d'écoute!

Félicien Rops

A la Guymorais, par Saint Méloir-des-Ondes
(Ille-et-Vilaine), 9 août 1893.

Je ne sais pourquoi, mon cher Eugène, j'éprouve le besoin de transcrire ici, en commençant la lettre que j'ai promis de t'écrire de Bretagne, la dédicace que j'envoyais à « mon matelot », au temps où nous courrions les mers intérieures de Zélande : de Zuid-Beveland à Dordrecht, la ville aux moulins du bon Ruysdael.

Si! je sais pourquoi! c'est que dans cette dédicace vit tout le regret d'avoir dû quitter les plages blondes de Flandre et les dunes d'argent, dans les replis desquelles éclatent les toits rouges couronnés de pampres, telle la face empourprée du vieux Silène; et les peupliers trembles et les argousiers gris : *Hyppophaï Ramnoïdes!* eût dit le père Bellynckx, mon vieux et vénéré professeur de botanique.

Me voici dans la « terre de granit recouverte de chênes »; j'ai planté ma tente d'errant à la Guymorais, la mer de Guy! De la table épaisse et noire, — une porte de ville disqualifiée! — sur laquelle je t'écris, je vois les coiffes blanches des filles disparaître sous les chênaies, dans les chemins creux, où naguère les vieux fusils à pierre qui avaient déjà fait leur devoir au plat-bord des bateaux de Surcouf, foudroyaient « les Bleus » à travers les haies de troènes.

Là-bas, par delà les grands hêtres courbés par le vent de l'Atlantique, se découpent les toits de la Fosse-Hingant qui fut le dernier refuge de la chouannerie dans la Bretagne normande. A l'horizon, Saint-Malo, la belle guerrière, toute ceinturonnée de tours et de bastions, se balance sur l'eau comme si elle dansait une pyrrhique marine. Elle me fait penser à Chateaubriand, le grand tourmenté, et à Lamennais, qui lui aussi avait l'air d'un écueil fouetté « par les autans ».

Tout cela est beau! Ce pays merveilleux me parle à l'esprit, pas au cœur. Cette mer d'un bleu si attendri, qui n'a rien des bleus secs, aciérés de la Méditerranée, réjouit mes yeux, mais je sais qu'elle n'a rien à me dire et que les sirènes de la ville submergée d'Aleth, qui dansent ici, de nuit, sur les flots, avec la lumière des vieux phares, ne sont pas blondes comme celles que j'aime, et dont les seins résolus, là-bas, dans les mers du Nord, fendent la vague, ainsi que les proues des navires où Pierre Puget taillait ses déesses!

Ah! la mer du Nord! celle qui vient d'Islande en roulant dans les sables moirés les changeants satins de sa robe! Celle-là est un peu ma maîtresse aimée! Quand j'arrive, après de longs départs, j'ouvre les narines au vent pour aspirer ses senteurs à Elle! ses « dessous de bras » tout pimentés par les varechs, le sel, les coquillages et les fucus de ses grèves!

Il me semble, et c'est alors que de mystérieux atavismes me font exulter le cœur, qu'elle m'a aimé et caressé tout enfant, et que bien souvent je me suis endormi bercé par ses chants, qui comme les malaguenas d'Andalousie ressemblent à des plaintes, et à travers lesquels je perçois la voix des aïeux!

C'est que ces rochers gris d'une si fière allure, et cette mer fiévreuse et porteuse de héros, dont les heurts et les cahots hurlent dans les cavernes comme des cris de guerre, ne valent pas pour moi la pauvre silhouette du pêcheur en braies rouges, à la marche alourdie par ses bottes de mer, regagnant son bateau à travers la dune flamande sous le grand vent d'automne! — Et

tout cela me laisse froid ! Je n'aime ici que cérébralement. La tombe de Chateaubriand au Grand Bé, et Chateaubriand lui-même sculpté par M. Millet (de l'Institut, n'est-ce pas?) dans le square du Casino, où, dès l'aube, tant d'Anglaises vont le célébrer, en criant au gentleman qui partage leur plaid, leurs sandwichs et leur tub : « Oh ! Will ! realty he looks quite a great genious ! » me laissent froid !

Et cependant Chateaubriand fut notre grande admiration enfantine à nous deux, Octave Pirmez !

Nous avions rêvé « nous mettre Natchez » et après la lecture d'*Atala*, nos deux nez aspiraient à la tombe comme celui du père Aubry et semblaient voués aux éternelles et romantiques mélancolies. Le mien s'est relevé depuis, peut-être même un peu trop ! celui d'Octave aussi, mais seulement dans les joyeuses intimités, car au fond c'était un joyeux et un vivant, que cet abstracteur de quintessence, et cet enduré métaphysicien ! Seulement, toute sa vie il a été préoccupé de garder pour nos arrière-neveux l'aquilinité de son profil et l'idéalité d'un masque voué déjà au marbre, croyait-il.

Tout cela, mon cher Eugène, Chateaubriand, Lamennais et les livres de M. Renan, si beaux qu'ils fussent ! ne valent pas, crois-le, l'éblouissement que donnent à notre âme d'artiste les torses héroïques de nos sœurs de Flandre, caressés par la vague amoureuse, et dont les cheveux de flamme paraissent, au milieu des lames, des feux grégeois brûlant en l'honneur de la grande Vénus, mère des accouplements humains !

Je continuerai ma lettre demain, aujourd'hui je me sens tomber en littérature; excuse-moi, mon déjà vieil ami, et bons compliments à tous les tiens et à nos amis.

FÉLICIEN ROPS

LA SITUATION ACTUELLE DU THÉATRE

EN HOLLANDE

(*Correspondance particulière de* L'ART MODERNE.)

J'ose bien dire que partout, en fait d'art, il y a un mouvement accentué, une réaction passionnée contre les principes doctrinaires et conservatifs. Les œuvres de nos jeunes littérateurs, de nos peintres surtout, ne sont plus discutables. Leur chemin n'a pas été facile, ils ont été contrariés longuement et énergiquement, et à la fin la tempête contre les « jeunes modernes » s'est apaisée et peu de gens intelligents s'obstinent encore aujourd'hui. L'apparition de la dernière revue « flamande » *Van Nu en Straks*, bien qu'elle ne déborde pas d'originalité, a causé un vif intérêt en Hollande. Les productions d'art ne sont pas bornées aux frontières des nations, mais la langue joue un rôle si important, que bon nombre d'œuvres — surtout celles où le sentiment, la chaleur des expressions l'emportent sur les idées — perdent leur finesse, leur beauté naïve, caractéristique par une traduction, même artistique. Le fait de l'apparition de *Van Nu en Straks* formant un lien entre deux nations, d'une revue belge donnant une poignée de main chaleureuse au mouvement artistique et littéraire en Hollande, est un fait de signification sérieuse.

Partout la lutte, partout la vie intellectuelle se réveillant, après un sommeil lourd et improductif.

Mais ce qui en Hollande et cent fois plus encore dans la partie flamande de la Belgique, forme un contraste triste et désolant, c'est la situation du théâtre. Tandis qu'ailleurs les théâtres sont subventionnés et profitent de toutes sortes d'avantages, l'art dramatique en Belgique reste à un niveau médiocre. Les mélodrames, les pièces à grands effets l'ont emporté sur les œuvres supérieures. M. Hendrikx, directeur du Théâtre Flamand à Bruxelles, me l'a affirmé.

En Hollande, on est heureusement plus « avancé ». Le répertoire des pays étrangers a accès, même sur des scènes de troisième et de quatrième ordre, et un mouvement de littérature dramatique originelle, quoique bien faible, s'est produit dans les dernières années.

Pourtant, *la vie*, la vraie vie manque à tout cela. Le public considère le théâtre comme un lieu d'amusement, où on peut verser des larmes à titre gratuit, ou rire sans savoir pourquoi. Il n'y a pas en Hollande un seul théâtre où l'on puisse se rendre pour avoir des émotions d'art, où l'on puisse passer une soirée de jouissance supérieure. Et la critique éprouve perpétuellement le besoin d'être « bienveillante », ou bien elle couvre de phrases banales sa propre banalité et son ignorance.

***

Les représentations du Théâtre-Libre ont été la première révélation, pour ceux de chez nous, qui voyagent peu. Cette révélation, non pas à cause du répertoire, mais par la régie personnelle d'Antoine. Les pièces qu'on y joue ne sont pas toujours des chefs-d'œuvre et les traductions d'Ibsen, de Strindberg, etc., n'ont rien de particulier pour nous. Mais la régie, la mise en scène, le sentiment des couleurs locales, surtout les qualités exceptionnelles d'ensemble, c'était un retour puissant au vrai. Pour le moment, je crois que le naturalisme au théâtre va disparaître. Ç'a été une réaction formidable contre l'énervement des pièces de salon bourgeoises, contre ce tas hideux de drames banaux, ne traitant que les choses matérielles, sans poésie, sans idéalisme, sans élévation. Et en attendant que nos idéaux d'art se réalisent, qu'un Maeterlinck soit joué et compris, que les drames cérébraux se frayent un chemin, que nos meilleurs classiques soient remis en scène, etc., etc., nous aurons à nous contenter d'un romantisme comme avant-coureur dans l'esprit de la foule.

L'influence d'Antoine s'est manifestée ici avec éclat. Mais on ne l'a suivi qu'à la surface. Trois théâtres (MM. Kreukniet et Poolman, Le Gros et Haspels et la Société royale « Het Nederlandsch Tooneel ») ont donné des imitations de *Blanchette*. MM. De Vos et Van Korlaar ont reproduit la *Tante Léontine* et MM. Kreukniet *la Fille Elisa*. Qu'en dirai-je? La *Blanchette* hollandaise n'a été qu'un fantôme de l'original, la *Tante Léontine* a produit l'effet d'une bouffonnerie allemande, *la Fille Elisa* a été massacrée. Si *Blanchette* a eu du succès avec son interprétation hollandaise, c'est à cause de quelques scènes assez belles.

Et me voilà donc arrivé à ce que je disais plus haut : L'état actuel du théâtre en Hollande est désolant. Je ne m'occuperai pas des « institutions d'art » à Amsterdam, qui n'ont d'autre but qu'un succès matériel. Et même en traitant « Het Nederlandsch Tooneel », MM. Le Gros et Haspels, De Vos et Van Korlaar, Kreukniet et Poolman, je ne pourrai pas être toujours sérieux.

***

La Société royale « Le Théâtre néerlandais », fondée en 1876 par l'élan généreux de quelques hommes plein d'amour du théâtre, se proposait de rétablir l'ordre dans la situation embrouillée de ce temps, de combattre la manie de former des troupes insignifiantes, de garder et d'unir ce qui existait et d'attacher plus de prix aux intérêts artistiques que matériels. MM. H.-J. Schimmel et

A.-C. Wertheim sont les seuls qui nous restent encore du conseil gérant fondateur. M. W. Stumpff a été directeur depuis 1876, M. De Leur second, plus tard premier régisseur. Il est évident que MM. Schimmel et Wertheim (secondés aujourd'hui par MM. Van Sorgen, Van der Mandere, Browne et Wichers), enracinés dans leurs idées conservatrices d'un quart de siècle, n'ont pas la pénétration des pièces modernes et que le plus grand nombre de leurs artistes, grandis pour ainsi dire avec eux, n'ont que la convention pour idole. Se dresser contre un répertoire vieilli et mal choisi, s'emporter contre une régie froide et conventionnelle, montrer les plaies d'un jeu artificiel, plaider la cause de l'esthétique, de l'art simple et idéaliste, se révolter contre l'influence absorbante des « étoiles », c'est, aujourd'hui encore, une donquichotterie, une arrogance qui se paie par la haine de tous.

(*A suivre.*) HERM. HEYERMANS Jr

LE TRUQUAGE

LES CONTREFAÇONS DÉVOILÉES (1)

Faïences

Si on croyait les marchands de Paris lorsqu'ils ont à vendre un de ces médaillons, ils viendraient tous d'une chapelle en réparation. Comme cela est facile ! décrocher ainsi un beau Robbia de la façade d'un couvent avec la simple autorisation du sacristain, maintenant que l'Italie défend, au contraire, d'une manière féroce, la sortie de chez elle de tout ce qui lui reste en della Robbia ! Soyez-en sûrs, inventée pour les besoins de la cause, cette version est toujours fausse.

A la vérité, voici comment, à Florence, où la supercherie est poussée aux dernières limites, on opère actuellement.

Certains particuliers madrés ont fait pratiquer sur la façade de leur maison l'emplacement nécessaire pour y appliquer un médaillon. Ils y placent un faux Robbia.

Un courtier remplissant le rôle d'amorceur amène un Anglais devant cette maison pour lui montrer la terre-cuite séculaire, qu'il entoure d'une histoire habilement brodée.

La maison a une origine historique. Elle a, dans le temps, abrité un grand artiste, et le propriétaire actuel est un de ses descendants. Seulement, la gêne frappe depuis quelque temps à sa porte, il est criblé de dettes, près d'être poursuivi, et peut-être le moment serait-il favorable pour enlever cette œuvre d'art à l'aide d'un grand prix.

Sans défiance et plein d'enthousiasme, le voyageur achète là-dessus le médaillon dix fois plus cher que sa valeur. Fier comme un conquérant, il l'emporte vers ses pénates, où il le montre avec orgueil dans sa galerie.

« Voilà une antiquité vraie, dit-il bien convaincu. On ne la niera pas celle-là. Encore fixée dans la façade, je l'ai décrochée moi-même sur place avec une échelle. »

Pauvre Anglais tombé dans le panneau.

Quelque temps après son départ, la vierge disparue a été remplacée dans le mur par une autre. Celle-là vient en droite ligne de chez Ferlini à Bologne, ou de chez Ginori à Doccia.

***

(1) Voir *l'Art moderne* des 18 septembre et 17 novembre 1892 et 13 août dernier.

L'Italie n'a pas seule la spécialité de reproduire en moderne ses produits anciens, mais elle les fait mieux que les autres pays. Les imitations de majoliques, en dehors de chez elle, ne brillent ni par l'émail, ni par la pâte, ni par les nuances.

Joseph Devers, ancien peintre, établit en France vers 1851 une fabrique où il s'appliqua à faire des faïences artistiques de l'école italienne. On en trouve à Sèvres dans la salle des copies.

Ses assiettes, ses vases et ses buires à peintures décoratives procèdent en effet du goût italien, mais ce ne sont que des réminiscences de cette belle époque. Les couleurs ternes et tristes avec leur absence de glacis ressemblent à celles de la peinture à l'huile.

En 1852, Devers exposa une belle faïence à figures de plus de six pieds, avec bordures émaillées à la manière de Lucca della Robbia. Elle eut un grand succès; mais personne n'y chercha aucune ressemblance avec le maître.

Après Devers, Jean est venu travailler à Paris, mais ses faïences italiennes rappellent la porcelaine et le papier peint.

Chatrian a essayé aussi les reflets métalliques. Il est arrivé assez près de la vérité; ce résultat obtenu, il ne s'est servi de sa découverte que pour décorer les bibelots les plus vulgaires destinés aux tirs des fêtes des environs de Paris. Aussi nous n'en parlons que pour mémoire.

(*Le Guide de l'Amateur d'Art.*)

LA BONNE AVENTURE

M. STÉPHANE MALLARMÉ.

PASSÉ. — Fut longtemps le pâtiras sur lequel exercèrent leur force, leur adresse et leur esprit, les grosses plumes, les entrepreneurs de succès faciles, les mécréants d'art.

Sourd à tant de malveillance, pauvre et subsistant uniquement du professorat, il continuait cependant de donner sa prose et ses vers aux petites revues délabrées, aux périodiques pour cinquante lecteurs, aux feuilles dont l'automne vient vite...

PRÉSENT. — « Pour obvier à des déprédations », dit-il, déprédations trop nombreuses et trop manifestes, s'est décidé à publier, en même temps qu'une conférence sur Villiers de l'Isle-Adam, ce frère en intellection, — un choix d'œuvres. Et la sapidité de ces sources découvertes ferait presque pardonner aux moineaux leur empressement à s'y gargariser.

Il en était un peu de ces pages, avant leur groupement en volume, comme de ces pays d'outre-mer, indéterminés, impraticables presque et riches seulement à dire d'explorateur. Mais la carte de cette nouvelle contrée littéraire est aujourd'hui dressée en ses moindres détails, et d'une fertilité avérée, d'ardents souhaits d'expansion coloniale s'autorisent.

AVENIR. — Si l'avenir est moins à qui conquiert tout de go la foule versatile, qu'à celui qui gagne tous les jours *un* admirateur, mais fidèle et zélé, oserait-on dire, Monsieur, que l'avenir ne vous est pas domaine concédé ?

LE DISEUR. (*Journal.*)

Chronique judiciaire des arts

Partitions manuscrites.

La Cour de cassation de France a été saisie de l'affaire des « partitions manuscrites » dont nous avons rendu compte (1).

Il s'agit de savoir, on s'en souvient, s'il est permis à un directeur de théâtre ou à un chef d'orchestre de faire copier, pour le service des représentations, les parties d'orchestre d'une partition gravée achetée à un éditeur.

Le tribunal correctionnel de Besançon avait répondu non. La Cour d'appel de cette ville a dit oui. Interrogée à son tour, la Cour suprême s'est rangée à l'avis de la Cour d'appel. Elle appuie son arrêt sur la question de bonne foi. « En matière de contrefaçon artistique ou littéraire, dit-elle, le prévenu est fondé à exciper de sa bonne foi pour écarter l'application de la loi pénale. Dans l'espèce, c'est à bon droit que les juges du fait ont pu juridiquement induire la bonne foi d'un chef d'orchestre, de cette circonstance que, en faisant copier et en louant au directeur de son théâtre certaines parties d'orchestre éditées par les demandeurs, ledit chef d'orchestre n'a fait que continuer les errements depuis longtemps suivis dans la localité, et qui paraissaient autorisés par les éditeurs. »

En conséquence, la Cour a, le 23 juin dernier, rejeté le pourvoi formé par les éditeurs de musique, MM. Maquet et consorts, contre l'arrêt de la Cour de Besançon du 6 juillet 1892, rendu entre eux et MM. Delporte, directeur du Théâtre de Besançon, et Goud, son chef d'orchestre.

L'arrêt décide en outre que la confiscation, en matière de contrefaçon littéraire et artistique, est une peine soumise aux règles du droit commun; elle n'est édictée que contre les individus reconnus coupables. En conséquence, est justifiée la décision des juges du fait qui a exonéré de cette mesure les objets appartenant au prévenu relaxé, la confiscation fût-elle définitivement maintenue à l'égard d'un coprévenu.

Petite chronique

La direction des concerts du Waux-Hall entend terminer brillamment sa campagne. Pour commencer, elle nous a régalé cette semaine de trois concerts extraordinaires : Dimanche, nous avons réentendu Mme Lagneau-Nachtsheim dont la voix et la diction ont été très appréciées; mardi, M. Marcel Lefèvre, le chansonnier applaudi, a fait passer au nombreux public une amusante soirée et jeudi, Mlle Lignière, dont nous avons fait l'éloge dans notre dernier numéro, a chanté pour la seconde fois. Inutile d'ajouter qu'elle a obtenu beaucoup de succès.

Un homme très répandu et très aimé dans le monde des arts et des lettres, M. Beugniet, vient de mourir à Paris, à l'âge de soixante-douze ans.

M. Beugniet qui contribua, dit *le Figaro*, il y a une cinquantaine d'années, à faire de la rue Laffitte le grand marché de la peinture, laisse à l'Etat une collection unique en son genre et qu'il a mis plus de quarante années à réunir : il s'agit de 116 palettes ayant appartenu aux peintres les plus illustres de notre époque.

Presque toutes ces palettes, outre qu'elles sont signées, sont complétées par un croquis, une étude du genre qui avait fait le succès de l'artiste.

Parmi les plus intéressantes, signalons celles de : Benjamin Constant, Berne-Bellecour, Rosa Bonheur, Bonnat, Chaplin, Clairin, Corot, Daumier, Daubigny, Eug. Delacroix, Detaille, Gustave Doré, Duez, Jules Dupré, N. Diaz, Robert Fleury, François Fromentin, Gervex, Gérome, Harpignies, Hébert, Heilbuth, Ingres, Isabey, Ch. Jacque, Jacquet, Jongkind, Lambert, J.-P. Laurens, Jules Lefebvre, Louis Leloir, Madeleine Lemaire, Munkacsy, A. de Neuville, Puvis de Chavannes, Ricard, Th. Rousseau, Pasini, A. Stevens, Vollon, Vibert, Worms, Ziem, Bonvin, Troyon, Van Marke, etc.

La palette de Corot est claire, un peu grise, les tons en sont harmonieux; celle de Théodore Rousseau est un véritable amoncellement de pâte de tous les tons; de même, Jules Dupré a laissé sur la sienne, pendant plus de vingt ans, s'entasser les couleurs; elle fait contraste avec la palette de Ricard, à peine recouverte. Sur la sienne Isabey a jeté sans ordre les couleurs où les rouges et les bleus dominent. Ses couleurs, raclées au couteau, jurent à côté de la palette propre et bien ordonnée d'Edouard Detaille.

L'admirable collection dont M. Beugniet fait don à l'Etat formera à elle seule un musée, un musée très intéressant pour tous, mais utile surtout aux peintres qui pourront y trouver sinon le secret du génie, du moins la petite recette dont usaient les maîtres pour faire des chefs-d'œuvre.

On a annoncé que M. Siegfried Wagner, embrassant la carrière de chef d'orchestre, comptait diriger bientôt, à Bayreuth, l'exécution des œuvres de son père.

Le fait ayant été mis en doute par quelques personnes, M. Marcel Hutin, du *Figaro*, a écrit à M. Siegfried Wagner à ce sujet, et voici l'intéressante réponse qu'il a reçue :

Wahnfried, Bayreuth, le 6 août 1893.

Monsieur,

En réponse à l'aimable lettre que vous avez eu l'obligeance de m'adresser, j'ai l'honneur de vous dire que mes premières études furent vouées à l'architecture, mais que mon inclination pour la musique se révéla si fort en moi, que je me mis à travailler le contrepoint et l'harmonie chez un de nos musiciens les plus distingués, M. Humperduick, disciple de mon père.

Depuis un an, je suis ici auprès de ma mère, et M. Kniese, notre incomparable chef du chant, a eu la bonté de s'occuper de mes études musicales.

J'ai eu l'occasion de travailler avec l'orchestre de notre ville et j'ai dirigé de Haydn une *Symphonie en ré majeur;* de Mozart, l'ouverture de *l'Enlèvement du Sérail;* de Beethoven, la *Première symphonie;* de mon grand-père, deux poèmes symphoniques; de mon père, l'ouverture de *Rienzi*, la marche du *Tannhäuser*, l'idylle *Siegfried*, etc.

Je joins ici le programme de la représentation d'hier soir, par laquelle j'ai inauguré mon activité de chef d'orchestre.

Comme cette inauguration, au dire de mes supérieurs, a réussi, et que tant les chanteurs que les membres de la chapelle ont eu du plaisir à travailler avec moi, j'espère arriver avec le temps à diriger toutes les œuvres de mon père.

Je vous laisse entièrement juge, Monsieur, de l'opportunité de la publication de ces détails, et c'est en vous remerciant de la sympathie que vous voulez bien me témoigner que je vous prie de recevoir l'expression de ma considération distinguée et dévouée.

SIEGFRIED WAGNER

Une remarque curieuse, nous dit *le Monde artiste,* vient d'être faite par un physiologiste anglais.

Il prétend que les rides attribuées généralement au chagrin sont formées le plus souvent par le rire.

Ayant comparé des artistes dramatiques avec des comédiens comiques, il remarqua que les derniers avaient beaucoup de rides sur la figure.

Il prétend, en outre, que l'on peut apprendre à rire d'une façon telle que la peau du visage ne se fendrait pas aussi facilement.

Enfin, il conclut en affirmant que, d'après ses observations, il est convaincu que chacun a les rides particulières de son rire et que ces rides peuvent servir à classer le degré d'intelligence.

(1) Voir *l'Art moderne*, 1892, p. 326. — Voir aussi 1891, p. 32, et 1890, p. 230.

BREITKOPF & HÄRTEL

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

DÉPOSITAIRES DES

PIANOS BECHSTEIN

Seul dépôt pour la Belgique

DES

HARMONIUMS ESTEY

DEMANDER LE CATALOGUE

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE

sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**. *Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de **220 millions**. **RENTES VIAGÈRES** aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

ZÉLANDE — ILE DE WALCHEREN

Steamers « TELEGRAAF »

ANVERS — ROTTERDAM

Trois départs par semaine

ANVERS — FLESSINGUE

Excursions le dimanche

Voir les affiches spéciales

RENSEIGNEMENTS ET AFFICHES :

C. VERSTRAETEN, Quai du Commerce, 15, Bruxelles — et — VAN MAENEN & VANDEN BROECK, Rue des Récollets, 16, Anvers

---

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES

67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin

Vins de toutes provenances

Pour paraître incessamment :

Nouvelles Passionnées

avec un frontispice de M. VUILLARD

On peut souscrire dès à présent aux bureaux de *la Revue blanche*, 15-17, rue des Martyrs, Paris.

Exemplaires de luxe, sur hollande . . . 20 francs.
Id. ordinaires, sur vélin . . . . 5 id.

Tirage restreint.

par M. MAURICE BEAUBOURG

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM 32, rue de l'Industrie

Treizième année. — N° 35. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 27 Aout 1893.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

Pour inaugurer une statue. — Caractère, par R.-W. Emerson (*suite*). — Les Revues. — L'Intellectualité sénatoriale. — La Polychromie des Monuments et des Sculptures — Accusés de réception. — Instantané. *Alfred Stevens.* — Petite chronique.

POUR INAUGURER UNE STATUE

C'est d'Emile Augier qu'il s'agit et de la bonne ville de Valence, chef-lieu de la Drôme. Pourquoi, demanderez-vous, cet auteur dramatique, qui échappe à l'actualité, et pourquoi cette préfecture si éloignée des terrains de manœuvre habituels de *l'Art moderne?* Le rapport s'établit comme suit : Emile Augier eut la fantaisie de choisir Valence pour son lieu de naissance, Valence le récompensa de cette attention en lui élevant une statue, et le hasard, qui est la Providence des touristes, nous conduisit dans le chef-lieu de la Drôme le jour même où l'on inaugurait le monument.

Ah! cette inauguration!... Il convient de se rappeler que si Valence n'est pas, à proprement parler, le Midi, c'est tout au moins, selon la pittoresque expression d'Alphonse Daudet, le Midi moins un quart. Aussi les choses y sont-elles toujours faites plus vite que dans les autres pays. A Valence, tout comme à Tarascon et à Marseille, on méprise les lenteurs septentrionales. Exemple : l'histoire de la statue.

Quand les Valentinois s'aperçurent que l'auteur de *l'Aventurière* était né « dans leurs murs » (il est vrai que, la formalité de naître accomplie, le futur grand homme s'empressa d'aller chercher sous un ciel moins éclatant une notoriété rémunératrice), ils mirent à le bronzifier un tel enthousiasme, un emballement si provençal, qu'il fut impossible de faire attendre aux souscripteurs, pour l'inaugurer, l'achèvement de la statue. Bien mieux : on ne laissa même pas à la souscription le temps d'être close, une grande dame dont le donjon patrimonial s'effrite au bord des eaux glauques du Rhône, sous les ardeurs calcinantes du soleil, ayant spontanément offert de solder sur sa cassette particulière tous les frais du monument, — une bagatelle pour elle, 250,000 francs, dit-on.

Et voyez comme le Destin récompense toujours les généreux desseins : au concours, ce fut précisément, parmi tant d'autres, le projet de la grande dame (laquelle occupe ses loisirs de femme du monde à pétrir de la glaise) qui fut choisi. Le socle sur lequel Emile Augier va se reposer en bronze portera donc, en lettres d'or, la signature de Manuela, duchesse d'Uzès de Crussol. Ainsi en a décidé un jury impartial, que rehaussait la présence de MM. Falguière et Mercié.

Et si vous voulez connaître la composition du monu-

ment, voici la description qu'en donne un journal parisien, qui est, comme le statuaire lui-même, à la fois mondain et artiste :

« L'ensemble est conçu dans le style Louis XV. Emile Augier est représenté debout, appuyé sur sa table de travail. Sur le premier degré du monument, à droite, se dresse la ville de Valence sous les traits d'une femme, qui, dans un mouvement d'une grâce incomparable, grave sur la pierre le nom d'Emile Augier. A ses pieds, deux enfants soutiennent un écusson portant les armes de Valence. La face postérieure du monument est ornée d'un groupe superbe, de la plus originale et de la plus vivante allure, représentant le Rhône et l'Isère. Le Rhône, majestueux et puissant, tient dans ses bras l'Isère, une fillette aux membres graciles et nerveux. Enfin, sur les côtés latéraux, à droite et à gauche, sont assises la Comédie et la Tragédie. »

Pour célébrer l'auteur dramatique valentinois, Valence se souvint à propos qu'elle avait, sous la main, à quelques portées d'arbalète du Pont du Rhône, un musicien exquis, d'une complaisance éprouvée, et qui unit à un talent exceptionnel l'avantage, inappréciable en l'occurence, d'être presque Valentinois. Au rebours de celui qu'on le pria de chanter en une cantate commémorative, M. Vincent d'Indy est né à Paris et s'en va tous les ans, les beaux jours venus, puiser ses inspirations poétiques aux environs de Valence, dans les régions âpres et montagneuses de l'Ardèche.

C'est là, au cœur des Cévennes, au milieu de côteaux farouches couronnés de hêtres et de pins, en un Montsalvat ignoré des importuns, planant au-dessus des vains bruits et tout étoilé de l'or des genêts, que le jeune maître se recueille, médite et compose. Le manoir familial de Chabret est proche du château des Faugs, — la spacieuse et seigneuriale demeure bâtie par le musicien, — et voici qu'une troisième résidence élève dans les rameaux du bois de Périer ses charpentes et ses blocs de maçonnerie, complétant le cycle des installations d'une famille nombreuse et unie, restée fidèle aux traditions ancestrales et à l'amour du berceau. La paisible retraite, propre à stimuler l'activité intellectuelle en isolant l'esprit de toutes distractions déprimantes!... De son cabinet de travail, Vincent d'Indy voit se dérouler jusqu'à la vallée dans laquelle le Rhône roule ses flots d'absinthe, tout un panorama de crêtes, de cols, de sommets recuits et croustillants au milieu duquel le village de Boffres dresse les silhouettes grêles de ses tours croulantes, de ses maisons lézardées, aux toits déteints. Les contreforts des Alpes ferment l'horizon d'un écran couleur de lapis et d'aventurine, et pardessus, lorsque le vent souffle du midi, pointent soudain dans la buée chaude et rousse des pics neigeux : la Meije, la Barre des Ecrins, la Moucherolle, le Pelvoux, le grand pic de Belledonne, joyaux du Dauphiné, et plus loin, allongé comme un lion au repos, le redoutable mont Blanc.

Quand l'auteur de *Wallenstein* a planté sa tente dans ce décor admirable, après un hiver enfiévré dont toutes les heures ont leur emploi, il est difficile de le faire renoncer à la contemplation et au travail. Il fallut toute l'insistance du Comité et un chaleureux appel à son cœur de Valentinois pour le décider à écrire la cantate qui devait être, à défaut de statue, le lièvre du civet inaugural, à lui mettre dans les mains, en plein juillet ! l'écheveau embrouillé des organisations de concerts, formations de chœurs, répétitions d'orchestre et autres quenouilles inextricables auprès desquelles, nous en parlons avec quelque expérience, les sept travaux d'Hercule ne sont qu'amusettes et jeux innocents. En bon camarade, en fils adoptif de Valence, Vincent d'Indy y est allé de sa cantate « Pour inaugurer une statue » et, aidé d'un lieutenant dévoué, aussi débrouillard qu'excellent musicien, M. Leplat, natif de Tournai et ancien premier prix de violon du Conservatoire de Bruxelles, actuellement citoyen de Valence, il est arrivé à discipliner de façon suffisante un ensemble choral et symphonique recruté, non sans peine, dans les orphéons valentinois et au Théâtre de Lyon.

Quand les Tournaisiens sont là, on peut commencer l'attaque et n'avoir crainte. Le succès de la cantate, exécutée au Théâtre sous la direction de l'auteur, fut si unanime et si bruyant qu'il fallut, le dernier accord exalé, la recommencer d'un bout à l'autre, ce à quoi se prêtèrent de bonne grâce compositeur et interprètes. Et le soir encore, au Champ de Mars, sous de multiples rangées de lanternes vénitiennes, à la lueur des flammes de Bengale émeraude ou rubescentes qui éclairaient une furieuse mêlée de confetti et de serpentins, M. Vincent d'Indy dut conduire, entre l'ouverture du *Roi d'Ys* et le prélude du deuxième acte de *Lohengrin*, l'*Ode à Ponsard* devenue, par la grâce de la musique et l'ingénieuse idée du musicien, l'*Ode à Emile Augier*.

Le plein air et le tapage de la kermesse mangèrent bien un peu les finesses orchestrales et les délicatesses harmoniques que le compositeur a semées dans sa nouvelle œuvre, mais les voix sonnèrent haut et ferme, clamant aux étoiles la gloire de l'auteur dramatique défunt. Si bien que le général Championnet, le seul enfant de Valence statufié jusqu'ici et auquel le monument Augier va créer une concurrence désastreuse, dut en crever de dépit sur son piédestal.

Inaugurer la statue d'un dramaturge suppose nécessairement la représentation de quelqu'une de ses œuvres. Pour fêter Emile Augier, Valence s'est payé la Comédie-Française, qui est venue, son vénérable doyen en tête, jouer *le Gendre de M. Poirier* et *le Post-Scriptum*. Elle s'est même payé M. Sarcey, que la Compagnie remorque depuis quelques semaines dans ses voyages

comme un ballon captif destiné à éclairer le terrain et à découvrir l'horizon. Ressource précieuse, qui enrichit chaque semaine, au rez-de-chaussée du *Temps*, la critique dramatique d'observations inestimables. La dernière, qui a eu dans toute l'Europe un retentissement énorme, est qu'à Marseille on mange mieux et à meilleur compte que partout ailleurs. Vive la bouillabaisse, troun de l'air! Car M. Sarcey étend jusqu'à la Cannebière le champ de ses investigations. Il fait recette. Et le temps est proche où le premier théâtre français mentionnera crânement sur ses affiches, pour assurer la location : « M. Sarcey sera dans la salle. » En attendant, de Paris à la Méditerranée, les murs sont couverts de placards jaunes qui portent en gros caractères : *Le Gendre de M. Poirier* et *le Post-Scriptum*, suivis de cette annonce alliciante : *Couronnement du buste d'Emile Augier.*

On couronne Emile Augier à tour de bras dans toutes les préfectures et sous-préfectures du Midi. Si la cérémonie n'a pas partout, comme à Valence, un accompagnement musical de choix, la bonne volonté et l'enthousiasme que le soleil de là-bas verse dans les veines y suppléent. Et à défaut de la statue projetée, encore dans les limbes d'une maquette, le buste de l'écrivain est promené de scène en scène, exposé aux méridionales acclamations en même temps qu'au panégyrique de M. Gallet, librettiste professionnel et Valentinois de naissance, naturellement, pour ce choisi.

Ce bon M. Gallet a fait sur Emile Augier une conférence un peu longuette, dans laquelle l'homme privé, que l'orateur a, paraît-il, beaucoup connu, a absorbé l'écrivain. A défaut d'une étude critique, l'orateur a donné sur Augier intime d'intéressants détails. Il a même lu quelques fragments inédits, parmi lesquels ce joli morceau, relatif à la construction de sa maison de Croissy :

« Cette maison a été bâtie à peu près comme je construis mes pièces, c'est-à-dire acte par acte et à d'assez longs intervalles. L'exposition... ah! pardon... le parterre s'élevait d'abord au milieu d'un long et beau jardin. La salle à manger donnait sur une terrasse où nous lisions assez souvent, pendant les belles soirées d'été; mais une fois, entre le rôti et le dessert, tomba tout à coup une pluie torrentielle; cela me contraria, et, le lendemain, on se mit à transformer cette terrasse en une vérandah avec balcon.

Sur le balcon, pensai-je, je fumerai ma pipe. Mais bientôt le soleil darda ses rayons sur ma tête, et un mois après la vérandah avait un étage de plus. Et voilà pourquoi la maison ressemble en sa forme extérieure à une pièce de théâtre. Le premier étage est large et solide comme doit l'être toujours une bonne exposition; le second a déjà moins d'étendue, mais le balcon offre en échange une vue admirable. Le dernier est tout à fait court et ne contient que juste le nécessaire, mais aussi le meilleur : les chambres d'amis, hospitalières et engageantes. »

N'est-ce pas que Valence a bien fait de perpétuer en bronze ce brave homme, et que Vincent d'Indy, son demi-concitoyen, lui devait un coup de chapeau à grand orchestre?

Ils ont été, l'un et l'autre, bâtisseurs dans le sens concret. Et faute d'autre lien, celui-là pouvait à la rigueur suffire pour les rapprocher, bien que la maison de Croissy ressemblât aussi peu au château des Faugs que l'art du *Fils de Giboyer* à celui du *Chant de la Cloche.*

CARACTÈRE

par R.-W. Emerson (1)

(Inédit, traduction spéciale pour *l'Art Moderne.*)

Il n'y a aucun plaisir à penser à une bienfaisance qui n'est mesurée que par ses œuvres. L'amour est inépuisable; si même son domaine est ruiné et ses greniers vides, celui qui aime vous réjouit et vous enrichit; même pendant son sommeil il semble purifier l'air que vous respirez, et on dirait que sa maison orne le paysage et consolide les lois.

On reconnaît toujours cette différence : nous connaissons les bonnes gens par de tout autres moyens que par l'examen des listes de souscription aux « bons de soupe ». Les mérites très ordinaires, seuls, peuvent être énumérés. Craignez, quand vos amis disent ce que vous avez fait de bien et le disent d'un bout à l'autre. Mais quand ils vous regardent d'un air de respect incertain et timide, avec une demi-aversion, et qu'ils suspendent leur jugement pour des années, alors, vous pouvez commencer à espérer.

Ceux qui vivent pour l'avenir doivent toujours paraître égoïstes à ceux qui vivent pour le présent.

C'est pourquoi le bon Riemer, qui a écrit une histoire de Gœthe, est si plaisamment naïf quand il dresse une liste de ses dons et de ses bonnes œuvres : autant de thalers à Stilling, à Hegel, à Tischbein; une bonne place trouvée pour professeur Voss, un poste chez le grand duc pour Herder, une pension pour Meyer, etc., etc. La plus longue liste de ces bienfaits serait bien courte.

L'homme est une bien pauvre créature si c'est ainsi qu'il faut le mesurer. Car toutes ces choses, naturellement, sont des exceptions, et la règle, la vie quotidienne d'un homme bon, c'est de faire le bien. C'est dans le compte qu'il rend à Eckermann de l'emploi de sa fortune que l'on peut voir la vraie charité de Gœthe.

« Chacune de mes trouvailles a coûté une bourse d'or. Un demi-million de mon avoir, la fortune dont j'ai hérité, mon salaire et le grand revenu de mes œuvres depuis cinquante ans, tout cela a été dépensé pour m'instruire de ce que je sais maintenant. »

J'avoue que l'énumération des traits de ce pouvoir simple et rapide ne me semble qu'un médiocre bavardage; — c'est comme si je peignais l'éclair avec du charbon. Mais pendant ces longues

(1) Suite. Voir nos trois derniers numéros.

nuits et ces périodes vides, j'aime à me consoler ainsi. Rien ne peut imiter ou remplacer cette force que je cherche, sinon elle-même. Une chaude parole du cœur m'enrichit subitement. Je me rends à discrétion. Combien froid, mortellement froid est le génie littéraire auprès de ce feu de la vie! Voilà ce qui ranime mon âme appesantie et qui lui donne des yeux pour percer l'obscurité de la nature. Je trouve que là où je me croyais pauvre, j'étais le plus riche. — De cette chaude impulsion sortira une nouvelle exaltation intellectuelle, qui sera à son tour dépassée par un nouveau trait de caractère. Etrange alternative de répulsion et d'attraction! Le caractère repousse l'intelligence qu'il semble mépriser, et cependant il l'excite; et le caractère se transforme en pensée, on le publie sous cette forme; et cette forme elle-même s'efface humblement devant de nouveaux éclairs de valeur morale.

Le Caractère, c'est la Nature sous sa forme la plus élevée. Il ne sert à rien de le singer ou de le combattre. Le caractère a une force de résistance, de persistance et de création qui défie toute imitation.

C'est surtout quand aucune autre main que celle de la Nature n'y a touché, que ce chef-d'œuvre est le plus complet. Il est pris soin que ceux qui ont de grandes destinées, glissent dans la vie protégés par l'ombre, sans être entourés d'une Athènes aux mille yeux qui surveille et estampille chacune de leurs pensées, chaque émotion de leur jeune génie. Dernièrement deux personnes — de très jeunes enfants du Dieu tout-puissant — m'ont donné à penser. Quand je recherchais la source de ce qu'ils avaient de saint et de charmant pour l'imagination, il me semblait que chacun d'eux me répondait : cela vient de ce que je ne vis pas de conformité; je n'ai jamais perdu mon temps à écouter les règles faites par les autres, leurs évangiles ou ce qu'ils appellent ainsi; je me suis contenté de la simple et villageoise pauvreté de ce qui m'appartient; — de là cette douceur: « Mes paroles ne vous rappellent jamais telle chose — elles sont pures de telle autre. » Et par ces caractères entiers, la Nature m'avertit que dans cette démocratique Amérique, elle ne veut pas être démocratisée. Comme ils sont cloîtrés et séquestrés loin des marchés et des commérages! — Je me suis seulement défait ce matin de quelques fleurs sauvages de ces dieux des bois. Ces frais courants de la pensée et du sentiment vous reposent de la littérature, comme lorsque, à une époque policée, à une époque de critique, nous lisons les premières lignes de vers ou de prose d'une nation. Combien est captivante cette dévotion à leur livre favori, que ce soit Eschyle, Dante, Shakespeare ou Walter Scott, — qu'ils sentent comme un appui pour eux; — quiconque touche à ces livres les touche aussi; et combien surtout est intéressante la solitude qui entoure ces critiques, le pathos de la pensée dans lequel ils écrivent, leur ignorance, leur insouciance des yeux qui pourront les lire. S'ils pouvaient continuer à rêver, comme des anges, sans s'éveiller aux flatteries et aux comparaisons!

Mais il y a des natures qui sont trop bonnes pour que la louange puisse les gâter, et là où le filon de la pensée atteint les profondeurs, il n'y a aucun danger de vanité. De solennels amis les avertiront du danger qu'il y a d'avoir la tête tournée par les trompettes de la louange, mais ils peuvent se permettre d'en sourire. Je me souviens de l'indignation d'un éloquent méthodiste devant les bienveillantes admonitions d'un pasteur : « Mon ami, lui répondait-il, un homme ne peut être ni loué ni insulté (1). »

(1) Oh! comme cette forte personnalité des races du Nord est contre-balancée par le sens de solidarité des Latins, sensibles jusqu'au fond de l'âme à l'affirmation ou à la négation d'autrui.

Mais pardonnons tous ces conseils, ils sont très naturels. Une pensée m'est venue quand j'ai rencontré un jour d'ingénieux et spirituels étrangers récemment arrivés en Amérique. « Vous a-t-on victimisés pour vous conduire ici? » voulais-je leur demander, ou dites-moi plutôt : « Êtes-vous des caractères qu'on pourrait victimiser? »

(*A suivre.*)

LES REVUES

Les Entretiens Politiques et Littéraires.

Fréquemment notre Petite Chronique signale, rappelle, résume des Revues Littéraires belges ou étrangères. Jamais il n'y en eut autant, jamais elles n'ont mieux enveloppé le mouvement *idées et art* de la race européenne contemporaine.

Les longues œuvres diminuent en nombre. On les lit de moins en moins. La vie est devenue trop compliquée, trop chargée de multiples soucis. Il faut désormais lire comme on se rafraîchit dans un bar, après des fatigues, des épuisements, les nerfs vibrants, la gorge altérée. L'Art apparaît de plus en plus le réconfortant, le calmant, et le repos qui apaise et ennoblit, restitue les forces intellectuelles perdues, et peut-être les forces physiques, tant l'influence de l'âme, de l'esprit sur le corps et les membres s'affirme de jour en jour plus clairement.

Lire ces courtes Revues à courts articles est donc devenu la quotidienneté littéraire, charmante et instructive et salutaire. C'est aussi presque le devoir, tant elles mettent nos cerveaux à point pour suivre d'un pas sûr l'incomparable marche en avant de l'ère moderne.

Autrefois, le lettré des villes était sans doute tel que nous sommes aux champs dans nos jours de vacances. Il pouvait « se tenir au courant » sans trop de peine et par des efforts paisibles. Les œuvres étaient rares et les progrès des sciences très lents. De temps en temps une découverte, dont posément on s'occupait; de temps en temps un livre qu'on méditait à loisir. Et voici que maintenant tout pullule. Les livres sont avalanches. Les découvertes partent en tir rapide, ininterrompu. Comment s'y reconnaître? Comment ne pas être distancé, ne pas rester sur les derrières du corps d'armée humain, en traînard?

Les Revues sont là pour dépouiller, concentrer, former ces pilules nutritives qui sous un petit volume contiennent le remède, tout le remède. Rédigées par d'attentifs esprits, de laborieux chercheurs, elles glanent assidûment pour autrui et donnent, chacune à un point de vue divers, le microcosme des agitations de notre race extraordinaire, unique, « indéfiniment éducable et incessamment progressive ».

Voici, par exemple, deux numéros des *Entretiens Politiques et Littéraires*, celui du 25 juillet, celui du 10 août. Elle en est à sa quatrième année. Elle est éditée à Paris par Kolb, 8, rue Saint-Joseph. Ce sont de petits cahiers d'une cinquantaine de pages, à soixante centimes. Ecoutez leurs sommaires et dites si vous n'êtes pas frappé de la variété des noms, de la variété des articles et de l'immense parcours d'idées, de notions, de choses qu'ils vous font faire. Le tour du monde en quatre-vingts jours! Ce n'est plus le bavardage fantaisiste et superficiel des quotidiens qui vous servent une nourriture destinée à passer à travers l'esprit comme l'eau dans un tube de verre, sans rien laisser à la nutrition. C'est du bon et solide aliment, réconfortant et sain, du pain de vie! Et rien de pédant, notez-le, rien d'alambiqué : tout net, prompt,

prestement exposé, en peu de pages; rien des kilométriques bavardages de la *Revue des Deux-Mondes*, et autres du même vieillissant acabit, où l'on se croit obligé de remplir des cadres immémorialement fixés, où les divisions et les dimensions sont réglementaires, où le lavement que contient l'article réclame, pour les seringues destinées à l'administrer, les proportions les plus imposantes. C'est du surextrait, c'est de ces élixirs composés pour les injections sous-cutanées, du Brown-Séquard littéraire.

Mais voici ces deux sommaires :

Du 25 Juillet :

Armand Charpentier : *La folie claustrophobique.* — Jules Bois : *Orphée et Eurydice.* — Paul-Marius André : *Chœur antique*, poésie. — A.-Ferdinand Hérold : *La société mourante et l'Anarchie.* — René Boudard : *Soir de retour.* — Henri Malo : *Politique extérieure.* — Paul Adam : *Critique des mœurs.*— Edmond Cousturier : *Notes d'Art.*

Du 10 Aout

Henry Fèvre : *Indications politiques.* — Dauphin Meunier : *L'Amour et la Chimère*, poésie. — Henry Albert : *Solness le Constructeur.* — Emile Cère : *Le Bréviaire du Bouddhiste.* — H. de Malvost : *Spécialités en Art.* — Paul Adam : *Critique des mœurs.* — René Boudard : *Le Docteur Pascal.*

A remarquer qu'en dehors des études spéciales, il y a des articles destinés à l'appréciation générale des événements : *Potitique extérieure*, — *Critique des mœurs*, — *Notes d'Art.* Ils sont d'un intérêt constant. Paul Adam dans ses Critiques des mœurs est invariablement original et profondément suggestif.

Comme tendance générale, *les Entretiens Politiques et Littéraires* sont une revue d'avant-garde ; ils participent aux espérances sociales qui hantent tous les grands cœurs contemporains ; avec une note d'aristocratie, parfois dédaigneuse, mais toujours très haute et très noble.

L'INTELLECTUALITÉ SÉNATORIALE

Une nouvelle publication, La Revue Anarchiste, Science et Art, ayant pour devise : « Le concours des Intelligences et des Actes pour l'intégrale Liberté », dont nous donnons ci-dessous le sommaire, donne les singuliers renseignements suivants :

« Les quotidiens donnaient, ces jours-ci, des renseignements sur la bibliothèque de la Chambre des députés.

« En voici d'inédits, relatifs à celle du Sénat. Ils portent sur l'année 1892.

« L'encyclopédie Larousse, fertile en gaffes, est étudiée avec une ardeur fiévreuse : — l'érudition des sénateurs n'a guère d'autres sources.

« Parmi les ouvrages d'économie politique et sociale, les plus cyniquement bancocrates sont seuls lus.

« Romanciers les mieux achalandés : Ohnet et Delpit. L'un capte 375 lecteurs ; l'autre 348. Arrivent en bonne place : Dumas le père, Alphonse Daudet, comtesse Dash, Armand Silvestre, Montépin, Coppée, Juliette Lamber. — Mais Balzac a été réclamé dix fois ; Stendhal, deux ; Flaubert et Nerval, une.

« Peu d'auteurs étrangers, au catalogue, et l'on y chercherait vainement Gontcharov, Herzen, Hæckel, Hartmann. De Spencer, deux ou trois tomes seulement.

« Quelques volumes sont annotés. Sur la première page de *la Chartreuse de Parme* une main sénatoriale a rendu l'arrêt suivant : « Cet homme est un imbécile. » Une autre s'évertuant sur un Bernardin de Saint-Pierre, a inscrit aux marges force réflexions d'une pornographie doucement gâteuse et a divisé par un trait vertical la plupart des O *majuscules* (pour leur conférer une apparence vulvaire).

« Notons aussi que tous ces vieillards ont les mains fort sales, et que plusieurs bavent et se mouchent dans la littérature. »

Edifiant ! n'est-ce pas?

Et chez nous? Y a-t-il moyen de publier une statistique analogue. Ce serait intéressant. Peut-être ne lit on pas du tout dans notre Sénat. Ce que viennent de faire tous « ces honorables » à propos de la Revision fait connaitre l'étiage de leur Intellectualité. Au rancart ! au rancart ! au rancart !

Mais voici le sommaire du n° 1 de la Revue Anarchiste, 5 fr. par an. Administration : 32, rue Gabrielle, Paris.

Élisée Reclus, *Le droit de suffrage; Intellectualité.* — Bernard Lazare, *L'entente.* — S. Mougin, *A propos de bêtises.* — Clovis Hugues, Satan. — Andhré Ibels, *D'Obéissance à Liberté.* — Ludovic Malquin, *Rêve de Vie.* — Les Semeurs, *Des faits.* — Etienne Decrept, *Œuvres et Ouvrages; Chez les autres; L'agitation.*

La Polychromie des Monuments et des Sculptures.

La polychromie des monuments et des sculptures est un des sujets les plus importants, touchant la décoration intérieure et extérieure des édifices, l'ameublement et ses accessoires, et en même temps un des plus controversés, autrefois du moins.

Dieu nous garde de pénétrer au cœur de la question et de rééditer les arguments mis en avant dans cette grande querelle entre les coloristes et les monochromistes; contentons-nous de constater que la théorie de la couleur, ou plutôt des couleurs, semble l'emporter définitivement sur le système contraire, pourvu qu'elle soit appliquée avec goût et discrétion, et par des artistes imbus de cet art si complexe, si délicat et si peu approfondi encore de la décoration polychrome.

Voyons donc si ce système est véritablement artistique, si tel est le vœu de la nature et si telle a été l'opinion des maitres de l'Art.

Tout est couleur dans la nature : faut-il signaler le règne végétal, et la *symphonie en couleurs* qui éclate dans les campagnes, où toutes les nuances s'affirment et se combinent en un harmonieux ensemble?

Mais on ne conçoit même pas une *nature en grisaille !*

Le règne minéral, de son côté, revêt les tons les plus divers dans les métaux brillants, les marbres et les pierres de toutes couleurs, les pierreries enfin qui jettent des feux aussi variés par leurs teintes que par leur éclat.

Les eaux de la mer et des fleuves ont mille nuances superbes ou infiniment douces, et le ciel lui-même présente une infinie variété de tons, passant du blanc au bleu intense, du rouge feu au jaune cuivré, du gris d'argent au noir violacé, tandis que l'arc en ciel y fait briller tous les feux du prisme !

Tout est couleurs dans la nature, c'est le régal des yeux, c'est la joie et la musique de la création.

L'homme a bien vite compris cette loi de la couleur; on la trouve appliquée dans ses œuvres les plus anciennes, en Egypte, notamment, où les monuments, comme les tombeaux, les statues comme les vêtements et les bijoux, sont complètement coloriés.

La Grèce elle-même, la Grèce qu'on a longtemps crue rebelle à

la décoration polychrome, l'avait adoptée cependant, et peignait jusqu'à ses statues, comme l'ont établi des recherches patientes sur des monuments et des statues, que le temps et l'humidité avaient dépouillés de leurs couleurs, mais qui en avaient gardé des parcelles dans leurs creux ou leurs plis; les nombreuses statuettes de Tanagra, conservées dans des conditions plus favorables, ont révélé tout un monde de sculptures peintes.

M. Courajod, dans un mémoire lu le 6 août 1886 à l'Académie des inscriptions et des belles lettres, sur *la polychromie dans la statuaire du moyen-âge et de la renaissance*, établit que le principe de la polychromie fut une des lois les plus impérieuses de l'art durant le moyen-âge. Faut-il rappeler les monuments byzantins et leur décor de marbres et de mosaïques de couleurs, les monuments romans et gothiques tout couverts de peintures, à l'extérieur comme à l'intérieur; enfin les œuvres superbes d'artistes appartenant déjà à la renaissance, les Della Robbia et leurs continuateurs qui ont couvert l'Italie de leurs fameuses majoliques, ces sculptures peintes dont le succès a été merveilleux?

Qu'on lise dans nos archives les comptes relatifs à la construction et à la décoration des édifices du moyen-âge; tout y est peint, les façades avec leurs sculptures et leurs statues, comme les murs, les plafonds et les boiseries des appartements; le mobilier en bois comme celui en métal et en pierre, les ferronneries sont peintes, comme les étains et les armes, comme les pièces d'artillerie elles-mêmes!

Et dans ce milieu de couleur s'agitaient des habitants aux vêtements éclatants et gais, dont la vue réjouissait l'œil bien autrement que les tons neutres et ternes des étoffes qui nous habillent aujourd'hui.

Certes, des artistes de la plus haute valeur, Michel-Ange entre autres, ont combattu la polychromie, et l'école de la Renaissance, adoptant leur théorie, l'a fait triompher pendant un certain temps; mais ces artistes se sont trompés, ils sont en contradiction avec le sentiment artistique des peuples, avec le goût des générations les plus instruites et les plus raffinées, et leur théorie, un moment triomphante, a fini par succomber.

Le dicton : *A l'Occident la forme, à l'Orient la couleur*, plus séduisant en apparence que vrai dans la réalité, n'a plus aujourd'hui aucune valeur; l'Occident comme l'Orient a connu et pratiqué la couleur, et en outre, plus que lui il a atteint la correction de la forme.

La question de la polychromie des monuments et des statues a été débattue au Congrès archéologique de Charleroi, tenu en 1888, sans que les discussions aient donné lieu à une conclusion bien nette.

Unanimes à déclarer qu'en fait, les monuments anciens ont été polychromés, et qu'en principe ils doivent l'être, ses membres se sont trouvés en désaccord sur les applications du principe. La discussion de ce sujet a été reprise la même année dans la session de la Gilde Saint-Luc, où la polychromie est en grand honneur, par M. Helbig, qui avait traité la question au Congrès de Charleroi, et elle a été résolue dans le même sens; cette question d'art, une des plus importantes que puisse soulever la restauration des monuments anciens, mériterait d'être traitée avec tous les développements qu'elle comporte dans un nouveau Congrès de la Fédération des sociétés belges d'archéologie.

La source des préventions contre la polychromie réside dans la croyance — longtemps admise sans contradiction — que les chefs-d'œuvre de l'architecture et de la sculpture grecque étaient dépourvus de toute coloration.

Lorsque nous aurons montré, au contraire, que les Grecs étaient aussi coloristes que les médiévistes, nous aurons donné à la thèse de la couleur une base solide et inébranlable.

Parlant des façades des temples en Grèce, l'auteur de *la Vie antique* s'exprime comme suit : « Elles sont généralement en beau marbre brillant; si c'est une pierre moins riche, elle est couverte d'un stuc très fin ou de peintures décoratives parsemées avec beaucoup de mesure, et la blancheur éblouissante du marbre est souvent adoucie par une coloration artistique des principaux détails (1). »

M. Maxime Collignon, traitant la même question *ex professo*, dans son *Manuel d'archéologie grecque* (2), est catégorique : « On a longtemps repoussé, comme une injure faite à l'art grec, l'idée qu'une décoration peinte pût être appliquée aux temples helléniques. La polychromie des temples n'a été admise de nos jours qu'après de longs débats..... C'est à Hittorf que revient l'honneur d'avoir réuni en un corps de doctrine les arguments qui combattaient en faveur de la polychromie et d'avoir nettement posé la question.

« Les traces de peinture observées sur les divers membres d'architecture des temples à Egine, à Athènes, dans la Sicile et dans la Grande-Grèce, permettent de reconstituer en partie la décoration peinte des temples doriques aux VIe et Ve siècles. Au temps de Pisistrate les colonnes paraissent avoir été peintes en jaune pâle...

On ne sait si l'usage général était de peindre le chapiteau; il faut toutefois citer ceux du portique de Pæstum où l'on distingue encore des palmettes peintes qui font saillie, tandis que le reste a été rongé par le vent de mer. L'architrave à Egine était peinte en rouge d'une teinte uniforme qui servait de fond aux boucliers dorés, aux inscriptions votives en lettres métalliques. Au-dessus de l'architrave, la frise présentait une alternance de triglyphes peints en bleu et de métopes à fond rouge, où se détachaient les bas-reliefs avec leurs accessoires de bronze doré. Les mutules de la corniche étaient bleues; quant au fronton, le tympan offrait un fond bleu qui faisait valoir, par une opposition de teintes, les figures sculptées : les moulures qui l'encadraient étaient décorées de feuilles rouges et vertes ou rouges et bleues. Qu'on ajoute au-dessous de l'entablement des chéneaux colorés de tons vifs, des tuiles, des acrotères, des antifixes en marbre ou en terre cuite ornées de palmettes ou de têtes de Gorgone, et l'on pourra se faire une idée de la polychromie archaïque, de ses tons hardis qui sont en parfait accord avec les lignes austères du vieux dorique.

« ... L'ordre dorique commande une polychromie discrète et fine... la couleur devra seulement les souligner (les sculptures) pour les faire valoir sur la blancheur du marbre qu'inonde une vive lumière; et aux tons vifs du rouge et du bleu, on joindra l'éclat de la dorure!

C'est ce que prouve une inscription de la XCIIe olympiade, relatant les comptes des dépenses de l'érechtheion...

« Les observations faites sur les ruines des édifices ioniques de Priènes, de Didymes, d'Ephèses, d'Halicarnasse, d'Athènes ont permis de juger dans quelle mesure la polychromie s'associait à l'ordonnance ionique. Deux couleurs surtout sont employées, le rouge et le bleu. La première est réservée aux fonds, aux parties

(1) *La Vie antique des Grecs et des Romains.* La Grèce (traduit de l'allemand), Paris, 1884, p. 68.
(2) Page 77.

ombrées qu'elle fait valoir par des teintes intenses; ainsi à Halicarnasse, les ruines du mausolée offrent des rangs de perles se détachant sur un fond rouge. Quelquefois aussi le rouge est employé pour souligner les dards des rais de cœur ou la coque des oves. Le bleu est employé sur les parties plus éclairées, sur les fonds des oves qui se présentent en pleine lumière, tandis que les détails saillants restent blancs. De cet agencement résulte une harmonie de couleur discrète et gaie; des ombres chaudes et transparentes, des bleus adoucis par l'éclat du soleil; enfin, les fines ciselures en saillie conservent dans toute sa pureté la blancheur vive du marbre. »

Tout ceci est fort bien pensé et fort bien écrit; l'auteur des *Idées d'un bourgeois sur l'architecture* (1) le dira dans un style plus simple, et ne se fera pas moins bien comprendre, au contraire : « La peinture contribuait largement à l'aspect heureux des monuments de la Grèce. Ils étaient entièrement coloriés. Nous nous trompons singulièrement en nous les représentant blancs ou gris comme les bâtisses où nous avons cherché à en reproduire les formes. Ils étaient bariolés de rouge, de jaune, de bleu, de noir et de blanc. Les bas-reliefs, les statues, même en Grèce, étaient polychromes. Les Athéniens seraient morts de tristesse à la vue de nos maisons uniformément blanchâtres. Les Ioniens de l'Asie Mineure déjà, avant les Grecs, peignaient leurs habitations :

« Toutes les constructions grecques étaient couvertes d'enduits fins sur lesquels s'étendaient des couches de couleurs vives; le marbre blanc même était teinté; on a tout lieu de croire que les Grecs associaient les couleurs d'une manière fort harmonieuse, et l'on devine la joie de ces villes bariolées, dont les toits étaient couverts de tuiles vernissées au feu, étincelant au soleil comme des pierreries. »

(*A suivre.*) E. Soil.. *Le Mobilier.*)

Accusés de réception

Les Salons, études de critique et d'esthétique, par Thoré-Burger, 3 volumes; Bruxelles, Lamertin. — *Nouvelles passionnées*, par Maurice Beaubourg; édition de *La Revue blanche*, Paris. — *Une Ame wallonne*, nouvelle, par Arthur Daxhelet; Bruges, Popp. — *Un Père de l'Église*, drame en prose en un acte; *Savonarola*, drame en vers en quatre journées, par Roger de Goeij; Bruxelles, J. Lebègue et Cie.

INSTANTANÉ

On lira avec plaisir ce croquis leste et très exact d'un des plus grands peintres de l'école belge contemporaine :

Alfred Stevens. — La carrure d'un de ces reitres flamands qui ne craignaient ni Dieu ni diable, et eussent sans sourciller mis à mal tout un béguinage. Etonne le regard dans l'étriquement des tenues d'aujourd'hui et semble un revenant des grandes guerres aventureuses de jadis avec ses mains en battoir, ses genoux qui fléchissent un peu sous le poids trop lourd du torse, ses épaules massives et son teint de brique recuite où les moustaches blanches ont un retroussis narquois. Un Flamand qui est plus parisien que tous les Parisiens. Artiste dans l'âme, de cette race disparue qui ne gagnait des millions que pour les monnayer en caprices, en éphémères joies, en amours. Défendit courageusement tout ce que l'on tente de nouveau, de curieux, de révolutionnaire, batailla avec Manet pour l'impressionnisme. Japonisa des premiers et fut longtemps l'un des fidèles de ces dîners de la Princesse où les bruyances de Flaubert et de Gautier répondaient aux théories chercheuses et subtiles de Goncourt. Arrivé à la maîtrise, entouré d'une œuvre vouée aux grands musées, n'en continue pas moins son labeur, cherche et trouve des notes imprévues comme dans cette série de paysages provençaux, de coins de mer qu'il vient d'exposer. Signe particulier : Ne se consolera jamais de la fin de Tortoni où l'on collectionnait ses boutades verveuses avec celles de Scholl. — M. (*Gil Blas.*)

(1) Edmond Cattier, Bruxelles 1891.

Petite chronique

Voici quelle sera la composition de la troupe de la Monnaie cette année.

MM. P. Flon, premier chef d'orchestre; P. Lanciani, chef d'orchestre.

Chanteurs. — *Ténors :* MM. Cossira, Massart, Leprestre, Isouard, Rochet, Gillon, Barbary.

Barytons : MM. Seguin, J. Rey, Ghasne.

Basses : MM. Dinard, Lequien, Gilibert, Danlée, Deschamps.

Chanteuses : Mmes Tanésy, De Nuovina, Armand, Lejeune, Horwitz, De Nocé, Wolf, Paulin, de Léga, Hendrikx, Legenisel.

Danseuses : Mmes Térésita Riccio, Elise Rivolta, Lalanne, Jeanne Dierickx, Zumpichell.

Le 19 de ce mois a eu lieu, au Casino de Blankenberghe, une intéressante audition d'œuvres de M. Albéric Magnard, l'auteur d'*Yolande*, un des plus brillants représentants de la jeune école française, dont César Franck et Vincent d'Indy ont été les initiateurs.

M. Albéric Magnard possède une science profonde, qui peut-être fait quelquefois tort à l'inspiration. Quoi qu'il en soit, cette orfèvrerie musicale, d'une rare et précieuse distinction, révèle un superbe dédain des succès faciles.

La *Symphonie*, dont trois mouvements figuraient au programme, renferme de beaux effets de sonorité, tout en donnant, — à notre sens, — surtout dans la première et dans la dernière partie, des expositions trop brèves et, par suite, des développements trop longs. Nous avons entendu de nouveau, avec plaisir, le prélude d'*Yolande*. Toutefois, nous préférons *l'Invocation* et le *Nocturne*, qui, sur des paroles de l'auteur, constituent un essai plein de promesses de lied français. Nous avons particulièrement goûté l'*Ode d'Horace*, ingénieuse et délicate tentative d'interprétation du génie antique. Dans le *Chant varié*, qui est une des dernières œuvres de l'auteur, on remarque un réel progrès : quoique l'écriture soit encore serrée, les périodes mélodiques présentent plus de développement. A l'influence de Wagner vient ici — semble-t-il — s'ajouter celle de Beethoven. La *Suite d'orchestre dans le style ancien*, œuvre de début de M. Albéric Magnard, forme, dans un langage plus simple et plus clair, un essai de rajeunissement de la suite de danses telle qu'on la comprenait au siècle dernier.

Cette audition, à laquelle Mlle Baldo, des Concerts-Colonne, a prêté le concours de son beau talent, restera un des événements de la saison. L'orchestre du Casino a montré, une fois de plus, son impeccable discipline. Nos plus chaleureuses et plus cordiales félicitations à M. Jules Goetinck, qui a préparé cette fête d'art, à M. Paul Boulvin, l'intelligent directeur du Casino, qui y a convié le public.

Le Casino a donné jeudi une matinée artistique consacrée à l'audition d'œuvres inédites de M. Paul Gilson, avec le concours de Mlle Merck, cantatrice, et de l'orchestre du Casino, dirigé par M. Jules Goetinck.

Au programme :

Fantaisie sur trois thèmes populaires canadiens. — *Le Juif Errant*, légende; *Elaine*, poème d'Eddy Levis, chantés par Mlle Merck. — Deux mélodies pour instruments à cordes. — Prélude pour le deuxième acte d'*Alvar*, drame lyrique. — *Mélodie persane; le Départ; la Brume du soir*, chantés par Mlle Merck. — Cavatine pour orchestre. — Danse slave. — Fanfare inaugurale.

BREITKOPF & HÄRTEL

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

DÉPOSITAIRES DES

PIANOS BECHSTEIN

Seul dépôt pour la Belgique

DES

HARMONIUMS ESTEY

DEMANDER LE CATALOGUE

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**. *Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de **220 millions.**
RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

ZÉLANDE — ILE DE WALCHEREN

Steamers « TELEGRAAF »
ANVERS — ROTTERDAM
Trois départs par semaine

ANVERS — FLESSINGUE
Excursions le dimanche
Voir les affiches spéciales
RENSEIGNEMENTS ET AFFICHES :
O. VERSTRAETEN et VAN MAENEN & VANDEN BROECK,
Quai du Commerce, 15 — Rue des Récollets, 16
BRUXELLES — ANVERS

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix
EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)
MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale
Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin
Vins de toutes provenances

Pour paraître incessamment :

Nouvelles Passionnées

avec un frontispice de M. VUILLARD

On peut souscrire dès à présent aux bureaux de *la Revue blanche*, 15-17, rue des Martyrs, Paris.

Exemplaires de luxe, sur hollande . . . 20 francs.
Id. ordinaires, sur vélin . . . . 5 id.

Tirage restreint.
par M. MAURICE BEAUBOURG

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM 32, rue de l'Industrie

Treizième année. — N° 36. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 3 Septembre 1893.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

Ledrain, traducteur de la Bible. — Caractère, par R.-W. Emerson (*suite*). — Pages de joie, par Paul Gérardy. — Maurice Beaubourg. — La Polychromie des Monuments et des Sculptures (*suite*). — Petite chronique.

LEDRAIN, TRADUCTEUR DE LA BIBLE

La Bible, traduction nouvelle, d'après les textes hébreu et grec. — Tome VIII, Œuvres morales et lyriques, II : *Psaumes*. — *Job*. — Paris. Alphonse Lemerre. Un vol. gr. in-8°, 474 p. Tit. et tab.

I

M. E. Ledrain approche du terme de son immense travail. Voici la fin de l'*Ancien Testament*, de l'œuvre juive proprement dite. Reste le *Nouveau Testament*, l'œuvre aryenne.

Nous avons déjà rendu hommage à la fidélité scrupuleuse, minutieuse, de cette traduction qui a résolu ce difficile problème : « unir la littéralité à la littérature », et qui touche de si près à la Revision des origines du Christianisme, souci de tant d'esprits tourmentés du désir de rendre à la religion de Jésus sa pureté et de montrer l'étonnante application qu'elle peut recevoir aux idées socialistes contemporaines (1). Nous croyons avoir largement contribué, par la persistance de nos appels, à la notoriété de ce gigantesque travail en Belgique, où le nom de Ledrain est désormais célèbre.

C'est une sorte de mot-à-mot, d'une solide élégance, qui a permis aux profanes de juger exactement le bagage du vieil Israël, enfin mis à son point. Il l'a délivré du grimage des écrivains trop amoureux de la forme ou trop désireux de faire apparaître les archives du soi-disant peuple de Dieu sous des allures plus acceptables pour les cerveaux aryens et chrétiens, grisés de symbolisme pieux.

Désormais les malentendus et les fausses appréciations que ces travestissements faisaient surgir ont occasion de disparaître. Les antiques livres saints peuvent être vus en leur réalité, ou plutôt en leur crudité. Le jugement à porter sur eux trouve une base sérieuse et fixe. Il ne défaut plus aux lettrés en général que le vêtement de la langue hébraïque elle-même, dont la version a été suivie à la lettre par M. Ledrain, avec la grecque des Septante pour contrôle, à l'exclusion de la

(1) *Art Moderne*, numéros des 6 février 1887, 19 février (*La Bible, traduction nouvelle*), 8, 22 et 29 avril 1888 (*la Bible et le Coran*), 11 novembre même année (*la Littérature antisémitique*), 23 juin 1889 (*les Prophètes dans la Bible*), 21, 28 juillet, 4 août et 8 septembre, même année (*l'Ancien Testament et les Origines du Christianisme*) ; dans le même numéro du 28 juillet 1889, *les Traductions de la Bible*.

latine déjà fantaisiste, et des françaises plus fantaisistes encore. Dans les détails, dira-t-on. Soit; mais, en pareille matière, quand il s'agit de discerner les exactes tendances et les traits de la race, par l'histoire, les mœurs et la littérature, les détails sont caractéristiques.

A une époque où l'immixtion excessive et funeste des Juifs dans la civilisation et la politique européennes ont déchaîné contre eux les fureurs de l'antisémitisme, et où l'on s'efforce de dégager les causes de ce mouvement universel et formidable, M. Ledrain a rendu à la science un service inappréciable en mettant à la portée de tous une traduction fidèle de ces documents variés où l'âme israélite s'est déposée en multiples alluvions. Vraiment, jusqu'ici, la Bible semblait trop un monument religieux, réservé aux croyants, mal visité par les penseurs, difficile à étudier en raison de ses dimensions énormes. Elle était comme l'œuvre de Voltaire, dont tout le monde parle et que personne n'a lu. Débité volume par volume, s'espaçant sur la longue série d'années qu'il a fallu à la patience du traducteur, s'offrant avec la sécurité du travail d'un esprit préservé de toute école, l'Ancien Testament a pu être lu et médité sans un trop laborieux effort, et être parcouru dans tous ses recoins et dans tous ses méandres, avec suite et méthode, par ceux que hante le salutaire désir de s'en rendre loyalement et définitivement compte.

Dans nos études antérieures sur la belle publication de M. Ledrain (1), nous avons déjà donné un exemple de la différence que présente son texte avec celui des traductions antérieures. C'était un passage du prophète Isaïe comparé avec le texte académique et fleuri de Le Maistre de Sacy. Rien n'est plus persuasif pour justifier la haute utilité et la portée de son œuvre imposante. Tout de suite se révèlent son mérite et sa conscience, d'autant plus qu'avec une exégèse infiniment délicate, il signale les moindres doutes; qu'il écarte aussi les multiples intitulés souvent naïfs et presque toujours trompeurs qui gratifient d'autres traductions d'ornements défiguratifs; qu'enfin, s'il s'agit de poésie prosodique, il isole chaque vers. Pas non plus de ces versets numérotés qui ont servi aux citations pédantesques de tant de sermons, de tant de discours sectaires et intransigeants, de tant de controverses où le Christianisme primitif s'est dénaturé en s'imprégnant des maximes et des précédents de l'Ancien Testament, si étrangers à sa psychologie tendre et à sa sociologie humanitaire.

Voici un nouveau cas aussi exemplatif, quoique pris au hasard. Nous mettons en regard le texte de M. Ledrain et celui de l'édition imprimée en 1700 chez le Bruxellois Foppens, le seul que nous ayons sous la main dans la solitude rustique où nous écrivons ceci. C'est le *Chapitre* XXIX de Job, ainsi qualifié dans la traduction usuelle, avec cette ajoute en tête : *Job fait une image de sa première félicité et de la justice avec laquelle il en usait,* alors qu'en réalité le mot « chapitre » convient fort peu et qu'il s'agit plutôt d'un CHANT de poème. Oui, un grand poème, qui, si on le débarrasse des appendices dont on l'a affublé plus tard (tel le portail d'une antique église gothique défiguré par des ornements de mauvais style), apparaît avec une beauté, une ampleur, une humanité absolument germaines de celles de Sophocle, d'Eschyle ou d'Euripide.

Voici Ledrain :

Oh! qui me donnera d'être comme aux mois de jadis,
comme aux jours où Eloah (1) me gardait,
lorsque sur ma tête luisait sa lumière
et qu'à sa clarté je marchais dans les ténèbres;
comme j'étais au temps de mon âge viril,
quand le conseil d'Eloah résidait sous ma tente,
quand Schaddai se tenait encore avec moi
et que mes gens m'environnaient,
quand dans le lait baignaient mes pieds
et que du rocher coulaient pour moi des canaux d'huile!
Alors sortais-je pour me rendre à la porte du bourg,
et sur la place publique faisais-je installer mon siège,
les jeunes gens m'apercevant se dérobaient;
les anciens se levaient et se tenaient debout,
les sars s'abstenaient de parler
et posaient leur paume sur leur bouche;
les voix des guides du peuple se taisaient
et à leur palais s'attachait leur langue.

Voici maintenant de la traduction sur la Vulgate :

2. Qui m'accordera d'être encore comme j'ai été autrefois dans ces jours où Dieu prenait lui-même soin de me garder;

3. lorsque sa lampe luisait sur ma tête, et que dans les ténèbres je marchais à sa lumière;

4. comme j'étais aux jours de ma jeunesse, lorsque Dieu habitait en secret dans ma maison;

5. lorsque le Tout-Puissant était avec moi, et toute ma famille autour de moi;

6. lorsque je lavais mes pieds dans le beurre, et que la pierre répandait pour moi des ruisseaux d'huile;

7. lorsque j'allais prendre ma place à la porte de la ville, et que l'on me préparait un siège élevé dans la place publique?

8. Les jeunes gens me voyant se retiraient par respect, et les vieillards se levant se tenaient debout.

9. Les Princes cessaient de parler, ils mettaient le doigt sur leur bouche.

10. Les Grands s'imposaient silence et leur langue demeurait comme attachée à leur palais.

Saisit-on le glissement continu, par des nuances tantôt très nettes, tantôt presque imperceptibles, vers une sorte de modernité qui nous sort du temps, vers une sorte d'extranéité qui nous sort du milieu. Combien le texte de Ledrain nous met en présence immédiate d'un peuple adorant un dieu local, Eloah ou Schaddai, pra-

(1) *Art moderne,* 28 juillet 1889, p. 236.

(1) Eloah, une des appellations du dieu des Juifs. De même Schaddai qu'on trouve plus loin.

tiquant la tente et la vie patriarcale, se réunissant à la porte des bourgs, en assemblées présidées par les anciens et les chefs, ayant des habitudes spéciales : comme marquer le silence en mettant la paume sur la bouche! Quelle transfiguration tout cela subit quand Eloah ou Schaddai devient le Tout-Puissant, quand la tente est transformée en maison, les anciens en grands, les chefs en princes, et que le silence s'indique à notre façon, par le doigt sur les lèvres! Toute couleur locale est effacée. Nous ne sommes plus chez des Arabes, mais chez des Européens. L'essence spéciale a disparu, si utile pourtant à qui veut s'éclairer scientifiquement.

Le « Tout-Puissant », expression qui vise le Dieu universel, le dieu pour toutes les nations. C'est un tout autre personnage que celui qualifié par les Hébreux « notre Elohim », c'est-à-dire notre dieu local, le Dieu ayant « son peuple », nous, les Israélites, valant certes mieux, à notre sens, que tous les autres dieux locaux, mais n'excluant pas l'existence de ceux-ci, chaque tribu adorant le sien, sauf à le voir vaincre quand il entre en concours avec Jahvé, autrement dit Eloah, El ou Elyon Ce fut le propre de la réforme de Mahomet de réduire à un seul Elohim, ALLAH, tous ces élohims divers se faisant concurrence et luttant les uns contre les autres dans une sorte de concours de supériorité divine. Si les Juifs échappèrent à la révolution musulmane, c'est que leur dispersion les avait mis en dehors du cercle d'influence, sans cesse s'élargissant, de l'Islamisme. S'ils étaient demeurés en Judée, ils seraient vraisemblablement aujourd'hui Mahométans comme tous leurs congénères de même race et porteraient la djillab', le sélam, le caftan, le fez ou le turban oriental, ainsi que la plupart des autres circoncis.

En supprimant ou en atténuant, dans le style d'une traduction, les menus faits qui laissent entrevoir ces vérités ethnologiques, on donne prodigieusement le change. Or, nous laissons à penser l'effet que doit amener un pareil système de travestissement quand il est appliqué d'un bout à l'autre d'écrits aussi prolongés que ceux qui forment la Bible, et l'impression finale que doit subir le lecteur ou l'homme d'étude. Il est complètement dévoyé. Le pôle est changé et toute la direction de l'esprit et du jugement est différente.

Cela est surtout grave quand il s'agit des parties de l'Ancien Testament dans lesquelles c'est l'âme hébraïque qui a vraiment été l'inspiratrice. Car (nous ne sommes pas les premiers à le dire) il y a dans cette collection de documents offerte à la vénération un mélange très marqué de sémitisme et d'aryanisme que la traduction de M. Ledrain, salutairement servile, permet, mieux que toute autre, de démêler. Ailleurs, un universel glacis donne aux choses une teinte commune qui trompe en uniformisant. Cela frappe dans le tome VIII, au moins autant que lorsqu'on compare l'œuvre de quelques-uns des Prophètes à la tenue générale du monument biblique. Tridon déjà, dans son livre profond et peu connu dont Juifs, Catholiques et Protestants, d'accord cette fois, ont pris soin de cacher ce pamphlet vigoureux, *Le Molochisme juif*, disait de quelques-uns de ceux-ci qu'ils semblaient des îlots s'élevant sporadiquement dans l'ensemble (1).

Bref, en sa belle indépendance et volonté d'exactitude, M. Ledrain, désertant les traductions officielles ou soi-disant orthodoxes et les rectifiant, est peut-être le seul que n'atteigne pas cette menace de l'Apocalypse : « Que si quelqu'un y ajoute quelque chose, Dieu le frappera des plaies qui sont écrites dans ce livre; et que si quelqu'un en retranche quelque chose, Dieu le retranchera lui-même du livre de la vie. »

Le numéro d'octobre de LA SOCIÉTÉ NOUVELLE publiera une étude développée sur *les Psaumes* et *Job* d'après la traduction de M. E. Ledrain et avec la signature de M. Edmond Picard; l'article qui précède n'en est qu'un extrait.

CARACTÈRE

par R.-W. EMERSON (2)

(Inédit, traduction spéciale pour *l'Art Moderne*.)

Comme je l'ai dit, la nature dispense ces forces à sa guise et, selon ses propres secrets, distribue ces royautés; de quelque impudence que fassent preuve nos sermons et nos lois, et quelque prétention qu'ils aient à former les citoyens, la nature continue son chemin et donne tort aux plus sages. Elle fait peu de cas des évangiles et des prophètes, comme quelqu'un qui peut en produire bien davantage et qui n'a pas de temps à perdre à propos d'aucun d'eux. Il y a une classe d'hommes, d'individus, apparaissant à de longs intervalles de temps, si éminemment doués d'intuition et de vertu, qu'on les a unanimement salués du nom de « divins »; et ils semblent être une condensation de ce pouvoir que nous analysons ici. Ces personnalités divines sont l'incarnation du caractère, ou pour emprunter une phrase à Napoléon, elles sont « la victoire organisée ». Elles sont ordinairement reçues avec mauvaise volonté, parce qu'elles sont nouvelles et qu'elles mettent une borne à l'appréciation exagérée qu'on a fait de la précédente personnalité divine. La nature ne fait jamais rimer ses enfants et ne produit jamais deux hommes semblables.

Souvent nous trouvons à un grand homme certaine ressemblance avec un personnage historique quelconque; et nous prédisons son sort, ou les modifications de son caractère; mais nous nous trompons d'ordinaire. Aucun grand homme ne résoudra le problème de son caractère d'après nos idées préconçues; il le résoudra à sa façon propre, façon élevée et sans précédents. Un caractère a besoin d'espace; il ne faut pas le juger quand il est entouré de trop de monde, ni dans la presse des affaires ni par des lueurs

(1) Voir notamment, dans *l'Art moderne*, *Le Cantique des Cantiques*, 14 mars 1886; *Saint Paul et le Sémitisme*, 6, 13, 20, 27 janvier 1889; *les Prophètes dans la Bible*, 29 juin 1889.

(2) Suite. Voir nos quatre derniers numéros.

entrevues à de rares occasions. Comme les grands monuments, il lui faut de la perspective. Il ne peut pas former de relations rapidement; il ne le fait pas, probablement; et nous ne devrions pas lui demander trop intempestivement d'expliquer ses actions dans le sens de la morale populaire, ou de la nôtre.

Pour moi, la sculpture est de l'histoire. Je ne crois pas qu'il soit impossible de trouver le Jupiter et l'Apollon en chair et en os. Chaque trait que l'artiste a reproduit dans la pierre, il l'a vu dans la vie, et plus beau que dans son œuvre. Nous avons rencontré beaucoup de vivantes contrefaçons, mais nous sommes nés croyants, croyants dans les grands hommes. Comme il nous est facile et naturel de nous intéresser, dans les anciens livres, aux moindres actions des patriarches! Il faudrait que l'homme soit si grand et prenne tant d'importance dans le paysage qu'il vaille les peines qu'on raconte « qu'il se leva, ceignit ses reins et s'en alla à tel endroit ». Les figures auxquelles nous croyons le plus facilement sont celles de ces hommes majestueux qui ont tout dominé dès leur entrée en scène, et qui subjuguaient les sens eux-mêmes; ainsi qu'il arriva à ce mage oriental envoyé pour apprécier le mérite de Zertusht ou Zoroastre. Quand le sage de Yunani arriva à Balkh, nous disent les Perses, Gushtasps fixa un jour pour que les Mobeds de tous pays se rassemblent, et une chaise d'or fut placée au milieu d'eux pour le sage Yunani, qui devait juger le nouveau prophète. Alors, le bien aimé de Yezdam, le prophète Zertusht s'avança au milieu de tous ces prêtres.

En voyant ce chef, le sage de Yunani s'écria : « Cette forme et ce maintien ne peuvent mentir, elles ne peuvent contenir et révéler que la vérité. » Platon dit qu'il est impossible de ne pas croire les enfants des dieux « alors même qu'ils parleraient sans arguments plausibles ou nécessaires ». Me mirant moi-même dans mes semblables, je me croirais très malheureux si je ne pouvais pas croire aux plus belles choses de l'histoire.

« John Bradshaw, dit Milton, a l'air d'un consul dont les pouvoirs ne finissent pas avec l'année; de sorte que non seulement pendant son court passage au tribunal, mais encore pendant toute sa vie, il aura l'air de siéger pour juger des rois. » J'aime mieux de croire, car c'est une science antérieure, qu'un seul homme « connaît le ciel » comme disent les Chinois, que de savoir que tant d'hommes connaissent le monde : « Le prince vertueux affronte les dieux sans crainte. Il attend pendant cent siècles la venue d'un sage, et il ne doute point. Celui qui affronte les dieux sans crainte, connaît le ciel, et celui qui attend cent siècles la venue d'un sage, connaît les hommes. C'est vers ce but que le vertueux prince se dirige, et pendant des siècles il montre le chemin à son empire.

Mais il n'est pas nécessaire de rechercher de si lointains exemples. C'est un observateur bien épais, celui-là à qui l'expérience n'a pas appris à croire à la force et à la réalité de cette magie aussi réelle, aussi inéluctable que les lois de la chimie. La précision la plus froide ne peut pas opérer sans rencontrer d'inexplicables influences. Un homme fixe les yeux sur vous, et les tombes de la mémoire rendent leurs morts, ensevelis là; il faut que vous livriez les secrets que vous êtes malheureux de garder ou de trahir. Un autre survient, vous ne pouvez plus parler et vos os semblent avoir perdu leurs cartilages; l'entrée d'un ami vous donne de la grâce, de la hardiesse ou de l'éloquence; et certaines personnes s'imposent à notre souvenir par l'expansion transcendante qu'elles ont donné à notre pensée et par la nouvelle vie qu'elles ont allumé dans notre sein. (*A suivre.*)

PAGES DE JOIE

Par Paul Gérardy.

Habiller son rêve de lointain et de voyage en prince Lirelaire et chevaucher candidement à travers le monde sentimental et chimérique jusqu'à l'heure où pèse sur la tête même la plume aventureuse, fut récemment le fait de ce nouveau venu, mais très réel poète, Paul Gérardy. *Pages de Joie* en témoignent. Dites, les merveilleuses strophes!

Et celles-ci :

Bons vieux rouliers du monde,
Je vous salue à cœur tendu,
Car tous mes hommages sont dus
A votre grandeur sans seconde.

Vieux vagabonds des routes,
De la folie et des amours,
Qui vous revenez toujours
Plus fiers de toutes les déroutes.

Empereur de Byzance,
Haut sur le pavois des soudards,
Je vous salue au bon hasard
De l'aventure et de la chance.

Et celles-là :

J'ai des trônes d'or en mousse,
Des trésors de feuilles vertes,
J'ai des chansons bien plus douces
Que viole et flûtes alertes.

J'ai pour fleurer ton haleine,
Muguets clochetants et frêles,
Folles fleurs de marjolaine
Mais tu seras la plus belle.

Si tu veux tu seras reine
De mes trésors d'or qui chante,
Si tu veux tu seras reine
De mon cœur qui les invente.

Et puis encore :

La chanson du clair de lune
Que je dis en tremblant un peu,
Un merle l'a sifflée à la brune
Au cygne attentif du lac bleu.

Elle est d'amour et de tristesse,
Et puis de joie et puis d'amour,
Et puis des sanglots d'or l'oppressent,
Et c'est encor la joie toujours.

Le merle partit à tire d'aile,
Le cygne songeant aux mots nouveaux
S'en est allé au fil de l'eau,
Avec sa tête sous son aile.

On pourrait multiplier ces preuves d'art si délicatement clair et orné, si vif de joliesse et de grâce, et même le volume entier y passerait.

Car M. Gérardy est poète tout naturellement et quoi qu'il écrive, et peu importe comment, il ne peut s'empêcher de faire le don de soi, c'est-à-dire d'enchanter.

A propos de son livre, les querelles esthétiques sont inutiles. On sent qu'il s'écoute et qu'il compose d'après lui, avant de se demander s'il est opportun de rimer en vers libres ou en vers traditionnels, en rimes riches ou en assonances. Ces questions,

en lettres capitales, qui semblent aujourd'hui dominer certaine critique, doivent lui être indifférentes. Et comme il a raison!

Le poète, le vrai, est au-dessus des programmes. Au fond, il s'en fiche. Ce ne sont que les essoufflés ou les mécanisés qui s'en embarrassent.

Avec *Dit un page* et *Chantefable un peu naïve*, ce récent volume, *Pages de joie*, forme en notre renaissance littéraire un jardin de riante et frêle architecture florale. Il y a entre ces trois livres d'indiscutables sympathies. Comme ils sont loin de ceux signés par des Flamands! Ils ont la légèreté, la sinuosité, la sentimentalité claire et alerte, la douceur nimbée de légende; ils empruntent au terroir wallon un choix de qualités vives et aussi rêveuses; ils sortent des vallées où glisse parfois un peu de clair de lune allemand; ils sont d'atmosphère irisée et trémière.

Ce double courant qui passe à travers la poésie belge nous paraît aujourd'hui nettement défini. Il indique les vraies sources d'où découleront les écoles, s'il en nait. En créer d'autres paraît impossible. Elles ne seraient que des mots.

Pages de joie est dédié admirativement à Georges Khnopff, le délicat et merveilleux poète dont le silence scelle, pour l'instant, le travail.

MAURICE BEAUBOURG

M. Maurice Beaubourg publie à *la Revue blanche* douze contes sous le titre collectif de *Nouvelles passionnées*. Je voudrais dire quelques mots moins du livre lui-même que de l'homme qui s'y révèle : et en vérité il m'apparaît qu'il est ici question d'un écrivain si intimement lié à son œuvre, qu'elle ne lui est qu'un secondaire prétexte à manifester violemment sa propre nature.

On connaît généralement assez peu parmi les artistes nouveaux la physionomie de M. Maurice Beaubourg, qui demeure un indépendant et un isolé, dont l'accueil sceptique, spirituel et cordial dissimule une ardente exaltation passionnelle, un apostolat implacable de liberté. Son premier livre, ces *Contes pour les assasins*, d'une ironie glaçante et emportée, décelait sous la fantaisie apparemment foncière une pudeur profonde de ses émotions, un frileux souci de sauvegarder sa sensibilité. On y eût pu prendre le change : l'auteur ne crut pas de son devoir d'artiste de prolonger cet apparent paradoxe, et voici une œuvre où sanglote avec une stupéfiante franchise la révélation intime de sa véritable destinée.

Un sectaire de la sensualité, un fanatique du subtil alliant en un dosage bizarre la brutalité à la frélerie, tel, avec d'exquises ressources de styliste, et une clarté toute latine, se présente en son récent ouvrage M. Maurice Beaubourg, de qui M. Stéphane Mallarmé disait avec une justesse particulière « qu'il suivait la flamme, jusqu'à la pointe ». Eloge singulier, certes, et évident dès les premières pages! C'est dans le heurt d'êtres instinctifs et jaloux de leur candeur première avec les plus odieuses, banales et immédiates nécessités de la vie, que l'écrivain cherche le jaillissement pur et vivace de l'émotion passionnelle : mais cette vie, il la piétine, la bafoue, la nie, l'atrophie avec une haine roidie et farouche. Il la déforme en caricature japonaise, la réduit au grotesque et au difforme chaque fois qu'elle effleure ses êtres choisis, et il affecte avec hauteur de ne voir dans la coalition des préjugés qu'un mirage négligeable et évanoui. Fondant tout sur l'instinct et le mouvement premier, il s'affirme impulsif, légitimant toute brisure d'obstacles au développement vierge de l'individu : et par là il touche à la morale avec une grande force.

Aux passionnels, M. Maurice Beaubourg réserve toutes ses tendresses et tous ses rêves. Ne s'attardant pas à une psychologie personnelle, il sursaute avec ses personnages, bondit avec eux par-dessus les trous de leur pensée en désarroi, et formule avec des mots vifs, en petites phrases acérées et brèves comme le geste d'un désir. Il endort le style en phrases chuchotantes, ou le précipite en cris aigus, en pépiements d'oiseaux enamourés. Les jolis titres qu'il sait choisir! *Les Ames de verre*, *la Douceur de la Caresse*, *la Petite Fille aux yeux pervers*, *l'Ombre amoureuse*... Ils disent l'esprit subtil et tendre de l'artiste; je le vois comme un nerveux qui chérirait tout ensemble Edgar Poe, Laforgue et Watteau. Et en effet il tient de l'un la coupe alerte et la sonorité étrange de certains contes, *Morella* par exemple, de l'autre la grâce emportée et sarcastique, et du maître peintre la profonde mélancolie veloutée.

Que dire des *Nouvelles passionnées* en elles-mêmes. Ce sont des récits du sensible, des mémorials mêlés de cris, et elles ne peuvent se commenter. J'observerai pourtant que deux d'entre elles s'élèvent à une psychologie supérieure de la passion; au-dessus des crises charnelles, ensorcelantes et haletantes, elles atteignent au délire spirituel, à la chasteté de l'emportement vers un idéal : je veux dire *la Nuit de lumière réelle* et *l'Eau verte et froide*, les deux meilleures choses du livre. Là, M. Maurice Beaubourg délaisse l'amour pour une communion plus haute, et il touche avec l'aisance d'un artiste de race à deux purs et fiers symboles. Cette tendance à une théorie précisée de l'individualisme et de la légitimité instinctive et passionnelle, nous la retrouverons d'ailleurs dans de prochaines œuvres, et elle s'indique avec netteté dans un petit drame, *L'Ame et le Solitaire*, paru il y a quelques mois dans la revue *L'Ermitage*.

Ce qu'il y a d'excellent en cet écrivain, c'est que le sentiment égaliste jaillit chez lui non d'un raisonnement, mais primordialement et comme de son sang.

Ainsi, le scepticisme est pour lui le complément naturel de la violente affirmation. Il vient à propos dans un temps choisi, où le réveil du moi, commencé en ironie par Maurice Barrès, se poursuit intensément avec audace, presque en sadisme saint.

Je voudrais le dire : il n'a été nul besoin d'ingérences étrangères, comme celle de Nietzsche par exemple, pour pousser la jeunesse à cette constatation, et de telles aides, si précieuses et hautes que je les estime, n'ont été que des aides et non des agents déterminants. A une époque de désagrégation générale des hypothèses sociales, on a conçu le refuge de l'instinctivité individuelle avec la simplicité du noyé qui tend les mains vers des branches : et ne tendit-il les mains que vers les reflets des arbres, il aurait encore raison dans son effort.

J'augure d'un livre valeureux et fort comme celui dont j'ai trop rapidement parlé que M. Maurice Beaubourg sera l'un des soutiens violents de notre devoir d'artistes touchant ces choses. Et comme il écrit excellemment une langue très sûre et fertile en secrètes ressources de beauté, il faudra tout ensemble penser et sourire avec lui. Je ne vois l'Art que comme un sourire sagace.

CAMILLE MAUCLAIR

La Polychromie des Monuments et des Sculptures [1]

Mais il n'y a pas que les monuments qui étaient peints, les statues l'étaient aussi. Entendons là-dessus M. Paul Girard au chapitre qu'il consacre à *la polychromie des édifices et des statues* (2). « On a vu qu'en Egypte et dans tout l'Orient l'architecture et la sculpture étaient polychromes. La même loi était observée chez les Grecs; il n'est plus permis aujourd'hui de l'ignorer.....

« On a découvert à Athènes sur l'Acropole une riche série de sculptures en tuf qui décoraient un monument bâti en tuf également et qui sont entièrement peintes. Ces sculptures, qu'on rapporte à la fin du VII^e^ siècle ou à la première moitié du siècle suivant, représentent des épisodes de la légende d'Hercule : héros et monstres y sont revêtus de tons vifs, parmi lesquels il faut citer au premier rang le rouge et le bleu; on y trouve aussi le jaune, un brun d'une nuance indéterminée, le noir et le blanc.....

« Quand, au lieu de tuf, on se servit de marbre, on continua à peindre les statues, mais partiellement..... c'est toujours le rouge et le bleu qui dominent, mais ils n'y sont appliqués qu'à certains endroits, par exemple sur les bandes brodées qui traversent le vêtement ou qui en forment la bordure. Les lèvres sont rouges, les sourcils noirs; le bord des paupières est colorié en noir pour simuler les cils, la chevelure est généralement rouge, parfois jaune d'ocre. Plusieurs de ces statues portaient des couronnes, des boucles d'oreille et des colliers de bronze doré.

Et l'auteur rappelle la collaboration de Phidias, le sculpteur, et de Nicias, le peintre, pour produire les plus belles statues de l'antiquité. Puis il cite plusieurs spécimens de statues peintes conservées dans les musées, et conclut comme suit : « Rappelons que notre sculpture, comme notre architecture, procède d'un malentendu; elle a pris pour modèle les statues décolorées trouvées dans les ruines antiques et elle a cru que là était la vérité.

« Si on songe que beaucoup de peintres étaient aussi sculpteurs, on sera frappé encore de cette intime union qui rendait, aux yeux des Grecs, la couleur inséparable de la forme, et l'associait à la sculpture comme un élément indispensable de beauté. »

Si les grandes œuvres de sculpture polychrome sont rares, il existe tout un monde de statuettes peintes, aujourd'hui fort répandues et fort connues, les statuettes de Tanagra, en terre cuite décorée des tons les plus variés et les plus délicats; elles confirment, par le fait, les théories que nous venons de rappeler (3).

Un autre exemple fameux, mais plus particulier aux monuments qu'aux statues, est celui de la ville de Pompéi, bâtie d'après les données de l'art grec, et retrouvée sous les cendres du Vésuve, encore toute couverte de peintures.

Ces témoignages sont concluants. Ils renversent la théorie des monochromistes et constituent un point de départ sûr et indiscutable pour la théorie contraire.

Après ce que nous avons dit des Grecs, nous ne nous arrêterons guère aux Romains et nous nous bornerons à constater qu'eux aussi étaient polychromistes comme le furent également les Etrusques, leurs prédécesseurs.

On connaît les tombeaux de ce peuple, conservés en grand nombre au Musée archéologique de Florence, et leurs statues funéraires, de grandeur nature, entièrement coloriées.

Sur un couvercle de tombe, en terre cuite, on voit une femme à sa toilette : elle est peinte. Sur un autre se trouvent un homme couché et une femme assise : ils sont en albâtre et peints! Une grande tombe en forme de sarcophage est entièrement couverte de peintures aux couleurs les plus variées et les plus délicates, représentant un combat d'amazones, etc., etc.

On ne trouve plus, il est vrai, trace de couleurs sur les monuments romains; les pluies ont depuis longtemps dépouillé leurs ruines de cette parure. Mais lorsque le hasard des fouilles fait retrouver les restes d'un édifice, enfouis dans le sol, on relève très généralement des restes de décoration polychrome.

Les publications des sociétés archéologiques de Namur et de Charleroi fournissent de nombreux exemples de peinture monumentale, relevés dans les villas romaines de l'Entre-Sambre-et-Meuse; on peut voir les restes de ces peintures dans les musées organisés par les sociétés que nous venons de citer.

Si les caves et les souterrains de ces villas étaient décorés de la sorte, à plus forte raison les appartements du maître devaient-ils l'être.

Il est à peine nécessaire de rappeler, après les Grecs et les Romains, le système décoratif des Byzantins, où la couleur jouait un rôle tout à fait prépondérant. Les monuments de Constantinople, de Ravenne et de Venise, élevés sous leur inspiration, sont couverts de mosaïques qui décorent tous les pleins de la construction, et plaqués de marbres d'une tonalité riche et chaude.

Dans certains monuments de la Sicile et de l'Italie, les marbres eux-mêmes sont enrichis d'une décoration mosaïque très colorée.

Si les romans n'ont pas ces matériaux précieux, s'ils manquent d'artistes capables de tracer des tableaux par la mosaïque, ils y suppléent par des enduits peints dont leurs monuments sont entièrement décorés. Ici les éléments de preuve abondent. Ce sont les grandes cathédrales, les grandes églises romanes de l'Allemagne : Mayence, Spire, Worms, Brunswick, Hildesheim et tant d'autres, où les restes de polychromie étaient assez abondants pour qu'on ait pu reconstituer, dans toute son étendue, leur système décoratif.

Ce sont Rotzebourg, Weimar, Doberau, Gustrow dont la polychromie résulte de l'emploi de matériaux colorés.

C'est encore, dans notre pays, la cathédrale de Tournai, où l'on a découvert récemment, sur un immense panneau du transept, la légende de sainte Marguerite, représentée en sept tableaux superposés, et où de nombreux chapiteaux de colonnes, des arcades et divers pans de mur ont conservé des restes importants de peintures décoratives.

Les gothiques, après les romans, ont couvert leurs monuments, leurs sculptures et leur mobilier des couleurs les plus vives, en y ajoutant l'éclat de l'or. Le fait est indéniable et c'est peut-être l'abondance et la vivacité de cette décoration qui a donné naissance à une réaction dont la Renaissance, ou plutôt dont certains artistes de la Renaissance se sont fait les apôtres.

Nous n'avons pas à discuter ici le système décoratif des gothiques et nous devons nous borner à rechercher si, comme leurs

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.
(2) *La peinture antique*, Paris, 1892, p. 271.
(3) On trouve dans E. POTTIER, *Les Statuettes de terre cuite dans l'antiquité*, de nombreux exemples de statues peintes.

prédécesseurs de l'antiquité, ils ont usé de la couleur et de quelle façon ils l'ont employée.

Or, les éléments de cette recherche sont assez proches de nous et ils sont assez nombreux pour que nous soyons complètement édifiés sur ce point.

Laissant de côté les œuvres de manouvriers, pour ne s'arrêter qu'aux travaux de premier ordre, aux chefs-d'œuvre indiscutés, et bornant son étude aux seuls produits de la statuaire, M. Courajod, dans le mémoire que nous signalions plus haut, démontre qu'ils étaient peints. Il cite les statues qui décoraient la façade du château de Pierrefonds, les sculptures de l'hôtel de Jacques Cœur à Bourges, et de la cathédrale de Reims; le puits de moire et les tombeaux en pierre des ducs de Bourgogne, à Dijon; les sculptures du chœur de la cathédrale d'Amiens, des bronzes, des ivoires, tous décorés ou rehaussés de peinture. Nous n'en finirions pas si nous devions rappeler tous les exemples de peinture donnés par l'éminent écrivain, mais nous ne pouvons passer sous silence ceux qui appartiennent particulièrement à notre pays : les statues de la façade de l'hôtel de ville de Bruges; la vierge offerte à l'église par le magistrat de Louvain en 1442; les statues que l'on sait avoir été peintes par Jean Van Eyck; le tombeau de Marie de Bourgogne, à Bruges, en bronze rehaussé de riches émaux de couleurs et la superbe série de larmes funéraires en cuivre doré et émaillé que tout le monde connaît. Nos peintres les plus renommés, à l'imitation d'ailleurs des grands peintres français et italiens, n'ont pas cru indigne de leur talent de polychromer les œuvres des sculpteurs.

Nous avons nommé Van Eyck, joignons-y encore les peintres tournaisiens cités par MM. de la Grange et Cloquet dans leurs *Études sur l'art à Tournai,* Nicaise, Barat (xv^e^ siècle), qui peint et dore les grandes statues du beffroi; Robert Campin, le maître de Roger Vanderweyden; Jacques Daret et Henri de Beaumetiel; Jean de Vrenay et bien d'autres, qui tous décorent des statues ou des sculptures ornant les façades de monuments.

Tout était peint et décoré de sujets polychromes, non seulement les monuments et les appartements habités, mais même l'intérieur des tombeaux, comme l'a établi l'abbé Vandengheyn dans ses conférences au Congrès de Charleroi et à la Société d'archéologie de Bruxelles.

Les *Études sur l'art à Tournai* abondent en intéressants détails sur les industries du bâtiment au moyen-âge; en nous bornant au seul objet de cette étude, nous trouvons que les murs des appartements sont peints en rouge ou en vert, parfois en tons unis, parfois avec un semis de motifs héraldiques; les statues sont coloriées et dorées; les meubles sont peints, et les cheminées monumentales en pierre de taille sont complètement revêtues de couleurs, le fond est noir, les moulures et les rosettes dorées, les armoiries et les sujets décorés au naturel.

L'artillerie de la ville, de même que ses étains, est peinte et vernie, ornée de devises et d'armoiries en couleurs.

Et en fait, quel est le collectionneur qui, achetant un vieux meuble avant qu'il ait passé par les mains des brocanteurs, n'a retrouvé sous les couches de couleur blanche ou jaune qui le défiguraient tout en assurant sa conservation, les restes d'une polychromie contemporaine du travail de l'escrinier?

(*A suivre.*)

Petite chronique

Au Waux-Hall. — Aujourd'hui, dimanche, concert avec le concours de M^lle^ Lise d'Ajac, du Théâtre royal de Liége. Demain, lundi, clôture.

Quelques concerts intéressants ont encore eu lieu cette semaine:

M^lle^ Neyt, bien en voix malgré la température presque glaciale, a obtenu un franc succès. M^lle^ Chainaye, également, a été fort applaudie.

Pour prendre date. — Nous apprenons que Marguerite Holeman achève en ce moment une œuvre commencée il y a près d'un an; c'est un triptyque inspiré de l'un des remarquables poèmes du poète Verhaeren : *Le Fléau* (dans *les Campagnes hallucinées*) et intitulé, dans le principe, *la Mort.*

On nous écrit d'Arnhem :

Mardi soir a eu lieu la première de *Lucie*, drame en trois actes de M^me^ Snyder van Wissenkerke, en présence des membres du XXII^e^ congrès de littérateurs hollandais et flamands. Avant tout, *Lucie* est l'œuvre d'une femme : la chaleur de sentiment, la subtilité des situations, la langue poétique l'attestent, mais aussi le manque de force et de logique. Cependant, les qualités inférieures ne sont pas prédominantes. Le tempérament fin et nerveux de l'auteur est en harmonie parfaite avec le genre de l'œuvre : l'idylle. Seulement, un sujet moins matériel ferait ressortir plus énergiquement ses bonnes qualités.

Nos auteurs ne se lasseront-ils donc jamais des drames d'amour, des situations « intéressantes » de la vie bourgeoise? La représentation de *Lucie* a été un échec pour les artistes de MM. De Vos et Van Korlaar. Sauf le jeune premier, Royaards, il n'y a personne à citer. Ni régie ni artistes étaient pénétrés de ce qu'une idylle veut dire : surtout Lucie (M^me^ Rössing) avec son jeu 1830, avec ses roulements d'yeux à donner la chair de poule. Mais... le public aime ça! H.

M. Félix Régamey a adressé ces jours-ci au *Figaro* une protestation dont voici le passage principal :

« Certes, on est moins fier d'être Français quand, après avoir regardé la Colonne, on se retourne du côté de l'Opéra, encombré d'affiches multicolores! Il en est de même lorsqu'on constate l'espèce d'inconscience qui préside à certaines manifestations extérieures de la foule et qu'on voit la partie intelligente du public supporter, sans broncher, que les plus belles statues offertes à son admiration soient déshonorées — plastiquement s'entend — et leur aspect compromis par l'apport d'emblèmes hétéroclites : couronnes de perles, drapeaux de calicot, etc., loques pompeuses, bas articles de Paris qui nous ramènent aux barbares et semblent conceptions décoratives écloses en des cerveaux de Canaques ou de Dahoméens.

« Ah! si j'étais Frémiet, si j'étais Chapu, il me semble qu'aucune considération ne pourrait me retenir, et plutôt que de voir la beauté souveraine de monuments tels que ceux de Jeanne d'Arc à la place des Pyramides, de Henri Regnault aux Beaux-Arts, souillés par ce débordement d'oripeaux, rebelle à l'outrage, j'arracherais de mes propres mains toutes mes malpropretés! Est-ce que le culte de la patrie ou des grands hommes ne devrait pas se mettre d'accord avec le culte de l'art? Et, en attendant que cet accord se fasse, est-ce qu'un simple arrêté de police ne suffirait pas pour mettre un terme à ces expansions coupables à force d'être naïves? »

BREITKOPF & HÄRTEL

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

DÉPOSITAIRES DES

PIANOS BECHSTEIN

Seul dépôt pour la Belgique

DES

HARMONIUMS ESTEY

DEMANDER LE CATALOGUE

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE

sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**. *Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de **220 millions.**

RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

ZÉLANDE — ILE DE WALCHEREN

Steamers « TELEGRAAF »

ANVERS — ROTTERDAM

Trois départs par semaine

ANVERS — FLESSINGUE

Excursions le dimanche

Voir les affiches spéciales

RENSEIGNEMENTS ET AFFICHES :

O. VERSTRAETEN, Quai du Commerce, 15, BRUXELLES — et — VAN MAENEN & VANDEN BROECK, Rue des Récollets, 16, ANVERS

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES

67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin

Vins de toutes provenances

Pour paraître incessamment :

Nouvelles Passionnées

avec un frontispice de M. VUILLARD

On peut souscrire dès à présent aux bureaux de *la Revue blanche*, 15-17, rue des Martyrs, Paris.

Exemplaires de luxe, sur hollande . . . 20 francs.
Id. ordinaires, sur vélin . . . 5 id.

Tirage restreint.

par M. MAURICE BEAUBOURG

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM 32, rue de l'Industrie

Treizième année. — N° 37. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 10 Septembre 1893.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

Femmes d'artistes. — Théatre de la Monnaie. — Caractère, par R.-W. Emerson (*suite et fin*). — Petit billet du matin. — Les Revues. — Accusés de réception. — Ventes. — Petite chronique.

Femmes d'artistes.

> Il y a encore une autre raison qui fera que la littérature d'art ira de plus en plus en décroissant : c'est le mariage des hommes de lettres.
>
> E. de Goncourt.

Cette observation d'Edmond de Goncourt ne s'appliquerait-elle pas, en son amertume, à tous les ciseleurs de pensée, aux musiciens comme aux peintres, aux sculpteurs comme aux poètes? L'influence de la femme — de l'épouse — sur l'artiste est énorme toujours, périlleuse fréquemment, néfaste trop souvent. Oh! il y a des exceptions, c'est entendu. Et nos critiques ne vous visent pas, Madame, vous qui trouvez en votre cœur les inspirations les plus touchantes pour éclairer d'une lumière toujours égale la voie que se fraie votre époux vers les calvaires. Ni vous, Madame, qui vous effacez discrètement dans l'ombre de l'artiste déjà illustre et ne voulez être que sa compagne dévouée, sinon sa servante.

Mais c'est de l'ensemble des femmes d'artistes qu'il s'agit, de ce bataillon d'amazones dont on ne se préoccupe pas assez, dans les luttes de l'art, lorsqu'on dénombre les effectifs. Qui dira les vocations qu'elles ont brisées, les déchéances qu'elles ont, consciemment ou non, entraînées, les compromissions, les chutes, les désespoirs que leur ignorance ou leur frivolité a provoqués? Ici encore le vieil adage policier : « Cherchez la femme » donne souvent la clef des modifications, lentes ou subites, qui transforment un artiste de libre et fière allure en un mannequin conforme et nul, façonné au gré des marchands (lisez éditeurs pour les hommes de lettres) et du public. Et cette femme, c'est l'épouse, celle dont la présence constante, de toutes les heures, de toutes les minutes, pèse sur la toile ébauchée, sur la page à demi couverte d'encre, dont l'avis devance l'exécution de l'œuvre, accompagne parfois sa conception et la pénètre d'éléments hétérogènes.

On pourrait, et l'étude en serait curieuse, classifier cette branche spéciale de la famille humaine, grouper les individualités analogues, établir les genres. Il serait aisé de réduire à quelques types principaux ces personnalités en apparence si diverses, et peut-être en résulterait-il quelque fruit au point de vue d'amendements éventuels.

En attendant l'anthropographe pénétrant qui se charge de délimiter irrévocablement les divisions et les

subdivisions, essayons de décrire quelques spécimens, *verbi gratia*. Peut-être ces notes brèves serviront-elles de document au classement scientifique que nous sollicitons. Pour simplifier les choses, nous nous servirons, au lieu de qualificatifs d'une détermination difficile, de noms patronymiques.

ANDRÉE croit, en sa candeur, que « c'est arrivé ». Sa famille s'étant énergiquement opposée à ce qu'elle épousât un musicien, un sans le sou, alors qu'un commerce honorable avait permis à son respectable père de se retirer à la campagne à cinquante-deux ans et de toucher semestriellement les arrérages d'une inscription nominative au Grand Livre de la Dette publique, elle a résolûment rompu avec la bourgeoisie et « elle s'est mise » artiste. Elle porte de grands chapeaux l'été, des toques de fourrure l'hiver. Elle fume la cigarette. Des discussions artistiques auxquelles prend part son mari, elle a soigneusement retenu un cliquetis de mots sonores, d'expressions techniques. Et la voici, au déjeuner hebdomadaire qui réunit les camarades de l'artiste, donnant souverainement son avis sur la représentation de la veille, sur le concert de la semaine. On demeure stupéfait d'entendre voltiger les termes : « Quinte augmentée... rythme binaire... intervalle enharmonique... contre-sujet... ton relatif... » parmi les épithètes cinglantes : « Infect... absurde... exquis... parsifalien » dont elle larde la conversation, le tout avec l'à-propos et la discrétion d'une phalène bourdonnant autour de la lampe. Le mari d'Andrée s'amuse pendant quelque temps de ce bavardage cabotino-esthétique, puis les impatiences arrivent, et l'agacement, et l'énervement destructif du calme nécessaire à l'enfantement des œuvres. Entre les repas, le piano ne chôme pas un instant. Et jusqu'aux heures nocturnes, les mélodies de Massenet et de M^lle^ Chaminade emplissent l'appartement d'un bruit lassant contre lequel il n'y a de remède que le cercle ou le café.

IRÈNE a daigné épouser Etienne, bien qu'il fût peintre. Elle est, ou à peu près, de lignée aristocratique, et c'est un honneur insigne qu'elle a fait à l'artiste en l'autorisant à partager sa chambre et à dénouer parfois sa ceinture. Aussi elle a grand soin de le lui rappeler fréquemment. Etienne a-t-il reçu dans son atelier quelque copain de jadis, l'a-t-il, tout joyeux, retenu à déjeuner : Irène glace l'invité de sa hautaine politesse. Mal à l'aise, l'ami prétexte une séance de modèle et disparaît après la chartreuse. Elle s'entoure de gens parfaitement nuls, mais titrés. Elle accepte des invitations à dîner et reçoit en cérémonie. Elle traîne son mari au bal, au théâtre. Elle lui fait peindre des tambourins et des palettes pour les bazars de charité, un chemin de la croix pour la paroisse. Quand on la félicite sur le talent de son mari, elle réplique en minaudant : « C'est une jolie distraction. Il faut qu'un homme du monde soit occupé. Cela me permet de le garder près de moi. [Je l'empêche ainsi d'aller au club, » etc., etc. Il faut toute la persévérante énergie, toute la résignation patiente et la foi artistique d'Etienne pour que cette dissolvante compagnie n'éteigne pas l'étincelle sacrée. Il a eu la faiblesse d'aimer trop sa femme pour lui imposer, au début, sa volonté et la plier aux exigences de sa vie. Aujourd'hui, il souffre cruellement d'être classé parmi les amateurs; ce mal, extrêmement douloureux pour un cœur d'artiste, est incurable.

CLAUDINE s'est réfugiée dans le mariage pour échapper à l'existence provinciale dans laquelle la médiocrité de ses auteurs la faisait végéter. Elle a épousé un artiste, mais elle eût accepté d'aussi bonne grâce un fabricant de boutons, un courtier en huiles ou un marchand de fournitures pour tailleurs. L'essentiel est d'avoir des chapeaux neufs, des robes fraîches et un mobilier en peluche (bleu-gendarme et or, c'est très distingué). Elle tolère l'atelier comme une nécessité. C'est l'usine où se fabriquent les produits qui, monnayés, lui permettent d'offrir des five o' clock à ses amies, de sortir en voiture, de se payer des friandises, des bibelots et des fanfreluches. Mais elle règne en souveraine dans toutes les autres pièces de la maison, et si son mari se présente à table en veston de travail et les mains tachées de couleur, elle le renvoie avec autorité à sa toilette. Lui marche dans son rêve, sourit d'abord aux gaspillages de Claudine, finit par s'inquiéter. L'art hautain qu'il fait n'est pas pour plaire à la foule, et les factures pleuvent. Parfois il cherche dans ses portefeuilles une esquisse qu'il voudrait terminer. « Claudine, n'as-tu pas vu ma *Faneuse?* » Si, Claudine l'a vue, et elle s'excuse : elle l'a donnée à la modiste, qui exigeait un acompte. « Et mon étude de Moissonneurs? — « La corsetière l'a emportée. Je ne pouvais plus la faire attendre davantage. Mais aussi, c'est de ta faute. Tu t'obstines à peindre des paysans. Cela n'intéresse personne; cela ne se vend pas. » Et alors Claudine verse doucement, avec mille chatteries, le poison qui va s'infiltrer jusqu'au cœur de l'artiste et l'étouffer. « Ah! si tu composais de jolis petits sujets, comme Van Beers, par exemple! Des femmes en toilette de bal, des messieurs en habit. Ou des chasses à courre. C'est ça qui réussit! Ou des souvenirs d'Orient, comme Gérôme. On n'en fait jamais assez. Tandis qu'avec tes paysanneries, tu finiras par me laisser manquer du nécessaire. Tiens, tu me fais pitié. » A moins qu'il ne torde à l'instant le cou à Claudine, ce qui peut lui amener des désagréments judiciaires, même dans l'hypothèse d'un acquittement parfaitement justifié, il y a cent à parier contre un

qu'au bout d'un an ces abominables conseils, répétés en des moments choisis, décideront l'artiste, s'il ne s'abandonne pas ouvertement à l'orientalisme, à perpétrer sournoisement des almées qui partiront en cachette pour l'Amérique. Et son ardente foi morte, les rustres qui clamaient si éloquemment les inégalités et les injustices sociales deviendront des bergers Watteau menant paître des troupeaux enrubannés.

PAULETTE adore Wilfrid. Elle avait lu ses livres et son imagination de pensionnaire s'était enflammée aux récits du conteur. La voici femme, et femme aimante. Quatre ans de mariage n'ont pu apaiser sa soif d'amour. Ce n'est plus l'homme de lettres qu'elle aime, c'est lui, son mari, son Wilfrid. Elle le veut tout entier, et avec une obstination câline sur laquelle Wilfrid plaisante d'abord sa petite femme, mais qui, bientôt, lui porte sur les nerfs, elle l'empêche gentiment d'écrire, elle cache ses plumes, elle vide l'encrier. « A quoi bon me voler tout ce temps? N'avons-nous pas de quoi vivre? Pourquoi t'éreinter à inventer des histoires pour amuser les autres? N'a-t-on pas imprimé assez de romans? » Et quand Wilfrid, décidément agacé, la traite d'enfant, de petite folle, de vilaine jalouse, elle réplique : « Eh bien, quoi! Est-ce que je ne te suffis pas? Ah! je vois bien que tu ne m'aimes plus! » Ces mots sont généralement accompagnés de larmes, qu'un mari affectueux comme Wilfrid s'empresse de sécher. Dès lors, il est perdu. Et s'il reste un très heureux mari, il devient un fort médiocre gendelettre. Paulette lui assure que s'il veut la mener à la mer, elle sera raisonnable, elle le laissera travailler. Mais là, il faut aller au Casino, aux petits chevaux, sur le sable, dans les dunes. Et des amis ont un yacht dont Paulette raffole. Essayons d'un séjour aux champs. Ici du moins, se dit l'écrivain, je pourrai me recueillir. Vous croyez, Monsieur? Et que faites-vous de l'inévitable tennis, et des courses en voiture, et des amis à recevoir, et des voisins à visiter? La résistance est inutile. A la moindre hésitation, Wilfrid est persécuté par le cri de détresse fatidique : « Je savais bien que vous ne m'aimiez plus! » Heureux s'il a encore assez d'énergie pour se secouer, enfin, et pour répondre, sans souci des catastrophes imminentes : « Eh! Madame, j'aime mon art par-dessus tout, et j'entends l'exercer comme il me plaît. » Mais l'histoire des hommes de lettres, bien qu'elle soit bourrée d'anecdotes, offre peu d'exemples de ces exécutions véhémentes. C'est que les femmes d'écrivains ont souvent, comme Paulette, d'étranges lueurs dans les yeux et, aux coins de la bouche, des fossettes qui sont un perpétuel appel aux baisers. Et, dame! il faut aimer la littérature d'un solide amour pour lui sacrifier ces agréments-là.

Nous avons dit que Wilfrid était conteur. Il va de soi que depuis son mariage il n'eut pas la pensée, même lointaine, d'écrire pour le théâtre. Paulette lui a fait jurer qu'il ne ferait jamais représenter le drame qu'il écrivit jadis, dans l'efflorescence de ses vingt ans. Vous comprenez bien qu'une femme qui aime son mari ne peut souffrir qu'il s'expose dans les coulisses et dans des loges d'actrices. A cette seule pensée, Paulette frémit d'inquiétude. Et en se fixant sur Wilfrid, ses yeux s'illuminent de leur énigmatique lueur.

LUCIENNE faisait de l'aquarelle, voire un peu de peinture à l'huile avant son mariage. On a trouvé tout naturel qu'elle épousât un sculpteur. Si Marcel eût été sage, il eût, au retour de la cérémonie nuptiale, pris le block de papier Whatman, la boîte, les pinceaux, et aussi le chevalet, et les tubes de couleurs à l'huile, et la palette, et il eût jeté le tout sans hésiter par la fenêtre. Mais a-t-on — le jour des noces surtout — de ces résolutions autoritaires? Marcel a laissé Lucienne s'installer dans son atelier, qu'elle appelle « mon atelier ». Elle y occupe la partie la mieux éclairée, sous la verrière. Elle encombre tous les rayons de ses flacons, de ses réserves de couleurs, de ses châssis, de ses cadres, de ses études. Elle décroche tous les rideaux de la maison pour faire des fonds aux casserolles, aux grès, aux hottées de légumes et de fruits qu'elle empile sur le parquet sous prétexte de « natures-mortes ». Les amies vont et viennent comme dans une ruche, caquettent, préparent du thé, démaillottent les statues de Marcel, poussent de petits cris d'horreur quand apparaissent, sous le linge mouillé, de triomphantes nudités, font un vacarme assourdissant. L'artiste a essayé de s'isoler, de travailler dans une autre pièce, un grenier qu'il avait tant bien que mal transformé en atelier... C'était pis. A chaque instant on l'appelait, on l'obligeait à descendre trois étages. « Comment faire pour mettre ce chaudron en perspective? Impossible de trouver le ton juste des écailles d'huîtres. Est-ce que tu ne pourrais pas m'établir les valeurs de la bourriche et de la gerbe de fleurs? »

On pressent ce que deviennent le ménage, la cuisine, l'existence matérielle de ces époux dont la similitude de goûts et d'occupations doit assurer le bonheur. Mais ce qui est plus grave, c'est la jalousie que provoque fatalement le succès de l'un des conjoints. Chaque commande, chaque médaille, chaque achat dont l'aubaine échoit à Marcel aiguise l'envie, dissimulée d'abord mais qui finit par éclater violemment, de Lucienne. Et un jour la situation s'aigrit au point que la vie commune devient insupportable. Marcel, s'il ne renonce pas à la sculpture (ce à quoi tel artiste se résigne parfois galamment pour avoir la paix), est désormais rangé parmi les mauvais maris qui négligent leur femme et la brutalisent, confirmant une fois de plus la vérité de l'axiome connu :

Grossier comme un sculpteur, (à quoi les sculpteurs répliquent : Bête comme un peintre, — vaniteux comme un musicien, — bien mis comme un architecte).

Mais assez ratiociné. Et gardons-nous surtout de conclure. Ces dames seraient sans pitié pour le célibataire qui a timidement risqué cette petite étude de caractères.

THÉATRE DE LA MONNAIE

Le Théâtre de la Monnaie a rouvert ses portes, et le public — un public spécial d'étrangers, de provinciaux, d'écoliers en vacances, d'abonnés déjà rivés à leur fauteuil par la force de l'habitude et des victimes du devoir professionnel — a consciencieusement, malgré la chaleur suffocante, empli la salle. Les rastaquouères se distinguent actuellement des habitués en ce qu'ils arrivent en grande toilette, tandis que ces derniers portent des complets et des chapeaux mous pour simuler un « débotté » de la campagne. Quelques abonnés vont jusqu'au smoking, ce qui fleure son retour de ville d'eau. « J'arrive d'Aix, mon cher. Il y fait épatant. » Et l'on toise l'ami qui ne s'est payé qu'un Ostende aller et retour... ou un Groenendael. Mais l'habit, et surtout le chapeau haut de forme, décèle une négligence de tenue déplorable.

Autre différence : le foyer est plein d'une animation turbulente tant que durent les migrations. Aux premiers froids, quand Bruxelles est rendu à lui-même, il se vide complètement et la dame qui vend de la limonade s'endort sur son comptoir jusqu'à l'été. Pourquoi nos concitoyens n'envahissent-ils le foyer que les nuits de bal masqué? Nul ne le sait. Il est d'usage de s'empiler dans les couloirs et l'on abandonne le vaste et gai foyer aux rares provinciaux qui s'y hasardent, avec l'inquiétude des chutes sur le parquet ciré et l'extase béate des glaces qui répercutent les lumières à l'infini.

Mais nous voici loin de la critique des soirées d'ouverture. Le spectacle, il est vrai, est dans la salle, et peu vous chaut, pensons-nous, d'apprendre que l'amour de Raoul pour Valentine a, une fois de plus, soulevé l'enthousiasme de la foule, et que Marguerite, après les vicissitudes que vous connaissez, est montée triomphalement aux cieux, portée par les anges purs, les anges radieux.

Il est entendu que *les Huguenots* servent toujours de pièce d'ouverture, à moins que la direction choisisse *la Juive*. Les deux ouvrages se valent lorsqu'il s'agit de mettre en vedette un ténor et une falcon. Les autres artistes s'encadrent à merveille dans le passe-partout, et si le public est satisfait, on peut commencer.

Disons tout de suite « qu'on peut commencer ». M. Cossira a conservé sa voix chaude, sa belle prestance. Il est resté l'excellent chanteur auquel on fit fête il y a sept ans et qu'on laissa partir pour des raisons demeurées obscures. Mme Tanésy a un superbe organe, souple, étendu. Elle se pliera à toutes les exigences du répertoire. M. Seguin nous est revenu avec toute l'autorité de son talent et ses qualités de musicien impeccable. M. Massart a été acclamé après le premier acte de *Faust*. Mme de Nuovina, qui avait mis dans le rôle de Santuzza l'emportement tumultueux de la femme lâchée, a échauffé son interprétation de la jeune fille abandonnée. Elle a composé une Marguerite qui, si elle n'a pas l'ingénuité de la Gretchen du poète, n'en est pas moins originale et intéressante. Son succès a été très vif après l'air des bijoux, la scène de l'église et le trio final. Mme Archaimbaud s'est muée en Mlle Paulin, ce qui ne modifie point sa voix un peu grêle et son jeu gracieusement maniéré.

Quelques débuts, en général heureux, ont marqué ces deux soirées. Citons spécialement celui de Mlle Madeleine de Nocé, vouée aux princesses d'opéra, mais destinée, croyons-nous, à un avenir plus artistique. Mlle de Nocé est charmante malgré sa gaucherie, et la fragilité de sa voix n'empêche pas la chanteuse de plaire, tant elle a d'aisance dans l'expression musicale et de légèreté dans les vocalises.

Les chœurs ont montré du zèle et l'orchestre de la discrétion. Espérons que la saison tiendra ce que promettent les soirées inaugurales.

CARACTÈRE

par R.-W. Emerson (1)

(Inédit, traduction spéciale pour *l'Art Moderne*.)

Qu'y a-t-il de meilleur que des étroites relations d'amitié, quand elles ont pour base ces racines profondes? La possibilité de joyeuses relations entre quelques hommes est une réponse suffisante au sceptique qui doute des facultés et des forces humaines; c'est la croyance et aussi la pratique de tout homme sensé. Je ne sais ce que la vie peut offrir de plus satisfaisant que cette entente profonde qui subsiste, après de nombreux échanges de bons offices, entre deux hommes vertueux dont chacun est sûr de lui-même et sûr de son ami. C'est un bonheur qui voudrait ajourner tous les autres plaisirs et qui fait bon marché de la politique, du commerce et des églises. Car, lorsque les hommes s'assemblent comme ils devraient le faire, chacun d'eux bienfaiteur, pluie d'étoiles, habillé de pensées, d'actes, de talents, cette réunion serait la fête de la Nature que toutes choses annoncent. D'une telle amitié, l'amour entre les sexes est le premier symbole, comme tout ce qui existe est symbole de l'amour. Ces rapports avec les êtres les meilleurs, nous les avons pris autrefois pour des romans de jeunesse, mais avec l'élévation du caractère ils deviennent la plus solide des jouissances.

S'il était possible d'avoir avec les hommes des relations vraies! Si nous pouvions nous abstenir de leur demander quoi que ce soit, louange, aide ou pitié, et ne les forcer à nous aimer que par la vertu des lois les plus anciennes, des lois primordiales!

Ne pourrions-nous pas agir avec quelques personnes — avec une personne seulement — d'après ces statuts encore inédits, et faire l'expérience de leur efficacité? Ne pourrions-nous faire à notre ami l'hommage de la vérité, du silence, de la patience? Faut-il le chercher si impatiemment? Si nous sommes apparentés, de quelque façon, nous nous rencontrerons. Dans le monde ancien il était de tradition qu'aucune métamorphose ne pouvait cacher un dieu à un autre dieu, et un vers grec dit :

Les dieux ne sont pas inconnus les uns aux autres.

Les amis aussi suivent les lois de la divine nécessité; ils gravitent l'un vers l'autre et ne peuvent faire autrement :

Quand ils s'éviteront,
C'est alors qu'ils jouiront le plus l'un de l'autre.

(1) Suite et fin. Voir nos cinq derniers numéros

Car ces relations ne sont pas arbitraires, elles sont *consenties*. Il faut que les dieux s'asseyent sans sénéchal dans notre Olympe et qu'ils s'y installent par une divine supériorité. La société est gâtée s'il faut prendre des peines pour la rassembler, s'il faut réunir des hôtes trop éloignés, trop dissemblables. Et si toute réunion n'est pas une vraie société, c'est un bavardage, une contorsion malfaisante, vile, dégradante, fût-elle même composée des meilleurs esprits. Chacun rentre ce qu'il a de meilleur et tous les défauts sont mis en état de pénible activité, — comme si les Olympiens se réunissaient pour échanger leurs tabatières.

La vie marche vite. Nous poursuivons quelque dessein fugitif, ou nous sommes poursuivis par quelque crainte ou quelque commandement. Mais si, soudain, nous rencontrons un ami, nous nous arrêtons, — notre zèle et notre agitation précédentes nous paraissent bien futiles. Il nous faut une pause, il faut entrer en possession de nous-même et de notre ami, il nous faut acquérir le pouvoir de gonfler, d'étendre, avec les ressources du cœur, le moment présent. Dans toute noble relation, le moment est tout.

L'esprit nous prophétise la rencontre d'un de ces êtres divins; le cœur désire un ami. Pour être heureux il nous faut l'accomplissement de ces deux choses en une. Les siècles s'éveillent à la conscience de cette force morale. Toute force n'est que l'ombre ou le symbole de celle-là. La poésie n'est joyeuse et forte que quand elle tire de là son inspiration. C'est quand ils sont remplis de cette force que les hommes écrivent leur nom sur le monde. L'Histoire a été mesquine, nos nations n'ont été que des populaces, nous n'avons jamais vu un homme : nous ne connaissons pas encore cette forme divine, nous n'en avons que des rêves et des prophéties, nous ne connaissons pas les manières majestueuses qui lui sont propres, et qui apaisent et exaltent en même temps celui qui les voit. Nous reconnaîtrons un jour que l'énergie la plus intime devient l'énergie la plus universelle, la plus publique, que la qualité surpasse la quantité, et que la grandeur de caractère agit dans l'obscurité et secourt ceux qui ne l'ont jamais vue. Toute la grandeur qui nous est déjà apparue nous est comme un commencement, un encouragement à marcher dans cette voie.

L'histoire de ces dieux et de ces saints que le monde a écrite, puis adorée, est un multiple document de caractères. Les siècles ont exalté les actions d'un homme qui ne dut rien à la Fortune et qui fut supplicié au gibet de sa nation; la pureté de sa nature a jeté une splendeur épique sur les circonstances de sa mort, et cet éclat a transfiguré chaque petite particularité de sa vie en un symbole universel, aux yeux des humains. Cette grande défaite est jusqu'à présent notre plus haut fait. Mais l'esprit réclame une victoire que les sens eux-mêmes puissent apprécier, une force de caractère qui convertisse les juges, le jury, les soldats et les rois; qui commande aux vertus animales et minérales et leur soit supérieure, qui se confonde avec le cours de la sève, des fleurs, des vents, des étoiles et de tous les agents moraux.

Si nous ne pouvons pas atteindre d'un bond à ces grandeurs, rendons-leur hommage au moins. Dans la société, ces grands avantages sont quelquefois comptés comme des désavantages. Ayons d'autant plus de prudence dans nos évaluations particulières.

Je ne pardonne pas à mes amis de ne pas savoir reconnaître un beau caractère, ou de ne pas le recevoir avec une hospitalité reconnaissante.

Quand, à la fin, ce que nous avons toujours désiré est arrivé, et que les rayons en jaillissent sur nous du haut de cette contrée céleste, — alors ceux qui sont grossiers, critiques, et qui traitent un tel visiteur avec la vulgarité et la méfiance des rues, témoignent d'une grossièreté qui referme presque les portes du ciel sur eux. Si l'âme ne connaît plus ce qui lui appartient, si elle ne voit pas à qui elle doit culte et fidélité, qu'elle ait honte, car c'est là la véritable insanité. Y a-t-il une autre religion que celle-là, — de savoir qu'en quelque lieu du vaste désert des êtres qu'ait fleuri ce sentiment sacré, c'est pour nous que cette fleur s'est ouverte. Si personne ne le voit, moi je le vois. Fussé-je le seul, je suis conscient de la grandeur du fait. Pendant qu'il fleurit je garderai le sabbat tout le temps, je suspendrai ma mélancolie, mes folies et mes plaisanteries. La présence de cet hôte satisfait et sert la Nature. Beaucoup d'yeux savent découvrir et honorer les vertus prudentes, les vertus du foyer; d'autres, plus rares, savent reconnaître le Génie et sa trace étoilée, — bien que la foule en soit incapable; mais quand cet immense amour qui peut tout souffrir, qui peut se priver de tout, qui aspire à tout, qui s'est juré à lui-même qu'il serait aux yeux du monde un misérable et un fou plutôt que de souiller ses mains par aucune condescendance, — quand un sentiment pareil entre pour les traverser dans nos rues et nos maisons, ceux-là seuls qui sont purs et qui aspirent à s'élever peuvent le voir en face; et le seul hommage qu'ils puissent lui rendre, c'est de le reconnaître.

R.-W. EMERSON

PETIT BILLET DU MATIN

A M. MAURICE BEAUBOURG.

Vous avez tenu, Monsieur, à compléter par votre livre la plus belle saison de littérature que nous ayons eue depuis longtemps. La couverture de vos *Nouvelles passionnées* ponctue de violet évêque les parterres de pissenlits que sont les devantures actuelles des libraires. Le passant, feuilletant ces pages, y trouvera d'étranges et belles histoires. J'espère qu'il s'arrêtera à la principale, l'aventure de cette *Ame de verre* qui pourrait bien être la vôtre; le jour où vous avez rencontré ce titre, vous avez formulé votre personnalité. N'êtes-vous pas, en effet, une de ces fines frêles anciennes verreries italiennes, où s'irise en reflets irréels la réalité brutale de l'extérieur? Du verre frappé à coups pressés s'échappe la plainte délicate et perceptible des seuls artistes, la vibration d'une exquise sensibilité qu'heurte la rudesse des choses. Or, en toute âme un peu bien née, il persiste, l'écho plaintif de l'âme de verre qui se brisa jadis. Et c'est en mémoire des verreries défuntes que nous saurons recueillir et louer votre livre.

M. L'H. (*Gil Blas.*)

LES REVUES

L'Ermitage, revue artistique et littéraire, paraissant chaque mois, Henri MAZEL, directeur; René BOYLESVE, Stuart MERRILL, secrétaires généraux; — 4e année. — Chaque livraison de quatre feuilles in-8°, 60 centimes, un an 6 francs. — Paris, bureau de la revue, 26, rue de Varenne.

L'Ermitage est une des revues les plus recherchées de la jeune littérature; elle mêle à l'art les préoccupations philosophiques et sociologiques, mais exclut la politique. Fondée en 1889, elle a groupé une élite de ces esprits, caractéristiques de notre époque, qui envisagent la transformation sociale comme une nécessité,

une justice et une espérance et comprennent l'influence décisive qu'elle aura sur l'Art.

L'Ermitage est surtout une revue de combat. Pas un des hommes qui représentent le renouveau, la lutte contre les formes usées, la volonté de favoriser et de hâter l'évolution artistique, qui n'y ait passé : Verlaine, Rimbaud, Moréas, Régnier, Griffin, Verhaeren, etc.

On se rappelle, dans le monde lettré, la campagne contre le Parnasse qu'y fit M. Retté dans ses remarquables chroniques de 1892.

Dans son numéro de juillet de cette année, *l'Ermitage* a publié un *referendum : Quelle est la meilleure condition du bien social? Une organisation libre et spontanée ou bien une organisation disciplinée et méthodique? Vers laquelle de ces conceptions doivent aller les préférences de l'artiste?* — *L'Ermitage* s'était adressé aux écrivains français et étrangers de la nouvelle génération, c'est-à-dire tous ceux ayant moins de trente-cinq ans.

Quatre-vingt-dix-neuf ont répondu; en voici la répartition dressée d'après les réponses : Socialistes, 23; anarchistes, 52; opinions intermédiaires, 24.

Cinquante-deux anarchistes! parmi ce monde d'artistes, de raffinés, d'aristocrates de la pensée. Voilà qui va faire frémir ceux qui ignorent le vrai sens humanitaire et chrétien de ce mot; chez qui l'anarchie n'évoque que le souvenir de Ravachol; qui n'ont jamais lu l'admirable *Conquête du Pain* du prince Kropotkine qui ne sont renseignés là-dessus que par les stupides déclamations doctrinaires. Parmi les collaborateurs de *l'Ermitage*, Retté, Carrère, Mauclair, Quillard, notre compatriote Roland de Marès sont anarchistes. Merrill, Adam, Dumur, Viellé-Griffin sont socialistes.

Les poètes de *l'Ermitage* sont : Stuart Merrill, Adolphe Retté, Louis Le Cardonnel, Roland de Marès, Yvanhoé Rambosson.

Henri Mazel, l'auteur de *la Fin des Dieux*, sous la signature de Saint-Antoine, fait les articles philosophiques; Stuart Merrill la chronique des poésies; Hugues Rebell la chronique des proses. Boylesve, un de ses deux secrétaires généraux, est le pseudonyme de Tardivaux.

L'Ermitage s'intéresse beaucoup aux littératures étrangères. Hugues Rebell donna des traductions de poètes anglais; Karl August y publia une étude sur la *Littérature allemande contemporaine*, Joao de Lisboa sur la *Littérature portugaise*, Roland de Marès sur la *Littérature hollandaise* et particulièrement sur l'inoubliable Multatuli, si près de nous Belges, par le sol et par la langue, et que nous ignorons presque tous. Lire dans la livraison de juin 1893 de LA SOCIÉTÉ NOUVELLE son étonnant *Dialogue japonais*.

Pour qui veut se tenir au courant de ce mouvement complexe qui unit les Lettres et les Sciences, l'Art et le Socialisme, tel qu'il se produit en France parmi les jeunes et vigoureux esprits, la lecture de *l'Ermitage* est des plus instructives et des plus salutaires. Elle a aussi tout le charme des expéditions enthousiastes vers les rivages du prochain avenir. Elle encourage l'âme et la nettoie de ses préjugés. Elle montre où doit se fixer la nouvelle orientation de l'esprit moderne.

Voici le sommaire du numéro d'août dernier :

Adolphe Retté, Roland de Marès. — *Au bord de ce fleuve*, Stuart Merrill. — *Souvenirs de la quinzième année*, Paul Adam. — *Le Héros*, Emile Michelet. — *Le Mystère du vent*, Saint-Pol-Roux. — *Les neuf prêtresses de l'île de Sein*, René Boylesve. — *Poésie*, Victor Remouchamps. — *Cri d'alarme*, Adolphe Germain. — *Les yeux clos*, Camille Mauclair. — *Victor Hugo et le siècle*, Saint-Antoine.

CHRONIQUES : I. *Les Poésies*, par Stuart Merrill. — II. *Peints par eux-mêmes*, d'Hervieu, par Hugues Rebell. — III. Autour des Théâtres : *La Pantomime*, par Jacques des Gachons. — IV. Notices bibliographiques.

VARIÉTÉS : *Affirmation d'art*, par Saint-Antoine. — *Musée de l'Ermitage*, Roland de Marès, par Fra Eremitano. — Petites nouvelles. — *Lettres de MM. Jules Renard et Adolphe Retté.* — Revues.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Harald Roi, drame en neuf scènes, par ERNEST BOSIERS; Bruxelles, P. Lacomblez. — *La Ronde du Trouvère*, par MAURICE DESOMBIAUX; Gand, A. Siffer. — *Notes d'être*, par CHARLES SLUYTS; Bruxelles, P. Lacomblez. — *Au Jardin de l'Infante*, par PAUL SAMAIN; Paris, édition du « Mercure de France ». — *Premières poésies*, par JEAN CARRÈRE; Paris, bibliothèque de « la Plume ». — *Rêves des heures lentes*, par CHARLES BUET; Gand, A. Siffer.

VENTES

LA COLLECTION HOLFORD, l'une des plus importantes collections d'eaux-fortes, de gravures et de dessins de maîtres, a été vendue récemment à Londres, Il y avait 696 numéros, tous de premier ordre. Les enchères ont atteint des chiffres fantastiques. C'est ainsi qu'on a payé 2,000 livres sterling, soit plus de *cinquante mille francs*, un exemplaire de l'eau-forte de Rembrandt qui représente l'artiste appuyé sur un sabre (1er état) et qui figure sous le n° 23 du catalogue Wilson. Il n'en existe, dit-on, que quatre exemplaires. Les trois autres sont classées dans des musées.

Les autres planches de Rembrandt ont également été cotées très haut. Citons entre autres la pièce dite « aux cent florins » (*Jésus guérissant les malades*, n° 78 du catalogue Wilson, 1er état), adjugée 1,750 liv. st. (43,750 fr.); *Jésus devant Pilate* (W., n° 80), 1er état, sur japon, 1,250 liv. st. (31,250 fr.); un *Portrait de Rembrandt* (W., n° 7), 1er état, 420 liv. st. (10,500 fr.); *Jésus crucifié entre deux larrons* (W., n° 81), 1er état, 200 liv. st. (5,000 fr.); *la Mort de la Vierge* (W., n° 164), 1er état, 145 liv. st. (3,625 fr.); même prix pour *le Paysan portant un seau de lait* (W., n° 210), 1er état, sur japon. *Les trois arbres* (W., n° 209), a été vendu 170 liv. st. (4,250 fr.); *la Vue d'Omval* (W., n° 206), 320 liv. st. (8,000 fr.); *la Fuite en Egypte* (W., n° 61), 2e état, 140 liv. st. (3,500 fr.); *la Résurrection de Lazare* (W., n° 77), 3e état, 125 liv. st. (3,125 fr.); *le Peintre dessinant d'après un modèle* (W., n° 189), 1er et 2e états, 125 liv. st.; *Paysage au carrosse* (W., n° 212) sur japon, 130; *les Trois Chaumières* (W., n° 214) 1er etat, 275; *Paysage à la tour* (W., n° 215) 1er état, 210; *Le Canal* (W., n° 218) sur japon, 260; *Paysage avec ruines* (W., n° 220), 1er état, 145; *Paysage avec troupeau de moutons* (W., n° 221), 1er état, 245; *Paysage avec un obélisque* (W., n° 224), 1er état, 185; *Verger avec grange* (W., n° 227), 1er état, 170; *Canal avec deux cygnes* (W., n° 232), 1er état, 120; *Paysage avec grand bateau* (W., n° 233), 200; *Renier Ansloo* (W. n° 273), 1er état, 120; *le Vieil Haaring* (W., n° 276), 3e état, 190; *le Jeune Haaring* (W., n° 277), 1er état, 145; *John Lutma* (W., n° 278), 180; *Jean Asselyn*, 1er état, 140;

Ephraïm Bonus, 1er état avec le rond noir, 1,950, 2e état, 135; *Jean-Cornelius Sylvius* (W., no 282), 450; *Coppenol* (grande planche), 1,350; *Van Tolling*, 2e état, sur japon, 530, *le Bourgmestre Six*, 2e état, sur japon, 380; 3e état, 255; *la Fiancée juive* (W., no 337), 1er état, 175.

Toutes les pièces de la collection ont été très vivement disputées, et ce n'est pas Rembrandt seul qui a atteint les hauts prix. Le très beau et très curieux *Saint-Georges*, du maître inconnu de 1466, qu'admirent les visiteurs du Musée d'Amsterdam, a été poussé à 165 livres sterling. Citons encore : Marc-Antoine Raimondi : *Adam et Eve*, 180 liv. st.; *le Massacre des Innocents*, 190; *la Peste* (avant les inscriptions), 370. — Albert Dürer : *Adam et Eve*, 100; *la Sainte Famille*, 110; *Saint Hubert*, 150; *Saint Jérôme*, 130; *le Chevalier de la mort*, 145. — Hans Burgmair : *Saint Georges*, 120. — F. Von Bocholt, *le Jugement de Salomon*, 100; *Saint Michel*, 135.

Prix très élevés aussi (de 50 à 80 livres) pour les œuvres de Lucas de Leyde, Guiseppe Longhi, Mantegna, Israël van Mecken, Raphaël Morghen, F. Muller, etc.

Petite chronique

C'est samedi prochain, 16 septembre, que s'ouvrira au public le Salon de Bruxelles. Les membres de la presse y seront admis dès le 14.

Banquet Eekhoud. — *L'Art moderne*, *Floréal* de Liége, *le Mouvement littéraire*, *le Réveil* de Gand et *la Société nouvelle* ont adhéré au banquet littéraire organisé en l'honneur de Georges Eekhoud par *la Revue rouge*. Un grand nombre de littérateurs, de peintres, de sculpteurs et de musiciens se sont déjà fait inscrire comme participants à cette fête d'art.

Nous avons annoncé les fêtes qui s'organisaient à Mons à l'occasion de la célébration du trois-centième anniversaire de la mort de Roland de Lassus. La ville de Munich, où Roland est mort après avoir été attaché pendant trente-cinq ans à la Chapelle des souverains bavarois, se propose de commémorer, elle aussi, cette grande date de l'histoire de la musique. C'est le 14 juin 1894 que tombe l'anniversaire de la mort du célèbre maître wallon. La veille, les sociétés musicales de la capitale bavaroise se formeront en cortège et exécuteront un concert devant la statue du maître, qui s'élève, à Munich, sur le « Promenadenplatz ». Pour le jour même de la mort, on projette une grande fête musicale, dont le programme sera vraisemblablement consacré à l'exécution de ses œuvres vocales, mondaines et religieuses. Il y aura, en même temps, une exposition d'autographes du maître, dont la bibliothèque de Munich possède un grand nombre, une exposition d'instruments du temps, de portraits du maître et de ses plus célèbres disciples; bref, tout un ensemble de curiosités se rapportant à sa personne et à sa glorieuse carrière.

A Mons, la Ville organise, entre autres, un grand concours de chant d'ensemble qui comprendra, notamment, une division d'honneur et une division d'excellence. Un grand nombre de primes, de médailles et d'objets d'art seront distribués aux société victorieuses. On peut dès à présent consulter le règlement dans nos bureaux.

Les dates des représentations de Bayreuth, en 1894, sont dès à présent fixées.

Elles auront lieu du 19 juillet au 19 août et seront consacrées à *Parsifal*, *Tannhäuser* et *Lohengrin*.

Suivant la tradition, *Parsifal* ouvrira et fermera la série. Il y aura en tout vingt représentations.

On sait que, grâce à l'initiative intelligente de M. Lugné-Poë, un cercle de soirées artistiques s'est formé dernièrement ayant pour but de présenter aux délicats des spectacles pouvant satisfaire leurs goûts.

Voici la liste des représentations que donnera ce cercle « L'OEuvre » :

Rosmersholm, d'Ibsen, traduction Prozor.

L'Ennemi du peuple, d'Ibsen.

Ames solitaires, de Gerhardt Hauptmann, traduction Alexandre Cohen.

Les Fiancés, de Gogol, traduction de Michel Delines.

Au-dessus des forces, de Björnson, traduction Prozor.

Les Vierges, de Marco Praga, traduction Thalasso.

Chaque représentation sera précédée d'une conférence. Pour *Rosmersholm*, M. Léopold Lacour parlera des *Femmes d'Ibsen*; on entendra ensuite M. Bernard Lazare, etc.

La partie décorative est confiée à M. Edouard Vuillard.

Quant aux spectacles, pour lesquels M. Camille Mauclair s'associe à la direction, ils seront d'une forme théâtrale et poétique absolument neuve.

Le siège social de « l'OEuvre » est : 21, rue Rochechouart.

Certains journaux d'art — ou soi-disant tels — pratiquent, on le sait, la pêche à l'abonné avec des ruses auprès desquelles les trucs patients et habiles des pêcheurs de brochets et de truites les plus expérimentés ne sont que de la Saint-Jean.

Voici une recette nouvelle, employée par une revue française, et que nous recommandons à tous les journaux qui se livrent au sport dont s'agit. La revue en question encarte tout simplement, dans les livraisons destinées aux peintres, le petit avis ci-après, auquel est joint (naturellement) un bulletin d'abonnement :

M.....,

Un prochain no de la Revue . . . . . *contiendra une appréciation sur votre envoi à l'exposition de* . . . . . *Nos abonnés sont priés de nous signaler d'avance à quelles expositions ils prennent part, soit à Paris, soit en province,* afin que nous puissions en aviser nos correspondants.

Veuillez agréer, M , nos sincères salutations.

N'est-ce pas ingénieux? A la bonne franquette, comme dit Caran d'Ache en son amusant « Carnet de chèques ».

La subvention des théâtres :

L'Opéra de Paris est le plus richement subventionné des théâtres lyriques de l'Europe : un million. Après lui viennent l'Opéra royal de Berlin, 700,000 francs; l'Opéra de Stuttgart, 655,000 fr.; l'Opéra royal de Dresde, 400,000 francs; l'Opéra impérial de Vienne, 300,000 francs.

En Italie, le Théâtre San-Carlo de Naples, le plus avantagé, reçoit annuellement 300,000 francs; l'Apollo de Rome, 290,000 francs, et la Scala de Milan, 175,000 francs.

BREITKOPF & HÄRTEL

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

DÉPOSITAIRES DES

PIANOS BECHSTEIN

Seul dépôt pour la Belgique

DES

HARMONIUMS ESTEY

DEMANDER LE CATALOGUE

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE

sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**. *Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de **220 millions**. **RENTES VIAGÈRES** aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

ZÉLANDE — ILE DE WALCHEREN

Steamers « TELEGRAAF »

ANVERS — ROTTERDAM

Trois départs par semaine

ANVERS — FLESSINGUE

Excursions le dimanche

Voir les affiches spéciales

RENSEIGNEMENTS ET AFFICHES :

O. VERSTRAETEN, Quai du Commerce, 15, BRUXELLES — et — VAN MAENEN & VANDEN BROECK, Rue des Récollets, 16, ANVERS

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES

67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin

Vins de toutes provenances

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.

L'Argus de la Presse est le collaborateur indiqué de tous ceux qui préparent un ouvrage, étudient une question, s'occupent de statistique, etc., etc.

S'adresser aux bureaux de *L'Argus*, 155, rue Montmartre, Paris. — Agence à Bruxelles : 150, rue de l'Intendant.

L'Argus *lit 5,000 journaux par jour.*

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM 32, rue de l'Industrie

Treizième année. — N° 38. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 17 Septembre 1893.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

Au Retour. — Femmes d'artistes. — Baraques foraines. *J.-K. Huysmans.* — La Situation actuelle du théâtre en Hollande (*suite*). — La Polychromie des Monuments et des Sculptures (*suite et fin*). — Eugène Ysaye. — Les Musées consacrés aux hommes célèbres. — Bibliographie musicale. — Petite chronique.

AU RETOUR

Il tourne encore dans ma tête le voyage, alors que je m'assieds, au retour, parmi mes livres, devant mon travail. J'ai peine à me ressaisir, à me rehabituer aux bras et au dossier de mon fauteuil. L'encrier s'ouvre, avec, au dedans, une encre desséchée. Les plumes sont là, sablées de rouille. L'horloge semble morte. Un silence, d'autant plus profond que le tumulte bruit dans mon souvenir, s'est assis sur les meubles, a glissé au long des murs et me regarde à travers les yeux de quelques portraits. La chambre s'est revêtue de passé, elle, la bonne chambre, qui pourtant est imprégnée de toute ma vie présente. Et j'écoute et je vois et je goûte ce contraste comme un charme et je désire le prolonger pour en noter l'impression et revivre une dernière fois ces heures de curiosité et de fièvre qui volèrent — pendant un mois — autour de mon âme. Oh ! ces trains passant les gares, la nuit, avec un énorme bruit de tambours, éclairé par des torches. Ces éclairs successifs sur la vitre des portières, ces titillements de sonneries électriques, ces signaux entrecroisant leurs gestes de clarté et puis, tout à coup, le noir et les ténèbres que la machine haletante semble mâcher et rejeter en fumée derrière elle ! On roule à travers l'inconnu parmi des plaines et des plaines, on roule, le corps secoué, le sommeil déchiré de sifflets, on roule des heures et des heures, laissant après soi les paisibles villages, dont les cloches tintent le premier angelus, laissant les bois, les mares, les lacs, les fleuves et débarquant, à l'aube vitreuse, en quelque ville moite encore de sa joie nocturne et toute sonnante de tombereaux. Ou bien c'est la course, en plein jour, à travers vallées et montagnes, l'affolement du charbon, de la vapeur et des métaux à travers les verdures et les fleurs. Des troupeaux d'oies ou de vaches vont boire aux sources, des enfants nus se baignent en des rivières, des oiseaux clairs volent sur des moissons, un bariolage de toits bleus d'ardoises ou rouges de briques éclate dans le soleil, tandis que des émeutes de poussière et des vacarmes de fer et d'acier salissent ou cachent ces coins d'idylle. Et c'est toujours, tel un ronron formidable, le train dévorateur et volant.

Les capitales !

Voici les places illustres, les fontaines usées depuis des ans par les pleurs de leurs sanglots d'eau ; les cava-

liers de bronze coupant les nues au fil de leur épée brandie; les colonnes et les arcs triomphaux par où les conquérants morts s'en vont vers leurs tombeaux. Tel palais revêtu de siècles surgit comme un décor de fête défunte, vaste et silencieux; tel autre, que peuple à lui seul un empereur, retentit de clairons, frissonne, à son faîte, en ses drapeaux au vent, et couve de la gloire, sous les ailes reployées de ses aigles. Des soldats passent roides et précis, comme si un seul homme marchait en leurs mille pas. Les cuivres au clair débouchent au coin de rues : leurs musiques de tintamarres et d'éclats semblent casser du soleil. Les foules sur leur passage font une haie de soie ou de haillons, bruissante. Et, par au-dessus des têtes, tanguent les cloches, bondissent les cloches, clament les cloches vers les cloches, comme si le tumulte voulait être dominé et rythmé dans sa folie.

Sur le fleuve dont les eaux de cuivre verdissent le granit des ponts, les énormes boules de verre des lanternes tiennent une jonglerie de feux et de lumières suspendue dans l'air. Le matin, aux proues des bâteaux, quelques mousses suspendent des oriflammes et des banderoles — et chantent; le soir, quand le couchant mêle au courant retroussé de vent l'or qui tombe du soleil, on écoute crier les poulies au glissement des cordes qui arborent le fanal au haut du mât. Et ce rappel bref des manœuvres marines pousse au songe tout à coup clair d'une ville immense de tous côtés assiégée par des navires.

Les musées dressent leurs colonnades et leurs tympans magnifiés de fresques et de statues. Voici les marbres héroïques de la Grèce et de l'Asie; les gorgones amputées de leurs bras; les chevaux du soleil mutilés et boiteux; des corps sans tête et des jambes sans torse. Minerve n'a plus l'égide, Cérès tient au lieu de sa gerbe le vide entre ses bras, Mercure semble voler sans ailes. Mais tel est la hantise de la légende et le travail du souvenir autour de ces débris, qu'ils s'imposent, non pas diminués, mais grandis par ces idiotes iconoclasties. Ils semblent revenir d'une bataille énorme, de celle qu'on livre depuis des siècles à la bêtise et à la barbarie et ce qui demeure de leur défaite en marbre et en porphyre suffirait à illustrer à tout jamais la tombe de leurs vainqueurs, si l'on posait sur elle les blocs cassés de cette splendeur.

On traverse des carrefours de galeries, on monte des escaliers larges et miroitants jusqu'aux salles où seuls les chefs-d'œuvre animent le silence.

Les maîtres d'Italie commandent aussitôt; ce sont les Vierges immobiles parmi des anges passionnés; les Saint-Sébastien éphébiques, dont la chair trop belle est amoureuse de flèches, les Vénus graciles et mélancoliques voilant de leurs cheveux onduleusement las l'ivoire payen de leur ventre.

Les vieux Flamands paisibles se mêlent aux Germains tragiques dans le salon voisin.

Les premiers, pendant les premiers siècles de la période gothique, n'ont rêvé que douceur tranquille et chasteté bien portante. Peinture de beurre et de lait, décor d'un luxe propret, vision d'après-midi calme, quand l'heure sonne parmi les rues lisses et vides.

Les seconds — ceux de Saxe et de Souabe — furent des violents, des frustes et des extrêmes. Leurs personnages? — attitudes de reîtres, masques de bandits. Ils ont réellement peint l'affre de la passion. Pour eux le Christ n'est point l'homme attaché à la croix, il est l'homme tué par la croix. Dites les plaies atroces, les membres brisés, les bouches de sang ouvertes, la peau trouée comme une éponge, les cris étouffés dans le sang! Cela sent la pendaison et le gibet, le supplice barbare, en plein air, sur les grands chemins. Les apôtres sont gens rencontrés au hasard sur les routes, le Saint-Jean est un brigand et les bourreaux des voleurs. L'art allemand s'impose sauvage, hirsute, féroce. Il règne dans une plaine, mais il sort d'une forêt.

Non loin de là, s'affine l'élégance française. Des sujets galants, des personnages qui causent et font les beaux messieurs. Cet art-ci sort d'un salon. Il est joyeux, vif, exquis, précieux. Il fait des gestes les plus fins du monde. Pourtant — comme précurseur aux admirables peintres modernes — voici Claude, le plus grand des paysagistes, le premier qui ait senti la beauté de la lumière et l'infini des horizons. Comme il est loin et près de nous!

Quelques Anglais rapidement vus. Puis la merveilleuse école hollandaise, celle de la vie quotidienne, du bonheur facile qui tient dans un verre de vin offert sur un plateau clair par une femme de chair ronde et lisse. Esthétique moyenne, n'était Rembrandt et tout autour de lui quelques-uns de ses élèves, prestigieux presque autant que lui. Les admirables pinceaux et les mélancoliques songeurs! Lui, le roi de la détresse et de l'or, l'apitoyé de la misère humaine qu'il habille de faste, l'incomparable évocateur des prestiges de la douleur, il ne distinguait pas un joyau d'une larme et les trouvait également infinis.

On fuit poursuivi par les Dominiquin, les Guide, les Jules Romain et les Carrache jusque dans la rue.

La fatigue d'admiration subie, la vie bruyante et obstinée vous reprend et vous traîne à travers des rues de soleil. Bourses, magasins, cafés, échoppes, galeries, fiacres, tramways, charrettes, omnibus, trains. Et des foules et des foules. On entend le même bruit dans toutes les capitales. L'impression qu'on se meut dans la fièvre, qu'on marche dans la folie est la même toujours. Si l'on ferme les yeux, on se croit partout à Paris.

Et la nostalgie vous prend du fauteuil de travail, de la chambre familière, du papier blanc et de l'écriture

noire et l'on court de ville en ville pour retrouver le même désir sans cesse devant soi.

J'en ai célébré la réalisation par ce morceau d'article confirmatif.

FEMMES D'ARTISTES

Nous avons reçu au sujet de notre article sur les *Femmes d'artistes* (1) plusieurs communications intéressantes. Le sujet ne pouvait manquer — et nous y comptions bien — de provoquer des polémiques. Voici, entre autres, la piquante riposte d'une femme spirituelle et artiste :

CHER MONSIEUR,

Où est-il ce célibataire qui parle si bien des femmes d'artistes? Il faut que je lui soumette les idées que son article me suggère.

L'influence de la femme sur l'artiste est énorme! La chose est digne d'être prise en considération. Pour moi, je suis tellement de cet avis que j'ajouterai aux influences presque exclusivement extérieures citées par le « célibataire » d'autres influences moins étudiées et plus puissantes en bien ou en mal; je veux parler des trop grandes ressemblances ou différences des natures, des incompatibilités non seulement d'éducation et d'idées, mais d'ÊTRES. Ces différences ou ressemblances entre homme et femme attendent encore un Lombroso pour se révéler d'une façon positive.

En regardant autour de moi, je vois que la première éducation est fortement contre-balancée par la seconde, — le mariage, — cet intime polissage qui devient un effacement, un écorchement, un écrasement des deux époux, ou l'un des deux par l'autre, quand il n'est pas une fusion saine, naturelle et facile. Et je vois qu'en général l'amour le plus vulgaire, celui qui est à la portée des êtres les plus rudimentaires, exerce déjà un assez joli pouvoir de transformation, capable de refondre en grande partie l'empreinte des premiers moulages de la vie.

Mais le véritable sphynx qui vous dévore, si vous ne le devinez pas... à temps, la vraie fatalité, c'est celle des natures, des tempéraments. Comment les hommes ne se sont-ils jamais avisés de faire une étude de cette fatalité, qu'on ne secoue, penseraient les vieux Hindoux, que par la « connaissance »?

C'est pour avoir totalement nié la possibilité de cette « connaissance » que les temps anciens ont cru aux hasards de l'amour et en ont conclu à la nécessité du célibat des prêtres, tout comme le « célibataire » conclut au célibat des artistes.

Je crois vraiment que nous sommes encore de bien, bien petits enfants. Voilà seulement que nous commençons à nous apercevoir qu'il en est des femmes comme des champignons quand on a faim et qu'on se trouve dans une prairie où il y en a des espèces très diverses. L'homme le plus bête de notre temps saura que si sa faim est une chose impérieuse, le champignon, ou le moyen de satisfaire cette faim, ne contient pas moins d'absolu, et que l'espèce n'en est pas indifférente pour sa santé. Les médecins et les savants nous ont depuis des siècles éduqués tant bien que mal sur les relativités des champignons et des estomacs. Mais vous voyez bien que pour les artistes comme pour les prêtres on n'est pas encore renseigné du tout sur les fatalités des champignons féminins, puisque le seul remède qu'on propose pour nous préserver de leur poisons possibles, c'est l'abstention complète ou tout au moins l'abstention de doses régulières et suivies de ce « venin ».

Je trouve que ce procédé ressemble à celui qui tue les gens pour leur apprendre à vivre, et il ne me semble pas prouvé que prêtres ni artistes soient des êtres tellement complets qu'une influence féminine leur soit inutile. — Kant disait que l'unité humaine se compose de l'homme et de la femme; et le perpétuel rêve de l'androgyne, qui hante les raffinés de tous les siècles, me paraît être le symbole inconscient et obscur de ce désir d'unité, de fusion, d'amour, qui fait un seul être de ces deux morceaux imparfaits : l'homme et la femme.

Mais *quel* homme, et *quelle* femme? Féroce Nature, implacablement muette et voilée, nous feras-tu donc toujours souffrir pour nous forcer à t'arracher ton masque et à t'ouvrir le cœur et les entrailles? Mère lente et stupide, obéis-moi ou détruis-moi, quand j'apporte la pauvre réponse de ma douloureuse conscience à ton énigme sur la fatalité de l'amour!

L'amour est une fatalité autant que l'est la faim, et nous serons MAÎTRES de cette fatalité quand nous connaîtrons ses lois; car, et ceci est ma réponse : *L'amour a des lois absolues et positives.*

Souris, vieille entêtée. Il faudra bien que tu nous laisses faire; car cette affirmation, aussi antique que toi, est le premier assaut que nous t'avons livré; et il ne faudra plus tant de générations avant que nous ne t'ayons arraché la vérité tout entière.

Il est impossible que nous n'arrivions pas à formuler en mots précis ce que chacun de nous sent déjà si bien : à savoir que telles femmes sont faites pour tels hommes plutôt que pour tels autres.

Il n'y a certes pas de femme qui naisse plus « femme d'artiste » que les autres; mais il est évident qu'à ces hommes, dont le premier instinct et le premier devoir est l'expansion de leur personnalité, il faut des femmes qui soient assez souples pour ne pas entraver cette expansion sans s'annihiler complètement elles-mêmes.

A ces hommes, qui sont eux-mêmes un peu femmes, car ils donnent un corps aux rêves vagues et aux germes d'espoir que toute l'humanité laisse flotter dans l'air d'une époque, à ces êtres qui enfantent les formes nouvelles des latentes possibilités universelles, il faut, pour grandir, l'appui d'une nature complémentaire, — affirmation constante de leur nature *spéciale*. Leur personnalité qui, s'ils sont vraiment grands, est une chose nouvelle et unique, a besoin d'un miroir condensateur pour prendre confiance en elle-même. Et avant d'être reconnue, acclamée par la foule et même par le petit nombre, cette personnalité a cent occasions de s'émietter, si aucun être ne lui donne la puissante sanction d'une admiration largement compréhensive.

Ce rôle de femme n'est pas petit ni mince, — puisqu'il est nécessaire. Les hommes vont-ils se plaindre que dans la création des enfants, ils ont vraiment trop peu de chose à faire? Si les femmes ont créé peu ou pas d'œuvres, elles ont contribué à en faire éclore beaucoup (on l'a trop répété) et c'est une belle gloire. Au moment où elles sont occupées à rechercher la nature de leur personnalité et à en revendiquer toutes les expansions possibles et impossibles, ne négligeons pas, mes frères, de leur en indiquer une des plus belles, afin qu'elles ne l'étouffent pas en elles par un tricotage d'intellectualité trop sèche : c'est leur faculté bien spéciale et féminine de compréhension, — d'intuition, non des choses, mais des hommes, — faculté qui peut les faire grimper ensuite à la compréhension des choses, si tant est que les choses en valent la peine. Disons-le-leur : ça fera peut être surgir des

(1) Voir notre dernier numéro.

femmes d'artistes. Pour moi, je ne doute pas que cette brave Aspasie, qui n'était pourtant pas une bête, ne fut trois fois plus fière d'avoir compris et aimé Périclès que de toute la philosophie qu'elle égrenait sur ses hôtes.

J'ai envie de vous reparler de cette patronne non canonisée des femmes d'artistes. Célibataire, mon ami, définissez encore, — vous n'avez pas épuisé le sujet, — afin que j'aie le plaisir de corroborer vos dires.

Recevez, etc.

M. MALI

BARAQUES FORAINES

J.-K. HUYSMANS

ENSEIGNE. — « Au naturaliste repenti. »

BONIMENT. — « L'homme qu'on vient de décorer, bonnes gens, a quarante-cinq ans. Il est visible à l'Intérieur, de 10 heures du matin à 5 heures du soir. C'est l'employé modèle, le bureaucrate assidu... M. Dupuy le dit, nous devons le croire.

« Depuis plus de vingt ans, M. Huysmans s'en va chaque jour place Beauvau et s'en revient à son sixième de la rue de Sèvres, du même pas tranquille, assuré. Il exécute les travaux délicats qu'on lui confie, avec méthode, discrétion et ponctualité. En ce sous-chef modeste, M. le ministre récompense la fidélité d'un vieux serviteur.

« M. Huysmans est bien l'auteur de quelques petits ouvrages dont on se rappelle vaguement les titres : *A vau-l'eau, En ménage, En rade, A rebours, Là-bas...* Il les publie tous les deux ou trois ans, sans tapage... Innocente manie, en somme, et qu'il faut respecter.

« Des personnes bien informées affirment, en outre, avoir lu de lui des critiques d'art qui ne seraient pas sans valeur. Enfin, nous ne saurions passer sous silence les peccadilles de jeunesse qu'on lui reproche : un roman naturaliste, *les Sœurs Vatard*, et une nouvelle insérée autrefois, paraît-il, dans les *Soirées de Médan*. Mais pour M. Huysmans, depuis longtemps, les soirées sont fraîches ; il ne sort plus après dîner.

« Ceux qui le connaissent intimement le louent de cacher sa vie et de mûrir ses œuvres. Veulent-ils dire que là est le secret de sa longue attente sans impatience et sans quémanderie d'apostilles? C'est possible. En ce cas, il n'est que plus méritoire à M. Dupuy d'avoir découvert, parmi les cartons et les paperasses, l'humble employé qu'effare aujourd'hui l'honneur de figurer comme chevalier, à *l'Officiel*, entre un sous-préfet et un commissaire de police! »

(*Cris de : Vive Dupuy! Bravo Dupuy! dans la foule.*)

PARADE. — « Attiré par le bruit, M. Poincaré arrive et se renseigne. On lui présente l'auteur de *Certains*.

« Et souriant, aimable à l'accoutumée, M. le ministre des beaux-arts dit à l'écrivain :

— Quel dommage que vous ne soyez pas dans mon service... je vous aurais décoré deux mois plus tôt. »

LE MONTREUR : L. D. (*Journal*).

LA SITUATION ACTUELLE DU THÉATRE

EN HOLLANDE (1)

(*Correspondance particulière de* L'ART MODERNE.)

II

Oh! ce chemin de l'enfer, pavé d'excellentes intentions! Le *Théâtre néerlandais* fait des tours de force et d'adresse pendant dix-sept ans, mais la situation, en 1876, n'en reste pas moins embrouillée et triste.

Il y avait à cette époque neuf directions théâtrales en Hollande. A Amsterdam, MM. Albregt et Van Ollefen (régisseur Jules de Boer), MM. W. Stumpff et L.-J. Veltman (régisseur L.-A.-H. Kettmann), le *Théâtre des Variétés* (Louis Bouwmeester, directeur et régisseur), le *Théâtre Tivoli* (Henri Morrien, directeur et régisseur), le *Théâtre Frascati* (D.-W. Jacqui, directeur et régisseur), le *Grand Salon* (W.-J. Grader, directeur et régisseur), le *Nouveau Frascati* (H.-W. Nieuwenhuis et J.-J. Stoete, directeurs); à La Haye, le *Théâtre Royal* (directeur J.-C. Valois); à Rotterdam, l'entreprise de MM. Le Gras, Van Zuylen et Haspels.

Aujourd'hui, il n'y a pas moins de douze entreprises de spectacles en Hollande : à Amsterdam, la Société Royale, MM. Kreukniet et Poolman, M. L.-H. Chrispijn, les frères Van Lier, qui exploitent trois théâtres, M. Ch. de la Mar, qui en dirige deux, MM. G. Prot et fils, MM. Kreeft et Buderman, et à Rotterdam Le Gras et Haspels, De Vos et Van Korlaar. Deux de ces théâtres sont exclusivement consacrés à l'opérette. Il y a donc, chaque soir, à Amsterdam, *huit* représentations. Ajoutez-y trois ou quatre jours par semaine les représentations de l'opéra, ajoutez-y l'opéra français de La Haye qui donne régulièrement des représentations dans la capitale; enfin les grandes associations musicales. N'est-il pas surprenant qu'Amsterdam puisse nourrir cette armée de comédiens, de chanteurs, de musiciens, etc.? Si la quantité n'est pas négligeable, la qualité des œuvres et des artistes laisse malheurement à désirer trop souvent.

Depuis la fondation du Théâtre néerlandais, ses actionnaires ont dû suppléer environ 350,000 francs, soit 20,000 francs par an en moyenne, bien que le théâtre jouisse d'une subvention annuelle de 50,000 francs que lui alloue, depuis 1882, la famille royale. La Société Royale est la seule subventionnée de la Hollande, et c'est la seule qui travaille non seulement sans bénéfice, mais encore et continuellement à perte. A Rotterdam, où le théâtre de MM. Le Gras, Van Zuylen et Haspels a été pendant quelques années sous ses auspices, elle a perdu un argent fou. Et ce n'est pas sans mélancolie que nous relisons la circulaire adressée en 1881 au public de Rotterdam : « Nous nous efforcerons de continuer à élever le théâtre au niveau d'une institution artistique, à transformer les acteurs en artistes, etc. »

Ces promesses alléchantes n'ont pas été tenues. La plupart des artistes du Théâtre néerlandais ne jouent qu'en vue d'un succès personnel. Nul ne comprend qu'il faut se sacrifier à l'ensemble. Le public, qui s'éprend de quelques « étoiles » et les vénère d'une façon ridicule, ne fait qu'empirer le mal.

Il est question de réorganiser, en 1894, la « Société Royale ». Mais comment arrivera-t-on à vaincre les difficultés? Le conseil d'administration est aussi cramponné aux traditions qu'en 1876. Les artistes n'admettront pas l'autorité d'un nouveau régisseur.

(1) Suite. — Voir notre numéro du 20 août dernier.

Et encore : chassez le naturel, même d'une école mélodramatique.....

Il est difficile d'admettre qu'un théâtre d'amusement, de passe-temps comme la Société Royale devienne dans l'avenir une *institution d'art supérieure.*

Pour arriver en Hollande — particulièrement à Amsterdam — à des représentations dignes du mouvement littéraire qui révolutionne partout les esprits, il ne faut plus s'attarder aux théories. La théorie et les bons avis, c'est le faible des critiques, qui foisonnent en Hollande.

J'attends la réaction pratique d'un « Théâtre de jeunes » qu'on pourrait établir facilement à Amsterdam. C'est ce que je développerai dans un prochain article.

(A suivre.) HERM. HEIJERMANS Jr

La Polychromie des Monuments et des Sculptures [1].

Les Italiens de la grande époque du moyen-âge et nombre d'artistes de la Renaissance n'ont pas eu pour les couleurs l'horreur que certains prétendent.

La cathédrale et le campanile de Florence, œuvre de Giotto, et beaucoup de monuments de la même époque sont construits tout entiers en matériaux de couleurs, où éclatent le rouge, le vert, le jaune, alternant avec le bleu et le noir; les œuvres les plus fines de la sculpture italienne ont été peintes et dorées; M. Courajod cite des marbres des musées de Vienne, Florence, Berlin et du Louvre, des terres cuites, des cires, des stucs, signés Donatello, Luca della Robbia, Desiderio da Settignano, Léonard de Vinci, Mino da Fiésole, etc., etc., qui tous ont été peints.

Les sculptures émaillées polychromes des Della Robbia fournissent la preuve la plus populaire et la plus palpable de nos assertions. Luca, le chef de cette famille d'artistes, vit ses œuvres tellement recherchées, que, ne pouvant suffire aux commandes qui lui étaient faites, il inventa un procédé plus rapide que la sculpture, le modelage en terre cuite couvert d'un enduit brillant, l'émail; et ces produits nouveaux, il les revêtit de couleurs, prouvant ainsi que les artistes de son temps, de même que le goût public, voulaient ces colorations qui donnaient aux œuvres de la sculpture la vie qui trop souvent leur manque aujourd'hui.

Il faut avoir parcouru les rues et les monuments du vieux Florence, encore ornés en abondance des médaillons et des bas-reliefs de ce grand artiste, pour comprendre toute la magie de la couleur et le charme qu'elle répand sur les produits de l'art.

Comme Florence, plusieurs villes allemandes du bord de la Baltique et en particulier Rostock sont décorées de bas-reliefs en terre cuite émaillés. On ne peut se figurer la vie et la gaieté qu'elles donnent aux habitations de ces villes dont les briques émaillées, de diverses couleurs, complètent la décoration.

Le principe de la polychromie a été combattu ou méconnu pendant près de trois siècles, car c'est tout récemment, que revenant à des traditions aussi artistiques que véritables, les archéologues, dont l'action précède presque toujours celle des artistes, ont osé rappeler les vraies traditions de l'art et inviter les artistes à les remettre en pratique.

Si nos ancêtres, pendant de longs siècles, ont revêtu leurs monuments et leurs sculptures de la parure des couleurs, c'est qu'ils étaient pénétrés de la croyance qu'elles en augmentaient la beauté.

Si la peinture était nécessaire en Grèce pour atténuer l'éclat du soleil sur le marbre blanc et donner des reliefs et des ombres aux sculptures, elle est encore plus nécessaire sous les climats brumeux du Nord, pour donner à nos monuments l'illusion d'un chaud rayon de soleil trop souvent absent; elle est indispensable, enfin, pour établir l'harmonie entre les œuvres des hommes e celles de la nature, où tout est polychrome.

Oserons-nous donner aux lignes qui précèdent une conclusion?

Ce principe, disions-nous plus haut, semble être admis généralement : c'est que la polychromie est dans le vœu de la nature; qu'elle est le complément logique de toute œuvre d'art.

Cette polychromie est parfois naturelle, c'est celle qui résulte de l'emploi de matériaux naturellement colorés, tels que marbres, pierres et couleurs, briques et terres émaillées, métaux, bois exotiques, verreries, etc.; parfois aussi elle est artificielle et réside alors tout entière dans l'art du peintre.

Quant à l'application du principe, il y a lieu de distinguer les œuvres des artistes contemporains de celles que les siècles passés nous ont léguées.

Pour les premières, la liberté de l'artiste est absolue : de même qu'il a créé la forme, il créera le décor, d'après sa science et l'originalité de son talent, et, de même que sa liberté est entière, celle de la critique le sera aussi vis-à-vis de son œuvre.

Pour les sculptures et les monuments anciens que le peintre comme le mosaïste ou tout autre décorateur est seulement appelé à restaurer, à rétablir dans leur état primitif ou bien à achever, si leur auteur les a laissés incomplets, toute autre sera la règle : avant d'y porter la main, le restaurateur ou le continuateur devra être profondément imbu des principes qui ont guidé ses devanciers, de manière à poursuivre la complète réalisation de leur pensée.

Cela est-il possible? Pourquoi non? Nos architectes n'ont-ils pas pénétré le secret de la construction de façon à restaurer et à achever des monuments anciens avec toute l'exactitude possible et en respectant scrupuleusement la pensée du maître?

Ils ne sont pas arrivés de suite à cette perfection. Certains monuments, certains meubles du commencement de la Renaissance gothique, ne sont-ils pas les types les plus cocasses qu'on puisse imaginer de ce qu'on a appelé gothique de pâtissier? Mais, depuis lors, que de progrès, quelle science, fruit de recherches patientes et d'études opiniâtres!

Il en sera de même pour la peinture de ces monuments et de leurs sculptures. Ces premiers essais peuvent avoir été désastreux; ils doivent être repris après qu'on aura procédé à la recherche approfondie des règles de la décoration peinte dans l'antiquité et au moyen-âge.

Relever avec patience les vestiges de la décoration de nos monuments nationaux, les comparer et en tirer un ensemble de principes formulant les règles de la décoration polychrome, telle doit être la première mesure à prendre.

Cette nécessité est aujourd'hui comprise par les archéologues et les artistes; à côté de monographies infiniment utiles puisqu'elles fournissent les matériaux du travail que nous préconisons, on voit naître les recueils qui groupent ces travaux isolés, en tirent un ensemble de principes certains et enseignent au décorateur les règles à suivre pour donner aux monuments de l'antiquité toute leur valeur.

(1) Suite et fin. — Voir *l'Art moderne* des 27 août et 3 septembre.

Procéder pour la peinture décorative comme on l'a fait pour l'architecture, c'est lui assurer la perfection à laquelle déjà l'architecture est parvenue, c'est consacrer le triomphe du principe de la décoration polychrome des monuments et des sculptures.

(*Le Mobilier.*) E. Soil

EUGÈNE YSAYE

A l'occasion de la nomination de M. Ysaye au grade de chevalier de la Légion d'honneur, *le Figaro* lui a consacré, par la plume de M. Albéric Magnard, un important article. L'étude est précise, finement observée, et elle place le violoniste dans son atmosphère réelle :

« Une fois n'est pas coutume : couvrons de fleurs la direction des beaux-arts et le gouvernement qui viennent de décorer un étranger illustre : le violoniste belge Eugène Ysaye. En France, le monde musical accueillera la nouvelle avec joie. En Belgique, elle est déjà fêtée : à Liége, où Ysaye est né, à Bruxelles où sa classe du Conservatoire est célèbre, et dans toutes ces grandes et petites villes assez éprises de musique pour s'offrir chacune le luxe d'un Conservatoire, d'une salle de concerts et d'un théâtre.

Car c'est un grand artiste qu'Eugène Ysaye ; par sa virtuosité, il est l'égal des Thomson et des Sarasate, et sa souplesse d'assimilation, son intelligence rapide, sa mémoire impeccable en font un maître de quatuor et un chef d'orchestre auquel Joachim et les capellmeisters wagnériens seuls peuvent être comparés.

Jusqu'à l'an dernier, il était assez mal connu parmi nous. Il apparaissait de temps à autre, salle Pleyel ou salle Erard, à un concert de Mme Bordes-Pène ou de M. Braud, parfois à Marseille, souvent à Angers aux matinées de cette Association artistique qui, après dix-huit années de gloire, vient de s'effondrer sous l'effort de pitoyables rancunes politiques et privées ; mais les affiches de nos grands concerts restaient vierges de son nom. Peut-être sa fierté absolue n'avait-elle pu s'accommoder de l'autorité absolue de M. Lamoureux et de la diplomatie relative de M. Colonne ; peut-être aussi la prédilection du maître violoniste pour une nouvelle Ecole encore décriée avait-elle mis le public en défiance ; il n'y a pas si longtemps que les œuvres de C. Franck, C. Saint-Saëns, de Castillon, V. d'Indy, G. Fauré sont bien accueillies.

En avril 1892, Ysaye réalisa le projet longtemps caressé de se faire entendre à Paris avec le quatuor qu'il avait formé. Il donna, salle Pleyel, plusieurs séances de notre musique de chambre contemporaine. Ce fut une révélation ; dès le second concert, la salle regorgea d'enthousiastes. Le second violon, M. Crickboom, l'alto, M. Van Hout — qui, par parenthèse, vient d'être nommé, à l'âge de vingt-huit ans, professeur au Conservatoire de Bruxelles, — le violoncelle, M. Jacob, étaient dignes du maître ; depuis longtemps nous n'avions admiré pareille puissance de sonorité, une telle précision et, ce qui vaut mieux, une telle conviction artistique. Ce succès coïncidant avec la faveur croissante du public à l'égard des œuvres de la nouvelle Ecole, la renommée d'Ysaye était désormais établie, et d'un seul coup, dans notre capitale.

Il n'a pu ramener cette année ses collaborateurs, par suite d'une indisposition de M. Crickboom, mais il s'est fait entendre à la Société des concerts où l'exécution d'un concerto de C. Saint-Saëns lui a valu un nouveau triomphe.

Il y a quelques semaines encore, il réunit un orchestre à Bruxelles et organisa des festivals de musique française dans lesquels, avec un éclectisme qui l'honore, il fit figurer tous nos maîtres, depuis Gounod jusqu'à V. d'Indy.

L'exécution fut superbe et le succès complet ; on acclama le chef d'orchestre comme naguère le violoniste.

Ces détails valaient d'être rappelés. En décorant Ysaye, ce n'est pas seulement à un des grands virtuoses de notre époque qu'on a rendu hommage, mais aussi à un des étrangers qui ont le plus fidèlement servi l'art français.

L'homme n'intéresse pas moins que l'artiste. Il est de ceux dont l'image frappe, ne les eût-on que croisés dans la rue. Certes, la forme séduisante de ses feutres et de ses bonnets de fourrure commande l'attention, mais combien plus ce corps gigantesque et souple et ce pâle visage encadré de cheveux sombres, masque mat, fin, divers, vivant, digne du pinceau de Frans Hals ou de Manet ! Pendant l'exécution musicale son être se transfigure, mais les gestes restent sobres et l'auditeur peut regarder le virtuose sans crainte d'être distrait ou gêné ; l'instrument et l'homme font corps.

Le causeur est charmant avec une tournure d'esprit, une vivacité primesautière qui le rapprochent beaucoup de nous. Dans les discussions d'art il apporte une véhémence irrésistible et n'abandonne son contradicteur que quand il pense l'avoir réduit.

D'aucuns lui reprochent un mauvais caractère ; ils ignorent sans doute que les grands artistes sont de grands enfants dont il faut respecter l'exquise sensibilité et qu'on doit tout leur pardonner quand ils ont, comme Ysaye, le sentiment le plus élevé de l'art et de la confraternité artistique. Qu'importent quelques violences ? Ne sont-elles pas d'ailleurs justifiées bien souvent ?

Je me rappelle qu'un soir, à Bruxelles, dans un salon très fervent de musique, Ysaye venait d'attaquer une de ces sublimes sonates de Bach pour violon seul, miracles d'inspiration, d'écriture — et de difficulté. Nous étions tous dans l'extase quand la porte s'ouvrit sans bruit, découvrant un domestique porteur d'un plateau de rafraîchissements ; en vain la maîtresse de céans lui fait-elle signe de s'éloigner ; il ne la voit pas, s'avance sur la pointe des pieds et commence à nous faire ses offres à voix basse. Ysaye s'arrête net, le foudroie du regard et lui jette un : « Sortez » dont la fureur retentit encore à mon oreille. Je crus que le malheureux, de terreur, allait s'écrouler le nez dans ses limonades. Il put gagner la porte en chancelant et Ysaye reprit la sonate avec une sérénité olympienne, sans qu'aucun de nous eût bougé ou soufflé mot.

J'avoue que des leçons aussi rudes et aussi méritées suffiraient à me rendre le célèbre violoniste sympathique, si je ne le connaissais pas, et j'applaudis encore M. Roujon d'avoir récompensé ce cœur droit, dévoué à la France. »

Les Musées consacrés aux hommes célèbres

A part le Musée Jeanne d'Arc, à Orléans, il n'est pas en France de musée consacré à une personnalité illustre ; à l'étranger il n'en est pas de même, citons :

A Vienne, le Musée Richard Wagner. Le catalogue de ce musée forme déjà trois volumes ; on y trouve beaucoup de souvenirs et de documents d'un caractère personnel, en dehors de la littérature que Wagner a provoquée dans tous les pays du monde.

A Vienne également, le Musée Grillparzer. Ce petit musée forme une section de la Bibliothèque impériale de Vienne, et offre une reconstitution complète du cabinet de travail du poète viennois,

avec beaucoup d'objets lui ayant appartenu, avec des autographes et portraits.

A Salzbourg, le Musée Mozart appartenant à la Société internationale de cette ville. Le monde musical connaît ce musée qui contient des trésors uniques en leur genre.

A Weimar, le Musée François Liszt appartient à la famille du maître et a un caractère tout personnel.

A Weimar également, la maison de Gœthe et celle de son père à Francfort-sur-le-Mein, sont aussi de véritables musées.

A Copenhague, le Musée Thorwaldsen contient, en dehors de l'œuvre du grand sculpteur, beaucoup d'objets intéressants dont il s'était entouré.

A Florence, le Musée Buonarotti est consacré à la gloire de Michel-Ange et est établi dans la maison même du grand sculpteur.

A Fribourg en Suisse, on voit le Musée Morello consacré au grand sculpteur qui s'est illustré sous le nom de Princesse Colonna.

A Stratford-sur-Avon (Angleterre), les étrangers ne manquent jamais de visiter le Musée Shakespeare.

Nous ne saurions passer sous silence le Musée Albert Dürer, à Nuremberg, et le Musée Plantin, à Anvers. Ce dernier musée est vraiment une des choses les plus curieuses de cette ville, si riche en souvenirs de toute sorte.

(Les Beaux-Arts.) H. LABBÉ

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

Cinq mélodies pour chant avec accompagnement de piano; paroles de LOUIS DOCQUIER, musique d'ARTHUR DE GREEF.

M. Arthur De Greef, qui ne se contente pas d'être un excellent pianiste et un professeur distingué, prend rang parmi nos meilleurs compositeurs. Diverses œuvres pour orchestre l'ont mis récemment en lumière. Les cinq mélodies qu'il vient de publier chez MM. Breitkopf et Härtel décèlent les qualités d'élégance, de clarté et de goût qui lui sont habituelles. Elles ont le mérite de s'appliquer au texte avec une justesse parfaite d'accent, de rythme et de forme mélodique. On sent constamment le très louable souci de conformer strictement au poème le vêtement musical, de le mouler si exactement qu'il fasse corps avec lui. Et par la grâce et l'ingéniosité du musicien, les médiocres vers de M. Docquier s'animent et vivent.

Les cinq mélodies *(Crépuscule, — Matin, — Mendiant d'amour, — Aubade, — Vieille chanson)* ont toutes une forme irréprochable en leur diversité.

Le cycle est clôturé par un très piquant décalque des vieilles chansons populaires, d'une jolie inspiration et d'une coupe exquise.

PETITE CHRONIQUE

EXPOSITION GÉNÉRALE DES BEAUX-ARTS. — Des cartes permanentes du prix de *cinq francs* sont délivrées au secrétariat de l'Exposition.

Le public est admis à visiter les galeries de l'Exposition, tous les jours, de 10 à 5 heures.

Prix d'entrée : 1 franc par personne.

Toutefois ce prix est fixé à 50 centimes, les jeudis, pendant toute la journée, et les dimanches, depuis 1 heure jusqu'à 5 heures de relevée, à partir du 5 octobre; à 10 centimes, les dimanches, depuis 8 heures du matin jusqu'à midi, à partir du 1er octobre.

Les élèves des écoles publiques du pays sont admis, sous la conduite et la surveillance de leurs maîtres, à visiter gratuitement l'Exposition aux jours et heures qui seront ultérieurement déterminés par la Commission directrice.

Une tombola, dont les lots consisteront en sommes d'argent que les gagnants devront consacrer à l'acquisition des œuvres exposées — *à leur choix* — est organisée par la Commission directrice.

M. le ministre de l'Intérieur et des Beaux-Arts, en notifiant à Georges Eekhoud que le Prix quinquennal lui était décerné, lui a envoyé personnellement de très aimables félicitations. Bravo! Voilà un procédé qui sort des rogues coutumes officielles et des barbares et empesés usages administratifs. Il est tout à l'honneur de M. de Burlet.

L'ouverture du cours de chant de Mme Moriani de Corvaïa, 17, rue de Trèves, aura lieu le lundi 2 octobre.

Le concours triennal d'architecture entre les anciens élèves de l'Académie des beaux-arts de Bruxelles vient d'avoir lieu.

Le grand prix de 1,000 francs a été remporté par M. Henri Van Dievoet, de Bruxelles; la mention honorable a été accordée à M. Van Arenberg de Louvain.

Nous avons annoncé la vente prochaine, à Anvers, des nombreux tableaux et objets d'art qui meublaient l'hôtel de Leys. Les préparatifs de cette vente, très considérable, sont poussés activement. Les fameuses fresques de la salle à manger de Leys et de nombreux tableaux (dont de resplendissants Breughel) assurent à cette vente le caractère et le succès d'un événement artistique important. Nous en reparlerons.

La vente de la collection Holford (gravures et dessins) dont nous avons publié dans notre dernier numéro les adjudications principales, a rapporté, au total, 28,119 livres sterling, soit plus de 700,000 francs.

Il paraît dès à présent arrêté, dit *le Guide musical*, que l'on renouvellera, l'année prochaine, les représentations cycliques d'œuvres de Wagner au Théâtre de Munich, et de telle sorte que ces représentations puissent servir de complément à celles de Bayreuth.

Au Théâtre Wagner, le programme de la prochaine campagne comprend, on le sait, *Parsifal*, *Tannhäuser* et *Lohengrin*. A Munich, on donnerait, du 15 août au 30 septembre, *Rienzi, le Vaisseau Fantôme, les Nibelungen, Tristan* et *les Maîtres Chanteurs*. Les représentations à Bayreuth prenant fin le 19 août, il serait possible, au retour de Bayreuth, d'aller compléter à Munich la revue de l'œuvre entier du maître.

La livraison de septembre du *Magazine of art* contient une étude de M. Robert-H. Sherard sur Chéret, le maître affichiste, avec de nombreuses reproductions et le portrait dessiné par Besnard. Dans la même livraison, une curieuse collection de portraits du cardinal Manning, la suite des comptes rendus illustrés des Salons de Paris, etc.

Un concours est ouvert au Canada, entre les statuaires du pays et de l'étranger, pour l'érection d'un monument à feu sir John M. Macdonal, premier ministre de la colonie anglaise.

Les projets pour ce concours devront être adressés à *M. le ministre des travaux publics, à Ottowa (Canada),* et livrés en parfait état, *au plus tard, le 1er novembre prochain.*

Les modèles devront avoir deux pieds trois pouces de hauteur (environ 70 centimètres). Ils pourront être exécutés en n'importe quelle matière. Le lauréat du concours touchera une prime de 500 dollars; le second une prime de 300 dollars; le troisième une prime de 200 dollars. Ces trois projets resteront la propriété du gouvernement.

Le lauréat recevra la commande de la statue, qui sera en bronze et devra avoir neuf pieds de hauteur. Le gouvernement fournit le piédestal.

BREITKOPF & HÄRTEL

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

DÉPOSITAIRES DES

PIANOS BECHSTEIN

Seul dépôt pour la Belgique

DES

HARMONIUMS ESTEY

DEMANDER LE CATALOGUE

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE

sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**. *Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de **220 millions.**

RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

ZÉLANDE — ILE DE WALCHEREN

Steamers « TELEGRAAF »

ANVERS — ROTTERDAM

Trois départs par semaine

ANVERS — FLESSINGUE

Excursions le dimanche

Voir les affiches spéciales

RENSEIGNEMENTS ET AFFICHES :

C. VERSTRAETEN, Quai du Commerce, 15, BRUXELLES — et — VAN MAENEN & VANDEN BROECK, Rue des Récollets, 16, ANVERS

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES

67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin

Vins de toutes provenances

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.

L'Argus de la Presse est le collaborateur indiqué de tous ceux qui préparent un ouvrage, étudient une question, s'occupent de statistique, etc., etc.

S'adresser aux bureaux de *L'Argus*, 155, rue Montmartre, Paris. — Agence à Bruxelles : 150, rue de l'Intendant.

L'Argus *lit 5,000 journaux par jour.*

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM 32, rue de l'Industrie

TREIZIÈME ANNÉE. — N° 39. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 24 SEPTEMBRE 1893.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LE SALON. *Premier article.* — EN AUVERGNE. — LA JEUNE ET LA VIEILLE CRITIQUE. — LA BARAQUE DES BEAUX-ARTS. — UN BON MOUVEMENT. — PROTESTATIONS D'ARTISTES. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

LE SALON

Premier article.

Ce Salon de 1893 a suscité quelque tapage et provoqué un cérémonial inusité. On lui a construit un berceau neuf. Des personnages considérables ont assisté à sa naissance, comme lorsqu'il s'agit de couches royales. Le mariage d'amour conclu entre le Gouvernement et la Société des Beaux-Arts devait produire, disait-on, un rejeton beau comme le jour.

L'enfant est né. Il est hideux. Et tout le monde de s'enfuir en poussant des cris. Les artistes s'assemblent en des réunions tumultueuses, votent des protestations et des ordres du jour d'une aménité de pilori. Chroniqueurs et reporters vitupèrent. Les parrains de l'enfant — jury d'admission, jury de placement — sont conspués comme des malfaiteurs et le vacarme ricoche d'écho en écho jusqu'au ministère. Le mariage n'a pas tenu ce qu'il promettait. Stérilité de l'épouse? Impuissance du mari? Peu importe. On réclame d'urgence le divorce ou la répudiation.

M'est avis que les artistes ont, en cette affaire, révélé une fois de plus leur incommensurable naïveté. Un veau de six jours leur rendrait des points pour la candeur.

Supposer que des convives commodément installés à table vont, à la demande d'un passant (eût-il le chef couvert d'une couronne fermée) se lever gracieusement au moment où l'on apporte le potage et céder la place à une cohue d'affamés qui rôdent dans les couloirs, me paraît une conception vraiment trop ingénue. Le théâtre Séraphin lui-même n'en voudrait pas. Ils ont souri dans leur barbe grisonnante, les bons peintres cossus, lorsqu'on les a invités à s'en aller, et ils ont paisiblement trempé dans la soupe fumante leurs cuillers d'argent. Quoi de plus naturel et de plus humain? Pour plusieurs d'entre eux, d'ailleurs, n'est-ce pas une revanche légitime? Il fut un temps où c'était eux, les rôdeurs. Et maintenant qu'ils se sont faufilés dans la salle à manger, ils se cramponnent à la nappe. Tout au plus les moins revêches ont-ils consenti à se serrer un peu pour faire place aux nouveaux venus. Mais ceux-ci sont mécontents des bas-bouts qu'on leur abandonne, et ils tempêtent.

C'est ce qui a donné lieu aux incidents « frénétiquement applaudis » de l'ouverture. Un jeune peintre a découpé son tableau à coups de canif; un autre a bar-

bouillé le sien d'une couche de bleu. Il est vrai (rassurez-vous, Madame!) que le découpage a été fait assez adroitement pour que la toile puisse être tendue sur un châssis nouveau. Il est vrai aussi que le cobalt était à l'eau et qu'il n'a laissé aucune trace, ce qui prouve que l'ingénuité des peintres souffre parfois des exceptions. Le procédé, pour n'être pas neuf (Van Beers a choisi le noir dans une opération analogue : M. Dardenne a bien fait de préférer le bleu pour son *Danube*, ne fût-ce qu'en mémoire de Strauss), — le procédé a l'avantage de faire remarquer une œuvre qui eût peut-être passé inaperçue. Et l'on arrive à se demander s'il vaut mieux, pour un jeune artiste, être à la rampe ou pouvoir saisir le prétexte d'un placement défavorable pour taillader sa toile et la passer au bleu.

Dans l'organisation actuelle — qui est la toujours identique routine à laquelle la Société des Beaux-Arts n'a pas apporté la plus minuscule amélioration — les jeunes peintres n'ont d'ailleurs pas le choix. On leur offre généreusement à tous l'occasion d'user du canif et du pot de couleur. La fortune la plus heureuse qui puisse leur échoir est encore de se voir refusés par le jury d'admission. Bonne ou mauvaise, la toile repoussée devient, par le fait, sympathique. Tout le monde en parle. L'artiste se trouve en bonne compagnie, parmi les refusés célèbres, les Delacroix, les Corot, les Courbet, les Manet. Vraiment, celui des tableaux de M. Gilsoul que le jury a refusé n'a-t-il pas contribué beaucoup plus que ses deux toiles admises à la renommée naissante de l'artiste?

Mais la chance d'un refus peut ne pas se présenter. Et les découpages, et les barbouillages (quel que soit le ton employé) commencent eux-mêmes à lasser l'attention. Il faut donc que les jeunes artistes se résignent à être maltraités par les vieux, à voir leurs toiles reléguées outrageusement dans les coins, ou hissées à des altitudes que seuls franchissent les alpinistes déterminés. (Il s'en trouve parmi les critiques, mais en petit nombre.) Cela a été ainsi de tout temps. Et il en sera de même dans l'enfilade infinie des années, *in secula seculorum*, tant que les artistes s'obstineront à croire que jeunes et vieux — j'entends doctrinaires et indépendants, masuirs et apporteurs de neuf, mysonéistes et néophiles — peuvent vivre sous le même lanterneau sans s'entre-dévorer. L'administration personnelle des artistes substituée, dans l'organisation des Salons, à la direction de l'Etat n'est, elle-même, malgré certains avantages, qu'un palliatif insuffisant.

A Paris où, depuis quelques années, les artistes nomment eux-mêmes leur jury et gèrent leur Salon comme ils l'entendent, ne voit-on pas les mêmes injustices qu'autrefois? Et n'est-ce pas toujours le même groupe qui s'empare de l'assiette au beurre et frappe énergiquement sur les doigts de ceux qui essaient de la saisir?

Il faut qu'on s'accoutume à cette idée, la seule qui puisse amener des solutions pratiques : Dans les arts, comme dans la politique, il y a divers partis qui ont, au même titre, le droit d'être représentés. Chacun de nous a ses préférences, cela va de soi, et nul ne nous conteste la liberté de déclarer idiots ceux qui ne pensent pas comme nous. Le parti des anciens, des *seniores*, a sa chambre haute, le Salon officiel, dont notre Sénat (bien qu'un peu bousculé par le dernier vote) donne l'image approximative.

Laissons les vénérables pères conscrits délibérer à leur aise et ne troublons pas leurs spéculations. Introduire de vive force des éléments jeunes parmi ces chevronnés, à quoi bon? Et s'ils arrivent, après quelles luttes! à pénétrer dans le solennel hémicycle, qui écoutera leurs discours? De quel crédit jouiront-ils? Laissons le Salon aux anciens, et dirigeons nos pas vers d'autres assemblées. Allons aux meetings où chacun a le droit de monter à la tribune et de prendre la parole. Convoquons des réunions nouvelles. Créons une « Chambre des députés » jeune, ardente, où l'on prête l'oreille aux paroles de tous les orateurs. Mais, pour Dieu! qu'on renonce une fois pour toutes au fol espoir de convertir aux idées nouvelles ceux que leur tempérament, leur caractère, leur éducation enlisent irrémédiablement dans les théories anciennes. N'est-il pas absurde, pour choisir un exemple dans le présent Salon, de vouloir accoler les chromographies de M. Roffiaen, les papiers peints de M. Devriendt, les bulles de savon de M. Clays, les poupées désarticulées de M. Dell' Acqua aux poignants symboles de M. Lévêque, aux âpres notations rustiques de M. Laermans, aux chimériques compositions de M. Doudelet? La logique des choses veut que les premiers, consultés, déclarent les seconds atteints d'aliénation mentale. Et la raison, d'accord avec l'intérêt, leur conseille d'écarter, par tous les moyens en leur pouvoir, ces hallucinés des faveurs du public et des prébendes de l'Etat. Tout cela est si simple, si naturel, qu'on ne s'explique pas le tumulte amené par des événements qui procèdent de la logique immuable des choses.

« Qu'ils exposent chez eux! » a dit un jour M. Coosemans en votant l'exclusion de tels jeunes peintres qui avaient la tare de n'être point conformes. Et le mot, qui était un conseil excellent, a servi l'année suivante d'épigraphe au catalogue des *XX*.

Les *XX* ont exposé chez eux et s'en sont bien trouvés. Et c'est pourquoi un Salon nouveau, un Salon exclusivement consacré à l'art jeune s'ouvrira cet hiver à Bruxelles, expansion inévitable et épanouissement des Salonnets vingtistes. Nous publierons prochainement la liste des esthètes qui en ont pris l'initiative et qui arrêteront de commun accord l'ordre dans lequel seront adressées les invitations aux représentants de l'art indépendant dans tous les pays.

Le Salon de 1893 a démontré, une fois de plus, la nécessité de faire place aux efforts nouveaux, aux talents personnels, aux esprits affranchis des préceptes d'école et des traditions conventionnelles. L'art nouveau, exclu des expositions triennales, où il n'a vraiment que faire, a droit aux mêmes égards, aux mêmes encouragements que l'art officiellement reconnu et gouvernementalement soutenu. Et c'est pourquoi, à côté de la Société des Beaux-Arts, dépositaire des traditions,— le Salon a levé toute incertitude sur la façon dont cette Société entend remplir sa mission — surgit LA LIBRE ESTHÉTIQUE, qui ralliera les forces éparses de l'art jeune, quelles qu'en soient les tendances.

EN AUVERGNE [1]

Que de narrateurs décrivent un pays, inventorient ses richesses, en résument l'histoire, les légendes et les mœurs sans parvenir à nous donner la sensation de ce pays, sans faire saillir en haut relief son caractère! Les gens n'agissant pas, la nature est immobile, les cités sont mortes. Pourtant quelle pléthore de détails et comme les documents ténus s'agglomèrent en compacts chapitres! Il ne manque ni un nom de bourgade ni le plus intermittent des ruisseaux. On sait l'âge de la race, les dates d'invasions, les combats et les pestes. L'auteur nous dit les industries, les négoces, les costumes, les traditions et la littérature locales. Et, une fois le volume fermé, nous sommes impuissants, en dépit de cet amas de notes, à reconstituer les aspects essentiels du pays, à les voir.

C'est que, en général, les descripteurs de régions traitent la terre habitée, vivante, en perpétuel émoi, comme une substance morte. Ils recensent et cataloguent au lieu d'évoquer la vie. Les uns ne s'en soucient pas, les autres n'ont point l'émotion et l'éloquence qu'il faudrait. — Comme ils nous intéressent, au contraire, et nous passionnent, les rares écrivains qui nous esquissent les formidables transformations du sol, qui nous disent les mobilités du ciel et de l'eau, les gésines de la nature et animent les habitants de leur vie exacte, bien observée! On est charmé par cette partielle histoire d'humanité faite avec le frisson de la réalité, dans un coin du globe. Entre ces deux méthodes, il y a la même différence qu'entre une fiche de collection portant le nom d'une plante et la vue de cette plante épanouie en plein soleil.

L'écrivain de la première méthode devient alors un poète qui fait sentir.

C'est une telle œuvre de vérité et de vie que vient de nous donner M. Jean Ajalbert.

L'Auvergne est son pays d'origine, sinon par la naissance du moins par les ancêtres. Il y a vécu des mois d'enfance. Plus âgé, il y fit des villégiatures fréquentes; débile, il vint se fortifier à l'air des cimes. Il a voulu mener là-bas l'existence simple qu'eurent ses aïeuls et, dans leur maison basse, sur le banc où ils s'asseyaient près de la porte, le long des sentiers odorants, le long des rivières si sonores au fond des gouffres où elles se jettent, il a retrouvé leurs mœurs et leur pensée. Chaque année presque, il contempla les aurores radieuses sur les rochers, il vit les crépuscules flamber derrière les monts, la nuit s'étendre sur les vallées; il a regardé l'eau en tumulte, les verdures, humé les aromes du sol et de la brise, il a vu les maisons noires sur les sommets ou au flanc des côtes, la rude silhouette des paysans. Les complaintes répétées de val en val, de puy en puy charmèrent ses heures de recueillement; il s'est réjoui à la gaîté des danses dans les cabarets fumeux. Inconsciemment, sans prévoir qu'un jour il conterait tout cela, il s'est assimilé cette vie spéciale, cette atmosphère, l'âme même du pays. Plus tard, lorsqu'il voulut recueillir ses souvenirs, les émotions directes, les sensations de nature affluèrent. Comme M. Ajalbert est un écrivain d'un style souple et riche, il a pu exprimer, dans toute leur force, dans toute leur senteur, ces souvenirs vécus.

Sans doute, il ne s'attarde pas aux minuties géographiques, il ne détaille pas le grandiose et le pittoresque. Mais cela importait-il? Ce qu'il fallait, c'était donner la sensation vive de quelques grands aspects de la région, quelques silhouettes caractéristiques de villes et de gens. Et M. Jean Ajalbert l'a fait expressivement.

D'abord, avec une éloquence large qu'il prête à un géologue, épris de la genèse des mondes, il montre la série des bouleversements cosmiques : les rocs surgissant de l'onde, les foyers intérieurs jaillissant en gerbes, semant sur le sol neuf une pluie de pierres géantes, puis l'apparition des premières plantes, des bêtes colossales, de l'homme. La constitution lente de la terre d'Auvergne est ainsi expliquée. Des cailloux, dont il fait resplendir les couleurs, des empreintes de végétations et d'animaux prouvent ces métamorphoses successives qui finirent par mettre de l'ordre dans le chaos et dont nous voyons la terrifiante magie s'accomplir « dans la nuit des temps », ainsi qu'aime à le répéter le fervent géologue.

Ensuite l'auteur décrit les vieilles villes perchées sur les hauteurs, sortes de nids noirs d'où s'envolent des sons de cloches; ou bien des bourgs s'allongent dans les vallées étroites, le long des torrents. De la terrasse des églises, du haut des calvaires, on découvre des horizons immenses qui s'estompent dans le bleuâtre de l'infini. Les ruelles sont tortueuses, les maisons irrégulières; on sent peser des siècles sur les bâtisses frustes. Puis, les industries locales, les divers commerces, il nous les montre actifs et bruyants. Les vieilles femmes content des légendes près de l'âtre; les vieux, réchauffant leur grand âge au soleil du printemps, disent leur enfance pauvre, la venue à Paris, la dure conquête d'une petite aisance et regrettant, l'un, la précoce surdité, gagnée au remuement des ferrailles, qui le prive du chant des oiseaux, un autre les rhumatismes qui lui interdisent de gravir les coteaux tout odorants de genêts et de bruyères. On entend, les jours de foire, les meuglements des bêtes à cornes, le piétinement et le brouhaha des foules pressées, la course des chariots sur les routes sonores, le hennissement des chevaux, les disputes et les criailleries dans les cabarets. Puis, quand la foire est terminée, « la ville garde, de cette animation d'un jour, ce caractère qui lui est propre, l'indéfinissable de son atmosphère, un peu de la mélancolie d'un port, aux heures où la mer se retire ».

Jean Ajalbert narre la vie solitaire des pâtres, dans les « burons », cabanes perdues sur les pâturages des sommets, tout là-haut, dans le ciel. Nous les voyons avec leurs passions humaines, leurs colères, leurs espérances. Quelques-uns, relégués sur les hauteurs pour tout un été, songent à la fiancée laissée en bas, dans la vallée, avec une nostalgie de matelots partis pour les pêches lointaines. Dès le premier sourire du printemps, voici les longs troupeaux qui escaladent les côtes. Lorsque les gelées d'au-

(1) Un volume, prix : fr. 3-50, chez Dentu, éditeur, place de Valois, Paris.

tomne commencent à dessécher les verdures, ils reviennent. C'est fête alors dans les bourgs : la corne des bergers sonne l'allégresse du retour, les femmes attendent, rieuses, sur les portes.

Sur les monts abrupts ou dans la campagne fertile, sur les sentiers qui circuitent au flanc des pentes ou dans les chemins ombreux de la vallée, quelques silhouettes passent, caractéristiques, inoubliables : l'Auvergnat enrichi, revenu pour prolonger sa vieillesse dans cette nature amie et qui veut mourir là où fut son berceau, le « rhabilleur » vers le logis duquel s'efforce toute une Cour des Miracles de bancals et de meurtris, le marguillier, étrange nain de gargouille, qui, entre deux offices, braconne, fait danser la jeunesse et ne serait jamais venu à la ville voisine s'il n'y avait été appelé par ses procès de chasse, le facteur, bonne bête machinale et courageuse, qui ploie sous le faix des commissions dont le bourg le charge pour les hameaux, les cabaretières âpres et dévotes, les bons bougres à face de joie et de santé qui, après de copieuses beuveries et des ripailles royales, vont traquer le gibier dans les fougères. Ce sont encore les gars et les « menettes » qui « virent » en d'interminables bourrées, dans la folie grisante d'un chant qu'ils profèrent eux-mêmes, puis les gamins qui grimpent aux châtaigniers, qui se hissent, effrontés, jusqu'au bondieu des calvaires.

Et, dominant la rumeur de la vallée, le sifflement des brises sur les sommets, voici que retentit « la Grande », « la chanson du Montagnard — pas de paroles, à quoi bon! rien qu'un air, mais auquel s'adapte l'âme même de la montagne. Lo, lo, lo, lo, lo, lo, lo, lo, léro, lo ! voilà tout. Une bout de refrain rauque, une roulade fruste, quelques pauvres notes de rien, une vocalise rustique, trois ou quatre sons, un lambeau de phrase, mais profonde et qui en dit long, cette bribe de phrase, toujours la même et pourtant si diverse, mélancolique, âpre ou sauvage, selon le lieu, triste, rude ou farouche, selon le chanteur et selon les étapes de l'heure, teintée d'aube, colorée de Midi, ou cendrée de crépuscule ».

C'est par de telles évocations, si éloquentes et si émues, que Jean Ajalbert nous révèle son pays. Nous en percevons la vie, nous en sentons l'âme. En une langue colorée et souple, par d'expressives images, il nous fait humer des brises chargées d'aromes, de subtils parfums de fleurs, il fait resplendir la féerie des aubes et des soirs sur la vie palpitante d'une race.

C'est le sentiment d'un poète, la vision d'un observateur, l'œuvre d'un écrivain.

GEORGES LECOMTE

LA JEUNE ET LA VIEILLE CRITIQUE

Nous avons vanté, dès son apparition, l'*Histoire des Lettres belges d'expression française* de M. Francis Nautet (1). « Avec une pénétration remarquable et un souci minutieux des détails, disions-nous, guidé par un sens critique très sûr déjà signalé à propos des *Notes sur la littérature moderne* qu'il publia en 1885 et en 1889, M. Nautet a dressé le tableau complet de nos lettres, depuis l'éclosion des premiers bourgeons que fit apparaître la sève féconde du romantisme, jusqu'au radieux épanouissement auquel nous assistons aujourd'hui, avec quelle joie! Son étude, bien qu'exactement documentée, n'a aucune aridité. Elle suit le développement de la pensée littéraire en Belgique sans s'astreindre rigoureusement à la chronologie des faits. Quelques grandes classifications : romanciers, poètes, auteurs dramatiques, spécialistes de genres divers servent de points de repère et délimitent les territoires sur chacun desquels l'auteur élève à la gloire des écrivains, morts et vivants, des monuments durables. »

(1) Voir *l'Art moderne*, 1892, p. 157.

L'ouvrage a été apprécié par tous ceux qui ont le souci des choses de la littérature. Il a classé M. Nautet parmi les premiers critiques de l'époque. Et par le fait, son étude raisonnée, approfondie et sincère a porté un rude coup aux jugements superficiels de certains, en mettant en pleine lumière des auteurs et des livres que la critique malveillante et ignorante de jadis avait laissés dans l'ombre.

L'*Histoire des Lettres belges* a été saluée avec enthousiasme par la jeunesse littéraire. Il lui manquait une consécration : la riposte de ceux dont elle dérange les combinaisons égoïstes et dévoile l'incompétence.

Cette consécration, elle l'a désormais. La vieille critique a tonné, en un article de M. Gustave Frédérix publié dans *l'Indépendance* à l'occasion de la publication du tome deuxième de l'*Histoire des Lettres*.

Mais les foudres de M. Frédérix, comme celles de Calcas, sont mouillées. Cela fait frrrrrr... et cela s'éteint.

M. Nautet s'est contenté de répondre par la spirituelle lettre ci-dessous :

Lettre ouverte à M. Gustave Frédérix.

Je viens de lire votre très amusante *dépréciation* où vous parlez si curieusement de corde dans la maison d'un pendu. Merci. Pour certaine galerie, dont je ne vous dispute pas les amitiés, vous gagnez sans doute la première manche, non sans quelque tricherie. Je compte bien gagner la seconde et la belle!

Vous me faites, d'ailleurs, la partie vraiment facile, grâce à vos citations joliment mutilées, vos critiques équivoques, votre escamotage de toutes preuves et surtout vos omissions peu candides. Vous ne dites pas que dans le premier volume dont vous ne soufflez mot, et dans le deuxième, plus de cent cinquante pages élogieuses concernent De Coster, Van Hasselt, Le Bourguignon, Van Keymeulen, etc., qui ne sont pas des Jeune-Belgique, sans compter les autres qui suivront dans le tome III.

Si vous pouvez citer un seul écrivain belge de valeur, célébré par vous et négligé par moi, je lui brûlerai un grand cierge. *Je crois qu'il n'y a d'omis que vous*, et cela, je le reconnais, c'est fâcheux. Je suis donc fautif; mais mes petites qualités et mes gros défauts m'appartiennent, au moins, en propre. Or, vous, cher Monsieur, vous ne pouvez même pas revendiquer la paternité de vos erreurs. On vous a toujours lu quelque part, d'avance. Et ce n'est pas sans raison que Max Waller disait : « Quand M. Frédérix mourra, on ira déposer une palme sur la tombe de Sainte-Beuve. »

Quant au « manque de proportions », relisez donc, je vous prie, vos innombrables feuilletons sur les quelconques ou les idoles éphémères, et vos parcimonieux articles consacrés à des talents de durée; mettez le tout en balance et pesez juste.

Mille bonnes choses,
FRANCIS NAUTET.

Pour nous mettre d'accord, je publierai votre article en entier dans le tome III, sans aucune savante mutilation, et j'y joindrai cette lettre.

D'autre part, M. Henry Maubel adresse à M. Frédérix la lettre que voici :

A MONSIEUR GUSTAVE FRÉDÉRIX

critique littéraire de *l'Indépendance belge*.

MONSIEUR,

Quelque influencés que soient vos jugements en ce qui concerne *la Jeune Belgique*, je ne les discute pas. Vous êtes le maître de vos appréciations louvoyantes; mais n'essayez pas de travestir le caractère d'un mouvement que vous ne pouvez plus nier.

Dans votre article sur le livre de M. Nautet, parlant des « Conditions matérielles meilleures du métier d'écrivain » *en Belgique comme en France* et des « moyens de vivre copieux, qui ont attiré vers ce métier les jeunes gens », vous vous efforcez, en un paragraphe habilement confus, de dénaturer nos mobiles d'écrivain.

Vous êtes le dernier auquel il appartienne de répandre — internationalement — de pareilles calomnies.

HENRY MAUBEL.

LA BARAQUE DES BEAUX-ARTS

Nous avons accueilli toutes les communications qui nous ont été adressées au sujet de la baraque du Salon et du futur Palais des Beaux-Arts (1). Bon nombre d'idées ont été ainsi mises en lumière, discutées, rejetées ou adoptées. Depuis que le Salon est ouvert, nous avons reçu, de même, diverses correspondances.

Voici, entre autres, l'avis d'un spécialiste dont la compétence n'est pas discutable. Si son opinion semble sévère pour l'abri construit à la hâte par MM. de Saint-Cyr et Elle, et qui nous paraît satisfaisant en tenant compte de son caractère éphémère, il est certain que ses conclusions sont justifiées au point de vue de la transformation de cette baraque provisoire en un palais définitif. Cette question, extrêmement importante, mérite un examen attentif, et sans doute le concours public amènera-t-il une émulation salutaire. Ceci dit, voici la lettre :

C'est donc cela la fameuse maquette, tant prônée d'avance, du futur Palais des Beaux-Arts ! A parler franc, il y avait eu trop de promesses pour que nous puissions croire à leur complète réalisation, mais de là tomber à cette veulerie de baraquement, vrai, la déception est par trop forte : aussi les protestations partent-elles toutes seules et de tous les coins.

Dans l'étude générale du plan, la plantation des masses du monument et le groupement des salles, on ne sent nulle science de composition ou d'arrangement : la patte d'un architecte, sûr de son fait, en est absente. Alors que le terrain, avec ses irrégularités de périmètre si tentantes et cet espace libre de la place Gendebien indiquaient aisément le parti à prendre, les auteurs n'ont su à quoi se résoudre et ont élevé, au hasard, dirait-on, leur baraquement au milieu de l'enclos : ce qu'il fallait, c'est créer l'entrée principale vers la place et déboucher dans un grand hall : ce point de départ, si logique et naturel, aurait donné pour toutes les salles une distribution originale et séduisante.

Au lieu de cela, que trouvons-nous? Un vestibule mesquin, un vestiaire insuffisant, une salle en croix, dont on a fait grand état, et qui est la chose la plus banale du monde : avec cela des proportions lourdes, des communications difficiles ou introuvables avec les petites salles, un manque absolu de perspectives, des salles de formes diverses et enfilées au petit bonheur, des jardins de sculpture qui ne sont pas des jardins et ne conviennent guère pour la sculpture, etc... : en résumé, un « ratage » complet.

Quant au système d'éclairage, qui devait être une innovation sensationnelle, c'est bonnement la traditionnelle bande de vitres au milieu du toit, et cela même dans les jardins (!) de sculpture, où s'imposait un essai d'éclairage latéral, dont les résultats obtenus à Vienne, à Amsterdam, à Florence, etc... sont merveilleux : au lieu d'être vivifiée par des touches et des accents de vigueur, les œuvres de sculpture ici sont affadies par une lumière diffuse détestable.

Les auteurs de la baraque des Beaux-Arts n'ont donc innové en rien, et ne sont même pas au courant des perfectionnements tentés à l'étranger : aussi ne peut-il être question, en raison de cet insuccès flagrant, de leur confier l'exécution du palais futur : ce serait un vrai déni de justice vis-à-vis des nombreux architectes de talent qui ont fait leurs preuves et attendent toujours des occasions de faire montre de leur goût et de leur savoir.

L'occasion est exceptionnellement propice pour mettre en concours public, entre architectes belges, l'élaboration des plans du futur palais des Beaux-Arts; nul doute que des solutions ingénieuses, pittoresques et comprises dans une note bien moderne ne manqueront pas, et que le jury compétent n'aura pas de peine à trouver un projet donnant plus de satisfactions aux artistes et au public que la maquette actuelle.

La Société centrale d'architecture tiendra certainement à prendre l'initiative d'un mouvement dans le sens que nous indiquons; nous sommes persuadés que les sérieux arguments qu'elle pourra faire valoir convaincront MM. les ministres des Travaux publics et des Beaux-Arts de la nécessité d'ouvrir un concours : c'est la seule façon logique de sortir de l'impasse.

(1) Voir nos numéros des 4, 11, 18, 25 juin, 2 et 9 juillet derniers.

UN BON MOUVEMENT

Dans un article de *la Réforme* du 21 septembre, intitulé LE SALON DE BRUXELLES, AVANT NOTRE CRITIQUE, Champal, l'ingénieux reporter à l'admiration facile et à l'adjectif copieux, fait des déclarations que nous enregistrons avec plaisir. Il dit :

« Nous abandonnant à une instinctive impulsion, nous avions l'habitude d'exalter en bouquet les meilleurs tableaux du Salon, appréciant ensuite les œuvres moins transcendantes, taisant souvent l'impression navrante que nous causaient les toiles médiocres.

« La systématique manifestation à laquelle s'est livré le jury nous oblige cette fois à ne rien celer, à noter salle par salle, panneau par panneau, les œuvres que l'on impose à l'admiration publique. Il faut que l'on connaisse exactement le goût de ces censeurs, que l'on sache par quels exemples ils veulent stimuler l'ardeur de nos peintres, rénover l'art de notre pays. Ceux qui ont apporté tant de passion à défendre leurs préférences ont certes constitué un Salon en conformité avec leur esthétique. Il est donc de notre devoir de caractériser les tendances de cette exposition-programme et nous nous y attacherons impartialement dans de prochains numéros. »

Très bien ! très bien ! Champal est navré de devoir dire, pour cette fois, la vérité aux médiocres, mais enfin il va la dire, se résigner à la dire. Lui qui savait si bien se montrer aigre à l'égard

des plus libres et des plus novateurs de nos artistes, était, en effet, étonnamment indulgent pour d'innombrables insuffisances. Caressons! caressons! semblait sa devise, tandis que la nôtre était : Vérité, vérité, impitoyable. Nous applaudissons à sa nouvelle manière, fort curieux de le voir à l'œuvre.

Et voilà comme, toujours, quoique tard parfois, on revient au juste. Ce pauvre *Art moderne* qu'on accuse volontiers de malveillance quand il malmène les vieilles badernes et bouscule les réputations de complaisance, va, peut-être, pouvoir se croiser les bras. *Deus nobis hæc otia fecit!* En avant! Champal.

PROTESTATIONS D'ARTISTES

La médiocrité, universellement reconnue, du Salon des Beaux-Arts et les abus auxquels il a donné lieu préoccupent, à juste titre, le monde artiste. Une assemblée nombreuse s'est réunie la semaine dernière pour protester contre les injustices commises et aviser aux mesures à prendre. Voici, d'après *l'Indépendance*, le compte rendu de cette séance :

Mécontents de la façon dont la Commission de placement du Salon Triennal se serait acquittée de sa mission, plusieurs artistes se sont réunis mercredi soir, à la Brasserie Flamande, afin de « protester » et voter des résolutions. Plusieurs, disons un groupe de trente, quarante artistes, parmi lesquels se trouvaient, du côté des sculpteurs, MM. Lambeaux et De Vreese; du côté des peintres, MM. Binjé, Dierickx, de la Hoese, Delsaux, Verdeyen, Broerman, Coppens, Hamesse, Dardenne, Outerickx, Arden, Van Kiersbilck, Van Severdonck, de Saint-Cyr, Titz, Colman, Ottevaere, etc., et même un membre de la Commission, le mariniste M. Baertsoen. Un petit meeting organisé, avec bureau, président, sonnette, ordre du jour, vote, et de l'entrain sans trop d'effervescence. Chose étonnante, puisqu'il s'agissait de protester.

Parmi tous ces protestants, qui prendra le premier la parole, qui attachera le grelot? M. Dierickx, le promoteur même de la réunion, dont l'impartialité en la matière ne peut être suspecte, puisqu'il n'expose pas au Salon triennal. Mais vraiment, on croirait qu'il a eu à se plaindre personnellement de la Commission de placement. Il faut l'entendre tonner contre elle. « L'exposition, dit-il entre autres choses, aurait pu être intéressante. La Commission, en ostracisant les jeunes et en plaçant scandaleusement mal leurs œuvres, l'a absolument rendue ridicule. » Vous l'entendez, il n'y va pas par quatre chemins, M. Dierickx.

Sous l'émotion de ce discours d'ouverture, on passe à la constitution du bureau. Car il faut un bureau. M. Dierickx est nommé d'emblée président, MM. Baertsoen et de la Hoese sont élus en qualité de membres, et M. Delsaux, le mariniste qui fit un si joli succès à une de ses toiles en la découpant de son cadre, accepte les fonctions de secrétaire.

M. Léon Dardenne, le jeune peintre tervuerien, dont les sympathies pour le bleu se sont affirmées l'autre jour de façon si éclatante, voit absolument rouge aujourd'hui. Les solutions qu'il propose sont radicales. Primo : Le gouvernement n'a plus à intervenir dans l'organisation des Salons. Secondo : Ce seront les artistes eux-mêmes, prenant part à l'exposition, qui éliront leur jury. Ce jury sera composé de six membres maximum. Tertio : Interdiction aux jurés d'exposer. M. Dardenne, qui est en verve, développe ces trois points avec une surabondance de termes amusante.

« Six jurés! Trois suffisent amplement, deux peintres et un sculpteur », interrompt une voix, celle de M. Coppens.

« Tant qu'il y aura un jury, il y aura des... injustices! (nous ne reproduisons pas textuellement l'orateur) ajoute un troisième.

Plus de jury! plus d'exposition! Et faites donc de l'art! Ah non! vrai! Quel métier!

M. Baertsoen, qui a déjà fait partie de plusieurs jurys, ramène la discussion à l'ordre du jour. Il était temps. D'après lui, un jury de trois membres remplira sa mission aussi bien et aussi vite qu'un jury de six membres. Plus le juré à la conscience de sa responsabilité, plus il travaille. Les nombreuses commissions ne font rien, la plupart de leurs membres se désintéressent des devoirs qui incombent à tous et se reposent sur le zèle de quelques-uns. Donc trois suffisent.

Puis, après ce petit discours de démonstration pratique, on retombe dans le gâchis. On veut constituer une ligue de protestation. Tout de suite, le soir même. D'autres proposent une nouvelle séance dans quinze jours. Et voter? Au moins, on votera aujourd'hui! Les avis s'entrecroisent.

Pour sa part, M. Binjé estime que les vœux que l'on pourrait formuler aujourd'hui seraient « vains », l'assemblée n'étant guère nombreuse. Ce n'est pas l'avis de M. Delsaux, qui affirme que le chiffre des présents est respectable.

Enfin l'on décide que l'on votera et l'on arrête les termes d'une proposition qui est adoptée. Donnons-en le sens : « Les artistes demandent que l'organisation de la partie artistique des expositions soit confiée exclusivement à des artistes élus par leurs confrères. »

Memento des Expositions

BARCELONE. — IIe exposition générale. 23 avril-29 juin. Quatre œuvres au maximum par artiste. Délai d'envoi : 26 mars-8 avril. Renseignements : *D. Carlos Pirozini y Marti, secrétaire.*

LYON. — Exposition universelle, internationale et coloniale. 25 avril-1er novembre 1894. Renseignements : *M. Bissuel, architecte, secrétaire du comité de patronage et d'organisation du groupe I (Beaux-Arts).*

NANCY. — *Société lorraine des Amis des Arts.* 29 octobre-4 décembre. Gratuité de transport sur le territoire français pour les artistes invités. Délai d'envoi : 15 octobre. Renseignements : *M. Mallarmé, secrétaire, à Nancy.*

PARIS. — Exposition internationale d'art photographique. 10-31 décembre 1893. Demandes d'admissions et renseignements avant le 1er novembre à *M. P. Bourgeois, secrétaire général du Photo-Club, rue des Mathurins, 40, Paris.*

ROUEN. — XXXIIIe exposition municipale. 30 septembre-30 novembre. Délai d'envoi : expiré. Renseigements : *M. Edmond Lebel, conservateur de la collection des Beaux-Arts de Rouen.*

VIENNE (Autriche). — IIIe exposition internationale de l'Association des artistes *(Genossenschaft der bildenden künstler).* 1er mars-31 mai 1894. Gratuité de transport pour les œuvres admises. Délai d'envoi : notices, 15 janvier; œuvres, 15 février.

PETITE CHRONIQUE

C'est M. Mortelmans, le jeune compositeur anversois, qui vient d'être proclamé lauréat du grand concours de Rome. Il avait, il y a quatre ans, remporté le second prix. Cette fois, la première place lui est octroyée par le jury, composé de MM. P. Benoit, président, Samuel, Tinel, Vanden Eeden, Huberti, Mathieu et Radoux.

Le second prix échoit en partage à MM. Lunssens, de Bruxelles (à l'unanimité) et Vander Meulen, de Gand (par 4 voix contre 3).

Une mention honorable a été accordée à M. Danneau, de Montigny-sur-Sambre.

Joachim et son quatuor arriveront à la fin d'octobre en Belgique, où ils se feront entendre à Liége, Bruxelles, Gand, Anvers. Les célèbres artistes se rendront ensuite en Hollande, puis à Paris.

Le prix de 25,000 francs.

Le ministre de l'intérieur et de l'instruction publique rappelle aux intéressés que le Prix du Roi, à décerner en 1894, sera attribué au meilleur ouvrage sur l'architecture et spécialement sur les constructions récentes en fer et en verre.

Ce concours est exclusivement belge.

Les ouvrages destinés à y prendre part devront être adressés au département de l'intérieur et de l'instruction publique *avant le 1er janvier 1894.*

Ils devront être accompagnés d'une lettre indiquant le but de leur envoi.

Dans sa seconde livraison d'août, *l'Avenç* de Barcelone publie la traduction de *l'Intruse* de Maeterlinck.

Un de nos abonnés nous fait remarquer que la revue *Les Beaux-Arts* a oublié de mentionner, dans la nomenclature des Musées consacrés aux hommes célèbres que nous avons reproduite (1), le Musée Beethoven à Bonn, l'un des plus intéressants et des plus complets. Ajoutons-y le Musée Wiertz à Bruxelles.

Rectifions en même temps un nom : c'est le Musée Marcello (et non Morello) qui perpétue, à Fribourg, la mémoire de la duchesse Colonna. Nous avons consacré un article à cette artiste de talent et à ses œuvres (2).

La réouverture des cours de l'Ecole de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek, sous la direction de M. G. Huberti, aura lieu le lundi 2 octobre.

Le programme d'enseignement comprend le solfège élémentaire, le solfège approfondi, l'harmonie, le chant individuel et le chant d'ensemble. Tous les cours sont gratuits.

L'inscription des élèves aura lieu, à partir du 2 octobre, dans les locaux de l'école, savoir : Pour les jeunes filles, le jeudi après-midi et le dimanche matin, rue Royale-Sainte-Marie, 152, à Schaerbeek; pour les jeunes garçons, le lundi, le mercredi et le vendredi, à 6 heures du soir, rue Traversière, 15, à Saint-Josse-ten-Noode; pour les adultes (hommes), le lundi et le jeudi, à 8 heures du soir, rue Traversière, 15.

La réouverture des Concerts Lamoureux, au Cirque des Champs-Élysées, n'aura lieu cette année que le dimanche 5 novembre, après une tournée de concerts que M. Lamoureux et son orchestre doivent faire du 15 au 31 octobre en Belgique, en Hollande et dans le nord de la France.

A l'occasion du 55e anniversaire de sa fondation, la Société Royale des Mélomanes de Gand organise pour l'hiver prochain un grand concours national de chant individuel (sérieux et comique), de duos et de déclamation, en langue française.

Pour le programme détaillé, s'adresser au secrétaire de la société organisatrice, rue Savaen, 42, à Gand.

Paderewski est en ce moment en Savoie. Il termine un opéra dont le sujet est emprunté à l'histoire de la Pologne.

(1) Voir notre dernier numéro.
(2) Voir *l'Art moderne*, 1881, p. 309.

L'excellent M. Joncières (Victorin a décidément bien du mal à digérer le succès persistant de *la Walkyrie* à l'Opéra de Paris. Dans l'un de ses derniers feuilletons à *la Liberté*, il établit ainsi qu'il suit les résultats financiers de l'année « walkyrique » 1892-93 :

« Les droits de *Lohengrin* et de *la Walkyrie* se sont élevés en un an, du 1er août 1892 au 31 juillet 1893, à la somme de fr. 69,664.90, tandis que ceux du répertoire de Meyerbeer n'ont atteint que le chiffre assez médiocre de fr. 13,397.05. Quant aux droits de Rossini, ils figurent, dans cette même année, pour la somme insignifiante de fr. 2,245.39; Verdi est encore moins favorisé, puisqu'il n'a touché que fr. 1,162.98.

« Je ne veux pas, ajoute M. Joncières, donner les chiffres des droits perçus par les compositeurs français, pour ne pas établir, entre leur revenu et celui des héritiers de Wagner, une humiliante comparaison. »

Nous comprenons parfaitement cette réserve de M. Joncières. La comparaison serait surtout humiliante pour l'auteur du *Chevalier Jean* et de *la Reine Berthe.* (*Guide musical.*)

Le peintre Yvon vient de mourir à Paris.

Entré tout jeune dans l'atelier de Paul Delaroche, Yvon produisit tout d'abord de très beaux dessins : *Les Sept péchés capitaux,* qui lui valurent, au salon de 1847 une première médaille. Mais son premier grand tableau fut *la Retraite de Russie,* qui est aujourd'hui au Musée de Versailles.

En 1855, Yvon suivit les opérations de la guerre de Crimée, et fit, sur cette campagne, une série de grands tableaux, dont le plus célèbre est *la Prise de la tour Malakoff.* Cette toile reçut au Salon de 1857 la médaille d'honneur.

Depuis la guerre, Yvon s'était livré presque exclusivement au portrait : le docteur Péan, le docteur Germain Sée, Paul Bert, M. Rouvier et enfin M. Carnot ont posé devant lui. En 1883, Yvon avait été nommé professeur de dessin à l'Ecole polytechnique, en remplacement de Léon Cogniet. Il était officier de la Légion d'honneur.

Le Guide musical a publié une curieuse allocution par laquelle le prince de Bismarck, remerciant un cercle choral venu de Barmen à Kissingen pour lui donner une sérénade, définit l'influence de la musique dans la politique :

« Je n'ai pas étudié la musique dans ma jeunesse, j'ai dû apprendre trop d'autres matières, mais je ne la hais point, je l'aime, au contraire, et je lui suis reconnaissant d'avoir secondé efficacement mes vues politiques. Les mélodies du *Lied* allemand ont gagné les cœurs, et je compte ce fait parmi les impondérables qui ont favorisé et facilité nos aspirations à l'unité nationale. Il serait peut-être difficile de prouver cela pratiquement, mais je puis tout au moins citer le fameux *Lied* sur le *Rhin allemand* de Becker, comme un exemple frappant de ce que j'avance. Parmi vous, il en est peu qui soient assez âgés pour se souvenir de l'effet produit, en 1841, par cette chanson, et même en 1870, lors des menaces de guerre. Dans ces deux circonstances, le *Lied* de Becker a puissamment agi, et par la rapidité avec laquelle il se répandit parmi les populations, à cette époque encore très particulariste, il nous tint lieu de plusieurs corps d'armée qui nous manquaient sur le Rhin. Plus tard, la *Wacht am Rhein.* Que de fois ce chant guerrier a rendu courage et fortifié nos hommes pendant la dure campagne hivernale, au milieu des souffrances et des privations de tout genre! Ce qui importe, ce n'est pas le chiffre des effectifs, c'est l'enthousiasme national qui nous a valu tant de victoires. Et cet enthousiasme, bien souvent, c'est le *Lied* qui l'a provoqué ou soutenu. »

Le prince de Bismarck, en terminant, a engagé ses auditeurs à persévérer à cultiver soigneusement la musique : « L'Allemand ne peut vivre sans musique; c'est par la musique qu'il se met en train : aussi je suis reconnaissant à tous ceux de nos concitoyens qui se livrent à la musique, encore que je ne puisse prétendre à entrer dans les rangs de ceux-là. Et c'est un bonheur que tous nos princes s'intéressent à l'art musical. Notre art national n'eût pas atteint ce degré d'élévation, s'il n'avait été encouragé par les souverains. En temps de paix, nous avons parmi nous beaucoup de divisions, mais un bon *Lied* rétablit l'union au moment du danger. »

BREITKOPF & HÄRTEL

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

DÉPOSITAIRES DES

PIANOS BECHSTEIN

Seul dépôt pour la Belgique

DES

HARMONIUMS ESTEY

DEMANDER LE CATALOGUE

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**. *Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de **220 millions**.
RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

ZÉLANDE — ILE DE WALCHEREN

Steamers « TELEGRAAF »
ANVERS — ROTTERDAM
Trois départs par semaine

ANVERS — FLESSINGUE
Excursions le dimanche
Voir les affiches spéciales
RENSEIGNEMENTS ET AFFICHES :
O. VERSTRAETEN, Quai du Commerce, 15, BRUXELLES — et — VAN MAENEN & VANDEN BROECK, Rue des Récollets, 16, ANVERS

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix
EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)
MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale
Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin
Vins de toutes provenances

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.

L'Argus de la Presse est le collaborateur indiqué de tous ceux qui préparent un ouvrage, étudient une question, s'occupent de statistique, etc., etc.

S'adresser aux bureaux de *L'Argus*, 155, rue Montmartre, Paris. — Agence à Bruxelles : 150, rue de l'Intendant.

L'Argus *lit 5,000 journaux par jour.*

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie

Treizième année. — N° 40. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 1er Octobre 1893.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

Le Salon. *Deuxième article.* — Une lettre de M. Coosemans. — Le Concours du Palais des Beaux-Arts. — Autour du Salon. — Protestation d'artistes. — Les Revues. — Théatre de la Monnaie. — Claude Monet. — Petite chronique.

LE SALON

Deuxième article (1).

Dans l'universelle veulerie du Salon, les envois de quelques étrangers marquent. On avait souhaité davantage, et mieux. Mais les invitations adressées à Puvis de Chavannes, à Gustave Moreau, à Burne Jones, à Madox Brown, à Claude Monet, à Besnard, à Rodin, à Whistler, à tous les maîtres contemporains, ont été déclinées. Les Salons officiels ont, paraît-il, pour ces artistes — et ceci n'est point pour nous surprendre — moins d'attrait que les expositions d'art jeune, d'où le mercantilisme, les routines administratives, les mesquineries personnelles sont aussi énergiquement bannies que les traditions d'écoles.

Quelques peintres et sculpteurs français, des Anglais en nombre restreint, un Norwégien, plusieurs Hollandais, trois ou quatre Allemands représentent seuls le contingent étranger. Ce n'est pas un état-major : à peine des attachés, délégués par leurs gouvernements respectifs pour suivre, par politesse internationale, les manœuvres en terrain peu varié exécutées par le gros de l'armée belge.

Les Anglais requièrent plus particulièrement. Sur cinq artistes, quatre sont inédits pour la Belgique, et la nouveauté, au rebours de ce qui se passait autrefois, exerce désormais son prestige. Ils se présentent, d'ailleurs, en bon ordre, sous le drapeau de « l'Ecole de Glasgow » — un nom sonore — avec des affinités de race et d'éducation artistique, de l'acquis, une science suffisante. Ils sont chaleureusement soutenus par la presse, applaudis par la foule qui vante la distinction de leur coloris et l'ampleur de leur dessin. En un mot, les coqs du Salon.

Il a suffi de la présentation, par les *XX*, de M. E.-A. Hornel, l'un des promoteurs du mouvement artistique de la brumeuse Ecosse, pour révéler l'existence d'un groupe actif et laborieux qui s'efforce d'échapper à la néfaste influence du milieu et de créer un foyer d'art dans la cité la plus mercantile du Royaume-Uni. N'était le très réel talent de ces artistes, cela seul les rendrait sympathiques. Et voici MM. John Lavery, James Guthrie, R. Macaulay Stevenson et Mac Gillivray — ce dernier, sculpteur — presque populaires à Bruxelles.

(1) Voir notre dernier numéro.

Il y a peut-être quelque exagération dans l'éloge. Et l'hyperbole des louanges s'explique très naturellement par un légitime désir de reposer sur quelques toiles au moins harmonieuses les regards lassés par d'écœurantes banalités.

L'harmonie du ton et l'eurythmie de la ligne sont, de fait, les qualités dominantes des peintres écossais, qui n'ont, pour y atteindre, pas tenté un effort considérable : leur gamme est sombre, et la composition de leurs toiles n'a rien de révolutionnaire. Certes, le portrait de gentleman en bottes jaunes et, plus encore, le portrait de femme de M. John Lavery ont belle allure et dominent les images grotesques ou lamentablement prétentieuses qui alignent à la cimaise l'effigie de quelques-uns de nos compatriotes, mâles et femelles. Mais on y sent furieusement l'influence de Whistler, dont ils n'ont malheureusement pas l'immatérialité et la distinction aristocratique. Il faudrait placer ces toiles, d'ailleurs estimables, à côté du *Portrait de ma mère*, de *Lady Archibald Campbell* ou du *Violoniste Sarasate* pour se rendre compte de la distance qui les sépare de ces œuvres raffinées. Et cette expérience serait tout aussi cruelle pour M. James Guthrie, bien que ses trois portraits, et en particulier celui d'un officier anglais, décèlent une vision plus personnelle et plus aiguë, une recherche plus approfondie du caractère, une coloration plus âpre que les œuvres de M. Lavery.

M. Guthrie, outre la toile précitée, expose un portrait de femme qui reflète quelque peu les écoles anglaises d'autrefois. La tête est délicatement modelée et constitue un « morceau de peinture » séduisant. Mais, chose bizarre, le restant du tableau marque un affaissement inattendu, et la maîtrise de l'exécution s'arrête au visage. Le bras est trop court, les étoffes paraissent hâtivement brossées. L'ensemble ne satisfait point. Des trois envois de l'artiste, le plus captivant est peut-être le portrait de petite fille au pastel, qui a une étrange et mystérieuse profondeur.

On a beaucoup vanté la toile de M. Lavery : *Le Soir après la bataille de Langside*. Je n'y vois qu'une jolie et sommaire esquisse, d'une tonalité de belle tapisserie ancienne et d'une impression superficielle. Enlevez leurs armures aux cavaliers qui suivent la reine et remplacez-les par des *riding-coats* écarlates : vous aurez, sans modifier la composition, ni le ton, ni les attitudes, un charmant retour de chasse. Du tragique? de l'horreur d'une journée sanglante? l'artiste ne paraît guère avoir cure.

Ces œuvres, il faut le reconnaître, appartiennent à un art vieillot, pratiqué depuis longtemps par Wauters, qui l'a pieusement recueilli dans l'héritage du baron Gros et des peintres du premier Empire. Louons-en l'habileté, mais orientons-nous vers d'autres horizons.

Quant à la *Lune d'été* de M. Stevenson, qui excite des pâmoisons, c'est une très banale étude dont la coloration n'est point déplaisante, mais qui ne résiste pas un instant à l'examen. Les valeurs des arbres silhouettés sur la clarté de la lune sont inexactes; pas un tronc, pas une branche n'est dessinée; il n'y a ni observation ni recherche de vérité. Un nocturne pour pensionnaire, que la plus faible des nuits d'Artan ou de Vogels dissiperait en un clin d'œil.

Parmi les peintres anglais M. William Stott, déjà connu par ses envois aux Salons des *XX*, se distingue par l'originalité de sa vision et le charme délicat de ses colorations. Son pic neigeux baigné de lune chante, sur le mode mineur, la poésie infinie des altitudes. C'est, avec des moyens élémentaires, une évocation merveilleuse de la solitude alpestre et peut-être la première notation exacte, malgré ses aspects flottants de rêve, des beautés de la montagne. Une composition un peu énigmatique intitulée *Diane* (*crépuscule* et *aurore*) montre l'artiste sollicité par les allégories, hanté par le symbolisme qui s'infiltre dans la peinture et la bouleverse. Il y a des détails charmants dans ces nudités étalées parmi les fleurs, et si l'ensemble laisse le spectateur indécis, le goût avec lequel sont présentés ces corps graciles, la séduction du coloris, le charme décoratif de l'œuvre classent son auteur parmi les artistes les plus attirants du Salon.

Je rapprocherai de M. Stott, à ce point de vue, M. Thaulow, le paysagiste norwégien qui vient de voir entrer au Musée du Luxembourg une des toiles qu'il exposa naguère à Bruxelles. Cette toile, j'ai regret de le rappeler, était cimaisée au Salon des *XX* où l'on ne manqua point de la conspuer. Par un phénomène qu'il est toujours intéressant de constater, M. Thaulow, au Salon triennal, est hautement loué par tous ceux qui le prenaient, dans la maison d'à côté, pour un anarchiste et le traitaient comme tel.

Ses envois comptent parmi les plus artistiques du Salon. Il y en a deux séries : vues de Norwège, vues de France, à l'huile et au pastel, et toutes décèlent une vision fine, presque attendrie, une émotion communicative, un métier sûr, une entente personnelle de la mise en page. Tel coin de ruisseau frissonnant qui fuit entre des berges aux transparences de cristal sous un couchant d'or vierge évoque avec intensité le pays natal. Telle ruelle de Montreuil, aux toits déteints, aux maisonnettes glacées de crépuscule, rappelle (mais ceci n'est point pour diminuer l'artiste) les impressions suggestives de Cazin auquel le rattache une même prédilection pour l'heure mélancolique que fait tinter la chute du jour. Certes, ne faut-il pas trop approfondir cet art léger et subtil, plus caressant que fort; ce qui en fait le charme, c'est qu'il dégage l'intimité des choses, et cela suffit à le faire vivre.

Il y a peu de choses à dire des peintres français :

on connaît de longue date les enluminures frigides de M. Jules Lefebvre, les coloriages au jus de groseille de M. Edouard Sain, les couvercles de boîtes de dragées peints par M. Max Claude et par M. Albert Aublet, et je n'étonnerai personne en déclarant que les marins bretons qui naviguent dans du bleu de lessive, et le *Guignol populaire sous la Terreur*, et les *Vaincus d'un jour*, et tous les rossignols d'un chauvinisme tricolore ou d'une sentimentalité de piqueuse de bottines qui forment le fond du bazar annuel des Champs-Elysées m'a toujours laissé indifférent.

Il n'y a vraiment à retenir, dans ce lot, que les envois de MM. Raffaëlli et Fantin-Latour, bien que ces artistes soient, l'un et l'autre, incomplètement représentés. On ne se lasse pas d'admirer la prestesse avec laquelle le premier croque des grouillements de foule, la vérité de son observation, la vie synthétique qu'il donne au petit monde bohème et vadrouille qui peuple ses coins de banlieue. Avec son dessin tout en nœuds, en fils tordus, — vermicellé, — il arrive à des notations singulièrement expressives, particulièrement remarquables en ses eaux-fortes coloriées, une innovation qui intéresse vivement les artistes. Le second paraîtrait légèrement milhuitcenttrenteux, si à travers l'empâtement qui alourdit les formes de ses muses aux gestes drapés, nos yeux ne percevaient la noblesse des attitudes qu'il donne à ses modèles. On regarde un peu de souvenir les toiles du maître qui charma si longtemps nos regards. Et si le dessin s'épaissit, et si la composition se répète, l'écho subsiste des musiques berçantes que chantaient ses toiles rythmiques aux accords graves.

Il serait injuste de passer sous silence la petite toile de M. Pointelin, *Orage naissant*, bien que depuis quinze ans nous connaissions cette lisière de forêt qui, sous le titre fallacieux de *Crépuscule*, de *Temps couvert* ou de *Derniers rayons* tente tous les ans de se faire passer pour une œuvre nouvelle. Deux petits paysages de M. Albert Gosselin, une nature-morte de Mlle Louise Desbordes et d'assez curieuses compositions de M. Georges Desvallières complètent ce que les envois parisiens offrent d'intéressant.

Quelques pastels, joliment touchés, de Liebermann, deux tableaux de Skarbina, dont la sécheresse s'accentue, une sépia de Lembach inférieure aux portraits qui établirent sa réputation en Belgique, — tel est le contingent que nous adresse le pays du grand empereur. Je passe, comme de raison, sur les innombrables *Portrait de mon père, Portrait de ma mère*, qui ne font naître que cette réflexion : « Les Allemands sont de fameux soldats mais de f....ichus peintres. » Faisons exception pour l'*Intérieur flamand*, assez joliment troussé, en des tonalités bleues, de M. Max Stremel, un nouveau-venu qui promet.

Et terminons ce rapide examen des exposants étrangers par la nomenclature des peintres hollandais, parmi lesquels, à défaut d'éléments nouveaux (la jeune école s'est abstenue avec ensemble), quelques noms sympathiquement connus : M. Storm de Gravesande, dont la belle eau-forte, *la Jetée de Flessingue*, déjà vue au Cercle artistique, est très admirée, et qui expose en outre deux bons dessins, de caractères différents ; MM. David et Pierre Oyens, les continuateurs des petits maîtres hollandais ; M. Adolphe Lange, dont le *Paysage aux environs de La Haye* et la nature-morte affirment un tempérament de coloriste ; M. ten Cate, dont une *Gelée blanche* et un paysage au pastel s'affinent en des nuances délicates ; enfin, M. Mesdag, que nous citons pour mémoire, bien que d'année en année se précipite la déchéance de cet artiste qui tint jadis la première place parmi les marinistes et dont les toiles actuelles sont tombées au-dessous du médiocre.

UNE LETTRE DE M. COOSEMANS

Nous recevons du peintre Coosemans la lettre ci-dessous. Nous l'insérons avec d'autant plus de plaisir qu'elle dissipe un malentendu qui durait depuis 1885. Le propos qu'on a prêté au maître paysagiste ne doit pas lui être attribué. Il nous avait, en effet, toujours paru étrange qu'un artiste qui a, comme il le rappelle, fait partie d'un groupe d'avant-garde, ait malmené ceux qui cherchent des voies nouvelles. Sa lettre catégorique et nette contient une déclaration de principes digne de l'homme de cœur et de talent qui l'a formulée, et nous nous félicitons de l'avoir incidemment provoquée.

Bruxelles, le 29 septembre 1893.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR EN CHEF,

Je viens, à l'instant, de lire votre intéressant article, paru dans *l'Art moderne* du 24 septembre, intitulé : « Le Salon ».

Vous y dites : « Qu'ils exposent chez eux ! a dit un jour M. Coo-
« semans en votant l'exclusion de tels jeunes peintres qui avaient
« la tare de n'être point conformes. Et le mot, qui était un con-
« seil excellent, a servi l'année suivante d'épigraphe au catalogue
« des *XX*.

« Les *XX* ont exposé chez eux, et s'en sont bien trouvés. »

Ce m'est assurément un grand honneur de me voir ainsi proclamer le vrai fondateur du Cercle des *XX*. Mais, je n'entends usurper le bien de personne, et force m'est d'y renoncer. Jamais je n'ai tenu le propos, et jamais je ne me suis associé au refus d'un tableau parce que non conforme, — la non-conformité étant une qualité essentielle de toute œuvre d'art.

J'ai pu critiquer des tableaux de vingtistes, j'en ai louangé, j'en ai admiré. D'autant moins suis-je l'ennemi des novateurs que j'ai eu l'honneur moi-même, il y a quelque trente ans, de faire partie d'un groupe de peintres qui furent les vingtistes de leur temps. D'autant moins encore qu'à mon sens l'art doit — sous peine de mort — incessamment se transformer, ce qui, si l'on peut dire, est sa façon de progresser.

Veuillez, je vous prie, insérer ces quelques lignes rectificatives dans votre prochain numéro et agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

COOSEMANS.

Le Concours du Palais des Beaux-Arts.

Notre article sur la *Baraque des Beaux-Arts* (1) a eu du retentissement dans le monde artistique et peut être considéré comme le point de départ d'un mouvement d'opposition raisonné contre le projet d'exécution définitive de la maquette actuelle.

Parmi les artistes compétents, il y a une approbation unanime des critiques qui ont été présentées et qui résument d'ailleurs et précisent celles que tous ont faites dès le premier jour. Les peintres et les sculpteurs reconnaissent la justesse des observations dont nous nous sommes fait l'écho et se rendent compte des défauts nombreux et des lacunes qu'offrent les salles de la baraque des Beaux-Arts.

Afin de conjurer l'effet de ces critiques, les auteurs de la baraque projettent, dit-on, de réunir tous les exposants, de les prier de déclarer que les locaux d'exposition sont parfaits et d'en demander, par pétition, la construction définitive. Nous ne pensons pas que cette pression, si réellement le renseignement est exact, ait quelque influence sur l'esprit du ministre. Celui-ci préférera sans doute adopter notre idée d'un concours public, idée qui a recueilli tant d'adhésions qu'à l'heure actuelle il semble qu'il n'y ait plus d'autre solution possible. Rien n'empêche les auteurs de la baraque d'envoyer leur projet au concours : le jury décidera de sa valeur et lui désignera la place qu'il a droit d'ambitionner parmi les concurrents.

On assure que le gouvernement songe à construire le nouveau palais des Beaux-Arts, rue de la Régence, à côté du Musée ancien dont il serait séparé par un jardin. On exproprierait dans ce but bon nombre de maisons de la rue de Ruysbroeck et l'on transformerait complètement, par des remblais sur lesquels s'élèverait le Palais, le malheureux bout de square qui a remplacé le pittoresque Pont de fer d'autrefois.

Le projet, certes, serait séduisant, surtout s'il ménageait le beau panorama qu'offre sur le vieux Bruxelles l'emplacement en question. Mais nous attendrons, pour être convaincus de sa réalisation, que l'Etat ait manifesté plus clairement qu'il l'a fait jusqu'ici son désir d'exaucer le vœu unanime des artistes.

AUTOUR DU SALON

Le Salon de Bruxelles a fait éclore des comptes rendus exquis. L'un des plus comiques est celui d'un journal consacré aux « intérêts artistiques, littéraires et scientifiques », qui débute par ces apostrophes mirabelliennes :

« Où sont les nouvelles formules universellement régénératrices? Où se nichent les œuvres des apporteurs de neuf, de ceux qui devaient révolutionner le monde artiste, et, le verbe haut, sous l'égide d'une bannière immaculée de convention ou d'apostasie, rénover l'art caduc et vieillot, lui infuser un sang jeune, et sous leur impulsion énergique et ravivante transformer l'aspect de nos salons triennaux? »

Les artistes indépendants ont toujours été les adversaires des salons officiels et s'abstiennent, pour la plupart, d'y envoyer leurs œuvres.

On nous l'avait assuré, mais le critique du journal en question nous détrompe, en une phrase qui demeurera légendaire : « A peine nés, ces conquérants sont déjà dispersés, emportés par le tourbillon comme les grains de sable sous le souffle du simoun, et ceux qui restent, les beaux joueurs ou les entêtés, mais incontestablement aussi les talentueux, laisseront à peine des traces de leur passage à travers cet espace immense de plusieurs siècles de gloire qui eurent comme initiateurs les Van Eyck et dont les romantiques ont été les complémentaires, résumant les débris de ce que fut la peinture flamande que ces derniers paraient déjà funambulesquement d'oripeaux étrangers. »

C'est à croire que M. Sulzberger a pris un pseudonyme. Il avait seul jusqu'ici le monopole de ces périodes foudroyantes.

Et ceci complète la chose :

« On ne les voit guère, les peintures de ces hardis champions, comme on ne les a pas vues à Paris, ni au Champ de Mars ni aux Champs-Elysées, pas plus qu'elles ne se sont montrées à Londres, à la National Gallery ni aux expositions munichoises. »

Prendre la National Gallery pour un local d'exposition est, de la part d'un critique, d'un assez joli tonneau.

***

Le *Journal de Bruxelles* n'est pas tendre pour le Salon officiel. Son critique d'art en relève vertement le défaut d'organisation et cite quelques-unes des innombrables bévues du catalogue :

« Des cartouches numérotent les salles et les panneaux : on les a choisis de la plus repoussante laideur. Bon nombre de toiles ou de statues ne portent pas de numéros. Le catalogue, qui n'est pas précisément coquet, fourmille d'erreurs, d'omissions, de coquilles, de gaffes. Exemples pris au hasard, entre beaucoup d'autres : M. Henkes, le peintre hollandais très connu, est inscrit dans l'ordre alphabétique sous son prénom de Gerke et reparaît à sa vraie place sous son vrai nom ; l'aquafortiste parisianisé M. de los Rios devient M. Delos, et Rios est transformé en prénom ; le sculpteur écossais Mac Gillivray s'appelle Macqollivray et ses œuvres ne sont pas numérotées. Celles de M. Liebermann ne sont pas inscrites au catalogue, non plus que celle de M. Siemering, non plus qu'une de celles de M. Thaulow. M. Van Beurden voit ses sculptures attribuées à un nommé Van Bemden, notamment *la Toilette*, qui devient *la Voilette*, en flamand *de Kleine Sluier*, le petit voile. Le nom de M. Kozakiewicz se revêt d'une orthographe inabordable. Un même peintre de Dusseldorf figure deux fois au catalogue, sous le nom de Flokenhaus et sous le nom de Plockenhaus. M. Claus intitule un de ses paysages *la Levée des nasses (février)* ; on imprime *la Levée des masses*, et le brave traducteur, qui n'a pas vu le tablean, inscrit en regard du texte français : *de Volksopstand (februari)*, s'imaginant qu'il est question de la révolution de Février ! Comme le jury « examine » au moins six cents œuvres en une séance, et les examine nécessairement fort mal, on refuse étourdiment à un jeune artiste, M. Craco, un carton de vitrail qui fait partie de son très remarquable projet de maître-autel et qui ne devait pas en être séparé ; mais, en matière de compensation, le carton figure au catalogue deux fois, une fois parmi les dessins, une fois dans la section de sculpture ! Vraiment, l'on se demande pourquoi l'Etat fait si mal les besognes dont l'initiative privée s'acquitte parfaitement bien. »

Ajoutons à la collection ichtyologique de notre confrère les coquilles suivantes : l'orthographe du nom de M. Khnopff varie de Khnopffe en Knopff, selon qu'il est inscrit dans la partie française ou dans la partie flamande du catalogue ; par un aimable jeu

(1) Voir notre dernier numéro.

de mots, on a fait de l'aquafortiste Postel, *M. Pastel*; M. Reinheimer est devenu *Remheimer*; le peintre Hawkins, dont le sculpteur Alexandre Charpentier (*Alexamdre*, dit le catalogue) a exposé le masque, devient *M. Hardkins*; la rue de Hennin, domicile du sculpteur De Rudder, est transformée en rue *Dehemen*, etc., etc. On nous assure que le « jeu des coquilles » obtient dans les ateliers un vif succès. Il consiste à découvrir, en un chiffre de minutes déterminé, le plus grand nombre de fautes dans le catalogue. Le gagnant empoche les enjeux et est proclamé *recordman* de la Belgique.

Pour la prochaine édition, il serait peut-être utile, ou tout au moins agréable aux intéressés, d'indiquer dans quelles villes sont situés l'*Oude Vlasmarkt*, la *rue Gillon*, le *Diergaarde Singel*, la *rue du Collège*, qui sont moins universellement connus que le boulevard des Italiens, de mentionner les œuvres qu'on a oublié d'inscrire, parmi lesquelles le bas-relief de C. Meunier, l'*Intérieur* de F. Jacques, etc., etc.

***

Du même journal, quelques réflexions judicieuses qu'on fera bien de méditer :

« Ne serait-il pas possible d'introduire quelque harmonie dans ce chaos? Qu'on songe aux expositions des *XX* et des autres groupes qui ont imité leur organisation. Tout le monde a été d'accord pour en louer l'ordonnance excellente, même ceux qui n'apprécient guère les œuvres exposées. Là, nulle promiscuité; les œuvres d'un même peintre s'avoisinent et ne se font jamais tort. Toutes les places sont bonnes, même au second et au troisième rang, s'il en faut un. Ce qu'on peut faire dans un groupe, pourquoi ne pourrait-on le faire dans un Salon où se rencontrent plusieurs groupes, plusieurs âges, plusieurs écoles? Ils se repoussent : qu'on les isole! Ils se combattent : qu'on les sépare! Qu'on respecte les attractions et les répulsions naturelles! Que l'on classe les peintres comme ils se classent d'eux-mêmes, sous l'empire des affinités électives! Tout le monde est bon pour cette besogne, sauf les aveugles.

Que les académiques voisinent avec les académiques, que les naturalistes coudoient les naturalistes, que le hasard n'ait pas le droit d'unir, malgré leur volonté, un survivant de l'époque romantique ou un paysagiste en chambre de 1840 et un impressionniste ou un luministe à la mode d'aujourd'hui. Tout le monde ne peut qu'y gagner. Quelles que soient les personnalités et les prétentions à la personnalité, il y a des écoles, il y a des manières communes de peindre à certaines époques, dans certains milieux. Les tableaux français, anglais, allemands diffèrent entre eux autant que les Français, les Anglais, les Allemands. Rassemblez les œuvres, même de date récente, des meilleurs, qui sont aussi les plus tranchés, des peintres belges de la belle génération qui s'éleva entre 1860 et 1870, vous verrez qu'ils constituent une même famille de coloristes, aux liens à peine relâchés aujourd'hui et que leurs gammes ne se choquent jamais. Il est d'autres peintres qui n'intéressent pas pris à part, mais dont la juxtaposition donnerait à leur ensemble une signification, une valeur documentaire à défaut de valeur d'art.

Actuellement on n'a souci, dans le placement, que de deux choses : d'abord d'honorer ou d'avantager tel peintre en lui conférant un centre de panneau, ou même tel modèle, personnage de distinction, s'il s'agit d'un portrait; ensuite d'emboîter les tableaux exactement, comme dans les jeux de patience, selon leurs dimensions, et de faire des pendants, comme dans les salles à manger bourgeoises. Classement irrationnel, désagréable à l'œil et à l'intelligence, préoccupations de tapissiers et non d'artistes, que l'on voit présider non seulement à l'arrangement des Salons, mais, ce qui est bien pire, à l'arrangement des musées. Au musée de Bruxelles, notamment, le plus mal classé qu'il y ait à notre connaissance, seuls les gothiques sont à peu près réunis, encore que toutes les écoles gothiques soient confondues, et les autres tableaux s'entre-choquent dans un pêle-mêle de boutique de bric-à-brac. »

***

Enfin, cette observation que n'ont pas manqué de faire tous ceux qui, ayant visité les Salons des *XX*, du *Voorwaarts*, du cercle *Pour l'Art*, du *Cercle artistique* et des *Femmes-peintres*, retrouvent au Salon une foule de vieilles connaissances :

« Y aurait-il de l'indiscrédion à exprimer le désir qu'une part un peu plus grande fût faite à l'inédit? Cela ne ferait pas de tort au Salon. Cela lui enlèverait un peu l'air *province* qu'il a. »

PROTESTATION D'ARTISTES

Une deuxième réunion d'artistes a eu lieu à Bruxelles la semaine dernière. Cette réunion était beaucoup plus nombreuse que la première assemblée et comprenait environ deux cents assistants. Au bureau siégeaient MM. Lambeaux, Baertsoen, de la Hoese, Omer Dierickx et Delsaux, auxquels on adjoignit, dans le courant de la soirée, M. Félix ter Linden. Un grand nombre d'artistes empêchés de se rendre à la convocation du comité lui avaient envoyé, par écrit, leur adhésion. Citons, entre autres, MM. Emile Claus, Philippet, Alfred Verwée, Heins, Bellis, Impens, etc., et M. Fritz Thaulow dont la dépêche originale a soulevé de vifs applaudissements. « Chers camarades, écrit-il, avec vous. Vive le suffrage universel artistique! »

M. Dierickx a rendu compte de la visite faite par les délégués des artistes au ministre de l'intérieur. Celui-ci a écouté avec la plus grande attention les réclamations qui lui ont été présentées et a demandé que ces griefs lui soient soumis sous la forme d'un projet de réformes, qu'il examinera aussitôt qu'il aura été approuvé par les artistes.

A la suite de cette communication, il a été décidé que le projet, contenant un règlement des Salons conforme aux vœux des artistes serait rédigé par les membres du bureau. Une nouvelle assemblée aura lieu samedi prochain, 7 octobre, à la *Brasserie flamande*, pour délibérer sur le projet et en arrêter les termes définitifs.

LES REVUES

La Revue Générale, journal historique et littéraire.

Elle est belge, âgée de vingt-neuf ans, soumise encore néanmoins à un conseil de famille mi-clerc, mi-laïque, que préside M. Woeste, l'inépuisable parleur parlementaire, dressé, semble-t-il, à l'école de feu M. le comte Escarbonnier, le fameux directeur de la Caisse des Comptes aléatoires, dans *le Mari de la Débutante*, qui en toute circonstance intervenait, disant : Je prononcerai quelques paroles.

Ce conseil de famille, le voici, au surplus, en sa situation présente, car vu l'âge de la personne il a subi des remaniements nombreux, au cours des temps et selon leurs vicissitudes; le plus

important fut le congé donné à M. de Haulleville, écrivain disert, charmant et conciliateur qui donnait à la Revue un grand air d'amabilité et de science paisible :

Ch. Woeste, avocat, ministre d'Etat et représentant; le baron Ruzette, gouverneur de la Flandre occidentale; le comte Amédée Visart, représentant; Léon de Monge, professeur à l'Université de Louvain; A. Nyssens, professeur à l'Université de Louvain et représentant; H. Francotte, professeur à l'Université de Liége; le R. P. Castelein, S. J.; le chanoine Delvigne; le docteur Mœller; Hector Van Doorslaer, avocat près la Cour d'appel de Bruxelles, ancien conseiller provincial; Paul Lefebvre, avocat à la Cour d'appel de Bruxelles; l'abbé Stiernet, professeur de littérature française à l'Institut Saint-Louis; J. Petit, de la Bibliothèque royale; Georges Kaïser, professeur à l'Université de Louvain; Ernest Verlant, chef de division au ministère de la justice.

Secrétaire de la rédaction : M. Eugène Gilbert, docteur en droit.

Voici maintenant les détails administratifs :

La Revue Générale paraît le 1er de chaque mois par livraison de 160 pages in-8° au moins, dont 16 pages au moins de petit texte. Elle forme par an deux volumes de plus de 800 pages chacun.

Prix : 12 francs par an. On souscrit au bureau de la Revue, 16, rue Treurenberg, à Bruxelles, siège de la Société belge de librairie, son imprimeur.

Quoique conservatrice et quoique actuellement sous la coupe de M. Woeste, le plus arriéré des conservateurs, *la Revue Générale* n'a pas osé modifier complètement l'allure indépendante et généreuse que lui avait imprimée son précédent directeur, M. de Haulleville. Elle débute souvent par une étude de son chef, rapidement brossée, superficielle, abondante en lieux communs, réalisant la formule : Parler pour ne rien dire. Toujours un fort bouillon de morale bourgeoise édulcorée dans lequel nagent les adjectifs vieux-genre. Style d'expéditionnaire. Cela vous passe dans l'esprit comme une pinte de bière de Louvain dans les voies digestives. A la suite, souvent des articles qui semblent avoir été pensés et écrits par des gens vivant aux environs de 1840. Parfois aussi des études remarquables; on y sent l'entrée en lice des « jeunes catholiques », cette vaillante cohorte d'hommes qui, faisant rentrer la religion dans ses cantonnements psychiques, sont, pour tout le reste, entièrement et ardemment de leur époque, tourmentés, comme tous les cœurs généreux, du problème social.

Bien que les traditions littéraires de *la Revue Générale* soient, en général, conformes au *Traité de la rhétorique* de M. Baron et aux plus purs enseignements de l'esthétique prudente et *distinguée* qui florit dans les collèges de la Compagnie de Jésus, de-ci, de-là parfois apparaît, en belles flammes, un écrivain d'art moderne que M. Woeste n'ose pas exécuter. Oh! l'implacable universelle gangrène qui le désespère! Socialisme et Art neuf! Misère!

En résumé, à recommander comme littérature de transition et de salon bien pensant, surtout pour la province.

Voici le sommaire du numéro de septembre :

La Revision de la Constitution, Charles Woeste. — *Jean Lemaire de Belges et la Renaissance* (fin), Georges Doutrepont. — *L'Hôtel de Rambouillet* (fin), Etienne Marcel. — *Une course à Lausanne*, Charles Buet. — *La Tradition du Patronage*, A. Delaire. — *Algue marine* (nouvelle), D. De Croisilles. — *Sonnets*, G. della Faille de Léverghem. — *Notes d'art*, Hadrien Merle. — *A travers l'Exposition de Chicago*, E. Monthaye. — *J. Janssen et l'histoire du peuple allemand*, H. Francotte. — *Bibliographie.*

THÉATRE DE LA MONNAIE

La reprise du *Prophète* a été pour Mlle Armand, qui a remporté l'an passé dans le rôle de Fidès ses premiers succès, l'occasion d'un triomphe. Cette très remarquable artiste au pathétique impressionnant n'a rien de l'actrice préoccupée des effets personnels : elle s'incarne dans son personnage avec le complet oubli de soi-même et arrive ainsi à une puissance, à une autorité qui en font une tragédienne lyrique de premier ordre. La voix trahit parfois un effort inutile. Excès de conscience, sans doute; la tradition exige pour la musique de Meyerbeer une certaine emphase, un opulent déploiement de coups de glotte. Mais les traditions sont faites, n'est-ce pas, pour être abolies? Et Orphée n'a pas eu besoin, pour forcer l'entrée des Enfers, de se livrer à cette gymnastique vocale.

Autour de Mlle Armand, le personnel de la Monnaie, MM. Massart, Dinard, Isouard et Mlle Lejeune ont offert une interprétation satisfaisante. Reprise un peu cahotée, d'ailleurs, les chœurs indociles et les danseuses mal équilibrées dans la scène du skating ayant failli compromettre la représentation.

CLAUDE MONET

Comme Delacroix, Corot, Millet, Courbet, Manet et autres seigneurs d'importance, Claude Monet a eu l'honneur d'être refusé aux Salons annuels et de chatouiller agréablement la rate des bourgeois.

Cette façon d'exciter l'enthousiasme de ses contemporains paraît flatteuse, mais insuffisamment pratique; elle laisse même tellement à désirer, qu'avant la guerre Claude Monet n'arrivait pas à vendre ses toiles 25 francs dans les prix forts. D'un autre côté, la fortune aveugle ayant négligé de le gratifier des plus modestes rentes, l'artiste dut, pendant deux ans, renoncer à la peinture parce qu'il ne pouvait s'acheter ni brosses ni couleurs.

Et le combat cessa faute de combattants.

Le public et les critiques compétents, tout en regrettant un tantinet le fantoche qui leur procurait de si douces joies, triomphèrent avec éclat.

Malheureusement pour le public et les critiques compétents, ce vaincu était doué d'une volonté et d'une énergie auprès desquelles l'obélisque aurait l'air d'un parfait glacé. Il n'y a qu'à regarder ces yeux de jais, cette barbe noire, cette bouche ferme, cette tête solide fichée sur un corps d'athlète pour comprendre la difficulté d'éliminer un pareil gas.

Avec quelques billets de cent francs racolés de droite et de gauche, le gas, en effet, recommença la lutte et, cette fois, il décrocha le succès.

Les critiques compétents — déjà nommés — qui suivent l'évolution artistique de notre époque avec l'intellectualité et la célérité d'un cloporte, continuent à badiner agréablement, mais la foule, elle, effarée et indécise, ne rit plus; elle reste, bouche bée, à attendre le mot d'ordre officiel.

Or, le mot d'ordre officiel est celui-ci : Claude Monet est le premier paysagiste moderne. Il faut remonter jusqu'à Claude Lorrain pour trouver un maître qui ait su, comme lui, ravir le soleil et l'obliger à figurer dans un tableau.

L'auteur des *Meules* est, avant tout, un puissant et un consciencieux. Il compose une œuvre de la même manière qu'on construit

un monument, par masses et par plans, et ne comprend rien aux blaireautages, aux lissotages, aux escamotages et autres ficelles apprises dans les ateliers, par où, du reste, il n'a pas passé, ayant été son propre professeur.

Quand je dis qu'il « compose » une œuvre, je donne un croc-en-jambe à la vérité, car il copie ce qu'il voit, naïvement, simplement et si scrupuleusement qu'il a en train plusieurs tableaux auxquels il travaille pendant les mêmes heures et par les mêmes effets de lumière.

Habitué à la vie solitaire des paysagistes, — constamment en conversation criminelle avec la campagne, — Claude Monet parle peu et se contente de ponctuer ses admirations par des N... de D... lancés en voix de basse-taille, qui roulent dans sa barbe comme des grondements de tonnerre dans une forêt.

Vit retiré à Giverny où vont le relancer les marchands américains et les amateurs français, se venge royalement de l'incompréhension de l'Etat à son égard en dotant le Luxembourg de l'admirable *Olympia* de Manet, a oublié l'amertume de ses débuts, n'en veut à personne et ne se montre chatouilleux que sur un point. Oh! celui-là!... Si vous ne ressentez pas une passion enragée pour la nature, n'avouez pas devant lui votre faiblesse, car il vous enverrait ses deux fidèles, Octave Mirbeau et Gustave Geffroy, pour vous demander des excuses ou une réparation par les armes. (*Figaro.*)

Petite chronique

Dans un article sur *les Cours d'éloquence en Belgique* (1) nous avons démontré le grand intérêt qu'il y a de maintenir à l'Université de Liége la classe d'art oratoire restée sans titulaire depuis la retraite de M. Monrose.

Nous apprenons que M. le Ministre de l'intérieur vient de donner une solution affirmative à la question en nommant à cette chaire importante M. Emile Sigogne, auquel huit années de professorat en Belgique ont acquis d'unanimes sympathies. L'enseignement que va inaugurer le nouveau professeur comprendra la diction, la technique vocale et l'art oratoire. Il aura pour base les récentes découvertes physiologiques qui ont permis d'établir les règles d'une hygiène rationnelle de la voix, règles aussi utiles aux orateurs qu'aux chanteurs et aux comédiens.

Il serait à souhaiter, dans l'intérêt du Barreau, de la magistrature et du parlement de Belgique, qu'un cours semblable fût institué dans les diverses universités du royaume où il rendrait les plus sérieux services.

(1) Voir *l'Art moderne* des 30 avril et 7 mai derniers.

Le concours de paysage organisé entre les élèves et anciens élèves de l'Académie des Beaux-Arts et institué par le legs Donnay vient d'avoir lieu. Le prix de 1,000 francs a été décerné à M. Julien Debeul. M. Léon Bartholomé a été classé deuxième et M. Fernand Toussaint troisième. Cette année les concurrents du prix Donnay ont peint d'après nature un site des étangs de Groenendael.

Le premier concert de la Maison Schott aura lieu le 21 novembre. Il sera donné avec le concours du quatuor Joachim, composé de MM. Joseph Joachim (1er violon), Joh. Kruse (2e violon), Em. Wirth (Alto) et Rob. Hausmann (violoncelle). Ce début du quatuor Joachim en Belgique promet une soirée de haute attraction.

Rosmersholm d'Ibsen (traduction de M. Prozor) sera joué mercredi prochain au Théâtre des Bouffes du Nord par les soins de *l'Œuvre*, la nouvelle entreprise théâtrale fondée par MM. Lugné-Poë et Camille Mauclair.

Rosmersholm est ainsi distribué : Mme Helseth, Mme France; Rebecca West, Mlle Bady; Ulric Brendal, M. de Max; le recteur Kroll, Généris; Mortensgaard, Charny; Rosmer, Lugné-Poë.

La représentation sera précédée d'une conférence de M. Léopold Lacour. La seconde soirée, qui aura lieu le 21 octobre, se composera du *Mariage d'Iadoff* d'Ostrowsky, traduction de M. Michel Delines; la troisième soirée, le 15 novembre, de *l'Ennemi du Peuple* d'Ibsen.

Rappelons que le siège social de *l'Œuvre* est définitivement 23, rue Turgot.

Un antiquaire de Berlin offre en vente la correspondance de Gœthe et de Charlotte von Stein pour la somme de 105,000 marks. Cette correspondance comprend 1,748 lettres échangées de 1776 à 1826.

Portrait instantané de Camille Saint-Saëns, dont la dernière partition, *Phryné*, a remporté un vif succès à l'Opéra-Comique :

De grands yeux songeurs, attristés d'on ne sait quelles nostalgies et qui éclairent comme d'une douce clarté de veilleuse une noble figure d'artiste vigoureusement modelée, toute imprégnée d'intelligence hautaine et vivace, toute brûlée de passion. Rappelle avec son large front, sa barbe grisonnante, son nez aux lourdes lignes épaisses, ces vieux portraits de maîtres de chapelle qu'on garde pieusement en les maîtrises. Parisien de Paris. A dépassé la soixantaine. Semble parfois hanté par le rêve spleenétique d'Alceste, disparaît durant des mois et des mois sans laisser la moindre adresse, se réfugie en quelque lointain pays de soleil où il savoure à plein cœur l'absolue quiétude, la joie d'abdiquer son « moi ». L'un des savants de la musique moderne. Eut en certaines de ses œuvres presque du génie, et en beaucoup d'autres seulement la plus étonnante et la plus habile virtuosité. De ceux qui réussissent à charmer une foule, à l'emballer jusqu'au délire, avec seulement le banal et triste instrument qui s'appelle le piano. Renia naguères ses anciens dieux et sa première religion, le wagnérisme, en des livres de critique d'un goût discutable. Signe particulier : Finira ses jours sur quelque île déserte. (*Gil Blas*),

Portrait instantané, par le *Gil Blas*, de Mlle Eugénie Nau, l'artiste qu'on applaudit au Parc où elle vint jouer avec Antoine *la Fille Elisa* :

Cette petite Nau, ce bout de poupée parisienne modelée à la diable, pour qui le bon poète Ponchon rima de si fantaisistes strophes et que le Théâtre Libre garda si longtemps comme ingénue terrible. Pire que jolie, avec quelque chose de farouche et d'incorrect dans les lignes qui attire et qui amuse, une broussaille de cheveux qui ondulent au petit bonheur et de beaux grands yeux sombres comme ces lacs qui sommeillent au fond des forêts. Très intelligente, ayant du fantasque, vaguement bohème, a déjà, bien qu'elle soit encore une gosseline, de vrais états de service. Apprit son métier à l'école d'Antoine, ce comédien entre les meilleurs, musa longtemps comme une que le rêve passionne plus que la rude vie des planches, pantomima ensuite avec une grâce exquise et perverse, et vient de débuter enfin à la Porte-Saint-Martin dans une vieille rengaine pleurarde de Dennery et Cie. Signe particulier : Eût voulu être écuyère de haute école si elle n'avait pas été actrice et monte à cheval avec une crânerie et une souplesse de professionnelle.

BREITKOPF & HÄRTEL

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

DÉPOSITAIRES DES

PIANOS BECHSTEIN

Seul dépôt pour la Belgique

DES

HARMONIUMS ESTEY

DEMANDER LE CATALOGUE

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE

sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**. *Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de **220 millions.**

RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

ZÉLANDE — ILE DE WALCHEREN

Steamers « TELEGRAAF »

ANVERS — ROTTERDAM

Trois départs par semaine

ANVERS — FLESSINGUE

Excursions le dimanche

Voir les affiches spéciales

RENSEIGNEMENTS ET AFFICHES :

O. VERSTRAETEN, Quai du Commerce, 15, BRUXELLES

et VAN MAENEN & VANDEN BROECK, Rue des Récollets, 16, ANVERS

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES

67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin

Vins de toutes provenances

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.

L'Argus de la Presse est le collaborateur indiqué de tous ceux qui préparent un ouvrage, étudient une question, s'occupent de statistique, etc., etc.

S'adresser aux bureaux de *L'Argus*, 155, rue Montmartre, Paris. — Agence à Bruxelles : 150, rue de l'Intendant.

L'Argus *lit 5,000 journaux par jour.*

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM 32, rue de l'Industrie

Treizième année. — N° 41. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 8 Octobre 1893.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

Le Salon. *Troisième article.* — Lohengrin. — Quelques livres. — Autour du Salon. — Les Revues. — Nos Statues. — Accusés de réception. — Petite chronique.

LE SALON

Troisième article (1).

LA SCULPTURE

Interrompons la Peinture. Faisons place à la Sculpture. Cette variété ne déplaira pas dans l'accomplissement d'un devoir aussi morose que le compte rendu de ce Salon triste.

On a mis du gravier par terre dans les deux quadrilatères réservés aux marbres, bronzes, zincs et plâtres. On y a profusionné aussi les verdures exotiques, monotones, oh ! très monotones et qui, elles aussi, eussent pu être en zinc. Pourquoi ces simulacres de jardins ? Qu'est-ce que c'est que cette tradition de gravier et de verdure que regardent avec ébahissement les personnages historiques ou mystiques des tableaux qu'on a fourrés là en pénitence ? Est-ce parce qu'à Paris, dans le hall des Champs-Elysées, destiné à des expositions industrielles et des concours hippiques, on a utilisé l'arène qu'il a bien fallu engraviérer et enverdurer, que désormais partout où l'on exhibera des statues, et autres produits bizarres de malheureux qui se croient sculpteurs, il faudra des cailloux et des herbes ? Quelle panurgerie imbécile !

Il y a 156 œuvres. Parmi ces 156 œuvres, 45 portraits. M. Prudhomme, MM. Bouvard et Pécuchet, le grand Tribulat Bonhommet, Mesdames leurs épouses, et leur nombreuse parenté, persistent dans la manie de confier à des matières indestructibles la fadeur, la prétention et la bêtise de leurs traits. Ils tiennent à s'immortaliser, quoi ! Ce qu'il y a là de visages révélant l'incurable insignifiance des physionomies bourgeoises et mondaines ! Allez voir par exemple le n° 1202, *Modèle du buste bronze décorant le monument d'Eugène Godin à Huy (plâtre bronzé)* par M. Godefroid Van den Kerckhove : rarement l'ineptie des favoris en côtelettes soigneusement tondues s'est plus banalement affirmée. Qu'on fasse faire son buste, ou que les sociétés de Vogelpik l'offrent à leur président, ou que des neveux attentifs le donnent à leurs oncles à héritages, c'est licite. Mais qu'on admette ces fabrications dans les Salons triennaux à proportion d'un gros quart, c'est hideux et monstrueux. La plupart de ces têtes d'hommes et femmes quelconques, qui se gobent et qui embêtent, sont d'un ridicule déconcertant et n'ont pas plus de rapport avec l'art que le cap Vert avec le Cap-itole.

(1) Voir nos deux derniers numéros.

Les exposants sont au nombre de quatre-vingt-quatre. Il y a là-dedans un Anglais de Glascow et sept Parisiens. Il y a aussi un Allemand, non catalogué, du nom de Siemering, dont on a sollicité l'envoi et qui, très farceur, a reconnu cette politesse en expédiant deux plâtres qu'on croirait des zincs, aussi majeurs qu'épouvantables, qui ont coûté, paraît-il, à l'Etat 1,400 francs de frais de transport! C'est deux peaux-rouges gigantesques destinés apparemment à servir d'enseigne à un bazar continental ou métropolitain.

Les étrangers de distinction ont donc peu répondu aux agaceries de la Commission organisatrice. Ils se réservent pour les expositions particulières, moins facétieuses. Sauf Alexandre Charpentier et ses étains (masques et médaillons) révélés à l'ignorance officielle par la dernière exposition des *XX*, tout ce qui vaut dans l'art de modeler s'est soigneusement abstenu de paraître à ce Salon auquel ses antécédents avaient fait un si mauvais renom de classicisme idiot et de médiocrité incurable. Il en est de même pour les peintres. La leçon est dure et combien méritée. A l'étranger, le mot d'ordre est : Mauvais lieu à ne pas fréquenter. Il n'y a que les innocents qui s'y fourvoient.

Dans la Sculpture, moins de jupons que dans la Peinture, où l'élément féminin cette année encombre. Les bons vieillards du jury d'admission sont si aimables! Il n'y a que deux dames, dont M^lle^ Hélène Cornette, qui apparaît vraiment au-dessus de l'habituelle médiocrité artistique de son sexe. Pourvu que cela dure! comme disait mélancoliquement un philosophe qui tombait du haût de la tour Eiffel. Elle expose : *Une Vieille* (statue), — *Un Vieux* (bronze), — et le *Portrait de M^lle^ V. G.* (buste plâtre) légèrement polychromé et très moderne. qui sont parmi les rares bonnes choses de cette exhibition.

Quant au côté des messieurs, nous nous demandons ce qui reste lorsqu'on a mis à part, d'abord et avec une avance énorme, l'admirable Constantin Meunier, inépuisablement farouche et grandiose dans ses œuvres de pitié divine; ensuite sur les degrés quelques noms familiers : Devigne (figure gracieuse tâtonnant autour d'un sarcophage démesurément lourd), Paul Du Bois (la dame assise admirée aux *XX*); et enfin, parmi les derniers venus couronnés d'espérances, Arthur Craco (projet d'autel), Victor Rousseau (*Amour virginal*), Pierre Braecke (*Pardon*), Jean Gaspar (*Lionne couchée*), Egide Rombaux (*Venusberg*), Charles Samuel (*Buste de M^me^ Wytsman*)? Ici il y a sinon maîtrise au moins originalité, volonté d'échapper à l'ambiance académique et à son orthopédie déformatrice.

Quelques célébrités chancelantes. Jef Lambeaux avec un abominable tombereau de viande. Des cuisses, des genoux, des dos, des seins, des pieds, des pattes, des derrières, difformes, informes, déversés à la dégringolade. C'est l'ivresse, ça, dit-on. Zatlapperij! Est-ce un avant-goût du bas-relief des Passions humaines, qui se fait attendre plus que de raison au parc du Cinquantenaire? Si oui, nous aurons un bel échantillon d'un art d'abatteur et de boucherie.

Thomas Vinçotte. Trois bustes de personnages du bel-air, aussi fongibles que vulgivagues. L'artiste passe-t-il décidément à la situation paisible, lucrative et fertile en décorations de sculpteur des salons?

Puis des machines redoutables. Une *Belgique* d'Isidore De Rudder en plâtre, *fragment du monument funéraire de feu Charles Rogier*. Ce sera du propre! *L'Abondance* (groupe en plâtre) par le même : impossible de distinguer dans le paquet de cette mère qui allaite ses enfants, où commencent et finissent les joues, les fesses et les tétasses. *L'Art Hollandais*, d'Albert Desenfant, destiné à on ne sait quel monument public en aversion aux dieux; le dit art hollandais est représenté par une grande diablesse de fille d'auberge, tenant des pinceaux à la main (ce qui indique la peinture), ayant de petites cornes zélandaises aux tempes (ce qui indique la Hollande), avec un rouet dans les jambes (ce qui indique les intérieurs peints par les petits-maîtres). O ingénieuse allégorie! (Soit dit en passant, il faudrait aussi un peu moins d'allégorie dans le projet de décoration du Jardin botanique de Meunier et Vander Stappen, qui ont cru devoir mettre partout des végétaux pour bien marquer qu'il s'agit d'horticulture, ce dont on aurait pu douter.)

Quand pendant trois heures, le fameux catalogue à coquilles dans les mains, s'abstrayant des tableaux exposés (compensatrice douceur!), on analyse tout cela, dans les deux aquariums et çà et là dans les salles, sous la lumière blanche déversée par les lanterneaux de la baraque avec une abondance aveuglante, on finit par entrer en fureur. Quoi! l'art aboutit à ces misères mystificatoires! Quoi, l'art vous donne ces sensations exaspérantes! C'est pour ça que ces dégénérés ont trimé devant leurs selles, en blouse blanche, rêvant de Michel-Ange et de Giotto, triturant la terre plastique ou la cire, durant des heures et des heures! Mais la seule impression qu'ils vous donnent, sauf les exceptions rares, c'est de gueuler après une canne plombée et de procéder à un massacre. Ah! quel plaisir d'iconoclaster! Quels trépignements sur les débris!

Mais hélas! les gardiens veillent, et prudemment, à l'entrée, trois Parques, dans une baie, vous crient à tue-tête : Les cannes, Messieurs, les ombrelles, Mesdames! Dépôt obligatoire! Et en effet, des affichettes, tout aussi prudentes et vocifératrices, tachent les murs : Dépôt des cannes obligatoire (en gros caractères), obligatoire, obligatoire! Il nous semble qu'à la prochaine foire aux épiceries artistiques il sera opportun d'imposer des menottes aux arrivants, car si pareil spectacle peut se

supporter une fois, on ne saurait répondre des effets d'une provocation nouvelle. Comme un consommateur qui espérait faire un repas de gourmet et à qui on sert du poisson pourri et de la viande avancée, on résiste difficilement à l'envie d'envoyer les plats à la tête des gargotiers.

LOHENGRIN

Voici *Lohengrin* « au répertoire » de la Monnaie. Dès le début de la saison, on reprend l'ouvrage comme s'il s'agissait tout simplement d'*Aïda* ou du *Prophète*, et cette reprise n'ameute point les mitrons, ne provoque aucun scandale, n'entraîne aucune complication diplomatique avec les Nations Sœurs (vive la Russie, Monsieur). Il n'y a qu'un chef-d'œuvre de plus dans la circulation..... et une recette assurée, tombant en louis d'or et en soyeuses banknotes dans la caisse du théâtre.

Lohengrin classé, prenant rang entre *Faust* et *la Juive*, c'est fort heureux pour ceux qui aiment à s'abreuver aux sources divines de la musique. C'est fâcheux pour l'œuvre elle-même, prise abstractivement. D'année en année s'insinue davantage en elle l'air « répertoire » qu'ont toutes les partitions de grand opéra qui établissent leurs pénates en permanence entre les portants de notre « première scène lyrique ». Artistes et figurants, choristes et musiciens d'orchestre subissent insensiblement l'influence néfaste de cette prise de possession. Un ouvrage contesté, un succès à emporter de vive force contre le mauvais vouloir, les préventions, le parti-pris — rappelez-vous *les Maîtres Chanteurs*, rappelez-vous *la Valkyrie*, rappelez-vous la récente *Yolande* — excitent les courages, stimulent les initiatives. Et la fièvre qui embrase les artistes dans les coulisses gagne l'orchestre, se communique aux spectateurs...

Qui de nous ne se souvient de la première représentation de *Lohengrin*, de celle que Louis Brassin avait préparée par une adroite et artistique campagne qui dura tout l'hiver : conférences, auditions fragmentaires, soirées consacrées chez lui à expliquer les beautés de l'œuvre aux membres du *Cercle Artistique* qu'ahurissaient les « audaces de la partition » et les « obscurités du poème. » Hans Richter au pupitre, Blum, le superbe ténor incarnant tout le germanisme et la mysticité du héros, la nervosité de Mlle Sternberg (depuis Mme Vaucorbeil) prêtant des grâces douloureuses aux hallucinations d'Elsa, et cette plastique Ortrude que nous offrit Mme Von Edelsberg : ce fut, certes, en cette unique soirée d'exécution intégrale, une fête inoubliable (1).

Lohengrin a glissé, depuis ces temps reculés — c'était en 1870, avant la guerre, à une époque voisine du déluge ! — vers une réalisation traditionnelle. J'entends « traditionnelle » par rapport aux planches sur lesquelles il a élu domicile, et qui sont comme imprégnées d'une mise en scène dans laquelle s'encadrent indifféremment tous les opéras connus. Il serait oiseux d'exposer ici les réformes à introduire. Bornons-nous à protester et à attendre une direction assez artiste pour culbuter les absurdes codes de la routine et y substituer les indications précises de l'auteur. Qu'on donne encore de nos jours, alors que la moindre opérette est montée avec des soins artistiques spéciaux, un cadre grossier de décors, une figuration digne de Carpentras, un éclairage aussi défectueux que possible à l'œuvre délicate et poétique de Wagner, c'est ce que nous refusons d'admettre. Mieux vaudrait, peut-être, réserver l'affiche à de trop fréquents *Huguenots* et réserver les joies esthétiques de *Lohengrin* pour l'époque élue où il serait possible de présenter décemment le héros au public.

Reconnaissons que les artistes s'efforcent de se hausser à l'idéalité de leurs personnages. Mme de Nuovina, à cet égard, est en progrès, sinon pour la voix parfois criarde, au moins pour le jeu. Sa création est de beaucoup supérieure à celle de l'an passé. En artiste intelligente et convaincue, elle a creusé davantage l'étude de son rôle et, en tels passages de tendresse ingénue, d'inquiétude infantile, elle trouve des attitudes, des inflexions de voix, des gestes charmants.

M. Cossira donne au Chevalier du cygne tout ce qu'un ténor bel homme et doué d'une voix harmonieuse peut lui offrir. Avec sa barbe en pointe et ses gestes arrondis, il est aussi peu Lohengrin que possible. Sa latinité, son éducation d'artiste, sa compréhension esthétique sont visiblement hostiles au concept wagnérien. L'organe non plus n'est pas ce qu'il faut dans les scènes héroïques. Mais l'artiste câlin et charmeur reparaît au troisième acte et donne au dialogue nuptial des accents d'une tendresse infinie.

Le seul artiste qui arrive à la compréhension totale, c'est M. Seguin, qui est si bien entré dans la peau des héros de Wagner, qu'il s'agisse de Wotan, de Sachs ou de Telramund, qu'il semble qu'on ne puisse imaginer réalisation plus vivante et plus vraie. Quel beau Kurwenal en perspective ! Qu'il se garde pourtant du côté de la voix qui devient nasillarde et pâteuse.

Mlle Wolf a donné de tragiques attitudes à Ortrude, et elle a généreusement prodigué les éclats de sa voix dans un rôle difficile qui a brusquement, l'an dernier, consacré sa réputation d'artiste. Sa belle vaillance a triomphé des obstacles et c'est à juste titre qu'on l'a applaudie.

Ajoutons, pour être complets, que MM. Dinard et Ghasne ont honorablement tenu l'emploi du roi et du héraut.

A la seconde représentation, messieurs les abonnés, tout le Bel-Air, ont ostensiblement laissé vides la série complète des loges dont l'administration leur accorde le monopole.

(1) La distribution était ainsi complétée : Frédéric de Telramund, M. Troy ; le Roi, M. Coulon ; le Héraut, M. Maurel.

QUELQUES LIVRES

Histoire des Lettres belges d'expression française
par Francis Nautet. — Ch. Rozez, Bruxelles.

Voici le deuxième volume de cette vraiment intéressante et importante œuvre. L'étude sur les poètes et les écrivains fantaisistes suivra. Si l'on se souvient du tome I, on peut reconstituer le plan d'ensemble qu'a suivi scrupuleusement M. Nautet. Ce plan donne à son travail l'ordre et la mesure, lui assigne la valeur d'une conception large et personnelle et heureuse. Conditions morales ; influences historiques ; formation du premier groupe littéraire ; analyse, tour à tour, des romans, des poèmes, des proses diverses.

Sans doute, comme conclusion, M. Nautet se réserve-t-il de montrer combien dans le développement des forces esthétiques à travers une période de vingt ou vingt-cinq ans, les prémices qu'il a posées au début de son livre se sont justifiées. Ce qui lui sera facile.

Avant M. Nautet ceux qui s'occupaient de critique en Belgique tatillonnaient ; c'étaient des érudits et des archéologues. Ils faisaient

un curieux travail de fourmis parmi les textes, épiloguaient sur les détails, s'isolaient en une spécialité, se montraient si méticuleux qu'ils en devenaient mesquins et minuscules. Toute la portée artistique des œuvres leur échappait. Ils ne sentaient pas, ils étiquetaient et cataloguaient.

Or, à notre sens, les critiques sont les historiens des lettres. Il y a parmi les artistes des familles morales, des sortes de maisons royales de l'intelligence qui gouvernent les pays littéraires. Chacune a de grands ancêtres dont l'influence persiste à travers les siècles. Elles contractent entre elles des alliances; elles sont diversement puissantes suivant telles époques; elles ont des centaines de descendants, qui forment, s'ils sont originaux, des familles nouvelles ou continuent tout simplement les traditions s'ils sont quelconques. Le critique doit avant tout connaître quel est l'esprit de ces différentes maisons pour y rattacher les groupes naissants et chaque écrivain qui se révèle. Et pour cela il faut autre chose que de l'érudition, il faut du tact.

Or, cette qualité est dominante chez M. Nautet. Il est instructif et toujours son appréciation est large, claire et spéciale. Il ne collectionne pas des textes, ni des petits papiers, ni des jugements d'autrui pour, un jour, les faire siens, grâce à quelques légers changements. Il n'est pas myope de jugement. Il ne regarde pas uniquement ce qui a été fait pour nier ce qui reste à faire. Il n'a pas peur de l'art neuf et ne recommande pas son âme à toutes les muses du Parnasse, s'il voit se lever quelqu'un qui se fiche d'elles comme un poisson de neuf vieilles pommes blettes. Aussi s'est-il attiré la colère moisie de ce toujours maussade M. Frédérix. Travaillant (depuis quel temps!) celui-ci n'a pas même réussi à voir son nom discuté dans l'*Histoire des Lettres belges*. Seule sa haine pour les écrivains qui s'affirment le signale encore à la curiosité publique. Laissons-la lui, par bonté d'âme. Cela importe si peu au mouvement qui emporte notre littérature.

L'important est que l'*Histoire des Lettres belges* soit un excellent livre. Il l'est, malgré le point de vue trop proche où M. Nautet a dû se placer; il l'est malgré la difficulté de juger les contemporains, sans tenir compte de leurs rancunes ni de leurs amitiés; il l'est enfin parce qu'il rencontre comme adversaires des critiques comme M. Frédérix, dont les blâmes valent les meilleurs et les plus nets éloges.

Chansons tristes, par Paul Sainte-Brigitte. Godenne, Malines.

Tristesses et paroles d'aujourd'hui, recouvrant de toute la richesse de couleur dont dispose notre génération, des pensées, des sentiments sincères et parfois profonds.

Sous ces images dramatiquement imprécises apparaissent de neuves et belles choses — comme dans *Rafales blanches*, par exemple — où la neige, tourbillonnant tristement, symbolise pour l'auteur la tragédie des universelles inconsciences, précipitant à leur fin les volontés, les orgueils, les amours, les puissances, les bonheurs, murés dans leurs insouciances, et qui tombent, *vaincus parce qu'ils ne se connaissent pas*.

« Elles chantent, les rafales, elles chantent des alleluias lugubres, très lugubres et qu'elles trouvent gais, parce que ces accords sont amis et qu'elles n'en connurent jamais d'autres. »

M. Paul Sainte-Brigitte, dont les *Chansons tristes* sont le début littéraire, prend rang parmi les jeunes écrivains qui ont le souci et la dignité de leur art. Son premier livre, très remarqué et dont les tendances modernistes ont même eu l'honneur d'être assez âprement combattues, donne l'espérance d'un homme de lettres de sérieuse valeur.

Excelsior, un volume édité par Popp, place Memling, à Bruges.

Tout plaisant recueil des gestes et dicts d'une gente confrérie de cjtadins, lesquels sont jeunes, pleins de bon vouloir et désirent moult paisiblement et joyeusement nourrir leurs cervelles des choses du temps.

Le temps d'aujourd'hui a pourmené, en leur bonne ville de Bruges, quelques-uns de ses sages, de ses bouffons, de ses bavards et de ses savants hommes.

La substance de leurs discours est subtilement relatée. Suyvent quelques dires originaux et variés, dont plusieurs sont grandement proufitables à l'esbaubissement et à l'instruction des bons esperits. J'y rencontre beaulx et anciens amys, plus d'autres clercs de moindre renom, qui ne failliront pas, je vous en asseure, au devoir de se faire advantaigeusement connaistre de vous dans la suite. Le tout est relié de galante façon et présenté en un ouvraige congrûment rehaulsé de maintes imaiges toutes denses d'agréments.

Traditions populaires du Doubs, de la Haute Saône et du Jura, par Mme Ch. Thuriet. 2 vol. — Lechevalier, Paris.

Patiente et copieuse compilation de légendes, qui deviendra probablement très précieuse un jour. On regrette seulement que les matériaux de cette curieuse collection ne soient point classés d'après leurs degrés de similitude. Presque toutes ces traditions sont communes à tant de pays, qu'il serait intéressant de grouper celles qui ont la même signification, de voir à quelle époque chacune d'elles remonte, et de découvrir à quels faits généraux elles doivent leur tenace vitalité.

AUTOUR DU SALON

La Chronique, dans un « Premier-Bruxelles » signé par M. Jean d'Ardenne, défend avec brio le principe de la liberté dans l'art et déclare inutile, pernicieuse même, l'intervention de l'Etat.

« Nous en avons eu un exemple assez concluant par cette association des *XX*, à laquelle nulle opposition n'a manqué, et qui n'en a pas moins rempli très brillamment le programme qu'elle s'était tracé.

« Créée pour un terme de dix années, l'institution des *XX*, aujourd'hui dissoute, a fourni, en réalité, ces dix années durant, l'élément le plus vivace et le plus attractif de notre vie artistique, si morne et si veule tant qu'elle se manifeste sous la férule du cuistre Etat.

« Le terme qu'elle s'était assigné est écoulé, et elle disparaît sagement, laissant la place à d'autres, ayant donné ce qu'elle avait à donner et montré ce que peut l'initiative privée, en art comme ailleurs.

« Au lieu de retourner vers les antichambres ministérielles, comme on retourne à des vomissements, pour tâcher d'obtenir des conditions meilleures de protectionnisme, il serait non seulement plus digne, mais aussi plus sage et plus logique de s'inspirer d'un tel exemple. »

Cela est fort bien dit. On se demande seulement pourquoi cette même *Chronique*, qui rend un si bel hommage aux *XX*, a été,

pendant les dix années de leur existence, leur adversaire le plus acharné? Elle n'a cessé de leur aboyer aux jambes. Aujourd'hui elle se fouette elle-même d'importance. C'est comique, et, somme toute, réconfortant.

***

M. Jean de la Hoese propose pour la réorganisation des Salons un projet qui a, entre autres mérites, celui d'être bref :

Article *a*. — Lors de chaque exposition triennale, il sera constitué un « Conseil général des Artistes » composé de vingt et un membres qui seront désignés par le suffrage universel des artistes.

Art. *b*. — Seront seuls électeurs : les artistes belges ou étrangers ayant participé à une exposition triennale à Bruxelles.

Les étrangers devront justifier d'une résidence en Belgique d'au moins six mois.

Art. *c*. — Quinze jours après la date de son élection, le « Conseil général des Artistes » se réunira à Bruxelles, et choisira dans son sein un bureau composé de trois membres effectifs et de deux membres suppléants.

Le bureau constituera la commission définitive pour l'acceptation et le placement.

Les artistes belges pourront seuls être appelés à faire partie de cette commission.

***

Le Comité de la *Ligue artistique*, pour préciser son but et dissiper les malentendus auxquels sa constitution a donné lieu, communique aux journaux la lettre suivante :

« Nous entendons souvent parler de la *Ligue* comme d'une société dont on serait occupé à élaborer le règlement; d'autres croient qu'elle a pour but de grouper certains intérêts et par cela même de former un clan.

« Or, ces deux suppositions sont absolument contraires aux principes que nous avons émis et de nature à diminuer l'importance du mouvement provoqué par les résultats du dernier Salon.

« Il faut que l'on sache ceci :

« 1° La Ligue n'est pas une société à demeure, mais simplement une association momentanée;

« 2° Elle appelle à elle tous les artistes belges indistinctement;

« 3° Le jour où les transformations du règlement des expositions seront chose définitive, la Ligue, ayant atteint son but, sera nécessairement dissoute. »

LES REVUES

La Revue des Deux-Mondes

De celle-ci, que dire de neuf? Elle est le tabernacle de la foi et de la science doctrinaires. L'arche d'alliance des juste-milieux et des médiocres. En elle reposent les ossements de tous les premiers nés du monde des idées, impitoyablement sacrifiés au Moloch de la Conformité et du Bel-Air. Chez elle viennent faire leur stage les Eliacins qui briguent les suffrages du high-life cosmopolite et sont décidés à vendre leur droit d'aînesse littéraire pour le plat de lentilles des belles relations et de l'admission dans les salons du monde où l'on s'ennuie. Chez elle achèvent leur carrière les vieux généraux de lettres manchots et dévirilisés par leurs campagnes aux pays miasmeux du snobisme. Ils y signent des règlements sévères sur la façon de penser et d'écrire. Un uniforme triste y est imposé à tout le personnel, morne et digne. Elle est lue par les cerveaux atteints de gastrite intellectuelle, qui la prennent comme une revalescière ou de l'apollinaris. Elle est décente, pédante et ennuyante. C'est une sorte de dictionnaire de la conversation fait revue, un Larousse à l'usage de la belle société, qui la lit moins, du reste, qu'elle n'en pare ses guéridons pour se faire reconnaître. Elle a entre ses initiés la vertu d'un signe maçonnique et signifie : bon ton et dépression cervicale. Elle signifie aussi : haute finance et juiverie. Elle signifie enfin : hypocrisie de la fausse science et (son directeur, l'irréprochable M. Buloz, l'a récemment prouvé) du vice le plus désinvolte sous les apparences les plus austères et les plus professorales. Bref, un parfait microcosme du public spécial pour lequel elle est faite : l'association internationale des parasites et des exploiteurs. Un M. Lévy n'a-t-il pas récemment été admis à y démontrer, pour la tranquillisation des forbans de la haute banque et de leurs associés, les décavés de l'aristocratie besogneuse, que la spéculation de bourse (leur gagne-pain et leur procédé d'enrichissement), la forme la plus odieuse du crime contre les masses, devait être tolérée. sinon encouragée, comme un bienfait pour *les affaires*.

Le *Gil Blas*, dans le document à conserver que nous reproduisons ci-dessous, a, de façon amusante et à coups de griffe, mis en lumière quelques-unes des prétentions et des cocasseries de cet organisme pernicieux et lourdement chic que tout honnête lecteur est tenu d'éviter sous peine de prompt abaissement intellectuel et moral. Il s'agit du dressage du jeune homme mineur que la fugue libertine de M. Buloz a appelé, nominalement, à la direction de la Revue.

Dans le cabinet directorial de la *Revue des Deux-Mondes*. Un très jeune homme est assis dans un fauteuil solennel écrasé par les portraits historiques qui le protègent du haut des murailles élevées. Un homme encore jeune, l'air extrêmement grave, fume une cigarette près de lui, sur un canapé : C'est M. Brunetière, conseil littéraire du jeune directeur.

M. RICHET FILS. — J'ai une bonne nouvelle à vous apprendre : j'ai commandé hier un roman à M. William Busnach.

BRUNETIÈRE, *inquiet*. — Vous avez?...

RICHET FILS. — Oui, j'ai rencontré hier cet homme charmant dans une maison gaie; il m'a dit qu'il fallait rajeunir la *Revue* : j'ai trouvé son conseil excellent. C'est pour cette raison que nous commencerons en septembre son roman de mœurs boulevardières : *Le Bel Ernest*.

BRUNETIÈRE, *accablé*. — *Le Bel Ernest!*

RICHET FILS. — Ça n'a pas l'air de vous sourire, mon idée?

BRUNETIÈRE. — Permettez-moi une simple observation. Quand le cardinal de Fleury fut appelé à diriger l'éducation du jeune Louis XV...

RICHET FILS. — Il l'a beaucoup rasé.

BRUNETIÈRE. — ... Il eut tout de suite une conscience très nette de ses responsabilités vis-à-vis du pays...

RICHET FILS, *l'interrompant*. — Pardon, mon cher maître, une seule observation. Tout, en ce moment en votre personne : votre geste, votre accent, votre solennité, me porte à croire que vous allez me parler de Télémaque; si le malheur voulait qu'il en fût ainsi, je vous prierais de vouloir bien oublier ce jeune homme.

BRUNETIÈRE. — Il ne me semblait pas, Monsieur le directeur, qu'un exemple plus frappant pût vous être proposé pour souligner du même coup la responsabilité de mon ministère et la grandeur de votre tâche. Car vous aussi, Monsieur, vous allez être un souverain, vous allez régner sur les imaginations de votre pays. C'est sous vos auspices que le romanesque des femmes les plus distinguées de la société va fleurir ou s'étioler. Vous allez être le

monarque des jeunes héros mondains que MM. Cherbuliez, Theuriet, Rabusson, etc. vêtissent de phrases élégantes pour meubler les rêveries de nos abonnées sentimentales. Il importe donc que sous votre règne, l'idéal feuilletonesque demeure aussi pur, aussi chaste qu'il apparut sous M. Ch. Buloz.

RICHET FILS. — Ce n'était pas capiteux !

BRUNETIÈRE. — Cela a suffi cependant pour tourner des têtes très fortes.

RICHET FILS. — Vous voulez parler de mon oncle? S'il a été perverti par ses romans, zut alors! Autant se saouler avec de l'orgeat.

BRUNETIÈRE. — Je vous assure que nous avons des abonnés qui trouvent Theuriet un peu leste.

RICHET FILS. — ... Un peu leste? Cependant le roman vit de la passion?

BRUNETIÈRE. — Mais nous la restreignons. Nous avons l'amour nuance saumon, l'adultère *Revue des Deux-Mondes*, l'idylle juste-milieu et la paysannerie dans le style Royer-Collard. Nous ne pouvons pas plus offrir à notre clientèle des sentiments débordants que des liaisons où l'amant et la maîtresse ne seraient pas également du meilleur monde, dignes de *respectabilité* et teintes d'érudition. Nous avons essayé avec Guy de Maupassant de franchir ces limites, en autorisant l'excursion d'une héroïne dans une maison meublée de quartier suburbain. Cette innovation a produit le plus fâcheux effet. Nos lectrices n'admettent guère l'adultère que dans des entresols du quartier de l'Etoile ou du faubourg Saint-Germain, jamais dans un hôtel meublé, autant que possible dans un appartement d'ami en voyage : elles exigent que dès leurs premiers mots leurs effusions tournent à la conversation sérieuse, ennoblissent les sentiments qu'elles expriment par des citations heureuses, demeurent, en un mot, jusqu'à la fin, des femmes supérieures, de dignes familières de *la Revue*.

RICHET FILS. — ... Et vous êtes sûr que ça se passe comme ça?

BRUNETIÈRE. — J'ai un ami, un collègue éminent de l'Université qui eut une fois une maîtresse : il m'a affirmé n'avoir jamais trouvé, aussi exactement que dans nos romans, le souvenir des impressions favorables qui lui furent dévolues en partage au cours de ces expériences.

RICHET FILS, *grave*. — Je vérifierai ces détails. Je désirerais cependant obtenir de vous des éclaircissements à propos de notre personnel d'amoureux...

BRUNETIÈRE, *pincé*. — Avez-vous trouvé jamais qu'un d'eux eût manqué de tenue, oublié, dans ses déclarations les plus vives, ce qu'il devait à la correction, au XVIIe siècle, à votre famille?

RICHET FILS. — Ce n'est pas ça que je veux savoir. Ce que je ne comprends pas, c'est que tous les amants de vos feuilletons sont des officiers ou des jeunes gens ayant au moins 25,000 livres de rentes, qu'ils affichent des sentiments quasi-conjugaux, et sont tellement nobles qu'entre le mari et eux on ne peut décider lequel est le plus honorable; ça en est gênant.

BRUNETIÈRE. — On ne saurait dire qu'une chose : c'est qu'ils sont également hommes du monde. M. Léon Say, qui est un esprit avancé, avait pris la parole, dans notre ancien Conseil de comité, pour demander qu'on admit les « nouvelles couches » aux émotions sentimentales, et que la Revue reconnût l'Amour ailleurs que dans la Société. Certains de ses collègues du Sénat, lecteurs assidus de nos romans, auraient même exprimé le vœu que nos fournisseurs littéraires rajeunissent d'un sang nouveau les adultères de la Maison... Cette prétention a été très vivement combattue par M. Edouard Pailleron et M. Buloz lui-même. Cela, à mon sens, très justement.

RICHET FILS, *tristement*. — Alors ça se passera toujours entre des femmes qui citent Spinosa et des jeunes officiers ayant le culte de l'honneur et de l'uniforme?

BRUNETIÈRE. — Sans doute. Réfléchissez bien à cette vérité, mon cher directeur; il n'y a rien de plus distingué qu'un officier comme héros de roman sentimental. Voyez plutôt ceux que nous avons offerts à nos abonnées, rêvant sur l'Amour en fumant des cigares toujours chers au coin de leur cabinet de travail luxueusement meublé : ils n'évoquaient dans l'esprit aucune image indécente. On eût dit qu'ils attendaient ainsi leurs sœurs, leurs cousines, leur camarades ou leurs fournisseurs. On ne peut reprocher à leur attitude aucun des gestes grossiers de la passion.

RICHET FILS. — ... Et... ils ne se distraient jamais davantage?...

BRUNETIÈRE. — Je veux bien supposer que si; seulement, ils ont reçu le pli d'une forte éducation protestante. Et tout est là.

RICHET FILS, *avec une lassitude résignée*. — Alors, on ne changera rien à notre personnel romanesque?

BRUNETIÈRE. — Peu de chose : M. de Vogué, notre distingué collaborateur, nous a seulement prié, par politesse pour le czar, de ne pas mêler les grandes dames russes à des liaisons, à moins que le héros n'appartienne à une famille d'une qualité vraiment exceptionnelle. Vous devrez vous souvenir de la décision du Comité qui a fait droit à cette requête patriotique. Enfin, M. Leroy-Beaulieu a fait voter, que, pour les mariages, les jeunes filles appelées à inspirer des sentiments d'une sage exaltation aux jeunes premiers de nos feuilletons pourront n'avoir que deux cent mille francs de dot. Afin de suivre, autant que possible, les mœurs du temps, les filles de riches commerçants pourront aussi dorénavant provoquer l'état d'âme violent dit : « coup de foudre » chez de vrais gens du monde, à la condition toutefois qu'elles possèdent cinq cent mille francs de dot, honorabilité, famille irréprochable, etc... De même il a été admis qu'on dispenserait, dans les études champêtres, les gars et les villageoises de s'entretenir entre eux à l'imparfait du subjonctif. Vous voyez que la *Revue* a fait de nombreuses modifications dans le sens des idées modernes.

RICHET FILS, *mélancolique*. — Oui, je vois, on rigolera... (*Se ravisant.*) Mais au fait, serai-je bien forcé de lire ces ouvrages?

BRUNETIÈRE, *s'inclinant*. — Non, je conçois le répugnance d'un esprit sérieux et mûr comme le vôtre à s'attarder à ces lectures frivoles. Nos études critiques vous suffiront.

RICHET FILS. — Ah, très bien! Alors je vous laisse ce soin, n'est-ce pas. (*Bas.*) Pour mon usage personnel, j'achèterai le *Gil Blas*.

NOS STATUES

Dans notre numéro du 13 août dernier, nous demandions qu'on veillât à la patine des bronzes et des marbres qui ornent nos voies publiques. Voici que, rue de la Régence, on enlève, au moyen d'acides, la patine des groupes de De Vigne et de Vander Stappen. Comme il est difficile de se faire comprendre. Il suffit de frotter et de lustrer. Nous donnions des exemples. Nous avons encore admiré cette semaine le lustre moelleux donné à certaines parties de l'Hercule de Delvaux, au pied de l'escalier du Musée, par les mains des passants ou les brosses des frotteurs : voir la cuisse gauche, la massue, le lézard. Le frottement répété amène

la belle et douce surface qu'on voit aux statues de la célèbre fontaine de Florence. Il suffit de peau de chamois ou de laine légèrement graissée et de la patience de l'ouvrier. Nettoyer à vif fond au moyen de l'esprit de sel, c'est de la barbarie. Ce n'est plus doucement polir le métal, c'est l'écorcher.

Accusés de réception

Le Vœu de vivre (livre IV de *Dire du Mieux,* 1re partie de Oeuvre), par René Ghil, troisième volume; des presses de E. Goussard, imprimeur à Melle (Deux-Sèvres). — *Par les Routes...*, par Joseph Desgenêts; Malines, L. et A. Godenne.

Petite chronique

Le Théâtre du Parc qui a ouvert par la reprise de *Sapho* et de *Divorçons* pour la présentation des deux éléments qui composent sa troupe, commencera prochainement la série de ses spectacles nouveaux. Ce sera d'abord *l'Infidèle* de M. Porto Riche pour les débuts de Mlle Armande Leturc, de l'Odéon, avec *Boubouroche*, du répertoire du Théâtre Libre. Ensuite viendra *la Bête* par Georges Berthal, le critique littéraire du *Rappel*. *La Bête* aura pour principaux interprètes Mlle Suzanne Munte, Mlle Anna Parys, du Grand Théâtre, M. Montigny et M. Albert Bras.

Une œuvre nouvelle de Pierre Benoit, paroles de Jules Demeester : *Het Meilief*, sera exécutée le 22 octobre à Iseghem (Flandre occidentale), dans la salle du Gretrykring.

La Société d'archéologie de Bruxelles organise pour le mois de décembre une exposition internationale de dentelles anciennes dans les salles nouvellement restaurées et décorées de l'hôtel historique de Ravenstein.

MM. Paul Du Bois et Georges Lemmen viennent de transférer leur cours de dessin, de peinture et de sculpture à la rue du Grand-Cerf, 4.

Le cours s'ouvrira le 15 octobre. Pour les renseignements et les inscriptions, s'adresser de 10 heures à midi chez M. Lemmen, rue du Grand-Cerf, 4.

La Société de musique de Tournai exécutera cet hiver l'*Elie* de Mendelssohn, les chœurs d'*Athalie*, le *Ludus pro patria* d'Augusta Holmès, des chœurs de Roland de Lattre, des fragments du *Messie* de Hændel et de l'*Orphée* de Gluck. Pour son grand concert annuel, elle met à l'étude la *Marie-Madeleine* de Massenet.

Pour paraître prochainement : *Le Verbe Auroral* de M. José Hennebicq.

Le Verbe Auroral sera édité par MM. Godenne, éditeurs à Malines; un volume, sur velin de luxe, format in-16, à 2 francs.

Les ruines de Villers. — Une nombreuse équipe d'ouvriers, sous la direction de M. l'architecte Ch. Licot et d'un ingénieur des bâtiments civils, vient de commencer les travaux destinés à assurer, dans la mesure du possible, la conservation des ruines si intéressantes de l'ancienne abbaye de Villers-la-Ville. Les parties les plus importantes, et en même temps celles dont la solidité est la plus compromise, à savoir la voûte que recouvre la croix du transept de l'église, la voûte de l'ancien cloître et celle de la brasserie, seront l'objet des premiers travaux de consolidation.

Il sera malheureusement nécessaire, en certains endroits, d'arracher la végétation luxuriante qui a recouvert les murailles et qui contribue à leur donner un aspect si pittoresque. On a reconnu que les racines de certains arbres, qui ont poussé dru comme dans une forêt vierge, s'insinuaient à travers les moindres crevasses des murs, quelquefois jusqu'à plusieurs mètres de distance, et hâtaient, plus sûrement que le vent et la pluie, la dislocation et la chute des voûtes et des arceaux.

Les travaux de consolidation seront complétés par le déblaiement de l'église, dont les plus beaux points de vue sont cachés par l'amoncellement des pierres écroulées, et par le relèvement d'un certain nombre de colonnes de la grande nef dont les pierres ont conservé en tombant leurs positions respectives.

(*Journal de Bruxelles.*)

La revue *Essais d'art libre* prend l'initiative d'une intéressante publication dont elle définit en ces termes le but : « En une série de synthétiques portraits — de quinze à vingt lignes — donner, par le groupement d'éparses individualités (précurseurs militants et nouveaux-venus), la physionomie générale des esprits et du mouvement qu'anime l'espérante grandeur de délivrer la prochaine humanité par l'individualisme artistique et social. »

On sait le grand succès qu'obtint tout récemment, dans la galerie Le Barc de Boutteville, l'exposition des *Portraits du prochain siècle*.

L'ouvrage annoncé par les *Essais d'art libre* et auquel collaboreront tous les écrivains qui s'affirment participants de l'action vers un avenir artistiquement et socialement meilleur que le présent, consacrera en une réalisation complète et durable l'idée qui motiva cette exposition.

On souscrit chez l'éditeur de la Revue, M. Edmond Girard, rue Jacquier, 8, Paris. Exemplaires sur papier fort, teinté, 2 francs. Exemplaires de luxe à 6, 8, 10 et 12 francs.

On prête à Sarah Bernhardt divers projets de réforme en matière de représentations théâtrales. D'abord, la suppression du trou du souffleur, « qui coupe, dit-elle, les jambes des artistes et les dispense d'apprendre leurs rôles », puis la suppression de la claque, la suppression du pourboire aux ouvreuses.

Telle est la routine, tel est l'attachement aux traditions que ces modifications pratiques, d'une élémentaire simplicité et qui devraient être adoptées partout, trouvent des adversaires ! Rappelons qu'à Bayreuth on se passe, depuis l'origine, du trou du souffleur, et qu'on ne s'en trouve pas mal. Quant à la claque, on ne s'explique pas que le public tolère encore cette ridicule institution. Et en ce qui concerne les ouvreuses, leurs tracasseries et leur mendicité, nous avons tous subi trop souvent l'ennui de leur visite importune au milieu du dernier acte pour ne pas applaudir à leur suppression. En s'attaquant au pourboire, on ne réformera rien. C'est l'ouvreuse elle-même qu'il faut abolir, et certes la disparition des bonnets à rubans roses ne fera pas un grand vide dans les couloirs des salles de spectacles.

Le *Magazine of art* publie, dans sa livraison d'octobre, une étude de M. Claude Phillips sur la sculpture exposée à la Royal Academy, aux Champs-Elysées et au Champ de Mars.

Des reproductions d'œuvres de Constantin Meunier, Charles Van der Stappen, Auguste Rodin, etc., accompagnent le texte.

BREITKOPF & HÄRTEL

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

DÉPOSITAIRES DES

PIANOS BECHSTEIN

Seul dépôt pour la Belgique

DES

HARMONIUMS ESTEY

DEMANDER LE CATALOGUE

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE

sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**. *Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de **220 millions**.

RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

ZÉLANDE — ILE DE WALCHEREN

Steamers « TELEGRAAF »

ANVERS — ROTTERDAM

Trois départs par semaine

ANVERS — FLESSINGUE

Excursions le dimanche

Voir les affiches spéciales

RENSEIGNEMENTS ET AFFICHES :

C. VERSTRAETEN — Quai du Commerce, 15 — BRUXELLES

et VAN MAENEN & VANDEN BROECK, Rue des Récollets, 16 — ANVERS

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES

67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin

Vins de toutes provenances

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.

L'Argus de la Presse est le collaborateur indiqué de tous ceux qui préparent un ouvrage, étudient une question, s'occupent de statistique, etc., etc.

S'adresser aux bureaux de *L'Argus*, 155, rue Montmartre, Paris. — Agence à Bruxelles : 150, rue de l'Intendant.

L'Argus *lit 5,000 journaux par jour.*

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM 32, rue de l'Industrie

Treizième année. — N° 42. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 15 Octobre 1893.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

Le Salon. *Quatrième article.* — Le prochain roman de Camille Lemonnier. — Autour du Salon. — « L'Œuvre » et « Rosmersholm » — A la Monnaie. — Pensions de Poètes. — Accusés de réception. — Petite chronique.

LE SALON

Quatrième article (1).

LES BELGES

La cimaise! Les artistes se sont-ils encolérés parce que plusieurs d'entre eux ne l'occupaient point! Réunions tapageuses, tumultes à grands gestes, paroles rouges. Jusqu'à ce jour rien n'est sorti du brouhaha, mais combien la rage était forte. Et si elle, la bonne et, après tout, honnête cimaise, pouvait se fâcher à son tour, se secouer et se démener, hésiterait-elle, croyez-vous, à jeter bas tels numéros du catalogue qui lui brûlent l'épaule et la marquent ignominieusement? N'enverrait-elle point rouler à dix pas *les Deux Amies* que M. Cluysenaer habille de veulerie, les deux images que M. Juliaan De Vriendt déguise en *portraits* et l'effigie du directeur du Conservatoire de Bruxelles que Mme Lambert-de Rothschild aurait pu intituler le grand rabbin Gevaert? Peinture morne et affligeante, peinture sans vie, sans force, que seuls MM. Van Hammée et Van Severdonk pourraient trouver vénielle en comparaison des péchés indubitablement mortels qu'ils ont commis. Car ceux-ci sont les propriétaires des plus gros blocs de bêtise qui se carrent au Salon. Après eux on ne voit plus guère apparaître sur le chemin de la nullité absolue que le chef à chapeau mou de M. Van den Bussche. Celui-ci est la dernière des dernières bornes. Au catalogue de 1893 il manque à l'appel et l'on se demande avec terreur ce qu'il est en train de triturer pendant que son ami M. Van Hammée expose le *Mundus Romanus* et que M. Van Severdonck définit *la Prestation de serment de S. A. R. le prince Albert à la caserne de Sainte-Elisabeth, le 17 décembre* 1892. Ouf!

Pour ces trois peintres, une école spéciale devrait se constituer : l'école ganachiste. Ils en seraient d'emblée et sans aucune compétition possible les chefs radieux. M. Van Hammée, — grande peinture, — sa palette en bouclier et son pinceau en pointe de lance, continuerait à menacer, comme les barbares du ve siècle, la civilisation latine ; M. Van Severdonck — peinture militaire — lâcherait à travers les steppes de l'art maussade tout le guignol de ses petits grenadiers; M. Van den Bussche — peinture de genre — sentimentaliserait les sujets veules, composerait des romances plastiques,

(1) Voir nos trois derniers numéros.

retaperait et mettrait en couleur les misérables faits-divers dont les plus ineptes reporters ne veulent plus. Il pourrait, au besoin, se faire aider par quelques Anversois : Cap, Col, Boks and C°.

Vraiment, si l'on songe que de telles quelconqueries occupent de larges places sur l'étagère officielle, on ne peut se défendre d'imaginer quel serait le Salon qu'abandonnés de tous les jeunes les vieux réussiraient à constituer. Il serait tellement terrible que du coup l'institution des triennaux en crèverait. La rampe rivaliserait avec les vitrines d'objets à un franc vingt-cinq ou à deux francs qui s'étalent dans le bas de la ville.

On n'apercevrait que lèpres et gangrènes peintes, plaies et ulcères suintant à travers les toiles, si bien que l'exposition pourrait se définir : le Salon des emplâtres. Et tout comme rue de la Madeleine, on pourrait brûler du papier d'Arménie devant la porte pour assainir et désinfecter les appartements.

La conclusion? C'est que ce sont précisément les jeunes tant maltraités et honnis qui tiennent le Salon debout. Si tous ensemble — sans exception — s'abstenaient pendant trois ans, leur cause serait gagnée et l'on viendrait les supplier d'occuper cette rampe d'où maintenant on les chasse.

Parmi eux celui qui a le plus à se plaindre, c'est Laermans. Ses deux toiles hissées dans le voisinage du velum confirment tous les éloges que jadis nous avons eu la joie de lui adresser ici. Aucun peintre belge n'est aussi pénétrant, aussi vrai et aussi humain que lui. Il est comme peintre ce que Meunier est comme sculpteur. Les mineurs de celui-ci, les rustres de celui-là sont marqués au coin de la même souffrance et de la même détresse. Les uns comme les autres passent et vaguent, lourds et rudes, par troupes et silencieux. A preuve le silence morne de *l'Enterrement* de Laermans et la taciturnité muette du *Calvaire* de Meunier. Leurs arts si différents de forme sont identiques quant au sentiment et à la pensée. Tous les deux inclinent la pitié sur le peuple, profondément.

Claus réalise dans sa *Levée des nasses* une exacte impression d'atmosphère et de lumière. Le temps humide et clair des premiers beaux jours de février, où le ciel semble lavé d'hiver, pénètre ce coin de rivière; les valeurs sont admirablement observées; les tonalités sont franches et fraîches; la vie des choses, telle qu'elle apparaît au vrai jour et non pas telle qu'elle s'atténue dans l'atelier, y est traduite. Le merveilleux résultat auquel Claus arrive était prévu par tous ceux dont les sympathies le suivent.

Levêque a été juché, comme Laermans, au troisième rang. Sa *Panthera et Vipera* échappe donc à un net examen. Toutefois, il est permis d'entrevoir les deux félines et terribles goules et leurs yeux différemment astucieux et leurs poses si en rapport avec leurs perversités variées. *Mater Dolorosa* témoigne d'une étonnante science et d'une scrupuleuse observation. Les gothiques les plus consciencieux admireraient ce morceau, qu'on est tenté d'attribuer à quelque grand maître. Les chairs des joues, les plis de la bouche, le front, les yeux de ce visage, si étonnamment scellé de tristesse, restent empreints dans le souvenir comme un coin sauvé et découpé dans un chef-d'œuvre que le temps lacéra d'incendie.

Une surprise que l'envoi de M. Motte. Grande distinction dans sa symphonie en gris où une tête à la Boticelli apparaît parmi des luxes de dentelles et de tapisseries. Non loin de là, le *Portrait du peintre*, par l'impeccable structure de la tête, par la spécialité de la mise en page, par le goût et la discrétion des tons, requiert bien plus que tels envois d'artistes écossais dont l'art est avant tout de chic et d'imitation wisthlérienne.

Voici ceux qu'on eût appelé jadis les coloristes flamands. En premier lieu Struys, qui s'apparente aux maîtres dont De Braekeleer a perpétué la lignée. Sa *Visite au malade* renseigne sur ce monde de souffrants et d'humbles que le peintre a coutume d'étudier quelquefois trop sentimentalement. Dans son œuvre actuelle, le mur, le lit, la femme, le curé sont d'une belle vérité On aime moins l'homme debout qui, d'ailleurs, est inutile et semble un comparse. Le malade disparaît dans le matelas; on ne sent pas assez le corps sous les draps. Tout émacié qu'il soit, encore faut-il que les os et le torse et les jambes se dessinent. Cette remarque ne porte que sur un détail et n'empêche point que l'œuvre soit d'une conscience et d'une impression aiguës.

Alfred Verhaeren marche de plus en plus vers un art franc et de couleurs sonores et aussi vers un dessin plus serré et plus contenu. Il réalise ainsi en son *Intérieur* une tranquille atmosphère de silence où savamment les belles notes rouges sont assourdies et harmonisées. Un peu moins d'accessoires ne nuirait. Une *Porcherie* profère un tout autre caractère et ses tons luisants et gras et sombres appuient heureusement le sujet à lard et à fumier que le peintre a choisi.

Zavelput. Certes plus que *le Vieux quai*, ce tableau — on dirait une esquisse — de Gilsoul nous attire par sa joie et son bariolage très artiste : fumées, maisons rouges, toits clairs, tons ocres et dorés du sable, verts ardents, personnages éclatants et comme emportés par le vent qui brosse ce coin de paysage, tout cela passe très amusamment devant les yeux. Il y a là une vie claire et fugace, une minute de joie en couleurs et en fanfares qui vivement séduit.

Le Mirage de M. Doudelet est une œuvre curieuse, raffinée, avec assez d'énigme en elle pour requérir le rêve et attarder l'attention. En outre, elle est d'une belle entente décorative et d'une tonalité exquise et

discrète. M. Ottevaere, bien que placé aux troisièmes loges, à moins que ce ne soit plus haut encore, profère un *Soleil couchant* de spécial arrangement.

MM. Baron et Asselbergs et Verwée et Stobbaerts et Binjé et Coosemans et Courtens continuent à représenter, les uns avec des recherches nouvelles, tels Baron et Binjé, les autres avec monotonie, tel Asselbergs, l'art solide d'il y a vingt ans. M. Wytsman, parti de cet art-là, réussit aujourd'hui des notations plus fines et plus immatérielles. M. Verheyden, en ses *Libellules*, aristocratise son art et précise des grâces juvéniles. M. Baertsoen affine sa palette, s'éprend de colorations claires, d'harmonies subtiles. M. Coppens est également l'inquiet de la lumière. Il aime les grandes oppositions de soleil et d'ombre. MM. Hageman et Van den Eeckhoudt essayent de la division du ton. M. Colmant campe un vigoureux terrassier et se range parmi les chercheurs.

Tels sont, parmi les exposants belges, les quelques noms qui apparaissent au long du catalogue comme autant de brebis galeuses dans ce bercail de la médiocrité qui s'intitule le Salon de Bruxelles. Son souvenir ne survivra point à la baraque qu'on lui a construite et seules le regretteront peut être les trois braves femmes buveuses de café qui officient au vestiaire et pour lesquelles déjà, dès aujourd'hui, l'exposition ne représente qu'une collection de vieux et prosaïques riflards usés et crottés et méticuleusement numérotés et rangés en ordre.

Le prochain Roman de Camille Lemonnier.

C'est en novembre que *le Figaro* commencera la publication du roman attendu de Camille Lemonnier. Ce roman, qui fut écrit au commencement de cette année dans la petite retraite de La Hulpe, s'appelle *l'Arche* et porte ce sous-titre : *Journal d'une Maman*. Les journaux en ont parlé comme d'une œuvre très spéciale, imprévue, même de la part de celui qui, des écrivains de l'heure présente, chercha le plus à s'universaliser par ses sujets.

Nous extrayons d'une lettre que l'auteur écrivit à l'un de nous ces lignes significatives :

« En écrivant *l'Arche*, j'ai pensé à la femme, aux enfants, aux autres, aux miens. C'est dans ma pensée le livre de la famille, des veillées sous la lampe. « Pourquoi n'écririez-vous pas un livre pour les jeunes filles, vous qui en écrivites plusieurs pour les enfants? » me demandait un jour une dame. Et je répondis : « Parce qu'alors je n'avais encore que des enfants, mais quand mes filles seront devenues des jeunes filles, j'écrirai ce livre-là pour elles et toutes les jeunes filles. » Et voilà le livre fait, mon cher X..., de toute la pureté, de toute la tendresse de mon cœur et de mon esprit. C'est le premier dans un ordre d'études et de sentiments où je n'entrerai définitivement qu'un peu plus tard, quand j'aurai épuisé le mal qui est autour de moi et que je sens peut-être en moi-même.

« Ni Nautet ni les autres n'ont vu la logique de mon œuvre. Ils n'ont cru qu'à des caprices de mon cerveau. De livre en livre j'ai expulsé le vieil homme, l'humanité qui me fut transmise et me rattache à la pluralité des hommes de ces temps troublés. Ainsi je pense m'être graduellement affranchi, j'ai préparé l'avenue de l'Esprit dans la maison de la Bête. De cette façon aussi, j'espère m'acheminer à ces livres de demain qui seront, après mes crépuscules plus de lumière, après les geôles la délivrance de l'homme, sinon tout à fait libéré, du moins plus près déjà de la vérité des buts de la vie.

« Mon *Bestiaire*, le plus récent de ma série noire, paraît bien contredire l'harmonie de ce plan. Mais les nouvelles qui le composent furent écrites il y a plusieures années et ne parurent que successivement dans les journaux. Il en sera de même pour le nouveau volume de nouvelles que Savine publiera en janvier. C'est l'ennui des écrivains de grande production comme moi de ne pouvoir conformer leurs publications à une rigoureuse chronologie.

« Je considère *l'Arche* comme une tendance déterminée, un pas vers cet art différent que je voudrais réaliser. Ce n'est plus la vie ni en rose ni en noir, mais en demi-teinte, moins immédiate, sensibilisée d'autre chose. C'est surtout l'effort de la bonne conscience, l'aspiration vers le mieux de l'esprit et de la vie. Le livre, je pense, pourra n'être ni sans intérêt ni sans profit pour les femmes. Et puis, j'y romps un peu plus qu'antérieurement avec le récit, la « chapitration, » les modes surannés d'analyse du roman. Naturellement, selon un principe immuable et que j'appliquai à tous mes livres, je me suis efforcé d'accorder la forme avec le fond. C'est là une grande loi d'art, la plus essentielle et trop méconnue. J'ai donc pensé en femme, écrit en femme, puisque c'était un journal de femme que j'écrivais. Quand donc les obtus qui parlent de mes « genres » reconnaîtront-ils que je suis, selon mes moyens, un écrivain d'humanité et non un genriste? Chaque livre d'un vrai écrivain est un autre aspect du monde et exige des réalisations différentes. Ou bien l'Art n'est que le recommencement perpétuel d'une méthode, une application mécanique des facultés de sentir et de penser, et au fond une assez pauvre marotte... »

Ajoutons que Camille Lemonnier travaille en ce moment à une œuvre de vastes proportions et qui, dans sa pensée, est la fusion de ses tendances antérieures et de celles qui signaleront sa voie nouvelle.

Ce roman, sous une forme symbolique, offrira une sorte de large fresque de l'humanité élémentaire et de l'humanité qui ensuite acquit la pleine conscience d'elle-même. Il portera ce titre : *Le Mal de la Chair*.

AUTOUR DU SALON

Voici le texte voté par l'assemblée des artistes pour la réorganisation du règlement des Salons (1) :

« ARTICLE PREMIER. — La commission d'admission et de placement du salon triennal sera désormais uniquement composée d'artistes.

ART. 2. — Le nombre de membres de cette commission est fixé à : trois peintres, un sculpteur, un graveur et un architecte, élus séparément par les peintres, les sculpteurs, les graveurs et les architectes.

(1) Voir sur les protestations des artistes et la fondation d'une Ligue artistique, nos trois derniers numéros.

Le même nombre de membres suppléants sera nommé dans l'ordre des votes obtenus. Chacun des jurés n'aura à s'occuper que de la section qu'il représentera.

ART. 3. — Les membres de la commission seront élus par les artistes belges ou étrangers résidant en Belgique; auront droit de vote tous les artistes ayant exposé dans un salon dirigé par le présent règlement. Par dérogation à cet article et pour cette fois seulement : Tous les artistes admis à un ou plusieurs salons triennaux auront droit de vote.

ART. 4. — L'élection des jurés se fera en deux fois.

Les votants auront d'abord à désigner une liste de douze candidats, choisis parmi les artistes peintres belges, puis un second vote fait par le même corps électoral, huit jours après, élira définitivement les trois membres de la commission parmi les douze candidats.

Le même règlement servira aux votes des sculpteurs, des architectes et des graveurs.

ART. 5. — Les membres élus seront moralement responsables de l'acceptation et du placement. Ils seront également chargés des propositions d'achat, de distinctions et d'encouragements.

ART. 6. — Les membres du jury pourront exposer, mais n'auront droit à aucune espèce de distinction honorifique. Ils seront indemnisés. Le jury ne sera dissous qu'à la clôture de l'exposition.

ART. 7. — Tout peintre exposant aura droit à avoir au moins une de ses œuvres exposée à la cimaise.

ART. 8. — Le secrétaire général et le sécretaire adjoint seront nommés par le gouvernement; ils ne pourront être choisis parmi les artistes ni prendre part au vote. »

Il paraît que la discussion s'est élevée rapidement du mode aigre-doux au boucan des réunions d'étudiants. Ces Messieurs ont-ils voulu donner une idée de la bonne entente qui règnerait entre eux si on leur confiait la direction des Expositions?

***

M. Baertsoen nous prie d'annoncer qu'à la suite des incidents qui ont marqué cette séance il a donné sa démission de membre du Comité de la *Ligue artistique.*

***

MON CHER MAUS,

L'Art moderne et plusieurs journaux belges parlent d'eaux-fortes *coloriées*, exposées par moi au Salon de Bruxelles cette année.

Or, des eaux-fortes *coloriées* n'auraient à mon sens aucune sorte de valeur, toute eau-forte pouvant être passée en couleur, au pinceau et à la main, après coup, comme on le fait pour les photographies coloriées, et sans tenir compte des relations des lignes et des places devant recevoir de la couleur.

Je vous serai obligé de dire dans votre journal que les eaux-fortes que j'ai exposées cette année à Bruxelles sont des eaux-fortes IMPRIMÉES EN COULEUR.

Bon souvenir, merci, et bien à vous cordialement, mon cher Maus.

J.-F. RAFFAËLLI,
202, rue de Courcelles, Paris.

***

Pas tendre pour le Salon officiel, *la Justice.* Qu'on en juge par ces extraits d'une étude signée Eugène Demolder :

« Le Salon de Bruxelles donne une leçon excellente aux vrais artistes. Il leur apprend qu'il ne faut jamais se compromettre dans les cliques officielles, et que les jeunes n'ont à attendre que de l'hostilité de la part des larbins du poncif et des valets de l'Académie. Le Salon actuel, c'est le triomphe de la médiocrité et ce triomphe n'a été salué que par des sifflets et des éclats de rires. On avait cherché, en introduisant certains personnages dans l'édifice, à donner une solidité nouvelle au bâtiment craquant des Salons triennaux. Les nouveaux venus n'ont servi que d'emplâtres illusoires et même néfastes, car leur ignorance avérée de l'art est venue se joindre aux rancunes et jalousies des anciens jurys. »

Parlant d'un peintre original et neuf, l'un des rares artistes personnels qui se soient aventurés en ce mauvais lieu, M. Demolder dit :

« Voilà ses tableaux hissés près du plafond, exilés au profit de la soixantaine de femmes peintres et des centaines d'amateurs imbéciles qui exhibent au premier rang les immondices de leurs palettes et la saleté de leurs tempéraments. Des salles entières n'offrent qu'une vidange de mauvaises huiles; tous les cadres suintent la bêtise — il est des tableaux bêtes à leur donner du foin. O! la baraque à croûtes! »

La sculpture ne trouve pas grâce à ses yeux :

« En sculpture, — une hideuse exhibition de plâtres veules, de bustes suintant la stupidité et la niaiserie. Ni M. Jef Lambeaux ni M. Thomas Vinçotte ne requièrent, le premier avec sa vulgarité tapageuse, le deuxième avec sa correction bourgeoise. Il paraît qu'on a dit de l'œuvre de M. Lambeaux : « C'est du Rubens! » Oui, du Rubens sans gloire et sans soleil. Cet art-là est à celui de Pierre-Paul ce qu'une poissonnière ivre, roulée dans un égout, est à une princesse inondée d'or ou à une nymphe créée dans la lumière et dans l'apothéose. »

La conclusion est importante :

« On dira : c'est un acoquinement nécessaire! Pour exposer, il faut une salle. Oui. Mais le vrai artiste est traité là-dedans comme un trouvère qui serait entré par mégarde dans une taverne fréquentée par des rustres, et qu'on aurait rejeté dans un coin, avec un mépris méchant pour sa jeunesse et pour son chant. Aussi un remède énergique et radical s'impose. Il faut, entre les artistes et les académiques, un divorce total. Pas de transaction et pas d'entente surtout! Que les véritables artistes aient leur salon, un grand salon, instauré à l'instar de celui des *XX*, mais plus complet et plus considérable. Il est évident qu'il est antiartistique de faire voisiner, en une salle d'exposition, les platitudes signées De Vriendt ou Herbo, par exemple, avec des tableaux de Théo Van Rysselberghe ou des eaux-fortes de Félicien Rops. Les vrais artistes se sentent, ont des accointances d'âme qui les séparent des poncifards imbéciles, d'une part, et des intrigants marchands de postures ou de portraits, d'autre part. Qu'ils se rallient et s'unissent, tous ceux qui ont des générosités et des enthousiasmes vrais à mettre en commun, et qu'en face du Salon triennal caduque et hideux (ô l'insuffisance de ces adjectifs!) s'élève, radieux de jeunesse et de liberté, le Salon nouveau. C'est ce qui se fait. Une société libre se constitue — et l'assaut est donné! »

***

MONSIEUR LE RÉDACTEUR EN CHEF,

Dans le compte rendu du Salon publié par votre estimable journal, vous relevez, très justement d'ailleurs, les joyeuses coquilles du catalogue; cela est très drôle et même amusant! Mais

vos lecteurs auront pu croire que c'était le résultat de l'incurie ou de la négligence de l'éditeur; je tiens à vous faire observer que je ne suis pour rien dans ces erreurs, n'ayant été chargé que de l'exécution matérielle de ce catalogue, exécution qui a été réalisée avec tous les soins voulus; la faveur avec laquelle le public a accueilli le catalogue, malgré les erreurs du premier tirage, prouve qu'il lui a plu, car le nombre des exemplaires vendus a dépassé toutes les prévisions et plusieurs fois le catalogue s'est trouvé épuisé. Ici encore je vous ferai remarquer que ce n'est pas de mon fait qu'à certains jours, il n'y avait plus un seul exemplaire à obtenir, je n'était pas non plus chargé de déterminer les nombres des tirages, que je me suis borné à exécuter tels qu'ils m'ont été commandés.

Je vous prie, Monsieur le rédacteur en chef, de vouloir bien insérer dans un de vos prochains numéros une petite note rectificative à ce sujet, car les critiques très justes que vous avez formulées pourraient faire du tort à ma Maison, alors que je ne suis aucunement en défaut.

Agréez, Monsieur le rédacteur en chef, l'expression de ma considération distinguée.

E. LYON-CLAESEN.

***

Très drôle — et pouvant servir de « mot de la fin » —, la lettre ci-après :

MONSIEUR LE DIRECTEUR DE *l'Art moderne*,

Je me permets de recourir à la publicité de votre estimable organe pour soumettre aux autorités compétentes une idée qui nous est venue, à une de mes connaissances et à moi, à propos des Salons de Peinture.

Vous avez constaté à bon droit le mécontentement qui est causé chaque année aux exposants par la manière dont on pratique le placement de leurs tableaux. Pour ma part, je proteste énergiquement contre les agissements du jury de cette année qui a placé mon *Charles Martel à Poitiers* dans un coin du Salon où personne ne s'arrête, et qui a pendu mon *Portrait de M. le Chef de Division G...* à la troisième place en commençant par en-dessous, juste entre deux nudités, ce qui nuit considérablement à l'effet de l'uniforme de ce haut fonctionnaire.

Ne pourrait-on donner satisfaction à un chacun en adoptant un nouveau plan pour le Palais qu'on est intentionné de bâtir à ce que j'ai entendu dire. Au lieu d'une succession de salles rectangulaires, pourquoi ne construirait-on pas des murailles circulaires qui auraient un centre commun (où serait par exemple le secrétariat) mais qui auraient naturellement des circonférences de plus en plus grandes en s'éloignant du centre? Ce serait comme une douzaine de cirques l'un dans l'autre.

Les avantages seraient très nombreux :

1° On gagnerait beaucoup de place en se servant à la fois de la périphérie concave et de la périphérie convexe et tout le monde serait bien placé;

2° L'inconvénient des coins serait supprimé puisqu'il n'y en aurait plus, comme peuvent s'en rendre compte les personnes qui ont eu l'avantage de visiter le panorama du boulevard du Hainaut;

3° L'inconvénient des mauvais voisinages serait diminué puisque le visiteur n'aurait devant lui qu'un tableau à la fois et que les tableaux voisins lui apparaîtraient obliquement.

Je pense que la Société des Beaux-Arts n'avait pas songé à ce système pourtant si simple, et c'est pourquoi je me suis autorisé, Monsieur le Directeur, à vous le communiquer avec la profonde expression de mes civilités.

E. PINARD,
Rappel de médaille de 1re classe
à l'exposition des Arts Libéraux de Francfort.
Diplôme d'honneur
au Salon des Industries artistiques de Melbourne.

« L'ŒUVRE » et « ROSMERSHOLM »

(*Correspondance particulière de* L'ART MODERNE.)

« L'OEuvre » vient de donner son premier spectacle à Paris. Des notes, des articles parus en un grand nombre de journaux ont suffisamment expliqué au public le but et les détails de l'entreprise pour que je n'y revienne que très brièvement. Nous nous associâmes d'amitié, l'excellent artiste Lugné-Poë, le peintre Edouard Vuillard et moi-même, pour tenter de créer dans la cohue des théâtres de vaudeville un cercle, je dirais presque un « endroit » où l'on pût s'occuper d'art véritable à son aise, sans combinaisons financières, sans réclames, sans presse payée, en un mot, sans les peu sympathiques *dessous* qui, dans tous nos ordinaires cabinets directoriaux, remplacent le souci de jouer des belles choses. Lugné-Poë est, de l'avis de tous les écrivains de la jeune génération, le seul homme d'action capable de veiller à tous les embarras — et ils sont multiples! — d'une tentative semblable, et pour l'expérience de la scène, le talent d'interprétation, je ne rappellerai pas aux Bruxellois le vieillard de *l'Intruse*, le Golaud de *Pelléas et Mélisande*, le Wangel de *la Dame de la Mer*. Edouard Vuillard joint à un sens charmant de la couleur et des lignes des facultés lucides de théoricien de son art. Avec eux on pouvait marcher, et, mon Dieu! on marcha! Jouer Ibsen, Hauptmann, Björnson, aider ainsi l'action sociale et internationaliste, préparer les voies au théâtre des écrivains récents en leur offrant au bout de quelques mois le crédit du public et une salle dans Paris, il n'y avait plus à imaginer ce plan, dès longtemps il était tout fait en notre esprit, et une fois décidés, il n'y avait qu'à commencer. Trois semaines de répétitions nous menèrent au 6 octobre, et *Rosmersholm* ouvrit la saison de « l'OEuvre ».

De quelle façon et avec quel accueil? Il faut bien que je le dise avec vérité et sans contrainte, et c'est le seul parti que j'aie à prendre, étant mêlé directement à l'entreprise : *Rosmersholm* réussit parfaitement, et je m'en tiens strictement aux appréciations de la presse, qui a été excellente, et où nous n'avons pas eu à relever, de la part des gens qui nous sont d'habitude le plus hostiles, une appréciation désagréable.

Le rôle de Rebecca West était tenu par Mlle Berthe Bady, qui se révéla une grande artiste dans cette incarnation du « crime de la volonté ». Elle y fut tendre, passionnée, tragique, prise, au quatrième acte, d'une surhumaine et prophétique folie de la mort, avec mille dons naturels d'attitude, de diction, une voix chaude et harmonieuse, et pas un mot sentant l'intonation factice de nos actrices! M. Lugné-Poë lui fut un merveilleux partenaire, un Rosmer accablé, fini, angoissé de remords, lamentable, avec une noblesse soudaine et quelque sens troublant de la fatalité religieuse. Le pasteur Kroll trouva en M. Generis sa vivante image, son âme benoîte, sa vision courte, son honnêteté papelarde et sans douceur, son attachement irraisonné et peureux aux sophismes admis. M. Charny fut un Mortensgaard sournois et vil, avec des

retours de perfidie rageuse. M. de Max se décela supérieur dans le personnage d'Ulric Brendel; le fameux mot : « N'auriez-vous pas à me faire l'avance d'un idéal, ou de deux? Je suis à sec, mon pauvre garçon », fut dit par lui avec une mélancolie orgueilleuse qui enleva la salle. Mme France, enfin, fut une Mme Helseth fort juste d'allures, et râla bien la terrible révélation finale. La décoration et l'éclairage, réglés par Edouard Vuillard, ne laissèrent prise à aucune critique, et la soirée, interrompue à de fréquentes reprises par les applaudissements, s'acheva sur trois rappels de bravos.

Une conférence de M. Léopold Lacour avait commencé le spectacle. Fine, spirituelle, pleine d'aperçus ingénieux et de critiques directes à l'inertie contemporaine sous une forme enjouée, cette causerie avait préparé le public à goûter, inusitée lors des vaudevilles actuels, la profonde et terrible psychologie ibsénienne.

Que dire de plus? La presse fut inespérément bienveillante. Ce fut à ne plus reconnaître une foule de méprisables chroniqueurs, d'habitude pleins de mauvaise foi, de morgue et de raillerie fielleuse pour tout ce qui touche à une entreprise jeune; ils se décidèrent à étudier et n'osèrent désapprouver. Beaucoup constatèrent que « l'OEuvre » s'était affirmée avec un éclat incontestable. Enfin, ces messieurs firent de leur mieux, et comme toutes les éventualités financières et matérielles se trouvaient d'autre part avantageusement dénouées, nous n'eûmes qu'à nous féliciter après la soirée d'avoir essayé et mené à bien cette tentative, qui nous avait paru d'abord d'une si sérieuse difficulté.

A présent, nous n'avons plus qu'à continuer, et cela concilie à la fois notre amusement et notre projet d'art. La fin de ce mois verra « l'OEuvre » jouer *Un Ennemi du Peuple;* puis suivront *Ames solitaires* de Gerhart Hauptmann, *Solness le Constructeur* d'Ibsen, et bien d'autres choses, Björnson, et une pièce de Shakespeare peut-être, et *Lorenzaccio* de Musset, que la Comédie-Française n'a jamais pris l'initiative de jouer, et enfin des *spectacles* où nous convierons, pour un essai de féerie fantaisiste, de satire lyrique, et pour la joie des beaux vers, les plus purs poètes de ce temps, les Henri de Régnier, les Francis Vielé-Griffin, les Pierre Quillard; et puis tous ceux qui voudront créer de belles choses! Nous ne sommes pas des directeurs de théâtres, nous sommes des artistes, le titre nous suffit, nous sacrifions une partie de notre temps pour nos amis, et tous ceux qui ont du talent sont nos amis. Nous ne considérons pas qu'il y ait des intérêts particuliers, mais celui de l'art contient tous les autres. C'est ainsi qu'on a toujours compris l'honneur des lettres, et c'est une chose bien claire à comprendre et à continuer. Voilà tout le sens de « l'OEuvre », voilà pourquoi nous l'avons fondée et y veillerons : je ne puis dire mieux ni plus.

CAMILLE MAUCLAIR

A LA MONNAIE

Les reprises de la semaine n'ont pas été heureuses. *La Guzla de l'Émir*, le petit opéra comique pimpant et gai de Théodore Dubois, a été, on ne sait par quel caprice des artistes, transformé en fantaisie macabre, et *le Barbier de Séville* a reçu une interprétation telle que les plus rossiniens des artistes et des habitués supplient la direction de s'en tenir à la représentation unique qui en a été donnée. Un des airs de Rosine a, il est vrai, valu à Mlle Jane Horwitz un succès flatteur : mais c'était le *Mysoli* de Félicien David, intercalé dans la « leçon de chant »,

Si les vocalises, les trilles et les roulades du *Barbier* (édition nouvelle, revue, corrigée et considérablement augmentée) ont lassé l'attention et assoupi l'esprit, les coups de grosse caisse, les sonneries de cloches et le vacarme symphonique et vocal de *Cavalleria Rusticana* ont secoué avec violence la torpeur des abonnés. Ceci, c'est la revanche de la Jeune-Italie. Pour punir les auditeurs de leur dédain pour les fluides et claires mélodies de jadis, on leur crève le tympan, on leur martèle le crâne, on les assomme à coup de trombones et de cymbales.

Le mascarogni qu'on nous a offert mercredi était plus épicé encore que celui de l'an passé. Jamais la Monnaie ne retentit de pareilles vociférations. Une vraie fureur possédait tous les artistes et jusqu'au dernier des choristes. Un lapin, s'il se fut présenté vivant sur la scène (pure hypothèse) eût été immédiatement dévoré. Et quels gestes! Et quelles courses échevelées? Et quels cris! Seul, M. Seguin a gardé la mesure et donné au rôle d'Alfio un caractère sobre, de grande allure. M. Massart, en Turridu, semblait exaspéré et Mme de Nuovina a atteint le paroxysme des vitupérations. Pour aviver le tapage et mettre le public au diapason des chanteurs et de l'orchestre, quelqu'un s'est amusé à lancer du haut du paradis des coups de sifflet stridents. L'effet attendu a été instantané et la salle a pris feu, couvrant les sifflets de ses applaudissements frénétiques. Cet incident a donné quelque répit à la vaillante claque du théâtre et mis un emplâtre sur les blessures d'Aigues-Mortes.

PENSIONS DE POÈTES

Dans un fort curieux article publié au numéro de septembre de *la Société nouvelle*, l'excellente revue belge que tous nous devrions lire, sous le titre : « Henrik Ibsen et Bjœrnstjerne Bjœrnson » (traduit de l'anglais par Georges Khnopff), je lisais le passage suivant :

« Fatigué du théâtre et avide de voyages, Ibsen s'adressa au gouvernement pour obtenir LA PENSION DE POÈTE; mais Björnson était beaucoup plus connu à cette époque, en 1863, et ce fut lui qui obtint la pension au lieu d'Ibsen, à qui elle ne fut accordée que trois ans après. »

Ainsi, en Norwège on a compris qu'on ne peut, en général, demander aux poètes de gagner leur vie en faisant des vers et l'Etat pourvoit à leurs besoins. A remarquer qu'Ibsen est né en 1828, il avait donc alors 35 ans; Björnson datait de 1832, il avait 31 ans, et le voilà renté!

Ceci est une excellente réforme à recommander à M. Delbeke, le représentant anversois à qui nous suggérions naguère l'idée de reprendre, à la Chambre, le rôle qui y a été rempli par M. Hagemans, puis par M. Slingeneyer : la défense de l'Art et des Artistes, — et qui, paraît-il, est résolu à s'y consacrer.

On subsidie de diverses manières les peintres, les sculpteurs, les musiciens. On leur achète des œuvres. Pour quel motif ne traite-t-on pas les écrivains de la même manière? A peine en ces derniers temps M. de Burlet a-t-il pris une initiative en ce sens. Mais ce qu'il faudrait, c'est qu'on veillât au sort de ces hommes désintéressés et glorieux pour le pays qui pensent trop à l'art pour veiller à leurs intérêts. Il faudrait qu'ils fussent assurés d'obtenir, au moins sur le tard, la certitude d'échapper au besoin, et pour cela il faudrait qu'un FONDS DE PENSION fût constitué. Ils le méritent au moins autant que les fonctionnaires pour lesquels l'avenir est organisé de façon si paternelle.

La Norwège ne nous dépasse guère, en général. Car dans le même article je lisais qu'Ibsen, « en désespoir de cause, demanda au gouvernement une bourse de voyage. Après une longue attente, elle lui fut accordée et en 1864 il quitta son pays natal. A l'étranger, au milieu de paysages nouveaux, il se rendit compte de ce que valait la mesquine tyrannie de la Norwège; il comprit l'étroitesse d'esprit du public dans son pays et il écrivit *Brand*, cette pièce où tout cela fut dénoncé et dans laquelle il attaqua violemment l'église établie. Après cela vint *Peer Gynt*, probablement le chef-d'œuvre d'Ibsen, dont le héros est censé représenter le peuple norwégien, vacillant, distrait, faible, enfoncé dans les superstitions et manquant du sens de la vie. *Peer Gynt* ne parvient jamais à prendre une résolution définitive, ce qui est bien norwégien ».

Heureusement qu'actuellement en Belgique il y a une activité et un besoin de progrès qui nous placent très haut dans le collège des nations de race européenne. Tout s'ouvre vers un avenir intelligent et fort, et nous prenons brillamment place après la longue période stagnante que nous a faite l'odieux et égoïste Doctrinarisme. Les liens sont rompus et nous nous retrouvons. Sachons traiter nos poètes et nos écrivains avec respect et justice. N'est-il pas monstrueux qu'ils restent besogneux quand tant de misérables parasitaires, qui s'enrichissent par les spéculations stériles sans rien donner à la masse, sont dans l'abondance?

Accusés de réception

L'Eau et le Vin, monographie scénique en trois actes, par Henry Maubel, Bruxelles; édition de *la Société nouvelle*. — *La Nouvelle Carthage* (la Nouvelle Carthage, les Emigrants, Contumace, la Bourse, le Carnaval, la Cartoucherie), édition définitive, par Georges Eekhoud; Bruxelles, Lacomblez.

Petite chronique

Ford-Madox Brown, l'illustre artiste dont on vit quelques œuvres au dernier Salon des *XX*, vient de mourir dans sa soixante-treizième année.

Né à Calais, de parents anglais, Madox Brown puet être considéré comme le précurseur du mouvement préraphaélite, auquel s'associèrent les Rossetti, les Holman Hunt, les Millais, les Burne Jones.

Dans l'étude qu'il publia dans *la Société nouvelle* et que nous avons partiellement reproduite (1), M. Emile Verhaeren a rappelé que ses œuvres firent une telle impression sur Dante-Gabriel Rossetti, que celui-ci sollicita de leur auteur la faveur d'étudier sous sa direction. Une amitié très intime s'établit entre les deux artistes, et elle dura jusqu'à la mort du poète-peintre, dont le frère, M. William Rossetti, épousa la fille de Madox Brown.

Il faut mentionner parmi les tableaux les plus célèbres de ce dernier un *Roi Lear*, un *Christ lavant les pieds de Pierre*, un *Chaucer lisant ses poèmes à la cour d'Edouard III*, une vaste composition symbolique : *l'Œuvre;* enfin, un *Cromwell* et un *Guillaume le Conquérant*. Depuis une douzaine d'années, Madox Brown travaillait à une série de fresques ornant l'hôtel de ville de Manchester; la dernière a été terminée il y a un mois à peine.

(1) Voir *l'Art moderne* du 19 février dernier.

M. Febvre, de la Comédie-Française, et sa troupe donneront trois représentations au Théâtre du Parc : Mardi 17, *Un Père Prodigue*, comédie en cinq actes; mercredi 18, *le Demi-Monde*, comédie en cinq actes; jeudi 19, *Tartufe*, comédie en cinq actes, et *Julie*, drame en trois actes.

La première représentation de *l'Infidèle* et de *Boubouroche* aura lieu le vendredi 20.

Le Théâtre des Galeries annonce pour mardi prochain la première représentation de *Madame Suzette*, opérette nouvelle en trois actes de MM. Sylvane et Ordonneau, musique de M. Audran.

Les membres de la *Section d'art et d'enseignement populaire* se réuniront en assemblée générale et annuelle à la Maison du Peuple, demain soir, 16 courant, à 8 heures 1/2. L'assemblée a pour objet l'organisation des séances pour l'hiver 1893-94, la création d'un annuaire, le renouvellement du comité, la lecture des rapports du secrétaire et du trésorier, etc., etc.

Nous tenons à la disposition des intéressés, dans nos bureaux, le programme du grand concours international de chant d'ensemble qui aura lieu à Mons les 24 et 25 juin 1894 à l'occasion du troisième centenaire de Roland de Lassus.

L'Art littéraire, bulletin mensuel d'art et de critique, sous la direction de M. Louis Lormel, publie dans son numéro d'octobre un dessin de M. Maurice Denis pour *l'Intruse* de Maurice Maeterlinck, des vers de M. André Fontainas, des proses de MM. Remy de Gourmont, Henri Mazel et Pierre Valin. Abonnements : 2 francs pour la France; fr. 2.50 pour l'étranger. Bureau : 3, rue du Four-Saint-Germain, Paris.

Une excellente occasion vient s'offrir à nos artistes de se couvrir de gloire — et de gagner une somme rondelette en même temps.

Une fabrique de pianos allemande, bien connue en Belgique, la maison Rud. IBACH Sohn, de Barmen-Schwelm-Cologne, s'apprête à fêter son centenaire (1794-1894).

A cet effet elle a eu la bonne idée d'organiser un concours pour la confection d'une peinture commémorative (aquarelle ou peinture à l'huile) destinée à être reproduite et offerte ensuite à ses amis et à ses clients.

Elle convie à ce concours les artistes de tous les pays et leur offre *pour 3,000 francs de primes;* le 1er prix sera de 1,250 fr., le 2me de 1,000 fr., et le 3me de 750 fr. Il y a là de quoi tenter la verve de nos compatriotes.

Le jury sera composé des artistes les plus renommés de l'Allemagne et fonctionnera à l'Académie des Beaux-Arts, à Dusseldorf, à partir du 20 décembre prochain.

On peut s'adresser à M. P. Riesenburger, représentant de la maison Rud. Ibach Sohn, 24, rue des Fripiers, à Bruxelles, qui fournira tous les renseignements relatifs à cet intéressant concours.

Cet exemple d'une industrie associant l'art à ses intérêts est hautement louable, et il serait à espérer qu'il fût imité chez nous.

BREITKOPF & HÄRTEL

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

DÉPOSITAIRES DES

PIANOS BECHSTEIN

Seul dépôt pour la Belgique

DES

HARMONIUMS ESTEY

DEMANDER LE CATALOGUE

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**. *Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de **220 millions.**
RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

ZÉLANDE — ILE DE WALCHEREN

Steamers « TELEGRAAF »
ANVERS — ROTTERDAM
Trois départs par semaine

ANVERS — FLESSINGUE
Excursions le dimanche
Voir les affiches spéciales
RENSEIGNEMENTS ET AFFICHES :
O. VERSTRAETEN, Quai du Commerce, 15, BRUXELLES — et — VAN MAENEN & VANDEN BROECK, Rue des Récollets, 16, ANVERS

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix
EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)
MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale
Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin
Vins de toutes provenances

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.

L'Argus de la Presse est le collaborateur indiqué de tous ceux qui préparent un ouvrage, étudient une question, s'occupent de statistique, etc., etc.

S'adresser aux bureaux de *L'Argus*, 155, rue Montmartre, Paris. — Agence à Bruxelles : 150, rue de l'Intendant.

L'Argus *lit 5,000 journaux par jour.*

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie

Treizième année. — N° 43. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 22 Octobre 1893

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN



CAMILLE LEMONNIER

Sommaire

Le Procès Lemonnier. — Mort de Gounod. — Premières représentations. Théâtre du Parc : *l'Infidèle* et *Boubouroche* ; Théâtre de l'Alcazar : *Bruxelles-Port-de-mer* ; Théâtre des Galeries : *Madame Suzette*. — Petite chronique.

Le Procès Lemonnier [1].

Le grand Parquet de Bruxelles a reçu lundi la leçon de littérature dont il avait besoin. Elle lui a été donnée par trois propriétaires, deux fabricants, un industriel, deux majors, un bourgmestre, un ingénieur, un brasseur et un avocat qui composaient le jury du Brabant et qui, après un séjour de cinq minutes dans la salle de leurs délibérations, ont acquitté le grand écrivain. Le public trié de l'audience à huis-clos a accueilli le « Non, Lemonnier n'est pas coupable » par des applaudissements prolongés. Le président des assises s'est écrié que c'était un outrage à la justice. Un juré a dit : « C'est nous la justice. » Et un autre : « Puisque nous avons bien fait, pourquoi qu'on ne pourrait pas nous applaudir? »

Camille Lemonnier est sorti de cette phénoménale poursuite sain de corps, d'esprit et de renommée. Sous les coups de vent hygiéniques des débats, tous les mauvais miasmes que les mesquines terreurs doctrinaires avaient répandus sur ce nom illustre ont subi les plus énergiques et les plus décisives fumigations. Une enquête où ont été entendues les » premières têtes » de notre Littérature, versant le vin bienfaisant de leurs

(1) Voir *l'Art moderne* des 4 juin, 9, 16 et 23 juillet derniers.

sympathies et de leurs admirations en l'honneur du chef incontesté, de l'initiateur infatigable, du noble caractère qu'une police inconsciente de la belle mission de paix et de protection pour nos gloires qu'elle pourrait accomplir, avait essayé de ternir par une condamnation qui eût été infamante si elle n'avait été grotesque La liste de ces hommes de cœur, de ces intelligences fières et libres doit être conservée. Ce sont : MM. Herman Pergameni, Victor Arnould, Eugène Robert, Guillaume De Greef, Maurice Maeterlinck, Georges Eekhoud, Emile Verhaeren, Albert Giraud, Hubert Krains, Fernand Baudoux, Octave Maus, Henry Maubel, Francis Nautet, Emile Van Arenberg, Jules Destrée, Fernand Brouez, Louis Delmer, Eugène Demolder, Ernest Verlant, Raymond Nyst, James Vandrunen.

En termes émus, en appréciations élevées, sincères et mordantes, ils ont dit à ce pouvoir qui devrait sauvegarder l'honneur national de nos lettres et qui le compromet par ses maladresses, ce que le monde des lettrés pense de ses actes. M. Herman Pergameni, notamment, et M. Albert Giraud ont fait des déclarations qui emportaient la pièce. M. le Dr Semal, l'éminent président du dernier Congrès d'anthropologie criminelle, a clos ce défilé comme on n'en a jamais vu en Cour d'assises, et qui a transformé un instant celle-ci en cours d'histoire de notre art littéraire. Ces témoins ont dit hautement que l'étude poursuivie, *L'Homme qui tue les femmes*, était aussi belle scientifiquement qu'artistiquement.

Quelle misère de voir des biens aussi précieux que les œuvres de nos écrivains et la gloire qu'elles donnent à la patrie, livrées à des mains aussi gourdes et aussi inconsciemment pernicieuses! Il est à espérer que la leçon profitera, car elle a vraiment été impitoyable.

Quant à Camille Lemonnier, il est bon que ce soit sur lui que pèsent ces événements salutaires. La foudre frappe de préférence les hauts sommets. Et quand ils ont une telle solidité, elle s'y émousse. Elle consacre au lieu d'abattre.

Bref, noble et heureuse journée pour notre Art!

Elle marque une date importante dans l'histoire des lettres, et peut-être la fatalité, en sa mystérieuse logique, a-t-elle voulu, dix ans après ce banquet inoubliable à Camille Lemonnier où fut allumé le foyer de la littérature belge, attiser la flamme et l'aviver jusqu'à l'incendie.

Il fallait cela, cette poursuite imbécile contre le premier de nos hommes de lettres pour resserrer les rangs des écrivains que les hasards de la vie et, plus encore, les divergences des opinions artistiques ont dispersés. Instrument inconscient du Destin, le Parquet a ramené autour du Maître qu'il voulait flétrir les chaudes sympathies, les vibrants enthousiasmes, les aspirations ardentes qui présidèrent, en fées bienfaisantes, à la renaissance de notre littérature.

Les événements de ce genre ont une signification précise. Si elle échappe aux myopes du ministère public, elle apparaît clairement à tous ceux qui réfléchissent, à ceux qui cherchent dans la vie l'enchaînement des faits et leur raison d'être. « Il n'y a peut-être pas d'événements inutiles! » C'est Maeterlinck qui a formulé cet axiome, que la journée du 16 octobre vient de confirmer L'élan spontané des hommes de lettres aux tendances les plus opposées, l'affirmation de leur respect de la liberté, de leur admiration et de leur affection pour celui qui a voué à l'art son existence entière, ont produit sur les moins clairvoyants une impression profonde. Du coup, les liens flottants qui unissaient d'une solidarité chancelante les écrivains belges ont été renoués. Il faudrait féliciter et remercier le Parquet d'avoir été le prétexte de cette réunion inattendue, dans la salle des témoins, d'artistes la veille divisés et qui, tout à coup, ont trouvé l'occasion souhaitée d'oublier les querelles et de tendre leurs mains vers de fraternelles étreintes.

Tant pis pour le Parquet s'il a été jugé sévèrement en cette circonstance.

On a remarqué, notamment, avec un profond sentiment de regret, qu'en Belgique le substitut du procureur général n'a pas eu un mot d'éloge ou d'admiration pour le parfait artiste contre lequel il requérait. Cette manière d'agir toute judiciaire fait contraste avec l'attitude de M. le substitut Eyraud lors du procès de *l'Enfant du Crapaud* à Paris en 1888 (1) qui, au début de son réquisitoire, disait avec un haut sentiment des convenances :

« De M. Lemonnier je ne dirai rien que vous ne sachiez déjà : Il est au premier rang des écrivains de son pays. Sa notoriété à Paris n'est pas moins établie qu'en Belgique. Et tout le monde s'accorde à affirmer sa probité littéraire. C'est vous dire de quelle haute estime jouit auprès de ses concitoyens M. Lemonnier comme écrivain et comme homme. »

A la Cour d'assises du Brabant le réquisitoire a débuté par une piètre insinuation tendant à faire croire que c'était Camille Lemonnier qui avait préparé par une campagne de presse les articles de protestation qui ont surgi spontanément partout quand on a appris que les poursuites étaient décidées.

Il faut toutefois excepter de ce concert d'indignations *l'Indépendance belge* qui, en sa qualité d'organe du Bel-Air, du Snobisme, de la Haute-Finance doctrinaire et de la Juiverie internationale a cru, comme le dit M. Louis Delmer dans une vive et intéressante bro-

(1) Nous avons publié dans nos numéros des 25 novembre et 2 décembre 1888 le compte rendu et les documents principaux de ce procès.

chure publiée ces jours-ci sous le titre *L'Art en Cour d'assises*, « devoir conseiller au Parquet, par voie d'insinuation, un argument que la défense comptait se réserver ».

Voici quelques documents qu'il importe de conserver dans les archives de cette courte et glorieuse campagne.

D'abord une lettre de M. Lucien Solvay à Me Edmond Picard qui défendait M. Camille Lemonnier assisté de Me Henry Carton de Wiart.

Bruxelles, dimanche soir.

MON CHER PICARD,

Un gros rhume, qui m'est descendu sur la poitrine, m'a rendu si aphone que je me vois dans la nécessité absolue de vous demander de m'excuser. Je suis, dans l'affaire Camille Lemonnier, un bien malheureux témoin; on ne m'entendrait pas.

J'eusse été bien heureux cependant d'apporter mon faible témoignage en faveur de l'écrivain si vaillant, si profondément artiste, que je ne sais quel excès de zèle chez la justice, ordinairement si boiteuse, va traîner demain à la barre.

J'aurais voulu dire, sous la foi du serment, combien cet écrivain — que l'on discute, qui passionne, qui a ses admirateurs et ses détracteurs, privilège des gens de talent seuls — est bien certainement étranger à tout mobile mesquin, qui ne serait pas exclusivement l'amour de son art, l'ambition de faire bien, de faire beau, de réaliser l'idéal littéraire qu'il poursuit très visiblement depuis de longues années. Il ne peut y avoir aucun doute à cet égard. Toute sa vie, tout son œuvre en témoignent avec éloquence. En donner des preuves? A quoi bon? Est-ce que cela est nécessaire? Il n'y a qu'à ouvrir à n'importe quelle page, n'importe quel livre, au hasard, dans le bagage de Lemonnier, pour être frappé, à chaque pas, de la préoccupation artistique qui, uniquement, hante son cerveau et conduit sa plume.

Une page pourtant a, paraît-il, effrayé la justice. Dans *l'Homme qui tue les femmes*, — une des nouvelles les plus saisissantes des *Dames de volupté*, — la justice a été inquiétée, non pas tant, semble-t-il, par le caractère âpre du sujet, de l'étude physiologique, psychologique plutôt, qui la constitue, (on ne saurait s'arrêter un instant à lui supposer une intention pornographique), que par une phrase de cette étude, — celle où l'auteur nomme, en quelques mots précis, et non brutals cependant, la partie du corps féminin qui, d'habitude, attire le plus volontiers l'attention des moralistes aux abois.

« L'assassin, dit Camille Lemonnier, scalpe, avec les bords de la secrète bouche, les lins crespelés, humides et raidis déjà du sang figé. »

Il paraît que c'est cela surtout que l'on a jugé attentatoire aux bonnes mœurs... Eh quoi! cette phrase délicate, cette périphrase serait une excitation à la débauche? Vraiment, MM. les juges ne sont pas dégoûtés!

Je lisais précisément, il y a trois jours, dans *l'Echo de Paris*, une « fantaisie » de Catulle Mendès, écrite dans ce genre précieux et mièvre qui lui est spécial. Je vous l'envoie. Il y a là aussi une phrase, une périphrase, qui décrit le même endroit du corps de la femme... C'est l'héroïne qui parle d'elle-même : « ... Le centième (son centième amant) devient fou lorsque, sous de diaphanes frissons de blancheurs, il entrevoit en touffe d'or *le mystère non pas impénétrable, où se cèle, avec un désir de s'épanouir, l'églantine rougissante qui est notre petite âme rose.* » Certes, il ne viendra, je crois, à l'idée d'aucun parquet de poursuivre, à raison de cette phrase, si joliment éloquente, l'auteur de la fantaisie en question... Et pourtant, n'est-elle pas autrement... comment dirais-je? excitante que l'autre? On conçoit que *le mystère où se cèle l'églantine des petites âmes roses* de ces demoiselles ait quelque chose de tentant... Mais *les lins crespelés, humides, raidis de sang, de la secrète bouche,* à qui donc viendra jamais l'idée — fût-il le marquis de Sade — de se sentir émoustillé par ça?...

Toute la question est là pourtant, cette question de pornographie, où se trouve mêlé bien inconsidérément l'auteur du *Mâle*. Faire intervenir cette question-là à propos de la phrase ci-dessus qu'on incrimine et de la « nouvelle » d'où elle est extraite, c'est absurde, et l'accusation, j'en suis certain, ne tiendra pas un seul instant.

Mon témoignage n'aurait pas servi à grand'chose, mon cher Picard. Mais voilà, à peu près, ce que j'aurais voulu dire. Si ma lettre peut remplacer ma déposition orale, faites-en l'usage que vous voudrez. Et croyez-moi, bien cordialement,

Votre dévoué,
LUCIEN SOLVAY

Dans son numéro du 1er juillet 1893, *la Plume*, la vaillante revue parisienne, dirigée avec un talent si spécial par Léon Deschamps, informe ses lecteurs, par l'article suivant, des poursuites dont Camille Lemonnier est l'objet en Belgique (1) :

« Voici Camille Lemonnier poursuivi en Belgique pour une nouvelle : *L'Homme qui tue les femmes*, parue il y a cinq ans dans *Gil Blas*, reproduite maintes fois, sous la forme du Livre, notamment dans *Dames de Volupté* et dernièrement dans *Gil Blas illustré!*

Il faut savoir le rôle joué en Belgique par Camille Lemonnier pour mesurer l'énormité grotesque de ces poursuites. Là, pendant quarante ans, nulle littérature d'expression française; seuls, de réfrigérants pédagogues, enfoncés dans d'invariables formules, évacuaient par longs intervalles. Un nom, un seul, Charles De Coster, surgit de ce tas inutile, mais de longtemps disparut dans l'indifférence et l'oubli d'un public désaccoutumé des travaux de l'esprit. Vint Camille Lemonnier, qui accumula les œuvres, éleva à la gloire de son pays d'impérissables monuments comme son *Histoire des Beaux-Arts* et cette *Belgique* qu'en France tout le monde connaît et admire; en même temps, il créa un mouvement, éveilla les jeunes talents épars, lança le premier journal littéraire — *L'Europe* — où un groupement fécond s'opéra, se défensa dans les Revues aux débuts timides et hésitants, fut, partout, généreux de ses conseils et de son travail, enfin lança les préoccupations de ses cadets vers les horizons littéraires qu'il savait les aider à découvrir.

La place me manque pour étudier cet admirable effort d'un homme, suivi de cet essor artistique belge qui peut exiger maintenant qu'on s'occupe de ses œuvres.

On devait supposer que Lemonnier méritât une spéciale considération. Malheureusement, les pédagogues d'autrefois ont fait des petits aussi glacés qu'eux. Des brochurettes et des notices paraissent encore — oh! si peu — avec la signature d'un historien bien renté ou d'un éternel raté qui ne peut fertiliser son néant. Et ces choses imprimées apportent à Lemonnier, aux revues qui le suivent, d'inextinguibles rires cruellement revélés. *Inde iræ.*

(1) Nous trouvons ce renseignement dans la brochure précitée, d'un très bel élan, publiée à l'occasion du procès, par M. Louis DELMER; in 8° de 112 pages.

Et puis, *la Fin des Bourgeois* est venue, ce livre qui dit tant de turpitudes bien élevées et de dégénérescences élégantes, qui annonce des écroulements et des rénovations, qui blesse au cœur toute cette bourgeoisie industrielle et financière, vouée aux prochaines putréfactions.

L'œuvre touchait trop juste, et pour se venger d'anciennes humiliations, pour satisfaire de basses colères, l'on n'a pas reculé devant cette misère : Rechercher une nouvelle de cinq ans, et diffamer l'implacable voyant.

Quelle stupeur quand on a connu la décision du Parquet ordonnant les poursuites!

Un premier magistrat enquêteur sentit le ridicule auquel un éminent procureur l'exposait. Il procéda à de courtois et déférents interrogatoires, puis fit prononcer un non-lieu. Mais le procureur général, de dépit écrivit un réquisitoire d'appel, qui décida de la comparution en assises de Camille Lemonnier. Voici, d'ailleurs, quelques lignes de l'acte d'accusation qui en dévoilent plus long que la plus éloquente indignation.

« Le 21 février dernier on a offert publiquement en vente à « Bruxelles et vendu notamment à l'officier de police Tayart, de « cette ville, le numéro du « Gil Blas illustré » daté du 19 du « même mois. Dans ce numéro est reproduit une nouvelle intitulée : *L'Homme qui tue les femmes*, due à la plume du sieur « Lemonnier. Inspirée, dit celui-ci, par les récits qu'a donnés la « presse quotidienne des crimes de « Tone Reper ou Jack the « Ripper », cette nouvelle analyse les sensations et narre les « actes d'un maniaque invinciblement poussé par sa manie à tuer « les femmes. Tout cela est minutieusement décrit. Le crime « commis est suivi de la mutilation du cadavre; l'assassin scalpe, « avec les bords de la secrète bouche, les lins crespelés humides « et raidis déjà du sang figé.

« Suivant le prévenu, ce n'est là qu'une étude de pathologie « criminelle. Elle a été considérée par certaine critique comme « une œuvre d'art du plus grand mérite. Le ministère public ne « croit pas avoir à porter le débat sur ce terrain. Ni l'étude de la « pathologie criminelle ni le souci artistique ne peuvent excuser « ou faire admettre dans une publication vendue à tout venant « sur la voie publique, des tableaux comme ceux que retrace « l'écrit incriminé; œuvre d'art ou non, étude sincère et profonde « ou non, cet écrit est contraire aux bonnes mœurs et délictueux.

« . . . . . .

« . . . . . .

Sans commentaires, n'est-il pas vrai? »

Rapprochons de cet article quelques lignes de la même revue et signées par Léon Deschamps :

« A l'un des récents banquets de la *Plume*, notre illustre ami Aurélien Scholl, désignant d'un geste de tête l'auteur d'*Un Mâle* et de *Happe-Chair*, assis non loin de Zola, s'écriait : « L'Homme roux, là, que vous voyez, c'est peut-être notre maître à tous ici! » Ce jugement s'appuyait autant sur les œuvres produites que sur les tendances non dissimulées de l'écrivain apprécié. Car loin d'imiter ses pairs, de faire fi de la jeune littérature, M. Lemonnier fut toujours avec elle, aida ses recherches, en utilisa quelques-unes et NE PROSTITUA JAMAIS SA PLUME MALGRÉ LES NÉCESSITÉS DE LA VIE. »

Voici les questions qui ont été posées aux témoins et auxquelles tous ont répondu en hommes de cœur et en fiers écrivains :

1° Vous êtes un de nos écrivains et vous avez suivi le mouvement littéraire belge depuis nombre d'années.

2° Veuillez dire quelle est, d'après vous, la place que M. Camille Lemonnier occupe dans notre littérature et l'importance qui lui est attribuée dans le monde des lettrés et des artistes? Quelle a été son influence sur le mouvement littéraire?

3° Vous connaissez ses œuvres, notamment : *La Belgique, Un Mâle, Le Mort, l'Histoire des Beaux-Arts, Thérèse Monique, Noëls flamands, La Comédie des jouets*, etc., etc. Toutes ses œuvres n'attestent-elles pas la noblesse, l'indépendance, la dignité de l'écrivain. Les trois dernières n'expriment-elles pas les sentiments les plus familiaux et les plus délicats?

4° Pensez-vous qu'il ait pu venir à la pensée d'un écrivain de ce rang et de cette valeur d'écrire des œuvres qui auraient eu un but ou une intention pornographique?

5° Spécialement, vous connaissez l'étude : *L'Homme qui tue les femmes*, publiée il y a cinq ans dans le *Gil Blas* et reproduite récemment dans son supplément illustré. En son ensemble, vous est-elle apparue autrement qu'une traduction artistique d'un fait de notoriété publique qui préoccupait alors l'attention universelle, les crimes étranges de Jack l'Éventreur, que les journaux racontaient en termes cyniques?

6° On vous a signalé la phrase relevée par l'accusation. Vous est-elle apparue comme un outrage aux bonnes mœurs ou comme un trait destiné à mieux marquer le caractère de la folie du criminel que l'artiste dépeignait?

Et voici maintenant le prodigieux relevé des œuvres de Camille Lemonnier, de cet homme de quarante-huit ans à peine, en pleine maturité, en plein épanouissement, dont la vaillante et infatigable nature promet au trésor de notre Littérature de nouveaux joyaux plus éclatants encore. Le Parquet s'en est-il jamais douté? Il eût été amusant de lui faire subir un interrogatoire là-dessus.

ŒUVRES DE CAMILLE LEMONNIER

Salon de 1863. — Bruxelles, 1863.
Salon de 1866. — Bruxelles, 1866.
Nos Flamands. — Bruxelles, Rozez, 1869.
Croquis d'Automne. — Paris, De Somer, 1870.
Salon de Paris de 1870. — Paris, Morel et Cie, 1870.
Paris-Berlin. — Bruxelles, 1871.
Sedan. — Bruxelles, Muquardt, 1871.
Contes flamands et wallons. — 1re édition, Bruxelles, Landsberger, 1873; 2e édition, Paris, librairie de la Société des Gens de Lettres, 1875.
Histoire de gras et de maigres. — Bruxelles-Paris, Landsberger et librairie de la Société des Gens de Lettres, 1874.
Derrière le rideau. — Paris, Casimir Pont, 1875.
Gustave Courbet et son œuvre. — Paris, Lemerre, 1878.
Mes Médailles. — Paris, Librairie générale, 1878.
En Brabant. — Verviers, Bibliothèque Gilon, 1879.
Trois Contes. Id. id.
Les Bon amis. Id. id.
Un Coin de village. — Paris, Lemerre, 1879.
Bébés et Joujoux. — Paris, Hetzel, 1880.
Un Mâle. — Les sept premières éditions, Bruxelles, Kistemaeckers, 1881; éditions ultérieures, Paris, Savine, 1888; Dentu, 1891.
Les Charniers. — Paris, Lemerre, 1881.

Le Mort. — 1re édition, Bruxelles, Kistemaeckers, 1882; éditions ultérieures, Paris, Piaget, 1887; Dentu, 1892.

Thérèse Monique. — Paris, Charpentier, 1882.

Les petits Contes. — Bruxelles, Parent et Cie, 1882.

Histoire de huit bêtes et d'une poupée. — Paris, Hetzel, 1884.

Ni chair ni poisson. — Bruxelles, Brancart. 1884.

L'Hystérique. — Paris, Charpentier, 1885.

Les Concubins. — Paris, Monnier, De Brunhoff et Cie, 1886.

Happe-chair. — 1re édition, Paris, Monnier, De Brunhoff et Cie, 1886; 4e édition, Paris, Charpentier, 1887.

Ceux de la Glèbe. — Paris, Savine, 1887.

Histoire des Beaux-Arts en Belgique. — Bruxelles, Weissembruch, 1887.

Noëls flamands. — Paris, Savine, 1887.

La Belgique. — Paris, Hachette, 1887.

La Comédie des Jouets. — Paris, Piaget, 1888.

En Allemagne. — Paris, Librairie illustrée, 1888.

Madame Lupar. — Paris, Charpentier, 1888.

Les Peintres de la Vie. — Paris, Savine, 1888.

Le Possédé. — Paris, Charpentier, 1890.

Un Mâle, drame. — Paris, Tresse et Stock, 1891.

Dames de volupté. — Paris, Savine, 1892.

La Fin des Bourgeois. — Paris, Dentu, 1892.

Les Jouets parlants. — Paris, Hetzel, 1892.

Claudine Lamour. — Paris, Dentu, 1893.

Le Bestiaire. — Paris, Savine, 1893.

Camille Lemonnier fonda en 1874 *l'Art universel* (de 1874 à 1877), l'*Actualité* en 1876 (1876 et 1877), le *Journal du Dimanche* en 1881 (1881 et 1882).

Collaboration : *Gazette des Beaux-Arts* — *Bien public* de Paris — *Le Magasin pittoresque* — *Le Figaro* — *L'Echo de Paris* — le *Gil Blas* — *La Vie moderne* — *Musée des Deux-Mondes* — *Bulletin de la Société des Gens de Lettres* — *Revue de Belgique* — *L'Europe* — *L'Artiste* — *L'Illustration belge* — *L'Art moderne* — *Le Peuple belge* — *L'Art libre* — *La Jeune Belgique* — *Le Progrès* — *La Société nouvelle,* etc.

MORT DE GOUNOD

Gounod!

Ce nom absorba, il y a vingt-cinq ans, toute la musique française. Jusqu'au jour où la jeunesse s'orienta vers un art plus profond et plus vaste, Gounod régna en maître absolu, et le pullulement des sous-Gounod qui foisonnent encore aujourd'hui affirme l'extraordinaire crédit dont jouit l'auteur de *Faust* et de *Roméo.*

Il eut le génie de plaire. Succédant à Berlioz, dont l'intransigeance ne pouvait rallier la foule, Gounod trouva les accents qui pénètrent jusqu'au cœur des auditeurs. Il leur parla une langue claire, d'une distinction convenue, suffisamment personnelle et artiste pour charmer les musiciens, pas assez hautaine pour éloigner les masses. Il fut surtout, comme le rappelait très justement M. Alfred Bruneau, « l'universel conquérant des âmes féminines, s'emparant d'elles à l'aide de caresses mélodiques et harmoniques ignorées jusqu'alors. Il créa un langage amoureux d'une grâce exquise et d'une nouveauté singulièrement troublante. C'est là qu'il a été vraiment personnel et sa sincérité d'accents fut si grande qu'il prêta ses propres sentiments à la plupart des personnages de ses opéras plutôt que d'en vouloir exprimer la psychologie particulière. Sous le pourpoint de Roméo, sous la veste de Vincent, sous la longue robe de Faust, un seul et même cœur, le cœur de Gounod, a souffert, a palpité et a aimé ».

On conçoit les succès d'un pareil séducteur. Ses œuvres sont au répertoire de tous les théâtres du monde, et il n'est point sur la surface du globe de grisette suburbaine qui ne fredonne parfois en poussant son aiguille : « Je voudrais bien savoir quel était ce jeune homme... »

Bruxelles seul a fourni à *Faust,* depuis le 25 février 1861, date de la première représentation, 340 auditions. Et l'on a joué 126 fois *Roméo et Juliette,* qui fut créé le 18 novembre 1867. Quel compositeur, si ce n'est un auteur d'opérettes, pourrait aligner de pareils chiffres?

Ne discutons pas la façon dont le maître comprit et exprima musicalement, en ces deux œuvres capitales, le génie de Gœthe et celui de Shakespeare. Bornons-nous à constater le succès qui accueillit ses tentatives.

Ce succès, chose bizarre, fut contesté au début. *Faust,* représenté le 19 mars 1859 à Paris, ne réussit que médiocrement. On trouva que l'œuvre N'ÉTAIT PAS ASSEZ MÉLODIQUE. « On chercha à persuader au public, dit M. Camille Saint-Saëns, l'un des disciples favoris du maître, que Gounod manquait de mélodie, et la mélodie était tout en ce temps-là, pour la plus grande gloire de la musique italienne. Quand au culte de Verdi succéda celui de Richard Wagner, on déclara la guerre à la mélodie, il n'en fallait plus, et Gounod fut conspué comme mélodiste. » Il fallut que Bruxelles infirmât, deux ans après, la sentence des Parisiens pour que la partition de Gounod trouvât enfin la voie du triomphe. N'en fut-il pas de même, plus tard, pour *Carmen?*

Cet incident justifie l'affection que Gounod avait pour notre pays, où il vint fréquemment diriger ses œuvres ou assister à leur audition. Anvers l'attirait particulièrement. C'est là, et non à Bruxelles, que furent montés *Polyeucte* et *le Tribut de Zamora.* On professe d'ailleurs en cette ville pour le maître français un culte dont le dénuement de ses dernières partitions n'a point diminué la ferveur.

Essayons de reconstituer son œuvre. La tâche n'est pas facile, car Gounod eut une fécondité que les années n'éteignirent guère. Elève de Reicha, de Lesueur, de Paër et d'Halévy, premier Grand prix de Rome en 1839, Gounod composa successivement, indépendamment d'innombrables mélodies, de morceaux de piano, de messes et de motets datant de l'époque où il portait le petit collet des abbés : *Sapho* (1851), le *Vin des Gaulois* et les *Chœurs d'Ulysse* (1852), *la Nonne sanglante* (1854), la *Messe de Sainte-Cécile* (1856), *le Médecin malgré lui* (1858), *Faust* 1859), *Philémon et Baucis* (1860), *la Reine de Sabba* (1862), *Mireille* (1864), *la Colombe* (1866), *Roméo et Juliette* (1867), la *Messe du Sacré-Cœur* (1876), *Cinq-Mars* (1877), *Polyeucte* (1878), *le Tribut de Zamora* (1881).

Rappelons en outre ses oratorios et cantates : *Tobie, les Sept paroles du Christ, Gallia, Rédemption, Mors et Vita* et quelques œuvres de caractères divers : *les Deux Reines,* entr'actes, mélodrames et chœurs pour la tragédie de M. Ernest Legouvé, une partition du même genre pour la *Jeanne d'Arc* de Jules Barbier, un *Stabat,* les *Chants lyriques de Saül,* un *Super flumina,* une scène dramatique intitulée *Pierre l'Ermite,* etc.

Ce labeur considérable marque la transition entre les formules du passé et les expressions musicales nouvelles. A ce titre, il demeure sans influence sur l'art d'aujourd'hui. Quant aux œuvres

de la dernière manière, elles décèlent un singulier retour vers des conceptions rudimentaires, vers une esthétique primitive que le musicien essaya vainement d'imposer à l'aide de commentaires subtils et de théories compliquées. La vérité est que le maître sentait la faveur publique lui échapper. Le vent qui, depuis 1876, soufflait d'au delà du Rhin, avait violemment ébranlé la chaire du haut de laquelle il clamait ses doctrines.

Il eût été prudent de battre en retraite. Gounod préféra tenir tête à la tourmente, s'obstina, s'arcbouta contre la violence du vent. Mais la chaire fut renversée, et, avec elle, le prédicateur.

PREMIERES REPRÉSENTATIONS

THÉATRE DU PARC

L'Infidèle, par M. Porto-Riche. — **Boubouroche**, par M. Courteline.

Deux premières, d'un coup. Et qui mieux est : deux premières du Théâtre Libre, deux œuvres sinon « à tendances », du moins de parti-pris et de personnelle allure. L'une, d'un romantisme aimable mêlé de crudités voulues, l'autre d'un réalisme brutal et d'une extravagante fantaisie, poignante malgré tout parce qu'on y sent battre et palpiter et souffrir le cœur humain.

L'Infidèle de M. Porto-Riche met en scène, dans le classique décor vénitien, Vanina, la jolie courtisane, que désespère le départ de son volage amant trop soucieux de sa gloire naissante de poète pour se laisser absorber par les formes impeccables de sa maîtresse. Renato va s'embarquer, à la suite de l'Infante d'Espagne, pour le pays de la chevalerie, de la poésie et de l'amour. L'indiscrétion d'un bizarre personnage. de la lignée de Don César, à la fois ivrogne, bravo, peintre et notoirement cocu, dévoile à Vanina la trahison. Pour ramener l'infidèle, la courtisane cherche à exciter sa jalousie. Sous le travesti d'un jouvenceau, elle se donne à elle-même une sérénade, que termine un duel avec Renato. Mais, hélas ! ce n'est point la jalousie qui a fait sortir du fourreau l'épée du poète. Il a fallu que Vanina, sous son masque, l'insultât pour lasser sa patience. Vanina tuée, Renato racontera en un poème son aventure galante...

De jolis alexandrins, mélodieusement et correctement rangés, portent cette histoire amoureuse, qui paraît avoir paradoxalement pour but d'exalter la vertu des courtisanes et de faire passer les hommes de lettres pour des êtres égoïstes et intéressés. Pour la moderniser, l'auteur n'a pas craint d'introduire dans son concerto poétique quelques violents coups de cimbales naturalistes qui ont fait sursauter sur leurs sièges les belles écouteuses, bien qu'elles eussent été charitablement (ou malicieusement) prévenues par une note du directeur, insérée dans les journaux la veille de ce spectacle inusité.

Quant à *Boubouroche*, c'est sans l'ombre même de gants que l'auteur, M. Courteline, appelle les choses par leur nom et décrit, dans leur réalité, les perfidies et les faiblesses humaines.

M. Courteline est cet extraordinaire conteur qui, sous le pseudonyme de Jean de la Butte d'abord, puis sous son nom, signa dans *l'Echo de Paris* des nouvelles d'une verve irrésistiblement comique. Histoires de caserne, histoires d'employés. M. Courteline arriva en quelques contes à la notoriété. Et son premier essai dramatique, *Boubouroche*, qu'il tira pour le Théâtre Libre d'une de ses nouvelles, eut un retentissement énorme.

On n'imagine pas coup de pied plus décisif aux formules et aux conventions scéniques. Sur cette donnée rudimentaire : Un brave garçon averti que sa maîtresse le trompe depuis huit ans tombe chez elle en coup de vent, trouve un gentleman installé dans une armoire, veut tout casser, finit par se laisser convaincre de la parfaite innocence de la petite gueuse et rosse d'importance celui qui l'avait accusée.

C'est fou et touchant, burlesque et triste, bouffon et dramatique. Cela n'a ni queue ni tête, et cela tient admirablement la scène. Sous ses apparences gouailleuses de vaudeville et malgré le scepticisme blagueur du gamin de Paris qui est au fond de Courteline, *Boubouroche* est profondément humain. C'est bien là le *théâtre vivant* prôné par Jean Jullien. Commencés à la manière de Paul de Cock, ces deux actes se terminent avec la précision médullaire et l'amertume de Georges Ancey. Et les observations pleuvent, et les mots partent tout seuls, soulevant un fou rire dans la salle : « Que tu est enfant ! dit Adèle. Tu t'emportes parce qu'un hasard imbécile t'a fait découvrir dans une armoire un monsieur que tu ne connais même pas ! »

Un Monsieur qui s'est attardé au café : « Déjà neuf heures moins vingt ? On doit me chercher à la morgue !... »

Et pour exprimer l'indifférence absolue : « Il se soucie de cela comme une sarigue de billets de concerts. »

Boubouroche a reçu une interprétation de tous points excellente. M. Delorme est exquis de bonhomie, de jovialité, de bonne humeur. Il incarne à miracle le vieux garçon amoureux de ses aises, rivé à ses habitudes, et, au dernier acte, il a des mouvements de jalousie superbes, des lâchetés et des larmes émouvantes. Mlle Ellen Andrée lui donne la réplique en comédienne délurée et intelligente, qui a compris à merveille son rôle de gavroche femelle, hypocrite et menteuse. Enfin, M. Coquet qui avait, dans *l'Infidèle*, fait une création remarquable de Lazaro, a mis en vif relief le comique du rôle d'Un vieux monsieur.

THÉATRE DE L'ALCAZAR

Bruxelles-Port-de-mer.

Il est loin le temps où les Marolles envahirent l'art dramatique sous l'uniforme du garde civique de Poperinghe. Je parle d'une entrée en scène officielle, confessée et délibérément consentie, car la langue marollienne, déjà, florissait, à l'insu même des auteurs, dans le théâtre belge qui donna naissance à de si bizarres essais...

Mais l'inoubliable Van Copernolle a une descendance nombreuse, et chaque année, au départ des hirondelles (car les Revues devancent maintenant, et de beaucoup, l'équinoxe d'hiver), la postérité de l'illustre garde civique attire, amuse, distrait et enchante une population bon enfant et rieuse pour qui le défilé des événements et des « hommes du jour » est une fête toujours bruyamment accueillie.

Les interprètes-types, les Febvre, les Got, les Delaunay et les Coquelin du dialecte dont la rue des Vers, la rue du Miroir et la rue des Visitandines gardent l'impeccable tradition, c'étaient, naguère, MM. Ambreville, Mylo, Crozaz et Crommelynck, dont MM. Malpertuis et Garnir excellent à mettre en lumière la verve goguenarde et la « zwanze » caractéristique. Ce quatuor bouffon a perdu l'un de ses membres, tenté par une scène plus vaste (mais moins sûre ; quels regrets doit éprouver M. Mylo depuis que son nouveau directeur a mis la clef sous le paillasson !) et, du coup, la langue chère à Bazoef s'est trouvé réduite d'un bon quart dans

la dernière production des deux complices de la rue d'Arenberg. Il en reste assez, malgré tout, pour garder sa saveur de terroir à l'extraordinaire fantaisie qui, depuis tant d'années, se perpétue et amuse les populations (car c'est bien, n'est-ce pas, sous des noms divers, la même pièce qui se poursuit imperturbablement, avec l'interruption nécessaire des mois de vacances ?)

Il est entendu qu'une revue ne se raconte pas. Il faut l'aller voir, et sourire aux facéties chantées et dansées, aux allusions politiques, aux traits décochés avec malice.

La revue *Bruxelles-Port-de-Mer* a le mérite de n'être ni méchante ni triviale, d'effleurer les épidermes sans les écorcher, et de moucheter soigneusement toutes les épées, — celles, surtout, des avenantes escrimeuses, qui forment à elles-seules, pour le plaisir des yeux, un spectacle à succès.

Applaudissons, une fois de plus, à l'ingéniosité plaisante des heureux auteurs, et plantons mélancoliquement l'orme sous lequel nous attendrons, durant tous les mois d'hiver, que l'Alcazar veuille bien nous offrir un changement de spectacle.

THÉATRE DES GALERIES

Madame Suzette.

Bornons-nous, faute d'espace, à enregistrer le bon accueil fait par le public à *Madame Suzette,* l'opérette nouvelle de MM. Sylvane et Ordonneau, musique d'Audran, dans laquelle Mlle Biana Duhamel a fait applaudir son jeu espiègle et ses gentillesses maniérées.

Madame Suzette, malgré ce succès, ne pourra avoir qu'un nombre restreint de représentations et sera remplacée sur l'affiche par *le Cœur et la Main*, jouée par Mme Rose Delaunay, spécialement engagée en représentations.

Petite chronique

A l'occasion du 25e anniversaire de sa fondation, la Société royale de chœurs *Union et Fraternité* donnera aujourd'hui dimanche, à 2 heures, au parvis de N.-D. de Laeken, avec le concours de la musique du 1er régiment de Guides, une grande fête musicale consacrée à l'audition de la cantate *Jacques Van Artevelde* de M. Gevaert. Les 1,200 exécutants seront dirigés par M. Joseph Duysburgh.

M. Edmond Picard fera à la Conférence du Jeune Barreau, mardi prochain, 24 courant, à 2 heures très précises, dans l'auditoire de la 2e chambre de la Cour d'appel, la lecture d'une œuvre nouvelle intitulée : *Vie simple.*

Le banquet Eekhoud qui aura lieu samedi prochain, à 7 heures du soir, au Grand Hôtel, a déjà réuni actuellement plus de 200 souscripteurs. Ce sera une manifestation superbe de la littérature belge en l'honneur d'un de ses maitres.

Le menu a été très artistement dessiné par M. Laermans.

M. Lamoureux donnera, avec son orchestre, dimanche prochain, à 1 1/2 heures, au Théâtre de la Monnaie, un concert symphonique dont voici le programme :

Roméo et Juliette (deuxième partie), Berlioz; Symphonie en *ré mineur* (no 4), Schumann; *Rhapsodie Cambodgienne*, Bourgault-Ducoudray; Air de ballet, Massenet; Ouverture du *Vaisseau Fantôme,* R. Wagner; *Peer Gynt* (nos 1, 2 et 3 de la suite pour orchestre, d'après le poème dramatique de H. Ibsen), E. Grieg; *Napoli* (extrait des *Impressions d'Italie*), G. Charpentier.

M. Lugné-Poë est ses camarades viendront, vers le 15 novembre, jouer au Théâtre du Parc *Rosmersholm* et *Un Ennemi du Peuple*, deux des œuvres les plus attachantes d'Ibsen.

Nous avons annoncé, l'été dernier, la naissance de *la Nervie,* une jeune revue de littérature et d'art éclose dans le bruit des marteaux-pilons et des warocquères de La Louvière. La revue fait son chemin. Elle prend une belle allure de combat et fleuronne sa couverture de quelques noms connus : Emile Verhaeren, Jules Destrée, Rachilde, en attendant les articles promis par Maurice Maeterlinck, Stuart Merrill, F. Nautet, etc.

Nous avons déjà annoncé que l'année prochaine le Théâtre de Bayreuth donnerait une série de représentations allant du 19 juillet au 19 août 1894.

Les dates des vingt soirées viennent d'être arrêtées.

Parsifal aura neuf représentations, les 19, 23, 26 et 29 juillet, les 2, 5, 9, 15 et 19 août.

Lohengrin, donné pour la première fois à Bayreuth, en aura six, les 20 et 27 juillet, les 3, 10, 12 et 16 août.

Tannhäuser en aura cinq, les 22 et 30 juillet, les 6, 13 et 18 août.

Les représentations auront donc lieu dans l'ordre suivant :

19	juillet :	*Parsifal.*	5	août :	*Parsifal.*
20	»	*Lohengrin.*	6	»	*Tannhäuser.*
22	»	*Tannhäuser.*	9	»	*Parsifal.*
23	»	*Parsifal.*	10	»	*Lohengrin.*
26	»	*Parsifal.*	12	»	*Lohengrin.*
27	»	*Lohengrin.*	13	»	*Tannhäuser.*
29	»	*Parsifal.*	15	»	*Parsifal.*
30	»	*Tannhäuser.*	16	»	*Lohengrin.*
2	août :	*Parsifal.*	18	»	*Tannhäuser.*
3	»	*Lohengrin.*	19	»	*Parsifal.*

Nous attirons l'attention sur la belle vente de livres, d'autographes et d'estampes qui commencera demain chez M. Deman (voir aux annonces).

La *Curiosité universelle* publie une liste des peintres qui ont intercalé leur propre image dans leurs compositions. Elle cite, à ce sujet, des détails intéressants, spécialement à propos de Rubens. Nous détachons de cette étude un fragment qui a trait à un tableau du Musée de Bruxelles :

« *Le Christ portant sa Croix* offre le portrait du célèbre chef de l'Ecole d'Anvers et celui de ses deux femmes aux plantureux appas. Sainte Véronique y vient, un mouchoir en main, au-devant du Seigneur; derrière elle sont la Vierge et saint Jean. Plus loin, sur la montagne, sont les deux larrons conduits chacun par un soldat. En avant on voit quelques cavaliers dont *le Commandant* n'est autre que Rubens lui-même. Véronique et une des saintes femmes qui se trouvent près d'elle nous offrent les traits d'Isabelle Brandt et d'Hélène Fourment, les deux femmes du peintre, et le bon larron ceux de *Craeyer* que Rubens voulut ainsi punir de l'avoir placé en costume de marchand, dans une toile qui ornait le réfectoire de l'abbaye d'Afflighem, au maître-autel de laquelle le tableau de P.-P. Rubens fut d'abord placé. On prétend, d'autre part, que Rubens exécuta ce tableau en quinze jours dans l'abbaye même. »

BREITKOPF & HÄRTEL

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

DÉPOSITAIRES DES

PIANOS BECHSTEIN

Seul dépôt pour la Belgique

DES

HARMONIUMS ESTEY

DEMANDER LE CATALOGUE

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**. *Échéances, sinistres. etc.*, payés, plus de **220 millions.**
RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

VIENT DE PARAITRE
à Paris chez A. SAVINE, à Bruxelles chez Ch. ROZEZ

L'ART EN COUR D'ASSISES

ÉTUDE
sur l'œuvre littéraire et sociale de Camille Lemonnier
PAR
LOUIS DELMER

PRIX : 2 FRANCS

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix
EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)
MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale
Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin
Vins de toutes provenances

VILLE DE BRUXELLES

Vente Publique

D'UNE IMPORTANTTE

RÉUNION DE LIVRES

rares et curieux, **autographes, estampes** en noir et couleur, la plupart du 18e siècle, des écoles anglaise et française. provenant des collections de feu M. l'avocat Louis Lebrun, à Nimy, et M. C..., bibliophile montois.

La vente aura lieu du lundi 23 au samedi 28 octobre, à 2 heures précises, au domicile et sous la direction de M. **E. Deman**, expert, libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre, 16, rue d'Arenberg, chez lequel on peut se procurer le catalogue (1448 nos). Exposition chaque jour de vente de 8 1/2 h. à midi.

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie

Treizième année. — N° 44. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 29 Octobre 1893.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

La Libre Esthétique. — L'Art de parler en Belgique. — Le succès du Salon triennal!!! — Autour du Salon. — Quelques livres : *Sueur de sang*, par Léon Bloy ; *Savonarola*, par Roger de Goeij. — Accusés de réception. — Les Revues : *La Revue rouge*. — Premières représentations : *La Juive* (reprise), *Madame Suzette*, *le Grand Mogol* (reprise). — Petite chronique.

LA LIBRE ESTHÉTIQUE [1]

La Libre Esthétique : c'est le titre de la nouvelle société qui entend créer en Belgique un nouveau foyer d'art.

Son programme ? Donner à l'art indépendant la place que désormais il a le droit d'occuper, en offrant aux artistes nationaux et étrangers qui le pratiquent l'occasion de se manifester publiquement en Belgique dans les meilleures conditions possibles.

La Libre Esthétique invitera donc tous les ans des peintres, des sculpteurs, choisis en Belgique et à l'étranger parmi ceux qui affirment une personnalité et s'orientent vers des horizons neufs, à réunir leurs œuvres en un Salon éclectique où seront représentées les tendances diverses par lesquelles se marque l'évolution de l'art.

Les envois seront groupés, placés autant que possible à la cimaise, et les emplacements répartis par le sort entre les exposants. Le nombre des œuvres de chaque artiste ne sera limité que par les nécessités de l'espace disponible.

La Libre Esthétique priera de même les musiciens appartenant aux écoles d'art nouvelles de faire entendre leurs œuvres et mettra, dans ce but, à leur disposition les ressources dont elle disposera.

Des conférenciers feront connaître les productions récentes de la littérature et initieront le public aux esthétiques nouvelles.

Une place importante sera accordée aux manifestations des arts appliqués à l'industrie, pour lesquels il sera ouvert une section particulière dans les Salons annuels ou organisé des expositions spéciales.

La Libre Esthétique se compose de cent membres pris dans tout le pays. Ce chiffre pourra éventuellement être augmenté. Elle ne comprend point d'artistes, à l'exception des hommes de lettres. Elle veut, en effet, éviter les fâcheuses conséquences des rivalités d'écoles et l'esprit exclusif des groupements. Elle n'a qu'une règle dans ses choix : *l'art neuf dans toutes ses expressions*.

Son activité n'est pas limitée au Salon annuel. Elle

(1) Voir nos numéros des 16 juillet (*Pro Arte*) et 24 septembre (*Le Salon*).

organisera, soit à Bruxelles, soit en province, des expositions partielles, des auditions musicales, des conférences ou lectures lorsqu'elle le jugera utile à la diffusion des idées qu'elle défend.

Et comme aucun règlement ne liera les membres de cette association exclusivement artistique, qu'aucune commission ne pourra s'opposer aux initiatives hardies et aux généreux desseins, — la société n'ayant pour tout conseil d'administration qu'un délégué, — il n'est pas douteux qu'elle présente une utilité réelle et exerce une influence directe sur le progrès artistique.

La Libre Esthétique ouvrira dès l'hiver prochain son premier Salon.

Ses ressources consisteront dans les recettes de ses expositions et les cotisations de ses membres, pour autant qu'elles soient nécessaires. Pour le fonds de premier établissement ils n'auront à verser que vingt francs.

En résumé, la nouvelle association ne se pose pas en adversaire de l'art classiqne, officiel et conservateur. Elle laissera celui-ci agir comme il l'entend, vivre et triompher s'il le peut. Elle entend simplement compléter l'organisation actuelle où les deux tendances cherchaient, dans un Salon commun, une conciliation impossible. Elle les sépare, en laissant à chacune d'elles un champ clos distinct. Il n'y aura plus ainsi ni d'écrasement ni de concessions malheureuses. Chacun sera chez soi et la lutte sera courtoise et décisive. Le succès ira à l'art qui répondra le mieux aux besoins et aux aspirations de la vivante et transfigurante époque où nous vivons.

L'ART DE PARLER EN BELGIQUE

La décision qu'a prise M. de Burlet de maintenir, à l'Université de Liége, le cours de diction qu'y donnait M. Monrose, sans éclat et sans suffisante utilité, témoigne d'une grande pénétration et de beaucoup d'indépendance. Tout, en effet, devait conspirer pour le décider à une suppression définitive. Le professeur, malgré sa bonne volonté, n'était point parvenu à faire saillir l'opportunité d'un tel enseignement. Les élèves avaient déserté ou dédaigné ses leçons. Sa manière n'avait laissé que des souvenirs goguenards. Ancien acteur, ancien maître au Conservatoire, il n'avait pas su donner à ses préceptes l'allure simple, pratique, vivante et sobre qui convient à l'éloquence des hommes publics et du Barreau contemporains.

Mais ce qui avait surtout aidé à ce discrédit, c'est qu'on imagine difficilement en Belgique que l'art de parler soit vraiment un art et qu'il puisse, dès lors, être utile, non pas d'essayer de former des orateurs de toutes pièces, miracle impossible, mais d'éveiller chez nos compatriotes, par l'énoncé de préceptes et par des exemples, le goût de la parole, soit qu'on la pratique soi-même, soit qu'on l'admire chez les autres; la parole, cette force si puissante, dont tous nous possédons naturellement l'instrument, dont tous nous pourrions user si nous la soumettions à un exercice rationnel et qui, la plupart du temps, demeure inerte ou mal débrouillée.

Le goût de la parole! A Rome, à Athènes surtout, on en avait la passion, comme d'une chose artistique. Car si elle servait aux affaires publiques, si elle était le principal moteur du gouvernement, elle apparaissait aussi comme un art, comme un spectacle recherché et charmeur. L'orateur s'y complaisait en artiste qui exécute une œuvre. L'auditeur y était attentif ainsi qu'on l'est à entendre un virtuose. Et de cette double séduction, activant de part et d'autre le désir du beau, sortaient un besoin et une hauteur d'éloquence qui faisait de celle-ci l'art principal de ces civilisations superbes, ou tout au moins un art égal à tous les autres, en dignité et en popularité.

En Belgique, et peut-être chez tous les autres peuples de race européenne, cette tradition s'est presque éteinte. Il semble que les grands orateurs disparaissent peu à peu. Dans les assemblées parlementaires, au Barreau, dans la chaire sacrée, aux tribunes des meetings ou des conférences, on parle mais, à de rares exceptions près, sans préoccupation artistique, et, ce qui est pire, sans que le public recherche ou comprenne l'art des discours qu'il entend. On ne va qu'au fond, on se désintéresse de la forme. On n'a plus ces joies que devait ressentir le Grec quand les difficultés de la politique, les devoirs du citoyen, les périls d'une situation, les sacrifices nécessaires à une guerre, lui étaient exposés non seulement dans leur réalité tragique, mais encore dans un langage admirable par lui-même. Ce n'est guère qu'au Barreau, entre hommes maniant constamment la parole, et, pour ce motif, plus sensibles aux difficultés qu'elle doit vaincre et à la séduction des trouvailles qu'elle réussit, que, dans des circonstances assurément rares, on voit les avocats, entre eux, parler de l'éloquence comme d'une musique et d'un art digne d'être admiré.

Le phénomène est bizarre, alors que les autres arts sont si recherchés et si étudiés, et ne s'explique que par l'absence complète d'un enseignement qui en affirme l'importance et familiarise avec ses procédés et ses ressources. Quelle que soit la science, quel que soit l'art, il est peu de moyens plus efficaces de le populariser que de le faire entrer dans le programme des écoles. Il en résulte une publicité constante, une universelle préoccupation qui insensiblement l'infiltre et le transforme en besoin. L'obscurité qui enveloppait ses conditions et ses règles et y rendait indifférent, disparaît. Une transformation se produit dans les esprits qui fait qu'on s'intéresse à l'effort de l'orateur, au travail de sa pensée et de sa voix, à la façon ingénieuse ou forte dont il dresse son discours, à l'habileté avec laquelle il manie son organe, à cet organe lui-même si varié suivant l'homme ou suivant les sentiments qu'il exprime.

Nous le disions dans un article précédent, il y a, en Belgique, beaucoup d'aptitudes naturelles pour la parole (1). La population a toujours été artiste. Elle sent profondément, elle voit vivement, elle est coloriste dans l'âme comme dans les yeux. Le très beau mouvement littéraire qui présentement s'épanouit après une éclipse si longue qu'elle avait fait croire que nous n'étions ni écrivains ni poètes, pourra, sans beaucoup d'efforts, et même plus aisément, se manifester dans l'éloquence. Elle est si voisine de la littérature, elle procède si bien, comme celle-ci, du don de penser, du don de trouver l'émotion, le rythme, la musicalité de la phrase et l'image. Les deux arts ne diffèrent vraiment que dans le procédé matériel : ici la plume lente et muette, là la voix sonnante, si rapide en l'expression de son œuvre.

(1) *Art moderne* du 30 avril dernier.

Notre commun devoir est de pousser à l'éclosion complète de cet art spécial et c'est ce qu'a compris le Ministre des Beaux-Arts. Il est tout à fait normal qu'il fasse entrer l'art de parler dans les préoccupations de son département où l'on administre les autres arts. En agissant ainsi il comble une singulière lacune qu'avaient tolérée ses prédécesseurs. Il rend un réel service à la communauté et favorise la diffusion des idées nouvelles par le plus énergique des véhicules intellectuels. Rien qu'en attirant ainsi l'attention sur cet objet, et alors même que la reconstitution d'un seul cours serait insuffisante, il accomplit une réforme qui prépare l'esprit public et commence une régénération.

Il est curieux de remarquer qu'au moment où le Gouvernement prenait ainsi une mesure favorable à l'art de parler, *la Maison du Peuple*, poussée par le même instinct des nécessités contemporaines, organisait une école d'orateurs pour la classe ouvrière. Cette concordance d'idées et de mesures d'application dans des milieux si éloignés est un signe très sûr de l'utilité et de l'opportunité de la décision prise. Nous sommes tous soumis beaucoup plus qu'on ne le pense aux influences secrètes des besoins de l'époque. Là où nous croyons être libres et agir sous l'effort d'une volonté personnelle, nous ne sommes la plupart du temps que des instruments mus par les fluides ambiants. Cette remarque n'est certes pas faite pour nous diminuer, mais, au contraire, pour nous donner confiance. Tant d'oppositions mesquines enveloppent et contrarient d'ordinaire les initiatives, qu'un réformateur, critiqué pour son audace, doit être heureux de croire qu'il va d'accord avec le grand courant mystérieux des choses. Cet accord est la seule et toute-puissante garantie du succès.

Aussi dirons-nous à M. de Burlet : Persistez et développez. Après avoir maintenu le cours d'Art de la parole à Liége, préoccupez-vous de l'instituer à Gand. Habituez-y les esprits. Certes, un tel cours est difficile. Quand il embrasse avec l'éloquence, la diction et l'hygiène de la voix, il est exposé aux critiques et aux plaisanteries et exige un tact extrême. Un professeur d'éloquence est souvent un déclamateur. Il peut ne pas avoir le sens de la parole moderne qui ne comporte plus la rhétorique autrefois en honneur, qui veut la simplicité, la vie, l'émotion et a la haine de tout ce qui est affecté et grandiloque. Mais les proportions s'établiront promptement d'elles-mêmes. Et dans tous les cas, mieux vaut un essai sincère et consciencieux que la suppression et le néant préconisés par les gens à courte vue.

LE SUCCÈS DU SALON TRIENNAL!!!

On se monte le coup, dans le clan doctrinaire, pour s'illusionner sur le résultat de l'innommable Salon qui offre présentement le résumé synthétique de l'art académique et stagnant. Comment une organisation à laquelle présidait M. l'échevin Demot pourrait-elle ne pas donner d'admirables résultats? Une organisation qu'a patronnée indirectement la franc-maçonnerie du Cercle artistique et littéraire! Mais autant dire que tout craque, que tout s'en va au diable! que M. Thomas Vinçotte n'est plus en état de modeler « un profil aristocratique » et que le portrait de M. le grand rabbin Gevaert par Mme Lambert-de Rothschild n'est pas un chef-d'œuvre impeccable!

Et voilà que par des entrefilets multipliés la presse bien agissante essaie de maintenir les cours. On profite de tous les prétextes et on rapporte effrontément aux machines exposées le succès de curiosité que provoquent ce salon comique et le besoin des gogos d'aller voir le cadre vide dont Delsaux a découpé sa toile à coups de canif et le tableau qui fut barbouillé d'un azur prudent et aisément lavable. De toutes parts dans les journaux indépendants on rigole à l'occasion des curiosités monstrueuses qu'on a accumulées dans ce musée d'orthopédie. Chacun en veut sa part et y va s'amuser. Et voilà que l'imposante et fallacieuse *Indépendance*, Madame la Douairière! qui cache sous plusieurs éditions trompe-l'œil la maigreur incurable de son tirage, comme une vieille coquette dissimule son âge et ses infirmités, parle « d'éducation artistique des masses et de grandes leçons de choses données au prolétaire! »

Maintenant on a empoigné la question des ventes. Des communications ont été, en la forme suivante, répandues dans les journaux :

« Au Salon. — Trente-neuf ouvrages ont été vendus depuis l'ouverture de l'Exposition.

Citons les acquisitions faites ces derniers jours : Les tableaux de : « MM. Courtens, *La saison du repos;* H. Arden, *Dernières feuilles;* Jan Stobbaerts, *L'étang de la ferme*; Mlle Beernaert, *Chemin en Campine;* Laermans, *L'enterrement au village;* Musin, *Marine;* Van der Syp et Mme Triest Van Mulders, *Fleurs;* Mlle Lemaire, *Portrait;* L. Lebon, *Paysage;* Debruycker, *Auberge;* Rëh, *Fillette;* Mlle V. Dumont, *Étude de têtes d'ânes;* les pastels de M. F. Thaulow, *Dégel en Norwège*, et Berthe Art, *Œillets et accessoires;* puis les aquarelles de MM. Hagemans, Cassiers, Reeckelbus et J. Vermeulen; enfin le petit groupe en plâtre colorié de Mme Maeterlinck-Lefebvre, *Bonjour*. »

Est-ce assez réjouissant, cette énumération « d'ouvrages! » Douze tableaux, tant que ça, sur les trente-neuf ventes! La plupart de noms assurément peu notoires. Le reste pastels et aquarelles! On sait ce que ça veut dire. Il serait intéressant de connaitre les prix et les noms des acquéreurs, la politesse, l'amitié, la parenté, la galanterie pour les dames, le bon marché « exceptionnel » ayant une part énorme en ces matières. Tout cela signifie succès à peu près aussi exactement qu'au théâtre une salle faite au moyen de billets de faveur signifie vogue.

Ce qui ne ment pas c'est la loterie. Celle-ci indique bien l'envie que peut avoir le public des machines exhibées. Or on n'a pu, malgré la multiplicité des réclames, placer même les trois quarts de la première série de billets. Ah! zut! ont dit les curieux après avoir parcouru ces salles invraisemblables. Et ils courent encore. Les deux cents amateurs et amatrices (pardon pour l'équivoque du néologisme) que les bienveillances mondaines de certains gros bonnets de la nouvelle société des Beaux-Arts ont imposés à la malheureuse commission d'admission, et dont les œuvres s'étalent obscènement aux cimaises, n'ont pas eu la même force de séduction sur la foule. Celle-ci va, par désœuvrement, voir la nouvelle baraque (on a remarqué que chaque nouvelle baraque de l'espèce fait monter le nombre des billets d'entrée). Mais, sa visite faite, elle décampe sans revenez-y. Et elle fait bien. Le fiasco artistique de 1893 marquera comme les années de grands vins..... ou de choléra.

AUTOUR DU SALON

Le Salon de Bruxelles fermera ses portes dimanche 5 novembre.

Le 1er, le 2 et le 5 novembre, le prix d'entrée des dimanches au Salon sera maintenu, c'est-à-dire 10 centimes de 8 heures à midi, 50 centimes depuis 1 heure après-midi; le 3 et le 4 novembre, le prix d'entrée sera de 50 centimes pendant toute la journée.

***

Dans le projet de réorganisation des Salons, adopté le 7 octobre par l'assemblée des artistes et que nous avons publié dans notre avant-dernier numéro, l'article final porte : « ART. 9. Toutes les distinctions honorifiques à propos des expositions triennales sont supprimées. »

Il paraît y avoir une contradiction entre cet article et l'art. 6 qui, tout en donnant aux membres du jury la faculté d'exposer leurs œuvres, décide qu' « ils n'auront droit *à aucune espèce de distinction honorifique* ».

Quoi qu'il en soit, félicitons la *Ligue artistique* d'avoir demandé la suppression d'une coutume qui n'était pour les artistes qu'une occasion de querelles, de mécontentement, de vanités froissées. Combien de fois avons-nous, ici même, réclamé l'abolition des médailles et autres signes distinctifs par lesquels on humilie les artistes.

Le projet de réformes vient d'être envoyé par le bureau de *la Ligue* à tous les peintres, sculpteurs, graveurs et architectes du pays, avec un bulletin d'adhésion.

***

La commission constituée pour faire au Gouvernement les propositions d'achats et de récompenses est composée de MM. Impens, Hambresin, Van Havermaet, Baertsoen, Le Nain, Mignon, Rosier, Tytgadt, Drion, duc d'Ursel. Cette commission vient de soumettre ses propositions au Ministre. Elles se bornent à deux œuvres de la section de sculpture et à un petit nombre de tableaux.

Voici les résultats du tirage de la tombola :

Le n° 6,216 gagne le gros lot. (Acquisition d'une œuvre exposée, peinture, sculpture ou aquarelle, d'une valeur de 2,000 francs, au choix du gagnant).

Le n° 3,111 gagne le lot de 1,000 francs.

Les nos 4,638 et 6,302 gagnent les lots de 750 francs.

Les nos 3,698, 3,292, 1,235 et 4,749 gagnent les lots de 500 francs.

Enfin, le n° 4,688 gagne le lot de 350 francs.

QUELQUES LIVRES

Sueur de sang, par LÉON BLOY.

Voici le dernier livre du prodigieux vociférateur. Et il débute par cette formidable et insolente invective à la multitude grouillante, acceptatrice aveugle des malédictions qui l'absolvent de ses lâchetés et de ses hontes :

A la Mémoire diffamée

DE

François-Achille BAZAINE

Maréchal de l'Empire

qui porta les péchés de toute la France.

Ce livre étrange, cahoté, disparate, sauf en sa haine illimitée contre l'Allemand, est formé de trente récits dont chacun part d'un épisode ténébreux ou terrible de la guerre de 70, pour aboutir à une imprécation, vaste et ravageante comme l'ouragan, contre l'insupportable vainqueur qui, le premier dans l'histoire, abattit jusqu'aux misères dernières de l'écrasement la nation militaire dont aucune antérieure défaite n'avait pu réduire l'orgueil et déshonorer la gloire. Ces phrases du préambule déprécatoire qui sonne devant l'œuvre en marquent le ton violent sans mesure :

« La France est tellement le premier des peuples que tous les « autres, quels qu'ils soient, doivent s'estimer honorablement « partagés lorsqu'ils sont admis à manger le pain de ses chiens. « Quand elle est heureuse, le reste du monde est suffisamment « heureux, dût-il payer ce bonheur de la servitude ou de l'exter- « mination. Mais quand elle souffre, C'EST DIEU QUI SOUFFRE, c'est « le Dieu terrible qui agonise pour toute la terre en SUANT LE « SANG. Ceci est absolu et incommutable comme le mystère de la « Prédestination. »

Trois dessins originaux de Henry de Groux, dont deux, en des expressions différentes, comme si l'artiste, devant le mystère effrayant du sujet, avait dû s'y reprendre, essaient la traduction de cet épisode infernal des soirs de bataille : *le Fossoyeur des Vivants;* dont le troisième illustre l'épouvante de *la Salamandre-Vampire*. En tête l'effigie de Léon Bloy, droite figure redoutable de penseur, de soldat, d'artiste impitoyable aux yeux fixes et transperçants, avec cette dérision du procédé : au miel!

Maintes fois déjà, à propos de livres antérieurs, à propos du *Désespéré*, à propos du *Pal* et de son inégalable massacre de la presse et des journalistes, qualifiés au fer rouge : *La Grande Vermine!* nous avons, ici, parlé de l'écrivain superbe et étrange qui continue, en les couronnant de frénésie, la série des pamphlétaires illustres qui jalonnent ce siècle où l'on a tant souffleté, où l'on a tant maudit : Proudhon, Veuillot, Vallès, Rochefort. Une fois de plus, en des invectives surhumaines, en des images sorties du plus profond de l'imprévu avec des gesticulations saisissantes, il rend ses pensées sans équivalents parmi celles des écrivains de ce temps. Au plus haut degré il est exceptionnel, démesuré, d'une excentricité puissante. Il déroute à tous les tournants de phrases. Il a des étirements et des détirements monstrueux. Et pourtant, écrivant dans le *Gil Blas*, pour un public à ménager dans ses prédilections et sous le contrôle d'une direction prudente et inquiète de la recette, peut-être sent-on moins de liberté insolente qu'au jour où, en des articles inoubliés, il a, d'une main de bourreau et de justicier, réglé à jamais leur compte à Francisque Sarcey et à Albert Wolff.

Savonarola, drame en vers en quatre journées, par ROGER DE GOEIJ. — Bruxelles, Lebègue et Cie.

M. de Goeij a voulu faire revivre, avec ses personnalités les plus intéressantes, l'époque curieuse où a aimé, travaillé et souffert Savonarola.

Celui-ci, se croyant trahi par Louisa Strozzi, — qui a été forcée par ses frères de repousser l'amour de l'ardent Florentin, — a pris l'habit de moine. Soutenu par l'amitié de Michel-Ange et de Pic de la Mirandole, il lutte énergiquement et éloquemment contre les abus de pouvoir des Médicis et contre les tendances profanes de la cour de Rome. Il est dénoncé, torturé et quand cette Louisa Strozzi, qui l'aime toujours, pénètre dans son cachot pour le sauver, le prieur de Saint-Marc, consolé par elle, mais fidèle à ses vœux, renonce à la fuite, au salut. Au pied du bûcher et presque sauvé par la foule, il dédaigne de défendre une vie qui ne pourrait plus être qu'une longue souffrance.

On conçoit que l'auteur reste fier de cette œuvre qu'il qualifie lui même d'œuvre de jeunesse.

Elle est l'expansion sans détours d'une pensée très vivante et d'une conviction généreuse. Elle est gonflée de l'enthousiasme d'un âge où l'on ne voit dans l'histoire que deux éléments, réagissant l'un sur l'autre : des caractères tout faits, des êtres d'une seule pièce, sommairement sculptés dans l'imagination et des événements qu'un hasard amène.

Cette généralisation est suffisante pour permettre d'écrire dramatiquement une page du passé et en donner l'impression extérieure, — surtout si les personnages du drame sont dessinés d'un trait large et juste comme les dessine M. de Goeij, — mais elle ne suffit pas pour nous donner la compréhension ou l'intuition de ces choses complexes : une époque, une personnalité.

Pourtant je ne doute pas qu'une observation plus profonde — observation que la vie développe dans les natures sincères, — ne vienne, dans des œuvres futures, compléter les dons de dramaturge qu'annoncent ces premiers et chaleureux essais. Colère, enthousiasme, indignation sont des chevaux qui conduisent loin. Et ne les dirige pas qui veut. C'est déjà très beau de savoir les monter.

Accusés de réception

Sueur de Sang (1870-1871), par Léon Bloy; trois dessins originaux de Henry De Groux; portrait au miel de Léon Bloy par Charles Cain. Paris, E. Dentu. — *Poussière d'étoiles*, par Olga de Bézobrazow; introduction par M. Engogis. Paris, A. Savine. — *Stéphane Mallarmé*, par Camille Mauclair. Bruxelles, édition de *la Société nouvelle*. — *Bréviaire du Cœur*, poésies, par Aristide Estienne; frontispice d'Andhré des Gachons et préface de Léon Deschamps; Paris, Bibliothèque de *la Plume*. — *'S Konings Doopkind*, vrij naar het fransch van Marguerite Van de Wiele, door Leo Ickx. Brussel, Internationale kunstdrukkerij.—*Heidebloemen. Naar de fabriek!* door Leo Ickx; Leuven, Lefever. — *L'Art en cour d'assises*, étude sur l'OEuvre littéraire et sociale de Camille Lemonnier. par Louis Delmer; Paris, Savine, et Bruxelles, Rozez. — *Les poésies de Méléagre mises en français et dédiées à un poète lyrique*, par Pierre Louijs; Paris, petite collection à la « Sphynge » (série antique), rue de la Chaussée-d'Antin, 11. — *Contes merveilleux*, par Emile Sigogne; Bruxelles, Lacomblez. — *Tout bas*, par Francis Poictevin; Paris, Lemerre. — *Homère*, choix de rhapsodies illustrées d'après l'art antique et mises en vers par Ch. Potvin; Bruxelles, F. Hayez.

LES REVUES

La Revue Rouge

Toute jeune, un an d'existence. S'imprime chez Godenne, à Malines. Pas de directeur. Seul un groupe dévoué y commande : Sander Pierron, Paul Sainte-Brigitte, Henry Lebœuf, Janssens, Laenen.

A pris l'initiative du banquet offert à Georges Eekhoud. Représente et de plus en plus représentera les tendances les plus extrêmes en littérature. Revue d'essai encore, mais demain? Son nombre de collaborateurs, rares au début, s'est augmenté rapidement et son dernier fascicule met en ligne :

Pierre Armen, Lucien de Busscher, Louis Delattre, Frans Delbastée, Eugène Demolder, Joseph Desgenets, Georges Eekhoud, J.-F. Elslander, Max Elskamp, Charles Frappart, Frédéric Friche, Paul Janssens, Lucien Jottrand, Hubert Krains, Jean Laenen, Henry Lebœuf, Emile Lecomte, Maurice Maeterlinck, Henry Maubel, Geo Mauvère, Francis Nautet, Raymond Nyst, Sander Pierron, Mathias Robert, Paul Sainte-Brigitte, Rodrigue Serasquier, Hubert Stiernet, Emile Van der Velde, Charles Van Lerberghe, Emile Verhaeren.

Noms connus, noms encore ignorés voisinent. Les jeunes, ceux de demain, sont coude à coude avec ceux d'hier, établissant ainsi la solidarité qui doit unir tous les écrivains belges devant l'hostilité ambiante et le journalisme négateur.

L'individualisme se trouve au programme de la revue : le tempérament d'un artiste étant trop spécial et délicat pour l'enrégimentement. On n'y admet point le pionat.

De plus, une large sympathie y règne : la sympathie pour les humbles. Le travail qui se fait à la section d'art de la *Maison du Peuple* est suivi et analysé. Art littéraire, art social qu'on oppose sans cesse, pourraient se fondre en cette rubrique : l'art humain, et plusieurs rédacteurs de la revue pourraient, croyons-nous, s'en réclamer. Mais à quoi servent les rubriques?

Quoi qu'il en soit, *la Revue rouge*, telle qu'elle se présente, a réussi à attirer vers elle toutes les sympathies qui abandonnaient des publications plus anciennes, où la jeunesse et la vie étaient contrariées ou tarissaient. Déjà nettement elle prend sa place en dehors des rangs où sont debout, ici, à Bruxelles, *la Société nouvelle*, *le Mouvement littéraire*, *la Jeune Belgique* et *l'Art moderne*. C'est dire qu'elle a sa raison d'être.

Des bureaux de la Revue sont rue Gendebien, 18, à Bruxelles.

PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS

THÉATRE DE LA MONNAIE

La Juive (reprise).

On a, une fois de plus, conduit cette pauvre Rachel au supplice, et d'implacables cardinaux ont assisté sans sourciller au spectacle de sa jeunesse étouffée par les flammes, tandis qu'abonnés et habitués regardaient stoïquement onduler les panaches de cet ouvrage extraordinaire qui doit à d'invétérés respects le rare privilège de se moquer du temps, de la mode et des directions.

De même qu'un théâtre de drame est toujours sûr de faire recette avec *le Bossu*, une scène d'opéra peut, chaque année, reprendre en toute confiance *la Juive*. Il y a toujours un public pour l'applaudir.

La faveur qui a accueilli la reprise de cet ouvrage, lundi, au Théâtre de la Monnaie, en est une preuve nouvelle. On a rappelé les artistes, et le rideau s'est levé, après chaque acte, pour permettre à M. Cossira, à Mlle Tanésy, à M. Dinard et même à Mlle De Nocée de saluer le public et de lui adresser les sourires d'usage.

Traditionnellement s'est accomplie cette cérémonie annuelle, si rigoureusement réglée et si indéracinablement rivée dans la mémoire de tous les interprètes que de l'empereur Sigismond les fidèles soldats se rangeraient spontanément autour du bûcher si le régisseur oubliait de leur en prescrire l'ordre et que les chevaux eux-mêmes rompraient leur longe si on négligeait de les faire entrer en scène au moment opportun.

Les artistes se sont, eux aussi, conformés à la tradition, et rien, dans leur interprétation, n'a trahi l'effort pour se hausser à une

création personnelle et neuve. M. Cossira demeure invariablement le ténor à la voix veloutée, aux accents caressants. Il dit avec beaucoup de talent le chant de la Pâque, mais il ne trouve pas les accents de colère et de haine qui caractérisent le rôle du juif Eléazar. Mlle Tanésy donne à Rachel une physionomie sympathique, sans grand relief. Elle chante correctement, en artiste consciencieuse qui manque d'élan. Quant à M. Dinard, il fait valoir dans le rôle du Cardinal sa voix de basse aux résonnances étendues, et Mlle De Nocée complète par sa gaucherie sympathique et sa séduisante inexpérience un ensemble qui ne dépasse pas une moyenne honorable.

THÉATRE DES GALERIES

Madame Suzette

En cette opérette à tendances d'opéra bouffe, M. Audran est quelque peu sorti du genre qui lui est habituel. Et si quelques doucereux dialogues d'amour évoquent les sentimentalités de *la Mascotte*, si telle valse chantée rappelle les clichés familiers au compositeur, la gaîté soudaine d'un trio comique, d'un quatuor désopilant éclate au bon endroit et secoue la salle d'inextinguibles éclats de rire. C'est là, en ces deux ou trois morceaux au rythme canaille mais entraînant, que réside la joie de la pièce.

Le sujet? Un peu mince. Les aventures de Mlle Gabillot, qui préfère Beauluron à Robiquet, et qui se dégoûte des façons triviales du premier pour se jeter gentiment au cou du second, ne sont pas pour passionner les populations. Mais ce qu'il faut louer, et très particulièrement, c'est la façon dont la pièce est interprétée et montée. On sent, dans les moindres détails, la main d'un directeur expérimenté, soucieux de bien faire, qui soigne « dans les coins » sa mise en scène. Décors, costumes, accessoires, tout est frais, pimpant et charmant.

Quant aux artistes, Mlle Biana Duhamel est une bien curieuse petite poupée dont l'afféterie est compensée par une diction excellente. Sur l'ensemble très satisfaisant se détache M. Dekernel, engagé spécialement pour la pièce, qui donne au rôle de Beauluron une physionomie de bellâtre typique et définitive. Ses éclats de rire sont contagieux et roulent et se répercutent dans toute la salle, jusqu'au fond des couloirs. Il ne paraît guère possible de rire avec plus de naturel et de jouer avec plus d'aisance.

THÉATRE DE L'ALHAMBRA

Le Grand Mogol (reprise).

Les origines bruxelloises du *Grand Mogol* se vaporisent déjà dans une petite nuit des temps. Ce fut en 1885, à l'Alcazar, que la troupe de M. Desfossez anima d'un orientalisme incohérent les inventions bouffonnes de MM. Chivot et Duru. Mlles Heirwey et Buire, MM. Lary, Morlet et Minne déployèrent dans l'interprétation de cette médiocre facétie tant d'entrain, de zèle et de talent, que le caissier du théâtre revit les beaux soirs de recette dont il avait, depuis longtemps, perdu jusqu'au souvenir.

Repris en 1887 au Théâtre de la Bourse, *le Grand Mogol* servit à Mlle Clara Lardinois de tremplin pour se lancer audacieusement parmi les étoiles. C'est en souvenir de ces débuts, qui lui furent heureux (ne lui valurent-ils pas, en ce même Théâtre de la Bourse, transformé en salle de fête, un prix de beauté dont l'attribution fit quelque tapage?) que la divette a voulu reparaître sous les traits et le costume court d'Irma, la charmeuse de serpents. Les années qui se sont écoulées ont apporté à l'artiste, à défaut de variété ou de perfectionnement dans le talent, de scintillants bijoux dont elle aime à parer les grâces séduisantes de sa petite personne. Et si Mlle Lardinois offre généreusement un spectacle agréable aux lorgnettes, elle n'est pas moins prodigue de ses roulades, de ses vocalises, de ses trilles, dont elle déroule intarissablement le chapelet, en ajoutant même aux grains réunis par M. Audran quelques grosses perles supplémentaires.

Le Grand Mogol de l'Alhambra, dont les interprètes ont été, comme ceux de *Giroflé-Girofla*, réunis à la diable dans la hâte d'un spectacle « de tournée », c'est Mlle Lardinois avec n'importe quoi autour. A peine faut-il excepter Mlle Vernom et M. Castelain, qui furent, il y a six ans, de la deuxième édition, — édition moins correcte que l'édition princeps, mais que ne déparaient point les coquilles et anicroches de la troisième, dont le sans-gêne défie toutes les indulgences.

PETITE CHRONIQUE

La séance annuelle publique de la classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique aura lieu aujourd'hui dimanche, à une heure et demie, au Palais des Académies. En voici le programme :

1° L'art libre et l'enseignement de la musique, discours par M. Ad. Samuel, directeur de la classe;

2° Proclamation des résultats du concours de la classe et des grands concours du gouvernement;

3° Exécution de la cantate *Lady Macbeth*, poème couronné de M. J.-B. De Snerck, musique de M. Louis Mortelmans, premier prix du grand concours de composition musicale de 1893.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 1 1/2 heure, concert donné par M. Charles Lamoureux au Théâtre de la Monnaie.

Le Théâtre du Parc donnera aujourd'hui en matinée, à 1 h. 1/2, *Sapho*, et ce soir *la Tante Léontine* (reprise) et *Boubouroche*.

Le Conservatoire vient de mettre à l'étude les chœurs écrits par Gounod pour l'*Ulysse* de Ponsard, le *XVIIIe Psaume* de Benedetto Marcello et le *Magnificat* de J.-S. Bach.

Les Concerts populaires se proposent de donner, cet hiver, six concerts, dont quatre seront dirigés par M. Joseph Dupont et les deux autres probablement par M. Hermann Lévy, le célèbre chef d'orchestre de Munich et de Bayreuth, et M. Weingartner, le jeune et brillant directeur de l'orchestre de l'Opéra de Berlin.

Parmi les œuvres que M. Dupont se propose de faire entendre figureront probablement *le Paradis et la Peri* de Schumann, avec le concours de l'Association chorale de Bruxelles, *l'Agape des Apôtres* de Wagner et d'autres grandes œuvres chorales et orchestrales. Il est question aussi d'un concert qui sera consacré tout entier à l'œuvre de Camille Saint-Saëns.

M. Fernand Roussel, le jeune écrivain qui publia naguère un volume de vers vêtus de rêve et de musicalité charmante, et qui dirige actuellement avec beaucoup de verve et une belle indépendance le journal *La Lutte*, à Namur, fera paraître en décembre, à Gand, un livre de contes, *Le Bonheur irréel*, et plus tard un roman, *Les Blanches Fiançailles*. Quelle joie que cette incessante production de notre littérature rénovée et comme elle marche vers son idéal, augmentant sans trêve la gloire artistique de notre petite Belgique jadis si affreusement béotienne!

La Monnaie fait annoncer que les costumes des « diableries » d'*Orphée* seront renouvelés cette année. Il parait que l' « un de ces costumes, composé d'une longue tunique flottante gros bleu, d'une double paire d'ailes géantes membranes de chauve-souris et d'un capuchon, *a l'allure effrayante des maudits de l'antre des remords* ».

Un autre costume, copié sur un vase du Musée du Cinquantenaire, est décrit en ces termes : « Les ailes larges déployées, le plastron en forme de cloche et la jupe courte qui s'évase également sont teintes et mouchetées de couleurs bigarrées rappelant le plumage d'oiseau de proie. »

Nous attendons avec quelque curiosité ces vêtements bizarres. Mais ce qui est certain, c'est que quoi qu'on fasse, ce sera moins laid que ce qu'avaient fourni les costumiers l'an passé.

L'Etat vient d'être mis en possession des tableaux qui lui ont été légués en 1886 par M. David-Chassagnolle, petit-fils du peintre Louis David, en souvenir de l'accueil sympathique que son grand-père a reçu à Bruxelles pendant son exil. Ces tableaux, au nombre de trois, représentent : le premier, *Marat expirant dans son bain*, par David; le second, *Mars désarmé par Vénus et les Grâces*, du même, et le troisième, un *portrait de David*, par Navez.

Les amateurs de tableaux n'auront pas oublié le tapage qui s'est fait, il y a quelques années, à l'occasion de l'exposition à l'Ecole des beaux-arts de Paris, d'un *Marat expirant dans son bain* attribué à David. Un procès, dont nous avons relaté en détail les péripéties (1), fut intenté à cette occasion par les propriétaires de l'œuvre originale. L'authenticité de l'œuvre léguée au Musée de Bruxelles fut démontrée d'une manière péremptoire.

Ce tableau, si intéressant par les souvenirs historiques qu'il évoque, est non moins remarquable par sa valeur artistique. Exécuté d'après nature, quelques heures à peine après la mort de Marat, il représente d'une manière saisissante un des épisodes les plus mémorables de la Terreur. Il a figuré, en 1889, à l'Exposition rétrospective de l'art français et a été reproduit par la gravure dans l'album illustré consacré à cette exposition. Les experts l'ont estimé à 120,000 francs.

De son côté, le Musée du Cinquantenaire va s'enrichir d'un legs d'antiquités romaines que lui a fait M. Thys, juge de paix à Anvers, et d'une tapisserie des Gobelins que lui a léguée Mme de Neufforge.

Le Guide musical annonce une prochaine exécution à Berlin de la *Rubenscantate* de Peter Benoit; l'œuvre sera donnée en janvier par le « Stern'sche Gesangverein », sous la direction de Fr. Gernsheim.

D'autre part, nous apprenons qu'une autre œuvre du maître anversois sera exécutée cet hiver à Paris, la cantate pour voix d'enfants mixtes *De Wereld in!*

Le Théâtre Libre publie le programme de sa saison pour 1893-94.

Après *Une faillite* et *le Poète et le financier*, qui forment le premier spectacle, on annonce *la Révolte*, un acte de Villiers de l'Isle-Adam; *Comme ils sont tous*, cinq actes de M. Emile Fabre; *la Dévote*, deux actes de M. Maurice Beaubourg; *les Bourgeois*, quatre actes de M. Adolphe Tabarant; *le Fer*, un acte de M. Eugène Morel; *le Missionnaire*, cinq tableaux de M. Marc Luguet; *la Demande*, un acte de MM. Jules Renard et Georges Docquois; *la Débâcle*, quatre actes de M. Paul Lheureux; *la Table*, un acte de MM. Alphonse Allais et R. Ponchon; *l'Inquiétude*, trois actes de MM. J. Perrin et C. Couturier; *l'Article 324*, un acte de M. d'Argis; puis un acte de M. Georges d'Esparbès, et un acte de M. Louis Bruger; et enfin, une pantomime de Mme Léopold Lacour, dont la musique a été confiée à M. Gabriel Fabre.

(1) Voir *l'Art moderne*, 1885, pp. 158 et 194; 1887, p. 23; 1888, pp. 93 et 150; 1889, p. 174; 1890, p. 278.

Voici la distribution d'*Un ennemi du peuple* d'Henrik Ibsen, traduction Chennevière et Johansen, tel qu'il sera représenté au Théâtre de l' « OEuvre ». La mise en scène sera identiquement celle du Théâtre royal de Copenhague :

Dr Stockmann, M. Lugné-Poé; Peter Stockmann, M. Ravet; Morten Kill, M. Charny; Hoofstad, M. R. Lagrange; Billing, M. Durtal; Horster, M. Craveri; Alaksen, M. Depas; Mme Stockmann, Mme R. de Pontry; Petra, Mme Camée; Ejlif, Mme Georgette Loyer; Morten, le petit Ravet.

La soirée commencera par une causerie de M. Laurent Tailhade.

On nous signale la constitution à Berlin d'une association artistique vouée aux idées nouvelles et dont l'organisation est analogue à celle créée par les *XX*.

Ce groupe d'artistes, qui s'intitule les *XI* bien que les membres qui le composent ne soient que dix (quel sujet de facéties pour Mœcenas!) comprend MM. Liebermann, Hans Herrmann, Ludwig von Hofmann, Leistikow, Friedrich Stahl, Mosson, Skarbina, Schnars-Allquist, Alberts et Hugo Vogel.

M. Félix Mottl donnera au Théâtre de Carlsruhe une série de représentations d'œuvres de Berlioz. Voici dans quel ordre auront lieu les représentations projetées :

5 novembre, *Benvenuto Cellini*; 7 novembre, *Béatrice et Benedict*; 8 novembre, concert : ouverture du *Roi Lear*, *Nuit d'été*, *Symphonie fantastique*; 11 novembre, *les Troyens* (la Prise de Troie); 12 novembre, *les Troyens à Carthage*.

Extrait d'une chronique de Maurice Barrès, parue avant-hier dans *le Journal* :

« Une observation que je trouve curieuse à noter : c'est par la Suisse et la Belgique que les influences étrangères pénètrent dans l'esprit français. Feuilletez la collection de cette revue de Genève, la *Bibliothèque universelle*, vous y trouverez longuement analysés, et fort à l'avance, ces Russes, ces Allemands, ces Norvégiens-Suédois que, depuis, nous avons inventés. Même observation pour une publication infiniment plus osée, révolutionnaire celle-ci, quand l'autre est de ton universitaire, *la Société nouvelle*, de Bruxelles.

L'esprit belge, l'esprit genevois remplissent là un rôle de courriers fort précieux. Ils vont en avant nous tracer notre chemin, nous préparer des logements dans ces ténébreux pays étrangers. Leur mauvais goût, dont nous sourions, est bien souvent, en quelque façon, le goût de demain. Tel bel esprit du boulevard qui les traite de provinciaux est en réalité un arrivé qui s'est mis après eux à admirer Wagner, Tolstoï, Ibsen, Nietzsche, et qui demain découvrira sept ou huit écrivains, — de vrais sauvages pour nous à cette heure, au point que j'hésite à copier leurs noms sur le sommaire de cette *Société nouvelle*, de cette *Bibliothèque universelle*. »

BREITKOPF & HÄRTEL

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

DÉPOSITAIRES DES

PIANOS BECHSTEIN

Seul dépôt pour la Belgique

DES

HARMONIUMS ESTEY

DEMANDER LE CATALOGUE

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE

sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**. *Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de **220 millions**.

RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

VIENT DE PARAITRE

à Paris chez A. SAVINE, à Bruxelles chez CH. ROZEZ

L'ART EN COUR D'ASSISES

ÉTUDE

sur l'œuvre littéraire et sociale de Camille Lemonnier

PAR

LOUIS DELMER

PRIX : 2 FRANCS

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES

67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin

Vins de toutes provenances

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.

L'Argus de la Presse est le collaborateur indiqué de tous ceux qui préparent un ouvrage, étudient une question, s'occupent de statistique, etc., etc.

S'adresser aux bureaux de *L'Argus*, 155. rue Montmartre, Paris. — Agence à Bruxelles : 150, rue de l'Intendant.

L'Argus *lit 5,000 journaux par jour.*

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

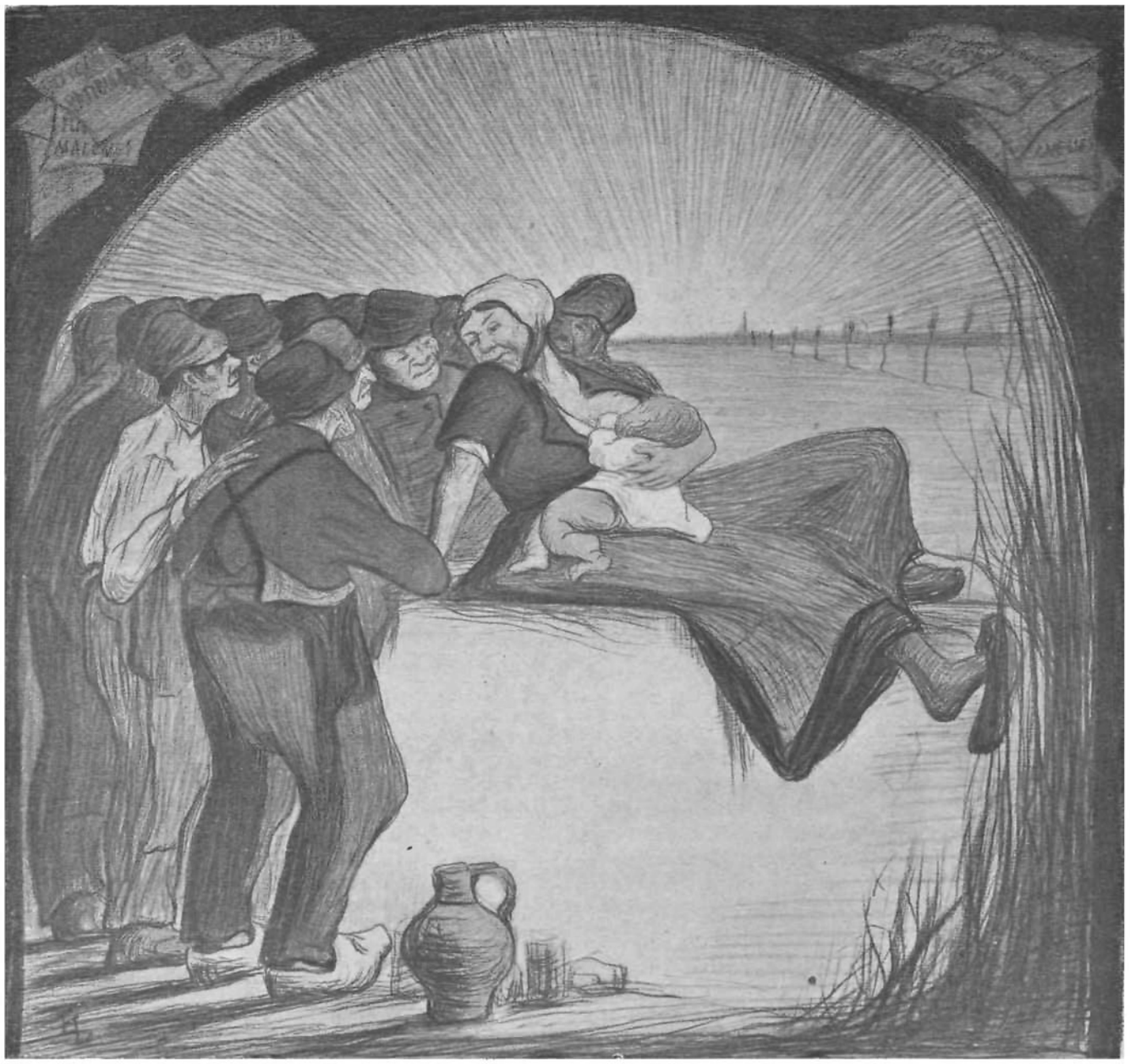
Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie

TREIZIÈME ANNEE. — N° 45 LE NUMERO . 25 CENTIMES. DIMANCHE 5 NOVEMBRE 1893

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN



DESSIN DE M. LAERMANS

Sommaire

Le Banquet Eekhoud. — Concert Lamoureux. — L'Architecture au Salon. — La Cantate de M. Mortelmans. — Premières représentations : *Carmen* (reprise); *Tante Léontine* (reprise). — Petite chronique.

Le Banquet Eekhoud.

Banquet Lemonnier, banquet Eekhoud! Mêmes fêtes, mêmes sympathies, mêmes souvenirs. Seulement, à Lemonnier le banquet fut offert parce que le prix quinquennal lui fut refusé, à Eekhoud par ce qu'il lui fut donné. Au bout de dix ans la protestation s'est changée en acclamation (1).

Ce n'est point l'art qui a changé : la même intransigeance, la même indifférence vis-à-vis du succès, la même probité, la même indépendance vis-à-vis de tout ce qui n'est pas lui-même, le caractérise aujourd'hui comme jadis. Eekhoud et Lemonnier sont au même titre des écrivains fiers et entiers.

Si donc la situation a changé, c'est parce que ceux qui repoussaient Lemonnier ont peu à peu été convertis; c'est parce qu'ils ont examiné, c'est parce qu'ils ont compris.

L'honneur de les avoir conquis rejaillit donc sur tout notre mouvement littéraire devenu depuis dix ans indiscutable, triomphant, irréductible. Il n'a plus été possible de lui être injuste et l'on est allé vers lui, alors qu'il n'avait point fait un pas pour aller vers n'importe qui.

La consécration officielle qui pour l'instant baigne Georges Eekhoud ne prouve donc en rien contre l'absolue liberté que le mouvement littéraire belge garde et entend garder. Toutefois, il importe de féliciter ceux qui aveuglés autrefois ont vu clair. Il importe surtout — et nous le faisons avec joie — de rendre hommage aux deux ministres, MM. Le Jeune et de Burlet qui, voulant en leur pays un art large et haut, ne le comprennent point autrement que fier et crâne.

La presse elle-même, d'où partaient autrefois tant de sarcasmes, semble depuis quelque temps tremper ailleurs que dans du fiel ou de l'ironie sa plume si souvent banale. La présence au banquet de nombreux directeurs de journaux a été remarquée. Pourvu toutefois que la guerre ne recommence point contre les tout nouveaux venus — ceux d'il y a cinq ans — qui eux aussi exigeront, tout comme Eekhoud et Lemonnier et d'autres, qu'on leur fasse place et lumière.

(1) Le banquet Lemonnier, organisé par *la Jeune Belgique*, a eu lieu en cette même salle des fêtes du Grand-Hôtel, le 27 mai 1883. — Voir *l'Art moderne* du 3 juin suivant.

Ce qui séduisait encore en cette inoubliable fête, c'était l'unanimité de tous les hommes de lettres, de tous les groupes, de toutes les tendances — parfois en lutte dans le camp littéraire lui-même — à venir magnifier un des leurs. *La Société nouvelle*, *la Jeune Belgique*, *la Revue rouge*, *le Réveil*, *Floréal*, *le Mouvement littéraire*, *la Nervie* n'avaient, à cet instant, qu'une même pensée généreuse et noble et de même qu'à la table d'honneur les hommes d'idées les plus antithétiques voisinaient : MM. Eekhoud, Le Jeune, Edmond Picard, Buls, Prins, Mellery, Lemonnier, Meunier, Arnould, Robert; de même dans la salle les esprits les plus opposés se rapprochaient. MM. de Burlet, Janson, Rops, Peter Benoit s'étaient fait excuser. Les bonnes heures! les précieuses trèves!

On remarquait entre autres, dans un fraternel coude à coude : MM. P. de Vigne, Vinçotte, Van der Stappen, Le Nain, Baron, Alfred Verhaeren, Emile Van Mons, Théo Van Rysselberghe, Grégoire Le Roy, Albert Baertsoen, Maurice Maeterlinck, Albert Giraud, Iwan Gilkin, Henry Maubel, Octave Maus, Émile Verhaeren, Eugène Demolder, Fernand Brouez, Pierre Olin, Louis Delmer, Joseph Nève, Émile Van der Velde, Jean Volders, Dwelshauwers, Laermans, Ottevaere, Gilsoul, Hanotiaux, Carton de Wiart, Jules Destrée, Van der Kindere, Émile Mathieu, Gustave Huberti, Oscar Stoumon, Philippe Flon, Henri Seguin, Cossira, Maurice Kufferath, Francis Nautet, Fernand Khnopff, W. Degouve de Nunques, M. Desombiaux, A. Goffin, Léon Abry, cent, deux cents autres, portant tous un nom connu de peintre, de sculpteur, de musicien, d'homme de lettres.

Menu dessiné par Laermans, le peintre attitré des humbles et des souffrants qu'il grandit et caractérise inoubliablement (1).

Le banquet a été marqué d'un premier discours de M. Lebœuf, au nom de la jeune *Revue rouge* qui avait pris l'initiative de la réunion. Citons-en le trait essentiel :

« Les œuvres d'Eekhoud sont bien de celles qui enthousiasment la jeunesse : nous aimons cet art de santé et de vigueur, cette générosité vibrante et passionnée qui le soutient et l'anime superbement dans la défense des humbles; nous aimons sa langue savoureuse, personnelle et forte; et ce souple instrument le sert toujours avec docilité, soit qu'il dépeigne avec amertume et pitié les souffrances des laborieux pauvres, soit qu'il fustige avec une fougueuse puissance les ridicules et les vices d'un monde d'argent, mercantile et dédaigneux.

Le Jury du prix quinquennal a consacré désormais ces exceptionnelles qualités; comme autrefois Camille Lemonnier pour son admirable *Belgique*, — et nous exprimons particulièrement au maître national toute notre joie de le voir parmi nous, — Eekhoud

(1) Ce menu était illustré de l'émouvante composition que nous publions en première page.

vient de recevoir cet officiel honneur, attendu pour lui par nous tous avec une certitude confiante ; aussi notre bonheur est-il grand de le voir aujourd'hui, si splendidement entouré, dans la gloire victorieuse de son superbe talent. »

Après, M. Emile Verhaeren a lu ces vers :

Dans cette œuvre que tous, avec toute notre âme,
Au long des jours ingrats, rayés, parfois, de flamme,
Impatients d'éveil, graves de souvenir,
Nous bâtissons — depuis quinze ans — vers l'avenir,
Ton art à toi, ton art séditieux de force,
Ton art rude et crispé se dresse comme un torse
Non pas d'onyx parfait, non pas de marbre pur,
Non pas correct et blanc sur fond banal d'azur,
Mais de sève angoissée et de chair énergique
Où s'ouvre — entaille au clair — la pourpre fleur tragique.

En ce torse large et vivant, tu l'as planté
Ce cœur, le tien, où tout amour a fermenté :
La passion elle est vissée en toi ; tu l'aimes
En ses cris torturés et ses gestes suprêmes.
Tu choisis tiens parmi les coins de ton pays
Les bourgs les plus lointains, les sols les plus transis ;
Au fond des yeux de ceux que repousse le monde,
Tu recueilles, pieux, l'affre la plus profonde.
Le plus haut de nous tous, tu l'es, par cette foi
Que les battus et les chassés ont mise en toi ;
Tes vœux, depuis longtemps, font la croisière humaine
Par à travers les mers des pleurs et de la peine,
N'ayant crainte jamais que les vents arrogants
N'accrochent à ton mât l'aile des ouragans,
Ni que s'égare au loin ton courage erratique
Parti pour un grand port de pitié frénétique.

Aussi, chaque fois qu'un de tes livres s'en vient
Te prouver tel : fiévreux de l'art, fiévreux du bien,
Uniquement mordu par ton travail, vorace
D'émotion extrême et rouge où bout ta race,
Loyal à tous et bon et de zèle affermi
Quand la bêtise autour de nos bouquins aboie,
Te magnifions-nous avec ferveur et joie
Comme maître écrivain et comme maître ami.

S'est levé ensuite M. Camille Lemonnier, dont la parole a chauffé l'enthousiasme de tous. Après avoir rappelé en termes élevés les origines de notre mouvement littéraire et évoqué « de lointains et glorieux visages illuminés de force et de génie », M. Lemonnier a fièrement revendiqué pour nos lettres la place à laquelle elles ont droit :

« Je voudrais dire à ce sujet toute ma pensée : je regarde au dehors ; je ne vois pas d'analogie avec ce mouvement littéraire qui, à peine né, déjà a conquis le monde et commence seulement à conquérir le pays où il s'est produit. Ce n'est à l'origine que des éclosions isolées, le lent débrouillement des puissances de la race, de sourdes poussées comparables aux vibrations de la vie organique en travail. Considérez maintenant en quelles floraisons merveilleuses, en quelle forêt touffue de talents s'est muée la germination initiale. Il n'y a pas pays qui plus continûment voie jaillir des poètes, des écrivains, de lumineuses et vives intelligences ; il n'en est pas qui, dénué d'hérédité littéraire, le dernier jusqu'alors des peuples sensibles à la splendeur des choses écrites, se soit, par une pareille explosion d'efforts et de livres, soudainement révélé. Dans un milieu si inexorable que ceux-là mêmes qui auraient dû parler se taisaient, que la critique, au lieu de leur tresser des couronnes, à ces jeunes héros vainqueurs du destin, les lapidait et les ignore encore, — on peut lapider à coups de silence, — ce prodige s'est accompli de milices partout surgies, aussi bien des monts de la Wallonie que des plaines flamandes, et résignées, s'il le fallait, à mourir pour cet art qui n'avait pu faire vivre les devanciers. Ou si une telle chose se fût réalisée ailleurs, elle n'eût été ni aussi pure ni aussi magnanime. Car, ici, des croix seulement vers des cimetières d'injustice et d'oubli bordaient la route et récusaient l'espoir. Nos Lettres furent comme une chevalerie armée pour des croisades ; on partait délivrer l'art comme on fût parti pour une Terre sainte ; tous, par d'intimes serments, se vouaient aux renoncements, et quelques-uns ne furent plus certains du pain quotidien. C'est la pauvreté fièrement subie, l'insouci du gain et des succès, c'est l'ardeur aux uniques conquêtes idéales, c'est cette ingénuité et cette force incomparables que j'honore et proclame en vous, mes frères ici présents, mes contemporains et mes cadets qui tous avez souffert et acceptez de souffrir encore afin que quelquefois, comme aujourd'hui, un des vôtres soit exalté. »

L'orateur a remercié le ministre de la Justice d'avoir apporté au banquet « le symbole même de la patrie honorant avec éclat un simple et intègre écrivain » et il a magnifiquement caractérisé l'art d'Eekhoud en ces termes :

« Chaque âge a son art qui est sa conscience même ; le nôtre est affamé d'amour et de dévouement ; et sans doute, nos livres garderont l'indice d'une humanité infiniment sensible, ouverte à tous les maux et à toutes les charités.

J'atteste l'OEuvre entier de Georges Eekhoud : j'en évoque les amertumes, les révoltes, les sombres splendeurs. Il n'en est point qui soit mieux selon notre évangile social, selon notre espoir et notre besoin d'une répartition meilleure de la vie. Cet OEuvre ne combat pas avec les armes habituelles ; il ne discute ni ne promulgue, mais il dégage les fluides, il aimante à la clémence, à la fin des séculaires divisions, à la bonne affection fraternelle. Vous y verrez cette sympathie, ce don d'effusion, cette faculté presque eucharistique d'être toute l'affliction des âmes qui ne peuvent s'exprimer et de leur donner une voix, car Eekhoud par excellence se dénonce le poète et l'ami des taciturnes. Il les confesse, il les console, il les attire à lui de tout le magnétisme de son cœur miséricordieux. Les âmes muettes sont entre ses mains comme des malades de ne savoir de quoi elles souffrent et pour quelles fautes elles sont punies. Il se couche auprès d'elles sur les lits de douleur, il baigne ses yeux en leurs nostalgies, il lave leurs plaies et y appuie le grand baiser que saint Julien l'Hospitalier met à la bouche du lépreux. C'est aux simples, aux humbles, aux déchus qu'il voue ses ferveurs ; il brûle pour eux d'un amour ombrageux et morbide, de cet amour qui est une souffrance et voudrait racheter la détresse sociale en l'assumant toute, en se transperçant jusqu'au sacrifice corporel des épées retirées vives de la blessure des âmes. »

M. Jean Volders, au nom du Parti ouvrier, a porté

un toast à Georges Eekhoud qui est « un grand cœur en même temps qu'un grand écrivain ».

Enfin, le héros de cette fête inoubliable a clos en ces termes la série des discours :

MESSIEURS,

« Je ne saurais vous exprimer l'émotion que j'éprouve devant cette imposante manifestation d'estime et de sympathie. Ces toasts si flatteurs qu'on a bien voulu me porter, cette affluence de convives, ces adhérents plus nombreux encore, la participation de deux ministres, du premier magistrat de Bruxelles, la présence de tout ce que mon pays compte d'artistes, de peintres, de musiciens, de sculpteurs éminents, et de tant d'écrivains que j'admire et que j'aime, la présence de nos fiers aînés Camille Lemonnier et Edmond Picard, celle de mes frères d'armes de *la Jeune Belgique*, celle de tous les « Jeunes » qui aideront à doter ce pays si *marâtre* pour ses écrivains d'une littérature dont la sève, l'originalité, la variété font déjà l'admiration de l'Europe, j'ajouterai même portent quelque peu ombrage aux écrivains de France, — Messieurs, tout cela m'impressionne et me touche profondément, mais, je me hâte de le constater, ne m'éblouit pas, ne me tourne pas la tête au point de me tromper sur la signification et la véritable portée de cette magnifique fête.

Il ne s'agit point de la glorification d'un seul homme, d'un écrivain qui s'appelle Georges Eekhoud. Quel que soit le mérite que vous voulez bien accorder à son œuvre, cette œuvre ne représente qu'une faible partie du monument superbe qu'une pléiade d'écrivains, auxquels Charles De Coster, Octave Pirmez et André Van Hasselt servirent de précurseurs, est en train d'élever sur le sol littéraire de Belgique, *ce sol ingrat, stérile, qu'on aurait pu croire indéfrichable*, A JAMAIS MAUDIT PAR LA POÉSIE. Oui, on aurait pu croire que, férocement jalouse des sublimes amants que la Peinture et la Musique, ses sœurs, avaient toujours rencontrés en notre pays, la Poésie avait résolu de ne plus les leur disputer.

C'est avec assez de raison qu'à l'étranger et surtout chez nous on déniait, on contestait aux nôtres le grand don de la pensée écrite.

C'est fort justement, semble-t-il, que dans sa *Philosophie de l'Art*, Taine ait pu porter ce jugement sur notre passé littéraire : « En effet, dit-il, considérez leur œuvre : par sa perfection et ses lacunes, elle montre à la fois les limites et les puissances de leur esprit. La grande philosophie si naturelle en Allemagne, la grande poésie si florissante en Angleterre, leur ont manqué. Ils ne savent pas oublier les choses sensibles et les intérêts positifs pour s'adonner à la spéculation pure, suivre les audaces de la logique, raffiner les délicatesses de l'analyse, s'enfoncer dans les profondeurs de l'abstraction. Ils ignorent ces agitations de l'âme, ces violences des sentiments comprimés, qui impriment au style un accent tragique, et cette fantaisie vagabonde, ces songes délicieux ou sublimes qui, par delà les vulgarités de la vie, ouvrent aux regards un nouvel univers. »

Eh bien, Messieurs, sans être présomptueux, sans préjuger l'opinion de la postérité sur la valeur des écrivains belges d'expression française — je ne parle que de ceux-là — qui se sont produits depuis une vingtaine d'années, je pense, j'ai la conviction que Taine, tout le premier, reconnaîtrait qu'il peut y avoir, qu'il existe de vrais poètes, de vrais écrivains en Belgique. Que dis-je, Messieurs, il l'a bel et bien reconnu. Il suivait avec un intérêt mélangé de surprise le renouveau littéraire en notre patrie, le mouvement qui se produit ici, surtout depuis une quinzaine d'années, et auquel la vaillance et le prestige de notre cher et regretté Max Waller donnèrent une impulsion décisive. Oui, Messieurs, les lettres écrites par Taine à Camille Lemonnier, à Albert Giraud, à d'autres encore, prouvent qu'il ne considérait plus notre petit pays comme une Béotie littéraire, comme une contrée anathème de la vraie poésie.

Non seulement l'interdit qui pesait sur nous a été levé, mais ce sont nos poètes que beaucoup d'écrivains de France adoptent pour maîtres, témoins Maeterlinck et Verhaeren.

Nos livres, de beaux livres, comme *la Légende d'Uilenspiegel* de notre bien aimé maître Charles De Coster, comme *le Mâle* et *la Belgique* de Camille Lemonnier, les *Scènes de la Vie judiciaire* d'Edmond Picard, *la Flûte à Siebel* de Max Waller, comme les *Campagnes hallucinées* et *les Débâcles* d'Emile Verhaeren, les *Rimes de Joie* de Théodore Hannon, comme *la Damnation de l'Artiste* d'Iwan Gilkin, les *Dernières Fêtes* d'Albert Giraud, les *Contes d'Yperdamme* de Demolder, *le Don d'Enfance* de Fernand Severin, les *Serres chaudes* de Maeterlinck, pour ne citer que quelques titres et noms, contiennent, et en abondance, ces qualités d'invention, de fantaisie, de pensée et de style, et surtout ce désintéressement de l'utile et du résultat positif et matériel qui manquaient à la Belgique littéraire d'autrefois.

Et, Messieurs, je n'ai cité qu'une vingtaine de livres, je pourrais en énumérer plus d'une centaine.

La magnifique renaissance annoncée par Charles De Coster, Picard et Lemonnier, puis provoquée avec un élan intrépide par Max Waller et ses frères d'armes de *la Jeune Belgique*, cette vitalité littéraire affirmée à coups de livres : poésie, roman, critique, théâtre, loin de tarir, loin de s'arrêter, prend chaque jour une extension plus vigoureuse.

Que de poètes et de prosateurs à ajouter aux premiers noms groupés autour des fondateurs de *l'Art moderne*, de *la Jeune Belgique* et de *la Société nouvelle*.

Aux côtés d'Henry Maubel, d'Octave Maus, de Fernand Brouez, d'Hector Chainaye, d'Arnold Goffin, de Francis Nautet, d'Henri Nizet, de Victor Arnould, de James Van Drunen, de Grégoire Le Roy, de Charles Van Lerberghe, s'imposent les Louis Delattre, Max Elskamp, Valère Gille, Abel Arnay, les frères Destrée, Hubert Krains, Van Zype, Stiernet. En voici de plus jeunes encore : Joseph Desgenets, Gérardy, Rassenfosse, Fernand Roussel, les deux De Busschere, Sander Pierron, Mathias Robert, Henri Lebœuf, Sainte-Brigitte, Janssens, qui tous apportent à des revues pleines de fougue et d'ardeur, *la Revue Rouge*, *le Réveil*, *Floréal*, *la Nervie*, *le Mouvement littéraire*, *la Libre Critique*, une collaboration déjà remarquable, et dont plusieurs ont signé des plaquettes intéressantes ou même de vrais livres.

Messieurs, ce que j'en dis suffit pour vous indiquer la vraie signification de cette brillante fête. C'est l'avènement du règne de la poésie et de la littérature que nous célébrons ici. Et c'est au nom de mes frères d'armes, c'est au nom de la pléiade des écrivains de *la Jeune Belgique*, honorés en ma personne, par vos sympathies et vos applaudissements, que je vous remercie du fond de l'âme.

Messieurs, buvons aux bons écrivains, aux poètes de Belgique, à nos aînés, à ceux qui nous suivent, aux jeunes si enthousiastes et si fiers, prêts à marcher à de nouvelles conquêtes, buvons à l'avenir littéraire de la Belgique, buvons à l'Art jeune. »

CONCERT LAMOUREUX

Je ne ferai pas à M. Lamoureux l'injure de croire qu'il confond le *soin* avec l'*interprétation artistique*. Mais sa très belle et très française finesse de sensibilité l'entraîne à un tel souci du détail qu'il en oublie ou qu'il y sacrifie le mouvement, la vie, les grandes lignes; et le spectre d'un Hegel folichon m'insinue que c'est bien là, en effet, de la musique gelée, mais que ce n'est pas toujours de la bonne architecture musicale.

Je trouve légitime que M. Lamoureux ne nous donne qu'un Schumann (*4e symphonie*) terne, sans accent, et un Wagner (ouverture du *Vaisseau-Fantôme*) aplati, estompé, civilisé. Je trouve aussi presque naturel qu'il nous présente, au lieu d'une Senta aimante, une petite pleurnicheuse qui n'aura jamais le courage de se jeter à l'eau, et, au lieu d'un grand cœur désespéré, un petit monsieur furibond et brutalement tonnant.

Il ne faut pas demander à des artistes de races trop différentes de se comprendre les uns les autres; la musique française est d'ailleurs parfois tout aussi peu comprise par les meilleurs musiciens allemands. Mais *Roméo*, mais Berlioz, cet enragé, cet impétueux, ce vrai Français, enthousiaste d'une époque romantique, ne pouvait-il s'attendre à être compris par un compatriote? C'était glacé, cette fête chez Capulet, et la pureté de certaines grimpées de triolets par les violons ne suffisait pas à compenser l'absence d'éclat, de cet éclat qui, dans notre brave pays, a si souvent ébloui et enflammé le public écoutant Berlioz.

Si M. Lamoureux nous donnait du Brahms, à nous qui aimons peu les friandises sucrées ou autres, — comme l'air de ballet de Massenet, le trop connu *Peer Gynt*, la fantaisie décousue, cambodgienne et vide de M. Bourgault-Ducoudray, et le brillant *Napoli* de Charpentier — s'il nous donnait du Brahms, je crois qu'il démontrerait ce que son interprétation peut avoir de vraiment élevé.

Brahms, qui affirme que la musique ne peut rendre que la beauté des sons en eux-mêmes et ne doit viser à exprimer aucun sentiment humain, Brahms doit souhaiter être joué par M. Lamoureux. Ces deux grands talents épris des choses et peu soucieux des hommes et de leurs passions s'entendraient à merveille, et peut-être à eux deux nous donneraient-ils une étonnante impression de la beauté froide. Ce seraient des enchevêtrements curieux, des prismes brillants, des miroitements et des scintillements de sons, un arc-en-ciel toujours changeant de couleurs et de formes. Comme on serait cristallisé, diamantisé en sortant de là! Et je sais des gens qui s'en trouveraient beaucoup meilleurs.

Mais aux malheureux qui croient à leur propre vie et qui en cherchent le reflet dans l'art, il faut d'autres artistes, un autre chef d'orchestre.

L'ARCHITECTURE AU SALON

La salle d'architecture est bien dans la note du Salon dont nous avons qualifié la non-valeur : ici, comme en peinture et en sculpture, rareté d'artistes de mérite et d'œuvres fortes.

Des bégaiements architecturaux d'élèves de classiques académies, en d'illusoires et fantastiques projets destinés à éblouir le jury du concours Godecharle. Combien peu nous séduisent! Tels *Manège*, *Musée commercial*, *Palais de l'industrie*, etc. : éternelles jongleries avec les piètres et monotones éléments dont on gave nos architectes en herbe. Le projet d'*Etablissement de bains de mer*, de M. Lambot, a droit à plus d'indulgence, car on y sent un effort vers des solutions plus simples et plus rationnelles.

Bien personnel le talent dont M. Cuypers a fait preuve dans sa gare d'Amsterdam, digne pendant de son superbe et grandiose Musée; quel dommage qu'en quelques aquarelles il ne nous ait pas montré quelques-unes de ces voûtes qu'il s'entend à merveille à décorer, et si logiquement, au moyen des matériaux de construction dont il dispose. Bien jolie, en sa simplicité voulue, l'église d'Hilversum.

Du Théâtre Flamand, œuvre connue de M. Baes, nous ne voyons guère que le rideau de scène, en ses tons harmonieusement lavés et fondus, qui charme l'œil; les autres dessins, sèchement présentés au trait en vue d'une reproduction monographique, ne valent que comme document et ne peuvent lutter avec les projets, rendus à l'effet, qui les environnent. Nous regrettons que l'auteur y ait joint, doublant ainsi les exemplaires, des planches phototypées de son ouvrage; leur place n'est pas au Salon, mais dans la section « Imprimerie » d'une exposition industrielle.

Nous ne sentons pas le grand mérite qu'il peut y avoir à faire de longs et fastidieux relevés tels que nous en présentent M. Van Haesendonck et M. Van Ysendyck, celui-ci supérieur en son *Sacrarium* du Sablon; nous est avis que, pour les jeunes, il y aurait plus de mérite à se lancer dans la bagarre moderniste, et à rechercher des solutions de notre époque à donner à des programmes de monuments où nos maîtres poncifards s'entêtent à appliquer l'éternel fronton et les sempiternelles colonnes.

Ces tendances nouvelles, M. Van Dievoet semble vouloir les suivre, et il résoud avec goût certaines combinaisons dont il s'impose la recherche; ses façades en témoignent, et aussi ses cottages, pittoresques et assez anglais.

Les idées de M. Desmet sont bien biscornues et il en est encore à utiliser dans ses façades des motifs de la Renaissance démodés aujourd'hui. Celles de M. Fumière ne sont pas bien nettes en archéologie, et ses cheminées ne sont ni de goût ni de style : enlevez la couleur, que reste-t-il?

A signaler les croquis et notes de voyage de M. Moerman, qui voit juste et dessine avec fermeté et d'un trait gras.

La conclusion, c'est qu'il nous semble que tout ce qui porte un nom en architecture s'est abstenu : faut-il voir là aussi un indice de groupement nouveau, telle LA LIBRE ESTHÉTIQUE, en dehors de toute influence gouvernementale et académique? Nous le souhaitons de grand cœur, car l'avenir de l'art neuf est là.

***

Nous apprécierons dans notre prochain numéro l'intéressante exposition que vient d'ouvrir à la Bourse la *Société centrale d'architecture*.

AUTOUR DU SALON

Champal raconte la toujours amusante histoire des prospectus envoyés aux artistes pour leur offrir, moyennant la modeste rémunération de 25 francs (oh! pour les frais seulement!) les insignes d'officier d'une académie quelconque. Officier d'académie! Cela sonne bien, et le ruban, de quelque couleur soit-il, est un si joli ornement à la virginité d'une boutonnière! Il y a, en Belgique comme ailleurs, des malheureux qui se laissent séduire. Et Champal ajoute :

« Le Salon bruxellois, où les médiocrités ont été accueillies

avec l'enthousiasme qu'on sait, est tout désigné pour de semblables tentatives. Aussi ne serions-nous nullement étonné que le nombre des artistes (!) médaillés par l'Académie contemporaine à l'occasion de cette exposition, dépassât dans le palmarès du prochain moniteur de l'agence parisienne celui des peintres récompensés de cette manière dans tous les salons départementaux à la fois.

Les médaillés de Bruxelles éclipseront ceux de Béziers, Langres, Besançon, Vincennes, Angoulême, etc.

Nos indiscrétions contrarieront peut-être très fort les gogos qui ont déjà lancé le mandat-poste-accusé de réception. Tant pis, la commisération nous fait un devoir de mettre les autres en garde contre cette défaillance.

Presque quotidiennement en temps d'exposition les artistes sont en butte aux spéculations les plus éhontées.

On nous signale entre autres turpitudes le fait de ces directeurs de publications qui promettent aux exposants une appréciation de leurs œuvres dans le plus prochain numéro... en cas d'abonnement.

D'une grande variété sont les procédés employés par ces exploiteurs de la vanité dont les incapables surtout sont mordus.

Ça doit être une industrie joliment rémunératrice ! »

***

Le même Champal, appréciant les toiles modernistes de M. Emile Claus, écrit :

« Tous ceux qui n'ont pas le sens artistique atrophié s'émerveillent du résultat obtenu par M. Claus. Ces splendides morceaux de nature paraissent, par contre, faux, étranges, bizarres aux appréciateurs dont le jugement est déformé par le prisme conventionnel à travers lequel ils voient tout. Rien n'est aussi despotique que l' « interprétation picturale » ; que de gens sont incapables de savourer les réelles beautés de la nature, parce qu'en travers se dresse toujours le souvenir de leurs tableaux préférés ! Quoi d'étonnant que M. Claus ne recueille point les suffrages de ces infirmes !... »

C'est parfait. Mais le bon Champal aurait bien fait de méditer ces vérités avant d'éreinter rageusement, comme il l'a fait depuis sept ou huit ans, les peintres dont « l'interprétation picturale » ne concordait pas avec sa manière de voir.

Aurait-il eu, selon ses propres expressions, le « sens artistique atrophié » ou le « jugement déformé par un prisme conventionnel » ? Depuis que la peinture pigmentaire passe des Salons des *XX* au Salon officiel, on cesse de lui aboyer aux jambes. Et c'est, désormais, un comique concert de louanges, une admiration universelle.

Ainsi en sera-t-il, toujours, des tentatives nouvelles. Tant pis pour les critiques, dont apparaissent, lamentables, l'ignorance, le défaut de clairvoyance et l'esprit routinier.

***

Le Cercle des Beaux-Arts de Liége vient d'adresser au ministère une pétition sollicitant l'admission de Liége dans le roulement des expositions qui se sont tenues jusqu'à présent à Bruxelles, Gand et Anvers.

***

Voici la composition définitive des jurys des différents concours Godecharle organisés à l'occasion du Salon.

Peinture : MM. Fernand Khnopff, artiste peintre à Bruxelles; André Hennebicq, artiste peintre à Bruxelles, membre de l'Académie royale de Belgique; J.-G. Rosier, artiste peintre à Anvers.

Sculpture : MM. Jacques de Lalaing, Paul Devigne et Albert Hambresin, statuaires à Bruxelles.

Architecture : MM. Jean Baes, architecte, sous-directeur de l'Académie des Beaux-Arts à Bruxelles; Pauli, architecte à Gand, et Van Ysendyck, architecte à Bruxelles.

La Cantate de M. Mortelmans.

L'Académie de Belgique a fait, selon l'usage, exécuter dimanche dernier la cantate de M. Louis Mortelmans, proclamé Grand prix de Rome au dernier concours de composition musicale.

Il serait téméraire d'émettre une appréciation définitive de l'artiste sur l'audition d'une œuvre écrite dans la fièvre d'un concours, et sur commande, ce qui suffit à glacer l'inspiration la plus ardente. Ce que décèle la cantate du jeune Prix de Rome, c'est une main de symphoniste habile et un tempérament dramatique assez nettement accusé.

Les trois parties de la *Lady Macbeth* de M. Desnerck : *Ambition, Meurtre* et *Folie*, lui ont fourni l'occasion de produire une partition qui, à défaut d'originalité, a un incontestable intérêt orchestral et, parfois, des trouvailles vocales bien venues. Le sujet un peu sombre n'a pas donné au musicien l'occasion de varier la coloration de ses idées mélodiques. Dès les premières mesures, les ombres s'épaississent et ce n'est guère que dans l'apothéose, — un chœur à grand effet, accompagné, comme celui des Pèlerins, par d'obstinés traits de violon, — qu'elles se dissipent. Quelques récits largement déclamés, en particulier celui que chante magistralement, dans la 3me partie, M. Fontaine, montrent dans l'auteur un homme de théâtre. Et le riche tissu symphonique, auquel on ne peut faire d'autre reproche que de rappeler trop servilement l'instrumentation de Wagner, habille d'un vêtement somptueux les motifs mis en œuvre. Ceux-ci ont le défaut de ne point se détacher en assez vive lumière. On les souhaiterait plus caractéristiques et plus clairs. On les voudrait surtout moins proches parents de tels thèmes connus, empruntés à *Tristan et Iseult*, à *la Walkyrie* et même à *la Damnation de Faust*. Connaître les maîtres, c'est parfait à la condition de les oublier quand on compose. Mais, encore une fois, il ne faut pas se montrer trop sévère dans l'appréciation du travail hâtif des concours. Et, avec cette restriction, la cantate de M. Mortelmans marque parmi les bonnes productions du genre.

Elle a été fort bien interprétée par Mme Soetens-Flament, M. Fontaine, les chœurs anversois et l'orchestre du Théâtre de la Monnaie, sous la direction de l'auteur.

L'exécution de cette cantate avait été précédée de la lecture d'un discours, fort applaudi, de M. Adolphe Samuel, sur *la Liberté dans l'art et l'enseignement musical*.

PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS

THÉATRE DE LA MONNAIE

Carmen (reprise).

Mme de Nuovina a fait de la terrible Carmencita de Mérimée une petite cigarière espiègle et enjouée, qui reste élégante jusque dans la sierra où la mène son humeur vagabonde et qui meurt avec grâce sous le coup de navaja final.

C'est une interprétation personnelle, certes, et il est aisé de se convaincre que l'artiste a très sincèrement travaillé son rôle pour obtenir ce résultat. Nous pensons toutefois que Mme de Nuovina

n'en a pas pénétré le caractère tragique et que Bizet, s'il pouvait encore, le pauvre! assister à la représentation de son œuvre, la prierait d'y mettre un peu de la flamme, de la colère, de la passion « peuple » qu'elle déploie dans le rôle de Santuzza, qui est beaucoup mieux dans ses moyens.

La voix non plus n'y est pas. Le rôle de Carmen, écrit dans une tessiture assez basse, exige un organe grave — celui, par exemple, de Mme Deschamps-Jehin qui le chantait à merveille. Les passages dramatiques de l'œuvre — le trio des cartes, la scène finale du quatrième acte — ont passé presque inaperçus. Et pourtant, qui ne se souvient de l'émotion poignante qui étreint les assistants quand Carmen, tirant une à une les cartes du jeu, dit d'une voix sombre : « La mort... »

La représentation a été, dans son ensemble, incolore et sans vie. La jolie voix de M. Leprestre est fort agréable à entendre, mais quel piètre comédien et quel Don José empoté il nous présente! M. Ghasne est bien lourd dans le personnage d'Escamillo, que Soulacroix chantait et mimait avec tant de crânerie et d'élégance. Mlle Horwitz a chanté son air de Micaëla avec la naïveté, l'attitude, la voix et les gestes d'un jeune élève qui dispute un accessit de chant à ses camarades du Conservatoire. Vraiment, l'exquise partition de Bizet qu'il est, malgré tout, si doux d'entendre, même avec une interprétation défectueuse, méritait mieux que cela. Le succès est allé — phénomène imprévu — à une ballerine délicieuse, Mlle Rivolta, qui a dans les jambes la séduction qu'on souhaiterait trouver dans le gosier de mesdames les cantatrices.

THÉATRE DU PARC

Tante Léontine (reprise).

M. Alhaiza a abandonné *l'Infidèle* et a offert pour compagne d'affiche à *Boubouroche Tante Léontine*, l'un des plus francs succès du Théâtre Libre. La pièce de MM. Boniface et Baudin forme avec l'extraordinaire fantaisie de M. Courteline un spectacle homogène, d'une amertume dissimulée sous la dorure d'une gaîté intense.

Elle est vraiment implacable, la raillerie qui jaillit de *Tante Léontine*. Malgré l'exagération de tels mots qui fleurent le vaudeville, malgré la canaillerie exorbitante du jeune monsieur fin de race et la lâcheté excessive de Dumont, qui consent à tout, même à s'humilier devant sa vieille rouleuse de sœur parce que celle-ci a amassé la forte somme, *Tante Léontine* demeure une comédie cinglante en même temps que très amusante. *Castigat ridendo...* Les coups pleuvent dru, sans pitié, et la cupidité de notre époque jouisseuse y est fustigée magistralement.

M. Coquet et Mme Wilhem ont repris les rôles de M. et de Mme Dumont, créés par Antoine et Mlle Barny. Ils y sont tous deux excellents. Le premier paraît avoir gardé du créateur un souvenir vivace. On retrouve fréquemment des intonations, des attitudes, des gestes d'Antoine dans l'interprétation de M. Coquet. Sans faire du personnage de Tante Léontine le merveilleux Forain qu'avait imaginé Mme France, Mme Claudia y déploie de sérieuses qualités. M. Bras et Mlle Soldyss complètent un ensemble remarquable.

PETITE CHRONIQUE

Le Gouvernement est, dit-on, en pourparlers avec M. Léon Frédéric pour l'acquisition de ses *Marchands de craie*, l'un des premiers tableaux qui attirèrent l'attention sur l'artiste. Le prix proposé serait de 10,000 francs. Il avait été question déjà d'acquérir l'œuvre lorsqu'elle fut exposée. Seulement, M. Frédéric n'en demandait alors que 1,200 francs.

Pour paraître demain chez Lacomblez : Le discours prononcé par Camille Lemonnier au banquet Eekhoud. Une plaquette de 16 pages.

L'Union littéraire belge se réunira en assemblée générale aujourd'hui dimanche, à 2 heures, à l'hôtel de ville de Bruxelles.

Ordre du jour : 1° concours de romans; 2° création d'un Théâtre d'Art; 3° communications diverses.

Changement d'affiche aux Galeries. Depuis hier, *le Cœur et la Main*, avec Mme Rose Delaunay, remplace *Madame Suzette* et Mlle Biana Duhamel.

Au Parc, le prochain spectacle sera composé de *Nos Bons Villageois*, de Sardou, dont la première représentation aura lieu mardi prochain. Aujourd'hui et demain, *Divorçons* et *la Poudre aux yeux*.

Ajoutons que *Nos Bons Villageois* servira de début à Mlle Anna Parys, l'une des plus brillantes élèves du Conservatoire de Bruxelles.

Nous recevons le premier numéro d'un journal artistique *gratuit, rédigé et illustré par ses lecteurs*. Titre : *L'Art pour tous*. Directeurs : MM. Eugène Georges et Jules Herpain. Cette tentative d'appliquer aux arts le système économique du *Soir* est nouvelle et mérite d'être signalée. *L'Art pour tous* est le frère cadet de *la Libre Critique* et pousse ses premiers vagissements dans le même berceau, rue Souveraine, 37.

La *Revue anarchiste* (1-15 novembre) publie d'intéressantes notes inédites de Jules Laforgue. Bureaux : 32, rue Gabrielle, Paris.

Les cours supérieurs pour dames recommenceront demain lundi, à 2 heures, au Palais des Académies. Ils seront donnés par MM. Herman Pergameni (*Histoire générale et Géographie*), Emile Verhaeren (*Histoire de l'art*), Paul Lambotte (*Histoire des applications de l'art*), et par Mmes Allan-Chaplin (*Littérature anglaise*) et Jeanne Tordeus (*Diction et Littérature française*).

Les heures sont ainsi distribuées : LUNDI, à 2 heures, géographie; à 3 heures, histoire des applications de l'art. — MERCREDI, à 2 heures, histoire générale; à 3 heures, littérature anglaise. — JEUDI, à 2 heures, histoire de l'art; à 3 heures, diction et littérature française.

Le peintre Emmanuel Lansyer vient de mourir. Il était né en 1835 à l'Ile Bouin (Vendée). Il vint à Paris étudier l'architecture avec Viollet-le-Duc, dont il fut longtemps le collaborateur. Puis, le goût pour la peinture l'emporta, et il fut l'élève et le compagnon de Courbet et de Harpignies. La première œuvre qu'il envoya au Salon fut refusée et figura au Salon des refusés de 1863.

Depuis, il fut un assidu des Salons officiels annuels; il eut sa première récompense avec une *Vue de Douarnenez*. Ce fut en Bretagne qu'il se fixa, et ce sont des paysages de Bretagne qui sont surtout restés dans le souvenir.

Néanmoins, il y a de lui une *Vue du Château de Pierrefonds* au Musée du Luxembourg; il envoya des paysages de Menton et de Bordighera au Salon de 1892, et au Salon de cette année une vue de Venise.

Un autre artiste bien connu, M. Karl Bodmer, l'un des derniers survivants de la fameuse Ecole de Fontainebleau, est mort à l'âge de 85 ans. M. Bodmer était né à Zurich, mais il se fit naturaliser Français et eut, durant quelque temps, une notoriété considérable.

L'une de ses œuvres, un *Intérieur de forêt*, figure au Musée du Luxembourg. Depuis plusieurs années, M. Bodmer était atteint de cécité. On trouvera dans *la Vie artistique* de M. Gustave Geffroy (1) (2e série) une excellente étude sur le peintre défunt. Elle se termine par ces mots caractéristiques : « Devant ces toiles qui dédaignent généralement l'animal domestiqué, qui ont presque pour unique souci de raconter la vie des bêtes de la forêt, depuis la belette et la fouine jusqu'au dix-cors et au sanglier, un mot vient pour résumer la sensation et préciser l'éloge : Peinture de braconnier! »

(1) Dentu, éditeur. Nous rendrons compte prochainement de cette attachante publication.

BREITKOPF & HÄRTEL

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

DÉPOSITAIRES DES

PIANOS BECHSTEIN

Seul dépôt pour la Belgique

DES

HARMONIUMS ESTEY

DEMANDER LE CATALOGUE

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE

sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**. *Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de **220 millions**.

RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

VIENT DE PARAITRE

chez Mme Ve Ferdinand LARCIER, rue des Minimes 22. Bruxelles

VIE SIMPLE

PAR

EDMOND PICARD

IN-12, FORMAT DES EUCOLOGES

PRIX : 3 FRANCS

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES

67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin

Vins de toutes provenances

VIENT DE PARAITRE

chez LACOMBLEZ, éditeur, 31, rue des Paroissiens. Bruxelles

EDMOND PICARD

EL MOGHREB AL AKSA

Une mission belge au Maroc

UN VOLUME IN-8° DE 429 PAGES

PRIX : 4 FRANCS

SCÈNES DE LA VIE JUDICIAIRE

Paradoxe sur l'Avocat. — La Forge Roussel — L'Amiral. — Mon oncle le Jurisconsulte. — La Veillée de l'huissier. — Le Juré.

UN VOLUME IN-8° DE 426 PAGES

PRIX : 4 FRANCS

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie

TREIZIÈME ANNÉE. — N° 46. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 12 NOVEMBRE 1893.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

CHARLES SAROLÉA. *La Liberté et le Déterminisme dans leurs rapports avec la Théorie de l'Evolution.* — LES REVUES. *Le Réveil.* — APRÈS LE SALON. — EXPOSITION DE LA SOCIÉTÉ CENTRALE D'ARCHITECTURE. — TSCHAÏKOWSKY. — PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS. Théâtre de la Monnaie : *Werther* ; Théâtre des Galeries : *Le Cœur et la Main.* — L'ART MUSICAL A ANVERS. — L'ART MUSICAL A VERVIERS. — MEILIEF. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

Charles Saroléa.

La Liberté et le Déterminisme *dans leurs rapports avec la Théorie de l'Evolution.* Thèse présentée à l'Université Libre de Bruxelles pour l'obtention du Doctorat spécial en philosophie. — Bruxelles, Weissenbruch, 1893, grand in-8°, 175 pages.

J'ai lu votre thèse, Monsieur, croyant n'avoir affaire qu'à un écrit de cette toujours changeante science qui porte le nom dérisoire et antiphrasique de Philosophie, science où ce rêve, la Fantaisie, cohabite avec cette horreur, le Pédantisme. J'ai, avec joie, rencontré là beaucoup d'art littéraire ; et c'est pourquoi j'en parle en ce journal où ne sont accueillies que les œuvres revêtues du vêtement artistique, mais où toutes, fussent-elles de sec et stérile savoir, sont admises dès qu'elles se présentent avec cette splendeur : une belle forme.

On m'assure que vous n'avez que vingt-trois ans. Je le crois et j'admire. Je le crois, parce que, à plus d'un tournant de votre œuvre, j'ai rencontré à la fois l'enthousiasme de la jeunesse et son arrogance naïve. J'admire, parce que j'ai senti dans votre style les vibrations de ce beau courant psychique, rapide et fort, qui aimante si magnifiquement en Belgique les générations surgissantes, vaillante réserve pour demain, celles en qui sont placés nos espoirs, celles qui doivent, d'un grand et décisif élan, pousser jusqu'au palier historique où elles s'épanouiront les transformations sociales pour lesquelles les précurseurs que nous sommes ont, sans compter, usé leur vie.

Vous êtes un bel écrivain, Monsieur. Votre phrase est noble et éloquente, ce qui surprendra peut-être ceux qui vous ont vu si troublé et balbutiateur lors de la défense publique de votre Thèse. Vous avez l'imagination claire et ornementale. D'heureuses trouvailles d'expressions colorent de taches vives et séduisantes le tissu ferme et élégant de votre langage. Vous êtes étonnamment perfluant de souvenirs littéraires ; il semble même que vous faites un peu trop volontiers montre des richesses de cette collection curieuse et que vous ressentez une joie quelque peu puérile à révéler le nombre des auteurs que vous avez lus et des langues que vous parlez. Qu'importe ! ce sont faiblesses que la jeunesse excuse et que la maturité réprime. L'essentiel est de

déborder : *Amo in adolescente quod resecari possit.*

J'aime surtout votre INTRODUCTION : *Le Problème moral et social au temps présent.* Comme aisément il porte le lecteur sur le pavois mouvant de ses périodes! Quelle élégance facile et puissante! Les quatre chapitres qui suivent lui sont inférieurs. L'ensemble est moins ferme, la charpente moins proportionnée, les développements moins sobres et moins clairs dans leur évolution démonstrative. Vous avez hâtivement faufilé ensemble, pour en faire le costume de circonstance d'un aspirant à l'Agrégation, très pressé, des étoffes variées. C'est ce que vous dites vous-même dans l'avant-propos : « Ce livre a été élaboré au milieu des vicissitudes d'un voyage prolongé à l'étranger, en France, en Afrique et en Italie, au milieu des aventures d'un esprit à la recherche de la vérité synthétique, à travers les systèmes les plus divers et les plus divergents : tel chapitre, conçu en Angleterre, commencé à la Sorbonne, continué dans une oasis du Sahara, a été achevé dans quelque université italienne; telle idée suscitée par Darwin, réfutée par Carlyle, corrigée par Schopenhauer, complétée par M. Fouillée, ou M. Tarde, ou M. Delbœuf, ou M. Tiberghien, ne s'est organisée et synthétisée que par le lent effort de la pensée repliée sur elle-même. La forme et le fond de cet écrit ont nécessairement gardé quelque trace de ces vicissitudes, autant intérieures qu'extérieures. »

Qu'est-ce donc qui vous a poussé à aller si vite et quel motif urgent aviez-vous de cueillir ce titre de Docteur spécial qui va mal à votre Ephébisme et qui, assurément, ne vaut pas qu'on y sacrifie la belle tenue d'une œuvre? Pourquoi risquer ce DÉBUT DANS LA VIE, prématurément et périlleusement?

Question délicate que je me suis invinciblement posée au heurt de certaines aspérités de votre livre, suggestives de soupçons dans mon âme trop expérimentée pour ne pas être défiante. Il y avait là, par à-coups, d'étranges énoncés de la part d'un jeune, c'est-à-dire d'un de ces participants à l'humaine et fraternelle ambiance contemporaine, des attaques aux idées et aux hommes dont, à tort ou à raison, le Destin a fait des symboles, des caresses aux dieux douteux que le monde moderne, en sa marche vaillante et inspirée, laisse derrière lui, une odeur singulière de bouderie et presque de malveillance pour les dieux nouveaux. Fermant ces pages parcourues d'une haleine, je me suis posé le problème de votre destinée commençante.

Seriez-vous une de ces recrues que le Doctrinarisme, habile et prévoyant, ne comptant plus sur les gommeux, les déprimés et les snobs qu'ont formé ses trois ou quatre générations de vie artificielle et égoïste, va chercher hors de sa caste et essaie de former pour tenter la rénovation de son empire finissant; qu'il attire par ses blandices, qu'il séduit par les perspectives de vie bourgeoisement heureuses qu'il ouvre devant elles et dont il leur donne le spectacle séducteur en les admettant dans les secrets de son existence confortable et orgueilleuse? Seriez-vous un de ces jeunes coqs qu'il élève à la becquée en vue de combats futurs à son profit? Seriez-vous, sans vous en douter, un apprenti gladiateur qu'il forme dans son ergastulum?

Cette question, vous l'êtes-vous posée? En avez-vous eu l'effroi? Avez-vous ramené à ce motif d'intérêt vil les amabilités et les douceurs dont on vous a probablement enfariné? Si non, voici l'heure de le faire. Si oui, méditez le sort qui vous sera fait.

Déjà, dans votre Thèse, vous avez accepté une première fois la mission agressive pour laquelle ces maîtres et ces conseillers sournois rêvent de vous domestiquer. Sans que cela fût dit, cela fut compris par tout le monde. Voyez-y la raison réelle, sérieuse n'en doutez pas, de l'hostilité qui s'est brusquement dégagée comme un fluide inflammable où saute une étincelle. Ces étudiants qui n'ont d'autre organe pour exprimer leurs appréhensions que leurs manifestations bruyantes et brutales, ont eu, par un parfait instinct, le sentiment de ces réactions souterrainement conduites; et, comme ils marchent avec notre temps, ils ont pour eux l'irrésistible puissance du flux. Vous arriviez assuré de l'appui de professeurs, encouragé par leurs promesses, excité par leurs aversions et leurs colères contre le flot montant, armé de vos talents et de la conscience de votre valeur. Voyez! il a suffi d'un quart d'heure pour tout paralyser et pour tout culbuter. C'est qu'autour de cette Université, qui se modifiera de force ou qui sera remplacée par une autre Université vraiment libre, que régente un état-major doctrinaire, incurable dans son arriérisme, veille une garde d'idées, cohorte invisible aux épées flamboyantes, contre laquelle rien ne saurait prévaloir.

Vous faites fausse route. A Hasselt, dont vous êtes originaire, on peut croire encore que M. Frère et M. Graux pèsent pour quelque chose dans les destinées du pays, et que les avoir avec soi, être admis dans leurs demeures, être choyé par leur entourage, c'est posséder le rameau d'or qui dompte la destinée. Ce sont là illusions de province. Il est des astres qui sont éteints depuis longtemps dans les profondeurs du ciel et qui, dans les planètes lointaines, semblent briller encore. Il est des hommes qui font semblant d'être encore vivants.

Vous êtes, par l'époque où vous naquîtes, par les dons naturels que vous a dispensés le sort, par vos aptitudes de penseur et d'artiste, un des soldats de l'armée qui lutte pour répandre plus de justice et d'égalité sur la terre. Ne désertez pas. Rentrez dans les rangs de cette jeunesse admirable, partout debout, qui fait fi, avec un désintéressement héroïque, de ces biens, de ces hon-

neurs, de ces relations dont on vous a montré la trompeuse splendeur, comme Satan montrait et promettait au Christ tous les royaumes du monde. Préférez le royaume de l'Idée, c'est là qu'est la richesse enviable. Ne vous subalternisez pas. Ne devenez pas un bravo dans le camp des stagnants et des exploiteurs, chargé de tomber ou de poignarder les hommes et les grandes causes pour lesquels aujourd'hui luttent et souffrent les nobles cœurs. Ne vendez pas votre belle jeune âme pour un plat de lentilles doctrinaires. Ne faites pas songer au Celte ou au Maure mercenaire que Carthage ou Venise expirante soudoyait pour faire la guerre à sa place.

C'est ainsi que j'ai pensé à vous, longuement, tristement, mais avec cette espérance que vous comprendriez. D'autres que vous (j'en connais) ont subi les mêmes séductions, et, au début, avaient choisi la même route. Un hasard heureux a fait qu'ils se sont aperçus à temps qu'on les égarait. Repoussant leurs faux guides, ils ont sauté à travers champs et regagné le vrai chemin. Je vous souhaite la même fortune. Alors vous vous rendrez compte de ce qu'il y a de monstrueux dans cette philosophie à laquelle aboutit votre thèse, et qui est bien celle des implacables milieux doctrinaires, qu'il n'y a et ne doit y avoir de liberté morale que pour les privilégiés, pour cette fausse élite de l'Humanité qui n'a jamais été que la clique des oppresseurs et des jouisseurs.

LES REVUES [1]

Le Réveil.

Artistement dirigé par un triumvirat de très jeunes écrivains, MM. Frédéric Friche, Lucien De Busscher et Rodrigue Sérasquier, *le Réveil* prend rang parmi les revues d'avant-garde qui sonnent la diane de l'art neuf. Par son âge — mais par son âge seulement! — il tient le milieu entre le *Magasin littéraire* et *le Drapeau;* et complète ainsi la trinité des revues gantoises. *Le Réveil* a trois ans d'existence. On est tenté d'ajouter : déjà! car il n'est guère sorti jusqu'ici d'un milieu restreint d'artistes et d'esthètes. Parut d'abord sous le titre : *Les Essais littéraires,* qu'il garde pendant un an. Le changement de titre entraîna des bouleversements radicaux, et voici qu'en un format in-8° la couverture arbore un joli dessin du jeune maître gantois Charles Doudelet montrant, sur fond vert d'eau, une momie non déplaisante dont le soleil dénoue les bandelettes.

La rédaction de la revue « se démaillote » à son tour. Outre des proses et vers de ses fondateurs, MM. Friche, De Busscher et Sérasquier, la revue ouvre ses colonnes aux hommes de lettres de la génération montante : Fernand Roussel, Albert Arnay, Ernest Dupont. Elle tend les mains aux ardents poètes de Provence : Marius André, Paul Souchon, Gabriel Soulages. Ces noms forment une compagnie d'écrivains qui ont le respect de l'art et le souci de l'écriture. Les trente-deux feuillets mensuels du *Réveil* limitent malheureusement son texte à des fragments, à de courtes critiques, à des pièces de vers de peu d'étendue. Mais la revue gantoise grandira, tout comme si elle était..... andalouse. Elle est en mains fortes et loyales qui la pousseront au large, le cap sur les terres inexplorées.

Le bureau du *Réveil* est à Gand, marché aux Grains, 7. L'abonnement est de 5 francs par an (6 francs pour l'étranger). Publiée sous les auspices du *Cercle littéraire français*, la revue paraît tous les mois. Prix d'un numéro : 50 centimes.

(1) Nous poursuivons l'examen des revues belges et étrangères qui résument et concentrent en quelque sorte le mouvement littéraire. Rappelons nos articles sur *les Entretiens politiques et littéraires* (27 août), *l'Ermitage* (10 septembre), *la Revue générale* (1er octobre), *la Revue des Deux-Mondes* (8 octobre), la *Revue rouge* (29 octobre).

APRÈS LE SALON

La Commission des achats et récompenses a fait au gouvernement les propositions d'achat ci-dessous.

Pour le musée de l'Etat :

Peintres : Mertens, *L'ivrogne;* Meyers, *Bords de l'Escaut;* Van den Eeden, *Sainte-Gudule.*

Sculpteurs : Du Bois, *Statue de femme assise;* Braecke, *Le pardon.*

Pour les musées de province :

Peintres : Seghers, *Fleurs;* Van Melle, *La veuve;* Van Doren, *Les grands marais;* Verheyden, *Les libellules;* Claus, *La levée des nasses;* Farasyn, *Dernière lueur;* Van Damme-Sylva, *Dans les dunes;* Geerts, *Une représentation de marionnettes à la cour de Marguerite d'Autriche;* Franck, *Avril;* Neervoort, *Le sabotier;* Tremerie, *Septembre.*

Sculpteurs : Van Biesbroeck, *Excelsior;* Lefever, *Sainte Cécile.*

La Commission a, en outre, présenté au gouvernement des propositions de récompenses pécuniaires pour les artistes dont les noms suivent :

Henri Meunier, Jan Coppens, Georges Bernier, Eugène Plasky, G. Kasteleyn, J.-B. De Keyser, E. Jespers, G. De Geetere, A. Puls, Mary Gasparoly, Fr. Van Damme, H. Jacobs, J. Lempoels, F. Metdepenningen, Ed. Tyck, E. Marneffe, G. Montenz, Léontine Piers, J. Horenbant, Ed. Verstraeten, F. Willaert, J. De Wette, H. Rul, W. Albracht, J. Van Biesbroeck, D. Weygers.

Une récompense extraordinaire a été proposée en faveur de MM. Motte, peintre, et Bomquet, sculpteur.

***

Vingt peintres et sculpteurs belges ont été invités à organiser une exposition de leurs œuvres à Dusseldorf, puis à Cologne. Voici la liste de ces artistes :

MM. F. Binjé, E. Claus, J. Coosemans, J. de la Hoese, W. Delsaux, L. Frédéric, V. Gilsoul, A. Le Mayeur, J. Meyers, H. Richir, J. Stobbaerts, A. Verhaeren, I. Verheyden, Th. Verstraete, A. Verwée, peintres; MM. P. Braecke, P. de Vigne, J. Lagae, J. Lambeaux, Th. Vinçotte, sculpteurs.

L'exposition s'ouvrira le 15 courant.

***

Nous avons, on s'en souvient, vivement prôné la construction à Bruxelles d'un Palais des Arts où les artistes trouveraient toutes facilités pour organiser des expositions, des concerts, des représentations dramatiques, etc. (1) Ce projet est repris en ces termes par *la Réforme :*

« Il faudra se décider à abandonner, en tout cas, les baraques

(1) Voir *l'Art moderne* des 4, 11, 18, 25 juin, 2 et 9 juillet derniers.

en planches que depuis tant d'années on construit à grands frais pour remiser les œuvres de nos artistes. Puisqu'un monument est indispensable, pourquoi ne le ferait-on pas complet, avec une salle de spectacle et de concert, où seules seraient représentées et exécutées les œuvres d'art véritables, sans qu'il soit nécessaire de sacrifier continuellement aux profanes, ce que les directeurs actuels à la tête d'opérations commerciales sont obligés de faire?

Nos poètes, nos prosateurs et nos musiciens auraient de cette façon aussi leur maison et pourraient se faire juger par le grand public. Pendant toute l'année des salons de peinture et de sculpture seraient accessibles aux artistes. Des conférences d'art, des cours pourraient y être donnés, des lectures y seraient faites pour le plus grand bien de l'esthétique.

Le public, craignez-vous, n'ira pas au Palais des Arts. Ce qui prouve le contraire, c'est le nombre d'entrées qu'il y a eu au dernier Salon, un des plus mauvais cependant qu'il y ait eus, un de ceux où s'étalaient le plus de croûtes infâmes, d'injustices et de mauvais goût. »

EXPOSITION

de la Société Centrale d'Architecture.

Trois noms seulement au programme de l'annuel salonnet de la Société centrale d'architecture, mais ils suffisent : des trois un seul est vivant et bien vivant, Ch. Licot. Les deux autres, Carpentier et De Curte, ont disparu après une carrière des mieux remplies.

Tout l'œuvre de Carpentier est là, représentée par un ensemble de dessins merveilleux; lui seul, peut-on dire, a su, à son époque, présenter, en de prestigieux lavis, la matérialité de l'art architectural avec cette poésie, cet esprit, cette absolue sincérité exempte de trucs, de ficelles et d'escamotages que l'on retrouve ailleurs. Quoi de plus vrai et de plus sobre à la fois que l'admirable suite de ses dessins de l'*église romane de Spa*, ses nombreuses études d'autels pour Huy, Antoing, Spa, Thollembeck, etc., ses projets gothiques des églises de Spa et des Saints-Jean-et-Nicolas à Bruxelles, ses perspectives, très réussies, des églises d'Antoing et de Thollembeck, etc. Puis, complétant ce labeur énorme, ses consciencieuses restaurations du *Beffroi* et de la *Grand'garde* à Tournai, et l'heureuse restitution du *Steen de Rubens* à Ellewijt près Vilvorde, que peu de Bruxellois connaissent et que nous considérons comme un bijou architectural du XVIe siècle. Carpentier pouvait toucher à tout avec bonheur; la preuve s'en trouve dans cet *Hôtel continental* que la démolition des Augustins vient de mettre en pleine lumière, et dont les grandes lignes et les motifs décoratifs constituent une habitation monumentale de haute et fière allure. Il est regrettable que ses conceptions n'aient pas été exécutées avec tous les soins et le fini désirables, témoins les églises d'Antoing, de Châtelet, etc.; mais cela n'enlève rien au haut mérite que ses confrères, en s'inclinant, lui reconnaissent.

De Decurte, nous trouvons seulement son projet envoyé en 1854 au concours de Notre-Dame de la Treille, à Lille. Le plan est sagement conçu, les façades et coupes de riche et flamboyante architecture et habilement rendues. Des quarante et un projets envoyés à ce concours, trois remportèrent les prix, trois eurent des médailles d'or, quatre des médailles d'argent, et neuf des mentions honorables; une médaille d'or fut attribuée au projet que Decurte présenta avec (dit le jugement) deux collaborateurs qui désiraient garder l'anonyme.

L'œuvre construit de Decurte est sujet à discussion, et si l'on se plaît à admirer le portail de Sainte-Gudule, il est permis de ne pas s'enthousiasmer outre mesure du monument de Léopold Ier à Laeken, de l'Hôtel des postes (qui, comme allure de façade et comme disposition, répond si peu à sa destination), de l'église de Saint-Mard-lez-Virton, de l'hôtel du Passage des Postes, etc.

Ch. Licot nous montre, en de nombreuses épures, ses relevés et projets de restauration de l'abbaye de Villers, résultats d'un labeur de vingt ans. Enfin, ce convaincu, ce vaillant, va recevoir sa récompense; il va pouvoir, sinon restaurer, du moins conserver ces belles ruines d'un si curieux intérêt. Souhaitons qu'il ait, dans cette mission, l'esprit entendu de ses confrères anglais, et qu'au lieu de nettoyer, râcler, laver et déblayer à outrance, il couvre, au contraire, ces murailles de lierre, de vigne sauvage, et de ce délicieux *Ampelopsis vetchi* japonais, qui tapisse si bien de ses feuillettes liserées de rouge les ruines de Canterbury, de Carisbrooke-Castle dans l'île de Wight, et les antiques collèges d'Oxford et de Cambridge qu'ils réjouissent de leur verdure.

Tschaïkowsky.

M. Pierre Tschaïkowsky, l'un des musiciens les plus féconds et les plus connus — sinon le plus original — de l'école russe, vient de mourir subitement à Saint-Pétersbourg, dans la force de l'âge et la maturité du talent.

Tschaïkowsky était né en 1840 à Wotkinski, dans le gouvernement de Perm. Destiné par sa famille à la carrière administrative, il fit ses études de droit et était déjà entré dans les cadres du ministère des affaires étrangères à Saint-Pétersbourg lorsqu'il se décida à entrer au Conservatoire et à se consacrer entièrement à la musique. Il fit ses études sous la direction de Rubinstein et devint dans la suite professeur au Conservatoire de Saint-Pétersbourg.

Son œuvre considérable (il comprend plus de deux cents compositions) se répandit rapidement dans toute l'Europe. Tschaïkowsky toucha à tous les genres : symphonies descriptives, ouvertures dramatiques, concertos pour piano, quatuors pour archets, suites de morceaux d'orchestre, romances, duos, ballets, opéras, il accumula en une carrière relativement courte partitions sur partitions. Citons spécialement, parmi les plus importantes, *Eugène Onéguine*, qui passe pour être son chef-d'œuvre, *le Vœïvode*, *Vakouf le Forgeron*, *Jeanne d'Arc*, *Yolande*, *Mazeppa*, *la Charmeuse*, *Françoise de Rimini*, *Casse-Noisette*, etc.

Aucune de ces œuvres n'a la personnalité des compositions de Borodine, de Rimsky-Korsakoff ou d'Alexandre Glazounow. La musique de Tschaïkowsky, qui reflète tantôt l'art germanique, tantôt les formules italiennes, parfois même le génie français, côtoie toutes les écoles contemporaines et n'a rien de foncier. On s'en aperçut lorsqu'il vint, l'hiver dernier, diriger à Bruxelles une sélection de ses œuvres à l'Association des Artistes Musiciens (1). On loua l'habileté et l'ingéniosité du musicien, mais on déplora la banalité de son inspiration.

(1) V. *l'Art moderne* du 22 janvier dernier.

PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS

THÉATRE DE LA MONNAIE

Werther (reprise).

Mlle Lejeune a restitué au rôle de Charlotte la grâce aimable, l'intimité, la tendresse câline auxquelles la voix claironnante et l'allure pathétique de Mlle Chrétien n'avaient pu s'assouplir. A peine remise d'une indisposition qui avait fait ajourner plusieurs fois la représentation, l'artiste a mérité, par ses intelligents efforts et la parfaite compréhension de son rôle, le succès qui l'a accueillie. Si Mlle Lejeune manque d'autorité et de puissance dans les scènes dramatiques, elle a trouvé dans les passages de tendresse, notamment dans la scène des lettres, des accents vrais qui ont doucement ému les âmes sensibles.

En cette prise de possession résidait l'unique intérêt de la reprise de *Werther*, dont l'urgence est contestable.

M. Leprestre a rempli avec de grandes qualités de chanteur et de gros défauts de comédien le rôle du héros. Interprétation satisfaisante de MM. Ghasne, Gilibert, de Mme Paulin, etc.

THÉATRE DES GALERIES

Le Cœur et la Main (reprise).

De très vieux souvenirs remués n'évoquent, à propos de ce titre énigmatique : *Le Cœur et la Main,* que la blonde et radieuse apparition de Mme Vaillant-Couturier et la prodigalité d'une directrice fantasque, Mme Olga Léaut, qui tenta, en 1883, de sauver le Théâtre de l'Alcazar, alors périclitant, en offrant à une opérette médiocre une mise en scène d'un luxe inusité.

Cent représentations au Théâtre des Nouveautés de feu Brasseur avaient donné quelque célébrité à la « Chanson du casque », le clou de la pièce. Et la triomphante jeunesse de Mme Vaillant conquit les spectateurs, que les facéties modérément plaisantes de MM. Nuitter et Beaumont eussent peut-être laissés froids (1).

Durant quelques semaines, Bruxelles fredonna :

Que les hommes sont maladroits !
C'est quand ils ont tous les droits
Qu'ils refusent d'en faire usage.

Après quoi la partition de M. Lecocq s'en alla rejoindre les vieilles lunes, bien que la « Chanson du casque » fît, durant des années, marcher au pas grenadiers et chasseurs.

Elle vient d'avoir un succès éphémère aux Galeries, grâce à l'excellente interprétation d'ensemble que lui donna la troupe de M. Maugé, grâce surtout à la séduction d'une artiste de réel talent, Mme Rose Delaunay, engagée en représentations.

Le sort du double rôle de Josépha-Micaëla paraît être d'appartenir à une transfuge de l'Opéra-Comique. Mme Vaillant-Couturier, qui s'était fait applaudir dans *Mireille*, a sauté à pieds joints du Théâtre de la Monnaie sur la scène de l'Alcazar, qu'elle quitta d'ailleurs avec la même désinvolture pour rentrer à la Monnaie. Mme Rose Delaunay a, de même, après quelques créations à l'Opéra-Comique, abordé, sans préjugés, l'opérette. Mais l'Opéra-Comique la guette. Elle est si fine diseuse, si intelligente comédienne, si mignonne artiste, si bonne musicienne, que sa place est marquée, malgré le peu de volume de sa voix, parmi les meilleures cantatrices de demi-caractère.

Parmi les autres interprètes, il faut citer particulièrement Mlle Libra, une ancienne élève du Conservatoire de Bruxelles, qui, dans un rôle secondaire, a trouvé l'occasion de se tailler un joli succès de cantatrice et de comédienne, et M. Hérault dont la jolie voix a été très remarquée.

(1) Voir *l'Art moderne,* 1883, p. 57.

L'ART MUSICAL A ANVERS

(*Correspondance particulière de* L'ART MODERNE.)

Nous avons eu, à Anvers, la bonne fortune d'ouïr le premier concert organisé par la « Kwartet-Kapel van Antwerpen », une vaillante association de quelques jeunes artistes qui, sous la direction de M. Corn. Smit, a pris à tâche la divulgation, en la forme de musique de chambre, d'œuvres peu connues.

Ce concert, qui avait pour objet la musique tchèque, comprenait le quatuor *Aus meinem Leben* de B. Smetana, œuvre caractéristique, qui s'écarte complètement des sentiers battus. Nous avons remarqué particulièrement l'*Allegro vivo appassionato*, construit sur deux thèmes alternés, l'un d'une allure fière et sauvage, l'autre d'une grande suavité mélodique. Venaient ensuite le Sextuor en *la majeur* de Dvorak, belle page très homogène, dont le finale : *Thème avec variations*, présente un intérêt tout particulier, enfin trois *Liederen* du même auteur, détaillés à ravir par M. B. Tokkie, qui a su en rendre sensible l'étrange et quelquefois un peu obscure beauté.

Ce qui nous a surtout frappé dans l'irréprochable exécution de toutes ces œuvres, c'est l'effort d'effacement individuel pour arriver à l'interprétation adéquate de la pensée de l'auteur.

Les concerts subséquents, procédant par catégories, auront successivement pour objets les œuvres de la jeune école allemande, un choix d'ouvrages de Beethoven et des productions de compositeurs belges.

Tous nos applaudissements à ces tentatives, d'une préoccupation si hautement et si purement artiste.

L'Art musical à Verviers.

(*Correspondance particulière de* L'ART MODERNE.)

Notre jeune compatriote Guillaume Lekeu vient de se tailler un brillant succès au concert de la Société d'Harmonie.

Sa *Fantaisie sur deux airs populaires angevins* est une des conceptions musicales modernes les plus étincelantes. Verve endiablée, souffle puissant, richesse des combinaisons polyphoniques, hardiesse des harmonies, telles sont les caractéristiques de cette page que marque la griffe d'un maître futur. Peut-être de légers remaniements, un raccourci du Finale seraient-ils utiles : en entendant son œuvre, admirablement interprétée par notre excellent orchestre que lui-même, visiblement impressionné, conduisait, M. Lekeu aura mieux pu la juger que sur la partition.

Au programme de ce concert figurait aussi le *Carnaval romain* de Berlioz, splendidement enlevé et détaillé sous le bâton de Louis Kefer.

Comme solistes, Hollmann, l'impeccable violoncelliste, Mlle Painparé, une jeune pianiste d'avenir, pleine de crânerie et qui a un joli mécanisme, et enfin Mlle Dyna Beumer, qui nous a paru légèrement indisposée.

MEILIEF

Iseghem, une petite ville de la West-Flandre, entre Courtrai et Roulers, a eu la primeur d'un petit drame de Peter Benoit.

M. Maurice Kufferath, que la conscience du sacerdoce a poussé jusque dans cette localité excentrique, résume en ces termes ses impressions :

« *Meilief*, cela veut dire *aimée de mai;* cela correspond à peu près à la rosière des pays français, avec cette nuance toutefois que la rosière flamande, tout en étant la plus belle et la plus vertueuse du village, a l'obligation d'avoir un galant et de célébrer ses fiançailles au premier du mois d'amour.

Le sujet de la piécette, qui se passe à l'époque de la domination française, est un peu simple. La jeune fille proclamée *Meilief* voit enlever, par la conscription, son frère et l'amoureux de son choix qui avait été agréé par ses parents. En vain les braves paysans cherchent à sauver leur fils du service militaire. Rien n'y fait. Quoique souffrant, il est incorporé. Sa sœur Lena, la rosière, qui est l'héroïne de l'histoire, ne voulant pas qu'il parte, se dévouera pour lui et elle se décide, à l'insu des siens, à se faire cantinière et à prendre service pour son frère. Désolation de la famille, longue tristesse, accrue encore par la mort du fils pour lequel Lena s'était sacrifiée. Mais les malheurs ne sont pas éternels et après les tribulations viennent les joies. Trois ans se sont écoulés : Lena revient enfin chez elle, comblée de certificats de vertu et de bonne conduite, et justement vers le même temps revient aussi au village l'amoureux, qui a bravement fait son devoir et conquis le grade de lieutenant. Lena et Karel s'aiment plus que jamais; l'attente a plutôt augmenté l'ardeur de leur tendresse, et le mariage tant différé peut enfin se célébrer au milieu de l'allégresse générale.

Cette historiette vous paraîtra bien naïve et il serait peut-être périlleux pour elle qu'on tentât de la transplanter sur une scène plus vaste. Mais là, à Iseghem, dans ce milieu campagnard, sur cette scène minuscule, interprétée par des amateurs dont la gaucherie et la sincérité ne sont pas sans charme, je vous assure qu'elle n'était nullement déplaisante, et elle a tour à tour remué jusqu'aux larmes et exalté jusqu'au délire un auditoire tout fruste pour qui les beaux sentiments ont plus de prix que les belles paroles.

Et puis, il y a la musique : chœurs, chants de mai, danses populaires, refrains militaires avec sonneries de fifre et tambour, dont Peter Benoit a orné cette paysannerie! Il y a surtout au deuxième acte une partie symphonique accompagnant la scène des adieux de Lena à son village et soulignant le désespoir des vieux parents, quand vainement ils cherchent leur fille, il y a là, dis-je, une partie symphonique qui accentue d'une façon pénétrante la situation et qu'on peut ranger parmi les pages les plus délicatement travaillées du maître anversois. Il ne s'est pas privé, bien entendu, de mêler à ces pages sentimentales des intermèdes pour chœur et orchestre vivement colorés et dans le style populaire qui lui réussit si bien. Le premier acte se clôt sur une valse d'un caractère agreste admirablement noté où s'intercale un duo d'amour plein de grâce naïve et de robustes élans. Le tout forme une composition bien curieuse et intéressante en sa simplicité voulue, appropriée au milieu pour lequel elle était destinée et réduite dans sa contexture aux moyens d'expression d'une petite ville : quelques violons, un alto, un violoncelle, deux flûtes, un hautbois, trois clarinettes et un cor, chœurs mixtes, un soprano et un baryton. »

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Usines de faux dessins.

Sur la plainte de M. Brentano, marchand de dessins à Paris, on arrêtait naguère un certain Favareille qui lui avait offert de faux Forain, de faux Willette, de faux Steinlein.

Ce Favareille faisait métier de contrefaire les œuvres des plus célèbres dessinateurs et il les vendait 2, 3 francs, à des marchands qui en tiraient ensuite 250 à 300 francs.

Il a comparu mardi devant la 10e chambre correctionnelle de la Seine. MM. Forain et Willette figuraient parmi les témoins.

« Ces contrefaçons, dit le président au premier, ont dû vous causer grand préjudice, vos dessins se vendant journellement 400 et 500 francs ?

— Le vrai préjudice consistait surtout, répondit M. Forain avec un sourire, en ce que les dessins étaient mauvais. »

M. Willette lui, au contraire, a déclaré que Favareille imitait si bien sa propre manière qu'il s'y serait laissé prendre lui-même.

« Vous auriez signé les contrefaçons? lui a demandé l'avocat du prévenu, Me Parys.

— Ma foi, peut-être, fit M. Willette. »

Cependant, selon l'expert, entendu aussi comme témoin, l'imitation ne pouvait pas tromper des professionnels; et il a laissé entendre, à mots couverts, que les marchands qui achetaient à Favareille ne devaient point être dupes.

Me Parys, pour plaider les circonstances atténuantes, s'est spirituellement appuyé sur certaines légendes de Forain, notamment sur celle où une femme d'artiste dit à son mari :

« Nous n'avons plus de pain, il faudra faire trois Corot pour demain. »

Favareille a été condamné à quatre mois de prison.

Memento des Expositions

BARCELONE. — IIe exposition générale. 23 avril-29 juin 1894. Quatre œuvres au maximum par artiste. Délai d'envoi : 26 mars-8 avril. Renseignements : *D. Carlos Pirozini y Marti, secrétaire.*

BRUGES. — XVIe Exposition du *Cercle artistique.* 10 décembre. Délais : Adhésions, 20 novembre; œuvres, 1er décembre. Renseignements : *M. Ch. De Schryver, avocat, secrétaire du Cercle Artistique.* Programme à consulter dans nos bureaux.

CARCASSONNE. — IIe Expositon de la *Société des Beaux-Arts.* 1er janvier-1er février 1894. Délai : 10-20 décembre 1893. Trois œuvres par artiste. Maximum : 2 mètres pour les toiles, 150 kil. pour les sculptures. Retenue sur les ventes : 6 p. c. Renseignements : *M. S. de Maifrédy, secrétaire général.*

FLORENCE. — Exposition de la Société des Beaux-Arts. 24 décembre 1893-28 février 1894. Deux œuvres par exposant (quatre pour les sociétaires). Taxe de 10 lires à payer par œuvre supplémentaire pour les non-sociétaires, de 5 lires pour les sociétaires. Délai d'envoi : 6 décembre. Renseignements : *M. Camillo Coppini, secrétaire, Via della Colonna, 29, Florence.*

LYON. — Exposition universelle. 26 avril 1894. Délai : 15 mars (dépôt à Paris, Palais de l'Industrie, porte XI). Gratuité de transport de Paris à Lyon et vice-versa pour les œuvres admises. Quatre œuvres par artiste. Renseignements : *M. F. Favre, président.*

NICE. — XVIe Exposition de la *Société des Beaux-Arts* (hôtel du *Crédit Lyonnais*). 15 janvier-31 mars 1894. Délai : 20 décem-

bre 1893. Deux œuvres par artiste. Retenue sur les ventes : 10 p. c. Renseignements : *B^on de Contes de Bucamps, président.* Correspondant à Paris : S. Olivetti, 53, boulevard Beauséjour.

PARIS. — Exposition internationale d'art photographique. 10-31 décembre 1893. Demandes d'admissions et renseignements : *M. P. Bourgeois, secrétaire général du Photo-Club, rue des Mathurins, 40, Paris.*

PAU. — XXX^e exposition de la *Société des Amis des Arts.* 15 janvier-15 mars 1894. Deux œuvres par artiste. Maximum : 2 mètres pour les toiles, 100 kil. pour les sculptures. Délais : Notices, 8 décembre; œuvres, 20 décembre. Gratuité de transport pour les artistes invités. Renseignements : *M. G. Tardieu, secrétaire général, au Musée de Pau.*

VIENNE (Autriche). — III^e exposition internationale de l'Association des artistes *(Genossenschaft der bildenden Künstler).* 1^er mars-31 mai 1894. Gratuité de transport pour les œuvres admises. Délai d'envoi : notices, 15 janvier; œuvres, 15 février.

PETITE CHRONIQUE

L'*Union littéraire belge* s'est réunie dimanche dernier en assemblée générale. On y a décidé d'abord, sur la proposition de M. Rahlenbeck, de nommer des délégués pour exposer au ministre de l'intérieur le projet d'encouragement à la littérature dramatique adopté par l'*Union littéraire*, l'été dernier, et qui tend à subventionner les directeurs de théâtre jouant des pièces d'auteurs belges.

On a discuté ensuite le projet présenté par M. le baron de Haulleville au sujet de la création d'un Théâtre d'Art (1). M. Descamps, qui ne croit pas l'idée de M. le baron de Haulleville immédiatement réalisable, suggère la création provisoire d'une société d'art dramatique analogue à celle des Concerts populaires qui organiserait tous les ans dans un théâtre existant un certain nombre de représentations interprétées soit par une troupe déjà formée, soit par des éléments recrutés à l'étranger ou dans le monde des amateurs et renouvelables, au besoin, à chaque nouvelle représentation. Après une discussion à laquelle ont pris part plusieurs des membres présents de l'*Union littéraire*, l'assemblée a décidé la nomination d'un comité chargé d'étudier la question du « Théâtre d'Art » et de présenter un rapport. Le comité est composé de MM. de Haulleville, Pantens, Henry Maubel, Rahlenbeck, Descamps et Reding.

La Section d'Art de la Maison du peuple organisera cet hiver six séances au cours desquelles se feront entendre les conférenciers : Fernand Khnopff, Edmond Picard, Emile Verhaeren, Camille Lemonnier, Maurice Kufferath et Georges Eekhoud.

La première conférence sera faite par M. Fernand Khnopff et aura pour objet : Memling, Van Eyck et Quentin Metsijs au Musée de Bruxelles.

Le jour de cette conférence paraîtra *l'Annuaire* que nous avons annoncé et qui comprendra des proses et des vers de vingt écrivains belges.

Citons entre autres : EUGÈNE DEMOLDER, *le Baptême d'or;* JULES DESTRÉE, *Un Paladin moderne.* — GEORGES EEKHOUD, *la Petite servante.* — MAX ELSKAMP, *Pages d'ici.* — PAUL JANSSENS, *Pure tendresse.* — FERNAND KHNOPFF, *l'Art anglais.* — HUBERT KRAINS, *la Vieille.* — LAENEN, *Souvenirs cruels.* — H. LA FONTAINE, *l'Enseignement de l'Art.* — CAMILLE LEMONNIER, *Pauvre pêcheur.* — ROBERT MATHIAS, *Incident.* — OCTAVE MAUS, *la Marche de Saint-Feuillen.* — EDMOND PICARD, *l'Ascension ouvrière.* — SANDER PIERRON, *Jours de gloire.* — PAUL SAINTE-BRIGITTE, *la Mort.* — HUBERT STIERNET, *Jésus.* — EMILE VERHAEREN, *le Forgeron.*

(1) Ce projet a été exposé le 7 mai 1891 dans une Lettre ouverte adressée à notre journal par M. de Haulleville à propos des représentations de Rossi. Voir *l'Art moderne*, 1891, p. 147.

Le *Cercle artistique* annonce des conférences de MM. le docteur Héger, Jules Leclercq, Georges Rodenbach, Max Weiler, Iwan Gilkin, Hector Chainaye, Franz Mahutte, l'abbé Renard et Gustave Frédérix.

Les *Matinées littéraires et scientifiques* seront données, au lieu du mardi, le jeudi après-midi.

Un comité composé de M. le comte de Beauffort, président, et de MM. Verhaeren, Combaz, Dillens, De Rudder, Brunfaut, etc., organise, pour le printemps prochain, une Exposition rétrospective de tableaux appartenant à des collections particulières. Cette Exposition sera installée dans les locaux du Musée communal d'Ixelles.

Aujourd'hui dimanche, à l'Alhambra, adieux (sont-ce les derniers ?) de M^me Clara Lardinois. Au programme : *Giroflé-Girofla*, un acte du *Grand Mogol*, et puis l'imprévu : valses chantées, intermèdes, airs et chansons.

Le Théâtre du Parc annonce pour demain, lundi, une représentation — unique — du *Monde ou l'on s'ennuie* avec M^mes Favart et Reichemberg.

Mardi, première représentation à la Monnaie de *Farfalla*, ballet inédit en un acte.

Le *Choral mixte de Bruxelles*, sous la direction de MM. Soubre et Carpay, donnera samedi prochain, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, son premier concert avec le concours de M^lles R. Hoffmann, W. Kleyn et de M. V. Mercier. Au programme : *La Bataille de Marignan* de Clément Jannequin, *le Cantique de l'Avent* de Schumann, *la Fuite de la Sainte Famille* de Bruch, *les Trois Chevaliers* de Tinel, et divers soli. S'adresser pour les billets chez MM. Breitkopff et Härtel,

---

M. Eugène Ysaye et son quatuor (MM. Crickboom, Van Hout et J. Jacob) viennent d'être engagés par le cercle de l'*Union artistique*, à Paris, pour une séance de musique de chambre à donner en décembre. Le programme, arrêté de commun accord, comprendra l'un des derniers quatuors de Beethoven, le quatuor à cordes de Vincent d'Indy et un intermède pendant lequel se feront entendre en solistes MM. Ysaye (œuvres de J.-S. Bach), Van Hout (*Lied* de Vincent d'Indy pour alto) et Jacob (*Elégie* de G. Fauré).

M. Joseph Dupont vient, par circulaire, d'informer ses abonnés habituels que les Concerts populaires, au nombre de quatre, seront donnés, comme les années précédentes, au Théâtre royal de la Monnaie. En vertu du droit de préférence réservé aux anciens abonnés, ceux-ci ont la faculté de retirer chez MM. Schott frères, 82, Montagne de la Cour, les places dont ils étaient titulaires. Le bureau d'abonnement sera ouvert jusqu'au 20 novembre. Passé ce délai il sera disposé des places non réclamées.

Outre les quatre séances habituelles, M. Dupont compte organiser, comme nous l'avons dit, deux concerts extraordinaires pour lesquels les abonnés auront également droit de préférence dans le choix des places. Les dates de ces concerts seront fixées ultérieurement.

M. A.-C. Debussy, l'auteur de cette exquise *Damoiselle élue* qui fit les délices des artistes au dernier concert de la *Société nationale*, a passé deux jours à Bruxelles, se rendant à Gand, où il est allé faire entendre à Maurice Macterlinck l'interprétation musicale qu'il vient d'écrire pour *Pelléas et Mélisande.*

Il a présenté à M. Eugène Ysaye un quatuor pour archets qu'il vient d'achever et qui sera exécuté en première audition aux concerts de *la Libre Esthétique.*

M. Vincent d'Indy vient d'achever le drame lyrique auquel il travaille depuis plusieurs années. Le jeune maître compte passer tout l'hiver dans le Midi pour orchestrer son œuvre.

Une exposition de tableaux du peintre suédois Smith-Hald est ouverte au Cercle artistique de Bruxelles.

BREITKOPF & HÄRTEL

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

DÉPOSITAIRES DES

PIANOS BECHSTEIN

Seul dépôt pour la Belgique

DES

HARMONIUMS ESTEY

DEMANDER LE CATALOGUE

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE

sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**. *Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de **220 millions**.

RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

VIENT DE PARAITRE

chez Mme Ve Ferdinand LARCIER, rue des Minimes 22. Bruxelles

VIE SIMPLE

PAR

EDMOND PICARD

IN-12, FORMAT DES EUCOLOGES

PRIX : 3 FRANCS

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES

67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin

Vins de toutes provenances

En vente chez P. LACOMBLEZ, éditeur,
rue des Paroissiens, 31, Bruxelles.

Paroles pour Georges Eekhoud

PAR

Camille LEMONNIER

UNE PLAQUETTE DE 16 PAGES

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie

Treizième année. — N° 47. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 19 Novembre 1893

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

La Question des Musées. — Quelques livres. *Les Récits de Nazareth*, par Eugène Demolder ; *La Vie artistique*, par Gustave Geffroy ; *Misères*, par Mlle Marguerite Van de Wiele. — Accusés de réception. — Après le Salon. — Un Ennemi du Peuple. — Exposition de Smith-Hald. Conférence de M. Verriest. — Premières représentations. Théâtre de la Monnaie : *Farfalla*. — L'Art a Liége. — Les Ruines de Villers. — Chronique judiciaire des arts. — Petite chronique.

La Question des Musées.

Elle devient ancienne, cette question des Musées, par nous soulevée pour la première fois en juin 1891. On se souvient, dans le monde des artistes et des amateurs, des abus que nous avons signalés, des griefs que nous avons fait valoir contre les commissions des Beaux-Arts qui régentent les musées. Cette campagne avait amené une certaine perturbation dans le monde des commissions. Et M. de Burlet avait formellement promis qu'une enquête serait ordonnée au sujet des faits que nous avions dénoncés. L'exactitude de nos assertions, sauf sur un chiffre, nous a encore été confirmée depuis, mais l'enquête est restée à l'état de promesse. Elle dort, en germe, dans quelque tiroir départemental où les intéressés, prudemment, la laissent en paix.

Mais rejetons le bâton dans la mare et que les grenouilles officielles coassent à nouveau dans leur barbotage. Cette « question des Musées », certes, nous ne l'avons pas abandonnée et l'enquête promise, nous la réclamerons jusqu'à obtention. La parole d'un ministre n'est pas chose vaine. D'ailleurs, nous savons que M. Delbeke, député d'Anvers, se propose de faire une interpellation à la Chambre au sujet des faits que nous avons révélés et de la façon dont on meuble nos musées de tableaux médiocres. Il est temps que cette situation finisse et que les remèdes nécessaires soient appliqués. A la fin il faudra bien qu'on extirpe le ganachisme et qu'on le jette au rancart. Il est nécessaire que chacun porte le poids de ses responsabilités et paie éventuellement la casse provoquée par son incapacité. Nous comptons sur une attitude énergique de M. Delbeke.

Et d'ailleurs, après le tapage causé par nos révélations, après la leçon donnée aux commissions dans nos colonnes, après la campagne menée contre elles par presque toute la presse, croyez-vous que les achats soient mieux faits? Allez voir! Un personnage du monde officiel nous disait, il y a quelques jours : « On continue à alimenter de croûtes le Musée de Bruxelles!!! »

Les voici, les derniers achats. Un petit portrait d'homme qu'on attribue à Van Oost : le portrait du

peintre, une peinture veule, gluante, sirupeuse, fatiguée de retouches. La main du sujet et la palette qui y adhère sont une des choses les plus franchement mauvaises que nous ayions vues dans un musée. Un nouveau portrait de saint Gérôme, sur panneau craqué, d'une peinture salie et fatiguée, est aussi médiocre, de même que la mince *Sainte-Cène* qu'on a accrochée à côté de lui. Les cartels portent : *Inconnu. XVI^e siècle.* D'où viennent ces tableaux ? Quelle nécessité y avait-il de les acquérir? Qu'ajoutent-ils à nos beaux gothiques? Un Musée n'est pas un refuge pour tous les tableaux anciens qu'on découvre! Ce qu'il faut réunir, ce sont de belles œuvres, complètes. Un bon tableau caractérise mille fois plus complètement sa période d'art et la fait mieux comprendre que cent tableaux médiocres. Allez donc prendre des leçons à la National Gallery! Réfléchissez à la façon dont ce musée est composé. Cela affinera peut-être votre bon goût qui a l'air peu dégrossi et vous donnera l'idée de ce qu'est et doit être une réunion de bonnes œuvres picturales.

Et où avez-vous acquis ces cinq esquisses de Quellin? Cinq esquisses sans grande valeur, du petit « sous-Rubens » qu'il est inutile d'étaler à une cimaise de grand musée. Quelle idée cela donne-t-il de Quellin? Dans quel but a-t-on acheté cela? Oh! les commissions ont de majestueux silences quand on les interpelle par la voie des journaux. Leurs impuissances se font coites. On dirait que quelque opérateur de sérail a passé par leurs séances, tant leur mutisme est complet. Elles attendent que l'orage soit passé. Mais nous avons en réserve de nouvelles nuées à faire surgir à leur horizon.

QUELQUES LIVRES

Les Récits de Nazareth, par Eugène Demolder. Bruxelles, Ch. Vos.

S'il existait là-bas, quelque part dans les campagnes, une chapelle dédiée à quelque *Notre-Dame à la robe de soie*, nous assignerions son patronat à M. Eugène Demolder, auteur des *Récits de Nazareth*. Nous trouverions dans l'invocation « Notre-Dame » ce qui correspond à la naïveté chrétienne du conteur et dans le terme ornemental « à la robe de soie » ce qui sympathise avec son imagination somptueuse et décorative. L'auteur est en effet un mystique luxueux comme un grand nombre de ses ancêtres, les peintres flamands. Même quand il traite des sujets humbles et pauvres, sa vision ne cesse de lui fournir des comparaisons magnifiques et comme brodées. Il n'est vraiment lui que si son œil, avide d'ors et de perles, est flatté autant que son cœur est ému. Il ne sépare point ces deux joies, qui s'équilibrent et pour ainsi dire se contrôlent au long de ses proses. Ce n'est pas à Memling qu'il fait le plus songer, c'est à l'art orfévré des Mabuse, des Bles, des Blommaert; parfois même à quelque Breughel de Velours, à quelque Savery merveilleux. Il n'est pas un gothique pur, il n'est pas un irréprochable renaissant. Il tient des deux époques glorieuses de notre splendeur esthétique. Et s'il me fallait le définir davantage, — oubliant quelque peu les *Contes d'Yperdamme* en faveur des *Récits*, — je dirais qu'il est plutôt Brabançon que Flamand, qu'il sort du pays non pas des grandes plaines plates, mais de celui des collines légères et des vallons variés. Le sol où se lève Malines, la ville endimanchée, où règne le Bruxelles encore si empreint du jadis charmant, nous paraît être le terrain choisi pour ses jardins d'art.

Dans ses récits actuels règne une sorte d'allégresse fraîche, une lumière de fleurs et d'oriflammes. Il y a fête presque quotidiennement dans son œuvre. La *Légende de saint Nicolas* confirme également cette remarque. Certes traite-t-il des récits mélancoliques, certes ouvre-t-il aussi devant ses lecteurs la clairière des forêts tristes et des mers nocturnes, mais, au résumé, sa vision ne se définit ni désolée ni lugubre. C'est ce qui le caractérise parmi nous où la pensée des poètes et des prosateurs s'acharne sur la fondamentale misère humaine.

Et que dire de son style lent et déplié comme une belle robe de satin et de guipures, ou bien encore comme une superbe nappe damassée où les fruits rouges, violets et jaunes installent un faste savoureux?

On ne le peut suivre sans être aussitôt gagné par l'admiration impérieuse. Il y a là des phrases simples et vives, des images translucides — surtout dans *la Cité morte dans l'or* — qu'on ne peut lire sans les relire et qui seraient citées comme des trouvailles si l'ordonnance de l'ensemble et la couleur générale encore plus admirables ne les faisaient oublier.

Vraiment, les *Récits de Nazareth* sont un très beau livre où la légende se transforme, passe par un cerveau personnel, acquiert une authenticité nouvelle et s'impose familière et comme nôtre. Déjà en des articles enthousiastes, ici même, on a indiqué comment l'évangile a été adapté par M. Demolder à notre climat et comment le Jésus lointain y traverse la Flandre.

L'unique point à mettre en lumière encore est celui-ci. En France où tant d'artistes — les Parnassiens surtout — ont essayé de rajeunir les mythes, ils ne sont arrivé qu'à se copier les uns les autres, si bien que tous les transcripteurs de fables se ressemblent. Chez nous, un seul artiste a été séduit par la même littérature et il a inventé à lui seul un cadre nouveau — celui de son pays — et une vision nouvelle : celle que nous avons tâché d'analyser en ces lignes.

La Vie artistique, par Gustave Geffroy; préface d'Edmond de Goncourt. Première et deuxième séries. Paris, E. Dentu.

Nous avons fréquemment cité le nom de M. Gustave Geffroy, qui occupe en France, avec M. Octave Mirbeau, le premier rang parmi les critiques d'art. Nous avons même, à propos de tel ou tel artiste dont s'ouvrait à Paris une exposition particulière : Claude Monet, Pissarro, Rodin, reproduit des passages qui ont permis à nos lecteurs de se familiariser avec la langue nette et le style ample de l'écrivain.

En deux volumes d'environ quatre cents pages chacun, M. Geffroy vient de réunir les plus substantiels de ses articles, semés dans les quotidiens au hasard de l'actualité. Tentative heureuse, malgré son péril apparent. Telle est la sûreté de jugement et la ferme écriture de M. Geffroy, que cette longue série de notes, de croquis et d'études, parmi lesquelles il en est de fort étendues (plus de cinquante pages, des plus belles, sont consacrées à Eugène Carrière), loin de lasser l'attention ou d'apparaître comme les verres éparpillés d'un kaléidoscope, se lient étroitement les

uns aux autres. Ils subissent une direction unique, énergiquement maintenue. Et à lire attentivement ces deux volumes bondés de réflexions ingénieuses, d'aperçus synthétiques, on éprouve une jouissance spéciale. On se sent en présence d'un esprit loyal et élevé qui a fait de l'art la préoccupation principale de sa vie et qui, par l'étude assidue des maîtres, s'est créé une esthétique rationnelle.

Les artistes préférés de M. Geffroy sont, outre les noms cités plus haut : Whistler, Puvis de Chavannes, Renoir, Raffaëlli parmi les vivants, Manet, Jongkind parmi les morts récents. Mais l'écrivain n'est pas exclusif et consacre de chatoyantes études à Jules Chéret, à Willette, aux peintres du Nippon dont il a pénétré l'intimité. Citons encore, parmi les morceaux les plus savoureux, une description de sarcophage égyptien du Louvre, une visite aux Holbein de Bâle, un curieux récit de danses exotiques à l'Exposition de Paris. La revue des Salons de 1890, 1891 et 1892 complète ces volumes instructifs et variés. Si le critique paraît un peu perplexe en face des manifestations nouvelles, il s'exprime néanmoins à leur égard avec le respect que méritent les tentatives personnelles. Sa critique n'est pas étroite, bien qu'elle marque sans hésitation ses dilections et ses antipathies.

Une préface de Goncourt, deux délicates pointes-sèches, l'une d'Eugène Carrière, l'autre d'Auguste Rodin, fleuronnent *la Vie artistique*, qui prendra place dans toutes les bibliothèques d'artistes.

Misères, par Mlle Marguerite van de Wiele. Paris, Paul Ollendorf.

Nous avons dit l'étrange aventure arrivée à Mlle Marguerite van de Wiele, qui, ayant soumis à l'Académie le manuscrit d'un recueil de nouvelles intitulé *Misères*, s'est vu retourner son œuvre avec des annotations aussi littéraires qu'ingénieuses, dont nous caractérisions la profondeur (1).

Depuis, le livre a paru, présentant dans une suite de petits tableaux très concentrés, tracés d'une main délicate et précise, la série des humaines misères : misère lâche ou tragique, misère héroïque ou grotesque, intellectuelle ou physique, gaie ou macabre, misère d'enfant ou misère de cœur, tout un musée de la souffrance morale, décrit avec une âme d'artiste, avec une discrétion de sensibilité qui rend l'effet plus intense et laisse l'impression se dégager du fond même des choses.

Dans une étude plus étendue qui termine le volume, Mlle van de Wiele s'est plue à encadrer dans un paysage de Nice le récit d'une de ces existences d'enfants rachitiques dont toutes les facultés se concentrent en une sensibilité qui les fait si touchants. La description des lieux et des fêtes si souvent célébrés alterne avec les développements de cette psychologie miséreuse sans en détourner trop sensiblement l'attention.

Le livre est d'une lecture attachante et Mlle van de Wiele a été bien inspirée dans le choix d'un sujet si propre à mettre en relief les qualités de son talent à la fois très ferme et très féminin.

Accusés de réception

Un episodio d'amore nella colonia « Cecilia », del Dott. Giovanni Rossi (Cardias); Livorno, a cura del giornale *Sempre Avanti !...* — *Paroles pour Georges Eekhoud*, par Camille Lemonnier (28 octobre 1893); Bruxelles, P. Lacomblez. — *Neigefleur*, drame en un acte, par Edmond Coutances; Paris, Edmond Girard (édition des *Essais d'art libre*). — *Les Récits de Nazareth*, par Eugène Demolder; Bruxelles, Ch. Vos. — *A jouer..... ou à lire* (I. Sacrifice — II. Le Médaillon), par Isidore Van Cleef; Bruxelles, B. Knœtig. — *Ibis*, par Paul Leclercq; frontispice d'Auguste Donnay; Paris, édition de *la Revue blanche*. — *Manuel de prononciation*, par Jeanne Tordeus. Nouvelle édition revue et corrigée, augmentée d'une préface de M. Edouard Thierry, ancien administrateur du Théâtre-Français; Bruxelles, Lacomblez.

(1) Voir *l'Art moderne* du 13 juillet 1890.

APRÈS LE SALON

Protestations d'artistes.

Les artistes protestataires se sont réunis la semaine passée en assemblée générale pour discuter le projet de règlement dont nous avons parlé (1).

Ce projet a été soumis à M. Puvis de Chavannes, président de la Société des artistes français, et approuvé par lui en ces termes :

« J'ai lu avec attention votre projet de règlement; il m'a paru bien compris et de nature à donner satisfaction aux artistes.

Un article entre autres m'a frappé par sa justesse : c'est celui ayant trait à la limitation du jury. L'expérience prouve, en effet, qu'un jury trop nombreux ne tarde pas à se désagréger, chacun s'en remettant à son voisin qui s'en remet lui-même aux autres... et les responsabilités s'effacent. De là des erreurs insaisissables et toujours très fâcheuses.

Je souhaite sincèrement que votre programme reçoive bon accueil. »

Il a été adopté dans son ensemble par l'assemblée, après une discussion au cours de laquelle on a précisé quelques détails. Il a été décidé entre autres que l'élection des membres du jury aurait lieu avant l'expiration du délai pour l'expédition des œuvres, afin que les artistes mécontents du résultat du scrutin puissent s'abstenir.

Une liste des œuvres acceptées et refusées devra être rédigée et signée par le jury après chacune de ses séances.

Les exposants seront admis à visiter le Salon six jours avant l'ouverture et pourront retirer les œuvres qui leur paraîtraient sacrifiées par le placement. Les membres de la presse auront accès à l'exposition cinq jours avant l'ouverture.

Reste à faire sanctionner ce projet par le Gouvernement.

Concours Godecharle.

Aucun candidat n'a été désigné pour le prix dans la section de sculpture. A l'unanimité, le jury a proposé d'accorder un subside à M. Léon Gobert, l'auteur du *Héros*, et à M. Van Emelen, l'auteur du *Petit Baigneur*.

Pour la peinture, les jurés ont, par deux voix contre une (celle de M. F. Khnopff), écarté du concours la grisaille de M. Wansart, *Ames errantes*, cette œuvre ne remplissant pas les conditions du règlement, qui exige que les concurrents présentent un « tableau ». D'après MM. Hennebicq et Rosier, il faut, pour constituer un tableau, une toile peinte à l'huile.

M. Wante, auteur de la toile : *Il a souffert pour nous*, a été, par deux voix (M. Khnopff s'étant abstenu parce qu'il ne partage

(1) Voir *l'Art moderne* des 15 et 29 octobre derniers. — Voir aussi, sur la *Ligue artistique* et les protestations des artistes, nos numéros des 24 septembre, 1er et 8 octobre.

pas l'opinion de MM. Hennebicq et Rosier au sujet de l'interprétation du règlement) proposé pour le prix. Un subside de 2,000 francs, à servir annuellement pendant trois ans, a été alloué à M. Wansart. Des subsides ont été également accordés à MM. Van Heesbroeck *(le Consolateur des eselaves)* et Hodru *(Bethléem)*.

Le jury d'architecture a désigné en premier lieu pour le prix M. Fidèle Lambot *(Etablissement de bains de mer)*, et en second lieu M. Auguste Cools *(Palais de l'industrie et du commerce)*.

Pour la prochaine tombola.

C'est M. Guillaume Vanderveken, ancien Prix de Rome, qui a été chargé d'exécuter la gravure qui sera offerte en prime, lors du prochain Salon, aux souscripteurs de deux séries d'actions de la tombola.

L'œuvre choisie sera probablement le *Charles-Quint* de M. Albrecht De Vriendt qui appartient aux musées de l'Etat.

UN ENNEMI DU PEUPLE

(*Correspondance particulière de* L'ART MODERNE.)

« L'OEuvre » vient de rencontrer, avec ce second spectacle de saison, le plus décisif succès qui lui puisse advenir; en sortant, Octave Mirbeau fiévreux et enthousiasmé me disait : « Vous ferez autre chose, mais vous ne dépasserez pas ceci, le théâtre ne vous offrira jamais mieux et ce ne sera jamais plus parfait. » Je pense, aux acclamations répétées de la foule, qu'il avait raison. Le génie d'Ibsen transporte si violemment et exalte si haut les volontés, qu'on touche tout de suite au paroxysme, et que tout est forcé d'aller bien, du talent des acteurs à la compréhension du public : chacun est d'accord devant la lucidité et la beauté du maître de Christiania, et en cette soirée le cri d'admiration fut universel.

Ce qu'est *Un Ennemi du Peuple*, pourquoi le redire à des lettrés? Un long triomphe de la justice et de la morale véritable, une terrible condamnation du mensonge social, c'est toute l'œuvre. Elle était marquée en notre esprit dès l'origine, nous comptions sur elle, nous pensions que la jouer serait anssi conforme à notre idéal d'art et de raisonnement qu'aux intérêts matériels de notre entreprise. Nous n'avons pas été déçus : le théâtre fondé il y a deux mois sort de là plus grand, affermi en plein Paris, et la presse entière est contrainte à s'en inquiéter sérieusement. Sans doute ainsi « l'OEuvre » conquerra-t-elle sous peu la place conquise jadis par le Théâtre Libre : mais au lieu de nous borner, comme le fit M. Antoine, à un répertoire à formules, nous partirons de cette situation acquise pour ouvrir enfin le grand débat, donner une belle et bonne tribune aux voix éparses de la génération de demain, jusqu'ici confinée dans des librairies de luxe et des cénacles restreints. J'ai dit récemment en ce même journal (1), lors de *Rosmersholm*, les intentions auxquelles M. Lugné-Poe apporte sa hautaine activité et sa précoce expérience : j'ai dit aussi notre but, notre désir de frayer une route à nos amis, je n'y reviendrai donc que pour constater, de par l'accueil uniformément excellent de l'opinion, que notre tâche s'annonce moins difficultueuse que nous le pensions.

L'effet moral de *Un Ennemi du Peuple* a été très grand et très profond, autant à la répétition générale qu'à la première. La soirée orageuse marquera parmi les mémorables. Elle s'ouvrit par une conférence du poète Laurent Tailhade, que tous les journaux politiques invectivent avec fureur, et duquel je veux dire un mot simple : il a été admirable. Débutant par quelques-uns de ces mots ironiques et d'une féroce élégance qui l'ont rendu fameux dans les lettres, détesté des coquins et aimé des honnêtes gens, M. Laurent Tailhade quitta soudain le ton plaisant, et, gagné par l'émotion ibsénienne qu'il devait commenter, cingla ce que Flaubert appelait le panmuflisme universel en phrases d'une si âpre, si noble et si généreuse colère, qu'il enleva la salle dans un élan inattendu. Des sifflets partirent des loges bourgeoises, une querelle énorme s'ensuivit; durant un quart d'heure M. Laurent Tailhade resta froid et impassible sous les invectives des journalistes et du bas public des premières, et reprit la parole jusqu'au bout, en grand poète aux périodes achevées et somptueuses, prédisant sur notre société aveulie et lâche l'aurore des temps nouveaux. Il ne fit pas grâce d'un mot, soutenu par les applaudissements frénétiques de toute la jeunesse debout, l'acclamant. La conférence s'acheva dans une tempête de cris contradictoires, où domina celui de « Vive l'anarchie! » jailli de trois cents poitrines.

La pièce fut écoutée religieusement, le charmant premier acte posa nettement la situation, l'intérêt grandit, la salle s'échauffa, le troisième assura l'ovation finale, l'acte de la réunion publique porta profondément. Il fallait être Ibsen pour oser cet effet singulier : faire siffler par les acteurs eux-mêmes. C'était là ce que les artistes attendaient avec curiosité : l'impression fut étrange. L'électricité des quinze cents esprits anxieux ainsi mis en présence, toujours prête à se concentrer en un seul courant, et pourtant forcée par le dramaturge à se diviser, sursauta dans une discordance dont jamais une pièce n'avait donné d'exemple. M'étant amusé à me mêler aux figurants, — tous de jeunes artistes, peintres, sculpteurs, poètes, dont l'ensemble fut merveilleux, — je vis à maintes reprises plusieurs d'entre eux, oubliant leur rôle, applaudir avec toute la salle les paroles superbes de Stockmann qu'ils devaient huer : et je me demandais qui, hormis le maître, eût eu l'audace, confiant à un seul personnage une opinion, d'en jeter sur la scène deux cents pour la combattre, provoquant ainsi une tension d'énervement si périlleuse pour le succès, forçant la scène et le public à se disloquer au lieu de s'entendre. La soirée s'acheva aussi bellement qu'elle avait commencé sur ce cinquième acte d'une sublimité si rare, d'un dialogue allant si aisément du simple au grand, où l'art théâtral d'Ibsen atteint si absolument au génie.

Une grande manifestation libertaire ne cessa de doubler l'intérêt dramatique. Le troisième acte surtout y aida : il fut une cruelle humiliation pour tous les journalistes présents, soufflétés à chaque phrase — et combien Ibsen les dévoile dans leur hypocrite malhonnêteté! — par les acclamations ironiques des jeunes écrivains présents. M. Henri Fouquier, mal à l'aise, tournait vers M. Canivet des regards navrés... Et l'on riait de bon cœur. Quand enfin le docteur Stockmann en vint à la scène célèbre où il stigmatise les chefs de partis et prévoit leur ruine, une clameur formidable ébranla le public, le cri « Vive l'anarchie! » monta à nouveau et salua la chute du rideau, bientôt relevé pour l'annonce du grand nom d'Ibsen, devant lequel tous se découvrirent.

M. Lugné-Poe anima avec une maîtrise et une verve incroyables le rôle écrasant et complexe de l'Ennemi du Peuple; M. Ravet joua excellemment le rôle du préfet Peter; M. Charny s'acquitta au mieux du personnage du vieux et vindicatif beau-père Mortenkill. MM. Lagrange et Desmarets furent deux journalistes aussi

(1) Voir *l'Art moderne* du 15 octobre dernier.

plats, traîtres et répugnants que ceux que nous subissons dans la vie. M. Depas figura avec une pauvre et ridicule vérité l'imprimeur Aslaksen, le modéré trembleur. Mmes Camée et de Pontry, la petite Georgette Loyer, l'Yniold étonnant de *Pelléas et Mélisande*, jouèrent comme il fallait. Et je ne dirai rien des cent cinquante figurants, sinon que M. Lugné-Poe eut une excellente idée le jour où il fit appel à de jeunes artistes au lieu de ramasser de-ci de-là les ordinaires pauvres diables des théâtres subventionnés, car l'acte de la réunion publique fut, de l'avis général, mouvementé au mieux.

Les meilleurs artistes étaient là : je noterai au hasard Octave Mirbeau, Stéphane Mallarmé, José-Maria de Hérédia, Rochegrosse, Georges Khnopff, Catulle Mendès, le comte Herman Bang, Jean Lorrain, Roger Marx, Réjane, que sais-je ! Et tout ce qui a un nom dans la jeune génération littéraire applaudit avec délire. Quand je sortis, comme je disais adieu à Henry de Groux, pâle d'enthousiasme, je vis soudain dans la foule le fin visage de Mme Rachilde : et elle me montrait ses gants déchirés, avec un sourire...

CAMILLE MAUCLAIR

EXPOSITION DE SMITH-HALD

au Cercle artistique.

Smith-Hald — un nom connu, apprécié. Le peintre a un tableau au Luxembourg, à ce qu'on dit. Mais, franchement, nous ne comprenons pas cette réputation. C'est un paquet de très mauvaises toiles que M. Smith Hald a envoyé au Cercle artistique. Ce sont des quelconqueries de marines bleues, des montagnes de chromos, des bateaux qu'on dirait fabriqués pour servir de jouets d'enfants. Pas de lumière, pas de poésie ; un métier lourd et banal. Certaines choses dignes d'être reproduites à l'intérieur de coquillages, pour les bazars des villes de bains.

Conférence de M. Verriest

Au Cercle Léon XIII a eu lieu une conférence de M. le professeur Verriest, qui a intéressé au plus haut point tous ceux qui en art s'occupent de cette question fondamentale : le rythme.

Pour le conférencier, c'est au sens musculaire (encore peu étudié) qu'il faut rattacher le rythme de la parole, plutôt qu'au sens auditif. C'est également de ce sens que dépendent les attitudes expressives et la danse. Ce sens est donc très étendu et son empire est énorme. Le rythme déterminé par lui a ses racines dans l'être entier et non pas dans une localisation.

Scientifiquement, le conférencier a établi l'arbitraire des anciennes règles basées sur des décrets et des préceptes de pédagogues et n'ayant point pour source la vraie nature profonde.

La conférence de M. Verriest sera publiée. Nous y reviendrons attentivement. L'art nouveau du vers y trouve un appui net.

PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS

THÉATRE DE LA MONNAIE

Farfalla, ballet en un acte par M. OSCAR STOUMON.

Ce ballet directorial et entomologique a soulevé une petite tempête. Des sifflets nourris et persévérants ont brusquement éclaté aux étages supérieurs, provoquant, selon l'usage, d'énergiques applaudissements de la part des spectateurs d'en bas. Des képis galonnés ont fait irruption au paradis. Des bras se sont tendus, en gestes irrités, vers les perturbateurs. Des cris : A la porte ! ont corsé d'un accompagement inattendu l'aimable banalité d'une valse. Et durant quelques instants le chef d'orchestre est demeuré perplexe, le baton levé, suspendant le jeté-battu d'une ballerine déconcertée, bien près, la pauvrette, de fondre en larmes.

Le charivari a reporté les assistants aux soirées fameuses des *Maîtres-Chanteurs* et de *la Puissance des Ténèbres*. Et du coup, voici *Farfalla* presque célèbre.

Farfalla? Un ballet auquel la direction du théâtre a donné un cadre inusité : costumes élégants, d'un déshabillé suggestif, décors frais, lumière électrique à profusion, mise en scène merveilleuse. On ne fait pas mieux au Crystal Palace, à l'Empire et à l'Alhambra.

Le sujet? Ah ! dame, le sujet d'un ballet !... On y voit danser, sautiller, paraître et disparaître une multitude d'insectes ailés, papillons, phalènes et libellules. Un monsieur essoufflé donne la chasse à un lépidoptère zébré qui, par un juste retour des choses d'ici bas, poursuit d'un filet vengeur le collectionneur maladroit. Celui-ci est sauvé par un garde-chasse en livrée émeraude violemment épris d'un papillon bleu mué en une danseuse exquise. Mais la plus « mouche » est la fiancée du dit garde-chasse, qui proteste par des ronds de jambe et des entrechats contre la trahison de son amant. Tout cela finit par une ronde de papillons versicolores tombés du cintre, et voletant parmi les tarlatanes et les paillettes de ces dames, sous un flot de lumière mauve. Et voilà.

Quelle joie artistique si les directeurs de la Monnaie traitaient avec une pareille magnificence les ouvrages sérieux qu'ils mettent en scène !

On nous assure que ce ballet est dansé sur une musique nouvelle, et que l'auteur de cette musique est M. Oscar Stoumon. Nous avouons avoir été très émerveillé des richesses inaccoutumées du spectacle et de la grâce de Mlles Riccio et Rivolta, pour écouter la partition. Il nous a semblé percevoir des motifs connus, des fragments d'opérettes et de ballets célèbres, *la Nuit de Noël*, *Miss Helyett*. Cela ne nous paraissait qu'un simple prétexte à exhibitions séduisantes, ce qui rendait l'affaire des sifflets d'autant plus inexplicable. Il faut croire que nous nous trompions, puisqu'on a sifflé. Que l'auteur s'en réjouisse, au surplus. Car — Flaubert l'a dit — « être sifflé n'est rien, être applaudi est parfois très amer ».

Les abonnés ont eu tort d'applaudir. Ils ont dû gâter la joie de leur directeur.

L'Art à Liége.

Une nouvelle association d'artistes vient, sous le titre : *Union artistique*, de se constituer à Liége, la ville la plus fermée aux idées nouvelles. Une commission provisoire, composée de trois peintres ou sculpteurs : MM. Aug. Donnay, L. Moreels et J. Rulot, de trois musiciens : MM. S. Dupuis, L. Charlier et L. Vandenschilde, et de trois hommes de lettres : MM. O. Colson, P. Gérardy et R. Ledent, a été chargée d'élaborer un programme et un projet de statuts. M. Jules Sauvenière a éte nommé secrétaire du comité.

Nous applaudissons de tout cœur à cette initiative et souhaitons bonne chance à l'*Union artistique*.

***

Les *Nouveaux Concerts* liégeois, fondés et dirigés avec un ies parfaite compréhension artistique par M. Sylvain Dupuis, sont fixés aux dimanches 3 décembre, 11 février, 18 mars et 6 mai.

On entendra au premier concert M. Eugène Ysaye; au second, M. César Thomson; au troisième, M. Eugène d'Albert. Le quatrième concert sera consacré à l'audition du premier et du deuxième acte de *Tristan et Iseult* avec la distribution suivante : *Tristan*, M. Ernest Van Dyck; *Yseult*, Mlle Gabrielle Lejeune; *Brangaene*, Mme Fick-Wéry; *Kourwenal*, M. Ch. Gilibert; *Un jeune matelot*, M. Désiré Demest. — Chœurs de *Matelots* et de *Chevaliers*, la Société royale « La Légia ».

***

Les concerts du Conservatoire, dirigés par M. Radoux, promettent d'être également fort intéressants. Au premier concert on entendra le quatuor Joachim et l'illustre maître y exécutera le Concerto en *ré majeur* de Beethoven. Le second concert sera donné avec le concours de Sarasate. Le troisième sera consacré exclusivement à l'audition des *Béatitudes*, l'œuvre maîtresse de César Franck Les solistes principaux seront Mlle Decré, MM. Auguez et Fournets, tous trois de l'Opéra de Paris, et M. Demest, professeur au Conservatoire de Bruxelles. Quoique ne devant être exécutée que fin mars prochain, cette œuvre est déjà en répétitions.

***

Les *Tablettes wallonnes*, nouveau journal hebdomadaire d'art et de critique (à Liége, rue du Pont-d'Ile, 51), ouvrent une souscription pour élever sur une des places publiques de Liége un monument à César Franck. L'exécution de ce monument sera confiée au sculpteur Rulot.

Les Ruines de Villers.

Très justes en leur mélancolie, ces réflexions de *l'Indépendance* au sujet des ruines de l'abbaye de Villers :

« On restaure les ruines de Villers. Elles sont déjà nettoyées et débarrassées de leurs décombres, et avant peu seront remises à neuf. Deux ministres viennent d'aller les visiter et sont satisfaits de l'avancement des travaux. J'avoue que cela m'inquiète un peu, cette restauration de ruines, surtout quand elles sont imposantes et si vraiment romantiques que celles de Villers. Si l'on doit rebâtir la chapelle, ouverte aujourd'hui à tous les vents et si terriblement belle dans sa dévastation, nous aurons une chapelle de plus dans le pays et il n'en manque guère. S'il ne s'agit, au contraire, que de rajuster et de remettre d'aplomb les hautes murailles et leurs colonnades ébranlées et chancelantes, nous aurons encore l'ancien édifice démembré et en morceaux, mais ce ne seront plus que des murs sans toit et des colonnes sans support. Cela ne dira plus rien et cela commencera par être simplement laid en attendant qu'on le badigeonne et que ce soit affreux.

Pourquoi ne veut-on pas comprendre que la beauté des ruines, c'est d'être des ruines! N'avons-nous pas assez de monuments neufs et de villes toutes récentes, et d'anciens édifices rebâtis de fond en comble, et de pierres retaillées et de moellons propres, pour ne pas laisser quelque part, dans un coin, un de ces paysages romantiques faits de décombres et de souvenirs mélancoliques, comme nos pères les aimaient tant et où peuvent aller rêver les âmes tendres s'il y en a encore! Jadis on visitait le Rhin et le Danube dans l'émotion de leurs châteaux penchés en débris sur les sommets. On s'occupe de relever les châteaux les uns après les autres et le Rhin devient banal comme un décor d'opéra comique. La Meuse depuis longtemps n'a plus sur ses rives que des établissements industriels et des carrières. Plus la moindre ouverture à l'imagination. C'est de l'eau qui porte les bateaux et fait tourner les moulins et voilà tout. Nous avions les ruines de Villers; elles restaient le seul lieu du pays où il était encore possible de lire les vers de Lamartine ou l'un des poèmes de Byron, ou quelqu'une de ces légendes allemandes de chevaliers et de moines, qui font frissonner. Et quand Villers fraîchement repeint reluira au soleil comme un sou neuf, tout un monde de poésie se sera envolé, et le romantisme sera banni de son dernier refuge. »

Chronique judiciaire des arts

Faux Courtens.

Le paysagiste Franz Courtens, le peintre de la fameuse *Pluie d'or*, était averti depuis quelque temps, dit *la Réforme*, que des tableaux apocryphes revêtus de sa signature étaient offerts en vente. Un hasard mit l'artiste sur la piste du faussaire. M. Courtens reçut un jour une lettre d'un collectionneur de Malines lui demandant de venir vérifier l'authenticité d'un paysage signé Courtens qu'on venait de lui vendre.

Le tableau était faux. Le vendeur était un nommé François-Constant Van der Perre, demeurant à Saint-Josse-ten-Noode, rue de la Rivière. M. Courtens déposa plainte; le parquet saisit le tableau et découvrit, dans diverses maisons particulières, cinq autres tableaux portant la même signature apocryphe.

Van der Perre commença par prétendre qu'il était de bonne foi, qu'il avait acheté et payé ces œuvres comme si elles avaient été authentiques. Il fut bientôt forcé d'avouer qu'il y avait lui-même apposé une fausse signature. Deux des tableaux avaient été commandés par lui à un jeune artiste, M. K...

Van der Perre avait gratté la signature de M. K... et y avait substitué celle de Courtens.

Il essaya d'abord de soutenir que M. K... était d'accord avec lui et avait livré ses tableaux non signés, laissant à Van der Perre le soin de mettre la signature. Mais M. K... démontra qu'il était, presque au même titre que M. Courtens, la victime de Van der Perre, et déposa plainte contre lui pour avoir, infraction prévue par la loi sur le droit d'auteur, enlevé frauduleusement la signature de deux de ses œuvres.

Van der Perre se décida enfin à entrer dans la voie des aveux. Il déclara notamment qu'il avait acheté un des tableaux six cents francs; qu'après l'avoir revêtu de la signature de M. Courtens il l'avait vendu 2,800 francs; il ajouta que le tableau, s'il eût été authentique, eût valu six ou sept mille francs. Comme on voit, le procédé était assez lucratif.

Il était si bien entré dans les habitudes de Van der Perre, qu'il en était arrivé à le pratiquer pour rien, « pour l'honneur ». C'est ainsi qu'ayant à offrir un souvenir à quelqu'un, il lui avait donné en cadeau un panneautin quelconque, qu'il avait signé Courtens.

Van der Perre, qui s'intitule marchand de tableaux et expert (!), était cité à comparaître la semaine dernière devant la 6e chambre correctionnelle de Bruxelles, du chef d'avoir frauduleusement apposé la signature Courtens sur cinq tableaux, et avoir frauduleusement enlevé de deux tableaux de M. K... la signature. Il a été condamné, par défaut, à six mois de prison et 226 francs d'amende.

Le tribunal a ordonné la confiscation des tableaux pour autant qu'ils appartiennent à l'inculpé.

Petite chronique

Une bonne nouvelle : M. Lugné-Poe arrivera cette semaine à Bruxelles avec sa troupe pour donner au Théâtre du Parc quelques représentations de *Rosmersholm* et de *l'Ennemi du Peuple* qui lui ont valu à Paris un succès éclatant. Il débutera samedi prochain par *Rosmersholm*.

Une exposition de peintures et pastels de M. et Mme Wytsman est ouverte depuis hier au *Cercle artistique*.

L'ouverture de la 34e Exposition organisée par la *Société des Aquarellistes* aura lieu samedi prochain, 25 courant, à 2 heures, au Musée moderne.

Le Cercle « Pour l'Art » annonce l'ouverture de son exposition annuelle pour le 13 janvier prochain. Les artistes invités à y prendre part sont : MM. Burne Jones, A. Gandara, Aman Jean, H. de Groux, R. Wiener, E. Gallé, P. Roche, Walgren, M. Denis, P.-E. Cornillier, E. Azambre, A. Rosenkrantz, A. Cuvelier, E. Couty et G. d'Espagnat.

La Justice agrandit son format et réduit à 3 francs le prix de son abonnement annuel. Le numéro d'aujourd'hui contient la liste des collaborateurs :

MM. Em. Brunet, R. Bôn, Bury, F. Cocq, docteur Aug. Crockaert, Hector Denis, J. des Cressonnières, Jules Destrée, L. Dumas, M. Desgenêts, Georges Eekhoud, L. Furnemont, G. Garnir, Ch. Gheude, H. Gedoelst, W.-L. Gorissen, G. Grimard, Max Hallet, G. Hennebert, P. Janssens, H. La Fontaine, J. Laenen, H. Lebœuf, Octave Maus, L. Morichar, P. Pastur, S. Pierron, Edm. Picard, E. Royer, P. Sainte-Brigitte, P. Salkin, docteur Terwagne, Em. Vandervelde, Em. Verhaeren.

La rédaction et l'administration sont transférés rue d'Isabelle, 42, à Bruxelles.

Encore une revue nouvelle ! Allons tant mieux. A cent, nous ferons une croix. Le nouveau né s'appelle modestement *Feuille d'échos*, et, en sous-titre, un peu plus pompeusement : *Revue belge illustrée d'art, de littérature, de sport et de théâtre.* Bureaux : rue de Longue-Vie (nos souhaits d'idem !), 36, à Bruxelles. Abonnements : fr. 2.50 par semestre, 3 francs pour l'union postale.

A l'occasion de l'achèvement des travaux de réfection du Palais de la Bourse et de l'inauguration de son nouvel éclairage, un concert extraordinaire sera donné aujourd'hui, à 3 heures, avec le concours des musiciens de l'armée et des élèves des cours de chant d'ensemble des écoles communales de Bruxelles, sous la direction de M. Watelle. Exécution *en costume* des vieilles chansons, airs populaires et originaux, harmonisés et orchestrés par M. G. Huberti pour le Cortège de l'Agriculture. Intermède par la musique du régiment des grenadiers sous la direction de M. C Bender.

M. Sarasate, le célèbre violoniste, et Mlle Berthe Marcx viendront, en janvier prochain, donner une soirée aux concerts Schott.

Rappelons, à ce propos, que la première audition du quatuor Joachim aura lieu, aux mêmes concerts, mardi prochain, à 8 heures.

Voici le programme de la soirée : Haydn, quatuor en *fa* majeur, op. 77 ; Schubert, quatuor en *la* mineur ; Beethoven, quatuor en *mi* bémol majeur, op. 127.

Le programme du premier concert du Conservatoire comprendra, comme nous l'avons annoncé, le *Magnificat* de J.-S. Bach et le Psaume XVIII de Marcello. Ajoutons que M. Gevaert se propose de donner pour son dernier concert (dimanche des Rameaux), une nouvelle audition de la *Neuvième Symphonie* de Beethoven.

Deux grandes œuvres chorales sont inscrites au programme des Concerts populaires : *Le Paradis et la Péri* de Schumann, qui n'a plus été exécutée depuis vingt ans à Bruxelles, et *Francesca de Rimini*, une œuvre nouvelle de Paul Gilson sur un texte de M. J. Guillaume. Le concert Wagner sera spécialement consacré à des fragments de la *Götterdämmerung*.

Le premier concert est fixé au 10 décembre. On y entendra deux œuvres de Saint-Saëns : la Symphonie en *la* et le Concerto pour piano en *sol* (soliste : M. Arthur De Greef) ; le conte du *Chat* de Rimsky-Korsakoff, la Fantaisie sur des airs flamands de M. De Greef, et probablement une ouverture de Tschaïkowsky, en mémoire du maître russe regretté.

Le 7 janvier aura lieu un concert extraordinaire sous la direction de M. Herman Lévy, l'un des trois chefs d'orchestre de Bayreuth.

M. César Thomson est engagé pour le troisième concert d'abonnement, qui aura lieu en février.

Enfin, il est question d'exécuter une des grandes œuvres chorales de César Franck, probablement *Rédemption*.

Le Théâtre du Parc donnera aujourd'hui, en matinée, à 1 h. 1/2, *le Monde où l'on s'ennuie*, avec Mlle Reichenberg et Mme Favart. Des monologues dits par Mlle Reichenberg compléteront le spectacle. Le soir, *Nos Bons Villageois*.

Lundi, première représentation de *la Crise*. Mardi, dernière représentation de la tournée Reichenberg-Favart : *les Demoiselles de Saint-Cyr* et *le Bon vieux temps*.

Aux Galeries, *la Mascotte* a succédé à *le Cœur et la Main* en attendant *Cliquette*, dont la première représentation aura lieu samedi prochain.

La question des Musées. — Nous avons vu avant-hier à midi, dans la salle des gothiques, au Musée de Bruxelles, un cadre, d'un tableau de M. Schoen (école) n° 50, plein de coups de brosse qu'un copiste y avait appliqués afin d'essayer sans doute ses couleurs. C'est infect !

Le roi de Norwège vient de nommer Henrik Ibsen grand-croix de l'ordre de Saint-Olaf.

Cette distinction n'ajoute rien à la célébrité de l'auteur du *Canard sauvage*, de *la Dame de la Mer*, de *Rosmersholm*, des *Revenants*, d'*Hedda Gabler*, mais elle fait honneur au gouvernement du roi Oscar.

On nous écrit de Paris :

La maîtrise, déjà célèbre, de Saint-Gervais, fondée et dirigée par M. Charles Bordes, exécutera le mardi 28 novembre, à 10 heures du matin, la Messe à six voix (dite du Pape Marcel) de Palestrina, trois motets à quatre voix (*Estote fortes*) de Vittoria, *Pulvis et Umbra* de Roland de Lassus et *Diffusa est gracia* de Nanini, enfin l'*Exultate Deo* à cinq voix de Palestrina.

Cette solennité artistique et religieuse aura lieu au profit de l'*Œuvre de la Maîtrise* (atelier de gravure de musique pour les jeunes garçons chanteurs).

S'adresser pour les places réservées rue François-Miron, 2.

Le Figaro et *le Gaulois* ont ouvert une souscription en vue d'un monument à élever à Gounod. Un comité s'est formé déjà, et parmi les adhérents figurent : MM. Ambroise Thomas, Massenet, Saint-Saëns, Reyer, Bertrand, Gailhard, Carvalho, Sardou, Alexandre Dumas, Jules Barbier, Gérôme. *Le Figaro* et *le Gaulois* s'occupent activement de grouper, dans ce but, les amis et admirateurs du maître. Un comité de dames patronesses, à la tête duquel se trouve Mme la comtesse de Greffulhe, vient d'être adjoint à la Commission.

Conclusion d'un bel article du *Gil Blas*, signé Jean Ajalbert, consacré à Antoine et au Théâtre Libre :

« Le Théâtre Libre vient de rouvrir avec éclat. Tandis qu'il poursuit sa carrière aux Menus-Plaisirs, à l'Eden, Antoine, cet hiver, va reprendre les pièces de son répertoire pour le grand public — des pièces qui ne furent remontées que par hasard, çà et là, à Paris, dont quelques-unes sont près de la centième en province et à l'étranger !

A cette nouvelle du Théâtre Libre à l'Eden, je ne me suis point rappelé sans émotion la modeste salle de l'Elysée des Beaux-Arts, pareille à un bateau de pauvre pêcheur ! Voici Antoine sur le grand vaisseau de l'Eden, avec lequel jusqu'à présent personne n'a pu tenir la mer... Antoine est vaillant comme à l'autre départ, il y a huit ans.

Il me fait songer à Christophe Colomb — parfaitement.

« Vous voyez bien que nous approchons, crie-t-il... Courage... Encore un coup, et ça y est... Si nous n'avons pas touché de terre nouvelle encore, nous avons tout de même visité pas mal de beaux jardins français ou exotiques... Nous en verrons d'autres... »

Souhaitons-lui bon voyage, nous tous qui lui devons quelques-unes des heures de joie et d'enthousiasme de ces dernières années.

Bon voyage, vieux, je te souhaite...

Et comme on fait flotter son mouchoir à ceux qui partent, je suis heureux d'agiter ici ces quelques feuillets de chronique en salut amical à l'ami qui prend le large... »

BREITKOPF & HÄRTEL

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

DÉPOSITAIRES DES

PIANOS BECHSTEIN

Seul dépôt pour la Belgique

DES

HARMONIUMS ESTEY

DEMANDER LE CATALOGUE

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE

sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 18[illegible]5. *Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de **220 millions**

RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15** et **17** suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Brux**

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES

67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin

Vins de toutes provenances

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

VILLE DE BRUXELLES

Le notaire LE COCQ, résidant à Ixelles, rue d'Arlon, 16, à l'intervention de son collègue Me EDOUARD DUBOST, résidant à Bruxelles, rue Montoyer, 2A, vendra publiquement, les *Mercredi 22, Jeudi 23, Vendredi 24 et Samedi 25 novembre 1893*, à 2 heures précises de relevée, en la **Galerie Saint-Luc, 10, rue des Finances**, à Bruxelles, les

BELLES ARGENTERIES ANCIENNES

ANCIENNES PORCELAINES

de la Chine, du Japon, de Saxe, de Tournai, etc.

Anciennes Faïences de Delft

OBJETS DE VITRINE

Boîtes, Étuis, Miniatures, Montres, Bijoux, Bronzes et Cuivres anciens

PANNEAUX DÉCORATIFS, TABLEAUX, etc.

formant la collection de

M. Jules DUBOST

Experts : MM. J. et A. LE ROY frères, 12, place du Musée, Bruxelles.

EXPOSITIONS :

Particulière le lundi 20 novembre | *Publique* le mardi 21 novembre de 10 heures du matin à 4 heures de relevée.

Catalogue au bureau du journal.

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM 32, rue de l'Industrie

TREIZIÈME ANNÉE. — N° 48. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 26 NOVEMBRE 1893.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

ABATAGES. — LA BOURGEOISIE AU THÉATRE. *La Crise.* — LA LIBRE ESTHÉTIQUE. — AU MUSÉE ANCIEN. — EXPOSITION DE M. ET Mme WYTSMAN. — NOTES DE MUSIQUE. *Concert du « Choral mixte » ; Concert de musique ancienne ; Le Quatuor Joachim.* — THÉATRE DE LA MONNAIE. *Jérusalem.* — LA VENTE LEYS. — PETITE CHRONIQUE.

ABATAGES

C'est encore de nos arbres qu'il s'agit, des arbres orgueilleux qui élèvent sur les grand'routes, dans l'aridité des plaines que fait flamber le soleil, des nefs ogivales où se réfugie la piété des artistes. Les sauvages auxquels on confie l'administration du peu de verdure nationale que nous laisse le défrichement des forêts ne se contentent plus d'ébrancher, de saccager, de mutiler les arbres, d'en faire, au gré de leur fantaisie barbare, des balais ou des plumeaux, des goupillons ou des têtes-de-loup. Il leur faut la sève, il leur faut le tronc, il leur faut la couronne. Ils abattent, ils rasent à niveau du sol, après quoi ils dépècent et ils emportent les membres. Et les vieilles routes à relais et à roulage, les longues routes rectilignes qui résonnaient jadis du bruit de ferraille des diligences, du clic-clac des postillons, aujourd'hui solitaires et muettes, voient tomber une à une les colonnes qui supportaient leur dôme frissonnant. La route de Westcappelle à l'Ecluse a perdu la haie magnifique de ses peupliers du Canada échevelés par les souffles marins. La route de Liége à Bois-le-Duc est déshonorée. Cette fois, c'est aux portes de Bruxelles que les vandales tentent leur coup de main. Ils brandissent leur hache sacrilège (que le tranchant leur retombe sur le poing !) le long de la chaussée de Ninove. Ils menacent les ormes séculaires qui font de la vieille route la promenade la plus poétique des environs de la capitale. Des protestations indignées nous arrivent. Les riverains s'insurgent. Les artistes montrent le poing.

Ah ça, est-ce que vous ne seriez plus maître chez vous, Monsieur le Ministre de l'agriculture, de l'industrie et des travaux publics, et dépendrait-il du caprice de quelque ingénieur-voyer de causer, malgré vous, des catastrophes irréparables ? Nous vous avons applaudi lorsque, prenant en considération nos plaidoyers répétés en faveur de nos pauvres arbres cités devant la Justice implacable des ingénieurs (1), vous avez, au nom de la Poésie et de l'Art, arrêté d'un geste les bras prêts à frapper. Nous vous avons remercié lorsque, pour éviter de nouveaux scandales, vous avez lancé cette circulaire qui prouve

(1) Voy. entre autres notre *Lettre ouverte à M. de Bruyn*, 1892 p. 281.

que le Ministère de l'agriculture n'est pas trop éloigné de celui des Beaux-Arts :

Bruxelles, le 12 août 1893.

« Monsieur l'Ingénieur en chef,

Les routes de l'Etat, plantées de vieux et beaux arbres, constituent, aux abords des villes, de véritables promenades, dont la conservation me préoccupe vivement.

Je tiens à ce qu'il n'y soit pas porté atteinte par l'abatage prématuré et en une fois de semblables plantations.

Il ne faut y procéder successivement qu'avec une grande circonspection et lorsque cette mesure est devenue, pour ainsi dire, indispensable.

Il y a lieu d'examiner notamment si, sur certaines routes dont les plantations sont arrivées à maturité, il ne conviendrait pas, en vue de réserver pour l'avenir une plantation convenable, de vendre un arbre sur deux pour les remplacer par un nouveau sujet bien choisi.

Je vous recommande donc, Monsieur l'ingénieur en chef, de m'adresser un rapport spécial motivé à l'appui des propositions que vous aurez à me soumettre dans les cas de l'espèce.

Le Ministre de l'agriculture,
de l'industrie et des travaux publics,
(s.) Léon de Bruyn (1). »

Mais voici que la Saint-Barthélémy recommence. Est-ce que Messieurs des Ponts et Chaussées n'ont pas lu la circulaire? Est-ce qu'ils ne l'ont pas comprise ou voulu comprendre? Ou est-ce qu'ils se fichent des ordres de leur ministre?

En ce cas nous invoquons, au nom des artistes, au nom de l'opinion publique que ces massacres exaspèrent, non plus une circulaire ministérielle, mais la Loi. — La Loi? Mais certainement. La Loi protège les arbres, défend d'y toucher avant leur décrépitude. Et si vous en doutez, lisez le texte. Lisez le décret du 16 décembre 1811 contenant règlement sur la construction, la réparation et l'entretien des routes. L'art. 99 dit formellement : « Les arbres plantés sur le terrain de la route et appartenant à l'Etat, ceux plantés sur les terres riveraines, soit par les communes, soit par les particuliers, en exécution du présent décret ou antérieurement, ne pourront être coupés et arrachés qu'avec l'autorisation du directeur général des ponts et chaussées, accordée sur la demande du préfet, laquelle sera formée *seulement lorsque le dépérissement des arbres aura été constaté* par les ingénieurs, et toujours à la charge du remplacement immédiat (2) ».

Est-ce clair? Il ne suffit pas qu'un ingénieur, fût-il M. l'ingénieur en chef, s'avise un jour que les ormes ou les peupliers d'une route pourraient être transformés en belles planches ou en poutres excellentes. Il faut, pour qu'il lui soit permis d'y toucher, que le gouverneur de la province ait sollicité et obtenu du Directeur général des Ponts et Chaussées l'autorisation de les couper, après s'être assuré que le *dépérissement* des arbres l'obligeait à prendre cette mesure.

Il nous serait agréable de savoir si l'honorable M. Vergote, gouverneur du Brabant, a demandé au successeur de M. le directeur général Henri Maus l'exécution des ormes de la chaussée de Ninove. Et nous serions fort étonnés d'apprendre que ces beaux arbres — les plus beaux que nous possédions dans la banlieue — eussent *dépéri* au point de devoir être abattus.

M. le Ministre interdit l'abatage « prématuré » et « en une fois » des plantations de l'Etat. Il recommande la circonspection. Il conseille de ne jeter bas les vieux arbres que « quand cette mesure est devenue, pour ainsi dire, indispensable ». C'est fort bien. Mais il faut reconnaître que les termes de sa circulaire sont faibles quand on les compare au texte précis et impératif du décret.

Ce que nous demandons c'est — une fois pour toutes — qu'on défende à l'Administration des ponts et chaussées de frôler de ses vilaines pattes l'écorce des arbres qui appartiennent à l'Etat, c'est-à-dire au pays. Puisqu'il y a un texte, la question est résolue, n'est-ce pas?

Et quant aux ormes de la chaussée de Ninove, nous concluons qu'il plaise au Tribunal les renvoyer des fins de la poursuite, — frais à charge de la partie civile, les ingénieurs.....

(1) Cette circulaire a été insérée au *Moniteur belge* le 23 août 1893.
(2) Pasinomie, 1811, p. 80. — Voy. Pandectes belges, v° *Arbres*, p. 397.

LA BOURGEOISIE AU THÉATRE

LA CRISE, par M. Boniface

Pauvre bourgeoisie politique et financière! Comme on l'arrange partout! Quels camouflets répétés, quels coups de pied comme aux paillasses de foire! Et penser que les *Abbé Constantin* et autres berquinades qui jadis mettaient des cataplasmes sur ces meurtrissures endolorantes ont cessé de surgir. Les bons juifs qui, se sentant atteints en elle, écrivaient pour la défendre, sont découragés. Frénétiquement elle est labourée et hersée par d'impitoyables défricheurs, qui la traitent en terre qui ne produit plus rien de bon. Qué malheur! Qué malheur!

Voici, après combien d'autres, une pièce de M. Maurice Boniface, le corrosif metteur en page de *Tante Léontine*, qui la déshabille, cette bourgeoisie lamentable, et campe à nu le scandale de ses pauvres membres gangrenés et de ses ulcères. Il s'agit de ce beau monde politique et panamique qui, par la brèche qu'ouvrit Gambetta, le cynique opportuniste, principe mâle dont Mme Adam est le principe femelle, s'est rué à la curée du gouvernement républicain parlementaire, en brandissant l'étendard de « la république athénienne », dite

audacieusement ainsi par un invraisemblable euphémisme.

Ils sont là tous, poussés à la charge, soit, mais bien croqués et arrangés quand même, les masques de ce carnaval, auprès duquel « la pourriture du second empire » n'était qu'un léger faisandage. Le député, tombeur de ministères, futur ministre lui-même, ne culbutant les occupants actuels que pour s'asseoir à leur place; un des braillards d'avant la chute de Badinguet, jadis prudent excitateur d'émeutes où les autres se faisaient casser la tête; un décavé qui fût allé à Mazas pour escroquerie s'il n'avait rencontré en province, dans une tournée électorale, une fille d'industriel, millionnaire et assoiffé d'influence politique. Ce beau-père, c'est le bourgeois cossu et repu, important et bête, le M. Poirier fin de siècle, qui donne sa fille comme un pot-de-vin, sans la consulter, uniquement parce qu'avec son groin il flaire un jeune homme assez canaille pour qu'on soit assuré qu'il parviendra aux plus hautes fonctions, et que lui, le beau-père, profitera de ces hautes fonctions pour se pavaner et se faire décorer. Cette fille, une poupée parisienne, élevée au Sacré-Cœur, mais ayant subi l'ovariotomie de toutes les vertus, insensible aux questions morales comme son utérus à la maternité, s'amourachant de « l'inséparable ami » de son mari uniquement parce qu'elle l'a sous la main, ou plutôt sous le pied, quatre fois par semaine, à table. Cet ami, un suiveur de la fortune du mari, aussi détaché que celui-ci de tout point d'honneur, compagnon et confident de ses guilledous emmi les coulisses et les lupanars richement meublés du demi-monde, mais moins audacieux, moins roublard, moins débrouillard, moins prêt aux coups de main décisifs par lesquels on rafle l'argent et les places. Il y a aussi un secrétaire-journaliste, qui attend son tour, vogue dans le sillage, se forme à la même abominable école, écrit, ment, se prostitue dans le journal de son chef, guigne également l'héritière et la dot et se prépare la même vie de saletés, de noce et de monstrueux égoïsme.

Cette belle équipe de ruffians mondains évolue autour d'un ministère à prendre à l'abordage, et d'un adultère qui, vraiment, les trouble et les préoccupe outre mesure. Le point d'honneur du cocuage est la seule brindille qui leur reste de tout l'arbre des choses honnêtes qu'ils ont jeté par terre, mis en fagots et brûlé. L'aspirant-ministre s'y acharne au point de faillir y manquer son ministère. Heureusement qu'il se reprend et se retrouve au dernier acte, dernière scène, sur les représentations très variées de son beau-père, de sa femme, de son ami, de son secrétaire, et qu'il finit par comprendre la puérilité de tels scrupules en présence d'un aussi beau gros lot que de devenir chef de cabinet. Il ne fait qu'une dernière concession aux préjugés en s'écriant : Ce n'est pas pour vous, c'est pour la Patrie!

Et la toile tombe sur ce joli groupe réconcilié, échantillon parfait des cabotins qui dirigent la « République athénienne » de feu Gambetta et de vivante dame Adam.

L'œuvre, répétons-le, est dessinée en charge; elle est jouée de même, et ceci est fâcheux. Car si au fond ce sont bien les personnages que mille détails de la réalité attestent, ils ont, en général, par la vie courante, plus de tenue dans le maintien et d'hypocrite décence dans leurs externes allures. Ils jouent mieux que ça, les hicheliffeurs. Ces coquines de femmes sont plus élégantes, et ces forbans d'hommes sont plus distingués. L'effet eût été infiniment saisissant si la troupe du Parc avait compris cette nuance. Les mots cruels et cyniques qui foisonnent dans *la Crise* et qui lardent tous ces souples messieurs et toutes ces charmantes dames, en eussent pris une pénétration plus aiguë. Ce peloton de farceurs et de farceuses apparaît trop comme l'ambassade fantaisiste et déguisée des *Brigands* d'Offenbach. Dans la vérité de leur existence, il y a une hypocrisie raffinée, une observation constante de leurs actes et de leurs discours, une comédie fort habile, horrible en ses dessous mais chic dans son extérieur.

Le public select du Parc, le public des premières, le même partout, frère de celui qui s'est fait huer récemment à Paris lors de ses protestations contre *l'Ennemi du Peuple* d'Ibsen, n'était pas content. Il y avait là pas mal de financiers, de journalistes, de politiques, d'élégantes professionnelles qui sentaient qu'à de pareils spectacles s'aiguisent, dans la joie de la foule, les haines irrémissibles et les espoirs de tout chambarder. Oui, vraiment, comme le dit dans la pièce le grand manufacturier roubaisien qui livre ses filles aux députés de grand avenir : De pareilles choses feraient sortir les riches de leurs caveaux de famille!

LA LIBRE ESTHÉTIQUE

La Libre Esthétique, définitivement constituée et dont nous publions ci-dessous la composition, ouvrira en février prochain son premier Salon. Nous avons fait connaître récemment son but, ses tendances et les grandes lignes de son organisation (1). Ajoutons à ces renseignements les détails suivants : La direction des expositions est confiée à M. Octave Maus, qui a présidé pendant dix ans à l'organisation des Salons des *XX*. La direction des concerts est dévolue à M. Eugène Ysaye, professeur au Conservatoire; celle des conférences à M. Léon de Lantsheere, avocat près la Cour d'appel; M. Victor Bernier, chef de division au Ministère de l'Agriculture, remplira les fonctions de trésorier.

LISTE DES MEMBRES FONDATEURS :

A. Angenot, avocat près la Cour d'appel, Bruxelles.

V. Arnould, ancien membre de la Chambre des représentants, Bruxelles.

(1) Voir *l'Art moderne* du 29 octobre dernier.

Ch. Bauss, avocat, Anvers.
A. Beeckman, directeur général au Ministère de la Justice, Bruxelles.
V. Boch, industriel, La Louvière.
L. Boels, avocat, Louvain.
V. Bonnevie, avocat près la Cour d'appel, Bruxelles.
J. Borel, avocat, Bruxelles.
Alex. Braun, bâtonnier de l'Ordre des avocats, Bruxelles.
Aug. Braun, avocat près la Cour d'appel, id.
F. Brouez, directeur de *la Societé Nouvelle*, id.
H. Brunard, avocat près la Cour d'appel, id.
E. Brunet, conseiller provincial, id.
G. Caroly, avocat, Anvers.
H. Carton de Wiart, homme de lettres, Bruxelles.
J. Coart, substitut du Procureur du Roi, Mons.
L. Coosemans, avocat près la Cour d'appel, Bruxelles.
L. Courouble, homme de lettres, id.
L. D'Aoust, directeur du *Crédit général*, id.
H. De Baets, avocat près la Cour d'appel, Gand.
J. de Borchgrave, ancien membre de la Chambre des représentants, Bruxelles.
K. de Burlet, avocat, Bruxelles.
G. De Greef, professeur à l'Université libre, Bruxelles.
J. De Greef, conseiller des Mines, id.
Aug. Delbeke, membre de la Chambre des représentants, Anvers.
Edm. Deman, éditeur, Bruxelles.
R. De Martelaere, bâtonnier de l'Ordre des avocats, Anvers.
E. Demolder, homme de lettres, Bruxelles.
Deppe, capitaine-commandant d'artillerie, Bruxelles.
G. de Rongé, avocat général à la Cour d'appel, Bruxelles.
J. des Cressonnières, avocat près la Cour d'appel, id.
J. Destrée, homme de lettres, Charleroi.
N. d'Hoffschmidt, conseiller à la Cour d'appel, Liége.
Dubois-Havenith, docteur en médecine, Bruxelles.
Ch. Dumercy, avocat, Anvers.
G. Dwelshauwers, docteur en philosophie et lettres, Bruxelles.
G. Eekhoud, homme de lettres, Bruxelles.
M. Elskamp, id., Anvers.
P. Gérardy, id., Liége.
G. Gevaert, docteur en médecine, Bruxelles.
O. Ghysbrecht, avocat près la Cour d'appel, Bruxelles.
O. Godart, docteur en médecine, id.
G. Grimard, conseiller provincial, id.
R. Guillery, avocat près la Cour d'appel, id.
M. Hallet, secrétaire de *la Justice*, id.
P. Héger, docteur en médecine, id.
J. Hennebicq, homme de lettres, id.
Houben, docteur en médecine, id.
P. Janson, membre de la Chambre des représentants, Bruxelles.
Jorisenne, docteur en médecine, Liége.
A. Kleyer, avocat près la Cour d'appel, Bruxelles.
H. Krains, homme de lettres, id.
F. Kufferath, ingénieur, id.
F. Labarre, homme de lettres, id.
H. La Fontaine, id., id.
O. Landrien, avocat près la Cour d'appel, id.
C. Laurent, ancien bâtonnier de l'Ordre des avocats, Charleroi.
R. Lavisé, docteur en médecine, Bruxelles.
Lieutenant Lebacq, Beverloo.
Camille Lemonnier, homme de lettres, La Hulpe.
J. Lequime, docteur en médecine, Bruxelles.
L. Lequime, industriel, id.
G. Le Roy, homme de lettres, id.
Maurice Maeterlinck, homme de lettres, Gand.
Mlle M. Mali, Verviers.
E. Marguery, secrétaire du Conseil communal, Louvain.
H. Maubel, homme de lettres, Bruxelles.
A. Mélot, avocat près la Cour d'appel, Bruxelles.
A. Moreau, id., id.
X. Neujean, id., Liége.
J. Nève, chef de division au Ministère de l'Intérieur, Bruxelles.
F. Ninauve, avocat près la Cour d'appel, Bruxelles.
Ch. Noulard, id., id.
P.-M. Olin, homme de lettres, id.
Ed. Otlet, propriétaire, id.
P. Otlet, homme de lettres, id.
P. Pastur, avocat, Charleroi.
A. Peemans, id. Louvain.
E. Picard, avocat à la Cour de cassation, Bruxelles.
G. Picard, industriel, Virginal.
G. Poplimont, avocat, Anvers.
E. Robert, membre de la Chambre des représentants, Bruxelles.
F. Roussel, rédacteur en chef de *la Lutte*, Namur.
G. Schoenfeld, avocat près la Cour d'appel, Bruxelles.
G. Serigiers, avocat, Anvers.
F. Silvercruys, procureur du roi, Tongres.
A. Simon, avocat près la Cour d'appel, Bruxelles,
A. Soenens, juge au tribunal civil, id.
J. Soubre, avocat, Verviers.
G. Systermans, avocat près la Cour d'appel, Bruxelles.
L. Théodor, id., id.
E. Van Arenberg, juge de paix, Diest.
Mme Van Bruyssel, née de Tallenay, Bruxelles.
H. Van der Cruyssen, avocat près la Cour d'appel, Bruxelles.
J. Van der Linden, id., id.
M. Van der Meylen, propriétaire, Bruxelles.
G. Van der Meylen, *ingénieur*, *id.*
E. Vandervelde, avocat près la Cour d'appel, Bruxelles.
H. Van Doorslaer, homme de lettres, id.
J. Vandrunen, id. id.
M. Van Meenen, bourgmestre de Saint-Gilles, id.
E. Verhaeren, homme de lettres, id.
J. Volders, rédacteur en chef du *Peuple*, id.

AU MUSÉE ANCIEN

Que d'artistes et d'esthètes ont pèleriné, cette semaine, vers le Musée Ancien! Les deux tableaux de David et le portrait de son maitre par Navez y avaient été exposés, aussitôt après leur arrivée de Paris. Cette fois, il y a eu diligence et les dons de M. David-Chassagnolle n'ont point été d'abord relégués dans des greniers ou dans des cabinets conservatoriaux pour y moisir. Cette diligence, on la doit à M. Van Mons.

La fadeur glacée de *Mars et Vénus* n'émeut guère les peintres de cette heure; cet art roide, compassé, cet art d'atelier, cet art de décor en toc est loin de toutes préoccupations. Le

Marat au contraire sollicite. Il apparaît doué de simplicité et de vérité. Non seulement l'art en est consciencieux et antithéâtral, mais de plus il mène au delà du fait et traduit une époque. Le portrait de David par Navez est bien, quoique inférieur à toutes autres effigies signées par ce peintre.

Notre pèlerinage au Musée nous a induit à nous demander pourquoi Ingres et Navez ayant pris place au Musée Ancien, Géricault et Delacroix sont encore là-bas parmi les modernes. De plus, n'est-il pas de règle que les toiles de maîtres contemporains morts depuis dix ans ont accès dans les salles où définitivement on classe les chefs-d'œuvre? Alors pourquoi les Leys et les Boulenger et Dubois attendent-ils?

Autres remarques : Pourquoi intituler le tableau d'Ingres *Virgile lisant l'Enéide*, alors que ce titre dans le fragment de toile que l'on expose est totalement incompréhensible. Où, parmi les personnages, se trouve Virgile et où Virgile lisant?

Ensuite le tableau de Jordaens que l'on marque : *Le Satyre et le Passant*, ne doit-il point s'étiqueter *Le Satyre et le Paysan?*

Ensuite encore pourquoi cartoucher du nom de Vecellio une œuvre que l'on rubrique « Ecole du Titien » ?

Tout cela s'impose, tout cela est d'absurdité patente, tout cela crie la négligence ou l'ignorance de la Commission des Beaux-Arts. Oh! les coups de plumeau ou plutôt les coups de balai nécessaires pour ôter les poussières des yeux de cette collection d'endormis.

EXPOSITION DE M. ET Mme R. WYTSMAN

au Cercle Artistique.

Deux natures ayant des tendances communes, une façon de voir quelque peu unique. Quand on entre en la salle où les toiles de M. et Mme Wytsman se trouvent réunies on dirait presque qu'on visite l'exposition d'un seul artiste.

Mme Juliette Wytsman s'adonne plus spécialement à la peinture des fleurs. Elle ne nous exhibe pas des bouquets ou des gerbes, comme tant de femmes peintres; non, avec des instincts de paysagiste, elle a le poétique bon goût de nous montrer les fleurs dans les champs et dans les jardins, chez elles, à la place que leur a donnée le soleil. Tantôt des pissenlits et des marguerites étalent des tapis d'or enjoaillés de rosée, tantôt des prairies apparaissent roses de pétales épanouis; des liserons escaladent quelque pignon rustique, des tournesols éclatent au-dessus des haies, des coquelicots lancent de rouges fanfares. Tout cela, d'une peinture claire et aérienne, avec de la lumière dans la resplendissante « chair » des fleurs.

M. Wytsman a la vision claire et douce aussi. Il recherche les effets pâles du soleil, les jeux des rayons sur l'herbe des chemins, dans les fleurs d'un pommier, sur les gerbes d'une moisson. Sa pâte est fine et délicate. Sèche en certains tableaux, elle s'imprègne de subtiles lueurs en d'autres. L'artiste s'affirme chercheur, et d'une allure moderniste qui séduit, mais que nous voudrions plus nette encore.

D'excellents pastels. De M. Wytsman, une *Pêche aux épinoches* très suggestive de vesprée, et un *Coin de parc* nerveusement senti. De Mme Wytsman : *Les Lilas*, du soir parfumé !

NOTES DE MUSIQUE

Concert du « Choral mixte ».

Le « Choral mixte », à la fondation duquel nous avons applaudi l'an dernier, nous revient, cet hiver, déjà fort aguerri. Dans sa première séance il a exécuté, avec soin toujours et parfois même avec crânerie, divers morceaux : *la Bataille de Marignan* de Clément Jannequin, redemandée et bissée, *la Fuite en Egypte* de Max Bruch, — un adagio plein de noblesse; le bel *Adventlied* de Schumann et une ballade très vivante d'Edgar Tinel, intitulée : *Les Trois Chevaliers*. Cette première séance a obtenu un vif succès et sera suivie, dit-on, de plusieurs autres au programme desquelles figureront des œuvres inconnues à Bruxelles.

Nous avons dit autrefois la raison d'être du « Choral mixte ». Bruxelles ne possède pas de masses vocales capables d'exécuter nombre d'œuvres importantes de la musique moderne, ni même les ouvrages plus intimes — musique de chambre de l'art vocal — dans lesquels les plus grand maîtres ont mis parfois le meilleur de leur âme d'artiste. La foule des dilettanti qui se presse aux séances du quatuor Joachim ne devrait pas rester ignorante de cette littérature qui fait partie de son éducation au même titre que la musique instrumentale. Certes, les séances du « Choral mixte » ne peuvent être que modestes au début, mais tout véritable musicien a l'obligation de soutenir MM. Soubre et Carpay et leurs vaillants chanteurs dans la tâche qu'ils se sont imposée. C'est pourquoi nous voudrions voir revivre en leur faveur le patronage florissant qu'avait trouvé autrefois dans le public l'ancienne Société de Musique de Bruxelles.

Un comité de patronage est, nous dit-on, en voie de formation; nous espérons sa constitution prochaine et l'organisation définitive du « Choral mixte » avec des ressources qui assurent son existence.

En attendant ce moment, M. Joseph Dupont vient d'engager la jeune société pour exécuter *Rédemption* de César Franck au Concert populaire du 21 janvier prochain.

Concert de musique ancienne.

A la Bourse, en ce hall plus habitué aux cris des agents de change qu'aux caresses de la mélodie, bien que la société *Bruxelles-Attractions* s'efforce d'y faire régner l'harmonie, — tout au moins l'harmonie militaire, — on a entendu, dimanche dernier, de fort jolie musique ancienne chantée et jouée, sous la direction de M. Watelle, par un groupe d'élèves des écoles communales et par des musiciens de l'armée.

C'est à M. Gustave Huberti qu'on doit la restitution de ces vieux airs, chansons populaires ou originales, au tour ingénu, au charme naïf et pénétrant. Il s'agissait, dans le principe, d'accompagner de quelques chants anciens le « Cortège de l'agriculture », qui déploya par les rues de Bruxelles la magnificence de ses chars enguirlandés, de ses pelotons de cavaliers magnifiquement vêtus, de ses oriflammes et de ses bannières. Si le plein air avait été favorable aux sonneries de buccines, aux appels de trompes, aux fanfares de cors, dont il avait, parfois, corrigé l'âpreté ou l'indécision, en revanche il avait « mangé » la sonorité des flûtes douces, des chalumeaux, des violes, des galoubets.

Dans le hall de la Bourse, la fine instrumentation de M. Huberti fit un meilleur effet, bien qu'on pût souhaiter, pour en jouir pleinement, une salle de dimensions plus restreintes. La nom-

breuse assistance qu'avait réunie cette petite solennité parut goûter la saveur de ces refrains dont quelques-uns bercèrent notre enfance. Elle fit aux interprètes un vif succès qui les encouragera à renouveler la tentative.

Signalons, pour finir, un rapprochement curieux. Une marche bernoise pour galoubets et tambourins, dont le rythme berceur ressemble à une chanson de nourrice, figure, note pour note, dans le recueil des chansons du Chat-Noir de Mac-Nab sous le titre : *Complainte de Saint-Labre.* Mac-Nab a-t-il indiqué l'emprunt? Le temps nous manque pour vérifier. Mais il n'en est pas moins piquant de constater qu'une des œuvrettes du répertoire ultra moderniste n'est autre qu'un très ancien chant qui a servi à des époques reculées à endormir les petits citoyens de l'Helvétie.

Le Quatuor Joachim.

Pour la première fois, le Quatuor Joachim, dont la renommée avait devancé l'arrivée, s'est fait entendre à Bruxelles. Les deux soirées qu'il a consacrées à l'interprétation de quelques œuvres choisies dans le répertoire classique et habilement graduées, — Haydn, Schubert, Beethoven un soir, un autre soir : Chérubini, Schumann et encore Beethoven, — ont été, faut-il le dire? triomphales. On ne pourrait pousser plus loin la précision de l'attaque, la souplesse des nuances, l'accentuation nette, l'homogénéité parfaite et la distinction des sonorités. Il n'y a, semble-t-il, dans le groupe de ces quatre artistes de premier ordre, qu'un seul cœur qui batte, qu'une seule pensée qui anime l'interprétation. Joachim a trouvé en MM. Joh. Kruse (second violon), Em. Wirth (alto) et Rob. Hausmann (violoncelle) des partenaires exceptionnels. Le violoncelliste surtout s'est fait remarquer par la pureté et le velouté de ses sonorités amples et graves. Mais on sent l'assouplissement de tous à une discipline inflexible, l'assouplissement absolu à la volonté du chef dont l'action s'exerce jusqu'en les plus minuscules détails de l'exécution. Il en résulte un ensemble miraculeux, mais aussi, faut-il l'avouer? une impersonnalité qui atténue la sensation éprouvée. Notre sens émotionnel ne s'accommode guère de cette absorption des individualités. Il vibre davantage, croyons-nous, lorsqu'il est excité par un concours de volontés réalisant selon la nature particulière de chacune d'elles le but poursuivi. L'influence trop absolue du chef peut être périlleuse en ce qu'elle supprime la spontanéité qui forme l'un des charmes principaux de toute interprétation artistique.

Mais n'ergotons pas. Dans l'exécution des œuvres anciennes, la seule que nous ayons pu juger (ici, un regret partagé par beaucoup de musiciens et d'amateurs), le Quatuor Joachim est un merveilleux groupe d'instrumentistes que nous avons été heureux d'applaudir et qui commande l'admiration et le respect.

THÉATRE DE LA MONNAIE

Jérusalem (reprise).

Jérusalem est bien la quintessence du répertoire de jadis. Il y faut donner de solides coups de glotte, esquisser des gestes de charretier, s'avancer en ligne de bataille à la rampe, lutter de sonorité avec la trivialité des cuivres de l'orchestre. L'année dernière, en avril, la direction avait exhumé cette stupéfiante friperie. Mise en goût, elle récidive. Et les chanteurs agitent les panaches de cette musique extraordinaire, s'étalent sur les ralentissements, se couchent et s'endorment sur les points d'orgue. Les figurants, eux, forment le carré, hurlent tant qu'ils peuvent. Et ce sont, du commencement à la fin de la soirée, des vociférations, des cris, des mains brandies, un vacarme de cuivres et de grosse-caisse à faire croire au voisinage d'une ménagerie foraine.

C'est, paraît-il, la tradition qui veut cela. MM. Cossira et Seguin et Danlée et autres, Mmes Tanésy et de Léga sont dans la tradition. Qu'ils y restent! mais qu'ils nous permettent d'attendre, pour les applaudir, qu'ils en soient sortis pour rentrer dans l'art.

LA VENTE LEYS

Nous avons annoncé (1) la vente prochaine des tableaux, esquisses, aquarelles et dessins composant l'atelier d'Henri Leys et nous avons attiré l'attention du monde artiste — et spécialement celle du gouvernement — sur l'importance exceptionnelle de cette vente, qui constituera un véritable événement artistique. La vente, fixée aux 19, 20, 21, 22 et 23 décembre, offrira aux esthètes l'occasion de voir, pour la dernière fois réunie, une collection des plus belles toiles du maître. Elle comprendra en outre la célèbre fresque qui forme, avec la décoration de l'hôtel de ville d'Anvers, le morceau capital de son œuvre.

Dans le catalogue que viennent de faire paraître les experts chargés de la vente, MM. Le Roy frères, notre collaborateur M. Victor Arnould apprécie avec une grande justesse le mérite exceptionnel d'Henri Leys. « A vrai dire, écrit-il en cette préface qu'il faudrait citer tout entière, il n'y a qu'un seul peintre d'histoire de notre temps, c'est Leys. Du moins peut-on dire de lui, qu'entre tous, il a seul le style historique, avec toute la largeur austère et la condensation d'émotion et de pensée que veut l'histoire. Dans ses figures méditatives, énergiques et solides semble se concentrer la vie de plusieurs générations. Il lui fallait ces hommes du XVIe siècle avec leur droiture haute, attachés tout entiers à l'idée unique à laquelle ils sacrifiaient leur vie, laissant librement dans l'attitude et dans la figure se manifester les mouvements de leur âme, mais n'ayant dans l'âme que de grands mouvements. Et les femmes qu'il peint, si résignées, presque toutes si tristes, ce sont bien celles de ces combattants sans trêve de religion et de politique, mais sincères comme eux, et leur vie attachée après celle de ces rudes hommes de combat. Quelle étonnante pénétration, quelle richesse de ressources que celle de cet Anversois du XIXe siècle qui sait reconstruire une si formidable époque et la ressusciter dans sa vie et dans l'aspect propre de sa vie. Et sans artifice, sans l'ombre d'une ingéniosité ou d'une recherche d'effet. Voyez les morceaux isolés, comme les portraits, ou les épisodes et compositions à nombreux personnages; partout les mêmes moyens simples, et l'invention paraissant absente, tant les attitudes, les dispositions, l'ordonnance générale semble commandée par la réalité même des choses. Et pourtant quoi de plus totalement contraire à toute banalité? Quoi de plus suggestif par le trait imprévu! Tout est riche, distingué, rare, d'un tempérament de peintre puissant et raffiné. Il n'y a pas deux de ses toiles qui ne soient foncièrement dissemblables par la conception, par l'aspect pictural, par l'ordination qui ne paraît si logique que parce qu'elle est toujours ramenée aux lignes maîtresses, mais dont, après un long examen seulement, on découvre la profonde science. En deux œuvres surtout Leys s'est mis tout entier, et son génie dans toute sa maturité a pu s'y déployer au large : l'une est sa

(1) Voir *l'Art moderne* des 16 juillet et 17 septembre derniers.

salle de l'hôtel de ville d'Anvers, l'autre est la fresque merveilleuse qui décore la salle à manger de la maison qu'il habitait. »

Aussi appuyons-nous chaleureusement la conclusion de M. Arnould : « Que la merveilleuse fresque où se déroulent et rayonnent toutes les joies et toute la poésie du foyer puisse faire le pendant à l'admirable Salle que solennisent les luttes, les angoisses et les victoires du Forum. A travers le XVIe siècle c'est notre époque elle-même, c'est notre pays de tous les temps qui resplendissent dans ces deux œuvres uniques; et il importe que si Leys y a magnifié la Belgique de ce pinceau incomparable, la Belgique sache rendre l'hommage qui lui est dû à la plus grande puissance artistique de notre temps, et qu'elle garde pieusement, pour l'admiration de l'avenir, le chef-d'œuvre de celui qui sut lui rendre la vénération de son passé. »

Petite chronique

Théatre littéraire. — M. Chomé qui depuis longtemps projetait de créer un théâtre à Bruxelles a réussi à former une troupe et à se réserver une salle (l'Alhambra). Son théâtre s'appellera le *Théâtre littéraire*, indiquant par son titre le but auquel il vise.

La première représentation aura lieu en décembre. L'affiche portera une pièce inédite de Richepin : *L'Étoile*, et un drame inédit de M. Henri Signoret : *Le Roi Gonzague.*

Ce nouveau théâtre qui n'est point une entreprise commerciale mais une entreprise artistique, orientera également l'attention du public vers les écrivains dramatiques belges. Dès la seconde représentation un nom belge figurera au programme.

Tous ceux qui parmi nous ont quelque souci d'art soutiendront, espérons-le, ce bel effort d'un jeune en faveur des jeunes.

M. Lugné-Poe reviendra avec sa troupe à Bruxelles le vendredi 8 décembre prochain, pour donner une représentation d'*Un Ennemi du peuple* d'Ibsen, qui a obtenu à Paris un succès retentissant.

Il fera appel à la jeunesse littéraire et artiste pour composer la figuration du deuxième acte. On sait que cette innovation a été, à Paris, une des attractions du spectacle et qu'elle a assuré à l'œuvre superbe du Maître l'interprétation vivante et animée qu'elle exige.

Le titre de la pièce de M. Bertal, qui passera jeudi au Théâtre du Parc, est changé. *La Bête* est devenue *Chaîne brisée.*

Un autre spectacle intéressant aura lieu au même théâtre le mercredi 20 décembre. Il s'agit d'une représentation unique de *Bathyle*, opéra comique inédit en un acte d'Emile Mathieu. Et ce qui ajoutera au spectacle une saveur particulière, c'est que tous les rôles seront interprétés, non par des artistes professionnels, mais par les jeunes filles qui suivent le cours de chant de Mme Moriani de Corvaïa.

Le prochain spectacle du Théâtre de « l'OEuvre », à Paris, sera consacré à *Ames solitaires* d'Hauptmann, précédée d'une conférence de M. Bernard Lazare. M. Lugné-Poe est en pourparlers avec M. Alhaiza pour donner en décembre le même spectacle à Bruxelles.

Seront joués ensuite : *Nathalie* de Tourguéneff, *Au-dessus des Forces humaines* de Björnson, *les Fiançailles* de Brandès, *Solness le constructeur* d'Ibsen, *le Chariot de terre cuite*, drame d'après le théâtre sanscrit, adapté par V. Barrucand, et, en fin de saison, sur une scène centrale, *Lorenzaccio* d'Alfred de Musset.

Aux pièces ci-dessous pourront, d'après la longueur des soirées, être ajoutées des œuvres de Praga, Strindberg et Ford.

En outre, sur une scène très petite, pour les *abonnés seulement* et quelques privilégiés, sera donnée une soirée de « spectacle » d'une esthétique nouvelle avec décors mobiles, fantoches, glaces, etc., réalisant le théâtre du rêve. Dans cette première soirée seront représentées : *La Gardienne* d'Henri de Regnier, et une pièce comique, satirique, de MM. Tristan Bernard et Pierre Veber.

La séance inaugurale de la Section d'art de la Maison du Peuple aura lieu mardi prochain, à 8 1/2 heures. Conférence de M. Fernand Khnopff sur *Van Eyck*, *Memling*, *Quentin Metsys au Musée de Bruxelles*. La conférence sera suivie d'une série de projections lumineuses.

Mlle Florence Menkmeyer donnera samedi prochain, 2 décembre, dans la salle de la Grande-Harmonie, un concert où elle se fera entendre comme pianiste et comme compositeur.

M. Emile Agniez vient d'écrire la musique d'un ballet de Mme Gedda intitulé *Amour de fée*. Ce ballet sera représenté prochainement à Anvers.

Le *Cercle des Beaux-Arts* ouvrira aujourd'hui dimanche, à 11 heures du matin, au local de *l'Emulation*, place de l'Université, à Liége, son exposition annuelle d'œuvres d'art.

MM. A. Baertsoen, J. Delvin, Alex. Marcette et Mme C. Voortman ouvriront aujourd'hui dimanche, à 11 heures, une exposition de quelques-unes de leurs œuvres au *Cercle artistique* de Gand.

L'Escarmouche (directeur : M. Georges Darien) publie des dessins inédits de MM. Ibels, de Toulouse-Lautrec, Anquetin, etc. Le numéro : 20 centimes.

Abonnements : Paris, 10 francs; Union postale, 13 francs. Rédaction et administration : rue Baudin, 15, Paris.

On nous écrit que M. Edgar Tinel a eu un succès étourdissant en Allemagne. Les journaux de Berlin et de Leipzig sont remplis d'éloges hyperboliques de sa musique. Le *Berliner Börsenzeitung* dit que *Franciscus*, exécuté le même soir qu'à Leipzig dans la capitale, a révolutionné la ville tout entière. Jamais pareil succès ne se vit à Berlin. L'œuvre est en ce moment à l'étude dans *vingt-deux* villes d'Allemagne!

La Plume a fait paraître le mois dernier un numéro double des plus intéressants, consacré exclusivement à *l'Art et la Femme au Japon*. Illustrations de Félix Régamey, texte de Théodore Duret, Jules Adam, E.-J. Coulomb, Ph. Burty, Félix Régamey, etc. Le numéro du 1er novembre contient, hors texte, un projet de vitrail pour Jeanne Darc, par Eugène Grasset, la *Complainte de l'oubli des Morts* (poème de Jules Laforgue), par Gabriel Fabre' des vers de Verlaine et de Maurice du Plessys, un article d'Adolphe Retté sur le *Rôle des Poètes*, etc.

On annonce de Munich, dit *l'Indépendance*, la disparition de toutes les premières esquisses de Lenbach, représentant des personnages princiers et des illustrations de tout genre. Plus de trente portraits de M. de Bismarck ont été volés. On a arrêté le voleur, un individu de Prague qui travaillait irrégulièrement pour le compte de Lenbach. Le nombre des esquisses volées dépasse cent.

BREITKOPF & HÄRTEL

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

DÉPOSITAIRES DES

PIANOS BECHSTEIN

Seul dépôt pour la Belgique

DES

HARMONIUMS ESTEY

DEMANDER LE CATALOGUE

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE

sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**. *Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de **220 millions**.

RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

VILLE D'ANVERS

Les notaires GHEYSENS et LECLEF, à Anvers, vendront publiquement en l'**Hôtel LEYS**, 12, rue Leys, à Anvers, les mardi 19, mercredi 20, jeudi 21, vendredi 22 et samedi 23 décembre 1893, chaque jour de 10 heures du matin à midi et à 2 heures précises de relevée, les œuvres délaissées par le

Baron HENRI LEYS

COMPRENANT

la FRESQUE décorant la salle à manger de son hôtel et les

TABLEAUX, ESQUISSES

Aquarelles, Dessins

composant son atelier.

UNE BELLE COLLECTION DE

TABLEAUX ANCIENS & MODERNES

des écoles flamande et hollandaise

MEUBLES ANCIENS, OBJETS D'ART,

LIVRES, GRAVURES, EAUX-FORTES, ETC.

le tout dépendant de la succession de feu

M. le baron HENRI LEYS.

Experts : MM. J. et A. Le Roy frères, 12, place du Musée, Bruxelles.

EXPOSITIONS :

Particulière : les mardi 12 et mercredi 13 décembre 1893;
Publique : le jeudi 14 décembre 1893
de 10 heures du matin à 4 heures de relevée.

Le catalogue se trouve à la disposition des amateurs en l'étude du notaire Gheysens, rue du Marcgrave, 12, ou en l'étude du notaire Leclef, rue des Arquebusiers, 15, ainsi qu'en la demeure des experts susdits.

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin

Vins de toutes provenances

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie

Treizième année. — N° 49. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 3 Décembre 1893.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

Rosmersholm. — Frère-Orban. *La Revision constitutionnelle en Belgique et ses conséquences.* — Le Salon des Aquarellistes. — Encore les arbres. — Le Vacarme des trams. — A la Maison du Peuple. — A Anvers. *Au Théâtre lyrique neerlandais.* — La musique a Verviers. — Memento des expositions. — Petite chronique.

Rosmersholm.

Rosmersholm ! La maison, le home, le holm des Rosmer. Famille bizarre où les petits enfants ne crient pas, où les hommes faits ne rient pas, et ont même, par contagion fantastique, éteint le rire chez les paysans des environs. Maison bizarre, sorte de maison Usher, antique et lugubre, autour de laquelle galopent, dans la fantaisie sinistre des rêves aériens nocturnes, des chevaux blancs inconnus, annonciateurs de catastrophes. Et des êtres bizarres y vivent, ou y viennent, attirés par le charme inconscient du mystère et de ses abîmes psychiques, abîmes avides de qui les recherche et pourrait les combler des décombres de ses illusions. Des êtres bizarres, oui et prédestinés par les ascendances troubles. D'abord un dernier descendant des Rosmer de Rosmersholm, chargé de tous les détritus maniaques et rêveurs de générations sans nombre qui ont vécu là, en Norwège, subissant les exaltations et les dépressions de la solitude et du besoin d'idéal maladif qui y monte comme un brouillard mélancolique, malsain dans sa douceur brumeuse. Une jeune femme venue d'un nord plus lointain encore, amenée par l'inconnu compliqué de la vie, à l'âme sauvage et surhumaine en ses espoirs. Un fanatique, souffrant des mille terreurs et dérisions qu'agite et brandit la foule macabre qui marche agitée et tumultueuse devant les idées sociales nouvelles dont l'armée menaçante s'avance irrésistiblement. Un bohème scandinave, déclamatoire, perpétuel rêveur, tourmenté comme les autres, voulant comme eux vivre au-dessus de l'impassible réalité du monde sévère, soulevé sans cesse par le vent des infinis inaccessibles et qui résume son existence trompée et inutile en disant : « Avez-vous pas, pour mon usage, un Idéal... ou deux ? » Et de même que tantôt il quémandait une vieille paire de bottes pour ses pieds doloris par les routes, ajoute : « Une paire d'idéaux... usés ? » Et comme on ne répond pas à son étrange et profonde prière, ajoute encore : « Bonsoir ! alors je rentre chez moi, » et va se noyer dans le golfe froid et rumorant, pénétrant par la mort dans le Néant paisible.

Il y a aussi une morte, invisible personnage plus présent que les vivants, (ce n'est pas nous qui restons attachés aux morts, ce sont les morts qui, obstinément, s'attachent à nous), la femme stérile du dernier des

Rosmer, qui, hystérisée par une frénésie de sacrifice, voulant faire place à l'Inconnue venue du Nord et des ténèbres, s'est jetée, une nuit d'hiver scandinave, dans le torrent du moulin, du haut de la passerelle où depuis Rosmer ne passe plus. Elle aussi a cherché l'Idéal dans la mort. Et tous ainsi cherchent l'Idéal, en une persistance de folie exaltée. Et tous aboutissent à la ténébreuse caverne de la Mort où on ne sait ce qu'ils ont finalement trouvé. A la mort! car Rosmer et l'Inconnue venue du nord, absorbés par leurs rêves, balancés dans leurs doutes fluides, hésitants et bouleversés au milieu de la myriade des secrets de la vie, angoissés d'incertitudes, et surtout! surtout! assoiffés d'Idéal, vont, eux aussi, un soir d'hiver scandinave, se jeter dans le torrent du moulin du haut de la passerelle et rejoindre la morte dans la ténébreuse caverne.

Seul un des personnages subsiste dans le calme et la paix. C'est un journaliste *qui ne veut que ce qu'il peut.* Pour lui la triste terrestre existence demeure dans les proportions supportables. Il détient, lui, les puissances capables de la faire admettre en son pis-aller incurable. Il n'a point bu, lui, le philtre terrible : à nul et à rien il ne demande un Idéal!

Telle la conception de ce nouveau miracle de mystique effroi sorti du prodigieux arcane qu'est le cerveau d'Ibsen. Et malgré tout, l'œuvre reste indécise et ténébreuse et résiste au besoin d'explication résolutive qui hante nos raisonneuses intelligences. Ce n'est pas plus beau, mais c'est aussi beau que le tremblant et résigné théâtre antique. Ce n'est pas plus beau, mais aussi beau que le flottant et énigmatique Hamlet. C'est la même oppression de l'artiste sous les ambiances irréductibles, mais senties dans l'effrayante multiplicité des facteurs que l'âme contemporaine subit en les entrevoyant à peine. Ce n'est plus l'événement, conçu unique, qui despotiquement pousse Œdipe ou ronge le lymphatique prince de Danemark. C'est l'appel de voix volantes et circulaires, emplissant l'atmosphère de l'invisible, inquiétant l'âme humaine par leurs cris brefs ou leurs murmures prolongés, ne lui laissant point de trêve, l'épouvantant et la tourmentant (sans qu'elle se plaigne, oh! non, car c'est si grandiosement beau ce dramatique qui joue avec l'humanité humble et souffrante), la tourmentant dès qu'en ses espérances sublimes elle se laisse aller à écouter leurs chants séducteurs et trompeurs. Rosmer a écouté ces anges : l'un a parlé de liberté, un autre de chasteté, un autre de fraternité, un autre d'amour, un autre de pureté de conscience, et chaque fois il a couru, haletant et fiévreux, à l'enchanteur, et chaque fois il s'est donné tout entier, livrant sa belle âme pathétique et tendre au coloriage de ces grandes lumières comme une danseuse serpentine livre aux projections électriques le désordre et la fantaisie de ses draperies ondoyantes. Et durant cette agitation dramatique et poignante, en apparence versatile et déréglée, son œil reste fixe sur cette chose centrale : l'Ideal! Il lui en faut un, dût-il en mourir, dût-il ne le conquérir que par le saut dans l'anéantissement. C'est le phare sur lequel darde son regard, et qui le guide, c'est le feu follet auquel il clignote et qui l'égare.

Cette œuvre est-elle une leçon? Un conseil d'imiter ou d'éviter le redoutable exemple de Rosmer? Ce serait mal connaître et amoindrir l'extraordinaire dramaturge norwégien que de le croire. En son incomparable puissance de pathétique et d'inquiétude, il décrit mais ne tire pas de conséquences. Il dédaigne. Cela est bon pour les fabricateurs de clarté, alors que lui a la sombre ironie d'un fabricateur d'incertitudes et de problèmes, et a le don douloureux de descendre assez profond dans la nuit des choses pour découvrir qu'énigmatique est le tissu décevant de la vie. Ibsen est obscur parce que, vraiment, sauf pour les superficiels et les puérils, ô frères, tout est obscur, prodigieusement obscur!

Ce noir, physique et moral, symbolisé sur la scène jusques en des accidents, des lampes qu'on essaie inutilement d'allumer ou qui brûlent mal, de telle sorte que constamment règnent l'hésitation et la vague terreur des nuits et des crépuscules, ne saurait plaire à tout le public. Il y avait au Théâtre du Parc, lors de cette représentation émouvante, deux contingents bien distincts de spectateurs : le groupe esthétique, de très nombreux et notoires artistes, émus, troublés, admiratifs; le groupe banal, snobique et muqueux qui transporte aux premières son ambulant et bruyant cabotinage pour faire acte de chic; il a dû prendre pour une mystification cette œuvre où tout se passe en conversations à double sens, incompréhensibles en leur portée cruelle et occulte pour les bourgeoises cervelles du bel-air. Les critiques influents de cette compagnie en bonne posture maronnaient et toute la clique trouvait le morceau indigérable. « Ah! mon cher, parlez-moi de *Francillon!* Et Mlle Reichemberg! est-elle plus élégante et distinguée que cette Bady qui ne remue ni bras ni jambes dans son rôle de Rebecca. » Ainsi interloquaient les amateurs des mets à la Dumas ou à l'Augier. J'en entendis un qui, lorsque le couple tragique de Rosmer et de Rebecca sort, tel qu'un couple de fantômes, pour aller à l'hymen dans le suicide, a dit : « Y a pas de danger qu'ils se tuent! » Il s'imaginait sans doute que tout allait finir par un joli mariage, oui, absolument comme dans *Gilberte* ou *Madame Aubray*. Pauvres diables qui passent à côté de ce qui est beau, en trouvant que c'est très embêtant. Un autre encore criait dans les couloirs : « On ne peut pas pourtant, dans une pièce bien faite, être bouleversé dès le second acte! » D'autres ricanaient quand une lampe apportée en scène ne semblait pas allumable et que les allumettes étaient frottées en vain; d'autres quand, dans ces pièces si rarement

jouées et qui n'eurent et n'auront jamais les neuf cents représentations d'une seule affilée qui glorifièrent *le Tour du Monde en 80 jours*, un acteur avait une défaillance de mémoire! Pauvres diables! pauvres diables!

Ce que l'on constate toutefois avec joie, c'est l'augmentation chez nous du respect pour ces chefs-d'œuvre. On ne siffle, on ne trépigne plus comme à la première de *la Puissance des Ténèbres*. Les Masuirs grognent, mais discrètement, ou plutôt honteusement, entre eux, dans des coins. Ils sont devenus décents. Ils subissent et n'essaient plus de nuire. Ils assistent, mécontents mais silencieux, aux rappels et aux acclamations proférés par notre Belgique nouvelle et vivante, jeune reine à qui fait cortège une des plus belles et des plus enthousiastes jeunesses qui se vit jamais, éprise, elle, d'Idéal et ne comprenant pas la vie sans Idéal..., dût-on en mourir comme Rosmer de Rosmersholm.

FRÈRE-ORBAN

La Revision constitutionnelle en Belgique et ses conséquences. La situation des Partis, leurs Programmes et leurs Espérances. — Bruxelles, Stevelinck, 1893, in-8° de XVIII-155 p.

C'est la fameuse brochure grise, publiée d'abord sans nom d'auteur « afin que le jugement du public fût dégagé de ces préventions favorables ou hostiles que toute personnalité suscite aisément ». Maintenant avouée par M. Frère-Orban parce que « son dessein a été déjoué; dès l'apparition de son écrit il a été reconnu et son nom a été prononcé ».

En effet, quoique anonyme, cette œuvre portait sa marque, comme un enfant de belle race, attestant, visibles et triomphants, les caractéristiques de son ascendance et dont on dit : Il est signé, celui-là!

Homme politique, je l'ai lue « pour me tenir au courant de la science ». Critique, j'en parle dans un journal d'art parce qu'elle relève de l'art, par son style et sa vivante allure. En notre pays de littérature renaissante, où d'ordinaire l'écrit politique est si lamentablement fétide et plat, la brochure grise s'érige en exception superbe, et c'est de tout cœur, dans un sentiment de grande joie d'artiste et de courtoise impartialité, qu'adversaire des théories politiques de Frère-Orban, (il fut assez longtemps combattant illustre et est assez haut dans la majesté de l'âge pour qu'on l'ennoblisse de la suppression du « Monsieur »), j'affirme ici la belle et virile qualité de son pamphlet, d'autant plus libre et avec plus d'espoir d'être cru, que j'avais plus de raisons, au sens de la tactique vulgaire, pour me taire ou pour attaquer.

Dans quel roman Balzac raconte-t-il ce vieil imprimeur d'une ville perdue de province, ayant encore dans son atelier sombre des presses de la Révolution, lourdes et surannées, qu'il veut vendre et qu'il montre et démontre à un acheteur hésitant. Il dépeint le vieillard, tout à coup vibrant, les mains aux leviers, passagèrement agile et en lueur, faisant manœuvrer les appareils démodés, les douant d'une vie et d'une aisance de mouvements qui donnent l'illusion d'une perfection absente. En ma mémoire est revenue cette image quand j'ai lu la brochure grise, et c'est songeur, admiratif et ému que j'ai fermé ce livre plein de rumeurs.

Ah! certes, le contraste entre le fond et la forme est redoutable! Au service de quelles agonisantes idées est mise cette escrime élégante, forte et nerveuse. On demeure stupéfait et béant à voir surgir et s'accumuler en un ininterrompu jaillissement intellectuel ces mots acérés, ces tournures sabrantes, ces invectives corrosives, ces images saisissantes, au profit de choses pâlissantes qui bientôt ne seront plus que d'historiques fantômes. Frère-Orban (c'est le secret de sa grandeur et de sa gloire), quoique sorti du peuple, eut le don fatal d'incarner, plus visiblement peut-être et plus indomptablement qu'aucun homme de ce siècle, la théorie des illusions et des appétits bourgeois qu'on a résumées en ce vocable discréditant : le Doctrinarisme. Il en fut le prophète incontesté, et, pour plusieurs, le dieu. Il apparut, aux fervents de cette école faussement libérale et au fond impitoyablement égoïste, comme le chef et le symbole. Tout au long de sa vie brillante et dominatrice, il a trouvé, sans peine et avec une grâce fière, parfois insolente, les gestes, les maximes, les commandements qui, en une équation merveilleuse, ont exprimé les secrètes tendances et les vœux troubles de la prétendue élite des *Beati possidentes*, accapareurs des richesses sociales. Ils ont eu, pour lui, le fanatisme et l'idôlatrie de la Garde pour son Empereur. Ils lui conservent la tendresse farouche et aveuglement confiante des soldats qui attendaient le retour de l'île d'Elbe. Car actuellement il semble, en son volontaire écart et sa dédaigneuse colère, un César exilé.

Mais quelle énergie, je dirais plus exactement quelle fraîcheur de pensée. Car en son corps d'octogénaire, la pensée apparaît limpide, impérieuse, sûre d'elle-même comme au premier jour. C'est Priam, lançant un dernier javelot, mais avec la vigueur d'Achille. Les mythologiques comparaisons viennent aisément à l'esprit quand il s'agit de celui qu'il y a vingt ans on nommait couramment Jupiter.

N'est-il pas étrange et touchant que, dans ce parti doctrinaire, encore si vaste quoique croulant, pareil à une Byzance contemporaine; où tant de forces matérielles sont accumulées, qui tient ces deux puissances : l'Argent et la Presse (l'une ne va guère sans l'autre); ce parti où depuis trois générations on élève, dans le luxe du Capital et de l'Enseignement supérieur, tant de rejetons, les uns parvenus à l'âge d'homme, les autres en pleine jeunesse, le seul qui ait eu l'inspiration de se lever pour défendre le commun patrimoine des biens et des préjugés assailli avec des clameurs d'orage par ces déesses frémissantes, les Idées nouvelles, ait été ce vieillard, parvenu si loin dans la vie qu'il aperçoit déjà les lueurs tremblantes de l'au-delà. Et que lui seul aussi, sortant de cette multitude dont l'activité ne fonctionne plus que pour jouir de ce qu'elle a accaparé, n'ayant, lui, rien voulu des razzias et des pirateries de sa caste, ait trouvé dans son âme intacte et indéfectible, les mots magiques qui, s'ils n'ont plus la vertu de convaincre et de vaincre, ont toujours celle d'apparaître grands et héroïques et de forcer l'éloge.

Ah! dans la double solitude de son âge vénérable et de ses espoirs politiques déçus, dans l'amertume de l'inutilité et de l'avortement désormais indéniables de la cause à laquelle il a consacré obstinément sa vaillance et les dons de sa personnalité magnifique, peut-être la suprême rancœur est-elle cette constatation triste qu'il n'y a, parmi tous ceux pour qui il a combattu, nul être capable de le suppléer et de faire dynastie à ses rêves. Et plus profondément encore dans le mystère des choses, entre-

voit-il que cette stérilité lamentable est la preuve que la Doctrine pour laquelle il a lutté et souffert n'était qu'un rêve décevant et contre nature, une orgueilleuse chimère que fait fondre le fraternel soleil levant de la Démocratie.

Le Salon des Aquarellistes

Bien transies dans leurs cadres d'or par ces temps gris, bien mignonnes pour être exposées aux jours ingrats d'hiver, les aquarelles adressent aux visiteurs leurs sourires gentiment coloriés, avec une sorte de regret des fleurs de mai ou du soleil d'avril. Le Salon des aquarellistes est toujours pimpant et coquet. Dans la série des salonnets qui se succèdent au cours de l'année, il apporte sa note fraîche, légère, aimable. C'est toujours un plaisir de revoir ces lavis, aux teintes ténues, à l'aspect rieur, ces passe-partout blancs au milieu desquels s'égaie et pétille la limpide vivacité de quelque paysage alerte et amusant. Salon généralement bien tenu, où les trop audacieux sont priés d'exposer plus loin et où l'on admet, comme pour maintenir un bon ton, quelques vieux bien calés qui entravent par leur présence académique ce que certains pourraient susurrer de trop original.

Ce sont les Belges qui l'emportent à la présente exhibition. Il y a une petite école charmante d'aquarellistes belges dont les chefs sont MM. Henri Stacquet et Victor Uytterschaut. Tous les deux, ils ont leurs continuateurs et leurs élèves. Ils est incontestable que des œuvres comme *Automne* ou *En Hollande* signées Uytterschaut sont d'une touche très robuste, d'une couleur sonore et forte, mais qu'elles gardent en même temps la légèreté, le sourire de l'aquarelle.

M. Georges de Burlet nous montre dans une note semblable un *A Nivelles* et des marines, d'un pinceau qui a de la vigueur. Plus féminins, plus coquets sont ceux que j'appellerai les « stacquettistes ». M. Stacquet a un envoi, cette année, d'une fluidité exquise. Ce sont des reflets de paysages sur quelque aile de grand papillon, sur quelque satin de marquise. Un peu de rêve, un peu d'idylle noyé précieusement dans l'eau d'un lavis. Des prairies vues à travers des gouttes de rosée. La jolie fantaisie! M. Binjé n'a pas tout à fait cette grâce mièvre; mais il a plus de « corps » dans ses aquarelles; il serre la réalité de plus près, et il la rend spirituelle et attrayante. Ses *Coins de pont* sont de pénétrantes études, ainsi que ses effets de *Rue*. Sans avoir la force de M. Uytterschaut, l'exquisité mignarde de M. Stacquet ou l'esprit d'observation de M. Binjé, M. Cassiers a de l'habileté et de la patte. Il « enlève » à ravir, à la pointe du pinceau, quelque village hollandais, piqué de coiffes blanches, ou quelque bourgade des Flandres par un temps de soleil. Citons encore MM. Thémon, Titz et Heins, qui « aquarellisent » assez bien dans la même note légère — vraie note de l'aquarelle, d'ailleurs, car combien lourds, veules, sans caractère, d'une insigne vulgarité apparaissent, par exemple, les *Lys* de M. Julien De Vriendt au milieu de cette nuée délicate de couleurs tout à l'entour papillonnantes.

Voici une œuvre puissante : *Charbonnage*, de Constantin Meunier. Ici, on ne songe plus au charme de l'aquarelle, mais on est pris par la tristesse profonde qui s'exhale du cadre. — Non! ce n'est plus de l'aquarelle, c'est du grand art!

Quelle poignante navrance en ce vieux cheval de mine, aux chairs trop triquées, frileux dans l'hiver, au milieu d'une neige qui essaie en vain de blanchir un paysage de charbonnage poudreux et tragique, au milieu duquel est bâti un pont dont les briques ont pris une couleur étrange de vieux cuir.

De M. Marcette j'aime surtout *le Quai aux herbes*, qui requiert par une allure fantastique et qui a de la grandeur. On dirait d'un décor d'Hoffman, surgi dans une belle lumière éclatant après un orage. Les vues des environs de Rome sont intéressantes et le *Clair de lune* a de la poésie.

Des frères Oyens, voici de vigoureux morceaux, accessoires ou natures mortes, d'une facture solide et grasse, dénotant toujours des tempéraments sanguins d'artistes bien flamands. De M. Baes, de nouvelles tours, de Hal, de Montaigu et de Termonde. De M. Abry, des portraits un peu trop « Van Beers ».

M. Fernand Khnopff symbolise bellement la poésie de Stéphane Mallarmé, en une étrange nymphe dont l'allure préraphaélite, à l'hiératisme énigmatique, dit bien la poésie hermétique et rare du maître écrivain français. Les *Feuilles de pervenche* du même artiste se dressent devant un visage de femme douloureusement rêveur, figure de nonne ou de princesse.

M. Den Duyts, lui, tente aussi du symbolisme. Mais à sa trop académique *Muse bienfaisante*, je préfère mille fois cet *Hiver*, corsé de ton, cette *Ferme* qui rappelle Mauve, ce *Remorqueur* au bel élan.

Comme décorateur, voici M. Xavier Mellery. Quand verrons-nous donc un de ses projets réalisé? Il dresse de belles et nobles figures, magnifiques en des rêves d'art comme des arbres bien venus, largement épanouis en de grands paysages. Ses types allégoriques montrent des visages allumés d'une solide vie de santé plébéienne. C'est la robustesse de la grâce, c'est la force de la noblesse qui éclatent dans ces œuvres solides et d'une haute pensée. Nous avons comme peintres décorateurs : Leys, Delbeke. Un troisième nom s'impose : Xavier Mellery. Il est dans toute la force de son grand talent et il laissera, si on lui en ouvre les portes, des œuvres qui magnifieront nos monuments et qui couvriront encore d'un peu de gloire le nom belge.

Les étrangers? Peu nombreux. Les Hollandais sont lourds. Ainsi la *Paysanne* de M. Vander Waay est bien charnue, son *En Voyage* a une certaine puissance, mais cela manque de personnalité et de cette légèreté que réclame l'aquarelle. Les Italiens, moins nombreux que jadis, fourrent toujours d'odieuses anecdotes en de méchants chromos. Enfin, voici Mlle Clara Montalba : la lumière ambrée de Cévidale Friali est adorable. Elle mange avec des dents d'or cette petite bourgade italienne juchée pittoresquement sur des collines, aux lueurs chaudes d'un beau jour.

ENCORE LES ARBRES (1)

A M. De Bruyn, Ministre de l'Industrie et du Commerce.

Entre Maestricht et Maeseyck, tout le long de la belle Meuse et de la frontière hollandaise, du sud au nord du Limbourg belge, dans le Maesland fertile, parallèle à la dorsale sombre qui s'élève à l'ouest, déserte et sapineuse, court une des plus imposantes routes du pays, créée par Napoléon, qui la fit construire par ses prisonniers espagnols, vraiment impériale, magnifique, en digue large et forte, ombragée superbement, idéalement, de châtaigniers, de tilleuls et de hêtres, telle qu'en un parc de milliardaire. Cette route, que l'opulence payerait par des trésors, cette route somptueuse et fière, ce joyau incomparable, orgueil du pays, cité

(1) Voir notre article *Abatages* dans le dernier numéro.

comme on cite les splendeurs et les monuments célèbres, on est en train de la détruire. Un fonctionnaire des Ponts et Chaussées, un sauvage, un algonquin, qui doit marcher avec un pagne de feuilles de palmier aux reins et un turban de plumes d'albatros à la tête, a décidé que l'heure était venue de faire argent de ces arbres sacrés et d'anéantir en un jour, par quelques coups de cognée, l'épargne de vie, de verdure et de beauté pittoresque commencée il y a trois quarts de siècle. Déjà le tronçon qui va de la frontière méridionale à la naissance de la route de Lanaeken est rasé comme la joue d'un larbin; il n'y a plus là qu'une plate chaussée, déshonorée et vulgaire. Et on va continuer!

Est-ce que M. De Bruyn laissera s'accomplir ce crime? Ou bien sera-t-il enfin l'homme, destiné certes à rester glorieux et vénéré, qui une fois pour toutes, à l'exemple de l'Angleterre et conformément à nos lois, citées dans notre dernier numéro, ne permettra la disparition des arbres routiers que lorsqu'ils tombent de vieillesse! Nous convions tous les amoureux du paysage à cette croisade contre une des plus abominables et des plus stupides routines administratives. On ne doit pas plus démolir une belle route qu'une cathédrale gothique.

Le Vacarme des Trams.

Nous revenions dernièrement en tram d'Hoogstraeten à Anvers, par une humide soirée d'hiver. Long trajet à travers la Campine et la nuit, traversée de fréquents villages, croisement de chemins plats nombreux. Et chaque fois que le petit train turbulent et contournant approchait de quelque chose, et peut-être de rien, c'était une effroyable débauche de signaux criards et d'appels de corne horriblement tapageurs. On en était obsédé, irrité, on en devenait furieux, on sentait en soi le détraquage grandissant des attaques de nerfs.

Vraiment, en Belgique (et cela est tout aussi vrai pour les gares de chemins de fer) on a une manie de coups de sifflet stridents et de coups de cornes meuglants, sur laquelle il importe d'attirer l'attention. Cela doit avoir une déplorable influence sur les aptitudes musicales de la population. Les oreilles sont déchirées de cacophonies épouvantables et inutiles, car dans les autres pays rien de pareil : toutes ces entrées en gares, toutes ces manœuvres se font avec des signaux discrets et humains; on n'entend pas ces cris d'angoisse, ces clameurs désespérées qui font tressaillir ou sursauter. Tout cet appareil sauvage est absent. Et spécialement en Hollande, où des trams multiples traversent les rues étroites des charmantes localités à physionomie japonaise, si tranquilles et si propres, c'est le tintinnabulement d'une clochette mise en branle par le roulement de la machine, qui avertit les passants en carillonnant joyeusement une sautillante fantaisie de sons argentins devant les voitures, analogues aux sonnailles des charrettes campinoises dans les bruyères ou des troupeaux de bœufs sur les hauts pâturages de la Suisse.

Nous signalons ces observations à M. Constantin de Burlet, le très intelligent et très courtois directeur des Chemins de fer vicinaux, avec l'espoir qu'il étudiera cette petite et opportune réforme. N'est-ce pas lui qui a mis un terme à la stupide habitude qu'avaie inauguré les ingénieurs d'abattre inutilement tous les arbres sur les routes du côté où on établissait les voies vicinales?

A LA MAISON DU PEUPLE

Conférence de M. Fernand Khnopff.

Inauguration de l'année nouvelle par une conférence de M. Fernand Khnopff sur les trois gothiques flamands : Jean Van Eyck, Jean Memling, Quentin Metzys.

M. Khnopff, dont l'art s'apparente bien plus avec celui des maîtres du XV^e^ siècle qu'avec celui des maîtres du XVII^e^ siècle, a parlé avec simplicité et précision de leurs œuvres. Il les a décrites, appuyant sur leurs qualités foncières : le scrupule de la vérité et la naïveté de la vie. Il a cité un de leurs biographes, M. A.-J. Wauters, et un de leurs fervents attentifs et ingénieux, M. E. Demontegut. Son but n'a point été d'enguirlander les maîtres gothiques de phrases laudatives, mais de les montrer uniquement pour les faire connaître. Celui qui les connaîtra, celui qui les pratiquera ne pourra ensuite se défendre de les aimer et de les louer en lui-même.

Au début de sa causerie M. F. Khnopff a insisté sur ce travers universel qui pousse tout le monde à parler d'art. Quand dans une réunion on parle science, la plupart se taisent. Dès qu'on aborde l'esthétique, il y a déluge d'avis et de discussions. L'art est pourtant aussi ardu à comprendre que la science et à ceux qui y sont étrangers il devrait imposer la même réserve.

La soirée s'est terminée par une série de projections photographiques : des Rubens, des Holbein, des Michel-Ange, des Velasquez, des Jordaens, des Millet ont défilé devant le public.

Bonne soirée inauguratrice de la saison de concerts et de conférences qui s'ouvre.

A ANVERS

(*Correspondance particulière de* L'ART MODERNE.)

Au Théâtre lyrique néerlandais.

La direction du Théâtre lyrique néerlandais vient de démontrer au public flamand qu'il peut compter sur des faiseurs d'opéras aussi outrancièrement creux, vaniteux et néfastes, sur des librettistes aussi odieusement plats et crispants que ceux de l'opéra français.

C'est *Leiden ontzet* qui fournit la démonstration éclatante, décisive. On peut se demander en quoi se justifie l'opportunité de cette démonstration.

Ce qui se fût justifié bien plus, c'est une cinglante bordée de sifflets, au moment où, non satisfaits de nous avoir douchés d'une mixture de musiques volées à tous les tiroirs — les pires et les meilleures — on s'en vint, les palmes à la main, nous affirmer en une manifestation dont la plus méritée se ridiculise encore de pareil tralala, que tout ce bruit constituait de la bonne musique et une belle œuvre.

Et voilà que de gaîté de cœur, par affaire de courtoisie, de prêté-rendu dont nous ignorons — faute de curiosité — les dessous, la direction a compromis une autre œuvre qui est vraiment belle, l'œuvre du Théâtre lyrique néerlandais.

Lors de son début de cette année-ci avec le *Freyshütz*, nous avions ressenti une vraie joie, faite d'espoir d'enfin un Théâtre, ici, d'art honnête, d'acteurs humbles et dignes.

Aujourd'hui l'espoir est loin et la tristesse a reconquis ses droits.

La parfaite ignominie de cet opéra a entraîné les acteurs à des manœuvres correspondantes. M. Henri Fontaine seul triomphe; il met son admirable autorité d'acteur et sa superbe voix au service de cette œuvre, dont MM. Van der Linden, pour la musique, et Van der Ven, pour les paroles, sont les auteurs.

LA MUSIQUE A VERVIERS

(*Correspondance particulière de* L'ART MODERNE.)

Concert populaire.

Etrange programme qu'on cherche à s'expliquer. Je vous livre une des nombreuses solutions qui me viennent à l'esprit. Exaspéré par les constants reproches des philistins qui n'estiment l'art que quand il signifie cette chose basse : le plaisir, le directeur de nos concerts nous a jeté à la tête un programme au goût des amateurs de sucreries mêlées d'épices. Ah! se sera-t-il dit peut-être, vous n'êtes pas contents quand je me décarcasse pour vous faire entendre du beau, pour vous le rendre facile à comprendre! Eh bien, voilà! Attrapez ça! Et il vous envoie à la volée du Massenet, du Widor, avec un pétard espagnol de Chabrier à la fin, pour faire partir le tout et l'expédier à son adresse.

Il fallait être désespéré pour en arriver à un moyen pareil. Eh bien, non, mille fois non! il ne faut pas désespérer. L'évangile d'art semé ici avec tant d'efforts et depuis tant d'années a déjà porté ses fruits. Et ceux qui nous ont fait comprendre que le mot *artiste* n'était pas synonyme d'*amuseur*, ont fait assez de disciples pour qu'ils puissent se sentir soutenus dans leur généreuse lutte. Certain public était l'année dernière en-dessous de Beethoven et de Wagner. Mais il est déjà au-dessus, bien au-dessus de Massenet et Widor, qui n'ont plus même le don de l'émouvoir. Car les profanes autant que les amateurs ont été quelque peu ahuris. J'ai entendu une maman, que le chaperonage de sa progéniture amenait là, dire cette chose épique : « J'avoue que j'aime encore mieux une « petite » symphonie de Beethoven! »

La chanteuse était assortie au programme. Un des plus grands intérêts du concert était la belle voix d'un amateur, M. A. de Thier, qui pourrait sans grand effort devenir un sérieux artiste.

Memento des Expositions

BARCELONE. — IIe exposition générale. 23 avril-29 juin 1894. Quatre œuvres au maximum par artiste. Délai d'envoi : 26 mars-8 avril. Renseignements : *D. Carlos Pirozini y Marti, secrétaire.*

BRUGES. — XVIe Exposition du *Cercle artistique*. 10 décembre. Renseignements : *M. Ch. De Schryver, avocat, secrétaire du Cercle Artistique*. Programme à consulter dans nos bureaux.

CARCASSONNE. — IIe Expositon de la *Société des Beaux-Arts*. 1er janvier-1er février 1894. Délai : 10-20 décembre 1893. Trois œuvres par artiste. Maximum : 2 mètres pour les toiles, 150 kil. pour les sculptures. Retenue sur les ventes : 6 p. c. Renseignements : *M. S. de Maifrédy, secrétaire général.*

FLORENCE. — Exposition de la Société des Beaux-Arts. 24 décembre 1893-28 février 1894. Deux œuvres par exposant (quatre pour les sociétaires). Taxe de 10 lires à payer par œuvre supplémentaire pour les non-sociétaires, de 5 lires pour les sociétaires. Délai d'envoi : 6 décembre. Renseignements : *M. Camillo Coppini, secrétaire, Via della Colonna, 29, Florence.*

LOUVAIN. — Exposition de *la Table Ronde* (par invitations). 7-28 janvier 1894. Renseignements : *M. Léon Boels, avocat, marché aux Grains, 10, Louvain.*

LYON. — Exposition universelle. 26 avril 1894. Délai : 15 mars (dépôt à Paris, Palais de l'Industrie, porte XI). Gratuité de transport de Paris à Lyon et vice-versa pour les œuvres admises. Quatre œuvres par artiste. Renseignements : *M. F. Favre, président.*

LYON. — VIIe exposition annuelle de la *Société lyonnaise des Beaux-Arts*. 9 février 1894. Délais : pour les artistes de Paris, dépôt du 15 au 31 décembre chez M. Pottier, rue Gaillon, 9; pour les étrangers, expédition du 5 au 10 janvier au Pavillon des Beaux-Arts, place Bellecour, Lyon. Gratuité de transport pour les artistes invités. Retenue sur les ventes : 10 p. c. Renseignements : *Secrétariat de la société, rue de l'Hôpital, 6, Lyon.*

MONTE-CARLO. — IIe exposition des Beaux-Arts. Janvier-avril 1894. Deux œuvres par artiste. Maximum : 1m40 pour les tableaux, 100 kilog. pour les sculptures. Renseignements : *M. G. Bornier, directeur général de la Société des Bains de mer, à Monte-Carlo.*

NANTES. — Ve exposition de la Société des *Amis des Arts* (par invitations). 1er-28 février 1894. Délais d'envoi : Paris (chez M. Toussaint, 13, rue du Dragon) 3-10 janvier; Nantes, 8 janvier. Renseignements : *M. Des Camps de Lalanne, secrétaire général*, avenue de Grillaud, Nantes.

NICE. — XVIe Exposition de la *Société des Beaux-Arts* (hôtel du *Crédit Lyonnais*). 15 janvier-31 mars 1894. Délai : 20 décembre 1893. Deux œuvres par artiste. Retenue sur les ventes : 10 p. c. Renseignements : *Bon de Contes de Bucamps, président.* Correspondant à Paris : S. Olivetti, 53, boulevard Beauséjour.

PARIS. — Exposition internationale d'art photographique. 10-31 décembre 1893. Demandes d'admissions et renseignements : *M. P. Bourgeois, secrétaire général du Photo-Club, rue des Mathurins, 40, Paris.*

PAU. — XXXe exposition de la *Société des Amis des Arts*. 15 janvier-15 mars 1894. Deux œuvres par artiste. Maximum : 2 mètres pour les toiles, 100 kil. pour les sculptures. Délais : Notices, 8 décembre; œuvres, 20 décembre. Gratuité de transport pour les artistes invités. Renseignements : *M. G. Tardieu, secrétaire général, au Musée de Pau.*

VIENNE (Autriche). — IIIe exposition internationale de l'Association des artistes *(Genossenschaft der bildenden Künstler)*. 1er mars-31 mai 1894. Gratuité de transport pour les œuvres admises. Délai d'envoi : notices, 15 janvier; œuvres, 15 février.

PETITE CHRONIQUE

LA LIBRE ESTHÉTIQUE. — Dans la liste des membres fondateurs, nous avons omis de mentionner M. LEVOZ, substitut du procureur du roi à Verviers, et M. VALÈRE MABILLE, industriel à Mariemont.

Au lieu de J. HENNEBICQ, lire L. HENNEBICQ.

La direction du Théâtre de la Monnaie vient d'engager en représentations Mlle Simonet, l'une des plus charmantes pensionnaires de l'Opéra-Comique de Paris. C'est une excellente acquisition dont nous félicitons vivement MM. Stoumon et Calabrési.

Mlle Simonet débutera dans *le Rêve*, dont la reprise aura lieu jeudi. Elle interprétera ensuite *l'Attaque du moulin*, le tout récent ouvrage de M. Alfred Bruneau.

A ce propos, une observation. La nouvelle de Zola, mise en musique par M. Bruneau, a pour objet un épisode de la guerre de 1870. On a craint, à Paris, de provoquer des manifestations en

lui donnant son cadre réel et l'on a reculé l'action au temps de la bataille de Valmy.

Les raisons qui ont nécessité cette modification n'existant pas en Belgique, il nous paraît rationnel qu'on restitue à *l'Attaque du moulin* son véritable caractère. L'œuvre en sera d'autant plus vivante et plus poignante.

C'est, comme nous l'avons annoncé, vendredi prochain que M. Lugné-Poe et sa troupe joueront *Un ennemi du peuple* d'Ibsen au Théâtre du Parc.

Le Théâtre des Galeries annonce ponr samedi prochain la première représentation de *Miss Robinson*, pièce nouvelle en trois parties et six tableaux par MM. G. Ferrier et L. Varney.

Le premier Concert Populaire, qui sera donné dimanche prochain, à 1 1/2 heure, à la Monnaie, sous la direction de M. Joseph Dupont, s'annonce très brillamment.

Les répétitions sont poussées avec activité et la feuille de location est presque entièrement remplie pour le concert et pour la répétition qui aura lieu samedi, à 2 1/2 heures, à la Grande-Harmonie.

Rappelons qu'au programme figurent l'ouverture de *Roméo et Juliette* de P. Tschaïkowsky; la deuxième symphonie en *la mineur* de Saint-Saëns; une suite de *Peer Gynt* de Grieg (première exécution), et l'ouverture des *Maîtres-Chanteurs*.

M. Arthur De Greef, l'éminent pianiste, exécutera une de ses œuvres, une fantaisie sur des thèmes populaires flamands pour piano et orchestre, et le concerto en *sol mineur* (n° 2), pour piano et orchestre, de Saint-Saëns.

Pour les places, s'adresser chez Schott.

La place de professeur de violoncelle au Conservatoire de Gand ayant été mise au concours, M. Joseph Jacob l'a emporté *à l'unanimité* sur les candidats qui se disputaient ce poste important.

Nous félicitons l'excellent violoncelliste, mais nous félicitons surtout le Conservatoire de Gand de l'acquisition qu'il a faite.

Le concours pour la place de professeur de piano au même Conservatoire est fixé au 15 courant.

La *Société de la Table ronde* de Louvain prend l'initiative d'une Exposition d'œuvres d'art qui s'ouvrira dans sa salle des fêtes le 7 janvier prochain. Elle a dressé la liste des artistes invités à y prendre part, — liste qui comprend, en majeure partie, les artistes des écoles nouvelles, choisis exclusivement parmi les Belges. Des fêtes artistiques, auditions musicales, conférences, lectures, seront données pendant la durée de l'Exposition. Nous applaudissons de tout cœur à cette initiative et nous en félicitons la commission directrice composée de MM. Vanderkelen, bourgmestre de Louvain, président d'honneur, Constantin Meunier, membre d'honneur, Adrien Fonson, président, Léon Boels, Léon Colins, Eugène Frische, etc. Nous engageons vivement les artistes à aider ceux-ci dans leur tentative de décentralisation artistique.

M. le professeur Emile Sigogne a inauguré à l'Université de Liége, devant un nombreux auditoire, son cours de diction et d'art oratoire. Le succès a été complet. Les étudiants ont prouvé à leur nouveau professeur, par leurs applaudissements, qu'ils comprenaient la nécessité de cet enseignement.

Les premières leçons comprennent un exposé du cours dans son ensemble avant d'en venir à la partie pratique, à laquelle un bon nombre d'élèves participeront; car c'est surtout à un résultat pratique obtenu par le travail personnel, et non à être seulement écouté par de nombreux auditeurs que vise le professeur. Et ce résultat qui, nous en sommes certains, amènera l'expansion de cet enseignement, nous paraît désormais assuré.

COURS SUPÉRIEURS POUR DAMES. — Lundi 4 décembre, à 2 heures. Géographie. M. PERGAMENI : *Les républiques de l'Amérique centrale*. A 3 heures. Applications de l'Art. M. LAMBOTTE : *Le mobilier de la Renaissance italienne*.

Mercredi 6 décembre, à 2 heures. Histoire. M. PERGAMENI : *L'Indépendance de la Grèce et la Question d'Orient*. — A 3 heures. Littérature anglaise. Mme CHAPLIN : *Ruskin et Emerson*.

Jeudi 7 décembre, à 2 heures. Histoire de l'Art. M. E. VERHAEREN : *Léonard de Vinci* (suite et fin). — A 3 heures. Mlle TORDEUS. Littérature française : *Balzac*.

C'est le 27 février 1891 que fut enterré au cimetière d'Ostende le célèbre violoncelliste et compositeur Jules De Swert.

La tombe d'un tel artiste ne doit pas être livrée à l'oubli. La Belgique, sa patrie, — l'Allemagne, où il remporta ses plus éclatants succès, — la ville de Louvain, où il est né, — Ostende, où il passa les dernières années de sa vie à la tête de l'Académie de musique, ont un grand devoir de reconnaissance et d'admiration à remplir envers la mémoire de Jules De Swert. Un comité s'est formé sous la présidence d'honneur de MM. Pieters, bourgmestre d'Ostende, et Vanderkelen, bourgmestre de Louvain, pour recueillir les fonds nécessaires à l'achat d'un terrain et d'un modeste monument au cimetière d'Ostende, pour perpétuer le souvenir de Jules De Swert. Il fait un chaleureux appel à tous ceux qui furent les amis de l'illustre artiste, à tous ceux que charma son talent.

Les souscriptions peuvent être envoyées à M. Edm. Van Bredael, rue de Vienne, à Ostende.

La ville de Mons vient de faire paraître le règlement définitif du grand concours international de chant d'ensemble qui aura lieu les 24 et 25 juin 1894 à l'occasion du troisième centenaire de Rolland de Lassus. Ce règlement, qui annule celui du 30 septembre, peut être consulté par les intéressés dans nos bureaux.

Nos hommes de lettres ont à l'étranger une célébrité dont on ne paraît guère se douter en Belgique. En voici un nouvel exemple : une excellente traduction allemande de *Kees Doorik* de Georges Eekhoud, précédée d'une étude critique et biographique par Tony Kellen, vient d'être publiée en un élégant volume par la *Deutsche Verlags Anstalt*, de Stuttgard, Leipzig, Berlin et Vienne, éditeur des traductions de Tolstoï, Zola, Daudet et Bourget.

La Nouvelle Carthage paraîtra également dans quelques semaines, traduite par le même écrivain. Le *Vooruit* de Gand va publier très prochainement une traduction flamande de *la Nouvelle Carthage*.

L'*Album des portraits de Belges contemporains*, par M. Broerman, paraîtra dans quelques jours. Il comprendra les reproductions artistiques, grand format, des 52 portraits composant la galerie appartenant à l'Etat et un même nombre de notices biographiques se rapportant à chacun des portraits et expressément rédigées pour l'ouvrage.

L'édition, de grand luxe, avec couverture havane incrustée d'or, ne comporte que 300 exemplaires numérotés à la presse.

Le prix de chaque exemplaire est de 100 francs.

On peut souscrire dès aujourd'hui à Bruxelles, rue de la Madeleine, 17, et rue Jourdan, 83, ainsi qu'à Anvers, rue Gramaye, 10, chez les éditeurs, MM. Dero frères.

Le deuxième spectacle du Théâtre Libre comprendra :

L'Inquiétude, pièce en trois actes, de MM. Jules Perrin et Claude Couturier, et *Amants éternels*, pantomime en trois tableaux, de MM. André Corneau et Gerbault, musique de M. André Messager.

M. Henri Cros, l'artiste délicat dont on a vu, à deux reprises, des œuvres charmantes aux Salons des *XX*, vient de se signaler par une découverte artistique qui présente un intérêt de tout premier ordre. Après de longs essais, il est parvenu à obtenir une pâte de verre colorée dans la masse par des oxydes métalliques. Cette pâte, aussi facile à mouler et à modeler que du plâtre, se transforme, après la cuisson, au gré de l'artiste, en objets d'art ravissants. Et la lumière, se jouant dans la masse vitrifiée, donne des reflets et des tonalités jusqu'alors inconnus.

Le ministre des beaux-arts de France a fait mettre à la disposition de M. Henri Cros, à la manufacture de Sèvres, un atelier spécial où il poursuivra ses intéressantes recherches.

BREITKOPF & HÄRTEL

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

DÉPOSITAIRES DES

PIANOS BECHSTEIN

Seul dépôt pour la Belgique

DES

HARMONIUMS ESTEY

DEMANDER LE CATALOGUE

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE

sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**. *Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de **220 millions.**

RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

VILLE D'ANVERS

Les notaires GHEYSENS et LECLÉF, à Anvers, vendront publiquement en l'**Hôtel LEYS**, 12, rue Leys, à Anvers, les mardi 19, mercredi 20, jeudi 21, vendredi 22 et samedi 23 décembre 1893, chaque jour de 10 heures du matin à midi et à 2 heures précises de relevée, les œuvres délaissées par le

Baron HENRI LEYS

COMPRENANT

la FRESQUE décorant la salle à manger de son hôtel et les

TABLEAUX, ESQUISSES

Aquarelles, Dessins

composant son atelier.

UNE BELLE COLLECTION DE

TABLEAUX ANCIENS & MODERNES

des écoles flamande et hollandaise

MEUBLES ANCIENS, OBJETS D'ART,

LIVRES, GRAVURES, EAUX-FORTES, ETC.

le tout dépendant de la succession de feu

M. le baron HENRI LEYS.

Experts : MM. J. et A. Le Roy frères, 12, place du Musée, Bruxelles.

EXPOSITIONS :

Particulière : les mardi 12 et mercredi 13 décembre 1893;
Publique : le jeudi 14 décembre 1893
de 10 heures du matin à 4 heures de relevée.

Le catalogue se trouve à la disposition des amateurs en l'étude du notaire Gheysens, rue du Marcgrave, 12, ou en l'étude du notaire Leclef, rue des Arquebusiers, 15, ainsi qu'en la demeure des experts susdits.

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin

Vins de toutes provenances

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie

Treizième année. — N° 50. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 10 Décembre 1893.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

La Vente Leys. — Les Bibliothèques publiques en province. — A propos des Expositions particulières. — Livres et brochures. — Accusés de réception. — Théatre du Parc. *Chaine brisée.* — Images a l'instar d'Épinal. *La grande invasion.* — La situation actuelle du théatre en Hollande. — Cours d'éloquence. — Petite chronique.

LA VENTE LEYS

Cette vente Leys marquera dans notre histoire de l'art. Rarement autant d'œuvres aussi belles et aussi profondément nationales ont été réunies et jamais occasion aussi propice n'a été donnée à l'Etat d'enrichir ses collections.

Henri Leys est certainement le premier peintre belge de notre siècle. S'il n'a pas toujours prodigué l'or chaud et vibrant qui magnifie la couleur de De Braekeleer, s'il n'a pas possédé la force picturale de Joseph Stevens, il a été doué d'un esprit philosophique prodigieux, en même temps qu'il s'est montré peintre superbe. Sa pénétrance historique est miraculeuse. En plein XIXe siècle, son œuvre ressuscite magnifiquement le XVIe siècle anversois. C'est lui, le vrai, le grand peintre d'histoire. Delaroche, Louis Gallait sont des fabricants de scènes d'opéras auprès du maître anversois. Leurs œuvres sont toutes en froid décor, et lorsqu'ils racontent une époque passée, ils n'en prennent que les vêtements pour en couvrir des *modèles*. Chez Leys, sous les fastueux dehors d'un XVIe siècle flamand, aristocratique et opulent, on sent battre le cœur de toute une époque. Epoque étrange et grandiose — époque héroïque du peuple belge, dont Leys paraît être le chantre surgi, par un atavisme puissant, trois siècles après sa révolution. — Epoque de penseurs, et aussi époque de guerriers. L'action naissait sur le champ de méditations profondes et elle était d'autant plus forte et d'autant plus volontaire C'est cette âme réfléchie, à la passion violente, mais concentrée et taciturne — cette âme formée aux controverses et aux écrits d'une réforme qui s'accomplissait, cette âme cuirassée et trempée par les guerres et les émeutes d'une époque brûlante des feux des sièges, des bûchers, des pillages — c'est cette âme que Leys a incarnée dans les corps de ses graves et nobles personnages. Parfois il s'avance plus loin, vers les marquis bardés de fer du moyen-âge, ou dans la période opulente des ducs de Bourgogne, si tentante pour un peintre comme lui, ami du faste et des attirails princiers. Mais c'est vers le XVIe siècle des Luther et des Erasme que sa pensée s'en revient avec le plus d'amour.

C'est ce que démontre cette fresque de la salle à manger de son hôtel, qui va être mise aux enchères publiques. Il l'a peinte pour lui, dans l'intimité familiale. C'est un épanchement de son cœur. Il n'avait pas

à se préoccuper, comme lors de la décoration de l'hôtel de ville d'Anvers, des exigences qu'entraîne toujours l'ornementation d'un monument public. Il n'avait pas à s'inquiéter des volontés ou des désirs d'une municipalité quelconque : Leys a peint cette fresque pour lui seul, donnant libre essor à son épique poésie, et c'est pour ce motif qu'on se trouve sans doute devant son chef-d'œuvre.

Sans entraves, sans sujet s'imposant, il va à son cher XVIe siècle, et là, comme il s'agissait d'orner un foyer, c'est la fête de Noël et ses réceptions et ses plaisirs qui le sollicitent. De son imagination sort un Noël d'une émotion grandiose, dans un décor de ville féodale ourlée et brodée de neige. N'entend-on pas le son des cloches qui carillonnent au-dessus des créneaux, au-dessus des pignons, pour célébrer la naissance du Christ à Bethléem? Le peuple s'attarde le long des fossés gelés, sur lesquels les patineurs prennent leurs ébats. Les groupes s'avancent lentement, portant toujours, malgré l'air de fête qui vivifie l'atmosphère de joie, une griffe méditative au front, une inquiétude en la poitrine, une gravité pensive en la démarche. Malgré les airs de flûtes et de chalumeaux qu'ils entendent, malgré les cris que poussent, en montrant le ciel, les amoureux qui passent, la fraîcheur de leur âme éclairant leur visage, ces gens n'ont pas abandonné la crainte du rescrit qu'un héraut au blason impérial pourra proclamer, peut-être demain, l'horreur du siège qui va faire se lever ces ponts-levis sous lesquels passent aujourd'hui des traîneaux fendant l'air. Il y a un fantôme qui plane sur ces héros de Noël processionnant dans les murs de leur ville. Leur foyer, là-bas, derrière ces murs massifs, est menacé sans cesse, et leur foi est inquiétée. Ce fantôme, on le sent dans la joie saine de cette promenade hors des murs, rappelant, par sa grandeur épique et sa couleur profonde, celle du *Faust* de Gœthe.

D'autres panneaux nous font pénétrer plus avant dans l'intimité bourgeoise du XVIe siècle. Un bourgeois et sa femme, dans une rue aux vieux murs sombres, avec, à un coin, un étal de boulanger, frappe à la porte d'un hôtel. Il est accompagné d'un jeune garçon porteur d'un flambeau nécessaire à leur rentrée nocturne. Ils entrent. C'est la réception : la « Willkom », la bienvenue, toujours grave, cérémonieuse, d'un caractère très grand et très touchant. Quelque chose d'héroïque sonne sans cesse en ces manifestations familiales. Tout est austère et énergique, en même temps que riche. Un souffle mâle passe, un grand souffle historique d'âmes tristes et résignées ou résonnantes et altières. Un portrait de saint Luc, entre deux verrières, est comme le sceau de cette extraordinaire décoration, tant suggestive d'épopée douce et de grandeur mélancolique, tant nostalgique de fastes passés, de gloires éteintes, et tant évocatrice des esprits anciens. Il faut qu'une œuvre semblable ne sorte pas de la Belgique : elle a des racines trop profondes ici pour qu'on puisse l'arracher de notre sol sans douleur pour lui.

La fresque ne constitue pas l'unique lot de la vente Leys. Parmi les tableaux de Leys il est encore un portrait de l'artiste par lui-même, d'une extraordinaire intensité d'expression, et une grande toile — *Marguerite de Parme, gouvernante des Pays-Bas, remettant les clefs de la ville aux magistrats d'Anvers en temps de troubles* — magistrale, qui montre l'idée première d'une des fresques de Leys à l'hôtel de ville d'Anvers, Voici, en outre, les ducs du même hôtel de ville, les Jean de Brabant et les Henri de Lotharingie, peints comme par un contemporain qu'ils se seraient attachés à leur cour, à titre de « pourtraicteur » particulier. Et que d'autres tableaux, et que d'esquisses, et que d'études!

Mais point n'est besoin de nous étendre sur ces détails de l'exposition, que le catalogue énumère suffisamment. Il n'est qu'une chose, essentielle encore, que nous voulons signaler au sujet de cette vente : le Jérôme Bosch et les Breughel. Henri Leys était un fervent de Breughel. Il a réuni dans son atelier des pages admirables de ce très grand artiste, de très purs et très beaux tableaux, dont quatre surtout : deux *Kermesses*, *la Parabole des aveugles*, *la Fête de la mariée* constituent, avec *la Fête des fous* de Jérôme Bosch, une réunion de chefs-d'œuvre. Là encore c'est la grande âme du peuple flamand qui parle une langue, plébéienne cette fois, rustique et naïve, mais toujours héroïque. Héroïque par sa large bonté, par son panthéisme généreux, par son pittoresque cordial et attendri. *La Parabole des aveugles* est plus accentuée que celle du musée de Naples, tant vantée. Les *Kermesses* l'emportent sur celle du musée d'Anvers. *La Fête de la mariée* est une églogue copieuse, d'une inouïe richesse de couleur et ne le cédant en force et en art, grâce à sa prodigieuse originalité, à aucun banquet voluptueux de Vénitien. Ce sont des manifestations de l'art flamand dans son essence même; c'est d'une sève veuve de tout mélange. Peintures « pur sang » de la terre de Flandre. Joyaux rares de la couronne de notre patrie.

Il faut que de pareils tableaux ne dépassent pas nos frontières. Il y a, pour la Belgique, un intérêt énorme à conserver ses chefs-d'œuvre. N'est-il pas logique qu'on vienne voir Breughel chez lui, en pays brabançon, au milieu des paysanneries qu'il a aimées, dans le climat qui lui dicta sa couleur et qui fait mieux comprendre encore sa verve patriale et la gaîté généreuse de ses conceptions?

Aussi souhaitons-nous de tout cœur qu'avec la fresque de Leys, ces Breughel et le Jérôme Bosch nous soient conservés.

Les Pibliothèques publiques en province.

Dans ces villes de province où il y a parfois, telles des violettes dans des haies d'épines, de si charmantes âmes, d'une délicatesse exquise, promptes à l'enthousiasme pour les choses de la pensée, bien plus que dans les capitales où le scepticisme, la suffisance et le snobisme tiennent le haut du pavé, combien de jeunes gens intéressants, d'esprit curieux et chercheur, finissent par entrer définitivement dans la grande ornière, découragés par les difficultés innombrables qu'il faut vaincre pour se procurer la nourriture intellectuelle, sous les espèces du livre et de la revue d'art.

Ils se jetteraient pourtant sur les moindres opuscules comme la pauvreté sur le monde, mais où trouver de quoi lire encore lorsque l'on a dévoré les quelques mauvais romans qui courent les chemins, à la portée des bonnes femmes et des écoliers.

Il y a des bibliothèques publiques dans beaucoup de localités, dira-t-on, assez abondamment fournies pour alimenter, pendant quelque temps du moins, les gens doués d'un certain appétit pour les choses de la littérature.

Mais a-t-on une idée approximativement exacte de ce que sont les bibliothèques publiques en province?

Il en est qui sont presque uniquement alimentées par les livres que le département de l'Intérieur et des Beaux-Arts envoie pour se débarrasser de « rossignols » qui encombreraient ses greniers.

Voici une énumération sommaire :

Mémoires sur tous les camps et cimetières romains, pierres tombales, silex et autres vieilleries trouvées partout où, le plus souvent, des farceurs ont voulu rire aux dépens des maniaques de l'archéologie. OEuvres de Froissart en beaucoup de volumes.

Chansons des anciens trouvères belges et autres recueils de ce genre, écrits en vieux patois, fort difficiles à comprendre.

Chartes publiées des villes et abbayes du royaume, où il est renseigné que tel ou tel individu était débiteur d'une rente payable en autant de chapons qu'il était stipulé, ou que tel abbé résigna la dignité abatiale moyennant une pension viagère de 600 florins et une double portion de boire et manger, ainsi que d'autres choses d'un intérêt aussi palpitant.

A cela s'ajoutent quelquefois les œuvres de Racine, Corneille, Molière, Boileau, Buffon, etc.

On trouve encore la collection complète des Alexandre Dumas père, Eugène Sue (moins *le Juif Errant*, dans les villes où l'administration communale est catholique), de Frédéric Soulié, de Ponson du Terrail, d'Erckmann-Chatrian et d'Henri Conscience, plus rarement du Balzac, quelques Hugo, les *Méditations poétiques* de Lamartine et, j'allais l'oublier, *le Maître de Forges*. C'est à peu près tout.

Y figurent quelquefois aussi, mais c'est du luxe en fait d'écrivains nationaux, André Van Hasselt, couverture à couverture avec le baron de Stassart.

De Lemonnier et de Picard, ce que la bibliothèque Gilon a publié, rien d'autre.

De Charles Decoster, rien.

N'espérez pas y voir représentée, — au moins par ses aînés, Verhaeren, Eekhoud, Giraud, Waller, — notre vaillante pléiade de jeunes écrivains. — Ça, Môssieu, on ne connaît pas.

Dans ces bibliothèques, les catalogues sont illusoires ou bien ils ont soin de dater d'il y a dix ou vingt ans environ, et l'on ne peut jamais se les procurer.

Ces établissements sont généralement ouverts une ou deux fois par semaine, de 6 à 8 heures du soir, officiellement. Pour pouvoir s'y procurer des livres, il faut être porteur d'un certificat de bonnes mœurs et d'un autre certificat constatant que l'on habite la localité qui a la munificence de posséder une bibliothèque communale!

Mais avec cela, on n'est pas au bout de ses peines!

Les soirs d'hiver, dans un corridor glacé, on peut attendre pendant une demi-heure, une heure, l'arrivée du bibliothécaire. D'habitude celui-ci est un commis de l'hôtel de ville ou un instituteur qui, moyennant quelque argent, remplit ou plutôt ne remplit guère cet emploi.

Le dit bibliothécaire arrive toujours en retard, comme tout bibliothécaire qui se respecte et expédie les fidèles qui attendaient sa venue. Puis, dans la quiétude d'une salle chauffée par un gros poêle rouge, il roupille consciencieusement, prenant un petit escompte sur le sommeil de la nuit, ou fume placidement une pipe en regardant, d'un air de ruminant, crépiter la flamme jaune au bout du bec de gaz. Et lorsque les lecteurs viennent troubler ce doux repos, ils sont reçus comme des chiens dans un jeu de quilles.

Lorsqu'un jeune homme épris de lecture arrive pour la première fois devant notre bibliothécaire somnolent et revêche et qu'il demandeà voir le catalogue : « Il n'y a pas de catalogue ici » lui est-il répondu d'un ton qui lui ôte l'envie d'insister davantage.

Et comme on ne peut choisir, à la vue, les livres, étant séparé par une grille de bois ou par un comptoir, le jeune homme est à la merci du cerbère qui lui fourre invariablement *les Trois Mousquetaires* ou *Vingt ans après*, ou *le Vicomte de Bragelonne*. Je ne veux dire aucun mal de ces livres en reconnaissance du plaisir qu'ils m'ont procuré lorsque j'avais treize ans, mais il me semble que l'on pourrait ne pas en rassasier éternellement le public pour le motif que le bibliothécaire a ces volumes le plus à la portée de la main dans un rayon proche.

Lorsque l'on fréquente depuis longtemps une de ces bibliothèques et que l'on a conquis (combien difficilement?) les bonnes grâces du gardien des livres, on a quelquefois communication de quelques périodiques auxquels on s'est abonné à la demande de personnages influents. Ainsi, au mois d'août, quand la salle n'est pas fermée à cause des vacances, on peut feuilleter les revues du mois de février. Ne vous avisez pas de demander les fascicules qui viennent de paraître; on vous répondra que c'est tel conseiller communal ou tel chef de bureau à l'hôtel de ville qui les détient depuis leur apparition. Souvent ces messieurs les oublient sur leur pupitre pendant des mois et des mois et ce n'est pas le bibliothécaire qui se donne la peine de les leur réclamer.

Il y a des bibliothèques qui achètent quelques volumes chaque année. Mais ces volumes ne sont jamais mis immédiatement à la disposition du public; les « grosses légumes » dont nous venons de parler s'en emparent à tour de rôle, les portent chez eux, en font part à leurs amis et connaissances et c'est seulement quand ils veulent bien les rendre, la plupart du temps en mauvais état, que le *vulgum pecus* peut se les procurer.

Voilà comment sont organisées, si l'on peut s'exprimer ainsi, les bibliothèques publiques en province, si l'on excepte, bien entendu, celles de trois ou quatre grandes villes.

Que l'on s'étonne après cela du marasme dans lequel se trouve chez nous la littérature.

MAURICE DES OMBIAUX

A propos des Expositions particulières.

Qu'est-ce que c'est que l'entrefilet suivant détaché d'un quotidien qui accueille avec trop de simplicité les communiqués qu'on insinue en sa boite :

« A peine la galerie Broerman est-elle ouverte définitivement au Musée royal de Peinture, que déjà il est question de la fermer par intermittences, pour des périodes plus ou moins longues !

« Il s'agit des petites expositions particulières de sociétés de « jeunes » qu'on a coutume de loger, l'hiver, dans les locaux inoccupés de la galerie moderne du Musée royal. Certaines de ces sociétés, celle, par exemple, qui a repris les affaires de feu les *XX*, ne se contentent pas des trois ou quatre salles vides disponibles, il leur faut absolument, par surcroît, la salle Broerman ! Après les vingtistes viendront d'autres.

« Ce régime du provisoire ne va-t-il pas cesser un jour pour nos collections nationales ? Et les sociétés d'art qui se verraient à l'étroit pour leurs expositions, dans les salles inoccupées du Musée, ne pourraient-elles essayer de se caser ailleurs, dans le palais de bois de la rue Lebeau, par exemple ? »

M. Broerman doit prendre garde. On a, en général, traité avec indulgence sa collection de « documents historiques ». Il a certes tiré du triste, monotone et creux procédé du fusain ce qu'un honnête artiste en peut extraire. Quelques-unes de ses figures sont bien : l'abbé Renard, par exemple. Mais d'autres médiocres. Il est vrai qu'à 200 francs la pièce on ne peut exiger le Pérou.

Mais de là à parler de sa série comme d'une « collection nationale », il y a loin et nous le rappelons à la décence. Il avait déjà, dans des boniments envoyés aux journaux, intitulé cette collection « Galerie Broerman », absolument comme on dit « Loges de Raphaël » ou « Galerie des Médicis ». C'était forcer la note et le procédé a déplu. Or, s'aviser maintenant de vouloir le local pour lui tout seul, à perpétuelle et permanente demeure, c'est aller encore plus loin dans la voie de l'accaparement et il peut s'attendre à de déterminées résistances.

Les salles où peuvent exposer les « petites associations », dont la moindre a certes plus de variété et d'intérêt que les cinquante-cinq productions monochromes de M. Broerman, sont rares et insuffisantes. Il faut qu'elles restent *toutes* à la disposition des vaillants artistes qui durant nos hivers manifestent successivement la vitalité de notre art. Si M. Broerman, non content de vouloir le local, y ajoutait le mauvais procédé d'attaques dédaigneuses, directes ou indirectes, dans les journaux, nous lui promettons des escrimades dont il se souviendra. Sa part a été fort belle et la sagesse lui commande la discrétion, la modération et le silence.

LIVRES ET BROCHURES

Nobles et noblesse, par H. de Nimal. Paris, Savine.

« Grande à son origine, systématiquement amoindrie par les rois, dégradée par eux de son indépendance et de sa fierté premières, bientôt corrompue par l'intrusion d'éléments délétères, la noblesse est devenue pareille à cette saine et vivifiante farine de froment à laquelle des meuniers sans scrupule ont mêlé du plâtre et une chaux corrosive, à ce pur et généreux vin dans lequel des vignerons déloyaux ont versé toutes sortes d'empoisonnantes drogues. Ainsi les rois ont sophistiqué la noblesse.

Tels ces empereurs romains qui, pour amoindrir la dignité consulaire, nommaient consuls leurs chevaux, et afin d'avilir l'auguste Sénat, le remplissaient d'affranchis, d'histrions, de mimes, de bouffons, de nains et d'eunuques.

La belle et hautaine vierge a été prostituée aux gens des gabelles et aux marmitons des cuisines; Marie a fait place à Marion. »

Telle est la conclusion que M. de Nimal déduit d'une série de recherches et d'études des plus intéressantes sur la noblesse. Son livre est plein d'anecdotes, de souvenirs, de récits piquants assemblés avec tact et épinglés de commentaires spirituels.

Dans un appendice, l'auteur réunit de curieux documents sur les costumes et parures de la noblesse, sur les deuils, funérailles et sépultures des nobles et sur les anciens termes de civilité. A lire tout cela, il semble qu'il s'agisse d'une civilisation abolie, tant ces coutumes et expressions s'enveloppent de passé.

Essai critique de l'enseignement vocal actuel, par M. Georges Bonheur.

M. Georges Bonheur, professeur de chant aux Conservatoires de Liége et de Gand, a publié sur l'enseignement vocal actuel un très remarquable essai critique, et dans un temps où cet enseignement est si négligé et dans un pays où sont si tenaces les préjugés à l'égard de la culture de la voix, il est utile d'appeler l'attention sur ces études dont on comprendra mieux plus tard la nécessité.

M. Bonheur déplore, en effet, l'ignorance presque générale des connaissances physiologiques et des lois d'une bonne hygiène vocale. Il traite spécialement et minutieusement de la respiration. Et certes, c'est avec raison, car on ne saurait donner trop d'importance à cette condition première de bien parler et de bien chanter.

Mais il prend parti pour un genre de respiration, celle claviculaire, contre une autre, celle abdominale, et il s'efforce de prouver que cette dernière est mauvaise. Lennox Browne (1) et le docteur Maudl (2) prouvent également que celle pronée par M. Bonheur est la mauvaise. Nous croyons, pour nous, que les trois genres de respiration peuvent être employés, qu'il est hasardeux de les déclarer bons ou mauvais avant de savoir s'ils s'adaptent ou non à la constitution et à la conformation physique de celui qui les emploie, et que les polémiques à ce sujet, avec documents à l'appui, sont peu utiles.

Quoi qu'il en soit, des études réellement savantes comme l'Essai de M. Bonheur, le remarquable *Art de plaider* de M. de Baets, indiquent l'importance de ces préoccupations et finiront peu à peu par vaincre l'indifférence du public.

Les ressources matérielles et intellectuelles de la Russie, conférence faite à la Société de Géographie d'Anvers, par M. Gourévitch. — Anvers, Veuve De Backer.

Pour Dieu ! Pour le Tzar ! Pour la Patrie ! Le moment n'est-il pas vraiment opportun pour signaler la conférence que fit sur la Russie M. Gourévitch à la Société de Géographie d'Anvers ?

Publiée en brochure, cette étude, qui embrasse à la fois le mouvement économique et politique de la Russie, avec des aperçus succincts mais justes sur sa littérature et sur son art, sera lue avec intérêt.

(1) *De la voix, du chant et de la parole.*
(2) *Hygiène de la voix parlée ou chantée.*

Etude sur le lieu de naissance et le nom de Memling, par A.-J. Wauters, professeur d'histoire de l'art à l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles. Bruxelles, Weissenbruch, 16 p. in-4°, avec illust.

Sans prendre parti dans la querelle qu'a fait soudain éclater dans la presse, d'ordinaire peu soucieuse des choses de l'art, la question de savoir si Hans Memling, qui dort d'un sommeil paisible depuis l'an 1494, est né sur le sol germanique ou en terre flamande, donnons acte à M. A.-J. Wauters des conclusions ingénieuses par lesquelles il détermine l'origine allemande de l'artiste :

1° La nationalité allemande de Memling a été signalée, dès le milieu du XVIe siècle, par le chroniqueur gantois Van Vaernewyck, qui appelle le peintre *Hans l'Allemand*;

2° Le renseignement est confirmé et précisé par un chroniqueur brugeois Romboudt de Doppere, contemporain de l'artiste, qui révèle que celui-ci est originaire de « Magunciaco »;

3° Par Magunciaco, ablatif de *Magunciacum* (Mayence), on peut comprendre aussi bien la principauté de Mayence que la ville de Mayence;

4° A l'époque de la naissance de Memling il existait dans la principauté, à treize lieues de la ville, un village désigné dans les documents du temps sous le nom de Memelingen;

5° Le maître figure, à diverses reprises, dans le livre des peintres de la Gilde de Saint-Luc de Bruges et dans les comptes de la fabrique de l'église Saint-Donatien, sous la désignation de « Jan van Memmelynghe » ou « Jan Memlync », c'est-à-dire Jean de Memelingen;

6° C'est à Memelingen, près de Mayence, que, selon toutes les probalités, Hans Memling est né et que le nom sous lequel il est connu dans l'histoire n'est, en réalité, qu'une altération du nom de son village natal.

Ces conclusions sont déduites d'une série d'observations et de patientes recherches qui forment le chapitre premier d'un important ouvrage, en cours de publication, sur le peintre brugeois.

Et nous disons brugeois sans ironie. Car peu importe, au fond, que le berceau de Memling soit allemand ou flamand : l'artiste est nôtre par son art, par son éducation, par la patrie d'adoption dans laquelle il passa toute sa vie et qui recueillit son dernier soupir.

Accusés de réception

Autour d'un Chevalet, scènes de la vie romaine, par Xavier de Reul; Bruxelles, H. Lamertin. — *La Villa Bon accueil*, par F. Coppée, A. Daudet, H. France, C. Lemonnier, Edm. Picard, Em. Zola, etc., avec un portrait de Léon Cladel, dessiné par Constantin Meunier; Paris, P. Ollendorf. — *Roses et violettes*, intimités par Alexis Lemaitre (1840 à 187...); Namur, Ad. Wesmael-Charlier. — *Contes à soi-même*, par Henri de Régnier; Paris, librairie de l'Art indépendant, rue de la Chaussée-d'Antin, 11.

THÉATRE DU PARC

CHAINE BRISÉE

C'est une comédie en trois actes, d'un M. Georges Bertal, dont Bruxelles a eu la primeur, peut-être parce que Paris n'en voulait pas. Le titre primitif était *la Bête*, jugé apparemment trop brutal sans nul motif sérieux.

On aurait pu aussi la nommer le Crampon. Il s'agit, en effet, d'une femme du monde qui ne veut pas lâcher son amant, qui, lui, la lâche pour épouser un fruit vert de province, sa cousine Henriette! La délaissée va lui faire des scènes partout où elle sait le rencontrer. Pas d'excuse normale, au surplus, pour abandonner cette tenace amie à laquelle on reproche seulement d'avoir caché qu'elle était mariée. Elle est jolie, distinguée, fantaisiste, s'habille bien, aime à s'amuser et ne veut pas « briser la chaîne » parce qu'elle aime passionnément son ingrat, au point de ne marchander ni sa réputation ni sa situation pour le garder. Bref, une très louable amoureuse.

Ce tissu puéril donne lieu à de très puériles broderies : une collection de vieux dessins, pillés dans la mémoire des hommes! On dirait une pièce écrite par un collégien.

Le public a fait à la chose un accueil hilare et finalement dédaigneux. Une claque hésitante a fourni aux acteurs un prétexte à venir se montrer timidement, après les trois actes, dans l'embrasure de la porte du fond. Bref, mystification complète. Nul n'a songé à réclamer le nom du malheureux auteur; la foule s'est écoulée en goguenardant dans les grands prix.

N'empêche qu'à notre stupéfaction profonde, nous avons lu dans le *Gil Blas* de mardi dernier, et d'autres grands carrés parisiens, le compte rendu ci-dessous envoyé soi-disant par télégramme immédiatement après la représentation. Quel est le fou qui a fait pareille dépense? Vraiment, la presse française devient d'un cabotinage décourageant et ne mérite plus la moindre créance. Complaisance pour un ex-journaliste (M. Georges Bertal est, nous assure-t-on, collaborateur du *Rappel*), ou réclame payée, cela dépasse tous les rêves. Lisez :

« On nous télégraphie de Bruxelles :

« La première représentation de *Chaîne brisée*, comédie dramatique en trois actes de M. Georges Bertal, vient de se terminer au Théâtre du Parc. L'œuvre de notre confrère a produit un gros effet. C'est une pièce hardie, où le rire alterne avec les larmes. Il y a eu des rappels après tous les actes. A la fin le nom de Georges Bertal a été chaudement applaudi. Belle soirée pour le Théâtre du Parc. M. Paul Alhaiza, le directeur, a brillamment monté *Chaîne brisée;* les décors et les toilettes sont d'un grand luxe. Parmi les artistes, il faut en citer particulièrement quatre : MM. Albert Bras, qui a joué en comédien consommé; Perny, un jeune premier de valeur; Mlle Suzanne Munte, qui a fait preuve d'originalité, de force et d'éclat dans un rôle très lourd et très complexe; Mlle Armande Leturc, l'ex-pensionnaire de l'Odéon, qui s'est montrée exquise de jeunesse, de charme et de naturel; elle a eu dans cette heureuse création un grand succès personnel. Les autres rôles étaient fort bien tenus par MM. Bonarel, Moreau et Coquet, Mmes Deschamps et d'Aumary.

« Une très jolie mélodie qui traverse le troisième acte est de M. Hervé, le fils du célèbre compositeur. Mlle Blanche Vareigne l'a gentiment chantée. »

Mêmes appréciations complaisantes dans *le Figaro*,, dans *le Gaulois*, toujours envoyées « par dépêche », c'est-à-dire la veille ou l'avant-veille du spectacle.

IMAGES A L'INSTAR D'ÉPINAL

La grande Invasion

Ou Paris au pouvoir des alliés, en 1893.

1. — Le Midi monte.

2. — Le Nord descend.

3. — Menaces de conflit.

4. — Tourgueneff, envoyé en France avec une mission secrète, s'insinue dans la confiance de MM. Daudet et Zola, afin de fournir à la Russie des rapports détaillés sur l'état de nos forces littéraires et dramatiques.

5. — M. de Voguë livre aux romanciers russes les clefs de la France.

6. — 10 février 1888. Bataille de *la Puissance des Ténèbres*, gagnée par Tolstoï au Théâtre Libre.

7. — Mars 1889. Escarmouche de *l'Orage*, à Beaumarchais. Ostrovsky se replie.

8. — 30 mai 1890. Victoire des *Revenants*, remportée par Henrik Ibsen.

9. — 27 avril 1891. Au combat du *Canard sauvage*, il cueille de nouveaux lauriers.

10. — L'engagement de *Hedda Gabler*, au Vaudeville, met le comble à sa gloire.

11. — 1893 ! La France est envahie.

12. — Maeterlinck et les Belges enlèvent le Théâtre d'Art; *les Tisserands*, commandés par le Prussien Gerhardt Hauptmann, occupent le Théâtre Libre; Ibsen triomphe partout; les Russes sont maîtres des Bouffes du Nord.

13. — En novembre, les alliés opèrent à Paris la concentration de leurs forces. Du Vaudeville, devant lequel *Maison de poupée* met le siège, et de « l'OEuvre » où déjà ont pénétré *Rosmersholm* et *l'Ennemi du peuple*, Ibsen tend la main à Björnstjerne Björnson, qui s'est établi solidement au Théâtre Libre avec *Une faillite*.

14. — Enthousiasme indescriptible. Quelques jeunes auteurs français se font naturaliser Scandinaves.

15. — A peu près seul, un vieux chef gaulois, nommé Sarcey, lutte désespérément pour l'indépendance de son pays.

16. — Sommé de se rendre, il lègue à l'histoire ces belles paroles : « Non, voyez-vous, jamais on ne me fera avaler ça ! »

17. — Il s'enferme dans le dernier vaudeville de Bisson et y vend chèrement sa copie.

18. — Son tombeau est aux Invalides.

(*Le Journal.*) L'IMAGIER : LUCIEN DESCAVES.

LA SITUATION ACTUELLE DU THÉATRE

EN HOLLANDE (1)

(*Correspondance particulière de* L'ART MODERNE.)

Dans mon dernier article j'ai conclu que pour arriver à des représentations dignes du mouvement littéraire actuel, il ne fallait plus s'attarder aux théories, mais établir à Amsterdam un « Théâtre des Jeunes ».

Paris a été jusqu'ici le moteur du mouvement théâtral. Sauf quelques pièces allemandes, sauf celles d'Ibsen, de Strindberg, de Björnson et de Tolstoï, toutes les œuvres dramatiques nous arrivent de la Seine. En les acceptant chez nous, on oublie généralement que ce puissant Paris possède un grand nombre de théâtres qui, pour la plupart, tâchent de perfectionner un genre particulier. Les drames, les comédies, les vaudevilles, etc., ont chacun leurs pénates, ce qui est logique. Et le tempérament de chaque artiste s'épanouit dans le genre qui lui est propre.

Chez nous, c'est le contraire. Une même direction de théâtre donne, par exemple, endéans un ou deux mois, une comédie de Molière, *les Tisserands* de Hauptmann, une bouffonnerie allemande et un drame psychologique de Strindberg. On exige donc des mêmes acteurs des qualités impossibles à trouver réunies dans le même tempérament. On les veut à la fois tragiques et comiques, dramatiques et bouffons.

A Paris, où la Comédie-Française suit des traditions vénérables, où l'on joue aux Nouveautés *Champignol malgré lui*, à la Porte-Saint-Martin *la Dame de Monsoreau*, etc., où chaque public devrait trouver son genre, les lettrés ont été et sont encore mécontents. Le Théâtre Libre, le Théâtre d'Art, le Théâtre des Poètes et tout récemment l' « OEuvre » sont autant de preuves du besoin de se grouper.

Et voici qu'à Amsterdam les amateurs d'art dramatique sont forcés d'avaler les croquettes mal cuites d'un cuisinier-voltigeur, qui, forcé par les circonstances et encouragé par son mauvais goût, y met les substances les plus indigestes.

Que chaque théâtre s'applique à des genres — s'il en faut plus qu'un — homogènes, et surtout qu'on abandonne une fois pour toutes cette ambition malheureuse de vouloir faire *partout de l'art*. Cette ambition a été à tort toujours encouragée par les critiques. Un régisseur vraiment artiste ne devrait monter que des pièces à la portée des moyens dont il dispose et du personnel chargé de l'interprétation. Cela vaudrait infiniment mieux que les pots pourris que donnent nos théâtres pour avoir l'air d'être au courant de la littérature.

Vu le petit nombre d'actrices et d'acteurs qui ont un certain développement intellectuel ou un instinct artistique suffisant, vu le peu d'artistes sachant *jouer*, se montrer avec élégance dans un costume (je parle des classiques), réciter des vers avec une diction nette et avec sentiment, je crois que le temps est venu de réunir ces artistes, qui ne demandent probablement pas mieux. Un Théâtre des Jeunes pourrait organiser des soirées sérieuses, où l'architecture, la peinture décorative, la musique seraient combinées pour donner une illusion grande, heureuse, raffinée. Ce Théâtre des Jeunes restituerait les grandes œuvres nationales et internationales qui, chez nous, sont couvertes de poussière, parce que l'art bourgeois de nos jours a abruti la vénération de l'art éternel. Un Théâtre des Jeunes, élevé contre le naturalisme, pourrait remonter aussi bien aux primitifs « mystères » que descendre aux meilleurs produits modernes. Le Théâtre des Jeunes pourrait encourager nos jeunes littérateurs. Car la moyenne des pièces écrites et refusées en Hollande, est, à peu près, de 150 par an. Et les refus, on le sait, ont souvent d'autres motifs que la médiocrité des ouvrages présentés.

La chose est-elle impossible? Non, non, mille fois non ! Ce n'est que le premier pas... financier qui coûte, et comme notre meilleur public est dans l'attente d'une réaction, comme on pourrait facilement jouer deux fois par semaine à Amsterdam, une fois à Rotterdam, une fois à La Haye, je crois qu'un Théâtre des Jeunes aurait non seulement un succès artistique, mais en même temps un succès financier.

HERM. HEYERMANS Jr (1).

(1) Voir nos numéros des 20 août et 17 septembre derniers.

(1) M. Heyermans, critique d'art au journal hollandais *Le Télégraphe*, est l'auteur du drame *Ahasvère* représenté l'hiver dernier à Paris, au Théâtre Libre. Les critiques qu'il formule et le projet qu'il propose ont, en raison de sa personnalité, une importance particulière. Souhaitons qu'il réussisse à convaincre ses compatriotes et à former un noyau d'artistes capables de doter la Hollande d'une scène dramatique digne de notre renaissance littéraire. — N. D. L. R.

COURS D'ÉLOQUENCE

Nous avons annoncé que le Ministre de l'intérieur avait maintenu le cours d'art oratoire à l'Université de Liége et que le nouveau titulaire, M. Emile Sigogne, avait, dès sa leçon d'ouverture, obtenu un vrai succès (1). Le programme nous paraît très rationnel et très complet. On en jugera par les intitulés ci-après :

I. Observations préliminaires. — Notions générales.

II. Du langage. — Son évolution. — Du langage chez l'enfant, chez l'homme, chez l'orateur. — Troubles du langage.

III. Physiologie de la voix. — Nécessité des connaissances physiologiques. — Ignorance actuelle. — Etude de la voix chez les anciens. — Préjugés.

IV. Des lois du son. — Comment il se produit. — De la résonnance des ondes sonores. — Du diapason. — La parole et le chant. — Analogies et différences. — Ils sont soumis aux mêmes lois générales.

V. Anatomie et physiologie de l'organe vocal. — Le thorax, la trachée artère, le larynx, la bouche, le diaphragme, les poumons. — Respiration.

VI. Des cordes vocales. — La voix considérée comme instrument. — Comparaison. — Complexité et infinie supériorité de la voix.

VII. De l'hygiène de l'appareil vocal. — Analyse de la respiration chimique et mécanique. — Gymnastique pulmonaire. — Indications pratiques.

VIII. Rapports de la voix avec l'oreille. — De la respiration abdominale, claviculaire, costale. — Critère d'une bonne respiration. — Exercices pratiques.

IX. Hygiène de l'orateur. — Attitudes. — Maladies de la voix. — Conseils hygiéniques.

X. Emission de la voix. — Voyelles ouvertes nasales, labiales. — Echelle des sons. — Correction des accents défectueux.

XI. Articulation. — Consonnes labiales, dentales, linguales, gutturales. — Moyens d'acquérir une bonne articulation. — Des vices de prononciation, zézaiement, bégaiement.

XII. Accent, ponctuation. — Mot de valeur, liaisons, inflexions, mouvement, rhythme. — Diction comparée.

XIII. Lecture et déclamation. — Mémoire. — Lecteurs et comédiens. — Du coloris. — Prose et poésie.

XIV. De l'éducation oratoire. — Improvisation, composition. — De l'accent oratoire.

XV. De l'éloquence. — Modèles.

XVI. Des diverses éloquences. — Chaire, barreau, tribune. — Règles particulières à chacune.

XVII. De l'éloquence judiciaire. — Plaidoyers. — Réquisitoires.

XVIII. L'avocat. — Qualités spéciales. — Voix. — Diction. — Attitude.

XIX. Discours. — Préparation. — Manières diverses des grands orateurs. — Rhétorique. — Qualités du discours. — Clichés et lieux communs. — L'éloquence contemporaine.

XX. De l'esthétique dans l'art oratoire.

XXI. Lecture et analyse de plaidoiries et de discours.

N. B. Chaque leçon est formée de deux parties, l'une théorique, l'autre pratique.

(1) Voir *l'Art moderne* du 1er octobre et du 3 décembre 1893. — Voir aussi nos articles sur *les Cours d'éloquence en Belgique* (30 avril et 7 mai) et sur *l'Art de parler* (29 octobre).

PETITE CHRONIQUE

Pour rappel : le premier Concert populaire aura lieu aujourd'hui, dimanche, à 1 h. 1/2, au Théâtre de la Monnaie, sous la direction de M. Joseph Dupont, avec le concours de M. A. De Greef.

La première des quatre séances de musique classique pour instruments à vent et piano données annuellement par MM. Anthoni, Guidé, Poncelet, Merck, Neumans et De Greef aura lieu avec le concours de Mlle Rachel Neyt, cantatrice, et de M. Achille Lerminiaux, violoniste, dimanche prochain, à 2 heures précises, dans la grande salle du Conservatoire.

Le Théâtre de la Monnaie a eu l'heureuse inspiration d'engager, pour quelques représentations, Mlle Simonnet, de l'Opéra-Comique. Elle a débuté jeudi avec un très grand succès dans *le Rêve*. On a unaniment loué son interprétation personnelle, vivante, très artiste, et malgré le peu de volume de sa voix, la cantatrice a plu autant que la comédienne. L'ensemble de l'interprétation est d'ailleurs fort bon et le public a fait à cette reprise un accueil flatteur.

M. Seguin a été admirable. Il a chanté avec une autorité et un art absolus le rôle de l'évêque d'Hautecœur. M. Leprestre, Mlle Wolf, M. Dinard ont été tous trois très applaudis, et l'orchestre, sous la direction de M. Flon, a donné à la partition épineuse de Bruneau sa couleur et son caractère.

L'école de musique de Louvain a donné dimanche dernier un fort beau concert qui dissipe toutes les appréhensions qu'avait fait naître un moment le peu de zèle des Louvanistes à encourager les initiatives artistiques. Le programme comprenait des fragments de la 2me Symphonie de Beethoven et des *Saisons* de Haydn (solistes : MM. D. Demest et A. Tondeur, Mlle F. Salter), le récit du Graal de *Lohengrin* et des mélodies de M. A. De Greef (M. D. Demest), le Concerto en *sol mineur* de Saint-Saëns joué par M. A. De Greef, et la *Suite flamande* pour orchestre de ce dernier. Avec les éléments nouveaux réunis par M. Emile Mathieu, nul doute que l'activité et le talent de l'éminent directeur reçoivent leur récompense.

Le spectacle d'ouverture du Théâtre Littéraire, sous la direction de M. Maurice Chomé, aura lieu, comme nous l'avons annoncé, jeudi prochain, à l'Alhambra. Il se composera de *l'Etoile*, un acte en vers de J. Richepin, et de *le Roi Gonzague*, pièce inédite en trois actes, en prose, de M. H. Signoret. Ces deux œuvres n'auront qu'une seule représentation. Le bureau de location est ouvert à l'Alhambra depuis hier.

Le même jeudi soir aura lieu au Théâtre du Parc une représentation d'*Ames Solitaires*, de G. Hauptmann, par M. Lugué-Poe et sa troupe. Souhaitons qu'un de ces deux spectacles soit remis.

Le Théâtre des Galeries a repris *Miss Helyett* en attendant *Miss Robinson*.

COURS SUPÉRIEURS POUR DAMES. — Lundi 11 décembre, à 2 heures. Géographie. M. PERGAMENI : *L'Isthme et le canal de Panama*. A 3 heures. M. LAMBOTTE : *L'histoire de l'architecture et du meuble en Flandre pendant la Renaissance*.

Mercredi 13 décembre, à 2 heures. Histoire. M. PERGAMENI : *Les révolutions de* 1830. A 3 heures. Littérature anglaise. Mme CHAPLIN : *Influence of Emerson*.

Jeudi 14 décembre, à 2 heures. Histoire de l'Art. M. E. VERHAEREN : *Donatello*. — A 3 heures. Mlle TORDEUS. Littérature française : *Balzac* (suite).

Nous avons naguère annoncé l'organisation d'une exposition de dentelles anciennes à Bruxelles et avons auguré le plein succès qu'une pareille initiative devait avoir. Nos prévisions se sont largement réalisées. C'est ainsi que le vieil hôtel de Ravenstein va recevoir, dans ses nombreuses salles, les précieuses dentelles qu'avec une véritable émulation de nombreux collectionneurs et les institutions religieuses ne cessent d'apporter au Comité.

Le zèle est surtout grand parmi les dames du monde bruxellois qui presque toutes possèdent de magnifiques spécimens dus aux dentellières de cette ville, de Malines, de Valenciennes, de Binche, de Venise ou d'Alençon.

Le Comité d'organisation a reporté au 15 janvier prochain la date d'ouverture afin de pouvoir donner plus d'extension aux installations de l'exposition.

Rappelons que le bureau d'organisation, ouvert tous les mardis, de 2 à 4 heures, est installé à l'hôtel de Ravenstein.

En dehors des heures d'ouverture de ce bureau, les personnes disposées à exposer peuvent s'adresser rue Royale, 4, à Bruxelles, les lundis de 9 à 12 heures, pour tous renseignements concernant l'exposition.

BREITKOPF & HÄRTEL

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

DÉPOSITAIRES DES

PIANOS BECHSTEIN

Seul dépôt pour la Belgique

DES

HARMONIUMS ESTEY

DEMANDER LE CATALOGUE

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE

sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**. *Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de **220 millions.**

RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

VILLE D'ANVERS

Les notaires GHEYSENS et LECLEF, à Anvers, vendront publiquement en l'**Hôtel LEYS**, 12, rue Leys, à Anvers, les mardi 19, mercredi 20, jeudi 21, vendredi 22 et samedi 23 décembre 1893, chaque jour de 10 heures du matin à midi et à 2 heures précises de relevée, les œuvres délaissées par le

Baron HENRI LEYS

COMPRENANT

la FRESQUE décorant la salle à manger de son hôtel et les

TABLEAUX, ESQUISSES

Aquarelles, Dessins

composant son atelier.

UNE BELLE COLLECTION DE

TABLEAUX ANCIENS & MODERNES

des écoles flamande et hollandaise

MEUBLES ANCIENS, OBJETS D'ART,

LIVRES, GRAVURES, EAUX-FORTES, ETC.

le tout dépendant de la succession de feu

M. le baron HENRI LEYS.

Experts : MM. J. et A. Le Roy frères, 12, place du Musée, Bruxelles.

EXPOSITIONS :

Particulière : les mardi 12 et mercredi 13 décembre 1893;
Publique : le jeudi 14 décembre 1893
de 10 heures du matin à 4 heures de relevée.

Le catalogue se trouve à la disposition des amateurs en l'étude du notaire GHEYSENS, rue du Marcgrave, 12, ou en l'étude du notaire LECLEF, rue des Arquebusiers, 15, ainsi qu'en la demeure des experts susdits.

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE).

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin

Vins de toutes provenances

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie

Treizième année. — N° 51. Le numero : 25 centimes. Dimanche 17 Décembre 1893.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traîte à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

Gerhart Hauptmann. — Conférence de M. George Vanor. — Un Ennemi du peuple. — Georges Eekhoud. *La Nouvelle Carthage.* — Premier Concert populaire. — Les Paysages urbains. — Petite chronique.

GERHART HAUPTMANN

Ames solitaires.

M. Lugné-Poe et son admirable troupe d'acteurs simples, miraculeusement dépouillés de cet impatientant bagage de diction apprêtée, de gestes conventionnels, de traditions vieillottes qui composent « le jeu distingué » de la Comédie-Française, attirent au Théâtre du Parc une foule passionnée, avide de sensations scéniques nouvelles. Avec quelle joie on s'évade des accoutumances banales de l'art dramatique usé, pour assister, ému, à ces œuvres de vie jouées avec la vérité de la vie! Et combien tout autre spectacle apparaît alors peu vaudeville!

Suivant le procédé coutumier, on s'est évertué à rechercher s'il ne serait pas possible de démolir Hauptmann ou de l'amoindrir par comparaison avec quelque autre. Ibsen s'indiquait et les critiques s'en servent copieusement pour démontrer que l'Allemand a imité le Norwégien. Quand il s'agissait du Norwégien, on essayait, au début, de le déconsidérer avec quelque autre machine de guerre. Heureusement que, de notre temps, rien ne prévaut contre le sentiment public et que ces messieurs de la presse finissent invariablement par se rallier à l'opinion de ceux qu'ils prétendaient diriger, pareils aux chiens qui, au départ, aboient devant leur maître, et bientôt le suivent, dans les bottes.

La pièce de Hauptmann n'a rien du symbolisme grandiose et endolorant qui synthétise *Rosmersholm*, *le Canard sauvage*, *Solness le constructeur*, *la Dame de la Mer*. Elle ne vague pas dans les domaines du rêve et dans les ténèbres mystiques des destinées humaines. Elle ne pose pas les problèmes insolubles auxquels s'acharnent les âmes héroïques tourmentées par la passion de l'idéal. Elle s'en prend directement à la vie réelle dans la quotidienne et monotone évolution de ses petitesses et de ses misères. Elle ne les agrandit que dans la mesure des nécessités scéniques, pour obtenir le grossissement théâtral indispensable.

Voyez. C'est un ménage bourgeois : le mari, la femme, un enfant, deux vieux parents, un ami. Le mari, demi-savant quelconque, comme il en pullule, professoral, libre-penseur, infatué, disproportionnellement préoccupé d'un livre, écrit sous les portraits de Darwin et de Hæckel, dans lequel « il dit son fait à Dubois-Reymond »

et dont, irrésolu et rêvasseur, il est à peine parvenu à esquisser les premiers chapitres. Près de lui sa femme, une très douce et très insignifiante petite ménagère allemande, qui vaque aux soins de l'enfant, du linge, des comptes, de la cuisine, sans rien comprendre aux « grands travaux de son époux ». Le père et la mère qui admirent leur fils, mais craintivement et avec des restrictions sermoneuses, parce qu'il ne croit plus en Dieu et que « sans la croyance en Dieu tout va mal ».

Au moment où le conflit sourd et permanent que ces discordes entretiennent entre ces êtres, les uns placides et bornés, l'autre irritable, vaniteux et maladivement intellectuel, est à l'état aigu, le hasard jette entre eux une jeune femme émancipée vers la science en laquelle le mari déçu et devenu rageur reconnaît tout de suite « celle qui le comprendra ». Avec elle il peut causer, enfin, de ses études indécises et de ses projets à douteuse échéance, voir en elle, comme en un miroir, ses pensées gesticulantes. Pour se sentir quelqu'un, il a besoin de cette répercussion puérile en une âme féminine et admirative. Il ne s'obstine plus dès lors à l'œuvre impossible de transfigurer sa légitime ou de convaincre ses vieux parents aux idées modernes; il les laisse à leurs journalières et tranquilles occupations. L'étrangère devient sa confidente et son inspiratrice. Il retrouve la sérénité. Mais l'épouse s'inquiète, une jalousie mal définie, faite surtout du sentiment de son infériorité psychique, la ronge. Les parents, qui la voient s'étioler et souffrir, exigent que l'intruse parte. Elle part et le docteur, en son faible esprit de maniaque, désespéré jusqu'au paroxysme, va se noyer.

Telle est, quand on décarcasse la pièce, l'affabulation très simple et en apparence vulgaire que Hauptmann a plantée audacieusement sur le théâtre. Pas de héros ou d'héroïne pris aux confins où plane le grandiose humain et ses aspirations idéales, si tendres et si exaltantes. Pas d'êtres exceptionnels s'élevant au-dessus de l'ordinaire existence et qu'il faut placer dans des lieux étranges, presque chimériques, en des allures où l'humanité confond ses contours avec la fantaisie tragique et obscure de l'émouvante excentricité. Des événements qui semblent détachés sans choix de la quotidienneté ambiante. Et pour mieux frapper cette marque qui le distingue violemment d'Ibsen, Hauptmann accumule dans le dialogue et la mise en scène les détails infimes de la réalité, ramenant par eux, incessamment, ses personnages aux dimensions des individus fongibles qui composent l'immense cohue des premiers venus qui peuplent les planitudes bourgeoises. Ce mari, cette femme, ce père, cette mère, l'ami épisodique, l'étrangère, étudiante russe à cheveux courts et à plat corsage « sans suggestion », on les connaît, on les a vus, ils sont ici, là, près de moi, près de vous, dans les mêmes proportions, avec les mêmes attitudes, tenant les mêmes discours, s'escrimant aux mêmes querelles, s'usant aux mêmes perpétuelles incompréhensions stériles et ridicules.

Et néanmoins le miracle s'opère. Oui, le miracle artistique! Avec ces caractères pauvres, avec ces riens, avec ces banalités, par un don d'agencement, une aptitude magique à faire saillir le détail et à le faire vibrer, Gerhart Hauptmann intéresse profondément et émeut prodigieusement. Le drame des mesquineries, qui empoisonnent toute existence dans nos sociétés serrées et irritantes, où constamment sont unis ou réunis des individualités sans équation, dans des assemblages sans équilibre, qui font que chaque âme est, dans la foule, *une âme solitaire*, se manifeste avec une intensité lamentable et poignante. Ces êtres secondaires, en leurs conflits secondaires, révèlent si puissamment la commune misère qui ternit la vie, irrémédiablement, et entretient les affreux et méprisables malentendus entre époux, entre amis, entre parents, entre tous les hommes, qu'on se sent constamment en proie à l'émotion des irrémédiables tourments sociaux, faits de si peu, et qui si ingénieusement torturent ou désespèrent. Ce groupe de fantoches s'agitant en leurs intestines disputes, où l'on se heurte, où l'on se pique, où l'on se mord, où l'on se déchire pour des grains de poussière grossis aux dimensions de blocs de rocher, et qui s'achèvent en des catastrophes, résume avec cruauté et un âpre sarcasme les mille groupes dont chacun de nous connaît le sien, opprimant et douloureux. A voir ainsi exprimé, en si peu d'espace, mais avec une concentration si compacte, l'incurable histoire familiale, incessamment renaissante en ses cahots, on frissonne (tant c'est près de chacun) comme à l'immédiat et imprévu contact d'un spectacle redoutable et insurmontable.

On y retrouve trop son passé, on y sent trop son présent, on y prévoit trop son avenir, infaillible malgré les désirs, les bonnes volontés, les inlassables espérances de jours mieux ordonnés et plus calmes! Et vraiment quand la pièce, brusquement, par un dénoûment imprévu et terrible, sans accord visible ni avec l'événement banal du départ de l'étudiante aux cheveux courts et au corsage sans suggestion, ni avec la nature irrésolue et médiocre du docteur qui s'applique et se complaît à « dire son fait à Dubois-Reymond », finit par le suicide de ce savant douteux et inférieur, alors seulement et pour la première fois, il vous vient la pensée que Hauptmann a peut-être risqué quelque symbolisme ibsénien, en affirmant qu'il n'est, pour les humains misérables, qu'un moyen d'échapper à leurs misères, moyen le même pour les plus grands et les plus infimes, seul efficace et égal pour les douleurs héroïques et pour les puériles souffrances de *nos âmes invinciblement solitaires* : la Mort!

CONFÉRENCE DE M. GEORGE VANOR

Précédant la représentation d'« Ames solitaires ».

Suivant la coutume instaurée au Théâtre de l'OEuvre, un conférencier a, dans une causerie préliminaire, initié le public au drame que M. Lugné-Poe et ses camarades « allaient avoir l'honneur de représenter devant lui ». L'orateur était, cette fois, M. George Vanor, notre confrère du *Figaro* et du *Constitutionnel*, l'un des critiques les mieux renseignés sur les choses du théâtre que ses brillantes conférences wagnériennes ont mis, à Paris, en vive lumière parmi les adeptes du verre d'eau et du tapis vert traditionnels.

La très littéraire causerie de M. Vanor avait pour but non seulement d'exposer dans ses grandes lignes le drame de Gerhart Hauptmann, dont Bruxelles devait avoir la primeur en raison d'une interdiction injustifiée à Paris, mais en outre de faire connaître la personnalité de l'auteur, de préciser les tendances de son art et de montrer les influences qui ont agi sur lui. Dès son début, il a nettement posé la question :

« Si l'on a pu dire que l'antiquité a peut-être été faite pour donner le pain des professeurs, on peut ajouter que les littératures étrangères furent instituées pour servir aux conférenciers. Or, depuis quelques années, il semble que nous rougissions de notre monoglottisme ; nous ne connaissions, et encore imparfaitement, que notre langue et que notre littérature ; combien de façons d'exprimer la vie nous échappaient ! Mais survint la littérature slave ; les concepts idéaux du comte Tolstoï, les cauchemars supérieurs de Dostoïevsky, les risettes jaunes de Nicolas Gogol orientèrent le jeune pessimisme français. Puis, de l'extrême Septentrion, surgit alors chez nous Henrik Ibsen, avec ses cris d'émancipation individuelle et ses dianes de revision sociale ; on rougit d'ignorer les chefs-d'œuvre érigés hors nos frontières, et personne ne songea à expliquer que si nos compatriotes paraissaient s'indifférer autant aux littératures voisines, c'est qu'ils s'occupaient plus exclusivement à multiplier les productions de la leur. De même que les pays où l'on apprend l'existence parmi les ouvrages écrits dans notre langue constituent nos plus enviables colonies, de même, par l'acquisition des idées répandues dans les écrits étrangers, Paris et Bruxelles deviennent des métropoles intellectuelles, des cités où bat le cœur et où vibre le cerveau de l'Europe, et c'est comme s'il s'y instaurait un ministère des colonies littéraires, rendant évidemment de plus précieux services que l'autre.

Stendhal a émis quelque part que l'univers est une sorte de livre dont on n'a lu que la première page quand on ne connaît que son pays ; aussi bien, en ne savourant que nos productions nationales, ne connaîtrions-nous qu'un paragraphe de la littérature du monde.

Mais, depuis une décade d'années, que les temps sont changés ! — Si je veux évoquer un palais de style composite, réunissant les salons de la plus différente décoration et de la plus variable mosaïque ornementale et ensonoré des plus multiples échos, je ne trouverai point d'analogie plus curieusement exacte que celle que présente aujourd'hui le cerveau d'un homme modernement averti, j'entends du moderne qui écrit, qui lit ou qui pense ! Ce cerveau si paré recèle les cases les plus diverses et les plus dissemblables musiques ; un leitmotif de Wagner s'y mêle à une langueur de Verlaine qui soupire ; et les savantes héroïnes d'Ibsen y accordent leurs âmes, comme des harpes, à travers les lumineux brouillards de Shelley ; j'y découvre aussi des pastels fuyants de Bourget, les mobiliers philosophiques de Schopenhauer et ces miroirs un peu ternis par l'analyse où les Narcisses de la psychologie mirent leur image intérieure. Palais de subtiles merveilles et de rares préciosités, et révélant chez son possesseur un exotisme au moins aussi noble que celui qui consiste à faire « salir » son linge à Londres ! »

M. Vanor a ensuite parlé des œuvres de Gerhart Hauptmann. Il a dit à propos des *Tisserands :*

« Vous connaissez cette pièce ; vous savez quelles âpres clameurs de revendication s'élèvent de ce tumulte d'humains, broyés par la meule sociale, troués par les balles militaires, fouaillés comme un troupeau d'aveugles par les schlagues rougies du Mauvais Riche. Cette entraînante révolte contre le caporalisme teuton et les patronats germaniques nous émeut comme la Jacquerie d'un Mérimée modernisé. Dans une œuvre précédente, l'auteur avait déjà fait dire que travailler ne sert à rien ; car, lorsque quelqu'un roule carrosse, on ne lui demande pas avec quel honnête argent il a payé les lanternes brillantes. Et cependant, Hauptmann n'est point le porte-parole des anarchistes de son pays. Après *les Tisserands*, il prétendit avoir écrit non pas un drame socialiste, mais un drame social. Il est vrai que, de l'autre à l'un de ces deux mots, il y a peut-être une déduction qui s'impose pour les esprits d'examen... Hauptmann, comme toutes les âmes tendres penchées pitoyablement sur les disproportions sociales, a vu l'opulence méchante des oisifs et la misère haletante des laborieux ; il a trouvé légitimes les murmures qui montent comme d'une mer de larmes et ces murmures il les a exprimés en poète.

Ce coup de patte a été très goûté :

« Mais ce qui irriterait plutôt notre logique, c'est cette attitude de socialisme mondain que je remarque tous les jours. En omettant les anarchos rigolards, espèce risible et funeste, nous voyons les sociologues amateurs, les philanthropes d'écritoire et nous sommes stupéfiés que le snobisme ait pu conquérir, après tant d'autres formes de la vie ou de l'art, cette opinion si âprement sévère. Car rien n'est plus sinistre à constater, pour un penseur, que cet anarchisme parisien (explosion de rires et bombes à la vanille), sorte d'opinion portative que, comme le wagnérisme, on porte à la boutonnière. »

L'analyse que l'auteur a faite des *Ames solitaires* avait surtout pour objet de dégager la synthèse de l'œuvre et de déterminer le caractère de chacun des personnages.

« Johannès, a-t-il dit, a cherché l'orgueil de s'élever à la direction individuelle et de dépasser les niveaux asservis ; le voici au-dessus de la moyenne humaine, mais au-dessous de l'idéal divin ; il est comme un Icare retenu dans les sphères intermédiaires et qui ne peut ni retomber ni remonter. Un instant, il avait paré son être intime d'un rayonnant décor de volonté ; Anna était la pâle reine de sa Floride cérébrale ; et ses gestes y faisaient éclore les sèches roses des belles philosophies ; mais la vie ennemie chassa la reine et saccagea le jardin ; alors, le décor s'écroula dans les ténèbres. »

Parlant de la détresse morale des deux demi-amants, il a dit :

« Mais le fond de leur détresse morale, c'est la misère de cœur de ces êtres sans religion et sans amour. Errants dans un tunnel moral, ils sont écrasés par le train de la vie ; que ne voient-ils dans le lointain des ténèbres les consolantes clartés d'une croix de lumière ou les deux bras ouverts d'un amour qui les appelle !

Oui, l'amour ou la foi! Agenouillez-vous devant le Décloué du Calvaire ou faites-vous l'un à l'autre de vos âmes un ciel intérieur et de vos chairs un paradis parfumé. Aimez ou priez! Mais Johannès nie Dieu et il a peur de l'amour, il est voué à sa volontaire suppression! Et, comme cette autre héroïne d'Ibsen, qui voulait monter à l'autel en portant le deuil de son fiancé et qui signait d'une croix noire le coin de sa carte de visite, Anna périra de la sécheresse de son cœur. Et cette stérilité d'âme m'est une grande tristesse à constater, dans ce pays des rois qui meurent vierges et des cygnes neigeux glissant sur la transparence des lacs wagnériens!.. »

Il est fâcheux que ces réflexions aient été présentées dans la forme, habituelle aux conférenciers français, d'une étude écrite et lue avec le souci de dissimuler le mieux possible la lecture. Combien tout cela gagnerait à être débité avec la chaleur et le charme de l'improvisation! M. Vanor appartient à l'école des lecteurs élégants et corrects. Mais quand verrons-nous venir de France un orateur au sens veritable du mot, nous disant ses impressions, au lieu de nous lire un article de critique dont toutes les phrases ont été soigneusement méditées, polies et affinées, avec les bons mots de rigueur et les *traits* aimés du public?

Sous ce rapport, nous sommes plus riches en Belgique que nos voisins.

UN ENNEMI DU PEUPLE

Cette représentation d'*Un Ennemi du peuple* est déjà du passé. Et pourtant il importe, en ce journal qui ne laisse fuir aucun fait de la vie artistique sans en fixer, à titre documentaire ou critique, le souvenir précis, de rappeler la soirée agitée et fameuse où M. Lugné-Poe nous initia à un Ibsen encore inconnu, fort différent de celui qui créa *les Revenants, le Canard sauvage, Rosmersholm, Maison de poupée* et *la Dame de la mer*.

Les théories bellement libertaires du docteur Stockmann trouvèrent, comme à Paris, — et nous rappelons à ce propos ce que nous écrivit, au sujet de cette représentation mouvementée, M. Camille Mauclair (1), — un écho dans le cœur des auditeurs. Il y eut, ici comme là-bas, des explosions d'enthousiasme, des bravos opposés aux sifflets partant de la scène en ce curieux épisode de l'assemblée populaire qui devait nécessairement avoir sa contrepartie dans la salle.

Mais il y eut aussi, de la part de ceux que cingle avec une si hautaine crânerie la cravache du dramaturge, des redressements de têtes et d'orgueilleuses et comiques attitudes aux paroles réactionnaires du préfet qui est chargé de personnifier (est-ce bien lui ou, comme le fait sentir ironiquement Ibsen, sa casquette galonnée et sa canne?) l'autorité, l'ordre, en même temps que la fourberie et le mensonge.

Ils s'emparèrent même des apostrophes amères du docteur à l'imbécillité de la foule pour y trouver l'indice d'une visée antidémocratique, d'une thèse conforme à leur politique tardigrade et stagnante. Il était plaisant, vraiment, de voir les mines triomphantes des vieux et des jeunes doctrinaires, quand Stockmann, déçu des espérances qu'il avait placées au début dans la « majorité compacte », proclamait la force de l'individualisme et affirmait cette vérité, qui est, en même temps que le résumé de l'œuvre, la synthèse de l'anarchie : « L'homme le plus puissant est celui qui est le plus isolé. »

Il faut être doué d'une naïveté déconcertante ou d'un joli aplomb pour voir dans cette œuvre, que secoue d'un bout à l'autre un souffle d'émancipation et de révolte, une pièce à tendances réactionnaires. Ce qui en fait l'originalité et la force, c'est que le ressort émotionnel en est exclusivement psychique, les divers épisodes qui nouent l'action n'étant que les facteurs poussant, avec une puissance irrésistible, l'esprit de Stockmann à l'anarchie.

Il y a dans *le Canard sauvage*, dans *la Dame de la mer*, autour des effrayants problèmes posés par Ibsen, un cadre plus poétique. *Rosmersholm* et *les Revenants* enchâssent des questions plus complexes, touchent à d'autres plaies morales, descendant dans les cales profondes des doutes et du mystère. Mais je ne sache pas de drame, dans tout le théâtre ibsénien, qui soit mené avec plus de logique et de clarté qu'*Un Ennemi du peuple*. L'idée dominante en est si évidente qu'on ne peut s'expliquer, si ce n'est par un calcul intéressé, les divergences d'avis qu'elle paraît avoir provoquées.

Elle est plus près qu'aucune autre de la réalité, et plus près de nos préoccupations actuelles. Par certains côtés, elle touche à la comédie, et Ibsen ne dédaigne pas d'y mêler une gaîté qui contraste avec le pessimisme terrible de telles autres de ses œuvres. Les personnages n'ont pas l'existence légendaire et tâtonnante du *Canard sauvage* et de *la Dame de la mer*. Ils sont vivants, ils agissent, pensent, parlent comme on agit, comme on pense, comme on parle de nos jours, et la Norwège même y est si peu sensible qu'on pourrait, avec tout autant de vraisemblance, placer l'action dans un département français ou dans une province belge. Représentez-vous Stockmann à Vichy ou à Spa. Il n'y aurait pas une scène à changer, et l'œuvre n'en serait pas altérée. Si j'insiste sur ce point, c'est qu'il est bon de montrer le caractère universel et humain du théâtre d'Ibsen, dans lequel certains esprits ne veulent voir que des fictions qui empruntent, comme la musique de Grieg, leur saveur à leur exotisme, à leur couleur locale particulière.

Que de choses encore à dire! Quand, au souvenir d'œuvres aussi vastes et aussi pleines d'idées neuves, on prend la plume, il est malaisé de s'arrêter. Il faudrait citer, dans *Un Ennemi du peuple*, les pensées philosophiques qui traversent le drame comme de fulgurantes lueurs, l'horreur d'Ibsen pour le mensonge vital qui empoisonne la société moderne, ses aspirations vers un état d'âme libre et responsable, son dédain des opinions flottantes, le souci qu'il prend de noter l'hérédité morale, etc. Une œuvre comme celle-là n'épuise point la critique et fait jaillir, à l'infini, les observations et les commentaires.

Mais il faut se borner. Réjouissons-nous des efforts que fait M. Lugné-Poe pour nous initier à un théâtre qui tranche sur la banalité et la platitude des représentations dramatiques que nous inflige le mauvais goût et la complaisance des directeurs de spectacles, avec la complicité du public. Félicitons-le de ses interprétations si émouvantes et si belles en leur sobriété, et félicitons les artistes qui le secondent dans une exemplaire communauté d'art.

(1) Voir l'*Art Moderne* du 19 novembre dernier.

GEORGES EEKHOUD

La Nouvelle Carthage (édition définitive). Ouvrage couronné par l'Académie de Belgique. — Bruxelles, Lacomblez.

Texte plus serré et plus richement documenté, horizon élargi, à la fois plus précis et plus étendu, tel nous revient le livre que l'Académie vient de se faire à elle-même l'honneur de récompenser.

Quand Zola nous conduit vers les misères des derniers parmi les hommes, on pressent tout d'abord le penseur, l'artiste cérébral, inspiré par une centralisatrice volonté de synthèse, amoureusement patient dans l'accumulation et le ciselage des documents qu'il nous apporte. Mais lorsqu'on retrouve ces mêmes misérables dans les livres de Georges Eekhoud, on sent que c'est pour l'amour d'eux, rien que parce qu'ils l'attirent passionnément par eux-mêmes, que l'artiste les a peints. Si, au fond de son cerveau, toutes ces affections et ces pitiés indignées se synthétisent en généralisations généreuses, cela se fait sans effort et pour ainsi dire accessoirement, simplement parce que son cerveau est le normal condensateur de ses impressions.

Devant certaines productions anémiques ou indécises, pleines d'*inventions* spirituelles ou sentimentales qui ne sont pas le fruit de « tout l'homme », un grand, un profond artiste de notre pays me disait un jour : « Ils ne savent pas être bêtes! »

Eekhoud, lui, a la sagesse et la royale grandeur de respecter en lui cette divine bêtise dont parle Villiers de l'Isle-Adam, cette entièreté de l'élan que n'amoindrit aucune réflexion secondaire, aucune impertinente intervention de notre arbitraire et tâtonnante raison.

Et pourra-t-on jamais savoir lequel est le plus puissant, de celui qui prend pour centre de son action une conception cérébrale, ou de celui qui, se confiant à la divination de sa sensibilité, laisse les synthèses se dégager toutes seules de l'ensemble de ses impressions?

En tout cas, que la volonté de l'artiste ait condensé cette sensibilité en une géniale synthèse, ou qu'il se soit confié en l'inconsciente unité de sa nature, la grandeur de l'art dépend de l'*intensité*, condensée ou non, de cette sensibilité. Et Georges Eekhoud a été largement pourvu de cette qualité primordiale, comme en témoignent l'une après l'autre chacune des pages de son livre.

N'est-ce pas lui qui, avec ce Laurent Paridael, l'abandonné, le sans-famille, a fraternisé avec toutes les misères, a étudié d'après nature toutes les ruses, les épiques trivialités, les audaces, les fiertés, les luttes des déshérités, toutes ces choses que la nécessité dore d'un reflet d'héroïsme?

C'est bien lui aussi, ce généreux entêté, aimant qui le dédaigne et ne le comprend, aimant cette grande ville malgré les turpitudes, les lâchetés, les crimes qu'elle laisse commettre, qu'elle provoque par la fièvre de ses agglomérations artificielles d'êtres et de richesses, l'aimant parce que, malgré tout, elle vit, cette grande Carthage, et que cette fièvre intense et dangereuse n'est que l'exubérance de sa puissante vitalité?

Car c'est bien la religion de la Vie qui tenaille le cœur et les entrailles de l'artiste et le sacre apôtre malgré lui; c'est elle qui l'attendrit devant ces combats d'appétits trop aiguisés, devant ces amours furtifs, crédules ou cyniques, mais impérieux et absolus dans leur bestialité enchevêtrée de mysticisme; c'est elle qui l'emplit d'admiration pour la beauté tragique de ce temps, griffant son empreinte tourmentée sur les traits des plus insensibles; elle encore qui lui fait deviner l'aristocratie d'artiste de ce forgeron qui préfère le bagne à la liberté, le bagne « où il se livre sans entrave à sa fantaisie créatrice, où celui qui le paie ne met pas aux prises sa conscience et son intérêt », où il est loin « des mortels ostensiblement vertueux », ces « austères équilibristes » qui ne le comprendraient pas, et où il est entouré « de pauvres êtres qui, sans mieux comprendre nécessairement son œuvre que les connaisseurs patentés, excusent et respectent son art, son vice, son *vice rare*, parce qu'il ne songe pas non plus à leur faire un grief de leur subversive originalité. »

Ce n'est pas l'héroïque et profondément intuitif Paridael, malgré la tragédie de sa vie désolée, qui est le héros de ce roman : le héros ou plutôt l'héroïne, c'est bien cette grande ville, type de tous nos grands marchés, foires séculairement permanentes qui ont remplacé les anciennes foires temporaires et éloignées, avec les grouillements, les croassements, les hurlements de leur compétitions, devenues perpétuelles et destructives de toute paix. C'est la grande ville avec son impitoyable Bourse, ses plaisirs, exacerbés comme ses travaux, ses luttes politiques où la force triomphe. Mais c'est aussi, et bien spécialement, la ville d'Anvers, avec son port et ses « runners » qui perpétuent à leur façon l'entêtement avisé des vieilles Flandres; son Carnaval qui la relie aux traditions du Midi, son commerce audacieux, ses lourds parvenus côtoyant d'antiques et simples honnêtetés, ses tristes cortèges d'émigrants, ses tribunes populaires et ses artistes, gardant les traditions de leurs devanciers, puisant comme eux dans cette nature riche, grasse, douce et lumineuse un intense amour de la vie et de son expansion impétueuse et bigarrée.

Anvers est l'unité du livre, qui pourrait être aussi, comme tant d'œuvres d'Eekhoud, appelé un des évangiles de la pitié moderne, s'éveillant à la souffrance de maux que nos rudes ancêtres ne connaissaient pas. Tant de cultes se disputaient leurs raisonneuses imaginations et leurs adorations qui s'ignoraient! Qui, dans ce passé fertile en dieux, eût osé élever un autel au dieu inconnu, qui eût osé se déclarer ainsi prêtre de la Religion de la Vie?

PREMIER CONCERT POPULAIRE

L'empressement avec lequel le public s'est rendu à la première matinée des Concerts populaires montre combien sont appréciées ces séances instructives et attachantes. La salle du théâtre était comble. Ne pourrait-on, avec un peu de bonne volonté, arriver à donner plus de quatre concerts par saison? C'est vraiment peu dans une ville qui se pique de dilettantisme. Les mois d'octobre et de novembre se passent toujours dans le silence absolu. Pourquoi ne pas profiter de ces dimanches libres pour réunir les amateurs au lieu d'accumuler, comme on le fait toujours, toutes les fêtes musicales durant les mois surchargés de décembre, janvier, février et mars?

Le héros de cette première audition a été M. Arthur De Greef, dont le mécanisme parfait et l'intelligente compréhension musicale ont donné au concerto en *sol mineur* de Saint-Saëns un fort beau caractère. L'artiste nous a paru avoir gagné sous le rapport de la sonorité, sans que la délicatesse de son toucher en soit en rien atténuée. C'est un pianiste de sérieuse valeur, dans l'épanouissement complet de son talent.

M. De Greef a fait entendre en outre une œuvre de sa composition : une fantaisie sur des thèmes flamands pour piano et orchestre, habilement écrite et dans laquelle, chose remarquable pour un pianiste-compositeur, le piano n'absorbe pas toute l'attention. Cet instrument est traité un peu à la façon dont M. Vincent d'Indy l'a compris dans l'orchestation de la *Symphonie sur un chant montagnard français*. Il la complète et lui donne un timbre spécial, sans avoir les exigences d'un soliste. Les deux thèmes sur lesquels M. De Greef a bâti sa fantaisie ne sont pas d'un bien grand intérêt et ne prêtent guère aux développements symphoniques. On peut admirer l'ingéniosité avec laquelle l'auteur les a combinés et mis en œuvre, on peut en louer l'instrumentation colorée. Mais il faut reconnaître aussi que l'impression produite est superficielle et que la valeur du morceau est contestable.

Le reste du programme, composé d'œuvres connues, à l'exception d'une nouvelle mouture tirée par Grieg de son *Peer Gynt* sous forme de Suite d'orchestre n° II, n'a pas apporté de sensations neuves. La Symphonie en *la mineur* de Saint-Saëns est, on le sait, une composition honorable mais d'inspiration banale ; l'ouverture de *Roméo et Juliette..... De mortuis nihil nisi bene !* (ce n'est pas de Gounod qu'il s'agit, mais bien de Tschaïkowsky) ; le prélude des *Maîtres-Chanteurs*, joué avec une lenteur qui a quelque peu déconcerté, tout cela a formé un honnête concert sympathiquement écouté, mais en somme rien qu'un honnête concert. A dire vrai, quand on n'a que quatre auditions par an, on les souhaiterait plus..... moins..... Vous me comprenez ?

LES PAYSAGES URBAINS

Tandis que, dans les squares de la ville de Bruxelles, grâce au bon sens et au bon goût de M. Buls, les arbres et les arbustes restent intacts, de grands diables de bûcherons ou de jardiniers sont en train de *soigner* les plantations établies sur l'emplacement de l'ancien pont de fer, rue de la Régence, dépendances du domaine de l'Etat. Tantôt avec des pelles tranchantes emmanchées de longues perches, tantôt avec des sécateurs, ils taillent et coupent odieusement et à tort et à travers, réalisant les mutilations grotesques qui font des végétaux des monstres.

Quand donc reconnaîtra-t-on partout la stupidité qu'il y a à livrer des arbres d'agrément aux procédés usités pour les arbres de rapport ? Laisser pousser librement, au hasard de la Nature et de ses artistiques surprises, ne couper que lorsqu'on ne peut faire autrement, voilà la seule règle. Si la Ville de Bruxelles l'a compris, comment se fait-il que le Gouvernement ne le comprenne pas ?

***

Cette même administration gouvernementale vient de faire repeindre les pignons latéraux des beaux hôtels ministériels de style Louis XVI construits, au siècle dernier, par Guémard, rue de la Loi. On avait donné il y a quelques années à cette noble architecture une couleur grave et harmonieuse, en accord avec leur allure et leur destination. Voici qu'un imbécile est revenu au blanc pour les pignons, et a créé ainsi un disparate violent entre les côtés et les façades qui n'apparaissent plus que comme des paravents sans profondeur et sans solidité. Ah ! les horribles gens que ces architectes des bâtiments civils, amphibies, mi-ronds-de-cuir, mi-maçons, dépourvus de goût et féconds en abominations ! Ils en sont encore à croire que ce qu'il y a de plus beau au monde ce sont ces infaillibles auxiliaires du laid : l'alignement, la symétrie, la couleur blanche, le nivellement, la ligne droite !

***

L'assemblée générale, à Bruges, de la Fédération des Avocats (*Omnia Fraternè !*) nous a donné l'occasion d'admirer, avec un grand sentiment de reconnaissance, les intelligentes restaurations et les remarquables constructions qui se font dans la séduisante ville morte sous la direction ou à l'inspiration de M. De la Censerie. Le nouvel hôtel du Gouvernement provincial, le bâtiment des postes, l'hôtel Gruuthuuse, la maison du concierge de la Bibliothèque, de nombreuses maisons particulières, ont splendidement enrichi le trésor des constructions brugeoises qui restituent peu à peu à la vieille cité son sévère et touchant aspect archaïque. Quel malheur qu'on ait tracé quelques rues rectilignes, aplani une partie des boulevards, élevé certains bataillons carrés ! Mais ces mutilations sont heureusement compensées et ne se renouvelleront plus, car il semble que toute la population brugeoise a enfin compris que la beauté de la Ville et sa réputation au dehors incessamment grandissante tiennent à ce respect du passé et à la volonté de le faire revivre. Dès maintenant, à l'étranger, quand on vous parle de la Belgique, c'est plutôt Bruges que Bruxelles qu'on nomme. Parmi les vieilles villes européennes, c'est vraisemblablement la plus belle ! Où trouver un trio de tours imposantes comparable aux clochers de Notre-Dame, de Saint-Sauveur et du Beffroi, si puissamment sévères en leur architecture qui semble fortifiée : Léon Cladel prétendait y voir clairement circuler des archers et des hommes d'armes et s'irritait quand on le démentait !

PETITE CHRONIQUE

M. Eugène Ysaye vient de remporter à Lyon un succès triomphal. Les journaux lui consacrent des articles étendus et font de lui un éloge sans réserves. Voici, entre autres, un extrait de l'étude que publie *le Progrès*, le journal le plus important de Lyon :

« Nous pensons qu'à cette heure, à côté de Joachim vieilli dans sa gloire, deux violonistes peuvent être mis hors de pair parmi tous les virtuoses européens : Ysaye et Sarasate ; ce dernier, artiste délicat, féminin et prime sautier ; Ysaye, au contraire, puissant, passionné et profond.

Eugène Ysaye est le successeur de Vieuxtemps au Conservatoire de Bruxelles, la seule école de l'Europe qui ait produit une pléiade de violonistes. Il est digne, par la sûreté incroyable de son mécanisme, de rivaliser avec tous ceux qui ont continué les traditions de virtuosité de Paganini. Mais pour un artiste de la valeur d'Ysaye, la virtuosité n'est qu'un moyen d'exprimer et de traduire la pensée des maîtres, et sa technique prestigieuse semble n'être qu'un accessoire de ses puissantes facultés d'interprétation. La grandeur de la conception, la variété de l'érudition musicale, l'autorité magistrale, sobre et dédaigneuse des effets de mauvais aloi, la qualité de son pénétrante et émouvante, la souplesse d'assimilation aux œuvres les plus diverses, tels sont les mérites qui font d'Eugène Ysaye un des artistes les plus complets de notre époque. »

Notre éminent compatriote s'est fait entendre au concert de la *Société de musique classique* où il a joué la sonate en *ré*, pour violon seul, de J.-S. Bach et, avec son frère Théophile, qui l'a admirablement secondé, la sonate de César Franck et celle de Gabriel Fauré. Il a joué ensuite, au Grand Théâtre, avec orchestre, la *Fantaisie écossaise* de Max Bruch et le 3me concerto de Saint-Saëns, et son succès a été si grand qu'il a été aussitôt engagé pour un second concert qui a été donné quelques jours après. Une nouvelle audition de la *Fantaisie écossaise* et l'exécution de la Fantaisie de Wieniawski sur *Faust* a valu au maître des ovations et des rappels sans fin.

M. Paul Kühstohs exposera quelques-unes de ses œuvres au *Cercle Artistique*, du 18 au 28 décembre.

Une excellente pianiste, lauréate du Conservatoire de Paris, Mme Marguerite Lallemand, a donné samedi soir, à la Bourse, une audition musicale qui a obtenu un sérieux succès.

Mme Lallemand s'est fait applaudir pour ses qualités de virtuose et de musicienne dans l'interprétation de diverses pièces pour clavecin de Scarlatti, de Boccherini, de Claude d'Aquin, et de quelques morceaux d'ensemble de Beethoven et de Mozart, pour lesquels M. Deru, l'un des meilleurs élèves d'Ysaye, et M. Bouserez, violoncelliste, lui donnaient la réplique.

Le programme de la séance de musique de chambre pour instruments à vent et piano qui aura lieu aujourd'hui, dimanche, à 1 1/2 heure précise, au Conservatoire, porte le grand quintette pour flûte, clarinette, cor, basson et piano de Rubinstein, un trio pour clavecin, violon et flûte de J.-S. Bach et la sonate op. 12 n° 2 de Beethoven. Mlle Rachel Neyt chantera plusieurs mélodies de R. Schumann et d'Edvard Grieg.

Une représentation de *Lakmé* avec le concours de Mlle Simonnet aura lieu demain soir au Théâtre de la Monnaie.

Le Théâtre des Galeries a reculé à vendredi prochain la première de *Miss Robinson*.

COURS SUPÉRIEURS POUR DAMES. — 18 décembre, à 2 heures. Géographie. M. PERGAMENI : *Les Antilles*. — A 3 heures. Histoire des applications de l'Art. M. P. LAMBOTTE : *La Renaissance française*.

20 décembre, à 2 heures. Histoire. M. PERGAMENI : *La révolution de 1830 en Belgique*. — A 3 heures. Littérature anglaise. Mme CHAPLIN : *Emerson*.

21 décembre, à 2 heures. Art. M. E. VERHAEREN : *Donatello* (suite). — A 3 heures. Littérature française. Mlle TORDEUS : *Balzac* (fin).

Vendredi 22 décembre, à 2 heures. Conférence de Mme GROVE : *La danse à travers les âges*. Airs de danse des Incas, des Grecs, des Ecossais, etc. Les personnes non inscrites aux cours peuvent se procurer des cartes au Palais des Académies.

Nous avons annoncé la représentation unique de *Bathyle*, opéra comique d'Emile Mathieu, qui sera donnée mercredi prochain au Théâtre du Parc par les élèves de Mme Moriani de Corvaïa et de M. Vermandele. Les costumes, décors et accessoires sont exécutés sur les indications de MM. Van Hammée et Le Nain.

M. Achille Tondeur, baryton; Mlle Merck, pianiste, et M. H. Merck, violoncelliste, prêteront leur concours à cette soirée.

Une représentation particulièrement intéressante sera donnée à la salle Marugg, vendredi prochain, à 8 heures. Mlle Maria Michaux, MM. Soyez et Montil interpréteront *la Servante maîtresse*, opéra comique en deux actes de Pergolèse, composé en 1730 et qui, pensons-nous, n'a jamais été joué à Bruxelles. On sait que plusieurs fragments de cette jolie partition ont été choisis et arrangés par M. Gevaert pour les classes de chant du Conservatoire.

Un concert auquel prendront part M. Heuschling, baryton, et Mlle Ruegger, violoncelliste, précédera la représentation.

S'adresser pour les billets, dont le prix est fixé à 5 francs, chez MM. Schott frères, Katto et Nachtsheim, éditeurs de musique.

La société *Ixelles-Progrès* organise pour le 24 courant, à 2 1/2 heures, au Théâtre du Parc, une matinée artistique au bénéfice des OEuvres protectrices de l'Enfance de la commune d'Ixelles.

Le spectacle se composera d'une œuvre inédite de nos compatriotes Théo Hannon et Jean Blockx, *Saint-Nicolas*, légende symphonique mimée en trois actes. L'orchestre sera dirigé par l'auteur.

On peut se procurer des places pour cette représentation unique chez M. L. Servais, 16, rue Mercelis, à Ixelles.

Un comité vient de se constituer à Liége pour ériger un monument au maître César Franck. Ce monument, confié au sculpteur liégeois Joseph Rulot, s'élèvera sur une des places publiques de Liége, ville natale de l'auteur des *Béatitudes*. Voici la composition du comité :

Président : M. J.-Th. Radoux, directeur du Conservatoire; *vice-président :* M. Kleyer, échevin; *membres :* MM. H. Dabin, J. Defrécheux, Joseph Dupont, Sylvain Dupuis, Eugène Ysaye, Dr Jorissenne, Louis Kéfer, Maurice Kufferath, Richard Ledent, Octave Maus, Albert Mockel; *secrétaire :* M. Paul Gérardy.

Les souscriptions peuvent être adressées au bureau de *l'Art moderne*.

M. Sylvain Dupuis dirigera, aujourd'hui, à Liége, la première matinée des *Nouveaux concerts*. M. Eugène Ysaye s'y fera entendre dans les deux œuvres pour violon et orchestre qui lui ont valu à Lyon le succès dont nous parlons plus haut.

Le deuxième concert aura lieu, avec le concours de M. Thomson, le 11 février. Le troisième, avec M. Eugène D'Albert, le 18 mars. Enfin, le quatrième et dernier concert, fixé au 6 mai, sera consacré à l'audition des 1er et 2e actes de *Tristan et Iseult*, interprétés par M. E. Van Dyck, Mmes G. Lejeune et Fick-Wéry, et M. Gilibert.

M. Louis Cavens, qui avait donné naguère aux musées royaux du Parc du Cinquantenaire une collection d'objets de l'époque belgo-romaine provenant de la province de Namur, vient de remettre au Conservateur en chef, pour la collection de l'Etat, une bague en or du IIe siècle de l'ère chrétienne.

On peut voir à l'entrée de la section des Arts anciens le produit des fouilles très fructueuses qui ont été faites dans les environs de Mons grâce aux généreux sacrifices de M. Cavens : une importante collection d'objets de l'époque préhistorique.

Enfin, M. Cavens a donné à la section des Arts décoratifs une belle copie de la Vierge de Giotto que l'on admire à l'église de Saint-François à Assises.

De la correspondance parisienne du *Guide :* « Une légère indisposition de Mlle Bréval a permis à Mlle Chrétien de chanter, pour la première fois, le rôle de Brunnhilde dans la *Walkyrie*. Mlle Chrétien a obtenu du succès. Grâce à de sérieuses études, elle s'est débarrassée des habitudes provinciales *qu'elle avait contractées au Théâtre de la Monnaie.* »

Qu'elle avait contractées au Théâtre de la Monnaie est exquis. Mlle Chrétien qui a, on s'en souvient, fait ses débuts à Bruxelles, avait, avec un organe superbe, de nombreux défauts dont elle cherchait, par un travail persévérant, à se corriger quand elle partit pour Paris.

Les « habitudes provinciales » de Bruxelles sont sans doute celles qu'ont fait prendre aux artistes de la Monnaie Mme Caron, M. Renaud, Mme Landouzy, M. Soulacroix, Mlle Calvé, Mme Bosman et tous les chanteurs que Paris s'empresse de nous enlever.

Ce sont ces mêmes habitudes qui nous ont permis d'entendre *Lohengrin* à Bruxelles vingt ans avant Paris et d'applaudir *la Walkyrie*, *les Maîtres Chanteurs* à une époque où l'Opéra ne sortait point de *la Juive* et des *Huguenots*. La plus provinciale des habitudes de la Monnaie est, au surplus, de jouer, avant qu'il soit question de leur ouvrir les portes de l'Académie NATIONALE de musique, les partitions de Massenet, de Reyer, de Magnard, etc.

Un tableau de Rembrandt vient d'être placé au Musée de La Haye. C'est un portrait de jeune femme, de grandeur presque naturelle, rentoilé par les soins du docteur Bredius, directeur du Musée. L'œuvre date de 1634, c'est-à-dire de la jeunesse du maître, qui n'avait guère que vingt-quatre ans lorsqu'il l'exécuta. Le docteur Bredius l'a découvert chez un marchand de Londres qui le donnait pour un Albert Cuyp. Mais cette attribution sembla suspecte à M. Bredius, qui, ayant acquis et fait restaurer la toile par M. Hauser, de Berlin, fit reparaître au-dessus du monogramme la marque bien connue R. H. L. (Rembrand Harmens Zoon Leidensis). Ce Rembrandt est le quatrième découvert par M. Bredius. Le Musée en compte actuellement dix.

BREITKOPF & HÄRTEL

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

DÉPOSITAIRES DES

PIANOS BECHSTEIN

Seul dépôt pour la Belgique

DES

HARMONIUMS ESTEY

DEMANDER LE CATALOGUE

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE

sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**. *Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de **220 millions**.

RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

PIANOS

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix

EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

VILLE D'ANVERS

Les notaires GHEYSENS et LECLEF, à Anvers, vendront publiquement en l'**Hôtel LEYS**, 12, rue Leys, à Anvers, les mardi 19, mercredi 20, jeudi 21, vendredi 22 et samedi 23 décembre 1893, chaque jour de 10 heures du matin à midi et à 2 heures précises de relevée, les œuvres délaissées par le

Baron HENRI LEYS

COMPRENANT

la FRESQUE décorant la salle à manger de son hôtel et les

TABLEAUX, ESQUISSES

Aquarelles, Dessins

composant son atelier.

UNE BELLE COLLECTION DE

TABLEAUX ANCIENS & MODERNES

des écoles flamande et hollandaise

MEUBLES ANCIENS, OBJETS D'ART,

LIVRES, GRAVURES, EAUX-FORTES, ETC.

le tout dépendant de la succession de feu

M. le baron HENRI LEYS.

Experts : MM. J. et A. Le Roy frères, 12, place du Musée, Bruxelles.

EXPOSITIONS :

Particulière : les mardi 12 et mercredi 13 décembre 1893;
Publique : le jeudi 14 décembre 1893
de 10 heures du matin à 4 heures de relevée.

Le catalogue se trouve à la disposition des amateurs en l'étude du notaire Gheysens, rue du Marcgrave, 12, ou en l'étude du notaire Leclef, rue des Arquebusiers, 15, ainsi qu'en la demeure des experts susdits.

Spécialité de vins fins de Champagne

CARLE FRÈRES

AU CHATEAU DE FONTAINE-DENIS PRÈS ÉPERNAY (MARNE)

MAISON PRINCIPALE A BRUXELLES
67 et 71, rue Royale

Nombreux dépôts à l'étranger. — Maison à Mayence s/Rhin

Vins de toutes provenances

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie

Treizième année. — N° 52. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 24 Décembre 1893

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

La Tentative de M. Chomé. *Un nouveau théâtre littéraire.* — Félicien Rops a d'étranger. — La Vente Leys. — Livres neufs. *Contes merveilleux; Autour d'un Chevalier; Homère.* — Accusés de réception. — Bathyle. — Broerman, Mecœnas et Cie — Le monument de De Coster. — Les Paysages urbains. — Nouveaux Concerts liégeois. — Petite chronique.

LA TENTATIVE DE M. CHOMÉ

Un nouveau Théâtre Littéraire.

La tentative de M. Chomé à l'Alhambra n'a pas réussi, malgré la bonne volonté de l'initiateur, malgré la très patiente et très louable bienveillance du public bruxellois, désireux d'encourager un homme et une œuvre qui devaient lui donner un théâtre local analogue à ceux de M. Antoine et de M. Lugné-Poe.

Nous le regrettons sincèrement et espérons que M. Chomé recommencera. Toutes nos sympathies lui sont acquises, mais il a été, dans le choix des deux pièces représentées, déplorablement conseillé par lui-même ou par son entourage. Il eût été difficile de trouver, malgré le nom de Richepin pour la première, des machines plus vieillottes et plus poncives. C'est à croire que M. Chomé s'est adressé aux gardiens des magasins de lieux communs, des réservoirs de clichés et des trésors de la routine. Jusque sur le jeu des artistes, cette tendance s'est imprégnée terriblement : il eût été difficile d'être plus conservatoire et cours de déclamation. Seul l'artiste principal, M. Raymond, se détachait de ce puéril et bêtement traditionnel ensemble. Nous avons vu reparaître là quelques-uns des plus moisis « jeux de physionomie » et « gestes classiques » dont les professeurs commencement de siècle gardent encore le secret.

M. Chomé ne se rend-il pas compte de l'état moral littéraire de notre public ? Quoique avec regret et non sans résistance, ce public se détache des niaises et fausses écoles dont on l'a saturé et gâté pendant cinq lustres. Il ne supporte plus le conventionnel élégant et creux de Dumas fils, d'Augier et de toute la séquelle des écrivains qui mettaient en scène la vie factice et la conformité mondaine ou prosodique. Il a pris goût aux œuvres vivantes et hardies, à la savoureuse originalité, à la nouveauté téméraire dans l'action et dans le style scéniques. En tout il a besoin de changement. Il s'ennuie et s'irrite quand on reprend devant lui les mélopées et les rengaines vieux régime. Il a horreur des intonations réglées, des grimaces convenues, des gesticulations codifiées, des cris dont la nature, l'intensité, l'allure sont fixés dans les manuels conservatoriens. Ce cérémonial longtemps en honneur lui paraît désormais grotesque ou abominable. Vraiment, ce n'était pas la peine d'organiser un nouveau théâtre pour y produire ces cadavres ou ces mannequins.

M. Chomé manquerait-il de l'audace nécessaire? Les nécessités pécuniaires de son entreprise le lieraient-elles à des esprits arriérés qui ne lui laissent pas les coudées franches? Il y a certes des facteurs dont il faut tenir compte quand il s'agit de juger ce qu'il vient de faire et qui peuvent l'excuser. Mais si vraiment ni son propre esprit, ni ses protecteurs n'ont rien de mieux à faire, la sagesse serait d'en rester là. Quelle aberration quand on avait pour guide l'exemple et le succès du Théâtre Libre et de l'Œuvre!

FÉLICIEN ROPS A L'ÉTRANGER

(*Traduction inédite de l'italien pour* L'Art Moderne).

De Redon à Félicien Rops la transition est aisée : il y a entre les deux une certaine affinité macabre. Certes, l'art du puissant aqua-fortiste belge est moins maladif, moins exceptionnel, moins sibyllin, moins d'un visionnaire, que celui du dessinateur français; il est d'une conception plus ample, plus génialement robuste. L'un et l'autre ont un tempérament de peintre-littérateur; tous deux appartiennent à cette intéressante famille d'artistes qui, par une transposition d'art, s'efforcent, de propos délibéré, de susciter des émotions littéraires; d'autre part aussi des écrivains, tels Gautier et les frères Goncourt, ont éveillé des impressions picturales par la parole écrite.

Les vieilles perruques ont sévèrement apprécié ce procédé de transposition et y ont vu un symptôme de décadence; mais à quelle extraordinaire intensité d'émotion n'atteignent pas ces décadents!

Une différence essentielle entre Redon et Rops, différence qu'il importe de ne pas négliger, c'est que le premier, comme Edgard Poë, est un chaste, n'évoquant jamais, même dans ses hallucinations les plus échevelées, la moindre image luxuriante; tandis que Rops, comme Charles Baudelaire, est un voluptueux, qui alternativement exalte ou maudit la criminelle attirance de la chair féminine.

Ami de Baudelaire et de Barbey d'Aurevilly, Félicien Rops a produit par le burin des œuvres assez semblables, au point de vue de l'inspiration intime, à celles de ces deux maîtres de la plume, dont il a magistralement synthétisé l'esprit satanique dans quelques merveilleuses eaux-fortes qui comptent parmi ses meilleures.

Dans le frontispice des *Epaves* de Baudelaire, l'arbre du Bien et du Mal est représenté par un squelette, image de la décadence de la race humaine; à ses pieds germent les sept péchés capitaux, sous la forme de plantes et d'emblèmes symboliques. Le serpent, enroulé autour du bassin du squelette, glisse lentement vers ces fleurs du mal, parmi lesquelles gît le Pégase macabre, qui ne se réveillera plus, avec ses cavaliers, que dans la vallée de Josaphat. Une chimère hausse dans les airs le médaillon du poète, entouré par une théorie d'anges qui entonnent le *Gloria in excelsis*. Au premier plan de la composition *ropsique*, l'autruche, avalant un fer à cheval, est l'emblème de la vertu qui se nourrit, par devoir, des aliments les plus rebutants : *virtus durissima coquit!* Quel symbolisme puissant, quelle richesse et quelle souplesse de fantaisie! Il avait bien raison, Baudelaire, quand, dans un sonnet devenu fameux, il écrivait à son éditeur Poulet-Malassis :

> Visez toutes vos éloquences
> Mon bien cher Coco Malperché,
>
> Comme je le ferais moi-même,
> A dire là-bas, combien j'aime
> Le tant bizarre Monsieur Rops,
>
> Qui n'est pas un grand-prix de Rome,
> Mais dont le talent est haut comme
> La pyramide de Chéops.

Elles ne sont pas moins belles, les dix eaux-fortes qui accompagnaient *les Diaboliques* de Jules Barbey d'Aurevilly. Nous n'en citerons que deux, véritables chefs-d'œuvre de conception et d'exécution. La première sert d'illustration à la nouvelle : « Le Bonheur dans le crime », sombre histoire de deux amants qui vivent heureux dans l'assouvissement de leur passion ardente, sans que le moindre remords d'avoir, par le poison, supprimé la femme qui gênait leur amour, les trouble. Sur une base de pierre rectangulaire est appuyée une tête de Méduse dont les cheveux serpentins se tordent autour des corps nus des deux amants enlacés dans une chaude et frémissante étreinte, tandis que la pauvre morte, livide et spectrale dans son funèbre suaire, se traîne sur les genoux et, désespérée, entoure de ses bras décharnés le piédestal de marbre; mais c'est en vain qu'elle maudit, en vain qu'elle supplie, en vain qu'elle sanglote; les deux assassins ne cessent de s'étreindre, et la Gorgone sourit impassible et regarde au loin de ses yeux de pierre.

L'autre estampe, qui synthétise d'un trait le livre de Barbey d'Aurevilly et qui pourrait mieux encore synthétiser l'œuvre entière de Rops, est une de ses créations les plus parfaites, les plus merveilleusement caractéristiques. Sur le dos d'un sphinx, immobile dans sa pose hiératique de solennelle placidité, s'étend le corps voluptueusement nu d'une jeune femme, dont les yeux brillent de lubrique malice et dont les bras caressants entourent le monstre de granit; ses lèvres s'avancent vers l'oreille du sphinx, pour susurrer un indicible et criminel secret ou peut-être pour lui faire la surnaturelle révélation de neuves et extraordinaires luxures. Entretemps Satan, un monocle à l'œil, vêtu de noir et cravaté de blanc, se tient assis dans la niche que forment les deux ailes recourbées du monstre, et, grave et méditatif, prête l'oreille aux paroles que murmure au sphinx la jeune femme, sur l'âme de laquelle sa domi-

nation est assurée puisqu'elle représente le péché même.

Mais si cette estampe symbolise la femme obsédée par Satan, il en est une autre, « La Dame au Pantin », qui symbolise l'homme sous l'obsession de la femme; une gracile et élégante figure de femme, les bras gantés de noir, taquine une espèce de fantoche grotesque, et tout en tirant la ficelle, elle a un sourire mauvais et profondément méprisant. *L'homme possédé de la femme, la femme possédée du diable* : voilà l'amère morale de l'œuvre géniale de Félicien Rops.

Je ne suis pas, hélas, le fortuné collectionneur dont parle Péladan, et qui possédait près de 2,000 estampes dues au burin magistral de l'aqua-fortiste belge; je ne suis pas davantage l'enviable mortel, qui, dans une récente vente publique, a pu en acquérir sept cents, et plus peut être, au prix de 84,000 francs. Les eaux-fortes de Rops que je possède sont en nombre bien restreint; mais parmi elles il en est deux encore que je désire décrire pour achever de faire comprendre cette singulière physionomie artistique. Ce sont encore deux frontispices; car c'est sous cette forme, qui donne la synthèse de tout un livre, qu'apparaît le mieux la philosophie cachée, quelquefois inconsciente, où Rops excelle. Le premier orne *le Vice suprême*, une des étranges et originales études que Péladan a consacrées à la décadence latine : sur le piédestal d'un bas-relief représentant la Louve romaine, décharnée, donnant les dernières gouttes de lait de ses flasques mamelles à deux fantômes de bambins, un squelette de gommeux en habit de soirée, tenant en main le gibus et sous le bras son propre crâne où l'inévitable monocle se voit encore incrusté dans l'arcade oculaire, — lève, comme il ouvrirait la portière d'un landau, le couvercle d'un cercueil, d'où sort le squelette d'une courtisane, avec les cheveux retombant sur le front et la robe impudiquement relevée : dans le funèbre fond noir volent les corbeaux. Il serait impossible de synthétiser, avec plus de compréhensive génialité, la grande et tragique conception de Péladan. Mais le frontispice d'un autre roman de Péladan : *L'Initiation sentimentale*, est plus bizarrement macabre encore et plus ingénieusement symbolique. Dans ce frontispice, qui porte comme épigraphe : *Im lombis Diaboli virtus*, apparaît la mort travestie en amour. Une couronne de roses lui ceint l'horrible tête et deux ailettes palpitent sur son échine décharnée; mais le buste plein de vie montre les seins robustes, au-dessus des rotondités de hanches opulentes. Tandis qu'une de ses mains de squelette bande le grand arc de Cupidon, l'autre main lève, — comme celle de Salomé la tête de Jean-Baptiste, — la tête coupée et livide d'Hamlet. Dans le fond surgit l'arbre fatal du paradis perdu, sur le tronc duquel s'enroule le serpent, et au bas de l'estampe, pour compléter le cruel symbolisme pessimiste, un gigantesque papillon nocturne, dont le corps est formé de l'os sacré et de deux anneaux des os du bassin, ouvre des yeux phosphorescents.

VITTORIO PECA.

LA VENTE LEYS

L'Etat et M. de Burlet viennent d'être de nouveau les victimes de l'ineffable Commission des Musées. Avec le flair qui la caractérise elle avait indiqué l'admirable Breughel de la vente Leys, *les Aveugles*, (bien supérieur à son analogue à la détrempe qui occupe une place d'honneur au Musée de Naples) comme valant au maximum 15,000 francs ! Et un délégué du Gouvernement (qui malheureusement n'eut pas la hardiesse de prendre sur lui de dépasser ce prix) avait été chargé de hausser. Le Musée du Louvre lui a raflé le chef-d'œuvre à 18,000 francs.

Voilà donc un superbe morceau d'art flamand de plus qui quitte le pays, le plus beau peut-être de l'étrange maître du fantastique et du bizarre. Il n'est pas un artiste qui n'en aura ressenti un amer regret. Un musée, un pays, valent surtout par les séries de tableaux de ses maîtres. On va à Bruges pour les Memling et les Van Eyck, à Munich pour les Rubens, à Rome pour les Michel-Ange, à Madrid pour les Velasquez. Bruxelles possède déjà quelques beaux Breughel; en acquérant ceux de la vente Leys, il se plaçait au premier rang pour les tableaux du peintre. Il y en avait six qui ont été adjugés au total à 35,000 francs. Avec cette somme modique, notre musée se mettait hors de pair. La Commission des Musées, qui a payé 100,000 francs un Rembrandt médiocre, 80,000 francs un Rubens discuté, qui accepte avec aisance les prix énormes que lui fait son fournisseur habituel et quasi attitré, n'a pas eu le sens de la nouvelle sottise qu'elle faisait commettre au Ministre. Ne l'induisait-elle pas, il y a peu de temps, à acheter le ridicule tableau de Roberti qui fit l'objet d'un procès et qui déshonore une des salles.

Pour permettre de juger de ses constantes fredaines, il faudrait publier les prix de ses achats depuis quelques années. La liste en serait aussi grotesque qu'injustifiable. M. Delbeke la réclamera lors de la prochaine discussion du budget des Beaux-Arts et l'opinion sera édifiée sur les actes de cette cohorte cacochyme. Quelques-uns de ses membres sont revenus d'Anvers en disant que la fameuse fresque *La Promenade hors des murs* était dégradée, comme s'il y a au monde une fresque ancienne ou récente qui ne soit pas dégradée, et assurément celle de Leys est une des mieux conservées. Ils ont répandu ce bruit bête qui, s'il émanait d'un commerçant, le ferait taxer de concurrence déloyale, et la vente a ainsi été empêchée. On assure que la famille Leys va faire elle-même détacher la fresque, ce pur chef-d'œuvre connu dans les deux mondes, et qu'elle sera vendue en Amérique ! Encore une fois la Belgique subira une honteuse *capitis diminutio* artistique.

***

Le produit total de la vente, sans les livres, eaux-fortes et la célèbre fresque, est de 194,000 fr. Voici les adjudications principales :

ŒUVRES D'HENRI LEYS

Portrait de l'artiste, 25,000 fr., œuvre admirable, (Musée d'Anvers). — *Marguerite de Parme remettant les clefs de la ville aux magistrats d'Anvers*, 17,000 fr. — *Portraits de Jean Ier, Jean II, Jean III, ducs de Brabant; Sigismond, roi des Romains; Maximilien, archiduc d'Autriche; Henri Ier, duc de*

Lotharingie; Henri VII, roi des Romains, 27,000 fr. (Musée d'Anvers). — *Portrait en pied de M^lle Lucy Leys*, 3,000 fr. (Musée d'Anvers). — *Composition historique*, 2,300 fr. — *Personnages du XVI^e siècle*, 1,900 fr. — *Trois esquisses d'une synagogue*, 2,700 fr. — *La Promenade*, aquarelle incomparable, 6,000 fr. — *Six cartons au crayon pour les portraits de Jean I^er, Jean II*, etc., 2,800 fr.

La couronne d'or offerte par les habitants d'Anvers à Leys a été acquise par la Ville pour 5,300 francs.

On racontait que la souscription qui fut ouverte jadis pour l'acheter avait produit 45,000 francs! Par quel mystère l'objet reçu par l'artiste ne vaut-il intrinsèquement qu'une bagatelle?

TABLEAUX ANCIENS

BREUGHEL. — *La parabole des Aveugles*, 18,100 fr. (Musée du Louvre). — Id., *la Fête de la Mariée*, 6,000 fr. (M. Wittouck). — Id., *Kermesse*, 5,000 fr. (le même). — Id., *Scène de patinage*, 3,500 fr. (v^te de Bus de Guisignies). — Id., *Kermesse*, 1,700 fr. — Id., *la Fête de la Mariée*, 1,000. — A. VAN BEYEREN. *Nature morte*, 1,600 fr. — Ecole flamande, *Portrait de femme* (n° 202), 1,100 fr. — E. DE WITT, *Intérieur d'un temple protestant*, 1,050 fr.

TABLEAUX MODERNES

H. DE BRAEKELEER. *La chambre de Luther à Wittemberg*, très belle œuvre, 6,000 fr. (M. Van Zuylen). — Id. *le Fileur*, 4,100 fr. (M. Van Cutsem). — Id., *la Brodeuse*, 1,650 fr.

LIVRES NEUFS

Contes merveilleux, par EMILE SIGOGNE. — Un vol. de 189 pages. Bruxelles, Lacomblez.

M. Emile Sigogne est le professeur qui fut récemment chargé par le Ministre de l'intérieur du cours d'art de parler à l'Université de Liége, accueilli d'abord avec quelque défiance, mais dont le succès, nous assure-t-on, s'est affirmé dès les premières leçons. Presque en même temps qu'il était investi de cette fonction, paraissait le volume dont nous rendons compte. Les éloges n'ont pas manqué à cette œuvrette, qui contient des pages du meilleur style, enveloppant des contes rapides, pivotant autour des rêves (ou des réalités) du spiritisme : pressentiments, apparitions, incantations, bref, tout ce qui flotte, repose ou voltige dans le ténébreux invisible, ou tout au moins dans l'esprit inquiet de ceux qui ne peuvent se résoudre à cantonner la vie et ses mystères dans la réalité tangible. Ces imaginations ingénieuses sont mises en scène par l'auteur avec beaucoup de talent et d'art. L'intérêt qu'il leur donne est intense et soutenu. Les images dont il les orne, les couleurs dont il les anime charment et émeuvent. La variété des sensations, leurs nuances délicates des fuyantes visions intellectuelles sont saisies et rendues avec une subtilité remarquable et des expressions heureuses. Ce petit livre est d'un artiste et d'un écrivain. Il est aussi quelque peu d'un familier des salons par la série assez puérile des dédicataires choisis (avec affectation, croirait-on), parmi les vedettes mondaines. C'est la seule faiblesse, qu'un goût plus sûr eût fait éviter : de si mystérieux ou angoissants récits perdent de leur ténébreuse unité par un rappel aux conventionnelles ambiances.

Autour d'un Chevalet, *Scènes de la vie romaine*, par XAVIER DE REUL. Bruxelles, Lamertin, 1893, in-8°, 319 p., titre, préface et table.

M. De Reul a publié jadis un livre charmant qui est resté dans la mémoire des lettrés : *Le Roman d'un géologue*. C'était il y a longtemps, fort longtemps, quand sporadiquement quelques rares écrivains émergeaient chez nous en archipel, chacun avec un îlot, un petit îlot littéraire. Ce fut un régal et une joie que ce livre descriptif et ému, d'une simplicité séduisante, saturé de bonne humeur contenue et de sentimentalisme délicat, qui ne fit pas plus son chemin dans la foule que tout ce qui paraissait à cette époque, mais qui a laissé une trace profonde et tendre dans notre souvenir et qui, peut-être, reviendra à la surface maintenant que notre littérature, enfin majeure, est acceptée avec plus d'équité et trouve des admirateurs, parfois passionnés, la belle fille qu'elle est!

Voici, après tant d'années, une nouvelle œuvre où se constatent les mêmes qualités saines et aimables. Trois historiettes vives et intéressantes, pleines d'imprévu dans les épisodes et singulièrement habiles à susciter la curiosité du lecteur. C'est alerte, quoique parfois un peu compliqué et enchevêtré, très clair de mots, bien vivant et, on peut l'ajouter, bon vivant. Rien qui désordonne et trouble, mais tout intéresse et tient en suspens, par un adroit et gracieux équilibre. Le style n'a pas la recherche moderne, si artistique, qu'à certaines heures, elle paraît affectée et surchargée d'ornements et d'affiquets. Mais il est fluide, cadencé, caressant. Il a cette caractéristique intéressante qu'il inspire une sympathie franche pour l'auteur dont on pense : Quel bon camarade. Et, en effet, il cause, il raconte en bon camarade, le visage souriant et bienveillant, avec le désir visible d'amuser, de donner de la distraction et du plaisir, sans penser à lui et à la gloire de réunir de belles phrases. Bref, M. De Reul est un excellent conteur. La première de ses trois nouvelles est surtout bellement établie et peut être mise au rang des meilleures productions de notre sol littéraire belge.

Homère, *Choix de rhapsodies*, illustrées d'après l'Art antique et l'Archéologie moderne, et mises en vers par CH. POTVIN. Fascicule II. Bruxelles, Hayez, 1893, in-4°, 219 p. y compris le fascicule I ; illustrations en texte et hors texte.

Dans ce curieux, et quelque peu luxueux recueil, M. Charles Potvin a cru devoir discipliner en alexandrins classiques à rimes plates, où les couples masculins et les couples féminins alternent avec la régularité d'un balancier balançant, une partie de *l'Iliade*. Certes, l'œuvre admirable qualifiée d'Homère ne gagne pas à ce régime d'uniformisation prosodique, où le rédacteur paraît satisfait dès qu'il est parvenu tant bien que mal, et Dieu sait par quelles contorsions chevillées, à couper le texte en morceaux égaux de douze syllabes agrémentés de ce puéril détail d'assonance : la rime! Quelle étrange aberration que de croire que c'est là un embellissement et que, par exemple, la prose harmonieuse et musicale de Leconte de Lisle, l'admirable traducteur de l'inusable grand poème hellénique, ne traduit pas mieux les beaux vers grecs, qui ignoraient la banalité maniaque de la rime, et qui n'empruntaient leur grâce sonore et forte qu'au rythme, à la musicalité, à l'émotion et à l'image. L'œuvre de patience accomplie par M. Potvin atteste son bon vouloir, mais aussi sa routinière poétique. Ses vers sont bien ordonnés mais lourds et monotones. Comme prosodie cela peut être irréprochable; nous n'en jugerons pas définitivement, la prosodie s'en allant en vapeurs que ne condensent plus que quelques obstinés, âmes solitaires. Mais comme vraie poésie, souple et charmeresse, chantante et séduisante, c'est le néant, et on se surprend bientôt à ne plus regarder que les illustrations curieuses et éducatrices qui, faisant palier dans l'œuvre, sont des lieux de repos au cours de cette difficultueuse et raboteuse ascension.

Accusés de réception

L'Art libre et l'Enseignement de la musique, par Ad. Samuel, directeur de la classe des Beaux-Arts (discours prononcé à l'Académie royale de Belgique, le 29 octobre 1893); Bruxelles, F. Hayez. — *Swanhilde*, poème dramatique (1890-93), par Francis Vielé-Griffin; Paris, extrait de *l'Ermitage*. — *La Tentative amoureuse*, par André Gide; Paris, librairie de « l'Art indépendant ».

BATHYLE

On a pu voir mercredi, au Théâtre du Parc, M. Emile Mathieu conduire, à la tête d'un orchestre de rencontre, la première exécution d'un opéra inédit de sa composition. Il avait pour interprètes les élèves d'un cours de chant et d'une classe de déclamation; pour auditeurs, la Reine, un lot de Louvanistes, la critique bruxelloise, les invités des deux professeurs et quelques enragés de « premières ».

Quelque invraisemblable que tout cela paraisse, cela *est*. Pourquoi au Parc? Pourquoi des élèves au lieu d'artistes? Pourquoi cet orchestre « formé, disaient les affiches, par M. Sennewald »? *Bathyle* est-il à ce point dépourvu de mérite qu'il ne puisse se faire ouvrir les portes d'un théâtre lyrique et se présenter au public dans des conditions normales?

On se demandait tout cela, non sans appréhension.

La réponse, la voici. M. Emile Mathieu composa jadis, il y a quinze ans, à Paris, sur un livret de M. Edouard Blau, une partition d'opéra comique destinée à un concours. Mais les compositeurs français pouvaient seuls être admis et *Bathyle* fut renvoyé à son auteur qui rangea philosophiquement son œuvre dans la tombe aux souvenirs. Il l'en retira dernièrement, à la demande de Mme Moriani de Corvaïa qui cherchait une « pièce de résistance » pour exercer ses élèves et leur donner des planches. M. Mathieu retoucha sa partition, transforma le dialogue en récits et la confia à Mme Moriani qui la fit étudier « dans les coins » par ses élèves. Le grand jour venu, celles-ci ne se tirèrent pas trop mal d'affaire.

L'intrigue imaginée par M. Blau — l'amour, contrarié d'abord puis récompensé comme il sied, de Mytila pour le jeune esclave Bathyle, — n'est qu'un prétexte pour mettre en scène quelques-unes des odes du poète. Il n'y est point question d'autre chose; le joyeux vieillard de Téos est, dans la version du librettiste, austère comme un prêtre anglican, Bathyle est plus réservé qu'une pucelle, et l'on ne fait aucune allusion à Smerdias ni à Cléobule. M. Mathieu à mis sur ce pauvre et froid livret tout ce que sa verve pouvait lui inspirer pour le galvaniser. Sa musique a de la distinction et, par moments, une couleur archaïque très attachante. Elle se développe en drame lyrique et est fort habilement instrumentée.

On a remarqué l'air d'Anacréon, la scène d'amour des deux jeunes gens, la chanson de « l'Amour mouillé » dont le thème se poursuit à travers la trame symphonique du morceau suivant, le prélude, fort joliment écrit, etc.

La partition a reçu une interprétation un peu cahotante, mais qui a néanmoins permis de l'apprécier. Mlle Lalieu a une voix agréable, bien qu'inégale, et a composé agréablement le rôle de Bathyle. Mlle Florence Salter a donné du charme et de l'ingénuité à Mytila. Chargé du personnage d'Anacréon, M. Tondeur, professeur de chant, a chanté avec autorité et mimé avec solennité le rôle du vieillard. Les chœurs, composés de voix de femmes et d'enfants, ont chanté avec ensemble et ont évolué avec grâce. La mise en scène, à laquelle avaient collaboré plusieurs artistes, était soignée. Bref, malgré son caractère de distribution de prix, la représentation n'a pas manqué d'intérêt.

BROERMAN, MECŒNAS et Cie

Un médiocre trouve toujours des médiocres pour le soutenir. Voici que, dans *la Chronique*, M. Théo Hannon (alias Mecœnas, ou tout simplement M majuscule, rien que ça!) emboîte le pas à M. Broerman et joue du fifre en son honneur.

M. Théo Hannon révèle d'abord le secret de la regrettable dépression de ses facultés qui a tant affligé ses admirateurs d'antan et lui valut cette épitaphe : feu Hannon. Si le poète admiré des *Rimes de Joie* ne fait plus que des versiculets anémiques, s'il n'est plus qu'un poète vanné et un peintre raté, un mort qui fait semblant d'être vivant, la faute en est, paraît-il, aux Vingtistes, qui ont arrêté son essor et fait une nuisance énorme à l'art vrai qui le portait en son courant!

Heureusement que M. Broerman et ses cinquante-cinq fusains viennent d'opérer une diversion salutaire. A leur vue, Mecœnas se sent revivre et il entonne un chant de délivrance. Aussi veut-il que « les Chambres de Broerman » restent intactes et qu'à jamais il puisse se repaître de ces œuvres supérieures. Il supplie le Gouvernement de les décréter indécrochables. Il faut que ce magastn de « documents » reste à jamais *in conspectu* et que les foules s'en rassasient!

Rappelons que M. Théo Hannon, contre son espoir, ne fut jamais un invité des *XX*. Cette rigueur, justifiée par l'affaissement notoire de l'artiste, a suscité en lui une rancune « immarcescible » : *Manet alta mente repostum!* Il a, depuis, avec une insistance de maniaque, sans cesse aboyé contre eux, mais de la voix fantomatique d'un roquet qui a été opéré des cordes vocales et qu'inquiète la majesté lunaire. Il n'est guère à présumer que son acoquinement avec M. Broerman soit de nature à lui restituer sa virilité disparue. Il est des organes qui, une fois coupés, ne repoussent plus et qu'on ne peut hélas! emprunter au voisin, quelque modeste que soit ce désir.

Au reste, il n'est pas à présumer que M. Broerman en ait pour deux.

LE MONUMENT DE COSTER

M. Charles Samuel vient d'envoyer à la fonte les deux figures qui forment le motif principal du monument de Charles De Coster. Le monument pourra être inauguré au mois de mai. On sait que l'emplacement choisi est la place Sainte-Croix, devant les pittoresques étangs d'Ixelles. Il sera adossé à un bosquet dont la verdure doit, dans la pensée de l'artiste, compléter la composition.

L'œuvre a été exposée pendant quelques jours dans l'atelier de M. Samuel, et elle a fait sur les visiteurs une excellente impression. Diverses modifications ont été apportées au projet primitif : les deux figures de bronze ont été agrandies et concentrent actuellement l'attention. Les bustes de Katheline et de Lamme, qu'on apercevait de profil au haut du monument, se présentent de face. Le hibou symbolique a été placé au milieu du groupe

d'enfants que l'artiste a enchâssés dans le fronton. Le médaillon de Charles De Coster, qui sera en marbre de couleur, doit être retouché. Il reste encore à atténuer divers accessoires trop apparents, à terminer l'esquisse de la ville de Damme qui ornera discrètement la stèle sur laquelle sont assis Ulenspiegel et Nelle, sa douce compagne. Mais ce travail peut être rapidement achevé et rien ne s'opposera plus désormais — du moins, souhaitons-le — à l'inauguration prochaine du monument si impatiemment attendu.

Fait rare en Belgique, il s'est trouvé deux artistes, un sculpteur, M. Samuel, un architecte, M. De Vestel, qui, en apportant l'un à l'autre les ressources de leur art propre, sont parvenus, comme aux temps heureux de la Renaissance, à concevoir une œuvre d'ensemble dont aucun élément ne pourrait être détaché : sculpture et architecture sont ici intimement liées, et colonnes, arcades et frontons font au groupe un encadrement digne de lui. Peut-être reprochera-t-on à ce frontispice d'être plus inspiré des tombeaux des Frari de Venise, de Santa-Croce de Venise ou de S. M. del Popolo de Rome, que de l'architecture flamande du XVI^e^ siècle; mais il y a plutôt lieu de féliciter M. De Vestel d'avoir rejeté les éléments grouillants et gueulards de notre prétendue architecture nationale (une décadence, à dire vrai), et d'avoir adopté, à part deux crochets hétéroclites, une ordonnance simple et de goût sobre.

En résumé, collaboration intelligente et bien fondue, et partant œuvre artistique et pas banale.

LES PAYSAGES URBAINS

D'immenses espaces vides s'aplanissent devant le Palais de Justice, et à la place De Brouckere, là où fut le temple des Augustins. Le premier est pavé, le second est en terre-plein. De part et d'autre, monotonie et saleté dans l'uniformité. Des flaques d'eau ici, de la boue en mélasse là-bas. Ennui et tristesse!

Comment égayer ces esplanades mornes? Oui, les égayer pour les yeux et pour les pieds? A Rome, devant Saint-Pierre, enveloppé par la double galerie en arc de cercle ornée des statues du Bernin, il existe aussi un de ces vides à ornementation difficile. On y a fait un vaste pavement mosaïque, de dalles blanches, bleues, grises, noires, dessinant de géométriques figures d'une belle ordonnance et d'un agréable aspect. Pourquoi ne pas faire de même à Bruxelles, sur ces deux emplacements déserts? Il y a, en Belgique, une grande variété de grès, granits, porphyres, aux teintes multicolores. Dans certaines petites villes on les a utilisés pour embellir les cours ou les trottoirs, pour marquer aussi la séparation entre les voiries de l'Etat, de la province, de la commune. Des effets coquets ont été obtenus. Il serait facile d'employer le même procédé en grand, avec des matériaux de dimensions proportionnées. Nos artistes imagineraient aisément une délinéature appropriée. Ce seraient d'imposants parterres de pierre, beaux pour la vue, bons pour le parcours. Les pavés gris usuels, toujours les mêmes, sont si moroses, et cadrent si peu, quand ils forment de vastes damiers, avec l'allure joyeuse et sereine que notre charmante et pittoresque capitale prend de plus en plus et que, sans réserve, admirent les étrangers à défaut de nos concitoyens.

NOUVEAUX CONCERTS LIÉGEOIS

(*Correspondance particulière de* L'ART MODERNE.)

Au premier des Nouveaux Concerts de cette année, dimanche dernier, le grand succès a été pour Eugène Ysaye. Il a été salué par d'enthousiastes acclamations, qui ont repris plus vives après chacun des morceaux qu'il a exécutés. Eugène Ysaye est avec César Thomson celui qui, depuis quelques années, a le plus contribué à accroître en Europe la réputation, déjà fameuse, de l'école de violon du Conservatoire de Liége. C'est peut-être celui de ses artistes que Liége a, dès la première minute, admiré, applaudi avec le plus de spontanéité.

Ysaye a toujours été un charmeur d'une irrésistible séduction. Il a pour lui la moelleuse douceur du son, l'exquise délicatesse. Son jeu sûr est enveloppé de native et infinie poésie, berceuse de rêves; il s'enflamme parfois d'une extraordinaire intensité de passion.

Ses qualités premières, de celles qu'on n'acquiert pas, il les a conservées, troublantes, empoignantes. Et pour atteindre au tout premier rang, il a gagné en ampleur et en puissance.

Il jouait dimanche le 3^me^ Concerto de Saint-Saëns, inconnu chez nous, œuvre un peu laborieuse, inégale en ses diverses parties trop disparates. Le premier *allegro* est de grande allure; j'aime moins l'*andante*, d'une poésie assez fade et peu personnelle. Une phrase bien chantante cependant, plusieurs fois reprise, est émouvante sous l'archet d'Ysaye.

L'interprétation de la *Fantaisie écossaise* de Max Bruch vaut au virtuose une longue ovation. Il y répond par une maîtresse exécution de la Sarabande et Gigue de la sonate en *ré mineur* de Bach.

L'orchestre de M. Sylvain Dupuis nous a donné de la Symphonie n° 4 de Beethoven, non des plus puissantes, mais d'un rythme, d'une fraîcheur admirables, une exécution claire et vibrante.

Il nous a fait entendre pour la première fois à Liége l'ouverture pour la tragédie de *Polyeucte* de Corneille, par Paul Dukas, un très jeune compositeur français, et *Stenka Râzine*, un poème symphonique de Glazounow.

L'ouverture de M. Paul Dukas est une belle œuvre. Bien construite, elle marche sûrement, sans défaillance, bien qu'un peu longue. Elle a de la vigueur et de l'éclat. Elle frappe et émeut par la richesse de sa polyphonie.

Je n'apprécie guère la surabondance de sonorités et l'excès de couleur du poème symphonique de Glazounow.

PETITE CHRONIQUE

Le premier concert du Conservatoire aura lieu aujourd'hui à 1 1/2 heure. On y exécutera le *Magnificat* de J.-S. Bach et le *Psaume XVIII* de Marcello. L'unique interruption aura lieu à 2 1/2 heures, entre les deux œuvres. Elle sera de dix minutes, le Psaume de Marcello exigeant une disposition particulière des exécutants.

Le premier des deux concerts extraordinaires, donnés par M. Joseph Dupont, aura lieu le dimanche 7 janvier 1894, au Théâtre royal de la Monnaie.

Il sera dirigé par M. Hermann Lévi, maître de chapelle de la cour royale de Bavière, chef d'orchestre du Théâtre de Bayreuth.

Le programme du concert sera composé de fragments choisis parmi les œuvres de Richard Wagner et de la symphonie en *fa* (n° 8) de Beethoven

---

M. Emile Van Mons vient d'être nommé secrétaire de la Commission du Musée en remplacement de M. Stiénon, démissionnaire, qui a occupé ces fonctions pendant plus de cinquante ans.

M. Van Mons a su, par sa courtoisie et son intelligente activité, acquérir la sympathie universelle des artistes avec lesquels ses occupations le mettent journellement en relations.

M. Franz Kégeljan exposera des pastels et tableaux au *Cercle artistique*, du 28 décembre au 12 janvier.

Les délégués de la *Ligue des Artistes* ont été reçus, la semaine dernière, en audience particulière par M. le ministre de l'intérieur. Celui-ci leur a annoncé qu'il était disposé à leur accorder les avantages suivants :

« Deux salles sur six réservées à la peinture belge seront à la libre disposition des artistes représentant la Ligue.

Le ministre appellera trois de ces délégués au sein du jury de l'exposition des beaux-arts d'Anvers.

Ces délégués admettront sous leur responsabilité, dans ces deux salles, tous les tableaux qu'ils trouveront dignes d'y entrer et pour lesquels les auteurs auront adressé une demande d'admission dans cette partie du Salon. D'autre part, ces délégués respecteront la pleine liberté de leurs collègues dans les autres salles de l'exposition. »

L'exécution de la légende symphonique *Saint-Nicolas*, qui devait avoir lieu aujourd'hui au Théâtre du Parc, est remise à dimanche prochain.

Par suite de circonstances imprévues, la soirée artistique organisée par Mlle Michaux à la Salle Marugg, est remise au vendredi 26 janvier prochain.

Le Théâtre des Galeries a fait, en attendant *Miss Robinson*, une reprise de l'amusante et populaire opérette *Les Mousquetaires au couvent*. Mais voici (au théâtre tout est imprévu !) que les dits *Mousquetaires* font salle comble, que le public bisse les joyeux couplets de Brissac comme s'il les entendait pour la première fois et que la bonhomie du bon abbé Bridaine amuse les auditeurs des fauteuils aussi bien que les habitués des galeries surélevées. Et vive Varney ! On retarde *Miss Robinson*, dont le prologue s'est joué devant la Justice, comme il sied à toute œuvre dramatique nouvelle qui se respecte, et l'on prolonge l'existence des joyeux officiers. Grâce à M. Hérault, à Mlle Cécile Lefort, à une mise en scène élégante, la pièce a paru toute neuve.

Il faudra bien, néanmoins, qu'elle cède la place à *Miss Robinson*, dont la première représentation est irrévocablement fixée à mercredi prochain.

La Monnaie annonce pour le même soir la reprise de *Sigurd*.

La distribution des prix aux élèves de l'Ecole de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek aura lieu le jeudi 11 janvier prochain, à 7 1/2 heures du soir, dans la salle des fêtes du marché couvert, place Saint-Josse.

Cette cérémonie sera suivie d'un grand concert vocal exécuté par deux cent cinquante élèves des cours supérieurs, sous la direction de M. Gustave Huberti, directeur de l'Ecole. Le programme comprendra des airs et des duos interprétés par les principaux lauréats des derniers concours, des madrigaux du XVIe siècle, pour chœur mixte, et des fragments de *Lucifer* de Hiel et Peter Benoit.

La bibliothèque royale vient de s'enrichir d'un ensemble de précieux documents. Il s'agit de quatre lettres de Rubens, écrites en italien, langue dont il se servait de préférence dans sa correspondance. Outre l'intérêt qui s'attache à leur illustre provenance, ces lettres sont une source de renseignements de grande importance pour l'histoire artistique de notre pays. Adressées à Pierre Van Veen, avocat, pensionnaire de la ville de La Haye et l'un des frères d'Otto Van Veen (ou Venius), le maître de Rubens, elles sont relatives au privilège qu'il s'agissait d'obtenir, en Hollande, pour la vente des gravures exécutées d'après les tableaux de l'illustre artiste que cette question préoccupait fort dans les relations qu'il entretenait avec les différents pays. L'une des lettres est accompagnée d'une liste de gravures, au nombre de dix-huit, pour lesquelles il sollicite un privilège de vente. Ces lettres portent les dates de 1619, 1620 et 1622, une belle époque de la féconde et glorieuse carrière de Rubens; elles donnent la solution de plusieurs problèmes, restés obscurs jusqu'ici, sur la production des estampes que d'habiles graveurs, formés et dirigés par le maître lui-même, ont exécutées d'après ses peintures. Elle est surtout intéressante pour l'iconographie de Lucas Vorsterman, le plus remarquable de ses interprètes, auquel M. Henri Hymans, conservateur de la section des estampes à la Bibliothèque royale, vient de consacrer un excellent livre. C'est à Gand que l'Etat a eu l'heureuse chance de faire cette trouvaille. (*Indépendance.*)

L' « imagier » du *Journal* a raison : le Nord envahit la France. Voici qu'à Valence la musique russe vient de s'implanter : Borodine, Glazounow, Liadow, Cui, Rimsky-Korsakow et Tschaïkowsky ont, le dimanche 10 décembre, fait une entrée triomphale dans la bonne ville d'Augier et de Championnet, et il est vraisemblable qu'on ne les en délogera pas de si tôt. Il est vrai que l'armée des envahisseurs était commandée par M. Vincent d'Indy, qui a poussé l'esprit d'initiative jusqu'à donner, en cette séance exceptionnelle, quatre œuvres exécutées en France pour la première fois. C'étaient : la *Marche polovtsienne* pour orchestre de Borodine, une *Rêverie pour cor* de Glazounow et l'*Idylle*, du même, pour orchestre; enfin les *Jeux d'enfants* (Biroulki) de Liadow pour piano.

La *Marche slave* de Tschaïkowsky, des fragments du *Prince Igor* et d'*Antar* complétaient cet intéressant programme de décentralisation artistique.

Après *Tristan et Iseult*, MM. Bertrand et Gailhard monteront l'année suivante *les Maîtres Chanteurs*.

Les directeurs de l'Opéra pourraient ainsi, en 1900, pendant l'Exposition, organiser, comme en Allemagne, un cycle des opéras de Wagner, depuis *Lohengrin* jusqu'à *Parsifal*.

The Musical Times fait paraître une édition spéciale consacrée à la vie et à l'œuvre de Händel et ornée de nombreuses illustrations (portraits, vues, fac-similes inédits, lettres, etc.)

Londres, chez MM. Novello, Ewer and Co, Berners street, 1.

L'ART MODERNE

TREIZIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature,** de **peinture,** de **sculpture,** de **gravure,** de **musique,** d'**architecture,** etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de **L'ART MODERNE** s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité.** Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées.

L'ART MODERNE relate aussi la législation et la jurisprudence artistiques. Il rend compte des **procès les plus intéressants** concernant les Arts, plaidés devant les tribunaux belges et étrangers. Les artistes trouvent toutes les semaines dans son **Memento** la nomenclature complète des **expositions** et **concours** auxquels ils peuvent prendre part, en Belgique et à l'étranger. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

L'ART MODERNE forme chaque année un beau et fort volume d'environ 450 pages, avec table des matières. Il constitue pour l'histoire de l'Art le document LE PLUS COMPLET et le recueil LE PLUS FACILE A CONSULTER.

PRIX D'ABONNEMENT { Belgique **10 fr.** par an. / Union postale **13 fr.** „

Quelques exemplaires des dix premières années sont en vente aux bureaux de **L'ART MODERNE.** rue de l'Industrie, 32, au prix de **30 francs** chacun.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855.** *Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de **220 millions.** **RENTES VIAGÈRES** aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

BREITKOPF & HÄRTEL

45, Montagne de la Cour, Bruxelles
DÉPOSITAIRES DES
PIANOS BECHSTEIN
Seul dépôt pour la Belgique
DES
HARMONIUMS ESTEY
DEMANDER LE CATALOGUE

PIANOS

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne. 6

GUNTHER

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix
EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES
N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise
Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT
Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons
RIDEAUX ET STORES
Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vve Monnom 32, rue de l'Industrie

Treizième année. — N° 53. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 31 Décembre 1893.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

Livres a images. — Matinée littéraire au Theatre Molière. — Sigurd a la Monnaie. — Première prédication d'art. — Correspondance inédite de Richard Wagner. — Bibliothèque de la Société Nouvelle. *Stéphane Mallarmé. L'Eau et le Vin.* — Accusés de réception. *Musique.* — Type d'artiste. — Petite chronique.

LIVRES A IMAGES

Hetzel. — Hachette.

Voici le temps revenu où l'esprit se fait enfant et prend goût aux lectures en famille ; voici l'Avent pour nos cœurs repris à la pensée des petits, l'Avent des bonnes âmes et des consciences rafraîchies. Ah ! rajeunissons-nous d'illusions, sinon d'ans, en les livres aimables. Ils pourraient bien ne pas nous être sans profit aujourd'hui que, par un besoin d'espérer en la vie meilleure, même les gros livres, ceux qu'on appelle les livres sérieux, se rapprochent de la consolante philosophie qu'autrefois on gardait pour les autres, les petits livres prismatisés d'innocence. Encore faut-il constater que ceux-ci commencèrent : l'enfant ainsi aura montré la route à l'homme, la sagesse nous est venue de regarder vers de plus petits que nous. Une ère nouvelle — aveugle qui ne la voit — s'ouvre, haute et meilleure, plus selon le cœur de l'homme, plus selon la vérité qu'il porte en soi. Voici qu'il va reprendre foi, il s'égalera aux livres ingénus où, si les mauvais chaviraient, les bons toujours retombaient sur leurs pieds. N'était-ce pas déjà un symbole ? La petite histoire, avec son air de bagatelle, a grandi ; il va venir un nouvel homme dans la littérature.

Il me paraît que, s'il vivait encore, le bon père Hetzel aurait son fin sourire avec lequel il nous disait : « Vous verrez, vous verrez, on en reviendra, des livres noirs et des âmes diaboliques, roulées dans le bitume et la suie. » Eh bien oui, on en revient déjà, les vitrines des libraires s'éclaircissent ; il ne fait plus si noir dans l'idéal. Et considérez aussi qu'à mesure que les gros livres s'en allaient à la philosophie des petits, les petits à leur tour prenaient un autre esprit, devenaient plus de la vie et moins de la chimère. Verne lui-même n'est plus Verne, ou s'il l'est encore, c'est par l'abondance de l'anecdote et la verve facile du récit. Mais il a résigné le Merveilleux : il semble l'avoir trouvé bien mieux chez l'homme, bien que son homme ici ne soit qu'un enfant. Il faut lire son *P'tit Bonhomme*. Le style, je sais bien, est un peu va-comme-je-te-pousse et n'a rien pour qui ne s'en veut tenir qu'à l'art. Mais quelle leçon pour les grands ! Quel effort à la vie en ce petit d'Irlande abandonné à la destinée et qui, par des prodiges d'énergie, devient un homme !

Ah! le bon, l'honnête livre aussi que cet *Anneau de César* d'Alf. Rambeau! Celui-là, il est vrai, est supérieur à tous les autres; un artiste y mit la main, et doué de belle et forte vision. Un peuple ou un homme c'est encore la même chose. Et c'est la Gaule asservie et rédimée, la vaillance des âmes, le grand cœur d'une race qui nous est narré en ce récit. Je ne sais pas de roman d'histoire plus attrayant et manié d'une plus belle plume. Si l'on est juste, le livre sera fêté; il mérite de ne pas se perdre aux passagers succès de fin d'an.

A un degré moindre, mais toujours selon la bonne philosophie, je rencontre Th. Bentzon et sa petite *Geneviève Delmas*. C'est du bon faiseur, mais qui s'est trop spécialisé. Je pense sincèrement que les meilleurs livres pour l'enfance sont encore ceux qu'on écrit pour les hommes. Je ne cesserai jamais de recommander à un éditeur comme Hetzel les conteurs spontanés, les beaux parabolistes comme Demolder dont je viens de lire avec émerveillement *les Récits de Nazareth*. Ah! que c'est mieux! que c'est bien fait pour s'enfoncer en clous d'or, *en rayons d'étoile* dans les petites âmes!

A titre d'information, elle ne manque pas d'intérêt cette *Vie au continent noir* de M. Félix Dubois. C'est le récit joliment troussé d'une exploration dans l'Ouest africain avec telles remarques personnelles, comme d'une sorte de moyen-âge noir en ces rudes hordes, avec les corporations, les bandes de reîtres, les suzerainetés, une féodalité minuscule. Le charme y naît à côté des derniers dessins de ce grand amuseur des yeux, Adrien Marie, mort de la fièvre rapportée de son art nomade là-bas! Mais pourquoi les avoir déguisés sous le retapage du crayon de Rioux? Rioux, certes, livré à lui-même comme en *l'Anneau de César* et *P'tit Bonhomme*, a la plus brillante veine; mais Marie avait un autre tour de main, plus libre et fleuri.

Hetzel nous donne encore les *Contes blancs* de Mme Marie Barbier, de la musique et de l'historiette trottant — du même pas — et je crois de la musique un peu blanche comme les contes. Mais tout le monde ne peut pas réunir de l'inédit signé Gounod, Massenet, Thomas, Saint-Saëns et Reyer.

... Les gros bataillons, cette année comme les autres, sont du côté de la maison Hachette. Livres-joujoux, images-ménageries, récits de Nurenberg, soldats de plomb et bergeries, tout le lilliput de la librairie pour petiots; mais à côté, les grandes impressions, les édifices à pilastres, les monuments comme *le Tour du monde*, *la Géographie* d'Elisée Reclus, *la Terre à vol d'oiseau* d'Onésime Reclus, ce recueil d'un étrange et visionnaire artiste aux feuillets comme des tableaux, comme les verres colorés de la lanterne magique du Globe. N'est-ce pas vraiment, cette librairie des Hachette, un Tour du monde aussi, le Tour du monde des connaissances humaines? Avec ses équipes de dessinateurs et d'écrivains, c'est le grand port d'où vers Noël partent les goëlettes fringantes et les orgueilleux quatre-mâts!

On le sait, il y eut toujours ici, en ce journal d'art, quelqu'un qui sans dédain, avec une joie attendrie, parle de l'art pour les enfants. C'est par là qu'on apprend l'autre, et la rétine enfantine est une lentille infiniment sensible où, avec l'âge, va grandissant l'émerveillement des belles images. Eh bien, voici qu'elles se colorent, qu'elles prennent les tons fleuris de l'aquarelle sans cesser d'être de l'impression Un recueil, *Mon Journal*, est toute une création charmante. Plus rien de l'encrage sans ragoût, mais à chaque page de légères et discrètes enluminures, de la couleur finement modulée en nuances éteintes, presque *anglicisées*, car ici l'Angleterre fut l'initiatrice. D'ailleurs, un esprit si différent, joyeux, facile, badin, cet esprit de Gerbault, de Job et de Tofani, les maîtres de ce *Journal* pour rire, — un esprit moderne, clair, français. Et quel inépuisable jet! Des séries entières où chacun garde sa personnalité, Tofani familial, élégant, mondain, Job, gouailleur et de comique si franc dans ses croquades militaires, Gerbault, alerte et précis, le Gerbault des clowns surtout.

J'ai là leurs albums : les *Trois Héros*, les *Aventures d'un parapluie*, les *Spectacles enfantins*, etc. Je regarde, je m'amuse, je crois retrouver un peu de la drôlerie des images allemandes qui nous faisaient tant rire, mais avec autre chose, une verve plus déliée. Et cette verve recommence ailleurs, avec d'autres; ils sont chez Hachette toute une école d'illustrateurs, de Japonais de Paris, spirituels et pimpants, d'un génie qui ne se lasse pas. On les retrouve dans le *Journal de la Jeunesse* vignettisant les grands romans d'aventures signés Mouton, Pierre Maël, Demage et ces récits moraux, les *Tribulations de Nicolas Mender*, de Danielle Darthez, *Alexandre Vorgat*, de Mme de Nanteuil... Oh! rien ne se perd dans l'immense usine aux livres; voici qu'ils reviennent en une seconde mouture, les belles histoires et les beaux dessins, voici après le *Journal de la Jeunesse* les riches in-8°, ces *Voyages merveilleux de Lazare Poban au royaume de Siam et en Chine*, d'Eug. Mouton, cette *Française au Pôle Nord* de P. Maël et tous les autres!

A l'infini c'est le caprice, la verve, l'invention de page en page, Tofani encore, en ce roman charmant d'une Belge, Mme Marguerite Poradowska, la fille de l'historien Gachet, une histoire fine et tendre, d'émotion et d'observation personnelles, *le Mariage du fils Grandsire*, puis Laurent Desrousseaux, un artiste, un peintre remarqué aux Salons, dans l'aimable récit de M. Aimé Giron, *Une lieue de dentelles*... Et si je détache ces deux livres, c'est qu'ils sont à part dans les étrennes littéraires de la maison Hachette comme le fut l'an dernier *Ma Grande* de Paul Margueritte, c'est

qu'avec eux s'inaugure une collection spéciale pour les femmes et les jeunes filles, aux choix délicats.

Le « génie sérieux » requiert d'autres talents. A la fantaisie des Myrbach, des Marie Crampel, de Tofani et de Job, succèdent, aux inépuisables cahiers du *Tour du Monde*, aux pages de *la Terre à vol d'oiseau*, aux riches estampes des *Gloires militaires* (Ch. Bigot), le trait appliqué, la nette arabesque, la vision documentaire et suggestive des Lancelot, des Le Blant, des Riou, des Berteault, des Weber, des Taylor, des Vuillier. Mais celui-ci n'est pas uniquement un raffiné illustrateur, c'est un narrateur renseigné et qu'on suit agréablement à travers ses découvertes de nature et d'art. (*En Limousin*, *Tour du Monde*, premier semestre 1893.) Et je n'ai pas fini, j'en oublie et des meilleurs parmi tant de livres qui seront la lecture des mois blancs sous la lampe, tant de charmants conteurs et de prestigieux artistes qui mirent là un dévotieux et loyal labeur.

Matinée littéraire au Théâtre Molière

M. BARRÈS. — M. VAN ZYPE

Deux choses intéressantes : Une conférence de M. Maurice Barrès sur le mouvement littéraire en Belgique et *l'Enfant*, drame inédit de M. Gustave Van Zype. La première aussi délicatement raisonnée que la seconde violemment exposée. M. Maurice Barrès s'est merveilleusement tiré de la difficile mission qui consiste à dire des vérités désagréables sans qu'elles blessent et à distribuer sans flatterie des louanges. Avec sa face imperturbable de Pierrot rationaliste, son regard lent et vague, son parler monotone à fleur d'ironie, ses allures diplomatiques de plénipotentiaire officieux d'une littérature amie, il a sérieusement charmé. Dans sa conférence même, il y avait un fond d'idées déjà connues de tous. Nous n'étions point sans ignorer que la littérature wallonne offre avec la littérature flamande d'expression française des différences profondes, qu'il y a un trio de poètes gantois, que certains d'entre nous, heureusement de plus en plus rares, font de la contrefaçon parisienne, et que le caractère d'une littérature varie suivant le climat et la race. Il n'avait échappé à aucun de nous que des influences diverses, venues d'autres peuples, se centralisaient en Belgique et y faisaient, dans un cosmopolitisme intellectuel, contrepoids à l'influence du Sud. Notre rôle de révélateurs du génie des races étrangères n'était point inconscient. Mais cette idée de M. Maurice Barrès fut à coup sûr originale, profonde et hardie de conclure : « C'est vous qui personnifiez en France la culture générale de l'esprit. Vous êtes mieux équilibrés, moins exclusifs, plus intelligents. » Toutefois il venait d'alléguer avec une retenue bienveillante que notre littérature n'était qu'une littérature d'expression, de nous poser en costumiers des idées étrangères, tout en nous accordant l'indiscutable mérite d'une technique, d'un métier de premier ordre dans l'habillage de nos idées d'emprunt. Le reproche n'était point nouveau, quoique de jour en jour il devienne plus injuste, notre originalité dans tous les domaines littéraires ayant peu à peu raison des doctrines qui lui recommandaient l'imitation et la conformité.

A peine les applaudissements d'un rappel avaient-ils clos la causerie de M. Barrès que M Van Zype, dans son drame : *L'Enfant*, se chargea d'en donner une illustration.

Nous n'avons point encore vu parmi les auteurs belges quelqu'un dont la technique théâtrale fut comparable à celle de M. Van Zype. *L'Enfant* est un drame d'une intransigeance scabreuse où l'on voit un père du second lit, bourgeois férocement cynique sous la dignité austère de ses apparences, engrosser sa belle-fille et faire élever l'enfant adultérin par sa propre femme inconsciente de la vérité. Celle-ci se prend d'un amour de grand'mère pour ce malheureux petit être dont le père lui est inconnu. Mise brusquement au courant de la situation qui l'entoure, elle chasse sa fille mais, lâche à l'idée de devoir se séparer de son petit-fils, elle consent à garder la maîtresse de son mari et tous reprendront « la vie de famille ».

Comme on voit, rien n'est plus « tranche de vie », « théâtre libre », etc. L'absence d'une idée dominante et générale dessèche cette œuvre et n'en laisse qu'un fait-divers. Un théâtre sans philosophie c'est la belle tête sans cervelle dont parlait déjà le bon Esope. La pièce de M. Van Zype, malgré sa violence, est d'une énergie creuse. C'est un monde de pantins féroces.

Cependant, la technique et le métier sont remarquables. Le premier acte, notamment, peut être donné comme un modèle d'exposition énergique, concise et claire. Pas un mot inutile, pas d'éloquence, des phrases rapides, brèves, caractéristiques.

Malgré la persistance de ces qualités, malgré l'emportement et la rapidité logique de ces trois actes courts et saisissants, il y a, surtout dans les deux derniers, certaines recherches de bel esprit et certains effets mélodramatiques d'un goût douteux.

Quoi qu'il en soit, M. Van Zype s'est révélé hier comme un écrivain scénique à qui, vraisemblablement, la pratique donnera une belle maîtrise. Nous souhaitons le voir bientôt de nouveau à l'œuvre. Son essai l'affirme digne de toute attention.

« SIGURD » A LA MONNAIE

Il est entendu à Bruxelles qu'il faut être très sévère pour la direction de MM. Stoumon et Calabrési. Il y a légende là-dessus et le mal est induré ! On a établi une présomption que tout ce qu'ils feront doit être tenu pour médiocre jusqu'à preuve évidente et trois fois confirmée du contraire. Il n'est pas reçu de parler d'eux autrement que du bout des lèvres, avec des mines ou des paroles pincées et des restrictions fâcheuses. L'interjection : Peuh ! résume tout ce qu'il faut penser et dire à leur sujet et de leurs tentatives. Et les artistes participent de ce dédain vraiment aussi systématique que provincial. Ce singulier état psychologique provient en grande partie de causes privées et étrangères à l'Art, inutiles à préciser ici. Un mot d'ordre est si aisément répandu et accepté dans notre milieu de panurgerie journalistique et salonnière. La vérité est que la direction actuelle de la Monnaie a beaucoup de bonne volonté, fait de louables efforts, malgré les innombrables difficultés de ces entreprises théâtrales compliquées et redoutables, que son exploitation est satisfaisante dans l'ensemble, qu'il y a quelques années elle eût paru fort bonne, et qu'elle offrirait à des préventions en sens contraire ample matière à panégyriques, surtout si elle jouissait de l'appoint d'ardeur que donne toujours la bienveillance actuellement si parcimonieuse.

On peut certes rappeler, en la regrettant, l'absence de quelque

artiste hors de pair, la retraite d'un chef d'orchestre inégalable comme M. Dupont, des solennités comme celles de premières représentations célèbres. Mais, en bonne justice, comment avoir toujours en cage des oiseaux rares à exhiber et dans son garde-manger toujours des gibiers de choix à servir? Un bon ordinaire n'est pas à dédaigner et il faudrait savoir s'en contenter sans tant maugréer, en attendant les occasions qui arrivent inévitablement quand il y a patience et sympathie, l'imprévu ne chômant jamais.

Certes, quand on a été à l'Opéra de Paris, on revient disposé à plus d'indulgence. Telle qu'elle se comporte, notre grande scène lyrique vaut, certes, au moins celle-là. La tenue générale est même mieux amalgamée. Or, quand on a la chance d'un ensemble sans disparate, c'est déjà beaucoup en cette difficile matière aux facteurs si nombreux, si périlleux et si fluctuants.

Ainsi, voyez *Sigurd*. L'opéra est bon, très beau en certaines parties, démodé en d'autres, mais souffrant surtout du redoutable voisinage de *la Walkyrie* wagnérienne. La mise en scène est soignée, mais s'affaisse au fantôme des pompeuses représentations de Bayreuth. L'orchestre, forcé à des études rapides (car il faut nourrir le répertoire), s'il n'est pas merveilleux dans son exécution, va gaillardement et ne flanche pas. Mlle Tanési a une voix belle et pure, mais le souvenir de Mme Caron lui fait tort. M. Cossira est un ténor comme on en rencontre peu, un véritable haute-contre d'une grande pureté mélodieuse, dont les notes élevées surtout sont charmantes et délicates, d'une sonorité musicale fine et séduisante, mais il n'a pas la vigueur de son qu'on souhaiterait au soldat qui part casqué et cuirassé pour conquérir Brunchilde à travers rocs et bois. M. Seguin a sa voix puissante, son jeu bellement scénique, mais nasille un peu. Mlle Lejeune... mais. Mlle Wolf... mais. Les choristes... mais. Le ballet... mais. La salle... mais. Bref, quand on se met à procéder par examen analytique du pour et du contre, il arrive fatalement que, selon le caractère, les tendances, les antipathies, les rancunes, les intérêts, l'humeur, on peut, sans embarras, tout démolir ou tout exalter, tout louer ou tout bousculer.

Est-ce bien sage? Est-ce bien équitable? Nous avouons que jeudi dernier à *Sigurd*, malgré nos souvenirs (car nous fûmes de la première et nous eûmes alors de vives et inoubliables admirations) nous avons passé une agréable et reposante soirée. L'œuvre nous a paru interprétée avec conscience et charme. La chambrée était brillante et il eût fallu peu de chose pour que le public se montrât sincèrement satisfait. Mais... puisqu'il est convenu qu'on doit tenir rigueur à MM. Stoumon et Calabrési!

Première prédication d'art [1].

Quand j'eus l'occasion de m'entretenir de la mission que j'allais accomplir devant vous, Mesdemoiselles, Messieurs, avec le maître romancier — Camille Lemonnier — dont l'opiniâtre courage et volonté de triompher quand même de tant d'indifférence m'exhorta à ne pas faiblir, il *sacra* ma tâche en prononçant ces paroles qui vous désignaient : « *Il faut les évangéliser!* »

Le mot est grave des difficultés incluses en la pensée de tout apostolat et des résistances que provoque toute prédication de doctrine nouvelle. Et celle que je veux prêcher devant vous pour être vieille — aussi vieille que l'art lui-même — peut sembler neuve aujourd'hui, tant elle est oubliée.

D'autre part, l'anxiété que m'inspire le départ dans la vie que vous allez effectuer accentuera encore ce début de nos causeries d'une quasi-gravité solennelle. Car, en somme, ce n'est pas interpréter arbitrairement nos rôles respectifs — quoique un peu banalement — d'affirmer que je suis celui qui a accompli le voyage et vous ceux qui appareillent vers les mêmes terres que j'ai visitées.

La tristesse de les avoir reconnues très ingrates, d'avoir vu les plus grands d'entre nous infiniment pauvres et délaissés voilera d'amertume bien des paroles que j'aurai l'occasion de vous dire.

Vous êtes les émigrants qui partirez demain pour conquérir la gloire et la subsistance et moi, celui qu'on a choisi pour appeler votre attention sur les dangers qui vous menacent et sur les moyens de vous prémunir.

Dès lors, aucune considération sentimentale ne nous empêchera de parler, aucun scrupule ne nous arrêtera d'avoir troublé vos âmes ingénûment confiantes. Le baptême dans l'eau glacée des réalités est rédempteur ou mortel et l'éducation spartiate que nous entrevoyons pour l'artiste ne peut être que profitable à l'art.

Les chemins seront moins encombrés pour ceux dont la vigueur garantit les tentatives et que la Paix soit aux morts!

Il y a quelque six ou sept ans, je travaillais ici dans les mêmes conditions que vous tous, soutenu par les mêmes espérances. Les conditions de mon départ auront été identiques aux vôtres : un même bagage de choses apprises; une même dose d'ambition et un égal besoin de lutter pour la vie.

Aujourd'hui que c'est le premier stade de mon voyage et qu'il m'est donné de clamer ce que ma conscience d'homme ne pourrait vous cacher plus longtemps sans crime, je confesse que le départ dans de pareilles conditions est imprévoyant, que le bagage est insuffisant et que la vie, la vie matérielle vous guette; que la misère, que vous croyez candidement pouvoir vaincre au moyen du bel enthousiasme qui vous enflamme et des purs pensers d'art qui vous ennoblissent, est une noire suceuse qui se nourrira de votre chair d'autant plus qu'elle est belle et que l'auréole d'art qui vous marque vous signale à son vorace appétit.

Mais vraiment j'ai lieu de craindre que malgré tout ce que je vous en dirai, ces dangers ne vous paraissent imaginaires et que le fait de présenter au public de bons tableaux, de bonnes statues vous paraîtra suffisant pour conquérir le pain et la gloire.

Il me reste à vous démontrer que l'espoir en des facultés limitées si *strictement est excessif* et que l'évolution des idées et les conditions de la vie sociale ne s'accommodent plus *uniquement* du tableau et de la statue. C'est folie de s'en remettre à eux seuls pour pourvoir à notre existence matérielle autant que c'est aveuglement de croire qu'ils satisfont à tous les besoins d'art de notre époque.

Ce qui régit le monde, c'est la *conquête du pain;* et vraiment mon cœur a mal d'avoir découvert *ceci*: que tous, vous auriez du génie rien ne vous empêchera d'être voués à la misère. Car vous êtes hommes, enfin, en même temps qu'artistes et partant vous êtes sujets à tous les besoins, subissez toutes les lois d'humanité que subissent les autres créatures.

La profession d'artiste — telle qu'on l'entendait précédemment — est devenue impossible, et il faut en prendre son parti. D'ailleurs, le cas ne se spécialise pas à la profession d'artiste. Bien d'autres professions se sont transformées. D'aucunes sont irrémédiablement mortes, et ce sont *précisément celles qui n'ont pas consenti*

(1) D'une série de trois, tenues en le grand auditoire de l'Académie royale d'Anvers.

à se transformer. C'est notre vanité qui a tué l'art qui ne s'accommode que de modestie, de religion et de générosité. L'art meurt d'une soif impure de renommée et d'argent, et nous qui sommes ses prêtres ne trouvons rien de mieux à faire que de nous entre-dévorer.

Moi je sais qu'au lieu de l'accueil joyeux que vous seriez en droit d'attendre de vos frères — une pareille joie, entière et béate, éclate en les maisons religieuses chaque fois qu'une nouvelle existence se voue à Dieu, — vous lirez dans les yeux des uns la pitié d'encore un qui se voue à la gêne; dans les yeux des autres un regard sec, agressif et haineux d'encore un qui grossit la ruée déjà si considérable des mâchoires tendues vers l'écuelle où eux-mêmes ne trouvent plus de quoi se nourrir. C'est que la misère a fait que le monde des meilleurs est devenu le monde des pires. C'est l'œuvre maudite de la faim et des ventres qui hurlent. C'est notre propre imprévoyance qui installa la misère parmi nous à la façon d'un cancer impitoyable et il ne faut pas qu'elle aille jusqu'à nous laisser ronger jusqu'au dernier.

(*A suivre.*) HENRY VAN DE VELDE

Correspondance inédite de Richard Wagner.

La Nouvelle Presse de Vienne a publié dernièrement une série de lettres inédites adressées par Richard Wagner à la princesse de Metternich au sujet des représentations de *Tannhäuser* à l'Opéra. Elles précisent ce point : c'est bien à une cabale des amateurs de ballet qu'est dû l'insuccès de la partition du maître.

Ce passage d'une des lettres est caractéristique :

« J'avais pensé qu'il aurait suffi d'offrir dans mon ouvrage une scène de ballet vraiment originale et significative. Mais on me répond que cette scène venant au premier acte, comme l'exige le sujet, elle ne remédie à rien; car les abonnés sont habitués à ne venir au théâtre qu'au deuxième acte; on me conseille aujourd'hui de raccourcir cette scène parce que les amateurs de ballet ne la verraient quand même pas. Il faudra bien en passer par là, et le ministre me fait proposer d'autoriser la représentation d'un autre divertissement après *Tannhäuser*. Après tout, cela m'est assez indifférent; seulement, je ne puis m'empêcher de douter du caractère pratique de ce plan, car mon ouvrage dure de 8 heures à 11 3/4 heures. »

Il faut avouer qu'on a fait quelque progrès depuis. C'est consolant.

Toute cette correspondance est pleine de reconnaissance pour la généreuse initiative que prit Mme de Metternich, et si elle retrace les tracasseries imbéciles que le compositeur dut subir, elle montre aussi avec quelle sérénité il les supporta.

Ce passage de la dernière lettre est à retenir:

« Si je voulais me prévaloir de l'accueil bienveillant du grand public pour maintenir mon œuvre au répertoire contre l'opposition systématique de la partie la plus irritée des abonnés de l'Opéra, je vois bien que pour faire taire les manifestations troublantes de cette opposition, je ne pourrais compter que sur une intervention de Leurs Majestés, intervention qu'il ne peut me venir à l'esprit d'invoquer en faveur de mes intérêts personnels.

Loin de vouloir en appeler encore à l'appui qui m'a été si largement donné par Leurs Majestés, je laisse à un auteur français qui me succédera, le soin d'appeler l'attention de S. M. l'Empereur sur la réorganisation devenue nécessaire d'une institution artistique excellente et unique en Europe, qui jadis, sous le nom d'Académie de musique, s'était élevée à un si haut degré d'importance pour l'art dramatique et, sous le règne de Napoléon Ier, a joué un rôle inoubliable en provoquant des œuvres impérissables telles que celles de Spontini, etc. »

Bibliothèque de la « Société Nouvelle »

Stéphane Mallarmé, par CAMILLE MAUCLAIR. — **L'Eau et le Vin**, par HENRY MAUBEL.

La Société nouvelle a publié, ces derniers temps, deux tirés à part. Le premier de M. Camille Mauclair; le second de M. Henry Maubel.

Dans *Stéphane Mallarmé*, M. Camille Mauclair fixe les caractéristiques de l'artiste le plus haut peut-être de ce siècle. Il étudie la vénération de Mallarmé pour l'art, le respect indicible et comme craintif jusques au silence, parfois, que le maître garde vis-à-vis du verbe, l'isolement fier que maintient autour de lui la rareté de son œuvre, la supériorité de ses idées, la quintessence de son savoir. Puis vient l'analyse des différents poèmes, des phases variées de sa toujours unique ardeur vers la beauté, en un mot, de sa vie d'esprit.

L'écrit de M. Camille Mauclair qui est un intégral hommage, adopte un style magnifique, adéquat et digne de celui qu'il célèbre.

L'Eau et le Vin de M. Henry Maubel est une merveille. La pièce est loin d'être ce qu'on appelle scénique, mais qu'importe. Rarement plus haut et nourri dialogue n'a été écrit que celui qui lie les paroles de M. l'abbé Jacquelin et de Madeleine Desclères. Ce serait une étude appuyée qu'il lui faudrait consacrer.

Le troisième acte de *l'Eau et le Vin* arrivant en coup de foudre après cet entretien si beau, si clair, si rayonnant d'âme, acquiert une force dramatique profonde.

L'Eau et le Vin, que nous devons nous contenter de signaler, prend place parmi les plus superbes œuvres que la littérature belge ait produites.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Musique.

La Damoiselle élue, poème lyrique d'après D.-G. Rossetti, par CLAUDE-A. DEBUSSY (traduction française de Gabriel Sarrazin), partition chant et piano réduite par l'auteur; Paris, librairie de l'Art indépendant, rue de la Chaussée-d'Antin, 11. — *Quatre-vingts solfèges progressifs pour l'étude élémentaire de la lecture musicale et les premiers développements du goût et du style*, par ADOLPHE SAMUEL; Paris, Paul Dupont, rue du Bouloi, 4. — Six mélodies pour chant et piano par ADOLPHE SAMUEL : *O Bien-aimée* (Ant. Cros), *Je pense à toi* (Gœthe), *Chant de mai* (Gœthe), *Ici-bas* (Sully-Prudhomme), *Vieille chanson* (Heine), *Extase* (Victor Hugo); Paris, Paul Dupont. — *Pièces symphoniques* (n° 1 *Parade*, n° 2 *Apparition*), par G. DE KERVÉGUEN, partition d'orchestre; Paris, Le Beau, rue Saint-Augustin, 11. — *Deux menuets* pour flûte, cor et instruments à cordes (n° 1 *Menuet tendre*, n° 2 *Menuet pompeux*), partition d'orchestre, par G. DE KERVÉGUEN; Paris, Le Beau. — *Trois lieder* pour une voix avec accompagnement de piano, sur des poésies allemandes de Henri Heine, traduction française de

Ch.-Newton Scott; *A la bien-aimée*, chant d'amour (G. Boutelleau), *Cinq mélodies* (id.), *la Femme*, huit esquisses musicales (P. Collin), par G. DE KERVÉGUEN; Paris, Le Beau. — *Les Saintes Maries de la mer*, légende de Provence en quatre parties, poème de LOUIS GALLET, musique de E. PALADILHE, partition chant et piano; Paris, A. Quinzard et Cie, rue des Capucines, 24. — *Klavierconcert in A moll* mit Begleitung des Orchesters, von CARL SMULDERS (Bearbeitung für Clavier); Bruxelles, Leipzig et New-York, Breitkopf et Härtel.

TYPE D'ARTISTE

Curieuse description d'un type d'artiste, extraite d'un article de LÉON BLOY :

« A 11 heures du matin, quelqu'un sonnait à la porte de l'atelier d'Aristide Caton Méjaunissas.

Cet artiste considérable était l'auteur du groupe célèbre intitulé : *La Victoire du mari*, où l'on voit un personnage moderne à figure de chocolatier mélancolique, donnant à manger à douze ou quinze petits faunes manifestement illégitimes. Tel était le genre de son imagination.

A la fois peintre, sculpteur, poète, musicien et même critique, l'universel Méjaunissas paraissait avoir pris à forfait l'illustration de tous les proverbes et de toutes les métaphores sentencieuses. Il s'enflamma vingt ans sur des maximes telles que le *Castigat ridendo mores*, affichant la prétention d'être puissamment satirique.

Les seules moralités de La Fontaine défrayèrent quinze de ses tableaux et lui fournirent la matière d'une demi-douzaine de bas-reliefs apophtegmatiques.

C'est lui et non pas un autre qui inventa le buste *milésien*, c'est-à-dire la configuration en marbre ou en bronze d'un homme illustre, depuis la pointe des cheveux jusqu'au nombril inclusivement, — en ayant soin de couper les bras, — ce qui, dans sa pensée, donnait à l'effigie la haute allure d'une impassibilité formidable.

C'est lui encore qui, dans un journal illustré, publia cette série de caricatures en escalier dont Paris fut désopilé. Cela consistait, on s'en souvient, à remonter du cochon, par exemple, en passant par toutes les bêtes intermédiaires, jusqu'aux faces callipyges d'Ernest Renan ou de Francisque Sarcey envisagées comme pinacles de sélection.

En poésie, en musique surtout, il était plutôt sentimental et pleurait volontiers sur son piano en chantant des niaiseries d'une voix très belle.

Gascon toulousain et fort en gueule, frotté d'ail et d'esthétique, artiste par la racine et joerisse par la frondaison, barbu comme Jupiter Pogonat et coiffé dans les ouragans, il affectait habituellement la brutalité sublime d'un Encelade ravagé.

Nul ne parvint jamais à détester ce bon garçon aussi incapable de méchanceté que de modestie et dont le réel talent stérilisé par la dissémination perpétuelle de sa fantaisie ne pouvait offusquer personne. Il attendrissait, d'ailleurs, et désarmait complètement les camarades les plus anfractueux ou les plus retors par la surhumaine cocasserie de quelques-unes de ses conceptions. »

PETITE CHRONIQUE

C'est dimanche prochain, à 1 1/2 heure, qu'aura lieu à la Monnaie, sous la direction de M. Hermann Lévi, maître de chapelle de la Cour royale de Bavière et chef d'orchestre des théâtres de Munich et de Bayreuth, le premier des deux concerts extraordinaires (abonnement suspendu) organisés par M. Joseph Dupont.

Le programme de cette intéressante séance comprend quatre pages de Wagner : la Marche triomphale, la Siegfried-Idyll, le Prélude de *Parsifal* et la Scène de l'Enchantement du Vendredi-Saint (3e acte de *Parsifal*).

Dans la deuxième partie, M. Lévi fera exécuter la huitième symphonie en *fa majeur* de Beethoven.

Répétition générale, samedi 6 janvier, à 2 1/2 heures précises, dans la salle de la Société royale de la Grande-Harmonie, rue de la Madeleine, 81.

Pour les places, s'adresser chez Schott.

Les marchands de craie, par M. Léon Frédéric, ont été acquis par l'État et immédiatement placés au Musée moderne. La célérité faisant suite à la tardigraderie chronique a précipité le placement. C'est tant mieux. Dans la première salle longue, le nouveau tableau s'étale et s'impose. Si l'on pouvait le dégager du voisinage dégradant de la *Mort de Didon*, on apprécierait immédiatement combien *les Marchands de craie*, dont jadis on riait, triomphent aujourd'hui Leur vraie place pourtant n'est point encore où on les a juchés, mais à la rampe, au milieu du panneau. Espérons qu'un jour on les y campera.

Un cours permanent de chant d'ensemble est organisé à l'Ecole de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek, sous la direction de M. Gustave Huberti.

Les anciens élèves ayant manifesté le désir de participer aux auditions de l'Ecole sont invités à se faire inscrire :

Les jeunes filles, le dimanche, de 11 heures à midi, rue Royale-Sainte-Marie, nº 152;

Les hommes, le lundi, de 8 1/2 à 9 1/2 heures du soir, rue Traversière, nº 15.

CONSTATATION ÉDIFIANTE ET SALUTAIRE qu'il importe de mettre sous les yeux de tous; car enfin, pour rare que soit le fait d'un homme qui consente à rire encore, voire à faire rire ses semblables, elle est bien autrement rare, en ce temps-ci de misère pour nous tous, cette promesse de faire vivre l'un de nous, fût-ce au prix de cette continuité de gaieté à heure fixe et quand même, où, à force de génie, d'aucuns ont sauvegardé intégralement leur dignité.

Qu'on se le dise. — TIT-BITS s'engage à ceci :

« C'est une étrange chose à dire, mais avérée, qu'il y a à peine quelques artistes, en cette contrée, qui aient le sens de l'humour. Ceux qui le possèdent ont de la besogne jusqu'au cou. Nous serions enchantés si nous pouvions découvrir un artiste qui puisse élaborer un dessin réellement comique, illustrant une légende plaisante. Nous sommes à même de lui confier pour nous-mêmes et pour d'autres publications tout le travail qu'il pourrait faire. »

EMMANUEL CHABRIER. — L'apparence de ces diables trapus et hirsutes qui surgissent d'une boîte à surprise. Une figure mobile, gouailleuse, fatiguée comme par de lointains pèlerinages. Dans les allures, dans sa façon de jouer quelque chose de clownesque, d'extravagant qui emballe et qui déconcerte. Triture un piano avec ses mains, ses coudes, son front, son ventre, ses pieds, lui arrache des vibrations inouïes, le secoue comme quelque tempête farouche, lui donne une âme, la force à exhaler les clameurs les plus aiguës, ne ne lâche que lorsque le malheureux instrument est aphone et vacille sur ses pieds ainsi qu'un homme ivre. Un des meilleurs et plus intéressants maîtres de la jeune école française. Mit dans une symphonie célèbre tout le soleil de l'Espagne, toute la sensualité, tout le vertige de ses danses et de ses chansons, collabora avec Richepin chez Carvalho et va enfin réaliser le rêve de sa vie, être joué à l'Opéra. Signe particulier : Auvergnat dans l'âme, s'attendrit devant les marchands de marrons et n'a pas son pareil pour accompagner une bourrée sur la cabrette.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA TREIZIÈME ANNÉE (1893) DE *L'ART MODERNE*

ETUDES ET PORTRAITS

L'Originalité belge 257
Les cours d'éloquence en Belgique. 137, 148, 399
L'Art de parler en Belgique 346
Femmes d'artistes 289, 299
Le Livre belge 241, 250
Deux maîtres critiques belges 17
La Littérature dramatique belge. 169
Le Prix quinquennal 249
Le Banquet Eekhoud 253, 354
Hommage à Victor Hugo 265
L'Initiative privée dans les arts (le DUC D'URSEL) . . 106
Esotérisme (EMILE SIGOGNE) 35
Claudine Lamour. 89
Le Bestiaire 201
Camille Lemonnier en Cour d'assises. Lettre à M. Le Jeune (CAMILLE LEMONNIER) 177
Camille Lemonnier en Cour d'assises (GABRIEL MOUREY) 238
Le Procès Lemonnier 337
Le Salut par les juifs (H. C. W.) 9
Les Trophées 113
Le Docteur Pascal 217
La Liberté et le déterminisme 361
Caractère (R.-W. EMERSON) . . 251, 260, 266, 275, 283, 292
La Question des Musées 369
Le Budget des Beaux-Arts. 41, 67, 122
Pro Arte 225
La Libre Esthétique 345, 379
Artistic wall papers (HENRY VAN DE VELDE) 193, 202
L'Association pour l'Art 153
Les œuvres de Thorn Prikker 76
L'Affiche. 57
Le Chant de la Cloche 129
Yolande. 1, 21
Werther 33
Orphée 97
Pelléas et Mélisande 185
La Dame de la Mer 209
Rosmersholm 385
Ames solitaires 401
Pour inaugurer une statue 273
Au retour 297
Abatages. 377
Pour les yeux et les oreilles 121
La démolition du temple des Augustins 49
L'architecture au XIX^e^ siècle 105
MAURICE BEAUBOURG (CAMILLE MAUCLAIR) 236
FORD-MADOX BROWN 61
PAUL LACOMBLEZ 233
EUGÈNE LAERMANS 25
VITTORIO PICA 145
AUGUSTE RODIN (GABRIEL MOUREY) 69
FÉLICIEN ROPS (PHILIPPE ZILCKEN) 236
ID. (VITTORIO PICA) 410
ADOLPHE WILLETTE 252

PEINTURE

La Question des musées 369, 375
Au Musée ancien 380
Tableaux de David légués au Musée de Bruxelles . . 351
L'Ancienne Société des Beaux-Arts (HAULLEVILLE) . 82, 31, 99
La Société des Beaux-Arts. 211
La Société des Beaux-Arts et les Expositions particulières 179, 186
Pro Arte 225
LA LIBRE ESTHÉTIQUE 379
A propos des Expositions particulières. 396
La collection Van Praet 43
Les Musées consacrés aux hommes célèbres 302, 311
Les arts décoratifs 242
Au Musée des arts décoratifs. 7
Les coulisses de la Tableaumanie. Trucs de marchands. 262
Le Truquage. Les contrefaçons dévoilées 270
Anecdote symbolique 245
Artistes et commandes 30
Une lettre de M. Coosemans 315
Les gothiques du Musée de Bruxelles. (Conférence de M. F. KHNOPFF) 389
M. Henri Van de Velde. 223
Concours de paysage à l'Académie 319
Portraits du prochain siècle 327
Collection de palettes célèbres 271
Le *Christ portant sa croix*, de Rubens. 343
A l'Hôtel Drouot 255
Un portrait de Rembrandt 407
Au Musée de Berlin 7
Le Cercle des XI à Berlin. 351
MARS. — *Croquis de plage* 228
L'Estampe originale 135
CONSTANTIN MEUNIER jugé à l'étranger. 136
CLAUDE MONET 318
FÉLICIEN ROPS, peintre (E. RAMIRO). 172
A propos de FÉLICIEN ROPS (PHILIPPE ZILCKEN) . . . 236
Une lettre de Félicien Rops 268
Félicien Rops 159, 175, 410
ADOLPHE WILLETTE 252
LE SALON DES *XX*. — Les Arts décoratifs. 65
Les Invités 73
Les œuvres de THORN PRIKKER (R. S.) 76
Les Vingtistes 81
Clôture du Salon. 107
Dix années de campagne (Statistique) 115
L'Exposition des *XX* à Gand. 121
LE SALON TRIENNAL. — Peinture 305, 313

Sculpture. 321
Les Belges 329
Autour du Salon. 316, 324, 331, 348, 357
La Tombola 2 5
Après le Salon 363
Protestations d'artistes. 310, 317, 372
Le succès du Salon 347
Exposition des *Aquarellistes*. 388
Id. des *Femmes-peintres*. 117
Id. du *Sillon* 45
Id. du *Voorwaarts* 37
Id. du *Cercle artistique de Schaerbeek* . . . 125
Expositions particulières du *Cercle artistique* : Les Aquafortistes belges 156
M. Evariste Carpentier. 13
MM. Theo Hannon et Valckenaere 45
M. Hermanus 37
M. A.-J. Heymans 115
M. Smith-Hald 373
M. et Mme R. Wytsman. 381
GALERIE MODERNE. — Exposition de M. George . . . 13
Id. de MM. Luyten, Mertens et Vanden Eeckhoudt 108
ANVERS. — Exposition de l'*Association pour l'Art* . . . 153
LE SALON DE MONS. 181, 197, 205
LES SALONS DE PARIS 166
A propos du Salon de Paris 157
La scène à faire : Dialogue des morts (FRANCISQUE LAHARPE) 148
Henry De Groux au Champ de Mars 191
Les peintres étrangers aux Salons de Paris. . . 167
Les Salons de 1793 à 1818 31
L'Union des femmes-peintres et sculpteurs 78
Exposition Van Gogh à Amsterdam 12
Exposition de Glasgow 111
Vente Baring et Hodgson (Londres). 214
Id. Clifden (Londres) 174
Id. de tableaux de Corot (Paris) 182
Id. Mme Denain (Paris) 149
Id. Geoffroy-Dechaume (Paris). 158
Id. Armand Gouzien (Paris) 167
Id. Holford (Londres) 294
Id. A. Johnston (New-York) 95
Id. Henri Leys (Anvers). . . . 230, 303, 382, 393, 411
Id. Mildmay (Londres) 214
Id. Miroult (Bruxelles) 127
Id. Ch. Osborne et W Thorne (New-York) 63
Id. Schuldt (Hamburg) 174
Id. Spitzer (Paris) 215
Id. J. Stevens (Bruxelles) 111
Id. Van den Eynde (Bruxelles) 247
Id. Vander Donckt (Bruxelles). 149
Id. de dessins de Willette (Paris). 206
Instantanés : MAXIMILIEN LUCE 255
LUCIEN PISSARRO. 255
ALFRED STEVENS 279
DE TOULOUSE-LAUTREC 126
Nécrologie : KARL BODMER 359
FORD-MADOX BROWN 335
EMMANUEL LANSYER. 359
LÉONCE LE GENDRE 231
YVON 311
Memento des Expositions. 6, 39, 86, 142, 174, 206, 246, 310, 366, 390

SCULPTURE

La Polychromie des monuments et des sculptures 277, 286, 301
In memoriam (pour Alexandre de Burlet), par CH. VAN DER STAPPEN. 95
Les Bâtisseurs de villes, par CH. VAN DER STAPPEN . . 140, 191
L'entretien des statues. 261
Nos statues 326
CONSTANTIN MEUNIER au Luxembourg 191
HENRI CROS, verrier 391
Le Monument Raffet, par E. FRÉMIET 247
Le Monument De Coster, par CH. SAMUEL 413
Monnaies grecques et médailles modernes de M. Aug. Delbeke 58
Pèlerinage d'Olympie, par CHARLES BULS. 110
Programme du cortège du *Landjuweel* de 1892 . . . 52
Instantané : ALEXANDRE CHARPENTIER. 182
Souscriptions au monument Baudelaire 38, 62

ARCHITECTURE ET ARCHÉOLOGIE

L'Architecture au XIXe siècle. 105
La Démolition du Temple des Augustins 49
L'Architecture au Salon 357
Exposition de la Société royale d'architecture. . . . 364
Concours triennal d'architecture. 303
Le Théâtre flamand 93
La maison du Cheval Marin 125
La Porte de bronze du Palais de justice 43
Les Minarets industriels 235
La Baraque des Beaux-Arts 191, 309
Une Salle de concerts 212
Le Concours du Palais des Beaux-Arts 316
Le futur Palais des Beaux-Arts . . . 195, 204, 212, 219
Les ruines de Villers 327, 374
Découverte de Troie par M. Doerpfeld 263
Dons de M. Louis Cavens au Musée. 407
M. Brunfaut et la maison communale d'Ixelles . . . 231

LITTÉRATURE

Caractère, par R.-W. EMERSON (traduction inédite) . . 249, 260, 266, 275, 283, 292
Le Prix quinquennal. 85, 172, 206, 249
Les Bibliothèques publiques en province (M. DESOMBIAUX) 395
MAURICE BEAUBOURG (CAMILLE MAUCLAIR) 285
MAURICE MAETERLINCK (S. RZEWUSKI) 162
GUY DE MAUPASSANT 219
Funérailles de Guy de Maupassant 228
PAUL VERLAINE en Belgique 75
L'origine de Paul Verlaine. 87
D'un Suisse sur la Belgique 37
La classe des lettres à l'Académie royale de Belgique . 44
L'Evolution des lettres (F. NAUTET) 132
Le prochain roman de Camille Lemonnier. 331
A propos de Tennyson (I. WILL). 21
Un ancien sonnet (ALBERT GIRAUD) 253
Pensions de poètes. 334
Le cours de diction à l'Université de Liége 319, 391
Traduction des œuvres de G. Eekhoud. 391
Assemblée générale de l'*Union littéraire* 367
Exposition de la Presse 187
Anonyme. — *Six mois en Italie* 141
JEAN AJALBERT. — *En Auvergne* (G. LECOMTE) . . . 307
MARC AMANIEUX. — *La Chanson panthéiste* 253
MAURICE BARRÈS. — *L'Ennemi des lois* (I. WILL) . . 11
FERNAND BAUDOUX. — *Bobin* 163
MAUR. BEAUBOURG. — *Nouvelles passionnées* (C. MAUCLAIR) 285
ROBERT BERNIER. — *Ébauches* 173
ID. *Léon Cladel* 138
LÉON BLOY. — *Le Salut par les Juifs* (H. C. W.) . . 9
ID. *Sueur de sang* 348
PAUL BONNETAIN. — *Passagère*. 20
ERNEST BOUHAYE. — *Les Vertiges*. 253
CH. BULS. — *Pèlerinage d'Olympie* 110
H. CARTON DE WIART. — *Contes hétéroclites* 227
FRANÇOIS COULON. — *Euryalthès* 52
LÉOPOLD COUROUBLE. — *Contes et souvenirs* 211
O. DE B. — *De l'Unité des religions* 227
CHARLES DECOSTER. — *La Légende d'Uylenspiegel* . . 110

ROGER DE GOEIJ. — *Savonarola*. 348
ID. *Un Père de l'Eglise*. 348
BARON DE HAULLEVILLE. — *Portraits et silhouettes*. . 5
J.-M. DE HÉRÉDIA. — *Les Trophées* 113
AUG. DELBEKE. — *Monnaies grecques et médailles modernes*. 58
POL DEMADE. — *Une Ame princesse* 195
ROLAND DE MARÈS. — *Ariettes douloureuses*. . . . 175
EUGÈNE DEMOLDER. — *Les Récits de Nazareth* . . . 370
H. DE NIMAL. — *Nobles et noblesse*. 396
X. DE REUL. — *Autour d'un chevalet* 412
Cte DE SUFFREN DE LA CONDAMINE. — *Régulus* . . . 4
J. DE TALLENAY. — *En République*. 163
T. DE WYZEWA. — *Valbert ou les récits d'un jeune homme* 244
ÉDOUARD DUJARDIN. — *La Fin d'Antonia* 213
M. DU PLESSYS. — *Le premier livre pastoral*. . . . 4
GEORGES EEKHOUD. — *Au Siècle de Shakespeare* . . 26
ID. *La Duchesse de Malfi* (traduction) 162
ID. *La Nouvelle Carthage*. 405
MAX ELKSAMP. — *Salutations, dont d'angéliques* . . 155
FRÈRE-ORBAN. — *La Revision constitutionnelle en Belgique et ses conséquences* 387
GEORGES GARNIR. — *Contes à Marjolaine* 124
GUSTAVE GEFFROY. — *La Vie artistique* 371
PAUL GÉRARDY. — *Pages de joie* 294
VALÈRE GILLE. — *Le Château des merveilles*. . . . 140
GOURÉVITCH. — *Les Ressources de la Russie*. . . . 396
A.-F. HÉROLD. — *Chevaleries sentimentales* 180
M.-Q. JUDGE. — *Epitome des Doctrines théosophiques* (E. S.) 245
LEDRAIN. — Traduction de la Bible. 281
CAMILLE LEMONNIER. — *Claudine Lamour* 89
ID. — *Le Bestiaire* 201
HENRY MAUBEL. — *Quelqu'un d'aujourd'hui* 147
ID. — *L'Eau et le Vin* 421
CAMILLE MAUCLAIR. — *Stéphane Mallarmé* 421
CATULLE MENDÈS. — *Poésies* 3
E. MINNAERT. — *Promenade en Espagne* 110
ETIENNE MONTDORÉ. — *Tumultes* 52
FRANCIS NAUTET. — *Histoire des lettres belges* . . . 323
L'OUVREUSE DU CIRQUE D'ÉTÉ. — *Bains de sons* . . . 101
MARGUERITE PORADOWSKA. — *Les Filles du pope* . . 253
CH. POTVIN. — *Homère* 412
EDMOND RASSENFOSSE. — *Dit un page*. 140
PAUL RENAN. — *La belle Valdrade*. 52
ADOLPHE RETTÉ. — *Une belle dame passa*. 180
VIRGILE ROSSEL. — *La seconde jeunesse* 21
ID. — *Poèmes suisses* 4
PAUL SAINTE-BRIGITTE. — *Chansons tristes* 324
CHARLES SAROLÉA. — *La Liberté et le Déterminisme* . 361
EMILE SIGOGNE. — *Contes merveilleux*. 419
HUBERT STIERNET. — *Contes au perron* 173
AD. TABARANT. — *L'Aube* 20
Mme CH. THURIET. — *Traditions populaires* 324
F. VAN DEN BOSCH. — *Sous le bleu* 141
EMILE VANDERVELDE. — *Au Monténégro* 124
Mlle VAN DE WIELE. — *Les Frères Van Ostade* . . . 245
ID. — *Misères* 371
H. VAN DOORSLAER. — *Dans les eaux zélandaises* . . 141
F. VIELÉ-GRIFFIN. — *La Chevauchée d'Yeldis* . . . 131
A.-J. WAUTERS. — Etude sur Memling. 397
JOHN WEBSTER. — *La Duchesse de Malfi*. 162
EMILE ZOLA. — *Le Docteur Pascal* 217
Excelsior 324
L'Annuaire de la Maison du Peuple 367
Le Palais-Noël 14
Le Tombeau de Baudelaire 30
Souscriptions au monument Baudelaire. 38, 62
LES REVUES. — *Entretiens politiques et littéraires* . . 276
La Revue des Deux-Mondes 325
La Revue générale 317
La Revue rouge. 349
La Wallonie 134
L'Ermitage 293
Le Réveil. 363
PÉRIODIQUES NOUVEAUX :
Blätter für die Kunst (Berlin) 7
Bulletin des études sur Louis XVII (Paris) . . 38
Feuille d'échos (Bruxelles). 215, 375
Il Corriere universale (Milan). . . . . .
La Croisade (Paris). 183
La Justice (Bruxelles) 175, 375
La Ligue (Bruxelles) 38
La Lutte pour l'art (Bruxelles) 7, 46
La Nervie (La Louvière) 223, 343
La Revendication sociale (Bruxelles). 38
La *Revue wallonne* (Liége). 111
L'Art littéraire (Paris) 38
L'Art pour tous (Bruxelles) 359
Le Cœur (Paris) 175
L'Escarmouche (Paris). 383
Libre Journal (Mons) 175
Van Nu en Straks (Bruxelles) 135
Conférences de M. JULES DESTRÉE (*Paul Verlaine*) . . 71
Id. de M. G. EEKHOUD (*H. Ibsen*) 45
Id. de M. F. KHNOPFF (*Hamlet.* — *Les gothiques du Musée de Bruxelles*) 4, 389
Id. de M. EDMOND PICARD (*Henri de Régnier*). 90
Id. de M. J. TIERSOT (*La Chanson populaire*) . 87
Id. de M. GEORGE VANOR (*Gerhart Hauptmann*) 403
Id. de PAUL VERLAINE (*Poètes contemporains*). 75, 79
Id. de M. ERNEST VERLANT (*Lombroso*). . . 53
Id. de M. VERRIEST (*Le Rythme*) 373
Id. de M. T. DE WYZEWA (*Le Socialisme*) . . 101
Id. de M. MAURICE BARRÈS (*La littérature belge*). 419
Baraques foraines : J.-K. HUYSMANS. 300
Instantanés : F. VIELÉ-GRIFFIN 135
La bonne Aventure : STÉPHANE MALLARMÉ 270
La Scène à faire : Père et enfant 189
Petits billets du matin : A M. MAURICE BEAUBOURG. . 293
AU GREFFIER DE L'AUDIENCE (CAMILLE LEMONNIER). . 110
Petites causes de jour : EDOUARD DUJARDIN 206
HENRY GAUTHIER-VILLARS 254
EDMOND HARAUCOURT 126
GEORGES LECOMTE 109
CAMILLE LEMONNIER 102
PAUL VERLAINE 94
Petites élections : ALPHONSE ALLAIS 166
EDMOND DE GONCOURT 141
Livres et images : Hetzel, Hachette. 417
Nécrologie : ALBERT DELPIT 15
GUY DE MAUPASSANT 219, 228
Accusés de réception. . 62, 86, 102, 147, 163, 181, 228, 279 294, 327, 335, 349, 371, 397, 413

MUSIQUE

CÉSAR FRANCK (A. BRUNEAU) 108
EUGÈNE YSAYE 302
MASSENET intime (HUGUES IMBERT) 35
WAGNER intime. 125
Le Concours de Rome 311
La Cantate de M. Mortelmans 358
L'Odyssée de Max Bruch. 166
Monument J. De Swert 391
CONSERVATOIRE DE BRUXELLES. Saison 1892-93. — 2e concert (*Manfred*. — Symphonie no 2 de Schumann) 53
Troisième concert. (Wagner. — *Reformation's symphonie* de Mendelssohn). 93
Association des professeurs d'instruments à vent. . 28, 156
Concours 205, 213, 222, 230
Pour inaugurer une statue (à Emile Augier) 273
M. Van Hout et le concours d'alto . . . 182, 191, 207, 223
Anniversaire de M. J.-B. Colyns. 214

CONCERTS POPULAIRES. Saison 1892-93. — Deuxième concert (M. Eugène Ysaye) 21
Troisième concert (Goldmark, Brahms, Dvorak). . . 76
Quatrième concert (M. Félix Mottl) 164
Saison 1893-94. Premier concert (M. Arthur De Greef) 405
CONCERTS DES *XX*. Premier concert. (Musique française. *Le poème de l'amour et de la mer* d'E. Chausson) . 69
Deuxième concert. (Musique française. V. d'Indy, A. de Castillon, P. de Bréville, G. Fauré) 77
Troisième concert. (Musique belge. G. Lekeu, Ch. Smulders, D. Van Reysschoot, P. Gilson) 85
ASSOCIATION DES ARTISTES MUSICIENS. Premier concert. (Tschaïkowsky) 27
Second concert. (*Le Chant de la cloche* de V. d'Indy). 129
CONCERTS DE LA MAISON DU PEUPLE. Premier concert. (Edv. Grieg) 45
Second concert. (Georges Flé). 53
Concerts du Waux-Hall. . 127, 142, 159, 167, 175, 183, 190, 191, 198, 206, 214, 223, 231, 239, 246, 263, 271, 287
Concerts du *Choral Mixte* 165, 381
Concert Vincent d'Indy au *Cercle artistique* 69
Concert Lamoureux 357
Concert de l'Association libre des typographes . . . 47
Concert de musique ancienne 381
Le quatuor Crickboom 28
Le quatuor Heerman 103
Le quatuor Joachim 382
Concerts de Mlle Chaminade 39
Id. de Mlle L. Derscheid 28, 54
Id. de M. Heuschling 110
Id. de Mme Lallemand 407
Id. de M. Litta 39
Id. de M. Rosenthal. 102
Id. de M. Wieniawski 39, 54
L'Art musical a Anvers 365
CONSERVATOIRE DE GAND. — Concert Vincent d'Indy . 78
M. Joseph Jacob. 391
CERCLE ARTISTIQUE DE GAND. — Concert Vincent d'Indy. 78
CONSERVATOIRE DE LIÉGE 46, 118, 373
Nouveaux concerts liégeois . . 5, 29, 77, 149, 158, 373, 414
Correspondance de Liége. 222
ECOLE DE MUSIQUE DE LOUVAIN 399
ECOLE DE MUSIQUE DE VERVIERS 6, 46, 165, 365, 390
CONSERVATOIRE DE MONS 207
Festival Vincent d'Indy à Blankenberghe 247, 263
Festival Albéric Magnard à Blankenberghe. 279
Le *Chant de la Cloche* aux Concerts Lamoureux. . . 19
Société nationale de musique, à Paris 22
La Maîtrisé de Saint-Gervais 87, 375
Concerts populaires d'Angers 103
Concert russe à Valence 415
M. Eugène Ysaye à Paris 111
M. Eugène Ysaye à Lyon 406
Les compositeurs français 23
Franciscus d'E. Tinel à Berlin 111
M. Tinel en Allemagne 383
M. Siegfried Wagner chef d'orchestre 271
Les idées de M. de Bismarck sur la musique 311
Les lettres de Liszt. 132
Correspondance inédite de Richard Wagner 421
Le réveil musical à Milan 263
Le *Ta-ra-ra-boom-de-ay* 71
GEORGES BONHEUR. — *Essai critique de l'enseignement vocal actuel* 396
Bibliographie musicale 22, 46, 102, 206, 303
Instantanés : CHABRIER 422
MASSENET 13
PESSARD 247
SAINT-SAËNS 319
Petites confessions : VINCENT D'INDY 20
ANDRÉ MESSAGER 54
Nécrologie : FRANZ ERKEL 247
CHARLES GOUNOD. 134
GUSTAVE NADAUD 151
P. TSCHAÏKOWSKY 364
GUSTAVE VAN DEN EEDEN 175
HENRY WARNOTS. 78
GEORGES WEILER 159
Accusés de réception 421

THÉATRE

La littérature dramatique belge 169
Un théâtre lyrique historique 13
Le *Théâtre littéraire* de M. Chomé. 14, 383, 409
Le budget de l'art dramatique 133
A propos d'*Hamlet* (conférence de M. F. KHNOPFF) . . 4
La situation actuelle du théâtre en Hollande (H. HEYERMANS) : 269, 301, 398
THÉATRE DE BAYREUTH. — Renseignements divers . . 303, 343
THÉATRE DE LA MONNAIE. — *Yolande*. 1, 7, 15
Pierrot Macabre (reprise) 30
Werther 33, 247, 365
Orphée 97, 103, 351
L'Amour médecin (reprise) 118
Les Huguenots (reprise) 292
Faust (reprise) . . . . . .
Le Prophète (reprise) 318
Lohengrin (reprise). 323
La Guzla de l'Emir (reprise) 334
Cavalleria Rusticana (reprise) 334
Le Barbier de Séville (reprise) 334
La Juive (reprise) 350
Carmen (reprise) 358
Farfalla, ballet. 373
Jérusalem (reprise) 382
Le Rêve (reprise) 399
Sigurd (reprise) 419
Représentations de Mlle Simonnet 390, 399
Représentations de la Comédie-Française 111
THÉATRE DU PARC. — *Celles qu'on respecte* (Pierre Wolff). 2
Monsieur Chasse (Georges Feydeau). 13
Très Russe (Jean Lorrain et O. Méténier) 181
L'Infidèle (Porto-Riche) 342
Boubouroche (Courteline) 342
Tante Léontine (M. Boniface). 359
La Crise (Id.) 378
Chaîne brisée (Georges Bertal) 397
Bathyle (Emile Mathieu) 413
Représentations de M. Lugné-Poe. *Pelléas et Mélisande* (M. Maeterlinck) 185, 239
Documents à conserver. 188
La Dame de la Mer (H. Ibsen) 209
Rosmersholm (Id.) 385
Un Ennemi du peuple (Id.) 404
Ames solitaires (Gerhart Hauptmann) 401
THÉATRE DES GALERIES. — *Le Pays de l'or* (Vasseur) . 78
Lysistrata (M. Donnay) 163
Madame Suzette (Audran) 343, 350
Le Cœur et la Main (Lecocq) 365
Les Mousquetaires au couvent (Varney). 415
THÉATRE DE L'ALHAMBRA. — *Le Grand Mogol* (Varney) 350
THÉATRE MOLIÈRE. — Conférence de Maurice Barrès. — *L'Enfant* (M. Van Zype) . . . 419
THÉATRE DE L'ALCAZAR. — *Bruxelles-électrique* (Malpertuis et Garnir) . . 37
Mé-na-ka (Serpette) 94
Mevisto 142
Jean Mayeux, mimodrame (B. de la Bretesche) . . 147
Bruxelles-Port-de-Mer (Malpertuis et Garnir) . . . 342
ANVERS. — THÉATRE LYRIQUE NÉERLANDAIS. — *Pélops*, 1re partie de la trilogie *Hippodamia* (Z. Fibich). . 86
Leiden ontzet (Vander Linden) 389

LIÉGE. — THÉATRE ROYAL. — *Samson et Dalila* (Saint-Saëns) 29
THÉATRE LIBRE DE PARIS. — *Le Ménage Brésile* (R. Coolus) . . . 29
A bas le Progrès ! (E. de Goncourt) 29
Mlle Julie (Strindberg) 29
Le Devoir (Louis Bruyerre) 70
Antoine et le Théâtre libre (JEAN AJALBERT) 375
THÉATRE DE « L'OEUVRE ». — *Pelléas et Mélisande* (M. Maeterlinck), par HENRI DE RÉGNIER 161
Rosmersholm (H. Ibsen), par CAMILLE MAUCLAIR . . 333
Un Ennemi du peuple (H. Ibsen), par CAM. MAUCLAIR. 372
Au CHAT NOIR 62
Meilief, drame lyrique de Peter Benoit (M. KUFFERATH). 366
Lucie, drame de Mme Snyder Van Wissenkerke 287
Les réformes de Sarah Bernhardt 327
MAURICE KUFFERATH. — *La Walkyrie* 189
La Walkyrie et la presse parisienne 214
La Walkyrie et le snobisme parisien 255
Le Casino d'Uriage 239
Mlle Valentine Petit, danseuse serpentine 103
Instantanés : HENRI BECQUE 143
EUGÉNIE NAU 319

ARTICLES DIVERS

Un triomphateur 267
L'Art au Parlement. Propos d'un barbare 62
Première prédication d'art (HENRY VAN DE VELDE) . . 420
Termes de cuisine parlementaire (CHARLES DUMERCY) . 6
L'Intellectualité sénatoriale 277
Le Talent (EUGÈNE DELACROIX) 132
Type d'artiste (LÉON BLOY) 422
Avatar de *la Nation*. L'Art social 51
M. Rothier et la direction des Beaux-Arts 198
Chez les Shakers (FÉLICIEN ROPS) 243
La Presse en Turquie 14
Le vacarme des Trams 389
Abatages 377
Nos arbres 157, 239
Respect aux arbres ! 222
Encore les arbres 388
Projet de concours pour les balcons fleuris 230
Les Paysages urbains 261, 326, 406, 414
Pour les yeux et pour les oreilles 171
« Matulu » 167, 183
Beuglements 173
Plumitifs anversois 44
Un bon mouvement 309
Bel air et Béotisme 236
Ces polissons de critiques ! 246
A. M. Grimm 174
A un critique (I. WILL) 28
La jeune et la vieille critique 308
Broerman, Mecœnas et Ce 413
Margaritæ ante porcos 21
Pêche à l'abonné 295
La Belgique appréciée par Maurice Barrès 351
Les rides et le rire 271
Les monuments de Paris et les affiches électorales . . 287
Autographes de Rubens 415
L'Art et la neige 47
La morgue espagnole 255
M. Emile Van Mons, secrétaire de la Commission du Musée 415
Images à l'instar d'Epinal. La grande Invasion. Paris au pouvoir des alliés. 1893 398

ILLUSTRATIONS

Frontispice, par G. LEMMEN 1
Le Sonneur de cloches (d'une reliure de Raparlier pour *Notre-Dame de Paris*) 7
Symphonia Platonis (1516) 23
Le Violoncelliste, croquis de M. J. LE JEUNE, ministre de la justice 14
Titre de : *Le Grand Vita Christi* (1502) 15
Médailles du cabinet de M. Aug. Delbeke 59, 60, 61
Au Pays noir, par C. MEUNIER 151
Portrait de Camille Lemonnier 337
Dessin de M. EUGÈNE LAERMANS pour le menu du banquet Eekhoud 353

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Camille Lemonnier en Cour d'assises. 175, 177, 191, 199, 226, 238, 337
Un tableau de Franz Hals (Lawrie et Ce c. Wertheimer) . 246
Usines de faux dessins (M. P. et Bentano c. Favareille) . 366
Faux Courtens (M. P. c. Vander Perre) 374
La Basilique du Sacré-Cœur (Mme Sandinos-Ritouret c. divers) 126
Partitions manuscrites (Maquet et Ce c. Delporte et Goud) 271
A propos de *Boccace* (D'Hénin c. Schott frères) . . . 14, 30
La soirée chez le sous-préfet (Gallipaux c. Thomé) . . 245
Le Théâtre Libre en tournée (Antoine c. Compagnie du P-L-M.) 150
Droit théâtral (Limido et Guerra c. Bertrand et Renard). 254
Id. (Villard c. Sureau-Bellet) 254
Id. (Guiraud Lafond c. Gravière 254
Id. (Germain c. Bertrand et Ce) 254
Id. Castiglioni c. Hartmann et Louar) . . . 254

L'ART MODERNE

TREIZIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature,** de **peinture,** de **sculpture,** de **gravure,** de **musique,** d'**architecture,** etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de **L'ART MODERNE** s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité.** Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées.

L'ART MODERNE relate aussi la législation et la jurisprudence artistiques. Il rend compte des **procès les plus intéressants** concernant les Arts, plaidés devant les tribunaux belges et étrangers. Les artistes trouvent toutes les semaines dans son **Memento** la nomenclature complète des **expositions** et **concours** auxquels ils peuvent prendre part, en Belgique et à l'étranger. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

L'ART MODERNE forme chaque année un beau et fort volume d'environ 450 pages, avec table des matières. Il constitue pour l'histoire de l'Art le document LE PLUS COMPLET et le recueil LE PLUS FACILE A CONSULTER.

PRIX D'ABONNEMENT { Belgique **10 fr.** par an. / Union postale **13 fr.** „

Quelques exemplaires des dix premières années sont en vente aux bureaux de **L'ART MODERNE**, rue de l'Industrie, 32, au prix de **30 francs** chacun.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 111 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855.** *Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de **220 millions.**
RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

PIANOS GUNTHER

VENTE
ÉCHANGE
LOCATION

BRUXELLES
rue Thérésienne, 6

Paris 1867, 1878, 1er prix. — Sidney, seuls 1er et 2e prix
EXPOSITIONS AMSTERDAM 1883, ANVERS 1885 DIPLOME D'HONNEUR.

BREITKOPF & HÄRTEL

45, Montagne de la Cour, Bruxelles
DÉPOSITAIRES DES
PIANOS BECHSTEIN
Seul dépôt pour la Belgique
DES
HARMONIUMS ESTEY
DEMANDER LE CATALOGUE

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES
N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise
Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT
Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons
RIDEAUX ET STORES
Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie

Règles d'utilisation des copies numériques d'oeuvres littéraires, réalisées par les bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques réalisées par les Bibliothèques de l'ULB, d'œuvres littéraires qu'elles détiennent, ci-après dénommées « documents numérisés », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des bibliothèques et reproduit sur la dernière page de chaque document numérisé ; il s'articule selon les trois axes protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque document numérisé indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.
Les œuvres littéraires numérisées par les Bibliothèques de l'ULB appartiennent majoritairement au domaine public.
Pour les oeuvres soumises aux droits d'auteur, les Bibliothèques auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayant droits afin de permettre leurs numérisation et mise à disposition. Les conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication de la copie numérique sont précisées sur la dernière page du document protégé.
Dans tous les cas, la reproduction de documents frappés d'interdiction par la législation est exclue.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des documents numérisés, certaines défectuosités peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.
Les bibliothèques de l'ULB déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des documents numérisés. De plus, les bibliothèques de l'ULB ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des documents numérisés ; et la dénomination 'bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des documents numérisés mis à disposition par elles.

3. Localisation

Chaque document numérisé dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/*annee*/*nom_du_fichier*.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les bibliothèques de l'ULB encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à un document numérisé.

Utilisation

4. Gratuité

Les bibliothèques de l'ULB mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires appartenant au domaine public : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.
Pour les œuvres protégées par le droit d'auteur, l'usager se référera aux conditions particulières d'utilisation précisées sur la dernière page du document numérisé.

5. Buts poursuivis

Les documents numérisés peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les documents numérisés à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'usager s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

7. Exemplaire de publication

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées - basé sur une partie substantielle d'un ou plusieurs document(s) numérisé(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux bibliothèques de l'ULB un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication.
Exemplaire à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be

8. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à un document numérisé particulier, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des bibliothèques de l'ULB ;
b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

9. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans le présent texte le téléchargement, la copie et le stockage des documents numérisés sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre base de données, qui est interdit.

10. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

11. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux bibliothèques de l'ULB dans les documents numérisés est interdite.